



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



George Ba



1



BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

OM — PARK.

DE L'IMPRIMERIE D'EVERAT,

RUE DU CADRAN, N^o. 16.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE, ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE
TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTièrement NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

*On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts
que la vérité. (VOLT., première Lettre sur Œdipe.)*

TOME TRENTE-DEUXIÈME.



A PARIS,
CHEZ L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
RUE DE CLÉRY, N^o. 13.

1822.

ROY WEN
JLBN
VBAJBL

SIGNATURES DES AUTEURS

DU TRENTE-DEUXIÈME VOLUME.

MM.

A-B-Y. BRUCHOT.
 A-D-a. AMAR-DURIVIER.
 A-G-a. AUGER.
 L P. PÉAICAUD aîné (Anc.)
 -a. ALLIER-D'HAUTEROCHÉ.
 . R-T. ABEL-RÉMUSAT.
 -Y. H. AUDIFFRET.
 -P. DE BRUCHAMP.
 -a j. BARBIER ROYEU.
 -a. BOCOUS.
 -a. BOISSONADE.
 -U. BEAULIEU.
 -AC. CATTEAU-CALLVILLE.
 . M. P. PILLET.
 -V. CASTELLAN.
 -a-s. DUBOIS (Louis) . . .
 -a. DEPPINO. . .
 -a. DESGENETTES. . .
 -a-E. DELAMBRE. . .
 -U. DUBAU.
 -E. DECROIX.
 -a-s. DEZOS DE LA ROQUETTE. . .
 -Y. EYRIES.
 -A. FORTIA-D'URBAN.
 -a. FOURNIER-PESCAY.
 -a. FOISSET aîné.
 -a. FOISSET jeune.
 -a. DE FÉLEZT.
 -a. GREGG.

MM.

G-Y. GLEY.
 H. A. d'HESMIVY d'AURISBEAU.
 H-Q-N. HENNEQUIN.
 L. LEFEBVRE-CAUCHY.
 L-S-E. LABOUDERIE.
 L-IE. LASTETRIE.
 L-P-E. HIPPOLYTE DE LAPORTE.
 L R-E. LA RENAUDIÈRE.
 L-U. LEDRU.
 L-Y. LÉCUY.
 M-D j. MICHAUD jeune.
 M-É. MONMERQUÉ.
 M-I. MOSTOWSKI.
 M-S-T. MONSEIGNAT.
 P-C-T. PICOT.
 F. et L. P. B. et LAURENT.
 P-S. PÉRIÈS.
 R-D-Y. RENAULDIN.
 S-D-S-Y. SILVESTRE DE SACY.
 S. M-W. SAINT-MARTIN.
 S. S-a. SIMONDE SISMONT.
 S-V-S. DE SEVELINGES.
 S-Y. DE SALABERRY.
 T-D. TABARAUD.
 T-NN. TANN (Le baron de).
 V. S. L. VINCENS-SAINT-LAURENT.
 V-VE. VILLENAVE.
 W-S. WEISS.
 Z. Anonyme.

XB0Y WEN
31074
VIA 050

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

O

AR I^{er}. (ABOU-HAFSA IBN AL TAB), second khalyfe ou successeur de Mahomet, était cousin, à la troisième génération, d'Abdallah, père du célèbre législateur, dont il fut le fils aîné et l'un des plus ardens persécutés. Il voulut même l'assassiner, mais ayant rencontré sa propre sœur, qui lisait le Coran, et frappée de son épée, pour la punir de ne lui montrer ce livre qu'elle avait en sa possession, afin de le dérober à ses outrages, il l'ouvrit, et les premiers mots qu'il lut le convertirent tout-à-coup à l'islamisme. Il alla trouver Mahomet, et entre ses mains la professeuse devint musulmane, et devint dès lors l'un des plus zélés disciples. Il fut de son conseil, son beau-père, et le gendre de Hafsa, sa fille, l'une des femmes du prophète, qu'il fut le premier à épouser (V. MAHOMET, I, 186). Il poussa le fanatisme jusqu'à soutenir que le corps de Mahomet n'était pas mortel, lors qu'il tombait déjà en putréfaction. Omar fut chancelier d'Abou-Hafsa, et le désigna pour son successeur, en prenant possession du trône, l'an 13 de l'hég. (634 de J.-C.). Il portait à l'humble titre de *Amir al Moumenyn* (prince des

fidèles); mais il parut d'ailleurs ce qu'il fut dès-lors, un modèle de sagesse, de modération et de vertu. Son premier acte d'autorité fut d'ôter le commandement de l'armée de Syrie, au fameux Khaled, dont il désapprouvait la cruauté, et de le donner à Abou-Obeidah, capitaine humain et modeste, mais moins habile que Khaled, qui, sacrifiant toutefois sa fierté naturelle à la gloire de l'islamisme, consentit à céder le premier rang à son rival (V. ABOU-OBEIDAH, I, 98, et KHALED, XXII, 345). Sous ces deux généraux, la conquête de Damas, qui avait eu lieu le jour même de la mort d'Abou-Bekr, fut suivie de celle de Kennesrin, d'Hémesse, de Hamah, etc. L'empereur Héraclius, s'étant rendu d'Édesse à Antioche, fut témoin des progrès des Arabes; et prévoyant que Jérusalem ne tarderait pas à tomber en leur pouvoir, il alla y prendre le bois de la vraie croix, dit un éternel adieu à la Syrie, qui devait bientôt subir le joug du Coran, et partit pour Constantinople. Pendant cette campagne, les Musulmans avaient appris à boire du vin. Omar ordonna que les délinquants fussent punis de quatre-vingts coups de bâton sous la plante des pieds. L'ordre fut exécuté; et l'on

vit plusieurs des coupables avouer leur faute, et se soumettre au châtiment. Djabalah, prince arabe de la tribu de Ghassân, tributaire des Grecs, ne pouvant plus résister aux Musulmans, alla visiter le khalyfe à Médine, et reconnut son empire et sa religion. Omar le conduisit en pèlerinage à la Mekke. Tandis que le néophyte faisait les sept circuits autour de la Caabah, un homme de basse extraction ayant par hasard fait tomber de dessus les épaules de ce prince, l'*ihrâm* ou manteau de pèlerin, Djabalah lui donna un soufflet. Cité devant le khalyfe, et menacé de la peine du talion, il répond qu'il est roi, et que le misérable qui a osé lui manquer, mérite la mort. « Mon » ami, lui dit Omar, la religion que » nous professons tous deux, ne » laisse plus de distinction entre le » prince et le sujet. » Djabalah, plus révolté de cette doctrine que de l'injure, se retire chez les Grecs, embrasse, avec toute sa suite, le christianisme, et devient l'ennemi le plus acharné des Musulmans. Omar ayant chargé Saïd, fils d'Amer, de conduire des renforts à ses troupes en Syrie, ce capitaine en prenant congé du khalyfe, lui donna des conseils pour bien gouverner. « O Saïd, dit Omar, » je bénis ton zèle; et je souhaite à » mes successeurs des sujets qui leur » rappellent ainsi leurs devoirs. » Les Grecs ayant perdu la célèbre bataille d'Yarmouk, dans laquelle Abou-Obeidah avait cédé le commandement à Khaled, ces deux généraux assiégèrent Jérusalem, objet de la vénération des Chrétiens, des Juifs et des Musulmans. Après une vive résistance, le patriarche Sophronius consentit à capituler, mais seulement avec le khalyfe en personne. Omar part aussitôt de Médine,

suiwi d'un cortège peu nom
Il monte sur un chamcau
d'une outre pleine d'eau, d'un
plat de bois, et de deux sacs,
fruits, l'autre d'orge, de riz
froment bouilli. Sur sa route,
ministre la justice, et réfor
abus. A son arrivée au camp
traîner dans la boue quelques
qu'il aperçoit vêtus de soie,
par terre, sous une tente de
chèvre, et mangeant à la g
avec ses gens, ce fut dans cel
posante abnégation qu'il reçut
putés de Jérusalem, au com
ment de l'année 638. On a s
cité la capitulation qu'on lu
bue, comme ayant servi de r
plupart des princes Musulma
voici la substance : « Les ha
» conserveront la vie et les bi
» auront seuls la jouissance d
» églises; mais ils n'en bâtiror
» de nouvelles: ils n'y elever
» de croix à l'extérieur, e
» trée en sera permise nuit
» aux Musulmans; ils ne sor
» point les cloches, et se
» teront de les tinter. On ne
» cera point d'enseigner le C
» leurs enfants; mais ils ne c
» ront point à faire des pr
» parmi les Mahométans.
» témoigneront du respect, l
» deront partout le pas, et po
» des turbans, des chaussure
» noms différents. Ils iront à
» sans selle et sans armes, m
» ront jamais leur ceinture,
» dront point de vin, recon
» le khalyfe pour leur souve
» lui paieront tribut (1). » C
ensuite son entrée dans Jéri

(1) Cette prétendue capitulation, qu'on eneutier dans l.*» Mines de l'Orient*, tout est aujourd'hui reconnue pour une pièce fabriquée à une époque bien plus récente. *Journal des savants*, éd 1818, p. 168.

vêtu d'un habit de poil de chèvre, sale et déchiré. Il s'entretint familièrement avec le patriarche, le questionna sur les antiquités de cette ville, vint dans l'église de la Résurrection, fit sa prière sur les marches du portique, visita Bethléem, et ordonna la construction d'une mosquée sur l'emplacement du temple de Salomon. Quelle différence entre la noble et généreuse simplicité du modeste conquérant de Jérusalem, et les actes d'orgueil, d'intolérance et de férocité commis huit siècles après, par le barbare vainqueur de Constantinople et de Trébizonde! (V. MANOMAT II, xxvi, 214.) La prise de la cité sainte entraîna celle de Baalbek, de Laodicée, d'Alep, d'Antioche, la réduction enfin de toute la Syrie. Khaled pénétra même jusqu'à Marasch. Omar, sans paraître à la tête de ses armées, savait leur donner de bons généraux, et dirigeait leurs opérations. Dès la première année de son khalyfat, il avait fait une tentative malheureuse contre l'empire persan. L'an 14 de l'ég. (635 de J.-C.), la ville de Basrah ou Bassora lui dut sa fondation, et fut d'abord un lieu de repos et d'hivernement pour les Arabes qui marchaient à la conquête de la Perse. L'année suivante, Saad ibn Abou-Wakkas remporta la fameuse victoire de Cadesiah, sur les Persans. S'empara de Nakh-Chyr, partie occidentale de la ville de Madaïn, capitale de leur empire, fonda celle de Koufah, près de l'Euphrate, l'an 15 (636), traversa le Tygre, et prit Madaïn. D'autres armées arabes envahirent la Perse sur plusieurs points; et le malheureux roi Iezdegerd, luttant contre sa destinée, fut poursuivi par les vainqueurs, de retraite en retraite (V. IZZEDJERD

III et SAAD IBN ABOU-WAKKAS). Le célèbre Amrou, qui avait contribué à l'entière réduction de la Phénicie, par la prise d'Ascalon, Acre, Yaffa etc., fut chargé par Omar de la conquête de l'Égypte, l'an 20 (641), et la termina dans l'espace de deux ans (V. AMROU BEN EL-ASS, II, 65). On a reproché à Omar d'avoir ordonné à son lieutenant d'incendier la fameuse bibliothèque d'Alexandrie, comme inutile, si les volumes qu'elle contenait s'accordaient avec le Coran, et comme dangereuse s'il était contraire à ce livre divin. C'est fait, contesté de nos jours, ne paraît malheureusement plus être un problème historique; mais il faut moins en accuser le caractère d'Omar, que les mœurs du siècle d'ignorance et d'enthousiasme religieux où il vivait. N'avons-nous pas vu, dans le XVIII^e siècle, un peuple civilisé livrer à la destruction, les derniers restes des littératures tartare et tibétaine conservés dans la bibliothèque d'Ablaikit (V. MULLER, XXX 391)? Amrou, après avoir soumis l'Égypte, poussa ses conquêtes en Afrique jusqu'à Barkah et Tripoli. Omar avait aussi envoyé des troupes en Arménie: elles y remportèrent divers avantages, mais elles ne purent s'y maintenir longtemps; et le pays, qui venait de s'affranchir de la domination persane, demeura plusieurs années encore sous la protection des empereurs grecs. L'an 21 (642 de J. C.), eut lieu la bataille de Nehavend, qui décida du sort de la Perse; et l'année suivante, les armées musulmanes pénétrèrent dans Khoraçan. Dans ce temps-là, Médie et la province de Hedjaz étant exposées au fléau de la famine, Omar, pour faciliter les convois de blé de l'Égypte pour l'Arabie, fit rouv

le canal qu'Adrien avait fait creuser du Nil à la mer Rouge (*Voy. NÉCROS*, XXXI, 7). Djabalah, ennemi juré de l'islamisme et d'Omar, avait envoyé à Médine, en 638, pendant le siège d'Antioche, un homme de sa tribu, pour se défaire de ce prince. L'assassin était monté sur un arbre, sous lequel le khalyfe, suivant sa coutume, vint se reposer, au retour de la prière. Il descendit pour le percer de son poignard; mais saisi tout-à-coup de respect, il avoua son dessein criminel, obtint sa grâce, et embrassa l'islamisme. Echappé à ce danger, Omar succomba six ans plus tard sous le fer d'un autre assassin. Un esclave persan, nommé Firrouz, pour se venger de ce que le khalyfe lui avait refusé une diminution de tribut, le perça de trois coups de poignard dans la mosquée, le 24 dzoulhadjah de l'an 23 (1^{er}. novembre 644), et se tua lui-même, afin de se dérober au supplice. Omar mourut de ses blessures, cinq jours après, et fut enterré le lendemain auprès de Mahomet et d'Aboubekr, dans la grande mosquée de Médine, qu'il avait fondée, et où l'on voit encore son tombeau. Avant d'expirer, il refusa de désigner son successeur; et quelqu'un l'ayant engagé à laisser le khalyfat à son fils Abdallah: « Non, répondit-il; c'est assez pour les enfants » d'Al Khattab (père d'Omar), qu'un » d'entre eux ait été chargé de rendre compte à Dieu du gouvernement des fidèles. » Il se contenta de nommer six commissaires, et leur donna trois jours pour choisir son successeur (*V. OTMAN IBN-AFFAN*). Omar était âgé de soixante-trois ans, et en avait régné dix. Il avait la taille élevée, le teint brun et la tête chauve; il fut la gloire de sa nation, et

le modèle de sa religion, aux yeux de laquelle il a plus contribué que Mahomet lui-même. Il se rendit, suivant Khondemir, de six mille villes ou châteaux, de quarante mille temples de chrétiens, juifs, mages ou idolâtres, et quatorze cents mosquées. Il ouvrit le premier l'ère si célèbre l'hégire, qui commence au 622 de J.-C. et qui sert à fixer les époques de l'histoire de toutes les nations musulmanes. Il fut le premier qui établit des registres, et y inscrivit les noms de tous ceux qui servaient dans les armées, afin qu'ils reçussent de l'État une solde régulière. Il défendit qu'une femme qui aurait eu un enfant pût être vendue comme esclave. Mahomet avait à Omar une affection particulière, et témoignait la plus haute estime pour son mérite et ses vertus. Il savait que si Dieu avait voulu, après lui un autre prophète aurait pu paraître, et son choix serait tombé sur lui. Afin de se conformer au précepte du Coran, qui ordonne de vivre dans la simplicité de ses mains, ce khalyfe fit l'état de corroyeur. L'élévation de sa puissance ne changea rien à sa manière de vivre: il ne buvait que de l'eau, et ne mangeait que du pain d'orge, le plus simple et le plus pauvre. Pour lui-même, pour les autres, il distribuait les vendredis l'argent du trésor au lieu de proportionner ses laudes au mérite, comme avait fait Aboubekr, il ne considérait que le bien commun. « Les biens de ce monde », disait-il, ne nous sont accordés que par la Providence, que pour servir à la malice, et non pour récompenser la vertu, qui ne doit être que le fruit d'une autre vie. » et pieux, il fit neuf fois le pèl-

à Mekke, pendant son règne. Il assa de l'Arabie tous les juifs et les chrétiens. Son impartialité fut extrême dans l'administration de justice : il l'avait prouvée du vivant de Mahomet, en coupant la tête d'un musulman qui plaidait contre un juif. Sa sagacité à discerner le vrai d'avec le faux, le juste d'avec l'injuste, lui valut le surnom d'*al hakim* (le judicieux). La fermeté, et surtout encore l'exemple d'Omar, empêchèrent les mœurs des Arabes de s'affaiblir et de se corrompre par leurs communications avec les peuples vaincus qu'ils avaient subjugués ; et l'habileté de son gouvernement rendit leurs conquêtes solides et durables. Le bâton d'Omar, dit l'historien Wakedy, inspirait plus de terreur que l'épée de ses successeurs. » En un mot, ce khalyfe aurait peut-être passé pour le plus grand des héros, s'il eût régné sur une nation aussi capable de célébrer ses vertus qu'elle était capable de les apprécier. La mémoire d'Omar est dans la plus haute vénération parmi les Musulmans *sunnites* orthodoxes ; mais elle est en horreur parmi les *Chyites* ou hétérodoxes qui gardent les trois premiers khalyfes, Abou-Bekr, Omar et Othman, comme usurpateurs du khalyfat, lequel devait, suivant eux, appartenir, sans intermédiaires, à Aly, gendre et cousin de Mahomet. (V. ALY, I, 9.)

A—T.

OMAR II, 8e. khalyfe omayyade, fils d'Abdel Aziz, neveu du khalyfe Abdel Melek, fut fait gouverneur de Syrie par Walid I^{er}, son cousin germain. Il était, par sa mère, arabe et petit-fils d'Omar I^{er}, dont il avait les mœurs et l'austérité. Ayant été créé, l'an 99 (717), à son cousin Soltman, qui l'avait déclaré son successeur ; Omar se rendit à

pied à la mosquée où il devait être inauguré, donna aux pauvres les riches vêtements qui lui avaient servi pour cette cérémonie, et retourna dans la maison qu'il occupait auparavant, ne voulant pas incommoder les parents et les officiers de son prédécesseur. Il fallut que ceux-ci joignissent leurs prières à celles des grands de l'empire, pour forcer l'humble khalyfe à s'installer dans le palais. Omar fut simple, modeste et frugal, dans un siècle où les conquêtes et le luxe avaient déjà corrompu les Arabes. Il aima la justice au point de lui sacrifier les intérêts de sa propre famille. Il supprima les malédictions fulminées dans toutes les mosquées contre Aly et ses descendants, depuis le règne de Moawyah. (V. ALY, I, 569, et MOAWYAH I^{er}.) « Laissons, disait-il à ce sujet, reposer les cendres des morts, et ne punissons pas les innocents des fautes de leurs pères. » A ces anathèmes, il substitua ce verset du Coran : *Seigneur, pardonnez-nous nos fautes, et pardonnez aussi à nos frères qui professent la même foi que nous.* Il restitua aux Alydes une terre dont Mahomet avait gratifié Aly, en le prenant pour gendre, et voulut que les revenus en fussent partagés également entre tous les descendants du prophète. La simplicité, le désintéressement d'Omar, avaient déplu à ses courtisans. Sa conduite envers les Alydes alarma les princes omayyades, et particulièrement son cousin Yezid, qui devait lui succéder. Ils craignirent que le khalyfe ne rendit l'empire à la postérité d'Aly, et ils lui donnèrent un poison lent, dont il mourut, au redjeb 101 (février 720), après un règne de deux ans et cinq mois, dans la quarante-unième année de

son âge. Zélé partisan du fatalisme, Omar refusa obstinément tous les remèdes. Son cousin Moslemah, étant venu le voir, le trouva couché sur un lit de feuilles de palmier, la tête appuyée sur des peaux, et vêtu d'une chemise sale, la seule qu'il possédât. Omar tenait son divan dans un lieu peu éclairé, où il s'asseyait par terre, sans tapis. Il ne prenait dans le trésor que 2 dinars par jour (20 francs) pour l'entretien de sa personne et de sa maison. Après sa mort, on ne trouva chez lui qu'une veste grossière, qu'il portait quand il allait à cheval, et une corde suspendue, sur laquelle il se balançait, lorsque ses esprits étaient épuisés par ses longues et ferventes prières. Malgré la douceur et l'humanité de ce kha yfe, les historiens grecs l'accusent d'avoir persécuté les chrétiens, et condamné à mort ceux qui refusaient d'apostasier. Ils prétendent aussi qu'Omar écrivit à l'empereur Léon l'Isaurien, pour le convertir à l'islamisme. Il eut pour successeur Yezid II. A—T.

OMAR (ABOU-HAFS AL GALEDH, BEN-SCHOAIB), capitaine arabe, conquérant de l'île de Crète, naquit dans les environs de Cordoue, vers la fin du second siècle de l'hégire. Ayant pris le parti d'Abdallah, gouverneur de Valence, qui s'était révolté contre son neveu Abderame II, roi de Cordoue, l'an 206 (822), et redoutant la vengeance de son souverain auquel il refusa de se soumettre après la défaite du prince rebelle; il s'embarqua suivi de sa famille et des troupes qui voulurent s'attacher à son sort, parcourut la Méditerranée en pirate, ravagea les Cyclades, et aborda dans l'île de Crète. Charmé de la beauté du climat et de la fertilité du sol, mais trop faible pour s'en em-

parer, il se borna cette fois au pillage des côtes. Il revint l'année suivante (823), avec des troupes plus nombreuses; et lorsqu'il les eut débarquées, il incendia, dit-on, sa flotte, afin de les forcer de s'établir dans l'île, qui opposa peu de résistance. Omar battit deux armées grecques qui entreprirent de la lui disputer. Il fonda une forteresse qui devint sa capitale; et c'est du nom d'*al Khandak*, qu'il lui donna, et qui signifie en arabe *retranchement*, que s'est formé par corruption le nom de Candie, devenu commun à toute l'île. C'est sans doute par une erreur typographique que la conquête de l'île de Crète n'est rapportée qu'à l'an 220 (835) dans Casiri. Tous les auteurs conviennent que cet événement eut lieu sous le règne du khalife al Mamoun et de l'empereur Michel-le-Bègue, morts l'un et l'autre avant cette année. Hady Khalfah nous apprend d'ailleurs qu'Abdallah, fils de Thaher, gouverneur d'Egypte, exila en Crète plusieurs rebelles, l'an 211 (826). Abou Hafs Omar fut le premier prince ou gouverneur mahométan de l'île de Crète, ce qui le fit surnommer le *Crétois*. Il y mourut, suivant Casiri, l'an 240 (854-55); mais Nowaïry le fait vivre plus long-temps, à moins qu'il n'ait voulu parler d'un successeur de ce prince. Suivant cet historien, Omar se mit en mer avec quarante voiles, l'an 244 (858-59); il rencontra la flotte des Musulmans de Sicile, lui livra bataille, fut vaincu et perdit dix vaisseaux. L'île de Crète demeura 135 ans sous la domination des Arabes, et leur fut enlevée l'an 350 (961), par Nicéphore-Phocas, depuis empereur. A—T.

OMAR AL MOTAWAKKEL AL-ALLAH (ABOU-MOHAMMED),

surnommé *al Aftas*, dernier roi maure de ces états renfermaient la partie du Portugal, temps le trône à Yahia, é, qui avait commencé en 460 de l'hég. (1068) et il y monta après lui. gouverné successivement l'ède, du vivant de son med, et s'y était con- uocoup d'habileté. De- e rendit célèbre par ses prospérité, et son goût. Il se joignit à Yousouf I, roi de Maroc, et fut es Maures qui se distin- us à la bataille de Zala- ce l'an 479 (1086) sur I, roi de Léon et de Cas- ant son alliance avec le ricain lui devint funeste.

ce prince au siège de 483 (1090), il se ré- ôit de contribuer à l'ac- de sa puissance aux dé- musulmans d'Espagne, et secrètement son camp.

crainte et la séduction éné ses sujets. Lisbonne, plusieurs autres places, mées aux Almoravides. plus à Omar que sa ca- fut bientôt assiégé par in, lieutenant du roi de el venait de détrôner le e Séville. (V. ABAD III.) ongue résistance, Omar, s sujets, fut livré au gé- in, qui le fit renfermer n publique, ainsi que ses n conduisit ensuite ces s hors de la ville; on les rges, et on trancha la en présence de leur pè- : le même sort, en 487 us les poètes contempo-

rains déplorèrent la catastrophe d'O- mar; et l'on a conservé des vers que ce malheureux roi composa dans sa prison.

A—T.
OMAR BEN FAREDJ. Voy. IAN FAREDJ.

OMAR (NADJM-EDDYN ABOU-HAFS), fils de Mohammed, surnom- mé Al-Nasafi, célèbre docteur mu- sulman, de la secte orthodoxe des Hanéfites, naquit, en l'année 461 de l'hégire (1068-9 de J.-C.), dans la ville de Nakhshch, nommée aussi Nasaf, et mourut à Samarcand, en 537 (1142-3), comme on le voit dans les Tablettes chronologiques de Hadji Khalfa. Le surnom ou titre ho- norifique de *Nadjm-eddyn* signifie l'*Astre de la religion*; et les écri- vains qui ont cité ou commenté les ouvrages d'Omar Al-Nasafi, l'appel- lent souvent l'*Astre de la loi* et de la religion, le *mufti des génies et des hommes*. On lui attribue, selon d'Herbelot, plus de cent ouvrages, tant sur le droit musulman que sur les traditions. Il est singulier pour- tant qu'il ne soit fait aucune mention de ce docteur, ni dans les Annales d'Abou'l-féda, ni dans les Chroni- ques manuscrites d'Abou'l-mohasen, ni dans les Vies des hommes illus- tres, d'Ibn Khilcan. Nadjm-eddyn Omar a composé, sur toutes les ques- tions de droit controversées parmi les sectes orthodoxes musulmanes, un ouvrage en vers, connu sous le nom d'*Almandhouma*, qui est à Paris dans la bibliothèque du Roi, parmi les manuscrits arabes, sous le n°. 1385, et, dans la bibliothè- que bodléienne, n°. 1243 des ma- nuscrits arabes du Catalogue d'Uri. L'auteur se nomme lui-même Abou- Hafs Omar, au commencement et à la fin de ce poème dialectique; et il nous apprend qu'il l'a terminé en

l'année 504 de l'hégire, et que cet ouvrage contient 2669 distiques. Ce poème a été commenté par plusieurs docteurs, entre autres, par Mahmoud, fils de Daoud, surnommé Alloulouï Al-Bokhari Al-foulchandji, dont le Commentaire fait partie des manuscrits arabes de la bibliothèque du Roi, sous le n°. 1387. Mahmoud observe que le *Mandhouma* contient des vers difficiles à entendre, et dit qu'il a employé sept ans à composer ce Commentaire, pour lequel il a consulté plusieurs docteurs célèbres et un très-grand nombre de traités, dont il donne la liste. Il acheva ce commentaire en 666. Un autre Commentaire du même poème a pour auteur un docteur qui porte aussi le surnom d'Al-Nasafi, mais dont les noms sont Hafedh-eddyn Abou'l-barakat Abdallah, fils d'Ahmed. Le Commentaire de celui-ci est intitulé : *Almasfi* ou *Almosaffi*, et se trouve dans la bibliothèque du Roi, sous le n°. 1386. Abou'l-barakat Al-Nasafi, qui mourut à Baghdad, en l'an 710 de l'hégire, et dont la Vie se lit dans le Dictionnaire bibliographique d'Abou'l-mohasen (Mss. ar. de la bibl. du Roi, n°. 750), a composé beaucoup d'ouvrages, et entre autres, le *Kenz alhakaïk*, Traité de jurisprudence, que possède la bibliothèque du Roi (Mss. ar., n°. 473), et le *Omdat alakaïd*, Traité de métaphysique et de théologie dogmatique, qui existe pareillement dans cette bibliothèque (Mss. ar., n°. 412), et qu'il faut bien se garder de confondre avec le petit ouvrage de Nadjm-eddyn Al-Nasafi, intitulé : *Akaïd*, dont nous parlerons tout-à-l'heure. La bibliothèque de l'université de Leyde possède aussi un Commentaire sur le *Mandhouma* (man. 359, olim 301). Nadjm-ed-

dyn Omar Al-Nasafi est l'auteur d'un Traité très-court de dogmes de la religion intitulé *Akaïd*, conservé dans la bibliothèque du Roi, n°. 1388. Ce manuscrit est en écriture arabe, avec un commentaire de Saad-eddyn M. d'Omar Al-Taftazani. Il ne faut pas oublier de mentionner aussi un des manuscrits arabes de la même bibliothèque, il est intitulé *Akaïd* (n°. 1418) qui contient, entre autres, un petit poème intitulé *Unité du monde* et sur lequel on ne s'en détacher; poème qui doit en croire une note en marge du manuscrit, à Nadjm-eddyn Abou Hafedh Al-Nasafi. Ce poème, d'une écriture facile, est composé en six vers, ou plutôt de cinq vers de chaque strophe, et la même rime, et la rime successivement toutes les lettres de l'alphabet; la première pour rime la lettre *A*, la lettre *B*, et ainsi de suite, et il faut encore distinguer les écrivains surnommés *Al-Nasafi*, nous avons parlé, Avf al-Nasafi, auteur qui m'est inconnu, et dont Uri afford, en 1770, avec un manuscrit latin, un petit poème intitulé *Haute-seize vers, sous le nom arabe, sive vers arabe* (*Audeddini*) (Mss. *Ahu* *Nasafi* de religion *principiis*, etc. Uri n'a pas le manuscrit duquel il a tiré, qui n'a rien de commun avec le *Mandhouma* de Nadjm Al-Nasafi. Il est bon de terminer cet article, par un célèbre qui en est l'objet, cité sous le seul nom d'Al-Nasafi.

OMAR BEN HAFSOUN, BEN DJAFAR, fameux rebelle en Espagne, chrétien d'origine, et naquit à la, vers le milieu du troisième siècle de l'hégire. Il exerça d'abord profession de tailleur; mais son rage et son ambition le portant à sortir de cette honteuse obscurité, il vint à Truxillo, y prit le parti d'armes, et se fit une grande réputation par ses exploits et par son courage. Il médita des entreprises importantes, enrôla sous ses étendards une troupe de bandits et de vagabonds, profitant des troubles qui régnaient sous le règne de Mehemed, roi de Cordoue, il commença dès-lors à lever des troupes plus affreuses brigandages. Les troupes qui lui succédèrent. Forcé de céder aux exigences du prince, il reparut lorsqu'il mourut, l'an 273 de l'hégire (J.-C.), et fut assez heureux pour s'emparer de Tolède, mais les habitants étaient toujours attachés à la révolte. Par une feinte, il se joua de la bonne-façon d'Alcar, fils et successeur du roi, et soutint un siège d'un an, devant laquelle le roi de Cordoue mourut l'an 275. Abdallah, le prince, ayant aussitôt voulu pour aller prendre possession du trône à Cordoue, son départ dans les autres provinces, et d'une révolte générale, mais les chefs étaient unis ou divisés par leurs intérêts respectifs, ce qui empêcha Omar faire la guerre à son beau-frère, qui s'était fait maître de l'Andalousie orientale et le tua dans la ville d'Illi-l'an 277. On le voit se joindre au parent Obeid-Allah, et à son frère, fils du roi de Cordoue, révolté contre son père, et à 282, à l'âge de vingt-sept

ans. Il semble même qu'Omar se soumit à son souverain, qu'il revint à Cordoue, qu'il y excita une sédition parmi les troupes, qu'il fut vaincu par le roi Abdallah, et réduit à prendre la fuite. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Omar ben Hafsoun fut long-temps le fléau de l'Espagne musulmane; qu'il sut résister à quatre rois de Cordoue, ses souverains, et qu'il mourut sous le règne d'Abderame III, l'un d'eux, l'an 306 (919 de J.-C.) dans la ville d'Huescar, après avoir fondé, dans les monts Alpujarras une principauté qui comprenait cette ville, et celles de Jaën, Archidona, Illiberis, Ubeda, Baëza, etc., jusqu'à vingt milles de Cordoue, et qui subsista soixante et dix ans sous lui et ses trois fils, Djafar, Soléiman et Hafs. Rodrigue de Tolède dit qu'Omar, après avoir été totalement défait par Abdallah, se retira chez les chrétiens, et se fit baptiser. On trouve beaucoup de confusion dans tout ce que les historiens espagnols, et même les auteurs arabes extraits par Cardone et Casiri, nous apprennent de ce célèbre factieux. Casiri l'appelle tantôt Omar, tantôt Khaled; ce qui ferait supposer qu'il s'agit de deux personnages de la même famille. Trompés par un passage de Cardone, nous avons dit (Art. MEHEMED, roi de Cordoue, XXVIII, 121), qu'Omar s'était emparé de Huesca, et avait fondé une principauté dans l'Aragon. Il s'agit, au contraire, de Huescar, et d'une partie des royaumes de Jaën et de Grenade.

A—T.

OMAR PACHA, fut proclamé dey d'Alger, le 7 avril 1815, à la suite d'une révolution qui, dans l'espace de quinze jours, avait coûté la vie à deux de ses prédécesseurs. Il était agha ou commandant des troupes,

l'année 504 de l'hégire, et que cet ouvrage contient 2669 distiques. Ce poème a été commenté par plusieurs docteurs, entre autres, par Mahmoud, fils de Daoud, surnommé Alloulouï Al-Bokhari Alfoulchandji, dont le Commentaire fait partie des manuscrits arabes de la bibliothèque du Roi, sous le n°. 1387. Mahmoud observe que le *Mandhouma* contient des vers difficiles à entendre, et dit qu'il a employé sept ans à composer ce Commentaire, pour lequel il a consulté plusieurs docteurs célèbres et un très-grand nombre de traités, dont il donne la liste. Il acheva ce commentaire en 666. Un autre Commentaire du même poème a pour auteur un docteur qui porte aussi le surnom d'Al-Nasafi, mais dont les noms sont Hafedh-eddyn Abou'l-barakat Abdallah, fils d'Ahmed. Le Commentaire de celui-ci est intitulé : *Almasfi* ou *Almosaffi*, et se trouve dans la bibliothèque du Roi, sous le n°. 1386. Abou'l-barakat Al-Nasafi, qui mourut à Bagdad, en l'an 710 de l'hégire, et dont la Vie se lit dans le Dictionnaire bibliographique d'Abou'l-mohasen (Mss. ar. de la bibl. du Roi, n°. 750), a composé beaucoup d'ouvrages, et entre autres, le *Kenz alhakaïk*, Traité de jurisprudence, que possède la bibliothèque du Roi (Mss. ar., n°. 473), et le *Omdat alakaïd*, Traité de métaphysique et de théologie dogmatique, qui existe pareillement dans cette bibliothèque (Mss. ar., n°. 412), et qu'il faut bien se garder de confondre avec le petit ouvrage de Nadjm-eddyn Al-Nasafi, intitulé : *Akaïd*, dont nous parlerons tout-à-l'heure. La bibliothèque de l'université de Leyde possède aussi un Commentaire sur le *Mandhouma* (man. 359, olim 301). Nadjm-ed-

dyn Omar Al-Nasafi est encore d'un Traité très-court des principes de la religion musul intitulé *Akaïd*, conservé dans la bibliothèque du Roi, n°. 407 de manuscrits arabes, avec un Commentaire de Saad-eddyn Mas'ou d'Omar Al-Taftazani. Enfin, nous devons pas oublier de dire qu'il y a dans la même bibliothèque, il y en a (n°. 1418) qui contient, entre autres, un petit poème moral *sur l'unité du monde* et sur la nécessité s'en détacher; poème qui, doit en croire une note qu'on trouve en marge du manuscrit, a pour auteur Nadjm-eddyn Abou Hafs Omar Nasafi. Ce poème, d'une versification facile, est composé en stances de vers, ou plutôt de cinq distiques, vers de chaque strophe sont de même rime, et la rime parcourt successivement toutes les lettres de l'alphabet; la première strophe pour rime la lettre *A*, la seconde la lettre *B*, et ainsi de suite.—Sachez il faut encore distinguer de nos écrivains surnommés Alnasaf nous avons parlé, Avhad-edd-Nasafi, auteur qui m'est d'ailleurs inconnu, et dont Uri a publié une traduction, en 1770, avec une traduction latine, un petit poème arabe de trente-seize vers, sous ce titre *men arabicum, sive verba d'Audeddini* (Mss. *Ahuadedd-Nasafi de religionis principiiis*, etc. Uri n'a pas le manuscrit duquel il a tiré ce poème, qui n'a rien de commun avec le *Mandhouma* de Nadjm-eddyn Al-Nasafi. Il est bon d'observer terminant cet article, que le distique célèbre qui en est l'objet, est cité sous le seul nom d'Alnasaf.

S. D. S.

OMAR BEN HAFSOUN, BEN DJAFAR, fameux rebelle en Espagne, était chrétien d'origine, et naquit à Cordoue, vers le milieu du troisième siècle de l'hégire. Il exerça d'abord la profession de tailleur; mais son courage et son ambition le portant à sortir de cette honteuse obscurité, il se rendit à Truxillo, y prit le parti des armes, et se fit une grande réputation par ses exploits et par son audace. Il médita des entreprises importantes, enrôla sous ses étendards une troupe de bandits et de vagabonds, et, profitant des troubles qui agiterent le règne de Mehemed, roi de Cordoue, il commença dès-lors à se livrer aux plus affreux brigandages, et battit les troupes qui lui furent opposées. Forcé de céder aux armes de ce prince, il reparut lorsqu'il le sut mort, l'an 273 de l'hégire (886 de J.-C.), et fut assez puissant pour s'emparer de Tolède, dont les habitants étaient toujours disposés à la révolte. Par une feinte soumission, il se joua de la bonneté d'Almoundar, fils et successeur de Mehemed, et soutint un siège dans cette place, devant laquelle le roi de Cordoue mourut l'an 275. Abdallah, frère de ce prince, ayant aussitôt levé le siège pour aller prendre possession du trône à Cordoue, son départ fit, dans les autres provinces, naître d'une révolte générale, mais les chefs étaient unis ou divisés suivant leurs intérêts respectifs. On voit Omar faire la guerre à Saïd ben-Hamdoun, qui s'était fait maître de l'Andalousie orientale, et le tuer dans la ville d'Illiberis, l'an 277. On le voit se joindre à son parent Oueïl-Allah, et à Mohammed, fils du roi de Cordoue, révolté contre son père, et l'an 282, à l'âge de vingt-sept

ans. Il semblerait même qu'Omar se soumit à son souverain, qu'il revint à Cordoue, qu'il y excita une sédition parmi les troupes, qu'il fut vaincu par le roi Abdallah, et réduit à prendre la fuite. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Omar ben Hafsoun fut long-temps le fléau de l'Espagne musulmane; qu'il sut résister à quatre rois de Cordoue, ses souverains, et qu'il mourut sous le règne d'Abderrame III, l'un d'eux, l'an 306 (919 de J.-C.) dans la ville d'Huescar, après avoir fondé, dans les monts Alpujarras une principauté qui comprenait cette ville, et celles de Jaën, Archidona, Illiberis, Ubeda, Baëza etc., jusqu'à vingt milles de Cordoue et qui subsista soixante et dix ans sous lui et ses trois fils, Djafar, Soléïman et Hafs. Rodrigue de Tolède dit qu'Omar, après avoir été totalement défait par Abdallah, se retira chez les chrétiens, et se fit baptiser. On trouve beaucoup de confusion dans tout ce que les historiens espagnols, et même les auteurs arabes extraits par Cardone et Casiri, nous apprennent de ce célèbre factieux. Casiri l'appelle tantôt Omar, tantôt Khaled; ce qui ferait supposer qu'il s'agit de deux personnages de la même famille. Trompés par un passage de Cardone, nous avons dit (Art. MEHEMED, roi de Cordoue XXVIII, 121), qu'Omar s'était emparé de Huesca, et avait fondé une principauté dans l'Aragon. Il s'agit, au contraire, de Huescar, et d'une partie des royaumes de Jaën et de Grenade.

A—r.

OMAR PACHA, fut proclamé de d'Alger, le 7 avril 1815, à la suite d'une révolution qui, dans l'espace de quinze jours, avait coûté la vie à deux de ses prédécesseurs. Il était agha ou commandant des troupes

avant son élévation. Son règne, qui a duré deux ans et demi, est un des plus célèbres qu'offrent les annales de cette régence, par les grands et nombreux événements qui l'ont signalé. Alger était alors en guerre avec les États-Unis d'Amérique. Une escadre américaine, sous les ordres du commodore Decatur, ayant battu, dans la Méditerranée, une escadre algérienne, dont l'amiral fut tué, se présenta devant Alger, dans le dessein d'en bloquer le port. Après diverses négociations, un traité de paix fut conclue 3 juillet. Tous les bâtimens et les prisonniers furent rendus de part et d'autre : les Américains furent affranchis de tout tribut envers la régence, et obtinrent la permission de venir vendre à Alger les prises qu'ils feraient, en temps de guerre, sur les autres nations. En avril 1816, l'amiral anglais lord Exmouth fut chargé de négocier avec les puissances barbaresques, pour les obliger à reconnaître les îles Ioniennes comme possessions anglaises; à faire la paix avec les rois de Sardaigne et de Naples, et à renoncer à l'esclavage des chrétiens. Il se rendit à Alger avec une flotte de 5 vaisseaux de ligne, 7 frégates, 4 bâtimens de transport et quelques chaloupes canonnières. Omar reconnut les îles Ioniennes, promit de relâcher tous les esclaves sardes et génois, moyennant 500 dollars par tête, et les napolitains pour 1000 dollars. Il s'obligea de ne jamais faire la guerre contre le royaume de Sardaigne, tant que la paix subsisterait entre Alger et l'Angleterre; mais il refusa d'abolir l'esclavage. Lord Exmouth, ayant obtenu cette clause importante des régences de Tunis et de Tripoli, revint devant Alger, pour déterminer le dey à la même condescendance.

Omar persista dans son refus, sous prétexte qu'étant sujet du Grand Seigneur, il ne pouvait, sans sa permission, consentir à l'abolition de l'esclavage. Trois mois lui furent accordés pour la demander; et une frégate anglaise porta son ambassadeur à Constantinople. Après le départ de lord Exmouth, les Algériens ayant massacré, vers le 20 mai, des pêcheurs de corail, français, anglais, et espagnols, dans une église de Bona, pendant l'office divin, l'Angleterre prépara un armement plus considérable, et en donna le commandement à lord Exmouth, qui reparut devant Alger, le 26 août, avec 13 vaisseaux de ligne, quelques frégates et corvettes, 5 chaloupes, un brûlot et un bâtiment chargé de fusées à la congève : six frégates hollandaises sous les ordres du vice-amiral Van Capellen, s'étaient jointes à cette expédition. Le dey fut sommé le lendemain de délivrer immédiatement sans rançon les esclaves chrétiens; de restituer tout l'argent qu'il avait reçu pour celle des captifs sardes et napolitains; de déclarer qu'à l'avenir il traiterait tous les prisonniers de guerre, suivant l'usage des nations européennes, et de faire la paix avec le roi des Pays-Bas, sur les mêmes bases qu'avec l'Angleterre. Omar répondit à ces propositions par l'ordre de tirer sur la flotte anglaise. Aussitôt lord Exmouth, se plaçant à l'entrée du port, commença le bombardement de la ville et de la flotte d'Alger. Le feu durait depuis six heures, lorsqu'une chemise soufrée, attachée à la première frégate algérienne qui barrait le port, communiqua l'incendie à toute l'escadre barbaresque : 5 frégates, 4 corvettes, et 30 chaloupes canonnières furent la proie des flammes. Après la destruction

et du môle d'Alger , se retira dans la rade ; ain , il entra dans le leur. Il écrivit au dey de recommencer deux heures il n'acceptons qu'il avait refusées r, qui, aux deux appa- glais, et surtout dans circonstance, n'avait moyen de défense, tammment tenu sur le t néanmoins forcé de scessité. Le traité fut conditions suivantes : on perpétuelle de l'es- la liberté des captifs toutes les nations ; 3°. de toutes les sommes dey, depuis le com- e cette année, pour le slaves ; 4°. des indem- d britannique pour ses étention ; 5°. des ex- s du dey à cet agent, en es ministres et de ses la paix avec le roya- Bas, qui avait pris part ition. Le dey remplit ditions, et rendit 357 pour Naples, et 25,500 e Sardaigne. Omar ne abattre par ces revers, les réparer. C'était un de sens, de prévoyance . Par ses soins les for- Alger furent relevées , enaquit de ses cendres. ncement de 1817, elle e corsaires, dont un s. Le grand -seigneur une flotille, dont il fit ley. Les pirateries des ommeçerent. Un na- hambourgeois et trois ibèrent en leur pouvoir. s furent faits esclaves ,

comme par le passé : seulement on ne les mit pas à la chaîne. La régence déclara la guerre aux Prussiens , et fit de grands préparatifs pour la soutenir. Mais sur ces entrefaites la peste se déclara dans Alger, dès le mois de mai, et trois mois après elle étendait ses ravages sur toutes les côtes jusqu'à Tunis et Tanger. Vainement le dey défendit, sous peine de mort, d'annoncer que ce fléau désolait la capitale. Le découragement s'empara de la milice, qui, attribuant à la mauvaise étoile d'Omar les malheurs qui avaient accablé Alger sous son règne, conspira sourdement contre lui. Le 3 septembre 1817, six cents soldats turcs marchèrent en tumulte vers le palais du dey. Ce prince, qui tenait alors son divan, fit prendre les armes à ses gardes, et manda au grand wekil-ardjy, qui se trouvait à son poste à la marine, de venir le dégager ; mais il était trop tard : la garde n'avait pu résister aux rebelles. Ils franchirent les premières portes ; en vain leurs officiers, en vain les ministres, essayèrent de les adoucir : ils répondirent qu'ils ne voulaient plus d'Omar Pacha. Le dey ordonna de les laisser entrer, et les attendit avec calme, dans l'espoir de les apaiser ; ils refusèrent de l'entendre. Alors il tira son sabre, et tenta de se défendre ; mais, accablé par le nombre, il fut traîné du haut de son palais jusque dans les cours, où on l'étrangla. Son corps fut enterré sans pompe, mais sans outrage. Omar Pacha réunissait au courage et aux talents la justice et l'humanité. Pendant le bombardement d'Alger, son premier ministre avait ordonné d'égorger à son insu, quinze cents captifs chrétiens, qu'on avait renfermés dans une caverne ; Omar, informé à temps, fit suspen-

dre l'exécution, qui n'avait encore coûté la vie qu'à trente-deux victimes. Aly Khodja fut proclamé dey, et porté en triomphe dans le palais, peu de moments après la mort de son prédécesseur. A—r.

OMAYAH ou OMMYAH, tigo de la célèbre dynastie des Omayyades ou Ommyades, était fils d'Abd-schems, et petit-fils d'Abd-Menaf, prince de l'antique tribu arabe de Coraïsch ou Koréich, qui dominait à la Mekke. Il était neveu de Hascem et cousin germain d'Abd-al-Mothalleb, bisaïeul et aïeul de Mahomet, prophète et législateur des Arabes. On ne sait rien de ce personnage, qui fut sans doute un des décenvirs de la Mekke, et qui mourut probablement au commencement du septième siècle de l'ère chrétienne, avant que Mahomet eût commencé sa prédication (Voy. MAHOMET, XXVI, 186). Omayah eut pour petit-fils Abou Sofyan, qui fut un des persécuteurs les plus acharnés de Mahomet, et qui, à la tête des Coraïschites, combattit souvent le prophète et ses disciples. Il embrassa l'islamisme, l'an 8 de l'hég. (630 de J.-C.), lorsque la Mekke fut tombée au pouvoir des Musulmans; et il mourut vingt-deux ans après. C'est d'Omayah qu'ont pris leur nom les khalyfes Omayyades, qui ont formé deux branches : l'une fut fondée en Syrie, par son arrière-petit-fils Moawyah, qui usurpa le pouvoir spirituel et temporel sur le gendre et le petit-fils de Mahomet (V. ALY, I, 569, MOAWYAH I, XXIX, 184, et HASAN, au Supplément) : la deuxième commença l'an 139 (756) en Espagne, où s'était retiré Abdel Rahman, l'un des derniers rejetons de cette famille, sur les ruines de laquelle

les khalyfes Abbassides, issus bas, oncle de Mahomet, d'établir leur puissance (V. RAME I, ABOUL ABBAS et I 11). Cette seconde branche Omayyades fut détruite par une révolte qui éleva plusieurs rois sur les débris du trône de Calife au commencement du onzième

OMEIS (MAGNUS-DANIEL) théologien allemand, fils d'un pasteur de l'église protestante de St.-Nuremberg, et petit-fils du pasteur Saubert, de cette ville, mourut en 1646. Il débuta au théâtre de sa ville natale, par un élude de la fourmi; et à l'université de Nuremberg, où il acheva ses études, prononça son discours : *De integritatis germaniae*, Nuremberg, 1666. Il s'y distingua par son talent, qu'on lui accorda le titre de docteur en philosophie. Il couronna poétique : il soutint un grand nombre de thèses latines, s'exerça aussi avec succès à la prédication. Chargé, en 1666, de l'éducation d'un fils du roi de Prusse à Vienne, il eut l'honneur de visiter les états autrichiens, et s'y lia avec plusieurs savants. Au retour à l'université d'Altdorf, 1674, il y fut appelé à la chaire d'éloquence, à laquelle on l'éleva trois ans après, celle de théologie. Puis il fut obligé de faire, en 1677, de ces programmes par lesquels les chefs des universités allemandes célèbrent les réunions académiques. Deux panégyriques qu'il adressa aux empereurs Joseph et Léopold, lui valurent le titre honorifique de *privat-docent* et *palatin*. Une société d'érudits instituée sur le modèle de l'Académie de Rome, subsistait sous le nom des *fleurs de la*

nommé président, et sa-
 espagnole de naissance, et
 Rustia, dont divers au-
 temps vantent le savoir,
 membre de la même réu-
 rès avoir été élu huit fois
 la faculté de philosophie,
 et mourut le 23 novem-
 3. Ses poésies allemandes
 liées depuis long-temps ;
 eut lui savoir gré d'avoir
 à perfectionner la poésie
 on, dont le langage se dé-
 a peine de son ancienne ru-
 avait publié, à cet effet, une
 on fondamentale sur l'art
 et la mythologie allemande.
 orf. 1704, in-8°. Il a laissé
 que de petits traités latins,
 de programmes, etc., sur
 de théologie, de philoso-
 morale, et de philologie ;
 publié, en 1710, *Juveni*
angel., *libri 4*, avec les
 Oues et de quelques au-
 ants, et une Notice sur O-
 sous le titre de *Memoria*
ma. G. Ch. Gebauer a in-
 1730, dans son *Collegium*
icum, la curieuse disserta-
ymbolo heroico Italici in
Gallia perisse dicto, sou-
 1683), sous la présidence
 par Herin. Brever. D—G.
 HAH. F. OMAYAN.

ONÉSICRITE, historien, né
 d'Égine, ou, suivant d'au-
 vains, à Astaphilée, était
 de Diogène le Cynique. Il
 a dans les bonnes grâces
 être, qui lui confia le com-
 ment de ses tirrèmes, et le
 d'écrire son histoire. Il ac-
 ce ce prince dans son expé-
 aux Indes (F. NÉARQUE), et
 sa sur ce sujet un ouvrage
 sur le plan de la *Cyropédie* de

Xénophon. Mauvais imitateur d'un
 si excellent modèle, ce philosophe
 cynique, dit Ste.-Croix, est reconnu
 pour un auteur fabuleux qui a sur-
 passé tous les historiens du monar-
 que macédonien par son impudente
 démaigeaison de rapporter les cho-
 ses les plus étranges et les plus ab-
 surdes (*Exam. critiq. des anc. histor.*
d'Alexandre, chap. 1^{er}.) Strabon
 dit qu'on pourrait à plus juste titre
 le nommer *maître menteur* que
maître pilote (1) d'Alexandre. Ce-
 pendant, ajoute-t-il, il rapporte
 aussi parfois des choses vraisem-
 blables et même assez remarquables
 pour qu'on les répète après lui,
 quoiqu'on doute encore de leur réa-
 lité (*Strabon*, liv. XV, tom. v, 36,
 de la traduct. de Du Theil). Un jour
 qu'il achevait la lecture d'un frag-
 ment de son ouvrage à Alexandre :
 « Je voudrais bien, dit ce prince, re-
 venir au monde dans quelque temps,
 pour savoir comment les hommes
 jugeront cette histoire. S'ils louent
 aujourd'hui mes actions, s'ils me
 font la cour, n'en sois pas étonné,
 chacun d'eux pense qu'avec l'appât
 attrayant des louanges, il s'attirera
 mon amitié » (*Lucien*, *De la man.*
d'écrire l'histoire, trad. de Bal-
 lu). Onésicrite survécut à Alexan-
 dre; on apprend, par un passage de
 Plutarque, qu'il lut à Lysimaque le
 quatrième livre de son histoire :
 elle est perdue; mais Strabon, Elien
 et Pline rapportent, d'après cet au-
 teur, un grand nombre de faits re-
 latifs à la géographie et à l'histoire
 naturelle des Indes. Onésicrite eut
 deux fils, Androsthène et Philisque,
 disciple de Diogène, à qui l'on at-

(1) Le savant rélecteur de l'art. NÉARQUE n'a es-
 sayé de justifier Onésicrite du reproche que lui fait
 Strabon.

tribue les *tragédies* qui portaient le nom de son maître. W—s.

ONIAS, grand-prêtre des Juifs, était fils de Simon II, et lui succéda vers l'an 200 avant J.-C. Il fit jouir la Cité sainte d'une paix parfaite, et fit observer les lois du Seigneur avec tant d'exactitude, que les rois et les princes étrangers le vénéraient. Simon, de la tribu de Benjamin, qui commandait la garde du temple, irrité de la fermeté avec laquelle Onias s'opposait à ses malversations, fit avertir Seleucus, roi de Syrie, que le temple renfermait d'immenses trésors, que le grand-prêtre employait suivant son caprice. Trompé par cet avis, le roi de Syrie chargea Héliodore, son premier ministre, de s'emparer de tout l'argent monnayé qui serait trouvé dans le temple. Onias reçut avec respect l'envoyé du roi; et ayant appris le motif secret de son voyage, il lui représenta que le trésor du temple était le patrimoine des veuves et des orphelins; et que d'ailleurs la plus grande partie de la somme appartenait à un des citoyens les plus considérés de Jérusalem, qui avait cru la déposer dans un lieu de sûreté pour la reprendre quand il en aurait besoin. Héliodore insista sur la nécessité où il était de remplir la volonté du roi; et le grand-prêtre ne put se dispenser de lui faire ouvrir les portes du temple. Mais à peine y fut-il entré, qu'un cavalier revêtu d'une armure brillante, se précipita sur lui, et le foula aux pieds de son cheval, tandis que deux jeunes gens le frappaient de verges. Héliodore ne dut la vie qu'aux prières d'Onias. Simon ne manqua pas d'accuser le grand-prêtre des troubles qui avaient éclaté à Jérusalem, pendant le séjour d'Héliodore; et Onias crut devoir

aller trouver Seleucus pontif. Sur ces entrefaites, Syrie mourut; et Jason, frère d'Onias, parvint à lui enlever la sacrificature, en promettant prix de cette faveur, de verser, chaque année, au trésor royal, une somme considérable. Jason fut élevé à son tour de cette charge, son frère Ménélaus, qui en offrit d'argent, et qui vendit une partie des vases du temple pour acquiescer à sa promesse. Onias, retiré dans le désert de Daphné, près d'Antioche, fut saisi d'une vive douleur en prenant cette honteuse vue de choses saintes : il éclata contre Ménélaus, et naquit de toute la colère du roi, s'il persistait à marcher sur les sentiers de l'impiété. Ménélaus ne reconnut sa faute, et ne se débarrassa d'un censeur si importun, et chargea de ce soin son fils, qui, gouverneur d'Antioche, vint trouver Onias dans le désert, et, ayant fait sortir, le pontife, quoiqu'il se fût engagé par serment à ne lui faire aucun mal. Mais si odieux ne pouvait rester. Le roi Antiochus fit saisir le pontife, et, ayant commandé qu'il fût dépouillé de la pourpre, le conduire par les rues d'Antioche, lieu même où il avait commis son crime, afin que sa punition fût éclatante. Quelque temps après, Ménélaus fut mis à mort. On ne trouve pas d'avertissement qu'il y ait quelques années entre le récit de l'histoire de Ménélaus et celui que nous avons rapporté à l'auteur du livre des Machabées. (Voy. les *Machabées*, II, chap. III, IV et XIII, et la *Bible*, par D. Calmet.) Onias avait un fils, qui, se voyant exclu de la grande sacrificature, se

où il fut accueilli favorable-
 r le roi Ptolémée-Philomé-
 mérit mériter la confiance de
 : , et s'éleva, par ses talents,
 nières dignités. Il profita de
 r dont il jouissait, pour ob-
 permission de bâtir un tem-
 rai Dieu, sur le plan de ce-
 rusalem. Il choisit, pour ac-
 ce pieux dessein, un lieu de
 ince d'Héliopolis, où il y
 un temple à Bubastis, dont
 es se voyaient encore; et il
 sa rien pour assurer la durée
 lice destiné à réunir les Juifs
 traient chercher un asile en
 Il s'éleva, au voisinage du
 une ville qui prit le nom
 ; mais et le temple et la
 rent détruits, peu après la
 Jérusalem par les Romains.
 e survécut que quelques mois
 tolémée, son bienfaiteur; on
 ême qu'il périt victime de la
 de Ptolémée-Physcon, frère
 essecur de Philométor. Chau-
 recueilli quelques détails sur
 as et sur le temple dont il était
 ur. (Voy. son *Dictienn.*, au
 uas). W—s.
 ELOS, fameux rabbin, était
 ent prosélyte, suivant le Tal
 et comme son nom l'indique
 ment. On ignore dans quel
 l a vécu. Parmi les écrivains
 chrétiens, les uns prétendent
 ait disciple de Gamaliel, con-
 e de saint Paul, et par consé-
 contemporain de Jésus-Christ;
 res le confondent avec Aquila,
 d'une version grecque de l'An-
 testament, sous l'empire d'A-
 ou même reculent son exis-
 jusqu'à la fin du troisième siè-
 e dernier sentiment est com-
 par Jahn, comme ne portant
 aucun fondement solide (*Intro-*

ductio ad Lib. sac. vet. fœd., pag.
 60). La seconde opinion, qui con-
 fond Onkelos avec Aquila, quoique
 adoptée par de très-savants hom-
 mes, ne paraît pas vraisemblable à
 Huet et à d'autres critiques. La pre-
 mière opinion est la plus accréditée,
 mais avec quelques modifications;
 c'est-à-dire que, quand même Onke-
 los n'aurait pas vécu à l'époque où
 vivait Jésus-Christ, il faudrait le
 placer très-peu de temps après. Cet-
 te opinion est celle de Bochart, de
 Capell, de Wolf, de Bossuet, de
 Richard Simon, de Jahn et de Rossi.
 On attribue à ce rabbin le *Targum*
 ou la paraphrase chaldaique sur le
 Pentateuque, qu'il composa des di-
 verses explications recueillies de la
 bouche de ses maîtres, Gamaliel,
 Hillel, Schammaï ou autres. Cette
 paraphrase est assez exacte, et fai-
 te presque mot à mot sur l'hébreu;
 de sorte qu'on pourrait, en quelque
 façon, lui donner le nom de version.
 Les Juifs en lisent tous les samedis
 un chapitre, avec un chapitre du
 texte de la loi; tant est grand le res-
 pect qu'ils lui portent. Le style en
 est très-pur, et il approche du chal-
 déen du livre de Daniel. C'est le seul
 ouvrage de ce genre, avec celui de
 Jonathan, qui puisse être de quel-
 que utilité pour l'intelligence des Li-
 vres-saints. Les Chrétiens y ont cher-
 ché des armes pour combattre les
 Juifs, et pour défendre leurs dog-
 mes. Galatin, Raymond Martin et
 plusieurs modernes, entre lesquels
 on distingue Bossuet, en ont fait un
 fréquent usage. Mais, nous l'avoue-
 rous franchement, avec Richard Si-
 mon, bien que les preuves tirées du
 Targum d'Onkelos, en faveur du
 Messie paraissent concluantes à des
 Chrétiens; comme elles ne consis-
 tent, pour la plupart, que dans des

allégories, il ne serait pas mal-aisé aux Juifs de les détourner, parce qu'on ne peut pas prouver invinciblement la vérité de nos mystères par des allégories. Le *Targum* a été inséré dans toutes les polyglottes, malgré les réclamations de plusieurs docteurs, qui ne voulaient pas qu'on autorisât les rêveries et les superstitions des anciens rabbins, rapportées par Onkelos, en les imprimant dans nos Bibles. La ponctuation qu'on a suivie dans ces diverses éditions, est très-vicieuse; et Buxtorf père, qui a tenté d'en faire disparaître les vices, n'a point entièrement réussi. Les Juifs ont imprimé un grand nombre de fois le *Targum*, avec ou sans le texte hébreu. La plus ancienne des éditions que l'on connaisse, est celle de Bologne, 1482 (Voy. les *Annales hebr. typ.* de Rossi). Les manuscrits de cet ouvrage sont si communs, que l'abbé de Rossi en possédait cinquante-huit, et qu'on en trouve un long catalogue dans Wolf, *Bibliot. hebr.*, tom. II. Cependant, dit Richard Simon, dont les jugements ont généralement force de loi pour les Allemands et les Italiens, qui ne sont que le copier, les exemplaires de ces paraphrases, soit manuscrits, soit imprimés, sont fort différents entre eux, principalement dans ce qui regarde les voyelles et la ponctuation. Il existe au moins trois traductions latines du *Targum* d'Onkelos : celle d'Alphonse de Zamora, dans les Polyglottes d'Alcalá, d'Anvers, de Paris et de Londres; à la suite de la Vulgate, Venise, 1609, in-fol. Anvers, 1616, in-fol.; et séparément, Anvers, 1539, in-8°. ; celle de Paul Fagius, Strasbourg, 1546, in-fol. : ce savant critique a joint des narrations à chaque chapitre; enfin celle de Bernardin Baldi, qui est restée

inédite, dans la bibliothèque A. Quelque exactitude qu'ait mis Onkelos à suivre le texte hébreu, Levita a néanmoins relevé plusieurs fautes qui lui sont échappées : un grammairien remarque avec raison que le paraphraste s'émancipe quelquefois, en mettant des préceptes pour des futurs, et des futurs des prétérits; qu'il oublie des choses ou leur donne des sens contraires au texte hébreu, et qu'il fait d'autres changements de cette nature.

ONOSANDER, philosophe école de Platon, commenta les lois de politique de son maître. Son travail s'est perdu; et c'est un livre intitulé, *Στρατηγικὸν λ.* ou la *Science du chef d'armée*, qui s'est perpétuée la réputation d'Onosander. On ne peut lui faire le reproche qu'adressait Annibal au rhéteur Timon, qui s'avisait de plier les raisons militaires à ses idées sublimes. Onosander s'est borné à recueillir, dans un ordre suivi, les traditions de l'expérience guerrière des Romains. Il dédia son ouvrage à Quintus Veranius; et, comme il est parlé, dans Tacite, d'un consul de ce nom, les traducteurs du stratagème grec ont pensé qu'il vivait sous le règne de Claude. Onosander s'efforça de imiter le style de Xénophon. L'empereur Léon s'est étendu avec complaisance sur l'analyse du traité de la *Science du chef d'armée*. Le maréchal de Saxe jugea que les préceptes en étaient dignes d'une étude particulière. La première édition latine qu'en ait faite la renaissance des lettres, est celle de Nicolas Sagundino, à la suite de *Institutions militaires de Végèce*, Rome, 1493. Camerarius reproduisit l'original grec sur des manuscrits peu exacts, Nuremberg,

5, in-8°. Enfin Rigault épura le
te, en puisant à des sources meil-
res, et l'accompagna d'une tra-
tion latine estimée, Paris, 1599,
1°. Cette édition servit de modèle
etes les suivantes jusqu'à celle de
webel. Ce savant rassembla de
velles corrections ; et, s'aidant
notes inédites de Joseph Scaliger
Isaac Vossins, conservées à la
iothèque de Leyde, il donna l'é-
on la plus complète et la plus
née d'Onosander, Nuremberg,
it. in-fol. Il y ajouta la tradue-
française de Zurlauben, et des
rures représentant les armes et
chines de guerre dont se servaient
Romains. La version de Zurlau-
avait paru d'abord en 1754, et
suite partie de la *Bibliothèque*
itaire du même écrivain, 1760,
vol. in-8°. On trouve une autre
laction d'Onosander, dans les
moires militaires sur les Ro-
is, par Guischard. Vigenère en
ia une, en 1605, in-4°, avec
fastidieux Commentaire. Plus an-
nement, Jean Charier, proven-
avait traduit Onosander en no-
langue, avec Frontin, Modeste,
ra et Machiavel, Paris, 1546,
14.

F—T.

ONS-EN-BRAY (LOUIS-LÉON PA-
comte d'), mécanicien, né
ans. en 1678, était fils d'un
cteur-général des postes. Pen-
sa rhétorique, il fut attaqué
mal d'yeux si considérable,
se fut obligé de le retirer du
ege. Cet accident, qui semblait
ar ralentir ses progrès, fut au-
traire très-favorable au dévelop-
ment de ses dispositions ; car le
cepteur qu'on lui choisit, grand
isan de Descartes, lui fit suivre
cours de philosophie, bien su-
leur a ceux de l'école. Dès qu'il

fut guéri, il visita la Hollande, où
il se lia avec Huyghens, Ruysch,
Boerhaave, etc., et puisa dans la
conversation de ces grands hommes
un goût très-vif pour l'histoire na-
turelle et pour les mécaniques. Il suc-
céda, en 1698, à son père, dans la
charge de directeur-général des pos-
tes ; mais, au milieu des occupations
que lui donnait cet emploi, il trouva
le loisir de se livrer à ses goûts, et
commença la formation d'un cabi-
net, dont il avait conçu l'idée en
voyant celui de Ruysch. Sa probité,
et l'exactitude avec laquelle il rem-
plissait ses devoirs, lui méritèrent
la bienveillance de Louis XIV. Ce
grand prince l'employa dans plu-
sieurs affaires secrètes et délicates,
et lui donna une dernière preuve de
confiance en le faisant appeler pour
cacheter son testament avant de le dé-
poser au parlement. D'Ons-en-Bray,
maître de sa fortune, renonça à tout
ce que le commun des hommes ap-
pelle les agréments de la société ; et
décidé à partager son temps entre
son administration et l'étude des
sciences, il se retira dans sa maison
de campagne de Berci, où il établit
des laboratoires de physique et de
chimie, et transporta son cabinet,
qui s'accroissait, chaque année,
d'objets rares et précieux. Il avait
toujours avec lui un secrétaire et un
dessinateur ; et il cherchait à retenir
à Berci quelques hommes de mé-
rite. Le P. Sébastien, si connu par
ses talents en mécanique, Geoffroy,
etc., y passèrent plusieurs années.
Admis, en 1716, à l'académie des
sciences, comme honoraire, d'Ons-
en-Bray justifia cette faveur en se
livrant à l'étude, avec plus de zèle
encore, et en se montrant assidu aux
séances de l'académie, qui l'adjoignit
à la commission chargée de l'exa-

men des machines soumises à son jugement. Il travaillait aussi, sans relâche, à enrichir son cabinet, devenu si intéressant qu'aucun étranger de distinction ne quittait Paris sans l'avoir visité. Le czar Pierre-le-Grand en fut tellement satisfait, que, de retour dans ses états, voulant donner à d'Ons-en-Bray une preuve de son estime, il lui envoya des ouvrages de tour, travaillés de sa propre main, et le tour sur lequel il les avait exécutés. Ce cabinet était alors le plus curieux de l'Europe, par l'immense collection de machines que d'Ons-en-Bray y avait rassemblées, et dont plusieurs étaient de son invention, tels qu'un métromètre (machine à battre la mesure d'une manière fixe et indépendante du caprice des musiciens); une *rape à tabac*, un *anémomètre*, ou mesure-vent, très-ingénieux, etc., qui marque, de lui-même, sur le papier la direction et la force des vents qui ont soufflé pendant vingt quatre heures, etc. D'Ons-en-Bray légua toutes ses collections à l'académie, à des conditions qui devaient en assurer la jouissance au public; et il mourut en philosophe chrétien, le 22 février 1753. Fouchy prononça son *Éloge* à l'académie. Outre la *Description des différentes machines de son invention*, on a de lui : *Méthode facile pour faire tels carrés magiques que l'on voudra*, dans le Recueil de l'acad., année 1750, et un *Mémoire sur les Moyens de remédier aux abus qui se sont glissés dans l'usage des différentes mesures*, ibid., 1729. W—s.

OGST (JACQUES VAN) surnommé le *Pieur*, peintre d'histoire et de portraits, naquit à Bruges en 1600. Annonçant pour la peinture le talent le plus décidé, il se fit connaî-

tre à l'âge de vingt-un ans, tableau qui fut regardé comme chef-d'œuvre. Mais sans se aveugler par un pareil succès, solut de perfectionner son talent en Italie. Arrivé à Rome, il prit pour guide et pour modèle Annibale Carracci, et sut tellement imiter son maître, qu'il étonna tous les artistes de Rome. L'amour de la patrie le rappela en Flandre. De retour à Bruges, il fut chargé de travaux considérables. Une longue pratique et grande assiduité, lui avaient procuré une telle facilité, que le nombre de ses ouvrages est à peine connu. On voit dans plusieurs églises des Pays-Bas des tableaux de sa main, dont nous citerons les plus remarquables : I. *Baptême de J.-C.*, dans l'église de Saint-Sauveur, à Bruges. II. *Descente du Saint-Esprit*, dans l'église de N.-D. de Gand. III. *Trois copies d'après Van-Dyck*, dans l'abbaye des Dunes. I. copie du beau tableau de Rubens représentant *Saint François et les stigmates*. V. *Une descente de Croix*, chez les Jésuites de Bruges. VI. Enfin le tableau qu'on voit dans la chapelle de Saint-Tron, qui est l'un des neuf dont il est l'auteur : *Descente du Saint-Esprit*, peint en 1658. On y a figuré le péristyle d'un temple de la plus belle architecture, construit en marbre noir et blanc, dont la façade est masquée par un rideau que soulève un jeune homme, les traits duquel l'artiste a représenté son fils. On aperçoit par l'ouverture le Saint-Esprit qui descend sur la Vierge et les Apôtres. La lumière produite par les rayons du ciel, soutenue par les oppositions des ombres du

et de la draperie, en rend les effets surprenants. L'exactitude de la perspective ne le cède en rien à la vigueur et à l'harmonie de la couleur. Le Musée du Louvre possède une des plus belles productions de cet artiste. C'est *Saint Charles Borromée administrant le sacrement de la communion aux pestiférés de Milan*. Quoique Van Oost n'ait exécuté que de grands tableaux, ses compositions ne renferment jamais qu'un petit nombre de figures; elles sont composées avec tant d'art et d'habileté, que l'œil n'en exige pas davantage: la pose en est noble, et les draperies sont jetées avec adresse. Ses chairs sont fraîches et naturelles; son dessin, d'un plus grand goût qu'il n'appartient aux peintres de son pays, se rapproche beaucoup de celui des Carraches. On distingue plusieurs manières dans ses ouvrages. A son retour d'Italie, il avait coutume de bacher ses lumières; il sentit bientôt que cette pratique était peu favorable, surtout pour les portraits, genre dans lequel il excella. Ses ouvrages, en ce genre, tiennent encore de l'histoire; ce sont des compositions, et non de simples imitations individuelles. Son chef-d'œuvre, en fait de portraits, est dans une des salles de la juridiction de Bruges; il représente les *Magistrats condamnant à mort un criminel auquel on lit sa sentence*. Comme il n'avait pas un grand talent pour peindre le paysage, il confiait ordinairement cette partie de ses tableaux à une main étrangère, ou bien il tâchait d'y introduire des fonds d'architecture, dans lesquels il brillait. On ne connaît de lui d'autres morceaux de chevalet que des esquisses et des ébauches. Quelques-uns de ses tableaux sont peints avec une finesse

de ton et une fonte de couleur vraiment admirables, tandis que d'autres, au contraire, sont traités de manière à ce que de près toutes les teintes paraissent se confondre et que de loin elles font le plus grand effet. Une particularité remarquable dans l'histoire de ce peintre, c'est que ses dernières productions sont les meilleures. Il mourut à Bruges en 1671. — Jean-Jacques Van Oost surnommé *le Jeune*, fils du précédent, et son élève, naquit à Bruges en 1637. Presqu'au sortir du berceau, il manifesta son goût pour l'art paternel: son père s'empressa de cultiver ses heureuses dispositions, et l'envoya ensuite se perfectionner en Italie. Après une absence de plusieurs années, Jean-Jacques revint à Bruges, et y exécuta plusieurs tableaux, qui établirent solidement sa réputation. Cependant il résolut d'aller se fixer à Paris, où il avait déjà séjourné deux années avant son voyage de Rome, et où il se sentait attiré par l'éclat que jouaient les arts à cette époque dans cette capitale. En passant par Lille il s'arrêta pour y voir quelques artistes de ses amis: on lui demanda plusieurs portraits, qu'il exécuta d'une manière tellement supérieure qu'on lui en commanda un grand nombre d'autres; et il se fixa dans cette ville, et s'y maria. Presque toutes les églises de Lille furent ornées de ses tableaux. Parmi les plus remarquables on citait celui du chœur des Capucins, représentant l'*Enfant Jésus, auquel on présente les instruments de la Passion*; la *Résurrection du Lazare*, au grand autel de la Madelène, et enfin le *Martyr de sainte Barbe*, qui se voyait dans l'église de Saint-Étienne, et qui passait pour le chef-d'œuvre de ce ma-

tre. Sa manière se rapproche beaucoup de celle de son père; mais son coloris est plus pâteux, et sa touche plus franche : il drapait de la plus grande manière. Ses compositions, quoique peu abondantes, sont réfléchies, mais jamais froides; ses figures ont beaucoup d'expression, et son dessin, toujours correct, tient du goût de la grande école : sa couleur, pleine de vigueur, produit souvent les plus brillants effets. Il peignait le portrait avec un rare talent; et quoiqu'il y ait eu de l'exagération dans ceux qui ont dit qu'il égalait Van Dyck, on ne peut disconvenir qu'aucun de ses contemporains ne lui est comparable dans ce genre. Après un séjour de quarante-un ans à Lille, Van Oost quitta cette ville qui lui était devenue odieuse depuis la mort de sa femme; il mourut à Bruges, le 29 déc. 1713. P—s.

OOSTERWICK (MARIE VAN), peintre de fleurs, naquit à Nootdorp, près de Delft, en 1630. Son père, ministre de la religion réformée, se plut à cultiver les dispositions qu'elle montrait pour la peinture, et la plaça dans l'école de Jean de Heem, célèbre peintre de fleurs. Il n'y eut presque pas d'intervalle entre ses premiers essais et ses productions les plus remarquables. Ses tableaux se répandirent bientôt dans l'étranger, où ils obtinrent le plus grand succès, et balancèrent même la réputation de ceux de son maître. Louis XIV desira obtenir des ouvrages de cette artiste : l'empereur Léopold, Guillaume III, roi d'Angleterre, et le roi de Pologne, ne furent pas moins empressés d'en posséder. Marie Oosterwick peignait avec le fini le plus précieux, et une propreté exquise; elle avait appris de son maître l'art d'assortir

les fleurs avec goût, et de les grouper de manière à faire valoir mutuellement leurs nuances. Ses tableaux étaient pleins d'harmonie, d'éclat et de fraîcheur. Passionnée pour son art, elle travaillait sans relâche : néanmoins le soin qu'elle donnait à ses tableaux, ne lui permit pas d'en produire un grand nombre. Ceux qui existent, sont du plus grand prix pour les amateurs. Douée de tous les charmes de son sexe, et de l'esprit le plus aimable, elle n'avait d'autre distraction que la société des personnes les plus distinguées de Delft, qu'elle se plaisait à recevoir dans son atelier. Guillaume Van OElst rechercha long-temps sa main; mais le caractère de ce peintre, et son inconstance, la détournèrent toujours de céder aux instances qu'il lui faisait. Voyant qu'elle aurait bien de la peine à l'éloigner, elle lui imposa l'obligation de travailler chaque jour deux heures de suite pendant un an. L'atelier de ce peintre était situé vis-à-vis celui de sa maîtresse; elle pouvait voir tout ce qu'il faisait, et ne manquait pas de marquer les jours où il ne travaillait pas. Au bout de l'année, il vint la sommer de tenir sa promesse : elle lui prouva, en lui montrant son registre, que lui-même, par sa conduite, l'avait dégagée de sa parole; et Van OElst confondu n'osa plus revenir. Elle mourut à Eutdam, en 1693. P—s.

OPIE (JOHN), peintre, naquit, en 1761, dans un village du comté de Cornouailles. Son père, simple charpentier, le destinait au même métier; mais Opie manifestait des dispositions plus élevées. Après avoir reçu quelque instruction par les soins du docteur Wolcott, il partit pour Exeter, et y gagna sa vie en faisant des tableaux : en 1780, il se rendit

Londres, où Wolcott le produisit dans le monde. Opie obtint d'abord une vogue extraordinaire, qu'il dut à l'ardeur de ses amis et à la singularité de son éducation. Cependant son goût, plus solide qu'élégant, ses manières dénuées de politesse, trahirent bientôt cet engouement, surtout auprès des femmes et des hommes que les manières extérieures frappent plus que le véritable talent; et il demeura seulement peintre des connaisseurs et de ceux qui n'apprécient que la ressemblance, le fini, la vérité, et la solidité des principes. Il ne se bornait pas au portrait; il a retracé avec vérité des scènes familières et vulgaires, et il s'est fait connaître par la manière la plus avantageuse, aux expositions publiques de Londres, par une suite de sujets sacrés et dramatiques, qu'il a peints pour la galerie de Boydell, de Woodhouse et de Macklin. Simplicité, clarté, fermeté, voilà ce qui caractérise ses ouvrages; mais ces qualités le firent quelquefois en manière. Étant peu de choix dans son dessin, il se contente de copier scrupuleusement son modèle, et n'a rien de ce beau idéal qui distingue les maîtres de l'école romaine. Plus ardent comme coloriste, il rappelle souvent la finesse des tons et la pureté du coloris du Titien. Aucun de ses contemporains n'a rien de comparable en ce genre à son tableau représentant l'*Assassinat du roi Jacques I^{er}*. En général, son expression pêche par la monotonie. Ses Madelènes, ses Madones, ses saints, ses bouquetières, se ressemblent toutes; on dirait que ce sont des machines. Il a peint les scènes familières dans de grandes dimensions; mais, si l'on peut en re-

prendre le dessin, le caractère et le manque de noblesse, il sait, comme Murillo, racheter ces défauts par la vérité et la perfection de l'exécution. On estime les Discours sur son art, qu'il a prononcés à l'académie royale de Londres, en qualité de lecteur de cette institution, et de professeur de peinture. On cite aussi de lui une *Vie de Reynolds*: ses *Leçons sur la peinture* ont été publiées en 1809. Opie, que l'on regarde comme un des meilleurs peintres de l'école anglaise moderne, est mort à Londres, le 9 avril 1807. — Sa femme, Mme. OPIE, est auteur de plusieurs romans estimés. P—s.

OPIMIUS (LUCIUS), consul romain, dévoué aux intérêts du patriarcat avec toute l'impétuosité d'un caractère violent et plein d'audace, jura une haine implacable aux Gracques. Le premier de ces turbulents tribuns avait proposé au peuple d'accorder le droit de cité à ses alliés d'Italie. Quelques années après, cette prétention aux privilèges de citoyens romains, excita une révolte dans la ville des Frégelles. Opimius, alors préteur, marcha contre les rebelles, et étouffa la conspiration qu'ils avaient tramée. Dans le rapport qu'il fit au sénat, il incrimina fortement Caius Gracchus, alléguant que sa puissance et ses manœuvres avaient seules provoqué au dehors ce mouvement séditieux. L'an de Rome 622, Gracchus éprouva la double joie de porter au consulat Fannius, son ami, et d'en écarter Opimius: mais celui-ci parvint, l'année suivante, à restituer les suffrages. Son élection fut le signal d'une lutte à outrance. Le nouveau consul, uni aux collègues de Gracchus, l'éloigna du tribunat, et attaqua les lois rendues sous son influence. Un mi-

sérable licteur, tué par les amis de Gracchus, qu'il avait insultés, sert de prétexte au sénat pour revêtir Opimius de pouvoirs illimités. Le sang coule : une amnistie est promise à ceux qui abandonneront Gracchus ; sa tête est mise à prix, et bientôt apportée au consul (*V. GRACCHUS*, XVIII, 247). Opimius, en mémoire de cet événement, éleva un temple à la Concorde. Accusé de meurtre illégal devant le peuple, il dut à l'éloquence de Carbon d'être renvoyé absous. Cicéron, qui suivit, dans son consulat, les traces d'Opimius, l'a loué comme un excellent citoyen. Ce titre fut démenti par la conduite postérieure d'Opimius. Flétri par un jugement pour s'être laissé corrompre par Jugurtha, il traîna une vie odieuse et méprisée. Une récolte de vins exquis avait marqué l'année de son consulat : on conserva sous son nom jusqu'à une époque extrêmement reculée des amphores de cette précieuse liqueur. L'historien Velleius présumait qu'il n'en existait plus de son temps : cependant nous apprenons de Pline l'ancien (livre XIV, ch. 4) qu'au moment où il écrivait, c'est-à-dire, après deux siècles, on gardait encore des restes du vin d'Opimius ; mais ce vin avait pris la consistance du miel, et avait contracté un goût d'amertume assez prononcé. On n'en faisait usage que comme d'un ingrédient qui, ménagé en petites quantités, pouvait donner de la qualité à d'autres vins. F.-T.

OPITZ (MARTIN), poète et littérateur allemand, né, en 1597, à Bunzlau, en Silésie, de parents luthériens, montra, dès ses premières années, du goût et du talent pour la poésie. Néanmoins, au gymnase de Breslau, où il se rendit en

quittant l'école de sa ville natale, il s'adonna plus spécialement à la jurisprudence ; et il y joignit l'étude de la philosophie, de l'art oratoire et de l'archéologie. En 1616, il publia un recueil de poésies latines, intitulé : *Etrennes (Strenarum libellus)* ; elles étaient toutes adressées à ses premiers maîtres et à d'autres savants. Il passa, en 1617, au gymnase de Benthén sur l'Oder, où il fut chargé de diriger l'éducation des fils d'un grand seigneur. Il y publia, outre de nouvelles Poésies latines, son *Aristarchus, sive de contemptu lingue teutonicæ*, in-4°. Il poursuivit ses études, l'année suivante, à Francfort-sur-l'Oder, où il abandonna la jurisprudence pour la philosophie. Nous ne suivrons pas Opitz dans ce qu'on appelle ses pèlerinages. Il visita successivement Heidelberg, Strasbourg, Tübingue, le Holstein et la Hollande, surtout Leyde, où le commerce d'Heinsius contribua beaucoup à former son goût. Appelé à la cour du duc de Liegnitz en 1621, il n'y resta qu'une année au plus, et se rendit à l'invitation de Bethlem-Gabor, prince de Transsylvanie, qui lui avait offert une chaire de professeur de philosophie et d'humanités, à la nouvelle université de Weissenbourg. Aimé et recherché par le prince, se livrant librement et avec succès à ses goûts favoris, il ne put toutefois supporter les habitudes de ce pays et l'éloignement de sa patrie. De retour à Bunzlau, puis à Liegnitz, où il retrouva la faveur de son premier protecteur, il oublia bientôt ses projets de vie sédentaire ; et, en 1624, il recommença ses voyages. Il passa quelques mois à Vienne. Une Élégie sur la mort de l'archiduc Charles le fit connaître de Ferdinand II, qui

nora d'une couronne poétique. Plus tard, il reçut de ce prince des lettres de noblesse, et autorisé à joindre à son nom celui de Boberfeld, tiré de Bober, la rivière qui baigne les murs de Breslau. Il revint en Silésie, le bourggrave de Dohna le nomma pour secrétaire. Cet emploi, l'occupait fort peu, lui procura beaucoup d'aisance et les moyens de livrer sans réserve au culte des lettres. Opitz passait la plus grande partie de son temps à Breslau ; mais plusieurs petits voyages en Saxe, et parcourut, pour les intérêts de son patron, une grande partie de l'Allemagne : le même motif le conduisit à Paris, en 1630. Il séjourna environ un an dans cette ville, et visita des nombreuses ressources qu'elle offrait, sous le rapport des lettres et des choses. Il s'y lia d'amitié intimement avec le célèbre Grotius, et traduisit en vers allemands son poème populaire, *De la vérité de la religion chrétienne*. Nommé par le bourggrave, il revint à Breslau, où il vécut fort paisiblement deux ans. La mort de son patron, en 1633, lui ayant enlevé ses moyens d'existence, il réussit à se rattacher aux cours de Liegnitz et de Brieg. En 1634, le duc de Brieg ayant cru devoir se retirer en Prusse, Opitz l'y accompagna, et avec la faculté de choisir le lieu de sa résidence. Il se décida pour Dantzig, où il passa les cinq dernières années de sa vie. La place de secrétaire et d'historiographe du roi de Pologne le mit dans une situation avantageuse. Son opéra de *Judas*, sa traduction de l'*Antigone* d'Eschyle, celle des *Psaumes*, la traduction de ses *Poésies sacrées*, ses *opéras*, et beaucoup d'autres

ouvrages, datent de cette époque. Chéri et considéré de tous ceux qui le connaissaient, jouissant d'une grande influence littéraire, Opitz eût pu exercer encore une utile influence sur la langue allemande, lorsqu'il fut atteint de la peste qui régnait à Dantzig, et mourut victime de ce fléau, le 20 août 1639, dans la quarante-deuxième année de son âge. Les Allemands nomment Opitz le *Père* et le *restaurateur* de leur poésie. Il faut choisir entre ces deux qualifications. Il mérite incontestablement la première : on peut dire qu'avant lui la poésie allemande n'existait point. Pendant la période écoulée depuis la moitié du douzième siècle jusqu'à la moitié du quatorzième (1138-1347), sous les empereurs de la maison de Souabe, la langue allemande, qui avait fait peu de progrès depuis Charlemagne, reçut un nouveau développement. Le goût de la littérature, que les Européens avaient pris dans les croisades, la lecture des poètes français et provençaux, le ton et les manières de la cour des empereurs, la protection signalée qu'ils accordaient aux lettres, ces différentes causes produisirent ce qu'on peut appeler, avec Ginguené, « une espèce d'épidémie poétique, si générale qu'elle atteignit jusqu'aux plus grands seigneurs et jusqu'aux rois. » On nomme tous les poètes de cette époque remarquable, *minnesinger* (chanteurs d'amour) ; dénomination impropre, puisque l'amour n'était pas le seul sujet de leurs poésies. (V. ESCHENBACH et OFFTERDINGEN). Faibles, et dénués de goût dans leurs poèmes sérieux, ils attachent par une originalité piquante et une naïveté souvent pleine de grâce, lorsqu'ils chantent l'amour et les beau-

tés de la nature. Quant aux formes poétiques en particulier, elles sont empruntées des troubadours, telles que l'emploi des différentes dispositions de la rime, quelle que soit son origine, de même que l'usage des combinaisons et les diverses mesures de vers. La langue allemande dut à ces *poètes souabes* (dénomination sous laquelle ils sont également connus) un grand perfectionnement et des formes nouvelles, qu'elle conserva jusqu'à sa restauration. Si Opitz eût paru à cette époque tel que nous le voyons au dix-septième siècle, il est possible que la langue allemande fût devenue, aux quatorzième et quinzième siècles, ce qu'était déjà la langue italienne. L'extinction de la maison de Souabe, les guerres privées, l'invasion du mauvais goût, compagnon ordinaire de l'anarchie, l'influence de la théologie scolastique, firent disparaître les bons effets produits par les *Minnesinger*. Les *Meistersänger* (maîtres chanteurs), qui leur succédèrent, signalent cette époque de décadence (V. HANS SACHS). Manquant des qualités de leurs devanciers, ayant tous leurs défauts et plusieurs autres, ils peuvent être regardés comme la caricature des *minnesinger*. Tel était l'état de la langue et de la littérature allemandes, quand Opitz parut; tels étaient les obstacles qu'il eut à combattre. Ce poète s'est exercé dans presque tous les genres de littérature. Le premier, dans l'ordre de date, des ouvrages qui ont fondé sa réputation, est *Zlatna* ou *Sur le repos de l'âme* (*Von Ruhe des Gemüths*), de 533 vers. Zlatna est un village de Transsylvanie, remarquable par plusieurs beautés naturelles et par des mines d'or. Opitz pense que ce

lieu peut procurer le bonheur à celui dont l'âme est troublée. Ce poème est, pour ainsi dire, une suite de réflexions morales sur la vie, les passions, les vices, les peines et les effets du repos. L'auteur était loin d'en jouir; il vivait alors à Weiss. Il publia, la même année, l'*épique* (*Lob der Arbeit*); ce petit poème, composé de 150 vers, paraît, d'après ce qu'il dit dans la préface, lui avoir été inspiré par les *Géorgiques*, l'*ode*, *Beatus ille*, etc. *Vielguet* (qu'on peut traduire *verain bien*), poème d'environ 150 vers, parut en 1629. Le poète passe en revue les différentes jouissances mondaines, et cherche à en démontrer l'insuffisance. La vertu seule donne le bonheur, et il le trouve à *Vielguet*, dans le duc de Munsterberg, gouverneur de Silésie, auquel il est dédié ce poème. Nous avons précédemment parlé de l'autre, ces trois poèmes qui ont la plus parfaite ressemblance entre eux. Dans tous les trois, il y a des sentiments nobles, des idées sées naturelles, de la simplicité, plus de talent poétique qu'on ne lui avait encore rencontré dans ses autres poésies sérieuses (excepté que dans ses petites pièces de Luther et de quelques auteurs très-peu nombreux). En même temps beaucoup de pureté dans le style, et souvent une faiblesse dans le coloris. Le premier renferme plus de 1000 vers, c'est un vrai poème didactique qui offre un plan mieux coordonné que les deux premiers, une exécution plus soignée dans ses parties, et, en surplus, ces trois poèmes peuvent être considérés comme des commentaires de la fin du livre des *Géorgiques* et

ra odes d'Horace, ou comme des odes de Sénèque, mis en vers. *L'Épique* fut publié en 1633. Le poète, après avoir décrit les beautés de la ville de Naples, fait le tableau de la première éruption connue, celle de 79, et de ses terribles effets. Il reproduit les explications poétiques, données par les anciens, et termine en disant que les décrets physiques sont les moyens par lesquels la Divinité se sert pour punir les excès des hommes, excès autrement terribles que les feux de la lave, témoin ceux qui accompagnent les guerres auxquelles l'Algue est en proie. Ce poème, qui est entièrement descriptif, connaît aussi de nombreuses imitations des anciens, entre autres de la fameuse éruption de Pline le jeune sur cette éruption, dont son oncle fut les victimes. Il abonde, comme ses autres poèmes, en idées fortes ; et le tableau de l'éruption est éclairé par un épisode touchant, celui d'un passage à deux frères emmenant leur père et leur mère sur leurs épaules, héroïsme d'amour filial célébré par les auteurs du temps. *Consolation sur les malheurs de la guerre* (*Trostgedicht in Widerstand der Kriege*) en 4 chants. Description générale de ces malheurs : ils sont mérités par l'immortalité des hommes ; il faut se soumettre aux décrets de la Providence ; la résignation est facile pour celui dont la conscience est pure ; les douleurs ne s'étendent pas au-delà de la mort, qui n'est que le passage à une meilleure vie : telles sont les principales idées de ce poème, un des plus estimés de ceux d'Opitz. On le cite encore avec éloge sous l'épique du roi de Pologne Wladislas IV.

— *L'Éloge du dieu de la guerre* ne manque point d'un certain mouvement poétique ; mais, malgré les efforts du poète, il est presque totalement dépourvu de *vis comica*, et il y a souvent du mauvais goût : Opitz avait méconnu son talent. Ses *Poésies profanes* (*Weltliche poëmata*) se composent de pièces de tous les genres. Un assez grand nombre ont été faites à l'occasion de mariages et de décès. Il réussit peu dans les premières : il est moins faible dans les secondes. Ses *Odes*, ses *Chansons*, ses *Sonnets*, mériteraient à peine d'être mentionnés, s'il n'était pas juste de remarquer combien, quelque froids qu'ils soient, ils sont supérieurs à ce qui avait paru avant lui. Ses *Épigrammes* sont presque toutes imitées des anciens et des modernes. Opitz a fait aussi un poème en prose entremêlée de vers, intitulé *Hercinie*. Il s'entretient avec trois de ses amis dans un vallon de Silésie, lorsque la nymphe *Hercinie* leur apparaît, et leur montre les sources des rivières de ce pays : c'est une longue et lourde composition. Dans ses traductions des distiques de Caton et des quatrains de Pibrac, il lutte avec succès contre la concision des originaux. On a de lui deux opéras, *Daphné* et *Judith*, tous deux tirés presque en entier de l'italien. Le premier, traduit du Rinuccini, a cela de remarquable que ce fut la première composition de ce genre représentée en Allemagne ; ce qui eut lieu à Dresde. Opitz a encore traduit *l'Antigone* de Sophocle et les *Troyennes* de Sénèque. Mais ces ouvrages, qui produisirent peu de sensation, ne lui ont pas fait beaucoup d'honneur, soit comme philologue, soit comme poète. Enfin, il a traduit en allemand le roman anglais inti-

tulé, *Arcadie*, par Philippe Sidney. Quelques-unes de ses préfaces latines, par exemple l'épître dédicatoire de son poème au roi de Pologne, et celle du *Vésuve*, annoncent un homme exercé à écrire dans cette langue, mérite assez commun à cette époque de la prééminence du latin sur presque toutes les langues modernes. Ses *Poésies sacrées* (*Geistliche Poemata*) ne sont pas sans mérite. Toutefois, il y a, dans les pièces originales, beaucoup de longueurs et peu de mouvement poétique. Il a mis en vers le *Cantique des cantiques*, les *Lamentations de Jérémie*, plusieurs Psaumes, et les Épîtres des dimanches et jours de fêtes, à l'imitation des Psaumes de Marot. Ces différentes traductions furent accueillies de son temps avec une grande faveur. Il est à regretter qu'Opitz n'ait pu terminer un ouvrage fort important, dans le genre du *Corpus inscriptionum* de Gruter, intitulé *Dacia antiqua*, et dans lequel il rassemblait les inscriptions relatives à ce vaste pays, dont il donnait l'explication ou remplissait les lacunes : son travail, attendu avec impatience par le public, a été perdu en entier. Cet exposé succinct suffit pour donner une idée du mérite d'Opitz. Ses pensées en général sont morales, et ses sentiments nobles ; il ne manque aucune occasion de déplorer les malheurs de la guerre, de fronder les vices des hommes, et de chanter les charmes et les heureux fruits de la vertu. Une étude très-soignée des anciens avait beaucoup contribué à former son goût ; indépendamment des imitations fréquentes, on voit, par ses tournures, qu'il était nourri de leur esprit. A ces avantages qu'il a sur ses prédécesseurs, il joint plus de régularité dans ses com-

positions. Il a de la facilité, d'ailleurs, et rarement du mauvais goût. Enfin, quoique Opitz ne soit pas un auteur populaire en Allemagne, ne peut s'empêcher de reconnaître dans ses ouvrages des beautés de son temps. Il faut avouer, en revanche, qu'il est souvent prolixe, manque de gaîté et de grâce, et n'avait point reçu du ciel le don de la plaisanterie ; enfin, que son n'a pas un essor très-élevé, ou tôt qu'il ne fut guère qu'un bonificateur plus sage et plus habile que les auteurs qui l'avaient précédé. Sous le rapport des formes matérielles du langage, il rend de nombreux services. Il perfectionna la prose allemande, qui avait de grandes obligations à Luther ; il fit encore plus pour la poésie allemande (*Buch der deutschen Poeterei*), Br. 1624, in-8°, 160 pag., qui eut plusieurs éditions jusqu'en 1668, fut un ouvrage étonnant pour cette époque. Avant même d'avoir, par ses conseils, révélé à ses compatriotes les ressources qu'offrait leur langue, il avait présenté l'application : pour lui, les Allemands ne semblaient soupçonner dans cette langue l'absence de la quantité. Les dissyllabes étaient employées sans égard à leur valeur, comme dans la prosodie française ordinaire. Mais, dans tous les vers sont rimés, et le premier des brèves et des longues est employé constamment des mêmes et des trochées. Les premiers vers sentent beaucoup plus fréquemment que les autres, et toujours sans raison, le langage ; c'est le seul pied qui compose les alexandrins. Mais plusieurs de ces vers sont en vers trochaïques. Le premier tiers du *Cantique des cantiques*, est en vers de cette me-

en vers iambiques. Les iambes sont employés par lui avec une rigueur que ses successeurs ont souvent négligée, et qui est surpassée que par les poètes plus soignés leur versification que Wieland, Ramler, Gessner, etc. Nous avouerons même temps que les vers échouent par la monotonie, il ne se permet que peu de variations ou après l'hémistiche. Mais, il peut être vrai de dire que l'auteur n'a eu autant d'influence sur sa langue, qu'Opitz en a eu sur la sienne, tant par ses préférences que par l'indication des ressources qu'il contenait, que par l'emploi qu'il en fit lui-même. Nous terminerai cet article par une observation importante, c'est qu'Opitz, assésogau, Flemming et Canitz, passèrent sous quelques rapins qui durent leurs succès à son exemple, est, comme l'avaient dit Goethe et Schlegel, le représentant d'une école pour ainsi dire isolée. Meistersinger et les écoles de Stein et de Gottsched. Il y a seize éditions des Oeuvres de Opitz. La 1^{re} est de 1624, Strasbourg, 1 vol. in-4°; peu estimée. La 2^e parut en 1746, à Francfort sur le Main, 4 vol. in-8°. La meilleure est de 1810, Breslau, 1690, 4°. Un assez grand nombre d'Odes, Chansons, Sonnets, etc., ont été insérés dans les recueils de Ramler, Matthiesson, etc.; enfin l'on trouve dans ses détails abondants sa personne et ses écrits. D. U. (HEUBNER), orientaliste allemand, président du grand conseil de Kiel, naquit, en 1642, à Ratzeburg, en Misnie : il fit une partie de ses études à Iéna. En 1672,

il était agrégé à la faculté de philosophie. Ses vastes connaissances dans les langues orientales et dans la théologie, lui méritèrent l'estime de tous les savants. Il occupa successivement la chaire d'hébreu et celle de théologie, à l'université de Kiel, et mourut dans cette ville, le 24 janvier 1712. Mathias Wasmuth, célèbre hébraïsant, avait cru apercevoir une étroite liaison entre tous les dialectes de l'Orient, et avait consigné ce qu'il appelait ses *Découvertes*, dans l'ouvrage intitulé : *Hebraismus restitutus*. Opitz adopta ce système en sa totalité, et le poussa même plus loin. Il prétendit trouver une analogie entre le grec, l'hébreu, l'arabe, le syriaque, etc. Il développa ses opinions dans plusieurs traités ou dissertations. Les philologues les repoussèrent vivement; et tout en rendant justice à la profonde érudition d'Opitz, ils le traitèrent d'homme singulier et de visionnaire. Rotermund, dans son *Supplément à Joecher*, a donné le Catalogue de ses ouvrages, au nombre de 33; voici les plus importants : I. *Satellitium Davidis et Salomonis*, Iéna, 1672, 1684, in-4°, et dans le recueil de Grenius, *Fascic. I^{us}*, 1691, in-8°. II. *Dissertatio de interno Spiritus sancti testimonio*, Kiel, 1701, in-4°. III. *Græcismus facilitati suæ restitutus methodo novâ, eâque cum Orientalibus suis quàmproximè harmonica*, ibid., 1676; Leipzig, 1687, 1697, in-4°. Cet ouvrage renferme tout le système d'Opitz. IV. *Institutiones accentuationis hebrææ tabulis mnemonicis hinc et inde illustratæ, et variis Scripturæ exemplis comprobata*, Iéna, 1674, in-4°. V. *Atrium lingue sanctæ*, Hambourg, 1671, in-4°, souvent réimprimé.

C. Ch. Degenkolb en a publié à Leipzig, une nouvelle édition, 1769, in-4°. Ce volume, quoique très-mince, contient beaucoup de choses. Opitz analyse très-bien le système grammatical de Wasmuth, qu'il se fait gloire de suivre pas à pas. VI. *Atrium linguae arabicae*. L'auteur ne s'écarte pas du plan qu'il s'était tracé dans l'ouvrage précédent. VII. *Lexicon hebraeo-chaldaeobiblicum*, Leipzig, 1692; Hambourg, 1705, 1714, in-4°. VIII. *Synopsis linguae chaldaicae*, Iéna, 1674, in-4°. IX. *Dicta difficiliora veteris Testamenti enucleata*. X. *Grammatica linguae persicae*. XI. *De Hebraeorum jejuniis*, Kiel, 1680, in-4°. XII. *De Messia, capitis 53 Isaiae scopo unico*, Kiel, 1702, in-8°. Cette dissertation, où il refute Grotius et les Juifs, n'est pas sans intérêt. XIII. *Biblia hebraica ex optimis impressis et manuscriptis codicibus, itemque Massorâ, aliisque principis criticis accuratissime emendata, caractere illustri expressa, notis hebraicis ac lemmatibus latinis instructa*, Kiel, 1709, 2 vol. in-4°. Cette édition de la Bible a fait la réputation d'Opitz: elle est regardée comme plus ample et plus exacte que toutes celles qui l'avaient précédée. L'auteur y avait travaillé trente ans, et avait revu les épreuves de chaque feuille, jusqu'à six fois: cependant il s'y est glissé des fautes, que Reineccius a relevées dans sa préface de la Bible hébraïque de 1735, in-8°. Le père Fabricy estimait beaucoup cette édition, sans s'aveugler néanmoins sur ses défauts (*Fondements primitifs de la révélation*, tom. II). XIV. *Novum Testamentum syriacum cum versione latina*, Hambourg, 1694, in-8°. XV. *Theologia exegetica tabulis*

decem comprehensa, sive neutica sacra, Kiel, 1708, in-fol. Le volume faisait beaucoup de cas de la neutique d'Opitz. XVI. *Lexicon hebraica, in quibus dicta omnia ex codice hebraeo Iéna, 1673, in-12; son* primée, jusqu'en 1772. XVII. *modi David exercita Psalterio ejusque nominum numero, divisione logia, usu et abusu; 2°. de Titulis psalmorum et auctoribus psalmorum*, 1673, in-4°. Opitz s'est donné ses ouvrages, un des premiers hommes qu'ait eus l'épée. Voyez, pour plus de détails les articles qui lui ont été consacrés par Chaufepié et Hirsching.

OPMEER (PIERRE), né, en 1526, à Amsterdam, d'une famille patricienne, fit ses études avec succès, sous la direction de ses parents, et alla les continuer à Louvain. Sa mère, qui était très-absente, ne pouvant surmonter son absence, le rappela au bout de quelque temps, et, pour le fixer tout-à-fait, le maria. Opmeer, d'une fortune qui le rendait indépendant, ne cessa pas de consacrer son goût pour l'étude; il se livra successivement à la philosophie, à la médecine et à la jurisprudence. Il possédait les meilleurs maîtres, au point de pouvoir, à l'âge de 70 ans, réciter les comédies de Terence et les odes d'Horace. Quoiqu'il eût passé quarante ans quand il commença d'étudier le grec, il en acquit peu de temps une connaissance étendue. Les talents de l'esprit d'Opmeer n'égalèrent point ceux de son cœur. Sa mai-

alheureux ; et les troubles rent la Hollande, ne lui que trop souvent l'occasier sa générosité. Il aigrit le put, de son créa-bourse, les victimes de lement à la foi catholique, it un zèle défenseur ; mais son tour, il se vit obligé er à Leyde, puis à Delft, rut, le 10 novembre 1595. opusculé ascétique en landaise, qu'il composa pour ation de ses compatriotes s, on a de lui : I. *Assertio de officio Missæ*. Opmeer que la messe se célébrait époque des premiers conciliaux. Cet ouvrage fut attaché à Léon Empacius, fameux ; et Opmeer lui répondit en ant à démontrer l'insuffisance mauvaise-foi de ses objections. Cette Réponse parut à Anvers, 1670, in-8°. II. *Opus chronologicum ab orbe condito con-historiam, icones et elogia vram pontificum, imperator., et vror. illustrium*, Anvers, 2 tom. in-fol. Le premier, ment la chronique d'Opmeer, l'année 1582 ; le second ren la continuation de Beyerlinck 1611. Ce n'est qu'une compilation superficielle ; mais on voit gré à l'auteur d'y avoir de des notices sur les écrivains plus célèbres depuis la renaissance des lettres, avec leurs mémoires sur bois. La réimpression Cologne, 1625, in-8°, ne par la suite de Beyerlinck ; et trouve, III. *Historia mar-turcimensium Hollandiæ* dédié à consacrer à Opmeer, ou il est entré dans de détails sur les factions des Ca-

belliaux et des *Hoeckens* (V. JACQUELINE), à raison du rôle honorable que les ancêtres d'Opmeer y ont joué. W—s.

OPORIN (JEAN), l'un des imprimeurs qui ont le plus contribué à l'avancement des lettres, naquit à Bâle, le 25 janvier 1507. Il était fils d'un peintre médiocre, nommé Jean Herbst (1), qui lui enseigna les premiers éléments de la grammaire. Son père l'envoya ensuite à Strasbourg, où il avait des parents, qui le firent admettre dans une école gratuite ; et il y demeura quatre ans, employés à l'étude des langues anciennes. Il en sortit avec une connaissance assez étendue du latin et du grec ; et, comme il était obligé de chercher dans ses talents des moyens de subvenir à ses besoins, il se rendit à l'abbaye de Saint-Urbain, près de Lucerne, où il fit les fonctions de répétiteur. Il revint à Bâle, avec son ami Xylotectus (2), qui avait embrassé les nouvelles opinions ; et, s'étant fait connaître du célèbre Froben, il se chargea de transcrire et de collationner les ouvrages des Pères grecs, que ce célèbre imprimeur se proposait de publier. Il épousa, en 1527, la veuve de son ami Xylotectus, dont l'humeur impérieuse lui causa mille chagrins. Il supportait ses caprices avec assez de patience ; et il disait plaisamment que cette nouvelle Xantippe lui apprenait aussi à philosopher. On lui confia, en 1530, la direction du gymnase ; mais il y renonça par le conseil de quelques amis, pour s'appliquer

(1) Herbst est un mot allemand qui signifie *Auto-ne* ; il changea dans la suite ce nom contre celui d'Oporin, qui a la même signification en grec.

(2) C'est le nom grec sous lequel, suivant l'usage des Juifs de ce temps-là, s'écrivait de Juive l'épistolat Jean Zimmermann de Lucerne, chancelier de Munster, mort en 1556.

à l'étude de la médecine. Il s'attacha au fameux Paracelse, qui lui promettait de le mettre en état, dans un an, de recevoir le doctorat; et, quoiqu'il eût beaucoup à souffrir des extravagances (1) de cethaumaturge, il consentit à le suivre dans ses excursions en Alsace, espérant apprendre de lui à préparer le *laudanum*, dont la composition était alors un secret (V. PARACELSE). Fatigué de perdre son temps avec un tel maître, il sollicita un emploi dans l'enseignement; et le savant Gryneus lui fit obtenir à l'académie, la chaire de langue grecque qu'il remplit avec beaucoup de distinction. Les magistrats de Bâle décidèrent, en 1539, que les professeurs de l'académie seraient tenus de prendre au moins le grade de maîtres-arts. Oporin n'ayant pas voulu, à raison de son âge, se soumettre à subir un examen, se démit de sa chaire, et forma une société avec Robert Winter, son parent, pour l'établissement d'une imprimerie, qui acquit bientôt une grande célébrité. Il avait épousé, en secondes noces, une femme aussi douce que la première était acariâtre, mais qui s'occupait malheureusement bien plus de ses plaisirs que des affaires, dont Oporin ne pouvait suivre les détails. Il avait d'ailleurs emprunté, pour son établissement, une somme considérable, à des intérêts si onéreux, qu'il pouvait à peine les couvrir par ses bénéfices. Il fut obligé de rompre sa société avec Winter; et, avec le secours de quelques amis qui lui ouvrirent leur bourse, il paya ses dettes usuraires, et recommença à tra-

vailler avec une nouveauté. Il passait les journées dans son atelier, à corriger les manuscrits ou à collationner les manuscrits anciens auteurs, dont les éditions qu'on recherchait pour leur fidélité et pour dont il les a enrichies par son assiduité au travail, Oporin était un jour pauvre, parce qu'il ne pouvait pas faire partager à un autre ce qu'il chérissait, les privations posait à lui-même. Il eut de la peine à le perdre, après une union qui eût été heureuse si elle n'avait éprouvé moins d'embarras à cause du désordre de ses affaires. Il se maria pour épouse la veuve d'un imprimeur fort considérable. Elle-même une femme sage, mais il la perdit encore quelques mois, et épousa une jurisconsulte Amerbach, par ses prières, pour son imprimerie, et à se retirer du commerce. (Oporin) cut peu à ce sacrifice. Le 6 juillet 1568, fut inhumé dans l'église de Gryneus, un poète honorable. Le jour de son décès, qui furent faites l'université, Simon Suicer. Son *Oraison funebre* d'Oporin est un Arioste dauphin, au milieu de laquelle c'est une allusion touchante à des pêtes qui troublèrent sa vie. On trouve le *Catalogue* des ouvrages sortis de ses presses, à la Harangue d'André Jocus), professeur de médecine de Strasbourg: *ta et obitu J. Oporini* 1569, 1571, in-8°, et

(1) Paracelse, qui était souvent pris de vin, se plaignait alors à effrayer son élève; il rentrait dans sa chambre, la nuit, une épée à la main, et commençait à huer les larcins, les fautes dont il se démit lui-même.

(2) Oporin a employé quelques ouvrages, la marque de Winter; russée, et terminant une lince à la

multissimorum virorum
 rypius, Breslan, 1711,
 tre un grand nombre de
 et d'*Epîtres dédicatoires*,
 orin des *Notes sur le Po*
 : Solin, sur les *Tusculanes*
 i, sur quelques *Harangues*
 thème, l'*Histoire naturelle*
 les *Vies* de Plutarque, les
 Théocrite, etc. On peut con-
 plus de détails, les *Vitæ*
 or. *Germanor.* de Melch.
 isier, *Eloges des hommes*
 les *Mémoires* de Nicéron,
 u; Zeltner, *Theatr. viror.*
 ; le *Dictionn.* de Chaussepé
 ne *raurice*. J. J. Boissard
 une courte Notice à Opo-
 la n°. part. de sa *Biblioth.*
 ph., pour accompagner son
 gravé par Théod. de Bry.
 a recueilli, dans le tome
mal. typograph., p. 205-
 suite de sa *Vie*, tirée de
 dam, des *Lettres* de plu-
 rants à sa louange, et un
 s *Pandectes* de Conrad
 lui a dédié un des livres
 rage, destiné à constater
 connaissances à l'époque
 mis au jour. G. Matthæi
 ur cet imprimeur une No-
 lée, dans l'*Indicateur lit-*
Hanovre, 1754, n°. 15-
 163-204. W—s.

DE JEAN MEYNIER, baron
 ier président du parlement
 né dans cette ville, en
 ne famille du Comtat, qui
 plusieurs magistrats à la
 raine de Provence, fut
 iller en 1522. Il succéda
 rge de premier président,
 mi Chasseneux (V. ce
 . 258). D'Oppède a mar-
 ce dans l'histoire par ses
 contre les Vaudois. Les

débris de ces sectaires, échappés aux
 croisades formées contre eux au
 treizième siècle, s'étaient cachés
 dans les montagnes qui séparent le
 Dauphiné du Piémont. Cultivateurs
 laborieux, ils s'étaient multipliés,
 enrichissant par leur industrie les
 seigneurs de cette contrée qui les
 avaient accueillis, et qui leur avaient
 distribué des terres. Satisfaits d'avoir
 échappé dans cet asyle à la proscrip-
 tion, ils avaient atteint le seizième
 siècle, sans que leur repos eût été
 troublé, si ce n'est par quelques
 procédures que le parlement de Gre-
 noble avait intentées, et que le bon
 roi Louis XII s'était empressé d'a-
 néantir, en considération de l'utilité
 de cette population paisible. La nou-
 velle, répandue parmi eux, des pro-
 grès d'une réforme religieuse qui,
 formidable en Allemagne et en Suisse,
 venait de pénétrer en France, les
 arracha malheureusement à leur obs-
 curité. Ils cherchèrent à fraterniser
 avec les églises qui se ralliaient aux
 doctrines nouvelles, et pressés entre
 plusieurs points de dissentiment et
 les instances de Bucer et de Calvin,
 ils se déterminèrent à signer un traité
 d'union. A cette imprudence, ils
 joignirent celle de faire imprimer
 leur profession de foi et leur litur-
 gie, de donner plus de solennité à
 leurs réunions, et de mettre leur
 nombre au grand jour. Ils n'étaient
 plus réduits à leurs anciennes val-
 lées; ils remplissaient la petite ville
 de Cabrière dans le Comtat Venaissin,
 le bourg de Mérindol, et environ
 trente villages dans la Provence.
 En 1535, François I^{er}. ayant rendu
 contre eux un édit sévère, ils prirent
 les armes, ravagèrent les campagnes
 environnantes, et se saisirent de
 quelques châteaux pour se défendre.
 Le parlement d'Aix condamna par

contumace, au bannissement perpétuel, dix-huit habitants de Mérindol, et ordonna que ce bourg, les châteaux, retraits et bois, compris dans un rayon de deux cents pas, fussent rasés et livrés aux flammes. Cet arrêt, rendu le 18 novembre 1540, demeura sans exécution pendant la présidence de Chasseneux. En 1542, le roi fit expédier des lettres-patentes par lesquelles il pardonnait aux rebelles, pourvu qu'ils abjurassent leurs erreurs; mais, loin de se soumettre, ils parcoururent la Provence, renversant et profanant les autels; on assure même qu'ils tentèrent de surprendre Marseille. François I^{er}. ayant ordonné d'exécuter l'arrêt de 1540, le président d'Oppède se chargea de cette commission. On prétend que des ressentiments particuliers communiquaient une nouvelle ardeur à son caractère violent. La comtesse de Cental, veuve belle et opulente, qui devait la grande augmentation de ses revenus aux Vaudois, dont elle occupait les bras, avait, dit-on, reçu avec répugnance la proposition de l'épouser. Quoi qu'il en soit, lorsque le roi eut levé le sursis par lequel il avait enchaîné le zèle impatient des parlementaires de Provence, d'Oppède attendit, pour communiquer à sa compagne les ordres de la cour, qu'il fût en état de ne partager avec personne l'honneur de l'exécution. L'absence du comte de Grignan, lieutenant du roi dans la province, lui ayant permis, en 1545, de cumuler avec ses fonctions de magistrat le commandement militaire, il ordonne une levée extraordinaire de milices: il y joint deux mille hommes des vieilles bandes du Piémont, que laisse à sa disposition le baron de La Garde (F. GARDE, XVI, 453). Muni de

l'arrêt fatal, et accompagné sident de La Fonds, des co Badet et de Tributs, et de général Guérin, il envahit la province des Vaudois. Fuir est la seule ressource qu'embrace leur destin. Tandis qu'une soldatesque pillage dévaste leurs demeures, promène ses torches, ils arpentent les montagnes où ils trouvent un asyle; mais des lueurs leur annoncent qu'ils n'ont pas à être enveloppés. Ils ont trouvé Mérindol désert; craint d'être arrêté devant Calais, malgré le canon que le vice-lieutenant lui amène avec un renfort, la brière n'a que soixante défenseurs entourés de leurs faibles. Grâce à l'ignorance où est le roi de ce petit nombre, ils obtiennent une capitulation; mais pouvaient-ils espérer qu'elle fût maintenue? On les égorge; leurs femmes sont livrées à de brutales jouissances. Celles que leur âge avancé résiste aux desirs de furieux qui ne sent point de frein, sont enlevées dans une grange pleine de foin, où plusieurs essaient de se pendre par une fenêtre; mais leurs efforts se font un plaisir atroce pour les soldats, qui repoussent avec leurs piques les mille hommes ont péri; l'incendie a été porté dans vingt-quatre villages différents: la plupart de ceux qui ont échappé, succombent à la peste dans les bois, ou bien sont envoyés aux galères. Le nom de Vaudois a disparu: ce qui en restait se fondit parmi les Calvinistes de France, depuis longtemps habitués aux horreurs des guerres, apprit avec stupeur les nouvelles auxquelles avait présidé d'Oppède. La comtesse de Cental et l

les dont les possessions avaient ravagées, firent retentir leurs vœux à la cour. D'Oppède y parut pour se justifier : le roi refusa de le croire. Il inclinait à livrer aux triomphes les auteurs des sanglantes révolutions qui avaient souillé son règne ; mais le cardinal de Tournon persuada que faire le procès à un coupable, c'était donner à l'ennemi une nouvelle audace. Une pensée qui occupèrent François II, fut de recommander le duc de Guise (depuis Henri II), de ne pas examiner la conduite que les protestants tenaient à l'égard des Vaudois. Le comte de Montmorency saisit cette occasion d'inculper l'admiration du cardinal de Tournon, et il remplaçait l'influence dans le conseil. En 1551, d'Oppède et les autres parlementaires qui s'étaient opposés à ses fureurs, et avec eux le duc de La Roche, furent traités devant le parlement de Paris. Les audiences furent consacrées aux débats. L'avocat-général de la cour, récusé pour avoir assisté à l'un des procès, céda la parole à l'avocat-civil Aubery, dont on a un ouvrage imprimé en 1645. Le duc de Guise, pour d'Oppède, remplit sept audiences. L'accusé se chargea lui-même de contester sa défense : il s'exprima en français et se fit entendre dans le parlement, où le jugeait, des sentiments d'indignation contre ceux qui avaient dirigé la révolte. Son discours portait cette épigraphe : *Judica me, Deus, quia verum causam meam de gente mea defendo*. Il y alléguait les ordres du roi auxquels il avait obéi, et comparait sa position à celle de Saul, qui par Dieu pour être l'instrument de l'extermination des Amaléc-

rites. D'Oppède fut déclaré innocent des cas à lui imputés, et rétabli dans ses fonctions de premier président. Ses coaccusés furent renvoyés absous, à l'exception de l'avocat-général Guérin, qui fut condamné à être pendu, non comme provocateur des fureurs de la soldatesque, mais comme faussaire. On prétend que celui-ci ne succomba que parce qu'il n'avait pas de protection à la cour, et surtout parce qu'il avait eu l'imprudence de se rendre partie contre d'Oppède dans le cours du procès. La justice du Ciel suppléa, dit l'historien de Thou, à celle de la terre. D'Oppède mourut, peu d'années après (le 29 juillet 1558), d'une maladie assez semblable à celle qui, dans la suite, emporta Charles IX. Les douleurs atroces qu'il éprouva dans ses derniers moments, ont été attribuées, par le jésuite Maimbourg, à la sonde empoisonnée qu'employa un opérateur protestant, dans le dessein de venger sa secte. Cette assertion est demeurée sans preuve : on ne croira pas facilement que d'Oppède eût confié ses jours à la main d'un de ses ennemis. Il était conseiller au parlement, lorsqu'il publia la traduction en vers des *Triumphes* de Pétrarque, Paris, 1538, in-8°, rare. F—T.

OPPENHEIMER (DAVID BEN ABRAHAM), rabbin du dix-huitième siècle, né à Worms, fut élevé à Nicolsburg en Moravie, et présida la synagogue de cette dernière ville. Il devint ensuite président de celle de Prague, où il mourut, en 1737, à l'âge de soixante-dix ans. Il s'est fait une grande réputation, dans sa nation, par son savoir, et peut-être plus encore par sa bibliothèque, une des plus riches qu'un particulier ait jamais possédées en livres et en ma-

nuscripts hébreux. Wolf en a tiré des secours immenses pour sa *Bibliothèque hébraïque* ; on s'en aperçoit à chaque page. Il dit , dans son premier volume , imprimé en 1714 , qu'à cette époque , Oppenheimer possédait plus de sept mille ouvrages , dont mille manuscrits ; que Rabbi Schabtai ne parlait d'aucun livre hébreu , dans son *Catalogue rabbinique* , qui ne se trouvât dans la bibliothèque d'Oppenheimer , et que ce savant bibliophile se proposait de l'augmenter encore. En effet , Wolf , qui la visita souvent jusqu'en 1733 que parut son dernier volume , y découvrait chaque fois de nouvelles richesses. Elle était d'abord à Hanovre ; elle fut ensuite transportée à Hambourg. Isaac Seligman , qui en avait la direction en 1782 , publia , en 176 pag. in-4° , un fort bon Catalogue , qui avait été rédigé par Oppenheimer , sous le titre de *Vaïquan David* (Achat de David). Ce rabbin a composé un grand nombre d'ouvrages sur toutes sortes de matières , principalement néanmoins sur le droit judaïque et le Talmud : la plupart sont inédits. Wolf donne la liste de quelques-uns ; mais elle n'existe complète que dans le Catalogue même de sa bibliothèque. Le plus étendu , sans contredit , est le commentaire du Talmud et des Livres Saints , intitulé : *Jad David* (Main de David). Rossi en fait l'éloge , d'après Voigt et Azulai ; car il ne paraît pas qu'il l'ait vu. Parmi les ouvrages imprimés d'Oppenheimer , on distingue : I. *Une Préface pour le Pentateuque* , dans la Bible des rabbins , Berlin , 1705 , in-8°. II. *Quelques pièces dans le Beth Juda* , de rabbi Juda ben Nissan. III. *Formule de Prière pour être récitée en temps de peste* ,

Prague , 1713 , in-4°. (V. J. B. de Rossi , et surtout *Traité des Savants qui ont la Bohème et la Moravie* , 1773.) L—

OPPENORD (GILLES-M architecte , naquit à Paris e Son père , ébéniste du roi , j conder les dispositions qu' festait en architecture , lui fit dre les mathématiques , et le pl Mansart. L'élève sut gagner de son maître , et fut envoyé en qualité de pensionnaire. Après un séjour de huit ans lie , il revint en France , r études qu'il avait faites dan trie des arts. L'ouvrage par se fit connaître à son retour fut le maître-autel de l'église Germain-des-Prés ; on élev ment sur ses dessins , quel nées après , le maître-autel d de Saint-Sulpice. Le régent de l'effet de ces deux ouvr nomma directeur des manul et intendant des Jardins des royales. C'est lui qui dirige donnée au roi par ce prince terre de Villers-Cotterets , le souverain revint de se faire Reims. Le passage de Lo par ce bourg , ayant été dé Oppenord eut ordre de n château en état de recevoi narque et sa suite. Les tra rent poussés avec une telle qu'au bout de quatre mois teau fut entièrement rétabli menté de logements asse pour loger toute la cour , et breux cortège qui devait : gner le roi. On devait à C la décoration des appart. l'ancien Palais-royal , et de l'hôtel du grand-prieur de C'est surtout dans ce ge

ait un talent réel et distingué; mais comme architecte il avait quelques défauts qu'il tenait de son père. On lui a reproché la lourdeur de ses plans, et son goût pour des contours singuliers. On peut même dire que c'est à lui que l'on doit attribuer l'état de dégradation où l'architecture était tombée sous le règne de Louis XV. Comme dessinateur, il possédait un talent rare. Son touche hardie et séduisante de ses dessins empêchait qu'on s'aperçût qu'ils ne faisaient pas le même effet dans l'exécution. Plus d'un maître a dû aux compositions qu'il faisait de lui à prix d'argent, une partie de sa célébrité. Ses dessins ont été recherchés des amateurs. Son ouvrage, contenant différents fragments d'architecture, grand in-folio de 110 planches, a eu peu de succès. Huet a aussi gravé d'après lui, plusieurs morceaux d'ornement pleins de noblesse et de variété; ce Recueil, composé de six volumes in-4^o, est intitulé: *Dessins, ornements et amortissemens vénérables, pour dessus de porte, fenêtres, croisées, niches, etc.*, par J. Oppien, mourut dans cette ville, en 1742. Le seul élève qu'on lui connaisse est Jacques-François Cabat.

P—s.

OPPIEN, poète grec, était de Corymbus, l'Anazarbe, en Cilicie, et naquit vers la fin du règne de Marc-Aurèle. Son père, Agésilas, tenait un rang distingué dans le sénat, moins encore pour sa fortune que pour sa probité. Il fut que procuraient la naissance de ses richesses, que par l'étendue de ses connaissances, et son amour de la philosophie, qui était l'objet de toutes ses études et la règle de sa conduite. Il eut soin de donner à ses fils une éducation conforme à ces principes. Il lui fit apprendre la

musique, la géométrie, et surtout les belles-lettres. A peine le jeune Oppien terminait avec succès ses études, qu'un revers imprévu vint arrêter son essor, et détruire toutes ses espérances. Monté récemment sur un trône qu'il venait de conquérir, Septime-Sévère arrive à Anazarbe; et déjà le sénat est à ses pieds. Le seul Agésilas crut devoir se dispenser de rendre à l'usurpateur les honneurs dus au légitime souverain; et l'usurpateur, irrité, dépouilla le philosophe de tous ses biens, et le relégua dans l'île de Mélite (aujourd'hui *Meleda*), située dans l'Adriatique. Oppien y suivit son père; et ce fut dans le loisir de cette retraite forcée, qu'il conçut et exécuta ses deux poèmes de la *Chasse* (*Cynegetica*), et de la *Pêche* (*Halieutica*). Lorsqu'ils furent achevés, il vint à Rome, et les présenta au fils de Sévère, Antoninus Caracalla, qui les goûta tellement, qu'il permit à l'auteur de lui demander pour récompense tout ce qu'il voudrait. Oppien ne demanda que le retour de son père dans ses foyers; et l'empereur, aussi touché de la piété du fils, qu'il avait été charmé des vers du poète, ajouta à la grâce qu'il lui accordait, le don d'une statère d'or (environ trente francs de notre monnaie actuelle), pour chacun des vers qu'il venait d'entendre. Si, comme le prétend Suidas, ils se montaient à vingt mille, jamais poète n'avait fait une fortune aussi brillante. Mais Oppien n'en jouit pas long-temps : à peine était-il de retour dans sa patrie, qu'il succomba, âgé seulement de trente ans, victime d'une maladie contagieuse qui ravageait la ville d'Anazarbe. Ses concitoyens lui érigèrent un tombeau magnifique, sur lequel on plaça une inscription en vers

grecs, dont voici la traduction latine, par Laurent Jippi :

*Oppianus vatium decus immortalis fuisse,
Invidi ut gelidum rupas, et Patra sub throno,
Iste juvenis placidæ clarum splendore canebat
Ni longæ violaret tempora vitæ,
Non mihi laude parum quinquaginta alio tulisset*

Voilà tout ce que nous apprend d'Oppien, l'historien grec anonyme de sa Vie, et ce qu'ont fidèlement répété tous les biographes suivants. Exceptons-en toutefois le savant éditeur Schneider, qui, frappé de la disparité de style qu'il remarque entre le poème de la Chasse et celui de la Pêche, ne peut se résoudre à donner le même auteur à deux ouvrages, selon lui, aussi différents. Il suppose, en conséquence, deux Oppiens, dont le premier, originaire de Cilicie, et auteur de la *Pêche*, aurait précédé le second de plusieurs années. C'est (toujours dans l'hypothèse de M. Schneider) à ce dernier que nous serions redevables de la *Chasse*, où l'auteur se serait efforcé de reproduire, mais avec une grande infériorité de talent, la manière et quelques-unes des figures de style du premier Oppien. Belin de Ballu a complètement réfuté cette opinion, au moins très-hasardée, dans la préface de son édition grecque des *Cynégétiques*, publiée à Strasbourg en 1786. Comment accorder, d'ailleurs, le sentiment que nous venons d'exposer, avec le concert unanime d'éloges que les critiques anciens et modernes ont constamment prodigués à notre poète? Jean Tzetzes l'appelle un *Océan de grâces*; J.-C. Scaliger le compare à Virgile, pour le nombre, l'élégance et l'harmonie du style; Casp. Barth, Conrad Gesner, et une foule d'autres ne le citent jamais sans accompagner son nom des plus honorables épithètes. On a peine à concilier tant d'éloges d'une part, et

si peu d'empressement de l'autre, pour les ouvrages d'Oppien; et l'on s'étonne qu'il faille franchir l'espace de deux siècles et demi, pour arriver de l'édition *princeps*, publiée par les Juntas à Florence, en 1515, jusqu'à la première édition vraiment critique, donnée en 1777, par Schneider? On vit paraître, il est vrai, dans cet intervalle, mais toujours à des distances éloignées, l'édition des Aldes, Venise, 1517 (Schneider la juge très-défectueuse, et la regarde comme la source de toutes les fautes qui, jusqu'à lui, ont défiguré le texte); celle de Vascosan, Paris, 1549; celle de Bittershusius, avec commentaires, Leyde, 1597. Nous ne trouvons rien dans le dix-septième siècle; rien dans le dix-huitième, jusqu'en 1777, époque où parut, à Strasbourg, celle de Schneider, grec et latin, suivie de la paraphrase en prose, que le sophiste Eutechnius avait faite des *Ixentiques* ou la *Chasse aux oiseaux*, autre poème attribué à Oppien, mais qui ne nous est point parvenu : celle de Belin de Ballu, Strasbourg, 1786, ne renferme que les *Cynégétiques* dont l'éditeur publia, l'année suivante, et aussi à Strasbourg, une bonne traduction française, enrichie de notes critiques, et d'un extrait curieux de la grande histoire des animaux d'El Domairi, traduit de l'arabe, par M. Silvestre de Sacy, qui ne se nomma point alors, et défendit même à Belin de Ballu de le nommer. Dès le milieu du seizième siècle, Florent Chrestien avait traduit en vers français (et pas mal pour l'époque) les *Quatre livres de la venerie d'Oppian*, dédiés au prince de Béarn (Henri IV), dont Chrestien était précepteur. Un siècle après (en 1630), un illustre conseiller de Toulouse (V. FERMAT) publia l

uction en prose des *Traitéts de la*
se d'*Arrian* et d'*Oppian*; mais
ne contient que les deux derniers
es du même. Tout récemment
M. Limes nous a donné les
lieutiques, un vol. in-8°, Paris,
7. La traduction latine de Lau-
Lippi, imprimée en 1478,
cela de trente-sept ans l'édition
ceps du texte grec. A. D. R.

OPSOPÆUS (VINCENT), savant
logue, né dans la Fraconie,
la fin du quinzième siècle, a
coup contribué à répandre en
magne le goût des bonnes études.
avait ouvert une école à Aus-
n, pour l'enseignement des lan-
s anciennes; et il employait ses
es à la révision des manuscrits
parvenant à se procurer. Il blâ-
tée, à cette époque, les im-
teurs allemands de mettre sous
se tact de productions futiles,
les engageait à suivre l'exemple
de Marce, qui s'était acquis une
re immortelle par la publica-
des classiques grecs et latins.
ignore les détails de la vie d'Op-
s, qui mourut, vers 1540,
à un âge peu avancé. Il joignait
à son p d'érudition, un talent re-
propre pour la poésie. Il a traduit
en allemand en latin des *Lettres* di-
s *Sarrago*, de Luther, Hague-
1515, in-8°; et du grec, outre
s livres de l'*Iliade* (*Voy.*
A. VALLA), quelques *Opuscu-*
s *Lettres* de saint Marc ou de
et Maxime, dans le *Mycropres-*
n *perterum Patrum*, il a publié
premières éditions des *Lettres*
saint Basile et de saint Grégoire
Nazanzen, Haguenau, 1528 (1);

— de l'*Histoire* de Polybe, ibid.,
1530, in-fol.; — de l'*Explication*
morale des voyages d'Ulysse, par un
auteur inconnu, avec le *Banquet* de
Xénophon, ibid., 1531; — du *Roman*
d'Héliodore (les Amours de Théa-
gène et Chariclée), Bâle, 1534, in-
4°; il donna cette édition d'Héliodo-
re sur un manuscrit qu'un soldat
avait enlevé de la fameuse biblio-
thèque de Corvin; — de l'*Histoire*
universelle de Diodore de Sicile,
Bâle, 1539, in-4°. Cette édition ne
contient que les livres xv, xvi. On
cite encore d'Opsopæus : I. *Præ-*
cationes græcæ. II. *Castigationes*
ac diversæ lectiones in Demosthe-
nis orationes vetustissimi cujusdam
exemplaris subsidio collectæ, non
solum edit. Aldinæ, sed etiam pos-
tremæ Basiliensi accommodatæ, Nu-
remberg, 1534, in-4°. III. *De arte*
bibendi libri tres, Nuremberg, 1536,
in-4°. Ce petit poème fut traduit,
l'année suivante, en allemand; et il a
été réimprimé un grand nombre de
fois, avec quelques autres pièces du
même genre. Les curieux recherchent
l'édition de Leyde, 1648, petit in-
12, parce qu'elle est fort jolie. Le
poème d'Opsopæus a été inséré dans
le quatrième volume des *Delicie*
poëtarum Germanor. IV. *Annota-*
tiones in quatuor libros græcor. epi-
grammat., Bâle, 1540, in-8°. Ces
Notes ont été reproduites dans l'é-
dition de l'*Anthologie*, Francfort,
1600, in-fol. V. *Traité de rhétori-*
que en latin, qui a eu plusieurs édi-
tions; Drand (*Bibl. classica*) en cite
une de Francfort, 1575, in-8°. VI. Des *Lettres*, dans le Recueil de
celles de Bilibald Pirkheimer. W.s.

OPSOPÆUS ou OBSOPÆUS

(JEAN), savant médecin, né, en
1556, à Bretten, patrie de Melanch-
thon, fit ses études avec beaucoup de

1. On trouve dans cette édition des *Lettres* de
saint Marc un manuscrit peu correct. Voy. les
Notes de B. Ald. Pirkheimer, du 28 mai
1531, sur le manuscrit autographe du Recueil.

succès, au collège de Neuhausen, et alla continuer à l'académie de Heidelberg, d'où il fut exclus, avec la plupart des autres élèves, par l'ordre de l'électeur, qui ne voulut plus admettre dans les écoles que des luthériens. Retiré à Francfort, il entra, comme correcteur, dans l'imprimerie de Wechel, qu'il suivit en France, lorsque les troubles de l'Allemagne le déterminèrent à transporter son atelier dans un pays étranger (V. WECHEL). Opsopæus, arrivé à Paris, s'appliqua à l'étude de la médecine, et ses progrès furent rapides. La vivacité avec laquelle il prenait la défense des réformés, lui attira du désagrément; il fut mis deux fois en prison, et ne dut sa liberté qu'à l'intérêt que ses talents avaient inspiré à des hommes puissants. Après un séjour de six ans en France, il visita l'Angleterre et les Pays-Bas, et revint à Heidelberg, où sa réputation l'avait précédé. Il fut nommé, en 1582, professeur de physiologie; et l'on joignit à cette chaire, celle de botanique. L'électeur palatin Frédéric IV l'ayant nommé son médecin, il accompagna ce prince, en cette qualité, à Arnberg. A son retour, Opsopæus mourut à Heidelberg, le 4 juin 1596, à l'âge de quarante ans. Il a publié des éditions, de quelques *Traité*s d'Hippocrate, avec des notes et des corrections dans le texte et dans la traduction, Francfort, 1587, in-12 (1);—des *Oracles sibyllins*, avec la traduction de Castalion;—des *Oracles magiques*, de Zoroastre, avec les Scholies de Pléthon et de Psellus;—des *Oracles des dieux de l'antiquité*, etc.,

Paris, 1589, 1599, 1607, in-8, recueil curieux et recherché, et produit en entier par Serv. G. (V. GALLÉ, XVI, 359.) Ou a encore d'Opsopæus des *Notes* sur le *livre des aqueducs*, de Frontin; *Traité* de Macrobie: *De differentiis et societatibus græci latinique*, et sur les *Œuvres* de Sénèque. Enfin, comme médecin, il a publié un Recueil de thèses: *De partibus corporis humani*, Heidelberg, in-4°. — SIMON OPSOPÆUS, frère de Jean, se livra, comme lui, à l'étude de la médecine, et mourut professeur à l'académie d'Heidelberg en 1629, à l'âge de quarante ans. Melchior Adam, Freher, Gronovius et Chaussepied ont donné des notices sur Jean Opsopæus; mais aucun d'eux n'a fait connaître tous les services qu'il a rendus à la philosophie. W.

OPSTRAET (JEAN), théologien flamand, né à Beringhen, dans le pays de Liège, le 3 octobre 1600, prit beaucoup de part aux controverses qui divisèrent de son temps l'université de Louvain. Il fut prêtre en 1680, et licencié en théologie en 1681; mais le parti janséniste, qui avait adopté dans les affaires d'Etat, l'empêcha de recevoir le grade de docteur. Il professa cependant la théologie à Louvain, puis à Malines, d'où il fut renvoyé par l'archevêque Precipian Philippe V, alors maître des provinces, le bannit, en 1704; mais les provinces ayant passé peu après sous la domination de la maison d'Autriche, Opstraet revint à Louvain, fut fait principal du collège du Sacrement; place qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 29 novembre 1740. Tous ses ouvrages sont en latin; nous citerons les principaux: I

(1) Franz a publié des Observations inédites d'Opsopæus, dans l'éd. des *Aphorismes* d'Hippocrate, gr. lat., Leipzig, 1779, in-8o.

ratio theologica de conversione peccatoris, Louvain, 1687; traduite d'allemand par De Natte, sous le titre *Idee de la conversion du pécheur*. II. *Dissertatio theologica de praxi ministrandi sacramentum penitentiae*, 1692, in-4°. Cet écrit est de S'eyaert, qu'Opstraet accusait d'une morale relâchée; il publia ensuite depuis, cinq ou six écrits, pour la défense de cette dissertation. III. *Estor bonus*, 1687, in-10; traduit en français, par Hermant, 2 vol. in-12. IV. *Theologus christianus*, Louvain, 1692, in-12; traduit librement en français par Saint-André de Cambresie, et imprimé à Paris, en 1713, sous le titre de *Directeur d'un jeune théologien*, in-12. V. *Institutiones theologicae de actibus humanis*, 1709, 3 vol. in-12. VI. *Theologiae dogmaticae et moralis pars prima*, Louvain, 1726, 3 vol. in-12; la suite n'a point paru. VII. *De theologicis dissertationes decem*, 1735, 3 vol. in-12. Il y a de l'écrit d'Opstraet, un grand nombre de pamphlets contre Mayer, Daelman, Steyaert, Parmentier, le P. de la Motte, Denys, etc., sur les matières alors controversées; on compte entre autres jusqu'à quatorze écrits de lui contre Parmentier. Cette fécondité nuisait moins encore que la citation d'Opstraet au soin de la rédaction de ses écrits, et à la modération qui convient dans les controverses de ce genre. Il rédigea la partie des Mémoires envoyés alors au pape, qui soutenait à Rome les droits des théologiens de ce parti. Opstraet était contraire à la doctrine de l'infaillibilité du pape. Arnould, dans une de ses lettres (la 584^e), reproche d'avoir altéré la doctrine de saint Thomas sur l'amour de Dieu. P—C—T.

OPTAT (SAINT), évêque de Milève, ville de Numidie (1), ne nous est connu que par le zèle avec lequel il combattit l'hérésie des Donatistes. Il était né en Afrique, dans le quatrième siècle, de parents favorisés de la fortune; on peut conjecturer d'un passage de saint Augustin (2), qu'il fréquenta les écoles les plus célèbres de son temps, et qu'il alla, jusqu'en Égypte, recueillir les leçons des sages. Il ne tarda sans doute pas de reconnaître la fausseté de leurs principes, et embrassa la foi catholique, dont il devait être l'un des plus illustres défenseurs. A des connaissances étendues, il joignait des vertus qui lui méritèrent d'être élu évêque de Milève. Parmenion, disciple de Donat, occupait alors le siège de Carthage. Celui-ci ayant publié l'exposé et l'apologie de la doctrine de son maître (V. DONAT, XI, 538), saint Optat craignit que quelques esprits faibles ne fussent séduits par un écrit où l'erreur était embellie de tous les artifices du langage, et fortifiée de toutes les ressources de la dialectique, et il se hâta de le réfuter par un traité : *De schismate Donatistarum*. Il en composa les six premiers livres, vers l'an 368, sous le pontificat de Damase; mais ce ne fut que quinze ans après, qu'il ajouta le septième, qui est comme le résumé et le corollaire de tout l'ouvrage. Le style d'Optat est noble, vif, serré, et ses raisonnements sont concluants. Ce traité, le seul écrit qui nous reste de ce prélat, a été publié par Jean Cochlée, Maïence, 1549, in-fol. Cette première édition, faite d'après un manuscrit defectueux, a été suivie

(1) Cette ville est célèbre par les deux conciles qui y furent assemblés au commencement du 5^e siècle.

(2) *De doctrina christiana*, II, ch. 40, no. 60.

de celles de Fr. Baudoin, de Gabriel L'Aubespine, évêque d'Orléans, de Méric Casaubon, et de Philippe Le Prieur (V. sur ces différentes édit. Oudin, *De Scrip. tor. ecclesiast.*, 1, 582-83) : mais la plus belle, la meilleure et la plus complète, est celle que Dupin a publiée, Paris, 1700, in-fol. ; reproduite dans le même format, Amsterdam, 1701, et Anvers, 1702. Le savant éditeur l'a enrichie d'une préface qui contient des recherches sur la vie et l'ouvrage d'Optat, et sur les différentes éditions imprimées jusqu'alors : il y a joint deux dissertations, l'une sur l'histoire des Donatistes, l'autre sur la géographie sacrée de l'Afrique. Il a aussi ajouté à ses notes celles des premiers éditeurs, et a rassemblé à la fin du volume, le recueil chronologique de tous les actes relatifs à l'hérésie des Donatistes, depuis son origine jusqu'au pontificat de saint Grégoire-le-Grand. L'Eglise honore la mémoire de saint Optat, le 4 juin. D. Ceillier lui a consacré un long article dans l'*Hist. des auteurs ecclés.*, vi, 625-703. W—s.

OPTATIEN (*PUBLIUS PORPHYRIUS OPTATIANUS*), poète latin, que l'on a souvent confondu avec un philosophe du même nom, grand ennemi des Chrétiens (V. PORPHYRE), florissait au commencement du quatrième siècle, sous le règne de Constantin. Il adressa à ce prince quelques poèmes qui ne nous sont point parvenus ; mais on a la lettre que l'empereur lui écrivit pour l'en remercier, et dans laquelle il lui donne le titre de très-cher frère (*Charissimus frater*). Optatien fut cependant exilé, vers l'an 325, sur une accusation qui n'était nullement fondée : il réclama de Constantin la faveur de revoir encore une fois sa maison et

son fils ; et cette grâce lui fut accordée. L'empereur chercha même à réparer l'injustice dont Optatien avait été la victime, s'il est vrai que ce soit le même qui fut désigné préfet de Rome, l'an 329 et l'an 333. Le vénérable Bède, et plusieurs autres écrivains, croient qu'Optatien n'avait point abjuré les erreurs du paganisme ; mais Scaliger, Velsler et Fabricius démontrent, par plusieurs passages du poème qui nous restent de lui, qu'il était chrétien (Voy. *Bibl. latina*, tome II, p. 204). Ce poème, qui est, à proprement parler, le *Panegyrique de Constantin*, fut retrouvé à Vienne, et publié par Pithou dans les *Poëmata vetera*, Paris, 1590 (V. PITHOU). Marc Velsler en donna une seconde édition, avec un commentaire, Augsbourg, 1595, in-fol. ; et il a été réimprimé, à la suite des *Oeuvres de Velsler*, Nuremberg, 1682, avec de nouvelles remarques de Christophe Daum. C'est une collection de vers, tourmentés dans tous les sens, contournés de toutes les manières, comme si la poésie n'était pas déjà par elle-même un art assez difficile, et qu'il fallût encore ajouter à ses entraves. Optatien ne manquait cependant, ni d'esprit, ni de quelque talent ; et je crois, dit M. Boissonade, qu'il lui en eût beaucoup moins coûté pour être un bon poète, que pour être si ridicule. A la suite du *Panegyrique de Constantin*, on trouve quelques poésies figurées, parmi lesquelles on distingue un *Autel*, un *Syrinx* et une *Orgue hydraulique*. L'*Autel* est composé de vingt-quatre vers iambiques ; et c'est par le nombre des lettres, diminué ou augmenté à propos, que le poète produit les irrégularités dont son architecture a besoin. C'est une imitation

tel de Dosiadas; mais le style est un peu moins difficile, un peu entortillé que celui du poète *Ortunio Liceti* a publié cette *avec un commentaire*, sous : *Encyclopædia ad Aram Optatiani*, Padoue, 1630, l'est encore par la diminution du nombre des lettres, bien a figuré la dégradation aux dont se compose la *Symmeilleur* ou le moins mauvais petits poèmes est l'*Orgue*, forme n'est pas tout-à-fait prêt pour nous, puisqu'elle est exactement l'ancien orgue que. Aug. Buchner a com-
 cette pièce dans ses notes sur de Venance Fortunat, *De tisme Christi*. On peut con-
 sur plus de détails, la savante *tion* de M. Boissonade sur *figurés*, dans le *Journal des* novembre 1806, et insérée *Peignot*, dans ses *Amuse-
 balologiques*, 134-40. Si *avait* imité Dosiadas, il eut *de servir*, à son tour, de : a son exemple, Raban *don*, moine de Fleury, etc., *pose* des vers figurés en la-
 banard en a composé quel- en français; et, plus récem-
 Capelle s'est exercé dans *genre*. Fulgence cite, dans *vre* de son ouvrage *mytho-
 es épiques* d'Optatien; *essavants* lui attribuent plu-
 es publiées sous le nom de *mais* c'est par erreur que *ssare* qu'on trouve des *épi-
 d'Optatien* dans le 5^{me} li-
thologie (Voy. *De scrip-
 e. philosoph.*, 29). Celles *vont*, ne sont pas d'Opta-

tien, mais de Christodore de Thè-
 bes, sur Porphyre, cocher qui s'é-
 tait distingué dans les courses du
 cirque.

W—s.

ORANGZEB. V. AURENG-ZEYB.

ORANGE (PHILIBERT DE CHAL-
 LON (1), prince d'), l'un des plus
 grands capitaines de son temps, na-
 quit, en 1502, au château de No-
 zeroi, petite ville du comté de Bour-
 gogne (2). Il était fils de Jean de
 Challon, baron d'Arlay, et de Philib-
 erte de Luxembourg. Il n'avait que
 trois semaines, lorsque son père
 mourut; mais sa mère, princesse
 d'un rare mérite, le fit élever avec
 soin, et il devint bientôt un cheva-
 lier accompli. François I^{er}, ayant
 ordonné la réunion à la couronne,
 des domaines qui en avaient été alié-
 nés par Louis XII, prétendit étén-
 dre ses droits de suzeraineté sur la
 principauté d'Orange. Philibert ré-
 clama contre cette décision, « et
 » vint, dit Brantôme, trouver le roi
 » avec fort belle compagnie, le jour
 » du baptême de M. le dauphin
 » (1517); mais le roi n'en fit le cas
 » qu'il devait; et même le logis
 » qu'on lui avait marqué et donné,
 » lui fut ôté et donné à un autre (3),
 » grande faute certes. » Le prince, ir-
 rité, revint dans son château de No-
 zeroi, attendre l'occasion de se ven-
 ger de l'affront qu'il avait reçu. Elle
 ne tarda pas à se présenter. François
 I^{er}, ayant déclaré la guerre à Char-
 les-Quint, Philibert alla joindre, de-
 vant Tournai, ce prince, qui accepta

(1) On trouvera la généalogie de cette illustre
 maison, dans *l'Histoire du comté de Bourgogne*,
 par Durol, tom. II, 306-38.

(2) Ce fut, dit-on, dans l'enceinte de son château,
 que Philibert donna, en 1519, la dernière fête d'ar-
 mes qui ait été célébrée en France.

(3) Collut dit que Philibert étant à Fontainebleau,
 on le fit partir de son logis, pour faire place à un
 nonce du pape, qui venait en cour. Voy. ses *Mémoires*,
 pag. 1003.

ses services avec empressement. Pour le punir de cette défection, le roi confisqua la principauté d'Orange ; mais l'empereur dédommagea Philibert, en lui donnant le comté de Saint-Pol et d'autres terres considérables. Celui-ci se signala, en 1523, au siège de Fontarabie, et s'embarqua, l'année suivante, pour passer en Italie, où les Français avaient réuni la plus grande partie de leurs forces. Le vaisseau qu'il montait ayant donné, par la méprise du capitaine, au milieu de la flotte de Doria (V. ANDRÉ DORIA), Philibert fut fait prisonnier (1525), et conduit au château de Lusignan, en Poitou, où il resta enfermé jusqu'à la conclusion du traité de Madrid. Chargé de prendre possession du duché de Bourgogne, que Charles-Quint s'était fait céder par son royal prisonnier, il reçut en chemin l'avis que François I^{er}. refusait d'exécuter cet article du traité, et il passa en Italie. Il se trouva, en 1527, au siège de Rome, avec le connétable de Bourbon. Comme lui, il savait imposer le respect à une soldatesque effrénée, qui, ne recevant de son souverain et de ses chefs ni paye ni munitions, ne reconnaissait d'autorité que celle qui tenait à la confiance qu'un général savait lui inspirer, Bourbon ayant été tué à l'assaut, le prince d'Orange lui succéda dans le commandement de l'armée impériale. Il fut blessé d'un coup d'arquebuse, à l'attaque du château Saint-Ange ; mais il s'en rendit maître, et obligea le pape de souscrire à toutes les conditions qu'il voulut lui imposer (V. CH. DE BOURBON et CLÉMENT VII). A peine rétabli de sa blessure, il se met à la poursuite de Lautrec, « et gagne Naples, tout jeune capitaine et quasi

» général sans barbe, à la
 » d'un des plus vieux rout
 » capitaines renommés de son
 » (Brantôme). » Il est nommé
 ce-roi de Naples, après la mort
 Hugues de Moncade, arrivée le
 mier juin 1528 (V. MON
 XXIX, 345), force les Français
 lever le siège de cette ville,
 réduit bientôt à sortir du royaume.
 Tous les barons napolitains
 avaient embrassé le parti français,
 demeurèrent alors abandonnés à la
 vengeance du prince d'Orange,
 les punit de leur partialité, et
 de leur faiblesse, avec une
 sive cruauté. Tout lui paraissait
 te pour fournir de l'argent à ses
 dats ; et l'armée qui avait pu
 me, ne se refusait à aucune
 barbarie. Le prince prend
 le commandement de l'armée
 périale en Toscane ; et tandis
 pousse le siège de Florence,
 Charles-Quint et le pape vont
 rétablir les Médicis, il vient
 un détachement, attaquer un
 nombreux de révoltés, qu'il
 en pièces. La ville était déjà
 aux dernières extrémités, le
 fut atteint de deux coups d'
 buse, et mourut, le 3 août
 à l'âge de vingt-huit ans. Ce
 guerrier joignait aux talents d'
 ral, la bravoure du soldat. Il
 l'esprit cultivé, et parlait av
 éloquence qui ne fut pas
 utile à Charles-Quint que son
 « C'était, dit Brantôme, le pr
 monde le plus libéral et affable
 pour ce, fort aimé d'un chacun.
 disait que s'il eût vécu, il se
 fait créer duc de Florence,
 rait épousé Catherine de Médicis
 que le pape lui avait promise
 riage. » Les restes de ce prince
 rapportés en Bourgogne, av

pe extraordinaire, et déposés
un caveau de l'église des Cor-
rs, à Lons-le-Saulnier. Le vieil-
rien de la Comté a décrit, dans
lagage naïf, la cérémonie des
pes du prince d'Orange (*V.*
Annales de Gollut, ch. 58);

un auteur contemporain en a
une relation plus étendue, qui
publiée, pour la première fois,
fig., d'après le manuscrit ori-

11. On y porta cent trente-
drapeaux ou étendards, que
ert avait conquis en Italie;
furent placés dans le chœur
glise, en attendant qu'ils pus-
rner le tombeau magnifique
Philberte de Luxembourg se-
ait de consacrer à la mémoire
s fils (2); mais ils furent con-
dans un incendie, qui détrui-
1536, la ville de Lons-le-
et ses faubourgs. Le feu
d'abord manifesté dans le
et même des Cordeliers, on
ant deux moines italiens, ar-
après peu, de n'être point
ers à cet accident; et ce qui
confirmer les soupçons, c'est
s Romains avaient offert des
s considérables, si l'on vou-
er rendre les drapeaux que
ert leur avait enlevés. On con-
la cuirasse de ce prince au
entral du département du
Il n'avait point été marié;
grands biens passèrent à René
sau, fils de sa sœur, qui
son nom et ses armes. Guilb.

Consta a publié, dans un recueil in-
titulé, *Consolatoria*, l'Oraison fu-
nèbre de Philibert, par Louis Pelle-
tanus d'Asti. La Notice que Brantô-
me lui a consacrée dans les *Vies*
des grands capitaines étrangers,
est pleine de détails intéressants.

W—s et S. S—1.

ORANGE (GUILLAUME DE NAS-
SAU, prince d'), le fondateur de la
république de Hollande, et l'un des
plus grands hommes des temps mo-
dernes, naquit en 1533, au château
de Dillembourg. Fils de Julienne de
Stolberg, et de Guillaume dit le
Vieil, comte de Nassau, il fut nourri
dans les principes de la réforme. René
de Nassau, son cousin, tué au siège
de Saint-Dizier, en 1544, l'ayant
institué son héritier, il prit le titre
de prince d'Orange, auquel il devait
donner un nouvel éclat. Guillaume
fut élevé à la cour de Charles-Quint,
et admis à l'intimité de ce monarque,
qui, frappé des qualités qu'il annon-
çait dans un âge si tendre, l'obligeait
quelquefois à lui dire son avis sur les
matières les plus délicates de la po-
litique, et lui accordait toute sa
confiance. En 1554, Charles-Quint
le désigna, contre l'avis de son con-
seil, pour commander l'armée de
Flandre, pendant l'absence d'Éma-
nuel Philibert de Savoie; et, mal-
gré son peu d'expérience de la guer-
re, Guillaume de Nassau tint en
échee le duc de Nevers et l'amiral
de Coligni, et fortifia sous leurs yeux
Philippeville et Charlemont, desti-
nés à défendre le passage de la Meu-
se. Charles, en résignant à son fils
ses états héréditaires, lui recomman-
da le prince d'Orange, qu'il venait
de nommer gouverneur des provin-
ces de Hollande, de Zélande et d'U-
trecht. Le jour de son abdication, le
vieux empereur se montra en public,

1. C'est le nom de la pompe funèbre de
ce prince d'Orange, etc. (Julien-
ne de Stolberg, d'Orange-Saumur,
t. II, p. 192). L'éditeur, M. le
marquis de Vignerot, a copié des notes
sur cet état de la pompe de son fils,
et a vu qu'il y avait d'autres titres que ces
notes, dans la copie qu'on voit encore
dans la bibliothèque de Lons-le-Saulnier. C'est
celle de la pompe de Philibert
de Nassau, prince d'Orange.

appuyé sur le bras de Guillaume, et le combla de marques de tendresse : il le chargea de porter la couronne impériale à Ferdinand, commission honorable, dont le prince ne s'acquitta qu'avec regret, et il l'envoya en France, comme otage, pour hâter la conclusion du traité de Cateau-Cambresis. Le prince d'Orange s'aperçut bientôt que Philippe n'avait pas pour lui les sentiments de son père. Les Pays-Bas étaient accablés par les troupes étrangères, que la paix rendait inutiles : les États, sur la proposition de Guillaume, en demandèrent le renvoi. Philippe, qui avait besoin de soldats étrangers pour appuyer les changements qu'il voulait faire, promit d'avoir égard à la demande des États, et partit, laissant le gouvernement entre les mains de la duchesse de Parme (Marguerite d'Autriche), à laquelle il enjoignit de ne se conduire que par les avis du cardinal de Granvelle. Le prince d'Orange, blessé de la préférence accordée à un étranger, fit partager son mécontentement aux seigneurs flamands ; et bientôt, des réclamations s'élevèrent de tous côtés contre Granvelle, qui, après avoir essayé de faire tête à l'orage, abandonné par la gouvernante, fut obligé de se retirer (V. GRANVELLE, XVII, 318). Les seigneurs s'étaient flattés qu'en éloignant des affaires un homme aussi habile, ils parviendraient plus aisément à s'emparer de l'autorité ; mais ils perdirent cette espérance en apprenant que Philippe lui donnait pour successeur l'inflexible duc d'Albe, chargé d'employer la force pour ramener à l'obéissance ceux qui oseraient encore contrarier les vues du monarque. Les mécontents, assemblés à l'hôtel de Culembourg, rédigèrent une pro-

testation contre l'établissement de l'inquisition dans les Pays-Bas, réclamation des nouveaux évêchés, réception du concile de Trent, plusieurs décrets blessaient la conscience, reconnue par d'Augsbourg : cette protestation portée à la gouvernante, par des gentilshommes, vêtus beaucoup de simplicité, et marchant deux à deux dans le plus grand ordre. En les voyant défilant dans la salle d'audience, Berlaymont, les conseillers de la duchesse de Parme, dit tout haut qu'on ne devait accorder aucun égard à la demande de cette dénomination que les mécontents adoptèrent aussitôt avec enthousiasme, et qui servit à rendre leur mouvement populaire. Des mouvements tumultueux éclatèrent dans plusieurs villes où le peuple se porta aux plus grands excès. Le prince d'Orange était vis-à-vis qu'on profitât de cette disposition des esprits pour fermer au duc d'Albe l'entrée des Pays-Bas : crainte d'attirer sur ces provinces des maux plus grands encore que ceux qu'on prévoyait, ayant jeté cette opinion, il alla chercher un asile en Allemagne, mais les représentations de ses amis, et les efforts qu'ils faisaient pour le persuader que son devoir était de rester (V. EDMOND, XVII, 318). Sollicité de comparaître devant une commission dont le duc d'Albe avait choisi les membres, il refusa d'obéir, et fut condamné à mort. Il appela de cette sentence à Philippe et réclama l'honneur d'être jugé par lui, en sa qualité de chevalier de l'Ordre du Toison d'or, engageant sa parole de démontrer qu'il était innocent de tous les faits qu'on lui imputait, qu'il n'avait jamais rien fait que pour le bien et l'honneur du pays. Cette démarche n'aya

aigrir davantage Philippe, le duc d'Orange se décida à employer tout pour reprendre les domaines qu'on l'avait dépossédés : il les trouva, et en confia le commandement à son frère, Louis de Nassau, qui, après avoir remporté quelques avantages sur les lieutenants de d'Albe, fut défait par ce grand vainqueur. Ce revers n'ébranla point le duc d'Orange. Après avoir rassemblé une nouvelle armée, plus forte que la première, il pénétra lui-même dans le Brabant, espérant que cette tentative sera appuyée par ses nombreux partisans : mais les villes, effrayées des sanglantes exécutions du duc d'Albe, lui ferment leurs portes, sans avoir rencontré une seule fois l'ennemi, il est obligé de quitter son armée, que le pays ne peut plus nourrir. Cette expédition stérile avait épuisé toutes ses ressources : il ne garde que douze cents hommes, et rejoint le duc de Cleves, qui conduisait des secours à son roi de Navarre. Les Français sont défaits dans le Pôitieu, Guillaume s'échappe, déguisé en paysan, et regagne avec peine la France, où il lève une troisième armée, avec laquelle il reprend le Brabant. Il y est reçu comme un libérateur, par les populations de la tyrannie du duc d'Albe, et remporte plusieurs avantages sur les Espagnols : mais trompé par la France, qui lui avait promis des secours, il reçoit, sous les murs de Mons, la nouvelle du massacre de Saint-Barthélemy, et se retire sur le Rhin, avec les débris de son armée, qu'il ne pouvait plus soutenir. Là, que la fortune semblait lui offrir le plaisir d'humilier le prince d'Orange, et de déjouer ses plans les plus secrets, elle préparait, par une

autre voie, la ruine des Espagnols, et leur expulsion des Pays-Bas. Quelques mécontents avaient équipé une flotte pour donner la chasse aux bâtimens ennemis qui paraissaient sur les côtes de Flandre. Les corsaires, expulsés des ports d'Angleterre à la demande du duc d'Albe, furent poussés par les vents du côté de la Hollande, et contraints de relâcher dans le port de Brille, dont ils s'emparèrent sans obstacle. La prise de cette ville ranima le courage des Hollandais : ils chassèrent les garnisons espagnoles, et appelèrent le prince d'Orange pour les gouverner. Guillaume, après avoir reçu le serment de fidélité des habitants, les engagea à proscrire entièrement le culte catholique, voulant ainsi rendre impossible toute réconciliation avec les Espagnols. Le duc d'Albe envoya contre les révoltés son fils D. Frédéric de Tolède, qui leur prit Zutphen, Narden et Harlem, dont il traita les habitants avec une telle cruauté, que les autres villes se déterminèrent à tout souffrir, plutôt que de capituler. La cour d'Espagne rappela enfin le duc d'Albe, et lui donna pour successeur D. Louis de Requesens, l'un des généraux qui s'étaient le plus distingués au combat de Lepante. Ludovic de Nassau, qui amenait des secours au prince d'Orange, fut surpris par un des lieutenants de D. Louis, près de Nimègue, et périt avec le comte Henri, son frère, en combattant vaillamment. Enflés de cette victoire, les Espagnols pénétrèrent dans la Hollande, en 1575, et vinrent mettre le siège devant Leyde ; mais la rupture des digues les força de le lever précipitamment. L'année suivante, ils s'emparèrent de Zierzee dans la Zélande, que les soldats

mutinés abandonnèrent après la mort de leur général (*V. REQUESENS*). En se retirant, ils pillèrent les villes qu'ils traversaient, entre autres Anvers, où ils commirent tant d'excès, que les provinces restées fidèles à l'Espagne implorèrent le secours du prince d'Orange, pour qu'il les délivrât de cette armée indisciplinée. Ce fut alors que toutes les provinces dressèrent, d'un commun accord, le traité connu sous le nom de *paix de Gand* (1), par lequel elles se promettaient de s'entraider à délivrer le pays de la servitude des Espagnols et des autres étrangers. La cour d'Espagne fut obligée d'approuver ce traité; et en conséquence on fit disparaître tous les monuments de la sanglante domination du duc d'Albe. L'arrivée de D. Juan d'Autriche, nommé gouverneur des Pays Bas, ne diminua ni l'effervescence du peuple, ni l'exigence des États qui le forcèrent, en exécution du traité de Gand, de renvoyer les soldats étrangers. D. Juan, qui avait reçu des instructions particulières du roi avant son départ de Madrid, eut l'air de céder; mais il rappela bientôt les Espagnols, et s'empara de vive force de Namur et de Charlemont, où il établit des garnisons étrangères. Les Flamands, furieux d'être joués, appelèrent le prince d'Orange, et le revêtirent solennellement du titre de gouverneur-général du Brabant. Les seigneurs de ce pays ne virent pas sans jalousie l'autorité concentrée entre les mains de Guillaume; ils offrirent la place de gouverneur à l'archiduc Mathias, dans l'espérance de partager le pouvoir avec un prince

qui leur serait redevable de l'évacuation : mais Guillaume, de leurs démarches, alla lui au-devant de l'archiduc, et gagna bien sa confiance, que Mathias laissa toute l'autorité avec de son lieutenant-général. Les succès que D. Juan avait eus, semblaient lui en prouver d'autres, lorsqu'il fut enlevé mort prématurée (*V. D. XXII, 85*). A ce prince Alexandre Farnèse, dont les vertus affables et la douceur firent une vive impression sur les Flamands et qui profita habilement des dissensions occasionnées par la diversité des cultes pour ramener les provinces à l'Espagne. Le prince d'Orange, sentant la nécessité d'être cher, par des vœux plus forts que ceux qui avaient embrassé la religion évangélique, leur fit adopter en janvier 1579, le fameux traité sous le nom de *l'union d'Utrecht*, qui devint la base fondamentale du droit public de Hollande. Crainant de ne pouvoir exécuter seul ce qu'il avait conçu pour l'affranchissement de ces provinces, il chercha l'appui de la France, et proposa au duc d'Alençon la réunion des Provinces-unies, condition qu'il respecterait les libertés, et y maintiendrait la pureté de conscience. Philippe, informé des projets du prince d'Orange qu'il en empêcherait l'exécution, mettant sa tête à prix, et offrant vingt-cinq mille écus à celui qui l'amènerait mort ou vivant, Guillaume répondit aux griefs que d'Espagne lui imputait, par une *logie* de sa conduite, où il fit voir que c'est l'injustice du roi qui avait mis les armes à la main, et que s'est jamais servi de son a-

(1) La paix de Gand fut signée le 8 novembre 1576, quatre jours après le sac d'Anvers.

pour repousser l'oppression et
 nehir son pays de la tyrannie
 us insupportable (1) : enfin les
 t, assemblés à la Haye, déclarè-
 , en 1581, le roi d'Espagne dé-
 de la souveraineté des Pays-
 et ordonnèrent qu'on leur prêtât
 ent le fidélicé. L'année suivante,
 d'Alençon fit son entrée à An-
 , où il fut reçu avec une pompe
 ordinaire. Les fêtes de sa récep-
 furent troublées par un attentat
 re la vie du prince d'Orange,
 on soupçonna les Français de
 ite du duc d'Alençon. On reut
 bientôt que l'assassin était
 avoyé d'Espagne (2); et Guil-
 e, blessé d'une balle qui lui
 traversa les deux joues, écri-
 e sa main un billet pour ras-
 les magistrats d'Anvers, et
 er le peuple, qui menaçait de
 main-basse sur les Français.
 uelle entreprise du duc d'A-
 sur cette ville (Voyez An-
 H. 285), diminua le cré-
 ànt avait joui jusqu'alors le
 d'Orange; on le soupçonna
 en connaissance des projets
 d'Alençon, et de ne s'y être
 opposé : il jugea prudent de se
 21 d'oct., où il se croyait plus
 eté, au milieu des bons Hol-
 , contre les sicaires de la cour
 21 fut assassiné par Baltha-
 21 le 10 juillet 1584, à
 cinquante-un ans (V. Balt.
 21. Se sentant frappé, il n'eut
 e temps de dire ces mots :

« Seigneur, ayez pitié de mon ame
« et de ce pauvre peuple. » Les funé-
nérailles du prince d'Orange furent
célébrées avec une pompe dont le
burin a perpetué le souvenir (1).
Son fils, Maurice de Nassau, lui
éleva un mausolée en marbre, dans
la principale église de Delft. « Guil-
« laume, dit un historien moderne,
« avait reçu de la nature tous les ta-
« lens nécessaires pour faire une
« révolution : simple, facile, libé-
« ral, accessible, populaire, insi-
« nuant, il avait su mériter la con-
« fiance et l'estime des Belges, par
« toutes les qualités les plus propres
« à gagner le peuple. Il savait se
« travestir et se multiplier, pour
« ainsi dire, sous toutes les formes,
« selon les personnes et les circons-
« tances; habileté pour traiter les
« affaires, pénétration pour prévoir
« les événements, fermeté pour les
« maîtriser, finesse et discernement
« pour saisir les caractères, sou-
« plesse pour les ménager, adresse
« pour les manier et les dominer :
« il dirigea tous ces avantages vers
« les vastes projets que lui suggérait
« sa noble ambition (*Abrégé de
l'hist. belge.*, par M. Dewez, pag.
« 400). » Le prince d'Orange avait
été marié quatre fois; sa première
femme fut Anne d'Égmond. Il eut
d'Anne de Saxe, sa seconde femme,
Maurice, qui lui succéda dans la di-
gnité de stathouder (*V. Maurice de
Nassau*). La troisième, Charlotte
de Bourbon, de la maison de Mont-
pensier, qui avait été abbesse de
Jouarre, lui donna six filles. De la
quatrième, Louise, fille de l'amiral

... à la fin de l'article.

1. *Leaves of Commis*
2. *Leaves of Commis*
3. *Leaves of Commis*
4. *Leaves of Commis*
5. *Leaves of Commis*
6. *Leaves of Commis*
7. *Leaves of Commis*
8. *Leaves of Commis*
9. *Leaves of Commis*
10. *Leaves of Commis*
11. *Leaves of Commis*
12. *Leaves of Commis*
13. *Leaves of Commis*
14. *Leaves of Commis*
15. *Leaves of Commis*
16. *Leaves of Commis*
17. *Leaves of Commis*
18. *Leaves of Commis*
19. *Leaves of Commis*
20. *Leaves of Commis*
21. *Leaves of Commis*
22. *Leaves of Commis*
23. *Leaves of Commis*
24. *Leaves of Commis*
25. *Leaves of Commis*
26. *Leaves of Commis*
27. *Leaves of Commis*
28. *Leaves of Commis*
29. *Leaves of Commis*
30. *Leaves of Commis*
31. *Leaves of Commis*
32. *Leaves of Commis*
33. *Leaves of Commis*
34. *Leaves of Commis*
35. *Leaves of Commis*
36. *Leaves of Commis*
37. *Leaves of Commis*
38. *Leaves of Commis*
39. *Leaves of Commis*
40. *Leaves of Commis*
41. *Leaves of Commis*
42. *Leaves of Commis*
43. *Leaves of Commis*
44. *Leaves of Commis*
45. *Leaves of Commis*
46. *Leaves of Commis*
47. *Leaves of Commis*
48. *Leaves of Commis*
49. *Leaves of Commis*
50. *Leaves of Commis*
51. *Leaves of Commis*
52. *Leaves of Commis*
53. *Leaves of Commis*
54. *Leaves of Commis*
55. *Leaves of Commis*
56. *Leaves of Commis*
57. *Leaves of Commis*
58. *Leaves of Commis*
59. *Leaves of Commis*
60. *Leaves of Commis*
61. *Leaves of Commis*
62. *Leaves of Commis*
63. *Leaves of Commis*
64. *Leaves of Commis*
65. *Leaves of Commis*
66. *Leaves of Commis*
67. *Leaves of Commis*
68. *Leaves of Commis*
69. *Leaves of Commis*
70. *Leaves of Commis*
71. *Leaves of Commis*
72. *Leaves of Commis*
73. *Leaves of Commis*
74. *Leaves of Commis*
75. *Leaves of Commis*
76. *Leaves of Commis*
77. *Leaves of Commis*
78. *Leaves of Commis*
79. *Leaves of Commis*
80. *Leaves of Commis*
81. *Leaves of Commis*
82. *Leaves of Commis*
83. *Leaves of Commis*
84. *Leaves of Commis*
85. *Leaves of Commis*
86. *Leaves of Commis*
87. *Leaves of Commis*
88. *Leaves of Commis*
89. *Leaves of Commis*
90. *Leaves of Commis*
91. *Leaves of Commis*
92. *Leaves of Commis*
93. *Leaves of Commis*
94. *Leaves of Commis*
95. *Leaves of Commis*
96. *Leaves of Commis*
97. *Leaves of Commis*
98. *Leaves of Commis*
99. *Leaves of Commis*
100. *Leaves of Commis*

« Les deux joueurs de l'échiquier ont représenté, en un superbe concours du pium et du orange, Guillaume, avec plusieurs mille fois qu'il est censé être, et qui trouvent tout le côté d'une grande salle, et qui font la mémoire d'un deud à l'avenir de se perpétuer. »

de Coligni, et veuve de Téligni, tué à la Saint-Barthélemi, il eut Frédéric-Henri, prince d'Orange, dont l'article suit. *L'Histoire de Guill. de Nassau*, avec des notes, par Amelot de la Houssaye, Londres (Paris), 1754, 2 vol. in-12, n'est qu'une réimpression des *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande*, par Louis Aubery (V. SEPTIER). Guillaume est le héros de l'ouvrage de Bitaubé, intitulé : *Les Bataves*, et il a été souvent célébré par les muses hollandaises. W-s.

ORANGE (FRÉDÉRIC - HENRI DE NASSAU, prince d'), stathouder de Hollande, naquit à Delft, le 28 février 1584. Il était au berceau, lorsque son père lui fut enlevé par la main d'un fanatique. Louise de Coligni se hâta de conduire son fils à Lierville, dans le Dunois (1), où elle demeura onze ans, occupée uniquement de son éducation. Au bout de ce temps, elle permit au jeune Frédéric d'aller retrouver son frère Maurice; et ce fut sous ce grand capitaine qu'il fit l'apprentissage de la guerre. Il se trouva à la fameuse bataille de Nieuport, et il contribua au succès de cette journée (V. Maurice de Nassau). En 1625, il succéda à Maurice, dans la dignité de stathouder; et, ayant pris aussitôt le commandement général des armées hollandaises, il enleva successivement aux Espagnols Oldensel, Grol, Boisle-Duc, que Maurice avait attaqués deux fois sans pouvoir s'en rendre maître. En 1629, ayant surpris dans Wesel le magasin et le parc de gros-artillerie des Espagnols, il les força d'ajourner tous leurs plans d'attaque. Les états-généraux lui donnè-

rent une marque éclatante de reconnaissance, en accordant au fils Guillaume, âgé de cinq ans, la survivance de toutes ses charges. Frédéric prit, en 1632, Ruurde, Venlo, Strale et Maëstricht; il entra à la vue de trois armées s'avançant au secours de celle-ci. L'année suivante, il s'empara de Rhinberg, et battit les Espagnols devant le fort Philippine, dont il levèrent le siège. Il avait senti l'utilité de s'allier avec la France pour achever de chasser les Espagnols du Pays-Bas. Mais, piqué contre le cardinal de Richelieu, qui l'avait dépouillé de sa principauté d'Orange, il ne seconda pas, comme il le devait, nos généraux, qui furent obligés d'abandonner leurs conquêtes faute de munitions et de vivres. Le cardinal crut devoir dissimuler son mécontentement, et finit par ramener le prince d'Orange, en lui procurant le titre de prince de l'Orange, au lieu de celui d'Orange. En 1637, Frédéric reprit, dans le mois de Breda, qui, douze années auparavant, avait coûté tant de sang, la ville d'un des plus grands capitaines de l'Europe (V. Ambr. Spinoza). Enfin il ne cessa de remporter de nouveaux avantages sur les Espagnols, que les amiraux hollandais vainquaient leurs plus belles escadres, et détruisaient leurs flottes (V. Tromp). Cette suite continuelle de victoires força la cour d'Espagne de reconnaître l'indépendance des Provinces-Unies. Mais Frédéric n'eut pas la satisfaction de jouir d'une paix durable par tant de travaux. Il mourut pendant la tenue du congrès de Münster, le 14 mars 1647, et fut inhumé avec pompe. Moins ambitieux et plus habile que Maurice, ce prince n'aurait jamais aucune crainte aux

(1) Cette terre appartient aujourd'hui à M. le comte de Courtarvel-Petit, membre de la chambre des députés.

urses projets d'assurer la sou-
 été à ses enfants. Moins grand
 l que son frère, il était plus
 it, et fut plus constamment
 ix. Avare du sang des soldats,
 sans cesse de veiller à leurs
 s, il en était chéri comme un
 Joué d'un caractère modeste,
 même, il avait des connais-
 très-étendues, et recherchait
 été des hommes instruits. Il
 é des *Mémoires* estimés (de
 1646), Amsterdam, 1733,
 Isaac Beausobreen fut l'éditeur
 le *Dict. des anonymes*, par
 rlier (1). La *Vie* du prince
 Henri a été publiée en holl.,
 Commelin, Amsterdam, 1651,
 suite en français, ibid., 1656,
 — GUILLAUME, fils de Frédé-
 ri, lui succéda dans la dignité
 thoudér; il mourut, le 6 no-
 e 1650, de la petite vérole,
 de vingt quatre ans. Ce prince
 épousé Henriette-Marie, fille
 fortuné Charles I^{er}. Il la laissa
 te d'un fils, qui monta sur le
 d'Angleterre (V. GUILLAUME
 IV, 129). W—s.

BETTO (L'). V. TURCHI
 andre.

CAGNA (BERNARD), peintre
 lin, du quatorzième siècle,
 ds de Gione, habile orfèvre,
 par les bas-reliefs en argent,
 rt-beau travail, dont il orna
 de St.-J.-B. à Florence. Ber-
 nard était de l'école de Buffalmaco,
 l'égala la renommée. On con-
 e lui une fresque représentant
 re, qu'il a peinte dans le Campo-
 de Pise. Mais son plus beau

titre de gloire est d'avoir été le mai-
 tre de son frère André ORCAGNA,
 qui naquit à Florence, en 1329. Cet
 habile artiste apprit la sculpture
 d'André Pisano, la peinture d'A-
 gnolo Gaddi et de son frère, et l'ar-
 chitecture des monuments laissés par
 le Giotto, Arnolfo di Lapo, et autres
 architectes italiens célèbres. Il réussit
 à tel point dans les trois arts du
 dessin, surtout en celui de l'archi-
 tecture, qu'il était regardé, de son
 temps, comme un prodige. Il est
 connu parmi les architectes pour
 avoir substitué aux ogives du gothi-
 que, les voûtes à plein cintre, ainsi
 qu'on le voit encore dans la *loge de*
Lanzi à Florence, élevée sur ses
 dessus, et qu'il a ornée de sculp-
 tures représentant les *Vertus théolo-*
gales et cardinales. Michel-Ange
 estimait beaucoup cet édifice. Le
 grand duc Côme I^{er}. lui ayant de-
 mandé un dessin pour le palais des
 magistrats, Michel-Ange répondit
 qu'il fallait continuer la loge d'Orca-
 gna autour de la place, attendu qu'il
 ne connaissait rien de supérieur;
 mais le prince fut effrayé par la dé-
 pense, et ne donna aucune suite à
 ce projet. En société avec son frère,
 Orcagna peignit le *Paradis* dans la
 chapelle Strozzi de Sainte-Marie-
 Nouvelle, et en face de l'*Enfer*. Ils
 reproduisirent, dans ces deux vastes
 compositions, les inventions du Dan-
 te, qui jouissaient alors de toute
 leur renommée. André les répéta
 encore, et les traita en poète avec
 plus de succès et d'une meilleure
 méthode, dans l'église de Sainte-
 Croix; il mit parmi les réprouvés
 les portraits de ses ennemis, et ceux
 de ses bienfaiteurs parmi les élus.
 Ce furent lui et son frère qui donnè-
 rent les premiers cet exemple, qui fut
 imité aussitôt à Bologne, à Tolen-

1. W—s. ces sont entièrement militaires; on
 ne trouve rien d'état le prince lui-même, qui
 ne s'occupait que de la guerre, et il était très en état de le faire.
 re, qu'il avait remis ses matériaux à un of-
 ficier, pour éviter le ridicule attaché
 à l'usage d'un tel

de Coligni, et veuve de Téligni, tué à la Saint-Barthélemi, il eut Frédéric-Henri, prince d'Orange, dont l'article suit. *L'Histoire de Guill. de Nassau*, avec des notes, par Amelot de la Houssaye, Londres (Paris), 1754, 2 vol. in-12, n'est qu'une réimpression des *Mémoires pour servir à l'histoire de Hollande*, par Louis Aubery (V. SEPTIER). Guillaume est le héros de l'ouvrage de Bitaubé, intitulé : *Les Bataves*, et il a été souvent célébré par les muses hollandaises. W-s.

ORANGE (FRÉDÉRIC - HENRI DE NASSAU, prince d'), stathouder de Hollande, naquit à Delft, le 28 février 1584. Il était au berceau, lorsque son père lui fut enlevé par la main d'un fanatique. Louise de Coligni se hâta de conduire son fils à Lierville, dans le Dunois (1), où elle demeura onze ans, occupée uniquement de son éducation. Au bout de ce temps, elle permit au jeune Frédéric d'aller retrouver son frère Maurice; et ce fut sous ce grand capitaine qu'il fit l'apprentissage de la guerre. Il se trouva à la fameuse bataille de Nieuport, et il contribua au succès de cette journée (V. Maurice de NASSAU). En 1625, il succéda à Maurice, dans la dignité de stathouder; et, ayant pris aussitôt le commandement général des armées hollandaises, il enleva successivement aux Espagnols Oldensel, Grol, Boisle-Duc, que Maurice avait attaqués deux fois sans pouvoir s'en rendre maître. En 1629, ayant surpris dans Wesel le magasin et le parc de gros-artillerie des Espagnols, il les força d'ajourner tous leurs plans d'attaque. Les états-généraux lui donnè-

rent une marque éclatante de reconnaissance, en accordant à son fils Guillaume, âgé de cinq ans, la survivance de toutes ses terres. Frédéric prit, en 1632, Rotterdam, Venlo, Strale et Maëstricht; il entra à la vue de trois armées, et s'avançaient au secours de ce pays. L'année suivante, il s'empara de Rhinberg, et battit les Espagnols devant le fort Philippine, dont ils vèrent le siège. Il avait senti l'utilité de s'allier avec la France, et d'achever de chasser les Espagnols du Pays-Bas. Mais, piqué du refus du cardinal de Richelieu, qui l'avait dépourvu de sa principauté d'Orange, il ne seconda pas, comme il le pouvait, nos généraux, qui furent obligés d'abandonner leurs conquêtes faute de munitions et de vivres. Le cardinal crut devoir dissimuler son mécontentement, et finit par ramener le prince d'Orange, en lui procurant le titre de lieutenant-général, au lieu de celui de lieutenant. En 1637, Frédéric reprit, dans le mois de Breda, qui, douze ans auparavant, avait coûté tant de sang, la ville d'Orange, l'un des plus grands ports de l'Europe (V. Ambr. SEPTIER). Enfin il ne cessa de remporter des avantages sur les Espagnols, que les amiraux hollandais détruisaient leurs flottes (V. J. SEPTIER). Cette suite continuelle de succès força la cour d'Espagne de reconnaître l'indépendance des Provinces-Unies. Mais Frédéric n'eut pas la satisfaction de jouir d'une paix durable par tant de travaux. Il mourut pendant la tenue du congrès de Münster, le 14 mars 1647, et fut enterré avec pompe. Moins ambitieux que Maurice, ce prince n'eut jamais aucune crainte aux

(1) Cette terre appartient aujourd'hui à M. le comte de Conzartel-Péché, membre de la chambre des députés.

sur ses projets d'assurer la sou-
 veraineté à ses enfants. Moins grand
 seigneur que son frère, il était plus
 diligent, et fut plus constamment
 vaillant. Avare du sang des soldats,
 occupé sans cesse de veiller à leurs
 intérêts, il en était chéri comme un
 père. Doué d'un caractère modeste,
 humble même, il avait des connais-
 sances très-étendues, et recherchait
 la société des hommes instruits. Il
 est l'auteur des *Mémoires* estimés (de
 1611 à 1646), Amsterdam, 1733,
 2 vol. — Isaac Beausobre en fut l'éditeur.
 1744. — *Dict. des anonymes*, par
 Barbier (1). La *Vie* du prince
 Frédéric-Henri a été publiée en holl.,
 J. Commelin, Amsterdam, 1651,
 traduite en français, ibid., 1656,
 1 vol. — GUILLAUME, fils de Frédéric-
 Henri, lui succéda dans la dignité
 de stadhouder; il mourut, le 6 no-
 vembre 1650, de la petite vérole,
 âgé de vingt quatre ans. Ce prince
 se fit épouser Henriette-Marie, fille
 de l'infortuné Charles I^{er}. Il la laissa
 sans enfant d'un fils, qui monta sur le
 trône d'Angleterre (V. GUILLAUME
 II, 1689). — W—s.

DOBETTO (L'). V. TURCHI
 Alexandre).

ORCAGNA (BERNARD), peintre
 florentin, du quatorzième siècle,
 fils de Cione, habile orfèvre,
 connu par les bas-reliefs en argent,
 et surtout par le travail, dont il orna
 l'orgue de St.-J.-B. à Florence. Ber-
 nard sortait de l'école de Buffalmacco,
 et il égala la renommée. On con-
 naît de lui une fresque représentant
 l'Enfer, qu'il a peinte dans le Campo-
 santo de Pise. Mais son plus beau

titre de gloire est d'avoir été le maî-
 tre de son frère André ORCAGNA,
 qui naquit à Florence, en 1329. Cet
 habile artiste apprit la sculpture
 d'André Pisano, la peinture d'A-
 gnolo Gaddi et de son frère, et l'ar-
 chitecture des monuments laissés par
 le Giotto, Arnolfo di Lapo, et autres
 architectes italiens célèbres. Il réussit
 à tel point dans les trois arts du
 dessin, surtout en celui de l'archi-
 tecture, qu'il était regardé, de son
 temps, comme un prodige. Il est
 connu parmi les architectes pour
 avoir substitué aux ogives du gothi-
 que, les voûtes à plein cintre, ainsi
 qu'on le voit encore dans la *loge de
 Lanzi* à Florence, élevée sur ses
 dessins, et qu'il a ornée de sculp-
 tures représentant les *Vertus théolo-
 gales et cardinales*. Michel-Ange
 estimait beaucoup cet édifice. Le
 grand duc Côme I^{er}. lui ayant de-
 mandé un dessin pour le palais des
 magistrats, Michel-Ange répondit
 qu'il fallait continuer la loge d'Orca-
 gna autour de la place, attendu qu'il
 ne connaissait rien de supérieur;
 mais le prince fut effrayé par la dé-
 pense, et ne donna aucune suite à
 ce projet. En société avec son frère,
 Orcagna peignit le *Paradis* dans la
 chapelle Strozzi de Sainte-Marie-
 Nouvelle, et en face de l'*Enfer*. Ils
 reproduisirent, dans ces deux vastes
 compositions, les inventions du Dan-
 te, qui jouissaient alors de toute
 leur renommée. André les répéta
 encore, et les traita en poète avec
 plus de succès et d'une meilleure
 méthode, dans l'église de Sainte-
 Croix; il mit parmi les réprouvés
 les portraits de ses ennemis, et ceux
 de ses bienfaiteurs parmi les élus.
 Ce furent lui et son frère qui donnè-
 rent les premiers cet exemple, qui fut
 imité aussitôt à Bologne, à Tolen-

(1) Ses *Mémoires* sont entièrement militaires; on
 voit tout ce que c'était le prince lui-même qui
 les composa, et il était très en état de le faire;
 mais comme il avait remis ses matériaux à un of-
 ficier, pour éviter le ridicule attaché
 à un général d'armée.

tino, et à l'abbaye del Sesto, dans le Frioul, ainsi que dans plusieurs autres endroits. Il n'existe plus qu'un petit nombre de ses tableaux : celui de la chapelle Strozzi, où l'on aperçoit encore son nom, abonde en figures et en épisodes. Dans toutes ses compositions, on remarque de la fécondité dans l'invention, et une intention vive et spirituelle, malgré l'irrégularité de l'ordonnance, et la sécheresse de l'exécution. Il sortit de son école une foule de disciples habiles, parmi lesquels on distingue Mariotto, son neveu, Bernardo Nello, et surtout François Traini. Dans la sculpture, il ne s'éleva pas au-dessus de son maître André Pisano; mais ses ouvrages égalent ceux des meilleurs sculpteurs de son temps. On a vu le cas que Michel-Auge faisait d'Orcagna comme architecte. Le Musée du Louvre possède de ce maître un tableau peint sur bois, et tiré de la cathédrale de Pise; il représente les *Obsèques d'un saint*, que l'on croit être saint Bernard. Orcagna mourut à Florence, en 1389. — Un troisième fils de Cione, nommé Jacques, cultiva aussi la peinture, et fut de même plus connu sous le nom d'Orcagna. P—s.

ORCHAMPS (CLAUDE D'), général de l'ordre des Minimes, né, en 1595, à Besançon, d'une famille patricienne, embrassa jeune la règle de saint François de Paule, se distingua bientôt par son talent pour la chaire, et prêcha avec applaudissement dans les principales villes de Bourgogne, de Savoie et d'Italie. Il remplit les différents emplois de son ordre, et en fut nommé supérieur-général en 1655. S'étant rendu en Espagne pour faire la visite des établissements que l'ordre y possédait, il tomba malade à Madrid, et y mou-

rut le 11 juin 1658. Philippe III, qui honorait le P. d'Orchamps d'une estime particulière, assista à ses obsèques, une torche à la main. Ce respectable religieux a publié: *Les Perfections royales d'un jeune prince*, Lyon, 1651, in-4°. Le style de ce livre a vieilli; mais le fonds en est excellent. (V. LALLEMANDET). W—s.

ORCHAN. V. ORKHAN.

ORDELAFFI (CECCO), fut souverain de Forli en Romagne, au commencement du XIV^e. siècle. Dès la fin du siècle précédent, les Ordelaffi, seigneurs de quelques châteaux dans le voisinage de cette ville, s'étaient distingués à la tête de la faction gibeline, dans les guerres de la Romagne. Trois frères, nommés Scarpetta, Pino et Barthélemi, formés aux armes, à l'école du comte Guido de Montefeltro, furent chargés du gouvernement de la ville de Forli, et de la conduite des armées de cette république. Mais le roi Robert de Naples, s'étant fait donner, par le pape Clément V, l'autorité qu'avait le Saint-Siège sur la Romagne, attaqua Forli, en 1310, en rasa les fortifications, en exila les Gibelins, et retint dans les prisons les trois frères que l'on vient de nommer. Cependant, cette famille parut devenir plus chère au peuple, par la persécution même qu'elle avait éprouvée. Le 2 sept. 1315, Cecco Ordelaffi vint à bout de s'introduire à Forli, caché dans un tonneau. Dès qu'il fut au milieu de la ville, il rassembla ses partisans : à leur tête, il surprit les Guelfes, qu'il chassa de la ville, et se fit déclarer, par le peuple, capitaine perpétuel de Forli. Sous ce titre, il gouverna sa patrie avec assez de bonheur et de gloire, jusqu'en 1331, qu'il mourut d'une chute de cheval. Son frère

François lui succéda. — François Ordelaffi fut un des plus intrépides et des plus valeureux guerriers qu'ait produits l'Italie. Il fut appelé, dès la première année de son règne, à se défendre contre le cardinal légat Bertrand de Poret, déjà maître de toute la Romagne, de Bologne, et d'une grande partie de la Lombardie. Ordelaffi fut obligé de lui remettre Forli par capitulation, le 26 mars 1332, et de se retirer à Forlimpopoli ; mais, après que ce légat eut été défait à Ferrare, le 14 avril 1333, Ordelaffi, qui avait combattu dans son armée, et qui avait été fait prisonnier par les marquis d'Este, fut renvoyé sans rançon par ceux-ci en Romagne. Revenu dans Forli, caché sous un char de foin, il chassa de sa patrie les Guelfes et la garnit en pontificale ; et, le 19 sept. 1333, il fut de nouveau proclamé capitaine, et son règne dura vingt-deux ans. Ordelaffi conserva glorieusement la souveraineté qu'il avait reconquise, jusqu'en 1355, que le pape Grégoire VI résolut de soumettre les princes feudataires du Saint-Siège, et qu'il envoya en Italie le cardinal Albornoz avec des forces imposantes. Ordelaffi rechercha aussitôt l'alliance des princes ses voisins, dont auparavant il avait été jaloux. Les Visconti de Faenza, les Malatesti de Pesaro, les Mogliano de Fermo, firent avec lui une ligne pour se défendre en commun. Cependant le pape réussit, tantôt par des victoires, tantôt par des négociations, à braver cette ligne. François Ordelaffi resta seul exposé aux attaques de son redoutable ennemi. Lorsqu'il lui proposa de traiter, il répondit : « Je soutiendrai d'abord un siège dans Forlimpopoli, dans Césène, et dans chacun de mes chi-

» teaux ; quand je les aurai perdus
 » je défendrai les murs de Forli, et
 » ensuite ses rues, ses places, et
 » mon palais, et la dernière tour de
 » mon palais, plutôt que de consen-
 » tir à céder de moi-même rien de
 » ce qui est à moi. » Non-seulement
 François Ordelaffi tint parole ; il
 trouva encore dans Cia (ou Marzia
 des Ubaldini, sa femme, un coura-
 ge non moins énergique que le sien
 il lui confia la défense de Césène
 avec deux cents cavaliers, et autant
 de fantassins : Cia, attaquée par une
 armée dix fois supérieure à la sienne
 défendit chaque pouce de terrain
 elle ne déposa la cuirasse ni le jour
 ni la nuit, jusqu'à ce qu'elle fût ré-
 duite dans une tour déjà entièrement
 minée par dessous. Ses soldats li
 contraignirent alors de se rendre au
 légat avec ses enfants, qui étaient
 enfermés avec elle. Cia dressa la ca-
 pitulation, par laquelle elle assura la
 liberté des compagnons d'armes qu'
 l'avaient défendue, tandis qu'elle se
 soumit elle-même à une dure capti-
 vité. Elle rendit Césène, le 21 juin
 1357. François Ordelaffi, abandon-
 né de tout allié, et dépourvu de
 tout secours, parvint à se défendre
 deux ans encore ; il fut enfin
 obligé de rendre Forli au légat, le
 4 juillet 1359. Mais il ne put se
 soumettre à vivre en particulier
 après avoir été prince : il recommen-
 ça la guerre, en condottière
 et il commanda plusieurs expé-
 ditions des Gibelins en Romagne
 De cette manière, s'il ne recouvra
 pas sa principauté, il soutint du
 moins le zèle de ses partisans ; et
 lorsqu'il mourut à Venise, en 1374,
 laissant quatre fils et un neveu, sa
 famille, quoique réduite à une grande
 pauvreté, n'avait point perdu l'es-
 pérance de régner encore. S. S.—

ORDELAFFI (SINIBALD), fils aîné du précédent, gouverna pendant dix ans, jusqu'en 1385. Dès l'année qui suivit la mort de François, il secoua la domination de l'Eglise, rappela les Ordelaffi, et leur rendit la souveraineté. Sinibald fut proclamé capitaine perpétuel et seigneur de sa patrie; et il fut admis dans l'alliance des Florentins, qui, cruellement trahis par Grégoire XI, avaient fait révolter tous les états de l'Eglise contre le pape. Le grand schisme d'Occident, qui éclata en 1378, donna aux vassaux de l'Eglise les moyens de s'établir plus solidement dans leurs principautés. Sinibald des Ordelaffi, après avoir épousé Blanche des Malatesti, fut, en 1379, reconnu par le pape Urbain VI, comme vicaire du Saint-Siège à Forli, moyennant un léger tribut. Mais après avoir fait prospérer ses états, il fut enlevé dans son palais par deux de ses neveux, nommés Cecco et Pino, le 13 décembre 1385, et jeté dans une obscure prison, où il mourut; et les deux traîtres qui l'avaient dépouillé, régnèrent ensemble à sa place. — Pino 1^{er}. et Cecco II **ORDELAFFI** firent oublier leur crime par un gouvernement assez équitable. Pino s'était fait aimer par son affabilité et sa libéralité: il avait aussi acquis une grande réputation de bravoure, soit dans une guerre contre le prince de Rimini, soit en défendant ses états contre les compagnies d'aventuriers qui ravageaient l'Italie. Pino étant mort le 19 juillet 1401, Cecco, son frère, demeura seul seigneur de Forli, jusqu'au 8 sept. 1405, qu'il mourut, laissant un fils en bas âge, nommé Antoine. Dès l'an 1390, les deux Ordelaffi avaient été confirmés dans leur principauté par une bulle de Boniface IX. S. S—1.

ORDELAFFI (GEORGE) fut souverain de Forli, de 1410 à 1422. Antoine était encore enfant, lorsque Cecco II mourut; et le peuple de Forli, qui, selon quelques historiens, avait fait périr ce prince, déjà accablé par une longue maladie, ne voulut pas se soumettre long-temps à son fils: il rétablit l'ancien gouvernement républicain, avec un gonfalonier et des prieurs; et, après avoir soutenu une guerre contre le légat de Bologne, il fit reconnaître son indépendance par l'Eglise. Mais ensuite ce même légat, Balthazar Cossa, s'empara de Forli par surprise, et y bâtit une forteresse, pour tenir la ville asservie. Les chefs de la maison Ordelaffi furent alors exilés de Forli par l'Eglise. George, le plus distingué d'entre eux, profita des guerres où Jean XXIII était engagé, pour surprendre Forlimpopoli, au mois de janvier 1410, et Forli, le 7 juin de l'année suivante. Il rentra dans ces deux villes, avec Antoine, fils du précédent seigneur, avec lequel il déclara vouloir partager la souveraineté. Mais avant que deux mois fussent écoulés, il regretta d'avoir admis un compagnon sur le trône; il le fit enfermer dans la citadelle, et l'envoya ensuite prisonnier à Imola, chez Louis des Alidosi, son beau-père. Il obtint, le 25 juin 1418, une bulle du pape Martin V, qui le confirmait dans la souveraineté de Forli, qu'il conserva jusqu'au 25 janvier 1422, époque de sa mort. — Son fils unique, Théobald des **ORDELAFFI**, n'était âgé que de neuf ans, lorsque sa mère, Lucrèce des Alidosi, fut nommée régente. Entourée de ses compatriotes d'Imola, elle leur accorda tous les emplois; elle favorisa aussi les Guelfes, anciens partisans de sa

famille, mais ennemis héréditaires des Ordelaffi, et elle rechercha l'alliance des Florentins. Pendant ce temps, Catherine Ordelaffi, sa belle-sœur, jalouse du pouvoir d'une étrangère, rassembla les anciens partisans de sa famille, et, les excitant à prendre les armes, chassa de Forli Lucrèce Alidosi, avec tous les citoyens d'Imola; elle rendit l'autorité aux Gibelins, et mit Forli sous la protection de Philippe-Marie Visconti, duc de Milan. Cette révolution causa une guerre entre le duc de Milan et la république Florentine. En 1424, Imola fut surprise par un général du duc de Milan : Louis Alidosi, prince de cette ville et père de Lucrèce, y fut fait prisonnier; et Antoine Ordelaffi, celui qui, depuis dix ans, était prisonnier dans la citadelle d'Imola, fut remis en liberté. Il revint alors à Forli, et il y fut mis à la tête du gouvernement. Sur ces entrefaites, Théobald et sa sœur moururent tous les deux de la peste, au mois de juillet 1425. Antoine n'avait plus de concurrent dans sa famille : mais la ville de Forli fut livrée au pape par le duc de Milan, le 12 mai 1426, par suite d'une paix entre le duc et les Florentins; et le pape Martin V envoya un lieutenant dans cette principauté. — Antoine Ordelaffi, que nous avons vu déjà trois fois seigneur de Forli, pour quelques semaines, après la mort de son père, en 1405; en commun avec George en 1410; et après Théobald, de 1425 à 1426; se retira dans Borgo. Lorsque, le 12 mai de cette dernière année, il fut obligé d'ouvrir sa capitale aux troupes de l'Église. Il vint à bout qu'un changement dans les dispositions de ses concitoyens lui fournît le moyen de recouvrer l'état de ses pères. Son attente ne fut pas

trompée : le 26 décembre 1433, les habitants de Forli prirent les armes firent prisonnier l'évêque de Traù gouverneur de leur ville, et ils rendirent la souveraineté à Antoine Ordelaffi. Ce prince se défendit près de trois ans contre les forces de l'Église. Il fut pourtant contraint de quitter Forli une quatrième fois, le 1^{er} juillet 1436, et de livrer sa ville à l'armée pontificale. Mais Antoine avec ses deux fils, alla chercher un refuge auprès du duc de Milan et de son général, Nicolas Piccinino. Il attendit une nouvelle guerre entre le duc et l'Église; et lorsque celle-ci eut éclaté, Piccinino le rétablit, le 26 mai 1438, dans sa principauté. Antoine Ordelaffi n'avait point de ses fréquentes calamités à ses propres défauts, mais à la disproportion qu'il y avait entre ses forces et la lutte de deux puissantes ligues qui partageaient toute l'Italie. Il montra du courage à supporter le revers, et de l'habileté comme de la persévérance à vaincre la fortune. Il mourut le 4 août 1448; ses deux fils lui succédèrent ensemble. S. S.—

ORDELAFFI (PINO II et CECCO III), fils d'Antoine, furent souverains de Forli, de 1448 à 1466 et 1480. Pour conserver leur petite principauté et s'affermir par des alliances avec les princes plus puissants les Ordelaffi faisaient le métier de condottieri : ils exerçaient ainsi leur sujets aux armes; ils se formaient une petite armée; et, après l'avoir maintenue aux dépens des états dont ils recevaient la solde, ils pouvaient aussi s'en servir eux-mêmes, s'ils venaient à être attaqués. Cecco de Ordelaffi fut pendant long-temps général des Vénitiens : fait prisonnier au mois d'octobre 1453, dans un combat contre le duc de Milan,

recontra sa liberté à la paix, l'année suivante. Il mourut, le 22 avril 1466, après une longue maladie. Son frère Pino, après avoir été de nouveau investi de ses états par le pape Paul II, se mit à la solde du duc de Milan. En même temps, il rappela tous les habitants de Forli qui avaient été exilés par ses prédécesseurs; et, comme les haines de parti étaient enfin éteintes, il voulut mettre un terme aux vengeances. Il rebâtit ensuite plusieurs des bourgades et des forteresses de ses états, qui avaient été ruinées dans les guerres précédentes. C'était l'époque où tous les princes d'Italie rivalisaient entre eux par leur magnificence et par la protection qu'ils accordaient aux beaux-arts. Pino des Ordelaïff ne demeura point inférieur à ses contemporains. Tandis qu'il rebâtissait Forlimpopoli, Saturaco, Rocca d'Ernice, qu'il relevait les murs de Forli, et qu'il y joignait une citadelle, il fonda aussi dans cette ville un palais, qu'il orna magnifiquement de tableaux et de statues, et donna de brillants encouragements aux artistes les plus distingués de l'Italie. Pino mourut, en 1480, sans enfants légitimes; mais son bâtard, Sinibald II, avait été reconnu par le pape, dès l'année 1473, comme devant être son successeur.—Sinibald II des ORDELAÏFF fut le dernier prince de Forli. Quoique son droit à la succession de son père eût été reconnu par le pape, comme suzerain, et par le peuple de Forli, deux neveux de Pino, nés d'un mariage légitime, réclamèrent la succession de leur oncle. Leurs prétentions étaient soutenues par Galeotto Manfredi, seigneur de Faenza, frère de leur mère, et par le roi Ferdinand de Naples. Le comte

Jérôme Riario, neveu et favori de Sixte IV, se porta pour arbitre entre eux, et introduisit, sous ce prétexte, des troupes pontificales dans Forli. Il acheta de la veuve de Pino la possession de la citadelle; et, trompant également tous les prétendants, il dépouilla tous les Ordelaïff de leur héritage, et il se fit investir par Sixte IV de la principauté de Forli, qui fut ensuite enlevée à sa veuve, par César Borgia. La famille des Ordelaïff, chassée de Forli et de la Romagne, chercha un refuge à Venise, où elle suivit le métier des armes. S. S—1.

ORDERIC, OADRIC ou OLDERIC VITAL, naquit en Angleterre, dans l'année 1075. Sa famille était originaire d'Orléans. Son père, qui avait fait de bonnes études chez les Bénédictins, et qui conservait pour ces religieux beaucoup de respect et d'admiration, le conduisit en Normandie, le plaça, à l'âge de dix ans, dans l'abbaye de Saint-Évroul en Ouche (département de l'Orne), et paya pour sa dot et son instruction trente marcs d'argent. Ce père lui-même, devenu veuf, embrassa l'état ecclésiastique, et se fit moine à Saint-Évroul. Orderic prit l'habit monastique à onze ans; il en avait seize quand il parvint au sous-diaconat; et en 1107, à l'âge de trente-trois ans, il fut ordonné prêtre par Serlon d'Orgeres, alors évêque de Séez. Ce laborieux écrivain mourut simple religieux, après l'année 1141, puisqu'il a conduit son Histoire jusqu'à cette époque. Ce fut par ordre de Roger, abbé de Saint-Évroul, qu'Orderic Vital entreprit, au milieu des plus grandes difficultés, d'écrire son *Histoire*, plus *ecclésiastique* que civile, qui commence par la vie de Jésus-Christ, extraite des qua-

listes. Il ajouta quelques
 l'il tira de sources moins
 Sa chronologie diffère en
 celle qui depuis a été adop-
 teurs chrétiens. Il a pris
 pour guides Eusèbe
 , saint Jérôme, Paul Oro-
 de Séville, et surtout le
 Bède. L'Histoire ecclésias-
 tique est divisée en trois
 tout la première contient
 s, la seconde quatre, et la
 sept. Le cinquième et le
 sixième renferment beaucoup
 , souvent minutieux, sur
 e Saint-Évroul, qu'il habi-
 affectionnait particulière-
 ment pour l'histoire de laquelle
 eux devaient être plus
 et plus faciles à exploiter.
 La plus importante pour
 la troisième, dans laquelle
 assement il existe quelques
 et regrettables, telles que
 e d'Angleterre par les Nor-
 mans son neuvième livre,
 vers 1135, il se plaint de
 tante ans, il éprouve déjà,
 ités de la vieillesse; de ce
 que de copistes pour écri-
 l'aurait à dicter, et de ce
 orcé de finir brusquement
 ge. Son Histoire est ter-
 ré des détails sur sa pro-
 le bon religieux cite avec
 ouvrages qu'il a consultés;
 mais ses travaux, si pé-
 nible, qu'avec la plus gran-
 tie. « Je parlerai sans flat-
 tit-il, de Guillaume, des
 et des Normands. Je n'at-
 e récompense de qui que ce
 je ne brigue pas plus la fa-
 s vainqueurs que celle des
 . » On rencontre quelques
 vers latins dans les treize
 Orderic Vital: elles sont,

comme toute la poésie de ces temps
 barbares, au-dessous du médiocre.
 Il est fâcheux que l'auteur n'ait eu
 à sa disposition que peu de bons do-
 cuments. Aussi trouve-t-on beau-
 coup d'inexactitudes, et nulle dis-
 cussion, aucune critique, dans ses
 annales, d'ailleurs mal classées. Le
 style est celui du temps, souvent
 plat, et quelquefois emphatique.
 Toutefois l'Histoire ecclésiastique
 d'Orderic est très-importante, sur-
 tout pour les derniers livres, dans
 lesquels il rapporte plusieurs événe-
 ments contemporains, et même une
 foule de faits plus ou moins intéres-
 sants, que l'on chercherait vainement
 ailleurs, et qui sont du plus grand
 prix pour quiconque veut connai-
 tre à fond l'histoire de Normandie,
 de France et d'Angleterre, à une
 époque où les historiens étaient ra-
 res. Voici le titre de l'ouvrage, co-
 pié sur le manuscrit autographe que
 nous avons eu l'avantage de sauver
 d'une destruction prochaine: *Orderi-
 cici Vitalis, Angli, monachi Uti-
 cens, Historia ecclesiastica*. Cet
 ouvrage a été recueilli en son entier
 dans la collection latine des écrivains
 de l'Histoire de Normandie, publiée
 par Duchesne, qui le fit imprimer à
 Paris, en un vol. in-fol., 1619. On
 conservait à Rouen, à l'abbaye de
 Saint-Ouen, des matériaux précieux,
 rassemblés par D. Guillaume Bessin,
 religieux de cette abbaye, pour une
 nouvelle édition d'Orderic, qu'il
 préparait, et à laquelle il avait ap-
 porté tous ses soins avec François-
 Charles Dujardin, prieur de Saint-
 Évroul. Ce dernier fit avec soin
 (en 1722), la collation du texte
 imprimé par Duchesne, et celui
 du texte contenu dans le manuscrit
 autographe. Behourt, libraire à
 Rouen, devait publier cette nou-

velle édition des écrivains de l'histoire de Normandie; et Dujardin avait aussi collationné, sur les vieux manuscrits que possédait alors Saint-Évroul, et qui depuis furent transférés à Paris, les textes de Dudon, doyen de Saint-Quentin, de Guillaume, abbé de Jumièges, etc., lesquels forment, avec Orderic Vital, la presque-totalité de la collection de Duchesne. Ces travaux, peut-être perdus, ce projet d'édition corrigée, resté sans résultat, sont d'autant plus regrettables que Duchesne lui-même convient qu'il n'a publié son Orderic, que sur une copie que possédait Bigot, dont les manuscrits précieux ont depuis passé à la bibliothèque du roi. Malheureusement Duchesne n'eut pas communication d'un manuscrit d'Orderic Vital, qui était conservé à l'abbaye de Saint-Évroul. Ce manuscrit, du douzième siècle, de proportion in-4°, regardé avec raison comme autographe, parce que l'écriture en est fort médiocre, et le vélin très-commun et sans ornements, et parce que c'était l'opinion de l'abbaye, consignée à diverses époques dans ses catalogues et dans ses annales; ce manuscrit, très-important quoiqu'il soit incomplet, avait été enterré parmi des monceaux de parchemins poudreux, la plupart sans valeur, au fond d'une des salles du ci-devant district de Laigle, dans le territoire duquel l'abbaye de Saint-Évroul était située. L'auteur de cet article l'avait cherché long-temps, et le croyait perdu. Il eut le bonheur, après beaucoup de recherches, de retrouver ce trésor littéraire, que sa mauvaise apparence avait sans doute sauvé; et il s'empressa de le placer, dans l'été de 1799, à la bibliothèque de l'école centrale de l'Orne, dont il était le

conservateur. Ce manuscrit d'une collection fort composée aujourd'hui la bibliothèque de la ville d'Alençon. On dit que ce manuscrit est incomplet; en effet, il n'y en a plus que le premier; le reste était perdu avant la suppression de Saint-Évroul, déterminés à le faire recopier, mais n'ont même été reliés avec si peu de soin, qu'il y a eu des transpositions de feuillets. Ce volume, de 120 pages, commence à la fin du septième, dont il ne reste que 8 pages du septième, et tout le huitième manquent; il reprend au commencement du neuvième, qui est complet en entier, et il continue jusqu'au treizième et dernier. Il y a une petite lacune à la fin du septième, perte de deux feuillets qui maient la vie de l'auteur, qu'on possède du manuscrit autographe d'Orderic Vital, depuis l'an 688 jusqu'en 842, un fragment considérable de tout ce qu'il y a de plus intéressant dans l'ouvrage, à l'exception de la conquête de l'Angleterre, de l'invasion des Normands, leur établissement dans la Bretagne, la défaite des Sarrasins, Charles-Martel, le siècle de Charlemagne, et les faits remarquables de l'histoire de Normandie. Au commencement du douzième siècle, un moine de Saint-Évroul copia, en 4 volumes, ce manuscrit original, alors que ce manuscrit était probablement complet; dont parlait un catalogue vers la moitié du douzième siècle, et qui formait 4 volumes, l'autographe qui subsiste est vraisemblablement le premier. Les quatre nouveaux volumes ont été dispersés. Dujardin

saint-Evroul, en 1717, assure
 ment que les deux premiers
 volumes se trouvaient à Rouen,
 la bibliothèque de l'abbaye de
 Oum, et les deux autres dans
 de l'abbaye de Saint-Maur de
 lefeuille ou Glanfeuil sur Loire.
 était encore une autre copie,
 ipète à la vérité, du manus-
 uographe d'Orderic : elle ap-
 ant à Coaslin de Cambout,
 de Metz, lequel en fit présent,
 quatre mille autres manuscrits,
 égiens de Saint-Germain-des-
 qu'il placèrent dans la nou-
 bliothèque qu'ils firent bâtir
 vement du siècle dernier,
 appelaient la bibliothèque de
 égation. Il y a lieu de croire
 anuscrit périt dans l'incen-
 dévora une grande partie
 asses littéraires de Saint-
 -des - Prés, dans la nuit
 du 20 août 1794. Indé-
 ent de la publication en-
 eiqu'incorrecte, faite par
 M. Brial, ancien bénédic-
 t, un bon extrait de l'His-
 deric Vital, dans le tome
 ecueil des historiens de
 abbé de Saint-Léger (Mer-
 vait avec raison qu'il « se-
 a desirer que l'on en don-
 édition plus exacte que
 Du Mesne. » L'auteur de
 a rassemblé beaucoup de
 pour cette nouvelle édi-
 surtout collationné avec le
 d soin le manuscrit auto-
 t les imprimés ; mais au-
 les ouvrages d'érudition,
 latin, ne sont pas faciles
 et un particulier n'en peut
 l'entreprise. D—B—S.
 AIRE CLAUDE-NICOLAS),
 e, était né, vers 1736, à
 parents qui remplissaient

avec honneur des charges dans l'ad-
 ministration et les tribunaux de cette
 ville. Après avoir terminé ses étu-
 des, il fut admis dans la congréga-
 tion de l'Oratoire, où il professa,
 quelques années, les humanités dans
 différents collèges. La délicatesse de
 sa santé l'ayant obligé de renoncer à
 l'enseignement, il fut pourvu d'un
 canonicat du chapitre de Riom, et
 rien ne l'empêcha plus de se livrer à
 son goût pour les sciences. L'Auver-
 gne offrant plus qu'aucune autre
 province de France, des sujets d'ob-
 servation au naturaliste, il profita
 de son séjour à Riom pour former
 un herbier, et pour recueillir, dans
 ses excursions sur les montagnes
 voisines, des échantillons de pro-
 duits volcaniques, qu'il classa d'une
 manière lumineuse. Malgré sa mo-
 destie, la rapidité de ses progrès
 le fit bientôt connaître, et il fut
 choisi pour montrer les éléments
 de l'histoire naturelle à Mesdames
 de France, qui le récompensèrent
 de ses soins par une pension sur leur
 cassette. Ayant refusé de prêter le
 serment exigé des ecclésiastiques, il
 fut déporté, en 1793; et, après avoir
 traversé la Suisse et l'Allemagne, il
 se retira en Angleterre, où le célèbre
 Wil. Hamilton l'accueillit avec beau-
 coup de bienveillance (Voy. HAM-
 MILTON, XIX, 365). Il profita, en
 1802, de la permission qui lui fut
 accordée de rentrer en France, et
 fut nommé, peu après, bibliothé-
 caire de la ville de Clermont. Il est
 mort en cette ville, le 15 août 1809,
 dans un âge avancé. Il a laissé, en
 manuscrit, plusieurs ouvrages, en-
 tre autres une *Statistique de l'Au-
 vergne*, dont la publication pro-
 chaine a été annoncée. Il était déjà
 connu avantageusement par l'*His-
 toire naturelle des volcans*, com-

prenant les volcans sousmarins, ceux de boue et autres phénomènes analogues, Paris, 1802, in-8°. Cet ouvrage, regardé comme élémentaire dans cette partie, est orné d'une mappemonde volcanique, très-intéressante, gravée par Tardieu. Il avait déjà paru, l'année précédente, à Londres, en anglais; mais l'édition française est augmentée de plusieurs remarques tirées des journaux scientifiques : l'auteur y a conservé la dédicace à Hamilton, mort avant la publication de l'ouvrage en français, comme un témoignage de sa vénération pour la mémoire de cet illustre protecteur des sciences. Ce livre présente une théorie, fondée sur les faits, de la formation des volcans, et des différents accidents qui accompagnent ce terrible phénomène. On y trouve en outre des remarques sur les volcans les plus connus, tirées des voyageurs et des naturalistes qui les ont visités à différentes époques. W—s.

OREFICE (PIERRE) peintre, connu sous le nom de *Pietro di Cosimo*, parce qu'il fut élève de Cosimo Rosselli, naquit à Florence vers l'an 1441. Les rares dispositions qu'il montrait pour la peinture engagèrent son maître à l'employer dans l'exécution des fresques de la chapelle de Sixte IV, au Vatican, dont ce pape l'avait chargé. Les preuves de talent que Pierre y donna, le placèrent au premier rang des peintres de cette époque; et le duc de Valentinois, fils d'Alexandre VI, voulut avoir son portrait de sa main. De retour à Florence, il peignit pour quelques particuliers quelques beaux tableaux qui lui obtinrent, du gouvernement, des travaux publics, où il fit briller son génie. Il peignit pour l'église du St.-Esprit une *Visitation*, dans laquelle

on remarque plusieurs Saints, dignes des plus grandes; dans celle des Serpents, il voit de lui une *Vierge et de tous les Saints, qu'éclatent les rayons du Saint-Esprit*, il sent sa science du dessin, de sa couleur et la riche invention. C'est dans le dessin tout qu'il se montre supérieur; il avait une couleur excellente; ses figures étaient d'un fini qui surpassait de celui de Léonard, dont la manière le séduisit et qu'il imitait avec un rare succès. Mais rien n'égalait la fougue de son imagination; et l'on a pu difficilement concilier avec le soin qu'il apportait à ses ouvrages. D'un caractère sombre et mélancolique, il ne se livrait qu'à des sujets lugubres, et il excellait à représenter la souffrance. Dans sa bizarrerie il ne souffrit personne autour de lui, quoiqu'agé de quatre-vingt ans, se refusait à tous les soins de la vie. Il trouva mort, dans sa maison, le 1521. Il se rendit célèbre par une mascarade qu'il inventa pour le carnaval, et qui représentait le *Triomphe de la Mort*. On prétend que cette bizarre invention fut dans laquelle André del Sarto fut son élève, l'aida, et fut la cause de sa ruine au retour de la famille Médicis, qui, à cette époque, fut exilée de Florence. Le Louvre possède de ce maître un tableau estimé, représentant la *Visitation de la Vierge*. Ce tableau, peint sur bois, avait été peint qu'en 1746, dans une chapelle de l'église supprimée de San Spirito et San Francisco della Costanza, et depuis dans la Focaccia, ou salle des étrangers de la même église. Ce n'est qu'en 1814

tie, pour la première fois, expositions du musée du Louvre. — P—s.

OREGIO (Le cardinal AUGUSTIN), l'un des plus célèbres théologiens de son temps, mérita son élévation qu'à ses talents. Né, en 1577, dans une famille pauvre, à Sainte-Sophie, sur les confins de la Toscane et de la Romagne (1), il fut admis à Rome, à l'âge de dix-sept ans, et y continua ses études. Il fut exposé, dans sa jeunesse, à de très-graves dangers que le cardinal Joseph en Egypte; et, à Rome, il s'y déroba par la nuit, qu'il obligea de passer une nuit dans la rue et sans vêtement. Le cardinal Bellarmine, informé de sa conduite qu'Oregio avait faite, sous une circonstance si critique, le plaça dans un collège de bons hommes, et l'y soutint par ses libéralités pendant plusieurs années. Oregio embrassa l'état ecclésiastique, et se distingua par ses profondes connaissances en sciences sacrées. Il fut chargé par le cardinal Barberin, alors légat, d'examiner l'opinion de saint Augustin sur l'immortalité de l'âme; ce fut à la prière de son protecteur, qu'il publia une dissertation intitulée : *Aristotelis de immortalitate animæ immortalis* (Bologne, 1621), dans laquelle il s'efforce de réfuter le philosophe du reproche d'athéisme. Le cardinal Barberin, au souverain pontificat d'Urbain VIII, se fit une fortune d'Oregio, dont

personne, mieux que lui, ne pouvait apprécier tous les genres de mérite : il lui donna d'abord un canonicat de Faenza; le décora, en 1634, de la pourpre romaine, et le nomma à l'archevêché de Bénévent. Oregio ne jouit que bien peu de temps de ces honneurs; il mourut, en 1635, dans sa ville épiscopale, à l'âge de cinquante-huit ans. On a de ce prélat des traités, *De Deo*, *De Trinitate*, *De Incarnatione*, *De Angelis*, *De opere sex dierum*, etc., imprimés séparément, et qui ont été long-temps suivis dans les séminaires d'Italie. Nicolas Oregio, son neveu, en a publié le recueil, Rome, 1637 et 1642, in-fol. On a reproché au P. Petau d'avoir tiré des ouvrages d'Oregio sa théologie dogmatique; mais le P. Oudin a réfuté solidement cette supposition de plagiat, par une *Dissertation*, insérée dans les *Mémoires de Trévoux*, juillet 1718, et dans le *Journal des Savants*, mars 1719. On trouve une *Notice* sur Oregio dans les *Additions* d'Oldoini aux *Vies* des papes et des cardinaux d'A. Chacon (*Voy. OLDOINI*). — W—s.

OREILLY (Le comte ALEXANDRE), général espagnol, né en Irlande, vers 1735, de parents catholiques, entra fort jeune au service d'Espagne, et fut sous-lieutenant dans le régiment d'Hibernie. Il fit, en Italie, une partie de la guerre de la succession d'Autriche, et reçut une blessure, dont il resta un peu boiteux le reste de sa vie. En 1757, il alla servir en Autriche, et fit deux campagnes contre les Prussiens, sous les ordres de Lascy, son compatriote. Il passa, en 1759, dans l'armée française, et s'y distingua tellement, que le maréchal de Broglie le recommanda au roi d'Espa-

Il n'est point d'été redouté, pendant son séjour à Rome, et à passer les jours de son frère, pauvre potier de terre (craquelé), mais ce fait est démenti par tout, y compris, et par Nic. Rossi (in.)

gne, son souverain, lorsqu'il retourna dans ce royaume. Cette recommandation lui valut le grade de lieutenant-colonel. Il servit, en cette qualité, dans la guerre peu glorieuse du Portugal, défendu par les Anglais : il y trouva néanmoins des occasions de se distinguer à la tête d'un corps de troupes légères, qui lui fut confié. Déjà Oreilly avait acquis la réputation de l'un des meilleurs officiers de l'armée espagnole. On le nomma brigadier des armées du roi, et l'on créa pour lui la place d'aide-major de l'exercice. Ce fut dans ces fonctions, qu'il forma l'infanterie espagnole aux exercices des troupes allemandes. A la paix, il fut créé maréchal-de-camp, et nommé commandant en second de la Havane, qui venait d'être rendue à l'Espagne par le traité de Fontainebleau. Il rétablit les fortifications de cette colonie, et revint en Espagne, où le roi le nomma inspecteur-général de son infanterie, et voulut assister aux manœuvres d'un camp dont il lui donna le commandement. Il l'envoya ensuite à la Nouvelle-Orléans, dont les habitants avaient peine à s'accoutumer au joug espagnol. Les moyens rigoureux qu'Oreilly employa pour les y soumettre, lui suscitèrent beaucoup d'ennemis. Il revint bientôt en Espagne, et y fut constamment soutenu par la faveur de Charles III, qui connaissait toute sa capacité, et ne pouvait pas oublier que ce général lui avait sauvé la vie dans la sédition de Madrid, en 1765 (V. CHARLES III, VIII, 153). Son crédit parvint ainsi au plus haut degré; et il avait d'ailleurs donné à l'armée espagnole, qui était restée depuis long-temps en arrière des autres nations de l'Europe, une nouvelle impulsion. On le chargea, en 1774,

du commandement de l'armée contre Alger. De grandes attaques lui furent confiées. Il partit avec une escadre de vaisseaux de ligne, et trois cents bâtiments de transport portaient une armée de dix mille hommes : mais cet immense convoi n'arriva pas en même temps, et ne recevant pas les bateaux parés pour une descente, Oreilly fut obligé, après une longue attente, et de peur de voir s'échouer, de débarquer dix mille hommes comme le marquis de La Romana avait ordre de s'établir pour protéger le débarquement de l'armée; mais, entraîné par les troupes, il s'avança jusqu'à ce qu'il eût rencontré l'ennemi très-nombreux, et qui s'était caché derrière des haies de figuiers. Les troupes espagnoles se battirent avec beaucoup de courage : elles perdirent beaucoup d'hommes ; et leur chef fut tué. Pendant ce temps, l'armée débarquait ; mais le premier échec ne permit pas de former les entreprises qui étaient proposées. Il fallut se retirer : et le général Oreilly conçut un plan que tous les officiers approuvèrent, mais qui mit point à exécution. Il montra partout avec une grande bravoure (son cheval avait été tué par un coup de feu), fut réduit à se retirer tristement en Espagne, où il revint, le 24 même année, à Barcelonne. Le temps nuisit beaucoup à sa santé, mais n'ôta rien à son courage. Ce prince le fit venir près de lui. Ce prince le fit d'abord d'une école militaire, qu'il fonda à Avila, puis au Port-S

Deilly eut été nommé commandant-général de l'Andalousie, et sur de Cadix, il déploya dans lui les talents d'un bon ins- et d'un administrateur ha- mais il essuya une disgrace e à la mort de Charles III (1788), et vécut depuis dans le, en Catalogne. Cependant es revers il avait conservé de réputation dans l'armée e; et après la mort du gé- ardos, en 1794, on ne vit qui pût mieux que lui di- guerre contre les Français. me au commandement de s Pyrénées Orientales, et mis en chemin pour s'y lorsqu'il mourut presque t dans un âge avancé. urs qu'éprouva ensuite le la Union, le firent regret- andant il est peu probable eût été plus heureux. Son permettait plus de sup- ardeau d'une guerre aussi quoiqu'il fût le maître et r des meilleurs officiers espagnole, il avait beau- nemis et d'envieux, dont abileté, et la flexibilité de ère doux et insinuant, n'a- le garantir, auprès d'une ne et toujours ombrageuse les étrangers. M—D J. ANA FRANCISCO), d'une lle de Truxillo, dans l'an- ugue, accompagna les Pi- erou, et s'attacha à Gon- rre. frere du fameux con- Gonzalez, dans le dessein le aussi célèbre que son r les avis d'un cacique de e de Conca, qui l'assurait barquant sur la rivière de l pénétrerait dans un pays r et en argent, résolut de

conquérir cette contrée non encore parcourue. Orellana suivit sa fortune. Arrêté par une des cataractes de la Conca, Gonzalez construisit un brigantin, dont il donna le com- mandement à Orellana, avec ordre de mouiller tous les soirs, et de se rendre à terre. Orellana obéit pen- dant quelques jours; bientôt em- porté par le courant, il fit, si l'on en croit Herrera, plus de trois cents lieues en trois jours, ce qui paraît fort exagéré, pour ne rien dire de plus. Ses gens le pressaient de re- tourner vers son chef, ou du moins de l'attendre; mais, l'ambition par- lant plus haut que le devoir, Orel- lana n'en fit rien. Tourmenté du desir de faire de nouvelles décou- vertes, et de parvenir dans l'opu- lente contrée, objet du voyage, il se laissa aller au cours du fleuve. Sa conduite fit des mécontents. Il les réduisit au silence par sa fermeté, et triompha de la révolte, dont les au- teurs furent punis. Le chef des sédi- tieux, Sanchez de Vascagas, fut aban- donné sur une rive déserte. Orellana avait alors quitté le Napo pour en- trer dans l'Amazonie. « Voici, dit-il à ses équipages étonnés de la magnifi- cence du fleuve, le grand canal qui joint la mer du Sud à la mer du Nord. Ne redoutons point ses ondes rapi- des; elles nous conduiront à la for- tune. » Promettre de l'or à des aven- turiers, c'est s'assurer de leur cou- rage et de leur fidélité; la soumis- sion la plus parfaite régna sur son bâtiment. Il continua de descendre le fleuve, en proie à la famine et aux attaques des sauvages, qui lui dis- putaient la nourriture qu'il venait chercher sur leurs rivages. Orellana, dans plusieurs rencontres, perdit un grand nombre de ses gens. Les peuplades du Machiparo et de

Saint-Jean se montrèrent les plus acharnées contre les Espagnols. Des femmes armées se présentèrent pour les combattre; et l'imagination romanesque du navigateur lui fit supposer que ces Amazones composaient seules une nation puissante sur les bords de la rivière. Il donna même à son retour un détail très-circonstancié de ce qui les concerne; mais comme cette nation est demeurée invisible pour tous les autres voyageurs, il est vraisemblable qu'elle n'a jamais eu d'existence que dans le cerveau d'Orellana. Les anciens historiens espagnols, qui accueillaient tout, n'ont pas manqué d'ajouter foi au conte merveilleux des Amazones; mais ces peuplades de femmes guerrières sont aujourd'hui reléguées au rang des fables. Après avoir continué de descendre le fleuve, la marée se fit sentir enfin; et, dans le mois d'août 1541, Orellana trouva un passage libre pour gagner la mer: il suivit la côte à sa gauche, doubla le cap du Nord, et arriva à la Trinidad, où il acheta un vaisseau, sur lequel il fit voile pour l'Espagne. Il y parla, en termes si pompeux et si exagérés, des pays qu'il avait parcourus, que Charles-Quint lui accorda des lettres-patentes pour y établir des colonies. Il repartit dans ce dessein, en 1549; mais cette fois la fortune le trahit complètement: une maladie contagieuse lui enleva un si grand nombre de ses gens, que de trois vaisseaux qu'il avait emmenés, il fut obligé d'en abandonner deux; il perdit bientôt après, sur la côte de Caracas, la seule barque qui lui restât, et succomba, en peu de jours, dans les mêmes parages, au désespoir que lui causait tant d'infortune. La relation d'Orellana est très-imparfaite;

nous ne connaissons qu du voyage, et nullement Zarate et Herrera les o et ces auteurs étaient d' propres à les tracer au géographie. Il faut rem. rellana ne navigua poi partie de l'Amazone qu du 72°. degré de longitu tale, depuis le conflue jusqu'à la source du hau dans les Andes; et com Marañon, ou l'Amazo tal, était connu dès 151 damine a eu raison d'av rellana n'était point le eût navigué sur ce fleu n'est pas moins certain premier Européen qui l ru depuis l'embouchur jusqu'à la mer, et qui : naître sa marche de l'o dans une direction presq à l'équateur: il peut do titre, revendiquer l'honr découverte, honneur q par tous les périls d'une longue qu'aventureuse; d'Orellana, dépouillé d ments fabuleux, n'en doi être considéré comme t les plus mémorables de c te époque de l'histoire d tion.

ORESME (NICOLAS premiers écrivains du q siècle, fut toujours clai nation normande, à l'ui Paris; et l'on doit accuei lecture d'Huet, qui dé comme le lieu de sa nais dé sur ce qu'on trouve fr le nom d'Oresme dans c à des dates très-ancienne

(1) C'est à tort que les auteurs c tiana le font naître à Baieux: auiva pays, il était du village d'Allemagne

En 1301, Nicolas Oresme fut en théologie de la faculté de Paris. Il devint, en 1355, grand-maître du collège de Navarre, où il enseigna, et y imprima un traité de physique, très-heureux aux études. Successeur de son père, archidiacre de Baieux, du chapitre de Ronen, trésorier de la Sainte-Chapelle de Paris, il se fit connaître au loin par ses connaissances en philosophie et en mathématiques, il fixa l'attention du pape Grégoire X, qui le donna pour précepteur à son fils, en 1360. Trois ans après, Oresme fut envoyé à la papauté par le pape Urbain V, à Avignon, où il fut en présence de tout le clergé. Il fit un discours très-harmonieux sur les dérèglements des princes. Cette harangue, insérée dans le *Trésor* de Mathias de Sicile, dans son livre des *Trésors de la vérité*, et réimprimée à Wittemberg, 1604, par Gesner, fit accuser Oresme d'hérésie. Mais il fut bientôt disculpé. Devenu roi, sous le nom de Charles V, le nomma évêque de Lisieux en 1377; ce prince rechercha ses conseils dans les matières de finance, et y déposa sous ses registres de la chambre des comptes. Oresme mourut de la libéralité du pape, son ancien précepteur, le 11 juillet 1382. Ses ouvrages sont : I. Une *Trilogie Ethique* ou *Morale*, entreprise par ordre de Charles V, Paris, 1488, in-fol. II. Un *Traité de la Politique* d'Aristote, 1489, 2 vol., in-fol. III. *Les Livres du Ciel* et du *Monde*, traduits du même auteur. IV. *Les Livres de l'une et de l'autre Vie*, traduits de Pétrarque, 1495. V. Un *Traité latin* sur

la *Communication des idiomes*. VI. Cent quinze Sermons, dont l'un, dirigé contre le changement des monnaies, a été inséré dans la *Bibliothèque des Pères*, et est attribué, sans fondement, par Gesner, à un Guillaume Oresme, frère ou neveu de Nicolas ; d'autres l'ont cru de Guillaume de St.-Amour (*Voy. le Mercure* d'octobre 1750). VII. Un Écrit assez singulier, imprimé par Martène et Durand, dans le neuvième volume de leur Collection des anciens écrivains et monuments ecclésiastiques, sous le titre de *Liber magistri Nicolai Oresme, de Anti-Christo ejusque ministris, ac de ejusdem adventu, signis propinquis simul ac remotis, quatuor continens particulas*. Goujet allègue contre l'attribution de ce livre à Oresme, que l'auteur dit, au chapitre xiv, qu'il s'est écoulé 1230 ou 1240 ans, depuis la promesse que Jésus-Christ fit aux apôtres, lors de l'ascension, ce qui suppose un temps antérieur à la naissance d'Oresme. Celui-ci composa encore, selon Nicole Gilles, un ouvrage où il soutenait l'opinion de l'immaculée conception de la Vierge; un Traité français de la sphère, et différents écrits contre les partisans de l'astrologie, écrits que Pic de la Mirandole honora de son suffrage. Launoy, Huet et Dupin font encore honneur à Oresme d'une Traduction de la Bible; mais rien n'appuie cette assertion, que l'ordre d'entreprendre cette tâche, donné par Charles V à l'évêque de Lisieux. La Bible dont il s'agit existe à la bibliothèque du Roi, et ne porte aucun nom d'auteur. Plusieurs motifs induiraient à croire qu'elle sortit plutôt de la plume de Raoul de Presles, qui nous apprend lui-même qu'il n'avait pas ~~avec~~ tous ses ouvrages.

B. Simon, dans son Histoire critique des versions du Nouveau-Testament, pense qu'on a bien pu mettre sur le compte d'Oresme, une traduction faite un siècle auparavant, par Guyart des Moulins, chanoine d'Aire: elle était achevée en 1294, mais elle ne fut mise au jour qu'en 1487, par ordre de Charles VIII (V. GUYART DES MOULINS). Au reste, ces versions de la Bible, en langue vulgaire, paraissent avoir été émises dans le but d'opposer un antidote à celles dont se servaient les Vaudois et autres novateurs.

D-B-s et F-T j.

ORESTE, tyran de Rome. V. AUGUSTULE, NEPOS, et ODOACRE.

ORESTILLE (LIVIE). V. CALIGULA.

ORFIREUS, ou plutôt ORFFYRÉ (JEAN-ERNEST-ELIE), mécanicien allemand, dont le véritable nom était Bessler (1), naquit, en 1680, non loin de Zittau, en Lusace, d'une famille pauvre. Il se livra d'abord aux sciences de la théologie et de la médecine; mais les mathématiques, et surtout la mécanique, finirent par lui faire oublier tout le reste: il s'essaya dès-lors dans la pratique de plusieurs arts, tels que la fonderie des métaux, la verrerie, l'art du tourneur, du fourbisseur, du vernisseur, l'horlogerie, la peinture, etc. Après avoir appris un peu de tous ces arts, il courut le monde pour les mettre en pratique: des aventures de diverses espèces se mêlèrent à ses travaux. Dès sa première

jeunesse la débauche faillit ruiner sa santé. Il parut dégoûté de la réglée, et entra dans un couvent de frère lai; mais un aussi vif, aussi mobile que lui ne put se conformer longtemps à la règle d'un cloître. Il se fut blessé, jeta le froc, et, dans les troupes autrichiennes, ne fut pas meilleur soldat que ne l'était avant: ayant déserté, il rencontra par hasard un homme tombé dans un puits, et l'en retira; par reconnaissance, l'homme sauvé, qui était un mystique, le prit chez lui, et dans ses opérations. Orffyré alors empirique, fit des curieuses, acquit de la réputation, et gagna beaucoup d'argent. Grand seigneur, voulant se faire en Italie, le choisit pour son compagnon de voyage. Ce fut dans ce pays, que notre mécanicien, dans la cuisine d'un couvent, broche tournant d'elle-même l'effet d'un mécanisme, sa première idée de son mouvement perpétuel, qui l'occupa tout le reste de sa vie. De retour à Prague, lia avec un jésuite qui méditait le même problème; à ce moment les hommes inventifs s'associaient avec un rabbin: tous trois mirent leurs idées en commun, mais sans succès. Cependant il fallut partir. Orffyré se rendit, en 1743, à Dresde, et y travailla dans un état modeste de compagnon, de menuisier, des menuisiers et des artisans. Ses goûts inconséquents conduisirent en Hollande et en Angleterre, où il revint à son état d'empirique et de charlatan. Il trouvait apparemment plus de succès à Chemin faisant, il travaillait à l'horlogerie. Retourné en Allemagne, il s'associa d'abord à des che-

(1) Ce nom d'Orffyré n'est que le mot Bessler, déguisé par un procédé sténographique assez commun, qui consiste à écrire de suite les 24 lettres de l'alphabet sur deux lignes, et à substituer à chacune des lettres du mot que l'on veut déguiser, celle qui lui correspond dans la ligne opposée: ainsi,

a	b	c	d	e	f	g	h	i	k	l	m	
n	o	p	q	r	s	t	u	v	w	x	y	z

ressors ; mais s'étant aperçu bien qu'il perdait son temps, il reprit l'idée favorite du mouvement perpétuel pour lequel il prétendait en avoir une vocation divine. En attendant l'exécution de son projet, il construisit des orgues ; au milieu de ce travail, il se livra à fréquents essais de son plan secret ; mais, comme ses expériences furent dispendieuses, il eut de nouveau recours à l'empirisme, ressource assurée pour lui dans les cas de besoin. Il fut assez heureux pour arriver dans la ville d'Annaberg la ville du bourguemestre Schulmann, obtint pour récompense la main de la personne qu'il avait traitée. Orffyré conduisit sa femme à Géra ; après avoir travaillé pendant longues années à sa machine merveilleuse, il l'exposa enfin, (1712), aux regards du public. Cette machine, qui excita beaucoup de curiosité et fit grand bruit, n'avait d'autre que deux pieds et demi de haut ; elle agissait successivement jusqu'à un diamètre de plus de douze pieds. Elle était avec ce mécanisme dans toutes les villes de Saxe ; et comme elle marchait *gratis*, il attira une foule de spectateurs, et fit naître de nombreuses conjectures de toute espèce : les sceptiques le regardèrent comme un charlatan, tandis que les incrédules en firent un tour de supercherie. Un maître d'école indiscret de Leipzig, écrivit dans une brochure, que le mouvement perpétuel d'Orffyré était une chose que la mécanique ne pouvait produire. Un cuisinier se prit probablement à propos de brochettes, se crut intéressé dans cette affaire, et paria, dans les gazettes, de mille écus, qu'Orffyré ne serait pas capable de faire aller sa machine quatre semaines de suite.

Orffyré se bornait à répondre dévotement à toutes les insinuations, que sa machine était une inspiration divine. L'affluence allait toujours augmentant, et devenait importune : pour la diminuer, quelqu'un lui conseilla d'exiger des curieux qu'ils déposeraient dans une boîte, un don quelconque au profit des pauvres. Ce moyen produisit son effet : l'importunité cessa ; cependant le gouvernement saxon, croyant devoir tirer quelque profit de l'invention d'un de ses sujets, y mit un impôt journalier de vingt sous. Indigné de cette fiscalité, Orffyré brisa sa machine, sans savoir que devenir. Il est à remarquer que, plus de dix ans après, on publia des procès-verbaux contenant les déclarations de sa servante, de sa femme et de six autres témoins, au sujet de son prétendu mouvement perpétuel. Ils déclarèrent tous que cette machine communiquait par des tuyaux ou conduits secrets, avec une roue pratiquée dans une autre chambre, et qu'une personne tournait sans cesse ; ils ajoutèrent qu'Orffyré leur avait fait prêter serment qu'ils garderaient le secret : la servante déclara même que son maître l'avait forcée, le pistolet sur la gorge, de lui jurer la plus grande discrétion. Il paraît douteux que ces procès-verbaux soient authentiques : le stratagème eût été trop grossier ; et l'on voit, dans les cabinets des amateurs de mécanique, des apparences de mouvement perpétuel, qui n'ont pas besoin d'un compère. Quoi qu'il en soit, au moment de ses embarras pécuniaires, en 1716, Orffyré appelé à Cassel, par l'électeur de Hesse, reçut le titre de conseiller de commerce, et obtint, au château de Weissenstein, un local pour sa demeure, et pour l'établissement de sa

machine. C'était le cas de publier son *Mouvement perpétuel triomphant*, Cassel, 1719, in-4°, en allemand et en latin. Orffyré ne laissait pas voir l'intérieur de sa machine : il demandait pour son secret 200,000 florins, et il se flattait de les obtenir du parlement d'Angleterre. Le célèbre 's Gravesande, invité par le landgrave à examiner cet appareil, en rendit compte à Newton par une lettre insérée dans le *Mercurius historicus*, sept. 1721. « Cette machine, lui dit-il, a quelque chose de surprenant, quand même ce serait une fourberie. . . . C'est un tambour d'environ quatorze pouces d'épaisseur, sur douze pieds de diamètre ; il est très-léger, étant fait de quelques planches assemblées par d'autres pièces de bois, de manière qu'on verrait l'intérieur de tous côtés sans une toile cirée qui couvre le tambour. Il est traversé d'un axe d'environ six pouces de diamètre, terminé par des axes de fer sur lesquels la machine tourne : j'ai examiné ces axes, et je suis très-persuadé qu'il n'y a rien en dehors qui contribue au mouvement de la machine. » Il était impossible à 's Gravesande, qui n'avait pas vu l'intérieur de la roue, de rendre un témoignage plus honorable à l'auteur. Orffyré n'en fut cependant pas satisfait ; et, redoutant, sans doute, un nouvel examen, il mit une seconde fois sa machine en pièces. Ayant obtenu une maison et des terres à Carlshaven, il s'engagea, en 1722, à reconstruire son mécanisme plus en grand : mais il n'en fit rien. Dans cette retraite il revint à la dévotion, à laquelle il appliqua son esprit naturellement inventif. Il imagina une maison de vertu, appelée le *Gottesburg*, ou

château de Dieu, où l'on recevait des Chrétiens, des Turcs, etc., les instruire dans la piété et dans les arts et les sciences, surtout dans les mathématiques. Il publia aussi, le titre de l'*Orffyréen orthodoxe*, Cassel, 1723, in-4°, un projet de réunion des sectes religieuses, reproduisit l'année suivante dans le *Précis de la Religion chrétienne unie*, 1724, in-4°. Le besoin d'argent et d'une occupation analogue à ses goûts, le ramena aux arts mécaniques. Il publia, en 1736, un prospectus de trois inventions nouvelles, savoir un Jet-d'eau perpétuel, un *Orgue d'horloge* et le *Vaisseau Orffyréen*, ou la machine de conservation. Il reproduisit la dernière en 1739, avec toute l'emphase d'un charlatan, sous le titre de *une machine rendue impuissante par une merveille toute-puissante*. Dans son annonce, ce vaisseau Orffyréen servirait à sauver corps et biens en cas de naufrage, de tempête, d'attaque de pirates ; avec cette machine on s'enfoncerait dans la mer et l'on resterait au fond tant qu'on voudrait. L'auteur ne consentait à traiter de son invention qu'avec les empereurs, des rois ou des princes souverains. Mais personne n'eut envie ; et Orffyré, mu par le besoin, se rendit, en 1743, dans le Brunswick, où il voulait construire des moulins, établir une fabrique de lissage de marbre, et une autre de roquins. Deux ans après, le 30 novembre 1745, il mourut à Furberg ; ses restes furent déposés, à sa volonté, dans sa terre de Carlshaven. On conserve à la Bibliothèque de Cassel un recueil de planches qu'il avait fait graver sur cuivre pour un traité des machines, particulièrement du mouvement per-

4 : il contient 141 figures. On trouve des détails sur son invention dans les *Acta Eruditorum*, 1715, novembre 1718. Voyez aussi la vie de Gravesande par Allamand, les éphémérides de Trévoux de 1717, IV, 82, et les auteurs cités dans le même article que Hirsching et Romund ont consacré à Orffyre.

D-G et W-s.

ORFORD (Le comte d'). *Voy.*
ALPOLE.

ORGETORIX (1), le plus riche
le plus illustre des Helvétiens,
exerçait d'une grande influence dans
le gouvernement. Ayant résolu de
s'emparer de l'autorité souveraine,
il crut ne pouvoir en venir à bout,
sans rendre ses talents nécessaires
à ses compatriotes; et il leur per-
suada de quitter le pays qu'ils oc-
cupaient entre le Rhin et les Alpes,
par la promesse de les mettre en pos-
session des campagnes de la Gaule,
dont il exagérait la fertilité. César a-
vant, au commencement du pre-
mier livre de ses *Commentaires*, les
séparatifs des Helvétiens pour cette
malheureuse émigration: ils y employèrent
six années; et le départ général fut
fixé à la troisième. Orgetorix s'oc-
cupait de son côté à se ménager des
alliés puissants chez les Gaulois: il
entra avec Calpurn, pour le passage
des Helvétiens dans la Séquanie, et
alla lui dépouiller de l'autorité son
père, qui avait exercé avec honneur
la première magistrature des Séqua-
nes. Il donna sa fille en mariage à
Orgetorix, et lui promit qu'une fois
seigneur maître de la Gaule, il le fe-
rait reconnaître roi des Eheluens. On dé-

« C'est un spectacle splendide, pourrait bien
« dire le philosophe de l'Herbert Spencer,
« le plus grand spectacle que les hommes. C'est
« le spectacle de la civilisation, qui suppose que la
« civilisation est le résultat de l'effort de l'homme moderne,
« le résultat de l'effort de l'homme moderne ».

couvrit les projets ambitieux qu'Orgetorix cachait sous l'apparence du bien public ; et sa conduite devint l'objet d'un examen sévère. Le jour fixé pour l'instruction solennelle de ce grand procès, Orgetorix se rendit sur la place , accompagné de ses parents , de ses amis et de ses clients , qui formaient une armée de plus de dix mille hommes ; et il en imposa tellement par son air menaçant , que les juges se séparèrent sans avoir osé prendre une décision. Mais les magistrats , indignés de cet attentat à l'indépendance des tribunaux , invitèrent le peuple à s'armer ; et le sang aurait coulé , si Orgetorix ne fût pas mort subitement vers l'an 62 avant J.-C. On le soupçonna d'avoir abrégé lui-même ses jours par le poison (*V. Dumnorix*, XII, 225).

W—s.

ORIA (D'). V. DORIA.

ORIBASE, célèbre médecin grec du quatrième siècle, naquit à Pergame. C'est à tort que Suidas le fait naître à Sardes. Eunape, qui était de cette dernière ville et contemporain d'Oribase, dont il parle fort avantageusement dans ses *Vies des philosophes et des sophistes*, devait mieux le savoir que personne. Elevé à l'école de Zénon de Cypre, Oribase fit de grands progrès dans les sciences, et devint l'homme de son temps le plus habile dans sa profession. La considération dont il jouissait lui ayant attiré la confiance et l'amitié de Julien, surnommé l'*Apostat*, Oribase, qui avait suivi ce prince dans les Gaules, eut assez d'influence pour l'aider à monter sur le trône : le nouvel empereur lui en témoigna sa reconnaissance en le nommant questeur de Constantinople, et en l'admettant dans son intimité. Dans l'expédition

tion que Julien entreprit contre Sapor, roi des Perses, Oribase accompagna son maître, et fut témoin de sa mort, causée par une blessure au foie. Privé de son protecteur, en butte à l'envie de ses ennemis, il tomba dans la disgrâce de Valentinien et de Valens, qui le dépouillèrent de tous ses biens, le bannirent de l'empire, et l'obligèrent à se réfugier parmi les barbares. Il supporta son malheur avec beaucoup de fermeté et de résignation, exerça ses talents avec de grands succès durant son exil, et s'acquit une telle vénération chez ces peuples, qu'ils le révéraient comme le dieu tutélaire de leur nation. Bientôt les mêmes empereurs, sentant la supériorité de son mérite, non-seulement le rappelèrent de son exil, mais encore le dédommagèrent amplement des pertes qu'il avait essuyées. Oribase vécut jusque vers le milieu du ve. siècle, jouissant paisiblement de la considération que son habileté et sa sagesse lui avaient procurée. Malgré les malheurs, les longs voyages et les occupations diverses qui partagèrent sa vie, il trouva le temps de composer beaucoup d'ouvrages, dont près des deux tiers ne sont point venus jusqu'à nous. Voici ceux qui nous restent : I. *Collectanea artis medicæ, ex Galenicis commentariis*, Paris, 1556, in-8°. ; Bâle, 1557, in-8°. : la version latine est de J. B. Rasario. Cette collection était en soixante-dix livres ; nous n'en possédons plus aujourd'hui que les quinze premiers, le vingt-quatrième et le vingt-cinquième, lesquels traitent de l'hygiène, de la matière médicale, de l'anatomie, et de plusieurs points de la thérapeutique. Il paraît que cet ouvrage, entrepris et exécuté sur l'invitation de l'empereur Julien, ren-

fermait toutes les parties de l'art de guérir, et la somme de toutes les connaissances de ce temps. Oribase en fit un abrégé, qui nous est parvenu en entier, sous le titre de : II. *Synopseos ad Eustathium filium libri novem, quibus tota medicina in compendium contracta continetur, Rasario interprete*, Venise, 1554, 1571, in-8°. ; Paris, 1555, in-8°. ; Bâle, 1557, in-8°. Certaines parties de cet abrégé font regretter les livres perdus de la grande collection. III. *Exporistorum, hoc est, paratu facilius libri quatuor*, Bâle, 1529, in-fol., avec Cælius Aurelianus, ibid., 1557, in-8°. ; Venise, 1554, 1558, in-8°. Cet ouvrage, qui est adressé à Eunape, contient une classification des médicaments et leurs propriétés : quelques bibliographes doutent qu'il soit d'Oribase. Quant au suivant, il est évidemment supposé, quoi qu'en dise son éditeur, Gonthier d'Andernach. IV. *Commentarii in Hippocratis aphorismos*, Paris, 1533, in-8°. ; Bâle, 1535, in-8°. ; Padoue, 1658, in-12. V. *De victus ratione*, avec divers ouvrages de Soranus, Plin, Apuleius et Ant. Musa, Bâle, 1528, in-fol. VI. *Anatomia ex libris Galeni, gr. lat., Rasario interprete*, Paris, 1556, in-8°. ; Leyde, 1735, in-4°. Cette dernière édition a été publiée et enrichie de notes, par Guill. Durdass. Enfin le savant Cocchi retrouva, dans la *Collection de Nicéas*, le texte de deux autres livres, qu'il fit paraître sous le titre suivant : VII. *Græcorum chirurgici libri ; Sorani unus de fracturarum signis ; Oribasii duo de fractis et luxatis, à collectione Nicetæ, ab antiquo et optimo codice florentino descripti, conversi et editi ab Ant. Cocchi*, Florence, 1754, in-fol. L'habile

brique pense que ces deux livres et le quarante-sixième et le quarante-septième de la grande Collection d'Oribase ; que le *Traité des adages*, attribué à Galien, en est le quarante-quatrième, et que deux livres des *Lacs et des mares*, traduits par Vidus Vidius (ou Guili), en sont le quarante-huitième et le quarante-cinquième. Jugement à porter sur Oribase est assez embarrassant. Certains critiques ne voient en lui qu'un copiste, d'autres que d'autres le considèrent comme inventeur à plusieurs égards. On peut les mettre d'accord, en disant qu'Oribase est l'un et l'autre. D'abord la nature de ses ouvrages interdisait, pour ainsi dire, les copies originales ; car Julien lui avait demandé, non pas un ouvrage de sa main, mais un résumé général de ce qu'on avait écrit de mieux sur la médecine. Or, on s'aperçoit que ce livre, quoique tiré de Galien pour la plupart des choses, présente dans son exposé un ordre très-clair et méthodique, et, dans le style, une concision fort étrangère à l'auteur original. Souvent même certains passages de Galien, et de quelques autres médecins grecs, seraient inutiles sans les éclaircissements d'Oribase. On peut donc regarder ses compilations comme très-judicieuses et de la plus haute importance pour l'historien, parce qu'elles semblent être, jusqu'à un certain point, les seuls monuments dans lesquels se rencontrent les idées de ces grands médecins de l'antiquité, dont les ouvrages sont perdus. Parmi les choses qui appartiennent en propre à Oribase, on remarque principalement la découverte de la description des glandes salivaires, les préceptes relatifs au ré-

gime, et à l'emploi des exercices de la gymnastique : au nombre de ces derniers, il en fait connaître plusieurs absolument nouveaux. Il détermine fort bien, et sans copier personne, les cas dans lesquels est indiquée la saignée, qu'il pratique au bras du même côté que la douleur, et dont il recommande l'emploi, même au vingtième jour de la maladie. Rien de plus sage que ses principes sur l'éducation physique des enfants, et les règles qu'il trace relativement au choix des nourrices. Grand partisan des scarifications dans certaines maladies, il rapporte que, dans son voyage en Asie, lorsque la peste y régnait, il en fut attaqué comme les autres ; que, le second jour, il se scarifia la jambe, en tira deux livres de sang, et obtint, par ce moyen, une guérison parfaite, ainsi que celle de plusieurs autres personnes qui usèrent du même remède. C'est dans Oribase que l'on voit la première description de cette espèce de délire mélancolique, qu'il a nommé *lycanthropie*. Malgré la sagacité, on peut même dire le génie qu'Oribase portait dans sa pratique, on doit lui reprocher d'avoir quelquefois sacrifié à la superstition, et trop souvent à la polypharmacie, erreurs du reste fort communes au temps où il vivait. R—D—N.

ORIENT (JOSEPH), peintre de paysages, né sur la fin du *xviii^e* siècle, à Buebach, près d'Eisenstadt, dans la Basse-Hongrie, fut élève de Faistenberger, sous la direction duquel il ne tarda pas à devenir l'un des plus habiles paysagistes de l'Allemagne. Epris, dès sa jeunesse, de la plus vive passion pour la chasse, c'est au milieu des forêts et des campagnes, qu'il puisa cette connaissance vive et variée des phénomènes

de la nature, qui contribue d'une manière si puissante à la vérité de ses tableaux. Il se servait, pour copier exactement les sites qu'il voulait peindre, d'une glace un peu convexe, derrière laquelle il appliquait une couche de noir. La facilité que ce procédé lui donna pour représenter, tantôt le fond d'une forêt, tantôt une plaine d'une vaste étendue, tantôt un site pris à vol d'oiseau, lui permit d'imiter avec succès les ouvrages des premiers artistes hollandais en ce genre. On n'estime pas moins les tableaux dans lesquels il a recherché la manière du Guaspre, dont la galerie du prince de Lichtenstein lui offrait les plus beaux modèles. Un des sujets qu'il traitait le plus volontiers, c'étaient des *Orages* et des *Coups-de-vent*. Quelques-uns de ses paysages représentent des forêts dont la cime est courbée par la tempête; le ciel est voilé d'épaisses vapeurs: on voit la pluie tomber à torrents; mais des échappées de lumière font pressentir la fin de la tourmente. Le pinceau séduisant de ce peintre se plaisait à rendre également, ou les montagnes escarpées du Tyrol, couvertes de sombres sapins, ou les bords sinueux du Rhin, bordés de roseaux. Il ressemble quelquefois à Breughel et à Savery, ou à Sachtleveen et à Griffler. Mais, quel que soit le maître qu'il imite, il est toujours piquant par quelques beautés originales. Ses compositions sont vastes et riches, et les différents plans y sont parfaitement sentis et déterminés. Sur la fin de sa vie cependant, il laissait apercevoir un peu de manière dans le feuillage des arbres de ses premiers plans. Au commencement, c'était lui qui peignait les figures qui se trouvent dans ses tableaux de petite dimension; mais comme il les pei-

gnait avec difficulté, et que d'ail-
il sentait que c'était la partie
de ses ouvrages, il prit le parti
confier l'exécution à Ferg, à
neck, à Querfurt, et à Canton
ce nom, VII, 39.) C'est à V
qu'Orient a exécuté le plus
nombre de ses ouvrages. Ce p
a formé plusieurs habiles él
parmi lesquels on remarque
Lauterer et Thurner. Son po
a été peint en grand et en
par Janneck. Il mourut à Vien
17 mars 1747. P-

ORIENTIUS (ST. ORIEN-
tius), écrivain ecclésiastique, a été se
confondu avec l'évêque d'Illi-
qui souscrivit, en 516, les ac-
concile de Tarragone. Il ne
prend qu'il était Gaulois; et l'on
qu'il florissait vers le milieu du
quatrième siècle. Les meilleurs cri-
pensent que c'est le même que
rientius, qui occupa le siège
copal d'Auch. Il déploya beau-
de zèle à instruire les habita-
son diocèse, plongés encore
la plupart dans les ténèbres de
lâtrie, et leur persuada de re-
le baptême. Sa réputation des-
le fit choisir, en 439, par Thé-
roi des Goths, pour aller
d'Aëtius demander la paix (V.
donic). On conjecture que l'é-
vêque mourut, vers 450, d'un
âge avancé, regretté des p
qu'il avait éclairés et consolés.
villes d'Auch et de Toulouse
naissent pour leur patron S. O-
que l'Eglise honore, le 1^{er} mai.
culte particulier. On a, sous son
un poème intitulé, *Commonitio*,
il est divisé en deux livres, et
en vers élégiaques. Cet ouvrage
le premier livre, publié par
Delrio, Anvers, 1599 ou 1600
12, fut réimprimé plusieurs

sère dans la *Biblioth. maxim.*, a été enfin mis au jour par Martène, d'après un manuscrit de Martin de Tours, dans le *Thez. anecdotorum*, v, 1-47. Le même éditeur l'a fait suivre de quelques pièces de poésies d'Orientius des sujets pieux; mais on n'a recouvré toutes celles qu'il avait composées. Le *Commonitorium* est un recueil d'instructions, digne, par sa sagesse et ses principes, du prélat auquel on l'attribue: le style, suivant son caractère, n'a rien de languissant ni de barbare. Le P. Commire a inséré ses remarques et des corrections dans les poésies de S. Orient, dans les *Mémoires de Trévoux*, juillet et septembre 1701. Henri-Léonard Gratzelsch en a publié une nouvelle édition, Wittenberg, 1706, 1^{re} édition, précédée de recherches sur l'auteur. On doit y joindre le *Supplement* imprimé à Weimar, en 1706, contenant les variantes tirées d'un manuscrit de la bibliothèque d'Alfred Polycarpe Leyser promettant de publier les poésies d'Orientius dans le *Corpus poetarum latinorum*, 1707. Les Actes de ce Saint, recueillis dans la *Nova biblioth.* du P. Le Moine et depuis dans le *Recueil des Bénédictins*, sont plus anciens que ceux de la cathédrale d'Auch, par lesquels les auteurs du *Gallicanum* avancent d'un siècle l'époque de sa mort. Suivant ces actes, le saint évêque occupa le siège de cette église, vers l'an 400. Le P. L. Latini, de Fabricius, en a consacré l'*Histoire littéraire* France, t. II, 251-56. W—s.

M. L. L. M., docteur de l'Église, né à Alexandrie, vers l'an 185, le plus célèbre chrétien fervent, qui se consacra avec le plus grand soin à l'étude des arts libéraux et des belles-lettres, et l'enseignait dans les Saintes-

Écritures, dont il lui faisait réciter chaque jour quelques sentences, avant de commencer la leçon des lettres profanes. Origène, avide d'apprendre, tourmentait son père par des questions sur le sens des Écritures. Léonide, prenant un ton sévère, arrêta la curiosité du jeune Origène, l'avertissant de ne point dépasser la portée de son âge; mais en effet, ravi de trouver en lui ces heureuses dispositions, il rendait grâces à Dieu de ce qu'il lui avait donné un tel fils. Souvent, lorsqu'Origène dormait, le père, s'approchant du lit, baisait le sein de son enfant avec respect, comme étant le temple du Seigneur. Origène avait dix-sept ans, quand la persécution s'éleva contre les chrétiens, en 202, par suite d'une loi de l'empereur Sévère. Ce prince, ayant vaincu les rois de l'Asie qui avaient pris le parti de Niger, revenant par la Palestine en Égypte, fit punir les Juifs, qui s'étaient de nouveau révoltés. A cette occasion, il défendit aux sujets de l'empire de prêcher et d'embrasser le Christianisme. Cela fut le prétexte d'une persécution générale, qui commença en Égypte, d'où elle s'étendit dans les autres provinces de l'empire. Alexandrie vit un grand nombre de martyrs, parce que l'on y envoyait les Chrétiens des autres contrées de l'Égypte et même de la Thébaïde. Léonide ayant été arrêté, Origène, touché par un ardent désir du martyre, voulut aller se présenter à Lætus, gouverneur de la province. Sa mère, ne pouvant le retenir ni par ses prières, ni par ses larmes, cacha ses habits, afin qu'il ne pût sortir de la maison. Origène, forcé de demeurer, écrivit à son père une lettre très-forte, pour l'encourager au martyre; il lui disait entre

de la nature , qui contribue d'une manière si puissante à la vérité de ses tableaux. Il se servait, pour copier exactement les sites qu'il voulait peindre, d'une glace un peu convexe, derrière laquelle il appliquait une couche de noir. La facilité que ce procédé lui donna pour représenter, tantôt le fond d'une forêt, tantôt une plaine d'une vaste étendue, tantôt un site pris à vol d'oiseau, lui permit d'imiter avec succès les ouvrages des premiers artistes hollandais en ce genre. On n'estime pas moins les tableaux dans lesquels il a recherché la manière du Guaspre, dont la galerie du prince de Lichtenstein lui offrait les plus beaux modèles. Un des sujets qu'il traitait le plus volontiers, c'étaient des *Orages* et des *Coups-de-vent*. Quelques-uns de ses paysages représentent des forêts dont la cime est courbée par la tempête; le ciel est voilé d'épaisses vapeurs: on voit la pluie tomber à torrents; mais des échappées de lumière font pressentir la fin de la tourmente. Le pinceau séduisant de ce peintre se plaisait à rendre également, ou les montagnes escarpées du Tyrol, couvertes de sombres sapins, ou les bords sinueux du Rhin, bordés de roseaux. Il ressemble quelquefois à Breughel et à Savery, ou à Sachtleveen et à Griffler. Mais, quel que soit le maître qu'il imite, il est toujours piquant par quelques beautés originales. Ses compositions sont vastes et riches, et les différents plans y sont parfaitement sentis et déterminés. Sur la fin de sa vie cependant, il laissait apercevoir un peu de manière dans le feuillage des arbres de ses premiers plans. Au commencement, c'était lui qui peignait les figures qui se trouvent dans ses tableaux de petite dimension; mais comme il les pei-

gnait avec difficulté, et que d'ail il sentait que c'était la partie f de ses ouvrages, il prit le parti confier l'exécution à Ferg, à neck, à Querfurt, et à Canton. ce nom, VII, 39.) C'est à Vi qu'Orient a exécuté le plus g nombre de ses ouvrages. Ce pe a formé plusieurs habiles élè parmi lesquels on remarque F Lauterer et Thurner. Son poi a été peint en grand et en p par Janneck. Il mourut à Vient 17 mars 1747. P—

ORIENTIUS (ST. ORIENT écrivain ecclésiastique, a été sou confondu avec l'évêque d'Ullib qui souscrivit, en 516, les acte concile de Tarragone. Il nous prend qu'il était Gaulois; et l'on qu'il florissait vers le milieu du quatrième siècle. Les meilleurs crit pensent que c'est le même que riciutius, qui occupa le siège copal d'Auch. Il déploya beau de zèle à instruire les habitan son diocèse, plongés encore la plupart dans les ténèbres de l'idolâtrie, et leur persuada de recevoir le baptême. Sa réputation desai le fit choisir, en 439, par Théod roi des Goths, pour aller a d'Aëtius demander la paix (V. T donic). On conjecture que l'évêque mourut, vers 450, d'un âge avancé, regretté des pe qu'il avait éclairés et consolés villes d'Auch et de Toulouse re naissent pour leur patron S. O que l'Eglise honore, le 1^{er} mai, culte particulier. On a, sous son un poème intitulé, *Commonitor* il est divisé en deux livres, et en vers élégiaques. Cet ouvrage, le premier livre, publié par Delrio, Anvers, 1599 ou 1600 12, fut réimprimé plusieurs

eséré dans la *Biblioth. maxim.* a été enfin mis au jour par Martène, d'après un manuscrit S. Martin de Tours, dans le *Theur. anecdotorum*, v, 1-47. Le auteur l'a fait suivre de quelques pièces de poésies d'Orientius des sujets pieux; mais on n'a recouvré toutes celles qu'il avait composées. Le *Commonitorium* est un recueil d'instructions, digne, par sa sagesse des principes, du prélat auquel on l'attribue : le style, suivant par lui, n'a rien de languissant ni de bas. Le P. Commire a inséré ses remarques et des corrections des poésies de S. Orient, dans les *Œuvres de Trévoux*, juillet et septembre 1701. Henri-Léonard Hertzelsch en a publié une nouvelle édition, Wittemberg, 1706, 47, précédée de recherches sur l'auteur. On doit y joindre le *Supplément* imprimé à Weimar, en 1710, contenant les variantes tirées d'un manuscrit de la bibliothèque de Berlin. Polycarpe Leyser promet de publier les poésies d'Orientius dans le *Corpus poetarum latinor.* 1711. Les *Actes* de ce Saint, cités dans la *Nova biblioth.* du P. Bolland, et depuis dans le *Recueil des Bénédictins*, sont plus anciens que ceux de la cathédrale d'Auch, après lequel les auteurs du *Gallicanum* avancent d'un siècle. On conserve ces actes, le saint évêque occupé le siège de cette église. Les *Œuvres* de Fabricius, par le P. de la Harpe, l'*Histoire littéraire* de France, II, 251-56. W—s.

ORIENNE, docteur de l'Eglise, vint à Alexandrie, vers l'an 185, par son zèle chrétien fervent, qui le rendit avec le plus grand soin, les arts libéraux et les belles-lettres, et l'instruisit dans les Saintes-

Écritures, dont il lui faisait réciter chaque jour quelques sentences, avant de commencer la leçon des lettres profanes. Origène, avide d'apprendre, tourmentait son père par des questions sur le sens des Écritures. Léonide, prenant un ton sévère, arrêtait la curiosité du jeune Origène, l'avertissant de ne point dépasser la portée de son âge; mais en effet, ravi de trouver en lui ces heureuses dispositions, il rendait grâces à Dieu de ce qu'il lui avait donné un tel fils. Souvent, lorsqu'Origène dormait, le père, s'approchant du lit, baisait le sein de son enfant avec respect, comme étant le temple du Seigneur. Origène avait dix-sept ans, quand la persécution s'éleva contre les chrétiens, en 202, par suite d'une loi de l'empereur Sévère. Ce prince, ayant vaincu les rois de l'Asie qui avaient pris le parti de Niger, revenant par la Palestine en Égypte, fit punir les Juifs, qui s'étaient de nouveau révoltés. A cette occasion, il défendit aux sujets de l'empire de prêcher et d'embrasser le Christianisme. Cela fut le prétexte d'une persécution générale, qui commença en Égypte, d'où elle s'étendit dans les autres provinces de l'empire. Alexandrie vit un grand nombre de martyrs, parce que l'on y envoyait les Chrétiens des autres contrées de l'Égypte et même de la Thébaïde. Léonide ayant été arrêté, Origène, touché par un ardent désir du martyre, voulut aller se présenter à Lætus, gouverneur de la province. Sa mère, ne pouvant le retenir ni par ses prières, ni par ses larmes, cacha ses habits, afin qu'il ne pût sortir de la maison. Origène, forcé de demeurer, écrivit à son père une lettre très-forte, pour l'enconrager au martyre; il lui disait entre

autres : « Tenez bon, soyez ferme, » et sans inquiétude pour nous. » Léonide eut la tête tranchée. Ses biens ayant été confisqués, il laissa sa veuve dans le besoin, chargée de sept enfants, dont Origène, alors âgé de dix-sept ans, était l'aîné. Une dame chrétienne, très-riche, l'avait reçu dans sa maison; mais, comme elle avait adopté pour son fils Paul d'Antioche, homme dangereux par ses erreurs et par son éloquence, il quitta cette maison, qui devenait pour lui un lieu de séduction. Il se mit à enseigner la grammaire, afin de subvenir par lui-même à son entretien et à celui de sa famille. Saint Clément, maître de l'école chrétienne d'Alexandrie, alors si célèbre, s'étant enfui pour se soustraire à la persécution, Origène, quoique si jeune, fut chargé d'instruire les catéchumènes (en 203). Renonçant à l'enseignement de la grammaire, il vendit ses livres sur la science profane à une personne qui lui fournissait quatre oboles par jour; ce qui suffisait à ses besoins. Il menait une vie très-dure, ne buvant point de vin, mangeant peu, marchant pieds nus, même en hiver; se contentant d'un seul habit, et prenant sur la terre le peu de repos qu'il ne pouvait refuser à la nature. Il savait donner à ses discours un tel intérêt, que les savants, les philosophes, les païens mêmes, accouraient pour l'écouter. Le premier de ses disciples, nommé Plutarque, souffrit le martyre pendant la persécution de Sévère. Origène signalait son zèle pour la foi : il visitait les confesseurs de Jésus-Christ, dans la prison; il les accompagnait, pour les encourager, lorsqu'on les conduisait, soit devant les juges, soit au supplice : quand ils étaient près de

recevoir le coup de la mort, il leur donnait le baiser de paix. Comme il opérait beaucoup de conversions, il changeait souvent de demeure, pour échapper aux recherches des païens. Il fut plusieurs fois arrêté, traîné dans les rues de la ville, et mis à la question. Les païens, l'ayant un jour rasé comme les prêtres de leurs idoles, le placèrent sur les degrés qui conduisaient au temple de Sérapis, lui donnant des branches de palmier pour les distribuer à ceux qui entraient dans le temple. Origène les ayant prises, disait à haute voix à ceux qui se présentaient : « Venez, recevez ces palmes » non comme celles de votre idole » mais comme celles de Jésus » Christ. » Étant jeune, obligé, par ses fonctions de catéchiste, de converser avec des personnes dont la vue aurait pu jeter de l'agitation dans son cœur, il résolut de se mettre en sûreté contre la tentation et contre les discours de la méchanceté : prenant à la lettre les paroles de l'Évangile, il ne craignit pas de se mutiler. Quoiqu'il gardât la chose fort secrète, le patriarche Dénétrius en fut instruit. Surpris de cette hardiesse, forcé cependant de respecter une foi si fervente, si simple, dans un jeune homme, il l'encouragea, l'exhortant à s'attacher de plus en plus à ses fonctions. Dans la suite, Origène condamna lui-même la conduite qu'il avait tenue en cette circonstance. Le désir de visiter et de consulter la mère de toutes les églises, le porta à faire un voyage à Rome. Le pape Zéphirin occupait alors le Saint-Siège. Origène s'empressa de revenir à Alexandrie, pour reprendre ses fonctions de catéchiste, sous les ordres de l'évêque Dénétrius. Ne pouvant suffire à la

l'abondance de ses occupations, il joignait Héraclas, son élève et son ami, et lui confia le soin des études inférieures, s'étant réservé les élèves plus avancés. Afin de mieux apprendre l'Écriture-Sainte, il apprit la langue hébraïque, quoiqu'il eût déjà près de trente ans, et que les autres, en général, fussent peu empressés d'étudier les langues étrangères. Il compara les exemplaires hébreux avec les versions grecques des Septante, d'Aquila, de Théodotion et de Symmaque. Sa réputation allait toujours croissant : il enseignait non-seulement les sciences sacrées, mais aussi la philosophie et les lettres humaines. Quand il rencontrait un élève qui annonçait de bonnes dispositions, il commençait par lui apprendre l'arithmétique, la géométrie, et les autres connaissances que les Grecs appelaient *quadrivaires*. De là il le conduisait aux ouvrages des philosophes, qu'il expliquait, lui montrant ce qui tenait de bon ou de mauvais. Le gouverneur de l'Arabie, entendant dire des choses si surprenantes sur Origène, pria l'évêque Démétrius, préfet de l'Égypte, de vouloir bien le lui envoyer, afin qu'il pût converser avec lui sur les lettres et les sciences. Origène fit ce voyage et le satisfait : il revint promptement à Alexandrie, qu'il quitta peu après, cette ville se trouvant alors dans la plus grande agitation. Origène y était venu peu de temps avant la mort violente qu'il avait soufferte à son frère Geta. Les chrétiens l'ayant tourné en dérision, les païens contre eux des cruautés. Malgré l'atrocité de son caractère, on aurait peine à croire, si ce n'est que nous en avons été convaincus par les historiens dignes de

foi. C'est sans doute cette circonstance qui porta Origène à fuir Alexandrie, pour se retirer à Césarée (215), où il donna des leçons publiques. Quoiqu'il ne fût pas encore prêtre, les évêques de ces contrées l'invitèrent à expliquer les Écritures saintes dans les assemblées des fidèles. L'évêque Démétrius s'en étant plaint, ceux de Jérusalem et de Césarée lui répondirent que souvent des laïcs instruits et pieux avaient été chargés par leurs évêques d'annoncer la parole divine au peuple, et ils lui en citèrent des exemples. Cependant, sur les prières instantes de Démétrius, Origène vint reprendre à Alexandrie ses leçons et ses premières fonctions. L'empereur Alexandre s'étant arrêté à Antioche pour pousser les préparatifs de la guerre contre les Perses, l'impératrice Mammée, qui ne quittait point son fils, envoya des lettres et une escorte à Origène, le priant de venir la trouver. Il ne négligea point une si belle occasion. Ayant annoncé à cette princesse la gloire du Seigneur et la puissance de sa doctrine, il revint à Alexandrie. Alors il se mit à écrire ses Commentaires sur l'Écriture-Sainte, y étant principalement excité par Ambroise, qu'il avait converti et instruit dans les sciences. Ce disciple, très-connu dans Alexandrie par l'éclat de ses richesses, fournissait largement tout ce dont son maître avait besoin pour ses études. Origène avait près de lui sept secrétaires, auxquels il dictait des notes, et sept autres pour mettre ces notes en ordre. Les premiers s'appelaient *notarii*, et les autres, *librarii*. D'autres copistes étaient occupés à transcrire les ouvrages. Origène commenta d'abord l'évangile de saint Jean, ensuite la Genèse, les vingt-

cinq premiers Psaumes et les Lamentations de Jérémie. Obligé d'aller à Athènes, pour secourir les églises de l'Achaïe, il passa de nouveau par Césarée, où l'évêque de cette Église et celui de Jérusalem l'ordonnèrent prêtre (230) : il avait alors quarante-cinq ans. Démétrius désapprouva vivement cette ordination, et publia la faute commise par Origène, qu'il avait tenue jusqu'alors secrète. Selon lui, Origène était irrégulier, ayant commis un homicide sur lui-même. L'Église, comme on sait, a conservé ce point de l'ancienne discipline. Les évêques soutinrent ce qu'ils avaient fait. Cependant l'ordination d'Origène occasionna des troubles dans l'Église. Démétrius en vint au point d'assembler un concile contre Origène, qui reçut ordre de quitter la ville d'Alexandrie, où il était revenu. Dans un autre concile, Démétrius prononça une sentence de déposition contre Origène, qu'il excommunia pour ses erreurs, écrivant de tous côtés afin d'engager les églises à l'éloigner de leur communion. Origène s'était retiré de nouveau à Césarée. Les erreurs qu'on lui reprochait, se trouvaient principalement dans son *Traité des principes*. Il paraît en effet contenir des assertions très-répréhensibles ; mais il faut observer que nous n'avons plus le texte grec, et que nous ne connaissons cet ouvrage que par la version que Rufin en a donnée en latin. D'ailleurs Origène, dans tous ses discours, exposait d'abord clairement la foi de l'église catholique. Ensuite il mettait en avant les opinions, les questions problématiques, sur lesquelles il s'expliquait franchement, mais toujours avec une grande modestie, se soumettant en tout au jugement de l'É-

glise. Il se plaint fréquemment les hérétiques lui ont prêté des sentiments bien contraires à sa foi, et qu'elle a souvent été rendue dément par ceux qui prenaient notes lorsqu'il parlait en public. Malgré les persécutions qu'il éprouva, il continua d'expliquer l'Écriture Sainte, dans Césarée, sur les instances des évêques, et de prendre parole dans les assemblées de la ville. On venait de loin en Palestine pour l'entendre. Firmilien, évêque, prélats les plus illustres de la Palestine, vint le trouver, pour détruire près de lui dans la science des choses divines. Le plus illustre des disciples qu'eut Origène, fut St. Grégoire le Thaumaturge. Dans le discours que ce disciple, connaissant prononça en l'honneur de son maître, on voit que la méthode d'Origène, et par conséquent il savait amener ses disciples jusqu'à la science des sciences. Cette persécution contre les Chrétiens commença sous l'empereur Maximien, soldat féroce, que les païens avaient élevé sur le trône des Césars. Ceux qui enseignaient spécialement désignés dans l'Écriture du prince, Origène fut obligé de quitter la Palestine : il se retira de l'évêque Firmilien, qui se sans doute avec lui dans la Palestine d'une veuve pieuse, chez Origène passa deux ans. Cette femme ayant beaucoup vus, que Symmaque, celui qui traduit l'Écriture-Sainte, lui laissés en héritage, Origène facilité de conférer entre les exemplaires des différentes versions. Ambroise, le disciple et le gendre d'Origène, ayant été celui-ci lui adressa, du lieu d'où il traita, l'*Exhortation au m*

culément cette lettre présente
 otifs qui devaient animer à la
 lace les saints confesseurs de
 ; elle leur expose aussi les rè-
 e conduite et de sagesse chré-
 qu'ils avaient à tenir. Les pré-
 s avant mis à mort Maximin,
 ersécution ayant cessé avec la
 mee de ce prince, Origène re-
 Alexandrie. De là il répondit
 s Africain, qui regardait com-
 ocraphe l'histoire de Susanne,
 rée par le prophète Daniel.
 ne s'appliqua à lever ses dou-
 ependant il ne cessait de tra-
 r à un ouvrage qui lui coûta
 années de soins et de recher-
 : c'étaient des éditions de l'É-
 e-Sainte, disposées en plusieurs
 res, afin que l'on pût facilement
 arer les différentes versions. Il
 trois : les Hexaples, les Octa-
 et les Tétraples. Les Hexaples
 aient, sur la première co-
 le texte hébreu en lettres hé-
 res ; sur la seconde, le même
 en lettres grecques, pour ceux
 omprenaient l'hébreu sans pou-
 le lire ; sur les quatre dernières
 nes, on trouvait les versions
 aia, de Symmaque, des Sep-
 et de Théodotion. Les Octa-
 ontenaient de plus deux ver-
 grecques, qu'Origène avait dé-
 ertes depuis, l'une à Jéricho,
 e à Nicopolis en Épire. Ces
 ouvrages étant d'un haut prix,
 ne publia les Tétraples, qui,
 quatre colonnes, contenaient les
 de d'Aquila, de Symmaque,
 eptante et de Théodotion. Il fit
 ce même travail, par le moyen
 et les Septante pouvaient tenir
 les autres versions. Il avait un
 respect pour la version des
 ante, que les Apôtres ont citée
 de tout temps a été en usage

dans l'Église grecque. Berylle, évê-
 que de Bosre en Arabie, enseignait
 des erreurs dangereuses sur les mys-
 tères ; les évêques de ces contrées
 n'ayant pu le rappeler à la foi
 orthodoxe, on fit venir Origène,
 qui le força publiquement de re-
 connaître ses erreurs. A l'âge de
 soixante ans, Origène permit que
 l'on écrivit ses homélies. Le mot
 grec *homélie*, et le mot latin *sermo*,
 signifient un discours familier. On
 nommait ainsi les discours qui se
 faisaient dans les assemblées des
 fidèles, pour montrer que c'étaient
 des entretiens, comme ceux d'un
 père à ses enfants, et non des dis-
 cours préparés avec art, comme
 ceux des orateurs profanes. Origène
 parlait d'abondance : quoique les
notarii eussent recueilli ses discours
 en notes, à mesure qu'il les avait
 prononcés, il ne laissa que très-
 tard mettre ces notes au net. On
 réunit ainsi plus de mille de ses ser-
 mons. Comme on le consultait de
 toutes parts, sa correspondance était
 aussi très-active. Une centaine de ses
 lettres avait été conservée par Eusè-
 be, entre autres deux, dont l'une était
 adressée à l'empereur Philippe, et
 l'autre à l'impératrice Severa, sa
 femme. Origène écrivit aussi au pape
 Fabien, et à d'autres évêques, pour
 repousser des imputations contre sa
 foi. Avant lui, les auteurs ecclésias-
 tiques avaient expliqué diverses par-
 ties de l'Écriture sainte : Origène
 est le premier qui ait commenté
 la Bible en entier. On trouve,
 soit dans ses homélies, soit dans
 ses commentaires, un zèle ardent,
 une piété vive et un grand fonds de
 doctrine. Il y donne, sur les mœurs
 des premiers chrétiens, sur leur foi,
 leurs assemblées, sur la discipline
 en usage parmi eux, sur l'adminis-

cinq premiers Psaumes et les Lamentations de Jérémie. Obligé d'aller à Athènes, pour secourir les églises de l'Achaïe, il passa de nouveau par Césarée, où l'évêque de cette Église et celui de Jérusalem l'ordonnèrent prêtre (230) : il avait alors quarante-cinq ans. Démétrius désapprouva vivement cette ordination, et publia la faute commise par Origène, qu'il avait tenue jusqu'alors secrète. Selon lui, Origène était irrégulier, ayant commis un homicide sur lui-même. L'Église, comme on sait, a conservé ce point de l'ancienne discipline. Les évêques soutinrent ce qu'ils avaient fait. Cependant l'ordination d'Origène occasionna des troubles dans l'Église. Démétrius en vint au point d'assembler un concile contre Origène, qui reçut ordre de quitter la ville d'Alexandrie, où il était revenu. Dans un autre concile, Démétrius prononça une sentence de déposition contre Origène, qu'il excommunia pour ses erreurs, écrivant de tous côtés afin d'engager les églises à l'éloigner de leur communion. Origène s'était retiré de nouveau à Césarée. Les erreurs qu'on lui reprochait, se trouvaient principalement dans son *Traité des principes*. Il paraît en effet contenir des assertions très-répréhensibles ; mais il faut observer que nous n'avons plus le texte grec, et que nous ne connaissons cet ouvrage que par la version que Rufin en a donnée en latin. D'ailleurs Origène, dans tous ses discours, exposait d'abord clairement la foi de l'église catholique. Ensuite il mettait en avant les opinions, les questions problématiques, sur lesquelles il s'expliquait franchement, mais toujours avec une grande modestie, se soumettant en tout au jugement de l'É-

glise. Il se plaint fréquemment les hérétiques lui ont prêté des sentiments bien contraires à sa piété et qu'elle a souvent été rendue témoin par ceux qui prenaient notes lorsqu'il parlait en public, malgré les persécutions qu'il éprouva. Il continua d'expliquer l'Écriture Sainte, dans Césarée, sur la demande des évêques, et de prêcher la parole dans les assemblées de la ville. On venait de loin en Palestine pour l'entendre. Firmilien, évêque des plus illustres de la Palestine, vint le trouver, pour lui faire connaître les choses divines. Le plus illustre des disciples qu'eut Origène, fut St. Grégoire le Thaumaturge. Dans le discours que ce disciple, connaissant prononça en l'honneur de son maître, on voit que la méthode d'Origène, et par conséquent il savait amener ses disciples jusqu'à la science des sciences. La persécution contre les Chrétiens commença sous l'empereur Maximien, soldat féroce, que les païens avaient élevé sur le trône des Césars. Ceux qui enseignaient spécialement désignés dans l'Écriture du prince, Origène fut obligé de quitter la Palestine : il se retira de l'évêque Firmilien, qui se sans doute avec lui dans la ville d'une veuve pieuse, chez laquelle Origène passa deux ans. Cette femme ayant beaucoup de richesses, que Symmaque, celui qui traduisait l'Écriture-Sainte, lui laissés en héritage, Origène eut la facilité de conférer avec les exemplaires des différentes versions. Ambroise, le disciple et le grand ami d'Origène, ayant été exilé, celui-ci lui adressa, du lieu d'exil, l'*Exhortation au m-*

seulement cette lettre présente
notifs qui devaient animer à la
ance les saints confesseurs de
; elle leur expose aussi les rè-
le conduite et de sagesse chré-
qu'ils avaient à tenir. Les pré-
s avant mis à mort Maximin,
persécution ayant cessé avec la
ance de ce prince, Origène re-
Alexandrie. De là il répondit
à l'Africain, qui regardait com-
mécrypte l'histoire de Susanne,
écrite par le prophète Daniel.
ne s'appliqua à lever ses dou-
ependant il ne cessait de tra-
r à un ouvrage qui lui coûta
années de soins et de recher-
: c'étaient des éditions de l'É-
e-Sainte, disposées en plusieurs
mes, afin que l'on pût facilement
arier les différentes versions. Il
trois : les Hexaples, les Octa-
et les Tétraples. Les Hexaples
naient, sur la première co-
e, le texte hébreu en lettres hé-
pées : sur la seconde, le même
en lettres grecques, pour ceux
comprenaient l'hébreu sans pou-
lire ; sur les quatre dernières
ines, on trouvait les versions
nala, de Symmaque, des Sep-
et de Théodotion. Les Octa-
contenaient de plus deux ver-
grecques, qu'Origène avait dé-
ertes depuis, l'une à Jéricho,
re à Nicopolis en Épire. Ces
ouvrages étant d'un haut prix,
te publia les Tétraples, qui,
quatre colonnes, contenaient les
mes d'Aquila, de Symmaque,
Septante et de Théodotion. Il fit
naturellement travail, par le moyen
et les Septante pouvaient tenir
des autres versions. Il avait un
et respect pour la version des
ainte, que les Apôtres ont citée
m de tout temps a été en usage

dans l'Église grecque. Berylle, évê-
que de Bosre en Arabie, enseignait
des erreurs dangereuses sur les mys-
tères ; les évêques de ces contrées
n'ayant pu le rappeler à la foi
orthodoxe, on fit venir Origène,
qui le força publiquement de re-
connaître ses erreurs. A l'âge de
soixante ans, Origène permit que
l'on écrivit ses homélies. Le mot
grec *homélie*, et le mot latin *sermo*,
signifient un discours familier. On
nommait ainsi les discours qui se
faisaient dans les assemblées des
fidèles, pour montrer que c'étaient
des entretiens, comme ceux d'un
père à ses enfants, et non des dis-
cours préparés avec art, comme
ceux des orateurs profanes. Origène
parlait d'abondance : quoique les
notarii eussent recueilli ses discours
en notes, à mesure qu'il les avait
prononcés, il ne laissa que très-
tard mettre ces notes au net. On
réunit ainsi plus de mille de ses ser-
mons. Comme on le consultait de
toutes parts, sa correspondance était
aussi très-active. Une centaine de ses
lettres avait été conservée par Eusè-
be, entre autres deux, dont l'une était
adressée à l'empereur Philippe, et
l'autre à l'impératrice Severe, sa
femme. Origène écrivit aussi au pape
Fabien, et à d'autres évêques, pour
repousser des imputations contre sa
foi. Avant lui, les auteurs ecclésias-
tiques avaient expliqué diverses par-
ties de l'Écriture sainte : Origène
est le premier qui ait commenté
la Bible en entier. On trouve,
soit dans ses homélies, soit dans
ses commentaires, un zèle ardent,
une piété vive et un grand fonds de
doctrine. Il y donne, sur les mœurs
des premiers chrétiens, sur leur foi,
leurs assemblées, sur la discipline
en usage parmi eux, sur l'adminis-

tration des sacrements, des détails que l'on ne peut lire sans intérêt et sans attendrissement. Des hérétiques ayant enseigné en Arabie, entre autres erreurs, que les âmes, mourant en même temps que les corps, ressusciteront avec eux, les évêques de ces contrées convoquèrent un concile, auquel ils appelèrent Origène. Ce grand docteur parvint à ramener à la saine doctrine ces hommes égarés. Quoiqu'il eût déjà passé par deux persécutions, il était réservé à une troisième; c'est celle que l'empereur Dèce suscita, en publiant, dès le commencement de son règne, un édit sanglant contre les Chrétiens (249). Le nom d'Origène dut attirer sur lui tout le poids de la persécution. Il fut mis en prison, chargé de chaînes, ayant au cou un carcan de fer, et, aux pieds, des entraves qui écartaient ses jambes avec force. On lui fit souffrir d'autres tourments; il fut plusieurs fois menacé d'être livré aux flammes: cependant on ne le fit point mourir, dans l'espoir que le courage l'abandonnerait, et que sa faiblesse entraînerait d'autres Chrétiens. Il trompa l'attente de ses persécuteurs; et même, de sa prison, il ne cessait d'écrire aux confesseurs de la foi, pour les consoler et les encourager. Le dernier, et aussi le plus utile des ouvrages qui nous restent d'Origène, est sans contredit celui qu'il écrivit contre Celse. Ce philosophe épicurien avait composé, sous l'empereur Adrien, un livre rempli de calomnies et d'injures contre la religion chrétienne. Origène, à la prière de son ami Ambroise, se chargea d'y répondre (*Voy. BOUTHEREAU*, V, 304). Il cite les passages les plus importants de l'ouvrage impie, qui n'est point parvenu en en-

tier jusqu'à nous. Ne sa point de répondre aux particulières de Celse, général la vérité de la chrétienne, par les faits, parties, par les miracles d Celse ne niait point, pation miraculeuse de par la constance des mal lieu des tourments, par ments que la religion av par la vie sainte des Ch après avoir terminé ce ge, Origène mourut en 69 ans, n'ayant cessé dernière heure, de servi J.-C. par ses écrits et par S. Jérôme, qui, sans juge compétent, disait
 » Apôtres, je regarde C
 » me le grand maître
 » l'ignorance seule po
 » cette vérité. Je me ch
 » lontiers des calomnie
 » dirigées contre son n
 » qu'à ce prix, je pu
 » science profonde des
 On peut voir dans la de Fabricius, VI, 216, l'éditions des ouvrages on doit remarquer particulièrement celle dans laquelle Huet grec et en latin, les C d'Origène sur toute l'Éc des notes précieuses sur doctrine et les écrits Rouen, 1668, 2 vol. in 1679, et Cologne, 1681, plusieurs éditions latines d'Origène, entre autres le risme, qui mourut avant l'achèvement: elle parut à B L'édition grecque de 1644 vol. in-fol., peut-être toutes les autres. Les 1 été publiées par le P. Paris, 1713, 2 vol. in

par C. F. Bahrdt , Leipzig , 1770, 2 vol. in-8°. G—Y.
 D'ORIGNY (JEAN D'), jésuite , né vers la fin du dix-septième siècle , consacra une partie de sa vie à l'enseignement , et l'autre à la direction des âmes. Il est auteur de plusieurs ouvrages historiques , dont les principaux sont : I. *Vie du P. Ant. Possevin*, Paris , 1707 , in-12 , de 105 p. ; traduite en latin par P. Ant. Possevin , ibid. , 1710 , in-8°. II. *Vie du P. Ant. Possevin*, ibid. , 1712 ; elle est curieuse et écrite par P. Possevin. III. *Vie de Remi*, Châlons (Paris), 1714 , in-12. L'auteur avertit , dans la préface , qu'il écrit pour ceux qu'une fautive crédulité met en danger de profiter de son travail : il ne doit pas s'attendre à y être de la critique. IV. *Vie du P. Auger*, confesseur et prédicateur du roi Henri III , Lyon , 1712. V. *Histoire de l'insurrection de la congrégation de Notre-Dame*, Nancy , 1719 , in-12.

W—s.

D'ORIGNY (PIERRE-ADAM D'), historien (1697), à Reims , d'une famille qui a produit plusieurs hommes de mérite (1), embrassa de bonne heure la profession des armes , et devint capitaine de grenadiers au régiment de Champagne. En 1745 , à l'attaque des tranchées de Weissenbourg , il obtint le grade de lieutenant à Saint-Louis , quitta le service pour chercher des distractions dans l'étude de l'histoire. Il s'appliqua à débrouiller celle des Égyptiens ; mais il mourut , sans avoir terminé ce grand tra-

vail , le 9 septembre 1774. On a de lui : I. *Mémoire sur la famille des d'Origny*, établie à Reims , vers le commencement du seizième siècle , qu'a publié Anquetil , auteur de l'histoire de cette ville , Châlons , 1757 , in-12 , de 28 pages. II. *L'Égypte ancienne*, ou Mémoires historiques et critiques sur les objets importants de l'histoire du grand empire des Égyptiens , Paris , 1762 , 2 vol. in-12. Le tome premier contient des recherches sur l'étendue de l'Égypte et sur le nombre de ses villes , que d'Origny fait monter à plus de vingt mille ; sur la population de cette contrée et sa fertilité , et sur les caractères hiéroglyphiques. Dans le tome second , l'auteur traite de la religion des Égyptiens et de son adoption successive par les peuples de l'Asie , et enfin des obélisques , particulièrement de ceux qui ont été transportés à Rome. Cet ouvrage a été vivement critiqué par Pauw , dans ses *Recherches sur les Égyptiens* (V. PAUW). III. *Chronologie des rois du grand empire des Égyptiens*, ibid. , 1765 , 2 vol. in-12. D'Origny annonçait ces deux ouvrages comme les prolégomènes de l'histoire des Égyptiens , à laquelle il travaillait avec beaucoup d'ardeur , lorsque la mort de son neveu , jeune officier de la plus belle espérance , vint détruire tous ses projets , et le rendit incapable de toute application (1). — Antoine-Jean-Baptiste-

(1) Nicolas-Pierre d'Origny , enseigne , à l'âge de 19 ans , au régiment de Champagne , fit , avec beaucoup de distinction , la guerre de 1757 , comme chef d'un corps de voltigeurs , et reçut un coup de fusil sous les murs du château de Waldeck , au moment où il s'avancait , sans défiance , pour faire exécuter la convention conclue avec la légion britannique. Il mourut de cette blessure , le 17^e avril 1761 , et fut inhumé dans l'église paroissiale de Waldeck , avec une épitaphe rapportée dans l'Essai sur les erreurs humaines d'une partie de la Champagne. On trouve l'éloge de ce jeune guerrier , à la fin de la préface de l'*Égypte ancienne*.

(1) D'Origny , enseigne , mourut de Saint-Louis , à Reims , le 9 septembre 1774. Il est cité dans le *Journal de la littérature* et en 1773 , le *Herald de la littérature*.

Abraham D'ORIGNY, né à Reims, en 1734, acheta une charge de conseiller à la cour des monnaies, et cultiva les lettres par délassement. Il rechercha et obtint l'honneur d'être admis dans un grand nombre d'académies de province, et mourut ignoré, en octobre 1798. On a de lui : I. *Dictionnaire des origines, ou époques des inventions utiles, des découvertes importantes, etc.*, Paris, 1776-78, 6 vol. in-8°. L'abbé Sabatier s'empara de cette utile compilation, et en publia un abrégé sous le même titre, en société avec Prefort (Voy. le *Dict. des Anonym.* de M. Barbier). II. *Abrégé de l'histoire du Théâtre Français, depuis le mois de septembre 1730, jusqu'au 1^{er} janvier 1783*, tome quatrième, 1783, in-8°. : les trois premiers volumes sont l'ouvrage de Mouhy (V. MOUHY, xxx, 305). C'est par erreur que très-souvent on dit que le travail d'Origny est en quatre volumes. III. *Annales du Théâtre Italien*, ibid., 1788, 3 vol. in-8°. W—s.

ORIOU (PIERRE), en latin *Aureolus*, fameux théologien, né à Verberie-sur-Oise, dans la Picardie, jouissait d'une grande réputation au commencement du treizième siècle. Il succéda à Jean Scot, son maître, dans une des chaires de l'université de Paris, et mérita le surnom de docteur éloquent (*doctor facundus*). On croit généralement qu'Oriu était cordelier, et qu'après avoir rempli les premiers emplois de son ordre, il fut élevé, en 1311, à la dignité d'archevêque d'Aix. Casimir Oudin prétend que l'épiscopat d'Oriu a été imaginé par les Cordeliers, pour donner plus d'éclat à leur ordre, auquel il enlève ce docteur pour le faire religieux du Val-des-Écoliers.

On peut voir les raisons de son opinion dans *mentar. de Scriptoribus*, III, 847-59. Il est probable qu'on a confondu Oriou avec Pierre Després d'Aix, et créé cardinal puisqu'en admettant l'un pour le premier, on ne peut lui donner quelques mois de durée avant les auteurs du *Gallia Christiana*. Oriou mourut le 27 avril 1605. L'abbé Dutens conjecture que de son évêché posé ses études théologiques de sa mort jusqu'à l'époque d'un de ses ouvrages conservait à la bibliothèque de Tolède (Voy. *de France*, par Dutens) l'un des plus zélés de l'immaculée conception, pour soutenir ce que l'Église a approuvé imprimé à Toulouse. Outre des *Sermons*, une *théologie*, et quelques autres ouvrages, dont on trouve dans la *Biblioth. M. Wading*, on cite d'Oriu *viaarium Bibliorum*, V, 1571; Paris, 1565, dernière édition a pour titre *pendiosa in universam turum Commentaria* (LET, Cl.-Et.). II. *Orat. sacrales*, en quatre livres de sentences, 1605, 2 vol. in-fol., dernière édition a été publiée par Constantin Sernano, qui céder d'une *Vie* de l'auteur.

ORISSON, prince de Carthage, allié des Carthaginois, en campagne à la tête de ses troupes sous prétexte d'aller combattre les alliés qui faisaient le s

modé de l'Elbre, mais au
 ire pour contribuer à la déli-
 des Illicéens, avec lesquels
 a fait un traité secret. Arrivé
 e de l'armée d'Amilcar Barca,
 a attaque général avec furie,
 ert avec les assiégés, le délit
 ua. Mais Asdrubal, gendre
 lear, ne tarda pas à venger
 n. A la tête de cinquante mille
 es, il mit tout à feu et à sang
 s état d'Orisson; et, l'ayant
 risonnier, il le fit périr dans
 uments, l'an 229 avant J.-C.

B—p.

HAÏN GHAZY, second sul-
 s Turcs othomans, venait de
 er de Brousse, lorsque la
 e son père Othman 1^{er}. lui
 e trône, l'an 726 de l'hég.
 le J.-C.). Il transféra sa ré-
 dans cette ville; et poursui-
 conquêtes, il prit Nicomé-
 ee, la Bithynie entière, et
 que les Grecs possédaient
 a Asie. Il effaça, par mille
 e valeur, les exploits de son
 as sa justice et son huma-
 nité contribuèrent pas moins que
 sa reculer les bornes de sa
 on. Comme il n'exigeait des
 peuples léger tribut, et qu'il
 leur le libre exercice de leur
 plusieurs villes s'empres-
 se reconnaître pour souve-
 et tant le joug des Musul-
 mans, et de leurs gouver-
 nements de leur gouver-
 nement politique profonde était
 dessous de celle des empe-
 reurs ennemis, qui n'avaient
 que leurs craintes, et de
 leur fourberie. Ce prince,
 othomans doivent leurs
 réformations civiles et politi-
 ques par les conseils de son
 Selim Pacha (V. ALA-
 bit des distinctions entre

les citoyens et les soldats, et or-
 donna, l'an 739 (1329), que ceux-
 ci porteraient exclusivement le tur-
 ban blanc. L'année suivante, il fit
 élever dans la religion musulmane
 les jeunes esclaves chrétiens, et en
 forma un corps de troupes, qui, sous
 le règne suivant, devint la fameuse
 milice des janissaires; tour-à-tour
 soutien et fléau de la dynastie otho-
 mane. La discipline qu'il établit
 dans son armée, et les divisions
 qui régnaient entre l'empereur An-
 dronic III et les princes feuda-
 taires de l'empire grec, favorisè-
 rent les projets d'Orkhan. Son
 fils Soléiman, arrivé à Abydos, sur
 les bords du Bosphore, en 1338,
 suivi de quatre mille hommes, et
 manquant de navires pour les trans-
 porter en Europe, traversa le détroit
 avec quatre-vingts soldats détermi-
 nés, sur trois radeaux, soutenus sur
 des outres de cuir, et gouvernés avec
 des bâtons. Il aborda de nuit devant
 Sestos, dont il s'empara, et y trou-
 va des bâtimens qui servirent à lui
 amener le reste de ses troupes, à la
 tête desquelles il se rendit maître de
 Gallipoli, regardé alors comme la
 clef de Constantinople et de l'Eu-
 rope. Les empereurs Jean Cantacu-
 zène et Manuel Paléologue, ayant
 réclamé chacun le secours du sul-
 thán, il se déclara en faveur du pre-
 mier, dont il épousa la fille Théo-
 dora; et il envoya de nouveau son
 fils, qui ravagea la Thrace, défit les
 Serviens et les Bulgares, alliés de
 Manuel, et ne revint en Asie qu'a-
 près s'être emparé de plusieurs pla-
 ces qui tenaient pour Paléologue,
 et s'être fait ouvrir, comme allié,
 celles qui reconnaissaient Cantacu-
 zène: ce fut ainsi qu'il forma comme
 la première ligne du blocus de Cons-
 tantinople, qu'achevèrent ses suc-

Abraham D'ORIGNY, né à Reims, en 1734, acheta une charge de conseiller à la cour des monnaies, et cultiva les lettres par délassement. Il rechercha et obtint l'honneur d'être admis dans un grand nombre d'académies de province, et mourut ignoré, en octobre 1798. On a de lui : I. *Dictionnaire des origines, ou époques des inventions utiles, des découvertes importantes, etc.*, Paris, 1776 78, 6 vol. in-8°. L'abbé Sabatier s'empara de cette utile compilation, et en publia un abrégé sous le même titre, en société avec Préfort (*Voy. le Dict. des Anonym.* de M. Barbier). II. *Abrégé de l'histoire du Théâtre Français, depuis le mois de septembre 1780, jusqu'au 1^{er} janvier 1783*, tome quatrième, 1783, in-8° : les trois premiers volumes sont l'ouvrage de Mouhy (*V. MOUHY*, xxx, 305). C'est par erreur que très-souvent on dit que le travail d'Origny est en quatre volumes. III. *Annales du Théâtre Italien*, *ibid.*, 1788, 3 vol. in-8°.

W—s.

ORIOLE (PIERRE), en latin *Aureolus*, fameux théologien, né à Verberie-sur-Oise, dans la Picardie, jouissait d'une grande réputation au commencement du treizième siècle. Il succéda à Jean Scot, son maître, dans une des chaires de l'université de Paris, et mérita le surnom de docteur éloquent (*doctor facundus*). On croit généralement qu'Oriole était cordelier, et qu'après avoir rempli les premiers emplois de son ordre, il fut élevé, en 1321, à la dignité d'archevêque d'Aix. Casimir Oudin prétend que l'épiscopat d'Oriole a été imaginé par les Cordeliers, pour donner plus d'éclat à leur ordre, auquel il enlève ce docteur pour le faire religieux du Val-des-Ecoliers.

On peut voir les raisons qu'on a données pour son opinion dans *mentar. de Scriptoribus* cis, III, 847-59. Il est assez probable qu'on a confondu Oriole avec Pierre Després, d'Aix, et créé cardinal puisqu'en admettant l'événement, on ne peut lui attribuer quelques mois de durée. Les auteurs du *Gallia Christiana* mourut le 27 avril l'abbé Dutens conjecture que de son évêché pour ses études théologiques, de sa mort jusqu'à la date d'un de ses ouvrages conservait à la bibliothèque des deliers de Tolède (*Voy. de France*, par Dutens l'un des plus zélés de l'immaculée conception sa, pour soutenir cet que l'Eglise a approuvé et imprimé à Toulouse Outre des *Sermons*, un *théologie*, et quelques *liturgiques*, dont on trouve dans la *Biblioth. Mus. Wading*, on cite d'Or *viarium Bibliorum*, V, 1571 ; Paris, 1565, dernière édition a pour *pendiosa in universam s turam Commentaria* (LET, Cl.-Et.). II. *De taires*, en quatre livres tre des *Sentences*, R 1605, 2 vol. in-fol., troisième édition a été publiée par Constantin Sernano, qui céder d'une *Vie* de l'au

ORISSON, prince riens, allié des Carthaginois, en campagne à la tête de ses troupes sous prétexte d'aller combattre les ennemis alliés qui faisaient le si

au-delà de l'Ebre, mais au
 ire pour contribuer à la déli-
 : des Illicéens, avec lesquels
 a fait un traité secret. Arrivé
 e de l'armée d'Amilcar Barca,
 a attaque général avec furie,
 rent avec les assiégés, le défit
 tua. Mais Asdrubal, gendre
 lcar, ne tarda pas à venger
 et. A la tête de cinquante mille
 es, il mit tout à feu et à sang
 es états d'Orisson; et, l'ayant
 risonnier, il le fit périr dans
 uments, l'an 229 avant J.-C.

B—P.

ORKHAN GHAZY, second sul-
 es Turcs othomans, venait de
 er de Brousse, lorsque la
 e son père Othman 1^{er}. lui
 e trône, l'an 726 de l'hég.
 de J.-C.). Il transféra sa ré-
 dans cette ville; et poursui-
 conquêtes, il prit Nicomé-
 ée, la Bithynie entière, et
 que les Grecs possédaient
 n Asie. Il effaça, par mille
 le valeur, les exploits de son
 us sa justice et son huma-
 ontribuerent pas moins que
 a reculer les bornes de sa
 n. Comme il n'exigeait des
 ain léger tribut, et qu'il
 ait le libre exercice de leur
 plusieurs villes s'empres-
 le reconnaître pour souve-
 aient le joug des Musul-
 vations de leurs gouver-
 a poltrerie profonde était
 dessous de celle des empe-
 ses ennemis, qui n'avaient
 que leurs craintes, et de
 leur fourberie. Ce prince,
 Othomans, doiveat leurs
 reglements civils et politi-
 de par les conseils de son
 Alayn Pacha : *V. ALA-*
 blin les distinctions entre

les citoyens et les soldats, et or-
 donna, l'an 729 (1329), que ceux-
 ci porteraient exclusivement le tur-
 ban blanc. L'année suivante, il fit
 élever dans la religion musulmane
 les jeunes esclaves chrétiens, et en
 forma un corps de troupes, qui, sous
 le règne suivant, devint la fameuse
 milice des janissaires; tour-à-tour
 soutien et fléau de la dynastie otho-
 mane. La discipline qu'il établit
 dans son armée, et les divisions
 qui régnaient entre l'empereur An-
 dronic III et les princes feuda-
 taires de l'empire grec, favorisè-
 rent les projets d'Orkhan. Son
 fils Soléïman, arrivé à Abydos, sur
 les bords du Bosphore, en 1338,
 suivi de quatre mille hommes, et
 manquant de navires pour les trans-
 porter en Europe, traversa le détroit
 avec quatre-vingts soldats détermi-
 nés, sur trois radeaux, soutenus sur
 des outres de cuir, et gouvernés avec
 des bâtons. Il aborda de nuit devant
 Sestos, dont il s'empara, et y trou-
 va des bâtimens qui servirent à lui
 amener le reste de ses troupes, à la
 tête desquelles il se rendit maître de
 Gallipoli, regardé alors comme la
 clef de Constantinople et de l'Eu-
 rope. Les empereurs Jean Cantac-
 zène et Manuel Paléologue, ayant
 réclamé chacun le secours du sul-
 than, il se déclara en faveur du pre-
 mier, dont il épousa la fille Théo-
 dora; et il envoya de nouveau son
 fils, qui ravagea la Thrace, défit les
 Serviens et les Bulgares, alliés de
 Manuel, et ne revint en Asie qu'a-
 près s'être emparé de plusieurs pla-
 ces qui tenaient pour Paléologue,
 et s'être fait ouvrir, comme allié,
 celles qui reconnaissaient Cantac-
 zène : ce fut ainsi qu'il forma comme
 la première ligne du blocus de Cons-
 tantinople, qu'achevèrent ses suc-

cesseurs. Maître du Bosphore, Orkhan fit passer en Europe des forces plus imposantes, sous les ordres de ses deux fils, Soléiman et Mourad, qui portèrent la désolation dans la Thrace et dans la Grèce. Ce fut alors qu'un grand nombre de Grecs allèrent, pour la première fois, chercher un asile en Italie, et y portèrent le goût des sciences et des arts, qui de là se répandirent dans le reste de l'Europe. Soléiman ayant péri d'un accident, peu de temps après avoir pris Adrianople, Orkhan ne survécut que deux mois à la douleur d'avoir perdu ce jeune héros. Il mourut à la fin de l'an 761 (1360), âgé d'environ quatre-vingtune années lunaires, dont il en avait régné trente-cinq, et fut enterré auprès de son père, à Brousse, où il avait fondé une académie, une mosquée, un hôpital et d'autres établissements pieux. Il eut pour successeur Mourad, son second fils (V. AMURAT I^{er}.)

A—T.

ORLANDI (PELLEGRINO-ANTONIO), carme de la congrégation de Mautoue, et membre de l'académie Clémentine, naquit à Bologne, en 1660. Religieux d'une piété profonde, savant d'une activité infatigable, à peine était-il sorti de l'enfance, qu'il s'adonna aux études avec une ardeur que l'âge ne fit qu'accroître. Les différents ouvrages qu'il a publiés prouvent de grandes recherches; mais ils manquent de méthode et d'exactitude: ils sont peu consultés aujourd'hui, les mêmes sujets ayant été traités depuis d'une manière plus complète. Ce sont: I. *Notizia degli scrittori Bolognesi e dell' opere loro stampate e manoscritte*, Bologne, in-4^o., 1714. II. *Origine e progressi della stampa, ossia dell' arte impressoria e notizia dell' opere stampate dal*

1475, sino al 1500, Bologna 1722. III. *Abeceario pit professori più illustri in scultura ed architettura*, 1704, 1719 et 1731, av. additions de l'auteur. Ce Di des peintres, sculpteurs tectes, utile à tous ceux vent les arts, a été réimprimé plusieurs fois, entre autres à 1753, avec des additions rienti; et à Florence, en 1778, sans ces additions, menté de plusieurs Vies d modernes, par F. Fuga. C a été traduit en anglais, e Londres, en 1730. Cepend plutôt attribuer la réputation jouit encore, à la commod dans un seul volume la v les artistes, qu'au mérite travail. On peut voir, dar vi des *Notizie degli scrit gnesi* du comte Fantuzzi, sur ce savant, auquel es liste de toutes ses OEuvre et inédites. Il mourut à B 8 novembre 1727. — CL LANDI, habile architect à Rome, en 1694. Tous l ges qu'il a exécutés dans manifestèrent son goût et leté. On lui doit quelques quelques palais qui lui aussi bien que son talent, ges du public. Il a aussi re sieurs anciens édifices d'un remarquable. Il mourut en 1775.

ORLANDINI (NICOLAS) historien de l'institut des naquit, en 1554, à Flore famille patricienne, et dans la Société à l'âge d ans. Destiné par ses su la carrière de l'enseigne avoir régenté quelques an

secteur du collège de Nola, puis
 cur du noviciat à Naples; pla-
 ; malgré sa grande jeunesse ,
 plit avec beaucoup de pruden-
 ppe à Rome pour être em-
 à la secrétairerie générale , il
 remarquer par la facilité de sa
 tion, et fut chargé de travail-
 l'histoire de son institut. Malgré
 écatesse de sa santé, il avait
 né la première partie de ce
 ouvrage, lorsqu'il mourut, le
 1600, âgé de cinquante-deux
 entre les *Annua litteræ socie-*
, de 1583 à 1585, et la Vie de
us Fave, l'un des dix premiers
agnons de saint Ignace, Lyon ,
, 1608. (V. FAVRE, XIV, 223),
 ite en italien par le P. Alciati,
 d'Orlandini : *Historia societa-*
um pars prima, Rome, 1615;
rs, 1620, in-fol. Ce volume
ent la Vie de saint Ignace, di-
en seize livres. Le style en est
et élégant; mais, quoique cet
re ait été composé d'après les
ents les plus authentiques, il
ne des faits qu'une critique
re auraient écartés. François
ai. désigné pour continuer
re de la société, fut l'éditeur
premier volume, auquel il
une préface, contenant une
Notice sur Orlandini, et une
es matières. Le second vo-
uferme la Vie du P. Lai-
ivers, 1620; le troisième,
François Borgia, Rome,
quatrième, celle d'Everard
ano, ibid., 1652; et le cin-
le de Claude (Aquaviva),
651. Sacchini étant mort
avoir mis la dernière main
d'Aquaviva, ce fut le père
assin qui fut chargé de la
et de la faire paraître. Le
Jouvanci, désigné pour

continuer cet important ouvrage,
 publia, en 1710, à Rome, un
 sixième volume, qui contient tout
 ce qui s'était passé de plus impor-
 tant dans la société, de 1591 à
 1616; et enfin le P. Jules Corda-
 ra fit paraître, en 1750, un sep-
 tième volume, qui renferme une par-
 tie du dix-septième siècle. Cette col-
 lection est rare et recherchée : on
 la trouve difficilement complète en
 France, à raison de la suppression
 rigoureuse qui fut faite du volume
 de Jouvanci (V. ce nom). W—s.

ORLÉANS (Voy. JEANNE
 D'ARC).

ORLÉANS (LOUIS I^{er}. DE FRANCE,
 duc d'), frère cadet de Charles VI,
 était né en 1371, la même année
 que Jean-sans-Peur, duc de Bour-
 gogne, dont la rivalité devait lui
 être si fatale. Connu d'abord sous le
 nom de comte de Valois, il joignait
 à tous les dons extérieurs un esprit
 vif, agréable et des manières préve-
 nantes; mais ces qualités étaient effa-
 cées par une ambition excessive, qu'il
 alliait à un goût immodéré pour les
 plaisirs. Il épousa, par procureur,
 en 1385, Marie, héritière du trône
 de Hongrie, et prit le titre de roi,
 auquel Sigismond l'obligea de re-
 noncer, en épousant lui-même Ma-
 rie (V. SIGISMOND). Charles, qui
 aimait son frère avec tendresse, vou-
 lut le dédommager, en lui donnant
 en apanage la Touraine, qu'il échan-
 gea, en 1392, contre le duché d'Or-
 léans, et lui fit épouser Valentine
 de Milan, princesse d'un rare mé-
 rite (V. VALENTINE). Le duc d'Or-
 léans avait toute la confiance de son
 frère; malgré sa jeunesse, il était
 admis au conseil, où se traitaient
 les affaires les plus importantes. La
 funeste maladie dont le roi fut at-
 teint, vint troubler le repos dont

la France commençait à jouir, et qu'elle devait uniquement à la sagesse de son monarque (V. CHARLES VI, VIII, 114). Ses oncles reprirent la régence du royaume; et le duc d'Orléans, exclus du conseil, fut en outre exposé à la haine du peuple, qui voyait avec peine ses liaisons avec la reine Isabelle de Bavière, et qui accusait la duchesse, sa femme, d'avoir occasionné la démence du roi, en lui faisant avaler un philtre. Avec l'appui de la reine, il parvint à reprendre sa place au conseil; et, ayant à son tour forcé le duc de Bourgogne de se retirer, il s'empara de l'autorité, et dissipa les trésors de l'état d'une manière scandaleuse. De nouveaux impôts étant devenus nécessaires, le clergé refusa de les payer; et cet exemple fut suivi par les mécontents, que le duc de Bourgogne appuyait d'ailleurs ouvertement. Dans la crainte d'une guerre civile, qu'il n'avait aucun moyen de comprimer, le duc d'Orléans consentit à remettre le pouvoir, dont il avait si mal usé : mais il garda une grande influence dans le conseil, formé de ses créatures; et, ayant eu besoin d'argent, il s'empara des sommes déposées dans la tour du Louvre, sans qu'on lui opposât le moindre obstacle. Sur ces entrefaites, le duc de Bourgogne (Philippe-le-Hardi) étant mort, Louis se fit déclarer lieutenant-général du royaume; mais Jean-sans-Peur, qui avait hérité de la haine que son père portait au duc d'Orléans, lui montra bientôt qu'il n'était pas disposé à lui laisser l'autorité sans partage, et vint à Paris, où il fut accueilli comme un libérateur. A son approche, Louis se retira à Melun, où la reine le suivit bientôt; et, ayant levé une armée de vingt mille hom-

mes, il ouvrit avec le duc de Bourgogne une négociation, qui termina par la réconciliation des deux princes. Ils réunirent leurs forces pour faire la guerre aux Anglais; et tandis que Jean-sans-Peur tentait de leur reprendre Louis, vint mettre le siège à Blaye, qu'il fut obligé de lever sans succès. De nouveaux délégués venaient fréquemment entre rivaux; et la reine, par sa médiation, amenait une paix simulée, qui demain voyait troubler. Mais d'Orléans, étant vanté d'avoir les faveurs de la duchesse de Bourgogne, Jean-sans-Peur ne put lui pardonner ce dernier affront; et, si ce ressentiment, ce ne fut que pour assurer la vengeance qu'il lui devait. Enfin, le 23 novembre 1407, d'Orléans étant chez la reine, vint l'avertir que le roi le demandait : il sortit aussitôt, précédé de quelques valets de pied portant flambeaux. Arrivé dans la cour de la chapelle, près de l'hôtel de Notre-Dame, le prince fut entouré par dix assassins, apostés par le duc de Bourgogne, et qui foudrirent sur lui en criant : *A mort*. Il éleva la main en disant : *Je suis le duc d'Orléans*. Tant mieux, lui répondirent les assassins, c'est ce que nous demandons, et il tomba percé de coups. Quant à lui : *Qu'est ceci? D'où venez-vous?* Les domestiques du duc d'Orléans, qui avaient pris la fuite, excepté un nommé Jacob, qui fut trouvé sur le corps de son maître, avait vainement cherché à le reconnaître. (V. JEAN-SANS-PEUR, XXI). Les restes de ce prince furent déposés dans l'église des Blancs-Manteaux, où il avait choisi sa sépulture. Le duc d'Orléans aimait les lettres; il protégeait les savants

riculier Christine de Pisan, qui délia le roman d'*Othea* (V. JUSTINE, VIII, 478). Il parlait avec grâce et facilité, et composait avec talent que l'un de ses fils imita encore à un bien plus haut degré V. CHARLES D'ORLÉANS, VIII, 6). Il avait eu, d'une de ses maîtresses, un fils, connu sous le nom de *Dunois*, dont la valeur continua depuis à délivrer la France du joug des Anglais (V. DUNOIS). Lependamment de l'Histoire du règne de Charles VI, on peut consulter, sur le duc d'Orléans, les *Vies des hommes illustres*, de Thevet. On a le portrait de ce prince, dans l'ouvrage de Thevet, et dans les *Antiquités de la monarchie française*, du P. Montfaucon. W—s.

ORLÉANS (GASTON JEAN-BAPTISTE DE FRANCE, duc d'), troisième fils de Henri IV et de Marie de Médicis, naquit à Fontainebleau, le 25 avril 1608. Il porta d'abord le titre de duc d'Anjou (1). Lorsqu'il fut marié à Nantes (1626), le duché de Briegs lui ayant été donné en mariage, il prit le titre de duc de Brétagne, qu'avait eu le second fils de Henri et de Marie, mort en 1611. On eut le malheur de se trouver de son côté, sans gloire et sans succès, dans tous les troubles qui agitérent le règne de Louis XIII et la minorité de Louis XIV. Il sortit quatre fois de son royaume, et y rentra quatre fois avec les armes à la main. Cette vie orageuse embrassant l'époque de notre histoire, qui vit les dernières lueurs d'une aristocratie puissante et les longues convulsions de la monarchie féodale, il serait difficile de renfermer cet article dans les bor-

nes ordinaires. Moins composé sur les Mémoires historiques, que sur les pièces imprimées à l'époque des événements, il pourra donner à ces derniers une physionomie particulière, et offrir des aperçus nouveaux. Savary de Brèves, qui passait pour une des créatures de Concini, eut à-la-fois (1615), avec la charge de gouverneur de Monsieur, celles de surintendant de sa maison, de premier gentilhomme de sa chambre, et de capitaine-lieutenant de la compagnie de deux cents hommes d'armes de ce prince. Toute la dépense de la maison du frère unique du roi ne s'élevait alors qu'à deux cent mille livres. Savary de Brèves était estimé pour ses lumières et pour sa probité. On lit, dans les *Mémoires* du duc d'Orléans, que son gouverneur avait accoutumé d'attacher des verges à sa ceinture, mais qu'il ne s'en servait que très-rarement. Il employait aussi d'autres moyens : le jeune prince ayant dit un jour *quelque parole fâcheuse* à un de ses gentilshommes qui le servait à table, le gouverneur fit venir à souper *les galopins de la cuisine* pour remplacer les gentilshommes servants. Après la mort tragique du maréchal d'Ancre (1617), La Vieville et Luyus devinrent tout-puissants, l'un dans le conseil, l'autre dans la faveur du roi. Gaston annonçait déjà les plus heureuses dispositions : Louis eut la faiblesse de se montrer jaloux de son frère. Loin de combattre ce penchant, ses favoris y applaudirent, et conseillèrent de congédier le sage gouverneur de Gaston. De Brèves, mandé dans ce qu'on appelait le *conseil étroit*, composé du chancelier Brulart, du garde-des-sceaux Duvair, de Villeroy et du président Jeannin, fut louché, remercié et ren-

1. On s'est trompé que le 5 juin 1616, par le duc de Brétagne et le duc de Montpensier.

voyé comblé d'honneurs et de présents. Il eut pour successeur le comte du Lude (1), vieux courtisan, encore ami des plaisirs, et peu propre à diriger l'éducation de l'héritier présomptif du trône; il se reposait de ce soin sur le sous-gouverneur Contade, homme grossier, qui, par ses jurements et ses vices, corrompit le jeune prince, gâta ses mœurs, et lui ôta le frein de la honte. Le comte du Lude mourut, en 1619, et fut remplacé par d'Ornano, colonel des bandes corses, qui, affectant d'abord de la sévérité, *montra quelquefois les verges*. Déjà il avait réussi à faire perdre à Gaston *beaucoup de mauvaises habitudes*, lorsqu'ambitieux, et songeant à sa propre fortune, il devint tout-à-coup plus indulgent. Le roi était d'une santé faible: il n'avait point d'enfants. Le gouverneur montra le trône en perspective au jeune prince, l'engageant à demander l'entrée au conseil. Cette démarche inquiéta La Viéville et déplut au roi. Ornano fut arrêté, et conduit au château de Caen. Gaston se plaignit, et ne fut point écouté; on lui donna, pour quatrième gouverneur, un sieur de Préaux, à qui le prince fit faire un charivari par les officiers de sa cuisine, et qui tomba bientôt avec La Viéville (V. VIÉVILLE). Gaston obtint la liberté d'Ornano, qui reçut le bâton de maréchal; mais le prince ayant voulu le faire entrer avec lui au conseil, Richelieu, qui s'élevait sur le crédit de tous les favoris, craignit l'ambition d'Ornano, et le fit arrêter une seconde fois. Gaston s'emporta, de-

vant le roi, contre le ministre; et menaça de le mettre *hors de toute envie de lui causer désormais de déplaisir*: mais ni sa colère, ni ses démarches, ne changèrent rien au sort du maréchal. Dès-lors le prince acquit la conviction que, jour par jour, et par les gens de sa maison, Richelieu était instruit de toutes ses actions. C'est à cette époque, que Puylaurens, qui avait été *enfant d'honneur* du prince, lui fut recommandé par la maréchale d'Ornano; et devint son confident, avec l'abbé Le Coigneux. Ce dernier, chancelier de la maison de Monsieur, et président à la chambre des comptes, passait pour entrer dans les vues et dans la politique de Richelieu, qui faisait déjà l'office de ministre principal des affaires de l'état. On vit en effet Gaston se détacher tout-à-coup d'Ornano, qui mourut bientôt à Vincennes (V. ORNANO); abandonner le duc de Vendôme qui avait été arrêté à Blois; souffrir qu'on coupât la tête au jeune comte de Chalais (Henri de Talleyrand), l'un de ses plus familiers serviteurs, qui avait été condamné à Nantes par une commission (1), et consentir enfin à épouser Mlle. de Montpensier, mariage pour lequel d'Ornano lui avait fait concevoir tant d'aversion, et que le roi avait redouté lui-même, dans son état languissant, comme devant attirer les regards et les vœux de la France sur son frère (2).

(1) Dans une des nombreuses lettres écrites de sa prison à Richelieu, Chalais dit que Monsieur en *coute de sa détention*. Il avait conseillé au prince de se retirer auprès des Protestants: « Si celui, disoit-il, qui est cause de ma détention, va à la messe, s'éloignant beaucoup, son ancien d'ancien est de s'en aller de là, et s'il vous donne quelque espérance de son mariage, amusez-vous qu'il vous amuse jusqu'à ce qu'il ait fait son escapade. »

(2) « S. M. fut tellement touchée de jalousie, qu'elle le P. Suffren (ou Suffren), son confesseur. Elle tant voulu trouver un matin dans son cabinet

(1) Le comte de Luyne avait été assez longtemps domestique du comte du Lude, en qualité de gentilhomme. Son frère de Brantes servait en même temps dans la maison du comte, en qualité d'écurier. (Mémoires mss. de Fontenay-Mareuil.)

Richelieu avait vu et le véritable le mariage fut célébré, à Paris, le 10 août 1626, à l'âge de la mort, présumée maréchal d'Ornano, et le Chalais. Gaston reçut les duchés d'Orléans et , le comté de Blois, la le Montargis, et , en evenus, environ un mil- s pour l'entretien de sa demoiselle lui apporta uveraineté de Dombes, té de la Roche-sur-Yon, e Montpensier, de Cha- de Saint-Fargeau, plu- portant titres de mar- nté, vicomté et baronie. ut de la duchesse de ère, un diamant estimé us; et Richelieu eut, pour en présent de nocces , la campvaut, voisine de la chelieu. La maison de at établie presque sur le e du roi ; Gaston eut des aisées et des gardes suisses, haient devant lui tain- ant, encore que le roi fût » (*Mémoires du duc* . Dès le mois d'octobre, de Madame fut déclarée : faire parade de son ven- le Louvre, croyant déjà n fils lequel dû tenir la an dauphin. Chacun lui vœux et ses acclamations, e monde va à Monsieur au soleil levant » (*ibid.*) s les espérances furent Madame accoucha d'une (MONTPENSIER), et mourut

trois jours après (1). La douleur de cette perte fut générale : le roi, toujours jaloux de son frère, ne la partagea point. Bouteville-Montmorenci, qui passait pour le plus fameux duelliste de la cour, et le comte des Chapelles, ayant pris la suite après le combat singulier où périt Bussy d'Amboise (F. BOUTEVILLE), Monsieur, qui connaissait leur dévouement à sa personne, résolut de les enlever à l'escorte qui les ramenait prisonniers dans la capitale. Richelieu, instruit de ce dessein, le fit aisément échouer. Le prince eut alors recours aux prières; mais le roi se montra inflexible : les deux prisonniers eurent la tête tranchée, et on ne laissa pas ignorer à Gaston que ses démarches avaient pu empêcher le pardon. Gaston, dit l'auteur de ses Mémoires, fut porté facilement, par le président le Coigneux, à *boire ce nouveau calice d'amertume*. Monsieur était un prince peu remuant par ses penchans et par son caractère. Il aimait la cour et ses plaisirs; le jeu était surtout sa passion dominante. Il recherchait les tableaux, les antiques, les médailles. Il avait du goût pour la botanique, herborisait lui-même, et faisait peindre des plantes par Jules Donabella. Enfin, suivant l'esprit de ce temps, il avait créé un royaume imaginaire, où, comme dans celui de Narsingue, les courtisans avaient coutume de ne dire que des sottises. Le prince avait établi un conseil de *vauriennerie*, où l'on traitait librement des affaires de

(1) Le cardinal de Richelieu fut accusé d'avoir fait empoisonner le duc de Orléans. Voyez les pamphlets du temps, entre autres les *Conversations de Maître Guillaume avec le prince de Conti aux Champs-Élysées*, Paris, 1631, in-4^e et in-8^e, réimprimées dans le *Recueil de l'abbé de Saint-Germain*, Anvers, 1643, in-fol.

son cal, toute éplorée, et dit que
que le reine procurait à Monsieur,
ne put se douter qu'elle ne l'eût
« (*Mém. du duc d'Orléans.*)

ce royaume : le comte de Moret en était le grand-prieur, l'abbé de la Rivière le grand-monacal, et le poète Patris un des grands-vicaires. Cependant le roi, desirant que son frère ne songeât plus à se marier, exigea que la reine cessât de contrarier sa politique jalouse ; et Richelieu même céda dans cette circonstance ; ou plutôt l'habile ministre craignit aussi l'ascendant que Monsieur pourrait prendre, si son mariage promettait un héritier au trône. On commença donc à favoriser la passion du prince pour le jeu, en lui donnant de l'argent pour la satisfaire. Le roi lui fit présent de la terre de Limours, qu'il acheta 400 mille fr. de Richelieu, et y joignit le domaine de Montlhéry. Le cardinal reçut de plus 300 mille livres pour le mobilier et les embellissements qu'il avait faits à un château qui lui déplaisait, et dont il cherchait à se défaire. D'un autre côté, le président le Coigneux et Puylaurens, qui desiraient gouverner le prince, l'entretenaient volontiers dans l'espèce d'aversion qu'il montrait lui-même pour de nouveaux liens. Gaston se borna donc à avoir des maîtresses. Le roi, malgré sa piété, ferma les yeux sur les désordres de son frère ; et la reine-mère seule en redouta les excès. Lorsque les Anglais, conduits par Buckingham, descendirent dans l'île de Ré, le roi, alors malade et ne pouvant aller lui-même commander son armée, nomma Gaston son lieutenant-général. La citadelle de Saint-Martin, défendue par Thoiras, menaçait de tomber au pouvoir de l'ennemi. Les travaux de sa construction se poursuivaient encore ; et le but de la descente était de les ruiner. Gaston part, et s'avance jusque sous les murs de la Rochelle, où flottait le

drapeau de l'indépendance. Le roi blâme cette entreprise : eût-il craint d'en devoir à son frère, et il se décida à se battre lui-même. Mais le salut de Ré, et la fuite honteuse de la Rochelle, furent dus aux suggestions et à la première résistance de Gaston : elle donna le temps aux vaisseaux et à l'armée de se réunir pour assurer la victoire que de la prise de la Rochelle. Le duc d'Orléans eut le chagrin de voir retirer, pour le siège de la Rochelle, le commandement de qui fut donné au cardinal de Richelieu. Il quitta le camp, et vint à Paris dissiper son dépit en ses plaisirs. On ne tarda pas à le voir à la cour, de son mariage, tantôt avec Marie de Médicis, tantôt avec la princesse de Florence. La reine-mère ne par la première comme rendu par les drogues de son médecin, la cour était partagée ; mais en persistant à s'opposer à la volonté de son frère, et à mit à exécution ceux qui s'intéressaient à l'autre de ces deux parties (*moires du duc d'Orléans*). Anne d'Autriche venait de se retirer à Compiègne pour avoir des (1627) ; Gaston lui dit : « Madame, vous venez de me » vos juges contre moi ; je » que vous gagniez le procès » roi a assez de crédit pour Louis XIII avait un abcès sentère : sa vie était languissante dans ce temps où l'on croyait à l'astrologie, on répétait, et à la ville, cette prédiction de du Val : *Sol Cancrum nigrabit quin vale dicat*. Le duc fut mis à la Bastille, et de là

allères. Le roi ne s'en porta pas ; mais les astres eurent menti. Dans la division régnait entre le duc de Médicis et Richelieu. Le duc réveilla la jalousie du roi et son frère, qu'il disait être jaloux des préférences de la reine-mère. Gaston se rendit à Nancy (1630), où il fut reçu par le duc de Lorraine, avec des honneurs extraordinaires ; et bientôt on parla de son mariage avec Marguerite, sœur du duc. Le maréchal de Marillac, secrétaire-d'état, arriva à Nancy avec la mission de persuader Monsieur à retourner à Paris. Le roi lui offrait le duché de Lorraine pour augmentation d'appui, le gouvernement d'Amboise, et une somme d'argent. Gaston revint à Paris ; et, au mois d'avril, il fut nommé lieutenant-général du royaume pendant le voyage de Louis à Rome. C'est la même année, après le départ du monarque à Paris, qu'eut lieu la tentative de la reine-mère pour perdre le cardinal, et que commencèrent les malheurs de cette époque. La disgrâce des Marillac, la chute du ministre, et les diverses fluctuations de la politique de la vie de Gaston. D'abord, il refusa de se soumettre aux volontés de la reine-mère, et reconnaitre combien le cardinal était utile au service du roi et au bien de l'état. Les deux frères de Gaston reçurent le prix de sa soumission. L'abbé Le Coeur fut fait président à mortier. Sa charge ayant été évaluée 300 livres, Phylaux fut gratifié d'une pareille somme pour acheter une terre qui serait érigée en duché. Mais Richelieu craignait bien l'influence de ces deux conseillers, et fut de les éloigner du prince, et de s'assurer, au besoin, de

leurs personnes et de celle de Gaston. Monsieur, accompagné de douze de ses gentilshommes, se rendit chez le cardinal (février 1631), et s'annonça comme venant retirer la parole qu'il lui avait donnée, peu de jours auparavant, d'être son ami. Il lui déclara qu'il voyait en lui l'ennemi de la reine-mère, son propre persécuteur, « et qu'il n'eût pas tant attendu » de l'en réprimer, s'il n'eût été retenu par la qualité de prêtre, mais » qui ne le garantirait pas à l'avenir » d'un traitement tout extraordinaire, et tel que la grièveté des injures et des offenses faites à des personnes de cette dignité le requerrait. » Le geste, le regard, l'emportement de Gaston, la présence et la mine des gentilshommes qui l'accompagnaient, saisirent le cardinal, qui ne put rien répondre ; mais, un quart d'heure après, il avait renvoyé à ses ennemis plus de terreur qu'il n'en avait reçu. Le roi était accouru pour offrir au ministre d'être son second, et de le protéger même contre son frère. Gaston se retira le même jour à Orléans. Les magistrats se déclarèrent pour lui ; et les habitants armés gardèrent les portes pour veiller à sa sûreté. On blâma le prince d'avoir manqué de résolution, de s'être borné à vouloir faire peur, de n'avoir pas du moins enlevé le cardinal, qu'il pouvait enfermer au château d'Amboise ; ce qui eût facilité les négociations pour le rétablissement de l'harmonie entre les deux frères et la reine-mère. Gaston manda ses compagnies d'ordonnances, convoqua la noblesse de son gouvernement, fit des achats d'armes et de munitions de guerre, projeta de s'emparer des passages de la Loire, et ordonna, en Normandie, dans le Maine et dans le Limousin, des levées de

troupes qui devaient se réunir à Orléans. Le cardinal de La Valette fut envoyé au nom du roi, auprès du prince, pour négocier son retour, avec l'offre du pardon pour tous ceux qui l'avaient suivi, et celle du consentement enfin donné au mariage avec la princesse de Mantoue. Gaston ne vit qu'un piège dans cette négociation, et partit d'Orléans, le 13 mars, avec sa suite, pour se rendre en Bourgogne, où le duc de Bellegarde, gouverneur, était dévoué à ses intérêts. Mais le roi, après avoir fait arrêter la reine-mère à Compiègne, s'était déjà mis en route pour suivre son frère : il était arrivé le premier à Dijon; et Gaston, à qui s'étaient réunis les ducs de Bellegarde et d'Elbeuf, se retira promptement en Lorraine. Le duc, qui avait personnellement à se plaindre du cardinal, relativement aux limites et enclaves de ses états dans les Trois-Évêchés, écouta favorablement la proposition d'une ligue contre le ministre, et celle du mariage de Gaston avec sa sœur. Avant de se mettre à la poursuite de son frère, Louis avait écrit (23 février 1631) *aux parlements et gouverneurs des provinces*, ainsi qu'aux prévôts des marchands et échevins de la ville de Paris, que le cardinal s'était soumis en vain, *avec toute l'humilité possible et tous les respects imaginables, à telles lois que la reine aurait agréable de lui prescrire*; et le monarque ajoutait : « Nous » n'avons d'autre part rien omis, » pour contenter l'esprit de notre » très-cher et très-ami frère le duc » d'Orléans, jusques à donner à ceux » qui ont le principal pouvoir auprès » de lui, selon son desir, plus de » biens que l'état de nos finances ne » pouvait porter, et des honneurs » au-delà de ce qu'ils devaient rai-

sonnablement se promettre une lettre écrite à Gaston (23 Louis dit : « Ceux qui vous » suadé que je vous suivais » armée, ont été ou mal informés, » bien malins, puisque je » ce qui marche d'ordinaire » moi, pour la dignité et si » ma personne. » Cependant avait mis de nouvelles garnisons à Dijon, à Auxonne, à Bellegarde, à Saint-Jean-de-Losne. Le 30 un édit de Louis XIII déclara et convaincus du crime de lèse-majesté, les ducs d'Elbeuf, de Lorraine, de Rouanès, le comte de Montmorency, le président le Coigneux, Puy le P. Chanteloup, et tous ceux qui étaient sortis du royaume avant la réunion de leurs fiefs au domaine, la confiscation de leurs biens, l'extinction de leurs titres, et suite contre leurs personnes, rigueur des ordonnances, furent noncées par la même déclaration. Gaston écrivit au roi, le 1^{er} mai, une longue lettre, qui fut lue avec des observations en mandées par le cardinal de Richelieu. « Je ne suis point sorti de l'État » disait Monsieur, pour » votre état : si j'ai obtenu » faveur des étrangers en matière de » te, la violence sans exception » celui qui me poursuit avec » mes, les a comme obligés » faire. » La première observation du cardinal sur cette lettre, » « Ceux qui ont conseillé cette » méritent châtement pour » que de respect envers le roi » le quel elle est conçue, et » peu d'estime qu'ils témoignent » re de son jugement. » Le

(1) D'autres déclarations du même genre furent publiées le 12 août, le 26 septembre et le 1^{er} bre 1631.

ailleurs de la nécessité d'un *exemple*. « *Personne, il ne poursuit Monsieur, que mauvaise conduite. Le roi est jaloux de châtier ceux qui, malicieusement et faussement, veulent calomnier ses serviteurs.* » lis qu'on ne parlait à Nanci, que guerre et de mariage, la reine s'était sauvée de Compiègne fugée à Bruxelles. Elle envoya Chanteloup, son principal confident, à Nanci; il avait pouvoir de sortir, en son nom, au mariage de son fils avec la princesse de France. Les articles furent convenus; mais l'exécution en fut remise à la campagne qui allait ouvrir. Gaston devait entrer en France à la tête d'une puissante armée. Le 30 mai, le président le Coigneux dressa un *manifeste* qui a pour titre: *Manifeste écrit au roi, par Monsieur.* Nous avons donné, à l'article MORET, assez long extrait de cette pièce, qui fut imprimée avec permission du roi et suivie de la réponse de S. M. (Ant. Vitre, 1631, in-8°). On trouve aussi l'une et l'autre dans le *recueil* de Duchastelet. Ce *manifeste*, d'une violence extrême, où Gaston est accusé d'avoir voulu mettre à la vie du roi, à celle de Monsieur, à celle de la reine-mère, et d'usurper la couronne, fut envoyé au parlement de Paris, et présenté par le sieur de Sanes. Peu de jours après, Roger, procureur-général de Monsieur, présenta au même parlement une requête par laquelle le prince demandait à être admis à parler formelle contre le cardinal *usurpateur de l'État et de la cour royale*. Il demandait aussi à être admis, pour être informé de cette Eminence, et que le conseil du roi se joignît à lui.

En moins de six semaines, le duc de Lorraine avait mis sur pied douze mille fantassins et cinq mille hommes de cavalerie. Des troupes avaient été aussi levées en France pour Monsieur. L'infante, gouvernante des Pays-Bas, lui envoya des secours en argent. Tous ces préparatifs n'effrayèrent point Richelieu. Les gouverneurs de Calais et de Verdun, soupçonnés d'intelligence avec le prince, furent, l'un destitué, l'autre pendu. Une explication pressante fut demandée au duc de Lorraine, qui, voyant l'orage près de fondre sur lui, et ne trouvant dans Gaston ni l'audace ni les moyens pour une grande entreprise, répondit, en désavouant le projet de mariage avec sa sœur, que l'armement fait dans ses états était destiné à venir au secours de l'empereur contre le roi de Suède. Alors Richelieu somma le duc de faire incontinent passer le Rhin à ses troupes, s'il ne voulait voir le roi de France arriver à Nanci avec toutes ses forces, *pour être de la noce*. L'armée rassemblée en Lorraine contre la France, entra donc en Allemagne. Gaston la suivit en négociant avec la cour de Bruxelles, où il voulait, au besoin, se ménager une retraite. Vers la fin de l'automne, il revint à Nanci, où, bientôt après, le duc de Lorraine ramena son armée en fort mauvais état. C'est alors que le mariage de Gaston avec la princesse Marguerite, fut définitivement arrêté, contre l'avis de le Coigneux, par l'influence de Puy-laurens, qui, devant épouser lui-même la fille de la princesse de Phalsbourg, avait l'ambition de se voir beau-frère de son maître. Il fut convenu que la cérémonie serait faite secrètement et à l'insu du roi, qui était alors à Metz pour le siège de

Moyenvic. Le duc de Lorraine alla assurer le monarque que tous les bruits publiés sur le mariage étaient sans fondement. Mais Louis exigea que son frère fût renvoyé des états du duc ; et, le même jour où cette union avait été formée, les époux se séparèrent aux flambeaux. Gaston arriva à Bruxelles, à la fin de janvier (1632). Richelieu, si l'on en croit M^{lle}. de Montpensier, se vit alors déjoué dans son projet et dans son espérance de faire épouser par Gaston sa nièce Madelène de Vignerod, veuve de Combalet, qui fut depuis duchesse d'Aiguillon. La rupture du mariage de ce prince avec Marguerite de Lorraine, était la condition que le ministre mettait à sa rentrée dans le royaume. Mademoiselle dit à ce sujet, dans ses Mémoires : « Je ne pouvais » pas m'empêcher de pleurer dès » qu'on m'en parlait ; et dans ma » colère je chantais, pour me venger, » toutes les chansons que je savais » contre le cardinal et sa nièce ». Mademoiselle raconte que le duc de Lorraine avait refusé son consentement au mariage de Gaston, pour complaire à la reine Anne d'Autriche, qui aimait ce prince, et qui avait formé le dessein de l'épouser elle-même, *voyant la santé du roi presque toujours altérée, n'en ayant point d'enfants, et croyant être bientôt en état de se remarier*. Plusieurs Mémoires du temps parlent aussi du projet de la reine d'épouser son beau-frère. Gaston fut reçu à la cour de l'infante, avec les plus grands honneurs. A cette époque, une commission jugeait, à Ruel, le maréchal de Marillac ; et les menaces que fit Gaston de venger sa mort, hâtèrent sa condamnation. Le prince se prépara à la guerre ; ses pierreries et

celles de la reine-mère furent gées à Amsterdam : il allait en France avec les Espagnols duc de Montmorenci, gouverneur du Languedoc, devait le rejoindre dans sa province. Ce seigneur vieux et mécontent voulait troisième connétable de son nom rendre cette charge héréditaire sa maison. Dix régiments d'infanterie allemande, liegeoise et française, se réunirent à Trèves : le rebut de l'armée espagnole y joignit mille à douze chevaux-légers et gendarmes, et eut la lieutenance générale de l'armée au duc d'Elbeuf. Montmorenci n'était pas encore en France, il avait demandé que l'armée Gaston n'entrât en France qu'un mois d'août, et elle s'était mise en marche dès le mois de mai. Le duc de Dijon, et toutes les villes jusque aux frontières du Languedoc, refusèrent d'ouvrir leurs portes. Le cardinal souleva sur l'armée étrangère, et quelle quelques gentilshommes vinrent se réunir. Lodève, Montpellier, Beziers, reçurent Gaston : Toulouse se déclara ; et bientôt le duc de Castelnaudary renversa tous les projets du frère du roi (V. MONTMORENCI, XXX, 14, et MONTMORENCI). Lorsque, après la défaite de Montmorenci, l'armée entière fut rassemblée de toutes parts, et que la fortune de Richelieu l'emportait, Gaston s'élança, tête baissée, dans le combat ; et les seigneurs qui le suivaient auprès de lui, eurent beaucoup de peine à le retenir. Il se résolut même, à Villepiute, d'où il partit le matin, et se rendit à Beziers, où le duc d'Elbeuf se joindrait avec les troupes qui lui étaient chargées d'opposer à l'ar-

e La Force. Gaston était appelé
 assillon par les Espagnols, qui
 omettaient encore des secours
 mmes et en argent ; mais il
 aux prières de la duchesse de
 morenci, qui espérait, par la
 mission du prince, obtenir la li-
 de son mari. Le roi et le cardi-
 naient d'entrer en Languedoc à
 d'une troisième armée. Gaston
 ha vers son frère le sieur de
 lebonne ; et en même temps il
 du roi un envoyé chargé de lui
 cer qu'il serait reçu en grâce, à
 ouverts, s'il renonçait à cons-
 contre l'État. Le sur-inten-
 finances Bullion, et le mar-
 desfossez, gouverneur de Mont-
 r, arrivèrent à Beziers le 26
 mbre : le 29, on signa les arti-
 e la paix ; et, le 1^{er} octobre, le
 s ratifia à Montpellier. Gaston
 igeait à renoncer à toute in-
 nce avec l'Espagne, la Lor-
 et la reine-mère ; à se retirer
 lieu que le roi aurait agréé-
 ne prendre aucun intérêt en ce-
 eux qui se sont liés à lui en ces
 ans, et ne prétendre pas avoir
 de se plaindre quand le roi
 fera subir ce qu'ils méritent
 ; à ne recevoir aux char-
 e sa maison que des personnes
 siles et nommées par S. M. ;
 sieur de Puy Laurens avertira
 ement le roi de tout ce qui
 trahit par le passé avec les
 pers, contre le service du roi
 sien de l'Etat, etc. Monsieur
 cette déclaration, jointe aux
 du traité : « Nous promet-
 s, en parole et foi de prince,
 senter si religieusement, que
 e n'y contreviendrons en au-
 e façon ; et de plus aimer
 s ceux qui servent Sa Majesté,
 particulièrement notre cousin le

» cardinal de Richelieu, que nous
 » avons toujours estimé pour sa fi-
 » délité à la personne et aux intérêts
 » de l'État. » Gaston fut rétabli par
 le traité *en tous ses biens*. Le duc
 d'Elbeuf fut pareillement reçu en
 grâce. Le prince congédia les trou-
 pes étrangères, mit sa vaisselle en
 gage pour les payer, et se retira à
 Tours, où le comte d'Alais, colonel-
 général de la cavalerie, eut ordre de
 l'accompagner, pour empêcher tout
 projet d'évasion. Parmi ceux qui
 avaient embrassé le parti de Gaston,
 le sieur de Cabestan fut exécuté à
 Lyon, le vicomte de L'Etrange au
 Pont-Saint-Esprit, le sieur Deshayes
 à Beziers, et le duc de Montmorenci
 à Toulouse. Monsieur avait écrit au
 roi pour demander la grâce du duc :
 « Il n'y a personne au monde, disait
 » le prince, qui reçoive *avec plus de*
 » *contentement que moi les nouvel-*
 » *les de la prospérité des armes jus-*
 » *tes de votre Majesté....* Je vous
 » demande à genoux, couvert de
 » larmes, avec les soumissions que
 » je dois à mon roi, la bonté de sa
 » clémence, sa pitié et sa grâ-
 » ce. » La douleur de Gaston et son
 ressentiment éclatèrent en appren-
 nant l'exécution de Montmorenci : il
 partit soudain de Tours pour retour-
 ner en Flandre ; et, de Montereau-
 faut-Yonne, il écrivit, le 12 no-
 vembre, au roi, que le seul but de
 sauver Montmorenci, en acceptant
 les conditions du traité de Beziers,
 avait pu le réduire *au plus grand*
anéantissement où fut jamais tombé
 aucun prince de sa naissance ; que
 Bullion lui avait donné l'assurance
 que cette *submission extraordinaire*
 serait utile à sauver la vie et à ren-
 dre la liberté au duc de Montmo-
 renci ; et il ajoutait : « Je lui déclai-
 » rai (à Bullion), pour le dire à

» votre Majesté, quesi j'étais trompé
 » en cette attente, je ne m'obli-
 » geais à rien de tout ce que je si-
 » gnais... Mais, après vous avoir
 » rendu les plus basses submissions,
 » comment aurais-je pu croire, etc...
 » Pardonnez-moi, mon Seigneur, si
 » je vous parle avec trop de liberté:
 » la considération de mon honneur
 » et de ma réputation ne devait-elle
 » pas vous fléchir? » Gaston finit par
 déclarer qu'il a pris la résolution de
 sortir du royaume, et de *chercher*
chez les étrangers une retraite as-
surée. Le 25 novembre, le roi ré-
 pondit à Gaston : « Mon frère, je ne
 » puis vous dire combien j'ai de dé-
 » plaisir du prétexte que l'on vous
 » a fait prendre pour sortir cette
 » quatrième fois hors de mon roya-
 » me. » Le monarque annonce en-
 suite qu'il n'a pu pardonner, « après
 » un tel manquement de foi du duc
 » de Montmorenci, après sept cour-
 » riers envoyez coup sur coup pour
 » me donner toute assurance, après
 » avoir conspiré avec les étrangers,
 » etc. » Le roi termine sa lettre en
 ces termes : « Tout ce que je puis
 » faire en cette rencontre, est de
 » vous convier, comme je fais de
 » tout mon cœur, de ne vous re-
 » mettre plus en cet état, mais de
 » rentrer au plutôt en votre devoir,
 » et me donner plus de sujet de de-
 » meurer comme je desire, votre
 » très-affectionné frère, Louis. » Le
 prince arriva sur la fin de janvier
 (1633) à Bruxelles. Le gouverne-
 ment espagnol lui donna trente mille
 florins par mois pour entretenir sa
 maison : la reine-mère oublia que
 Gaston l'avait abandonnée dans le
 traité de Beziens; ou plutôt elle re-
 connut qu'il avait cédé aux nécessités
 de sa position. Ce fut pendant son
 séjour à Bruxelles, qu'il chargea

d'Elbeuf de déclarer au roi sa
 riage resté secret jusqu'alors.
 et Richelieu s'émurent et s'in-
 rent. Bientôt un arrêt du par-
 de Paris (5 septembre 1634) :
 le mariage *non valablement*
tracté; Charles de Lorraine
vassal lige, coupable de *rap-*
minel de lèse-majesté, *seul*
rebellion, comme ayant, *par*
plot, trahison et conspiration
pris de faire contracter led
tendu mariage. En consé-
 duc de Lorraine, et la princ
 Phalsbourg, sa sœur, déclaré
 plice de l'attentat de *rapt*,
bannis à perpétuité du royaume
tous leurs biens féodaux venus
couronne de France médi-
ou immédiatement, déclarés
nés, réunis et incorporés à
et tous et un chacun leurs
biens étant en France, tan-
bles qu'immeubles, acquis et
qués au roi. Cet arrêt, moi
 singulier de la colère du roi
 politique de Richelieu, porte
 ce qui suit : « Et afin que la m
 » de la justice faite d'un tel at
 » rapt, felonie et rebellion, se
 » servée à la postérité, il ser
 » truit et édifié une pyramide
 » principale place de la ville
 » en laquelle sera mise une l
 » cuivre ou de marbre, qui c
 » dra le présent arrêt et les
 » causes d'icelui; et pour l
 » tion des traités, manquem
 » parole et violement de
 » exécution d'iceux par ledi
 » les duc de Lorraine, le
 » très-humblement supplié
 » ployer sa puissance et sa
 » veraine autorité pour, par
 » des armes, se faire ra
 » soi-même et se satisfaire
 » autres états et lieux non s

ainsi qu'il jugera être plus
 ix pour le bien de l'État ,
 e ses sujets et la gloire de
 ine. » Déjà un autre arrêt
) avait prononcé la saisie
 : Bar. L'armée du roi pa-
 aux portes de Nanci. Le
 rraine se crut perdu. Il
 , dans ses soumissions ,
 ir d'abdiquer en faveur
 | de Lorraine , son frère.
 endit, le 24 septembre.
 uerite s'était évadée, dé-
 homme, et avait rejoint
 Monsieur, à qui les Espa-
 nèrent encore quinze mille
 mois pour l'entretien de
 . Tandis que, suivant le
 mun, Richelieu persistait
 rre la nullité du mariage
 dans la vue de lui faire
 a nièce, la princesse de
 rg, qui s'était aussi sauvée
 es, détermina le prince à
 solennellement son union
 légitime avec Marguerite,
 archevêque de Malines, qui
 selon les formes de l'Église.
 e temps, Gaston écrivit au
 : lettre, que le contrôleur-
 le ses finances, Passart, se
 de porter à Rome. Mais le
 fut arrêté aux frontières, et
 a la Bastille. Les docteurs
 ersité de Louvain, invités à
 tre le mariage de Gaston ca-
 ment et civilement, donnè-
 t déclarations, rédigées l'u-
 a l'autre en français. Riche-
 fit attaquer par d'autres dé-
 s. Le jésuite Jacques Lescot,
 euseur, Michel Rabardeau,
 ine compagnie, le prési-
 re de Marca, Gervais Bi-
 arquois Salerne, Gabriel de
 eph et Passart, écrivirent
 r la validité, les autres sur

l'invalidité du mariage. Pendant
 que les jurisconsultes et les théolo-
 giens étaient partagés sur cette ques-
 tion importante, la division s'était
 établie à Bruxelles entre la reine-
 mère et Gaston, entre le père Chan-
 teloup, sur-intendant de toutes les
 affaires de la reine, et Puy-Laurens,
 qui dirigeait celles de son fils. Des
 querelles s'engagèrent : un gentil-
 homme de la suite de Gaston fut
 blessé, un autre tué. Puy-Laurens,
 montant le grand escalier du palais
 du prince, reçut un coup de cara-
 bine chargée de vingt balles, qui
 blessèrent deux hommes de sa suite;
 et Gaston appela cet assassinat une
Chanteloupade. La police de Bruxel-
 les était impuissante : « Le marquis
 » d'Aytonne disait que les gens de la
 » reine-mère et de Monsieur lui
 » faisaient plus de peine, qu'il n'en
 » avait à gouverner les sujets du roi
 » son maître en Flandre » (*Mém.
 du duc d'Orléans*). Cependant Gas-
 ton avait reçu quelques ouvertures
 d'accommodement, de la part du
 roi : il négocia, demandant que Châ-
 lons lui fût accordé pour retraite,
 et que son mariage fût reconnu. Un
 refus formel recula la réconciliation
 de Monsieur avec son frère. Les in-
 trigues continuèrent à Bruxelles. Les
 jalousies et la discorde y fomentè-
 rent des haines, et entretenirent la di-
 vision. Enfin, quoique Gaston se fût
 engagé par écrit à ne point traiter
 avec le roi sans la participation des
 Espagnols, il céda aux instances des
 agents de Richelieu, et sortit secrè-
 tement de la Flandre pour rentrer
 en France. Bouthillier, surinten-
 dant des finances, vint au-devant du
 prince à Soissons ; Bautru s'y ren-
 dit, envoyé par Richelieu. Madame
 était restée à Bruxelles. Gaston pa-
 rut à la cour ; et peu de jours après,

Puy-Laurens, fait duc et pair, épousa M^{lle}. du Plessis de Chivrai, cousine du cardinal : mais cette haute faveur ne dura qu'un instant. Puy-Laurens refusa de porter Gaston à rompre son mariage avec Marguerite ; et il fut renfermé à la Bastille le 14 février (1635). Gaston mécontent se retira à Blois. Les Espagnols lui offraient encore un asile à Bruxelles, lorsque le 19 mai, un héraut de France arriva dans cette ville, où, avec les *chamades accoutumées*, il publia la déclaration de guerre de la France à l'Espagne ; et cette guerre dura vingt-cinq ans. En 1636, le comte de Soissons voulant se défaire de Richelieu, à Amiens, pendant le siège de Corbie, Montresor et Saint-Ibal se chargèrent d'exécuter ce dangereux complot ; mais la faiblesse ou la religion de Gaston le fit échouer. En 1641, il laissa le comte de Soissons, le duc de Guise et le duc de Bouillon traiter avec les Espagnols. Mais l'année suivante, il s'engagea dans la conspiration de Cinq-Mars. Un traité fut signé à Madrid, par Fontrailles, au nom de Gaston, et par Olivarez pour le roi d'Espagne. D'après ce traité, Monsieur devait recevoir quatre cent mille écus pour faire des levées en France, et cent vingt mille écus de pension. Richelieu découvrit le complot ; et Gaston, « dit le P^e. Hénault, demanda grâce, » à son ordinaire, en chargeant et » abandonnant ses complices. » Interrogé par le chancelier Séguier, il déclara (le 29 août 1642), « qu'il » avait été sollicité par M. de Cinq-Mars de faire un parti pour perdre M. le cardinal, et que, pour cet » effet, il fallait traiter avec l'Espagne, etc. » Gaston se couvrit de honte dans cette affaire. L'original du traité avec l'Espagne avait été

brûlé : son silence entretint la lution de Cinq-Mars et Richelieu lui écrivit :

» puisque Dieu veut qu'
» aient recours à une
» gène confession de
» pour être absous en
» vous ai enseigné le ch
» devez tenir, afin de
» la peine où vous êtes.

» a bien commencé ; c
» chever, et à ses serv
» plier le roi d'user de
» endroit. » Gaston c
laisser interroger par l
et ses réponses seules
preuves contre ses co

CINQ-MARS et DE THOIR
suite la permission de

Blois, et traversa un
France sans distinction
neurs. La reine - mè
Cologne (le 3 décem
sans secours de la F
un long exil. Riche

(le 4 décembre) dan
où sa dépense coûtait
millions par an. Louis
(14 mai 1643), après
cilié avec son frère. C
paravant (1^{er}. décem
monarque avait déclar

flétrissant, contenant
des fautes de Gaston
chutes, que ce princ
jamais avoir la régen
en même temps prive
vernement, en l'accus
tude et de trahison, c
aussi ses compagnies
et de cheval-légers. C

nièr acte du ministère
Deux partis s'étaient
cour pour la régence
reine Anne et celui de C
n'aimait ni l'un ni l'
avril, la régence fu

a reine; Monsieur fut dé-lieutenant-général du roi mi-Enfin, huit jours avant sa Louis consentit à reconnaître lité du mariage de Gaston, à ion qu'il serait célébré de nou- France; « ce qui fut exécuté, président Hénault, le 26 onze jours après la mort du l y eut publication de bans ; et l'archevêque de Paris François de Gondi) en fit la onie à Neudon, où Gaston dé- , « qu'il était venu pour rati- son mariage qu'il n'était point ssaire de renouveler, puis- l avait été fait en face d'église, s que ce qu'il en faisait était r obéir aux volontés du roi. » onséquence l'archevêque pro- : « *Ego vos conjungo in ma- mium, in quantum opus est,* » Mazarin avait pris les rênes du rnement. Il se forma plusieurs à la cour; les princes de Ven- étaient à la tête de celui des rants opposé au parti de Gas- et du jeune Condé, qui, cinq après la mort de Louis XIII, gagna la bataille de Rocroi. n voulut aussi chercher la e des armes. Il combattit con- es Espagnols qui lui avaient é un aile, et contre le duc de aue son beau-frère. Ayant sous s maréchaux de La Meilleraie Gassion, il assiégea et prit Gra- en 1644; l'année suivante, para du fort Mardick, de Bé- t. de Cassel, de Saint-Venant et mours autres places. En 1646, irai et Bergue Saint-Vinoc se rent à lui. Mais la guerre se fai- re un triste mélange de succès vers. La campagne de 1647 te malheureuse pour la France. ances de l'état se trouvaient

épuisées, lorsqu'en 1648, Anne d'Au- triche invoqua l'appui de Gaston. Le parlement de Paris résistait aux édits qui devaient combler le vide effrayant du trésor. Des conférences s'établirent au palais du Luxem- bourg. Tout languissait : l'armée ne touchait point sa solde; et Gaston disait qu'il fallait craindre la sédi- tion du ventre, *seditio ventris*, qu'il disait la pire de toutes. Dans les séances parlementaires, le prince montra, avec une élocution facile, des vues sages et conciliatrices. Il contribua beaucoup, par sa modé- ration, à l'heureuse issue des confé- rences de Ruel (1649). Mais Gaston, qu'a peint si bien le cardinal de Retz en l'appelant *l'homme du monde qui aimait le plus le commencement des affaires, comme il était l'hom- me du monde qui des affaires en craignait plus la fin*, Gaston après avoir pris part aux troubles qui agitérent la France sous Louis XIII, ne devait pas rester étran- ger aux intrigues et aux désordres d'une régence; et l'ennemi flottant de Richelieu ne pouvait être l'ami constant de Mazarin. La guerre de la Fronde commença en 1648, et finit en 1652. Si l'on vit, à cette singulière époque de notre histoire, le grand Condé assiéger Paris pour le roi, et bientôt après défendre Pa- ris contre le roi; le prince de Conti, qui avait voulu perdre le cardinal, épouser sa nièce; Turenne donner contre le prince de Condé la bataille de Saint-Antoine, et l'année suivante, prendre la qualité de *lieutenant-général de l'armée du roi* (contre le roi) *pour la liberté des princes*, on sera moins étonné de la versatilité de Gaston, qui, gouverné par l'abbé de La Rivière (1), et ensuite par le

(1) L'abbé de La Rivière disait un jour à Mar-

cardinal de Retz, changea plusieurs fois de parti. En 1649, il se joint au prince de Condé pour faire le blocus de Paris: en 1650, la duchesse de Chevreuse réveille sa jalousie contre le vainqueur de Rocroi; et c'est avec le consentement de Gaston que Condé est arrêté prisonnier ainsi que le prince de Conti et le duc de Longueville. En 1651, Gaston traite avec les Espagnols, et ramène en triomphe à Paris les princes mis en liberté. Mais bientôt il se sépare encore du prince de Condé. Trois partis se forment: celui de la reine, où sont Turenne et le duc de Bouillon; celui de Monsieur le Prince, que suivent les ducs de Nemours et de la Rochefoucauld; et celui des *Frondeurs*, ayant pour chef le duc d'Orléans, et que dirigeant M^{me}. de Chevreuse et le coadjuteur. Enfin, en 1652, il joint encore sa cause à celle de Condé. On vit, dans cette guerre civile, tous les princes du sang se rallier au parlement de Paris, et le parlement de Paris se réunir aux autres parlements du royaume; les magistrats et la bourgeoisie se soulever contre un premier ministre; les deniers publics saisis; des levées de gens de guerre, faites par des seigneurs puissants; le roi deux fois obligé de sortir de sa capitale; l'armée du parlement, aux prises avec l'armée royale; Bourges, Paris, Bordeaux, Saintes et d'autres villes, occupées par les soldats de la Fronde; l'Espagnol, appelé par les princes, maître d'Ypres, de Saint-Venant, de Stenai; le parlement de Paris vainqueur et exilant, vaincu et exilé; les princes emprisonnés et triomphants;

moiselle, que Gaston était un prince très- sage, très-pieux, et qu'il valait beaucoup: « Vous devez le savoir, répondit la princesse; car vous l'avez vu souvent de fois. » (*Menagiana*.)

le cardinal Mazarin tout-puissant, réduit à fuir du royaume, et trahissant pour ressaisir le pouvoir conserva jusqu'à sa mort; 1^{er} livre, avec toute licence, mille pamphlets, publiés la sous des titres facétieux et burlesque (1), prouvant qu'autre époque les Français n'étaient à tant de désordres tant et de gaieté. C'est dans la collection de ces pièces du recueil rare dans les bibliothèques que l'historien peut trouver des documents nouveaux et Nicolaï, premier président de la chambre des comptes, la Monsieur, qui avait été en la cour, pour faire enregistrer édit: « On nous ferme la bouche, on nous veut servir une balle d'édits, donc voyons que la couverture Le prince de Condé écrivait le 14 décembre 1651) » qui n'ignorez pas, non moi, qu'on ouvre tous les depuis dix ans, et, après vu ce qui est dedans, qu'il ferme, vous jugez bien la garde de vous faire savoir mes pensées par la voie nemis. » Le 18 août de l'année, le duc d'Orléans si la justification de Monsieur ce, une déclaration portait déclarons que les soupçons de défiances de Monsieur le sont pas sans fondement

(1) On donne à toutes ces facéties le nom de *satirades* (Voy. MAZARIN, XXV) y a, dit le cardinal de Retz, plusieurs volumes de pièces imprimées dans la guerre civile: je crois pouvoir dire, qu'il n'y a pas cent feuilles qu'on les lise. » Ce jugement n'est pas trop sévère, s'il ne porte que sur la collection. Mais cette collection offre plus de 4000 feuilles, que nos historiens n'ont pas eu la peine de consulter.

is l'avons dit dans le parlement, et su qu'il y avait eu quelques associations faites à son préjudice. as assurons aussi que nous ne vous point que Monsieur le ne ait été capable d'avoir eu 1215 de mauvais desseins contre service du roi et le bien de l'É- . » En 1650, on voulut lier on par un traité dans lequel il mettait délivrance et toute assis- : au prince de Condé. Gaston ut être fait connétable, et Gondi anal. Mademoiselle était promise mariage au duc d'Enghien, et . de Chevreuse au prince de Con- Le duc d'Orléans fit des objec- s, et chercha des détours. Il sal- emporter sa signature : ce fut martin, ami et conseil du coad- ur, qui y réussit fort adroitement. oy. GUYMARTIN, VIII, 430). 1651, les sceaux, retirés à Châ- meuf, sont donnés par la reine au mier président Molé. La Fronde alarme, et les chefs s'assemblent Luxembourg. Le coadjuteur ouvre us que Gaston envoie enlever de x les sceaux au magistrat. Cet r, dit le duc de la Rochefoucauld, ur d'une exhortation au carna- Le duc d'Orléans refuse de le sui- : Je n'entends rien, dit-il, à la rre des cailloux ; je me sens mé- polir pour toutes les occasions : tumulte populaire et sédition. Con- présent à l'assemblée, désapprou- hement le coadjuteur, et se re- : dans un cabinet voisin avec le nee de Conti et le duc de Beau- . pour ne prendre aucune part i délibération. Cependant le coad- ur insistait ; Madame pleurait : us, dit Gaston ébroulé, si nous vous cette résolution, il faut les ter tout-à-l'heure. — Dites un . s'écrie Mlle. de Chevreuse, il

ne faut qu'un tour de clef. Qu'une fille ait l'honneur d'arrêter un ga- gneur de batailles. Et en même temps, elle s'élançait vers la porte du cabinet : Gaston la retient, et les trois princes sortent du Luxem- bourg, ignorant le danger qu'ils ont couru. Dans une assemblée de la noblesse, tenue à Paris en 1651, fut formée la demande des états-géné- raux, qui n'avaient pas été convo- qués depuis 1614. Le 25 mars, Gaston fit, devant cette assemblée, une déclaration portant que le roi et la reine régente lui avaient promis, ainsi qu'aux princes de Condé et de Conti, que les états-généraux seraient convoqués pour le 8 septembre : et il autorisa la noblesse du royaume à se réunir, dans le cas où il surviendrait *quelque retardement* à la convocation. Il est sûr que la cour ne cherchait qu'à éluder cette con- vocation ; et elle n'eut point lieu, malgré les efforts du duc d'Orléans. On vit encore ce prince flottant entre les partis : Anne d'Autriche l'a- vait plusieurs fois perdu et regagné, lorsqu'il se réunit au prince de Condé pour forcer la reine-mère à renvoyer une seconde fois le cardinal Maza- rin. Gaston fait partir pour Orléans Mademoiselle, avec la mission de maintenir cette ville dans son parti. Condé échoue dans son projet d'enlever le roi à Gien : son armée est battue, devant Étampes, par Turenne et Hocquincourt. Il rentre secrètement dans Paris, cher- che à fortifier Gaston, toujours in- certain ; entame, par l'entremise de quelques seigneurs, des négociations avec la cour ; recommence la guer- re, campe à Saint-Cloud, se por- te ensuite à Charenton, passe la Seine, et bientôt, pressé par l'ar- mée de Turenne, se jette dans le

faubourg Saint-Antoine. Il allait être vaincu : le duc d'Orléans, cédant aux sollicitations des chefs de la Fronde, monte à cheval, fait armer le peuple, et vient sauver la tête de Condé, en sauvant son armée. Paris ouvre ses portes; et, sur un ordre de Gaston, obtenu par Mademoiselle, et dont l'original est conservé à la bibliothèque royale, le canon de la Bastille tire sur les troupes du roi (2 juillet). Le parlement rendit alors de nouveaux arrêts contre le cardinal Mazarin; et Gaston fut déclaré *lieutenant-général de S. M., dans toutes les provinces de son royaume*. Mais les chefs étaient divisés. Gaston faisait insulter et houspiller les conseillers par la populace; c'est ce qu'il appelait *égayer le parlement*. Condé et le cardinal de Retz semblaient prêts à se faire la guerre; l'archevêché, menacé d'un siège, était plein de soldats, et des grenades garnissaient les tours de Notre-Dame. Le duc de Nemours venait d'être tué en duel par le duc de Beaufort, son beau-frère. Un nouveau signe de ralliement était arboré dans Paris : c'étaient des bouquets de paille; les femmes en ornaient leurs cheveux, les hommes en portaient à leur boutonnière, les moines à leur froc. Un prédicateur prit alors pour texte ces paroles de Job : *In stipulam versi sunt lapides fundæ*. Il y avait eu des tumultes et des massacres à l'hôtel-de-ville. Plus de cinquante mille habitants avaient quitté Paris. Le peuple souffrait de la cherté des vivres, de la division des chefs, de l'éloignement de la cour. Les chefs ne s'entendaient plus. Gaston et le cardinal de Retz voyaient dans Condé l'ambition d'un maître. Le parlement était partagé. La moi-

tié de la compagnie, ayant à sa tête le premier président Molé, s'enfuit à Pontoise, où le roi l'avait appelé. L'autre moitié, restée dans Paris, formait le parlement de la Fronde, et les deux cours cassaient mutuellement leurs arrêts. Les lois étaient sans autorité, le pouvoir sans direction, ni frein. Les Lorrains, les Espagnols marchaient, Condé, sous les drapeaux de la Fronde; mais Turenne arrêtait tout leurs efforts, et sauvait la monarchie. On vit enfin le peuple des événements et des personnes de ce long drame politique, et les personnages inquiets du dénouement. Le temps n'était plus où le cardinal de Retz avait pu dire : « Les gens de bien ne se sentent pas dans ces pièces de fièvres d'état qui tiennent de la frénésie. Je connais les gens de bien qui étaient persés jusqu'au martyre, s'il eût été nécessaire, de la justice de la cause des princes. » Cette frénésie tombée, la Fronde usée; et la part de ceux qui avaient marché sous ses étendards, semblaient comme ce diplomate anglais, l'on demandait s'il était l'ami de Monk ou celui de Lambo, qui se faisaient la guerre : « Je suis le très-humble serviteur des deux camps. » Dans cette situation des choses et des esprits, Gaston tira sa faiblesse et ses craintes de sa vanité : *Ne ferai-je pas demain la guerre*, disait-il au cardinal de Retz, *et plus facilement que jamais ? — Oui, Monsieur. Le peuple n'est-il pas toujours avec moi ? — Sans doute, Monsieur. Le Prince ne reviendra-t-il pas, si je le demande ? — Non, Monsieur. — L'armée*

ne s'avancera-t-elle pas, si vous ? — Toutes les apparences sont, Monsieur. » Gaston, le cardinal, sentait le ridicule de ces questions, et il ne se remettait, qu'afin qu'on le réprimât, et afin de pouvoir dire en- qu'il aurait fait merveille, si on l'avait retenu. » Cependant le duc allait en pleine décadence. L'acteur démontre au duc d'Orléans la nécessité d'un prompt accommodement avec la cour. Le prélat signe lui-même la grande dé- claration qui se rend de Paris à Compiègne : il remet une lettre de Gaston, le chapeau de cardinal ; et le lendemain, le roi répond à Gaston : « oncle, ... vous entrez d'abord, sous le vieux prétexte qu'on a toujours pris, dans les soulèvements : attaquer les ministres, et on dé- crit la conduite des affaires, com- me nous faites aujourd'hui... Le roi, mon père (de glorieuse mé- moire), a choisi, avant son dé- cès étranger, duquel vous vous vantez, pour lui donner l'admi- nistration de mes affaires, après avoir éprouvé sa suffisance et sa bonté en plusieurs affaires impor- tantes. Vous l'avez autant aimé pendant plusieurs années, que vous méprisez maintenant de le haïr ; vous l'avez autant estimé et loué, que vous faites semblant de le mé- priser. » Le roi se plaint de la mauvaise conduite des princes. Il se plaint à Gaston d'avoir joint ses intérêts à celles de Condé et à celles de la Ligue : livrant ainsi la France à la violence et à la cruauté des na- tions étrangères : « Comment pour- riez-vous, après cela, persuader que vous méritiez la gloire et la con- tinuation de cette monarchie ? En tout cas, comme vous faites,

» que toutes choses soient remises en
 » leur premier état, si vous enten-
 » dez qu'un infame déserteur comme
 » Marsin, soit renvoyé, avec le pou-
 » voir de vice-roi, en Catalogne,
 » qu'il a voulu livrer aux Espagnols,
 » etc. ; que chacun s'attribue la li-
 » cence de contredire et de censurer
 » les résolutions qui se prennent
 » dans mes conseils, ... il n'y aura
 » personne qui ne découvre avec
 » quelle intention vous prétendez des
 » conditions de cette nature. ... Il
 » faut que les ordonnances de mon
 » royaume soient observées, et nom-
 » mément celles qui défendent aux
 » sujets les associations, les levées
 » de gens de guerre, les saisies des
 » deniers publics, etc. » Gaston avait
 demandé des passeports pour diver-
 ses députations ; le roi lui répond :
 « Quant aux passeports que vous de-
 » mandez pour vos députés, et pour
 » ceux des compagnies et de l'hôtel-
 » de-ville, vous savez aussi bien que
 » moi les raisons qui m'empêchent
 » de les accorder ; je ne les ai point
 » refusés pour ceux du clergé ; je les
 » ai offerts pour ceux des corps des
 » marchands et des autres corps de
 » ma bonne ville de Paris, qui ne
 » sont point tombés dans la désor-
 » dre, et n'ont été entraînés
 » que par force dans les désordres
 » qu'ils souffrent : mais quand vous
 » ôtez à ceux-ci la liberté d'envoyer
 » vers moi, et que vous la demandez
 » pour des officiers interdits, et
 » pour un corps de ville où les
 » principaux chefs de la rebellion
 » se sont établis par violence, vous
 » faites paraître que vous n'avez pas
 » intention d'obtenir votre demande.
 » Mais il ne faut plus s'amuser aux
 » paroles ; il est désormais temps de
 » venir aux effets, pour faire promp-
 » tement cesser les maux de l'État

» qui se va détruisant. Autrement
 » je serai obligé d'y remédier par
 » les voies que Dieu a mises en mes
 » mains. » Il fallut se soumettre. Paris venait de passer de l'enthousiasme de la révolte à l'enthousiasme de la soumission. On n'entendait qu'un cri : *Quand le roi viendra-t-il ?* Vainement Gaston voulut tempérer cette impatience, qui rompait ses mesures et lui ôtait le temps de finir son traité : le roi rentra dans sa capitale, le 21 octobre, sans s'être lié par aucune promesse. L'amnistie fut proclamée pour tout ce qui s'était passé depuis 1648. Déjà Condé s'était jeté dans les bras des Espagnols. Gaston reçut l'ordre de s'éloigner de Paris, et partit pour Blois, où le suivit tristement le duc de Beaufort. M^{lle}. de Montpensier se retira dans ses terres. Le cardinal de Retz fut enfermé à Vincennes ; et toute cette grande tempête politique, élevée par des ambitions rivales qui ne purent s'accorder, tomba soudainement dans la lassitude et la déception de tous les partis. Depuis cette époque, la vie politique de Gaston n'offre plus rien de remarquable. Il avait perdu, en 1652, un fils unique, le duc de Valois, âgé de deux ans : « Je m'en allai en diligence au Luxembourg, dit Mademoiselle, où je trouvai Monsieur fort pénétré de douleur, et Madame qui mangeait un potage, qui me dit : Je suis obligée de me conserver ; je suis grosse. » On trouve dans les Mémoires de cette princesse, de longs détails sur les affaires d'intérêt et les contestations qui s'élevèrent entre Mademoiselle et son père. Ce qu'il y a de plus saillant, c'est la manière dont s'opéra la réconciliation après plusieurs années de brouillerie : « J'allai droit dans

» la chambre de Monsieur
 » salua, et me dit qu'il
 » aise de me voir ; je lui
 » que j'étais ravie d'avoir
 » neur : il était embarrassé
 » nier point.... S. A. R.
 » que dire, et sans mes ch
 » l'un s'appelle Reine,
 » Souris, toutes deux lev
 » n'aurait dit mot. » La
 raconte ainsi la dernière
 la mort de son père : «
 » avait, depuis quelques a
 » loupe au milieu du dos
 » fort grosse ; elle s'était
 » jetait quelques humeurs
 » un an qu'elle s'était f
 » qui lui avait causé quel
 » dissemens fâcheux. » G
 rut à Blois, le 2 février
 de cinquante-deux ans.
 » cœur bon, dit Madem
 » sentis dans ce moment
 » tendresse que la natu
 » dans de semblables occa
 » n'eus de souvenir et de
 » que celle d'une violente
 » ensuite je donnai ord
 » qui était nécessaire pour
 » et après cela je me co
 récit, que nous abrégéor
 en portraits. Elle dit j
 « M^{me}. de Saujon (fille d'
 » Madame), pour laquel
 » eu une honnête passion
 » contribué à le faire pe
 » salut (1) ; il allait rég
 » tous les jours à la m
 » manquait jamais à la g
 » paroisse, ni à vêpres,
 » tres prières. Il ne p
 » souffrir qu'on jurât da
 » son, et il s'était lui-mê
 » de cette méchante habit

(1) Mademoiselle parle aussi de
 père pour M^{lle}. de Saint-Méris.

demoiselle achève de peindre
 une de Gaston, lorsqu'après
 dit que son père mourut sur
 ses bords, elle ajoute : « Ma-
 me ne s'y trouva pas; et comme
 dîner était porté, on pouvait
 voir qu'elle était occupée à man-
 ger, pour mettre ordre à des va-
 ses auxquelles elle était fort
 attachée. » Trois filles de Gaston et
 la princesse épousèrent, l'une
 le grand duc de Toscane,
 le duc de Guise (Louis-Jo-
 seph), la troisième Charles-Ema-
 nuel, duc de Savoie. Gaston lais-
 sa un fils naturel, qui s'établit en
 France. Voiture et Vaugelas eurent
 leurs dans la maison de Mon-
 taigny écrivait au cardinal
 de Richelieu, que la peur était un
 grand orateur pour persuader à
 ce qu'on voulait de lui : « En
 fait Montresor dans ses Mé-
 moires, Gaston n'avait de crainte
 pour sa personne : c'est la
 seule qui m'a paru qu'il ait eue
 pendant le temps que je l'ai servi, ne
 voyant jamais vu pour aucun
 des en quelques périls qu'ils
 étaient exposés pour lui. » Gaston,
 cardinal de Retz, entra dans
 les affaires, parce qu'il n'a-
 vait la force de résister à ceux
 qui le entraînaient; et il en sortit
 avec honte, parce qu'il
 n'avait pas le courage de les soute-
 nir. C'est d'après le té-
 moignage des historiens du temps,
 d'Avrigny dit : « Gaston
 n'avait avec des inclinations qui
 auraient fait honneur, si elles
 n'avaient été mieux cultivées. » Il
 mourut sous Henri IV, l'esprit vif et
 prompt. Lors du premier
 l'arrestation du prince de
 Conti et du
 d'Angoulême : « Voilà, dit-il,

» un beau coup de filet : on vient de
 » prendre un lion, un singe et un
 » renard. » Soubise étant allé voir
 sa mère à la Rochelle, le jour du
 combat sanglant livré aux Anglais
 dans l'île de Ré : « Soubise vivra
 » long-temps, dit Gaston; il observe
 » le précepte du Décalogue: *Honora*
 » *patrem et matrem.* » Parmi les
 nombreux pamphlets qui, dans la
 guerre de la Fronde, furent publiés
 contre ce prince, il suffira de citer
 celui qui a pour titre : *La France*
parlant à M. le duc d'Orléans en-
dormi. Il est terminé par ces vers :

*Je ne suis en dormant; j'y veux passer ma vie.
 Jamais de m'éveiller il ne me prit envie.
 Toi, ma femme, et ma fille, y perdes vos efforts
 Je dure.*

On attribue au duc d'Orléans des
Mémoires de ce qui s'est passé de
plus considérable en France depuis
l'an 1608 jusqu'en 1635, imprimés
 à Amsterdam en 1683, et à Paris
 en 1685, in-12; réimprimés avec
 ceux du duc d'Angoulême, du duc
 d'Estrées et de Déageant, sous
 le titre de *Mémoires du duc d'Or-*
léans, dans le recueil intitulé : *Mé-*
moires particuliers pour servir à
l'histoire de France, sous les règnes
de Henri III, Henri IV, sous la
régence de Marie de Médicis et sous
Louis XIII, Paris, Didot, 1756, 4
 vol. in-12. Les Mémoires de Gaston
 ont été revus ou rédigés par Algay
 de Martignac. L'Avertissement qui
 les précède, porte qu'ils viennent
 d'un homme qui est long-temps en-
 tré dans la plus secrète confidence
 de feu M. le duc d'Orléans. Ces
 Mémoires sont curieux et estimés.
 On a aussi les *Mémoires d'un favori*
de S. A. R. M. le duc d'Orléans,
 Leyde, 1667, in-12; sur l'édition
 de Leyde, 1668, in-12; Amsterdam,
 1702, in-12. Ces mémoires, attribués

à Bois d'Annemets, et écrits d'un style simple et naïf, sont suivis d'un recueil de pièces servant d'éclaircissements. Lenglet Dufresnoy, dans sa *Méthode pour étudier l'histoire*, dit que ces Mémoires « contiennent ce » qui s'est passé de plus considéra- » ble touchant Monsieur, depuis sa » naissance, en 1608, jusqu'à la » mort du comte de Chalais, en » 1626 »; et il ajoute qu'ils renferment bien des secrets. Parmi les autres, on peut consulter les Mémoires de Claude de Bourdeille, comte de Montrésor, Leyde, Sambix (Elzevir), 1665, 2 vol. in-12. On y trouve la relation de la retraite de Gaston en Flandre, l'an 1632; les intrigues de la cour à cette époque, et la relation du retour du prince, l'an 1641 (1). V—VE.

ORLÉANS (PHILIPPE DE FRANCE, duc d'), frère unique de Louis XIV, naquit à Saint-Germain-en-Laye, le 21 septembre 1640. Le cardinal Mazarin, qui s'était établi surintendant de l'éducation des deux frè-

(1) Gaston était très-instruit dans la botanique. Il fonda dans la ville de Blois, près de son palais, un jardin destiné à naturaliser toutes les plantes que les médecins regrettaient de ne pas trouver en France. Des savants allèrent, par ses ordres, en recueillir dans les pays les plus éloignés. Il aimait à voir prospérer sous ses yeux toutes ces plantes exotiques, rangées par ordre, et toujours prêtes à combattre les maux divers qui assaillent l'humanité. Abel Brucher (*V. son article*, VI, 158) est le premier qui ait fait imprimer une Description du Jardin de botanique de Gaston, à Blois. Robert Morison (*V. ce nom*, XXX, 176), qui avait travaillé à l'établissement de ce jardin, donna, neuf ans après la mort du frère de Louis XIII, un Catalogue plus détaillé des plantes que ce prince y avait réunies. Dans la préface de son *Hortus regius Bleensis auctus*, il rappelle tous les droits que Gaston d'Orléans eut à l'estime et à la reconnaissance publiques. Les vers suivants, extraits d'une pièce qui se trouve en tête de l'ouvrage de Morison (Londres, 1669), nous ont paru dignes d'être cités :

*Nec sese Alcinoi jacent pomaria : plures
Placitas Bleensis nobilis hortus alit,
Quas, decus Hectoridum, variis distinctis arenis
Gastonus, populo pharumaca sana suo.
Principibus cades multis laus maxima habetur :
Cura erat huic hominum, prince po digna, salus.*

L—F—E.

res, s'appliqua, suivant les Mœurs du temps, et de l'aveu de son père, à viriliser l'un, et à efféminer l'autre. Philippe eut pour précepteur La Mothe-le-Vayer (*Voy. ce nom*, XXX, 272), à qui Mazarin dit : « De quoi vous avisez-vous de faire un habile homme du frère d'un roi ? S'il devenait plus savant que son père, il ne saurait plus ce que c'est d'obéir avec égagement. » Anne d'Autriche s'amusa à voir Philippe grandir, habillé comme Achille, cour de Scyros; et cette prière le faisait paraître en jupes de cour, les courtisans, tandis que le roi était accoutumé de bonne heure à faire le roi. Ainsi Philippe n'aimait ni les chevaux ni la chasse, mais il trouvait un bonheur infini dans les mascarades et dans les comédies, même dans les pompes funèbres. Mme. de la Fayette dit : « miracle d'enflammer le cœur d'un prince, n'était réservé à une femme. » Il épousa, le 3 septembre 1661, Henriette-Anne, sœur de Charles II, roi d'Angleterre. Ce mariage ne fut pas heureux (HENRIETTE). Philippe se montra jaloux de l'étroite amitié que le roi avait pour cette princesse. Les gens de la cour le voyaient tous les jours, et sa cour chez elle. Lorsqu'en 1665, dans le dessein de rompre l'alliance que la Hollande venait de faire avec l'Empire et l'Espagne, Louis XIV lut s'assurer du roi d'Angleterre, il chargea Madame de cette négociation secrète; et Monsieur n'eut aucune connaissance. Louis, fâché d'aller visiter ses conquêtes de la mer du Bas, y mena toute sa cour. Henriette prit le prétexte du voyage pour passer la mer et aller rejoindre son frère. Elle réussit à le

de la triple alliance , repassa le 12 juin; et, le 30 du même , à huit heures du soir , elle fut subitement à St.-Cloud , au milieu d'une cour brillante dont elle goûtait les délices. Tout-à-coup retentit ce cri effrayant : *Madame se sent mal* ; et quelques heures après : *lame est morte*. La princesse ne put boire , dans un gobelet de cristal , de l'eau de chicorée : bientôt des douleurs affreuses se déversèrent , et sa première exclamation fut qu'elle était empoisonnée. Les rois et les princes accoururent. Les vives , dit Mademoiselle de Mantes dans ses Mémoires, Madame sur son petit lit, toute échevelée, le visage pâle, le nez retiré : elle avait la figure d'une morte. On courait, on allait et venait dans cette chambre; on y riait... Nous ne trouvâmes quasi personne qui ne fût affligé. Monsieur semblait être étonné. Des soupçons s'élevèrent contre lui. Un officier de la garde de la princesse se trouva assis sur le lit après sa mort, pour ne pas s'écarter, de même que les autres, à son service de la seconde femme de Monsieur. « Comme celle-ci , dit d'Argenson dans ses *Essais*, avait la liste de ses officiers, et, avant que celui-ci manquait, en témoignait de l'étonnement et demandait s'il était mort : *Oh! non, Monsieur; mais je compte qu'il ne vous servira jamais*. On a remarqué que cet homme ne paraît jamais de Monsieur; que jamais il n'allait au Palais-Royal ni à St.-Cloud. On prétend même qu'il se troublait quand on parlait devant lui de son ancienne maîtresse. » Après avoir reçu le corps des mourants, Henriette demanda pardon à son mari de toutes

les inquiétudes qu'elle lui avait données, et protesta qu'elle ne l'avait jamais offensé. On avait parlé, à la cour, de liaisons suspectes de la princesse avec le roi, avec le duc de Monmouth et le comte de Guiche (1). On lit, dans les *Fragments de lettres originales* de Charlotte-Élisabeth de Bavière, ce qui suit : « Un jour Madame, soit pour aller voir ses enfants, soit pour parler plus librement au comte de Guiche, se rendit chez M^{me}. de Ch... Elle avait un valet de chambre nommé Launois... On laissait ce garçon sur l'escalier, pour avoir tir, au cas que Monsieur arrivât. Tout-à-coup Launois accourt, et dit : *Voici Monsieur qui descend l'escalier, et qui vient...* Le comte de Guiche ne pouvait plus se sauver du côté de l'antichambre; les gens de Monsieur y étaient déjà. *Je ne sais qu'un moyen, dit Launois : approchez-vous de la porte*. Launois court au-devant de Monsieur, et lui donne si rudement de sa tête contre le nez, qu'il le lui fit saigner. *Monsieur, s'écria-t-il, je vous demande pardon et grâce; je ne vous croyais pas si près; je voulais vite courir pour vous ouvrir la porte*. Madame et la gouvernante s'avancèrent toutes alarmées, avec des mouchoirs qu'elles mirent sur le visage de Monsieur, bien autant sur ses yeux que sur son nez, et l'entourèrent de manière que le comte de Guiche pût s'esquiver et gagner

(1) Lorsque la *Satire des Amours du Palais-Royal*, imprimée en Hollande, arriva à la cour : *Je suis perdue*, dit Henriette à l'évêque de Valence, premier aumônier de Monsieur (F. COSNAC), tenez, lisez toutes ces fausses horreurs, que Monsieur ne croira que trop (Mém. de Choisi). On trouve dans le second volume de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, un libelle obscène sous ce titre : *La Princesse, ou les amours de Madame*.

» l'escahier, sans que Monsieur s'en
 » aperçût. Monsieur crut que c'était
 » Launois qui s'échappait. » On lit en-
 » core dans les mêmes *Fragments* :
 » « Madame était la confidente du roi ;
 » car on avait toujours tâché de
 » mettre le roi mal avec Monsieur,
 » en disant à S. M. que son frère
 » était aimé de Paris et de la cour,
 » et qu'il y aurait de la politique à
 » inquiéter un peu Monsieur, afin de
 » l'occuper d'autre chose. C'est la
 » raison pour laquelle le roi se
 » montrait si porté à favoriser la
 » galanterie de Madame. Je l'ai su
 » du feu roi lui-même. » Ce n'est pas
 » ici le lieu d'examiner si la jalousie
 » de Monsieur était fondée (1) ; mais
 » il n'est que trop vrai qu'elle éclata
 » souvent, et qu'Henriette eut beau-
 » coup à souffrir de la haine du prince
 » et de l'insolence de ses favoris. Il
 » serait cependant téméraire de noircir
 » la mémoire de Philippe, du soupçon
 » même d'un crime que tout semble
 » annoncer avoir été commis. « Il n'est
 » que trop vrai, est-il dit dans les
 » *Fragments* déjà cités, que feu Ma-
 » dame est morte empoisonnée ; mais
 » ce fut sans la moindre participation
 » de Monsieur. » On lit plus bas qu'el-
 » le avait *trois trous dans l'estomac*.
 » Un nommé Morelli fut l'intermé-
 » diaire dont on se servit pour faire
 » venir le poison d'Italie ; et, pour
 » le récompenser, on le plaça en-
 » suite chez moi, en qualité de pre-
 » mier maître-d'hôtel. » Enfin, sui-
 » vant les mêmes *Fragments*, ce n'é-
 » tait pas l'eau de chicorée qui était
 » empoisonnée ; plusieurs personnes
 » en burent après la princesse, et ne
 » furent point incommodées ; mais

(1) « J'ai toujours été très-portée, écrivait la
 » princesse Charlotte-Elisabeth de Bavière, à la croi-
 » re plus malheureuse que coupable. Elle eut affaire
 » à de si méchantes gens. »

» c'est au gobelet de vermeil qu'
 » été attaché le poison. « Le jo
 » cette affreuse catastrophe, l
 » tin, Monsieur étant à la r
 » D... était venu ouvrir l'arm
 » avait pris la tasse, le gobe
 » Madame, et l'avait frotté av
 » papier. Surpris par un val
 » chambre qui lui dit : *Mon*
 » *que faites-vous à notre arm*
 » *pourquoi touchez-vous au g*
 » *de Madame ?* Il avait répo
 » *Je crève de soif, je cherch*
 » *boire, et voyant le gobel*
 » *Madame poudreux, je l'a*
 » *toyé avec du papier le mieu*
 » *j'ai pu* (1). » Les médecins
 » rèrent que la princesse « était
 » d'une colique qu'ils appe
 » *cholera morbus*... Le roi d'
 » terre se plaignit, parce
 » croyait que Madame avait é
 » poisonnée (*Mém. de ma*
 » *selle de Montpensier*). »
 » XIV avait intérêt à ce que Cha
 » ne crût pas qu'une sœur qu'il
 » tendrement eût péri par le p
 » Quoi qu'il en soit des véritabl
 » ses de la mort d'Henriette, il
 » constant qu'on négligea de l
 » approfondir. Les preuves dispar
 » et les soupçons restèrent. L'hi
 » a dû les recueillir ; mais elle n
 » les fixer. Bientôt Philippe, c
 » aux instances de son aumônier
 » chercha la gloire des armes. I
 » que de Valence (*Voyez Cos*
 » l'accompagna dans la guerre
 » Pays-Bas (1667). Ce prélat s

(1) « On prétendit que le chevalier de L
 » favori de Monsieur, pour se venger d'au
 » d'une prison, que sa conduite coupable au
 » Madame, lui avait attirée, s'était porté à ce
 » rible vengeance. On ne fait pas attention que
 » valier de Lorraine était alors à Rome,
 » était bien difficile à un chevalier de M
 » vingt ans, qui est à Rome, d'acheter la mo
 » grande princesse. » (Voltaire, *Sicéla d*
 » *XIX*, ch. XXV.)

dans la tranchée, et jetait
t aux soldats. Le roi, éton
jour à Philippe : *Diable,*
re, qui vous en a tant
qui donc vous a engagé à
tourmenter à l'armée?—
éque de Valence, répondit
. — Son conseil, reprit
était pas trop obligeant
; mais il ne vous conseil-
troupe mal pour vous. Quel-
s après, Monsieur échoua
demande d'entrer au conseil:
it à son aumônier, qui l'a-
é à faire cette demande, et
t sa démission. Le 16 no-
1671, Philippe épousa, à
, en secondes noces, la
Charlotte-Elisabeth, fille de
Louis, électeur de Bavière.
prenez bien, disait Mme.
né, *la joie qu'aura Mon-*
avoir à se marier en céré-
t quelle joie encore d'avoir
ne qui n'entend pas le fran-
politique entra dans les
riages de Philippe : par le
, Louis gagna le roi d'Au-
par le second, il s'assura
trahité de l'électeur Palatin,
la guerre qu'il méditait con-
lande. Charlotte, compa-
nriette, offrait le contraste
rappant dans la figure, le
, l'esprit et les manières
LOTTE et HENRIETTE). Le
n'était pas moins grand
ippe et sa nouvelle femme :
était petit, galant et effé-
Charlotte, une grosse allemande,
tout d'une pièce, comme
it elle-même. Il résulta de
le que, si Monsieur avait été
Henriette, ce fut Charlot-
t jalouse de Monsieur. « Il
it beaucoup souffrir, écri-
e : je l'aimais cependant, et

» les trois dernières années, je l'a-
» vais entièrement gagné... Il avait
» même déclaré à tous ses favoris,
» qu'il ne souffrirait plus qu'on lui
» parlât mal de moi, et qu'il avait
» en moi une confiance sans réserve.
» J'avais travaillé pendant trente
» années pour acquérir ce bon-
» heur. » En 1672, Monsieur suivit
son frère à la conquête de la Hol-
lande, qui s'ouvrit par le fameux
passage du Rhin, et fut l'ouvrage
de trois mois. Philippe emporta
Zutphen, le 25 juin ; il prit Bou-
chain, le 11 mai 1676. Il se couvrit
de gloire, le 11 avril 1677, à la
bataille de Cassel, qu'il gagna contre
le prince d'Orange. Philippe avait
sous ses ordres les maréchaux d'Hu-
mieres et de Luxembourg ; il donna
de grandes preuves de valeur, eut un
cheval tué sous lui, et reçut un
coup de mousquet dans ses armes.
Les chevaliers de Lorraine et de Nan-
touillet furent blessés à ses côtés.
La place de Saint-Omer se rendit à
lui, le 20 du même mois. « Le roi,
» écrivait Pellisson, eut une joie sen-
» sible de cette prospérité ; et nous
» lui avons entendu dire deux fois,
» d'effusion de cœur, *que, sur son*
» *honneur, il était plus aise que ce-*
» *la fût arrivé à son frère qu'à*
» *lui-même.* » Mais Saint-Simond dit,
» qu'il n'y eut que l'extérieur de
» gardé, et que, dès ce moment, la
« résolution fut prise, et depuis bien
» tenue, de ne jamais donner d'ar-
» mée à commander à Monsieur. »
Dès-lors Philippe retomba dans les
frivolités d'une vie molle et oisive.
Au milieu d'une cour galante, il cher-
cha froidement des aventures. S'ét-
tant attaché à une demoiselle de
Grancey, il eut, suivant quelques au-
teurs, le malheur de s'en montrer ju-
leux jusqu'au ridicule. « Je vous sui-

» plie, écrivait M^{me}. de Sévigné, que
 » toutes les jalousies se taisent de-
 » vant celle de Monsieur ; c'est de la
 » quintessence de jalousie, c'est la
 » jalousie même. J'admire qu'il en
 » soit resté dans le monde, après le
 » partage qui lui en est échu. » Mon-
 » sieur avait eu, de Henriette, la prin-
 » cesse Marie-Louise, qui épousa
 Charles II, roi d'Espagne. Il eut,
 de sa seconde femme, Philippe,
 régent du royaume, et Elisabeth-
 Charlotte, qui fut mariée au duc de
 Lorraine. M^{lle}. de Montpensier,
 morte en 1693, l'institua son légai-
 taire universel. Louis XIV renouve-
 la, en 1693, la donation déjà faite
 par lui à son frère, du Palais-Royal,
 que Richelieu avait laissé à la cou-
 ronne. Le second testament de Char-
 les II, en date du 2 octobre 1700,
 appelant à la couronne d'Espagne le
 duc d'Anjou, second fils du Dau-
 phin, Philippe, qui prétendait à la
 succession de Charles, comme fils
 d'Anne d'Autriche, signa d'inutiles
 protestations, et mourut à Saint-
 Cloud, le 1^{er}. juin de l'année sui-
 vante, à l'âge de 61 ans. Quelques
 traits, pris dans la correspondance
 de Charlotte-Élisabeth de Bavière,
 achèveront le portrait de ce prince :
 « Monsieur écrivait si mal, que sou-
 » vent il m'apportait ses propres let-
 » tres à lire, en me disant : *Mada-*
 » *me, vous êtes accoutumée à mon*
 » *écriture ; lisez-moi un peu cela,*
 » *je ne sais ce que j'ai écrit.* Il avait
 » une forte aversion pour la chasse ;
 » et hors le cas où le service mili-
 » taire le demandait, il ne pouvait
 » se résoudre à monter à cheval. A
 » l'armée, les soldats disaient de
 » lui : *Il craint plus que le soleil ne*
 » *le hâle, qu'il ne craint la poudre*
 » *et les coups de mousquet.* Il ai-
 » mait tant le bruit des cloches, qu'il

» ne manquait jamais de se tro-
 » à Paris la nuit de la Toussai-
 » n'aimait pas d'autre musi-
 » M^{me}. de Fréne disait souve-
 » Monsieur : *Vous ne déshon-*
 » *pas les femmes qui vous han-*
 » *mais elles vous déshonoren-*
 » parlait aux personnes, un
 » ment pour leur parler. Son a-
 » lité avait quelque chose de
 » banal ; ce n'était plus une dis-
 » tion, que d'être accueilli par
 » Il aimait beaucoup plus le
 » que le roi ne l'aimait. L'att-
 » ment de Monsieur pour son l-
 » était une véritable adoratio-
 » ne pouvait lui résister en ri-
 » avait la coutume de porter le
 » dans son lit, un chapelet gai-
 » plusieurs médailles et reli-
 » qui lui servait à faire ses p-
 » avant de s'endormir. » On
 voir, dans la correspondance
 Charlotte de Bavière, « la sing-
 promenade qu'il fit faire une
 aux médailles et aux reliques
 corps de sa femme, sous pr-
 qu'elle avait été *huguenote*. »
 fut cependant pas la faute d
 précepteur Le Vayer, si Philip-
 devint pas un prince sage et éc-
 Il lui fit traduire l'histoire ro-
 de Florus. Lenglet Dufrenoy
 l'éloge de cette version ; mai-
 n'est plus recherchée aujourd-

V—

ORLÉANS (PHILIPPE duc
 régent de France, fils du précé-
 naquit à Saint-Cloud, le 4
 1674, et reçut en naissant le
 de duc de Chartres. Son esprit
 grâces naturelles firent concev-
 plus grandes espérances ; mai-
 une déplorable fatalité, la mor-
 enleva successivement cinq ge-
 neurs, qui tous avaient com-
 à diriger vers le bien les q-

uses dont le ciel l'avait com-
 . Il ne lui resta plus que l'ab-
 bois, qui devint, après la mort
 int-Laurent, son sous-précep-
 et qui devait avoir sur la des-
 de ce jeune prince une influence
 este. Cependant Philippe était
 de si heureuses dispositions,
 fit les plus rapides progrès dans
 les genres d'étude. Géométrie,
 are, chimie, poésie, musique;
 ssissait dans tout : mais il mon-
 un goût plus décidé pour les
 le la guerre ; et tout annonçait
 un digne petit-fils de Henri IV.
 tota dans la carrière des armes
 re de dix-sept ans, au siège de
 i, sous les yeux du roi son on-
 et il suivit ensuite le duc de
 mbourg à Steinkerque et à Ner-
 e. Dans la première de ces ba-
 s, il eut un poste important
 éte de la brigade des gardes, et
 y fut blessé : dans la se-
 e, où il commandait la cavale-
 e la réserve, il enfonça les deux
 nres lignes de l'ennemi, péné-
 asqu'à la troisième, et ne se tira
 anger le plus imminent qu'en
 tant un passage l'épée à la
 e. A tant de valeur le duc de
 tres joignait la plus séduisante
 e, et ce qui n'est pas moins
 tant, un coup-d'œil et une sages-
 sa ne sont ordinairement le
 pre d'une longue expérience.
 ce brillant début, de la part
 prince que sa naissance avait
 si près du trône, ne tarda pas

à donner de l'ombrage. Louis XIV
 n'avait point oublié les divisions de
 la Fronde et les malheurs de sa mi-
 norité. Les dangers dont les princes
 de sa maison avaient environné son
 enfance, étaient encore présents à sa
 mémoire ; et il ne redoutait rien tant
 pour ses successeurs que de pareilles
 calamités. Ne voulant ni fournir à
 son neveu de nouvelles occasions
 d'acquérir de la gloire et de l'in-
 fluence parmi les troupes, ni exciter
 son ambition par de plus grands suc-
 cès, il ne lui permit pas de faire la
 campagne de 1694 ; et ce jeune prin-
 ce fut obligé de rester à Paris, plongé
 dans l'oisiveté la plus funeste, et
 n'ayant d'autre guide, d'autre con-
 seil que Dubois : car cet homme ne
 l'avait pas quitté, même dans les
 camps, où son influence était du
 moins peu dangereuse. Accueilli froi-
 dement par le roi, le duc de Chartres
 ne se montra presque plus à Versail-
 les ; et déjà dégoûté des succès faciles
 que ses grâces et son rang lui assu-
 raient auprès des femmes de la cour,
 il en rechercha d'une classe subal-
 terne, et porta le trouble et le
 scandale dans plusieurs familles : il
 se dégoûta encore des intrigues de
 cette espèce ; et ce fut alors que son
 vil corrupteur (F. Du Bois, XII, 71)
 l'entoura de comédiennes et de prosti-
 tuées. Il est difficile de croire que
 le roi ait ignoré ce scandale : cepen-
 dant il ne songea pas à y mettre un
 terme ; et ce qui doit surprendre, c'est
 que ce fut dans ce temps-là qu'il fit
 épouser une de ses filles légitimées à
 son neveu. Le duc de Chartres mon-
 tra d'abord pour ce mariage beau-
 coup de répugnance. Son père n'osa
 pas résister à Louis XIV ; mais sa
 mère, princesse altière et sévère
 (F. CHARLOTTE-ÉLISABETH,
 VIII, 331), fit tous ses efforts pour

Les premiers furent le maréchal de Navail-
 le, en 1684, le maréchal d'Uxelles, qui
 fut tué le duc de La Vieuville, en 1689,
 et le duc de Noailles, en 1690, et enfin Saint-Lou-
 is, duc de Nemours, qui fut tué à la bataille de Fontenoy, en 1744. Les autres furent le duc de Noailles, qui fut tué à la bataille de Fontenoy, en 1744, et le duc de Noailles, qui fut tué à la bataille de Fontenoy, en 1744.

l'empêcher. On s'adressa alors à Dubois, qui sut tirer un grand parti de cette affaire, pour se mettre en crédit auprès du monarque, et pour ajouter encore à son ascendant sur le jeune prince. Ce fut par les conseils de son précepteur que le duc de Chartres se fit donner une dot considérable, et qu'il obtint qu'après la mort de son père, toutes les prérogatives de premier prince du sang lui seraient conservées, à l'exception du titre de *Monsieur*. A ces conditions, il accepta la main de M^{lle}. de Blois, fille de M^{me}. de Montespan. Belle comme sa mère, cette princesse était moins vive, moins spirituelle, mais plus grave, plus réservée, et d'une indolence qui allait jusqu'à l'apathie (1). Ce caractère était peu propre à fixer son époux; cependant ce prince montra, dans toutes les occasions, à sa femme, de la déférence et des égards dont elle parut se contenter. Mais il ne changea rien à sa manière de vivre; et quand il eut perdu son père (1701), ses désordres devinrent encore plus scandaleux. Le premier soin du nouveau duc d'Orléans fut de se former une cour; et il la composa selon ses goûts et ses habitudes. Les femmes de la duchesse elles-mêmes durent être de son choix; Dubois continua de jouer le premier rôle, et le marquis d'Effiat, les Broglie, les Canillac, les Nocé, les Brancas, tous également décriés par leurs mœurs et leur irréligion, obtinrent les principaux emplois dans cette nouvelle cour, où le marquis de

la Fare eut celui de capitaine des gardes. Au milieu de tels hommes, le neveu de Louis XIV semblait avoir complètement oublié la carrière de gloire et d'ambition où naguère on l'avait vu débiter avec tant d'ardeur : mais, à l'époque de la mort de Charles II roi d'Espagne, lorsqu'il sut que, par le testament de ce monarque, la maison de Savoie était appelée à lui succéder après la branche aînée de la maison de France au préjudice de celle d'Orléans, Philippe ne put se dissimuler que cette clause n'eût été dictée par Louis XIV lui-même; il y reconnut les mauvaises dispositions de son oncle, et fit ses protestations contre le testament; enfin, lorsqu'il apprit que le maréchal de Villars avait été chargé de faire entrer, dans le traité de Rastadt, des articles secrets qui tendaient à l'éloigner de plus en plus du trône d'Espagne et de celui de France, toutes ces circonstances le tirèrent de son apathie et réveillèrent son ambition. On le vit alors s'occuper des opérations des armées, et faire de leurs mouvements le sujet habituel de ses conversations. Il en parlait avec chaleur; les hommes les plus expérimentés admiraient ses jugements et l'étendue de ses connaissances. Ses discours retentirent à la cour, et ils vinrent bientôt aux oreilles du roi. Dans l'embarras où des défaites multipliées avaient jeté ce prince sur le choix de ses généraux, il oublia ses défiances; et, persuadé que la valeur ou la seule présence de son neveu rappellerait la victoire sous ses drapeaux, il l'envoya commander l'armée d'Italie (1706). Mais en se servant des talents et de la réputation du jeune prince, Louis XIV n'était pas disposé à lui donner des moyens d'ajouter à la gloire

(1) M^{me}. de Caylus raconte, dans ses *Souvenirs*, un trait de caractère qui peint bien la duchesse d'Orléans. Cette dame ayant fait concevoir à mademoiselle de Blois, quelques inquiétudes sur l'inclination que le prince témoignait des avant son mariage pour la duchesse de Bourbon, la jeune personne répondit : « Je ne me soucie pas qu'il m'aime; je ne m soucie qu'il m'épouse. »

s'était acquise ; et d'ailleurs de qu'il mettait sous ses ordres , faisait alors le siège de Turin : menaçait dans sa capitale le duc de Savoie , le père de cette duchesse de Bourgogne qui jouissait de tant d'édit à la cour. Tous ces motifs rendent le duc d'Orléans dans une position très-délicate. Les instructions et contradictoires qu'on lui donna , furent peu propres à l'en

Le maréchal de Marchin avait des ordres secrets de la main du roi et ces ordres qui ne devaient produire que dans une circonstance décisive , se trouvèrent précisément contraires à ceux que le duc devait donner , lorsqu'il vit l'armée royale s'avancer pour le forcer à quitter son camp. Il jugea au premier instant qu'il convenait mieux de rester au-devant d'elle , que de reculer dans d'immenses retranchements impossibles à défendre ;

il fallut se soumettre aux ordres du roi. N'ayant ainsi que l'ordre du commandement , le duc d'Orléans voulut au moins combattre avec son impétuosité , il se jeta dans la mêlée , où il fut blessé de plusieurs coups de feu. Lorsque le maréchal de Marchin eut été blessé si grièvement , le prince contribua par son sang-froid et par un excellent coup-d'œil , à soutenir la retraite ; et il rendit ainsi moins funeste une défaite qu'il avait prévue , et dont on n'avait pu empêcher , et dont on ne pouvait cependant lui être redevable. *V. EUGÈNE, XIII, (86).*

toute la France , et le roi lui-même , furent si convaincus que le duc d'Orléans ne méritait aucun reproche pour le désastre de Turin , que l'année suivante on l'envoya à la cour d'Espagne , où , par une fata-

lité qui semblait s'attacher à tous ses pas dans la carrière militaire , la bataille d'Almanza fut livrée la veille de son arrivée. On ne peut pas douter que le maréchal de Berwick , qui était prévenu de son approche , n'ait voulu lui dérober l'honneur de cette victoire. Cependant le prince , ayant pris le commandement , trouva encore de nombreuses occasions de faire éclater sa valeur. Il soumit les royaumes de Valence et d'Aragon ; il emporta les places de Xativa et d'Alcaraz , que les habitants défendirent avec le courage du désespoir ; il pénétra dans la Catalogne ; et , après un long siège , dont il avait conduit tous les travaux , il prit d'assaut la place de Lérida , qui avait autrefois contraint le grand Condé à reculer devant elle. Ce fut la veille du jour où devait lui parvenir l'ordre de s'en éloigner , qu'il fit cette importante conquête. Ses ennemis cherchaient ainsi , dans toutes les occasions , à mettre des obstacles à sa gloire ; et ils empêchèrent souvent qu'on ne lui envoyât de France et de Madrid les secours dont il avait besoin (*V. URSINS, princesse des*). Cependant sa campagne de l'année suivante (1708) fut encore très-brillante. Il dirigea habilement des expéditions contre Denia et Alicante ; ses troupes s'emparèrent de ces deux places , et il conduisit lui-même le siège de Tortose , qu'il força de capituler. Il se rendit ensuite à Madrid , où le roi et la reine le reçurent avec de grandes démonstrations de joie et de reconnaissance ; mais depuis long-temps toutes ses démarches étaient épiées , surveillées ; et la cour de Versailles était informée qu'il avait osé porter ses vues sur le trône de Philippe V. En effet , le duc d'Orléans , témoin des

terreurs et des incertitudes de ce faible monarque, le voyant près de renoncer à sa couronne, et sachant que Louis XIV lui-même y avait consenti (1), se rappela les injustices qui lui avaient été faites dans le testament de Charles II, et songea réellement à s'asseoir sur un trône qu'il crut près d'être vacant. Il parla de ce projet à quelques-unes de ses créatures, voulant qu'elles y fussent préparées en cas d'événement. Mais des indiscretions firent bientôt connaître ses desseins à Madrid et à Versailles; et l'ordre fut donné de saisir ses agents. Il avait à craindre d'être arrêté lui-même; et on allait le traduire devant une commission comme criminel d'état, si le duc de Bourgogne n'avait hautement pris sa défense dans le conseil, en présence du roi, et contre l'avis du Dauphin, qui insistait avec beaucoup de chaleur pour qu'on fit le procès à son cousin. Le duc d'Orléans signa un acte par lequel il renonçait à ses prétentions sur l'Espagne; et tout parut terminé. Mais il eut à peine échappé à cette crise, qu'il vit éclater sur lui un orage encore plus terrible. Dans l'oisiveté à laquelle il s'était vu condamné, il se livra à l'étude de la chimie; et on l'avait vu souvent travailler à des préparations dont l'objet était ignoré, lorsque le Dauphin, le duc, la duchesse de Bourgogne, et leur fils aîné, moururent dans l'espace d'une année, presque subitement, et sans qu'on pût savoir la cause de tant de pertes si cruelles

(1) Dans la détresse où il se trouvait, Louis XIV avait consenti pour son petit-fils, à la perte du trône d'Espagne; mais il avait répondu avec indignation la proposition que lui firent Marlborough et le prince Eugène, de concourir avec eux à l'en renverser. Ce fut dans cette occasion que ce monarque dit, avec tant de courage et de grandeur, au milieu de son conseil : *J'aime mieux faire la guerre à mes ennemis qu'à mes enfants.*

et si imprévues. Tous les regards se tournèrent vers celui des princes qui avait le plus d'intérêt à ces tristes événements; et le duc d'Orléans fut en butte à la clameur publique, lorsqu'il se présenta pour jeter de l'eau bénite sur le corps de la duchesse de Bourgogne. La fureur du peuple, excitée par les nombreux ennemis qu'il avait à la cour, fut près d'en venir aux derniers excès, quand on fit imprudemment passer devant son palais le convoi qui portait en même temps les restes des deux Dauphins et ceux de la Dauphine. Une foule éplorée et furieuse les suivait : elle éclata en violentes menaces; elle appela hautement le duc d'Orléans un empoisonneur, un assassin; et ce prince ne dut son salut qu'à la vigilance et à la fermeté du lieutenant de police d'Argenson. L'alarme était universelle, et la fureur publique n'eut plus de bornes, lorsqu'on vit, peu de temps après, le second fils du duc de Bourgogne, ce dernier rejeton de la branche royale, atteint de la même maladie, et près d'expirer de la même manière. Consterné lui-même de tant d'événements sinistres, effrayé de toutes ces clameurs, et sans moyen pour repousser des calomnies que, par une incroyable fatalité, tant de circonstances semblaient justifier, le duc d'Orléans alla se jeter aux pieds du roi : il demanda qu'on lui fit son procès, offrant de se constituer prisonnier, lui et le chimiste Homberg, que l'on accusait de l'avoir instruit dans l'art affreux des Voisin et des Brinvilliers. Le monarque le reçut froidement; et, quand il l'entendit se plaindre des ennemis qu'il avait à la cour, il lui répondit avec sévérité que ses accusateurs, ses seuls ennemis étaient ses mauvaises mœurs,

réglemens et son impiété. oins il ne voulut pas que sonût mis en jugement; il permitent que Homberg entrât à la : mais le lendemain, quand i s'y présenta, de nouveaux avaient défendu de lui en les portes. Cependant le jeu-phin ne tarda pas à se ré-et il fut prouvé qu'aucune de poison n'avait été faite les jours d'un enfant aussi. Ainsi le dernier crime qui se à commettre, le crime-quel tous les autres eussent stiles, ne pouvait pas même pponné. Cette reflexion com-a faire quelque impression public; et le chirurgien Ma-persistant à nier hautement es symptômes d'empoisonne-signalés par Fagon, le roi aussi ouvrir les yeux, ou du es soupçons se calmèrent; et émoigna pas même d'inqui- lorsque, quelques mois plus le troisième de ses petits-fils, de Berri, mourut avec des s'empoisonnement beaucoup s. (1). L'article de la duchesse-Berri, au Supplément). Ce-et il continua de montrer à son beaucoup de froideur et de dé-et le parti des princes légiti-a la tête duquel était Mme. de leur gouvernante, fit tous les pour le maintenir dans ces s. La mort de Louis XIV au prochaine; et ce parti ne-ait rien tant que de voir la ré-dans les mains du duc d'Or- Ce fut pour y mettre un obs- qu'il le accorder aux princes es tous les titres et les préroga- des; toutes du sang, même celle s'offrir à la couronne; et ce fut le même but, que l'on fit signer

au roi mourant un testament, par lequel tous les usages de la monarchie étaient renversés en faveur des enfants naturels (1). Mais les courtisans eux-mêmes croyaient peu à la durée de ces dispositions arrachées par l'intrigue et l'obsession à la faiblesse d'un vieillard; et, dès qu'ils virent le monarque près de fermer les yeux, tous leurs regards se tournèrent vers le duc d'Orléans. « On vit alors la cour, dit-Saint-Simon, se presser en foule du côté du prince. Il est vrai que, trois jours avant la mort du roi, un cordial qu'on lui avait fait prendre, ayant un peu rappelé ses forces, l'appartement de son neveu, qui regorgeait de monde, fut vide en un instant: mais dès que le roi re-tomba, tout reflua bien vite vers le prince; et lui, au milieu de ce flottement, l'observait et s'en amusait, comme d'une scène comique. » Le public, selon sa coutume, suivait les impulsions de la cour; et, lorsque le roi expira, tous les soupçons, toutes les plaintes contre le duc d'Orléans, étaient oubliés. De son côté, ce prince, sous les apparences d'une indifférente frivolité, n'avait rien négligé de ce qui pouvait assurer ses droits. Toutes les dispositions du testament de Louis XIV lui étaient connues; (2) et il avait tout préparé pour qu'elles ne fussent point

(1) Ce testament avait été déposé au parlement, l'avant-veille de la mort de Louis XIV; sur l'enveloppe scellée des armes du monarque, étaient écrits ces mots de sa main: *ceci est notre testament*. Signé LOUIS. Le procureur général annonça que le roi donnait le *désol fait et secret*; le paquet fut enfermé au greffe sous trois clefs, dont l'une fut remise au premier président de Meaux, l'autre au procureur général, et la troisième au greffier en chef Doncois.

(2) On lit, dans les Mémoires du temps, que le duc d'Orléans avait eu des conférences secrètes avec le cardinal de Noailles, l'un des chefs du parti janséniste, et qu'il se faisait conduire le soir secrettement à l'archevêché dans une chaise à porteur. On lit aussi

exécutées. Il ne voulait pas être simple président d'un conseil de régence, qui eût pu avoir d'autres volontés que les siennes ; et il était résolu de perdre la vie, plutôt que de laisser subsister des clauses qui, en confiant la personne du jeune roi au duc du Maine, semblaient confirmer à son égard les soupçons d'empoisonnement. Dès le lendemain de la mort du monarque, Philippe parut au parlement, où se trouvaient réunis un grand nombre de ses partisans (1) ; et il y prononça, d'abord avec un peu d'embarras, puis du ton le plus ferme, un discours très-habilement préparé. Il fit parler le roi mourant, déclara que le conseil de régence, prescrit par le testament qu'on venait de lire, n'était pas conforme aux dernières paroles qu'il avait entendues de la bouche du monarque, imposa silence au duc du Maine, qui essaya de répondre ; et, après avoir dit qu'il consentait que ses mains fussent liées pour le mal, mais qu'il prétendait être libre de faire le bien, il se fit déclarer régent du royaume (2),

si dans les mêmes Mémoires, que ce fut par le duc de Noailles qu'il connut le testament de Louis XIV, et que c'était Mme. de Maintenon qui l'avait fait connaître à son neveu, afin qu'il s'en fit un moyen de faveur auprès du futur régent. Cette conjecture est peu probable ; mais, ce qui l'est beaucoup plus, c'est que ce fut le chancelier Voisin qui donna au duc d'Orléans une copie du testament.

(1) Quelques personnes furent choquées avec raison de voir dans cette assemblée lord Stairs, ambassadeur d'Angleterre. C'était une inconvenance trop peu déguisée par le prétexte de la curiosité. On lit dans quelques Mémoires, que le duc d'Orléans était depuis long-temps d'intelligence avec cet étranger, et qu'il en recut des sommes considérables pour se faire des partisans dans ce moment décisif. Ce qu'il y a de sûr, c'est que George I^{er}. avait un grand intérêt à ce que le pouvoir ne restât pas en France dans les mains de Mme. de Maintenon et des princes légitimes, qui auraient probablement suivi la même politique que Louis XIV, en demandant des secours au prétré, et en excitant des troubles en Angleterre contre la maison de Brunswick. La politique que le duc d'Orléans suivit, lorsqu'il fut le maître, vint à l'appui de cette conjecture.

(2) La déclaration du parlement fut rendue tout d'une voix. Il s'était cependant élevé entre les pairs et le premier président, une question d'étiquette,

avec un pouvoir absolu. I conde séance ménagée av par Joly de Fleury et d' il fut chargé du command maison militaire du roi, q donné au duc du Maine tament. Et ce même pei trois ans auparavant, l'a suivi comme un assassin poisonneur, le reconduisi phe dans son palais. On tous les courtisans, mêm s'étaient montrés les plu à son élévation, se pres de sa personne ; et lui, p généreux que politique plaire à les accueillir. I en butte à toutes sortes nies, et connoissant pa ceux qui les avaient ré n'exerça pas un acte de et il put dire avec autant d Louis XII : « Le régent » pas les injures du duc d Les premiers temps de ce furent réellement faits po les Français. Après un l dont la fin avait été si gra re, la nation, du caractèr constant et le plus mob tout-à-coup un gouverne lument neuf dans les cho dans les personnes. Tout tant changea de face et d et l'on parut avoir pris de faire en tout point j le contraire de ce qui a

qui, ce jour-là, pouvait diviser les avaient pris la veille, la révolution couvrir quand le premier président leur avis, s'il n'était pas lui-même L'archevêque de Reims et le duc exposèrent déjà leurs prétentions, contre l'usage, lorsque le duc d'Orléans ferme mais poli, que ce n'était pas s'occuper d'une affaire d'étiquette, à l'ouverture du paquet depuis au fut reconnu main et entier. Il fut le testament et du codicile qu'avait d'Orléans. (Extrait d'une lettre membre du parlement, faisant partie de M. Villars.)

avant Louis XIV avait ap-
 de tout son pouvoir les Jé-
 et les Molinistes: le régent ac-
 sa protection aux Jansénistes;
 da toutes les lettres de cachet
 aient été lancées contre eux;
 cesser l'exil des disciples de
 loyal; enfin il confia toutes les
 s ecclésiastiques au cardinal
 ailles, à Fleury, à d'Aguesseau
 abbe Pucelle. Le feu roi avait
 ré dans des bornes étroites
 rize des parlements, et il leur
 stérilisé l'usage des remontran-
 e régent le leur rendit. Dans
 ment d'effusion et de recon-
 ce, il leur dit qu'il ne gouver-
 ne par leurs avis; et la plûs
 s membres de son Conseil
 horsis parmi eux. Mais un
 e plus frappant et beaucoup
 ble, que le régent s'efforça
 entre son pouvoir et celui
 XIV. fut l'état de paix
 où il maintint la France.
 nier que, pour un jeune
 n avait eu des succès à la
 e ne fût un grand sacrifice
 icer avec autant de géné-
 reforma 25 mille hom-
 resques; et ce fut dans les
 es pacifiques, qu'il en-
 pres de tous les cabinets,
 qu'il chargea de connaî-
 tentions, et de les diriger
 autieu de la paix. Enfin,
 es motifs d'économie et de
 soit par suite d'une conven-
 des long-temps avec Geor-
 abandonna entièrement la
 Stuarts (V. STUART), et
 traitement avec le nouveau
 la malignité ne manqua pas
 il avait de bonnes raisons
 adre la défense d'un usur-
 piers que fussent au reste
 da regnat, il est sûr qu'il

résulta de l'état de paix où il sut
 maintenir la France, et des réfor-
 mes qui en furent la suite, une éco-
 nomie qui avait déjà produit, en
 1718, l'extinction de quatre cents
 millions de dettes (V. NOAILLES
 XXXI, 315). Mais la plaie des fi-
 nances était si profonde, la dette
 de l'état si énorme, que rien ne sem-
 blait pouvoir en remplir le gouffre.
 C'était en vain qu'on avait recouru
 à des refontes de monnaies; réduit
 les pensions; formé une commis-
 sion chargée de poursuivre les trait-
 tants, fait réviser les billets sur l'é-
 tat; c'était vainement enfin qu'on
 avait rétabli l'impôt du dixième:
 tous ces moyens ne servaient qu'à
 irriter ceux qui avaient souffert; et
 les courtisans, qui craignaient d'être
 atteints dans leurs revenus, invo-
 quaient la banqueroute: mais le ré-
 gent eut la sagesse et le courage de re-
 pousser ce dangereux avis. Ce fut
 dans de telles circonstances, que l'É-
 cossais Law proposa ses plans de fi-
 nances, d'abord sages et utiles, mais
 ensuite si désastreux par la folle ex-
 tension qu'on leur donna (V. LAW,
 XXIII, 467). Ces premiers essais
 de papier-monnaie, ce premier usa-
 ge du crédit public mis en circulation,
 qui a eu depuis, dans quelques états
 de l'Europe, de si prodigieux effets,
 mais dont l'abus a été marqué par de
 si grandes calamités, excita dans la
 nation, et surtout dans l'esprit du ré-
 gent, un enthousiasme incroyable.
 Cette faculté de créer à volonté des
 valeurs imaginaires, lui sembla in-
 définie: il n'y mit aucune borne; et
 se croyant en possession des secrets
 de l'alchimie, il fit acquitter, en peu
 de mois, la plus grande partie des
 dettes de l'état, combla de bienfaits
 ses amis, ses créatures; enfin il alla
 jusqu'à payer des subsides à l'Au-

gleterre ! Cependant le Parlement avait pris peu de part au délire universel : ce corps fut le premier à s'apercevoir des dangers du *système* ; et il se montra véritablement , dans cette occasion , le défenseur des intérêts publics. Déjà il avait refusé , avec fermeté , d'enregistrer les édits sur la refonte des monnaies : son opposition devint plus vive et plus courageuse , lorsqu'il vit les abus toujours croissants de cette masse de papier , jetée dans la circulation sans mesure et sans garantie ; il usa avec courage du droit qui lui avait été rendu , de faire des remontrances ; il fit défense à tous étrangers , de s'immiscer dans le maniement des deniers publics , et rendit un arrêt qui interdit toute communication entre le trésor royal et la caisse de l'Écossais. Enfin il nomma des commissaires pour commencer une procédure contre Law ; et le régent apprit qu'il était sérieusement question de se saisir de la personne de son protégé , et de le faire pendre dans l'enclos du palais de justice. Ce prince ne parut point effrayé de ces attaques ; il donna un asile à Law dans son propre palais , ôta l'administration des finances au duc de Noailles , qui avait repoussé le *système* , exila d'Aguesseau , qui s'était joint à l'opposition du parlement , et se décida à tenir un lit de justice , pour y accabler d'un même coup tous ses ennemis. Il faut voir , dans Saint-Simon , avec quelle fermeté , quelle présence d'esprit , il sut haranguer et diriger cette imposante assemblée (18 août 1718). Jamais le parlement n'avait dévoré un affront avec plus d'humilité ; jamais le parti de l'ancienne cour n'avait paru plus consterné , plus anéanti. Le duc du

semblée sans savoir ce qu'il y était décidé , fut frappé de mort lorsque son frère , le comte de Toulouse , vint lui dire qu'il s'était démis de ses fonctions de contrôleur de l'éducation du roi , et que l'un et l'autre allaient être élevés au rang de Pairs. Ils se séparèrent sans rien entendre , et laissèrent le champ libre à leurs ennemis. Le comte de Toulouse n'eut le courage d'opposer la moindre résistance aux vœux du régent ; et tout ce qu'il avait obtenu fut accepté et enregistré en silence. Ce lit de justice produisit une vive impression dans le parlement , et contribua beaucoup à consolider l'autorité du régent , qui s'y était montré un homme d'état habile , ferme et courageux. Il éprouva pendant un léger désagrément le chagrin de la duchesse de Maine , qu'il vit désespérée de la défection de ses frères établis. Il tâcha de la consoler en lui faisant répandre quelques larmes , cette princesse renoua son indolence naturelle. Il ne fut pas de même de la douleur de la duchesse du Maine , qui s'était livrée aux transports les plus furieux contre le régent , le parlement et contre le Maine lui-même , elle ne put s'empêcher de se venger ; et dès-lors elle ne fut occupée que de trames et de plots. Ses intrigues s'étendirent dans toutes les provinces ; et , cert avec le duc de Cellamare , ambassadeur d'Espagne , elle eut une entreprise véritablement vaste , mais beaucoup au-dessus de ses forces. Dirigé par l'ambassadeur cardinal Albérini , l'ambassadeur cherchait depuis longtemps à troubler le royaume , à renverser le pouvoir du d

Entouré de mécontents et mis de ce prince, il tomba en erreur si familière aux hommes de parti, de prendre pour la publique celle des cercles où trouvent place; et ce fut ainsi qu'il écrivit à Albéroni, que la noblesse, le parlement, le peuple et tout en France détestait le roi, et que Philippe V était dans les cœurs. Ravi de recevoir de tels renseignements, et ne doutant pas de leur exactitude, l'ambassadeur pressait le prince de Cellamare d'éclater; et déjà il avait usé sa lenteur, lorsque la découverte du complot vint mettre au jour toutes les erreurs sur lesquelles l'avait établi. Ce fut chez une fille digne (la Fillon) où Dubois avait ses habitudes, que les premiers avis furent recueillis. On intercepta en effet des correspondances; on se saisit à Poitiers d'un paquet de dépêches: l'ambassadeur d'Espagne fut arrêté; le ministre de la guerre, où il était venu audacieusement réclamer sa correspondance saisie; et Dubois même le ramena prisonnier dans son hôtel, où il fouilla dans tous les papiers qu'il mit sous le scellé de sa présence. Le jeune duc de Richelieu, le marquis de Pompadour, le duc de Nemours et quelques hommes de lettres furent mis à la Bastille et à la torture; mais, soit clémence, soit faiblesse, ou défaut de preuves, on ne fit contre aucun personnage important. Le régent fit tout ce qu'il put pour que cette affaire fût regardée comme une misérable intrigue; cette conspiration, annoncée avec tant d'éclat, était près de tomber dans le ridicule: le public, qui ne se fiait à la réalité du crime qu'à la gravité du bâtiment, la regardait même comme une fable, lorsque le

duc du Maine et sa femme furent arrêtés. On envoya le duc dans le château de Dourlens, et la duchesse dans celui de Dijon, sous les ordres du duc de Bourbon, son neveu, qui y consentit. Au bout de quelques mois de prison, cette princesse, voulant sauver son mari, ou plutôt sa fortune qui était considérable, déclara que c'était elle seule qui avait dirigé le complot à l'insu du duc. Fatiguée ensuite de la longueur de sa détention, et craignant que les suites de cette affaire ne devinssent plus graves, elle révéla tout, et désigna plusieurs personnes qui avaient beaucoup souffert plutôt que de trahir son secret. Elle acheta ainsi sa grâce et sa liberté; et, dans le moment où quatre malheureux Bretons qu'elle avait dénoncés, périssaient sur un échafaud à Nantes, cette princesse revint triomphante dans son palais de Sceaux: « Grande leçon, dit MarmonTEL, pour les hommes privés qui ont la folie de se mêler des querelles des grands! » Ainsi fut terminée cette fameuse conspiration de Cellamare, qui, dirigée par des mains plus habiles, eût réellement pu renverser la régence du duc d'Orléans, et qui, découverte avec tant de bonheur, devait au contraire affermir son pouvoir. Mais ce prince, quoiqu'il fût encore dans l'âge de la vigueur, était énervé par ses excès. Livré de plus en plus à ses habitudes vicieuses, rien n'était capable de lui rendre sa première énergie. Comme il arrive toujours sous les gouvernements sans force ou sans résolution, les mêmes intrigues recommencèrent bientôt. Albéroni et le parti des princes légitimés, celui des Jésuites et de l'ancienne cour, continuèrent d'agiter la France, d'y répandre des libelles, d'attaquer le pouvoir du

régent. Ce prince porta ses plaintes à la cour d'Espagne; elles y furent méprisées. Philippe V mit le comble à ses insultes en nommant vice-roi de Navarre le conspirateur Cellamare, si généreusement renvoyé à son maître, lorsqu'on pouvait à bon droit le faire périr sur un échafaud. Ce dernier affront parut cependant avoir tiré le régent de son apathie: pressé d'ailleurs très-vivement par les cours de Vienne et de Londres, il se décida à signer avec elles un traité d'alliance; et, le 2 janvier 1719, il déclara la guerre à l'Espagne. Le neveu de Louis XIV, eut sans doute tort de se déclarer l'ennemi de son petit-fils, et de s'unir à l'Autriche et à l'Angleterre pour concourir à la ruine de l'allié naturel de la France: mais un tort plus grand encore, ce fut d'incendier deux chantiers de la marine espagnole, et neuf vaisseaux qui s'y trouvaient en construction. L'armée française, sous les ordres du duc de Berwick, concourut avec les Anglais à cet acte de destruction. Elle s'empara ensuite de Fontarabie et du château d'Urgel, en présence de l'armée espagnole, où le roi et la reine s'étaient rendus, suivis d'Albéroni, moins pour assister à des victoires sur lesquelles ils ne comptaient pas, que pour déterminer dans l'armée française une défection sur laquelle ils avaient tort de compter. Ce fut en vain que le ministre espagnol fit répandre des manifestes et des libelles, où Philippe V excitait les Français à la désertion. Tous restèrent fidèles à leurs drapeaux; et l'on ne répondit à ces attaques déloyales que par une lettre du roi de France, fort noble et fort digne, que le régent composa lui-même, et qu'il envoya au maréchal

de Berwick pour qu'il la fît entre à son armée. On doit remarquer que cette espèce de second mai de la France fut de meilleur et beaucoup plus convenable premier, qui avait été rédigé par Fontenelle. Lorsque Philippe eut que toutes ses entreprises restèrent sans succès, et que les Français continuaient en sa présence à s'emparer de ses places, à envahir ses provinces, les illusions dans lesquelles le fourbe Albéroni l'avait entraîné commencèrent à se dissiper. Ses s'ouvrirent entièrement quand on prit que sa flotte avait été battue par l'amiral Byng, et que son armée en Sicile, défaite par les Allemands, était menacée d'une destruction complète. Il se hâta d'accepter les propositions qu'on lui fit, et conclut le traité de Londres, et chassa hautement Albéroni. Ainsi fut rendue pour toute l'Europe la paix et la tranquillité. La France, plus que toutes les autres nations, avait besoin de bienfait: mais des calamités intérieures vinrent alors l'accabler presque simultanément. La Bretagne, à la sortie des troubles qu'y avait eus la révolte, vit les deux tiers de sa ville de Rennes consumés par les flammes. La population de Marseille périt presque toute entière par la peste; et ce fléau porta ses ravages dans plusieurs provinces méridionales. C'était dans le même temps que la chute du système de Law renversait toutes les fortunes, et que le levain de la révolte se levait tout le royaume. Le 10 août 1793, il fit éclater de nouveau la révolte: il refusa positivement de signer les édits par lesquels le régent s'efforçait encore de soutenir le système, et il fut exilé à Pondichéry. (V. MESMES, XXVIII, 420)

rs de la justice fut interrompu ; la nation , qui gémissait de tant maux à-la-fois , fut persuadée ils n'étaient que le châtement des ordres dans lesquels la cour du vent était plongée. Les querelles religion contribuèrent aussi beaucoup à augmenter l'effervescence générale. Le régent, qui s'en était moqué, voulant jouer tour-à-tour les partis opposés, finit par les méconter également l'un et l'autre. Il eut à avoir sacrifié les Jésuites au point qu'il avait du parlement, il réhabilita lorsque les parlements se récrurent de lui obéir, et que Dubois eut recours à la cour de Rome pour sa scandaleuse élévation. Ce fut dans cette conjoncture qu'on renoua tous les anciens bruits d'empoisonnement, et que l'exil de Villeroy, tel gardien de la personne du jeune monarque, vint encore augmenter les inquiétudes (V. VILLEROY). La religion dont le régent faisait parade dans toutes les occasions, causa aussi une grande agitation parmi le peuple. La cour avait suivi l'impulsion donnée par le prince ; et les mêmes hommes, qui s'étaient montrés sous le règne précédent, redevinrent tout-à-coup impies et débauchés, pour ne pas cesser d'être méprisables. A l'exemple du maître, Louis XIV avait nommé un *parlement de crimes*, ils firent troquer de leurs vices et de leurs débauches. On pense bien que, dans cet état de choses, Dubois n'était resté au-dessous de lui-même. Cet homme, qu'on avait vu avec surprise, devenir archevêque, cardinal, et premier ministre, ne cessa pas de présider aux secrets du régent. Revêtu des hautes dignités de l'Église, il affi-

chait encore le même mépris pour la religion et pour les bonnes mœurs. Cet exemple des plus hautes faveurs prodiguées à celui qui s'en montrait si peu digne, dut avoir les suites les plus funestes. C'est de cette époque qu'on peut marquer en France la décadence de la religion et de toutes les vertus publiques et privées ; et c'est à la déplorable condescendance du régent pour ce misérable, que de si grands malheurs doivent être attribués. Rien de moins facile à expliquer que le joug avilissant auquel le duc d'Orléans resta si long-temps asservi. Ce prince était supérieur à Dubois par l'esprit et par les lumières ; cependant il ne fit jamais rien d'important sans prendre son avis et sans se soumettre à sa volonté. Il méprisait plus que personne sa dépravation et sa bassesse ; il lui donna souvent à lui-même des preuves non-équivoques de mépris (1) ; néanmoins il suivit son exemple dans ses habitudes les plus vicieuses. Ainsi le pouvoir de Dubois, sur l'esprit du régent, n'était ni l'influence du génie sur la médiocrité et l'ignorance, ni l'ascendant d'un maître sur son élève. La condescendance du prince ne ressemblait pas non plus aux faiblesses du favoritisme ; c'était plutôt des complaisances pour un confident, pour un compagnon de débauches, des ménagements pour un complice. Il faut cependant avouer que cet homme, doué de quelque sagacité, et surtout de beaucoup de finesse dans les affaires, se rendit quelquefois utile à son maître. Ce fut par ses avis que celui-ci renonça au projet si dangereux de convoquer les états-généraux. Dans l'état de fermentation où

(1) Voy. à l'article DUBOIS, tom. XII, pag. 214, la conversation qu'il eut avec le régent, lors de son élévation à l'épiscopat.

se trouvait la France, il est sûr qu'une pareille mesure eût pu avoir dès-lors les funestes résultats qu'elle a eus plus tard dans des circonstances à-peu-près semblables. Le régent avait des idées fausses sur le gouvernement monarchique : il admirait la constitution anglaise qu'il connaissait peu ; et on le vit toujours, lorsqu'il suivit son propre mouvement, disposé à affaiblir ou à dégrader lui-même le pouvoir qui lui était confié. Si l'impulsion d'obéissance et de soumission, donnée par Louis XIV, n'eût pas encore duré, il est impossible de calculer les résultats qu'eût pu avoir cet abandon, cette disposition à la clémence, ou plutôt cette faiblesse, qui formait l'un des premiers traits du caractère du duc d'Orléans. Lorsque la populace menaçante apporta devant son palais les cadavres sanglants de trois hommes dont la chute du Système avait causé la mort, il ne s'étonna point de cette audace, et ne voulut même pas qu'elle fût réprimée, disant, que « le peuple avait raison, » qu'il était bien bon de souffrir tant » de choses. » Heureusement ce peuple n'avait point de chefs ; aucun plan ne le dirigeait. Comme l'a dit Saint-Simon : « Pour faire des révo- » lutions il faut des chefs, des têtes et » de l'argent ; et il n'y avait rien de » tout cela en France. » La monarchie resta donc encore debout ; et le régent put continuer en paix ses *soupers*, et se plonger de plus en plus dans ses honteuses débauches. Pour en donner une faible idée, nous emprunterons la plume de Saint-Simon, l'un des écrivains qui ont parlé de ce prince avec le plus de ménagement. « Les soupers du régent, dit-il, » étaient toujours avec des compa- » gnies fort étranges, avec ses mai-

» tresses, quelquefois des filles de » l'opéra, souvent avec la duchesse » de Berri, quelques dames de » moyenne vertu, une douzaine » d'hommes, que sans façon il ne » nommait pas autrement que ses » *roués*, et quelques gens sans nom, » mais brillants par leur esprit et » par leur débauche. La chère y » était exquise. . . . Les galanteries » passées et présentes de la cour » et de la ville, les vieux contes, les » disputes, rien ni personne n'était » épargné. . . . On buvait beaucoup, » et du meilleur vin ; on s'échauffait, » on disait des ordures à gorge dé- » ployée, des impiétés à qui mieux » mieux ; et quand on avait fait du » bruit, et qu'on était bien ivre, on » allait se coucher. » Du moment où ces orgies commençaient, la porte était fermée pour tout le monde ; et il était impossible de parvenir au prince, même pour des affaires inopinées, et qui intéressaient au plus haut degré l'État et sa personne. Ce fut ainsi qu'il n'apprit que le lendemain la découverte de la conspiration de Cellamare, et que, même alors, la tête encore appesantie par les vapeurs du vin, il prêta peu d'attention au récit que Dubois vint lui faire. Le fourbe sut profiter adroitement de cette indifférence pour soustraire des pièces et dissimuler quelques faits, afin de ménager des hommes puissants dont il voulait se faire un appui. On prétend même qu'il se fit payer fort cher la grâce de quelques-uns. Ce ne fut pas dans cette seule occasion que le duc d'Orléans oublia ses devoirs pour ses honteux plaisirs. Cependant on a fait une remarque assez extraordinaire ; c'est que, dans ses moments d'abandon et d'ivresse les plus absolus, ses maîtresses ou ses favoris

nrent jamais lui arracher un se-
de l'État. Ce prince les mé-
ait également; et Mesdames de
abre et de Sabran, auxquelles
arut le plus long - temps atta-
. n'obtinrent pas sur lui une plus
de influence (1). Dubois eut seul,
dant toute sa vie, un pouvoir
da sur son esprit; cependant il
ait que, dans les derniers temps,
ince était las du joug humiliant
cet homme lui faisait porter. Il
avait tout sacrifié, jusqu'à ses
tresses et ses plus intimes amis.
ut par lui que le duc de Noailles
Nocé avaient été éloignés de la
r. Le régent les y rappela, dès
il le sut mort (10 août 1723).
est ce *coquin* de Dubois qui est
asse de tout, dit-il, au premier. »
« Reviens, mon cher Nocé, écri-
it-il au second; rien ne pourra
lus nous désunir, *morta la*
estia, morto il veleno. » Quel-
personnes crurent qu'après
mort de Dubois, le duc d'Or-
s aurait une conduite plus sage
plus régulière: mais ses habi-
étaient trop enracinées; il
perdu toute son ardeur et toute
nergie; et quoiqu'il n'eût pas
atteint sa cinquantième an-
née, il semblait accablé de toutes
infirmities de la vieillesse. Cette
vie, qui n'avait pas duré huit
ans, avait déjà parcouru tous les pé-
riodes d'un long règne, et semblait
être à cette dernière époque où
les plus grands rois, accablés par
l'âge, supportent qu'avec peine
le poids de la couronne, et lais-
sent souvent obscurcir l'éclat
de leurs premières années. Mais
le XV avait atteint sa majorité,

le 15 février 1723; et quoiqu'il ne
fût pas encore en état de gouverner,
le duc d'Orléans n'avait pas hésité à
lui remettre tous les pouvoirs. Il
voulut aussi que le jeune monarque
fût sacré, sans délai; et l'exactitude,
l'empressement qu'il mit à remplir
tous ses devoirs à cet égard, de-
vraient suffire pour réfuter toutes
les calomnies. Il est sans doute per-
mis de croire que, dans les premiers
temps de la régence, lorsque ce
prince ne se vit séparé du trône que
par l'existence d'un enfant malade,
il pensa que ce trône pourrait bien
lui appartenir un jour, et même que
cette pensée régla et dirigea sa poli-
tique en plusieurs occasions: mais il
y a loin d'une telle pensée à celle
d'un crime odieux. De toutes les sa-
tires, de toutes les imputations dont
il fut l'objet, celle-là est la seule
dont il se soit montré véritablement
affligé. Il lisait un jour, avec une ad-
miration dont on ne peut louer que
sa générosité, la satire des *Philip-
piques*, où les crimes les plus atroces
lui sont amèrement reprochés (V.
LA GRANGE - GUANCEL, XXIII,
153), et rien ne paraissait l'émou-
voir, pas même l'accusation d'in-
ceste: mais quand il en vint aux
empoisonnements, des larmes abon-
dantes coulèrent de ses yeux. Lors-
que la place de premier ministre fut
vacante par la mort de Dubois, le
jeune monarque pressa vivement le
duc d'Orléans de l'occuper. Ce prin-
ce hésita, parce qu'il lui fallait habi-
ter Versailles, et renoncer aux sou-
pers du Palais-Royal. Il finit par se
rendre aux instances du roi, et ce fut
par les considérations les plus di-
gnes d'éloge: mais il ne voulut pas
interrompre toutes ses habitudes;
et, après avoir passé le jour au
travail, il se livrait, pendant la

(1) Il ne se voyait ordinairement, même en leur
absence, que le 2 août, et l'autre l'abbé de

nuît, à ses débauches accoutumées. Les médecins l'avertirent des dangers auxquels il s'exposait ; il n'en tint aucun compte : cependant il avait promis d'observer un régime devenu indispensable ; mais, le jour même où sa réforme devait commencer, il s'échappa furtivement pour courir dans les bras d'une nouvelle maîtresse, la duchesse de Phalaris. A peine était-il auprès d'elle, qu'il fut frappé d'un coup de sang, et mourut subitement le 25 décembre 1723. Philippe d'Orléans eut de sa femme un fils (V. l'article suivant), et trois filles, dont l'une épousa le duc de Berri, l'autre le duc de Modène, et la troisième fut abbesse de Chelles. Il eut deux fils naturels, dont l'un fut légitimé, et devint grand-prieur de Malte ; l'autre se fit avantageusement connaître sous le nom d'abbé de Saint-Albin, et devint archevêque de Cambrai. La mère du régent était morte une année avant lui ; et la malignité avait lancé un trait sanglant à cette occasion, en proposant d'inscrire sur le tombeau de cette princesse : *Ci git l'oisiveté*. (On sait que l'oisiveté est la mère de tous les vices.) Le duc d'Orléans avait fait la musique de deux opéras, dont Lafare composa le poème, et qui furent joués dans son palais. On voyait avant la révolution, sur les murs du château de Meudon, de très-belles peintures de sa composition. Parmi ses ouvrages en gravure on distingue les estampes d'une belle édition de *Daphnis et Chloé*, traduit par Amyot (V. AMYOT). Il avait acheté pour la couronne, moyennant deux millions, le diamant appelé *le Régent*, réputé le plus beau de l'Europe. Son poids était de 600 grains, et il était sorti des mains d'un ou-

vrier des mines du Me. L'était approprié et l'av Pitt, oncle de lord Ch une *Vie du duc d'Orléans* in-12, par M. L. M. I dres (Amsterdam), l'ouvrage doit être lu avec défiance (1). On peut voir *Mémoires de la régence* de chevalier de Piossen) 1749, 5 vol. in-12, Lenglet Dufresnoy, qui a été de beaucoup de système de Law et la de Cellamare (l'éditeur même employé à la découverte de cette conspiration) ; de Saint-Simon, ceux de *Louis XIV, sa cour et son règne*, par Anquetil, et l'*Histoire de la régence*, par Marmonnier, qui passe légèrement sur le régent dans son Histoire du siècle de Louis XIV et de Louis XV. Le duc d'Orléans, par ses moeurs et par son esprit d'irréligion, trop selon les goûts de ce temps, de cet écrivain, pour qu'il ne crût pas obligé de glisser quelques torts, et d'exagérer l'abus. Il n'existe rien de plus exact sur la régence que le premier volume de l'*Histoire de France pendant le duc d'Orléans*.

(1) Cet ouvrage est du jésuite La Hode, qui avait été chassé de France pour avoir écrit contre le régent. Il se réfugia en Hollande, et s'y mit pour des libraires. Il composa d'abord une Histoire de Louis XIV, qui a paru chez Martinet. Il publia ensuite cette Histoire de la régence, qui n'est pas plus exacte, rapporte, avec l'autorité apparente, les accusations les plus oiseuses, les moins probables. A l'en croire, le régent a été accusé par ses contemporains de tous les empoisonnements de la France, de l'incendie de Rennes, de la mort de trois filles, etc., etc.; et, ce qui est le plus absurde, c'est qu'après avoir raconté tout cela, il ne fait que conclure que le régent n'a rien fait de mal.

par M. Lacretelle. On trouve ses Œuvres de Fénelon, des que ce prélat adressait au duc d'Orléans sur des questions religieuses (V. FÉNELON, XIV, 294).

M—D J.

ÉANS (Louis, duc d'), prince du sang, né à Versailles le 1703, fils du précédent, sur précepteur l'abbé Mongault connu par sa belle traduction des *Œuvres* de Cicéron à Atticus (V. ATTICUS), et qui lui inspira de bonne heure le goût de l'étude. Le duc d'Orléans ne borna pas ses études à cultiver les heureuses dispositions de son auguste élève : il chercha même temps à le mettre en garde contre l'attrait des plaisirs, si funeste à un cœur ouvert à toutes les séductions ; et il sut habilement proposer le frein des terreurs religieuses. Ses avis écoutés avec respect, que le jeune prince perdit de vue pendant fort peu de temps, devaient produire un jour l'effet salutaire que l'abbé Mongault lui avait promis. Le duc d'Orléans, en 1724, à la princesse de Conti le malheur de la perdre, deux ans d'une union que rien n'avait troublée. Frappé de ce coup, il se tint plusieurs jours dans son cabinet, ne voulant recevoir aucune consolation. Il prit la résolution de renoncer à tous les plaisirs du monde, et ne parut à la cour que lorsque son deuil fut fini de s'y présenter. Il se livra, sans peine, par le duc de Fleury, de la charge de lieutenant-général de l'infanterie française, son père, avait obtenu. Son goût pour la retraite se fortifiait de jour en jour ; il consacrait son temps entre les

études et l'étude des sciences naturelles. Il faisait de fréquentes visites à l'abbaye de Sainte-Geneviève ; il y prit un appartement, en 1730, et s'y fixa tout-à-fait en 1742. Il remit alors l'administration de ses affaires à la duchesse d'Orléans, sa mère, se réservant sur ses revenus une somme de 1,800,000 francs, dont il consacra la plus grande partie à des œuvres de bienfaisance, et de piété, étendues jusque chez les peuples étrangers. Les services rendus à l'humanité et à la religion ne lui faisaient négliger, dans sa solitude, ni ses devoirs envers son prince auquel il fut toujours tendrement attaché, ni les intérêts de ses concitoyens en ce qui pouvait être utile aux sciences et aux arts. Il avait toujours près de lui des savants, qui trouvaient dans sa générosité les moyens de tenter d'utiles expériences, ou de continuer celles qu'ils avaient commencées. Il s'attacha, en 1748, Guettard le naturaliste, et lui légua son cabinet d'histoire naturelle : Guettard le remit au duc d'Orléans, fils de celui-ci, qui lui accorda le titre de garde de ce cabinet, avec une pension et un logement au Palais-Royal (Voy. l'*Eloge* de Guettard, par Condorcet). Le duc d'Orléans voulant s'instruire de la religion jusque dans ses sources, afin d'être plus en état de la défendre, s'était appliqué dans sa retraite à l'étude des langues orientales : il possédait l'hébreu, le syriaque, le chaldéen et le grec. L'excès du travail, joint à l'austérité de sa vie, détruisit rapidement sa santé. Il vit approcher le dernier terme avec calme et résignation (1). Après avoir réglé ses

(1) On lit, dans les Mémoires du baron de Besenval, qu'à la fin de sa vie, le duc d'Orléans, ayant l'esprit un peu échauffé, mit par des mystères, sous

affaires, il ne s'occupa plus que de se préparer à la mort. Le curé de Saint-Étienne-du-Mont (Bouettin), qu'il avait appelé, voulut lui faire rétracter quelques opinions suspectes de jansénisme; et, le trouvant indocile, il lui refusa la communion. Le prince endura tout avec la patience et la sérénité d'un chrétien, se fit administrer par son aumônier, et demanda que l'on ne poursuivît point le curé (Voy. l'*Hist. du XVIII^e siècle*, par M. Lacroix, III, 194). Il mourut le 4 février 1752, et fut inhumé sans cérémonie, comme il l'avait recommandé, dans l'église du Val-de-Grâce, sépulture des ducs d'Orléans; il avait même exprimé le desir que son corps fût livré à l'École royale de chirurgie pour servir à l'instruction des élèves. La reine, en apprenant la mort de ce prince, s'écria : « C'est un bienheureux, qui laisse après lui bien des malheureux. » Il légua, par son testament, son médaillon à l'abbaye de Sainte-Geneviève, et sa bibliothèque aux Dominicains, ainsi que ses ouvrages manuscrits. Du reste, son testament, qui est du mois de décembre 1749, contient une grande quantité de dispositions pieusement minutieuses. Le fils du régent était très-versé dans l'histoire ecclésiastique, la géographie, la chronologie, etc.; il avait cultivé toutes les sciences avec succès. Parmi les ouvrages qu'il a laissés manuscrits, on cite une *Traduction littérale des Psaumes*, faite sur l'hébreu, avec une Paraphrase et des Notes. L'illustre auteur avait terminé ce travail peu de temps avant sa mort : il

par des dispositions naturelles, avait la manie de croire qu'il ne naissait ni ne mourait personne, et que Silhouette, chancelier de ce prince, fut obligé de se plier à cette manie.

L—P—t.

y a joint un grand nombre de dissertations, dans l'une desquelles il prouve que les notes sur mes, insérées dans le *recueil de Corder*, intitulé : *Exposée græc. in Psalmos* (V. *Com. 571*), sont de Théodore Beza et non de Théodore de Bèze, à qui les manuscrits attribuent;—des *Traductions* d'une partie des livres de l'Ancien Testament et des *Épîtres* de Paul;—des *Dissertations* sur le livre hébreu intitulé *Bouclier de la foi*;—un *Traité des Spectacles*;—et une *Réfutation des Hexaples*. Portraits de ce prince, d'après son buste, par Daullé et par Drouillet;—a publié : *Histoire de Louis d'Orléans*, Paris, 1753.

G—ce et

ORLÉANS (LOUIS-PRINCE), fils du précédent, né à Paris, le 12 mai 1725. Connut sous le nom de duc de Clugny, obtint, par commission du 1737, un régiment d'infanterie sous son nom. Il fut reçu chevalier des ordres du roi, le 5 juin 1737. En 1742, sa première campagne en Flandre, où l'on se tint successivement. Ce fut sous les ordres du duc de Noailles, qu'il ma-

(1) On trouve dans la *Bibliothèque de la France*, tome II et IV, nos. 257 et 258, plusieurs *Oraisons funèbres*. La plus remarquable par le nom de l'auteur est oubliée : il est vrai qu'elle n'a pas été imprimée; elle devait l'être par l'abbé d'Alençon, qui avait prie J.-J. Rousseau de composer, elle est dans les *Œuvres de Genève*. Cet abbé d'Arty, qui n'a pu être biographé, ni bibliographé, est mort dans l'obscurité, avait en 1736 l'académie française, et comme c'est l'*Panegyrique de Saint Louis*, qui fut composé par Voltaire, et qu'on a vu l'*Œuvre* du philosophe de Ferney, l'absence d'avoir obtenu pour secrétaire l'un des deux écrivains les plus célèbres de ce siècle, n'aide d'être remarqué.

n 1743 : il commandait la ; et après avoir montré de valeur à la bataille de , il fut créé maréchal-de-init la campagne en Basse-continuant d'avoir pour ème maréchal de France. ur , il épousa Louise-Hen-bourbon-Conti , princesse it les dons de l'esprit aux de la figure : mais son es-très-caustique ; et l'on sait, 'ouale de récits du temps , union ne fut point heu-mployé à l'armée du roi , re , et nommé lieutenant-n 1744 , le duc assista aux Menin , d'Ypres , de Furnebourg , et , dans l'année au siège de Tournai , ainsi bataille de Fontenoi. Il se en 1746 , à la bataille de ; à celle de Laufeld , en , bientôt après , il obtint le ment général du Dauphiné , rance de son père , à la mort prit le titre de duc d'Or- lui donna , en mars 1752 , ierts d'infanterie , de cavale- dragons de ce nom ; et il duc de Chartres , son fils , et de Chartres infanterie. 'avril 1756 , le duc d'Or- à voler par Tronchin , qu'il ple tout exprès de Genève , ancie , et sa fille , depuis du- le Bourbon. Cette détermi- ta fut regardée comme un 'olution très-courageux , Et de la révolution que La ue venait de produire dans rs , par son *Mémoire sur- ton de la petite-vérole* ; es qu'eut l'opération , as- rance le triomphe de cette le. Envoyé , en 1757 , à a Rhin , le prince s'empara

le 20 juillet , de Winkelsen , à la tête de cent compagnies de grenadiers et de tous les dragons. Le 26 , il combattit à Hastembeck. Il devint veuf en 1759. Éprouvant souvent le besoin de changer d'amusement , il fit construire un théâtre dans sa maison de campagne de Bagnolet ; et , ce qui eût paru très-inconvenant dans d'autres temps , il y joua lui-même la comédie avec les personnes admises dans son intimité. Ce fut chez lui que Collé donna , en 1766 , pour la première fois , la *Partie de chasse de Henri IV*. Le duc d'Orléans réussit parfaitement dans le rôle du menuier Michau. Il donnait la préférence aux rôles de financier ou à ceux de paysan ; et il s'en acquittait avec beaucoup de naturel et de vérité. (Voy. la *Correspondance* de Grimm.) Il s'attacha , comme lecteurs , Saurin , Collé et Carmontelle ; et ces gens de lettres contribuèrent à embellir les fêtes de Bagnolet , dont le prince était parvenu à faire un séjour délicieux. Ayant deviné le talent du jeune Le Fèvre pour la poésie , il l'honora de sa protection , et lui assigna , après la représentation de la tragédie de *Zuma* , une pension de 1200 liv. sur sa cassette. Le Fèvre lui ayant demandé si cette grâce l'engageait à quelques fonctions auprès de S. A. : « Cela ne vous engage à rien , lui » dit le duc , qu'à travailler de plus » en plus pour votre gloire. » Dans la querelle des parlements , pendant les dernières années du règne de Louis XV , on aurait bien voulu engager le duc d'Orléans à se mettre à la tête de la noblesse , pour éclairer le roi sur les intrigues du chancelier Maupeou , et pour le faire chasser , lui et sa suite : en Bretagne surtout , un parti con-

sidérable demandait avec instance ce prince pour son chef ; mais il était attaché de cœur au monarque, chef de sa famille, et ne voulait pas entendre parler de guerre civile. Il ne tarda pas à se réconcilier avec la cour. On dit dans le temps qu'un des motifs, et surtout que le prix de cette soumission (1771), fut la permission d'épouser avec certaines restrictions M^{me}. de Montesson ; mais ce mariage n'eut lieu qu'en 1773 (*V. MONTESSEON*, XXIX, 525). Il mourut, généralement regretté, le 18 novembre 1785. Ce prince, tout en aimant beaucoup le plaisir, avait hérité de la douce bienfaisance, de l'inépuisable charité de son père ; mais il s'enveloppait de tant de mystère pour faire le bien, que l'on ne connut qu'après sa mort, tous les droits qu'il avait à la reconnaissance des malheureux : il leur donnait chaque année deux cent quarante mille francs au moins, sans compter les pensions et les gratifications qu'il payait, soit en son nom, soit au nom de ses ancêtres. Trois oraisons funèbres furent consacrées à sa mémoire, dans des églises de Paris. On parla surtout de celle que la famille d'Orléans alla entendre à Notre-Dame, et qui contenait des détails tellement déplacés, que le roi défendit de l'imprimer. L'orateur (l'abbé Maury) s'était étendu avec beaucoup trop de complaisance sur le mariage secret du prince avec M^{me}. de Montesson : c'était plutôt le panégyrique de cette dame que l'oraison funèbre de son époux. Les deux autres discours étaient de l'abbé Bourlet de Vauxcelles, et de l'abbé Fauchet. Grimm a donné un extrait de celui-ci, dans sa *Correspondance* (3^e. partie, III, 461). Il y eut encore une oraison funèbre du

duc d'Orléans, prononcée le 10 mars 1786, par l'archevêque de la cathédrale, éminemment bon et affable, n'eut point un de ces cailloux qui fixent l'attention des hommes par le goût de bonne heure, mais par le compte, de la gloire ; il préférait les qualités qui brillent dans la vie privée ; et l'on ne peut raisonner que la sienne ou louer qu'à citer.

ORLÉANS (LOUIS-PIERRE, duc d'), fils du prince de Condé, à Saint-Cloud, le 13 août 1745, épousa, le 5 avril 1764, Marie-Adélaïde de Bourbon, fille et unique héritière de Penthièvre, dont les bienfaits feront à jamais bénir la mémoire. Cette princesse n'avait que seize ans (V. ci-après). Ceux qui ont connu sa première jeunesse, l'ont vue à Orléans, si malheureusement l'ont peinte sous les dehors d'un prince avantageux. Sa taille élancée, sa figure svelte et bien prise ; et, dans ses manières, agréables et régulières, beaucoup d'esprit naturel ; son esprit fut mal cultivé, qu'on lui reproche, qui ont voulu faire l'éducation de ses instituteurs, aient préter l'attention. Lorsque nous l'avons vue, elle n'était plus le brillant duc de Condé dans la première fleur de sa jeunesse. L'agitation de son sang, le deuil ou apauvri par une manie-

(1) Voici une des anecdotes qui m'ont été racontées. On vint lui annoncer la mort d'un de ses valets de chambre, son fils fut de s'informer s'il laissait un enfant. Le duc d'Orléans dit ensuite : « Il y a vingt ans que cet homme et il y a vingt ans qu'il me deplaît ; » ses présentes s'élevèrent : « Comment ! M. le duc ne le garde si long-temps ? » à quoi il répondit : « C'est qu'il n'aurait-il pu se faire mon service ? » et il se jeta à la tête de sa femme et de ses enfants.

sipée, avait couvert son visage de rougeurs et de boutons; il était facile de s'apercevoir que sa physionomie altérée avait souffert. Sa tête était alors presque entièrement dépourvue de cheveux. On disait que ses courtisanes allaient épiler pour lui ressembler. La joyeuse société du printemps, à l'imitation du maître, ne se livrait plus de partie du temps à se livrer à des exercices du corps, dans lesquels personne ne réussissait mieux, surtout l'équitation et les courses de chevaux. Nul n'était plus capable de faire voler un char à travers les inextricables embarras de la ville. Mais cette dextérité, qui avait remporté des prix aux fêtes de la Grèce, ne fut pas admise par le prince; elle lui valut quelques sarcasmes que d'applaudir. Cherchant toutes les occasions de se faire remarquer, il monta sur un aérostat, dès les premiers jours de l'été. On sut de cette découverte par le récit du duc de Chartres, des choses que le monde ne peut décrire, et qui valaient beaucoup à ce que l'on soupçonnait de son aïeul le régent pendant ce prince, que la lecture et des pamphlets décriaient de la manière la plus odieuse. Il était chéri dans l'intérieur de son palais. Naturellement gai, il aimait à accueillir ceux qui venaient sous sa protection. On se vantait de son affabilité; mais on regretta trop souvent familière, de le voir sortir de son rang. Quoiqu'il fût le possesseur d'une immense fortune, il était couvert de dettes, en voulant la dépenser de la manière la plus inconsidérée. Le duc d'Orléans était une propriété publique, comme il l'est

aujourd'hui; sen'ement il fallait être riche pour le fréquenter. Il fit entourer ce jardin de constructions brillantes, afin de les louer à tous ceux qui se présenteraient; et il l'ouvrit à tout le monde, sans exception, de manière que l'on vit bientôt cette promenade couverte de la population la plus grossière et la plus perverse. Au lieu de l'air pur et du bel ombrage que, pendant les jours d'été, les Parisiens venaient chercher dans les allées du Palais-Royal, ils ne trouvèrent plus, sous les nouveaux portiques, que l'exemple des mauvaises mœurs, et les tableaux de la plus honteuse dissolution. D'un autre côté, cette spéculation, qui avait ôté aux maisons voisines une partie de leur valeur et de leur agrément, mécontenta beaucoup les propriétaires, et elle donna lieu à quelques satires contre le duc. On le représenta sous le costume d'un chiffonnier, ramassant des *loques à terre* (des locataires). Il rit lui-même de cette impertinence comme de toutes les autres malices, et ne changea rien à son plan. Heureux s'il n'eût jamais songé qu'à de pareilles spéculations, et s'il n'eût pas mérité d'autres satires! Plus opulent que beaucoup de souverains, jouissant des avantages des monarques, sans être assujéti à leurs devoirs ni partager leurs inquiétudes, on demandera comment un tel prince put sortir tout-à-coup du cercle des jouissances où il était paisiblement renfermé, pour provoquer une révolution qui, l'eût-elle porté sur le trône, n'aurait pu l'y maintenir que par la violence? Ce déplorable travers peut s'expliquer par le caractère du duc d'Orléans. Sa susceptibilité était extrême dès qu'il se croyait outragé: le trait enfoncé dans son

cœur n'en sortait plus ; et l'on peut dire que le ressentiment était réellement sa divinité. L'archiduc Maximilien d'Autriche était venu à Versailles, voir la reine de France, sa sœur, à peine âgée de vingt ans. Charmée de la visite de ce frère chéri, et voulant jouir de tous les moments qu'il pouvait lui donner pendant son séjour en France, la jeune souveraine crut qu'il pouvait se dispenser de faire des visites aux princes, et se débarrasser de la plupart des étiquettes qu'elle-même n'aimait pas. Les princes en furent très-mécontents ; le duc de Chartres surtout se montra piqué au vif de cet oubli : il lui parut une insulte, et il l'attribua à Marie-Antoinette, à qui le fait pouvait être imputé, mais non dans l'intention qu'on lui supposait. Beaucoup de conversations indiscrètes circulèrent à cette occasion dans les hautes sociétés, où déjà l'on cherchait à flétrir le caractère de la reine ; et cette princesse en fut, à son tour, très-vivement affectée. Ce fut alors qu'il se forma deux partis à la ville et à la cour, celui de la reine, et celui des princes, à la tête duquel était le vindicatif duc d'Orléans. Les idées politiques, autrement sérieuses, ne tardèrent pas à tout envahir ; et la mésintelligence y trouva un nouvel aliment. Les plaisirs dont le duc de Chartres avait abusé, lui devinrent insipides : il fallut que son imagination s'occupât d'autre chose. Il voulut d'abord avoir la charge de grand-amiral, qui appartenait au duc de Penthièvre, son beau-père. Ce prince y consentit : mais il fallait encore obtenir le consentement du roi ; et, le marquis ne cédant pas assez promptement au desir de son cousin, celui-ci accusa la reine d'être cause de

ce retard. Ce fut pour faire tous les obstacles, que le roi se mit à étudier les éléments de l'art nautique, et qu'il se donna pour servir comme volontaire l'escadre de l'amiral d'Orléans qui croisait dans la Manche. On croyait à chaque instant d'en venir aux mains avec l'anglaise commandée par Keppel. Le duc d'Orléans sur le vaisseau le *Saint-Esprit* commandé par La Moignon, l'un des plus intrépides officiers qu'eût alors la France. *Esprit* était le chef de file de la division de l'arrière-garde, l'assurance que l'on devait à son sang, l'en fit nommer capitaine d'honneur ; car le commandement réel appartenait à La Motte-Picquet : il serait absurde de dire qu'un officier de cette importance eût été placé sur le vaisseau le plus passif des fautes que nous n'aurions pas manqué de faire un jeune homme sans expérience. Le combat commença le 27 juillet 1759, et eut point d'avantage décisif. Les deux flottes, après s'être épuisées en canonnades, rentrèrent en France, la victoire, l'une à Brest, et l'autre à Portsmouth. Le duc revint à Paris, où l'on ne parla d'abord ni de son courage et de sa présomption ; il fut même applaudi ; mais les rapports faits au roi ne furent pas aussi favorables ; on ne le reçut froidement ; on ne lui fit pas un meilleur accueil ; on dit même qu'il s'était enroué pendant l'action : ce qui est probable qu'il y eut de la vérité dans tous ces rapports ; qu'on a publié depuis. Par conséquent, l'imprévu, la divis

irde se trouvant tout-à-coup de celle de l'ennemi, le vais-
Saint-Esprit reçut et lâcha
 nières bordées (1); des ma-
 irent tués ou blessés près de
 a planche sur laquelle il était
 ie. Dans ce moment, le vais-
 comte d'Orvilliers fit signal à
 garde de tenir le vent pour
 er les Anglais de passer; ses
 avant été mal compris, les
 ne furent pas exécutés : s'ils
 tête, dit-on, la flotte anglaise
 ne serait pas rentrée à Ports-
 Les ennemis du duc préten-
 ue ce fut pour ne pas l'ex-
 u'on désobéît aux signaux
 autres dirent que ce fut par
 isie de quelques officiers de
 . qui voulaient perdre le
 'Orvilliers; et l'on parla de
 et de trahison, comme cela
 trop souvent dans les affaires
 espèce. En résultat, ni la
 de grand-amiral, ni la survi-
 ue furent accordées au duc
 ns; et, par une prétendue fa-
 a dut paraître une saignante
 il fut nommé colonel-général
 sards. Depuis, il ne parut
 plus à la cour. Éloigné des
 de Versailles, il revint à
 p'il paraissait avoir aban-
 ; mais, pour les varier,
 cha une nouvelle dissipation
 modes et les usages d'An-
 . Il fit un voyage à Londres,
 avec le prince de Galles,

aujourd'hui George IV, et avec beau-
 coup de grands seigneurs, et re-
 vint enthousiasmé des mœurs et des
 costumes britanniques, que dès-lors
 il affecta d'imiter en tout. Les hautes
 sociétés de Paris se faisaient alors
 remarquer par une grande magnifi-
 cence : une extrême simplicité fut
 tout-à-coup substituée à l'or et aux
 riches broderies qui couvraient les
 vêtements des grands seigneurs. Les
 bourgeois ne virent plus que des
 égaux dans ceux qu'ils n'osaient
 aborder auparavant qu'après avoir
 épuisé toutes les démonstrations du
 respect. Ces seigneurs cherchèrent à
 s'affranchir des honneurs et des
 égards qui avaient été si long-temps
 leur sauve-garde. Ils déposèrent eux-
 mêmes leur rang et leur dignité; et
 ce changement subit, prôné dans
 tous les écrits, et naturellement
 agréable aux classes inférieures, de-
 vint à-peu-près général. La cour du
 monarque fut elle-même obligée de
 modifier ses usages et ses étiquettes.
 Les jeunes-gens qui avaient fait la
 guerre en Amérique, vinrent effrayer
 la France par leurs cris de liberté;
 cris précurseurs des innovations ré-
 publicaines qu'on allait bientôt in-
 troduire. Ils trouvèrent un appui
 naturel de leurs doctrines dans le
 mécontentement du duc; et ce fut
 ainsi que se forma, sans qu'il parût
 exister de coalition préméditée avec
 son chef présumé, ce parti dont le
 premier but ne fut sans doute qu'une
 opposition à la cour, mais qui, bien-
 tôt entraîné dans le précipice que
 lui-même avait creusé, nous a
 conduits successivement dans cette
 série de révolutions qui épouvantent
 encore l'Europe. Après la mort du
 comte de Clermont, le duc de Char-
 tres se fit nommer grand-maître de
 tous les francs-maçons de France;

(1) Dans divers écrits, que le *Saint-Es-*
prit a la portée du canon dans cette
 a l'organe de liberté eût été absorbé,
 l'aveant eu l'occasion, ni de faire
 l'œuvre, ni de laisser paraître sa ti-

œuvre de l'œuvre que le duc d'Orléans
 eût été, et qu'elle était une des femmes
 de la cour, dit qu'il ne se comman-
 de seulement qu'en signant. Le mot
 parut, et il eut beaucoup de succès.

cœur n'en sortait plus ; et l'on peut dire que le ressentiment était réellement sa divinité. L'archiduc Maximilien d'Autriche était venu à Versailles, voir la reine de France, sa sœur, à peine âgée de vingt ans. Charmée de la visite de ce frère chéri, et voulant jouir de tous les moments qu'il pouvait lui donner pendant son séjour en France, la jeune souveraine crut qu'il pouvait se dispenser de faire des visites aux princes, et se débarrasser de la plupart des étiquettes qu'elle-même n'aimait pas. Les princes en furent très-mécontents ; le duc de Chartres surtout se montra piqué au vif de cet oubli : il lui parut une insulte, et il l'attribua à Marie-Antoinette, à qui le fait pouvait être imputé, mais non dans l'intention qu'on lui supposait. Beaucoup de conversations indiscretes circulèrent à cette occasion dans les hautes sociétés, où déjà l'on cherchait à flétrir le caractère de la reine ; et cette princesse en fut, à son tour, très-vivement affectée. Ce fut alors qu'il se forma deux partis à la ville et à la cour, celui de la reine, et celui des princes, à la tête duquel était le vindicatif duc d'Orléans. Les idées politiques, autrement sérieuses, ne tardèrent pas à tout envahir ; et la mésintelligence y trouva un nouvel aliment. Les plaisirs dont le duc de Chartres avait abusé, lui devinrent insipides : il fallut que son imagination s'occupât d'autre chose. Il voulut d'abord avoir la charge de grand-amiral, qui appartenait au duc de Penthièvre, son beau-père. Ce prince y consentit : mais il fallait encore obtenir le consentement du roi ; et, le monarque ne cédant pas assez promptement au desir de son cousin, celui-ci accusa la reine d'être cause de

ce retard. Ce fut pour tous les obstacles, que se mit à étudier les l'art nautique, et qu de servir comme volé l'escadre de l'amiral qui croisait dans la Ma l'on croyait à chaque d'en venir aux mains anglaise commandée Keppel. Le duc d'Orlé sur le vaisseau le Sa commandé par La Mi l'un des plus intré qu'eût alors la Franc *Esprit* était le chef de l sion de l'arrière - gar férence que l'on devait du sang, l'en fit nom dant d'honneur ; car le ment réel appartenait Picquet : il serait absur qu'un officier de cette eût été placé sur le v teur de la division, pou passif des fautes que manqué de faire un jeu expérience. Le comb fut donné le 27 juillet eut point d'avantage deux flottes, après s'ê canonnées, reentrèrent victoire, l'une à Brest Portsmouth. Le duc re Paris, où l'on ne parla son courage et de sa j prit ; il fut même appla mais les rapports faits furent pas aussi favora narque le reçut froid ne lui fit pas un meille dit même qu'il s'était de cale pendant l'actio probable qu'il y eut dans tous ces rapport qu'on a publié depuis. vement imprévu, la di

garde se trouvant tout-à-coup de celle de l'ennemi, le vaisseau le *Saint-Esprit* reçut et lâcha ses premières bordées (1); des matelots furent tués ou blessés près de la planche sur laquelle il était hissé. Dans ce moment, le vaisseau du comte d'Orvilliers fit signal à sa première-garde de tenir le vent pour empêcher les Anglais de passer; ses ordres ayant été mal compris, les manœuvres ne furent pas exécutées : s'ils l'eussent été, dit-on, la flotte anglaise ne se serait pas rentrée à Portsmouth. Les ennemis du duc prétendent que ce fut pour ne pas l'exposer qu'on désobéit aux signaux; d'autres dirent que ce fut par jalousie de quelques officiers de sa suite, qui voulaient perdre le comte d'Orvilliers; et l'on parla de trahison, comme cela se fait trop souvent dans les affaires de cette espèce. En résultat, ni la vie de grand-amiral, ni la survie, ne furent accordées au duc blessé; et, par une prétendue faiblesse, qui dut paraître une sanglante injustice, il fut nommé colonel-général des Hussards. Depuis, il ne parut plus à la cour. Éloigné des affaires de Versailles, il revint à Paris qu'il paraissait avoir abandonné; mais, pour les varier, chercha une nouvelle dissipation dans les modes et les usages d'Angleterre. Il fit un voyage à Londres, et revint avec le prince de Galles,

(1) On a vu, dans divers écrits, que le *Saint-Esprit* se trouva à la portée du canon, dans cette action. L'expression de l'échec eût été absurde, car le vaisseau ne fut ni touché, ni de faire de l'eau, ni de laisser paraître sa figure.

La mort de Fleury que le duc d'Orléans éprouva, fut sans doute une des plus grandes de la cour, car il fut le seul à ne pas mourir. On ne peut pas dire qu'il fut beaucoup de succès à

aujourd'hui George IV, et avec beaucoup de grands seigneurs, et revint enthousiasmé des mœurs et des costumes britanniques, que dès-lors il affecta d'imiter en tout. Les hautes sociétés de Paris se faisaient alors remarquer par une grande magnificence : une extrême simplicité fut tout-à-coup substituée à l'or et aux riches broderies qui couvraient les vêtements des grands seigneurs. Les bourgeois ne virent plus que des égaux dans ceux qu'ils n'osaient aborder auparavant qu'après avoir épuisé toutes les démonstrations du respect. Ces seigneurs cherchèrent à s'affranchir des honneurs et des égards qui avaient été si long-temps leur sauve-garde. Ils déposèrent eux-mêmes leur rang et leur dignité; et ce changement subit, prôné dans tous les écrits, et naturellement agréable aux classes inférieures, devint à-peu-près général. La cour du monarque fut elle-même obligée de modifier ses usages et ses étiquettes. Les jeunes-gens qui avaient fait la guerre en Amérique, vinrent effrayer la France par leurs cris de liberté; cris précurseurs des innovations républicaines qu'on allait bientôt introduire. Ils trouvèrent un appui naturel de leurs doctrines dans le mécontentement du duc; et ce fut ainsi que se forma, sans qu'il parût exister de coalition préméditée avec son chef présumé, ce parti dont le premier but ne fut sans doute qu'une opposition à la cour, mais qui, bientôt entraîné dans le précipice que lui-même avait creusé, nous a conduits successivement dans cette série de révolutions qui épouvantent encore l'Europe. Après la mort du comte de Clermont, le duc de Chartres se fit nommer grand-maître de tous les francs-maçons de France;

et l'influence de cette secte put l'aider beaucoup, par la suite, dans ses projets politiques. Pendant l'intervalle qui s'écoula depuis sa disgrâce jusqu'à l'année 1787, ce prince fit en Italie un voyage, dont on ne parla presque point. Dans ce temps, les attaques les plus vives étaient dirigées contre la cour : les propos les plus insultants circulaient contre les personnes les plus augustes ; et la puissance royale semblait déjà n'être plus qu'un parti. Un léger embarras dans les finances avait amené la résistance du parlement de Paris aux édits bursaux. Voulant vaincre cette résistance toujours plus opiniâtre, Louis XVI alla tenir le 24 novembre 1787, au Palais de Justice, une séance royale, où siégèrent les princes du sang et les pairs du royaume, avec voix délibérative. La majorité du parlement persista dans son opposition ; mais les pairs s'étant réunis à la minorité parlementaire, le roi ordonna l'enregistrement de ses édits : alors le duc d'Orléans, placé très-près du roi, se leva, l'interpella personnellement, lui demanda si c'était une séance royale ou un lit de justice qu'il avait voulu tenir, et protesta contre tout ce qui venait de se passer. « Vous êtes bien le » maître, lui dit le roi, du ton le » plus modéré. » Il n'ajouta rien de plus. Quand le monarque fut parti, le duc d'Orléans rédigea une protestation. Le lendemain, il fut exilé à 15 lieues de Paris, dans son château de Villers-Cotterets. Le parlement prit hautement sa défense, et représenta au roi, par l'organe de son premier président, qu'un prince de son sang et deux conseillers de la cour n'avaient perdu la liberté que pour avoir dit librement

ce que leur avaient dicté, en sa sence, leur devoir et leur conscience, dans une séance où Sa Majesté annonçait qu'elle venait recueillir suffrages libres. L'exil dura peu : le duc reparut triomphant à Paris où il brigua fort adroitement l'aveur publique, qui ne tarda pas à s'éloigner du parlement. Cette fois, après s'être appuyée de lui pour assister au roi, voulut se réunir à lui pour contenir le parti du parlement ; mais elle fut détruite par la même qu'elle avait créée. La convocation des états-généraux arrêtée, on s'occupa des élections, et chacun prit des mesures, ou pour faire soi-même partie des élections, ou pour que les choix fussent basés sur des hommes disposés à soutenir ses opinions et ses principes. Le gouvernement adressa aux députés des instructions maladroites. Le duc d'Orléans, ou plutôt ses conseillers, en envoyèrent d'autres, plus sagement populaires aux autres députés de son apanage. On y trouve les principes de la révolution s'opéra en 1789. Seulement la solution des parlements n'y eut pas provoquée ; mais il était impossible qu'ils pussent se maintenir. Les réformes qu'on indiqua : la suppression du divorce, et de beaucoup d'autres innovations, qui dans la suite furent pas oubliées. On a pu dire que ces instructions, où l'on ne put la main de Sieyès, furent rédigées et envoyées sans l'aveu du duc d'Orléans ; quoi qu'il en soit, il ne croit qu'elles eurent une grande influence sur les événements, bien généralement on les ait peu remarquées dans la capitale. Dans le même hiver de 1788 à 1789, le duc d'Orléans se distingua par de

arité, dans lesquels une partie public ne voulut pas reconnaître mentions de la bienfaisance. que le froil fut excessif, il fit er de grands feux dans le voisi- de son palais, et distribuer d'a- ants comestibles aux pauvres. réchauffés et rassasiés, chan- ses louanges et ses bienfaits : il t consolant de penser qu'un vé- le esprit de charité dirigea la uite du duc d'Orléans dans cette stance, et que des projets sér- x n'y eurent point de part ; ce- ant le contraire fut malheureu- affirmé. La révolte des ouvriers anufacturier Reveillon, qui éclat- as le même temps, fut aussi at- ée aux manœuvres de son parti. ne époque, le parlement n'avait ncore séparé sa cause de celle du Il n'informa point pour décou- les auteurs de cette révolte ; ni fit dire que, si elle fut réel- nt excitée, le parlement avait ort de ne pas poursuivre les teurs. Quels que fussent tous moyens de popularité, le duc e n'était pas assuré de se : nommer député aux états- ants ; mais le marquis de Li- sa créature, s'étant rendu à au moment des élections, m pour y visiter les bâtiments rince, s'y prit avec tant d'a- ne auprès des électeurs de la esse, que, malgré leur répu- e a se montrer en opposition e la cour, il leur fit élire, par amation, le duc d'Orléans, qui, avait-il dit, n'accepterait cer- ement pas. Mais, peu de jours e, on vit avec beaucoup d'éton- ant le prince venir lui-même espi remercier et prêter ser- e. Ce fut ainsi qu'il commença e carrière de révolution, qui

lui a été si funeste. Arrivé dans la chambre de la noblesse, le cœur ulcéré contre la cour, ce prince se rangea, dès le premier moment, du parti révolutionnaire ; et ce parti se pressa autour de lui. Le 28 mai, la majorité de la noblesse déclara que la délibération par Or- dre était le dogme politique qu'elle voulait suivre (V. CAZALÈS). Le duc protesta contre cette déclaration, avec une quarantaine de nobles. Le 18 juin, la même majorité ayant dénoncé au roi, mais en ter- mes très - modérés, la délibération du 17, qui avait constitué le tiers- état en assemblée nationale, qua- rante-trois nobles protestèrent contre cette dénonciation, et adres- sèrent leur protestation au monar- que. Le duc d'Orléans, qui était ab- sent pour cause de santé, fit par- venir, par écrit, son adhésion à cette protestation, en déclarant que les principes qui y étaient professés, étaient entièrement les siens. Le 25, il fit partie de la minorité de la noblesse, qui, après la séan- ce royale du 23, se réunit au tiers- état ; il fut couvert d'applaudisse- ments inouis à son passage : « Mes » amis, dit-il, en s'adressant à la mul- » titude, je vous en prie, point de » bruit actuellement ; je veux votre » bonheur, je vais m'en occuper de » tout mon pouvoir ; vous applaudi- » rez ce soir si vous voulez. » Le 3 juil- let, il fut nommé président de l'as- semblée nationale ; mais il n'accepta pas, et fut remplacé par l'archevêque de Vienne. On a remarqué que c'est dans le jardin du Palais-Royal que furent provoqués les premiers mouve- ments révolutionnaires ; toutes les émeutes s'y formaient : c'est de là que partirent les rassemblements ; le plus important s'organisa devant le fa-

meux café de Foy, dans la soirée du 12 juillet (V. DESMOULINS). Les insurgés allèrent enlever chez le statuaire Curtius, le buste du duc avec celui de Necker, et les portèrent en triomphe dans les rues et sur les places publiques. Le buste de Necker fut brisé à coups de sabre, par des soldats ; mais celui du prince fut sauvé. On ne peut affirmer que ce grand désordre ait été suscité par le duc d'Orléans ; mais ce dont on ne peut pas douter, c'est qu'il fut réellement l'ouvrage des intrigants dont ce prince se laissait entourer. Suivant divers rapports publiés sur cet événement, on le vit à Paris, dans son palais, applaudissant de ses fenêtres aux mouvements populaires, et bientôt après, parcourant les rues en whisky, puis assistant aux séances de l'assemblée à Versailles. Il était à l'assemblée dans la journée du 14 juillet, si fameuse dans les annales de la révolution. La veille de cette journée, des séditieux le désignèrent pour lieutenant-général du royaume ; et, au même instant, les couleurs vertes, arborées la veille, furent foulées aux pieds, et remplacées par le bleu, le rouge et le blanc, qui étaient les couleurs de la maison d'Orléans. Le but de ce changement subit ne fut pas difficile à comprendre : l'accession du roi aux desirs de l'assemblée empêcha toute poursuite. Cependant il y a sur ce projet de lieutenant-général du royaume, qu'on devait déférer au duc, beaucoup d'obscurité ; c'est un point d'histoire qui probablement ne sera jamais bien éclairci. Bertrand-Moleville raconte, dans ses Mémoires, qu'en vertu des délibérations d'un comité dévoué au duc d'Orléans, et qui tenait ses séances au village de Mont-Rouge, ce prince

devait avertir Louis XVI du danger de sa situation, et lui demander la lieutenance-générale du royaume en d'autres termes, de lui céder la couronne. Le duc, ajoute le même auteur, se présenta, dans la soirée du 15, à la porte de la chambre du roi, et s'informa du baron de Breteuil, qui en sortait, s'il pouvait aller parler à sa Majesté. Le ministre répondit que le roi ne voulait voir personne, mais que son Altesse pouvait lui écrire, si elle le jugeait convenable, ou, si elle le préférait, adresser sa lettre à lui, baron de Breteuil, qui se chargerait de la remettre à la soirée, sous les yeux du roi. Le duc, dit Bertrand-Moleville, préféra ce dernier parti. Au lieu de réclamer la lieutenance-générale du royaume, comme on portait les délibérations au comité, il se contenta de prier le baron de Breteuil de solliciter pour lui la permission de passer en France, où il avait l'intention de se rendre, si les affaires prenaient une tournure fâcheuse. On peut dire que toutes ces circonstances, que le témoignage de Bertrand-Moleville n'est pas irrécusable. Cependant lorsque ses Mémoires ont paru, le baron de Breteuil vivait encore, et leur auteur avait eu des rapports avec plusieurs membres du comité de salut public, qu'il nomme en toutes lettres, existaient aussi ; quelques-uns existent même encore aujourd'hui. Aucun d'eux n'a contredit son témoignage : la seule observation à faire, c'est que, du 14 au 15 juillet, les circonstances avaient entièrement changé, et que telle proposition qui n'aurait pas été accueillie la veille, eût été repoussée avec indignation le lendemain. Depuis cette époque jusqu'aux événements des 5 et 6 octo-

en question du duc d'Orléans ;
marqua seulement qu'il siégeait
l'assemblée à l'extrême gauche,
il suivait tous les mouvements
parti si exalté, et alors très-peu
breux , que Mirabeau désigna
tard sous le nom des *Trente*
, et auquel , à cette époque, le
droit donnait le nom de Palais-
il , qui était celui de la résidence
de d'Orléans. Dans les funestes
nées des 5 et 6 octobre 1789 ,
coup de témoins dirent l'avoir
un dirigeant les assaillants du
eau , et leur en indiquant les is-
F. MARIE-ANTOINETTE ,
II, 78). Il fut désigné plusieurs
dans la procédure que le Châte-
commença; et les déclarations pa-
at tellement graves, que ce tribu-
emanda que le prince fût dépouil-
son inviolabilité, pour être li-
la justice. L'assemblée nationale
ma une commission; mais le
porteur Chabroud écarta tout ce
était à la charge du duc, et l'af-
en resta là. Cependant, après
ristes événements, le duc d'Or-
s, à la suite d'une conversation
- vive avec le marquis de La
ette, se détermina à passer en
leterre. Mirabeau, qu'on suppo-
agir dans ses intérêts, et qui
le fond n'avait d'autres vues
de balancer l'influence de La
ette par une influence rivale,
posa vainement à ce départ;
des ce moment, l'union réelle
apparente qui existait entre le
et lui, fut à jamais rompue.
rivée du duc d'Orléans à Bou-
ze, où il devait s'embarquer,
na un grand mouvement : le peu-
soulé en sa faveur, ne vou-
pas le laisser partir. Le prince
na de céder à ces tumultueuses
ances. Il resta en Angleterre en-

viron huit mois, et envoya, par écrit,
son adhésion au serment civique,
qui fut prononcé, le 4 janvier 1790,
par le roi, à l'assemblée nationale
(V. Louis XVI). Lorsqu'il fut ques-
tion de la fédération du 14 juillet,
il écrivit de nouveau à l'assemblée,
et lui demanda l'autorisation de ren-
trer dans son sein. L'assemblée ayant
déclaré qu'aucune raison ne s'oppo-
sait à ce retour, il partit immédia-
tement de Londres, malgré les dé-
marches que le marquis de La Fayette
fit faire auprès de lui, pour pro-
longer son absence. Il parut à la tri-
bune le 11 juillet, et renouvela, avec
beaucoup d'assurance, le serment
qu'il avait envoyé par écrit. On re-
marqua que, peu de temps après son
apparition, les attaques contre les
constitutionnels, dont le marquis de
La Fayette était un des principaux
chefs, commencèrent : les mots de
traître La Fayette circulèrent dans
les clubs et dans les groupes; et le
jardin du Palais-Royal fut le théâtre
de toutes sortes de violences entre
les constitutionnels, surtout après
la révolte de Nanci, dont La Fayette
avait voulu faire punir les auteurs
(V. BOUILLÉ). Ce fut à cette épo-
que, que le peuple de Paris, excité
contre les constitutionnels par leurs
adversaires, se jeta dans le parti ex-
trême de la révolution, qui prit alors
cet ascendant dont il devait bientôt
faire un si épouvantable usage. Ce
parti s'empara du duc, qui se livra
sans retour à ce honteux esclavage.
Lors de la procédure du Châtelet, il
avait été vivement attaqué par plu-
sieurs députés, dont quelques-uns
avaient même déposé contre lui,
devant le tribunal, surtout le prési-
dent de Frondeville, à auquel adressa
un cartel; mais cette affaire n'eut point
de suite. Dans ce temps-là, il publia

meux café de Foy, dans la soirée du 12 juillet (V. DESMOULINS). Les insurgés allèrent enlever chez le statuaire Curtius, le buste du duc avec celui de Necker, et les portèrent en triomphe dans les rues et sur les places publiques. Le buste de Necker fut brisé à coups de sabre, par des soldats ; mais celui du prince fut sauvé. On ne peut affirmer que ce grand désordre ait été suscité par le duc d'Orléans ; mais ce dont on ne peut pas douter, c'est qu'il fut réellement l'ouvrage des intrigants dont ce prince se laissait entourer. Suivant divers rapports publiés sur cet événement, on le vit à Paris, dans son palais, applaudissant de ses fenêtres aux mouvements populaires, et bientôt après, parcourant les rues en whisky, puis assistant aux séances de l'assemblée à Versailles. Il était à l'assemblée dans la journée du 14 juillet, si fameuse dans les annales de la révolution. La veille de cette journée, des séditieux le désignèrent pour lieutenant-général du royaume ; et, au même instant, les couleurs vertes, arborées la veille, furent foulées aux pieds, et remplacées par le bleu, le rouge et le blanc, qui étaient les couleurs de la maison d'Orléans. Le but de ce changement subit ne fut pas difficile à comprendre : l'accession du roi aux desirs de l'assemblée empêcha toute poursuite. Cependant il y a sur ce projet de lieutenant-général du royaume, qu'on devait déferer au duc, beaucoup d'obscurité ; c'est un point d'histoire qui probablement ne sera jamais bien éclairci. Bertrand-Moleville raconte, dans ses Mémoires, qu'en vertu des délibérations d'un comité dévoué au duc d'Orléans, et qui tenait ses séances au village de Mont-Rouge, ce prince

devait avertir Louis XVI de sa situation, et lui demander la lieutenance-générale du royaume en d'autres termes, de lui offrir la couronne. Le duc, ajoute l'auteur, se présenta, dans la soirée du 15, à la porte de la chambre du roi, et s'informa du baron de Breteuil, qui en sortait, s'il pouvait aller parler à sa Majesté. Le ministre répondit que le roi ne voulait voir personne, mais que son Altesse pouvait lui écrire, si elle le jugeait convenable, ou, si elle le préférait, adresser sa lettre à lui, baron de Breteuil, qui se chargerait de la remettre à la soirée, sous les yeux du roi. Le duc, dit Bertrand-Moleville, préféra ce dernier parti au lieu de réclamer la lieutenance-générale du royaume, comme on portait les délibérations. À la nuit, il se contenta de prier le baron de Breteuil de solliciter pour lui la permission de passer en France, où il avait l'intention de se rendre, si les affaires prenaient une tournure fâcheuse. On peut dire que toutes ces circonstances, quoiqu'elles soient le témoignage de Bertrand-Moleville, n'est pas irrécusable. Cependant lorsque ses Mémoires ont paru, le baron de Breteuil vivait encore, et leur auteur avait eu des rapports avec plusieurs membres du comité de salut public, qu'il nomme en toutes lettres, existaient aussi ; quelques-uns existent même encore aujourd'hui. Aucun d'eux n'a contredit son récit : la seule observation à faire est que, du 14 au 15 juillet, les événements avaient entièrement changé, et que telle proposition qui n'avait pas été accueillie la veille, eût été repoussée avec indignation le lendemain. Depuis cette époque jusqu'à la fin des événements des 5 et 6 octo-

t peu question du duc d'Orléans ;
 remarqua seulement qu'il siégeait
 as l'assemblée à l'extrême gauche,
 qu'il suivait tous les mouvements
 ce parti si exalté, et alors très-peu
 ombreux, que Mirabeau désigna
 us tard sous le nom des *Trente*
six, et auquel, à cette époque, le
 té droit donnait le nom de Palais-
 oyal, qui était celui de la résidence
 duc d'Orléans. Dans les funestes
 urnées des 5 et 6 octobre 1789,
 beaucoup de témoins dirent l'avoir
 connu dirigeant les assaillants du
 âteau, et leur en indiquant les is-
 es. F. MARIE-ANTOINETTE,
 XVII, 78). Il fut désigné plusieurs
 is dans la procédure que le Châte-
 let commença; et les déclarations pa-
 raient tellement graves, que ce tribu-
 nal demanda que le prince fût dépouil-
 l de son inviolabilité, pour être li-
 ré à la justice. L'assemblée nationale
 donna une commission; mais le
 rapporteur Chabroud écarta tout ce
 u était à la charge du duc, et l'aff-
 ire en resta là. Cependant, après
 s tristes événements, le duc d'Or-
 léans, à la suite d'une conversation
 s - vive avec le marquis de La
 Fayette, se détermina à passer en
 Angleterre. Mirabeau, qu'on suppo-
 se agir dans ses intérêts, et qui
 us le fond n'avait d'autres vues
 e de balancer l'influence de La
 Fayette par une influence rivale,
 opposa vainement à ce départ;
 dès ce moment, l'union réelle
 apparente qui existait entre le
 e et lui, fut à jamais rompue.
 l'arrivée du duc d'Orléans à Bou-
 logne, où il devait s'embarquer,
 eut un grand mouvement: le peu-
 e, soulevé en sa faveur, ne vou-
 e pas le laisser partir. Le prince
 fava de céder à ces tumultueuses
 sances. Il resta en Angleterre en-

viron huit mois, et envoya, par écrit,
 son adhésion au serment civique,
 qui fut prononcé, le 4 janvier 1790,
 par le roi, à l'assemblée nationale
 (V. Louis XVI). Lorsqu'il fut ques-
 tion de la fédération du 14 juillet,
 il écrivit de nouveau à l'assemblée,
 et lui demanda l'autorisation de ren-
 trer dans son sein. L'assemblée ayant
 déclaré qu'aucune raison ne s'oppo-
 sait à ce retour, il partit immédia-
 tement de Londres, malgré les dé-
 marches que le marquis de La Fayette
 fit faire auprès de lui, pour pro-
 longer son absence. Il parut à la tri-
 bune le 11 juillet, et renouvela, avec
 beaucoup d'assurance, le serment
 qu'il avait envoyé par écrit. On re-
 marqua que, peu de temps après son
 apparition, les attaques contre les
 constitutionnels, dont le marquis de
 La Fayette était un des principaux
 chefs, commencèrent: les mots de
traître La Fayette circulèrent dans
 les clubs et dans les groupes; et le
 jardin du Palais-Royal fut le théâtre
 de toutes sortes de violences entre
 les constitutionnels, surtout après
 la révolte de Nanci, dont La Fayette
 avait voulu faire punir les auteurs
 (V. BOUVILLÉ). Ce fut à cette épo-
 que, que le peuple de Paris, excité
 contre les constitutionnels par leurs
 adversaires, se jeta dans le parti ex-
 trême de la révolution, qui prit alors
 cet ascendant dont il devait bientôt
 faire un si épouvantable usage. Ce
 parti s'empara du duc, qui se livra
 sans retour à ce honteux esclavage.
 Lors de la procédure du Châtelet, il
 avait été vivement attaqué par plu-
 sieurs députés, dont quelques-uns
 avaient même déposé contre lui,
 devant le tribunal, surtout le prési-
 dent de Frondeville, à auquel adressa
 un cartel; mais cette affaire n'eut point
 de suite. Dans ce temps-là, il publia

un Mémoire, où sont repoussées avec indignation les accusations dirigées contre lui dans ce fameux procès. Le duc de Lauzun, son ami, le défendit avec chaleur à l'assemblée. Le marquis de Ferrière, député royaliste très-prononcé, prit aussi sa défense par écrit; et ni l'un ni l'autre ne pouvaient être accusés d'avoir participé aux manœuvres séditionnelles dont il était question. Après le voyage de Varennes, la faction républicaine, qui s'était mise en évidence le jour même du départ, crut le moment opportun pour réaliser son impraticable système. Une pétition ou adresse aux départements fut rédigée dans ce but par le chevalier de Laclos, secrétaire du duc, et par Brissot, qui avait été spécialement protégé par M^{me}. de Genlis, (de Sillery) institutrice des enfants d'Orléans (V. BAISSOT et LACLOS). On demandait, dans ce séditionnel libelle, que Louis XVI fût mis en jugement et déclaré déchu du trône. Cette pétition fut le signal de la révolte dite du Champ-de-Mars, où la faction républicaine fut réprimée (V. BAILLY). Cependant l'assemblée délibéra sur la question de savoir si le roi pouvait être mis en cause; huit députés seulement votèrent pour l'affirmative. A cette époque le club des Jacobins fut presque entièrement dissous. Ceux qui ne voulaient pas pousser la révolution plus loin, formèrent la société des Feuillants, qui se déclara en faveur du trône, et parut décidée à en défendre les débris. Il ne resta qu'un petit nombre de députés aux Jacobins: tous les autres se réunirent aux Feuillants; et le duc d'Orléans lui-même se présenta à cette société, où, dès le premier instant, on attaqua avec force les auteurs de la révolte du Champ-

de-Mars, et nommément Laclos, secrétaire du prince. Ce fut alors que le marquis de Sillery, l'un des commensaux de la maison d'Orléans, déclara que c'était contre l'aveu du duc que son secrétaire avait rédigé la pétition; que dès ce moment ce personnage avait cessé de lui appartenir et d'avoir des rapports avec lui. Le duc d'Orléans se rendit lui-même au club le lendemain, et dit, sans toutefois parler de la pétition, que le marquis de Sillery avait été mal informé; que jamais il n'avait cessé d'estimer M. de Laclos et de le croire digne de sa confiance. Depuis il ne reparut plus au club des Feuillants; et plusieurs députés qui en avaient fait partie, retournèrent aux Jacobins, où bientôt on ne garda plus aucune mesure. La révolte des peuples contre les rois y fut hautement prêchée et reproduite par une foule de libelles, que les journaux propagèrent dans toute l'Europe: c'est ce qu'on a appelé la *Propagande*. Toute cette doctrine fut érigée en principes, dans le sein de l'assemblée dite législative; et les plus terribles catastrophes devinrent inévitables. Cependant le duc d'Orléans parut s'arrêter un instant sur les bords de l'abîme qui allait l'engloutir. Le vice-amiral Thévenard, momentanément ministre de la marine, espérant sans doute le ramener dans le parti du roi, l'avait fait nommer amiral. Bertrand-Moleville, successeur du vice-amiral, annonça au duc cette nomination. Celui-ci alla sur-le-champ lui rendre visite, et l'assura qu'il attachait le plus grand prix à la faveur que le roi venait de lui accorder, parce qu'elle lui donnait les moyens de faire connaître à Sa Majesté à quel point ses sentiments avaient été calomniés. Il témoigna au

ministre, avec les expressions de la sincérité et de la franchise, l'horreur que lui inspiraient les crimes dont il était accusé. Alors Bertrand-Moleville lui proposa de le présenter au roi, pour exposer lui-même à Sa Majesté les sentiments dont il était pénétré. Le duc accueillit avec empressement la proposition du ministre, qui rendit sur-le-champ compte à Louis XVI de cette conversation. Le prince fut reçu le lendemain; et sa conférence avec le roi dura plus d'une demi-heure. Le monarque en fut on ne peut plus satisfait, et dit à Bertrand-Moleville. « Je suis de votre opinion : » il revient à nous sincèrement, et » il fera tout ce qui dépendra de lui » pour réparer le mal fait en son » nom, et auquel il est possible qu'il » n'ait pas eu autant de part que nous » l'avions cru. » Bertrand-Moleville ajoute que le duc vint, le dimanche suivant, au lever du roi. Les courtisans, qui ignoraient ce qui s'était passé, lui firent essayer des mortifications si insultantes, qu'il fut obligé de se retirer sans avoir vu personne de la famille royale. On le poursuivit en l'injuriant, jusqu'au bas de l'escalier : il s'éloigna la rage et l'indignation dans le cœur, se persuadant que la reine et le roi étaient les provocateurs de ces outrages, qu'ils ignoraient, et dont ils furent très-affligés lorsqu'ils en furent instruits. Dès ce moment, tout espoir de ramener le duc à de meilleurs sentiments fut perdu : il n'écoula plus que ceux de la vengeance. Les misérables qui composaient la faction sanguinaire de Danton furent accueillis chez lui, et plus d'une fois admis à sa table. Le ministre qui devait dévorer le roi de France et tant d'autres infortunés, couvrit aussi pour son ennemi : lui-

même ne pouvait l'éviter. Le nom d'duc d'Orléans ne fut pas prononcé lors de la révolution du 10 août, et il est à croire que personnellement il n'y concourut pas ; mais les chefs de la faction dans laquelle les événements l'avaient entraîné, furent les agresseurs immédiats. Après ce bouleversement, ceux qui l'avaient préparé et ceux qui l'avaient exécuté formaient deux partis qui criaient *vive la république* avec des intentions différentes. Le duc d'Orléans devait se trouver hors de cause dans ce débat. Un descendant de Henri IV ne pouvait trouver place dans une république qui proscrivait toute la postérité de ce grand roi. Les Dantonistes, qu'on appelait alors la faction d'Orléans, firent quelques tentatives en faveur du duc, qu'ils regardaient comme le moyen éventuel d'une fortune qui pouvait naître de certaines circonstances. Manuel, l'un d'eux, lui fit entendre que, pour dissiper tous les soupçons qui s'élevaient contre lui, il devait renoncer au nom de son illustre famille, et accepter celui d'*Égalité*, qui lui serait proposé par la commune de Paris. Un refus eût été suivi d'une proscription immédiate. Philippe accepta le nom d'*Égalité* avec reconnaissance; et, dans sa lettre de remerciement, il déclara qu'on ne pouvait pas lui en donner un qui fût plus conforme à ses sentiments. Ce fut sous ce nom, qu'ils le firent nommer député à la Convention nationale. Depuis ce moment, son palais fut déserté par tous ceux qui en avaient fait l'ornement : des malheureux couverts de sang s'emparèrent, bien résolus de rendre le prince complice des crimes qu'ils avaient commis et qu'ils devaient commettre encore. Ses brillantes vertues ne circulèrent plus dans

rues de la capitale : lorsqu'il paraissait, il était seul, rêveur, et, pour ainsi dire, abandonné. A la Convention, il prit place à l'extrême gauche, comme à l'assemblée constituante ; mais, à la même place, la position n'était pas la même. Un grand nombre des constituants de la gauche n'avaient pas bu toute honte ; et il n'y avait pas de crimes qui pussent effrayer les députés conventionnels qui siégeaient de ce côté. Le duc ne parla dans la Convention que lorsqu'il y fut question de ses intérêts personnels. Il demanda que la princesse sa fille, qui voyageait avec sa gouvernante, ne fût pas considérée comme émigrée ; et il rendit compte le premier de la victoire de Jemmape, à laquelle le jeune duc de Chartres, son fils, avait contribué par ses talents et sa bravoure. On nous a positivement assuré que son intention était de ne point paraître à la Convention, lors qu'il s'agit de prononcer sur le sort de Louis XVI ; mais que ses prétendus amis du côté gauche, en étant instruits, lui déclarèrent que, s'il ne votait pas avec eux la mort du *tyran*, il serait lui-même immédiatement mis à mort. Effrayé par cette menace, il se rendit à l'assemblée, vota contre l'appel au peuple, pour la mort et contre le sursis. Quelques minutes après, un député d'Avignon, nommé Duprat, homme très-violent, étant monté à la tribune pour voter sur l'appel, s'exprima en ces termes, en regardant le duc d'Orléans : « Puisque Philippe » a dit *non*, moi je dis *oui*. » — Dans la soirée du 20, un ex-garde du roi, nommé Pâris, tenta de s'introduire dans le palais du prince pour le poignarder : il ne put y parvenir ; et Lepelletier de Saint-Fargeau fut sa victime (V. LEPELLETIER). Les Jacobins, ayant ainsi

obtenu du duc d'Orléans, tout ce qu'ils désiraient, le livrèrent aux Girondins, qui étaient devenus ses ennemis, ou ne le défendirent que faiblement. Dès-lors il dut se croire perdu. Lorsque le prince de Galles, autrefois son ami, fut instruit de ses votes dans le procès du roi, il déchira son portrait. Dumouriez, qui avait été un de ses plus zélés partisans, le condamna hautement, et cessa toute correspondance avec lui. Cependant, lors de la défection de ce général, le duc d'Orléans fut accusé de l'avoir provoquée : c'est de là qu'on partit pour le proscrire et le comprendre dans le sanglant anathème lancé contre la famille des Bourbons. Ses anciens amis firent plus : ils demandèrent et obtinrent l'arrestation des personnes attachées à son service. Merlin de Donai, un de ses conseillers les plus intimes, se trouvant frappé par le décret, déclara qu'il avait cessé d'avoir des rapports avec lui, dès le moment où il avait reconnu qu'il *servait un traître*. L'Assemblée se contenta de cette déclaration, et Merlin resta dans son sein. Le duc, conduit, le 7 avril 1793, à la mairie, par ordre de Pache, écrivit à l'Assemblée que le décret qu'elle venait de rendre contre les Bourbons ne pouvait lui être applicable, sa qualité de député, et les principes qu'il professait, motivant suffisamment une exception en sa faveur. La Convention n'eut point égard à ce raisonnement : elle répondit par l'ordre du jour. Marat fut le seul qui essaya de le défendre : encore ne dit-il que quelques phrases qu'on entendit à peine. L'arrestation ayant ainsi passé sans opposition, la question fut de savoir en quelle ville de France serait la prison du prince : les Girondins voulaient que ce fût à

et leurs adversaires ré- pour Marseille, ville présu- a plus républicaine. Après ration très-vive, Marseille ie. Le duc d'Orléans y fut as la nuit du 9 au 10 avril; rent séquestrés le 16. Il fit ois des plaintes sur l'injus- détention ; elles ne furent es, bien qu'adressées à ceux t été ses amis. Depuis le 3 r Girondins, ses véritables urs, avaient subi un sort ien : ils n'étaient plus à la n. Le tribunal du départe- Bouches-du-Rhône, char- oursuivre, l'avait trouvé in- d'après le rapport du dé- l, on n'avait rien trouvé apiers qui pût le compro- out cela ne lui servit à rien. ire publié en sa faveur, el, ne produisit pas plus d'ef- l'absolution du tribunal de , le comité de salut public e lui rendre la liberté : le duc ntraire plus resserré dans du Fort-Saint-Jean, où il transféré après la révolu- i mai. Enfin on le décréta ion, le 3 sept. 1793, viugt-leux Girondins, ses proscription ; et bientôt éné à Paris, pour être jugé : mis à mort par le tribunal onnaire, qui le condamna ient pour ce qu'il n'avait On lui fit son procès com- nd n, et c'étaient les Giron- l'avaient fait arrêter et qui préparé son supplice. Telle treté ou la déiennce de ces rreux, qu'ils suvaient tou- justice, lors même qu'ils pu la rendre sans s'écarter e lieux système de destruc- pendant, au moment de sa

condamnation, le duc d'Orléans parut avoir repris le caractère qu'on aime à voir dans un descendant de Henri IV. Il eut le bonheur de trouver, dans sa prison, un prêtre allemand nommé Lothringer, qui le rappela aux principes d'une religion qu'il avait depuis trop long-temps méconnue (1). Le rédacteur de cet article, alors renfermé à la Conciergerie, l'a vu, après sa condamnation, traverser la cour et les guichets de cette prison : il était escorté par une demi-douzaine de gendarmes, et à travers les sabres nus. On doit le dire ; à sa démarche fière et assurée, à son air vraiment noble, on l'eût pris plutôt pour un général qui commande à ses soldats, que pour un malheureux quel'on mène au supplice. Depuis la prison jusqu'à la place Louis XV, il fut accablé d'injures, et sembla y faire peu d'attention. Lorsque la charrette passa devant son palais, on la fit arrêter par un raffinement de barbarie. Il leva un instant les yeux, sans paraître ému. Arrivé au pied de l'échafaud, il y monta avec assurance, et il reçut la mort avec courage, le 6 novembre 1793. La vie du duc d'Orléans a été le sujet d'une foule d'écrits dont la plupart sont peu dignes de la postérité : ce sont presque tous des pamphlets de circonstance, où les injures et les accusations sont accumulées sans choix et sans discernement. Le plus volumineux de ces ouvrages est intitulé : *Conjuration d'Orléans, par Monjoie*, 3 vol. in-8°, 1796, plusieurs fois réimprimé. Un autre ouvrage du même genre est intitulé : *Les forfaits* du 6 octobre, 2 vol. in-8°. La *Vie privée*, ou

(1) Voy. les *Annales catholiques*, tom. III, p. 465, et supplém., p. 167.

Apologie de monseigneur le duc de Chartres, est aussi une satire. Nous citerons encore un *Exposé de monseigneur le duc d'Orléans dans la révolution de France*, rédigé par lui-même, 1790, brochure de 28 pages; et enfin un *Mémoire justificatif pour Louis-Philippe - d'Orléans*, écrit et publié par lui-même, en réponse à la procédure du Châtelet, 1790, 34 pages. Cet exposé se trouve aussi, avec un *Mémoire à consulter*, parmi les éclaircissements qui terminent le 1^{er}. vol. des *Mémoires de Ferrières*. On peut recourir en outre à l'écrit de Mounier sur les journées du 5 et du 6 oct., et à la *Journée du 6 oct.* 1789, publiée par la Société logographique, in-8°. — Deux des fils du duc d'Orléans, le duc de Montpensier, né le 3 juillet 1774, et le comte de Beaujolais, le 7 octobre 1779, sont morts en Angleterre, le premier en 1807, le second en 1808. On peut voir l'histoire de ces princes, dans l'article consacré à S. A. S. le duc d'Orléans actuel, par les auteurs de la *Biographie des hommes vivants*. B—U.

ORLÉANS (LOUISE-MARIE-ADÉLAÏDE DE BOURBON-PENTHIÈVRE, duchesse d'), née le 5 mars 1753, fille du duc de Penthièvre (V. ce nom), et petite-fille du comte de Toulouse, fut mariée, n'ayant encore que seize ans, à Louis-Philippe Joseph de Bourbon, duc de Chartres (V. l'article précédent). La mort prématurée du jeune prince de Lamballe, son frère, l'avait rendue unique héritière du duc de Penthièvre, dont la grande fortune fut assurée, par ce mariage, à la maison d'Orléans. En 1776, la duchesse de Chartres accompagna son époux jusqu'à Toulon, où il devait s'embarquer, comme

volontaire, sur un vaisseau. Elle se rendit ensuite elle fut reçue, dans tout avec le plus grand empressement. A Naples, elle se lia d'amitié avec la reine. Les deux princesses se promenaient un jour d'avant qui unissaient leurs matins après son retour mit au jour deux princes, et, bientôt après, un mort de son beau-père. La duchesse d'Orléans et son époux étaient alors braves, et elle devait perdre sa consolation de ce était la compagnie de ses enfants. Le siens lui eût suffi, si se féliciter de la cour époux. On ne peut pas même que ce prince d'égards envers elle; il fera souvent les femmes prisables, et elle ne perdra. La révolution vint malheurs de la duchesse Alarmée sur le sort d'étaient le plus chers, pas diriger selon ses vœux l'éducation de ses enfants. Elle se vit continuellement dégoûts, d'inquiétudes. Enfin, douée de tous personnels, possédant qui doivent faire le bonheur, elle devint la plus malheureuse des femmes, et n'eut, pourment à des chagrins si respect général dans un n'était respecté. Ses vœux étaient le crime; il ne qu'avec timidité. Les vœux à l'époque du 10 août de cette catastrophe le duc de Penthièvre à

eau de Vernon : la duchesse
 ne se rendit près de lui , et
 a avec ce prince , si juste-
 ivère, l'amour et les bénédic-
 de ceux qui avaient été ses
 2. A la mort de son père ,
 ele ; mais 1793, la duchesse
 ans , que tant d'autres peines
 ient depuis long-temps , resta
 avec sa douleur au château de
 n. Ses enfants avaient dispa-
 étaient dans les fers ; et elle
 i faire ou périr toute sa famille,
 ses amis. La proscription ne
 pas à la poursuivre elle-même.
 éret avait ordonné l'arresta-
 e tous les Bourbons : le comi-
 la Convention, dit de sûreté-
 ale, après avoir long-temps
 les poursuites contre elle , fit
 des gendarmes pour l'arrêter.
 trée de cette troupe, les ha-
 de Vernon s'assemblèrent
 mement, et déclarèrent aux
 s et aux agents de police, que,
 princesse était *suspecte*, ils sau-
 lien la garder , mais que ce se-
 ber elle. La troupe se retira ;
 e après, le comité fit partir des
 plus considérables : les habi-
 toulent encore résister ; ils
 et même placé deux petits ca-
 la porte du château. La du-
 ne souffrit pas qu'on la défen-
 si : et elle se laissa conduire
 a prison du Luxembourg avec
 role femme. C'était au com-
 ment de l'année 1794 , à l'épo-
 plus terrible de la révolution.
 nité de Lévis , le maréchal et
 eche de Mouchy, qui avaient
 la permission de lui tenir
 e, ayant péri sur l'écha-
 elle resta isolée dans cette pri-
 ou l'on enlevait , chaque
 route personnes, pour les
 r à la mort. Cependant elle

y fut sans cesse environnée du respect
 des autres prisonniers ; et les tou-
 chantes attentions qu'ils eurent pour
 une princesse malade, et tellement
 souffrante , qu'elle ne pouvait rester
 assise ni debout, contrastaient singu-
 lièrement avec la grossièreté des geo-
 liers , qui eurent un jour la cruau-
 té de la forcer à descendre au gui-
 chet , pour y paraître devant le con-
 ventionnel Voulland. Un peu plus tard
 elle obtint, par le crédit de MM. Rou-
 zet de Folmond et Maret, d'être trans-
 férée dans une espèce d'hospice ap-
 pelé la maison *Belhomme* , qui était
 encore une prison , mais où la prin-
 cesse fut traitée avec plus de mén-
 agements , et où elle resta pendant
 trois ans , jusqu'à ce que la révolu-
 tion du 18 fructidor (5 septembre
 1797) eût amené un décret qui
 confisqua de nouveau tous ses biens,
 et l'obligea de partir pour l'Espagne,
 sous la garde d'une escorte militaire,
 qui l'accompagna jusqu'à la fron-
 tière. Le gouvernement de ce temps-
 là voulut bien consentir à lui donner
 une pension de cent mille francs , en
 échange d'un patrimoine de plusieurs
 millions de revenu qu'il confisquait.
 La duchesse habita d'abord la ville
 de Barcelone ; elle se rendit ensui-
 te à Figuières, où elle eut le bonheur
 de revoir sa fille. Mais, en 1808 ,
 à l'arrivée des Français, toujours
 persécuteurs de sa famille, la mai-
 son qu'habitaient ces deux princes-
 ses ayant été atteinte dans le bom-
 bardement, elles furent obligées de
 se sauver à pied, pendant la nuit,
 et de gagner, à travers des torrents
 et des montagnes , le convent de
 Villa-Sacra , où elles passèrent plu-
 sieurs jours. Alors Mlle. d'Orléans
 s'embarqua pour Malte, afin d'y
 joindre son frère ; et la duchesse se
 rendit d'abord à Palamos, où elle es-

soya une violente maladie, puis à Tarragone, d'où elle s'embarqua pour Mahon. Là, elle eut enfin le bonheur d'embrasser, après vingt ans de séparation, le seul fils qui lui restât. Toute l'auguste famille se rendit ensuite à Palerme, où la duchesse reçut du roi de Naples, et surtout de la reine Caroline, tous les témoignages d'un attachement qui durait depuis trente-trois ans. Cette princesse n'avait pas oublié les engagements qu'elle avait pris alors; et ces engagements furent remplis de la manière la plus satisfaisante, par le mariage du duc d'Orléans avec la princesse Amélie de Sicile, qui eut lieu, le 25 novembre 1809, en présence des deux familles. Ce ne fut qu'une année après, et lorsqu'elle eut vu naître de cette union un héritier de sa maison, que la duchesse d'Orléans retourna à Mahon. Elle habitait cette ville, quand elle fit complimenter le roi Ferdinand VII, revenant de Valençai, dans le mois de mars 1814, à son passage par Barcelone. Ce monarque répondit qu'il ne doutait pas que dans peu les princes de sa famille reprissent tous les places que Dieu leur avait assignées. Ces paroles, rapportées à la duchesse, la mirent dans une grande agitation : elle attendit des nouvelles de France avec la plus extrême anxiété; et, dès qu'elle apprit le rétablissement du roi Louis XVIII sur le trône de ses ancêtres, elle s'embarqua pour la France. Arrivée à Marseille, le 8 juillet, elle y fut reçue par les habitants avec un enthousiasme qui éclata également dans toutes les villes qu'elle eut à traverser jusqu'à Paris, où elle entra le 6 août, et fut accueillie par les empressements de toute la famille royale et ceux de ses enfants

qu'elle eut encore le bonheur de voir réunis. Cette princesse ainsi plusieurs mois dans un état de félicité auquel rien ne manquait, lorsqu'un accident (la fracture d'une jambe) vint flétrir de nouveau. Mais de grands malheurs l'attendirent une fois. Buonaparte vint se placer sur le trône des Bourbons, tous les princes de cette famille furent contraints de sortir de France (20 mars 1815). La duchesse d'Orléans, hors d'état de se déplacer, restée seule à Paris, vit les restes de ses pères, qui lui avaient été enlevés par Louis XVIII, tués par Louis XVIII, seconde fois; et l'usurpateur se hâta de faire enlever de la batterie de cuivre jusqu'à la batterie de cuivre cette dernière infortune et, dès le 8 juillet, la duchesse, entièrement rétablie, put même féliciter le roi sur son retour aux Tuileries. Tous ses biens furent restitués; et, dans le mois de septembre 1816, elle fut reçue à Dreux, pour y poser la première pierre d'un monument où seraient réunis les restes des princes de sa famille qui avaient habité le château d'Auget, profanés par le vandalisme. Le zèle et la piété de ses vassaux, ses fidèles, la duchesse, dans ce voyage, donna de nouveaux témoignages de respect et de vénération; et, revenue dans son pays, elle continua d'y vivre avec sa famille, et de quel on remarquait à leur dévouement. Rouzet, devenu député, et Foulon, qu'elle avait fait son confesseur, en reconnaissance, lui avait rendu, dans les derniers jours de sa vie, beaucoup de services.

re. La duchesse d'Orléans, après un nouvel accident, par la chute d'un volume de sa bibliothèque, qui la blessa à Paris, le 22 juin 1820, de grands sentiments de bonté et de reconnaissance tout l'estime, de bonté et de reconnaissance qui l'avait animée pendant sa vie. Elle donna à son fils, et fit un grand legs à des serviteurs fidèles, en 1822, *Journaux de S. A. S. madame d'Orléans, par E. secrétaire*, in-8°. On trouve une brochure intitulée *Éducation de L. P. J.* Paris, Lerouge, 1800, détails précieux sur les mœurs et principalement des mœurs, où se peignent sa bonté et sa résignation aux torts politiques, et à ses liaisons avec Buffon et de Sillery.

B—U.

S. F. CHERUBIN, DORVILLE, ÉLISABETH-CHARLOTTE, ROTHELIN.

BERNARD VAN (), peintre, en 1490, quitta, fort jeune, pour se rendre à la cour, où il devint élève, qui se plut à cultiver ses dispositions, et le fit plusieurs des vastes commissions il était chargé. C'est l'œuvre d'un tel maître, perfectionna ses talents, et de manière qui distingue ses œuvres. Il fut employé en 1560, à peindre les chasses, genre auquel pour ainsi dire, adonné

exclusivement. Il fit donc, pour ce monarque, plusieurs compositions, parmi lesquelles on admirait surtout une *Vue de la forêt de Stouffnes*, où il avait représenté Charles-Quint environné des principaux seigneurs de sa cour. Ces tableaux servirent de cartons pour des tapisseries destinées à orner les palais de l'empereur, des princes de la maison d'Autriche, et de la duchesse de Parme. C'est à cette époque qu'il exécuta son beau tableau du *Jugement dernier*, placé dans la chapelle des Augustins à Anvers. Pour parvenir à donner à son ciel cette transparence que l'on y admire, il fit dorer son panneau; et c'est de ce fond qu'il a tiré ses tons chauds et brillants. Il peignit aussi, pour la société des peintres de Malines, un tableau représentant *Saint Luc, faisant le portrait de la Vierge*. Comme il importait de conserver cet ouvrage précieux, on le recouvrit avec des voiles qui furent peints par Michel Coxis. Orley fut ensuite chargé, par le prince d'Orange, Guillaume de Nassau, de faire les cartons des tapisseries qui devaient servir d'ornement au château de Breda. Chaque carton comprenait deux figures à cheval, l'une d'homme, l'autre de femme, représentant les aïeux du prince de Nassau. Le dessin était d'une correction remarquable, et d'une fierté digne de l'école d'où l'artiste était sorti. Le prince pour lequel ces cartons avaient été peints, et qui en sentait tout le prix, donna ordre à Jean Jordaens, peintre d'Anvers, établi à Delft, de les copier à l'huile, afin de sauver ces chefs-d'œuvre d'une destruction inévitable. Cet habile artiste mourut en 1560. — Richard Van Orley, de la famille du précédent, naquit à Bruxel-

les, en 1652: il fut élève de son père, paysagiste médiocre, et d'un de ses oncles, qui était entré dans l'ordre des Récollets, et qui ne manquait pas de talent en peinture. Le jeune élève ne tarda pas à surpasser ses deux maîtres; et dès l'âge de seize ans, il se fit une réputation comme peintre en miniature. Mais sentant bientôt combien ce genre lucratif était borné, il s'attacha au dessin, et fit paraître une foule de compositions ingénieuses et piquantes. Ses fonds sont ornés d'une architecture belle et riche; ils sont remarquables par l'entente de la perspective; ses plans sont décidés, sans embarras et sans équivoque. Vivant d'une manière retirée, et livré sans distraction à son art, il a produit un nombre prodigieux de dessins et de tableaux. Il cultivait les lettres et l'histoire, et avait composé une suite de 68 dessins représentant les *Accroissements successifs de Rome*. Il pratiqua aussi la gravure à l'eau-forte. On connaît de lui, en ce genre : I. *Le Mariage de la Vierge*, d'après Luca Giordano. II. *La Chute des réprouvés*, d'après Rubens, et sur un dessin de son frère Jean Van Orley, très-grand in-fol. Cette pièce est fort estimée. III. *Bacchus ivre*, d'après Rubens. IV. *Les Amours de Vertumne et Pomone*, d'après sa composition. V. Douze sujets tirés du *Pastor fido*, de Guarini, d'après lui-même. Cet artiste mourut subitement à Bruxelles, le 26 juin 1732, et fut enterré avec pompe dans l'église de Saint-Gaudence, sous la tombe de Bernard Van Orley, l'élève de Raphaël. — Jean Van ORLEY, frère du précédent, se distingua également comme peintre et comme graveur. Il a fait plusieurs tableaux estimés,

pour les églises de Bruxelles natale. On a de sa co vingt-huit sujets tirés du Testament, gravés d'une et spirituelle, tant par l son frère, et qui forment in-fol. Le Musée du Lou dait de ce dernier maître. *Famille*, qui provenait de Vienne, et qui a été 1815.

ORLOFF (Gaégoiaz de Catherine II, était l d'un de ces strelitz reb Pierre I^{er}. exécutait de main après la révolte de lorsque, frappé d'étonne vue du sang-froid de sa consentit à lui faire grâce Orloff servait dans l'artil vers la fin du règne d'El deux de ses quatre frères dats dans les régiments quand il fut choisi pou camp par le grand-mait tillerie Schouvaloff. Sa l et sa taille élégante et m avaient seules pu déterminer le firent bientôt remar princesse Kourakin, m Schouvaloff; et cette de l'aide-de-camp à son gé celui-ci, les ayant surpi tête-à-tête, chassa honte loff; et il était près de le en Sibérie, lorsqu'une m le sauva. Cette aventu un grand éclat à Péter elle avait retenti dans l vivait la grande-duches qu'on lui avait raconte fortuné, l'avait présent comme digne de toute sa elle lui avait fait parler : elle avait eu avec lui plu vues; et déjà ils concert ble la révolution qui de

l'époux de Catherine, heureux favori au com-
 tance. Cette révolution
 préparée et exécutée
 , tous également auda-
 més par une ambition
 l'article suivant). Ils
 nt aussi tous les fruits ;
 lle de soldats, ces hom-
 rs et accoutumés aux
 asernes , se virent tout-
 s aux premières dignités
 Grégoire devint grand-
 artillerie , et il continua
 as la plus étroite intimité
 rine. Cette princesse ,
 e trône, ne se donna plus
 cacher sa liaison avec
 vait tant contribué à l'y
 er. Elle parut n'agir que
 s conseils , et fit bâtir
 n palais de marbre, sur
 grava cette inscription :
tié reconnaissante. Tant
 ils ne purent satisfaire
 s Orloff : persuadé que
 parvenue à l'empire par
 ge, ne pouvait rien sans
 , il se livra aux pro-
 las indiscrets ; et l'im-
 soit qu'elle fût encore
 rme de sa passion, soit
 doutât des conspirations
 se voyait sans cesse en-
 supporta tout de la part
 vori. Néanmoins elle re-
 associer au trône. Cette
 était trop prévoyante,
 ne du pouvoir, pour se
 a maître. Cependant Or-
 st être souverain ; l'exem-
 tanislav Poniatowski, de-
 par la faveur de Cathe-
 vait tourné la tête; et quand
 bligé de renoncer au trône
 , il porta ses regards, vers
 apienne, sur le royaume

d'Astracan. Il songea ensuite à l'em-
 pire de l'ancienne Grèce; et ce fut par
 ses conseils que tous les efforts de la
 politique russe se dirigèrent vers ce
 point (V. l'article qui suit). Lors-
 que la proposition d'épouser Orloff
 fut faite à l'impératrice par le chan-
 celier Bestucheff, cette princesse
 avait quelques sujets de mécontente-
 ment contre son favori. Amant ras-
 sasié de son bonheur, et n'ayant
 d'ailleurs jamais aimé Catherine
 que par ambition et par orgueil,
 il se permettait de fréquentes infidé-
 lités, dont l'impératrice ne tarda pas
 à s'apercevoir : elle en conçut un
 grand dépit ; mais elle n'osa pas s'en
 plaindre. Ce fut dans ce temps-là
 (1771), qu'elle envoya son favori à
 Moscou, pour calmer la révolte, et
 arrêter les effets de la peste. Il s'ac-
 quitta de cette mission avec plus
 d'habileté et de prudence qu'on ne
 devait s'y attendre; et, à son retour,
 l'impératrice le combla de nouvelles
 faveurs. Elle fit frapper une médail-
 le en son honneur ; et elle lui fit éri-
 ger un arc de triomphe, avec cette
 inscription : *Moscou délivré de la*
contagion par Orloff. Ne pouvant
 encore à cette époque vaincre la pas-
 sion qu'il lui avait inspirée, mais
 ne voulant pas recevoir un mai-
 tre, elle lui proposa un mariage se-
 cret, auquel il eut la maladresse de
 se refuser. Catherine fut vivement
 piquée de ce refus ; et dès-lors le
 crédit d'Orloff diminua sensible-
 ment. On ne laissa pas de lui accor-
 der l'honneur qu'il demanda d'aller
 négocier la paix avec les Turcs :
 mais, tandis qu'il remplissait cette
 importante mission, ses ennemis
 achevèrent de le perdre dans l'esprit
 de l'impératrice; et ce fut à Fokzani
 qu'il apprit qu'un nouveau favori
 (Wassiltschikoff) l'avait remplacé.

les, en 1652: il fut élève de son père, paysagiste médiocre, et d'un de ses oncles, qui était entré dans l'ordre des Récollets, et qui ne manquait pas de talent en peinture. Le jeune élève ne tarda pas à surpasser ses deux maîtres; et dès l'âge de seize ans, il se fit une réputation comme peintre en miniature. Mais sentant bientôt combien ce genre lucratif était borné, il s'attacha au dessin, et fit paraître une foule de compositions ingénieuses et piquantes. Ses fonds sont ornés d'une architecture belle et riche; ils sont remarquables par l'entente de la perspective; ses plans sont décidés, sans embarras et sans équivoque. Vivant d'une manière retirée, et livré sans distraction à son art, il a produit un nombre prodigieux de dessins et de tableaux. Il cultivait les lettres et l'histoire, et avait composé une suite de 68 dessins représentant les *Accroissements successifs de Rome*. Il pratiqua aussi la gravure à l'eau-forte. On connaît de lui, en ce genre : I. *Le Mariage de la Vierge*, d'après Luca Giordano. II. *La Chute des réprouvés*, d'après Rubens, et sur un dessin de son frère Jean Van Orley, très-grand in-fol. Cette pièce est fort estimée. III. *Bacchus ivre*, d'après Rubens. IV. *Les Amours de Vertumne et Pomone*, d'après sa composition. V. Douze sujets tirés du *Parnasse*, de Guarini, d'après le même. Cet artiste mourut subitement à Bruxelles, le 26 juin 1707, et fut enterré avec pompe à l'église de Saint-Gaudence, par le duc de Bernard Van Orley, son frère aîné. — Jean Van Orley, le précédent, qui fut aussi peintre, comme peintre, et qui a fait plus

pour les églises de sa ville natale. On a de vingt-huit sujets tirés du Testament, gravés en eau-forte, et spirituelle, tant par son frère, et qui forma un in-fol. Le Musée de Vienne a de ce dernier un *Famille*, qui provient de Vienne, et qui a été gravé en 1815.

ORLOFF (Grégoire), fils de Catherine II, et d'un de ces strelitz, exécuta avec main après la révolution, frappé d'une fièvre, et vue du sang-froid, consentit à lui faire un camp par le grand duc de Schouvaloff, et sa taille élégante avaient seules pu démentir le firent bientôt prince de la cour. Schouvaloff, l'aide-de-camp de l'empereur.

l'époux de Catherine, heureux favori au com-
 fortune. Cette révolution
 préparée et exécutée
 l, tous également auda-
 més par une ambition
 l'article suivant). Ils
 ont aussi tous les fruits ;
 le de soldats, ces hom-
 rs et accoutumés aux
 asernes , se virent tout-
 s aux premières dignités
 Grégoire devint grand-
 rtillerie , et il continua
 s la plus étroite intimité
 rine. Cette princesse ,
 trône , ne se donna plus
 cacher sa liaison avec
 ait tant contribué à l'y
 r. Elle parut n'agir que
 conseils , et fit bâtir
 a palais de marbre , sur

grava cette inscription :
 lie reconnaissante. Tant
 ta ne parent satisfaire
 Orloff : persuadé que
 parvenue à l'empire par
 e , ne pouvait rien sans

il se livra aux
 discrets ;
 elle fut
 sa posi-
 des con-
 eut sans
 eta tout de
 Néanmoins
 e ad trône
 trop pré-
 pouvoir ,
 re. Cepend-
 arverain ,
 a Trubetov
 eut de
 la situ-
 eut de
 eut de

d'Astracan. Il songea ensuite à l'em-
 pire de l'ancienne Grèce; et ce fut par
 ses conseils que tous les efforts de la
 politique russe se dirigèrent vers ce
 point (V. l'article qui suit). Lors-
 que la proposition d'épouser Orloff
 fut faite à l'impératrice par le chan-
 celier Bestucheff , cette princesse
 avait quelques sujets de mécontente-
 ment contre son favori. Amant raso-
 sasié de son bonheur , et n'ayant
 d'ailleurs jamais aimé Catherine
 que par ambition et par orgueil ,
 il se permettait de fréquentes infidé-
 lités , dont l'impératrice ne tarda pas
 à s'apercevoir : elle en conçut un
 grand dépit ; mais elle n'osa pas s'en
 plaindre. Ce fut dans ce temps-là
 (1771), qu'elle envoya son favori à
 Moscou , pour calmer la révolte , et
 arrêter les effets de la peste. Il s'ac-
 quitta de cette mission avec plus
 d'habileté et de prudence qu'on ne
 devait s'y attendre ; et , à son retour ,
 l'impératrice le combla de nouvelles
 faveurs. Elle fit frapper une médail-
 le en son honneur ; et elle lui fit éri-
 ger un arc de triomphe , avec cette
 inscription : *Moscou délivré de la*
contagion par Orloff. Ne pouvant
 encore à cette époque vaincre la pas-
 sion qu'il lui avait inspirée , mais
 ne voulant pas recevoir un mai-
 riage , elle lui proposa un mariage se-
 cret , auquel il eut la maladresse de
 refuser. Catherine fut vivement
 affectée de ce refus ; et dès - lors le
 crédit d'Orloff diminua sensible-
 ment. On ne laissa pas de lui accor-
 der l'honneur qu'il demanda d'aller
 négocier la paix avec les Turcs :
 tandis qu'il remplissait cette
 importante mission , ses ennemis
 cherchèrent de le perdre dans l'esprit
 de l'impératrice ; et ce fut à Fok
 qu'il apprit qu'un nouveau favori
 (Soltchikoff) l'avait

illusoires, furent si cruellement punis. Mais Alexis, plus que son expédition maritime dirigée par les conseils d'Elphinston, réussit avec lui à incendier la flotte ottomane, composée de dix-huit vaisseaux de ligne, qui s'étaient malheureusement resserrés dans la petite baie de Chesme. Cette victoire fit donner à Alexis le nom de *Tschesme-Ali*. Il revint triomphant à Moscou, où Catherine lui fit un accueil, et le décora du cordon de Saint-Michel. En faveur de l'impératrice, ivre de la victoire dont il avait obtenu le succès, il se fit donner le commandement d'une nouvelle campagne, et promit que cette fois il les Dardanelles, et achèverait de l'empire turc. Il se rendit en Italie, et mit tout à jour pour découvrir la jeune princesse, fille de l'impératrice, que le prince de Radzivil avait traitée aux malheurs de sa patrie. La faisant conduire à Rome, dans cette ville qu'Orloff avait conquise. Profitant de l'extrême jeunesse et de l'innocence absolue de cette princesse, il l'épousa. Elle lui fit concevoir l'espérance de monter sur le trône qu'avait sa mère, et finit par la conduire sur un vaisseau russe, où elle fut entraînée, sous prétexte de rendre les hommages qui lui étaient dus. Cette malheureuse, trahie par trahison, à la vue des habitants de Livourne, fut ramenée en Russie, où elle périt de chagrin. Ce fut cet exploit que la seconde campagne d'Alexis lui valut à Pétersbourg, il fut le jour de la plus grande gloire lorsque son frère Grégoire

fut mort. Catherine voulut qu'il portât à sa boutonnière, comme l'avait fait celui-ci, un médaillon avec le portrait de l'impératrice, entouré de diamants. Mais dès que cette princesse eut terminé sa carrière (1797), son successeur, Paul I^{er}, vengea la mort de son père d'une manière bien remarquable. Ayant fait exhumer Pierre III, et ordonné que ses restes reçussent les honneurs dont ils avaient été privés, le nouvel empereur voulut que ses meurtriers, dont deux existaient encore (Baratinski et Alexis Orloff), tinssent le drap funéraire. Pendant trois heures que dura cette cérémonie, tous les regards demeurèrent attachés sur eux, comme pour leur reprocher le crime qu'ils avaient commis trente-cinq ans auparavant. On croyait que Paul I^{er} ne s'en tiendrait pas à cet acte de vengeance; mais il se contenta d'exiger qu'Alexis sortit de ses États, et il eut avec lui un entretien assez curieux : « Vous devez avoir éprouvé de » grands remords, lui dit-il. — Sire, » répondit Orloff, si je n'en avais pas » agi comme je l'ai fait, V. M. ne » serait pas à même de me parler » aujourd'hui en souverain, puis- » que vous ne pouvez pas oublier » que Pierre III avait rendu un ukas » se par lequel il déclarait que vous » n'étiez pas son fils. » Alexis Orloff partit alors pour l'Allemagne, et il vécut pendant plusieurs années, à Leipzig. Étant retourné à Moscou, après la mort de Paul I^{er}, il mourut dans cette ville, en janvier 1808. — Son frère Ivan, (l'aîné de tous), qui fut nommé sénateur après la révolution de 1761, avait un caractère tout différent des autres : on l'appelait le *philosophe*. — Volodimir Orloff, qui était de-

venu lieutenant-colonel des gardes , a laissé une fille qui a épousé le fils du général Panin. M—D j.

ORME (ROBERT) , historien anglais, né le 25 déc. 1728, à Andjinga, ville de l'Indoustan, où son père était chef du comptoir anglais , avait à peine deux ans, lorsqu'on l'envoya en Angleterre. Quand il eut achevé son éducation, on l'embarqua pour l'Inde. Il arriva, en 1742, à Calcutta; travailla dans une maison de commerce; fit, sous ses auspices, un voyage par mer à Surate, et à son retour entra au service de la compagnie des Indes. Son zèle attira sur lui les regards de ses supérieurs; on lui permit, en 1753, de se rendre en Europe. Les renseignements importants qu'il fournit au ministère anglais, mirent le gouvernement à même d'agir avec vigueur contre les Français dans l'Inde. En 1754, Orme, nommé membre du conseil de Madras, arriva dans cette ville au mois de septembre. Lorsqu'en 1756 on y eut appris la prise de Calcutta par le Soubadar du Bengale (*V.* HOLWEL , XX, 491), ce fut par l'avis d'Orme, que l'on adopta les mesures qui firent recouvrer cet établissement. Il indiqua même le lieutenant-colonel Clive, comme l'homme le plus propre par ses talents militaires, à fixer la fortune sous le drapeau britannique. Ce choix qu'il déterminait, valut à l'Angleterre des succès qu'elle n'eût jamais espérés (*V.* CLIVE , IX, 109). Lié intimement avec Clive, Orme se brouilla ensuite avec lui, quand ils se retrouvèrent tous deux en Europe: l'on n'a pas su le motif de cette désunion. Durant la guerre du Carnatic, jusqu'en 1759, Orme prit une part active à toutes les opérations. Les directeurs de la compagnie des In-

des étaient si persuadés de son mérite, qu'ils le nommèrent, à l'éventuel de Madras; mais son mauvais état de sa santé ne lui permit pas de jouir de cette marine qu'il avait inspirée: il fut obligé de s'embarquer pour l'Angleterre. Le navire sur lequel il était parti, prit le 4 janvier 1759, le nom de Bonne-Espérance, par lequel il revint en France, et conduit à l'île de France. Orme débarqua, en 1760, et, au mois d'octobre, fut nommé à l'Angleterre. Trois ans après, parut le premier volume de son ouvrage sur les guerres de l'Indoustan; livre bien accueilli, et qui lui mérita de nombreux témoignages de la part des hommes les plus distingués. La compagnie des Indes lui ouvrit ses archives, qu'il pût revoir et augmenter sa collection; elle le nomma secrétaire-général avec un traitement de 1000 liv. sterl. Orme voulant donner à son ouvrage le plus d'exactitude possible, vint en France, en 1761, d'obtenir des informations, qui avaient long-temps manqué dans le Carnatic, (*V.* VI, 378). De nouveau, le livre d'Orme accrut sa réputation; il continua d'écrire sur l'Indoustan, quitta, sur la fin de son séjour de Londres, en 1781, à Great-Middlesex. On a de lui, en 1781, *Histoire de la guerre de l'Indoustan*, de 1763-1766, avec cartes et plans. Le premier volume fut réimprimé, en 1773, et une seconde fois. Il est précédé d'une dissertation sur les conquêtes des Français dans l'Indoustan, écrit avec beaucoup d'exactitude.

lité, offre des notions, non-seulement sur les Indes dont il y est question, mais sur les Indous. On connaît ce peuple, d'après le tableau qu'Orme en a tracé, que par d'ouvrages modernes qui ont pour objet. Enfin l'auteur a habileté l'histoire des Indes, du commerce anglais dans le premier volume fut traduit en français, sous le titre d'*Histoire des guerres de l'Inde*, Paris, 1780, 3 vol. in-12; Amsterdam, 1781, 3 vol. in-12. Archenholz a traduit un extrait de l'ouvrage sous ce titre: *L'Asie d'après Orme*, 1786-1788, 3 vol. in-8°. L'ouvrage a été traduit en français par M. de Lamoignon, 1791, 3 vol. in-12. *Éclaircissements historiques sur l'Empire du Mogol, sur les Marattes, et sur les affaires des Anglais dans l'Inde*, depuis 1659, Londres, 1782, 3 vol. in-4°, avec une préface de l'auteur et des cartes. Ces ouvrages, qui offrent le fruit d'une étude approfondie et attentive, sont importants pour la connaissance de l'histoire de l'Inde. Le volume se termine par un tableau du gouvernement et des habitants de l'Indoustan, dont une copie se trouve dans l'ouvrage. Ce morceau avait été écrit par l'auteur, de Calcutta en 1753, pendant son séjour en mer.

E—s.

DE DEL'Y. F. DELORME.

M. DE CHARLES-FRANÇOIS-FERRERO, marquis d'), piémontais, d'une famille noble de Mondovi, exerça d'abord des fonctions de juge à Carmaux, puis fut à Mondovi, démêla

dans ce magistrat une grande vivacité d'esprit, beaucoup d'adresse, de pénétration, et une activité remarquable. Ferrero fut élevé à des emplois importants, et prit le nom de comte de Roazio, qu'il changea lorsqu'il fut parvenu au plus haut degré de sa fortune politique. Les opérations qu'il suggéra et conduisit, comme surintendant des finances, lui attirèrent une foule d'ennemis : la noblesse piémontaise, ruinée par de longues guerres, fut révoltée qu'on l'assujétit à la taille, et que la chambre des comptes examinât avec une rigueur minutieuse les titres en vertu desquels les nobles possédaient quelques fiefs démembrés du domaine de l'état, pour les forcer à restitution, sur de légers vices de forme. Le surintendant indisposa encore le clergé, en négociant à la cour de Rome un concordat sur les différends qui existaient depuis vingt ans entre les ducs de Savoie et le Saint-Siège. Il gagna, dit-on, par des présents, les cardinaux Coscia et Fini, qui gouvernaient le pape Benoît XIII, étudia le caractère et les dispositions des autres membres du sacré collège; et l'on prétend même que, pour se rendre favorable le souverain-pontife, il eut soin de paraître en prière dans les églises, aux heures où sa Sainteté avait coutume de s'y trouver. Quoi qu'il en soit, il obtint que les points contentieux qui lui étaient confiés ne fussent pas soumis à des congrégations, prévoyant les difficultés et sur-tout les délais qu'entraînerait la discussion, si elle passait par cette filière. Benoît XIII accéda enfin aux articles présentés par l'ambassadeur piémontais; mais sa mort ayant suivi de près cette concession, Clément XII, son successeur, refusa de la maintenir. Le

roi Victor, satisfait des services de son ministre, lui accorda toute sa confiance; et lorsqu'il abdiqua, en 1730, il le recommanda vivement à son fils. Le marquis d'Orméa, plein d'audace, et prodigieusement actif, était souple et insinuant sous une apparence de franchise; il montrait tour-à-tour de la hauteur ou de la modération, imaginait avec promptitude les moyens d'exécution, et traitait les affaires de l'État comme si elles eussent été les siennes. Les capricieuses déterminations de l'ancien roi lui parurent un obstacle à la marche libre du ministère. Victor-Amédée recevait, par ordre de son fils, un bulletin des opérations du cabinet: pendant une maladie du vieux roi, le bulletin fut suspendu; et d'Orméa persuada enfin à Charles-Emanuel de le supprimer tout-à-fait. Victor, impérieux et violent, ne contiut point ses menaces; la femme qu'il avait unie à son sort, la comtesse de Spino, garda elle-même peu de mesure. D'Orméa, par le rapprochement de différentes circonstances, se convainquit des desseins de Victor sur une couronne qu'il regrettait. L'ordre de l'arrestation du prince fut arraché par ses instances à l'hésitation d'un fils agité; et le roi exécuta avec vigueur cette mesure extrême, qui épargnait au Piémont des secousses politiques, et qui était devenue, quoi que l'on ait dit, une nécessité pour la dignité royale. Condorcet, dans une longue note où il prétend rectifier le récit de Voltaire (*Précis du Siècle de Louis xv*, chap. 3), traite de fables les tentatives de Victor pour remonter sur le trône, et ne voit, dans toute cette catastrophe, qu'une machination odieuse conduite par d'Orméa. C'est dans l'article du roi Victor que se

trouvera naturellement la réfutation du commentateur de Voltaire, et contredit par la plupart des historiens. Si l'on pouvait supposer d'Orméa eût osé calomnier son maître, comment cette calomnie eût-elle pu demeurer inconnue à Charles-Emanuel? Pendant tout le cours de son règne, il ne cessa jamais de voir dans son ministre celui qui avait délivré des projets d'une ambition ambitieuse. Le marquis devint le premier personnage de l'État, le souverain. En 1732, il reçut la portefeuille des affaires étrangères au ministère de l'intérieur, fut décoré de l'ordre de l'Annonciade, et en 1742, cumula les titres de chancelier de robe et d'épée. Il forma, avec le marquis del Negro son collègue au ministère, et Caissotti, rédacteur de la partie du *Code Victor* (1), et qui devint l'amitié la place de premier président du sénat de Turin, un triomphe qui cimentaient la conformité des vues politiques et la solidarité des intérêts communs. D'Orméa mourut, enfin, avec Benoît XIV, un corps qui assurait au roi de Sardaigne la nomination aux prélatures des évêchés et la souveraineté, jusque-là réservée par le Saint-Siège, de certaines portions de territoire. Il obtint l'abolition du droit d'asile, dont jouissaient les églises, et la sanction de l'innovation, tentée par lui, à contribuer le clergé aux charités publiques. Il détermina Charles-Emanuel à s'allier avec la France, et accompagna ce prince à la bataille de Guastalla. Le conseil qu'il donna au roi de Sardaigne de traiter avec Marie-Thérèse pour s'opposer à

(1) Lois et constitutions du roi de Sardaigne d'abord en 1733, in-64.; puis, avec changements, en 1750, 2 vol. in-4°.

de la Lombardie par les Espagnols, fut regardé en Europe comme singularité dont on ne pouvait s'expliquer les motifs. Les suites furent vives avec quelle sagacité le duc avait démêlé les symptômes du malaise de la France, et l'acception prochaine de l'Angleterre, de l'Irlande, de tous les princes de l'Europe, et du roi de Prusse lui-même, à une coalition contre la maison de Bourbon. Dans la nouvelle lutte qui s'engagea entre la France et la Sardaigne, cette dernière puissance tint la campagne avec désavantage contre le prince de Conti : Français pressaient Coni, dont la évacuation parut si importante, d'Ormea prouva, par un mémoire lu au conseil, qu'il était urgent d'arrêter une bataille, à la faveur de laquelle on jetterait au moins la place des secours qui assureraient sa défense. Le roi de Sardaigne rendit à cet avis : il attaqua et fit à Notre-Dame de l'Olmo ; d'Ormea présida en personne l'introduction d'un convoi et d'un artillerie dans Coni, opéra l'évacuation des hôpitaux de cette ville, et provoqua ainsi la levée du siège. Il mourut l'année suivante (1745) ; et ses derniers regards se tournèrent sur son pays. F—T.

ORMESSON, OLIVIER LEFÈVRE, né en 1525, appartenait à une famille connue avant le règne de Louis I^{er}, mais qui a, depuis cette époque, acquis un nouvel éclat par un grand nombre de magistrats et de nobles, et qui se sont élevés, sans interruption, dans les hautes cours du royaume (1). Appelé par le chancelier de L'Hôpital

au conseil de Charles IX, il partit, ayant sa femme en croupe derrière lui, pour accompagner ce monarque, qui allait, avec toute sa cour, visiter ses provinces. Charles voulut le mettre à la tête de ses finances : d'Ormesson refusa (1568) cette place que les circonstances rendaient très-difficile ; ce qui fit dire au roi : *J'ai mauvaise opinion de mes affaires, puisque les honnêtes gens ne veulent pas s'en mêler*. Cependant, quelques années après, il fut nommé intendant et contrôleur-général des finances. Il avait épousé Anne d'Allesso, nièce de Jean de Morvilliers, garde-des-sceaux (V. MORVILLIERS, XXX, 229) : elle était petite nièce de saint François de Paule, fondateur de l'ordre des Minimes, dont les d'Ormesson devinrent les protecteurs, et favorisèrent l'accroissement. A la mort du garde-des-sceaux (1577), il quitta l'administration des finances, et voulut vivre dans la retraite : il accepta néanmoins plus tard une charge de président à la chambre des comptes ; et, après la mort de Henri III, il déclara devant sa compagnie assemblée, qu'il reconnaissait Henri de Bourbon pour le seul héritier du trône, exprimant seulement un vif désir de lui voir embrasser la religion catholique. Henri IV combla d'Ormesson de marques d'estime et d'affection. Ce magistrat mourut le 26 mai 1600. — André d'ORMESSON, second fils d'Olivier, conseiller au parlement de Paris, et depuis conseiller d'état, mourut le 2 mars 1665, dans la quatre-vingt-neuvième année de son âge, doyen de sa compagnie, avec la réputation d'un magistrat aussi intègre qu'éclairé. Son portrait a été gravé par Nanteuil, in-folio. — Olivier d'ORMESSON, fils d'André,

voir les *Anecdotes de la famille Lefèvre, du nom d'Ormesson* (par Anou), dans le *Journal de la presse* de juillet 1770.

mort conseiller-d'état, le 4 novembre 1686, marcha sur les traces de son père. Ayant été nommé rapporteur dans le procès de Fouquet, il opposa une ferme résistance aux ministres qui voulaient absolument que le surintendant périt (V. FOUQUET, XV, 356); et il fit à son devoir le sacrifice d'un avancement dont il avait pu concevoir l'espérance (1). Ses vertus et ses lumières lui concilièrent l'estime générale. Il fut un des magistrats appelés, en 1666, à composer les belles *ordonnances* de Louis XIV, qui forment encore aujourd'hui un des principaux éléments de notre droit (Voy. PUSSORT). La voix publique le désignait constamment comme le plus honnête homme du royaume; et son petit-fils ayant, au moment d'être admis dans le sein du parlement, été présenté à Louis XIV, le monarque lui dit : » Vous ne pouvez mieux faire que » de prendre pour modèle le rappor- » teur de Fouquet. » Olivier d'Ormesson avait épousé Marie de Fourcy, d'une famille bien connue dans l'ancienne magistrature de Paris. Son portrait a été gravé in-folio par Masson. — André d'ORMESSON, fils du précédent, né en 1644, fut pour précepteur le savant et judicieux abbé Fleury, qui, pour l'éducation de

son élève, composa plusieurs de ses ouvrages, et entre autres l'*Histoire du Droit français* (V. FLEURY, XV, 62). Après avoir rempli différentes charges avec cette probité qui était héréditaire parmi les d'Ormesson, et avec beaucoup de capacité, il accepta la place d'intendant de Lyon, et mourut dans cette ville, en 1684, âgé de quarante ans. — Henri - François - de-Paule d'ORMESSON, fils du précédent, et d'Éléonore Lemaître, né en 1681, fut appelé par le duc d'Orléans au conseil de régence, et reçut de lui différentes missions honorables. L'illustre chancelier d'Aguesseau, son beau-frère, avait été exilé par le régent, pour avoir eu le noble courage de résister à sa volonté (V. d'AGUESSEAU). Ce prince ayant un jour témoigné, en présence d'une partie de la cour, son désir d'avoir l'avis de ce grand magistrat sur une question épineuse : « Je me charge- » rai, dit d'Ormesson, prenant seul » la parole, de le demander au chan- » celier, parce que je pars pour » Fresnes, en sortant du conseil. » C'était déclarer qu'il n'avait pas cessé d'entretenir des liaisons d'amitié avec un homme courageux tombé dans la disgrâce. Les courtisans le blâmèrent de ce qu'ils appelaient une imprudence; mais le régent l'en estima davantage. Il mourut intendant des finances, le 20 mars 1756.

L.—P.—E.

ORMESSON (LOUIS-FRANÇOIS-DE-PAULE LEFÈVRE D'), fils du précédent, né en 1718, fut élevé sous les yeux de son oncle, le chancelier d'Aguesseau, qui se plut à lui servir de guide lorsque ce jeune magistrat débuta dans la carrière où s'étaient signalés ses ancêtres. D'abord avocat du roi au châtelet, en 1739, puis

(1) On lit, dans le Dictionnaire de Moréri, que la charge de chancelier avait été promise à d'Ormesson; et le journal redit par ce magistrat, sur le procès de Fouquet, est cité à l'appui; mais ce fait ne se trouve point consigné dans un exemplaire manuscrit de ce journal, que l'auteur de cette note vient de se procurer; ni dans celui que conserve la famille. Il a pour titre: *Journal de M. d'Ormesson, maître des requêtes, contenant ce qui s'est passé à la chambre de justice pendant les années 1661, 1662, 1663, 1664, 1665 et 1666*, et forme un vol. in-fol. d'environ 200 pages. On voit, dans le récit écrit avec simplicité par ce vertueux magistrat, tout ce qu'il éprouva de persécutions, pour avoir courageusement résisté à Colbert et à ses agents; et, (il est possible de le dire), témoin grave et irréprochable est presque toujours d'accord avec ce que rapportent ceux là même des Mémoires du temps, que les partisans du grand ministre qualifient de libelles. M.-E.

sest-général du grand-conseil, en 1751, d'Ormesson fut, avant la fin de la même année, nommé avocat-général du parlement. En cette qualité, il interrogea, en 1753, l'abbé Prades (V. cet article), et donna l'admiration de son talent, autant que de son équité, dans des affaires très-importantes. Il devint président à mortier en 1755. On avait arraché à Louis XV une recommandation écrite dans un procès injuste. Ormesson fit juger ce procès rapidement, parce que le monarque le désirait; mais il n'eut du reste aucun égard à la plus puissante de ces sollicitations. L'estime personnelle dont le roi l'honorait, fut à portée de rendre des services essentiels à sa compagnie et à ses concitoyens, en différentes circonstances où, la lutte se renouvelait entre les parlements et le ministre. La capitale était privée de magistrats, et le peuple de la justice. Ce fut, en grande partie, à ses démarches et à ses négociations, que la première cour souveraine du royaume, exilée en 1753 et 1754, put retourner à Paris. De nouvelles dissensions s'élevèrent en 1757; et il contribua encore au rétablissement de la paix civile, jusqu'en 1771. Louis XV, avant, à cette dernière époque, la prescription et presque de l'abolition de l'ancienne magistrature, adopter de cette mesure, un grand-père, voulut du moins substituer au séjour favorable pour exil au président Ormesson, une maison que celui-ci habitait dans le voisinage de Versailles. D'Ormesson écrivit au roi pour justifier sa conduite et celle de ses collègues, qui refusaient de donner leur démission. Sa lettre,

très-bien faite, distinguait dans les charges de magistrature la finance et la qualité. Il représentait que les membres des cours souveraines ne pouvaient perdre leur qualité que par un procès pour cause de félonie; qu'à l'égard de la finance, le monarque avait bien le droit de l'éteindre. Cette distinction, conforme aux lois, produisit alors un grand effet: elle déterminait les magistrats à consentir à la suppression de leur finance. La hardiesse de ce vertueux organe de la justice, parlant avec dignité de ses trente-six années de services et de tout ce qui plaiderait en faveur de ses collègues, ne déplut pas à Louis XV. Ce fut sous le règne de ce prince qu'eut lieu (en 1766) la condamnation du chevalier de La Barre (V. LA BARRE, III, 414). Voltaire dit que ce jeune homme appartenait à la famille du président d'Ormesson, qui, s'étant fait montrer la procédure d'Abbeville, jugea qu'elle ne serait point confirmée par le parlement de Paris, et empêcha qu'on ne défendît publiquement son parent ainsi que les autres accusés. Il espérait que ces jeunes gens renvoyés sans éclat, lui sauraient gré un jour d'avoir prévenu la trop grande publicité d'une affaire malheureuse. D'Ormesson fut encore exilé avec sa compagnie, sous le règne de Louis XVI, en août 1787. On le vit à Troyes, comme à son retour de Troyes, persister dans le système de résistance que les meilleurs têtes du parlement croyaient alors devoir opposer à toute innovation dangereuse pour l'ancienne constitution de la France. Il fut entièrement contraire au projet conçu, en 1788, par quelques-uns de ses confrères, de provoquer la convocation des états-généraux. Ne pouvant, dans l'assemblée des chambres, où

mort conseiller-d'état, le 4 novembre 1686, marcha sur les traces de son père. Ayant été nommé rapporteur dans le procès de Fouquet, il opposa une ferme résistance aux ministres qui voulaient absolument que le surintendant périt (V. FOUQUET, XV, 356); et il fit à son devoir le sacrifice d'un avancement dont il avait pu concevoir l'espérance (1). Ses vertus et ses lumières lui concilièrent l'estime générale. Il fut un des magistrats appelés, en 1666, à composer les belles *ordonnances* de Louis XIV, qui forment encore aujourd'hui un des principaux éléments de notre droit (Voy. PESSORT). La voix publique le désignait constamment comme le plus honnête homme du royaume; et son petit-fils ayant, au moment d'être admis dans le sein du parlement, été présenté à Louis XIV, le monarque lui dit : « Vous ne pouvez mieux faire que » de prendre pour modèle le rappor- » teur de Fouquet. » Olivier d'Ormesson avait épousé Marie de Fourcy, d'une famille bien connue dans l'ancienne magistrature de Paris. Son portrait a été gravé in-folio par Masson. — André d'ORMESSON, fils du précédent, né en 1644, eut pour précepteur le savant et judicieux abbé Fleury, qui, pour l'éducation de

son élève, composa plusieurs de ses ouvrages, et entre autres l'*Histoire du Droit français* (V. FLEURY, XV, 62). Après avoir rempli différentes charges avec cette probité qui était héréditaire parmi les d'Ormesson, et avec beaucoup de capacité, il accepta la place d'intendant de Lyon, et mourut dans cette ville, en 1684, âgé de quarante ans. — Henri - François - de-Paul d'ORMESON, fils du précédent, et d'Éléonore Lemaitre, né en 1681, fut appelé par le duc d'Orléans au conseil de régence, et reçut de lui différentes missions honorables. L'illustre chancelier d'Aguesseau, son beau-frère, avait été exilé par le régent, pour avoir eu le noble courage de résister à sa volonté (V. d'AGUESSEAU). Ce prince ayant un jour témoigné, en présence d'une partie de la cour, son désir d'entendre l'avis de ce grand magistrat sur une question épineuse : « Je ne saurais » rai, dit d'Ormesson, » la parole, de le demander à » relui, parce que » Fresnes, en sortant de prison, » C'était déclarer que l'on n'avait cessé d'entretenir avec lui une correspondance initiée avec un autre magistrat, tombé dans la même situation sans le blâmer, et la

(1) On lit, dans le Dictionnaire de Merri, que la charge de chancelier avait été promise à d'Ormesson; et le journal rédigé par ce magistrat, sur le procès de Fouquet, est cité à l'appui; mais ce fait ne se trouve point consigné dans un exemplaire manuscrit de ce journal, que l'auteur de cette note vient de se procurer; ni dans celui que conserve la Bibliothèque. Il a pour titre: *Journal de M. d'Ormesson, maître des requêtes, contenant ce qui s'est passé en la chambre de justice pendant les années 1661, 1662, 1663, 1664, 1665, 1666 et 1667*, et forme un vol. in-fol. de viron 300 pages. On voit, dans le récit écrit à la simplicité par ce vertueux magistrat, tout ce qu'éprouva de persécution, pour avoir courageusement résisté à Colbert et à ses agents; et, (il est inutile de le dire), cet ouvrage grave et irréprochable est presque toujours d'accord avec ce que l'on trouve dans les Mémoires du temps, qu'écrivent du grand ministre qualifiés de libéraux.

avocat-général du grand-conseil, en 1741, d'Ormesson fut, avant la fin de la même année, nommé avocat-général du parlement. En cette qualité, il interrogea, en 1753, l'abbé de Prades (V. cet article), et donna lieu d'admirer son talent, autant que son équité, dans des affaires très-importantes. Il devint président à mortier en 1755. On avait arraché à Louis XV une recommandation pressante dans un procès injuste. D'Ormesson fit juger ce procès promptement, parce que le monarque le désirait; mais il n'eut du reste aucun égard à la plus puissante de toutes les sollicitations. L'estime

particulière dont le roi l'honorait, le mit à portée de rendre des services essentiels à sa compagnie et à ses concitoyens, en différentes cir-

cou, où, la lutte se renouvella entre les parlements et le roi.

La capitale était prise d'assaut, et le peuple

en grande partie, et à ses négociations, le cours souverain.

En 1753 et 1754, il fut à Paris. De

là, s'élevèrent des troubles, et la paix civile

1771, Louis XVI, la dernière é

et presque

comme magist

mesure,

sejourner

très-bien faite, distinguait dans les charges de magistrature la finance et la qualité. Il représentait que les membres des cours souveraines ne pouvaient perdre leur qualité que par un procès pour cause de félonie qu'à l'égard de la finance, le monarque avait bien le droit de l'éteindre. Cette distinction, conforme aux lois, produisit alors un grand effet: elle déterminait les magistrats à consentir à la suppression de leur finance. L'audace de ce vertueux organe de la justice, parlant avec dignité de ses trente-six années de services et de tout ce qui plaiderait en faveur de ses collègues, ne déplut pas à Louis XV.

Ce fut sous le règne de ce prince qu'eut lieu (en 1766) la condamnation du chevalier de La Barre (V. LA BARRE, III, 414).

Voltaire dit que ce jeune homme appartenait à la famille du président d'Ormesson, qui

étant fait montrer la procédure de l'abbé de La Barre, jugea qu'elle ne serait confirmée par le parlement d'Ormesson et empêcha qu'on ne défendit

son parent ainsi qu'il se défendit. Il espérait que ce

renvoyés sans éclat, lui fit un jour d'avoir pris trop grande publicité d'un

heureuse. D'Ormesson fut lié avec sa compagnie, sous Louis XVI, en août

le vit à Troyes, comme

de Troyes, persister dans

de résistance que les meilleurs du parlement croyaient

opposer à toute innovation dangereuse pour l'ancien

de la France. Il fut en

contraire au projet conçu par quelques-uns de ses collègues de provoquer la convocation des états-généraux. Ne

présidée des états-généraux.

il s'agissait d'en faire la demande formelle au roi, empêcher la majorité (qui ne fut cependant que de six voix) de se prononcer, il dit ces paroles mémorables : « Vous aurez , » Messieurs, les états - généraux , » puisque vous les voulez ; mais , » vous et la France ne tarderez pas » à vous en repentir. » Bientôt les faux systèmes qu'on mettait en avant, les intrigues qui se tramaient, lui donnèrent les plus tristes pressentiments. Il fut un des promoteurs principaux du fameux arrêt qui déclara que l'assemblée des états prochains devait, quant au mode de convocation, prendre en tout pour modèle celui de 1614. Si l'on eût obtenu l'exécution de cet arrêt si sage, tout était sauvé, puisqu'il avait pour but de conserver la distinction des trois ordres, et d'empêcher le vote par tête. Devenu premier président, à la fin de 1788, par la retraite de M. d'Aligre, d'Ormesson adressa, comme tel, au roi, le 22 décembre, un discours pour le conjurer de porter toute son attention sur la situation présente de la France, et d'employer tous les moyens qui étaient en son pouvoir, afin d'éteindre, dès sa naissance, l'incendie qui menaçait de tout embraser. On peut voir ce discours dans les *Annales françaises depuis le commencement du règne de Louis XVI jusqu'aux états-généraux*, par M. Sallier, ancien conseiller au parlement de Paris (1813, in-8°.) ; livre précieux, qui fait bien connaître les derniers moments de cette cour souveraine. La mort du premier président d'Ormesson, arrivée le 26 janvier 1789, répandit le deuil dans la capitale, et fut regardée comme une véritable perte publique. Ses obsèques, auxquelles assistèrent les per-

sonnages les plus considérables de l'état et toutes les corporations, furent surtout remarquables par les larmes et les bénédictions d'un peuple immense, que les mêmes sentiments confondaient avec la famille du premier président. Ce fut le dernier hommage rendu à la magistrature française, dont l'élite périt, quelques années plus tard, sous les coups de la hache révolutionnaire. D'Ormesson était membre honoraire de l'académie des sciences et belles - lettres. Son éloge fut lu par M. Dacier, dans une séance publique d'après la mort de Martin, 1789. Un autre Éloge de ce magistrat fut prononcé en latin, au nom de l'université, par l'abbé Charbonnet, professeur de rhétorique au collège Mazarin, troisième, composé par Gaubert, et imprimé, 1789, in-8°. D'Ormesson comptait près de cinquante années de service ; et toujours il montra le noble désintéressement qui, entre autres qualités, avait distingué ses ancêtres : enfin il donna, comme particulier, en tout temps que comme magistrat, de bons exemples de toute espèce. Il ne lut rien changer des habitudes de sa famille ; et, jusqu'à la fin de ses jours, il conserva des mœurs et des vertus antiques. —

ORMESSON DE NOYSEAU (PAUL-LOUIS-FRANÇOIS-DE-PAUL-FÈVRE D'), fils du précédent, 1753, fut reçu conseiller au parlement de Paris, en 1770, et reçut sa souche dans la charge de premier président à mortier, lorsque celui-ci fut nommé chef de sa compagnie. Le mérite de ce jeune magistrat ne fit déroger à la loi, qui ne permettait pas que le père et le fils fu-

vidents tous deux à - la - fois. Il est fort instruit, et il avait surtout aimé la langue grecque avec succès. Député, en 1789, par la noblesse de Paris aux états-généraux, qui devint l'assemblée nationale ou constituante, il s'y fit remarquer par sa modération et son esprit équilibré. Du reste, il fut constamment fidèle aux principes de la monarchie, et signa la protestation du 5 septembre 1791. Après la session, il reprit les fonctions de bibliothécaire du roi, que Louis XVI avait confiées, sachant qu'il aimait passionnément les livres. Le président d'Ormesson de Noyseau nommé membre de la commission des monuments publics, qui avait s'opposer aux destructions de vandalisme : mais ses talents et ses vertus ne purent le soustraire à la rage du parti qui opprimait la monarchie. Occupé encore d'études grecques dans sa prison, il fut traduit devant le tribunal révolutionnaire, condamné à mort, le 20 avril 1794, avec Bochart de Saron, et un grand nombre de ses confrères. Il fut obligé de le porter au tribunal sur un brancard, à cause d'un ulcère de jambe qui l'empêchait de marcher.

L.—P.—E.

ORMESSON D'AMBOILE (HENRI-FRANÇOIS DE PAUL LÉFÈVRE D'), cousin germain du précédent, avec lequel on l'a confondu dans les *Tables Moniteur*, naquit en 1751, et fut pour instituteur Anson (*Joy. de la nobl.* II, 241). Il fut successivement conseiller au parlement, maître des requêtes, intendant des finances, comme l'avaient été son père et son aïeul, contrôleur général et conseiller-d'état. En 1783, secrétaire, ministre des affaires étrangères, qui était alors intime-

ment lié avec Miroménail, crut devoir s'en rapporter à l'avis de ce dernier, pour proposer à Louis XVI un successeur de M. Joly de Fleury au contrôle-général des finances, le garde-des-sceaux devant, comme chef du conseil-d'état, être plus à portée que personne de connaître les sujets qui convenaient à une place aussi importante. Le choix tomba sur d'Ormesson, qui, âgé seulement de trente-un ans, avait aussi sa part des vertus héréditaires dans sa famille, une probité rigoureuse et le plus grand désintéressement (1). On remarquait en lui l'amour du travail, et toute l'aptitude qui suffisait pour les places secondaires qu'il avait jusque-là occupées au conseil de justice et dans l'administration de la maison royale de Saint-Cyr ; mais il était non moins neuf pour le rôle éminent et difficile auquel on l'appelait, qu'étranger aux intrigues d'une cour où l'on n'avait fixé sur lui le choix du roi qu'afin de pouvoir le renvoyer ensuite sans opposition. Quand il fit à Louis XVI ses remerciements, il témoigna la défiance de lui-même que lui inspirait son âge. Ce prince lui répondit : « Je suis plus jeune » que vous, et j'occupe une plus » grande place que celle que je vous » donne. » Le public ne vit, dans cette réponse, qu'un témoignage particulier de l'estime du monarque. Le

(1) De concert avec le président d'Ormesson de Noyseau, son cousin, il refusa, en 1784, un legs universel, montant à près d'un million, que leur avait fait en commun le marquis de Rosmadec, gentilhomme breton, dont la femme, née d'Ormesson, et morte en 1782, leur avait déjà assuré sa fortune. Messieurs d'Ormesson renoncèrent tout, sans balancer, aux richesses matérielles de l'héritage qui avait voulu dispenser de son bien en faveur de ces deux magistrats. Ils acceptèrent seulement un diamant, et portèrent le deuil de drap. A-peu-près dans le même temps, un premier président de cour souveraine, portant aussi un nom honorable dans la magistrature, avait gardé une succession immatrimoniale que lui avait léguée un gendre de cette même cour, dont il était le chef. L'opposition de conduite fut vivement sentie.

nouveau contrôleur, toujours embarrassé dans sa marche, environné de pièges qu'il ne savait ni apercevoir, ni éviter, devait, ainsi qu'on l'avait prévu dès son début, ne pas tarder à succomber : il ne resta en fonctions qu'autant qu'il fut soutenu par Mironménil et par Vergennes ; mais ces deux ministres s'étant brouillés, d'Ormesson se rangea du côté du garde-sceaux, et indisposa vivement le ministre des affaires étrangères, en le chicanant à tort ou à raison sur de petits intérêts personnels. Il n'éprouva plus, pour ainsi dire, que des désagréments, dont un des plus marqués fut que le roi acheta Rambouillet sans l'en informer. Cependant, d'Ormesson, dans un moment où tout était de plus en plus difficile pour lui, quitta les errements d'une administration jusqu'alors insignifiante, et il se permit deux moyens violents, qui portèrent la plus grande atteinte au crédit public. D'abord, il tira secrètement de la caisse d'escompte, qui était ce qu'est aujourd'hui la banque de France, six millions, qu'il fit verser dans le trésor royal ; mais à peine cette distraction des fonds de la caisse avait-elle eu lieu, qu'on en eut connaissance ; et la confiance qu'on avait dans l'établissement, fut aussitôt ébranlée. En même temps, sans aucune juste raison, et même sans prétexte plausible, il cassa le bail des fermiers-généraux, et fit ordonner sa conversion en régie. Une seule de ces dispositions aurait suffi pour le perdre : Vergennes s'en prévalut pour le faire renvoyer, et se plut à lui annoncer lui-même sa disgrâce. L'ex-contrôleur-général, remplacé par Calonne, abandonna sa pension de retraite de quinze mille livres, à la maison de St.-Cyr, pour la dotation des demoiselles les plus pauvres, et se

desormais aux devoirs qui lui imposés, comme conseiller devoirs dont il s'acquitta avec coup de zèle. A l'époque de la première formation de la garde nationale parisienne, il y accepta emplois principaux, dans l'espoir de pouvoir être utile à Louis XVI. Lors de la réforme de l'ordre judiciaire, il fut élu président d'appel aux tribunaux de Paris ; et, en 1791, le nomma maire de cette capitale à une immense majorité, qu'il dans une lettre consignée au ministre, il eût déclaré qu'il ne se sentait pas la capacité nécessaire pour remplir des fonctions devenues si nombreuses et si embarrassantes. Il se retira prudemment dans son département, et se consacra à la campagne, où il se sans fixer sur lui l'attention publique. Il échappa de cette manière aux proscriptions de la terreur. d'Ormesson remplit des fonctions importantes sous le Directoire et le Gouvernement consulaire ; il avait aussi été administrateur du département de Paris, où il mourut en 1804. Il avait épousé Mlle. Lepelletier Morfontaine, dont il a eu plusieurs enfants. L—P

ORMOND (JACQUES BUTLER, duc d'), homme d'état distingué, était fils de Thomas Butler, d'une ancienne et illustre famille irlandaise des Ormond. Il naquit, en 1666, à Londres, suivant les uns, et, d'autres, à Newcastle-House, Clerkenwell. Thomas, comte d'Ormond, n'ayant pas laissé de postérité, son titre passa au grand-père de Butler, et celui-ci fut connu sous le nom de vicomte de Thurles. À la mort de son père, arrivée en 1690, Sa mère l'envoya en Angleterre en 1692, pour y faire son éducation.

comte d'Ormond, son aïeul, eut la disgrâce du roi et le souverain s'empara de son gouvernement, et confia le jeune d'Ormond à l'éducation de l'abbé d'Abbot, archevêque d'Canterbury, qui lui inspira la religion protestante et cet attachement qu'il montra par la suite à toutes les occasions. Le roi Jacques II, le comte d'Ormond prit pour son fils, qui sut à force d'application et par ses conversations avec des hommes instruits, le temps qu'il perdit chez l'archevêque. Il épousa, en 1629, lady Preston, sa cousine, et en 1630, une compagnie de deux ans après, il devint comte d'Ormond, au décès de son père se retira en Irlande, où se trouvaient les terres dont il devait hériter. Wentworth, duc de Strafford, à cette époque vice-roi de ce pays, ayant l'ordre qui défendait d'entretenir avec des armes, il refusa d'obéir, et déclara qu'il ne se reposait sur son épée, ce ne se dans le corps de l'huissier pour faire exécuter la consigne. Sur le conseil, il montra tant de fermeté que le vice-roi, pour se le rendre agréable, le combla de prévenances et même dans son intimité sur son retour en Angleterre, il le recommanda à Charles Ier, son conseil privé, comme un homme qui pouvait rendre les plus grands services; et, d'après ces recommandations, le comte d'Ormond fut chargé, en 1640, de lever une armée en Irlande, pour marcher

contre les Écossais : cette mission n'eut aucun résultat. Au commencement de la rébellion d'Irlande, en 1641, il fut nommé lieutenant-général, et commandant d'une petite armée de trois mille hommes. Avec ce faible détachement et les troupes qu'il leva de son côté, il arrêta les efforts des rebelles, et, en 1642, les délogea de Naas près Dublin, leur fit lever le siège de Droghéda, et les mit en déroute à Kilrush et à Ross (1). Dans une de ces expéditions le comte d'Ormond ayant ravagé le pays de Leinster, l'un des chefs des rebelles le menaça de rendre lady Ormond et ses enfants responsables de toutes les violences qu'il se permettrait à l'avenir. Ormond lui répondit : « Ma femme et mon fils sont en votre pouvoir ; mais s'ils recevaient une offense, je n'aurais pas la bassesse de la venger sur des femmes et des enfants. » Les succès du comte d'Ormond eussent été plus complets, s'il n'eût été contrarié par le vice-roi et par les lords-juges du royaume, chargés d'inspecter ses opérations militaires. Pour le mettre à portée d'agir sans contradicteur, le roi lui fit délivrer une commission indépendante sous le grand-sceau, et le créa marquis pour le récompenser de ses services. En 1643, il remporta une victoire signalée sur les rebelles commandés par le général irlandais Preston, quoique ses forces fussent très-inférieures. Mais, ne recevant que de faibles secours, tandis que les rebelles se recrutaient chaque jour, il se vit dans la nécessité de conclure une suspension

(1) Le comte d'Ormond fut nommé à l'archevêque Abbot pour l'éducation de son fils, mais il ne lui donna aucun maître, et se contenta de l'élever.

(1) La chambre des communes d'Angleterre vota un joyau de 100 livres sterling, pour lui être offert en reconnaissance de cette victoire, et pria la chambre des pairs de signer conjointement une pétition pour demander à S. M. de créer le comte chevalier de la Jarretière.

d'hostilités. Cette mesure fut vivement blâmée en Angleterre, quoiqu'elle eût mis le marquis d'Ormond en état d'envoyer des forces au secours du roi, alors en guerre avec le parlement. Malgré ces clameurs, Charles I^{er}. (1), qui connaissait son dévouement et qui appréciait son zèle, le nomma, en 1644, vice-roi d'Irlande, en remplacement du comte de Leicester. Dans l'exercice de ces fonctions il eut à combattre à-la-fois l'esprit rebelle des anciens Irlandais, et les machinations du parlement d'Angleterre. Après avoir soutenu, pendant trois ans, une lutte opiniâtre, il fut obligé, en 1647, de signer avec les commissaires du parlement un traité qui les mit en possession de Dublin et des autres places que d'Ormond tenait encore en Irlande. Il se rendit ensuite auprès du roi, alors prisonnier au château d'Hampton-Court ; mais dans l'état hasardeux où se trouvaient les affaires publiques, il jugea prudent de pourvoir à sa sûreté personnelle en se réfugiant en France. Durant sa courte résidence dans ce pays, il entretint une correspondance suivie avec les Irlandais, pour les déterminer à embrasser la cause du roi. Le comte de Clanricard et lord Inchiquin, qui exerçaient une grande influence, ayant promis de le seconder, et l'ayant même invité à venir en Irlande, il n'hésita pas, et descendit à Cork, en 1648, après avoir failli périr dans la traversée. Il chercha d'abord à opérer une réunion entre les royalistes protestants et les catholiques ; et l'horreur que l'assassinat de Charles I^{er}. (30 janvier

1649) avait inspirée ne fut pas peu à assurer le succès de ses projets. Profitant de l'irritation produite par cette catastrophe, le marquis d'Ormond fit proclamer prince de Galles sous le nom de Charles II. Mais Owen Roe, poussé par le nonce du pape, soutenu par les vieux Irlandais, vainqueur de tous les obstacles ; et pour les surmonter, forma une prise hardie de s'emparer du parlement. La défection de Rupert et d'Owen O'Neill à sa cause, il avait conclu un accord avec lui, et la désunion qui régnait entre le marquis d'Ormond et Owen Roe, se termina à la réussite de cette entreprise, dans laquelle il perdit beaucoup de monde. Une nouvelle tentative n'eut pas plus de succès. La coopération d'Owen Roe fut refusée, et l'approche de Cromwell, à la tête d'une armée formidable, et la terreur qu'il inspira aux Irlandais en livrant à une dévastation militaire Drogheda, furent pris d'assaut, firent déserter les soldats du marquis d'Ormond. La mort d'Owen Roe arriva sur ces entrefaites, et le marquis d'Ormond, voyant l'état d'anarchie où se trouvait l'Irlande, força le marquis de Malton à retourner en France, où il rejoignit sa famille. Pendant son absence, il fut comblé de faveurs, et ses biens furent restitués ; mais la marquise d'Ormond, restée en Irlande, réussit à acheter que ses biens personnels fussent épargnés. Elle revint son époux qu'à la fin de l'année. Durant l'intervalle, il fut chargé de remplir diverses missions dans l'intérêt du roi. Lorsque Charles II fut obligé de quitter

(1) Hume prétend même que ce fut le roi qui ordonna au marquis d'Ormond de conclure une trêve d'un an avec le conseil de Kilkenny, qui gouvernait les Irlandais rebelles.

gier en Hollande, le mar-
ond accompagna ce sou-
revint avec lui en Angle-
poque de la restauration
) , où il reçut le prix
s services : il recouvra
ent les grands biens qu'il
le comté de Tipperary ;
élevé à la dignité de duc ,
grand-maître de la maison
, etc. Les troubles qui
Irlande , déterminèrent le
voyer dans cette contrée ,
re de vice-roi (1662). Il
m à rétablir la tranquillité
ar la fermeté et la sagesse
sures , lorsqu'un acte du
, que le roi avait été forcé
aner , et qui portait pro-
solue du bétail d'Irlande
marchés de l'Angleterre ,
de nouveaux embarras.
Il chercha à diminuer le
e bill causait à l'Irlande ,
it pour ce royaume la li-
commerce avec tous les
gers. Il encouragea les Ir-
manufacturer chez eux les
s de leur sol. Mais ses ef-
plus actifs furent dirigés
lure du lin et les manu-
e toile , que Wentworth
en activité , et qui sont
ui l'une des principales
: richesse en Irlande (1).
hement au comte de Cla-
zveloppa néanmoins dans
qui poursuivait ce grand
et , malgré la pureté de sa
il fut , en 1669 , privé de
nement , par les intrigues
: Buckingham (2) : mais il

re dans les Pays-Bas des hommes habi-
des observations , et prendre des en-
des artisans , et entre les ouvriers
le France , et les transporter en Ir-
landais de Bristol.

était l'un des cinq courtisans qui , sous

fut élu, la même année, chancelier
de l'université d'Oxford. En 1670 ,
il faillit périr victime d'une résolu-
tion désespérée, formée contre lui
par le colonel Blood, qu'il avait fait
emprisonner en Irlande, pour avoir
voulu surprendre le château de Du-
blin. Blood , se trouvant à Lon-
dres en même temps que d'Or-
mond, résolut de se saisir de sa per-
sonne, au sortir d'un repas donné
dans la cité au prince d'Orange. Ses
complices, après avoir tué le co-
cher, parvinrent à arracher le duc
de sa voiture, et le forcèrent à mou-
ter en croupe derrière l'un d'eux ,
dans l'intention de le pendre à Ty-
burn , ou , suivant d'autres, de le
transporter hors du royaume, et de
l'obliger à signer certains papiers
relatifs à la confiscation des biens
de Blood. Le duc, en se débattant
violemment, parvint à se jeter à bas
du cheval, et à entraîner l'homme
qui était avec lui : quelques per-
sonnes qui arrivèrent fort à propos ,
le délivrèrent de ses assassins. Cet
acte audacieux de violence, commis
au milieu de Londres, donna ma-
tière à plusieurs conjectures, et fit
soupçonner Buckingham d'en être
l'instigateur (V. OSSORY). Le roi en
fut très-irrité ; mais Blood étant
revenu en faveur, Charles pria le
duc d'oublier l'insulte qu'il avait
reçue. Ormond répondit à ce mes-
sage : « Puisque le roi peut par-
» donner à Blood d'avoir tenté de
» lui arracher la couronne, je peux
» à mon tour lui pardonner aussi
» aisément d'avoir attenté à ma
» vie ; et j'obéirai aux desirs de sa
» Majesté , sans m'informer de ses
» motifs. » Pendant sept ans, d'Or-

le nom de la cabale (cabal), mot formé des lettres
initiales de leurs noms, s'étaient associés pour ren-
verser Ormond.

mond resta sans emploi et dans une défaveur complète. Il allait régulièrement faire sa cour au roi ; et ce souverain, malgré sa légèreté, montrait un tel embarras à la vue de ce respectable vieillard, dont il récompensait si mal les services, que Buckingham osa lui dire un jour : « Est-ce vous, Sire, ou le duc d'Ormond, qui êtes mal à la cour ? A en juger par le maintien du duc, on croirait que c'est votre Majesté. » Mais enfin, en 1676, il fut surpris de recevoir la visite du roi, qui le nomma de nouveau vice-roi d'Irlande. Cette résolution était due à l'influence du duc d'York, qui craignait qu'on ne donnât ce poste important au duc de Monmouth, et qui recommanda le duc d'Ormond comme le seul homme propre à rétablir la tranquillité dans ce pays. Le duc se rendit promptement en Irlande, où il fut reçu avec des transports de joie : il adopta, dès son arrivée, des mesures vigoureuses, disciplina la milice, et sut maintenir sur pied une armée de dix mille hommes, sans la rendre à charge aux habitants. Il avait conçu le projet de convoquer un parlement pour mettre ordre aux affaires de l'Irlande ; mais le roi ne voulut pas y donner son consentement. En 1682, il fut mandé à la cour pour y rendre compte de l'état de son gouvernement, et fut élevé à la dignité de duc anglais. Mais malgré ce témoignage de la faveur royale, il avait tellement offensé la cour, en insistant sur la convocation d'un parlement irlandais, qu'à peine arrivé en Irlande, il sut qu'on avait l'intention de l'éloigner. A l'avènement de Jacques II, il fut remplacé dans le gouvernement d'Irlande par Talbot, son plus mortel ennemi, qui fut, à ce sujet, créé ba-

ron de Tyrconnel, et qui régiment d'infanterie d'Ormond avait été colonel pendant ans. Quoique les principes d'Ormond ne fussent pas monie avec les projets du gouvernement, le roi, informé qu'il était retenu chambre par la goutte, crut lui faire une visite ; mais pas été satisfait de l'opinion manifestée librement par le duc, la abolition des lois pénales, pensa, sous prétexte de s'occuper de son âge, de se rendre à la cour pour exercer les fonctions de grand maître. Le duc mourut à Kings dans le comté de Dorset le 10 juillet 1688, et fut enterré dans l'abbaye de Westminster. C'était un homme d'état distingué, un bon administrateur et un homme habile. Il joignait à une fermeté imposante, et à une conciliation, une grande éloquence ; une instruction fort variée lui permettait de traiter avec les sujets avec une égale facilité ; que l'on ne saurait trop admirer, c'est qu'il unissait à toutes ces qualités une rare modestie. Attaché à la constitution de l'Angleterre, il n'eut cependant rien de moins à Charles I^{er}, et à sa fidélité qu'il leur devait : il ne saurait sa fortune et hasarda sa vie pour la défense de leur cause ; mais aussi le courage de leur résister et de leur donner des conseils toutes les fois qu'ils paraissaient contre les institutions de la monarchie. Carte a laissé une *Vie du duc d'Ormond*, 2 vol. in-fol. D—

ORMOND (JACQUES BUCKINGHAM DUC D'), petit-fils du précédent, fils aîné du comte d'Ossory, au château de Dublin, le

oïque du parti Tory, il se
 ans trop d'hésitation en
 prince d'Orange, lorsque
 énétra en Angleterre pour
 le roi Jacques II, son beau-
 nis dans l'intimité de Guil-
 I, le jeune duc d'Ormond
 igna dans son expédition
 e. Après la bataille de la
 690), il s'empara de la
 uldin, abandonnée par les
 de Jacques II, et fut en-
 ché sur Kilkenny, dont il
 également maître. Ce fut
 bateau qu'il possédait au-
 te ville, que le duc d'Or-
 ita splendidement le roi
 : il le suivit plus tard en
 Blessé et fait prisonnier à
 (1693), il ne fit plus rien
 rable jusqu'à l'avènement
 Anne, auprès de laquelle
 la plus grande faveur. En
 fut nommé commandant
 es de terre destinées à
 ége de Cadix : sir George
 mmandait la flotte an-
 te entreprise n'eut aucun
 e deux chefs se portèrent
 igo, où les galions des
 dentales venaient d'entrer
 ried'une escadre française
 e par le comte de Château-
 erroit passage qui conduit
 e Vigo était défendu de
 té par des batteries, des
 parapets. En outre, une
 ade, formée de chaînes
 ments, et de cables amar-
 se bout à un vaisseau de
 défendait l'entrée du port;
 ussieux de même force,
 le travers dans l'intérieur,
 eut les moyens de résis-
 duc d'Ormond opéra un
 ent à six milles de Vigo,
 aut un fort qui dominait

le port, et dirigea contre l'ennemi
 les quarante bouches à feu qu'il y
 trouva. Le vice-amiral anglais Hop-
 son s'étant porté à pleines voiles sur
 l'estacade, et l'ayant rompue du
 premier choc, toute la flotte péné-
 tra dans le port. Après un combat
 vivement disputé, les Espagnols et
 les Français se virent obligés de
 mettre le feu à la plus grande partie
 des bâtiments, pour les empêcher
 de tomber au pouvoir des Anglais,
 qui s'emparèrent néanmoins de dix
 vaisseaux de guerre, et de onze ga-
 lions. Les trésors de l'Amérique fu-
 rent sauvés (V. RENAULT) : mais le
 principal résultat de cette expédi-
 tion, fut le tort irréparable qu'é-
 prouva la marine des deux couron-
 nes : l'empire de la mer fut assuré
 aux Anglais pendant tout le cours
 de la guerre. Les deux chambres
 votèrent des remerciements aux vain-
 queurs ; et la reine, pour témoigner
 sa satisfaction au duc d'Ormond, le
 nomma, en 1703, lord-lieutenant
 (vice-roi) d'Irlande. Il fut reçu à
 bras ouverts dans ce pays, et ob-
 tint du parlement tous les subsi-
 des que la reine avait demandés ;
 mais il s'attira ensuite la haine de ce
 même parlement, en cherchant à
 mettre quelques bornes à l'emporte-
 ment que ce corps faisait paraître con-
 tre les catholiques, et en s'opposant
 aux mesures qu'il voulait prendre
 pour opérer leur destruction. Il pa-
 rait que le duc d'Ormond ne con-
 serva que peu d'années la vice-royauté
 d'Irlande, et que les Whigs, qui do-
 minaient alors en Angleterre, le firent
 rappeler, en prenant pour prétexte
 la mésintelligence qui régnaît entre
 ce seigneur et le parlement. En 1709,
 la disgrâce du duc de Marlborough
 ayant éloigné ses partisans du mi-
 nistère, le duc d'Ormond fut encore

fait vice-roi d'Irlande; et en 1712, il fut nommé commandant de toutes les forces anglaises dans les Pays-Bas, à la place de Marlborough. Les négociations entamées à cette époque entre la France et l'Angleterre, déterminèrent la reine à lui donner l'ordre de ne s'engager dans aucun siège, et de ne hasarder aucune bataille. Sa position devint extrêmement délicate; et elle le fut encore davantage lorsque le prince Eugène, qui avait résolu d'entreprendre le siège du Quesnoi, l'invita de soutenir cette opération avec ses troupes. Le duc d'Ormond hésita quelque temps avant de faire une réponse positive; mais, dans l'intervalle, la reine Anne ayant appris que les Hollandais, d'accord avec le prince Eugène, avaient formé le projet de désarmer les troupes anglaises qui se trouvaient dans les Pays-Bas⁽¹⁾, et Louis XIV ayant consenti à remettre Dunkerque pour servir de garantie à l'article concernant l'Espagne, une suspension d'armes fut arrêtée entre les couronnes. Le duc d'Ormond la fit publier dans son camp, après s'être concerté avec le maréchal de Villars (juin 1712): les alliés en conçurent de vives alarmes, et mirent en jeu tant de ressorts auprès des généraux qui commandaient les corps étrangers à la solde de l'Angleterre, que ceux-ci refusèrent de se séparer de leur armée. Le duc d'Ormond, leur ayant fait notifier que dès ce moment la reine ne les paierait plus, et craignant que les Hollandais ne suscitassent des obstacles qui auraient pu compromettre sa sûreté, commença par se saisir de Gand et de Bruges, où il mit des

garnisons. Il se dirigea alors vers Dunkerque avec ses forces, et se rendit ensuite à Londres, où il resta pendant la mort de la reine Anne, qui dans ses conseils et ne craignait de témoigner la plus grande confiance. La nuit qui précéda la mort de la princesse (14 août 1714) le conseil fut terminé, le duc de Buckingham, qui prévoyait des changements, s'approcha d'Ormond, et lui dit en lui sur l'épaule: « Milord, » seulement vingt-quatre heures à faire vos affaires, et vous serez maître du royaume (1) d'Ormond n'osa pas profiter de cet avis; et le lendemain l'électeur de Hanovre fut proclamé roi, sans opposition, sous le nom de George I^{er}. Reçu d'abord froidement par le prince, et obligé de se dévouer à la charge de capitaine-général, fut rendue au duc de Marlborough. Le duc d'Ormond fut cependant très-tôt après nommé gouverneur de Somerset, et membre du conseil privé. Mais son repos fut interrompu: le parlement d'Irlande lui opposa un acte de prohibition avec confiscation de ses biens, et promit une récompense de mille livres sterling à celui qui le saisirait. Le 21 juin, il fut déclaré traître dans la chambre des pairs d'Angleterre par une majorité qui lui reprochait de s'être vendu à Gand et de Bruges, pour servir les alliés et favoriser la sédition d'avoir agi de concert avec les ennemis de cette nation. Plusieurs se levèrent pour le défendre: ils

(1) Ce complot fut découvert par les agents de Louis XIV, qui en instruisit la reine Anne.

(1) Il faisait sans doute allusion au fait que la reine Anne avait témoigné de la défiance pour son successeur; projet que le duc de Marlborough avait favorisé.

nit agi que d'après les ordres d'une reine ; mais tous leurs efforts furent vains, et l'accusation fut adoptée à une grande majorité. Voyant qu'il n'avait rien de juges si passionnés, se voyant en France avec lord Bolingbroke qui se trouvait également pendant leur absence, ils furent deux condamnés comme auteurs de haute-trahison, et leurs biens furent confisqués. Dès qu'il fut en France, le duc d'Ormonde se hâta d'aller présenter ses hommages au prétendant, fils de Louis XIV, la France ayant changé, et ne désirant vivre en bonne intelligence avec l'Angleterre, fit reconnaître au prétendant de son droit. D'Avignon, où ce duc se retira, ainsi que le duc de Bourgogne, ce dernier entretenait une correspondance des plus actives avec les ennemis et les mécontents des Bourbons. Il suivit le prétendant à Rome, et y séjourna quelque temps. Mais, en 1718, le duc d'Ormonde, irrité de voir que son parti ne s'opposait aux vastes projets qu'il avait conçus pour l'accomplissement de la monarchie espagnole, résolut de détrôner George I^{er} et de soutenir la guerre civile en France. D'après l'invitation du ministre, le duc d'Ormonde se rendit à Madrid, où le prétendant ne tarda pas d'arriver aussi, et fut parfaitement accueilli. Albéroni conféra au duc le titre de général de sa majesté catholique, et lui fit confier le commandement d'une flotte de dix vaisseaux de guerre et de transport, sur laquelle se trouvait six mille hommes de troupes régulières, avec des armes et des munitions : mais

cette expédition fut dispersée par une tempête. Les revers que l'Espagne éprouva dans la lutte où Albéroni l'avait engagée, ayant forcé Philippe V à renvoyer son ministre et à demander la paix, le prétendant commença à désespérer de sa cause ; et le duc d'Ormonde choisit de nouveau Avignon pour sa résidence : il ne se mêla plus d'affaires jusqu'à sa mort, arrivée en 1747. On a publié des *Mémoires de la Vie de milord duc d'Ormonde*, traduits de l'anglais, la Haye, 1737, 2 vol. in-12. Ces *Mémoires*, où le duc d'Ormonde est supposé raconter ses propres aventures, sont évidemment apocryphes, et remplis d'anecdotes scandaleuses : celui qui les a fabriqués, ignorait tellement ce qui concernait la vie privée de ce seigneur, qu'il lui fait dire qu'il était fils du dernier duc d'Ormonde, tandis qu'il n'était que son petit-fils. Carte a écrit la *Vie* du deuxième duc d'Ormonde, qui est l'objet de cet article ; elle fait partie de l'ouvrage intitulé : *Memorandum Book*, cité dans l'*Histoire d'Angleterre* de Bertrand-Moleville. D—z—s.

ORNANO (ALFONSE D'), fils du fameux Sanpietro, prit le nom de sa mère, qui appartenait à l'une des familles descendues des souverains de la Corse. Élevé à la cour de Henri II, comme enfant d'honneur des princes de France, il était naturel qu'il se prévalût de l'éclat ancien de sa race maternelle, plutôt que de la célébrité odieuse de son père, guerrier intrépide, mais sans naissance et implacable dans ses cruautés. Lorsque Sanpietro (V. ce nom) périt dans une embuscade que lui dressèrent les Génois, Alfonse d'Ornano, âgé de dix-huit ans, et nouvellement arrivé de France avec quelques hommes et de faibles munitions, eut

le bonheur d'échapper au danger, avec une partie de l'escorte à laquelle il s'était mêlé. Ses compatriotes, malgré son extrême jeunesse, le proclamèrent général. Il soutint quelque temps la lutte que son père avait engagée contre Gènes. Las enfin de poursuivre des succès douteux, et n'espérant plus de secours de la France, il prêta l'oreille à un accommodement. En 1568, une amnistie générale fut promise aux Corses; et il fut stipulé que leur chef sortirait de l'île avec ceux de ses amis qui voudraient le suivre, sans que leurs biens fussent confisqués, et sans qu'ils fussent censés bannis. Alfonso, avant de signer ce traité, sollicita des emplois en France pour lui et ses partisans. Il enrégimenta huit cents Corses, qui consentirent à s'attacher à sa fortune. Charles IX lui fit un accueil affectueux; et d'Ornano prouva sa reconnaissance en demeurant attaché à Henri III, pendant les troubles de la Ligue. Ce prince lui ayant témoigné un jour ses inquiétudes sur les projets du duc de Guise, Ornano lui offrit d'apporter à ses pieds la tête de ce sujet rebelle (*Journ. d'Henri III*, II, 96). Après l'assassinat du duc de Guise, il fut envoyé dans le Dauphiné, pour calmer les esprits disposés à la révolte; et, le bruit s'étant répandu qu'il avait été arrêté à Grenoble, les Ligueurs en firent des réjouissances publiques. Ornano avait succédé à son père dans le grade de colonel-général des Corses au service de France; et il fut l'un des premiers à se ranger sous les drapeaux d'Henri IV. Ses efforts, combinés avec ceux de Lesdiguières et du connétable de Montmorenci, soumirent à l'autorité royale Lyon, Grenoble et Valence. Il fut envoyé contre le duc

d'Espernon, qui voulait se mêler dans le gouvernement de Provence, donné par Henri IV au jeune Guise, et il aida à éloigner ce prince (*V. d'ESPERNON*). Ces services furent récompensés par le grade de lieutenant-général en Dauphiné, et, bientôt après, par le bâton de maréchal de France. D'Ornano fut promu en 1603 au rang de lieutenant-général de Guienne. Ce fut en cette année qu'il assista, en 1603, à la session où le parlement de Bordeaux prononça un arrêt contre le cardinal de Sion qui avait mis son diocèse en interdit. D'Ornano, admis à l'intimité de Henri IV, lui disait franchement la vérité sur les personnes et les choses, et était certain qu'il était de ne pas lui mentir. Il ne pouvait souffrir la lieue, la chaire; et il gourmandait le bon roi, sur sa répugnance à primer les prédicateurs empoisonnés qui remuaient le levain des troubles civils. Avant l'opération de la pierre, il alla, quelques jours auparavant, voir le roi pour dire le dernier adieu. « Le roi » fut gracieusement, et parla » temps d'affaires avec lui, » le quel on remarqua que les » coulaient le long du visage » et, lorsqu'Ornano prit congé » bon prince avait le cœur si » qu'il ne put lui parler (» de *Henri IV*, tome IV, 5). Ornano, comme il l'avait prévu, mourut dans l'opération, le 21 mai 1610, à l'âge de soixante-deux ans. Ses restes furent transportés à Paris, et inhumés dans l'église religieuse de la Merci, où l'on a naguère son tombeau en l'honneur de Henri IV, qui appréciait le désintéressement et la brusque franchise.

al d'Ornano. Il s'amusa beaucoup d'une scène entre le guerrier et l'irritable et hautain Sully, allèrent en venir aux mains. Le roi occupa de les réconcilier; et rochés par un caractère analo- ils restèrent constamment amis. y. l'*Histoire des Corses fran-* par le chevalier de L'Hermi- Une lettre du 19 juin 1601, écrite par Sully, nous apprend enri IV n'eut pas toujours à se de la vivacité inconsidérée lonée, et qu'il se repentit un mo- de l'avoir élevé si haut.

F—T et W—s.

ORNANO (JEAN-BAPTISTE D'), fils du précédent, né à Sisteron, 1581, avait à peine quatorze ans, que déjà il commandait une pagnie de cheveau-légers au siège de La Fère. Nommé colonel-général des Corses, à la place de son père, il se signala dans la guerre de 1602, à l'attaque du fort Sainte-herme, et maintint la Guienne et Languedoc sous l'obéissance de Louis XIII. Ce prince lui donna l'entretien-général de Normandie et les gouvernements particuliers de Quillebeuf, de Pont-de-l'Ar-et du Pont-Saint-Espirit, en échange de celui du Château-Trompette. ornano déplaça à la cour, lorsque le maréchal d'Ancre y exerçait sa visible influence; mais la faveur de la comtesse de Luyne, son parent, se réfléchit sur lui. Louis XIII, roquant à Chartres, le premier ore 1619, lui confia les fonctions de gouverneur de Gaston d'Or- is, son frère, devenues vacantes la mort du comte du Lude. Le zel d'Ornano, doué d'un extérieur avantageux et d'une imagination active, était fait pour les suc- qui tiennent à l'intrigue: l'épo-

que était favorable au développement des dispositions de ce genre; combien pourtant n'y avait-il pas à risquer dans l'entreprise de diriger un prince remuant, mais qui ne pouvait obéir long-temps aux impressions qu'il avait reçues, et qui les oubliait ou s'y dérobaient par une foiblesse qu'il ne pouvait vaincre! D'Ornano, avec une sévérité habilement tempérée, prit un ascendant rapide sur l'esprit de son élève; et il s'en promit un résultat brillant pour lui-même, en suggérant à Gaston le désir d'être admis au conseil du roi. Le prince avait à peine seize ans; et il insista pour obtenir cette haute participation aux affaires, d'autant plus qu'on lui présentait que sa demande acquerrait un nouveau poids par la considération de la stérilité de la reine. Le marquis de La Viéville, qui dirigeait alors Louis XIII, n'eut pas de peine à desservir d'Ornano, et à le faire enfermer à la Bastille, puis transférer au château de Caen. Mais bientôt La Viéville lui-même, par une vicissitude de cour, perdit sa liberté: le duc d'Orléans réclama son gouverneur avec une chaleur qui ne fut pas infructueuse. Il le nomma premier gentilhomme de sa chambre, et surintendant-général de sa maison: la reconnaissance euhardit d'Ornano; le prince demanda pour son fidèle conseiller le brevet de maréchal de France, et d'Ornano le reçut le 7 avril 1626. Ces honneurs couvraient les préparatifs de sa perte. Richelieu, qui n'avait pu le gagner, lui imputa la résistance de Gaston au mariage que lui proposait la cour: il accusa encore d'Ornano d'avoir déterminé le frère du roi à contracter avec une princesse étrangère une union qui le rendrait indépen-

dant. Le 4 mai, Louis XIII donna l'ordre d'arrêter une seconde fois le nouveau maréchal, qui se trouvait impliqué dans la conspiration de Chalais (V. TALLEYRAND). De Fontainebleau on le conduisit au château de Vincennes, où il mourut le 2 sept. 1626. On eut de graves soupçons qu'il avait été empoisonné. Le duc d'Orléans ne parut point affecté de cette mort: il avait fait ses preuves d'indifférence, en abandonnant Chalais aux ressentiments de ses ennemis. Le maréchal d'Ornano, qu'Arnauld d'Andilly a loué dans ses Mémoires, n'eut point de postérité. Ses restes furent rendus à son épouse, qui lui fit ériger un magnifique tombeau dans l'église d'Aubenas. On peut consulter, outre les Mémoires du temps, la *Vie du maréchal d'Ornano*, par Carrant, secrétaire des commandements de Gaston, imprimée d'après les mss. de la bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, dans le *Conservateur*, août et septembre 1760. C'est une apologie; mais elle est écrite avec beaucoup de simplicité et de bonne foi. Quoiqu'Alfonse d'Ornano eût laissé trois autres fils, attachés, sous différents titres, au service de Gaston, sa famille s'éteignit en France, en 1674. Une autre branche s'est continuée en Corse. On retrouve un Luc d'Ornano parmi les chefs de cette île qui combattirent les derniers pour l'aventurier Théodore (V. NEUBOF), et un général d'Ornano, qui a porté les armes avec distinction au service de France, dans les guerres d'Espagne et de Russie, et commandé les dragons de la garde impériale. (Voy. la *Biogr. des hommes vivants*.) F—T.

ORNEVAL (D'), né à Paris à la fin du dix-septième siècle, fut un auteur dramatique ingénieux et très-fécond;

mais il n'a travaillé que pour les trétes de la Foire. Sa première intitulée, *Arlequin gentilhomme malgré lui*, en trois actes, n'a été imprimée. Le manuscrit, qui se trouvait à Pont-de-Vesle, est aujourd'hui dans la bibliothèque de M. de Leinnee. Le nombre des pièces posées par d'Orneval seul est petit; mais il en a donné beaucoup en société avec Lesage, Fus Lafont, Piron, Autreau. La que Desboulmiers en offre, 432, du tome second de son *toire du théâtre de l'Opéra-que*, s'élève au-delà de soixante peut aussi consulter les *Mén pour servir à l'histoire des spectacles de la Foire* (par les frères fait), tome II, pages 300, 319. D'Orneval a été, avec La l'éditeur du *Théâtre de la F* 1721-1737, 9 vol. in-12 (V. SAGE, XXIV, 262, et CARRANT VII, 176). Les dernières pièces de D'Orneval sont de 1732. Cepe il n'est mort qu'en 1766, et s'cur que l'almanach des *Spec de Paris*, pour l'année 176 met encore au nombre des a vivants. D'Orneval est mort pa et cela n'est pas étonnant. Da jeunesse il était auteur; et da vieillesse, il s'occupa de la philosophie. A. B—

OROBIO (ISAAC DE CASTRO) fameux écrivain juif, naquit au commencement du dix-septième s en Portugal, suivant Rodrigu Castro, (*Escritores Rabinos ñoles*); en Espagne, suivant bé de Rossi (*Dizionario storico gli autori ebrei*). Ses parents professaient extérieurement la gion catholique, lui imposèrent nom de Balthazar. Il fit ses études Salamanque avec tant de distinc

vérita d'occuper une chaire de philosophie dans la célèbre université de cette ville. Il cultiva depuis la médecine, et en donna des leçons publiques. Ayant eu l'indiscrétion de révéler son attachement intérieur au jacobinisme, il fut jeté dans les cachots de l'inquisition, d'où il ne sortit qu'au bout de trois ans. Après sa libération, il passa en France, où il resta quelque temps à Toulouse, où il enseigna la médecine. Ne pouvant plus se contraindre sur ses devoirs religieux, il se rendit à Amsterdam, et y abjura solennellement la foi catholique. Il reçut la permission de changer son nom de Jacobin en celui d'Isaac, et publia publiquement la loi de Moïse. Il consacra la médecine le reste de sa vie, et mourut en 1687. Nous avons de lui : I. *Trois écrits latins*, publiés par Philippe de Limborch, son livre intitulé : *De Veritate religionis christianæ amica collatio cum rudibus Judæis*, Gouda, 1687, in-8°. Orobio expose les arguments les plus spécieux que les Juifs ont coutume d'opposer à la divinité de la religion chrétienne ; et il les manie avec beaucoup d'adresse et de subtilité. C'est évidemment qu'en porte Limborch dans sa préface. II. *Cerati philosophicum propugnaculum diviniæ ac naturalis ad-Joannem Bredenburghii et Spinozæ sententiarum*, Amsterdam, 1681, in-12, et 1730, in-12 ; à la fin Critique des erreurs de Beza sur Spinoza, par Lenglet du Fresnoy, séparément, en latin et en français. Cet ouvrage est regardé comme un des plus forts contre le système de Spinoza. III. *Preventiones contra la vana idolatriam de las gentes*. Ce traité, dans

lequel Orobio s'attache à prouver que Dieu, dans les livres de la loi, a prévenu les Israélites de tous les sophismes inventés par la gentilité, afin de les prémunir contre la séduction, est conservé manuscrit dans la bibliothèque des Pères de la Merci à Madrid. IV. *Respuesta à un escrito que presentò un predicante francés à el author contra la observancia de la divina Ley de Moseh*. Ms. dans la même bibliothèque des Pères de la Merci. V. *Epistola inectiva contra Prado, un philosopho medico que dudava, o no creya la verdad de la Divina Escritura*. Ces trois ouvrages inédits ne forment qu'un seul volume in-fol. Voyez Joseph Rodriguez de Castro, *Biblioteca española*, Madrid, 1781, tome 1. VI. *Israël vengé*, Londres, 1770, in-12. De Rossi, dont l'article manque d'ailleurs de précision et d'exactitude, pense que ce livre, que Rodrigue de Castro ne cite même pas, n'est qu'une compilation des principales objections d'Orobio contre la religion chrétienne, mises en français par Henriquez, et non pas la traduction d'un ouvrage particulier de cet écrivain. Nous sommes portés à croire que l'*Israël vengé* n'est autre chose que la traduction des deux opuscules que l'abbé de Rossi a désignés, nos. 4 et 5, sous le titre d'*Explications du chap. 53 d'Isaïe, et des 70 semaines de Daniel*, sans les avoir vus, composés en espagnol, et même imprimés dans cette langue, suivant le témoignage d'un savant ecclésiastique. La matière en est la même. L'auteur de cet article a réfuté, dans plusieurs de ses discours imprimés, quelques-unes des difficultés d'Orobio sur l'accomplissement des prophéties dans la per-

sonne et à l'époque de Jésus, fils de Marie; et il a consigné dans des discours inédits, la réponse au reste des déclamations, de ce violent ennemi du christianisme. Outre les ouvrages déjà cités au sujet d'Orobio, voyez la *Biblioth. hebr.* de Wolf, et la *Bibliothèque judaïque antichrétienne*, de Rossi. L—B—E.

ORODES, ou mieux **ORORODES**, roi des Parthes, s'assura, par le meurtre de son frère Mithridate, la possession d'un trône qu'il avait déjà payé d'un parricide (V. *MITHRIDATE III*, XXIX, 181). Cependant Crassus, élu consul pour la seconde fois, se disposait à faire la guerre aux Parthes: Orodès, informé de son dessein, prépara, de son côté, une vigoureuse résistance. Ayant divisé son armée en deux corps, il envoya Surena, son lieutenant, au-devant de Crassus, et pénétra lui-même dans l'Arménie, dont le roi était allié des Romains. Surena, qui joignait beaucoup d'habileté à une grande valeur, attira les Romains dans des pièges, les vainquit, et tua Crassus (V. *CRASSUS*, X, 195). Orodès était à table chez le roi d'Arménie, avec lequel il venait de conclure un traité d'alliance, lorsqu'on lui apporta la tête du général romain; et on dit qu'il lui fit couler de l'or dans la bouche, en le raillant de son avarice. Jaloux de la gloire que Surena s'était acquise par ses victoires sur les Romains, Orodès le fit mourir bientôt après, et se priva ainsi du plus ferme appui de son trône. L'an 52 avant J.-C., Pacorus, fils d'Orodès, pénétra dans la Syrie, et vint assiéger Antioche; mais Cassius, qui défendait cette place, le repoussa avec perte, et, s'étant mis à sa poursuite, remporta sur lui différents avantages.

Les guerres civiles qu'occasionnèrent l'insubordination de César et d'Antoine, laissèrent respirer les Parthes pendant quelques années. Enfin, l'un des lieutenants d'Antoine, l'archarque Artaban, vainquit Artaban, l'un des lieutenants d'Antoine, et lava la tache que la défaite de son père avait imprimée au nom des Parthes. Il remporta sur les Parthes (avant J.-C.), une victoire si brillante, que les Parthes se retirèrent près de l'Euphrate. Pacorus fut tué par un percé de coups sur le champ de bataille; et Orodès fut si affligé par la mort d'un prince recommandable par les plus brillantes qualités, que l'on crut qu'il en perdrait son sens. Déjà vieux et malade, il abdiqua; mais il était empressé pour désigner son successeur, et avait trente enfants qu'il avait de différentes femmes. Il choisit Phraates l'aîné, et le plus vicieux de tous. Celui-ci, pour s'assurer la possession paisible du trône, fit massacrer ses frères; et, craignant les représailles d'Orodès, il tenta de l'empoisonner en lui faisant avaler de l'aconit, un poison ayant guéri Orodès d'une hydropisie, Phraates le fit mourir, l'an 37 avant J.-C. Tel fut le sort d'un prince ambitieux et cruel, mais qui avait quelques-unes des qualités qui font les grands rois. On a des médailles d'Orodès. Voyez *Imperium Arsacidarum* dans l'*Iconographie grecque* de V. Chauvigné lui a consacré dans le Dictionnaire un article assez étendu. W

OROLOGGI. V. *DONDIS*.

ORONCE FINÉ. V. *FIMON*.

OROSE (PAUL), historien, qui vivait au commencement du quatrième siècle. Suivant l'opinion la plus généralement adoptée, il est né à Tarragone, ville célèbre de Catalogne; mais le marquis de Noya a cherché à établir, dans un

qu'Orose était de Brague, togal (1). Il se destina de jeune à l'état ecclésiastique; sans pouvoir combattre avec les erreurs qui commencent à se répandre en Espagne, il fut, en 414, aux lumières de saint Augustin, et lui remit un écrit sur l'exposé des principes des Manichéens et des Origénistes, imités dans les *Oeuvres* du saint. Orose, accueilli par l'évêque de Hippone, demeura un an auprès de lui, et fit, sous sa direction, de grands progrès dans les sciences. Ce fut par son conseil, qu'il fit le voyage de la Palestine, pour consulter saint Jérôme sur l'origine de l'âme. Caché à Jérusalem, près du grand maître, il ne s'attendait nullement d'être invité d'assister au synode convoqué à Jérusalem, au sujet de Pelage. Il crut devoir y aller, et obtint que Pelage et ses sectaires seraient tenus de garder le silence jusqu'au retour des députés qu'on enverrait à Rome solliciter la décision du souverain pontife. Orose, par son zèle, en fut le partisan secret de Pelage, pour éviter le scandale de son zèle, en l'accusant de blasphème. Ce fut à cette occasion que celui-ci composa l'écrit intitulé : *Apologeticus de arbitrii libertate*, ou, après s'être justifié du reproche que lui adressait l'évêque de Jérusalem, il démontre toutes les fautes et les conséquences de la doctrine pélagienne. Orose retourna, en 429, près de saint Augustin, et y

travailla, par son avis, à un ouvrage destiné à répondre aux plaintes des païens, qui accusaient le christianisme d'être la cause de tous les malheurs dont l'empire était affligé. Il n'eut pas de peine à prouver, par des faits, qu'à toutes les époques, depuis l'origine du monde, les hommes ont été exposés aux mêmes fléaux et aux mêmes accidents. On croit qu'Orose avait donné à cette compilation le titre : *De miseria hominum*; titre qui conviendrait à l'histoire en général (1). L'*Histoire* de P. Orose finit à l'année 316: elle a été imprimée, pour la première fois, à Augsbourg, par Jean Schusler, 1471, in-fol. Cette édition, faite d'après de bons manuscrits, est très-rare et très-recherchée. Celle de Vincence, 1475, in-fol., tient aussi un rang distingué parmi les curiosités typographiques: il en existe des exemplaires avec quelques différences dans la souscription (Voy. le *Manuel du libr.*, par M. Brunet). Cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois dans le quinzième siècle, le seizième et le dix-septième (Voy. la *Bibl. latina* de J. Alb. Fabricius); mais la meilleure édition et la plus commode est celle que Sigeb. Havercamp a publiée avec des notes, sous ce titre: *Adversus paganos historiarum libri XII*, Leyde, 1738 ou 1767, in-4°. C'est la même édition, dont on a renouvelé le frontispice (2). L'*Histoire* d'O-

(1) Les savants ont beaucoup discuté sur le véritable titre de cet ouvrage, dont les manuscrits portent *HORMISTA*, *ORHISTA*, *DE ORHISTA*, etc. (Chr. Aug. Heumann croit qu'il faut lire *HORMISTAS*, et que c'est un des noms de l'auteur. Voy. *Programma quo Paulo Orosio nomen tertium Hormista restituitur*, Göttingue, 1732, in-8°, et la *Dissertationum*, du même Heumann, dans les *Acta eruditiorum*, Suppl. tom. X, 263 68.

(2) Au commencement du dix-huitième siècle, Gerard de Mevricht, à Brême, et Jean Leclerc, à Amsterdam, ont annoncé de nouvelles éditions qui n'ont point paru (V. l'hon. NEWTON).

édition du marquis de Munderjor a été faite par son fils le comte de Munderjor et son fils, le comte de Munderjor, à Paris, 1777, in-fol. de 361 pag. On trouve dans ce livre dans les *Mém. de Trévoux* 1768, pag. 408-411.

rose a été traduite dans presque toutes les langues modernes. La traduction française, Paris, Verard, 1491, in-fol., que Mercier, abbé de Saint-Léger, attribue à Claude de Seissel, est assez recherchée : il existe de cette édition un exemplaire sur vélin à la bibliothèque du Roi. Nous ne mentionnerons pas les traductions en d'autres langues; cependant nous ne pouvons passer sous silence la version anglo-saxonne, faite par le roi Alfred, à la fin du neuvième siècle, et dont la première édition complète parut, avec une version anglaise d'après le saxon, par les soins de Barrington, sous ce titre: *The anglo-saxon version from the historian Orosius by Aelfred the Great, etc.*, Londres, 1773, in-8°. (V. ELSTON et OTHER.) Orose, peu instruit dans la littérature grecque, manquait absolument de critique; et son ouvrage ne doit être consulté qu'avec défiance, parce qu'il renferme une foule de faits qui n'ont d'autre fondement que des traditions populaires. Dav. Moller a publié une Dissertation, *De Orosio*, Altdorf, 1689, qui n'est point exempte d'erreurs. Fabricius en a relevé quelques-unes dans l'ouvrage déjà cité. On peut consulter aussi l'*Histoire des auteurs ecclésiastiques*, par D. Ceillier. W—s.

ORPHEE, poète célèbre, et l'un des plus anciens sages dont le nom soit parvenu jusqu'à nous, n'est, aux yeux de la plupart des lecteurs, qu'un personnage allégorique et un être imaginaire. Cette opinion prend sa source dans un passage d'Aristote (1), qui serait décisif en effet, si la dénegation d'un grand homme

pouvait l'emporter sur une traétablie depuis plus de huit siècles et sur une foule de témoignages contestables. Il a existé plusieurs Orphées : Suidas en compte cinq, dont il rapporte différentes particularités; et il est assez probable qu'on a mis sur le compte plus célèbre ce qui appartenait aux autres. Le peu de détails qu'on a sur la vie d'Orphée, a dû s'altérer nécessairement en passant de bouche en bouche; et les poètes, en peignant un nouveau charme aux croyances populaires, n'ont pas contribué à l'éclaircir. Cependant il est assez facile de démêler dans leurs récits qui appartient à l'histoire, qui doit être relégué dans le domaine de la fiction. Orphée était né en Thrace, près d'un siècle avant le siège de Troie; cinq ou six siècles avant qu'il y eût des peuplades se disputant l'honneur de lui avoir donné le jour : il eut pour père OEagre, l'un des rois du pays; et comme le nom même n'était point connu des Grecs, ils ont supposé que c'était Calliope, la Muse de l'harmonie. Le Linus lui apprit à jouer de la cithare ou de la lyre (1); mais il surpassa bientôt son maître. Les merveilles qu'on raconte du talent d'Orphée sont que l'image allégorique de la musique et de la sagesse sur les hommes. Il faisait passer l'expédition si fameuse des Argonautes; et il charma, par ses chants, l'ennui des navigateurs. Il vint aussi en Égypte, s'y fit initier dans les mystères sacrés, et, par ses entretiens avec les prêtres, chargé alors du dépôt des sciences, il

(1) Ce passage ne se trouve pas dans les ouvrages d'Aristote, que nous avons conservés, mais il est rapporté par Cicéron, dans son traité de la *Nature des dieux*, liv. 1^{er}, ch. 38.

(1) Ces deux instruments n'étaient pas les mêmes, quoiqu'on les confonde ordinairement. Voy. manuscrits de Burette, sur l'*Harmonie des anciens*, le Recueil de l'acad. des inscript., IV, 125.

connaissances, dont il fit part à Thraces, en s'accommodant parfois à leurs préjugés. Il sut parler à ses compatriotes qu'il avait ouvert le secret d'expié les crimes, de guérir les malades, d'apaiser les dieux irrités; et il se rendit très-recommandable. A l'imitation des mystères d'Isis et d'Osiris, il institua ceux de Bacchus et de l'Éléusine, qui, de son nom, furent appelés *Orphiques*. Les initiés vivaient sur de hautes montagnes et dans des forêts, où tous les peuples de l'antiquité ont placé leurs rituels. C'est là qu'Orphée, la main à la main, leur répétait ses leçons, qui étaient recueillies avec un respect religieux, et qui, par le charme inconnu des vers, se gravèrent pour jamais dans la mémoire des auditeurs. A l'exemple des augures du paganisme, il laissait vaguer le culte des êtres sensibles, et leur permettait de divinités objets de leur crainte et de leur affection; mais il révélait à ses disciples le dogme d'un Dieu créateur, qui conserve l'univers et l'a voir tiré du néant; et en leur montrant les secrets d'une vie future, il effrayait le vice par les peines du trépas, et il consolait la vertu par la promesse d'une récompense proportionnée à leurs efforts. Il leur apprit à détester le meurtre, crime si commun chez des peuples presque barbares; et il les détourna de se nourrir de la chair des animaux: c'est ce qu'il parvint à polir leurs mœurs; et c'est l'origine de la fable d'Orphée apprivoisant les tigres et les lions et les féroces. Orphée était depuis le époux d'Eurydice, qu'il aimait tendresse. Cette belle, en jouant avec ses compagnes, fut mordue au cou par un serpent caché sous les

fleurs. (Ce trait a été le sujet d'un des paysages les plus poétiques et les plus pittoresques du Poussin.) En vain Orphée employa le suc bienfaisant des plantes pour détruire l'effet du poison: Eurydice mourut; et son époux inconsolable la suivit, dit-on, aux enfers, et tenta d'adoucir par ses chants l'inflexible Pluton. C'est le sujet d'un épisode du 4^e. livre des *Georgiques*, dans lequel Virgile s'est surpassé lui-même, et que savent par cœur tous les amateurs de la poésie antique. Plusieurs savants ont cherché ce qui avait pu donner lieu au bruit de la descente d'Orphée aux enfers. On a supposé, qu'après la mort de son épouse, il s'était rendu dans un lieu de la Thesprotie, nommé *Aornos*, où existait un oracle fameux par le pouvoir qu'on lui supposait d'évoquer les morts; qu'Orphée y revit, en effet, sa chère Eurydice, et se flatta qu'elle le suivrait; mais qu'il se retourna, et que l'ombre s'évanouit à l'instant (1). D'autres pensent qu'il se tint caché quelque temps pour dérober à tous les yeux sa juste douleur, et que ses disciples furent les premiers à répandre le bruit de sa descente aux enfers, pour augmenter le crédit de leur maître. Orphée survécut long-temps à Eurydice: il habita tour-à-tour l'Olympe, l'Hélicon et le Rhodope, continuant d'instruire, par ses leçons et par ses exemples, la foule empressée à suivre ses pas. Ovide a consacré en entier le 2^e. livre des *Métamorphoses* à raconter les prodiges qu'Orphée ne cessait d'opérer par les sons de sa lyre. On varie sur le genre de

(1) Voy. le *Dialogue sur la musique*, traduit de Plutarque, par Burette, Recueil de l'acad., tom. X, pag. 34, et dans les éditions modernes du Plutarque d'Amiot.

mort de ce personnage. Quelques-uns disent que le ciel le frappa de la foudre, pour le punir d'avoir révélé aux profanes les mystères les plus sacrés. Les deux grands poètes à qui nous devons le plus de détails sur Orphée, ont adopté une autre tradition. Virgile dit que les femmes de Thrace, ayant inutilement essayé de le consoler de la mort d'Eurydice, résolurent de se venger de ses mépris, et qu'à la faveur de la nuit et de la célébration des mystères de Bacchus, elles pénétrèrent dans son asile, et le mirent en pièces. Ovide, en adoptant le même récit, indique une autre cause à la fureur des Thraciennes (1). Les membres épars d'Orphée furent recueillis et déposés dans un tombeau qu'on voyait près de Libethre, au pied du mont Olympe. Ce monument, qui consistait en une colonne surmontée d'une urne cinéraire, ayant été renversé par une inondation subite, dont Pausanias nous a transmis les détails, fut transporté près de Dion, où il subsista plusieurs siècles. De tous les disciples d'Orphée, le plus célèbre est Musée, que quelques-uns ont cru être son fils; il marcha sur ses traces, et fit servir, comme lui, la poésie au développement des idées morales (V. MUSÉE). Les Grecs reconnaissants attribuèrent à Orphée des découvertes dans presque toutes les sciences: ce fut lui, dit-on, qui enseigna le premier à observer le cours des astres et à en tirer des inductions utiles à l'agriculture et à la navigation (2); il perfectionna la poésie, et inventa le vers hexamètre, consacré depuis

au genre héroïque; il ajouta trois cordes à la lyre, ce qui était le nombre à sept (3); il cultiva les plantes et leurs propriétés médicales, etc. Orphée n'avait écrit aucun ouvrage; ses *Hymnes*, qui fermaient toute sa doctrine, écrites parmi ses disciples, s'altèrent insensiblement, et l'on y en substitua d'autres, que l'on continua de nommer du nom d'Orphée. Ces nouveaux hymnes présentent un mélange d'idées théologiques des Grecs, Juifs, et même des Chrétiens, langage qui révèle l'époque où elles ont été composées: les hymnes d'Orphée étaient chantées dans les cérémonies religieuses; Pausanias apprend que de son temps on préférait à celles d'Homère. Les autres ouvrages qui nous restent du nom d'Orphée, sont également d'écrivains très-postérieurs; il a donné les noms des auteurs à qui les attribuait. Ils ont été publiés la première fois, à Florence, en 1479. Cette rarissime édition, très-recherchée, quoique faite sur un manuscrit peu correct: elle contient le poème des *Argonautes*, donne à Onésicrite; des *Hymnes*, mais elle ne renferme pas les fragments du poème sur les *vertus*. *Pierres*, que l'éditeur a remplacés par des hymnes de Proclus (V. PROCLUS). La même édition a servi de base à celle de Venise, Aldé, in-8°. Les poésies d'Orphée suivent à la suite du poème de *Néarque et Léandre*; et les fragments du poème des *Pierres* y paraissent pour la première fois. Il en existe une seconde édition chez les auteurs dans un Recueil d'opuscules

(1) Voy. le *Mémoire sur la vie Orphique*, par Fraguier, Recueil de l'Acad., V, 117-22.

(2) On a prétendu qu'Orphée avait le premier enseigné que la lune et les autres planètes sont habitées.

(3) Cependant la lyre qu'on voit entre les mains d'Orphée, dans les monuments, n'a que quatre cordes.

Etienne les inséra, en 1566, *Poëta græci principes*, avec des grammaticales. L'édition par Andr. Chr. Eschenbach,érieure à toutes celles qui précède. Utrecht, 1689, petit avec une bonne préface, les Estienne, de nouvelles re et une explication latine lit cette édition succéda celle berger. Leipzig, 1764, immentée des notes et d'un in de J. Math. Gesner; elle est mée : mais la plus complète que M. Godefr. Hermann a , sous le titre d'*Orphica*, , 1805, in 8°. Les ouvrages à Orphée ont été traduits en is 1519, par Crivello, poète , et en 1555, par Perdrier, ur parisien, qui est tout - à - ~~manu~~. Le poëme des *Argo* i été publié séparément avec n de Crivello, Bâle, Cra- 1523, in-4°, rare; et par Lucider, Iéna, 1803, in-8°, très - estimée. Les *Hymnes* re et d'Anphron ont été réu- aris. 1615, in-4°, avec une on latine de Jos. Scaliger et L. Morrl. Enfin les curieux bent une édition du poëme res, avec les Notes de Th. et, etc., Londres, 1781, in- re les ouvrages déjà cités, on usultier sur Orphée, l'*Epige*- schenbach : F. ESCHENBACH, 1760; l'*Histoire critique de asopie*, par Brucker, qui a blé, dans le tome 1er., chap. *desopidæ Græcor. fabulosæ*, sous les plus étendues et les mpletes qu'il soit possible sur mages et la doctrine d'Or- — l'*Histoire des Celtes* de ur. livre IV, ch. 7), et en- biol. grecque de Fabricius. De

Lisle de Sales a publié, en 1808, sous le titre d'*Orphée*, un Mémoire qu'il avait lu à l'Institut; c'était un cadre assez heureux, qui reste en- core à remplir. W—s.

ORRENTE (PEDRO), peintre d'histoire et de genre, naquit à Monte-Alegre, dans le royaume de Murcie, vers le milieu du seizième siècle. Ses premiers ouvrages fe- raient présumer qu'il reçut les prin- cipes de son art du Greco: quoi qu'il en soit, le Bassan jouissait, à cette époque, d'une grande réputation en Espagne. La vue de ses ouvrages inspira au jeune Orrente le desir de l'imiter, et il y réussit. La première production qui le fit connaître, fut un tableau de la *Vie de Saint Ildc- fonce*, qu'il peignit en 1611, dans la cathédrale de Tolède, et que Jean- Baptiste Mayno, à qui on l'avait de- mandé, n'avait pu exécuter. On y ad- mire un style énergique et une touche pleine de franchise et de facilité. De retour à Murcie, il fut chargé de beaucoup d'ouvrages, parmi lesquels huit sujets, tirés de la Genèse, ont ac- quis une grande célébrité, et font par- tie du majorat de la maison des vicom- tes de Huertas. De Murcie, Orrente se rendit à Valence, où il s'attira tous les suffrages par un *Saint-Sé- bastien*, qu'il peignit, en 1616, pour la cathédrale. Ce magnifique ta- bleau peut être regardé comme une de ses plus belles productions. L'au- teur fut appelé à Madrid; et les ta- bleaux qu'il fit pour le palais du Reti- ro, lui méritèrent les faveurs de la cour. Mais son caractère ne lui per- mettait pas de rester long temps dans le même endroit. Il parcourut toute l'Espagne, laissant dans chaque ville des preuves de son habileté, par- ticulièrement à Séville, où il se lia avec Pacheco, qui faisait le plus

grand cas de ses talents. Quoique ses imaginations soient remplies de caprices, et qu'il s'abandonne sans frein à toute la fougue de son génie, il s'écarte rarement des règles du dessin : il connaissait toutes les ressources du clair-obscur, et il a su en tirer un parti si avantageux, que ses tableaux ressemblent beaucoup aux productions de l'école vénitienne. Il avait un talent particulier pour imiter toutes les espèces d'animaux ; aussi peignait-il de préférence des tableaux de fermes, ou des sujets tirés de l'histoire des patriarches. Tolède, Murcie, Valence, Cuenca, Madrid, Cordoue, Séville, possèdent un grand nombre de ses productions. Le musée du Louvre avait deux tableaux de ce maître, représentant, l'un la *Famille de Jacob*, l'autre, *des Bergers et des Moutons*. Ils ont été rendus en 1815. Orrente mourut en 1644, à Tolède, où se trouvent ses principaux tableaux, entre autres, dans la cathédrale, celui de *Sainte Léocadie*, patronne de Tolède, représentée sortant du tombeau. On compte, parmi ses élèves, Paul Pontons, Estève March, dit des Batailles, et Christophe Garcia Salmeron.

P—s.

ORRERY, comte de Cork. V. BOYLE.

ORSANNE (L'abbé d'). V. DORSANNE.

ORSATO (SERTORIO), en latin *Ursatus*, littérateur et antiquaire, né à Padoue, en 1617, d'une famille patricienne, fit ses études avec un succès remarquable, et reçut, à l'âge de dix-sept ans, le laurier doctoral, en terminant ses cours de philosophie. Il contracta, peu de temps après, une union qui ne ralentit point son ardeur pour acquérir de nouvelles connaissances. Il trouvait,

dans la culture des lettres, l'assésment agréable ; mais sa principale occupation était la recherche et l'examen des anciens numismes. L'espoir de découvrir des inscriptions échappées à l'ignorance des antiquaires, lui fit entreprendre plusieurs voyages ; le résultat fut avantageux aux progrès de l'archéologie. Le comte aimait aussi les sciences naturelles, et les cultivait avec succès, que les curateurs de l'université de Padoue lui offrirent en 1670, la chaire de physicienne par la mort du titulaire, quoiqu'il fût d'un semblant le rendre peu propre à l'apprentissage de l'enseignement et il la remplit de manière à confirmer la haute idée qu'on avait de ses talents. Il s'occupait alors de l'histoire de sa ville natale, dont il avait terminé la première partie, dont il offrit la dédicace au sénat de Venise, quand il fut atteint d'une rétention d'urine, le 1678, à l'âge de 61 ans. Il avait été décoré du titre de chevalier de Saint-Marc ; il était membre de l'académie des *Ricovrat* ; quelques *Discours* en latin et italien, des *Notes* sur l'épopée héroïque-comique de Chénier (Voy. ce nom), et quelques cueils de vers dont on trouve des titres dans l'*Histoire du doge de Padoue*, et dans les *Mémoires de Nicéron*, tome XIII, Orsato : I. *Sertum philosophi variis scientiæ naturalis consortum*, Padoue, 1635. C'est la dissertation qu'il présenta pour son admission au docteur *Monumenta Patavina, c. digesta, explicata, suisque bus expressa*, ibid., 1652.

*Cronologia de gli reggimenti padova, da quando vi fu intro-
la pretura*, ibid., 1666, in-4°. *marmi eruditi, ovvero lettere
alcune antiche iscrizioni*,
1669, in-4°. Ce recueil d'ins-
criptions est très-estimé. Le P. Jean-
ne Orsato, religieux du Mont-
Cassin, petit-fils de l'auteur, en a
fait une nouvelle édition augmen-
tée, ibid., 1719, in-4°. Cette édi-
tion est ornée de la *Vie* d'Orsato,
J. Ant. Volpi. Maffei a critiqué
quelques-unes des explications
d'Orsato, dans le *Musæum Vero-*
nense; mais Dominique Polcastro a
la défense de l'ouvrage de son
aïeul, dans l'*Apologia in difesa
avv. Orsato*, Padoue, 1752,
p. V. *De notis Romanorum
numismaticis, in quo earum in-
terpretatio quotquot reperiri po-
tuit, editus cum observationi-*
bus Padoue, 1672, in-fol. Cet ou-
vrage, qui contient l'explication des
monnaies et sur les monuments des
Romains, fait un honneur infini à la
science et à la patience d'Orsato. Il
a été réimprimé dans le onzième
volume du *Thesaur. antiquit. Romanar.*
de Grævius; et Prideaux en a inséré
un abrégé à la suite des *Marmora
Verulanensia*. Jean-Étienne Bernard
a publié séparément un *Abrégé*,
Paris, Constelier, 1736,
p. VI *Istoria di Padova dalla
fazione di quella città sino l'an-*
no 1173, ibid., 1678, in-fol. —
Orsato (Jean-Baptiste), antiquaire
de la même famille, né à Padoue
en 1673, fut nommé, en 1703, pro-
fesseur de médecine à l'université de
Padoue; il partagea tout son
temps entre l'enseignement et la pra-
tique de son art, et fut enlevé par
mort prématurée, le 21 janvier

1720, à l'âge de 47 ans. On ne con-
naît de lui que quelques dissertations
imprimées dans les journaux : *Delle
antiche lucerne lettera all'Anton.
Valisnieri*, Venise, 1709, in-8°,
et dans le tome vi de la *Galleria di
Minerva*. L'auteur cherche à prou-
ver que les lampes sépulcrales des
anciens étaient phosphoriques, et
que par conséquent l'art de fabriquer
le phosphore leur était connu. —
De Strenis veterum Epistola, dans
le *Giornale de' letterati*, tome
xxxv. — *De Pateris antiquorum
dissertatio*. On trouvera l'éloge de
J.-B. Orsato dans le vol. du *Gior-
nale*, que l'on vient de citer. W—s.

ORSÉOLO (PIERRE 1^{er}.), doge
de Venise, avait dirigé la révolte des
Vénitiens, lorsque ce peuple secoua
le joug de Pierre Candiano IV, et
fut élu, le 12 août 976, pour lui
succéder. Il rebâtit le palais ducal
et le temple de Saint-Marc, qui
avaient été brûlés avec plus de trois
cents maisons dans la sédition pré-
cédente; et déjà il s'était concilié l'a-
mour et le respect de ses conci-
toyens, lorsque saint Romuald, fon-
dateur de l'ordre des Camaldules,
vint à Venise avec un abbé de Saint-
Michel en Gascogne. Leurs éloquen-
tes prédications inspirèrent à Pierre
Orséolo un si vif désir de retraite
qu'il s'enfuit du palais ducal, dans la
nuit du premier septembre 978,
sans avoir pris congé de sa femme
ni de ses enfants: il accompagna les
missionnaires dans le couvent de
Saint-Michel; il y revêtit l'habit de
moine, et y vécut encore dix-neuf
ans dans la pénitence. On a prétendu
qu'il mérita, par ses vertus, le don
des miracles; ce qu'il y a de sûr,
c'est qu'il fut révérend comme un saint
dans son couvent, et ensuite à Ve-
nise. Vital Candiano fut nommé do-

ge à sa place. — Pierre Orsèolo II, fils du précédent, succéda, en 991, à Tribuno Memmo, tandis que son père vivait encore dans le couvent où il s'était retiré. Son règne forme une époque mémorable dans l'histoire de Venise, par la soumission de la Dalmatie et de l'Istrie, qu'il accomplit (997), en profitant pour cela d'une ligue que les villes maritimes de ces deux provinces avaient faite avec les Vénitiens, pour se défendre contre les pirateries des Marentins. Pierre, que ses talents et ses vertus, autant que le rang qu'il occupait, rendaient recommandable à tous les souverains, eut pour parrain d'un de ses fils, Othon III, empereur d'Occident, et pour épouse de l'autre, la sœur de Romain Argyre, empereur d'Orient. Mais on a accusé la dernière d'avoir, par son luxe insensé, attiré la malédiction de Dieu sur sa famille. Saint Pierre Damien raconte d'elle avec horreur qu'au lieu de manger avec les doigts, elle employait de petites fourches⁽¹⁾ et des cuillers dorées, pour porter les aliments à sa bouche; qu'elle parfumait ses appartements avec des plantes aromatiques, et que, dédaignant de se baigner dans l'eau commune de Venise, elle n'employait pour cet usage que de l'eau de pluie qu'elle faisait recueillir par ses esclaves, avec des précautions inusitées : aussi regarde-t-il comme une juste punition du ciel, la peste dont elle mourut, ainsi que son mari, en 1005. Pierre Orsèolo II leur survécut; il mourut au mois de mars

(1) L'usage des cuillers, et surtout des fourchettes, ne s'introduisit dans le reste de l'Europe que long-temps après; et, en 1610, l'on regardait en Angleterre comme une des manies du voyageur Thomas Corvate, auteur des *Creditiers*, d'avoir apporté d'Italie l'usage d'un meuble aussi inutile qu'une fourchette (F. COMYATZ, X, 28).

1009. — Son fils Othon lui succéda, par un droit d'ailleurs comme héréditaire de sa famille avec des terres qu'il lui avait augmentées; mais il avait épousé la fille de saint Étienne, premièreur de la ville de Venise. Il se rendit odieux aux Vénitiens, sur lesquels il prétendait exercer un pouvoir despotique, et fut chassé dans une sédition et rappelé par une nouvelle sédition en 1024. Mais il fut déposé, en 1026, rasé et exilé à Constantinople. Après un bout de cinq ans, ses partisans y portèrent une victoire, et le barbare Barbolano, qu'on lui avait nommé pour successeur : ils le firent monter sur le trône; mais sa venue à Constantinople pour monter sur le trône, et son arrivée dans cette ville, Orsèolo venait d'y mourir.

ORSI (LELIO), peintre, né en 1511, à Reggio, en Italie. La plupart des historiens de l'art qu'il fut élève du Corrège. On ne prouve la vérité de cela que par ceux qui l'ont avoué; mais on peut dire que sur une belle œuvre, la fameuse *Nuit du Corrège*, il garde soigneusement à l'œuvre. Les autres ont prétendu qu'il fut élève de Michel-Ange, et que c'est Michel-Ange qui écrivit pour le conseil du dessin; mais ce se dénuée de fondement, car qu'il ne manquait pas que son dessin est étudié vigoureux. Il paraît qu'il eut un goût de dessin à Rome, des tableaux et des statues de Michel-Ange; ce qui ne peut pas indiquer la route qu'il prit. Sa manière de dessiner est de l'école lombarde; mais elle rend difficile à croire

du Corrège; car s'il l'eût été, premiers ouvrages du moins il en eût un caractère de force prononcé. Mais la partie dans laquelle il a porté la perfection a été pour mériter d'être comparé aux plus célèbres artistes, la science du clair-obscur et de l'assortement des couleurs : c'est l'art de savoir su donner à ses têtes de jeunesse et un caractère de douceur et d'amabilité. Il avait exécuté beaucoup et particulièrement à Novara, plusieurs belles fresques. On regrette la perte; les seules qui restent sont dues à la munificence de Modène, François III, qui fit transporter du château de Modène dans son palais de Modène. On ne lui a guère de tableaux d'école, mais les plus regardés du public. On en conserve un, représentant *Christ et Saint Sébastien au désert*. Ceux qui lui sont attribués, à Ancone et à Mantoue, ne sont rien d'authentique. Le musée de Modène possédait de ce maître une fresque représentant *Jésus-Christ en prière de la Vierge, de Saint Joseph, et d'un évêque dont on voit la crosse et la corde le salut à une ame en peine*. Ce tableau a été restauré en 1850. Orsi, exilé jeune de sa patrie, vint se fixer à Novellara: c'est là qu'il est également connu. On ne s'occupe guère de sa demeure; on va quelquefois à Reggio, pour voir ses ouvrages que pour ces lieux. C'est ce qui explique l'oubli où il a été laissé par Vasari, Lomazzo, Baldinucci, etc., qui n'ont pas célébré une foule de ses ouvrages qui n'avaient pas son talent. On l'a vengé de cet injustice en publiant une Notice très-détaillée

qu'il a donnée sur cet artiste. Orsi mourut à Novellara, en 1587. — Benedetto Orsi, élève de Balthasar Franceschini, et né à Pescia, en Toscane, s'est fait remarquer par un beau tableau de *Saint Jean l'Evangeliste*. Il avait peint, pour la société des Nobles, les *OEuvres de miséricorde*, que l'on montrait aux étrangers comme une des choses les plus remarquables de la ville de Pescia; mais cette société ayant été dissoute, les tableaux ont été dispersés. Les connaisseurs ont long-temps attribué au Volterrano une lunette qu'Orsi avait peinte dans l'église de Sainte-Marie del *Letto*, à Pistoie, et qui était regardée comme un des plus beaux ouvrages du premier de ces deux peintres; mais les documents les plus authentiques l'ont restituée à son véritable auteur. — Prosper Orsi, peintre romain, naquit vers le milieu du seizième siècle, et fut employé, jeune encore, dans tous les travaux que le pape Sixte-Quint fit exécuter à Rome. Il peignit à fresque, à la Scala Santa, le *Passage de la Mer-Rouge*, vaste composition, enrichie d'une multitude prodigieuse de figures : dans une autre pièce, il peignit *Isaac donnant sa bénédiction à Jacob*. Il orna de ses peintures plusieurs appartements du palais de Latran, ainsi que la bibliothèque du Vatican. Il fut long-temps lié d'une étroite amitié avec le Jusepin, dont il tâcha d'imiter la manière : mais son caractère inconstant lui fit rompre cette liaison; et entraîné par le Caravage, il devint un des adversaires les plus acharnés de son premier ami. Il avait soixante-quinze ans lorsqu'il mourut à Rome, vers l'an 1635. P—s.

ORSI (JOSEPH-AUGUSTIN), cardinal, né à Florence, le 9 mai 1692,

étudia sous les Jésuites, et entra, en 1708, dans l'ordre de Saint-Dominique, à Fiesole. Il enseigna la philosophie et la théologie au couvent de Saint-Marc, à Florence, et se fit de la réputation par ses leçons, ainsi que par quelques ouvrages de critique sur des matières de théologie. En 1732, le cardinal Neri Corsini, neveu de Clément XII, le fit venir à Rome, comme son *théologien*. Orsi se montra *zélé* pour la défense des *prérogatives* du Saint-Siège; il devint membre de plusieurs congrégations, théologien de Casanate, secrétaire de l'index, et maître du sacré palais, en 1749. Il fut compris dans la nombreuse promotion de cardinaux faite par Clément XIII, le 24 septembre 1759. Cette dignité ne changea rien à ses habitudes; il continua de vivre dans la retraite, et de se livrer à son goût pour le travail. Il mourut à Rome, le 13 juin 1761, assisté de son ami Bottari, qu'il chargea de mettre au jour le tome XXI de son *Histoire ecclésiastique*; et Bottari le publia en effet, en 1762, avec l'éloge de l'auteur. Le 1^{er}. volume de ce grand ouvrage avait paru en 1746. Orsi avait entrepris ce travail, comme il le dit lui-même, pour l'opposer à celui de Fleury, et pour répondre aux reproches, aux insinuations et aux traits plus ou moins directs, et quelquefois un peu malins, de l'historien français, contre les papes. Mais l'ouvrage italien est prolixe, et ne va, malgré le nombre des volumes, que jusqu'à l'année 600; il a été jugé diversement : les uns en ont loué le style, les principes et la critique; les autres n'y ont vu qu'une compilation faite aux dépens des savants qui avaient précédé. Orsi passait pour être ennemi des Jésuites; et ses liaisons confir-

maient ce soupçon. C'est ce feu le cardinal de la dirigé sa *Dissertation sur le clergé de France* Paris, 1821, in-8°. O Une *Dissertation*, pul contre le père Cattane sur l'usage matériel de Une *Dissertation lati Perpetue et Félicité*, ge; 1728. III. Une au tion théologique sur l Saint-Esprit dans le. Grecs, 1731. IV. Un sur le baptême au n Christ, 1733. V. L'Ap et de Ravestein, contr Baïanisme, du jésui 1734, 400 p. in-4°. VI le jugement irréfom dans la décision des c foi (en latin comme le 1739. VII. De la puis sur les conciles gén leurs canons, 1740, VIII. De l'insfaillibili rité du pontife romain conciles œcumenique. paraît être une traduct gé de l'ouvrage précéd latin), 1741. IX. L domaine et de la sou pontifes romains sur (aussi en italien), 1 publia, en 1767, un dinal Orsi, avec leq fort lié. L'Histoire d'Orsi a été continuée Ange Becchetti, auss né en 1743, évêque Pieve, en 1800, et n

(1) Charles-Ambroise Cattane novembre 1705, à Milan, ne pa discours ayant été publiés par son confrère, en 3 vol. in-8°, leçon sur le mensonge. Une let de Sales, qui contenait la même justification du sentiment de Ca

fit paraître, en 1778, le 1. de sa continuation de d'Orsi (1). P—c—r.

Il est le nom d'une des familles les plus puissantes de Rome, plus connue sous le nom des Ursins. La Orsini occupa, dès le onzième, un rang distingué dans la Rome romaine : ses vassaux et leurs-forts assuraient son pouvoir dans des provinces où les empereurs s'étendaient, et où celle des papes était mal établie. Cependant ce fut vers la fin du treizième, que les Orsini furent élevés sur leurs rivaux les Colonna, et de toute cette fière noblesse le cardinal Jean-Gaétan, de leur famille, parvint au pontificat, en 1277, sous le nom de Nicolas III. Ce pape romagne à gouverner à son tour introduisit trois Orsini dans le sacré collège; et il plaça une Orsini à la tête d'une faction puissante et dans l'Église et dans l'État. La rivalité des Orsini et des Colonna, commença, pendant le pontificat de Bouiface VIII, et elle acquit de nouvelles forces pendant le siècle où lorsque le Saint-Siège fut transféré à Avignon, les barons romains n'étant plus contenus par le pape, ne voulaient plus reconnaître d'autorité. Des flots de sang furent répandus à Rome par ces deux familles, tantôt pour soutenir un

vain point d'honneur, tantôt pour venger des injures qu'aucune patience humaine n'aurait pu supporter. Ces rivaux acharnés ayant enfin consenti à poser les armes, toute l'autorité dans Rome fut partagée entre eux par une convention assez singulière : des deux chefs de l'État qui, avec le nom de sénateurs, gouvernaient toute la république, l'un était nommé par la faction Orsini, l'autre par la faction Colonna. Quand les Italiens, vers la fin du quatorzième siècle, recommencèrent à suivre avec honneur la profession des armes, qu'ils avaient long-temps négligée, plusieurs Orsini embrassèrent l'état de condottiere, et s'y firent beaucoup de réputation. Parmi eux on distingua, Raimond, comte de Lève, qui, en 1399, acquit la principauté de Tarente; Berthold, général des Florentins; Paul et Antoine, qui se signalèrent extrêmement dans les armées de Ladislas roi de Naples; et enfin Jean-Antoine, qui, en 1419, se rendit maître de la principauté de Tarente, et la conserva jusqu'au 15 novembre 1563, qu'il mourut dans un âge fort avancé, après avoir été, pendant trois règnes, le premier et le plus puissant sujet du royaume de Naples, et avoir, à plusieurs reprises, ôté et rendu la couronne à ses maîtres. Après la mort du prince de Tarente, dont les états furent réunis à la couronne de Naples, la maison Orsini, alliée à celle des Médicis, étendit ses possessions dans l'État de l'Église, avec la faveur de Sixte IV et d'Innocent VIII, et se dédommagea ainsi de ce qu'elle avait perdu dans le royaume de Naples. Alexandre VI, qui avait déjà humilié les Colonna, voulut aussi s'enrichir des

(1) Voyez le tome de 1778, p. 13-18. Alors se trouva le plan de l'ouvrage, et sous ce titre : *Les Orsini de la ville de Rome*, le 1er volume de cette œuvre, s'étend de 1778 à 1781.

dépouilles des Orsini : deux d'entre eux, Paul et François, duc de Gravina, furent étranglés à Sinigaglia, le dernier jour de décembre 1502, par la trahison de César Borgia. Le cardinal Orsini fut empoisonné, et les autres membres de cette famille furent surpris et jetés en prison : mais la mort d'Alexandre VI les sauva d'une ruine entière; et le changement survenu vers cette époque dans la politique italienne, par l'invasion des ultramontains, réduisit, bientôt après, la noblesse immédiate de Rome, à un état de dépendance.

S. S.—L.

ORSINI (NICOLAS), comte de Pitigliano, général des Vénitiens pendant la ligue de Cambrai, naquit en 1442, et ne s'éleva que fort lentement à la réputation militaire qu'il obtint au commencement du seizième siècle. Son caractère réservé et sa prudence habile ne pouvaient le distinguer dans un rang subalterne, où ses rivaux l'éclipsaient par une valeur plus brillante. Ce fut seulement lorsqu'il approchait de sa soixantième année, qu'il fut mis à la tête des armées vénitiennes, et qu'il y acquit la réputation du plus sage, du plus circonspect des généraux italiens, et de celui sous les ordres duquel une armée courait le moins de danger. Quand la république fut attaquée par la puissante ligue de Cambrai, elle crut devoir associer le comte de Pitigliano au bouillant et impétueux Barthelemi d'Alviano; pour quelques qualités et les défauts de l'un tempérassent ceux de l'autre. Mais une opposition trop forte entre leurs caractères et leurs plans de guerre, causa la défaite de tous deux à la bataille d'Agnadel, le 14 mai 1509. Cette bataille, engagée contre l'avis de Pitigliano, fut peut-être perdue

par sa faute; car il fut abandonné son rival, et sonnier. Pitigliano, de la tête des armées vénitiennes vit sans obstacle son de temporisation. Mais des troubles de l'État, il rassembla des troupes, et il eut du courage. A leur tête, donc, le 17 juillet 1509, il vint à la tête d'une armée de 1500 hommes à été célébré ces jours par une fête solennelle le premier succès de la république de Venise et les mérites dont elle avait Pitigliano s'enferma donc, avec la fleur de l'armée vénitienne, dans cette ville contre laquelle qui en entreprit le siège et valeureusement repoussa suite de ce siège, Pitigliano par les fatigues de la guerre fut mort à Lunigo, (février de soixante-huit ans. Venise lui fit élever une statue dans l'église de saint Paul, où son corps

ORSINI (LAURENCE) de Ceri, nommé sous le nom de Ceri, général italien du seizième siècle, était cousin de l'empereur. Il s'engagea comme lieutenant dans les armées des Vénitiens, pendant la ligue de Cambrai; et forma un corps d'infanterie, en état de résister aux bataillons des Espagnols. Il signala sa valeur à la prise de Bergame, qu'il prit le 1514, contre Prosper Raimond de Cardo. Barthelemi d'Alviano, qui avait été nommé dans cette occasion, ne pouvant plus servir, fut remplacé par celui qui s'était déjà mon-

de Pitigliano, il passa, en 1514, à la solde de Léon X, et fut chargé de la conquête du duché d'Urbin. À la mort de Léon X, Laurent s'engagea au service de Jules II, et fit, pour ce monarque, la guerre de partisan en Italie. Il se distingua dans la défense de Pesaro contre le comte de Montemarte, et ensuite dans celle de Belforte contre l'armée que ce prince envoyait de son roi avait. Laurent de Ceri n'avait, sous le pape Clément VII, qu'une réputation de bourgeois, mais il ne put inspirer son courage à la ville fut prise, il fut envoyé vers Barlette, où il soutint encore le parti des Français. Il mourut à la chasse, le 15 mai 1536, d'une chute de cheval.

S. S.—r.

NI FULVIO, savant antiquaire, naturel d'un commandement de l'illustre famille de Fulvio, à Rome, le 11 décembre 1511. Le commandeur avait été chargé de prendre soin de l'éducation de deux enfants; mais, s'étant brouillé avec sa maîtresse, il les abandonna. Les deux enfants, élevés à un rang distingué parmi les nobles, furent réduits à vivre dans la misère, que sa mère allait solliciter. À l'âge de sept ans, le fils, nommé Saint-Luc, la vivacité de son esprit, le chanoine Gentile le reconnut pour un homme de mérite, et passa sous sa protection. Delfini lui fit ses maîtres à Fulvio, pour

lui apprendre les éléments du grec et du latin, et se chargea de lui enseigner les principes de l'archéologie. Il eut bientôt surpassé tous ses instituteurs. Delfini, l'ayant déterminé à embrasser l'état ecclésiastique, lui fit obtenir quelques petits bénéfices, et, dans la suite, lui résigna son canonat. Fulvio, dont la réputation croissait de jour en jour, fut choisi par le cardinal Farnèse, pour remplir les fonctions de son bibliothécaire, et se vit recherché par tous les savants et les littérateurs qui jetaient alors un si grand éclat à Rome. Il comptait parmi ses amis, Faërne, Latino-Latini, Paul Manuce et le célèbre Ant. Augustin. Le roi de Pologne chercha même à l'attirer dans ses états, en 1578 (1). Fulvio ne voulut pas se séparer de sa mère; et il éprouvait un vif plaisir à lui faire partager son aisance, et à la sentir heureuse des succès qu'il obtenait. Afin de pouvoir disposer de tous ses moments pour l'étude, il ne reçut que le sous-diaconat, et se fit dispenser de la récitation de l'office, ainsi que de l'assistance au chœur. Il conserva cependant ses divers bénéfices; et le pape Grégoire XIII lui assigna, en outre, une pension de deux cents ducats sur les revenus de l'évêché d'Aversa. Fulvio employait toute sa fortune à acheter des tableaux, des bronzes, des médailles, etc., dont il forma un magnifique cabinet, qu'il légua au cardinal Odoard Farnèse, neveu de son protecteur. Il laissa ses nombreux manuscrits à la bibliothèque du Vatican, et fit différents autres legs aux personnes dont il avait reçu des services. Fulvio mourut le 18 mai 1600, et fut inhumé dans la chapelle de

1. Muret, *Epit.* l. 1, ep. 61.
 2. Muret, *Epit.* l. 1, ep. 61.
 3. Muret, *Epit.* l. 1, ep. 61.
 4. Muret, *Epit.* l. 1, ep. 61.

1. Muret, *Epit.* l. 1, ep. 61.

Sainte-Madelène, qu'il avait fait construire près de Saint-Jean de La-tran : son épitaphe est rapportée par Nicéron, tome xxiv. Phoinasius et Casaubon ont accusé Fulvio de s'être approprié sans scrupule les recherches de quelques philologues contemporains. C'est un point qui n'a pas encore été examiné. On doit à ce savant, comme éditeur : *Novem illustrium fœminarum et septem lyricorum carmina*, etc., Anvers, 1568, in-8°. Les neuf femmes dont on trouve des vers dans ce recueil, qui est fort recherché, sont : Sappho, Erinne, Myro, Myrthis, Corinne, Telesille, Praxille, Nossis et Anyte. Wolf en a publié une nouvelle édition (V. J. Ch. Wolf). — *S. Pompeius Festus de verborum significatione*, Rome, 1581, in-8°. — *Selecta de legationibus ex Polybio et alia fragmenta ex historiis quæ non extant*, etc., Auvers, 1582, in-8°. — Les *Centons* de Lælius Capilupi, in-4°. — Le *Traité d'Arnobé, Adversus gentes*, Rome, 1583, in-4°, etc. Comme philologue, on a de lui des *Notes* sur les anciens auteurs d'agriculture, sur les historiens latins, sur les *Ouvrages* de Cicéron, etc. Enfin il a publié : I. *Virgilius collatione scriptorum græcorum illustratus*, Anvers, 1568, in-8°. L'édition publiée par Louis-Gasp. Valke-naer, Leuwarden, 1747, in-8°, est plus estimée que l'originale. II. *Familia romana quæ reperiuntur in antiquis numismatibus ab urbe condita ad tempora D. Augusti*, Rome, 1577, in-fol., et dans le tome vii du *Thesaur. antiq. romanar.*, Ch. Patin a donné une édition de cet ouvrage, corrigée et augmentée, Paris, 1663, in-fol. Abrah. Gorlée et Vaillant ont continué les recherches d'Orsini sur les familles romaines.

III. *Imagines et elogia illustrium et eruditorum a lapidibus et numismatibus*. Rome, 1570, in-fol., ravisers, Plantin, 1598, in-fol. nant 151 pl., dessinées par Galle; ibid., 1606, in-4°. Supplément de 18 pl. Cette édition, à laquelle Jean Le Fèvre, de Bamberg, Commentaire, est la plachée; et l'on peut dire dant deux siècles, on a de recueil plus complet exact, qui offrit les portraits illustres de l'antiquité près les monuments les plus antiques. Baudelot de Dairv cet ouvrage en français, titre : *Portraits d'hommes illustres*, Paris, 1717. IV. Des *Notes* sur le Traité d'Augustin, *De legibus et consuetudinibus Romanorum*, appendix à l'ouvrage de Lælius De triclino Romanorum du que l'ouvrage même. Traité, *De bibliothecis*, les *Commentationes* de Helmstadt, 1666, et réimprimé par J. A. Schmidt, en 1702. Sébastien Castiglione d'Ancone d'après un manuscrit de teumus, la *Vie* de Fulvio avec son testament, Rome, in-8°. de 39 pag. On peut consulter la *Pinacothèque des Éloges des hommes illustres*, tome iv, 364-6

(1) Cette édition, imprimée (parfois, fut publiée à Rome, par Ant-nigr en avait déjà donné, l'année moins complète, moins critique, et d'un burin plus sévère qui, par sa le faire des estampes de Marc-Antoine Cette édition de 1569 est ordinairement le nom d'Achille Stadius (Estade) cardinal Granvelle. La plupart des retrouvés dans l'édition de 1570; 7 a ajoutées sont d'un burin bien in-

fin a consacrée à Orsini ,
 gas. encycl. , 1811 , III ,
 W—s.

I. F. BENOÎT XIII , MONT-
 XXX, 19 , et URSINS.
 (GARCÍAS DE). V. HORTO.
 GA (JEAN DE) du bourg
 ez, enseigne de la marine
 linsé , *Numerato de qua-*
drones, y declaracion por
tabla el aureo numero y
y luna y mareas, Cadix,
 autre Jean DE ORTEGA,
 de la province d'Aragon,
 espagnol un Traité d'a-
 re, imprimé d'abord à Se-
 7, in-4°, puis réimprimé
 orrections , sous ce titre :
utilísimo de arithmetica,
emendado por Juan La-
tes por Gonzalo de Busto,
 1563, in-4°.—Enfin c'est à
 de Jean ORTEGA, que quel-
 ques attribuent le *Laza-*
ornes. (V. MENDOZA).

A. B—T.

IA (CASIMIR-GOMEZ de),
 spagnol , né à Madrid ,
 fit ses études à Bologne ;
 s'être distingué dans ses
 , cultiva la physique , la
 la botanique. De retour
 trie , il fut nommé pro-
 ardin royal de botanique ;
 s , ainsi que quelques-uns
 s, contribuèrent beaucoup
 : en Espagne le goût de
 e. Il mourut en 1810 , à
 il était membre des aca-
 médecine et d'histoire.
 paux ouvrages sont : I.
poeticum, seu de lau-
di III, Hispaniæ regis,
 bologne , 1759 , in-4°.
 avec un long extrait dans
literaria de Leipzig, oc-
 t. II. *Commentarius de*

cicuta , Madrid , 1761 ; traduit la
 même année en espagnol sous le
 titre de *Disertacion sobre il uso y*
virtudes de la cicuta, in-4°. Vincenti
 avoue que ce traité lui a été fort utile
 pour celui qu'il a composé sur la ci-
 guë. III. *Tabulæ botanicæ* , Madrid,
 1773 , in-4°. Ce sont les classes , les
 sections et les genres de Tournefort,
 présentés en tableaux , et accompa-
 gnés des phrases génériques , à l'u-
 sage des élèves dans les herborisa-
 tions. IV. *Tratado de las aguas ter-*
males de Trillo del Madrid, 1778,
 in-4°. Ce traité contient , en 224 p.,
 un exposé intéressant et bien fait ,
 de tout ce que Trillo , ainsi que ses
 environs et ses eaux , offrent de re-
 marquable. V. *Instruccion sobre el*
modo mas seguro y economico de
transportar plantas vivas, ib. 1779,
 in-4° ; on y trouve des renseignements
 utiles sur la patrie de plusieurs plan-
 tes exotiques. Du reste , on comprend
 que , depuis la publication de cet
 ouvrage , les moyens de transport des
 plantes vivantes se sont fort amélio-
 rés. VI. *Historia natural de la*
malagueta, etc. , ib. , 1780 , in-4° ,
 1 fig. L'auteur donne ici de curieux
 détails sur cette plante , dont la
 floraison ne paraît pas être encore
 très-connue. Linné la nomme *Myr-*
tus pimenta. Elle est désignée dans
 le commerce sous les noms de
Poivre de la Jamaïque, *Piment*
à couronne, *Tête de clou*, etc. Mais
 il est remarquable que celui de *Ma-*
lagueta est donné par les auteurs à
 l'*Amomum grana paradisi*, et par
 Ortega seul au *Myrtus pimenta*.
 VII. Continuation de la *Flora espa-*
ñola, tomes v et vi (les 4 premiers
 étant de Jos. Quer), ib. , 1784 , in-
 4°. (V. QUER.) La deuxième partie
 nous paraît , sous plusieurs rapports ,
 supérieure à la première. VIII. *Curso*

elemental de Botanica, etc., 1 vol. in-8°. ib., 1785, par Ortega, Palau et Verdera. Il y avait encore fort peu d'ouvrages sur ce sujet : celui-ci eut beaucoup de succès en Espagne. IX. *Sex novarum, aut rariorum plantarum horti reg. botan. Matrit. descriptionum decades, cum nonnullarum iconibus*, in-4°, 1^{re}.-4^e. déc., ib., 1797, chez Ibarra; 5^e.-8^e. ib., 1798, chez le même; 9^e. et 10^e. ib., 1800, chez Marin : ces différentes parties sont réunies sous le même titre, portant les mots *Centuria I*, ib., 1800, chez Marin. Cette centurie contient dix genres nouveaux, dont plusieurs ont été conservés. Les descriptions sont très-bonnes; elles ont été faites sur des individus presque tous venus de graines envoyées par des voyageurs, surtout par Sessé : mais quelques espèces ne sont pas rapportées à leurs véritables genres, telles que le *Villanovia*, qui est le *Parthenium hysterophorus*, Lin.; l'*Horminum caulescens*, qui est le *Lepechinia spicata*, Willd., Hort. Berol.; le *Pectis multifida*, qui est le *Schkuhria abrotanoides*, Roth; les *Anthemis ovalifolia*, *globosa* et *triloba*, qui n'appartiennent pas au genre *Anthemis*, etc. L'auteur y a joint 18 planches très-bien exécutées par Galvez, représentant 21 plantes, dont la plupart sont accompagnées des détails de la fleur et du fruit. Ortega a traduit : I. *Le Voyage du commodore Byron autour du monde, avec des notes et une nouvelle carte du détroit de Magellan*, Madrid, 1769, in-4°. Cette traduction est plus estimée en Angleterre même que l'original, à cause des notes sur l'histoire naturelle : elle fut réimprimée en 1770, avec une *Esquisse (Resumen)* du 1^{er}. *Voyage autour du monde par Magellan et Seb. del Cano*. II. *La*

Physique des arbres, 1 2 vol. in-4°. Madrid *Des semis et plantation et de leur culture*, par 1773, 1 vol., in-4°. *Exploitation des bois*, même, ib., 1773, 2 v. trois traductions sont de quelques notes. V. *Étoire naturelle et de qués à l'agriculture*, Gust. Ad. de Gyllenl sur la version anglaise 8°. ib., 1775. VI. *propres à faire connaître cal volatil fluor est plus efficace dans l* etc., par Sage, 1 vol. 1776; réimprimé en l'addition des cures obpagne. VII. *L'art d'argent*, par Sage, 1 ibid., 1785. Cette traduction accompagnée de plusieurs sur des opérations médicales etc. Læssing a donné *regia* à un genre de famille des caryophyll

ORTELI ou OERTEL (HAM), en latin Ortelius restaurateurs de la géographie qu'il quitta en 1527, à Anvers originaires d'Augsbourg saient d'une grande fortune avoir terminé ses études entraîné par son goût pour les sciences, il parcourut les contrées d'une partie de l'Allemagne Vivian, négociant de son ami : il accompagna Emanuel Meteren, son ami, en 1578, en Angleterre et en Irlande l'Italie jusqu'à trois fois cueillit des médailles, des antiques, dont il enrichit les cabinets les plus curieux

res dans les Pays-Bas (F. WELLET). Son principal soin, ses voyages, était d'examiner lescriptions, pour reconnaître les noms de chaque lieu, et fixer l'orthographe de l'ancienne géographie moderne. A son retour dans sa patrie, il s'appliqua sérieusement à l'étude de la géographie, et eut le premier l'idée de réunir les cartes publiées jusqu'alors par différents auteurs. Ses talents lui valurent l'amitié de ses plus illustres contemporains, entre autres de Willem Blaeuw, célèbre géographe, qui, loin d'être jaloux du seul qui pût redouter, retarda la publication de ses propres cartes, ne point nuire au débit de celles d'un autre (F. MERCATOR). L'*Atlas* de Blaeuw eut le plus grand succès, et fut, en 1575, le titre de géographe de Philippe II, roi d'Espagne. Sans ambition, il ne sortait rarement de son cabinet, et tous les curieux; et il emportait avec lui, ou à extraire, les ouvrages des anciens. Il avait pour devise un globe terrestre, avec les mots: *Contemno et orno mentum*, qui peut donner une idée de ses principes pour les choses d'icelles. Quelques jours avant sa mort, il fut visité par ses amis qui entouraient son lit: il leur dit: « Je ne demande rien en cette vie, dont je ne sois sûr et ne veuille bien me passer. » Il mourut le 28 juin 1598, à l'âge de 71 ans. Ses restes furent déposés dans l'église des Prémontrés de Louvain, où sa sœur lui fit élever un tombeau décoré d'une épitaphe latine, rapportée par une autre source. Fr. Sweert a publié un *Recueil* des vers composés en l'honneur d'Ortel par les Flamands, et l'a fait précéder d'une Vie. Teissier, Lor. Grasso,

Ghilini, Bullart, Foppens, etc., lui ont consacré des Notices. On a de ce géographe, surnommé le *Ptolémée* de son siècle: I. *Theatrum orbis terrarum*, Anvers, 1570, in-fol. C'est l'édition originale de l'*Atlas* d'Ortelius, le premier qui ait été publié depuis la renaissance des sciences en Europe. Cet ouvrage, dit M. de Macedo, est un monument précieux pour l'histoire de la géographie. Il fera toujours époque dans les annales de la science, parce qu'il a été la base de tous les travaux géographiques entrepris depuis; et il mérite encore d'être consulté, malgré les progrès étonnants que la géographie a faits de nos jours. Il est vrai que les diverses cartes qu'Ortelius a publiées, offrent entre elles de nombreuses contradictions qu'il ne s'est nullement mis en peine de concilier, se bornant à-peu-près au rôle d'éditeur-compilateur. Cet *Atlas* a été réimprimé un grand nombre de fois, avec des changements qui en rendent les différentes éditions très intéressantes pour faire connaître l'état et les progrès de la géographie au seizième siècle. Il a été traduit en italien, en espagnol et en français; et Michel Coignet en a publié un abrégé (1). II. *Synonymia geographica*, Anvers, 1578, in-4°; c'est un catalogue alphabétique de tous les lieux dont il est parlé dans les anciens auteurs, avec leurs noms modernes, et ceux qu'ils ont portés à différentes époques. Ortelius revit cet ouvrage, l'augmenta, et en publia une nouvelle édition sous ce titre: *Thesaurus geographicus*, ibid.,

(1) Ortelius employa, pour graver ses cartes, François Hogenberg, et Ferdinand et Ambroise Arsenius. On a reproduit séparément des parties de son *Atlas*, dans le dix-septième siècle; entre autres, *Les Pays-Bas* qui ont été publiés par Pierre Haer, libraire d'Amsterdam, en 1712.

1596, in-fol. (1) Ce dictionnaire laisse sans doute encore beaucoup à désirer ; « mais, dit M. de Macedo, nous n'en aurons pas probablement de long-temps un plus complet, pour ce qui concerne la géographie ancienne. » On le consulte encore journellement ; et l'on peut dire que c'est surtout dans ce livre qu'Ortelius s'est montré savant géographe. III. *Theatri orbis terrarum Parergon, sive veteris geographiæ Tabulæ*. Cet Atlas embrasse toute la géographie ancienne, sacrée et profane, et donne même des cartes qu'on peut dire faites entièrement d'imagination, d'après des descriptions poétiques, telles que celles de la vallée de *Tempé*, de *Daphné*, faubourg d'Antioche, etc. On le trouve réuni à l'Atlas universel ; mais il a été publié séparément, Anvers, 1595, 1609, 1624, etc. ; et ces différentes éditions, surtout la première, sont assez recherchées des curieux (Voy. la *Notice* de M. de Macedo, *sur les travaux géographiques* d'Ortelius, dans les *Annales des voyages* publiés par M. Malte-Brun, II, 184-92). IV. *Itinerarium per nonnullas Galliæ Belgicæ partes*, Anvers, 1584, in-8°. de 80 pages, avec fig. ; réimprimé avec le *Voyage* de Godefroï Hegenitius, dans la Frise, Leyde, 1630, 1661, 1667, petit in-12 ; et avec quelques *Opusculæ* de Pentinger, Iéna, 1684. Jean Vivian, de Valenciennes, homme studieux, dont on a parlé, a eu part à cette relation. V. *Aurei sæ-*

(1) Cette édition est estimée. L'ouvrage a été réimprimé à Hanau, 1611, et Anvers, 1624, in-8°, par les soins de J. Morvius. « J'ai oui-dire, dit Leuglet-Dufrenoy, que l'édition de Hanau est la plus ample. Je ne voudrais pas témérairement l'assurer, puis-que je ne l'ai pas comparée avec les autres. » *Méthod. pour étudier l'histoire*, X, 42. Les savantes notes de Luc Holstenius, sur ce *Thésaurus*, ont été imprimées séparément en 1606 (P. HOLSTENIUS, XI, 490).

culi imago, in quâ Germani veterum vita, mores, virtus et ligio, etc. Anvers, 1598, in-4°. de Phil. Galle. VI. *Deorum rumque capita, à veteribus matibus*, Anvers, 1573, in-4° dans le *Thésaur. antiq. Græc* Gronovius, tome VII. Le po d'Ortell se trouve dans les *1 d'uomini letterati*, de Lor. Ci dans l'*Académie* de Bullart, par Boulonnois, et dans la *Bibl. gica* de Foppens. W-

ORTIGUES (ANNIBAL D'). LORTIGUES, poète français quit à Apt, en Provence, l'an d'une famille noble et ancienne mais sans fortune. Son père nommait Paris d'Ortigue, et trois fils, dont Annibal paraît être le second. Celui-ci prit le des armes, et servit avec distinction dans les armées royales, du temps la Ligue. Il fit plusieurs camps sur terre et sur mer, et visita que toutes les cours de l'Europe dont il a tracé des portraits : ques, assez ressemblants. On peut juger par le sonnet où il peint la de France :

Valeter tout le jour de crainte en capotes
Sans cesse caresser ceux qu'on voudrait ve
Après, se moquer d'eux, et d'un vire rei
Demi-riant les yeux, faire la révérence
Se baisier à la joue en tendre courtoisie,
En promesses toujours prodigier des tris
Diminuer, flatter, encauser des mylord
Que l'on voit gouverner l'état en appare
Voiler ses cheveux blancs pour tromper
Se masquer, se friser, comme un brilla
Porter une boussine, et s'en frapper la l
Contrefaire les grands, brayer quelque
Dédaigner la décence et la traiter de sott
Sont les traits coutumiers de la cour de

Voici la fin de son sonnet sur l' d'Espagne.

Porter un chapelet pour prier l'Éternel,
Et prononcer toujours quelque vaine pri
Pratiquer dans l'église une imagination ;
Redouter moins l'enfer que l'inquisition ;
Telles sont les vertus de la cour d'Espa

* Un rendez-vous.

avec le même pinceau qu'il fait au des cours de Londres, de Turin, de Rome et de Venise. Pour récompenser les agréables services rendus à son pays par d'Ortignes pendant les guerres de la Ligue et depuis, tant qu'il fut au dehors du royaume, Louis XIII lui accorda, par brevet du mois de juillet 1636, la confiscation des biens d'un nommé Charles Legris. Il mourut quelques années après dans un âge avancé, sans être marié. Valère, son plus jeune frère, a continué sa race, qui existe encore aujourd'hui en Provence. On a d'Annibal d'Ortignes : *Trompette spirituelle*, Lyon, in-12 de 116 pages. II. *Poésies diverses, où il traite de guerre, d'amour, de gaieté, point de controverse, hymnes, sonnets*, etc., dédié au roi, Paris, chez J. Gosse, 1617, in-12 de 454 pages. Les principales pièces qu'on y trouve sont : Une *Apologie des femmes*, la fameuse satire de Juvénal; contient des rapprochements ingénieux, un étalage assez inégal d'érudition, et beaucoup de faits curieux, qui ont échappé à l'academicien Thomas, et qui ont dû avoir fourni à Lagouvé le sujet de son poème du *Mérite des femmes*. On distingue encore les *vers d'Achille*, pièce remplie de détails; l'*Ortie*, pleine d'esprit et de balade, avec cette devise : *Si tantieriet*. Si vous la touchez, elle piquera; allusion au nom de l'ortie, qui signifie *Ortie* en provençal. Il y a de la grandeur et des détails dans ses *Prosopopées* sur le mort de l'amiral André de Villeneuve, de Charles de Gondy, de l'Isle, du brave Crillon, et de quelques hommes illustres de son

temps. Son *Oraison funèbre du cardinal* est aussi gaie qu'ingénieuse. Une des pièces les plus intéressantes de ce Recueil, c'est l'*Amour fatal de Cesarin Stuard de Murs et d'Olynthie*. Son Portrait de la *Renommée* se distingue par une harmonie peu commune de son temps, et qui aurait fait honneur à Malherbe et à Racan. On peut citer encore ses *Conseils à Louis XIII enfant*; ses *Vers à la princesse de Conti*; son *Hymne à la pauvreté*; le Sonnet où il parle de ses voyages et de ses campagnes, etc. Malherbe, faisant allusion à la profession de l'auteur, composa le quatrain suivant, pour mettre en tête du volume :

Vous dont les censures s'étendent
Dessus les ouvrages de tous,
Ce livre se moque de vous;
Murs et les Muses le défendent.

III. *Le Désert du sieur de Lortignes, sur le mépris de la cour*, Paris, 1637, in-8°. de 200 pages. C'est un poème philosophique, en douze chants, divisés par strophes de dix vers. Ce poète ne manquait pas d'amour-propre; on le voit en plusieurs endroits de ses ouvrages : mais il avait de la verve, et ses vers ont de la grâce et du naturel. On y trouve aussi quelques peintures libres; c'était le mauvais goût du temps. D'Ortignes a été traité trop sévèrement dans les *Annales poétiques*. Coupé lui a rendu plus de justice, dans ses *Soirées littéraires*.

A—T.

ORTIZ (ALPHONSE), né à Tolède, vers le milieu du quinzième siècle, prit le bonnet de docteur en droit, et se livra à l'étude des sciences ecclésiastiques. Nommé à un canonat de Tolède, il obtint la faveur du cardinal Ximénès, qui l'employa à la révision et à l'impression

sion de la liturgie Mozarabique. Il mourut vers 1530. Nous avons d'Ortiz : I. *Missale mixtum, secundum regulam beati Isidori, dictum Mozarabes*, Tolède, 1500, in-fol., avec une savante préface. Ce petit volume est décrit avec beaucoup de soin par Pinus, Eugène de Roblès, Debure, Lesley et Zaccaria. II. *Breviarium mixtum, secundum regulam beati Isidori, dictum Mozarabes*, Tolède, 1502, petit in-fol. Ce volume, orné d'une préface comme le précédent, est encore plus rare. Pinus prétend que la troisième et dernière partie du breviaire Mozarabique est moins ancienne que les deux autres (Voyez Zaccaria, *Biblioth. Rit.*) III. *De la Herida del rey don Fernando el Catholico*, en espagnol. IV. *Consolatorio a la princesa de Portugal*, en espagnol. V. *Una oracion a los reyes catholicos*, en espagnol et en latin. VI. *Descartas mensageras a los reyes, una que escribió la Ciudad, la otra el cabildo de la Iglesia de Toledo*, en espagnol. VII. *Contra la carta del protonotario Lucena*, en espagnol. Le protonotaire Lucena avait présenté une requête aux rois catholiques pour les engager à adoucir les peines que l'inquisition infligeait aux hérétiques : Ortiz manifeste, dans sa lettre, un sentiment tout opposé. Ces cinq derniers opuscules sont imprimés ensemble, Séville, 1493, in-fol. Blaise Ortiz, dont il va être question, rapporte, dans la *Description de l'église de Tolède*, qu'il avait en sa possession quelques ouvrages latins d'Alphonse Ortiz. Voy. Nicolas Antonio, *Biblioth. hispana nova*, Madrid, 1783, in-fol.

L—B—E.

ORTIZ (BLAISE), parent et contemporain du précédent, comme

lui docteur en droit civil et naquit au bourg de Villarobles fut d'abord vicaire-général de de Villalva ; évêque de Calatayud, entré dans la maison du cardinal Florent (depuis pape sous le nom d'Adrien VI), il suivit le pape à Rome, et y demeura pendant le temps de son pontificat ; il fut ensuite chanoine théologal de Tolède, et vicaire-général de Jean Tavera, archevêque de cette ville. Il n'était pas moins distingué par son savoir que par sa piété. On a de lui : I. *Itinerarium a Roma ad ipsius pontificatus eventum*, Tolède, 1548, in-80., et dans la collection de Baluze ; tome II. II. *Cellanea* de Baluze ; tome II. curieux, rempli de particularités. III. *Descriptio graphica summi pontificis Toletani*, Tolède, 1544, in-80., dans la collection d'opuscules du seizième siècle, par don Louis Cerda. L'ouvrage d'Ortiz est plein d'érudition. Il n'est cependant pas entièrement de lui : Jean Gara a composé la partie qui concerne l'office gothique, et qui est la plus estimée. Voy. *Biblioth. hispana nova*.

L—B

ORTWINUS. V. GRATIUS. ORVILLE (JACQUES-PIERRE) naquit à Amsterdam, le 10 mai 1696. Son père le destinait au commerce ; mais les leçons de son père, son précepteur, devinrent en lui le goût des lettres, et firent sentir que sa vocation véritable n'était pas pour le négoce et les affaires. Il reçut aussi, dans sa première jeunesse, quelques leçons de grec, du célèbre Hemsterhuis, qui avait, à cette époque, une chaire d'athénée d'Amsterdam. En 1718 parut un recueil de poèmes

osés par quelques élèves de -traien ; et les vers de d'Orville Pierre d'Orville , son frère , aisaient particulièrement reuer. Deux ans après , d'Orville triomphé de la résistance de ere , alla suivre , à l'université vde . les leçons de Gronovius , les de Burmann , qui prédit que eune auditeur serait un jour emier rang des littérateurs. A e des langues classiques , d'Or- ougnit celle des langues orien- et de la jurisprudence. Il prit , en 1721 , le degré de doc- m droit , et soutint , à cette on , une thèse sur la loi 65 , geste , *De acquirendo rerum uo*. On ne peut douter qu'il alors le projet de suivre la re du barreau ; mais il y re- bientôt. Quelques leçons de e. qu'il alla prendre à la Haye , l'attacher plus que jamais à rature. D'Orville avait pensé ue heure que les voyages lui it un utile moyen d'augmenter naissances ; qu'en visitant les s bibliothèques de l'Europe , eillerait d'amples matériaux es ouvrages futurs ; et qu'il rait sûrement beaucoup dans ervation des savants , dont il posait de cultiver la société. moyen des instruire n'est pas ortée de tous ceux qui vou- t l'employer ; mais d'Orville che. Il parcourut successive- l'Angleterre , la France , les s , l'Italie , l'Allemagne. Par- se conclua l'amitié des hom- plus distingués. En Angle- d fat lie avec Bentley , Conin- Devos , Markland , Chishull , . Wasse , Hutchinson ; en . 1730 , Fragner , Sévin , Sal- bamillard , Boivin , Montfau-

con , Tournemine , Bouhier ; en Ita- lie , avec Muratori , Tiepolo , Salvi- ni , Gori , Cocchi ; en Allemagne , avec Fabricius , Cortius , et Christo- phe Wolf. On peut deviner , par la nature des liaisons que formait d'Or- ville , quelle était celle de ses études. L'Anthologie grecque et Théocrite étaient le principal but de ses tra- vaux ; mais il s'occupait aussi de tous les auteurs de tous les âges , et colla- tionnait tout ce qu'il rencontrait de manuscrits un peu importants. Les inscriptions , les médailles , enfin tout ce qui tient à l'antiquité , ne l'in- téressait pas moins , et entraînait dans le plan de ses vastes recherches. De retour en Hollande , vers 1730 , il songeait à ne plus vivre que pour les lettres , et à s'occuper , dans une heureuse indépendance , de l'emploi des riches matériaux qu'il avait rap- portés : mais les magistrats d'Ams- terdam dérangèrent ces doux projets d'une vie tranquille et retirée. Les études déclinaient dans l'Athénée Il- lustre ; ils crurent , et ne se trom- paient pas , que personne ne serait plus propre que d'Orville à leur ren- dre l'éclat qu'elles avaient perdues , et ils le nommèrent professeur d'hu- manités. Son discours inaugural est intitulé , *De Mercurii cum Musis felici contubernio* : sujet ingénieuse- ment choisi ; car le savant orateur était né dans une famille de négoc- cians , et il parlait dans une ville dont les habitants cultivent le com- merce sans négliger les lettres. Bur- mann , ayant commencé , en 1732 , la publication d'un recueil périodique , intitulé *Miscellanea observationes* , prit d'Orville pour collaborateur. En 1740 , celui-ci , resté seul par la re- traite de Burmann , le continua sous le titre de *Miscell. observat. critica novæ*. Les premières *Observations*

sont en dix volumes; les secondes, en douze tomes ou quatre volumes. Les morceaux qui, dans ces mélanges, appartiennent à d'Orville, sont ordinairement signés d'un B. La Dissertation sur les inscriptions de Délos, dans le septième volume du premier recueil, et une autre Dissertation sur différentes inscriptions, dans le tome troisième de la seconde collection, sont des morceaux achevés. Maltraité par Cornuille de Pauw, d'Orville publia contre lui, en 1737, un ouvrage très-satirique, dont le titre seul suffit pour faire connaître le ton : *Critica vannus in inanes Jo. Corn. Pavonis paleas*. L'érudition prodiguée dans ce livre, l'a sauvé de l'oubli où tombent presque toujours les satires, et surtout les satires des latinistes. De vifs chagrins ranimèrent cet amour du repos et de la retraite auquel les magistrats d'Amsterdam avaient fait violence; et d'Orville se détermina à donner, en 1742, la démission de sa chaire, dont il conserva le titre et les honneurs. Il put alors se livrer sans obstacle à la composition des grands ouvrages qu'il méditait; mais la mort ne lui laissa pas exécuter la meilleure et la plus importante partie de ses projets. Il mourut de la pierre, le 14 septembre 1751, à l'âge de 55 ans. Son ouvrage le plus considérable est une édition du roman de *Chariton d'Apchrodise* (Amsterdam, 1750, in-4°), auquel il a joint un commentaire immense, plein de choses excellentes, mais trop souvent étrangères à l'auteur. M. Beck, qui l'a fait réimprimer (Leipzig, 1783, in-8°), dit qu'il est indispensable à quiconque veut connaître à fond la nature et le caractère de la langue grecque; et, selon Larcher, qui nous a donné une traduction française de Chariton, les

remarques de d'Orville doivent être recherchées par toutes les personnes qui ont du goût pour les lettres grecques et latines. Quand d'Orville fut mort, l'impression de son ouvrage sur la Sicile était commencée; le second en acheva l'édition, et publia en 1764, sous le titre de (*V. BURMANN*, VI, 332, 2). Cet ouvrage d'une grande importance, et qui n'est peut-être pas aussi connu qu'il mérite de l'être, d'Orville était si riche en variantes d'auteurs anciens, qu'il a fourni un cours à presque tous les philosophes de son temps. Les éditions de Lucrèce, de Lucien, de Diodore, de Musée, de Coluthus, de Silius, de Virgile, de Lucretius, de Suétone, de Frontin, de Plinius, et son érudition, et sa science infinie. Mais ce que d'Orville avait surtout à cœur de faire, et ce qu'on attendait de lui avec plus d'impatience, c'était de l'Anthologie grecque et Théocrite. Il avait, pour Thémistocle, collationné plus de trente manuscrits; et, sur l'Anthologie, recueilli tout ce qu'il était accessible d'acquérir. Ses papiers aujourd'hui en Angleterre; nous avons l'espérance bien fondue de ses variantes sur Théocrite incessamment employées par une main savante. Le Catalogue de manuscrits, qui font aujourd'hui partie de la bibliothèque Bodléienne, a été imprimé sous ce titre : *manuscriptis, olim Dorvillii in bibliotheca Bodleiana adniensibus adservantur*, 1806. Parmi les travaux de d'Orville, il faut encore compter la dernière édition qu'il donna, en 1751,

as de Pierre d'Orville, son
ort très-jeune, en 1739.

B—ss.

LLÉ (CONTANT D'). *Foy.*
IX, 496.

LLIERS (LOUIS GUILLOUET
naquit à Moulins, en 1708.

e, qui était gouverneur de
le fit entrer de bonne heure

troupes de terre qui for-
a garnison de cette colonie;

ut parvenu au grade de lieu-
orsqu'il passa dans la marine

, en qualité de garde. Embar-
ressivement sur divers vais-

et frégates, il fit plusieurs
mes à Saint-Domingue, à Que-

ux Antilles. En 1734, il était
vaiseau le *Saint-Philippe*, qui

partie de l'escadre aux ordres
May-Trouin. Nommé enseigne

des-marine, en 1741, il passa
Apollon, commandé par Mac-

ra, qui avait une mission pour
me. Fait chevalier de Saint-

, en 1746, il succéda à ce ca-
ne dans le commandement de

mpagne des gardes-marine,
conserva jusqu'à sa nomination

raie le capitaine de vaisseau,
ut lieu en 1754. A cette époque,

sa sur la *Nymphe*, dans l'es-
e de la Galissonnière, et fut em-

à croiser devant Cadix. Nom-
raute chef-d'escadre et com-

deur de Saint-Louis, il di-
plusieurs expéditions, sur les

raux le *Belliqueux* et le *Guer-*
il commandait l'*Alexandre*

la belle campagne d'évolution,
ut lieu en 1772. Le comte d'Or-

avait été élevé au grade de
nant-général, vers le commence-

de 1777; et le roi, voulant lui
er un témoignage de sa con-

te, le nomma au commande-
de l'armée navale qui était

réunie au port de Brest. Cette armée,
forte de 32 vaisseaux de ligne, sor-

tit de ce port, le 22 juillet 1778,
divisée en trois escadres. D'Orvil-

liers était à la tête de l'escadre blan-
che; le comte Duchaffaut comman-

dait l'escadre blanche et bleue, et
le duc de Chartres avait l'escadre

bleue sous ses ordres. Dès le 23,
l'armée française eut connaissance

de la flotte anglaise commandée par
l'amiral Keppel; et elle manœuvra

pour ne point la perdre de vue. Le
27, à quatre heures du matin, les deux

armées étant en présence, le com-
bat s'engagea: il dura trois heures,

avec un acharnement égal de part et
d'autre; mais le comte d'Orvilliers,

étant parvenu à gagner le vent à l'en-
nemi, eut tout l'avantage du combat,

et contraignit l'amiral anglais d'aban-
donner le champ de bataille en dé-

sordre, la plus grande partie de ses
vaisseaux ayant été désarmée par

la justesse et la vivacité du feu des
vaisseaux français. Au mois de mai

1779, d'Orvilliers sortit, de nou-
veau, du port de Brest, avec trente

vaisseaux, et se rendit à la hauteur
de la Corogne, où 35 vaisseaux es-

pagnols devaient se rallier à son pa-
villon: ils se firent long-temps at-

tendre; et, pendant les trois mois
qu'il resta en croisière sur les côtes

d'Espagne, la maladie se mit dans
son armée, et lui enleva la moitié de

ses équipages. Son fils, qui était lieu-
tenant sur la *Bretagne*, fut une des

premières victimes. Lorsqu'il eut en-
fin réuni les 65 vaisseaux qu'il devait

commander, il entra dans la Manche:
mais de nouvelles contrariétés l'y

attendaient. Après avoir vainement
lutté, pendant plus de quinze jours,

contre des vents forcés de la partie
de l'Est, il avait été obligé de ren-

voyer plusieurs de ses vaisseaux, qui

ne pouvaient plus manœuvrer faute d'équipages. La saison étant d'ailleurs trop avancée pour remplir la mission qui l'avait conduit dans la Manche (une descente sur les côtes d'Angleterre); il rentra dans le port de Brest, au mois d'octobre 1779, se démit de son commandement, et se rendit à Rochefort. Attaqué, peu de mois après, d'une maladie grave, suite des fatigues qu'il venait d'éprouver, le comte d'Orvilliers obtint du roi la permission de quitter le service. En 1783, ayant perdu son épouse, il se retira au séminaire de Saint-Magloire, à Paris; et il y était encore, quand la révolution le força de chercher un autre asile. On n'a pu se procurer aucune certitude sur l'époque et le lieu de sa mort.

H—Q—N.

ORY (FRANÇOIS), juriconsulte, était fils d'un libraire de Paris, et fut élevé par les soins d'un oncle maternel, chanoine à Orléans. Il suivit quelque temps le barreau de Paris, exerça les fonctions de bailli de Bois-le-Vicomte et de Montrouge, et les quitta pour occuper une chaire de droit à Orléans. C'est là qu'il se porta le vengeur de Cujas, dont Mérimille, professeur à Bourges, avait prétendu signaler de nombreuses contradictions. Ory avait traité rudement son adversaire dans cette discussion: il éprouva lui-même une brutalité d'un autre genre de la part d'un de ses confrères. Celui-ci était un gentilhomme du Faucigny, nommé Claude-Aymon Monet (1); choqué

(1) Ce Monet, quoiqu'il se targuât beaucoup de cette qualité, n'était pas uniquement gentilhomme. Après avoir plaidé quelque temps à Paris, il avait été, par arrêt de la grande chambre du parlement, mis en possession d'une chaire de droit à Orléans, qu'on lui contestait. Il est probable que ce fut dans cette circonstance qu'il prit de l'aigreur contre Ory. Monet publia, en 1650, un écrit, intitulé *Antecessor*, pour établir ses droits à l'exemption d'une

de la solution que lui donna sur la loi *Vinum au Diges tritico*, etc. *legato*, il eut aux voies de fait pour appu logique, et appliqua un vig soufflet à son contradicteur mourut en 1657, riche de 50,000 écus. Il aimait à son nom sous celui d'Osiu portent ses différents ouvrages seuls qui soient importants I. *Dispunctio ad Merillium, variantibus Cujacii interpretibus, in libris Digestorum ditiones* 53, Orléans, 1642, II. *Pactum renuntiationis, pacto dotalibus instrumentis* 1664, in-4°. Ory la mort plus de 50,000 écus. l'aïeul de Philibert Orry, in de Soissons, de Perpignan Lille, puis contrôleur-géné finances en 1730, mort le 9 bre 1747.

F—

ORZECZOWSKI (STAN en latin *Orichovius*, orateur vain polonais, vécut sous I de Sigismond - Auguste. On point précisément l'année de sa naissance ni celle de sa mort. Il l'attention publique, lorsqu'ét noine de Premislie, pendant relles religieuses de cette époque par les principaux diss il épousa Madelène, fille d Chelmicki, gentilhomme. S que Dziaduski, avec lequel roya long - temps, le degré sacerdoce, et l'excommuni après la mort de sa femme fait une profession de foi au

prestation de 1100 francs, qui lui était sa qualité d'étranger. Il mourut d'apople le 26 mai 1656, comme il se disputait pour occuper une place au conseil de Ses Notes latines sur les Paratitiles de conservent en manuscrit à la Bibliothèque 2 vol. in-fol.

ovie, il fut relevé par le *hierzgonski* des censures ecclésiastiques. Il fut ensuite nonce ou a diète de 1561, et il vivait en 1570. Il composa en latins les *Annales de la Pologne* depuis la mort de Sigismond Ier., et les dédia, en 1583, à Sigismond-Auguste : elles furent traduites en polonais par *Szymon Włuski*, docteur en philosophie de l'académie de Cracovie, et insérées dans le *Choix d'auteurs polonais*, Varsovie, 1803 - 1806. *Osbeck* écrivait avec élégance en latin les deux langues : on a beaucoup d'écrits qu'il mit à l'occasion de son mariage, et de lui d'autres de moindre importance, tant en latin qu'en polonais : il composa en latin les *Annales du règne de Sigismond-Auguste*, publiées en 1611, et réimprimées en 1712, avec l'*Hist. Pol.* de *Osbeck*. Son Oraison funèbre du roi Sigismond, Cracovie et Venise, 1612, réimprimée dans le recueil *Orationes* et dans plusieurs autres recueils, le fit surnommer le *Débiteur de la Pologne*. *Janoczek* (*Joachim Zaluski*) fait l'éloge latin de cette pièce, qui est estimée.

M—1.

OSBECK (PIERRE), voyageur suédois, unit l'étude de l'histoire naturelle à celle de la théologie. Il fut à la recommandation de Linné, nommé en qualité d'aumônier, en 1750, sur un vaisseau de la compagnie des Indes, qui revint à Göteborg, en 1752. Nommé à l'école ecclésiastique de Hasloef par le *Halland*, *Osbeck* y termina sa carrière, le 23 décembre 1805, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. On a de lui : I. *Journal d'un voyage aux Indes-Orientales*, fait pendant les années 1750, 1751, 1752,

avec des observations sur l'histoire naturelle, la langue, les mœurs, l'économie domestique des peuples étrangers, Stockholm, 1757, 1 vol. in-8°, figures. Le vaisseau, en allant à la Chine, relâcha dans le port de Cadix, et, à son retour, atterrit à une petite île à l'ouest de Java et à l'Ascension. *Osbeck* a fidèlement suivi, dans sa relation, les règles que Linné avait prescrites dans son *Instructio peregrinatoris*. Il cherche à faire connaître l'histoire, les antiquités, la religion, les mœurs, les usages, le caractère, la politique, le gouvernement des pays qu'il a vus. Il partage le sentiment d'Anson et de plusieurs autres voyageurs sur les Chinois; il présente des détails exacts sur le commerce de leur pays. Mais c'est surtout pour l'histoire naturelle que son livre est d'un grand prix. Il fut traduit en allemand par *Georgi*, sous la direction de *Daniel Schreber*, Rostock, 1765, in-8°. Ce fut d'après cette version, revue par *Osbeck*, et à laquelle il fit des additions, que *J. R. Forster* en donna une traduction anglaise, Londres, 1772, 2 vol. in-8°, figures. A la suite de son voyage, *Osbeck* publia celui de son compatriote *Torée*, mort à Surate; ce morceau se trouve aussi dans les traductions, et on y a joint un traité de *J. Ekeberg* sur l'économie rurale des Chinois. II. Plusieurs Mémoires, dans le recueil de l'académie des sciences de Stockholm. Ils sont relatifs à quelques espèces de poissons, à la manière de tirer parti d'arbrisseaux et de plantes indigènes, et à une variété de froment qu'il conseille de cultiver. Les noms chinois des plantes qu'*Osbeck* a recueillis à Canton, sont pris du dialecte particulier de cette province, et désignés par l'orthographe vi-

cieuse de l'auteur, au point d'être rendus méconnaissables; cette partie de son ouvrage ne peut donc être d'aucune utilité. Linné, pour reconnaître les travaux de son disciple, lui dédia le genre *Osbeckia*, qui renferme de jolies plantes vivaces de la famille des Melastomées. E—s.

OSBORNE (FRANÇOIS), écrivain anglais, naquit, vers 1589, d'une opulente famille, originaire du Bedfordshire, et fut élevé dans la religion des Puritains. Il fut ensuite introduit à la cour. Guillaume, comte de Pembroke, se l'attacha en qualité de grand-écuyer. Il prit parti pour le parlement dans la guerre civile qui éclata en 1640, occupa divers emplois publics, et épousa la sœur d'un colonel de l'armée de Cromwell. Il se retira depuis à l'université d'Oxford, pour y surveiller les études de son fils, et pour y faire imprimer plusieurs ouvrages, parmi lesquels son *Avis à un fils* eut un succès extraordinaire, encore augmenté par la prohibition que l'on en fit, comme d'un ouvrage favorable à l'athéisme. Osborne échappa aux craintes qu'aurait pu lui inspirer la restauration; car il mourut le 11 février 1659, deux ans avant cet événement. Ses principaux ouvrages sont : I. *Mémoire en faveur d'un état libre comparé avec la monarchie*. II. *La politique turque*; — *Discours sur Machiavel*; — *Discours sur Pison et l'index*; — *Discours en faveur de Martin Luther*; et d'autres écrits, réunis en 1 vol. in-8°. III. *Mémoires historiques sur la reine Elisabeth et le roi Jacques*. IV. *Mélanges de divers essais, avec des Déductions politiques tirées de l'histoire du comte d'Essex*. V. *Avis à un fils*; 1^{re} partie, 1656, imprimée cinq fois dans les deux premières

années; 2^e. partie, 1658, i. Ces divers ouvrages ont du nom les a réimprimés ensemble 1689, in-8°. et en 1722, en in-12. — Jean OSBORNE a traduit l'anglais, *Paméla ou la vertu pensée*, Paris, 1743, 4 vol.

OSÉE, fils de Beer, est le premier des petits prophètes du livre des Bibles, quoiqu'il soit postérieur à Jonas dans l'ordre des temps. Sa mission date des dernières années du règne d'Ozias, roi de Juda, et se termine au commencement de celui d'Ezéchias; ce qui constitue un intervalle d'environ 60 ans. Il mourut âgé de plus de 80 ans l'an 784 avant J.-C. Sa prophétie a pour objet principalement pour objet la réforme du royaume d'Israël. Son mariage avec Gomer, appelé dans sa prophétie, *femme des prostituions*, dont il lui est ordonné d'avoir des enfants des prostituions, digieusement embarrassé les commentateurs, parce que la loi de Dieu défend d'épouser, soit une prostituée, soit une idolâtre. Cette difficulté disparaît, si l'on applique l'ordre de Dieu, de ne pas épouser une femme de la terre des prostituions, on doit entendre le pays qui s'abandonnait à l'idolâtrie, qui était signée fréquemment dans l'Écriture sous le nom de prostitution, et quel elle avait eu déjà des enfants de son précédent mariage. Ce pays était le royaume d'Israël, qui avait le culte des idoles. Cette prophétie est conforme au témoignage du texte original, et même à l'ancienne version qui doivent être ainsi traduits :
 « ne prends une femme de prostituions;
 » ne sers pas ses enfants de prostitution;
 » ne sois pas comme la terre (d'Israël) qui a
 » le Seigneur pour se prostituer.

De sorte que le mot se s'applique, non à Gois à la terre qu'elle habite mariage naquirent trois sont les noms mystérieux allusion aux événements que : était chargé d'annoncer. et s'appela *Jezrahel*, ou le *Nieu*, pour marquer que le allait faire éclater la puissance bras contre le peuple fin de venger le sang versé dans la vallée de Jezrahel; qui fut une fille, se nomma *ama*, ce qui signifie *sans de*, pour annoncer que Dieu adier toute la maison d'Israël, *Lo Ammi*, ou *plus mon peuple*, pour appeler peuple d'Israël, qu'il ser d'être le peuple de de reçut ensuite l'ordre ne femme adultère, comminait les enfants d'Israël, recommandant de ne s'arrêter à aucun homme; car il point lui-même avoir de avec elle. Cette femme Samarie, qui, en se prostituait aux idoles, avait violé l'alliance avec le Seigneur; ce qui, dans le l'Écriture, s'appelle commin adultère. Cependant Dieu, jetant, ne l'a pas entièrement pardonnée, puisque les Juifs, et était présent de réprobation, se servent dans leurs livres un prétexte de leur rétablissement. Le reste de la prophétie regarde les maisons de Juda et d'Israël, la réprobation, leur réunion future ne plus former qu'un seul peuple sous un seul chef, le vrai peuple auquel ils seront aussi unis que le sable de la mer; époque incertaine, mais qui doit se accomplir avant la fin du monde. Osée

est le plus obscur des prophètes, tant à cause des mystères cachés sous l'emblème de ses deux mariages, que de son style coupé, sentencieux, dans lequel il ne s'exprime quelquefois qu'à demi mot, laissant ses périodes imparfaites. Quoique semé de traits vifs, hardis, de belles comparaisons, son discours perd souvent de sa beauté, parce que le sens en est suspendu, et que le prophète en abandonne l'application et la suite. Nous avons d'ailleurs très-peu de connaissance des événements du temps auxquels il fait allusion. Les Grecs célèbrent sa fête le 17 octobre, et les Latins le 4 juillet.

T—D.

OSÉE II, fils d'Éla, fut le dernier roi d'Israël. Il conspira contre Phacée, le tua, et s'empara du trône. L'Écriture, en lui reprochant d'avoir fait le mal devant le Seigneur, comme ses prédécesseurs, observe néanmoins qu'il ne poussa pas son impiété aussi loin qu'eux. Peut-être laissait-il à ceux de ses sujets que leur dévotion portait à se transporter à Jérusalem pour offrir leurs sacrifices, la liberté de suivre leur penchant. Salmanasar, roi d'Assyrie, dont le royaume d'Israël était tributaire, informé de l'alliance secrète qu'Osée avait formée avec le roi d'Égypte pour s'affranchir de ce tribut, fondit sur Israël, et prit Samarie, au bout d'un siège de trois ans, pendant lesquels les assiégés avaient éprouvé toutes les horreurs de la famine. Osée fut chargé de chaînes, et les dix tribus menées en captivité dans la Médie. Ainsi finit le royaume d'Israël, l'an 730 avant J.-C., environ 260 ans après sa séparation de celui de Juda. Osée en était le 19^e. roi. Son règne n'avait été que de 9 ans. T—D.

cieuse de l'auteur, au point d'être rendus méconnaissables; cette partie de son ouvrage ne peut donc être d'aucune utilité. Linné, pour reconnaître les travaux de son disciple, lui dédia le genre *Osbeckia*, qui renferme de jolies plantes vivaces de la famille des Melastomées. E—s.

OSBORNE (FRANÇOIS), écrivain anglais, naquit, vers 1589, d'une opulente famille, originaire du Bedfordshire, et fut élevé dans la religion des Puritains. Il fut ensuite introduit à la cour. Guillaume, comte de Pembroke, se l'attacha en qualité de grand-écuyer. Il prit parti pour le parlement dans la guerre civile qui éclata en 1640, occupa divers emplois publics, et épousa la sœur d'un colonel de l'armée de Cromwell. Il se retira depuis à l'université d'Oxford, pour y surveiller les études de son fils, et pour y faire imprimer plusieurs ouvrages, parmi lesquels son *Avis à un fils* eut un succès extraordinaire, encore augmenté par la prohibition que l'on en fit, comme d'un ouvrage favorable à l'athéisme. Osborne échappa aux craintes qu'aurait pu lui inspirer la restauration; car il mourut le 11 février 1659, deux ans avant cet événement. Ses principaux ouvrages sont : I. *Mémoire en faveur d'un état libre comparé avec la monarchie*. II. *La politique turque*; — *Discours sur Machiavel*; — *Discours sur Pison et l'index*; — *Discours en faveur de Martin Luther*; et d'autres écrits, réunis en 1 vol. in-8°. III. *Mémoires historiques sur la reine Elisabeth et le roi Jacques*. IV. *Mélanges de divers essais, avec des Déductions politiques tirées de l'histoire du comte d'Essex*. V. *Avis à un fils*; 1^{re} partie, 1656, imprimée cinq fois dans les deux premières

années; 2^e partie, 1658, i. Ces divers ouvrages ont du non les a réimprimés ensemble 1689, in-8°, et en 1722, en in-12. — Jean OSBORNE a traduit l'anglais, *Pamela ou la vertu pensée*, Paris, 1743, 4 vol.

OSÉE, fils de Beer, est l'un des petits prophètes du livre des Bibles, quoiqu'il soit postérieur à Jonas dans l'ordre des temps. Sa mission date des dernières années du règne d'Ozias, roi de Juda, et se termine au commencement de celui d'Ezéchias; ce qui constitue un intervalle d'environ 60 ans. Il mourut âgé de plus de 80 ans l'an 784 avant J.-C. Sa prophétie est principalement pour objet la réformation du royaume d'Israël. Son mariage avec Gomer, appelé dans sa prophétie, *femme des prostituions*, dont il lui est ordonné d'avoir des enfants des prostituions, digieusement embarrassé les commentateurs, parce que la loi défend d'épouser, soit une prostituée, soit une idolâtre. Toute difficulté disparaît, si, pour expliquer l'ordre de Dieu, de ne pas épouser une femme de la terre des prostituions, on doit entendre le pays qui s'abandonnait à l'idolâtrie, qui était signée fréquemment dans l'Écriture sous le nom de prostitution, et quel elle avait eu déjà des enfants du précédent mariage. Ce pays était demeuré le royaume d'Israël, qui maintenait le culte des idoles. Cette interprétation est conforme au texte original, et même à l'ancienne version, qui doivent être ainsi traduits : « ne prends pas une femme de prostituées » ses enfants de prostitution » que la terre (d'Israël) a » le Seigneur pour se prostituer.

De sorte que le mot s'applique, non à Gô à la terre qu'elle habi- mariage naquirent trois nt les noms mystérieux sion aux événements que tait chargé d'annoncer. s'appela *Jezebel*, ou le x. pour marquer que le lait faire éclater la puis- a bras contre le peuple n de venger le sang versé ms la vallée de Jezebel; si fut une fille, se nomma ra, ce qui signifie sans . pour annoncer que Dieu ier toute la maison d'Is- isième, *Lo Ammi*, ou us mon peuple, pour ap- peuple d'Israël, qu'il r d'être le peuple de reçut ensuite l'ordre : femme adultère, com- nait les enfants d'Israël, commandant de ne s'a- a aucun homme; car il vint lui-même avoir de avec elle. Cette femme marie, qui, en se prostitu- idoles, avait violé l'al- Seigneur; ce qui, dans le Écriture, s'appelle com- adultère. Cependant Dieu, ant, ne l'a pas entière- donnée. Puisque les Juifs, état présent de réproba- rrent dans leurs livres un é de leur rétablissement. te de la prophétie regarde aisons de Juda et d'Israël, bation, leur réunion su- ne plus former qu'un seul os un seul chef, le vrai us lequel ils seront aussi que le sable de la mer; épo- incertaine, mais qui doit se ant la fin du monde. Osée

est le plus obscur des prophètes, tant à cause des mystères cachés sous l'emblème de ses deux maria- ges, que de son style coupé, senten- cieux, dans lequel il ne s'exprime quelquefois qu'à demi mot, laissant ses périodes imparfaites. Quoique semé de traits vifs, bardis, de belles comparaisons, son discours perd souvent de sa beauté, parce que le sens en est suspendu, et que le pro- phète en abandonne l'application et la suite. Nous avons d'ailleurs très- peu de connaissance des événements du temps auxquels il fait allusion. Les Grecs célèbrent sa fête le 17 octobre, et les Latins le 4 juillet.

T—D.

OSÉE II, fils d'Éla, fut le der- nier roi d'Israël. Il conspira contre Phacée, le tua, et s'empara du trône. L'Écriture, en lui reprochant d'avoir fait le mal devant le Sei- gneur, comme ses prédécesseurs, observe néanmoins qu'il ne pous- sa pas son impiété aussi loin qu'eux. Peut-être laissait-il à ceux de ses sujets que leur dévotion portait à se transporter à Jérusalem pour offrir leurs sacrifices, la liberté de suivre leur penchant. Salmanasar, roi d'Assyrie, dont le royaume d'Israël était tributaire, informé de l'alliance secrète qu'Osée avait formée avec le roi d'Égypte pour s'affranchir de ce tribut, fondit sur Israël, et prit Samarie, au bout d'un siège de trois ans, pendant lesquels les assiégés avaient éprouvé toutes les horreurs de la famine. Osée fut chargé de chaînes, et les dix tribus menées en captivité dans la Médie. Ainsi finit le royaume d'Israël, l'an 730 avant J.-C., environ 260 ans après sa séparation de celui de Juda. Osée en était le 19^e. roi. Son rè- gue n'avait été que de 9 ans. T—D.

OSIANDER (ANDRÉ), fameux théologien protestant, était né, suivant Seckendorf (*Histor. lutheran.*), le 19 décembre 1498, à Gunzenhausen, dans la Franconie (1), de simples artisans. Il fit ses études avec beaucoup de distinction, à l'académie de Wittemberg; et, ayant embrassé les principes des réformateurs, il fut nommé, en 1522, premier pasteur de Nuremberg. Ses talents pour la chaire étendirent bientôt sa réputation; et il conçut l'espoir de jouer un des premiers rôles dans son parti. Il assista, en 1529, à la conférence de Marpurg, et y proposa d'admettre dans l'Eucharistie l'impanation; mais Luther combattit ce sentiment, et le fit rejeter (*Hist. des variat.*, II, 5). Il se trouva aussi à toutes les assemblées où furent discutés les articles de la profession de foi si connue sous le nom de *Confession d'Augsbourg*; il y fit de grands efforts pour faire adopter ses idées sur la justification, qu'il prétendait avoir lieu, non par l'imputation de la justice de Jésus-Christ, mais par l'intime union de la justice substantielle de Dieu avec nos âmes (*ibidem*, VIII, 2). L'emportement avec lequel il soutint cette doctrine, que Bossuet nomme *prodigieuse*, aurait pu avoir des suites fâcheuses, si les confrères d'Osiander n'eussent pris le parti de souffrir patiemment ses injures, pour éviter un éclat. Lors de la publication de l'*Interim*, ne voulant pas s'exposer à la persécution, il quitta secrètement l'é-

glise qu'il gouvernait cinq ans, et se réfugia en Angleterre, espérant la considération dont jouissaient mariés depuis peu avec CRANMER, X, 179), l'obtint du crédit; mais Cranmer, tourné par Calvin d'un autre côté, ne fut pas de lui un collaborateur; et, d'un autre côté, le grave Albert le retint en lui donnant la première chaire de l'université de Kœnigsberg, et le respect pour Luther le resta de respect pour Luther, toujours empêché de l'écarter, écrit la nouvelle doctrine de la réformation. Mais, après la mort de la réforme, il l'enseigna; il poussa l'oubli des nuances au point de déclamer contre Melancthon vainement à le ramener à l'ancien, et d'attaquer les principes reçus par les protestants, ne la base de leur croyance. Il part de ses collègues, déférèrent au synode de qui n'osa pas prononcer la condamnation. Cette faiblesse du synode enhardit encore ce fougueux novateur, et il pesa dominer en Prusse, les protestants sont connus sous le nom de *deristes*. Il mourut à Kœnigsberg, le 17 octobre 1552, d'une immense érudition, à une époque où l'étendue des sciences humaines (1), Osiander joignait une verve vive et animée, et avait un grand avantage sur ses adversaires. Donc, infatigable, il passait les jours; et, sans les défauts

(1) Meleb. Adam, et d'après lui, plusieurs biographes disent qu'Osiander était bavarois; mais ils n'en apportent aucune preuve. Suivant Seckendorf, son père était un serrurier, nommé *H. Semann* (*quasi vir braccator*); et suivant la coutume des servants de son temps, il changea ce nom contre celui d'Osiander.

(1) Doppelmayr lui a donné une *Notice des mathématiciens Nuremberg*, pag. 58-61.

qu'on a déjà signalés, il aurait une réputation durait les plaisirs de la table : dans l'ivresse, il se permit les plus grossières injures à l'égard des théologiens qu'il connaissait, et n'était pas de son avis, les sauterelles indécentes, dont Luther et Calvin ont rapporté quelques-unes dans leurs *Lettres*. Les ouvrages d'Osiander sont tombés dans l'oubli ; on en trouvera les titres dans la *Biblioth.* de Gesner, dans l'*Eloge* de Teissier, t. 1, 110, dans le Dictionn. des Nurembergeois par Will et Nopitsch, etc. Le seul qu'on cite encore, et seulement pour sa rareté, est intitulé : *Compendium evangelicæ libri IV*, 1537, in-fol. L'édition de même format, est également rare. On ne doit pas oublier qu'il est l'auteur du célèbre ouvrage de 1601, *De revolutionibus orbium coelestium*, publié en 1543 (V. Coxe, t. IX, 547), et de l'*Algèbre* d'Al-Khwarizmi, en 1545. — Son fils, Luc Osiander, dit l'*Ancien* pour le distinguer d'un fils qu'il eut sous le même nom, qui fut chancelier de l'université de Tubingue, en 1620, et qui se fit connaître par un grand nombre d'écrits théologiques), naquit à Tubingue, le 16 décembre 1534, et fut quelque temps surintendant-général des églises du Wurtemberg, et mourut le 17 septembre 1604. On a beaucoup de livres de controverse, la plupart en allemand. — Osiander le Jeune, autre fils de l'*Ancien*, né, en 1562, à Tubingue, dans le Wurtemberg, professeur de l'université de Tubingue, mort le 21 avril 1617, fut l'auteur de plusieurs ouvrages théologiques, aujourd'hui

W—s.

OSIANDER (JEAN-ADAM), théologien et philologue, né le 3 décembre 1622, à Tubingue, professa la théologie à l'académie de cette ville, avec beaucoup de réputation, et mourut prévôt de la collégiale, le 26 octobre 1697. C'était un écrivain infatigable, plein d'érudition, mais entêté et privé de goût. Outre des *Notes* sur le traité de Grotius, *De Jure belli et pacis*, on cite de lui : I. *De azyliis Hebræorum, gentilium et christianorum*, Tubingue, 1673, in-4°. Gronovius a inséré dans le tome IV du *Thesaur. antiquit. græcar.*, la partie de ce traité qui concerne les asiles chez les Grecs et les Romains. II. Plusieurs *Dissertations* sur des sujets de la Bible. III. Un *Commentaire* sur le Pentateuque, Tubingue, 1676-78, 5 vol. in-fol. IV. Un *Commentaire* sur les livres de Josué, les Juges, Ruth et Samuel, ibid. 1681-87, 3 vol. in-fol. V. *Tractatus theologicus de magid*, ibid. 1687, in-4°. La matière y est épuisée. — Son fils, nommé aussi Jean-Adam OSIANDER, né en 1659, mort le 23 mai 1708, fut médecin des armées du margrave de Bayreuth, et a laissé quelques dissertations médicales. — Jean-Adam III, fils de ce dernier, né à Tubingue en 1701, mort le 20 novembre 1756, suivit la carrière de l'enseignement, fut professeur de grec, et composa plusieurs savantes *Dissertations* d'exégèse biblique, dont on peut voir la liste dans Meusel. — Jean-Adam IV OSIANDER, fils de Jean-Rodolphe I^{er}. et d'une autre famille que les précédents, né à Tubingue en 1718, fut professeur de physique expérimentale au gymnase de sa ville natale, et mourut jeune, le 7 mai 1749. On ne cite de lui qu'un *Voyage littéraire*, demeuré manuscrit. — Jean OSIANDER,

autre fils de Jean-Adam I^{er}, né en 1657, mort le 18 octobre 1724, fut professeur de grec, d'hébreu, et de géographie, et exerça divers emplois administratifs et diplomatiques. Voyez sa *Vie* écrite en allemand par J. F. Abel, Tubingue, 1795, in-8°.

W—s.

OSIAS ou OZIAS, roi de Juda, que les Livres saints nomment aussi AZARIAS, n'avait que 16 ans, lorsqu'il fut établi roi en la place d'Amasias, son père. Sa mère était de Jérusalem, et s'appelait Jechelie. Il fit ce qui était agréable au Seigneur; cependant il souffrit que le peuple sacrifiât sur les hauts-lieux et y brûlât de l'encens. Osias enleva aux Philistins les villes de Geth et de Jamnia, dont il rasa les murailles; il fit aussi la guerre aux Arabes avec succès, et construisit sur les bords de la mer Rouge, une ville, où il plaça une forte garnison pour les tenir en bride. Il remporta ensuite plusieurs victoires sur les Ammonites, qu'il obligea de lui payer un tribut annuel; et il réduisit à son obéissance tout le pays qui séparait son royaume de l'Égypte. Après avoir conquis par ses armes une paix durable, Osias prit soin d'embellir sa capitale. Il releva les murailles de Jérusalem, et les munit de plusieurs tours pour en défendre les approches. Il fortifia aussi les hauteurs voisines, et construisit des aqueducs qui distribuaient l'eau dans tous les quartiers de cette grande cité. Ce prince favorisa l'agriculture, et multiplia, par des plantations, les arbres et les végétaux qui peuvent servir à la nourriture des hommes. Si l'on s'en rapporte à Josèphe (*Hist. des Juifs*, xi, ch. 2), il entretenait une armée de 370 mille combattants, commandés par 2000 bons officiers,

et il avait rassemblé un nombre prodigieux de machines de guerre. Lorsque ce prince eut perdu son fils et son gendre Zacharie, qui l'avait dans la crainte du Seigneur, lui servait de premier ministre, la prospérité de son règne lui donna un cœur jaloux d'imiter les rois idolâtres qui réunissaient dans une personne la double dignité de roi et de prêtre. Il voulut usurper le sacerdoce, il pénétra dans le temple, et mit sa main sur l'autel pour offrir l'encens sur des parfums, fonction exclusivement réservée aux prêtres. Le Seigneur, à la tête de quatre légions d'anges, fit de vains efforts pour détourner de cette profane entreprise; mais il n'en reçut que des menaces. À ce moment, le téméraire se sentit frappé d'une lèpre, et mourut. Son corps fut enseveli dans une caverne qui lui couvrit tout le visage, et la tache indélébile le força de se retirer de toute société; il se retira dans le désert de Jérusalem, dans un lieu où il se livra à la méditation, laissant le gouvernement du royaume à son fils Joatham : il vécut ainsi pendant un assez grand nombre d'années, et mourut à l'âge de 137 ans, après un règne de 40 ans, dont il en avait régné 26 en qualité de roi, et 14 en qualité de prêtre. Il fut enseveli dans un champ voisin du tombeau de David. Joatham lui succéda (*II Rois*, XXI, 57). Pendant son règne, le royaume de Juda fut agité par un violent tremblement de terre, qui dévasta les champs, et des feux qui se firent entendre du ciel, et qui consumèrent l'herbe des prés et les feuilles des arbres. Sous ce même règne, les prophètes Osée, Joël, et Amos.

OSIO (FÉLIX), écrivain italien, naquit en 1587, d'une famille que Tomasini

re d'Osio, grand-prêtre du temple de Delphes. Après avoir terminé ses études avec beaucoup de succès, il fit ses cours de philosophie et de théologie au collège Borromeo, et y reçut le laurier doctoral à l'âge de 22 ans. Il embrassa ensuite l'état ecclésiastique, et, ayant choisi la carrière de l'enseignement, professa les humanités au collège Helvetique à Milan, puis à Bergame. Il fut pourvu, en 1621, de la chaire de rhétorique à l'université de Padoue, qu'il remplit avec distinction. Il prononça, dans des circonstances éclatantes, des discours qui furent applaudis. Il n'avait pas moins l'habileté à écrire en vers; et les recueils de philologie, si multipliés en Italie, offrent tous quelques-unes de ses compositions. Cependant les sciences n'étaient, pour Osio, qu'un amusement. Il avait conçu le projet, adopté depuis par Muratori, de publier les documents de l'histoire d'Italie au moyen âge. Tandis qu'il s'occupait avec ardeur, il fut appelé, par le sénat de Venise, de former la bibliothèque qu'une décision avait d'ajouter à l'université. Malheureusement la ville de Padoue était atteinte alors d'une maladie pestilentielle. Osio, entraîné par sa passion pour les livres, ne voulut pas s'éloigner de cette ville; et il mourut victime de son zèle, le 29 juillet 1631, à l'âge de quarante-cinq ans. Ses restes furent déposés, sans pompe, dans le cimetière de l'église des Jésuites, où la construction n'était pas encore terminée. Osio a laissé, en manuscrit, des *Poésies*, des *Harangues*, des *Panégyriques*, etc. Il avait pu publier même la liste de ses *Discours*. Tommasini a insérée dans les *Elogia scriptor. litter. illustrum*, et Ardenza dans la *Bibl. scriptor. Me-*

diolan. Il ne put terminer son travail sur les ouvrages d'Alb. Mussato; et ce fut, dit Tiraboschi, un bonheur pour les amateurs du genre historique, car il avait une telle facilité à écrire, et il aimait tant les digressions, qu'il aurait rempli de ses notes un grand nombre de volumes in fol. (*Stor. litteratur.*, VIII, 384). Les *Notes* d'Osio sur l'Histoire de Mussato, ont été recueillies (V. MUSSATO). On a également publié ses *Remarques sur l'Histoire ou Chronique de Lodi*, par Othon et Acerbo Morena, Venise, 1639, in-4°, dans le tome 1^{er} des *Scriptor. Brunsvic.*; dans le tome II du *Thesaur. antiquitat. Italiæ*, et dans le tome VI des *Rerum italicarum scriptores*; et enfin ses *Remarques sur les Historiens de la marche Trévise*, qui forment le tome VIII de la *Collection* de Muratori. Outre les ouvrages cités, on peut consulter sur Osio, l'*Historia gymnasii Patavini*, I, 358. Son portrait gravé se trouve dans les *Elogia* de Tommasini. W—s.

OSIUS vit le jour en Espagne, l'an 256. L'histoire ne commence à faire mention de lui qu'au temps du concile d'Illyrie, dont il fut un des membres, comme évêque de Cordoue. La gloire qu'il eut ensuite de confesser la foi, dans la persécution de Maximien, jointe à la haute réputation de sagesse et de vertu dont il jouissait, le rendit recommandable à Constantin le Grand, qui le consulta dans toutes les affaires ecclésiastiques, et lui donna des commissions importantes, entre autres celle d'apaiser les troubles causés en Afrique par le schisme des donatistes, et en Orient à l'occasion de la célébration de la Pâque. Les erreurs d'Arius ouvrirent

une nouvelle carrière à son zèle. Il présida, en 324, le concile à Alexandrie, dont tout le succès fut d'étouffer le schisme d'un nommé Coluthé. L'année suivante, l'empereur, à sa sollicitation, convoqua le grand concile de Nicée. Osius y parut avec éclat : saint Athanase lui en attribue même le *symbole*. Quant au rang qu'il y occupa, savoir, s'il en fut le président, et, dans ce cas, si cette place lui fut déferée comme légat du pape Sylvestre, c'est une discussion dont le détail nous mènerait trop loin (V. EUSTATHE). L'empereur Constance eut d'abord pour cet illustre évêque la même confiance que son père. Osius en profita pour faire tenir le concile de Sardique, en 347. Mais ce prince l'ayant voulu engager à signer la condamnation de saint Athanase, sans pouvoir y réussir, fit inutilement succéder les menaces aux caresses. C'est alors que l'évêque de Cordoue lui adressa cette célèbre lettre, chef-d'œuvre de magnanimité pastorale, qui commence ainsi : « J'ai confessé J.-C. dans la persécution que Maximien, votre aïeul, » excita contre l'Eglise ; si vous voulez la renouveler, vous me trouverez prêt à tout souffrir, plutôt » que de trahir la vérité, et que de » consentir à la condamnation d'un » innocent. » Constance, peu touché de la sainte liberté que prenait le vénérable vieillard, l'appela à Sirmium, où, après un an d'exil du prélat, voyant que toutes ses prières ne pouvaient le fléchir, il passa, sans respect pour son âge qui était de cent ans, des caresses aux menaces, et, à force de tourments, l'obligea de communiquer avec Ursace et Valens. Saint Hilaire, trop éloigné pour être parfaitement instruit de toutes les circonstances de l'affaire, l'accuse

d'avoir signé la seconde à Sirmium, et d'avoir sonné la condamnation de saint Athanase. Ce dernier, plus à portée de ce qui se passait, le justifia doublement par sa prévarication. En fait beaucoup se défier de bruits que les diverses sectes dont il était le fléau courir, à cette occasion compte, et que des catholiques adoptèrent trop facilement qu'il en soit, Osius alla dans sa ville épiscopale, en 350, après avoir protesté contre l'erreur qui lui avait été faite. Il témoigna un vif regret de sa faiblesse, et anathématisa le nicéisme. On l'appelaient les *évêques*, le *président* des conciles, tous les auteurs ecclésiastiques concordent à faire le plus grand usage de sa foi, de sa vertu, de son talent pour entretenir la paix de l'Eglise, et pour surmonter les troubles que les diverses hérésies excitèrent de tous côtés. Sans doute que cet illustre évêque serait honoré par l'Eglise comme un de ses plus grands hommes, si cet acte de faiblesse ne malheureusement terni sa carrière.

OSIUS (STANISLAS).

OSMAN, khalyfe. V.

OSMAN I^{er}, ou plutôt OTHMAN, surnommé le Conquérant, fondateur de la dynastie des Othomans, et de la dynastie des Osmanlys, aujourd'hui à Constantinople, naquit à Bursa en Bithynie, l'an 657 de l'ère de J.-C. Rien de plus incertain sur son origine, sur laquelle les écrivains turcs eux-mêmes ne sont d'accord. L'opinion la plus probable est que son aïeul Soléim

Ce fut en l'année 609 ans la ville de Cara-Hissar, pour la première fois, il se fit couronner sultan, et prononcer la prière en son nom ; mais il ne prit le titre de sultan. Il s'empara, en 1304, et subjugué l'Arménie en 1307. Tantôt ennemi des autres petits rois d'Asie Mineure, il fonda, par ses conquêtes, dont le résultat fut inutile, la faible puissance qui forma l'empire Ottoman. Ses royaumes ne furent plus en état de résister dans leurs retraites Osmaniennes ; vingt-sept années de victoires heureuses et de conquêtes nationales, lui acquirent

A—T et S—Y.

OSMAN ou **OTHMAN II**, 16^e. sultban othoman, et fils d'Achmet I^{er}., monta sur le trône après la déposition de son oncle Mustapha I^{er}., l'an de l'hégire 1027 (de J.-C. 1618), à l'âge de treize ans. La courte carrière que parcourut ce jeune souverain, n'en offre pas moins une des époques les plus remarquables de l'histoire othomane. Jusque-là, l'insolence des janissaires s'était bornée à se révolter, et quelquefois à déposer leur sultban : **Osman II** fut le

premier que ses sujets osèrent mettre à mort. Un sentiment de compassion est d'autant mieux dû à sa mémoire, qu'il ne mérita point son sort. Une première faute fut la cause de tous ses torts ; il donna sa confiance à son précepteur, Omar Effendy, qui le fit servir d'instrument à sa propre ambition, à ses intrigues. Le malheureux et jeune Osman fut la victime de ses erreurs ; mais les vertus dont il eut à peine le temps de laisser soupçonner le germe, n'en rendent ses conseillers que plus odieux, et ses sujets plus coupables. Ce généreux sulthan, qui promettait d'égaliser ses illustres ancêtres, se montrait, malgré son extrême jeunesse, avide de gloire, courageux, appliqué, ennemi de l'oisiveté, de la mollesse et des plaisirs. Dès la première année de son règne, il envoya une ambassade à Louis XIII, en réparation de l'insulte faite, sous le règne précédent, au baron de Sancy, ambassadeur de France. Il dirigea des armées contre la Perse, fit passer des secours aux Hongrois, soulevés contre Ferdinand 1^{er}, et des flottes pour détruire les repaires des Cosaques. Indigné de la résistance de ces peuplades de brigands, il marcha en personne contre les Polonais leurs protecteurs. Il entra en Pologne, en 1621, à la tête de quatre cent mille Othomans. Les rives du Dniéper, et les remparts de Choczim, furent les témoins de son courage, de son opiniâtreté et de ses vains efforts. La fureur aveugle des janissaires ne put vaincre l'héroïsme avec lequel les Polonais combattirent pour leur patrie et leur liberté. Les Othomans rebutés s'indignèrent contre leur jeune sulthan, qui les accusait, avec raison, d'être dégénérés : Os-

man, humilié, voulut par ses janissaires de l'affront d'une défaite qu'il souscrivit la même. Le bruit se répandit que le sulthan allait être traqué en Asie, que la milice du Caucase entourer le souverain, et que des janissaires serait détachés pour le pèlerinage de la Mekke sous voile à l'exécution d'une vaine entreprise. Le sulthan irrité contre la soldatesque qu'elle ne fût pas animée contre lui. Quelques sages membres du conseil montrèrent au jeune Osman avant-coureurs de l'orage et le menaçaient : il méprisa leurs conseils et n'en annonça que plus sa confiance. Ses hardis desseins : son intention de marcher contre le khodjah, Omar Effendy, qui ne voulait pas se fléchir, éclata : les yeux d'Osman ne virent trop tard ; et quand il voulut composer avec ses soldats, il n'était plus temps. Il fut remis sur le trône : l'infortuné Osman au château de Sept-Tours, où ses sujets l'accablèrent d'insultes ; de la révolte, le beau-frère de Mehmed, Daoud-Pacha, qui sous le nom de ce fantôme parut le lendemain dans la priée, les mains sur son maître étranglé sous ses yeux. Sa mort ne fut pas impuni : le Daoud ne tarda pas à en payer la peine (V. DAUD-PACHA) ; son venin de honte, de regret leur vengea la mémoire d'un janissaire qui avait osé le frapper ; et sa translation aux Sept-Tours, il fut mis à mort un an après, le sixième octobre, et son corps était membre, fut cassé en morceaux et la réparation de son honneur se sont perpétuées ; et dans

de l'orta - dgiami , le anissaire et celui de son oncle aujourd'hui voués à l'extermination. Osman II périt l'an 1031 (20 mai 1622 de l'ère Pacifique de Provins) a publié une relation de la catastrophe qui termina la vie d'Osman II.

A—T.

OSMAN III, vingt-cinquième sultan, fils de Mustapha II, à son frère Mahmoud I^{er}. , son règne fut court et marqué par l'incapacité, l'indécision et la faiblesse. Il changea continuellement de grands-vézyrs, ne discerna ni les bons ni les mauvais, ni le fidèle, par un instinct féropolitique sanguinaire qu'il conduisit les sultans de se défaire de leurs proches que les vœux du peuple semblent appeler au trône. Il fit empoisonner deux princes, Ibrahim III, dont l'existence était un ombre, et dont il redoutait les qualités. Le seul sultan du règne d'Osman III fut le pillage de la caravane Mekke, par les Arabes, en 1757. Après avoir déposé ou fait mourir six grands-vézyrs et le caimakans, l'imbécille et le tyran mourut presque seul, au bout de trois années, en 1757 : sa mort précipitée et sauva la vie à son fils Mustapha III ; elle conserva à son célèbre Raghib Mehelal, qui était à la veille de mourir.

S—Y.

AN-BEY (NEMSEY), né en Hongrie vers le milieu du dix-huitième siècle, d'une famille noble, embrassa jeune la carrière militaire et fut colonel au service d'Autriche. Il fut accusé d'avoir volé la caisse de son régiment : il entreprit

de se justifier, en rejetant l'accusation sur le caissier, qui avait disparu ; l'empereur Joseph II, peu satisfait de cette justification, ordonna qu'il fût dégradé et renfermé dans une forteresse. Il subit cette détention pendant une année, au bout de laquelle il obtint sa liberté. Mais il fut tellement indigné de la rigueur du traitement qui lui avait été infligé, et surtout de ce que l'empereur ne l'avait pas réhabilité dans son grade, qu'il partit pour Constantinople, avec le projet de se faire musulman. Arrivé dans cette capitale en 1779, il se présenta devant le *cadilesker* de Romélie, un des grands-officiers de la couronne, auquel il exposa ses intentions d'embrasser l'islamisme. Avant de recevoir l'abjuration et la nouvelle profession de foi de cet étranger, le *cadilesker* envoya prendre des renseignements chez l'ambassadeur d'Autriche, accrédité à la Porte-ottomane. Le baron d'Herbert-Rathkeal, qui remplissait cette fonction sous le titre d'internonce, employa vainement tous les moyens de persuasion pour détourner le colonel de son projet. Il offrit même de solliciter à la cour de Vienne la réintégration de cet officier dans son grade militaire, en lui faisant espérer qu'il l'obtiendrait. Celui-ci répondit fièrement qu'il n'était pas venu à Constantinople pour régler sa conduite sur les avis ou les remontrances de M. l'internonce, et qu'il était inébranlable dans sa résolution. Il retourna donc chez le *cadilesker*, auquel il protesta de nouveau de son désir d'embrasser la religion musulmane. Le grand-officier de la Porte envoya une seconde fois chez le ministre d'Autriche, pour savoir si le colonel hongrois était, comme il le disait, *bey-zadey*, c'est-à-dire, d'un

sang noble ; et, sur la réponse affirmative, on admit celui-ci à faire la profession de foi musulmane. Il reçut le nom d'*Osman-Bey*, et obtint, en considération de sa naissance, un apanage de cinq à six mille francs sur les revenus du grand-seigneur, dans le même territoire de Magnésie, sur le Méandre, que Thémistocle, vingt-trois siècles auparavant, avait également reçu en apanage du roi de Perse Artaxerce. Osman-Bey avait toujours eu du goût pour les arts du dessin, et surtout pour l'archéologie et la numismatique. Il avait porté à Constantinople la collection de médailles antiques qu'il avait formée en Allemagne, et qui était composée presque en entier de médailles latines. Sa nouvelle position lui donna la facilité de recueillir des médailles grecques ; et ses voyages annuels dans la partie de l'Ionie où était situé son apanage, lui facilitèrent les moyens d'en acquérir de très-belles. Quoique devenu musulman, Osman-Bey n'avait pas renoncé à vivre à l'européenne, c'est-à-dire, à boire du vin et à manger du porc, deux choses expressément défendues par le Khoran. Pour n'être point surveillé ni gêné dans ses habitudes à cet égard, il avait pris des domestiques chrétiens. C'étaient deux insulaires de la république de Venise, gens assez mal famés. Un jour qu'il avait envoyé l'un d'eux exiger chez un banquier de Constantinople le paiement d'un effet de trois mille piastres, son camarade et lui formèrent le complot d'assassiner leur maître, pour garder impunément cette somme. En effet, après l'avoir touchée et mise en lieu de sûreté, ils rentrèrent ensemble chez Osman-Bey, se jetèrent sur lui, et l'assassinèrent à coups de

poignard. Aux cris de ses voisins accoururent ; mais l'un d'eux était déjà noyé dans son sang, et il expira bientôt après. Osman-Bey, né en 1785. Un des domestiques fut condamné à s'évader ; l'autre fut en prison. Mais, comme on ne se présenta pour l'assuivre la loi turque, on ne pas à mort lorsqu'il fut de partie plaignante (public ne poursuivant ce les délits, ainsi que que dans l'Europe civilisée fut remis bout de quelques semaines *wode* (gouverneur) quartier qu'habitait s'empara, pour le fisc, se trouvait dans la maison. Ses médailles, au nombre de trois mille, tant grecques qu'latines, en tous métaux, furent vendues par M. Cousinéry, consul alors à Constantinople, et il avait, dans le Levant de faire des médailles se trouva-t-il dans sa pièce taillée au bu d'après un procédé usité ; ce qui a permis de distinguer des pièces à mettre en garde les tre un genre d'escroquerie. Cogornier et les Pado le premier exemple (Cependant quelques-unes de ces fausses ont été produites sans un examen par M. Sestini, dans le volume de ses premières numismatiques. Il est reconnu plus tard s'est empressé de signaler ces fausses comme suspectes. Les volumes de ses Œuvres numismatiques d'Osman-Bey

fabrics, sous
sa tutelle, de c
dans le riche couvent qui
sire, à Munich. A—A.
OS (TOPAL) : F. TOPAL;

OS (SAINT), né dans la
seconde moitié du onzième siècle,
de comte de Séz. Il reçut
l'éducation de sa naissance,
la connaissance des belles-
lettres et des talents militaires. En
l'accompagna Guillaume-le-
conquérant en Angleterre, fut fait
le duc, puis conseiller
et chambrier. Sa vertu et la
de sa conduite le portèrent,
sur le siège de Salisbury.
Le choix qu'on avait fait de
lui, par le zèle avec lequel il
son ministère, par les soins
pour exciter l'émulation par-
lementaire, par la formation
d'une bibliothèque, ouverte à
ceux qui voulaient en profiter,
au maintien de la discipline ec-
clésiastique. Les abus choquants et le
désordre qu'il aperçut dans
l'Église anglicane, lui firent con-
cevoir le projet de la réformer. Il mit
son travail à exécution dans
ses diocèses. Les églises voisines l'au-
rent suivi; enfin son nouveau
système fut établi, et devint commun
en Angleterre. qui s'en est ser-
vi au temps de la reine Ma-
rie II. Osmond avait composé
un traité des *Offices ec-
clésiastiques*, dans lequel on insé-
ra, après sa mort, quel-
ques apocryphes. On a re-
gardé ce prélat d'avoir abandon-
né les intérêts de saint Anselme son
successeur, dans l'assemblée de Roc-
chester, par complaisance pour le
pape, et pour les deux gra-
nds papes se
sont bien

ment. Saint Osmond mourut en
1099, après une longue et doulou-
reuse maladie. La cathédrale qu'il
avait fait construire, et qu'il venait
de réparer, après qu'elle eut été in-
cendiée, recueillit les cendres de son
vénérable évêque, qui fut canonisé
en 1458. La liturgie qu'il avait rédigé
pour son église, sous le titre
d'*Usages de Sarum* (ou Salisbury),
a été plusieurs fois imprimée, et se
conserve encore comme un précieux
monument de ce genre d'antiquités
ecclésiastiques.

T—D.

OSORIO (Jérome), l'un des
écrivains qui ont fait le plus d'hon-
neur au Portugal et au seizième siè-
cle, naquit à Lisbonne, en 1506. Par
son père, Jean Osorio de Fonseca,
et par Françoise Gille Govea, sa
mère, il tenait à deux familles qui
avaient déjà produit plusieurs per-
sonnages éminents. Après avoir sui-
vi les cours de l'université de Sala-
manque, pour les langues anciennes,
il vint à Paris, à l'âge de dix-neuf
ans, avec le dessein de se livrer à
l'étude de la philosophie, c'est-à-
dire, de la doctrine d'Aristote, qui
régnait encore à beaucoup d'égards
dans les écoles. Mais il passa bientôt
de là en Italie, persuadé qu'il ne
pouvait trouver nulle part plus de
ressources pour l'érudition ecclé-
siastique que dans la contrée qui
donnait des lois à la catholicité. Bo-
logne fixa son choix; et il s'y appli-
qua laborieusement à l'étude de l'E-
criture et de la langue hébraïque.
Riche de connaissances, il rapporta
dans sa patrie ce précieux dépôt. Le
roi Jean le chargea d'enseigner les
saintes lettres à Coïmbre; et il y ex-
pliqua avec succès Isaïe et l'Épître
de saint Paul aux Romains. Son
travail sur le prophète et sur l'apô-
tre est compris dans la collec-

tion de ses Œuvres. D'abord archidiacre de l'église d'Evora, il fut nommé évêque de Silves, par Catherine d'Autriche, régente de Portugal pendant la minorité de Sébastien, son fils. Sébastien était à peine monté sur le trône, qu'entraîné par un esprit chevaleresque, funeste à son royaume, il fit connaître à Osorio son dessein de passer en Afrique, pour y combattre les infidèles, et le pressa vivement de l'accompagner dans cette expédition. Le prudent évêque lui représenta tous les dangers d'une entreprise aussi aventureuse : mais, s'apercevant que son éloquence ne pouvait modérer la bouillante ardeur du jeune souverain, il ne pensa qu'à se dérober au spectacle des malheurs qu'il présentait; et il se retira, sous divers prétextes, à la cour de Rome. Le pape Grégoire XIII, par l'accueil empressé qu'il fit à Osorio, et par les témoignages d'estime dont il le combla, lui eût rendu le séjour de Rome plein de douceurs, si la perspective des maux qui menaçaient sa patrie n'eût pas pris trop d'empire sur ses affections. Au bout d'un an, Sébastien, qui supportait difficilement l'absence de ce prélat, le rappela près de lui. Peu de temps après son retour, Osorio vit confirmer ses pressentiments : le roi périt, en 1578, à la bataille d'Alcazer contre les Maures. Ses états épuisés furent en proie aux déchirements que devaient amener les efforts des compétiteurs, qui avaient à se disputer un trône dont il n'existait point d'héritiers directs. Au milieu de ces agitations, Osorio exhorta le peuple à demeurer tranquille, et à ne pas s'immiscer dans les commotions dont il était témoin. La circonspection de l'évêque de Silves fut mal interpré-

tée par ses ennemis. Il fut accusé de favoriser les prétentions de l'Espagne sur son pays : l'apologie qu'il publia, calma un peu la fureur malveillante, mais ne l'étouffa point. Osorio, qui s'efforçait de faire diversion à ses chagrins par l'accomplissement de ses devoirs épiscopaux et par les consolations de l'étude, mourut à Tavira, le 20 août 1581. Il avait écrit à la reine d'Angleterre, Elisabeth, pour l'éclairer sur les erreurs de l'Eglise anglicane, et la ramener à la foi catholique : le résultat de sa lettre fut une controverse qui s'éleva entre lui et Richard Haddon, théologien de la reine, contre lequel il publia un traité de la vraie religion, divisé en six livres. Tous ses ouvrages, dont la plupart avaient paru d'abord à Lisbonne, furent recueillis et imprimés à Rome, 1592, in-fol., par les soins de son neveu, du même nom que lui, chancelier d'Evora, et auteur lui-même de ses notes et de paraphrases sur différentes parties de l'Ecriture. Cette collection se compose de livres philosophiques, d'ouvrages de théologie ou de commentaires sur l'Ecriture-Sainte, et de l'histoire du grand Emmanuel. Dans la première série, on distingue les *Traité de la bonté civile* et *De nobilitate civitatis*; — *De gloria libri* et *De gloria* ; il y a un grand nombre d'édits et dont le discours préliminaire adressé à Jean III, est plein de sages leçons pour les rois; — *De institutione et disciplina libri*. On trouve, dans la seconde série, des Paraphrases ou Commentaires estimés, sur saint Paul, sur les Psaumes, sur Salomon, sur Osée, Zacharie, et sur l'évangile de saint Jean. Mais le plus beau titre de gloire d'Osorio, c'est son li-

Samuelis virtute et auspicio Lisbonne, 1571; Cologne, 1-8 (*Foy. J. Matal*); 17, in-fol.; Coimbre, 1679, *ibid.*, 1791, in-12. Cet ouvrage a été traduit en anglais, 1752; en avons une espèce de verriex français, par Simon L'historien est exact et bien ; il s'exprime librement, àmer ses récits. Grand imi- : Cicéron, il retrace le choix sions et l'abondance de l'o-omain : on peut même le trop de prolixité; mais c'é-éfaut des écrivains de cette On peut aussi l'accuser d'un ent trop servile aux for- style des anciens. Mariaua, Grotius, notre de Thou, et ce double reproche. Oso-ut pas moins recommanda-sa piété et sa bienfaisance ses écrits. F—T.

AT (ANNAUD'), cardinal, à tenir le fil de la politique IV en Italie, fut, dans toute ur de l'expression espagnole, e ses propres œuvres. Il na-1536, à Laroque-en-Ma-village du diocèse d'Auch. Il de croire que son père, mort igne dans la détresse, exerçait fession d'artiste vétérinaire. tion, du moins, concilie la n commune, suivant laquelle devait le jour à un maréchal- et le témoignage de Dupleix, et issu d'un opérateur de cam- A l'âge de neuf ans, il se sans parents connus, et sans ressource que la pitié publi- gentilhomme du voisinage, De Marca, le recueillit, et ver avec un de ses neveux, était tuteur. Au bout de quel- ances, les progrès du pupille

d'adoption devinrent si frappants, qu'il fut jugé capable de servir de précepteur à son compagnon d'études. En 1559, d'Ossat reçut avec joie l'ordre de conduire à Paris son élève, et deux autres neveux de M. De Marca, pour y perfectionner leur éducation; il se chargea, en outre, du fils d'un marchand de Lectoure. Il leur donna ses soins jusqu'en 1562 : il put alors se delivrer de devoirs étrangers, qui l'empêchaient d'accroître à son gré la masse de ses connaissances. Il avait surtout mis à profit les leçons de Ramus, esprit pénétrant et hardi à se jeter dans des routes nouvelles. Charpentier, brutal champion d'Aristote, ayant attaqué Ramus, d'Ossat défendit la doctrine de son maître par un écrit judicieux (*Expositio in disputationem Jacobi Carpentarii de Methodo*, 1564, in-8°), dont la dialectique ornée et pressante déconcerta tellement Charpentier, qu'il ne trouva que des injures pour répondre à son adversaire. D'Ossat quitta Ramus pour étudier le droit sous Cujas, à l'université de Bourges. Il se destinait à la carrière du barreau; mais peu connu encore, et manquant de ces avances de la fortune qui permettent d'attendre, il ne fréquenta pas long-temps les audiences du parlement de Paris, sans se convaincre qu'il ne trouverait pas sa place au milieu de tant d'arbitraire réservé aux juges, et de tant de barbarie répandue dans le langage des avocats chargés de les éclairer par leurs plaidoyers. Heureusement pour lui, le célèbre Paul de Foix remplissait, à cette époque, une charge de conseiller au parlement. Le mérite de d'Ossat ne pouvait échapper à ce magistrat qui avait la passion des lettres. Malgré son en-

thousiasme pour Aristote, et sa bienveillance pour Charpentier, de Foix rechercha le modeste avocat, apprit à l'estimer de plus en plus dans les réunions savantes formées en sa maison, et lui procura une charge de conseiller au présidial de Melun; charge qui n'exigeait, sans doute, aucune fonction du titulaire, puisque d'Ossat la possédait encore en 1588. Devenu nécessaire à son Mécène, d'Ossat l'accompagna en Italie (1574). Une mission politique de pure étiquette était confiée à Paul de Foix : aussi ne vit-il dans son voyage qu'un moyen d'ajouter à ses jouissances littéraires. Pendant qu'il cheminait à cheval, d'Ossat lui expliquait Platon; de Thou lui lisait les *Paratitles* de Cujas; ou bien, en dignes amis de Montaigne, ils devisaient tous les trois sur la philosophie péripatéticienne. L'orthodoxie de Paul de Foix ayant été mise en question par le pape, et sa Sainteté ayant ordonné une information sur la conduite qu'il avait tenue au parlement, d'Ossat composa un mémoire apologétique pour son ami. Cette défense ne produisit d'autre résultat que de faire connaître avantageusement l'auteur. De Foix s'éloigna de Rome pour laisser assoupir l'instruction commencée contre lui. D'Ossat demeura; et il paraît que ce fut pendant ce temps qu'il s'engagea dans les ordres. De Foix revint à Rome en 1581, en qualité d'ambassadeur d'Henri III, et il choisit d'Ossat pour son secrétaire. Ce dernier s'appropriâ si complètement la manière de traiter les affaires, et d'en rendre compte, dont son ami lui offrait le modèle, que la ressemblance de style de leurs dépêches a induit à croire, bien à tort, qu'elles étaient, les unes comme les autres, rédigées

par d'Ossat. (Voy. Foix 138). Celui-ci, après la mort de Paul de Foix, conserva ses fonctions et retrouva la même amitié du cardinal Hippolyte d'Este, légat de l'Église de France. Il prit encore un plus grand ascendant sur le cardinal de Joyeuse, et plaça Hippolyte d'Este. À la disgrâce de Villeroi, Henri III la place de ce ministre à la cour, mais il refusa de succéder à la place qu'il avait des droits à sa rescission. D'Ossat prévoyait que dans ce poste élevé il lui était impossible de lutter contre les manœuvres des Guises; et il craignait trop son pays pour se résigner à servir leur ambition. Ses collègues l'empêchèrent d'être séduit par d'autres, par les prières de la Ligue : il garda au souverain un dévouement courageux; et il écrivit au nom du cardinal de Joyeuse une lettre d'approbation sur le compte des Guises (Voy. les *Mémoires de Villeroi*). Joyeuse se laissa mener depuis dans les rangs des Ligueurs; mais il répara ses fautes par un noble dévouement pour le roi Henri IV, dévouement qui ne se fit plus. D'Ossat, chargé par le roi de douairière, veuve de Henri III, de solliciter la célébration des funérailles de ce malheureux prince, vainement pendant plusieurs années pour triompher de la résistance du pape, qui se refusait à cette cérémonie, consacrée par l'usage, qu'il intercédait pour la mort d'Henri III, De Thou lui donna un poème sur la mort de cet illustre victime. D'Ossat, sans caractère, sans ordres du ministre, interposa son zèle pour obtenir la réconciliation d'Henri III avec le Saint-Siège. Ce prince,

démarches spontanées et de sa part, lui écrivit de se concerter avec le duc de Nevers, qu'il envoyait muni de pleins-pouvoirs. D'Ossat méprisa trop un auxiliaire qui n'était plus utile qu'il était moins dangereux : il osa conduire seul la négociation, et il échoua. Le pape Grégoire VIII désirait cependant avec impatience qu'Henri rentrât dans la communion catholique ; mais il eût voulu en même temps réconcilier l'Espagne, et obtenir des conditions avantageuses pour le Siège. Il agissait donc avec une double duplicité, qui trompait aisément les Espagnols : l'un le premier ministre du pape, ayant pu s'applaudir qu'il tendait à prouver que le hérétique relaps ne pouvait être absous ni reconnu roi, sans une réponse victorieuse ; l'autre, tout en approuvant le pape sur cet écrit, exigea qu'il ne fût communiqué qu'en secret. D'Ossat eut aucun doute sur les intentions du pape ; mais, dans la négociation, il fut enfin exclusivement occupé à se défendre le génie captieux et forcé de la cour de Rome. Quand lui tous les obstacles, D'Ossat fut envoyé à Rome pour se présenter au pape, et recevoir l'absolution du roi. La première condition que le pape voulut imposer aux ambassadeurs du roi, fut de déposer la couronne aux pieds du trône pontifical. Les représentants de France refusèrent avec fermeté qu'ils entrassent à aucune proposition contraire à l'indépendance de la couronne royale. Ils ne se montrèrent pas moins opposés à toute proposition susceptible de compromettre la tranquillité de l'État, ou d'alarmer parmi les hérétiques.

La faction espagnole frémit de ne pouvoir empêcher une absolution qui conciliait à Henri IV l'opinion d'un grand nombre de ses sujets. Duperron fut nommé à l'évêché d'Évreux : d'Ossat, qui avait préparé seul cet heureux résultat, reçut pour récompense le titre de conseiller-d'état, et l'évêché de Rennes. Le reste de sa vie fut rempli par une active coopération à toutes les affaires diplomatiques qui se traitèrent en Italie. Par ses soins fut dissous le lien qui subsistait depuis près de trente ans entre Marguerite de Valois et Henri IV. La dispense accordée par le pape pour rendre valide l'union de Catherine de Bourbon et du duc de Bar, fut encore son ouvrage. Il eut part à la négociation concernant la restitution du marquisat de Saluces, observa la conduite astucieuse du duc de Savoie, disposa le grand-duc de Toscane à évacuer les forts qu'il occupait dans les îles d'If et de Pomègue près de Marseille, prouva, dans un Mémoire distribué au sacré-collège, que la paix, conclue depuis à Vervins, était une nécessité pour l'Espagne bien plus que pour la France, et fut choisi pour annoncer cette même paix au sénat de Venise. S'agissait-il de rassurer Clément VIII, sur le retard de publication qu'éprouvait le concile de Trente, sur les garanties que l'édit de Nantes accordait aux protestants, ou sur les mesures de rigueur ordonnées contre les Jésuites, d'Ossat déployait toutes les ressources d'un esprit insinuant, et dissipait les nuages formés par l'influence espagnole. Son expérience parut une seule fois en défaut, parce qu'il avait, avant tout, pris conseil de ses affections : nous voulons parler de l'assentiment qu'il donna au projet conçu par le pape, de placer sur

le trône d'Angleterre le duc ou le cardinal de Parme, au préjudice du fils de Marie Stuart. D'Ossat, par un caractère simple et modeste, par sa prudence, ses vertus privées et ses talents, s'était concilié de nombreux amis, et touchait au plus haut degré de considération où il pût parvenir à travers le double obstacle de sa pauvreté et de l'obscurité de sa naissance, lorsqu'il reçut le chapeau de cardinal, en 1599. Il fut nommé l'année suivante à l'évêché de Baieux, qu'il trouva presque aussitôt moyen de résigner avec avantage. Cependant le chagrin empoisonna ses dernières années. On ne peut sans émotion l'entendre retracer sa détresse. Pour soutenir sa dignité, il ne possédait que deux bénéfices, dont les revenus lui étaient enlevés en partie par les voies de fait des gentilshommes voisins. Le roi lui avait assigné une pension, suffisante pour un homme accoutumé à resserrer ses besoins; mais elle n'était point exactement payée. Sully, qui haïssait, dans la personne de d'Ossat, le protégé de Villeroy, n'hésita pas à suspendre, puis à supprimer tout-à-fait la prestation annuelle à laquelle avait droit ce respectable vieillard. Le cardinal eût été exposé aux angoisses de la honte et de la misère, si les héritiers d'Hippolyte d'Este ne lui eussent délivré un legs de 12,000 fr., exigible depuis plus de dix ans. D'Ossat, qui ne voyait la situation intérieure de la France que par les yeux de Villeroy, s'exagéra quelques désordres produits par l'administration rigoureuse de Sully; et il écrivit au roi une lettre où il traçait un tableau rembruni des dangers dont il croyait l'État menacé. Sully, plus irrité que jamais, n'épargna pas les plaintes contre le cardinal : on retrouve dans

ses Mémoires les impressions qu'il chargeait un homme dant, comme lui, avait ses pensées au service. D'Ossat eut la consolation qu'Henri IV lui accorda son estime. Il mourut en 1604; et comme il ne s'agissait point de parents, il laissa ses deux secrétaires. Duplex parle d'un cardinal, portant le nom qui était curé du Mesnil d'Écouen : Mézerai va que ce curé était fils de d'Ossat. Tout concourt à confirmer cette assertion; et il n'y a de vrai qu'un nom. M^{me}. d'Arconville Vie proluxe du cardinal, 1771, 2 vol. in-8° a consacré la traduction d'un ouvrage remarquable sur les effets composés en italien par l'auteur de ce morceau est fondé sur aucun des écrits contre la marche et les résultats des Guises ne sont dénués d'une raison aussi sûre. Ce dernier encore comme l'auteur des *Lettres* publiées du cardinal de Joyeuse au recueil de ses propositions adressées à Villeroy, qui est une computation classique en Chesterfield les recommande, comme le livre I à lui donner l'esprit de Wicquefort paraît les énoncer continuellement en vue de l'*Ambassadeur*. D'Ossat est naïf et plein dans ses récits graves et simplicité concise, on n'a pas une fausse démarche par sa modestie et sa sincérité jusqu'à aujourd'hui que la cour

entre de négociations ont pris un caractère d'Osset ont beaucoup leur importance. Les députés osset, préparant une trêve à consolider la nouvelle république des Provinces-unies, offrirent à l'autorité supérieure par leur objet, et l'efficacité avec laquelle se traitaient les résultats : aussi ont-elles été imprimées en 1820, 3 vol. in-8. Le duc de Nivernais en avait réimprimé un qui est compris dans ses. Le recueil des *Lettres de M. de Nivernais*, ne commençant qu'au mois d'avril 1593, laisse une lacune dans la vie politique, depuis 1589 jusqu'à cette époque. Les frères Dupuy procurent la première édition, in-fol. Elle a été surpassée par celle qu'Amelot de La Housaye donna en 1697, Paris, 2 vol. in-4°, avec des notes, et qui a été réduite, augmentée de nouvelles notes, Amsterdam, 1707, 1714, 5 vol. in-12. L'ouvrage a été traduit en italien, par Jérôme Canini, 1716, in-4°. F—T.

OSSELIN (CHARLES-NICOLAS), révolutionnaire, né à Paris, marqua sa vie par des écarts qui l'empêchèrent d'être admis dans le corps législatif de cette ville. Il appela à son secours le parlement, plaida pour sa cause, et la perdit. Il fit la profession d'avocat, lorsque la révolution vint à éclater. Son dévouement pour la cause populaire le porta dans la municipalité de Paris, puis dans celle du 10 août. Il avait figuré parmi les meneurs de l'insurrection de cette jour-
 née, fut porté sur la liste des membres du tribunal criminel chargé de décider sur le sort des victimes livrées à la fureur populaire. Osset, néanmoins, dans ses

terribles fonctions, plus de modération et plus de fermeté qu'aucun de ses collègues. Élu député de Paris à la Convention nationale, il proposa de porter les derniers coups à la robinocratie, vota la mort de Louis XVI, et poursuivit avec acharnement le parti de la Gironde. C'est à lui qu'appartient la rédaction des lois de proscription portées contre les émigrés. Cependant il fit établir quelques distinctions en faveur des domestiques et de tous ceux qui auraient quitté la France avant l'âge de dix-huit ans pour les hommes, et de vingt-un ans pour les femmes. Osset se vit dénoncé aux Jacobins, pour avoir favorisé quelques détenus accusés d'*intrigues*. Il se lava du reproche de modérantisme, en faisant décréter que les jurés du tribunal révolutionnaire pourraient fermer les débats dès qu'ils se déclareraient suffisamment instruits. Mais Robespierre, qui ne lui pardonnait point une influence indépendante de la sienne, attendait l'occasion de le perdre. Osset avait fait sortir de prison et retiré chez son frère, curé à Saint-Aubin, près de Versailles, M^{me}. de Charry, jeune femme qui lui avait inspiré de l'intérêt, et qu'il voulait soustraire au supplice réservé aux émigrés. Décrété d'accusation, comme fonctionnaire prévaricateur, il fut condamné à la déportation, et détenu provisoirement à Bicêtre. Le 8 fructidor an deux, il fut de nouveau mis en jugement, comme complice d'une conspiration tramée par les prisonniers. A cette nouvelle, il arracha un clou du mur de sa prison, et se l'enfonça dans le côté. On le porta mourant devant le tribunal révolutionnaire; et il périt sur l'échafaud, à l'âge de quarante ans. Osset, dominé par un caractère violent, n'é-

tail point cruel ; il était susceptible au contraire de mouvements de sensibilité, comme la plupart des hommes qui ont beaucoup sacrifié au plaisir. Il avait composé, en 1792, un petit livre élémentaire, sous le titre d'*Almanach du juré*, in-18.

F—r.

OSSENBEECK (**JOSSE** ou **JEAN-VAN**), peintre et graveur, né à Rotterdam, en 1627, se rendit fort jeune en Italie, où il passa la plus grande partie de sa vie ; c'est pourquoi ses ouvrages sont très-rares dans son pays. Sa manière se rapproche de celle de Pierre de Laar, dit le Bamboche, qu'il avait pris pour modèle. Ses compositions sont piquantes et ingénieuses ; ce sont des paysages animés d'une foule de figures, de chevaux et autres animaux, exécutés avec esprit, et disposés avec adresse. Outre le style qu'il avait puisé dans l'école romaine, il ornait ses compositions, d'études faites dans cette capitale des arts ; ce qui faisait dire à ses compatriotes qu'il avait transporté Rome dans les Pays-Bas : la plupart de ses tableaux représentent des ruines de temples et d'autres débris des monuments de l'antiquité. Joignant à la force des Italiens le fini des Flamands, il se plaisait à représenter des *Foires* et des *Marchés*, pour avoir l'occasion d'y introduire ces jolies figures et ces animaux, qu'il peignait avec tant de perfection. Ossennebeck a travaillé en différentes villes d'Allemagne, à Francfort, à Maïence, à Ratisbonne, et surtout à Vienne, où l'on voit plusieurs de ses productions. Il avait également cultivé la gravure à l'eau-forte. Son œuvre, composé d'environ soixante pièces, dont vingt-sept d'après ses propres dessins, n'offre point partout le même degré de

mérite ; pendant elles remarquent par un style bre. Les plus estimées s'offrent une *Suite de dix* en douze feuilles in-4°. *Vues des environs de* nées par lui-même ; une *Suite de six très-g* en largeur, tirées de la de Wentzelberg, gravée, d'après Salvator Roche et Simon Vlieger, *présentation d'une gracitée à Vienne*, d'ap Hoy, pièce très-belle. Cet artiste mourut en 1

OSSIAN, célèbre poète écossais, paraît avoir second et dans le tro Fingal, son père, roi était un guerrier cour distingué dans un gr d'expéditions : à la tén niens, il fit échouer l'ée par l'empereur Sév porta sur son fils Caractoire signalée. Ossian les traces de son père courage du héros, le mortalise. Dans une de expéditions en Irlande et épousa Evirallin, fille de Rego et l'*Aggers*. C'est de cette courte, que naquit Ossian ; ses exploits sont célébrés par ses amis ; mais ce n'est qu'une trahison, au moment où il était prêt d'être uni à la belle Evirallin. Ossian et Malcolme pleurent le fils et le père, et ne peuvent survivre à tous ses projets ; ses amis, dont la plupart furent victimes d'un accident fatal, ne laissent aucune trace dans un de ses

longs malheurs ont conduits à la mélancolie. Aussi Goethe a-t-il préparé, très-naturellement, par la lecture de quelques morceaux d'Ossian, la funeste catastrophe de son *Werther*. Ces poèmes écossais demeurèrent, pendant un espace de quatorze cents ans, presque entièrement inconnus en Angleterre. Ce n'est que vers 1760, que Macpherson, qui était alors assez peu connu lui-même, en publia des échantillons traduits de la langue gallique, en prose poétique anglaise, sous le titre de *Fragments d'anciennes poésies* : cette publication éveilla la curiosité de quelques riches Écossais ; et Macpherson, après avoir parcouru les montagnes de l'Ecosse, en rapporta une riche moisson de poèmes manuscrits, dont il publia la traduction avec le texte, Londres, 1765, 2 vol. in-folio. J. Smith, ministre de Kilbrandon, ayant visité les parties de l'Ecosse que Macpherson avait négligées, publia, à son retour, quatorze poèmes d'Ossian et autres bardes, Edinbourg, 1780. Ces ouvrages eurent aussitôt une très-grande célébrité ; et quelques littérateurs distingués allèrent jusqu'à placer leur auteur au-dessus de tous les poètes passés, présents et à venir : mais des doutes ayant été exprimés sur leur authenticité, il s'ensuivit une des controverses littéraires les plus intéressantes et les plus animées qu'ait produites la littérature. On y vit d'abord d'un côté Blair, le lord Kames, Smith, auteur des *Antiquités galliques*, etc., défendre l'authenticité des poèmes d'Ossian, tandis que Samuel Johnson et Shaw en soutenaient la supposition. Le caractère des premiers était avantageusement connu. Johnson se fit tort en attaquant, avec violence, la probité de

Macpherson, à qui l'on n'a jamais pu reprocher que de l'orgueil ; quant à Shaw, quoiqu'il eût composé un *Dictionnaire de la langue gaélique*, ce qui pouvait être un titre pour avoir une opinion sur ce sujet, c'était, à ce qu'il paraît, un homme d'une foi suspecte. Si Johnson attribuait à Macpherson la composition des poèmes publiés sous le nom d'Ossian, il relevait prodigieusement les talents de l'auteur, qui, à n'en juger que par ses ouvrages, n'étaient pas d'un ordre supérieur. D'ailleurs il faudrait admettre que Macpherson et Smith eussent reçu tous deux du ciel, comme un don, le même génie d'inspiration qui a dicté tous les poèmes que l'un et l'autre ont publiés. Le premier était un homme très-religieux ; et il est mort en persistant dans ses premières déclarations. Il est vrai qu'il avait promis de produire les originaux, et qu'il ne l'a pas fait. Smith était un ecclésiastique estimable. On peut présumer seulement qu'ils avaient beaucoup modifié les idées et les expressions de l'original ; et des Écossais éclairés leur ont reproché d'en avoir ôté la force et l'énergie. La société littéraire connue sous le nom de *Highland society*, a fait rédiger et publier par son président M. Mackenzie (Edinburgh, 1805, 1 vol. in-8°. de 500 pages), un rapport très-favorable à l'authenticité des poèmes dont il s'agit. La société écossaise de Londres a publié, en 1807, le texte gaélique, accompagné d'une traduction latine littérale, précédé d'une Dissertation par sir John Sinclair, et suivi d'Observations supplémentaires, par Jean Mac-Arthur, 3 grand vol. in-8°, imprimés avec luxe, et ornés du portrait d'Ossian. L'Écosse et l'Ir-

lande se sont disputé l'honneur de donner la naissance à ce célèbre : quelques littérateurs voulurent mettre les deux peuples d'accord, en niant l'existence d'Ossian. Quel qu'en soit le résultat, ces poèmes n'en sont pas un ouvrage très-surprenant. « *ne veulent pas le nom sian*, dit Césarotti, *peut nommer Orphée. On peut dire qu'il ait eu Fingal pour poète, mais personne ne doute qu'il n'ait été fils d'Apo-* » n'est pas là éclaircir la question, mais cette manière de voir n'est pas la plus délicate. Les ouvrages d'Ossian traduits dans les différentes langues de l'Europe : en espagnol, par Derold ; en allemand, par Derold ; en italien, par Césarotti. La version est très-estimée, remarquable que Césarotti sian au-dessus d'Homère cependant aussi traduit avec Le Tourneur a donné la traduction française des poèmes publiés par Macpherson ; on a depuis celle des quatorze autres poèmes par J. Smith, 1794 in-18, pour servir de suite à la traduction de Le Tourneur. Le Dentu a réuni ces diverses traductions, et les a fait précéder d'une *Notice sur l'état actuel de la poésie relative à l'authenticité des poèmes d'Ossian*, par G. 1810, 2 vol. in-8°. Nous devons à Baour de Lormian d'heureuses citations d'Ossian, en vers. L'histoire d'Ossian, vraie ou fautive, a heureusement inspiré les auteurs qui ont cité Ossian, nous citerons particulièrement le tableau de M. Girodet, et des *Bardes*, par MM. Leconte de Lamoignon (V. MACPHERSON).

OSKSI (GEORGE), grand-duc de Pologne, né en 1595, après études à Gratz, entra avec l'archiduc d'Autriche empereur sous le roi Ferdinand II), ces liens se resserrèrent tant qu'ils virent avoir visité les Pays-Bas, l'Angleterre, l'Italie, Ossolinski s'attacha Wladislas, fils aîné de Sigismond III, et fit avec lui, en 1607 et 1618, la guerre contre les Turcs, qui se termina par la victoire de Kosow. En 1621, il alla en France, comme envoyé extraordinaire de Sigismond III. Le roi lui adressa en latin une lettre, dans la première au sujet de ce prince lui accorda, ce fut la plus vive sensation : il parla en anglais, en français, en espagnol et en allemand. Il obtint du roi d'employer sa médiation entre Gustave-Adolphe et la Pologne, et de permettre à la Pologne levât un corps de troupes destinées à agir contre les Turcs, à la condition que l'Autriche fournirait à ses frais le transport pour les conduire à Dantzic. De son côté, le roi promit que le roi, son oncle interviendrait près de l'empereur Ferdinand II, pour faire reconnaître ses états l'électeur palatin, gendre du roi d'Autriche. A son retour en Pologne, nommé un des ministres plénipotentiaires chargés d'aller à Altshausen négocier avec Gustave-Adolphe, il conclut un armistice de six années. En 1633, il fut envoyé pour annoncer au pape Urbain VIII, l'avènement de Wladislas au trône de Pologne, après

la mort de Sigismond III père de ce monarque, pour prier le pape d'employer sa médiation, dans les différends qui s'étaient élevés entre le clergé et la noblesse de Pologne, au sujet des dîmes, et enfin pour se concerter avec le Saint-Père, sur les mesures à prendre contre les Turcs. L'entrée d'Ossolinski à Rome fut la plus magnifique que l'on eût vue depuis celle du duc de Créquy ; on accourait pour voir ces Polonais qui venaient de s'acquiescer tant de gloire par les victoires qu'ils avaient remportées sur les Russes et sur les Turcs. On admirait la richesse, la nouveauté de leur habillement oriental, et la beauté de 300 chevaux arabes ou turcs, sur lesquels ils étaient montés. A son retour, Ossolinski s'arrêta à Venise, et renouvela les anciens traités avec la république contre les Turcs. Le sénat s'engagea, envers la Pologne, à faire enlever les bancs de sable qui empêchaient les navires d'entrer du Dnieper dans la mer Noire, et à faire construire quelques forts sur les bords du fleuve, afin d'en garder l'embouchure, et de mettre à couvert les frontières de la Pologne, qui alors s'étendaient jusqu'à cette mer. Il paraît que la guerre interrompit l'exécution de ces projets. De retour en Pologne, Ossolinski conseilla au roi Wladislas de créer, à l'exemple des autres souverains, un ordre militaire, sous le nom de la *Conception immaculée de la Sainte-Vierge* ; il en dressa les statuts, que le roi approuva. En 1635, il fut nommé maréchal de la diète générale. Cette assemblée confirma le traité de paix conclu avec les Russes, qui cédèrent à la Pologne le duché de Czernichow. Elle adopta le projet donné par Ossolinski, de met-

tre la mer Noire en communication avec la mer Baltique, en joignant la rivière Muschawiec, qui tombe dans le Bug, avec la Péna, qui se jette dans le Przypec. Ce plan a été exécuté plus tard par les Oginski, qui ont donné leur nom au canal. Nommé gouverneur de la Prusse polonaise, Ossolinski conclut avec les Suédois une seconde trêve de 26 ans. En 1636, il fut envoyé à la diète de Ratisbonne; Ferdinand II avait proposé son fils pour être élu roi des Romains: quelques princes de l'empire engageaient Wladislas à se mettre sur les rangs. Le roi de Pologne rejeta cette proposition, et chargea son ministre d'appuyer de toutes ses forces l'élection de l'archiduc Ferdinand, qui fut effectivement élu. Ossolinski, en allant soit à Rome, soit à Ratisbonne, visita l'empereur, son ancien ami. « Ne me nommez point » empereur, lui disait ce Prince; je » ne suis que ce Ferdinand, que vous » aimiez si tendrement à Gratz. » Ossolinski négocia le mariage de l'archiduchesse Cecile-Renée, avec le roi Wladislas: en 1637, il reçut cette princesse à Varsovie, au nom du roi. La diète générale de 1638 fut orageuse; on reprochait à Ossolinski d'avoir foulé aux pieds les principes républicains établis par la constitution, en acceptant du pape et de l'empereur le titre de duc, et en conseillant au roi de créer un ordre militaire. Il répondit que personne ne respectait plus que lui l'égalité parfaite qui devait avoir lieu entre les nobles; qu'on lui avait donné le titre de duc malgré lui; que l'ordre insinué par le roi n'établissait que des récompenses, sans assigner aucune supériorité de rang. La diète, nonobstant sa réponse, défendit à tout Polonais d'accepter

quelque titre que ce fût, d'un sance étrangère; et l'ordre le roi fut aboli. En 1643 linski fut nommé grand-cha en 1645, il se rendit à Thor apaiser les différends qui s'élevés à l'occasion de la r tion; en 1647, la diète, sur position, établit la première qu'il y ait eu en Pologne: e après la mort de Wladislas ploya toute son influence pour monter sur le trône Jean-C auquel il rendit, en 1649, ce de la plus grande importance désunissant, par l'adresse négociations, les Tartares et saques, et en les forçant à une paix avantageuse à la l. Ayant été nommé ambassadeur extraordinaire près de l'empereur d'Allemagne et près du pape pris congé du roi: peu après, il mourut d'une attaque de poplexie. C'était dans les premiers jours du mois d'août 1650. consulter, sur sa Vie, le 3^e de la Biographie polonaise; Thadée Mostowski, Varsovie elle est tirée en partie du qu'Ossolinski avait écrit de: On trouve à la fin un recueil précieux pour l'histoire du contenant, en 57 pièces de titres, partie en latin, partie en polonais, les instructions données à Ossolinski dans les missions fut chargé, et les rapports qu'il envoyait à sa cour. G

OSSONE (DON PEDRO DE GIRON, duc d'), naquit à Valldid, en janvier 1579. Son père, duc d'Artois, ayant été nommé gouverneur de Naples, l'emmena avec lui à cette capitale, lorsqu'il était encore âgé de deux ans. Dans sa jeunesse, don Pedrose montra

re sombre, silencieux, et fuyant l'application. Il avait atteint sa sixième année, et ne savait encore épeler. Ni les réprimandes de son aïeul, ni les punitions de maître, rien ne pouvait le tirer de ce d'apathie où il semblait plonger. Qu'on me débarrasse, dit-il en de tous ces pédants fastidieux, qu'on me donne des maîtres qui amusent en m'instruisant; alors j'aurai été bon à quelque chose. Son aïeul essaya encore ce moyen. L'élève fut mis sous la surveillance d'une gouvernante d'un caractère enjoué, et il eut pour maître certain *Savona*, Espagnol, moins fameux par son savoir que par ses facéties. Le jeune Giron, de tels précepteurs, fit bientôt des progrès rapides; et, changeant d'humeur, il commença alors à se livrer à cette gaiété insaisissable, et à cette causticité qui dura dans la suite bien des années, mais qu'il conserva toujours, et au milieu de ses malheurs.

En 1555, il revint en Espagne, et vint à l'université de Salamanque où il fit ses études avec distinction.

Il était surtout cité comme excellent latiniste, et très-versé dans l'histoire. Lorsqu'il parut à la cour de Philippe II, il y trouva de quoi exercer sa causticité de son esprit, et ne tarda pas à s'attirer la haine des courtisans et la disgrâce du souverain. Il reçut l'ordre de s'éloigner de la cour, à l'occasion d'une réponse respectueuse qu'il avait faite au roi. Giron se retira à Saragosse, et fut aussi réfugié le célèbre ministre Perez, contre qui le *grand-duc d'Aragon* allait porter un arrêt de mort. Le crédit et l'intrépidité de Don Pedro sauvèrent cet illustre d'un coup qui le menaçait, et

lui facilitèrent le moyen d'échapper au courroux de Philippe II (1). Don Pedro lui-même, n'ayant rien à attendre en Espagne, se transporta en France avec le duc de Serra, qui allait s'unir au duc de Parme pour favoriser la Ligue; mais, comme il désapprouvait hautement l'objet de cette guerre, il passa en Portugal, où il apprit, quelque temps après, la mort de Philippe II (1598). De retour à la cour, il s'attacha au duc de Lerma, ministre du nouveau roi; il épousa dona Catherine, fille du duc d'Alcalá, et prit le nom de duc d'Ossone. Mais les courtisans, que ses sarcasmes ne cessaient d'irriter, avaient trouvé le moyen d'indisposer contre lui Philippe III, qu'il appelait publiquement le *grand tambour de la monarchie*. L'entrée à la cour lui ayant encore été interdite, il ne put supporter l'inaction à laquelle on le condamnait, quoiqu'il fût chef de sa maison, et d'un âge qui lui donnait droit aux honneurs. Il se rendit en Flandre, où il servit pendant six campagnes, à la tête d'un régiment levé à ses frais, et se distingua autant par son intelligence que par sa valeur, et plus particulièrement encore au siège de Groll, qui était vivement pressée par le prince Maurice. Le duc, avec quatre mille hommes, attaqua les assiégeants, les battit, introduisit dans la place huit cents soldats, des vivres et des munitions; et, par ce moyen, il parvint à la sauver. Pendant ce temps il fit un voyage en France, et un en Angleterre. Dans le premier, il accompagna le connétable de Castille. Cet ambassadeur s'étant couvert devant Henri IV, le duc d'Ossone crut devoir l'imiter;

(1) On sait que ce même Perez passa ensuite en France, où il vint des libéralités de Henri IV.

et ce procédé porta le monarque à rétablir dans le même honneur les princes du sang, qui en avaient été privés depuis François 1^{er}. Henri IV, qui s'amusait des plaisanteries du duc d'Ossone, prit du goût pour sa conversation, et l'admit souvent à sa table. En Angleterre, il n'obtint pas moins de bienveillance de la part de Jacques 1^{er}. Ce prince, très-versé dans la langue latine, se plaisait à disputer en cette langue avec Ossone sur plusieurs matières scientifiques. Dans cet intervalle, le duc de Lerma ne cessait de rappeler à Philippe III les services que don Pedro avait rendus en Flandre, et il était parvenu à imposer silence à la malveillance des courtisans. Ossone fut rappelé (en 1607); et le monarque le créa gentilhomme de sa chambre, membre du conseil de Portugal, et chevalier de la Toison-d'or. Le premier essai de sa nouvelle influence fut de décider le ministère espagnol à reconnaître l'indépendance de la Hollande, par la trêve de 1609. L'année suivante, l'expulsion des Maures ayant été décrétée, Ossone s'y opposa, et écrivit, à ce sujet, deux Mémoires qui furent admirés; mais tous ses efforts restèrent inutiles. Près de huit cent mille de ces malheureux furent obligés de quitter le royaume. Le saint office, irrité des efforts de leur défenseur, l'accusa d'avoir laissé corrompre sa foi dans ses voyages, et d'être lié par ses sentiments secrets à la caste prosaïque. Une enquête fut entamée contre lui, et ne produisit à sa charge que quelques paroles scandaleuses, mais aussi insuffisantes pour une condamnation, que des sarcasmes sur un miracle, dont il avait été, peu d'années auparavant, excusé par le même tribunal. Don Pedro passa

immédiatement à la vice-royauté de Sicile. Ce royaume était gouverné par les seigneurs, et de grand nombre de hand-mans mêmes seigneurs protégeaient à leur solde. Ossone reprit l'orgueil des vices, et vainement les autres, par la justice toute sa vigueur, le commerce, fit refluer la culture, et rétablit, en partie, le calme et la prospérité de l'île. Mais il lui restait à surmonter des inconvénients non moins graves. Depuis long-temps les pirates venaient des rivages de la Méditerranée commettre toutes sortes de dégâts. Ossone visita les côtes, releva les anciennes fortifications, en rebâtit de nouvelles, et une marine respectable prit la principale part aux expéditions de 1613 et 1614, et procura aux Espagnols de nombreuses victoires signalées. Depuis que les Turcs n'osèrent plus venir piller de l'île. Ossone en avait plus de cinquante mille. Il fit livrer en même temps des secours aux chrétiens: toutes les prières de l'ennemi avaient été vainement vainqueurs et aux parvins. Le vice-roi soulagea constamment des aumônes secrètes. (Ossone établit de nouveaux impôts, qu'il eût paru en même temps occupé du soin de gouverner, et qu'il se fût persuadé que les usages superstitieux de la Sicile étaient des plaisanteries doubles et dangereuses dans la bouche d'un prince d'état, il laissa dans la mémoire chérie. En 1615, il alla en Espagne: à son retour, il fut parfaitement accueilli par son souverain, qui, l'année suivante, le nomma vice-roi de Napl

n'a installé dans la ville
 son premier sénechal, le di-
 le prix du pain, et le sou-
 plement des charges énormes
 n'il était accablé. Il défendit
 grands, par une proclamation
 à traiter avec mépris cette
 nile; et trente individus nou-
 vement conduits au supplice
 les deux premières années
 administration. Il réprima
 nives de quelques ecclésiasti-
 qui spoliaient les familles en
 tant des dernières volontés
 nants; et il refusa de confir-
 l'octroi d'une taxe sur
 le livre de pain, obtenue par
 nite. Les appointements atta-
 chés à la charge, qui consistaient en
 ducats par mois (un peu plus
 de 10 francs), furent partagés en-
 tre eux; il délivra souvent,
 de sa propre bourse, les personnes
 nées pour dettes. Ces bienfaits,
 dont il usait avec les ma-
 gistrats et les grands, lui acquirent
 un grand nombre de Napolitains, et une cer-
 taine popularité qui, dans la suite,
 lui servit à calmer la cour d'Espagne.
 Rien ne lui fit plus d'honneur
 que les succès qu'il obtint sur les Vé-
 nitiens, en prétendant à l'em-
 pirisme de leur golfe, nuisaient
 tellement au commerce des
 îles. Ossone dépêcha contre
 leurs escadres, qui les batti-
 rent à diverses reprises : ayant rem-
 porté, en 1617, une victoire déci-
 sive, elle obligea les Vénitiens de
 renoncer de toutes leurs prétentions;
 par le traité d'Utrecht, espagnol et napolitain
 finirent à leur tour sur la
 mer Adriatique. Cependant Philippe
 III, dit-on, par les ins-
 tructions du pape, avait or-
 donné d'établir l'inquisition dans le
 royaume de Naples. Cette mesure

ayant mis en combustion tout ce
 royaume, le duc d'Ossone craignit
 une révolte, et refusa constamment
 d'obéir aux ordres de la cour. Ses
 ennemis s'élevèrent hautement contre
 son peu de respect pour les volontés
 du souverain; Ossone conjura l'ora-
 ge, en mariant sa fille avec le fils du
 duc de Lerma, qui était toujours
 le ministre favori de Philippe III :
 mais sa résistance à établir l'inqui-
 sition à Naples, l'avait rendu sus-
 pect au clergé, qui était très-puissant
 dans cette ville. Ossone, accoutumé
 au pouvoir, et prévoyant que des
 intrigues de cour le lui arracheraient
 tôt ou tard, osa former des desseins
 sur la souveraineté de Naples. Dès le
 commencement de 1617, il sonda
 sur cette entreprise le duc de Savoie,
 le sénat de Venise, et la cour de
 France. Plus tard, il entama des
 négociations avec la Hollande, et
 chercha même à se rendre le Divan
 favorable. On le vit caresser la no-
 blesse napolitaine, se rapprocher du
 clergé, visiter et doter les convents,
 donner une maison aux Jésuites, et
 choisir parmi eux son confesseur,
 et celui de la vice reine. Tout-à-
 coup, il s'empare, sous divers pré-
 textes, des caisses de banque, lève
 de nouveaux impôts, fait un em-
 prunt aux Génois, et se vante d'a-
 voir ajouté 1,100,000 ducats aux
 revenus publics. L'Espagne cessant
 d'être en guerre avec les Vénitiens,
 Ossone reçut l'ordre de désarmer. Sa
 politique lui prescrivait de désobéir;
 et, prétextant une expédition contre
 les Turcs, il s'occupa au contraire
 d'augmenter ses forces navales. Les
 troupes espagnoles lui étaient sus-
 pectes: il n'en garde à Naples que
 6000 hommes, qui lui étaient dé-
 voués, et disperse le reste dans les
 provinces, alléguant la nécessité de

protéger les côtes. Une foule de Français déterminés s'enrôlent à son service : ses émissaires embauchent jusque dans les états de Venise ; et, afin de cacher à l'ambassadeur Bedmar (*Voy.* ce nom), sa connivence avec cette république, il fait croiser ses vaisseaux dans le golfe Adriatique, et continue des hostilités simulées. Pour donner encore mieux le change à Bedmar, il soudoie à Venise des agents qu'il a trompés eux-mêmes, et qui se croient engagés par lui dans une conspiration dont le but n'est pas moins que la destruction de Venise. Unde ces agents, le corsaire Jacques - Pierre, soit qu'il espérât des récompenses, soit qu'il eût horreur de l'entreprise, en révéla les détails au sénat, près d'un an avant l'époque fixée pour l'exécution. Le sénat, qui avait le secret du projet supposé par le duc d'Ossone, reçut cette déclaration avec indifférence, et continua d'employer à son service les agents du vice-roi. La jactance, la lenteur et les imprudences avec lesquelles celui-ci conduisit cette machination préten due, devaient suffire pour persuader aux hommes clairvoyants qu'il n'y avait rien de sérieux dans ces menées, et qu'elles ne servaient qu'à couvrir un tout autre dessein. Quelle apparence d'ailleurs qu'un conseil timide, tel que celui de Philippe III, eût donné son assentiment à une trame odieuse et insensée ? Cependant, sur la foi d'un écrivain spirituel mais peu scrupuleux (Saint-Réal), on a long-temps admis la réalité d'une conjuration formée, en 1618, par les Espagnols contre Venise. (*V.* SAINT-RÉAL.) Enfin, M. Daru, après de longues recherches, a trouvé le fil véritable de cet événement. Nani, Légi, Giannone, et Vi-

del, biographe de Lesd cordent à attribuer au des projets ambitieux de la reine de Naples. Le duc d'Ossone, à cet égard de précieux renseignements, M. de Lamoignon, que le vice-roi ayant l'intention de le succéder, n'a pu s'exposer d'implacables ennemis, vues sur la souveraineté exclusive de nécessairement réel de bouleverser Venise. La conduite du sénat lui sembla inexplicable dans toute cette thèse que celle d'une intelligence avec le vice-roi. Dans son Histoire de la république, la plus complète du complot contre la république, le plan véritable de l'entreprise, résolue par le duc d'Ossone, et la suite de ce projet transportée en Espagne, le vice-roi d'Espagne, don Juan d'Autriche, dénonça le vice-roi de Madrid. En 1619, pour successeur le cardinal de Richelieu, le duc d'Ossone s'embarqua pour la France, et se fit précéder par sa femme et ses enfants, causant de sa lenteur à la France sa goutte, et sur des espérances qu'il avait à remplir à la cour de France. La duchesse d'Ossone, S. M. catholique se rendit à la tête de ses services, et fut content de rentrer à Madrid. Sa conduite fut examinée, et le duc eut la magnanime victoire : il parut avec une nombreuse escorte, et avec de riches dépouilles qu'il avait prises aux Turcs. Parmi les personnes qui se pressaient pour lui faire compliment, celui du premier ministre, M. de Richelieu, qu'il s'exprimait avec une confiance. Le maréchal de France,

deur de France à Madrid , qu'il dit à quelques seigneurs , qu'à l'avènement de Philippe , il lui tiendrait ce discours : il y a trois grands princes d'Europe , dont l'un a seize ans , le dix-sept , et le troisième huit (le roi de France , le roi d'Espagne et le sultan) : celui des trois qui aura la meilleure épée sera mon maître. » Il n'eut pas le temps d'exécuter cette bravade. Le règne s'annonça par la dismission du premier ministre : le duc de Noailles fut aussitôt arrêté avec ses amis et ses principaux amis. Une procédure dirigée contre lui , durait déjà six ans , sans qu'il intervint une décision définitive. Les inquisiteurs de la justice firent beaucoup de mouvement pour hâter sa perte. Il y eut une proposition tranchante entre les deux peuples qu'il gouvernait. Les Siciliens répondirent en se répandant en éloges sur son vice-roi ; mais les griefs des Napolitains remplirent dix-sept rames de papier. On trouva dans ce long écrit , que le grand nombre des signatures de personnes appartenant au parti républicain que régulier. Le duc de Venise n'avait pas attendu l'appel du duc d'Ossone , pour effacer toutes les traces de sa coopération avec lui. La précipitation avec laquelle il enveloppa dans une lettre de proscription tous ceux qui avaient eu connaissance , lui même , des moyens de récrimination contre le gouvernement espagnol ; le duc de Venise chargea immédiatement l'ex-vice-roi de violentes injures. Ossone se défendit avec une éloquence que de fierté , et des victoires de toutes les charmes lui imputait. On lui per-

mit alors de voir ses parents et ses amis ; mais on le retint en prison , au château d'Alméida , où , sans s'être laissé abattre par son malheur , et disant toujours des bons mots , il mourut , le 25 septembre 1624 , d'apoplexie selon les uns , et selon les autres , de l'effet d'un poison , que sa femme lui avait transmis. La vengeance de la cour s'éteignit avec lui : on rendit à son fils tous les biens qu'il avait possédés ; et , quelques années après , il fut nommé vice-roi de Sicile. La mémoire de don Pedro d'Ossone est , de nos jours , chère encore aux Siciliens , et même aux Napolitains , qui , tout en riant de ses plaisanteries , conservent le souvenir de ses talents , de ses bienfaits et de l'exactitude de sa justice. Il existe plusieurs Recueils des bons mots et des quolibets qu'on lui attribue , et dont quelques-uns ont passé en proverbe : d'autres ne méritaient pas l'honneur de l'impression. L'infatigable compilateur Gregorio Leti en a inséré un grand nombre dans sa *Vie du duc d'Ossone*, Paris, 1700, 3 vol. B—s et F—t.

OSSORY (THOMAS BUTLER, comte d'), fils de Jacques , duc d'Ormond (Voy. ce nom), naquit à Kilkenny , en 1634. Distingué de bonne heure par une grande bravoure et par d'éminentes qualités , il excita la jalousie de Cromwell , qui le fit enfermer à la Tour , où il resta huit mois malade. Il se rendit ensuite en Flandre ; et , à la restauration , il revint avec le roi en Angleterre. Après avoir été nommé colonel d'infanterie en Irlande , il fut élevé au rang de lieutenant-général de l'armée cantonnée dans le royaume. Le 14 septembre 1666 , il fut créé pair d'Angleterre , sous le titre de lord Butler. La même année , se trouvant à Eas-

ton dans le Suffolk, il entendit une forte canonnade en pleine mer, et s'embarqua de nuit pour se rendre à bord de la flotte anglaise, qui se battait alors contre les Hollandais. Il annonça au duc d'Albemarle que le prince Rupert le joindrait bientôt, et il prit part aux faits glorieux de ce mémorable combat (juin). Sa réputation s'accrut encore dans l'engagement qu'il eut à la hauteur de la baie de Southwold. En 1673, il fut fait contre-amiral, puis amiral de toute la flotte, en l'absence du prince Rupert. En 1677, il commanda les troupes anglaises au service du prince d'Orange, à la bataille de Mons, et contribua à la retraite du maréchal de Luxembourg. Le discours qu'il prononça à la chambre des pairs, en réponse aux attaques du comte de Shaftesbury, fut universellement admiré; et il parvint à confondre son éloquent adversaire. Th. d'Ossory mourut avant son père, le 30 juin 1680, et laissa un fils qui se fit distinguer (*Voy. l'article du 2^e. duc d'ORMOND*).

D—z—s.

OSTADE (ADRIEN VAN), peintre, né à Lubeck, en 1610, fut élève de François Hals. Les ouvrages de Téniers, qui jouissait alors de toute sa réputation, le séduisirent au point qu'il résolut d'imiter la manière de ce maître. Mais Brawer, son condisciple et son ami, le détourna de ce projet, en lui faisant sentir que le moyen de rester inférieur dans son art était d'imiter trop servilement la manière d'un autre, et qu'il valait mieux se livrer à son originalité. Van Ostade suivit ce conseil, et n'écoula plus que son génie, qui, tout en le portant à traiter les mêmes sujets que Téniers, lui indiqua une route différente, et dans laquelle

il ne s'est pas moins distingué. Sa réputation commençait à s'élever, lorsque la guerre le contraignit de quitter Harlem, où il était dier son art. Il se disposa à aller à Lubeck, où il espérait vivre tranquille; mais, en passant à Amsterdam, il fut retenu par un amateur, nommé Constantine, qui lui mit sous les yeux les avantages qu'il pourrait tirer d'un séjour d'une grande ville, où ses ouvrages jouissaient d'une vogue particulière. Assidu au travail, il produisit un nombre considérable de tableaux, sans pouvoir jamais faire à toutes les demandes qu'on lui adressait. Ses ouvrages se distinguaient par la vérité, la finesse, la piquante expression, qu'elle fait oublier la nature; mais il ne savait pas peindre la nature; et cependant il n'avait pas de plaisir. Son coloris n'est pas vrai, au charme de ses tableaux: chaud, vigoureux, mais sans être fini, et méritant que Téniers, s'il n'avait pas aussi spirituellement touché la perspective et le dessin qu'il possédait pas aussi bien à grouper ses figures, il en eût gagné par d'autres qualités. Le nombre de ses défauts est considérable; nous citerons seulement ceux que possède le tableau du Louvre. I. *La Famille Van Ostade*, composition de figures. Ce tableau, que l'on garde comme le chef-d'œuvre de Van Ostade, est un des plus beaux de ceux de l'école flamande du Musée. II. *Le Ma*

in de ses écoliers . III. *L'In-*
d'un ménage ;

homme soigne un cheval au

IV. *Le Marché aux pois-*

I. *Le Notaire dans son étu-*

I. *Un Fumeur allumant sa*

II. *Un Bureur tenant le ver-*

re main, et de l'autre un pot

II. La Musée du Louvre possé-

de même maître huit autres ta-

bleaux, qui ont été repris, en 1815,

par les commissaires des Pays-Bas.

très précieux, que l'on met au

nombre des chefs-d'œuvre de Van Os-

représentait des Paysans qui

se tiennent à la porte de leur cha-

um chensonnier ambulant qui

accompagne de son violon. C'est

une composition originale que

l'artiste a déployé toute sa verve

et le piquant de sa manière. Il

l'a gravure à l'eau-forte. Le

mérite de ses ouvrages en ce

consiste dans la gaieté des su-

per la vérité de l'expression ; ce

sont d'excellentes copies d'une nature

et. Quelquefois il sait tirer le

meilleur parti de ce clair-obscur

et l'a fait un usage si séduisant

sur ses tableaux. Son œuvre, qui

comprend cinquante-quatre pièces de

différentes dimensions, gravées par

et publié sous le titre de *Het*

de son *Adrien Van Ostade*,

est fol. Les anciennes épreuves

sont recherchées. On peut voir

la description de ces pièces, dans

manuel des amateurs de l'art,

de Rost, et, avec plus de dé-

tail, dans le *Manuel de l'a-*

rt d'estampes, de M. Joubert.

Les graveurs distingués se sont

efforcés de reproduire les tableaux les

plus remarquables de ce peintre, qui

est à Amsterdam, en 1685. —

OSTADZ, frère et élève du

peintre, né à Lubeck, en 1612,

cultiva le même genre ; et, quoique
ses tableaux connus soient inférieurs
à ceux d'Adrien, il l'aurait égalé,
peut-être même l'eût-il surpassé,
s'il n'était mort à la fleur de son âge.
Le Musée du Louvre en possède trois,
qui sont du nombre des plus beaux
qu'il ait faits ; ce sont : I. *Une Halte*
de voyageurs à cheval et en cha-
riot, à la porte d'une hôtellerie. II.
Un Paysan dans sa charrette, arrêté
à la porte d'un cabaret, pour se
rafraîchir. III. *Un Canal glacé,*
couvert de traîneaux et de pati-
nours. P—s.

OSTAL ou HOSTAL (PIERRE DE
L'). V. LOSTAL.

OSTERMANN (ANDRÉ comte d'),
chancelier de Russie, né à Bockum,
petite ville du comté de la March,
était fils d'un pasteur luthérien, et
reçut au baptême le nom de *Henri-*
Jean-Frédéric, qu'il changea dans
la suite contre celui d'*André*, lors-
qu'il fut établi en Russie. Il fit ses étu-
des à Iéna, et ayant eu le malheur de
tuer en duel un de ses condisciples, il
s'enfuit en Hollande (1704), où il en-
tra dans la marine russe, sous les or-
dres du vice-amiral Croys, Hollan-
dais de naissance, qui le prit d'abord
pour son secrétaire. Les recomman-
dations de ce marin, et ses propres
talents, l'élevèrent bientôt à des pos-
tes importants. Ce fut surtout de-
puis la campagne du Pruth, où ses
conseils et son adresse avaient con-
tribué à tirer Pierre I^{er}. de la po-
sition critique dans laquelle ce prin-
ce s'était jeté témérairement, qu'il
jouit de sa confiance, justifiée ensuite
par l'habileté qu'il développa dans
les négociations pour la paix de Nys-
tadt, en 1721. Cette paix assura au
czar la possession de la Livonie,
de l'Esthonie, et d'une partie de la
Finlande : il est vrai qu'il avait ap-

puyé les négociations d'Ostermann par ses troupes, qu'il appelait ses vrais plénipotentiaires. Ostermann reçut le titre de baron, et fut nommé conseiller intime. La mort du czar n'arrêta point cet étranger dans sa carrière. Catherine Ire., ne le distinguant pas moins, l'éleva au rang de vice-chancelier de l'empire, et, dans sa dernière volonté, le désigna pour principal gouverneur de Pierre II, et membre du conseil de régence. L'esprit fin et délicé d'Ostermann, sa grande aptitude aux affaires d'état, sa profonde instruction, le dévouement qu'il montrait pour la famille impériale, la modération de sa conduite, qui ne laissait guère deviner son ambition, toutes ces qualités, qui avaient séduit Catherine, le recommandèrent aussi sous le gouvernement suivant. Il s'appliquait avec beaucoup de zèle à l'éducation de son élève, et il écrivit, pour lui, le plan d'études qui a été rendu public, et qui mérite encore aujourd'hui des éloges. Il avait été assez adroit pour ne pas donner d'ombrage à Menzikoff, qui dirigeait toutes les affaires de la régence, et qui écartait impitoyablement ceux dont il connaissait les intentions. Ostermann se bornait à ses occupations de gouverneur, du moins en apparence; et il en fut récompensé, en 1730, par le titre de comte. Cependant les Dolgoroucki, dont l'un était sous-gouverneur du jeune prince, réussirent à supplanter l'ambitieux Menzikoff; et ils étaient parvenus à s'emparer de la direction des affaires, quand le jeune prince mourut de la petite-vérole. Soit qu'ils ne jugeassent pas nécessaire d'attirer dans leur parti son gouverneur, soit que celui-ci, avec sa grande pénétration, n'aurait pas bien de la durée de leur pou-

voir, il ne seconda pas leur projet, il se retira sans bruit, et, ne pas obligé d'agir dans une circonstance, seignit d'être retenu en indisposition. Le parti donna les yeux sur la duchesse de Courlande, Anne, une fille de Pierre Ier.; mais avant d'aspirer sur le trône, il dressa une charte, qui obligeait la impératrice de restreindre le pouvoir absolu, et de ne régner qu'avec le conseil ou une espèce de conseil composé des principaux nobles. Cet acte changeait en aristocratie l'empire long temps despotique, que le remarque Lévesque dans l'histoire de Russie. Anne, craignant le pacte; mais, à son arrivée en Russie, les courtisans ennemis de Dolgoroucki l'engagèrent à renoncer au serment. C'est surtout au profit d'Ostermann qu'on attribua la marche qu'elle fit pour le pouvoir absolu, au lieu de le laisser sur le peuple, afin d'y trouver des appuis. Les Dolgoroucki furent écartés, et, pour la plupart, mis à mort. On dit qu'Ostermann, pour sceller le rétablissement du pouvoir absolu, fut nommé ministre du cabinet et chancelier. Il était d'instinct trop habile pour ne pas sentir que la puissance d'Anne n'était aucune stabilité, et que l'autre parti pourrait bien se rétablir. Il jugea donc encore de se tenir à l'écart, et de ne se mêler du gouvernement qu'autant qu'il serait consulté par la suite des persécutions, les intrigues et les dissensions rendaient, en effet, d'un étranger très-glissant. Anne étant morte au bout de son règne, Munich gagna le trône, et VI, l'ascendant que Bire

chancelier Ostermann, qui nouveau favori, travailla à détruire son influence dans le département des affaires : mais, comme il était tenu par le prince de que par la régente son lle-ci, plus confiante dans : Golovkin, qui dirigeait . faisait expédier beaucoup sans en informer le . Il y avait à la cour un ien et un parti autrichien ; favorisait le premier , famille de la régente fût ir le second. Cependant, peu d'accord qui régnait incesses et lui , il fut assez pour entrer dans ses vues nt à l'empereur futur , quelques mois. Les intrigues esse Elisabeth, qui travaillait à déclarer impératrice , échapper à la vigilance ne aussi habile ; il en irrita la régente : mais on assure que la princesse y mit tant de légalité après avoir reçu d'Ostermann la confiance de ce qui se l'le montra, pour toute régraver le ministre, une parure . La conspiration ne tarda à éclater : Elisabeth, portée sur son char par ses partisans (1741), n'ayant pu résister à son avènement, en poursuivit les ennemis comme des hommes qui avaient eu le tort de se mêler de la lueur dans les affaires de l'Etat. Ostermann, pour qui le succès de chaque nouveau règne était une occasion de nouvelles disgrâces, qui était dans ce moment en disgrâce, fut placé, cette fois, dans la liste des proscrits. Arrêté, ainsi que son fils (V. ce nom), il fut autorisé à travailler en secret à l'éducation de l'impératrice Anne, et d'accomplir le testament de Cathé-

rine, qui réglait la succession au trône. Condamné à mort avec ses compagnons d'infortune, il était déjà entre les mains des bourreaux, quand un ordre d'Elisabeth vint suspendre leurs coups. Son supplice fut commué en un exil perpétuel. Il fut conduit à Beresof, et y languit dans un mauvais état de santé, quoique sa femme (née Strasnew) et sa suite cherchassent à lui rendre cet exil plus supportable. Il mourut en Sibérie, le 25 mai 1747, âgé d'environ soixante-cinq ans. Sa fille et ses deux fils étaient restés en Russie : ceux-ci n'ayant pas d'enfants, adoptèrent les fils de leur sœur, mariée au général Tolstoy ; et c'est de cette tige que sont issus les Tolstoy-Ostermann, qui tiennent un rang élevé dans l'empire russe. D—c.

OSTIENSIS. V. SUZE (Henri de).

OSWALD (SAINT), archevêque d'York, neveu de saint Odon, archevêque de Canterbury, était venu fort jeune en France, pour embrasser la vie monastique, dans l'abbaye de Fleury, ou de Saint-Benoît-sur-Loire. De retour dans sa patrie, il fut élevé, en 959, sur le siège épiscopal de Worcester. Il bâtit un monastère d'hommes à Westberry ; et le duc Aylwin lui confia la fondation du célèbre monastère de Ramsay, dans le comté de Huntingdon. Il fonda aussi à Worcester un couvent de bénédictins, où il allait passer les moments qu'il pouvait dérober à ses fonctions épiscopales. Ces fonctions devaient être importantes, puisqu'il avait réuni l'archevêché d'York à l'évêché de Worcester. Il mourut saintement dans son monastère de Worcester, en 912, le 29 février, jour auquel on célèbre sa mémoire. Sa fête principale se fait en Angleterre, le 15 d'octobre, époque anniver-

Memnon, nous avoir écrit en hiéroglyphes sur la base de sa statue dans l'antiquité par laquelle elle rendait au lever du soleil. Cette statue, dont les débris se trouvent encore au milieu des ruines de Thèbes, présente, sur un de ses cartouches royaux, comme ceux qui servent à distinguer les monuments égyptiens, les noms des rois et ceux de leurs pères. Les cartouches sont copiés bien exactement, et nous avons de fortes raisons pour nous en fier. Sans en douter, le premier prénom royal, presque semblable à celui qui est fort commun dans les monuments de Thèbes et qui appartient qu'au deuxième roi de la première dynastie. Pour le second cartouche, portant le nom du père de Memnon, et les hiéroglyphes destinés à le représenter, différent assez notablement de ceux qui sont contenus dans le cartouche paternel qui accompagne ordinairement le nom du roi Sésostris, pour qu'on ne puisse regarder comme plausible l'opinion qui agit de deux personnages du même nom, fils de deux rois appelés de la même manière différente. Le cartouche paternel placé sur la base de la statue de Memnon, peut se lire Memnon; ce qui, selon Manéthon, était le nom du père du premier Sésostris. Si tous ces rapprochements, que nous ne donnons au hasard que pour ce qu'ils valent, ont quelque chose de constant, il en résulte assez clairement que le Memnon célèbre chez les anciens, sera le premier Sésostris des Égyptiens, au même temps l'Osymandyas de Diodore. Ajoutez à ces circonstances ce que dit cet auteur, Osymandyas, comme Sésostris, ses armes et sa couronne dans la Bactriane. Les peuples

de cette région s'étaient révoltés contre lui : il marcha, pour les combattre, à la tête de plus de quatre cent mille hommes. Son armée était divisée en quatre corps, commandés chacun par un de ses fils ; il triompha des Bactriens, qui furent obligés de rentrer dans sa dépendance après avoir fait une vigoureuse résistance. Quoi qu'il en soit de la réalité de cette expédition lointaine, il est évident qu'elle en suppose une autre plus ancienne. C'est alors que la Bactriane aurait été contrainte de subir le joug des Égyptiens ; peut-être était-ce une conquête de Sésosthis, aïeul du premier Sésostris. Il est difficile de savoir à quoi nous en tenir maintenant sur tous ces exploits ; mais il est certain que Sésosthis n'était pas moins célèbre dans les récits et dans les souvenirs des Égyptiens que les deux Sésostris. Les exploits d'Osymandyas contre les Bactriens étaient représentés en Égypte, sur les murailles d'un immense édifice que ce prince avait fait élever à Thèbes. Diodore donne une description assez étendue de ce beau monument ; mais il s'exprime de manière à faire croire non-seulement qu'il ne l'a pas vu, mais encore qu'il n'existait plus de son temps, et qu'il n'en parlait que sur l'autorité d'Hécatee ou des prêtres de l'Égypte. Nous ne nous arrêterons pas à transcrire la description de ce monument ; on la voit en assez d'autres lieux : nous remarquerons seulement qu'il contenait une bibliothèque, qui, à ce compte, aurait été la plus ancienne bibliothèque du monde. A la dernière extrémité du palais, on trouvait une vaste enceinte, qui contenait le tombeau du roi Osymandyas. Ce tombeau était surmonté par un cercle d'or de 365 coudées, qui fai-

sait le tour du monument. Il paraît que ce cercle avait une destination astronomique ou plutôt astrologique, puisqu'il marquait, par ses divisions, les jours de l'année, le lever et le coucher des étoiles, ainsi que leurs influences heureuses ou malheureuses. Ce cercle fut emporté, selon Diodore de Sicile, par Cambyse, lorsqu'il fit la conquête de l'Égypte. Si ce fait est vrai, il en résulterait que le monument élevé par Osymandyas subsistait donc encore à l'époque de l'invasion des Perses, et qu'il n'aurait été détruit que plus tard.

S. M—N.

OTACILIE (*MARCIA OTACILIA SEVERA*), impératrice romaine, avait épousé, vers l'an 237, Philippe, qui parvint à l'empire par l'assassinat de Gordien le jeune (*V. GORDIEN*). Elle était fille de Sévérien, à qui Philippe, après son élévation, confia le gouvernement de la Pannonie et de la Mœsie; mais on ne sait point si son origine était arabe, comme celle de son mari, ou romaine, ainsi que son nom le fait présumer. Les médailles de cette princesse la représentent avec des traits réguliers et une physionomie modeste. Otacilie avait embrassé le christianisme; et l'on conjecture, sans beaucoup de fondement, qu'elle avait amené Philippe à sa croyance (1). C'est avec la même légèreté que l'histoire l'accuse d'avoir eu part aux crimes qui frayèrent à son mari le chemin du trône. Ce reproche n'est appuyé que sur la pénitence que lui imposa S. Babylas, patriarche d'Antioche, et à laquelle elle se soumit; mais on a vu, à l'article BABYLAS, que le fait même de la pénitence n'est point

admis par tous les critiques. On a écrit, dit-on, une princesse; et, parmi ces princes, il n'en reste que deux, S. Hippolyte et S. Hippolyte, qui ont été reconnus qu'il y en a eu un Otacilie. Ce qui paraît probable, c'est que les Chrétiens jouirent du règne de Philippe, d'une liberté, et qu'ils en firent usage à la protection que l'empereur accordait. Elle s'attacha à l'amour de la vertu, à la sagesse dont on augurait si bien, mais qui fut poignardé de sa mère par les pressés de témoigner leur attachement au prince, que la fortune venait de lui enlever (*V. DÈCE* et *PHILIPPE*). Ayant vu rompre violemment les liens qui la retenaient, elle s'enveloppa dans une robe et finit ses jours. Nous avons des médailles d'argent, et des médailles d'or de métaux. Parmi les plus rares sont celles qui ont au revers ces mots *lippus aug.*, et la tête de Philippe; et une autre avec ces mots *Securitas* or, au moindre prix.

OTBY (*ABOU'L NAD BEN MOHAMMED AL-*), historien et poète, probablement dans la seconde moitié du dixième siècle de l'hégire (onzième siècle), appartenait à Otba, qui avait possédé des charges de l'état sous les Samanides. On a de lui un ouvrage intitulé *Tarikh Otby*, et plus connu sous le nom de *Yeminey* (Histoire de l'empereur Mahmoud, ou célèbre Mahmoud, su

(1) On verra, à l'art. PHILIPPE, que ce prince n'a jamais fait profession publique du christianisme.

des Ghaznevides. Ce morceau d'histoire orientale sur les révolutions arrivées dans l'Asie orientale sous les règnes des trois derniers princes de la dynastie des Samanides, et la vie de l'un d'eux, à l'exception des onze vers anacréontiques; ce qui donne lieu de croire que l'auteur est mort avant le commencement du dixième siècle. L'ouvrage est écrit en un style très-élégant, suivant le témoignage d'Hadji Khalfah, qui d'ailleurs indique point les dates de la vie et de la mort d'Otby. Cette notice a été commentée par plusieurs auteurs musulmans, et copiée par des écrivains postérieurs, entre autres par l'historien Hikby ben Abdallah; et Mirkhond, ainsi que d'autres, en ont tiré aussi un grand parti. L'histoire d'Otby a été traduite en persan, par Abou'l Scheref ben Djafar ben Saad al Mousallih Djerbadecany, vers la fin du dixième siècle de l'hégire (douzième de notre ère chrétienne). L'ouvrage arabe se trouve dans la bibliothèque de Constantinople. Un exemplaire de la version persane est au cabinet des manuscrits de la bibliothèque royale de Paris. C'est d'après cette traduction que M. Silvestre de Sacy, dans son *Notice*, etc., a donné un extrait fort curieux et fort intéressant de l'ouvrage. A—T.

NO WSKI (VALÉNIEN), poète polonois, dans le dix-septième siècle, connu par son talent pour la poésie. On a de lui une traduction des *Épiques de Virgile*, en vers polonois, imprimée en 1614, in-4°. Une autre traduction, également en vers polonois, des *Métamorphoses* d'Ovide, 1638, in-4°. — Erasmo Nowak, autre poète polo-

nois, a chanté les *Héros chrétiens*, c'est-à-dire probablement les guerres contre les Turcs, selon Stanislas Lubieniecki (*Hist. Réform. polon.*, édit. 1685, p. 171) : mais Zaluski n'a pu indiquer l'édition de ce livre, qui n'a peut-être jamais été imprimé.

C—AU.

OTFRID, théologien et poète, prit naissance au neuvième siècle, en Alsace, et embrassa la vie monastique dans l'abbaye de Weissenbourg. Envoyé par ses supérieurs à l'abbaye de Fulde, il s'y forma à l'étude des sciences et des lettres, sous la discipline du célèbre Raban Maur, et fut chargé, à son retour, de la direction d'une école qui devint très-florissante. Il s'attacha particulièrement à enrichir et à perfectionner la langue théotisque ou tudesque; et Hicke prétend qu'il en acheva la grammaire, commencée par Charlemagne (*Voy. le Thesaur. linguar. veter. septentrional.*, II, 5). Il termina, l'an 868, une *Traduction paraphrasée de l'Évangile*, en vers rimés, divisée en 5 livres, et qui est regardée comme l'un des plus anciens et des plus précieux monuments de cette langue. On en connaît des manuscrits dans les bibliothèques de Vienne, de Freisingen, de Francfort, de Munich, et à Londres dans la Bodléienne; outre le plus célèbre, nommé *Codex palatinus*, qui, de celle du Vatican, a été renvoyé en 1815, par Pie VII, à l'université d'Heidelberg, et d'après lequel l'ouvrage a été publié par Francowitz, plus connu sous le nom de Math. Flacius Illyricus, aidé d'Achille Pirmin. Gasser, Bâle, 1571, in-8°. (V. Schelhorn, *Amanit. litt.*, III, 19.) Cette édition, d'une rareté excessive, est défigurée par un grand nombre d'erreurs, que Marq. Freher et

Lambecius ont signalées avec exactitude. Scherz en a publié une meilleure édition dans le tome 1^{er} des *Antiquités teutoniques* (V. SCHERZ) : elle est accompagnée d'une traduction latine, par Schilter (V. ce nom). Otfrid a dédié cet ouvrage à Louis, roi de Germanie, par une épître, dont les vers, divisés en quatrains, commencent et finissent par les mêmes lettres, qui lues de suite forment ces mots : *Luthowico orientaliū regnorum regi sit salus æterna*. Ce double acrostiche était une grande difficulté vaincue. La première dédicace est suivie d'une seconde à Luitbert, archevêque de Maïence, insérée dans divers recueils historiques ; et d'une troisième, à Salomon, évêque de Constance. Enfin, on en trouve une quatrième, à la fin de l'ouvrage, adressée à deux moines de l'abbaye de Saint-Gall. Otfrid est le premier écrivain de la Germanie qui ait employé les vers rimés. « Comme le tudesque, dit l'abbé Grandier, n'était point assez cultivé pour être manié suivant les règles du mètre et de la quantité, le moine de Weissembourg imagina qu'il y aurait de la grâce à terminer par le même son deux parties d'une phrase, qui fussent consécutives ou relatives, et d'une égale étendue » (Voy. *Hist. de l'église de Strasbourg*, II, 218). Le poème d'Otfrid dut avoir, et eut en effet quelque temps un grand succès. Mais du temps de l'abbé Trithem, au quinzième siècle, on avait déjà peine à l'entendre. Cet ouvrage comprend l'histoire évangélique, et une espèce de conférence des quatre évangélistes, suivie d'explications sur le sens spirituel, mystique et moral. On y trouve une diction simple et naïve, des préceptes de morale ex-

primés d'une manière touchée beaucoup de clarté dans les allusions locales dont il est rempli, en faisaient d'ailleurs un poème national ; enfin il pouvait être chanté, et cet avantage du poème en faveur de la langue germanique a dû contribuer encore à le rendre extrêmement populaire (Voy. Gerbert, *De musica sacrâ*, t. II, p. 2). *Recherches d'Arnold sur les Alsaciens*, dans le *Magasin encyclopédique*, juin 1806). On a quelquefois attribué à Otfrid une phrase des *Psaumes*, qui est maintenant reconnue pour être de Notker-Labeon, moine de Gall (V. NOTKER). Otfrid est aussi pour l'auteur de *Ca d'Homélies*, et de la version d'une partie du *Catechisme* publié par Schilter et par Eccovre, 1713, in-8°. On peut consulter, pour plus de détail les ouvrages déjà cités, la notice de Dav. Hofmann, *De monacho Weissemburgico evangeliorum interprete*, Helmstadt, 1717, l'*Hist. littér. de la France*, t. VII, 368-74 ; la savante dissertation de Franz, sous la presse d'Oberlin, *Alsacia litteræ Celtis, Romanis, ac Francicæ cimen lectionum antiquarum ex Otfridi libris* (Stade, 1804, in-8°) la dissertation de Dietrich de *De laboribus Otfridianis*, *Miscellanea Lips.*, v, 56.

OTH (BERNARD ou BERNARD VOY. CAMO.

OTHEK, OHTHER, ou OTHER, voyageur norvégien du neuvième siècle, était de la province de Halogaland, appelée alors Haloga, il avait des propriétés considérables et levait des tributs sur des

nées. Il se livrait en outre à la
de la baleine et des vaches
marines. Il demeurait à l'extrémité
de la partie habitée de la Norvège;
au nord de son habitation il n'y
avait que des Lapons et des Finnois.
On ne sait si ce fut le commerce,
ou la révolution produite par le roi
Harald dans le gouvernement et la
constitution des états norvégiens,
ou quelque autre cause, qui lui fit
qu'il quitta sa patrie. Il vint en Angle-
terre, et prit, à ce qu'il paraît, du ser-
vice à la cour du roi anglo-saxon
Edward; et ce fut à ce prince qu'il
présenta les relations de ses
voyages, relations qui sont
plus anciennes que nous ayons
de la Norvège, et qui, sous ce rap-
port, sont un monument précieux
de l'ancienne géographie. Alfred
fut le premier à entrer, avec celles d'un autre
voyageur du Nord, Wulfstan, dans
une traduction à sa version anglo-
saxonne d'Oruse; et c'est grâce à
ce travail, que les curieux écrits des
voyageurs sont parvenus à la
notoriété. Othier raconte, dans sa
relation, que ses expéditions pour
pêcher des vaches marines l'au-
rent conduit jusqu'à la côte de
Suède, qui répond à la province
de l'Archangel; qu'il possédait,
dans ses terres, son bétail, et le
travail imposé aux Finnois, un trou-
peau de six cents rennes. Il décrit la
Suède, la Suède, et le *Quenland*,
l'Ostro-Bothnie; il parle d'un port
de *Wringas-Heal*, au sujet duquel
les commentateurs ne sont pas d'ac-
cord. Il raconte ensuite son voyage
dans l'*Arctum*, qui paraît être le pays
de l'Arctique. Il avait apporté en pré-
sent au roi Alfred des dents de vache
marine, produits de ses pêches. Les
relations d'Othier et de Wulfstan ont
souvent imprimées et commen-

tées. Hakluyt, en 1598, et ensuite
Purchas, en insérèrent des traduc-
tions anglaises dans leurs Collections
de voyages. Le texte anglo-saxon,
accompagné d'une traduction latine
et de quelques notes, parut, pour
la première fois, dans la Vie d'Al-
fred par Spelman, Oxford, 1678.
And. Busse, bourguemestre d'Helsing-
ör, le réimprima dans son édition
des *Schedæ* de l'historien islandais
Arefrode (Copenhague, 1733, 1774,
in-4°); ainsi que Langebeck, dans
le tome II des *Scriptores rerum Dani-
carum*, 1773. Dans la même année,
Barrington publia à Londres tout
l'ouvrage d'Alfred, en anglo-saxon,
d'après un manuscrit de la biblio-
thèque Cottonienne, avec une tra-
duction anglaise. Forster, dans son
Histoire des découvertes, et Beck-
mann, dans sa Littérature biblio-
graphique des voyages, commentè-
rent les Relations des deux voyageurs
du Nord. Porthan, savant Finlandais,
revit le texte anglo-saxon, et le pu-
blia, avec une traduction suédoise et
un ample Commentaire plein d'éru-
dition, dans le tome VII des *Mémoires* de
l'académie des belles-lettres, histoi-
re et antiquités de Suède, Stockholm,
1800. Enfin Rask, Danois très-ins-
truit dans la littérature islandaise,
appliqua ses connaissances dans cette
langue et dans l'anglo-saxon, à
éclaircir le texte, et à rectifier les
points que ses prédécesseurs avaient
négligés. On avait auparavant subs-
titué aux caractères anglo-saxons les
lettres à-peu-près équivalentes des
langues modernes du Nord. Rask fit
imprimer le texte avec les carac-
tères propres à l'anglo-saxon, et
l'accompagna d'une Traduction da-
noise et d'un nouveau Commentaire.
Ce travail est inséré dans le onziè-
me volume des *Mémoires* de la so-

ciété de littérature scandinave, Copenhague, 1815. D—C.

OTHMAN. *V.* OSMAN.

OTHMAN AL-RADHY (ABOU-SAÏD), roi de Fez et de Maroc, de la dynastie des Merinides, monta sur le trône, l'an 710 de l'hég. (1310 de J.-C.), après son neveu Solciman, et malgré les intrigues du ministre Abdallah, qu'il fit mourir pour venger ses frères, Abou Yahiah et Aly, dont ce traître avait causé la mort. Othman ne ressembla point à la plupart des tyrans de l'Afrique. Ayant apaisé les troubles qui avaient agité les règnes précédents, il ne s'occupa que du bonheur de ses sujets, qu'il fit jouir long-temps des douceurs de la paix. Il crut devoir néanmoins profiter des dissensions qui déchiraient les états de Castille, pendant les premières années du roi Alphonse XI; et, ayant débarqué en Espagne, l'an 727 (1327), il s'empara d'Algeziras, de Ronda et de Marbella. Mais, tandis qu'il faisait la guerre aux Chrétiens, l'ambitieux Omar, s'étant formé un parti dans les basses classes du peuple, se révolta contre son père, lui enleva Fez, et y prit les marques de la royauté. Othman se hâta de retourner en Afrique, livra bataille à son fils dans les environs de Fez, y fut vaincu, blessé et contraint de se renfermer dans cette place. Omar en fit le siège; mais une maladie violente l'ayant forcé de s'éloigner, Othman rétablit ses affaires, qui paraissaient désespérées, et régna depuis paisiblement jusqu'à sa mort, arrivée le 25 dzoulkada 731 (30 août 1331). Omar, qui s'était retiré à Sedjelmesse, entreprit de monter sur le trône; mais il trouva un dangereux compétiteur dans son frère Abou'l Haçan Aly, qui le vainquit, le fit

périr, et se rendit fameux par ses guerres en Espagne et par ses actions romanesques. A—

OTHMAN IBN AFFAN, le sixième des khalyfes successeur Mahomet, était de la tribu de raïsch, et naquit à la Mekke. Il cousin-germain d'Abou Sofyan dont il se montra un des premiers des plus zélés disciples. Il fut au nombre des Musulmans que les perditions des Coraïschites obligèrent de se retirer en Alyssinie. De retour à la Mekke, il précéda Mahomet à Médine, l'an 1^{er} de l'hég. (6 J.-C.), devint un de ses secrétaires et épousa successivement deux filles, Rakiah et Omam Kolth qui moururent avant lui, et ne laissèrent point d'enfants. C'est à cela qu'il a été surnommé *l'Nourein* (Possesseur des deux premières). Lorsque, huit ans après Mahomet eut recours à ses amis, qu'ils l'aidassent dans la guerre entreprise contre les Grecs, Othman fournit trois cents chameaux, dinars d'or; et de plus, il le entretenait, à ses frais, trois mois pourvus d'armes, de provisions et de vivres. Mahomet lui-même si content qu'il s'écria : « Ce que mon aïeul a fait aujourd'hui, ne lui en coûte point de tort un jour. » Othman fut un des six commissaires chargés par Omar, du choix de son successeur. Élu par ses collègues, à la possession du khalyfat, l'an 17 de l'hégire (644 de J.-C.) Son règne les armes musulmanes firent de nouveaux progrès. Elles pénétrèrent dans le Khorasân : la fin de la mort d'Iezdedjerd leur ouvrit toute la Perse (*V.* IEZDEDJER). L'île de Cypre fut rendue tributaire. Othman était pieux, humain

capable de gouverner un vaste royaume. Trop porté à faire du bien à sa famille, il commit la faute de se fier à son frère de lait, Abdallah ben Abdallah, le gouvernement de l'Égypte, dont il priva le général qui l'avait conquise (V. AMROU BEN EL-ASAD). Cette mesure impolitique excita un grand coup de troubles. Les Grecs en profitèrent pour reprendre Alexandrie. Othman fut obligé de rétablir Amrou, qui chassa les Grecs, et reprit cette ville. Abdallah, parvenu au khalyfe, commença la conquête de la côte d'Afrique; il vainquit le général Grégoire, à la bataille de Hahab, s'empara de plusieurs provinces, et revint au bout de quinze jours chargé de butin. Cependant le mécontentement général contre le khalyfe augmentait chaque jour. Son autorité envers Amrou, qu'il avait d'abord révoqué, n'était pas le seul grief qu'on lui imputât. On lui reprochait le même tort à l'égard de Hisham Abou-Wekkas, fondateur de Koufa, et premier conquérant de la Perse; le rappel de son parent Hisham, qui avait été exilé par Marwan; le mauvais choix de ses ministres. On blâmait son faste et son orgueil; ses prodigalités pour ses favoris. On lui faisait un crime de s'être vu officier dans la mosquée, et d'avoir en chaire la même place que le prophète, au lieu d'imiter Abdallah et Omar, qui s'étaient assis à de plus bas degrés. Les fables et les présages que l'on tira de ce qu'il avait perdu l'anneau de Mahomet, augmentèrent aussi les troubles et les mécontentements de la catastrophe qui termina son règne. Othman voulut se justifier publiquement de l'emploi qu'il avait fait de l'argent du trésor; et prétendit avoir le droit, comme censeur du prophète, de disposer

de ce qui appartenait à Dieu. Ammar, zélé musulman, s'écria que ce discours l'avait scandalisé, et fut meurtri de coups par les partisans du khalyfe. Ce traitement, fait à l'un des compagnons du prophète, acheva d'indisposer les esprits contre Othman. Une troupe de mutins vint camper à une lieue de Médine, et envoya une députation insolente au khalyfe, pour lui prescrire ses devoirs, ou lui demander son abdication. En vain ce prince déclara en chaire qu'il se repentait de sa conduite passée; en vain il promit de restituer au trésor les fonds qu'il en avait distraits. Ces concessions forcées et tardives ne prouvèrent que sa faiblesse, et accrurent l'audace des séditeux. L'Égypte, Koufa, Basra, envoyèrent à Médine de nombreuses députations, chargées de le déposer. Othman transigea avec ces factieux, par l'intermédiaire d'Aly, qui se rendit garant de ses promesses. La tranquillité paraissait rétablie; mais l'incendie fut bientôt rallumé par les intrigues d'Aïchah, veuve du prophète, pour procurer le khalyfat à Thelha; par la haine de son frère Mohammed, fils d'Aboubekr, contre Othman; et surtout par la perfidie de Merwan, fils de Hakem, secrétaire et proche parent du khalyfe, lequel pour rendre son maître odieux, expédiait, en son nom, des ordres supposés dans les provinces, un entre autres qui enjoignait à Abdallah, gouverneur d'Égypte, de faire périr Mohammed fils d'Aboubekr, qui venait le remplacer, et qu'il fit tomber entre les mains de ce dernier. Mohammed revient sur ses pas; les rebelles se rallient autour de lui: Othman, assiégé dans sa maison, implore le secours d'Aly, qui charge ses deux

filz, Haçan et Houcein, de défendre le khalyfe. Leur présence impose aux séditeux ; mais le manque d'eau leur sert de prétexte pour l'abandonner à la rage de ses ennemis. Mohammed, suivi d'une troupe d'assassins, pénètre dans la chambre d'Othman, qu'il trouve tenant le Coran sur son sein ; il le prend par la barbe, et lui plonge son épée dans le corps. Les autres l'achèvent, en le perçant de plusieurs coups. Ainsi périt ce khalyfe, le 18 dzoulhadjah, 35 (18 juin 656), à l'âge de quarante-deux ans, après en avoir régné près de douze. Son corps demeura trois jours privé de sépulture, et fut jeté dans un trou, sans avoir été lavé ni dépouillé de ses habits. La mort de ce prince fut le signal et le motif apparent des guerres civiles qui ensanglantèrent l'empire musulman, et la principale cause du schisme qui divise encore les Mahométans (V. ALI, I, 569, et MOAWYAH I). C'est au khalyfe Othman que la ville de Djeddah, port de la Mekke, doit sa fondation.

A—T.

OTHO (GEORGE), hébraïsant et orientaliste allemand, naquit, en 1634, au village de Sattenhausen, dans le bailliage de Neu-Gleichen (Hesse-Cassel). Fils d'un arpenteur de campagne, ou, selon d'autres, d'un pauvre paysan, il passa, dit-on, ses premières années à garder les cochons. Des jésuites d'Heiligenstadt, lui ayant trouvé une physionomie heureuse, et de l'ouverture dans l'esprit, l'amènèrent dans leur collège, pour lui faire faire quelques études : mais il se dégoûta d'eux au bout de cinq ans, s'enfuit à Cassel, gagna quelque argent à instruire de petits enfants, et alla continuer ses propres études à Brême. Ses épargnes lui ayant été volées en route dans une

auberge, il recommanda de nouveaux frais à donner et vit divers cours à Göttinge, à Brême, à Groningue ; obtint, en 1661, de co-recteur au gymnase de Göttinge ; continua de ses fonctions de l'enseignement particulier, à Cassel, enfin, il fut nommé, professeur de grec et d'hébreu à Groningue : cette place avait son inconstance ; il fut, après, celles de bibliothécaire et de professeur d'orientales, s'occupa de ses divers ouvrages, et mourut le 28 mai 1713. Outre un grand nombre de discours académiques, de dissertations latines sur la philosophie ou d'histoire naturelle, on a de lui : I. *De obitu Justi Jungermannii*, 1668, in-4°. II. *De vocalibus*, Marbourg, 1668, in-4°. III. *De accentuatione tebraica*, 1668, in-4°. IV. *Synopsis samaritanarum, arabicarum, et persicarum, ex optime excerpta*, Francfort, 1671, in-4°. Jacques Alting, professeur à Groningue, avait donné, en 1671, une grammaire hébraïque qu'il refondit en 1677, sous le titre de *Fundamenta punicae sanctae*, et qui eut plusieurs éditions dans les universités. Otho rédigea sur les grammaires élémentaires des langues orientales son *Synopsis* forme ordinaire, dont le deuxième volume du même ouvrage, d'Alting, réimprimé en 1711. Sous cette forme, ces grammaires sont d'un usage très-commode :

ariés avec la méthode d'Al-
la grammaire éthiopique d'O-
et encore la plus abrégée que
ayons aujoud'hui; et quoi-
a grammaire arabe ait été bien
sée depuis (en fait de pre-
cédents), on a lieu de s'é-
re que M. Schnurrer n'en ait
parlé dans sa *Bibliotheca*
ca. V. *Palæstra linguarum*
italium, Francfort, 1702, in-
ouvrage curieux, que l'on peut
der comme un *specimen* de la
le Polyglotte anglaise de Wal-
ll ne contient que les quatre
iers chapitres de la Genèse ;
on y trouve le texte samari-
l'hébreu (avec points), et la
laine d'Arias Montanus ; les
on ou paraphrases chaldai-
Onkelos, de Jonathan et de
em ; les paraphrases ou ver-
trique, samaritaine, arabe,
ue et persane, chacune avec
n littérale latine ; enfin la
textuelle, tant grande que
r ces quatre chapitres,
Perze schim ou *Commen-*
ti. S. Lomon, d'Aben Ezra,
it précède d'un exemple
tracé matricale sur chacun
langues, et suivi de leurs
au nombre de huit, pour
ots de ces différents tex-
it. Par ce détail, que ce li-
it qu'il est extrêmement uti-
qui commencent à étudier
es, et qui n'ont pas à leur
a volumineuse Polyglotte,
orme format est si peu com-
manier. Otho avait déjà
sous le titre de *Virga Ahar-*
oglossos, Marbourg, 1692,
no *specimen* plus complet ou
ou étendu, mais moins étendu,
tous premiers versets du dix-
me chapitre des Nombres. On

y trouvait de plus les textes des Sep-
tante, de la Vulgate latine, les ver-
sions de Vatable et de Tremellius,
et les principales traductions mo-
dernes faites par les protestants. Le
Thesaurus epist. de Lacroze renfer-
me une lettre de G. Otho, tome 1^{er},
p. 311.

C. M. P.

OTHON (SAINT), apôtre de la
Poméranie, né dans la Souabe, vers
1060, d'une famille noble, prit de
bonne heure la résolution de se con-
sacrer à Dieu, et embrassa l'état ec-
clésiastique. L'empereur Henri IV
le désigna pour accompagner Sophie,
sa sœur (1), mariée à Wladislas-Herman (2), roi ou duc de
Pologne. Après la mort de cette prin-
cesse, Othon revint en Allemagne,
et entra dans un monastère, pour y
vaquer plus librement à la prière.
Au milieu des querelles qui divisaient
l'Eglise et l'Empire, il resta inébran-
lable dans son attachement au Saint-
Siège; mais il ne perdit point l'affec-
tion de Henri, qui, connaissant ses
lumières et sa fidélité, le nomma
son chancelier, et l'éleva, en 1102,
à la dignité d'évêque de Bamberg.
Avant de prendre possession de ce
siège, Othon écrivit au pape Pascal,
qui confirma son élection, et qui lui
envoya en même temps le *pallium*.
Le saint prélat, à la prière de Boles-
las, alla, en 1124, porter dans la Po-
méranie le flambeau de l'Evangile, et,
après une absence d'onze mois, re-
vint dans son diocèse, qui réclamait
ses soins. Informé que les habitants
de Stettin et de Camin étaient re-
tombés dans leurs anciennes er-
reurs, il les visita de nouveau, en

(1) Sefrid, l'un des biographes de saint Othou, donne mal cette princesse Judith.

(2) Et non pas à Boleslas III, comme l'affirment le plupart des biographes. Le mariage de la sœur de Henri IV eut lieu en 1083, et Boleslas n'avait alors que deux ans.

1128, et eut le bonheur de les ramener à la foi. Depuis ce moment, il ne quitta plus son diocèse, et mourut dans sa ville épiscopale, le 30 juin 1139, dans un âge très-avancé. Son nom est inscrit dans le martyrologe, au 2 juillet, jour où se fit la cérémonie de ses obsèques. On a deux *Vies* de saint Othon, par Sefrid et Ebbon, auteurs contemporains (V. *EBBON*, XII, 438). La première a été publiée par Canisius, et la seconde, avec des notes, par le P. Gretser: elles ont été réunies dans le recueil des Bollandistes, par le P. Sollier, qui les a fait précéder d'une savante dissertation, où il relève les erreurs chronologiques échappées à des écrivains plus pieux qu'exactes. Outre cette double *Vie* de saint Othon, on en a une troisième par André, abbé de Bamberg, Colberg, 1681, in-4°, et dans les *Scriptores Germanicar.* de Ludewig, et une quatrième par D. Meiller, Amberg, 1739, in-4°. W—s.

OTHON (MARCUS - SALVIUS), empereur romain, était né dans un rang fort éloigné du pouvoir suprême: mais le respect pour le principe de l'hérédité avait été détruit par l'élévation de Néron; et l'on pouvait s'attendre que les prétoriens, qui avaient disposé de l'empire en faveur de Claude, ne s'arrêteraient pas toujours à choisir leur maître dans la famille impériale. Celle d'Othon était originaire d'une ville municipale d'Etrurie. Son aïeul, simple chevalier, était entré dans le sénat, par la protection de Livie, et avait joui des honneurs de la préture. Son père, homme intègre et sévère, considéré sous Claude, qui lui confia le gouvernement de plusieurs provinces, avait été consul sous Tibère, dont il était aimé: il ressemblait

tellement à ce prince, soupçonné d'en être le père, qu'il fut nommé l'an 32 de J.-C., sous le nom de Camillus Arruntius, s'annonçant comme un jeune prodige et libéré, dont le caractère, les rides, le produit de Néron. Des habitudes goût recherché de frein, et le rôle qu'il d'accepter dans des occasions saient la nature, lui l'intimité du jeune empereur employa tout son ascendant desirs de Néron sur lui. Acté, et à ruiner les projets d'Agrippine. La Poppée (V. ce nom) fut d'une rupture entre favori: celui-ci osa la sance de Néron, et lui nément la femme qu'il Un exil honorable et résistance: Othon fut ter la questure de Lucrèce pendant dix ans, tuculier, il n'avait ch périeurité du vice; ho étonna, par une con modération et de di croire que dès-lors i les prédictions de qu gues, qui lui avaient pire. Le règne de Gal qu'une transition favo seins: aussi fut-il un se déclarer pour ce Malgré l'épuisement moine, il n'hésita p par ses largesses les t maient la garde de R pereur: il capta l'aff vidus par une bienv et une affabilité cares tait d'être adopté par vieillard, encore effr

ments d'Othon, et de cette facilité prodigue, à son caractère, lui préféra Pison. Telle était cependant l'opinion d'Othon, que le rang de préteur était devenu pour lui une ambition, et qu'il n'avait plus qu'à attendre la misère dont ses créanciers le menaçaient, et une attente qui le rendit maître du monde. L'an de J. - C. 69, le 15 mai, deux soldats, qu'il avait mis à ses intérêts, ébranlèrent leurs rangs; une poignée de prétoriens entraient dans leur camp, proclamant chef de l'empire : les heures après, les têtes de Pison et de Galba sont déposées à ses pieds (V. GALBA). Les gens de bien furent dans la stupeur; mais les premières démarches d'Othon les rassurèrent. Il promet au sénat de maintenir l'ordre public, ordonne la mort de Tigellin (V. ce nom), un accueil généreux à Marius, que les soldats avaient été sur le point de massacrer, à cause de leur attachement pour Galba. Il eut l'air de se prêter à l'engouement que la populace conservait pour Néron, fit relever les statues de cet empereur, se laissa saluer des acclamations de *Othon-Néron*, et ajouta, dans quelques dépêches, son nom à sa signature. Vespasien, qui commandait dans la Syrie, l'autre dans la Judée, avec des forces assez faibles pour prétendre eux-mêmes à l'empire, tardèrent peu à reconnaître l'autorité d'Othon; et les légions d'Illyrie n'avaient pas attendu l'exemple. Mais Vitellius, placé à la tête de l'armée de Germanie, qui déjà levait sous Galba l'étendard de révolte, s'appropriait à disputer le pourpre. Les deux rivaux se

proposèrent réciproquement des indemnités pour l'Empire : les injures succédèrent à de vaines négociations. Cependant Othon apprend que l'armée de Vitellius s'achemine vers les Alpes; il songe à se montrer capable de résolutions mâles, et part de Rome à pied, chargé d'une cuirasse de fer, et suivi de Suétonius Paulinus, de Marius Celsus, d'Annius Gallus, les trois premiers généraux de ce temps : mais il place toute sa confiance dans Proculus, préfet du prétoire, officier présomptueux et sans expérience. La flotte d'Othon bat les Liguriens, et repousse les milices de Tongres et de Trèves sur les côtes de Provence. Son armée de terre est victorieuse à Plaisance et près de Crémone. Othon vient camper à Bédriac, bourgade située entre Crémone et Vérone. L'élite de ses généraux lui conseille d'attendre les légions de la Mésie et de l'Illyrie, tandis que les troupes de Vitellius s'affaibliraient de jour en jour par la difficulté de subsister dans un pays ennemi. Pressé par son impatience et par l'ardeur des prétoriens enivrés de leurs premiers succès, il ordonne que l'armée marche au-devant des lieutenants de Vitellius; et, par une faute bien plus grave, il se retire à Brixellum (aujourd'hui Bersello), avec un détachement considérable, pour attendre en sûreté l'issue du combat. Les troupes qu'il laisse dans le camp, privées de l'enthousiasme que leur inspirait sa présence, se défiant de leurs chefs, et accoutumées, dans les délices de Rome, à se jouer de la discipline, étonnent, par l'impétuosité de leur attaque, les soldats de Vitellius : mais le désordre qui règne dans leurs rangs, paralyse les efforts de leur bravoure; elles sont enfoncées, et

présentent, dans leur fuite, l'image d'une déroute plutôt que celle d'une défaite. Quarante mille hommes périrent dans la bataille: cependant elle n'était nullement décisive. Loin d'être abattus, les soldats d'Othon brûlaient de se mesurer de nouveau avec les vainqueurs; mais Othon lui-même, cédant à l'affaiblissement de son ame, refusa de confier son sort à un second combat. Si l'on en croit Suétone, il avait toujours eu les guerres civiles en horreur; et il ne s'était déterminé à arracher le pouvoir à Galba que parce qu'il se promettait de triompher sans obstacle. Une mort volontaire pouvait seule honorer sa mémoire aux yeux des Romains, et terminer dignement une vie qui lui était à charge. Rien ne put le détourner de cette idée. Après avoir passé le jour à pourvoir à la sûreté des sénateurs qui l'avaient accompagné, et à distribuer ses dons entre ses serviteurs, il écrivit une dernière lettre à sa sœur, et à Messaline, veuve de Néron, à laquelle il avait voulu s'unir. Sur le soir, il demanda un verre d'eau fraîche, et deux poignards, qu'il cacha sous son chevet. Il dormit avec calme; et, dès le point du jour, à un cri qu'il fit entendre, on accourut, et on le trouva percé d'un seul coup. Il était dans sa trente-septième année. Ses soldats, baignés de larmes, portèrent son corps sur le bûcher; les uns baisaient sa plaie; les autres lui tendaient les bras, ou, dans leurs regrets, le proclamaient un grand homme: on en vit plusieurs se donner la mort. L'armée d'Othon ne se soumit à Vitellius, qu'après avoir sollicité Verginius Rufus d'accepter l'empire; et Vitellius eut constamment à craindre qu'elle ne se révoltât pendant tou-

te la durée de son règne. Othon n'avait été que de 1 Ses traits nemanquaient passion: mais il était petit; che était chancelante, s disproportionnées. Pétron dèle des raffinements d'un curienne, ne poussait pas qu'Othon le soin de sa p empereur, chauve de bon par l'abus des plaisirs, 1 faux cheveux. Sur ses m paraît coiffé d'une perruc cette apparence peut être se. Celles qui nous restent romain, de cet empereur, 1 rares en argent, plus rar Quant à celles de bronze a été frappé qu'à Alexan Antioche; les unes et les a rares, celles d'Antioche s n'en existe d'authentiques romain, que celles qui fa tituées par Titus; encore regardées par plusieurs c certaines. C'est ce qui fai faussaires (Voy. CAVINO beaucoup exercés sur ce ments. Outre la dissertati Th. Chifflet sur les *Othons* ze, publiée en 1638, 1656 Nic. Drackwitz en 1655, J poni en 1669, Zach. Goetz Ph. Jac. Hartmann en 17; ge en 1773, Heyne en 17 ont discuté l'authenticité d dailles, dans des dissertati culières. La tragédie d'Ot P. Corneille, est une de cell ne trouve que le cachet de la de ce grand poète, quoiqu'il canevas les pages eloquent cite.

OTHON 1^{er}., dit le *Grand* premier prince allemand réellement porté le titre d'ei quoique l'usage ait préva

Henri Poiseleur, son père Poiseleur, XA, 73). Né en 911, il fut élu roi de Germanie en 936, par les prélats et les assemblées à Aix-la-Chapelle, archevêque de Cologne, à la cérémonie du sacre, à la table de l'empereur, avec les prélats, qui furent servis par les ducs de Franconie, de Souabe, de Bavière et de Lorraine. Othon se mit bientôt contre les Huns et les Slaves, qui avaient pénétré dans la Germanie; et, par une suite de victoires, ferma l'Occident qu'ils n'avaient pu pénétrer depuis tant d'années. Il apaisa les troubles de la Bohême et rendit tributaire de la Germanie et travailla à affermir sa puissance en diminuant celle de ses vassaux. Dans cette vue, il augmenta le pouvoir des évêques et des abbayes, et favorisa l'affranchissement des serfs, qui ne reconnaissent plus le seigneur féodal que le chef de l'empire, qui refusait l'hommage, lui donna quelques terres allodiales. Le comte palatin, un des vassaux du duc de Bavière, en échangeant vers le Rhin, et conféra la dignité à un duc de Franconie. Les comtes, dans l'origine, ne rendaient la justice en dernier ressort au nom de l'empereur, et ils ne le firent, dit Voltaire, après une autre révolution, le plus grand appui de la souveraineté. Le marquis de Brandebourg n'avait pas d'enfants; et Othon donna son fief à un comte Gérard, qui n'était pas de la même famille. C'est ainsi que les seigneurs s'unissent pour résister au despotisme d'Othon, et ont eu l'assistance de Louis d'Ou-

tre-mer, qui entre dans la Lorraine et l'Alsace. Othon prévient le roi de France par la rapidité de sa marche: il défait les ducs de Franconie et de Lorraine, qui sont tués dans le combat, et s'avance jusque dans la Champagne. La nouvelle de la révolte de Henri, son frère, le force de revenir sur ses pas. Il pardonne à Henri, qu'il fait peu après duc de Bavière; mais il n'use pas de la même indulgence envers les seigneurs qui avaient appuyé ce prince dans sa révolte: il les punit par la confiscation d'une partie de leurs biens, dont il enrichit les abbayes. Il donne le titre de prince, avec les droits régaliens, à l'évêque de Trèves, qui lui était resté fidèle, et se fait du clergé un auxiliaire puissant contre les nobles. Othon rentra en France, en 946; et cette fois ce fut pour secourir Louis d'Outre-mer, qu'Hugues-le-Grand, son vassal, retenait prisonnier. Il s'avance jusqu'auprès de Paris, et va assiéger Rouen; mais, abandonné par le comte de Flandre, son allié, et contraint de retourner dans ses états, il fait excommunier par un concile, Hugues, qu'il n'avait pas pu vaincre. Il assembla, en 949, un nouveau concile à Ingelheim, où Louis parut en suppliant; mais Hugues, quoique cité juridiquement, refusa de s'y rendre (V. HUGUES-LE-GRAND et LOUIS IV). L'année précédente, les Danois avaient fait une irruption en Allemagne, et tué le margrave de Sleswig. Othon leur reprend cette ville, met en sûreté ses frontières, et leur accorde la paix, à condition qu'ils embrasseront le christianisme. Il rentre, en 951, dans la Bohême révoltée, bat le duc Boleslas, et l'oblige à se faire baptiser avec tous ses sujets. Othon pensait sans doute à renouveler l'empire de Charlema-

Il est à remarquer que les auteurs de cet ouvrage ont placé la bataille de Hasting en 1066, au lieu de 1066.

gue. L'ambition de Bérenger, marquis d'Ivrée, lui offrit l'occasion de reconquérir l'Italie. Bérenger tenait assiégée, dans Canosse, Adélaïde, veuve de Lothaire, roi des Lombards (V. ADÉLAÏDE, I, 210). Cette princesse réclame la protection d'Othon, qui entre en Italie, la délivre, et se trouvant libre, par la mort d'Edithe, sa première femme, lui offre sa main. Toutes les villes de la Lombardie s'empressent de le reconnaître pour souverain; et il est reçu dans Pavie aux acclamations du peuple. Il laisse le commandement de son armée à Conrad, son gendre, qu'il avait fait duc de Lorraine, et va tenir à Augsbourg un concile, auquel assistent Bérenger et Adalbert, son fils, et plusieurs évêques italiens. Pendant ce temps-là, Ludolphe, fils d'Othon, qui l'avait fait duc de Souabe, fâché que son père se fût remarié, conspire pour le détrôner: il est appuyé, dans ses coupables projets, par Conrad, son beau-frère, à qui Othon avait ôté l'armée d'Italie, et par tous les mécontents. La guerre civile embrase l'Allemagne d'un bout à l'autre; Ludolphe y fait entrer les Hongrois, qui s'avancent jusque sur les bords du Rhin, et ravagent tous les pays qu'ils traversent. Il fallut dix années à Othon pour chasser ces Barbares, toujours défaits et jamais vaincus; enfin il remporta sur eux, près du Leck, une victoire si éclatante, qu'ils n'osèrent plus désormais former de tentatives sur l'Allemagne. Othon pardonne à son fils, et l'envoie en Italie contre Bérenger: ce prince y meurt de maladie ou de poison. Aussitôt que l'Allemagne est pacifiée, Othon se dispose à retourner en Italie. Il est couronné de nouveau roi des Lombards, en 961; il marche sur Rome,

dont on lui ouvre les portes sous les noms de César et de roi, et se fait couronner empereur par le pape Jean XII, qui lui jure de fidélité sur le tombeau de saint Pierre (V. JEAN XII, 433). De son côté, Othon envoie au pape les donations de Charlemagne, et de Louis le Pieux. Mais tandis qu'il allait mettre la Lombardie, le royaume de Bavière, le royaume de France avec Adalbert, fils de Louis, qui s'était réfugié chez de nombreux cantonnés sur la rive de la Provence. L'empereur revient en France, et assemble un concile à Reims, et qui élit à sa place Louis VIII, en 963. Le nouveau pape Jean XII, et le clergé de Rome traitent d'accorder à Othon et à ses successeurs le droit de nomination au Saint-Siège, ainsi qu'à tous les évêchés et évêchés des royaumes. Il fit en même temps un décret que les empereurs auraient le droit de se donner tels successeurs qu'ils voudraient à propos. Jean, qui cachait pendant qu'Othon ne revenait aussitôt qu'il en avait besoin, et soulève les Romains, et élut le nouveau pape. L'empereur fut obligé de mettre le siège devant Rome; et il ne s'en empara qu'après une vigoureuse résistance. Les Romains lui prêtent serment, bien décidés à ne plus le reconnaître, et Othon retourne en Allemagne en 965, apaiser la révolte des Romains contre son frère Bérenger de Cologne. Dès qu'il est éloigné, les Romains élisent un nouveau pape Jean XIII, dont ils méprisent l'attachement à l'empereur (V. JEAN XIII, XXI), flattent de rétablir le gouvernement républicain, dont ils ont servi les anciennes for-

Mpes en 967 : à son ap-
 Romains effrayés rap-
 pée; mais leurs tardives
 ne peuvent fléchir l'em-
 mit pendre une partie des
 et livre le préfet de Rome
 à , après l'avoir traité de
 la plus ignominieuse, le
 ne prison où il meurt de
 npeur demande en ma-
 son fils Othon , Théo-
 e de Nicéphore-Phocas ,
 l , pour servir de dot à la
 sœur, la Pouille et la Ca-
 l ne put pas conserver.
 ourne victorieux dans la
 971 , fait princes l'arche-
 laence et plusieurs autres
 llemagne, et meurt, le 3
 Minsleben, dans la Thu-
 'âge de soixante-un ans.
 fut porté dans la ville de
 rg, qu'il avait fortifiée et
 lement embellie. Othon
 ut, de sa première femme
 lle d'Élouard, roi d'An-
 leux enfants, Ludolphe,
 ebe, et Luitgarde, femme
 , duc de Lorraine; et d'A-
 rois filles et deux fils; le
 uné Guillaume, fut arche-
 Maience, et l'ainé Othon,
 x, lui succéda. Othon le-
 it Voltaire, « a la gloire
 éblié l'empire de Charle-
 l'Italie : mais Charles fut
 de Rome; Othon en fut le
 et l'oppresseur, et son
 ont pas des fondements
 et aussi fermes que celui
 agne. » M. Sismondi pen-
 traire, qu'Othon mérite,
 que Charlemagne, le nom
 , parce que son règne eut
 ce bien plus salutaire sur
 ce qui lui étaient soumis. Il
 : civiliser l'Allemagne; et

l'Italie lui dut l'établissement du gou-
 vernement municipal. La reconnais-
 sance des Italiens pour ce bienfait,
 les attacha aux enfants d'Othon; et
 ils ne songèrent à s'affranchir du joug
 des Allemands, que lorsque la mort
 du dernier de ses descendants les dé-
 gagea de tout lien envers la maison
 de Saxe (V. les *Annales Saxonici*
 de Wittikind, et l'*Hist. des Répub.*
italiennes, par M. Sismondi, tome
 1, ch. 2 et 6). Ce fut sous le règne
 de ce prince, que les riches mines
 du *Hartz* furent découvertes. Voy.
 l'*Histoire des Allemands*, sous
Othon-le-Grand, par T. G. Voig-
 tel, Halle, 1802, in-8°. (en alle-
 mand.) W—s.

OTHON II, dit le *Roux*. empe-
 reur d'Allemagne, né en 955, était
 fils d'Othon-le-Grand, et d'Adélaïde
 de Bourgogne. Son père avait eu la
 précaution de le faire élire et sacrer
 roi de Germanie, avant son départ
 pour l'Italie (961), et l'avait associé
 un peu plus tard à l'empire. Tran-
 quille sur des droits si bien éta-
 blis, Othon, après la mort de son
 père, se contenta d'être proclamé
 dans une assemblée à Magdebourg.
 Dans le même temps, Henri de Ba-
 vière, son cousin, fut couronné em-
 pereur par l'évêque de Freisingen;
 et l'Allemagne se partagea entre les
 deux rivaux. Othon marche contre
 son compétiteur, qui n'avait point
 encore d'armée, bat séparément les
 Danois, le duc de Bohême et les
 Polonais, qui s'étaient déclarés pour
 le duc de Bavière, fait Henri prison-
 nier, et l'exile à Elrick avec l'évê-
 que d'Augsbourg, son partisan. Lo-
 thaire, roi de France, veut profiter
 des troubles qui agitent l'Allema-
 gne, pour renouveler ses prétentions
 sur la Lorraine. Othon assemble
 aussitôt une armée de soixante mille

hommes, avec laquelle il désole la Champagne, et s'avance jusqu'à Paris : mais, à son retour, il est défait au passage de l'Aisne, et il se jette dans la forêt des Ardennes, pour échapper à l'ennemi. Geoffroi, comte d'Anjou, surnommé Grisegonelle, l'y poursuit sans relâche, et lui propose de vider la querelle par un duel, suivant les règles de l'ancienne chevalerie. Mais Othon refuse le combat. En 980, il conclut la paix avec le roi de France, et donne l'investiture de la Basse-Lorraine à Charles, frère de Lothaire, qui lui en fait hommage à genoux. Ce fut le motif qu'Hugues Capet allégua pour l'exclure du trône (*V. HUGUES CAPET*). Tandis qu'Othon s'affermissait en Allemagne, le pape Boniface VII, expulsé de son siège par les Romains, implorait la protection des empereurs grecs, qu'il redoutait moins que les Allemands. Othon passe les Alpes, en 981, entre à Rome sans obstacle, et fait massacrer, dit-on, le tribun et les principaux sénateurs qu'il avait invités à dîner. Son mariage avec Théophanie, belle-fille de l'empereur Nicéphore-Phocas, semblait lui donner un titre de plus sur le midi de l'Italie : il entre avec une armée nombreuse dans la Calabre et la Pouille, s'empare de Tarente, en 982, et livre un combat saignant près de Basentello, aux Grecs et aux Sarrasins réunis. La trahison des Bénéventins lui arrache la victoire : les Allemands sont mis en fuite. Othon, admis comme passager sur une galère grecque, séduit le capitaine, qui le conduit près de Rossano, où sa rançon devait lui être payée : mais, profitant de l'absence de ses surveillants, il se jette à la mer, et gagne le rivage. La division qui s'était mise entre les

Grecs et les Sarrasins, laisse le temps de recueillir les débris de son armée. Il convoque à une assemblée des états de l'Italie et d'Allemagne, et fait empereur son fils, âgé de 11 ans (1). Il punit les Bénéventins de leur trahison, en saccageant leur ville. Il revient à Rome, où il meurt le 7 décembre 983, à 28 ans, avec la réputation d'un prince cruel. Othon fut inhumé dans la basilique de Saint-Pierre.

OTHON III, empereur d'Allemagne, fils unique du précédent, succéda, en 983. Henri de Bavière, qui avait disputé la couronne à son père, quitte le lieu de son exil, et trouble une seconde fois l'Allemagne par ses prétentions. Il désigne le jeune Othon, sous prétexte de servir de tuteur, et le conduit à Bavière : mais les prélats et les seigneurs l'obligent de lui rendre la liberté. Othon est solennellement proclamé empereur à Weissenbourg. Son éducation est confiée à l'abbé de Maïence et à l'évêque de Bâle, qui gouvernent à son nom. Pendant la minorité d'Othon, l'Allemagne fut en proie aux troubles continuelles que les grands seigneurs se firent entre eux. Rome ne connaissait point l'autorité de l'empereur : Théophanie, sa femme, avait conduit des troupes en Italie, et en était revenue sans avoir obtenu aucun remède aux troubles du pays. Othon passe les Alpes, assiège Milan, et y est couronné roi des Lombards. Il fait élire Grégoire V, son parent (*V. GRÉGOIRE V*), et vient à Rome

(1) Suivant les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, de dix ans, suivant Voltaire ; douze ans, si l'on s'en rapporte à Bayle. Cette fois de citer ses autorités.

us la couronne impériale. l'année suivante, pour l'Alfin de s'opposer aux ins Slaves. Tandis qu'il est repousser les barbares du scentius chasse de Rome, à la place duquel est élu le naissance, qui prend le can XVI. Othon repasse en 998, pour rétablir sur son siège. Crescentius, s le château Saint - Ange artisans, s'y défend avec gueur, qu'Othon lui procapitulation honorable; qu'il l'a en son pouvoir, il ncher la tête (V. CRESCEN-230). L'empereur retour- emagne, et donne le titre Pologne à Boleslas, qui lui nage et s'oblige à une légè- nce. Il revient en Italie, basser les Grecs et les Sar- uys de Naples, et s'arrête our attendre l'arrivée de s. Les Romains se soulè- ègent l'empereur dans son a'a que le temps de fuir pe. pour se soustraire à le la populace, et meurt le 17 janvier 1002, em- ar la veuve de Crescen- était insinuée dans ses bon- afin de mieux trouver l'oc- renger son mari. On a dit pereur avait épousé Marie qu'il fit brûler pour adul- le P. Pagi et Muratori ont ce mariage était une fable. il y a de certain, c'est nourut sans enfants. Hen- re lui succéda sur le tro-

et *France de l'Histoire de Ma-*
par Zarlanton, dans les *Mémoires*
écrits, tom. XXIII. Cet auteur
Othon, au 27 janvier 1002, et
ce qu'il n'avait alors que 20 ans,
ce ne peu plus âgé.

ne d'Allemagne (V. HENRI II dit le Saint, XX, 74). W—s.

OTHON IV, empereur d'Allema- gne, né vers 1175, était le troisième fils de Henri, duc de Bavière, sur- nommé le Lion (V. BAVIÈRE, III, 587), et de Mathilde, fille de Hen- ri II, roi d'Angleterre. La crainte de ne pas trouver en Allemagne un établissement digne de sa naissance, le décida à se rendre à la cour de Richard, Cœur-de-lion, son oncle, qui l'accueillit avec bonté, et lui as- signa plusieurs domaines en Angle- terre. Othon obtint, en échange de ces domaines, le comté de Poitiers et l'Aquitaine; mais c'est une question de savoir s'il a eu la souveraineté de ces provinces, ou s'il n'en fut que l'administrateur (1). Il servit avec zèle Richard, dans ses guerres contre Philippe-Auguste, et ravagea plu- sieurs fois les pays voisins de la Loire. Othon avait conservé ou s'é- tait créé un grand nombre de parti- sans en Allemagne. Après la mort de Henri VI (1207), il est élu em- pereur par une portion des électeurs assemblés à Cologne; mais les autres électeurs se réunissent à Erfurt, et choisissent Philippe, duc de Souabe. Le roi d'Angleterre lève des troupes pour appuyer l'élection d'Othon; et Philippe-Auguste se déclare pour le duc de Souabe. L'Italie, comme l'Al- lemagne, se partage entre les deux ri- vaux: la guerre civile étend ses ra- vages dans tout l'empire. Othon s'em- pare d'Aix-la-Chapelle, après un

(1) On peut consulter à cet égard : *Les Éclaircis- sements sur l'histoire de l'empereur Othon IV, au- paravant duc d'Aquitaine et comte de Poitiers*, par Bonardy, dans le *Recueil de l'acad. des inscriptions*, tom. XXXV; et les *Recherches historiques sur l'em- pereur Othon IV*, où l'on examine si ce prince a joui du duché d'Aquitaine et du comté de Poitiers, en qualité de propriétaire ou de simple administra- teur, par Bourgeois, Amsterdam et Paris, 1775, in-40.

siège de six semaines, qui lui avait coûté soixante et dix mille marks d'argent. C'était, dit Voltaire, près de la moitié de la somme qu'il avait reçue de l'Angleterre. Malgré la protection du pape Innocent III, et quelques avantages qu'il remporte sur Philippe, Othon est obligé de s'éloigner de l'Allemagne; mais il y laissait des amis puissants, qui continuèrent d'agir secrètement en sa faveur. Il y reparait en 1207; et Philippe ayant été assassiné par le palatin de Bavière (V. PHILIPPE, empereur), Othon épouse Béatrix, fille de l'empereur mort: ce mariage apaise toutes les dissensions. Othon confirme tous les droits dont jouissaient les villes d'Italie, et fait de grandes concessions au pape. Il se rend à Rome, en 1209, et y reçoit la couronne impériale des mains d'Innocent III, qui lui fait jurer auparavant de maintenir le Saint-Siège dans toutes ses possessions. Cependant il se rend maître de Viterbe, d'Orviète et de Pérouse, et veut enlever au jeune Frédéric, la Pouille, seule portion que ce prince conservait de son héritage (V. FRÉDÉRIC II). Le pape excommunie Othon; et les seigneurs allemands restés attachés à la maison de Souabe, proclament Frédéric empereur. Othon se hâte de repasser en Allemagne: il convoque une diète à Nuremberg, parvient à mettre le duc de Lorraine dans ses intérêts; épouse, après la mort de Béatrix, Marie, fille du duc de Brabant, et, aidé de son beau-père, résiste à presque toute l'Allemagne, qui avait embrassé le parti de Frédéric. Le roi d'Angleterre soutenait Othon, qui, redevenu le maître en Allemagne, s'unit à Jean-Sans-Terre, pour faire la guerre au roi de France. Othon marche vers Valenciennes, à la tête d'une

armée de plus de cent vi combattants; mais il est en défaut à Bouvines, où Philippe remporta une des plus mémorables des victoires que notre histoire fasse mention (V. PHILIPPE-AUGUSTE). Othon courut dans cette journée le danger d'être tué; il s'enfuit à cheval, laissant au vainqueur ses trésors et son char impérial, que Philippe donna à Frédéric. Honteux de cette défaite, il se retira dans le Brunswick, où il passa le reste de sa vie, oublié, parce qu'il n'était ni vaillant ni craintif; et il mourut au Hartzbourg, le 15 mai 1218, sans s'être fait relever de l'excommunication. Il ne laissa aucun enfant de deux mariages; et Frédéric succéda sans obstacle.

OTHON DE FREISING

Écrivain chroniqueur, était fils de Conrad, marquis d'Autriche, et de sa femme Agnès, fille de l'empereur Frédéric I. Il fit ses premières études au collège fondé par son père à Salzbach, et qu'il honora, par son mérite, d'une protection particulière. Le désir d'acquérir de nouvelles connaissances, il se rend à Paris pour fréquenter les universités, déjà fameuses par le nombre de leurs professeurs. Après avoir terminé ses études, il s'en retourna en Allemagne; mais arrêté par la peste de Morimond, il fit un séjour touché de la vie austère et solitaire, qu'il prit le parti de se consacrer à la règle de Saint-Benoît. Cet exemple fut suivi par plusieurs de ses compagnons, entre autres par le duc de Carinthie, depuis empereur, et par les Troyes. Les vertus d'Othon augmentèrent l'estime de ses contemporains, qui le choisirent, en 1136, pour abbé. Tous ses vœux se

jours dans cette retraite ; Conrad III, son frère, étant à l'empire, le rappela en France, et le plaça, en 1138, sur le siège épiscopal de Freisingen, où il fut encore par sa naissance que par sa piété et ses vertus. Othon suivit Conrad dans son expédition pour la délivrance de la Palestine, il vint recevoir l'administration de son diocèse, et continua de gouverner avec une rare sagesse. En 1158, il alla à Cîteaux, pour assister au concile général de l'ordre, dont il portait toujours l'habit. En quittant cette assemblée, il voulut visiter le tombeau de Morimond, où il avait des années si paisibles, et quelques-uns des amis de sa vie. Mais, après un séjour de seulement cinq mois, il y tomba malade mourut dans de grands sentiments de piété, le 12 septembre 1166. Ses restes furent déposés devant le grand autel, sous une tombe sur laquelle on lisait une épitaphe qu'on lisait il y a quelques années. Cet évêque est auteur d'une *Chronique* en sept livres, depuis la fondation de l'empire jusqu'à l'année 1146. Les premiers livres ne sont qu'un recueil de passages tirés d'Orose, d'Isidore de Séville, de Bede, etc. ; mais les trois derniers ont un grand intérêt, surtout l'histoire d'Allemagne. Othon est encore également judicieux et sage dans le tableau qu'il trace des vices dont il a été le témoin, ou qu'il tenait de la bouche de personnes dignes de confiance. Cette *Chronique* a été continuée jusqu'à l'année 1210, par un évêque de Saint-Blaise. On a encore de l'évêque de Freisingen un

ouvrage regardé mal-à-propos, par quelques éditeurs inattentifs, comme le huitième livre de sa *Chronique* : c'est un *Traité de la fin du monde*, du règne de l'Antechrist, et du jugement dernier. Enfin il a laissé deux livres : *De gestis Friderici I Aenobarbi*. Cette Vie de Frédéric Barberousse, depuis l'année 1157, où s'arrête Othon, a été continuée jusqu'en 1160, par Radewik, son secrétaire, chanoine de Freisingen, et terminée par un anonyme. Les ouvrages d'Othon, publiés d'après un manuscrit de la bibliothèque de Vienne, par Cuspinianus, Strasbourg, 1515, in-fol., ont été réimprimés à la suite du poème de Gonthier, *De gestis Friderici I* (V. GONTIER, XVIII, 82), Bâle, 1569, in-fol., avec une préface de Mélancthon, et insérés dans le *Recueil* de Pithou, dans celui de Christian Urstadius, avec différentes additions, et enfin dans le tome VIII de la *Biblioth. Patrum cisterciensium* (V. Bert. TISSIER). Muratori a réimprimé, dans le tome VI des *Rer. ital. scriptor.*, la *Vie* de Frédéric Barberousse.

W—s.

OTT (PIERRE-CHARLES, baron d'), feld-maréchal autrichien, né à Battorke en Hongrie, entra de bonne heure au service, et eut le grade de major-général dans la campagne contre les Turcs, en 1789. Il fit partie de l'armée destinée contre la France, en 1793, et combattit avec distinction en plusieurs occasions, surtout à l'attaque du camp de Farnars et à celle de Marchiennes. L'année suivante, il fit la campagne des Pays-Bas. En 1796, il fut appelé à l'armée de Wurmser, en Italie. Sa première opération fut de conduire une partie de l'avant-garde pour jeter des secours dans la place de

Mantoue. En 1797, il fut promu au grade de feld-maréchal - lieutenant, et continua de commander en Italie. Dans la campagne de 1799, il eut plusieurs occasions de se signaler, sous les ordres de Souwarow. A la bataille de Novi, il commandait une partie de l'aile droite. Il assiégea ensuite Ancone, et occupa une partie des états du pape ; puis, se reportant sur le Piémont, sous le commandement de Mélas, sa division eut, le 4 novembre, un engagement très-vif et très-opiniâtre avec la division française commandée par le général Grenier, entre Savigliano et Marengo, et réussit à enfoncer l'infanterie française, qui se retira sur Savigliano. Ott la poursuivit ; et, appuyé par le général Mitrowski, il attaqua cette ville, et s'en rendit maître, ce qui contraignit le centre de l'armée ennemie à faire un mouvement de retraite. Ott fit prisonniers six cents Français laissés à Ronchi. Après le combat de Fossano, les Français furent obligés de replier tous leurs postes ; Ott se porta en avant par le val de Grana, jusqu'au fort de Demonte. La prise de Coni ne tarda pas à couronner ces succès. Au printemps suivant, Mélas ayant conçu le projet d'une attaque générale sur tous les passages des Apennins, afin de séparer le corps de Gènes du reste de l'armée française, Ott fut chargé de déboucher par la vallée de la Trébia contre l'extrême droite des Français. Il attaqua le Monte-Cornua, et s'en rendit maître, après avoir essuyé une vive résistance. Ce poste fut repris ; cependant les Autrichiens forcèrent Masséna de se resserrer auprès de Gènes : Ott l'attaqua à l'est de la ville ; mais il échoua dans sa tentative. Les opé-

rations de Mèlas, second
 flotte anglaise, mirent bi
 néral à même d'effectue
 de Gènes; ce fut le baron
 en chargea, en lui donna
 mille hommes. Ott com
 rassembler ses forces à
 et, le 30 avril, il fit une
 nérale, soutenue par l'an
 Keith. Les Français, d'al
 par ce mouvement com
 rent céder; et déjà le gé
 chien avait fait prépare
 les pour l'assaut: mais i
 courage, et après avoir
 Autrichiens sur les div
 ils reprirent le fort de Q
 lant ensuite s'emparer
 Cretto, ils furent rej
 ville par Ott. Le 4 juin
 accepta, de concert ave
 capitulation de Massén
 possession de la place. I
 cherché à faire sa jonct
 gros de l'armée autrichi
 suya un échec, le 9 juil
 Montebello. La paix de
 vante interrompit cette
 carrière. En 1805, il
 nouveau les revers de
 trichienne. Dans la sec
 contre la France, en 1
 chargé du commandem
 surrection des nobles
 mais cette opération ne
 très-faible secours. Ot
 Pesth, le 10 mai 1809.

OTTAVIANI (JEAN)
 teur et graveur, naquit :
 1735. C'est à Venise,
 cole de Wagner, qui a l
 grand nombre d'habile
 qu'il apprit l'art dans l
 distingué. Pendant son
 nise, il se fit connaître
 blication de quelques est
 ce qui mit le sceau à sa

œuvre des *Loges de Ra-*
Vatican, ainsi que des
 et des figures des pilas-
 s plafonds. La première
 publiée de 1769 à 1770,
 Rome, en douze feuilles
 seconde, en treize feuil-
 l en 1776. On doit encore
 raviani, un *Saint-Jérôme*,
 de - Cécile; *Angélique et*
Mars et Vénus, Diane et
Trois jeunes filles sur-
bain par un berger, d'a-
 berchin; la fameuse pein-
 que, connue sous le nom de
 ladorandine; et enfin *Jupi-*
mymède, Junon, Neptune,
et Proserpine, tirés des ta-
 el la Farnesine à Rome, exé-
 it Raphaël. — Son frère,
 OTTAVIANI, a gravé 10 des
 ches publiées sous le titre
Le pitture della capella
Quirinale, opera di Gui-
disegnate da Pietro An-
ed incise da Giov. e Carlo
Ottaviani. P—s.

OTTER (JEAN), professeur d'a-
 ris, né en 1707, à Chris-
 en Suède, avait fait de bon-
 s à l'université de Lund en
 quelques lectures, qui le frap-
 et des entretiens avec des ca-
 qu'il eut occasion de voir,
 rent des doutes sur le luthé-
 et il se rendit en France
 brasser la religion catholi-
 nt passé quelques années à
 dans un séminaire, il fut
 Paris par le cardinal de
 pui le plaça au départemen-
 s. Le comte de Maurepas
 é de ses dispositions pour
 es, surtout pour l'histoire
 mes; car Otter avait appris
 re, l'anglais, l'espagnol et
 et il parlait l'allemand, le

danois et le français, avec autant
 de facilité que sa langue maternel-
 le. En 1734, ce ministre l'envoya
 dans le Levant, où Otter resta dix
 années, faisant des voyages en Ara-
 bie, en Perse, s'instruisant dans les
 langues, dans la politique, dans l'his-
 toire de l'Orient, et travaillant en
 même temps à rétablir le commerce
 des Français dans la Perse. Revenu
 en France, il fut récompensé de son
 zèle par une pension, et attaché à la
 bibliothèque royale, en qualité d'in-
 terprète pour les langues orientales.
 En 1746, on lui donna une chaire
 de professeur pour la langue arabe;
 et, en mars 1748, il fut admis à
 l'académie des inscriptions et belles-
 lettres : mais, le 26 septembre sui-
 vant, il mourut des suites de l'épui-
 sement où l'avaient fait tomber ses
 voyages et ses travaux. C'était un
 savant modeste, de mœurs très-
 simples et d'un commerce facile. La
 relation de ce qu'il avait observé
 dans l'Orient, a paru sous ce titre :
Voyage en Turquie et en Perse,
avec une relation des expéditions de
Thamas Koulikan, 2 vol. in-12.
 Cet ouvrage est écrit d'un style assez
 sec et pesant; mais il renferme des
 faits curieux, et des observations
 intéressantes. G. F. C. Schad le tra-
 duisit en allemand, Nuremberg,
 1781, in-8°. Otter se proposait de
 lire dans l'académie dont il était
 membre, une suite de Mémoires sur
 la conquête de l'Afrique par les Ara-
 bes; mais il ne put achever que le pre-
 mier. Il avait aussi commencé une
 traduction française de l'*Histoire de*
Suède par Olaus Dalin; et il tra-
 duisit de l'anglais le *Traité de la*
culture des Terres, par Tull; sa
 version, revue par Buffon, fut re-
 mise à Duhamel du Monceau, qui
 en fit usage. Voy. l'*Éloge* d'Otter,

v du *Thesaurus juris*, avec directions et des additions, et fait suivre d'une autre Biographie intitulée: *P. Ahenus Varus, ab iis veterum et recentiorum libris*. Ces deux opuscules ont été imprimés séparément, Utrecht, 1737, gr. in-8°.; cette édition est rare. V. *Thesaurus juris ro-mantiniens rariora meliorum vetum opuscula*, Leyde, 1725, in-fol.; Utrecht, 1733-35, in-fol.; édition contrefaite à 1740-44. Cette Collection importante, que Meerman a continuée MEERMAN, XXVIII, 105), et 97 opuscules, dont on trouve titres déduites dans l'*Illust. lit-jurisprudent*, de Dan. Nettelbladt, ce nom; dans la *Bibl. de Strovius*, et dans le *Cat-ue de la bibliothèque publique de Paris* (V. FABRE et PROUSTEAU). Avant d'être les a accompagnés d'extraits et de recherches curieuses. VI. *Principia linearum notitiae re-publicarum*, Utrecht, 1726, in-8°. C'est le premier essai de statistique que l'on connaisse; et cet ouvrage a servi de texte, pendant plus de 100 ans, aux professeurs de droit public moderne des différentes universités de l'Allemagne. VII. *Ad statuta Justiniani notae criticae et commentaria*, ibid., 1729; 3^e éd., 1760, in-8°. VIII. *De juris-prudentia symbolica exercitationes*, 1730, in-8°. IX. *De tu-toribus publicarum liber*, ibid., 1731, in-8°. Cet ouvrage est divisé en trois parties: la première, intitulée, *De iudicialibus plerorumque po-temtibus*, avait déjà paru séparément, Halle, 1714; la seconde traite des magistrats et des officiers préposés à la conservation des routes et des anciens (*De magistratibus*

viocuris), et la troisième, des lois et réglemens relatifs à cette partie intéressante de la police (*De legibus ad viarum curam pertinentibus*). Malgré les critiques virulentes de Pierre Burman, ce livre est très-estimé pour l'exactitude et l'étendue des recherches: Bouchaud n'a fait que le traduire dans les *Mémoires* qu'il a lus à l'Institut, sur la police des Romains, concernant les grands chemins (V. BOUCHAUD, V, 265). M. Barbier a signalé vivement cet insigne plagiat, dans le *Supplément à la correspondance de Grimm*, p. 339. W—s,

OTTO, comte DE MOSLOY (LOUIS-GUILLAUME), diplomate français, naquit à Kork, bailliage de Wilstadt, grand-duché de Bade, en 1754, d'une famille anciennement établie à Darmstadt, où son grand-père remplissait les fonctions de chancelier du prince. Après avoir reçu une instruction solide à l'université protestante de Strasbourg, il s'adonna particulièrement à l'étude des langues étrangères et du droit public et féodal. En 1776, le chevalier de la Luzerne, nommé ministre plénipotentiaire en Bavière, peu de temps avant l'extinction de la branche électorale de ce nom, prévoyant que cette extinction amènerait des discussions et d'importantes négociations, témoigna au célèbre auteur de l'histoire du droit public germanique, Pffeffel, le desir de s'entourer d'hommes versés dans la connaissance de ce droit. On lui désigna le jeune Otto comme un sujet précieux; et M. de la Luzerne l'appela auprès de lui pour remplir les fonctions de secrétaire particulier. Ce diplomate fut si satisfait de ses services qu'ayant été obligé de se rendre à Paris, à la mort de l'électeur Maximilien (1777), il

proposa au comte de Vergennes, alors ministre des affaires étrangères, de laisser Otto en Bavière pour continuer la correspondance pendant son absence. Des motifs étrangers à Otto s'opposèrent alors à cet arrangement. Au mois de sept. 1779, il accompagna aux États-Unis M. de la Luzerne, envoyé dans ce pays comme ministre plénipotentiaire. Il n'était encore que l'homme de l'envoyé : il ne fut attaché définitivement au département des affaires étrangères que lorsque M. Barbé-Marbois, secrétaire de cette légation, fut nommé intendant de Saint-Domingue. Otto lui succéda (mai 1785), et fut momentanément chargé d'affaires par intérim après le départ du chevalier de la Luzerne. Il remplit les mêmes fonctions, en 1791, lorsque le comte de Moustier, successeur de M. de la Luzerne, revint en France. Otto s'y rendit lui-même, au mois de décembre 1792, en vertu d'un congé qu'il avait obtenu, après la nomination du chevalier de Ternan au poste diplomatique des États-Unis. Au mois de février 1793, il fut nommé chef de la première division politique des relations extérieures, en remplacement de M. Maret, chargé d'une mission à Londres. Il conserva peu de temps cette place, et fut destitué après la révolution du 31 mai 1793. (1). Il faillit alors partager le sort des Girondins, dont il avait embrassé les principes, et fut enfermé au Luxembourg, d'où il ne sortit qu'après la journée du 9 thermidor. Il se retira alors à Lesches, près Lagny,

(1) Otto était accusé d'avoir entretenu une correspondance mercantile avec La Marjellière, agent secret de la république, à Londres; d'avoir fait le commerce, et d'avoir trahi le gouvernement. Il se disculpa facilement de ces accusations, qui n'étaient que des prétextes.

et y vécut, dans la retraite, jusqu'à la nomination de l'abbé Sieyès à l'ambassade de Berlin (an vi, 1798). Otto le suivit en qualité de secrétaire. Lorsque Sieyès devint directeur (1799), Otto resta comme chargé d'affaires à Berlin, jusqu'au commencement de l'an viii, qu'il fut envoyé à Londres (1800), afin d'y remplacer Niou, commissaire du Directoire, pour l'entretien et l'échange des prisonniers de guerre. Le gouvernement français, qui appréciait les talents d'Otto pour les négociations, et qui savait qu'à la connaissance parfaite de la langue anglaise, il joignait celle des mœurs et des usages de ce pays, pensa que personne n'était plus en mesure que lui pour faire naître des ouvertures de paix. Otto justifia pleinement ces espérances, et ne tarda pas à obtenir l'estime et la confiance du ministère anglais. Pendant la durée de la négociation des préliminaires, qu'il avait été autorisé à suivre directement avec le gouvernement britannique, ce diplomate reçut des témoignages non équivoques de l'estime qu'il avait inspirée au roi d'Angleterre et à ses sujets. Il faut lire, dans les journaux du temps, l'enthousiasme que la signature des préliminaires excita, soit à Paris, soit à Londres. La voiture d'Otto fut défilée et traînée par le peuple de cette dernière ville. Il paraissait naturel de penser que le négociateur qui avait su dissiper avec tant d'habileté les préventions du ministère anglais contre le gouvernement qui dirigeait alors les affaires de la France, et qui était parvenu à obtenir la signature des préliminaires, serait chargé de suivre la conclusion du traité définitif. Il en fut autrement : le frère du premier Consul fut désigné pour ter-

tte négociation à Amiens ; et rés avoir exercé les fonctions tre plénipotentiaire en Aut depuis la signature des prés jusqu'à la fin de 1802 , plaisir de se voir remplacé néral Andréoussy , dans un il avait si bien mérité d'oc- n attribua , dans le temps , le cette espèce de défaveur , sonnage considérable , qu'il contenté en ne se prêtant projets de spéculation sur publics , que celui-ci avait Quoiqu'il n'y eût rien que ble pour Otto dans le refus attribue , nous ne croyons saire d'entrer à ce sujet dans détails. Nous dirons néan- e la noble conduite qu'il avait ir tenir , exerça long-temps eence funeste sur sa carrière . A son retour de Londres , fit le poste de ministre plé- aire de France aux États- ais la santé de sa femme ne nt pas d'accepter une mis- is un climat aussi rude. On ua , quelque temps après , dans une des cours élec- l'Allemagne (Munich) ; et aire de ce poste , ordinai- secondaire , un poste d'ob- u de la plus haute impor- L'Allemagne allait être le le grands événements : l'Aut- vant formé , en 1805 , une coalition avec la Russie de terre , contre la France , v s'assurer la Bavière. Otto , t sa compagnie à déterminer r à conclure un traité avec , n'eut pas plutôt connu trous hostiles de l'Autriche , s que ses colonnes s'ébran- ur occuper la Bavière , qu'il en toute hâte son secrétaire

de légation , M. Bogue de Faye , pour en donner avis à l'empereur , qui se trouvait à cette époque , au camp de Boulogne. Comprenant le danger de sa position , Napoléon n'hésita point : il leva le camp , et porta son armée sur les rives du Rhin. Un mois était à peine écoulé , et déjà il était devant Ulm , etc. Pendant ce temps , Otto avait réussi à faire partir l'électeur pour Wurtzbourg ; et ce prince ne rentra dans sa capitale qu'après l'évacuation des Autrichiens et l'arrivée des troupes françaises. On connaît tous les événements de cette mémorable et rapide campagne. Napoléon témoigna hautement à Otto sa satisfaction pour l'éclatant service qu'il en avait reçu ; il le fit conseiller-d'état et grand-officier de la Légion - d'honneur , et lui accorda le titre de comte de Mosloy. Les hostilités ayant cessé , Otto continua de résider à Munich , où il jouit d'une grande considération , due à ses talents , et aux services qu'il avait rendus à cette cour , en la rattachant au système politique du vainqueur. Après la campagne de 1809 , Otto fut envoyé à Vienne , en qualité d'ambassadeur ; et ce n'était pas une médiocre preuve de son habileté que de réussir auprès d'un monarque qui devait naturellement lui imputer la défection du cabinet de Munich , en 1805 et en 1809. Ses manières nobles et conciliantes lui firent exercer , à un haut degré , l'art de rapprocher les esprits. Il eut une grande part à un événement inespéré pour la fortune de Buonaparte , son mariage avec l'archiduchesse Marie-Louise , dont il échangea les conditions. Il fut rappelé le 21 mars 1813. A cette époque , la politique vacillante de l'Autriche donnait des

inquiétudes au cabinet de Napoléon; et l'on crut qu'un des seigneurs de l'ancienne cour, qui passait pour fort habile dans l'art des séductions (V. NARBONNE), pouvait seul maintenir l'alliance. Otto revint donc à Paris, et fut fait ministre-d'état. Vers la fin de 1813, il fut envoyé dans la onzième division militaire (à Maïence), en qualité de commissaire extraordinaire, pour tenter de réchauffer l'esprit public en faveur de Buonaparte, dont la chute approchait; mais il ne put seulement arriver à sa destination. A la première restauration des Bourbons, Otto reçut une commission extraordinaire du roi, pour la vingt-unième division militaire. Arrivé à Limoges, il publia, le 6 juin 1814, une proclamation, dans laquelle il résuma avec beaucoup d'art les principaux avantages que le retour des Bourbons procurait à la France. Des intrigues, qui se rattachent à un événement de sa vie que nous n'avons fait qu'indiquer, empêchèrent qu'à son retour de cette mission il fût compris dans la partie active du conseil-d'état. Il fut très-sensible à cet oubli: aussi, lorsque Buonaparte revint en France, en mars 1815, Otto crut-il pouvoir accepter une des places de sous-secrétaire d'état au ministère des affaires étrangères. Après la bataille de Waterloo, il fut chargé d'une mission extraordinaire auprès du gouvernement anglais, relative à la sûreté de la personne de Napoléon; mais, n'ayant pu obtenir de passeport pour se rendre en Angleterre, il ne dépassa point Calais. A partir de cette époque, il vécut dans la plus grande obscurité, et mourut à Paris, le 9 novembre 1817. A beaucoup d'instruction, Otto joignait des mœurs et des formes extrêmement

douces, et une sorte d'élégance dans les manières et de dignité dans le langage, que peu de diplomates possédées à un si haut degré. Aimable dans le monde, profond dans le cabinet, il se mêlait avec les savants, et joignait à tous ces avantages une grande modestie et un rare désintéressement (1). Le premier mariage qu'il contracta avec Mlle. Lavi, qui appartenait à une des familles les plus considérables des Pays-Bas, le mit en rapport avec une partie des hommes marquants de son nouvel état. Washington lui fit honneur de son estime et son amitié. Parmi les grands personnages des Pays-Bas où il fut envoyé, eurent pour lui les mêmes sentiments. Après la mort de sa première femme, il épousa la fille de M. de Saint-John, ancien consul de France à Neuchâtel. Il eut de ce mariage une fille, mariée à M. Pelet de la Lozère.

OTTO VÆNIUS. V. V.
 OTTOBON TERZO. V.
 OTTOBONI. V. ALEXANDRE.
 OTTOCARE II, dit le Fier, roi de Bohême, était fils de Venceslas III, et de Cunégonde, fille de l'empereur Philippe. Il signala dans sa jeunesse son courage dans les guerres que son père eut à soutenir contre l'empire d'Autriche: impatient d'être roi, il s'allia ensuite au duc de

(1) Dès qu'Otto fut nommé ministre des affaires étrangères, il supprima les passeports pour les étrangers, sur les passeports, etc. Les autres ministres étrangers résistèrent, qui percevaient des droits sur les passeports, et crurent devoir lui en faire de même. Mais ce fut inutilement. Si Otto eût été dans sa position au moment de la signature du traité de paix, il eût pu, en spéculant sur les passions, gagner des sommes énormes. Il fut obligé de résister à la noble conduite du chevalier de (Fier, ce nom), son ancien protecteur, qui, lorsqu'il revint à Paris, il fut obligé de lui offrir des bijoux de sa femme, et d'être éconduit, pendant le temps où il resta

roner son père; mais vain-
Wenceslas, il reconnut ses
l'en obtint le pardon (F.
225 III). Ottocare devint
riche et de Styrie, par son
avec Marguerite, sœur de
c. tué en 1246, dans une ba-
contre les Hongrois; et il réunit
cux provinces, la Carinthie,
slo et l'Istrie, qu'il acheta du
ric, qui n'avait pas d'enfants.
cédâ, à son père,
trône de Bohême, et se trouva
le prince le plus puissant de
nagie. Il porta, en 1255, la
dans la Prusse, força les habi-
l'embrasser le christianisme,
les fondements de la ville de
sberg. En 1260, Béla, roi de
ie, ayant osé pénétrer dans la
Ottocare marcha à sa ren-
et le défit complètement.
suivante, il répudia Mar-
pour cause de stérilité; mais
les provinces qu'elle lui avait
s'en dot, et s'en fit don-
suture par Richard d'An-
l'un des prétendants à l'em-
RICHARD). En 1270, Étien-
Béla, étant rentré dans la
Ottocare tailla son armée en
pénétra dans la Hongrie,
de Presbourg, et revint
butin. Les électeurs, pres-
sés, divisés sur le choix d'un
sarent devoir offrir le titre
ur à un prince si capable
respecter; mais il le refusa
sorte de dédain. Rodolphe
org, grand maréchal d'Ot-
tobé; il somma celui-ci de
hommage pour la Bohé-
l'abandonner les provinces
nissait au préjudice des hé-
dernier duc d'Autriche. Ot-
pondit à l'envoyé chargé
galer les volontés de l'em-

peur: « Je ne dois rien à Rodol-
phe; je lui ai payé ses gages. »
Après cette réponse, il devait se
préparer à la guerre: trop fier de
sa puissance, il ne crut pas devoir
prendre des mesures pour résister
à un ennemi qui lui paraissait
peu redoutable; cependant Rodol-
phe le fait mettre au ban de l'em-
pire, et obtient de la diète des se-
cours pour appuyer sa décision: dans
une seule campagne, il lui enlève tous
ses états, excepté la Bohême. Otto-
care se hâta de demander la paix; il
cède l'Autriche, la Styrie et la Car-
nirole, et consent à faire hommage
pour la Bohême, qu'on veut bien lui
laisser. Le lieu de la cérémonie est
fixé dans l'île de Camberg, au milieu
du Danube. « Ottocare, dit Voltaire,
s'y rend couvert d'or et de pierre-
ries. Rodolphe, par un faste supé-
rieur, le reçoit avec l'habit le plus
simple, sous un pavillon, dont les
rideaux tombent et laissent voir, aux
yeux du peuple et des armées qui
bordaient le Danube, le superbe Ot-
tocare à genoux, tenant ses mains
jointes entre les mains de son vain-
queur, qu'il avait si souvent appelé
son maître d'hôtel, et dont il deve-
nait le grand-échanton. » Les histo-
riens ne s'accordent pas sur la ma-
nière dont Ottocare rendit homma-
ge à Rodolphe; il en est plusieurs
qui regardent comme une fable la
chute des rideaux du pavillon (1):
mais supposé que ce soit un conte,
il est accrédité, et, ajoute Voltaire,
il importe peu qu'il soit vrai. Otto-

(1) Le P. Frolich, savant jésuite, s'est efforcé de
démontrer que Rodolphe n'avait jamais été au ser-
vice d'Ottocare, et qu'il n'avait point cherché à l'hu-
milier en l'exposant aux yeux de son armée dans une
posture soumise. Sa dissertation est intitulée: *Dis-
sertatio quo d'scriptatur, anne Rodolphus Habsbur-
gensis regi Bohemæ Ottocaro ab obsequiis fuerit,
cuiusque tentoria lapide delictum, Vienna, 1755,*
m. 8.

care avait été humilié; la reine son épouse l'irrita encore par ses reproches continuels: il reprend les armes et rentre en Autriche, sans obstacle; mais Rodolphe lui livre une bataille décisive à Laa, près de Vienne. Abandonné pendant le combat par les Moraves, Ottocare fait de vains efforts pour retenir le reste de ses troupes; il tombe percé de coups, le 26 août 1278. Son fils, Wenceslas, fiancé à Judith, fille de Rodolphe, lui succéda sur le trône de Bohême. W-3.

OTTOMAN. V. OSMAN I^{er}.

OTTONI (DOM LUCIEN DEGLI), bénédictin de la congrégation du Mont-Cassin, né à Goito, près Mantoue, se voua à l'état monastique dans l'abbaye de Saint-Benoît à Padolirone, en 1507. Il était versé dans la langue grecque, et savant théologien. Il fut élu abbé de Pompose et député au concile de Trente, par les supérieurs de sa congrégation. Il mourut dans le monastère de Padolirone, en 1528. Il a traduit du grec en latin le *Commentaire de saint Jean Chrysostome sur l'Épître aux Romains*, et y a joint une Apologie de ce saint docteur, que quelques-uns accusaient d'avoir atténué la force de la grâce divine, pour relever celle du libre arbitre. Son livre fut mis à l'*index*; ce qui n'empêche point que l'auteur n'ait été regardé comme un savant du premier ordre et un religieux d'un rare mérite. C'est l'idée qu'en donnent Cortese et Isidore Clarius, évêque de Foligno, qui le regardait comme son maître, et en fait le plus grand éloge. L—y.

OTWAY (THOMAS), poète dramatique anglais, naquit à Trotton, dans le comté de Sussex, le 3 mars 1651. Son père, ministre de campagne, désirait qu'il suivît la même carrière, et le fit élever dans ce but.

Mais le jeune homme, qui le goût de la poésie, et qui naturellement portait à la dissipation, fusa de mettre des entraves. Il se rendit à Londres, 1672, un engagement pour sa réputation comme acte d'éclat: c'était par ses conquêtes que son nom devait lui plaire. Plutarque, cet excellent caractère historique, qui peignait et Ben-Johnson avec fruit, fut aussi le pre d'Otway, qui débuta, en sa tragédie d'*Alcibiade*. Mais ce brillant Athénien, pris des lois de l'hospitalité, l'épouse du roi de Lacédémone, Otway, dans sa pièce, s'écarta de cette tradition, et a été scrupuleux à son héros, mieux perdre la vie que à la reconnaissance. De joué l'année suivante, val des applaudissements qui flatter; mais le produit de ces flatter, quoique très-mul, suffit pas pour l'arracher de la scène. Rochester, dans la *Sess*, se plut à rappeler, av plaisir, et le succès de l'ordonnance de l'auteur. Ceper d'Otway parut un moment. Le comte de Plymouth, et de Charles II, s'inté faveur, et lui donna (en 1671) un brevet de cornette dans son régiment qui servait en Flandre. Il put s'accoutumer à la vie d'une campagne suffit pour lui; et il reprit son état de poète, toujours précaire, mais où du moins son esprit se réveillait au bruit de gloire. La cour de Charles II, Française par imitation, avec le goût de nos usag

lui de notre littérature : tence Mancini, devenue Mazarin, et Saint-Evre-mandaient surtout aux anglais ceux de nos écrivains qui avaient été con-les grands seigneurs qui ont Louis XIV, et que ignaient complaisamment de beaux-esprits. C'é-tine, Molière, Boileau, L. Otway fit un emprunt premiers, et donna le mêt-théâtre (1677) *Bérénice* trois actes, et les *Four-Scapin*. Cet essai fut heu-l'année suivante, il établit *l'Amitié à la mode*, morale comme la plupart de Wicherley, mais qui t comparable que sous ce Cette comédie fut reprise la nation avait alors re-habitudes licencieuses qui argué l'époque de la res-des Stuarts; et les spec-noignèrent si hautement ablation, que la pièce fut ux autres comédies d'Ot-*oldat* (1681) et l'*Athée* offrent rien de remarqua-~~x~~ même peinture de mau-~~rs~~ celles du poète n'é-lus honorables; ses dère-coudamnèrent a des pri-e furent peut-être passans ar, sa mort prématurée. fût un Tory zélé; bien taché une épître dedica-~~con~~ de ses ouvrages, ut le tourment du besoin. rat outé que pour se sous-~~cr~~ créanciers, il se retira asou publique; qu'il en se par la faim, et qu'un donna par pitié une gui-~~ajoutent~~-ils, se hâta d'a-

cheter un pain; et l'avidité avec la- quelle il se mit à manger après une longue abstinence, fut cause de sa mort. D'autres ont adopté le fond de cette version avec quelques variantes; mais le récit de Pope est plus vrai-semblable. Il rapporte qu'Otway poursuivit chaudement jusqu'à Douvres l'assassin d'un de ses amis, et qu'à son retour il fut saisi d'une fièvre violente, qui mit fin à ses jours, le 14 avril 1685. Ce poète, enlevé dans la force de l'âge, n'a pu remplir toute la mesure de son talent. Il possédait surtout les secrets du pathétique; et ses concitoyens, fortement émus par ses conceptions théâtrales, lui ont donné la première place après Shakspeare. On peut lui reprocher ce mélange des genres, que le père de la tragédie anglaise a poussé si loin : ses imitations sont quelquefois voisines du plagiat; son style, dépourvu d'élégance et d'harmonie, souvent négligé à l'excès, tombe par intervalles dans le ton ampoulé, que le poète a pris pour de la force. Il n'y a donc aucune justesse dans le surnom de *Racine anglais*, que lui ont décerné quelques écrivains entraînés par cette ridicule manie des rapprochements. Les œuvres d'Otway ont été recueillies en 1736, Londres, 2 vol. in-12, et réimprimées en 1768, ibid. 3 vol. in-12. Une Histoire du triumpvirat, qu'il avait traduite du français (de Citry de La Guette), n'en fait point partie. On a joint à son théâtre quelques poésies fugitives, qui sont au-dessous de sa réputation. Son *Don Carlos* a inspiré celui de Schiller. Dans *Caius Marius*, joué en 1680, il a lui même imité *Roméo et Juliette*, et semé quelques allusions aux factions qui troublaient l'Angleterre. Il a été aisé à Voltaire

de relever les inconvénances si multipliées dans l'*Orphelin*: ce drame, donné aussi en 1680, n'en est pas moins, par l'intérêt de ses situations, une pièce toujours courue du public anglais. Le rôle du sénateur Antonio, vieillard imbécille, qui essaie avec sa maîtresse (1) les singeries d'un satyre impuissant, est un bizarre hors-d'œuvre dans la tragédie de *Venise sauvée*; mais ce chef-d'œuvre d'Otway, qui en a pris le sujet dans Saint-Réal, est traité avec une grande énergie. Laharpe, qui ne connaissait cette pièce que par une plate traduction en prose de la Place (V. PLACE), non moins malheureux quand il en a publié une traduction libre en vers, donne une préférence marquée au *Manlius* de Lafosse, et combat l'opinion contraire énoncée par Voltaire (2). *Venise sauvée* fut représentée en 1682, quinze ans avant *Manlius*. Cette gradation d'intérêt, que Laharpe admire dans la pièce de Lafosse, est due tout entière à Otway, dont l'imitateur n'a pas dit un mot dans sa préface. Les noms vulgaires des conjurés qui menacent Venise paraissant à Lafosse peu compatibles avec la dignité de la scène française, il a transporté son sujet dans un événement de l'histoire romaine. Son style est ordinairement assez noble, mais en même temps froid et sans couleur. L'effet dans sa tragédie tient à l'art des acteurs et aux combinaisons qu'il a puisées dans Otway. Il a pris jus-

qu'à ses caractères: M. différences près du costume fort au capitaine Jac on ne peut s'empêcher de Priuli dans Valérius dans la fille du consul, Servilius. La faiblesse nous paraît beaucoup moins dans l'auteur anglais: il avec bien plus de force ces accents de l'amitié étouffer la trahison; e vendique pour lui les s'il la conception première tient, *Manlius* ne doit gardé que comme une de beaucoup d'éloges.

OUAN-LI. Voy. CH

OUARDY (IBN AL)

OUARDY.

OUBOUCHA, ou écrivains chinois, Oub mongol, de la tribu de et de la race de Boïbeg cendait de l'un des o prince des Keraïts, si l'histoire de Tchinggis le nom de Oung - K quelques Occidentaux e le Prêtre - Jean. Le lieu de ces peuples n'était p Kara-korum, ville cé vint depuis la capitale. Ils avaient quitté le pa la Thoula et l'Orgon; tout l'empire des Khe étaient venus dans l'As pour fuir l'oppression e kalmuks. Le bisaïeul nommé Avouka ou Ay ça. en 1672, dans le soit entre le Don et l environs de la rivière il s'y établit avec l'au gouverneur d'Astrakl Jacob Nikititch Odoïc convention conclue à

(1) C'est la courtisane Aquilina, et non pas Naki, comme l'écrit Voltaire.

(2) Voyez une lettre adressée, en juillet 1751, à d'Argental, par Voltaire, qui était alors à Berlin. Voltaire ne parle point dans cette lettre de la pièce d'Otway; mais les critiques qu'il fait de *Manlius* ne s'appliquent en aucun point à la *Venise sauvée*, nous avons pu en inférer qu'elle lui paraissait au moins plus théâtrale. Il s'est exprimé ailleurs sur cette tragédie, mais en passant.

es Tourgauts s'étaient re-rassés des Tsars : mais étides et celles de leurs tri-l'accoutumaient guère des-as régulières qui commen-tôt à s'introduire dans les-contrées soumises à l'ou-se, et dont le joug est insup-aux nations qui restent at-à la vie nomade. D'un au-l'empereur de la Chine, l'ont achevé de soumettre les-kalmuks de la dynastie de-ouïs, voulut rappeler sous-nation les tribus Olet, qui-réparlues dans les contrées-lontaines. Tel fut le but-l'ambassade chinoise qui-er au khan des Tourgauts, le trouver sur les bords du-1712, et dont nous avons-tion (1). En 1757, Don-schi, petit-fils d'Ayouka, au gouvernement russe, fils Ouboucha fût désigné-successeur; le titre de vice-ut concédé en 1758, avec-on de 500 roubles. La cé-le son installation eut lieu-l'avec une pompe extraor-boulouk-Daschi mourut le-1761; et son fils, qui-core que dix-sept ans, lui-l'avait épousé, peu anpa-e fille du prince des Kho-summer Moudère. Le gou-t russe songea à profiter-esse du khan pour dimi-ussance; et divers arran-ge-l'on établit dans ce but, l-celui-ci a n'être, pour-que le président d'un con-cédaient toutes les affaires-qui lui avaient été sou-

anises. On peut compter ces précau-tions prises par les Russes pour main-tenir la tranquillité dans les contrées-habitées par les Kalmuks, au nom-bre des causes qui amenèrent l'émi-gration des Tourgauts. Mais il pa-rait certain que l'influence des Chi-nois, rendue manifeste par l'ambas-sade de Touliehen, et celle des La-mas du Tibet, qui voyaient à regret l'extrême éloignement de cette tri-bu, durent contribuer puissamment à la ramener dans les contrées d'où elle était originaire. A la fin de 1770, toute la tribu des Tourgauts, guidée par son chef Ouboucha, disparut subitement du pays où les Russes lui avaient assigné ses cantonnements; et, emmenant avec elle quelques-officiers et soldats russes qui au-raient pu faire connaître sa marche, elle se dirigea par le pays des Kirgis vers les contrées soumises à la do-mination chinoise. Vainement les commandants russes envoyèrent à leur poursuite. Les Tourgauts faisant une diligence extraordinaire, de-passèrent les frontières russes, ne s'arrêtèrent qu'aux environs du lac de Balgasch; et arrivèrent sur les bords de la rivière d'Ili, au mois d'août 1771, après avoir, disent les Chinois, parcouru, en huit mois, plus de dix mille *li*, ou mille lieues. En écartant toute exagération, c'est encore un fait assez extraordinaire que ce déplacement si subit et si prompt d'une nation entière, com-posée de cinquante mille familles, et formant, suivant l'expression des Tartares, le nombre de trois cent mille bouches. L'empereur de la Chine avait été prévenu du moment de leur départ; et il avait pris des mesures pour les recevoir. On leur assigna des pays sur le bord de l'Ili pour y demeurer; et Ouboucha fut

appelé à la cour impériale. Il y vint avec ses principaux officiers ; et il y reçut, soit sur la route, soit à la cour, et les honneurs et les présents que sa conduite lui avait mérités. On affecta de voir en lui un sujet qui, après s'être éloigné de sa patrie, y revenait de lui-même, et rentrait sous le joug de son souverain naturel. Son peuple, comme dans l'âge d'or de la monarchie, avait traversé mille dangers, pour venir admirer de plus près la brillante clarté du Ciel, et jouir enfin, comme les dix mille autres peuples, du bonheur de n'avoir pour maître que le fils du Ciel. Telles furent les couleurs sous lesquelles fut présenté cet événement, dont l'empereur lui-même voulut célébrer la mémoire par une inscription très-étendue. On en possède une copie à la bibliothèque du Roi ; et le P. Amiot en a envoyé la traduction. Cette dernière a été insérée, avec quelques détails sur la transmigration des Tourgouths, dans le tome 11^e. des *Mémoires concernant les Chinois*. Quant à l'inscription originale, on en a fait, en mandchou, en mongol, en tibétain et en chinois, plusieurs copies, dont une a été érigée dans un temple que l'empereur venait d'achever, au moment même de l'arrivée d'Ouboucha, et une autre dans le pays où les Tourgauts sont à présent établis. Nous ignorons l'époque précise de la mort d'Ouboucha. Il est probable qu'il revint finir ses jours en Tartarie, dans le lieu où il avait procuré à sa nation un établissement plus conforme à ses goûts et à ses habitudes religieuses. A. R.-r.

OUCIU (GAD DE). V. GUI DE DOUCIÉ, XIX, 52.

OUDEAU ou ODEAU (Sœur FRANÇOISE), religieuse de l'ordre de Saint-Dominique, à l'abbaye de Pois-

si, près Paris, issue d'une noble, se distingua par sa piété, par ses progrès dans la connaissance des saintes Écritures et des ges des Pères. A un savoir f dessus de son sexe, elle j une modestie rare et une p humilité. Elle possédait p ment le latin, et traduisit d langue en français plusieurs D de saint Bernard, sous ce titi mons méditatifs du dévoi saint Bernard, abbé de Clai sur les cantiques, traduits tin en françois, par S. F. ligieuse du royal monast Saint-Louys de Poissy, Paris in-8^o. Elle mourut dans ce tère, le 4 octobre 1644. L

OUDEAU (JOSEPH). l'un

miers prédicateurs qui aient à corriger l'éloquence chrétie défauts dont l'avaient infecté vais goût et l'imitation exag orateurs profanes (V. MAI MENOT, etc.), était né à G 1607. Sa reconnaissance poi suites ses premiers maîtres. termina, en 1626, à entrer Société ; mais il ne voulut p attacher par des vœux irrév Après avoir professé, pend ans, les humanités et la rhé il se livra tout entier à la tion, avec un succès que i sient qu'en partie les Serm nous restent de lui. Il brilli tour dans les principales ci Paris et de Lyon, et se rei la fin de sa vie, à Besançon mourut dans de grands sei de piété, le 25 octobre 166 de Jos. Oudeau : I. *Les Pané des fondateurs des ordres r* avec une préface où il est l'artifice du panégyrique, 1664, in-8^o. II. *L'illustre c*

entions merveilleuses de e Dieu dans la punition r, représenté par le roi Lyon, 1665, in-8°. C'est de sermons pour l'avent. ous apprend qu'il y a tralant dix ans. III. *Panéour toutes les fêtes de la erge*, ibid., 1665, in-8°. *dicateur évangélique*, ou our tous les jours du ca., 1667, in-8°. V. *Le Banie*, ou les Merveilles de la isus, ibid., 1668, in-8°. es sermons pour l'octave du Saint-Sacrement. W-s. HERST (PIERRE D'), ju-e, né à Lille, publia, en *Chroniques et Annales de* depuis l'an 620, jusqu'à imprimés à Anvers, chez in vol. in-4°, composé de itres. Cet ouvrage est dé-mpereur Maximilien II, uquel l'auteur résida quel-s. De retour en Flandre, il er sa profession d'avocat à s. C'est là qu'il mit en œuvre eux qu'il avait rassemblés ng-temps pour la composi-son livre, qui est un précis e tout ce qu'on avait écrit i sur la Flandre. Il fait re-l'histoire des princes qui erné cette province, jusqu'à ie qu'on dit avoir été en- a qualité de forestier, par II, roi de France. Presque contrée était alors couverte , dont il reste encore des considérables sur divers la Flandre. On fait descen-antes de Flandre de ce Li-ut l'histoire est mêlée de omme il s'en trouve dans s de presque tout ce qui a très-ancien pour nous.

L'auteur devait publier la suite de son ouvrage, depuis l'avènement de la maison d'Autriche au gouvernement de la Flandre jusqu'au temps où il écrivait. Mais cette suite n'a point paru; et on peut le regretter, parce que Oudegherst était laborieux et exact dans ses recherches, et qu'il avait, pour cette partie de son travail, des titres plus nombreux et plus authentiques que la plupart de ceux dont il s'était servi pour la composition de son premier volume. D—x.

OUDENARDE (ROBERT VAN), peintre, né à Gand, en 1663, fut successivement élève de Mierhop et de Van Cleef. A l'âge de vingt-deux ans, il se rendit à Rome, où Carle Maratte l'admit à son école, et lui prodigua tous les soins que méritaient ses rares dispositions. Dans ses moments de loisir, il cultivait la gravure à l'eau-forte. Il se permit de graver, par ce procédé, un *Mariage de la Vierge*, que son maître peignait encore. Cette planche se répandit dans Rome, et Carle Maratte, irrité, chassa Oudenarde de son atelier. L'élève qui n'avait pas eu l'intention d'offenser son maître, fut au désespoir d'une telle animadversion, et il resta pendant six semaines sans toucher à ses pinceaux ou à sa pointe. Maratte, touché de son repentir, et fâché de s'être montré trop sévère, lui pardonna. Un jour qu'il l'avait rencontré sur la place Navone, l'élève lui dit qu'il voulait abandonner entièrement la peinture et la gravure; mais Carle l'en détournait, et l'exhorta fortement à cultiver ces deux arts : « *Je vous conseille seulement, lui dit-il, de ne faire paraître en public que des gravures et non des égratignures.* » Depuis cette époque les deux artistes furent étroitement liés. Ou-

Oudenarde s'occupa sérieusement de la gravure; et c'est sous les yeux mêmes de Maratte qu'il grava la plupart des compositions de ce maître : recueil précieux et qui fait un des plus beaux ornemens du cabinet d'un amateur. Il avait étudié avec fruit les langues anciennes ; et son talent pour faire des vers latins était tellement connu, que le cardinal Barbarigo le choisit pour graver un recueil de portraits et d'emblèmes relatifs à sa famille, avec des vers latins pour ornement. Cet ouvrage, qu'il mit vingt-deux ans à composer, et qui renferme 175 planches, ne fut terminé qu'après la mort de l'artiste et du cardinal : ce fut la famille de ce dernier, qui le publia à Padoue en 1762, en un volume grand in-folio intitulé, *Numismata virorum illustrium ex gente Barbadiâ*; fort rare et recherché des curieux. Le cardinal, qui aimait le caractère et le talent d'Oudenarde, lui proposa d'entrer dans les ordres en lui promettant de l'avancement. Cette idée séduisit l'artiste : toutefois, impatient de revoir sa patrie dont il était absent depuis 37 ans, il sollicita de son protecteur la permission d'y retourner. Arrivé à Gand, il fut reçu avec la plus grande distinction par ses compatriotes. Il était cependant sur le point de repartir pour l'Italie, lorsqu'il apprit la mort du cardinal. Libre de tous ses engagements, il se fixa dans sa ville natale, où il ne cessa de travailler jusqu'à sa mort, arrivée le 3 juin 1743. Également habile dans l'histoire et dans le portrait, il orna de ses tableaux la plupart des églises de Gand. Il ne pouvait suffire aux travaux qui lui étaient demandés. Sa manière de peindre et de dessiner tient beaucoup de celle de Maratte. Sa couleur est vigoureuse,

sa touche franche et facile, son dessin correct ; sa composition sévère et spirituelle. Dans un pinceau flatteur ajoutés de son coloris. Il a l'église des Béguines, au milieu des docteurs ; l'église Saint-Jacques, une *therine*. Mais son chef-d'œuvre est un tableau dont il a décoré tel des Chartreux, et qu'une *Apparition de sa* Outre vingt deux pièces, lui d'après Carle Maratte, traitait d'Oudenarde une suite de traits et de sujets, dont le détail dans le *Dicti Artistes*, de Heineken.

LOUDIN (CÉSAR), fils prévôt du Bassigni, fauteur d'Henri IV, qui n'eut que roi de Navarre. La cour qu'il avait des principaux de l'Europe, le rendait distingué parmi les hommes instruits. Il aimait à s'environner de protestants d'Allemagne chargés d'autres missions, et continua de l'élément dans le cours des années. En 1597, il lui donna de secrétaire-interprète plusieurs langues étrangères. Oudin le 1^{er}. octobre 1625. Ses ouvrages sont : I. Une *Don-Quichotte*, Paris, in-8°, qu'a fait oublier le *tableau* Saint-Martin, quoiqu'un peu moins exacte. II. *Recueils et de proverbes, traités*, 1614, in-8°. III. *naire espagnol* et un *italien*, refaits depuis. IV. Une *Grammaire*, Paris, 1645, in-8°. V. *naire espagnole*, Rot

me et l'autre contiennent
tions et des additions d'An-
in. F—T.

i (ANTOINE), fils aîné du
le remplaça dans les
d'interprète pour les lan-
gères. Louis XIII l'ayant
à l'Italie, il séjourna suc-
cut à la cour de Savoie, et
à Rome, où le pape Ur-
I le prit en amitié. En
mis XIV, surmontant son
sur l'étude, voulut appren-
ien, parce que c'était la
ternelle des trois nièces de
qu'il aimait tour-à-tour : An-
din eut l'honneur de lui
es leçons. Il mourut le 11
653. On a de lui : I. *Cu-
françoises, pour servir de
nt aux Dictionnaires, ou
de plusieurs belles proprié-
c une infinité de proverbes
libets pour l'explication de
te de livres*, Rouen, 1641,
a-8°. II. *Grammaire fran-
apportée au langage du
Paris, 1633, et Rouen,
a-12. Baro, Duryer, et plu-
utres membres de l'acadé-
naise récemment fondée,
cet ouvrage avec éloge. III.
cher italiennes et françoises,
lonnaire italien-françois et
italien, Paris, 1640, 2
-4°; augmenté par Venero-
no, 1648. IV. *Trésor des
lques espagnole et françois-
Dictionnaire espagnol-fran-
françois-espagnol*, ibid. 1645,
V. *Histoire des guerres de
re*, traduite de l'italien du car-
bratroglio, ibid. 1634, in-
travail ne comprend que la
re partie de l'original, et se
la victoire remportée par
d'Autriche, en 1578. —*

ODDIN (César-François), probable-
ment de la même famille que les pré-
cédents, fut attaché au fils de la cé-
lèbre marquise de Sévigné. Il dédia
à son patron un livre, que celui-ci
ne paraît pas avoir feuilleté, même
dans sa solitude des Rochers, quoi-
que cette production portât le titre
de *Recueil de divertissements comi-
ques*, 1670, in-12. — Un autre Oud-
din (Charles), docteur en théologie,
est auteur d'une traduction latine et
française d'un discours de Saint-
Jean Chrysostome, *qui prouve que
personne ne souffre de vrais maux,
que ceux qu'il se fait soi-même*,
1664, in-12. F—T.

ODDIN (CASIMIR), savant biblio-
graphe, né, en 1638, à Mézières,
était fils d'un tisserand, qui voulait
lui apprendre son métier; mais un
goût naturel le portait vers l'étude,
et, s'y étant appliqué malgré ses
parents, il entra chez les Prémontrés,
à l'âge de dix-sept ans, et prononça
ses vœux en 1658 (1). Il fit ensuite
ses cours de philosophie et de théo-
logie, et s'attacha particulièrement
à l'histoire ecclésiastique. Louis XIV
passant, en 1678, à l'abbaye de Bu-
cilly en Picardie, le P. Oudin fut obli-
gé, en l'absence de ses supérieurs, de
complimenter ce prince; et il s'en ac-
quitta si bien, que le roi témoigna sa
surprise de trouver dans un lieu si
sauvage un homme qui eût tant d'es-
prit. Il paraît qu'Oudin regrettait dé-
jà d'avoir embrassé la vie monasti-
que; car le monarque lui ayant de-
mandé quelle charge il avait dans la
maison, il répondit qu'il portait son
mousquet, et que quand il ne pouvait
le porter, il le traînait (2). Il fut char-

(1) Ce fut alors qu'il prit le nom de Casimir, il
avait reçu au baptême celui de Henri.

(2) On peut voir cette anecdote racontée avec plus
de détails sous une *Lettre* du P. Jean Rouyer, Pré-

gé, en 1681, de visiter toutes les maisons que l'ordre possédait en France et dans les Pays-Bas, et d'extraire de leurs archives les pièces intéressantes pour l'histoire. Il obtint ensuite la permission de se fixer à Paris, et y travailla, avec beaucoup d'ardeur, à mettre en ordre les recueils qu'il se proposait de publier. Quelques liaisons contractées avec Jurieu, et avec d'autres calvinistes, le décidèrent à se retirer en Hollande, en 1690; et il abjura ses vœux et sa religion. Mayer, surintendant des églises de Hambourg, le pressa de se rendre dans cette ville, où il lui promettait un emploi; mais les offres qu'il reçut n'ayant pu lui convenir, il revint à Leyde, où il fut nommé sous-bibliothécaire de l'université, charge qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée au mois de septembre 1717. Oudin a été jugé très-sévèrement par les auteurs catholiques. C'était, dit l'un d'eux, un mauvais naturel, un esprit dur, féroce, sans politesse, sans éducation (*Mélang. histor.*, par Michault, II, 34). Lenglet-Dufresnoy lui est moins défavorable: « Il n'a pas imité, dit-il, les autres transfuges, qui ne manquent jamais de se marier, aussitôt après leur changement. On ne l'a point vu autre part qu'à la bibliothèque, à l'église ou chez lui; et, contre l'ordinaire de ces prosélytes, il a eu l'estime générale des réformés » (*Méthod. pour étud. l'histoire*, XIV, 345). On a d'Oudin: I. *Supplementum de scriptoribus, vel scriptis ecclesiasticis à Bellar-*

mino omissis ad ann. 1686, in-8°. Cet ouvrage est critiqué par Guiliardus accusa l'auteur d'ignorance. II. *Epistola de ratum suorum*, Leyde, 11. Cette Lettre est adressée à Oudin s'y plaint amplement de ressources qu'il a eues dans son ordre p. III. *Veterum aliquot Belgii scriptorum opusculorum nunquam edita*, ibid., Ce Recueil contient un P. mar, abbé de Saint-une Lettre d'Audrade à des Opusculs d'Herm Saint-Martin; d'Arne Bonneval; de Guillaume Saint-Thierry, et de G. vôt de Tournai. IV. *tationum criticarum*, in-8°. La première de tations roule sur le m. alexandrie, dont Grabe pour son édition de la Septante, et qu'il croit me siècle (V. GRABE, Oudin cherche à démonstrer qu'il ne peut pas au dixième siècle. Dans il prétend prouver qu'il lé: *Quæstiones ad Anacipem*, attribué à saint est l'ouvrage d'un pat alexandrie, qui florissait zième siècle. La troisième critique virulente de orientale de Banduri, dit-on, pas pris la peine avant de le réfuter (V. 310). V. *Commentariorum Ecclesiæ antiquæ scriptis adhuc extantibus lebrioribus Europæ* etc., Francfort ou Le 3 vol. in-fol. L'auteur

montré, insérée dans les *Mémoires de Nicéron*, t. III, X, 48-53. Elle est rapportée avec quelques différences dans les *Mélanges histor.* de Michault, II, 34. Le P. Rouyer nous apprend qu'Oudin a publié, outre les ouvrages cités dans le corps de l'article: *Acta B. Lucæ abbatii Cuissiacensis*, in-4°, et un libelle intitulé: *Le Prénontré désfrancé*, dont il ne donne ni la date ni le format, et qu'on n'a encore vu cité dans aucun catalogue.

st de corriger les erreurs, arer les omissions de Bel-Possevin, Labbe, Cave, des autres bibliothécaires précédé: mais il n'était pas sé dans les langues ancien-bien entendre les ouvrage vait à rendre compte; et, udit et très-laborieux, il a lui-même beaucoup d'er- i voulant relever celles de ciers. Oudin, naturellement n'a pas laissé échapper cet- on de se venger des criti- Guill. Cave. Il se montre s ardent à dénigrer les écri- l'ordre auquel il avait ap- ; enfin, cette fois encore, sur le reproche de plagiat. ses imperfections, cet ou- st utile et recherché. Ch. extrait du troisième volu- Dissertation: *De primis artis phicæ inventoribus*, et l'a , dans ses *Monumenta ty- hica*, II, 872. (Voy. CÉSAR- I, 559; GRADENIGO, XVIII, I LILHART.) W—s.

ODIN (FRANÇOIS), jésuite, né on, bourg de Champagne, novembre 1673, s'est rendu par la fécondité de ses tra- itéraires. Il fit ses études à s. sous la direction d'un oncle ne en cette ville, remplit tou- esperances que ses premiers aient fait concevoir, et, le de son instruction terminé, lez les jésuites, qui l'envoyè- us plusieurs de leurs maisons professer les humanités et logie. L'égataire de son oncle, condition de fixer son séjour ou a Dijon, le jeune Oudin cette dernière ville, qui ré- ut en quelque sorte les lumiè- i capitale et réunissait dans

son sein un assez grand nombre de littérateurs en réputation. Tous furent ses amis, et s'empressèrent de profiter de la communication de ses connaissances; il brilla surtout dans les conférences académiques que tenait dans son cabinet le président Bouhier. Partagé, pendant quinze ans, entre ces jouissances littéraires et les fonctions de l'enseignement, il se chargea de révéler à la jeunesse les beautés de la poésie latine: pendant quinze autres années, il fit un cours de théologie positive. L'aménité de son caractère, autant que son mérite personnel, lui avait ménagé de nombreux amis: il s'en prépara de nouveaux dans la plupart de ses élèves. L'intérêt qu'ils lui inspiraient, était si vif, que souvent il sacrifia une portion considérable de ses émoluments pour réparer à l'égard de plusieurs d'entr'eux les torts de la fortune. La langue latine lui était devenue singulièrement familière; et il composait surtout avec une extrême facilité des vers latins. Santeul, si difficile et si infatué de son mérite poétique, se soumettait toutefois à la censure du P. Oudin, et l'écoutait avec docilité prononcer sur ses productions. Celui-ci, comme La Monnoye, s'appliqua fort tard à l'étude du grec; mais il y fit de rapides progrès, et fut bientôt capable de s'essayer à composer aussi des vers dans cette langue. Il voulut encore posséder l'anglais, l'italien, le portugais et l'espagnol. Au milieu de ces occupations si diverses, il ne négligeait pas la méditation des Livres saints, et la lecture des trois docteurs de l'Eglise qu'il affectionnait le plus, saint Augustin, saint Chrysostome, et saint Thomas. Tant de mérite attira les regards sur le modeste reli-

gieux : on chercha, mais sans succès, à l'enlever à la maison de Dijon ; il ne répondit à des instances réitérées qu'en consentant à trois voyages, dont un à Lyon et deux à Paris. Sa courte apparition dans ces deux villes lui donna de nouveaux droits à l'estime des savants : ses supérieurs le pressèrent d'accepter quelque place éminente de leur ordre ; il persista dans ses refus, et revint au calme de sa vie studieuse. Malgré la faiblesse de son tempérament, qu'il attribuait à sa naissance précoce, sa santé se maintint, grâce à ses habitudes rigoureusement réglées. Enfin il succomba, le 28 avril 1752, à une hydropisie de poitrine. Sa mort fut accompagnée de grands sentiments de piété. Jeté dans un siècle où des esprits hardis qui comptaient des adeptes secrets dans le sein même des communautés religieuses, s'attachaient à briser le joug de toutes les croyances, le P. Oudin ne sentit pas un seul moment la sienne ébranlée. Adoptant avec la confiance d'un cœur simple, les doctrines révélées, il ne souffrait pas sur ces hautes questions les discussions auxquelles se complait la légèreté. Un jeune incrédule, dont le P. Tourne mine avait entrepris la conversion, vint le visiter un jour, et n'eut rien de plus pressé que d'entamer une argumentation sur la base des dogmes religieux. Comme le Père paraissait donner peu d'attention à des objections présentées avec plus d'assurance que de solidité, le libre penseur fit une pirouette ; et voulant piquer son antagoniste : « Mon Père, lui dit-il, je suis bien aise de vous apprendre que je suis athée. » A ces mots, le P. Oudin mêle à sa contenance grave un air dédaigneux, et considère avec une longue surprise

son interlocuteur. Celui-ci de la cause de ces regards scri qui le fatiguent. « Je regarde, dit le sévère religieux, la bêt nomme athée, et que je n'av mais vue. » Oudin avait be travaillé sur l'Écriture ; mais l lui manqua pour retoucher : nuscrits. Il n'a fait jouir le que de la partie qu'il avait soignée : *Epistola beati P. Romanos explicata*, Paris, in-12. C'est un commentair matical, qui laisse peu de desirer sur les difficultés d Les autres productions du din se rapportent à la poés critique, à la littérature et enfin au grand travail graphique qui remplit une considérable de sa vie. I. S sies latines se composent tites pièces écrites avec une te pureté. On distingue surt poème sur les *Songes*, celui et l'éloge funèbre de La M L'auteur les a reproduits av tres morceaux de son choix *Poëmata didascalica*, do réellement l'éditeur, quoiqu emprunté le nom de d'Olin ne point blesser l'amour-pr quelques-uns de ses confrèr ne jugeait pas dignes d'une pl son recueil. Il voulut aussi i sur les traces de Santeul, et dès 1705, *Sancto Francisc rio hymni novem et officiu jon*, in-12 (ces hymnes ont duites en vers français par dot, maire de Dijon). Le F donna, quinze ans après, des à l'usage de l'église d'Autun 1720. in-12. Ce changement liturgie excita beaucoup de r tions ; ce qui empêcha le F de s'occuper de la réforme

urs autres breviaires. Des compositions d'un genre bien différent, des poèmes représentés par les élèves du collège de Dijon, faisaient partie de son portefeuille; et il en existe des manuscrites à la bibliothèque Roi. Ce sont des tragédies qui, par sujet, mais non par l'exécution, approchent de *Polyeucte*; et des odes, dont l'une intitulée *Aleou le Joueur*, mérite l'attention: et curieux de s'enquérir du parti qu'en prenait un homme de collège, nous tirer d'un sujet traité avec tant de succès sur les théâtres de Paris et de Londres. On aurait pu comparer aussi la traduction qu'il avait faite de l'Iliade, pour former le goût de ses élèves, aux versions qu'ont faites, du père de l'épopée, les poètes Cumich, de Raguse, et Alègre à Vera-Cruz; mais son manuscrit a été perdu, à l'exception de quelques vers qui, par la simplicité de l'expression, retracent au moins des couleurs de l'original. Le P. Oudin, comme tous les latinistes de son temps, n'osa point exercer son imagination dans sa langue maternelle. Peut-être est-il permis de dire qu'il n'y eût point réussi, si on se rappelle le jugement trop favorable qu'il portait sur la *Pucelle* de Chapelain. Non-seulement le poème, mais les détails, lui paraissaient dignes d'éloge; et pour réhabiliter l'œuvre, il n'eût fallu, selon lui, que le rendre en beaux vers latins. Le caractère de la critique du P. Oudin était pourtant la sévérité. Son jugement sur Virgile, s'il l'avait conservé, aurait suffi pour avouer combien son goût était difficile. II. Nous rappellerons, parmi ses précieuses remarques sur les classiques latins, sa dissertation sur le *lex*, insérée dans le tome VII des

Mémoires du P. Desmolets; les observations répandues dans le *Cicéron* de d'Olivet, et désignées comme l'œuvre d'un anonyme; *P. Syri et aliorum veterum sententiæ, adjunctis brevibus notis*, Dijon, 1734, in-8°.; enfin des discussions intéressantes sur quelques passages d'Horace, publiées en 1808, par le docteur Prunelle, avec des remarques analogues, de Bretinger et du président Bouhier. III. Le P. Oudin cultivait avec succès la numismatique; et il aimait à descendre des antiquités grecques et latines aux antiquités gauloises. Là, son imagination se retrouvait à l'aise dans le vaste champ des conjectures. Dans son *Essai sur les Ambrons* (4^e volume des pièces d'histoire et de littérature de Granet), il suit les traces d'un peuple qui figure un moment avec éclat parmi les Celtes (entre l'Ain, le Rhône et les contrées des Séquanaïens), et qui paraît ensuite s'effacer. Sa dissertation sur la formule sépulcrale *sub ascia*, comprise dans le recueil de divers écrits, par Lebeuf, 11^e volume, n'a pas fait fortune parmi les érudits; mais il s'est montré plus heureusement ingénieux dans ses *Etymologies celtiques*, reproduites dans les nouvelles éditions du Dictionnaire de Ménage, et dans les Œuvres posthumes de Gélouyn. Il avait groupé un plus grand nombre de recherches dans un *Glossaire celtique*, devenu inutile par les travaux de Bullet et d'autres savants. IV. Toutes ces productions n'étaient que les distractions d'une tâche importante, imposée au P. Oudin par ses supérieurs, et qui absorba la plus grande partie de ses loisirs. Il s'agissait d'élever un monument à la gloire de l'ordre, en conduisant à sa fin une bibliothèque

latins des écrivains de la société de Jésus. Ribadeneira, les P. Labbe, Alegambe et Sotwell, avaient préparé des matériaux utiles à leurs successeurs : Bonanni, Tournemine, Kervillars et Hongnant, avaient repris l'entreprise; mais elle était restée paralysée dans leurs mains. Oudin en fut chargé en 1733, et la poursuivit avec toute l'activité dont un seul homme était capable: 1928 articles sortirent de sa plume, de manière que les quatre premières lettres de ce vaste répertoire étaient achevées, ainsi que les notices les plus importantes qui devaient suivre, au nombre d'environ 700. Ce travail fut envoyé à Rome, où il reçut l'approbation générale: seulement on y reprit des inexactitudes et des omissions qu'il avait été impossible d'éviter, dans le fond d'une province, loin des riches dépôts de la capitale du monde chrétien (1). L'auteur avait gardé une extrême circonspection, louant avec sobriété, blâmant avec plus de réserve encore. Trop resserré dans le cadre qui lui était prescrit, il se proposait de donner en français des notices plus étendues sur les jésuites les plus célèbres. On peut prendre une idée de la manière dont il les eût rédigées, par celles qu'il a fournies au Recueil de Nicéron, sur Pétau, Inchofer, Vieyra, Fronton-du-Duc, Scotti, de Billy et Jean Garnier, et par les articles *Daniel* et *Hardouin*,

(1) Le P. Courtois, chargé de continuer ce travail, et de parcourir à cet effet les bibliothèques des différents collèges de l'ordre, mourut vers 1768, sans avoir rien publié. (V. COURTOIS, X, 121); et ses manuscrits furent perdus. Le P. Zaccharia parvint néanmoins à en recouvrer une partie, que le P. Arevalo racheta de ses héritiers, et céda, en 1800, au P. Caballero, ex-jésuite de l'île Majorque, fixé à Rome, qui depuis longtemps s'occupait en particulier d'un travail de ce genre, et qui l'a mis au jour sous ce titre: *Bibliotheca scriptorum societatis Jesu Supplementa*, Rome, Bourrie, 1814 et 1810, in-4o. de 307 et 128 p.

dont il a enrichi les *Elogesques savants français*, p. Plusieurs notices, extraites de manuscrits latins, ont également été sérées par Goujet, dans le ment de Moréri, en 1749. encore au P. Oudin la vie de qui précède les dissertation savant sur Hérodote. Il a même un biographe dans M. de Dijon, son admirateur, et tier de plusieurs de ses manuscrits (V. MICHAULT, XXVIII, 1). *Mémoire historique sur la vie de* dont le P. Oudin se proposait d'enrichir une nouvelle édition. *té des perruques* par Thie. inséré dans le *Mercur* de avril 1705.

OUDINET (MARC-AN), numismate, naquit à Reims en 1643. Après avoir achevé ses études avec un succès peu commun, dû particulièrement à la force de sa mémoire, qui lui permit d'apprendre toute l'Énéide en un jour, il vint à Paris étudier la philosophie et le droit, et se fit ensuite avocat au parlement. Dans sa ville natale, il ne négligea jamais le travail du cabinet, et ne tarda pas de renoncer à la profession d'avocat, afin d'avoir plus de loisir pour apprendre les lois qui régissaient le royaume. Jusque-là contenté de citer comme il le disait lui-même, sans se vanter de parler publiquement, il commença à devenir en effet. Une chaire de professeur à l'université de Reims étant venue à vaquer, Oudin fut nommé; et il la remplit avec distinction, lorsque Rainssanet, parent, garde des médailles du Roi (V. P. RAINSSANET), proposa de venir partager

ins que demandait cette place. Oudinot, qui avait cultivé par goût l'histoire naturelle depuis sa première jeunesse, accepta cette offre, et succéda à Rainssant. Il s'acquitta avec honneur infini par l'ordre qu'il donna à son cabinet, et par le grand nombre de curiosités dont il l'enrichit. Louis XIV augmenta son traitement de cinq cents écus, et lui donna des marques particulières de sa bienveillance. Il fut admis, en 1711, à l'académie des inscriptions, où il s'empessa de communiquer les résultats de ses recherches. Il mourut d'apoplexie, le 22 mai 1712. Oudinot n'a laissé que des *Mémoires*, insérés dans le premier du Recueil de l'académie. — *Dissertation sur l'origine du Médaille*; il le fait venir de la Grèce. — *Réflexions sur les médailles d'Athènes et de Lacédémone*. — *Observations sur deux agathes du cabinet du Roi*, représentant des figures mythologiques, et regardées, pendant plusieurs siècles, comme des monuments chrétiens. — *Dissertation sur trois Médailles d'Hermonde Mendès et de Jotapé*. Cette dissertation, dont on ne trouve qu'un court extrait dans le Recueil de l'académie, est insérée en entier dans le tome 1 de la *Continuation des Mémoires de Littérature* par Desmolets, avec l'autorité du P. Bougerel, contenant l'histoire de cette Dissertation, et les additions de Terrin. Oudinot adressa à Bayle un *Mémoire* sur l'usage, l'auteur de l'*Histoire des chemins*; et l'illustre critique s'en est servi pour l'article qu'il donne dans la deuxième édition de son *Dictionnaire*. On conserve Oudinot, à la bibliothèque du Roi, l'histoire de l'origine et des progrès de cet établissement. Boze a pro-

noncé, à l'académie, l'*Éloge* d'Oudinot (tome III); et Nicéron en a inséré un extrait dans le tome IX de ses *Mémoires*. W—s.

OUDRY (JEAN-BAPTISTE), peintre et graveur, naquit à Paris, en 1686, et fut élève de Largillière. Cet habile maître lui donna d'excellents principes sur la couleur, et l'exerça dans tous les genres de peinture. Oudry peignit d'abord l'histoire, le portrait, le paysage et les fleurs; mais son inclination le portait à représenter les animaux. Dans le temps qu'il peignait le portrait, il fit celui du czar Pierre-le-Grand; et ce prince en fut si content, qu'il l'engagea à le suivre en Russie. Oudry refusa toutes les offres qu'on lui fit, quoique des plus avantageuses; et quand Pierre quitta Paris, l'artiste fut réduit à se cacher pour n'être pas contraint de l'accompagner. Un jour qu'il faisait le portrait d'un chasseur, il peignit son chien avec un tel talent, que Largillière ne put s'empêcher de lui dire en riant : *Tu ne seras jamais qu'un peintre de chiens*. Cette plaisanterie décida de sa vocation; et il abandonna tous les autres genres de peinture pour s'attacher exclusivement à imiter les formes des animaux. Il avait été reçu de l'académie en 1717, pour un tableau représentant l'*Abondance*: néanmoins comme on ne pouvait être nommé professeur que sur un tableau d'histoire, il peignit une *Nativité* et un *saint Gilles*, pour l'église de Saint-Len, et une *Adoration des Mages*, pour la salle du chapitre de l'abbaye de Saint-Martin-des-Champs. Mais sa réputation est encore plus solidement fondée sur ses tableaux d'animaux. Il savait, par la touche et par la couleur, donner à tous les objets leur véritable caractère. Entre

le grand nombre de tableaux qu'il composa pour le roi, on en cite un capital, où il a représenté *Louis XV à cheval, au milieu de douze seigneurs de sa cour, et de plusieurs officiers de la vénerie* : tous les portraits y sont fort ressemblants ; les chevaux et les chiens sont eux-mêmes des portraits des chevaux des écuries du roi, et des chiens de sa meute ; et ces derniers étaient si bien imités, que le prince les désignait tous par leurs noms. Oudry s'est représenté lui-même, en un coin du tableau, faisant un dessin de la chasse : ce tableau existe encore à la manufacture des Gobelins, quoique en un grand état de dégradation. Dans les dernières années de sa vie, Oudry fut nommé directeur de cette manufacture, et bientôt après, de celle de Beauvais, qu'il avait pour ainsi dire fondée. Il eut, en 1755, une première attaque d'apoplexie : espérant que l'air de Beauvais lui serait plus favorable, il se rendit dans cette ville ; mais à peine arrivé, il y mourut, le 30 avril de la même année. Le Musée du Louvre possède deux tableaux de ce maître : I. *La Chasse au loup* ; on voit l'animal, forcé par les chiens, se défendre en cherchant à fuir. II. *La Chasse au sanglier*. Ce tableau, placé parmi les productions de l'école flamande, où il sert de pendant à un tableau de Sneyders, soutient fort bien la comparaison avec celui de ce dernier maître. Oudry a gravé d'après ses propres tableaux, avec beaucoup de goût et d'une touche très-spirituelle ; et il doit être consulté par les graveurs qui auraient des morceaux de ce genre à traiter. Parmi ses gravures, les plus remarquables sont : I. *Le loup forcé par les chiens*, d'après le tableau du Musée. II. *Vingt-six sujets*

pour le Roman-comique. III. *Une d' animaux et de chasses*, minés au burin par Lebas. Ige qui a le plus contribué à élever sa réputation, est la suite des Fables de La Fontaine, en 4 vol. in folio, Paris 1751.

OUEL ou OWEL-LE-BON lois *Hywel-Dda*, législateur de Galles, fils du roi Cadell, au trône de la principauté d'Irlande méridionale, en 907. Ce prince long-temps conservé son indépendance et ses institutions primitives comme il conservait et gardait son antique idiome. Cepen- dant, après avoir séjourné en Angleterre, s'introduisant les Gallois, y amena la doctrine de l'aristocratie, et fit tomber la coutume des lois favorables à la liberté publique. Ouel, souverain de Galles dans son siècle, conçut le projet de rétablir la législation sur des bases conformes à l'esprit de la liberté, mais, pour ne rien brusquer, prépara de longue main à ce projet. Accompagné de trois gallois, il fit, en 926, le voyage de Rome, afin de consulter sur les lois, des hommes profondément versés dans la jurisprudence. A son retour, il convoqua Tenby, dans le comté de Carmarthen, un conseil national, composé de clercs et de laïcs. Il y fut décidé que l'ancien code du roi David Moelmad, reconnu supérieur aux autres lois, serait révisé avec quelques modifications. E- Owel entreprit de nouveau le voyage de Rome, afin de soumettre à la sanction du pape les lois adoptées par le peuple gallois. Cependant son code ne fut promulgué qu'en 940, lorsque, par

el-voel, prince de Gwynedd, levint souverain de toute la pauté de Galles. Le roi et l'assemblée nationale prononcèrent la sanction de Dieu et de l'assemblée contre quiconque n'observerait les nouvelles lois ; une copie en fut posée dans chacun des trois royaumes de Dyved, Powys et Gwynedd : d'autres cérémonies, des jeûnes et des prières, avaient précédé cette œuvre législative, ainsi qu'il est dit dans le préambule du Code. Quel mourut en 948. Ses lois ont transmis son nom à la postérité. Elles sont rangées en trois classes : la première n'est qu'un règlement de police ou de la maison du roi ; la seconde concerne la jurisprudence, et la troisième contient les coutumes locales. Ce recueil intéresse non seulement le légiste, mais encore l'historien et l'antiquaire. On y trouve des détails sur les mœurs et des usages bien différents, particulièrement dans les coutumes de la maison du roi, qui nous donne une idée assez complète de la tenue bizarre d'une cour au dixième siècle. Toutes les actions et prérogatives des officiers de cour, depuis le chapelain jusqu'au barde, jusqu'au *troed-iawg*, dont le devoir consistait à tenir les pieds du prince, pendant le banquet, pour les échauffer, et à le gratter ensuite pour le faire dormir, sont détaillées avec une exactitude minutieuse. Il existe plusieurs manuscrits en gallois des lois de *le-Bon*, dans la bibliothèque de la ville de Londres ; l'École de droit en a aussi un exemplaire. On se fonde à croire que ces copies diffèrent toutes entre elles, et qu'aucune n'est plus le texte original, mais que du moins elles en

ont retenu l'esprit. Ce Recueil curieux fut imprimé, pour la première fois, en gallois, avec une traduction latine et des notes explicatives, par le docteur Wotton, 1730, en un vol. in-fol., sous le titre de *Leges Wallicæ* ; cette édition est devenue rare. Il est à regretter que l'éditeur n'ait pas consulté les meilleurs manuscrits. Aussi a-t-on cru récemment devoir entreprendre, d'après ceux-ci, une nouvelle traduction, en anglais, de tout le code, commencée dans le *Cambrian-Register*, tomes 1 et 2 : elle a été reprise et continuée dans le tome 11 du *Cambro-Briton*, Londres, 1821. La *Charte d'Hoël-le-Bon*, par M. A. B. M. (Mangourit), Paris, 1819, broch. de 26 pages, ne fait, dans un cadre fictif, que rappeler l'histoire de la confection de cette charte. D—G.

OUEN (SAINT), en latin *Audoenus*, évêque de Rouen, connu aussi sous le nom de *Dodon*, était né, vers 609, à Sanci, près de Soissons, d'une des plus illustres familles du royaume. Élevé au monastère de Saint-Médard, il fut admis fort jeune à la cour de Clotaire II. Dagobert, fils et successeur de ce prince, le nomma son référendaire, et lui confia la garde de son sceau. Sa douceur, sa piété et ses lumières, lui concilièrent l'affection des peuples, et justifiaient le choix du monarque. Il fut élu évêque de Rouen, en 639, la même année où saint Éloi, son ami et son guide dans la vie spirituelle, fut élevé sur le siège de Noyon (V. ÉLOI, XIII, 94). Il se rendit aussitôt à Mâcon, où il entra dans un monastère, pour se préparer, par la prière et le jeûne, à recevoir les ordres sacrés ; et, l'année suivante, il prit possession de son diocèse, qu'il administra avec autant de zèle

que de sagesse. Il assista, en 644, au concile de Chalon, dont il souscrivit les actes, le troisième; et l'on dit qu'il en rassembla un lui-même dans sa ville épiscopale, pour la réforme de divers abus. Il fut désigné, en 651, avec saint Éloi, pour aller à Constantinople travailler à éteindre les disputes du monothélisme; mais des circonstances que l'histoire n'apprend point, s'opposèrent à ce voyage des deux prélats. Saint Ouen revenait de Cologne, où il avait été envoyé pour rétablir la paix entre les Neustriens et les Austrasiens: il s'arrêta à Clichy, pour rendre compte de sa mission, et il y mourut en 683, le 24 août, jour où l'Église honore sa mémoire. Son corps, transporté à Rouen, fut inhumé dans l'église Saint-Pierre-hors-des-murs, qui prit le nom de Saint-Ouen, et devint une abbaye célèbre. On a de ce prélat: *La Vie de saint Eloi*, publiée par Surius (*Vitæ sanctor. 1 decemb.*), mais sans la Préface, que le P. Labbe a recueillie dans le tome II de la *Biblioth. manuscriptor.* D'Achery en a donné une édition plus complète, dans le tome V du *Spicilege*: D. Rivet prétend qu'il s'y est glissé diverses additions étrangères. Cette Vie, dont Duchesne a inséré le premier livre dans ses *Scriptorum Normannorum*, parce qu'il contient des détails intéressants pour l'histoire, a été traduite en français par Louis de Montigny, archidiacre de Noyon, Paris, 1626, et par un anonyme (Levesque, prêtre de la chapelle des Orfèvres), ibid., 1693, in-8°. On peut consulter, outre les différents hagiographes, le *Gall. Christ.*, l'*Histoire litt. de France*, III, 623-28, et l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Ouen*, par Pommeroy, Rouen, 1662, in-fol. W-s.

OUGHTRED (GUILLI) théologien anglais, plus comme mathématicien, na mars 1574, à Eton, dans de Buckingham. Il se livra heure à l'étude des sciences et son premier ouvrage fut tion d'une méthode plus fa construire des cadrans sol fut nommé, en 1610, minist bury, près de Guilford, comté de Surrey: c'était sice lucratif, et qui, pend evolution, en 1646, faillit d cause de sa ruine. Il forma leçons, des élèves distingué lièrement Guillaume Forst seigna les mathématiques lord Guillaume Howard, comte d'Arundel; il comp celui-ci, en 1631, en un lume in-8°. le meilleur de vrages: *Arithmetica in n speciebus institutio, quæ tica tum analytica, atq mathematica clavis est.* renferme un grand nombre lents théorèmes, dont plus tièrement neufs, d'algèbre métrie. On assure qu'Oug beaucoup de part à l'inve échelles ou règles logarith à leur application au jauge que, par modestie, il voulut l'honneur de cette découve ter, sous le nom duquel cet instrument fut long-temps en Angleterre (V. GUNTER) rut le 30 juin 1660, à 86 ans, et vécut précisément à apprendre un événement q long-temps prévenu par s le rétablissement de Char prétend même que l'émoti causa cette nouvelle, avanç: On a de lui plusieurs autres, écrits également dan

, et qui prouvent qu'il bon littérateur que promaticien. On a imprimé ort un choix de ses maous le titre d'*Opuscula ca hactenus inedita*, Ox. On y trouve les écrits I. *Institutiones mecha-De variis corporum gen-ate et magnitudine com-I. Automata*. IV. *Quesphanti Alexandrini*, li-De triangulis planis rec-VI. *De divisione superfi-VII. Musicæ elementa. propugnaculorum muni-IX. Sectiones angulares*. sir Jonas Moore joignit on in-8°. de son Arithmé-traité des *Sections con-*: l'analyse méthodique des niers livres de Mydorge, es papiers de Guillaume

L.

B (ABD EL WAHAB), fon-Wababis. V. MOHAMMED, XXIX, 237.

GH-BEYG (MIRZA MO-LARAGHY), moins célèbre r été roi de la Transoxane rre orientale, que par sa de l'un des plus grands de l'Orient, naquit à Sul-l'an de l'hég. 796 (1394). Il était à peine dans sa année, lorsque son aïeul qu'il avait suivi dans une contre la Chine, mour-l'an 807 (1405). La u se mit entre les gên-stroubles qui agitérent la e, obligèrent Oulough-était retourné à Samar-venir dans le Khorāçan on père Chah-Rokh, qui sa être reconnu, dans tout omme le principal et légi-

tîme héritier de Tamerlan. Oulough-Beygh obtint alors le gouvernement du Mazanderan; et l'an 812 (1409), lorsque Chah-Rokh, après les disgraces de son neveu Khalil Mirza (V. la fin de l'article MIRAN-CHAH), se fut emparé de la Transoxane, il en donna le gouvernement à Oulough-Beyg, son fils aîné. Ce jeune prince se rendit illustre de bonne heure, par son jugement prématuré, par son amour pour la justice, et surtout par ses connaissances profondes dans les hautes sciences. Il n'avait que vingt-sept ans, lorsqu'il fit construire un observatoire dans le quartier nord-est de Samarkand, sa capitale, où il dirigea lui-même des observations astronomiques fort exactes, assisté de quatre docteurs musulmans. Il composa les fameuses tables astronomiques, appelées *zydje chahy* (tables royales), que les Orientaux mettent au-dessus de celles du célèbre Nassir-eddyn (V. ce nom). Elles leur servent encore aujourd'hui à calculer les almanachs, et à fixer les longitudes et les latitudes. Oulough-Beyg aurait été un prince accompli, si, aux vertus pacifiques de son père Chah-Rokh, il eut joint une partie des talents militaires de Tamerlan, son aïeul. Mais, loin de se distinguer par ses exploits, il éprouva de fréquents revers, lorsqu'il parut à la tête des armées. Il gouverna la Transoxane et une partie du Turkestan, jusqu'à la mort de Chah-Rokh, à la fin de l'an 850 (1446), et fut le seul de ses fils qui lui survécut. Il se rendit aussitôt à Balkh, pour se mettre en possession du Khorāçan; mais informé que son neveu Ala-ed-daulah s'était fait proclamer sulthan à Herat, et avait fait arrêter son fils Abdel-lathif, il ne songea plus à la guerre, et ne s'oc-

ne put qu'à obtenir la liberté d'un fils chéri qui devait le payer par la plus noire ingratitude. Oulough-Beyg conclut la paix avec son neveu : celui-ci lui renvoya son fils, et lui céda Balkh, avec toute la partie orientale du Khorasan. En 852, Oulough-Beyg recommença la guerre; il vainquit Ala ed-daulah, près de Mergab, l'obligea de s'enfuir dans le Djordjan, entra dans Herat, et monta sur le trône de Chah-Rokh. Il en partit bientôt pour s'opposer à Ala ed-daulah et à Baber, qui, n'osant pas risquer une bataille, allèrent trouver, dans l'Irak, leur frère Mohammed. Pendant l'absence d'Oulough-Beyg, les habitants des faubourgs de Herat se révoltèrent en faveur du turkoman Yar-Aly, petit fils du fameux Carayousouf (V. ce nom). Le sulthan revint aussitôt, et abandonna au pillage tous les quartiers qui avaient pris part à la sédition. Ce châtement, quoique juste, parut rigoureux, parce qu'on était au cœur de l'hiver, et fit tort à la réputation et à la puissance d'Oulough-Beyg. A peine était-il de retour à Samarkand, que son neveu Baber se rendit d'Esterabad à Herat, et s'empara de cette ville, regardée comme le centre de la puissance des descendants de Tamerlan. La passion d'Oulough-Beyg pour les sciences l'entraîna dans les plus grands malheurs. Ayant cru lire dans les astres que son fils Abdel-lathif le priverait du trône et de la vie, il porta toutes ses affections sur Abdel-Aziz, son fils puîné. Abdel-lathif s'étant aperçu de ce changement, jeta le masque, leva l'étendard de la révolte à Balkh, marcha contre son père, le vainquit près de Samarkand, l'an 853 (1449), le fit prisonnier, et le livra à la vengeance d'un officier dont Oulough-Beyg avait fait périr le père.

La mort de ce prince inspira les regrets des peuples soxane qu'il avait gouverné quarante-un ans, dont ment depuis la mort de Le parricide Abdel-lathif fait mourir aussi son fils Aziz, perdit le sceptre l'année suivante. Abdallah frère et son successeur une bataille, l'an 855 (1449) trône de la Transoxanie pouvoir d'Abou Saïd, de Tamerlan par Miran Abou Saïd, I, 100). L'Oulough-Beyg pour l'étude les progrès des sciences, déc par une heureuse mémoire on cite le trait suivant : de ce prince était de faire un registre le nombre d'années tuait à la chasse, l'indiquait espèce, et le jour où ils étaient tués. L'officier chargé de l'ayant égaré, Oulough-Beyg tira d'inquiétude, lui en reprocha tout ce que contenait le livre. Ce livre s'étant perdu. Ce livre s'étant perdu le conféra soigneusement qu'avait dicté le monarque remarqua que quatre livres. La bibliothèque possède plusieurs exemplaires *des tables astronomiques* d'Oulough-Beyg mais ces tables n'offrent que les positions fixes des étoiles et les mouvements déterminés seulement d'observations sur l'obliquité de l'écliptique, qu'elles fixent à 23°. Quelques fragments de ces tables ont été traduits et publiés. Nous indiquons : I. *Epochæ ætæ astronomicæ*, etc., par J. J. Greave traduction, qui contient la partie des tables d'Oulough-Beyg en texte persan, et une table

oques sont mises en accord avec la chrétienne. II. *Bina tabularum arabicarum, una Nassireddini, Lug-Beighi*, Londres, 1652 (ZAVES). Ces tables se trouvent ordinairement à la suite des *amica quadam extrad. Schah Persæ*, et Hudson les a réimprimées dans la collection appelée *Opera geographica*. III. *Tabula lat. stellarum fixarum, ex observatione Ulugh-Beighi*, etc., par Thomas Hyde, avec un savant commentaire, Londres, 1665, insérée dans le tome 1 de son *Syn-dissertationum*. IV. Enfin, Richardt a donné, en 1799, ses *Ephémérides géographiques* du baron de Zach, les mouvements de quelques planètes, d'après l'observation d'Oulough-Beyg. A—T. OULTEMAN (HENRI D') historien, né en 1546, à Valenciennes, d'une famille noble (1), acheva ses études avec succès à l'académie de Louvain, et s'appliqua à la culture des lettres, qui firent le charme de sa vie. Admis jeune au conseil de l'empereur, il parvint à la place de prévôt, et remplit de manière à mériter l'estime générale, et mourut, le 1^{er} mai 1605, à l'âge de 59 ans. On le voit dans le chœur de l'église de Jean de Valenciennes, son père, décoré d'une épitaphe honorable, rapportée par Foppens, dans son *Belgica*, 1, 459. Oultremans eut quatre fils, qui se firent connaître. Outre la *Description de la ville et comté de Valen-*

ciennes, depuis son origine jusqu'à la fin du seizième siècle, Douai, 1639, in-fol. Il y a des exemplaires avec la date de 1687. Cet ouvrage, estimé pour les recherches, a été corrigé et augmenté par Pierre d'Oultremans, dont l'article suit : il y a joint la *Vie* de l'auteur, et son portrait. — OULTEMAN (Pierre D'), le plus jeune des quatre fils de Henri, né en 1591, fut admis, à l'âge de vingt ans, dans la société de Jésus, et s'y distingua par son talent pour la chaire. L'affaiblissement de sa santé l'ayant obligé de renoncer à la carrière ecclésiastique, il se livra, par le conseil de ses supérieurs, à l'étude de l'histoire : il mourut regretté de ses concitoyens, à Valenciennes, le 23 avril 1656. Outre quelques ouvrages ascétiques, et des traductions, dont on trouvera les titres dans la *Biblioth. de Sotwel*, on a de lui : I. *Vie de Pierre l'Hermite*, chef et conducteur des princes chrétiens dans les croisades, Valenciennes, 1632, in-12; nouvelle édition augmentée de la *Généalogie de l'Hermite sieur de Souliers*, Paris, 1645, même format. II. *Constantinopolis Belgica, sive de rebus gestis à Balduino et Henrico, imperatoribus Constantinopolitanis, ortu Valentianensibus Belgis, libri v, quibus accessit de excidio Græcorum liber singularis*, Tournai, 1643, in-4°. Il a pris pour guide Villehardouin, dont il complète et corrige les récits à l'aide des auteurs contemporains. Il a cependant omis des détails intéressants, et il est tombé dans des erreurs assez graves (Voy. la *Préface* de Du Cange, sur l'*Histoire* de Villehardouin). — OULTEMAN (Philippe D'), le second des fils de Henri, entra, à l'âge de 22 ans,

Le principal de cette famille est Oultremans, 1687.

dans la société de Jésus; il s'appliqua à la prédication, et mourut en 1652. Il est auteur de deux ouvrages ascétiques : le premier intitulé, *Le vrai chrétien catholique*, Saint-Omer, 1622, in-8°, a été traduit en anglais; le second, *Le pédagogue chrétien*, Mons, 1641-45, 3 vol. in-8°, a été traduit en latin, et souvent réimprimé : l'auteur promettait un quatrième volume, qui n'a point paru.

W—s.

OUSEL, OISEL, ou LOISEL (PHILIPPE), naquit à Dantzic, en 1611 : on prétend que sa famille était originaire de France. Ousel perdit son père et sa mère, étant encore en bas âge. Son éducation ne souffrit pas néanmoins de cette perte : sa belle mère et des tuteurs remplacèrent, à cet égard, ses propres parents. Il fit ses études à Dantzic, puis à Brème, s'appliquant à la philosophie, à la théologie, et à la langue hébraïque. En 1691, il alla se fortifier dans ces différentes sciences à Groningue, à Franeker et à Leyde. En 1697, il fit le voyage d'Angleterre, examina les plus rares manuscrits de Londres, d'Oxford et de Cambridge, fréquenta les savants les plus distingués de ce royaume; et, après s'être amassé une ample provision de connaissances dans les parties qu'il avait cultivées jusqu'alors, il retourna dans sa patrie, en 1698. Ennuagé de vivre sans emploi, il se rendit à Leyde, en 1706, et y fit aller de pair l'étude de la théologie et celle de la médecine; il reçut dans la suite le doctorat dans ces deux sciences. Nommé pasteur de l'église allemande de Leyde, en 1711, il en remplit les fonctions avec beaucoup de succès, jusqu'en 1717, qu'il fut appelé à Francfort sur l'Oder, pour être professeur de

théologie, et prédicateur : il fut dans cette ville, le 1724. Il était très-versé dans les langues orientales; et, sous ce rapport, il jouissait d'une réputation aussi grande que les Buxtorf et Cocceius. Il paraît, par ce qu'on rapporte de lui, qu'il était doué d'une mémoire prodigieuse qu'il la conserva jusqu'à la fin. Nous avons d'Ousel : I. *De cutis Hebræorum dissertationi guralis*, Franeker, 1709, in-4°, dans les *Commentationes de* de Schilling, Leyde, 1771; thèse annonce des connaissances fondées en théologie et en médecine. II. *Introductio in accentuum Hebræorum metricam*, 1714, in-4°. III. *De accentuum Hebræorum prosaica*, 1715, in-4°. Ousel soutient ces deux ouvrages, que la position est aussi ancienne que les sacrés. Ce paradoxe bizarre partage avec la plupart des autres tant et quelques catholiques ne pechent pas qu'il n'ait réprouvé ces écrits une grande érudition. *De auctore Decalogi dissertationes duæ*, Francfort, 1717, in-4°. V. *De nominibus De* ibid. 1717, in-4°. VI. *De De soli Israël dato dissertation* ibid. 1719, in-4°. VII. *De Decalogi dissertationes duæ* 1723, in-4°. VIII. *De regni cælorum, seu parabolæ th. xx, 1-16, dissertatione* ibid., 1720 et 1723, in-4°. Nicéron, tom. XLII; la Bibliothèque germanique, tom. XII; et son Supplément. L—B.

OUTHIER (REGINALD C. NAULD), astronome, né en 1752 à Lamare-Jousseraud, bailli Polign, embrassa l'état ecclé-

et fut nommé vicaire de la paroisse de Montain, près de Lons-le-Saunier. Il suivit alors son penchant pour l'étude de l'astronomie, part de ses observations à l'annexion des sciences, qui le nomma en 1731, l'un de ses correspondants. Venu à Paris, l'année suivante, il présenta un globe de son invention (1), à l'académie. On a de le retenir, en le chargeant de la levée des plans et des cartes des triangles, pour la grande carte de France; mais le cardinal de Luynes, évêque de Baïeux, se fit son protecteur, et le nomma secrétaire. Il partit, en 1736, pour Mesures, envoyé dans le but de mesurer un degré du cercle terrestre (V. MAUPERTUIS), et rédigea le journal de ce voyage, qu'il fut pas utile pour la science. De retour de cette expédition, après une absence de six années, l'abbé Outhier se hâta de retourner à Baïeux, près du cardinal de Luynes qui lui donna, en 1741, un canonicat de sa cathédrale; il résigna en 1767, et se retira dans une petite maison qu'il avait achetée à Baïeux, du produit de ses économies; il y partagea son temps entre l'étude et la prière, et mourut le 12 avril 1774. L'abbé Outhier fut gratifié par le roi, d'une pension de 1200 francs; il était membre de la société royale de Berlin et des académies de Caen et de Nancy. On a de lui : I. *Journal du voyage fait au Nord, en 1736-1737*. Paris, 1744, in-4°, avec huit cartes ou planches, dessinées par l'auteur. L'exemplaire

qu'en possédait Lalande, est couvert de ses notes (V. le *Catalogue* de sa bibliothèque). Cet ouvrage est écrit avec une simplicité charmante; les détails qu'il renferme sur les mœurs et les usages religieux des Lapons, en rendent la lecture pleine d'attrait. Il a été réimprimé à Amsterdam, 1746, in-12, figures. II. *Les Cartes topographiques de l'évêché de Baïeux*, en deux feuilles; — de l'évêché de Meaux et de l'archevêché de Sens. III. *Observations météorologiques*, faites à Baïeux (dans le Recueil de l'académie des sciences, tom. iv des *Mémoires des savants étrangers*). — *Observations du passage de Vénus*, le 6 juin 1761, et de l'éclipse de la lune du 8 mai 1762 (ibid., tom. vi). W—s.

OUTREPONT (CHARLES-LAMBERT D'), né à Herve, dans le duché de Limbourg, le 16 sept. 1746, exerça, en 1771, la profession d'avocat au conseil souverain de Brabant. En 1780, il publia un ouvrage, alors très-hardi, intitulé : *Essai historique sur l'origine des dîmes*, 1 vol. in-8°. Cet écrit fit beaucoup de bruit, et essuya beaucoup de critiques (Voy. GUESQUIÈRE, XVII 278); il fut traduit en anglais et en allemand. Joseph II rendit, le 28 sept. 1784, un édit par lequel il se réservait le droit de prononcer sur la validité des mariages contestés de ses sujets. Les Belges accueillirent mal cette loi, sur laquelle l'empereur engagea d'Outrepont, qui se trouvait alors à Vienne, à écrire un commentaire. Il en fit paraître la première partie, en 1787. Ce fut dans le cours de cette année, que Joseph essaya de substituer dans la Belgique le régime autrichien aux lois du pays, et alluma ainsi une guerre qui ne fut pas favorable à la

(1) Ce globe, exécuté par J. B. Catin, se trouve conservé à la bibliothèque de l'abbé Outhier, dans les archives de l'académie, sans description. Il appartenait auparavant à M. Janvier, à Nancy. Voy. la *Bibliographie astronomique*, p. 414.

maison d'Autriche. D'Outrepoint, quoiqu'il eût eu à se louer de l'empereur, ne se crut pas moins obligé de défendre la constitution de son pays dans plusieurs brochures qu'il publia successivement. Au milieu de l'effervescence des partis, il fut obligé de se réfugier à Paris, où il resta jusqu'à la fin de 1790, époque de la cessation des troubles de la Belgique. Ami des Français, dont il préférait la domination au joug des Autrichiens, il servit les intérêts de la France, qu'il crut être ceux des Belges, lors de la conquête de son pays, en 1792 et en 1794. Membre des administrations supérieures, il fut chargé de travailler à la division en départements; et son travail devint la base de celui qu'adopta la Convention nationale. Successivement commissaire du gouvernement près les tribunaux de la Dyle, professeur de législation à l'école centrale du même département; il fut chargé, en l'an vi, par le Directoire exécutif, de liquider, près le congrès de Rastadt, la dette publique de la Belgique. Pendant cette mission, il fut élu député au conseil des Cinq-cents. Le premier discours qu'il y prononça, eut pour but de se plaindre de la législation introduite par la loi du 12 brum. an ii, qu'il regardait comme plus favorable à la licence des mœurs qu'au mariage. Ses autres discours furent relatifs à la liberté de la presse, et au projet de rétablissement des clubs, contre lequel il se prononça. Lors du nouveau système de gouvernement, après le 18 brumaire (nov. 1799), d'Outrepoint fut nommé, par le sénat-conservateur, juge au tribunal de cassation. Ce magistrat, l'un des élèves les plus distingués de l'université de Louvain, avait beaucoup de connaissances en litté-

rature, en histoire, en ce, en droit public, et en astronomie. Il mourut à mars 1809, laissant 3 enfants, dont l'un a fait en 1818, un *Almanach d'français* pour 1819; il

OUVILLE (ANTOINETTE), était frère de Boitome V, p. 24), et, coquit à Caen, mais on ne l'année. Il mourut, avant en 1656 ou 1657; car *des Mémoires de Michel*, imprimée en 1657, le *feu sieur d'Ouville* (ép. p. 242). Marolles attribue cinq ou six pièces dix en cinq actes et en l'espace de douze ans, 1650, savoir : *Les Trahiran*, tragi-comédie, — *L'Esprit follet ou la sible*, 1642, in-4°. ; 1665, in-12. Hauteroc sujet de la pièce qu'il a de même titre (V. HALTES 498). — *L'Absent de ch die*, 1643, in-4°. — *Les rités, ou Croire ce qu'on et ne pas croire ce qu'on die*, 1643, in-4°. — *L. vante*, comédie, 1643. *Le Mort vivant*, tra 1646, in-4°. — *Aimer qui*, comédie, 1646. *Jodelet astrologue*, com in-4°. — *La Coiffeuse* comédie, 1646. — *L. sur les apparences*, he en cinq actes, 1650, iteurs de l'*Histoire du T cals* (V. PARFAICT) dont dernière pièce soit de d auteurs de la *Bibliothèque française* (V. LA V lui donnent affirmative

monte de la lui attribuer. Enfin de-Vesle l'a comprise dans le titre de d'Ouille, avec les neuf pièces. Antoine Le Metel avait mis de l'espagnol de Castillo Sotano, la *Fouine de Séville* ou *con des bourses*. Cette traduction ne fut publiée qu'en 1661, p.; on l'a réimprimée sous le titre de, *Histoire et aventures de la Ruffine, courtisane de Séville*, 2 vol., deux volumes in-12. D'Ouille avait donné, en 1656 (1), *Nouvelles amoureuses et tragiques, traduites de l'espagnol de Maria de Zayas*, in-8°. (2) Ce ne sont pas tous ces travaux qui ont sauvé de l'oubli le nom de l'auteur. Il n'est connu aujourd'hui que par ses Contes, qui sont plus cités que lus. Le recueil est intitulé : *L'Élite des contes du sieur d'Ouille*, 1669, 2 volumes in-12. Ces contes sont bons et ne sont pas tous bons. Les uns sont tirés du *Moyen de plaire*, de Béroalde de Verville, romans qui les ont comparés à ceux de La Fontaine, auraient dû au moins, que ceux de La Fontaine sont en prose; ce qui les a bien loin des jeux du fabliaire Monnoye, dans sa *Dissertation* sur le livre intitulé le *Moyen de plaire*, imprimée à la suite du *Conte*, attribue ces contes à l'auteur. Ce n'est pas l'avis de l'Artigny, ni celui de Goussier. *Bibliothèque française*, t. II, p. 94. D'Artigny, dans *ses Mémoires* (tome VI,

■ vers du Catalogue de Mme. de Pom.

raux tous des Vauxelles de Dona Maria
son sœur en titre, et qu'on attribue
à d'Aubert, est de Vaul, comme on
se le deduit de la traduction des *Fi-
ances*, Paris, 1765. W. A.

p. 192), dit avoir vu, de d'Ouville, la *Vengeance d'Aminte affrontée*, nouvelle traduite de l'Espagnol. Il est probable que ce n'est autre chose qu'une édition séparée de l'*Aminte trahie*, ou l'*honneur Vengé*, l'une des nouvelles de Dona Maria de Zayas. A. B—T.

YAYAS. A. B—T.
OUVRARD (RENÉ), musicien, né à Chinon vers 1620, après avoir terminé ses études avec succès, fut admis au séminaire, reçut les ordres sacrés, et fut appelé à Paris, et nommé maître de musique de la Sainte-Chapelle, place qu'il remplit plus de dix ans, à la satisfaction générale. Il fut ensuite pourvu d'un canonicat de Saint-Gatien de Tours, et mourut en cette ville, le 19 juillet 1694. Ouvrard avait des connaissances assez étendues dans l'histoire et les antiquités ecclésiastiques; il composait des vers latins, et cultivait les mathématiques et l'astronomie. C'était d'ailleurs un homme très-pieux, remplissant avec exactitude les devoirs de son état, et zélé pour la conversion des protestants. Il était l'ami du fameux docteur Arnauld et des écrivains de Port-Royal. Outre quelques ouvrages de controverse, maintenant oubliés, on a de lui : I. *Secret pour composer en musique*, par un art nouveau Paris, 1660. Laborde dit qu'il aurait mieux fait de ne pas dévoiler ce secret (*Essai sur la Musique*, III). II. *Biblia sacra in lectiones ad singulas dies per Legem, Prophetas et Evangelium distributa, et 529 carminibus mnemonicis comprehensa*, ibid., 1668; trad. en français, 1689. III. *L'art et la science des nombres* (lat. franç.), avec une préface de l'excellence de l'arithmétique, Paris, 1677. IV. *Défense de l'ancienne tradition des églises de*

Franco, sur la mission des premiers prédicateurs évangéliques dans les Gaules, etc., *ibid.*, 1678, in-8°. Ouvrard y suit le sentiment de Mar- ca touchant saint Denis. V. *Architecture harmonique*, ou Application de la doctrine des proportions de la musique à l'architecture, *ibid.*, 1679, in-4°. VI. *Calendarium novum perpetuum et irrevocabile*, *ibid.*, 1682, in-4°. Arnauld l'engageait à supprimer cet ouvrage comme peu digne de son talent. Ouvrard a laissé en manuscrit des traités de controverse, et quelques écrits dont on trouvera la liste dans la *Bibliotheca ecclesie Turonensis, seu Catalogus librorum mss. qui in ead. biblioth. asservantur* (1), et parmi lesquels on se contentera de citer : les *Définitions, divisions et axiomes de la géométrie*, en vers latins ; l'*Histoire de la Musique depuis son origine* ; et une *Dissertation* sur le traité de Vossius, *De poematum cantu et viribus rhythmici*, qu'il avait communiqué à l'abbé Nicaise pour avoir son avis. On lit quelques détails sur cet écrivain dans le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1759. Richelet l'a cité avec éloge dans son *Dictionnaire*, aux mots *Ton* et *Tradition*. W—s.

OUWATER (ALBERT VAN), peintre, naquit à Harlem, et florissait vers le milieu du quatorzième siècle. La peinture à l'huile venait d'être découverte, et il fut un des premiers artistes de Hollande qui se servirent de ce procédé. Il était le contemporain et le rival de Van Eyck. Il avait peint, pour la principale église de Harlem, un tableau qui ornait la chapelle des Pèlerins,

et qui représentait *Saint Saint Paul*, figures grand nature. Au-dessous, était un paysage dans lequel on voyait des pèlerins, dont les uns se reposaient tandis que les autres prenaient un repas champêtre. Ce tableau, très-remarquable pour le temps, fut exécuté, présentait des proportions très-remarquables, et des draperies très-fines. Le paysage sur-tout pour le meilleur de cette époque, présageait déjà la perfection que les peintres de Hollande allaient porter ce genre. Il y avait une *Résurrection du Lazare* avec beaucoup d'expressions, et des fonds étaient enrichis d'architecture. Hemskercke, peintre de Harlem, ne pouvait se lasser de ce tableau, et de le faire copier par son fils. Lors de la prise de Harlem, les Espagnols s'en emparèrent, ainsi que de plusieurs autres ouvrages du même maître. Ses élèves, on cite Guérard, Jean ou de Harlem, qui allaient encore plus loin que lui, si la mort ne l'eût retenu à l'âge de vingt-huit ans. Il avait peint une *Descente de Croix*, qui est comme le chef-d'œuvre de son école, et dont Albert Dürer disait qu'il était favorisé de la nature pour parvenir à ce point de perfection.

OUZBEK-KHAN monarque du trône de Kaptchiak, l'an 1771. J. -G., après son oncle Tamerlan Khan. Suivant l'historien de la Russie par M. Langlès, descendant des khans de Crimée, Tamerlan avait fait périr son père, ainsi que ses propres frères, à l'exception d'un seul.

(1) Ce Catalogue, devenu rare, mais qui se trouve dans la *Bibliotheca bibliothecarum* du P. Montfaucon, a été rédigé par G. Joann et Victor d'Avigne, Tours, 1706, in-8°.

assurer l'empire. Il épousa la veuve de Thogroul; mais le unit, en lui enlevant le fils auquel il avait commis tant de crimes. Il était au désespoir de plus d'héritiers, lorsqu'il par sa femme que Thogroul, l'expirer, avait envoyé se rendre en Circassie son fils Ouzin de le dérober au sort qui l'attendait. Toghtagou dépêcha plusieurs députés pour ramener le jeune; mais avant le retour de l'oncle mourut, et un puissant moghol s'empara du trône. L'arrivée d'Ouzbek changea des affaires: l'usurpateur fut déposé dans son palais; ses partisans furent dispersés; et le jeune prince, âgé seulement de treize ans, se fit donner la couronne, qu'il mérita autant par ses talents que par sa naissance. Élevé en Circassie, il y avait sans doute reçu les premiers principes de l'islamisme. Quatre docteurs musulmans vinrent de Perse, et achevèrent de consacrer ce jeune monarque; la plus grande partie des Tartares qui lui étaient attachés, suivirent son exemple, en abandonnant le culte du feu, et en adoptant l'unité de Dieu. La horde des almonks persista seule dans l'idolâtrie de ses ancêtres. Le grand-prince de Russie, Michel Yaroslawitz, et le métropolitain Pierre, vinrent à Ouzbek sur son avènement au trône. Il les combla de caresses, et confirma dans leur dignité. Ensuite, pour la première fois depuis la conquête de la Russie, il lui accorda de grands faveurs, et défendit à qui que ce fût de s'immiscer dans ses fonctions, de troubler sa personne, de ne pas respecter ce prélat, ses biens, ses villes, ses terres, ses troupeaux, etc.; « afin,

dit-il, qu'il puisse en paix prier Dieu pour nous, nos femmes, nos enfants et notre famille. » Il exempta aussi le clergé de toute espèce de tribut et d'impôt; « car, dit-il, le clergé prie pour nous : il donne la force à nos armées. » Il y avait alors à Serrai, capitale du Kaptchak, un évêque russe, qui jouissait d'une grande faveur auprès d'Ouzbek Khan. Il est remarquable que les monarques tartares et moghols devenus mahométans se sont toujours montrés plus tolérants envers les chrétiens que les autres potentats musulmans. Michel obtint d'Ouzbek un corps de troupes contre George Danielowitz, prince de Moscou, que les Novgorodiens avaient élu pour grand-duc. Novgorod se soumit; mais George, mandé à la cour et ayant épousé une sœur du khan, qui se fit chrétienne, revint disputer à Michel le titre de grand-duc, avec une armée de Moghols que lui fournit son beau-frère. Il fut vaincu près de Tver; et sa femme étant morte dans cette ville où elle avait été conduite prisonnière, il accusa Michel de l'avoir empoisonnée. Cité à la cour du khan, celui-ci fut jugé, condamné et mis à mort, conformément aux lois criminelles des Tartares, en 1317 (V. MICHEL II, xxviii, 570). Ouzbek aimait la justice; mais, dans cette affaire, il fut trompé par les ennemis de Michel. George, successeur de ce dernier, ayant été à son tour rendu suspect au khan, par Démétrius, fils de Michel, vint à la cour, où il fut assassiné par Démétrius qui avait obtenu le titre de grand-prince. Ouzbek fit périr Démétrius; mais il ne laissa pas de lui donner pour successeur son frère Alexandre. Soit que le monarque moghol eût résolu de soumettre toute la Russie à l'isla-

misme, soit qu'il voulût seulement changer la dynastie régnante, il envoya à Tver, où résidait le grand-prince, un ambassadeur suivi d'une escorte extrêmement nombreuse. Alexandre ayant déconvert ou supposé peut-être un complot formé par les Tartares pour l'égorger et s'emparer de la ville, excita contre eux une sédition, en 1327, et ordonna qu'ils fussent tous massacrés. Ouzbek fit ravager la Russie par ses armées, et donna les principautés de Vladimir, de Moscou, de Novgorod, à Ivan, frère de George, et celle de Tver à Constantin, fils de Michel. Dans la suite il sut attirer Alexandre à Serai, et le fit périr juridiquement, comme son père et son frère. Ouzbek fit deux expéditions contre la Perse, où régnait alors une autre branche de Moghols djenghizkaïdes. Dans la première campagne, l'an 1318, il s'empara de Derbend, et ravagea le Chyrwan; mais il l'abandonna sans combattre, à l'approche du sulthan Abou-Saïd Behader, qui défit son arrière-garde. Il paraît qu'il fut plus heureux, en 1334. La mort d'Abou Saïd, arrivée l'année suivante, et l'anarchie dont cet événement fut suivi, assurèrent le Chyrwan à l'empire du Kaptchiak. Ouzbek, en 1341, reçut les hommages de Siméon et des autres enfans d'Iwan, et les confirma dans l'héritage de leur père. Il mourut vraisemblablement, en 1348, de la fameuse peste qui ravagea ses états et désola ensuite tout le continent; et il eut pour successeur son fils Djani-bek Khan, qui, en 1353, donna le titre de grand-prince à Ivan II, frère de Siméon, entra en Perse l'an 1357, et conquit l'Adzerbaïdjan (V. MELIK EL ASCHRAF). Hadjy-Khalfah place avec moins de vrai-

semblance la mort d'Ouzbek en (1356). Ce prince, pendant l'âge de trente ans, et peut-être quarante-deux ans, déploya grand caractère, et se concilia ment l'affection de ses peuples, lui en donnèrent une preuve taut, en prenant le nom d'Ouz les noms de Tartares et de Mo Mais celui d'Ouzbeks ne fut attesté depuis qu'aux Tartares qui s'établirent dans le Kharizme et de Transoxane.

A-
OUZOUN-HAÇAN BEYG (NASR MODHAFFER EDDYN), es- timé, par les historiens occidentaux par les voyageurs vénitiens. Cassan (nom corrompu d'O Haçan, qui en turc signifie Ha Long), roi de Perse de la dynastie des Turkomans Ak-Koïouni (mouton blanc), de laquelle on le regardait comme le fondateur, était petit-fils de Cara-Osman. Tamerlan avait récompensé ses services par la concession de plusieurs places dans le Diar. Cara Osman ayant été tué par un autre prince turkoman de la dynastie des Cara-Koïounlu (Djoutou noir), sa mort excita une guerre irréconciliable entre les deux Ouzoun-Haçan, successeur de son père Aly-Beyg, après avoir dé- truit et fait périr son frère Djihan, fortifia ses châteaux, et dissuadé ses projets de vengeance contre Djihan-Chah, prince des Cara-Koïounlu, et souverain de toute la Perse occidentale: mais, ayant approuvé la révolte et la mort de Pir-Beyg, fils de ce prince, l'an 870 de l'hégire (1466 de J.-C.), il témoigna avec contentement sa joie d'être délivré d'un ennemi qu'il eût à redouter de sa famille, que Djihan-Chah

un grand âge, marcha contre la tête de cinquante mille hom-
 Ouzoun-Haçan, n'ayant que des
 très-inférieures à opposer à
 val, eut recours à la ruse. Il le
 par des suites simulées, jus-
 que que l'approche de l'hiver
 ligé le premier de licencier la
 grande partie de son armée :
 il le surprit, le tua, l'an 872
 ;), fit périr un de ses fils, et
 ler Abou-Yousouf, le plus jeu-
 marcha, l'année suivante, vers
 Erbidjan, où Haçan Aly, autre
 e Djihan - Chah, avait passé
 longue prison sur le trône, et
 orça d'aller chercher un asile
 e Khorasàn, auprès du sulthan
 Saïd Muza, descendant de Ta-
 n. Abou-Saïd se mit à la tête
 armée, pour rétablir Haçan
 sur le trône. Ouzoun-Haçan en-
 vaimement ambassades sur am-
 des au sulthan, pour lui rap-
 l'ancienne et constante amitié
 existait entre la famille de Ta-
 n et celle de Ak - Koïounlu,
 que la perfidie et les fréquentes
 des de Cara-Yousouf et de ses
 adants ; en vain il se borna à
 nler l'Adzerbaïdjan, comme
 Rokh l'avait autrefois cédé à
 a - Chah, avec promesse d'y
 proclamer le nom du sulthan
 Le Khotbah, et de le recon-
 : pour son suzerain. Abou-
 rejeta toutes ses propositions,
 continua sa marche jusque dans la
 nce de Carabagh, pour y pas-
 siver. Ouzoun - Haçan, forcé
 orgueilleuse opiniâtreté du sul-
 , de recourir aux armes, se sai-
 a passages par où les vivres ar-
 vent au camp de ce prince, et
 e disette dans son armée. Abou-
 , voyant le nombre de ses trou-
 blanner chaque jour d'une ma-

nière effrayante par la famine et la
 désertion, fut réduit à demander la
 paix : mais, à son tour, il éprouva un
 refus (V. ABOU-SAÏD MIRZA). Il ten-
 ta de s'enfuir, fut poursuivi par un
 des fils d'Ouzoun-Haçan, et conduit
 à ce dernier, qui, après l'avoir d'a-
 bord comblé d'honneurs par déri-
 sion, lui fit couper la tête, suivant
 l'arrêt des docteurs de la loi, parce
 qu'Abou-Saïd avait fait périr la bi-
 saïeule de Yadighiar Mohammed,
 prince turkoman, à qui le vainqueur
 donna le Khorasàn. Après avoir ren-
 du la liberté à tous les prisonniers,
 et exigé leur serment de fidélité à ce
 nouveau souverain, Ouzoun - Haçan
 marcha vers Baghdad, et s'en rendit
 maître, à la suite d'une victoire rem-
 portée sur un fils de Djihan - Chah,
 Elvend Mirza, qui périt sur le champ
 de bataille. Dans le même temps,
 Oghourlou Mohammed, fils aîné
 d'Ouzoun-Haçan, battit et tua Haçan
 Aly près de Hamadan. La défaite et
 la mort d'Abou-Yousouf, dernier prin-
 ce Cara - Koïounlu, fit tomber Chy-
 raz et tout le reste de la Perse au
 pouvoir d'Ouzoun-Haçan, l'an 874
 (1469). Comme il avait épousé une
 sœur de David Comnène, dernier
 empereur de Trélisonde, les cheva-
 liers de Rhodes et les Vénitiens se
 rejoindrent de l'accroissement de sa
 puissance ; et, le regardant comme
 un allié qui pouvait leur être utile
 contre l'ambitieux Mahomet II, ils
 lui envoyèrent de fréquentes ambas-
 sades, pour le déterminer à tourner
 ses armes contre le conquérant de
 Constantinople (Voy. MAHOMET II,
 xxvi, 214). Ouzoun-Haçan entra
 dans l'Anatolie, l'an 876 (1472), et
 y obtint d'abord quelques succès ;
 mais, au commencement de l'année
 suivante, ayant osé attendre le su-
 perbe othoman, il fut vaincu, et

1 fils Zeinel-Beyg. Il ne fut suivi par les vainqueurs, et ne porta aucune atteinte à sa puissance. En 881 (1476), il conquit la plus grande partie de la Géorgie, et part du butin aux docteurs, mollahs et aux gens de lettres, accompagnés partout. Il mourut le 1^{er} chawal 882 (7 janv. 1478), âgé de soixante-trois ans, et eut en avoir régné onze, laissant des fils et plusieurs petits-fils, qui disputèrent sa succession pendant plusieurs années (V. KHALIL MIRZA). Ses guerres longues et sanglantes querelles facilitèrent l'élévation de la dynastie des Sofys et la conquête de la Perse, par Ismaël, dont la mère et l'aïeule étaient, l'une fille, l'autre sœur d'Onzoun-Haça (V. ISMAËL CHAH, XXI, 96). On trouve dans les relations de Jos. Barbaro et d'Ambroise Contarini, voyageurs vénitiens, diverses particularités sur Onzoun-Haça, qu'ils dépeignent comme un homme d'une taille grande et svelte, et d'une physionomie agréable. A—T.

OVALLE ou OVAGLIE (ALFONSE), jésuite, né en 1601, à Santiago, capitale du Chili, d'une noble famille originaire d'Espagne, abandonna de brillantes espérances de fortune pour se consacrer à Dieu, et fut admis dans la Société à l'âge de dix-sept ans. Après avoir professé la philosophie avec succès, il fut chargé quelque temps de la direction de la maison du noviciat de Sant-Iago, puis élevé à la dignité de procureur de son ordre dans tout le Chili. Député à Rome en cette qualité, il assista, en 1640, à la huitième assemblée générale de la congrégation, et s'y fit remarquer, non moins par ses talents, que par sa piété et la douceur de ses mœurs. Il retourna peu après au Chili, rame-

nant avec lui de nouveaux colons, qui avaient demeuré dans ces contrées éloignées, et les établit dans les districts du Pérou qui avaient le plus de pasteurs, et se livra avec une ardeur à la prédication. L'activité de sa vie détruisit rapidement sa santé, et sa nature délicatement organisée fut forcée de diminuer, il se fit transporter à Lima, et y mourut, le 11 mars 1651. On a de lui : *Epistola ad propositum generalem, quæ statim in societatis in provincia Chili ostendit*. Madrid, 1642, in-fol. — *Historica relatione del Reyno di Chile, e delle missioni e ministerii della compagnia di Giesu*, Rome, 1646, in-fol. avec carte et fig. L'ouvrage avait paru la même année, en espagnol à Madrid, in-4^o. ; et on le trouve, en anglais, dans la collection de Churchill, tome III, pages 1-146. Cette Histoire du Chili est rare et recherchée, quoique l'auteur ne soit pas exempt du reproche de crédulité. W—s.

OVANDO, (NICOLAS) commandeur de l'ordre d'Alcantara, fut nommé, en 1501, gouverneur de l'île Espagnola, en remplacement de Bovadilla; dont la conduite imprudente menaçait cette colonie d'une ruine prochaine (Voy. BOVADILLA, tome V, 413). Ovando ne put partir que le 13 février 1502, et arriva le 15 avril au port de Santo-Domingo. Il se fit aussitôt reconnaître; et, après avoir commencé une information contre Bovadilla et ses principaux partisans, il les fit tous embarquer pour l'Espagne. Les nouveaux réglemens qu'il publia d'abord, par ordre du roi, en faveur des Indiens, adoucirent le sort de ces infortunés. Le bon ordre et la tranquillité régnerent dans l'île. Mais

partageait la haine de son
 pour contre Colomb : il re-
 le recevoir , lorsqu'au com-
 ment de son quatrième voya-
 ge navigateur voulut abor-
 der l'Espagnola pour réparer son
 ; et quand , après avoir ter-
 miné l'expédition , il atterrit dans
 grande détresse à la Jamaï-
 que , loin de lui envoyer
 secours , dépêcha auprès de lui
 un maître chargé d'épier ses ac-
 tions et le laissa languir , près d'un
 mois à toutes sortes de cala-
 mités pendant Colomb étant venu
 à Saint-Domingue , il le reçut avec de
 marques de respect , et le lo-
 gea dans sa maison . A ces vaines
 démonstrations de considération il en joignit
 des éclatantes de son aversion ;
 il fit en liberté les chefs des
 Indiens que Colomb avait amenés en-
 Espagne , et menaça tous ceux qui
 ne lui rendaient pas leur devoir , de rechercher
 leur salut . D'ailleurs il semblait ,
 par sa réflexion de l'historien de
 Saint-Domingue , que la qualité de
 gouverneur-général fût contagieuse ,
 et transformât les hommes
 en tyrans le plus doux et le plus
 en tyrans suscités pour
 l'oppression des Indiens . Ovando ,
 imitant d'ailleurs sa sagesse et
 eut recours à des moyens
 pour contenir ces malheu-
 reux dans la soumission . Des Castil-
 lons de troubles et de dé-
 lui mandèrent qu'Anacoa-
 na , princesse qui régnait sur le
 pays de Xaragua , où est au-
 jourd'hui Léogane , méditait quel-
 ques mauvais desseins , qu'il impor-
 tait de prévenir . Anacoana , rem-
 plie de bons sentiments pour les
 Indiens , les avait toujours bien
 traités ; mais elle n'avait été payée
 que de paroles . Quoiqu'Ovando

connût bien ceux qui lui donnaient
 cet avis , il se rendit , à la tête de trois
 cents hommes de pied et de soixante-
 chevaux , auprès d'Anacoana , après
 avoir publié qu'il voulait recevoir
 lui-même le tribut de cette princesse ,
 qui s'était déclarée dans tous les
 temps en faveur des Espagnols . A
 cette nouvelle , Anacoana montra de
 grands témoignages de joie , et , à la
 tête de tous ses vassaux , elle vint à
 la rencontre d'Ovando . Elle ordon-
 na des fêtes , qui durèrent plusieurs
 jours . Ovando annonça qu'il voulait
 lui en donner une le dimanche sui-
 vant , et l'engagea d'y inviter toute
 sa cour . A un signal convenu , les Es-
 pagnols firent main-basse sur les In-
 diens . Les caciques furent liés aux po-
 teaux qui soutenaient la salle , à la
 quelle on mit le feu . Anacoana , con-
 duite à Santo-Domingo , y fut jugée ,
 et condamnée à être pendue . Des his-
 toriens espagnols prétendent que tous
 ces malheureux avouèrent qu'ils
 avaient conspiré contre les Espa-
 gnols ; mais Herrera ne cesse de répé-
 ter que les indices et les preuves du
 complot ne venaient que d'un ramas
 de misérables qui s'étaient autrefois
 révoltés contre Colomb , et qui , réfu-
 giés dans les états d'Anacoana , re-
 connurent ainsi la généreuse hospita-
 lité qu'ils en avaient reçue . Il traite l'ac-
 tion d'Ovando de barbare , plus barba-
 re , s'écrie-t-il , que les barbares mêmes ;
 et Las Casas l'a dévouée à l'exécration
 de la postérité . Après le massacre de
 Xaragua , où périt un nombre infi-
 ni d'Indiens de tout âge et de tout
 sexe , Ovando fit marcher des trou-
 pes contre ceux qui s'étaient réfugiés
 dans les îles voisines ou dans les
 montagnes ; les chefs furent tués , ou
 pris et condamnés à mort . Dans
 l'espace de six mois , il n'y eut pas
 un insulaire qui ne fût soumis au

joug de l'Espagne. En 1507, il ne restait plus dans l'île Espagnola que soixante mille Indiens; ce nombre ne suffisant pas pour les services que les Espagnols exigeaient d'eux, Ovando fit enlever, avec l'aveu de sa cour, les habitants des Lucayes : une grande partie mourut de chagrin; et, en peu d'années, cet Archipel fut entièrement désert. D'un autre côté, Ovando gouvernait les Espagnols avec une sagesse et une justice peut-être égales à la cruauté dont il usait envers les Indiens. Il faisait exécuter les lois avec impartialité; ce qui accoutuma la colonie à les respecter. Il fonda plusieurs villes nouvelles, et s'efforça de porter l'attention des Espagnols vers une branche d'industrie plus utile que celle de chercher de l'or dans les mines. Des cannes à sucre avaient été apportées des Canaries, dans la seule vue de faire une expérience : bientôt elles furent cultivées; on vit se former de vastes plantations; et le sucre devint la source la plus abondante des richesses d'Espagnola. Un établissement fut essayé à Porto-Rico; des voyages furent entrepris par divers aventuriers, entre autres, par Sébastien d'Ocampo, qui, le premier reconnut que Cuba était une île. En 1508, Ovando perdit son gouvernement, qui fut donné à Diego Colomb, fils de l'amiral. On a prétendu qu'Isabelle avait sollicité Ferdinand de le rappeler, ne voulant pas mourir sans assurer la punition du massacre de Xaragua. D'ailleurs, Ovando s'était brouillé avec Fonseca, ministre des Indes. Toutefois il fut très-bien accueilli par Ferdinand, et finit ses jours dans une retraite honorable. Il avait composé un journal de ses campagnes, qui n'a pas été publié.

E.—s.

OVERBEECK (BONAVANT), peintre d'Amsterdam, quit en 1660. Après qu'il ses études d'une manière très-guée, le goût de la peinture s'entièrement de lui. On croit Lairesse pour maître. S'étant à Rome, il se livra au travail ardeur. Il étudia l'antique, les plus belles statues, les pour la plupart, se procura sans des morceaux qu'il n'copier lui-même, et rapporta cette collection dans sa patrie dans la troupe académique, le surnom de *Romulus*, qui serva. A son retour en Hollande se lia plus intimement avec Lairesse, qui lui offrit sa table, et que rapprochaient les mêmes inclinations. Cet portait avec la même fougue et au plaisir. Dans un de réflexion, Overbeek combien la société de Lairesse à ses travaux; il le qu partit précipitamment pour accompagné d'un habile peintre, nommé Trost, voulait s'aider pour copier les ruines des plus beaux monuments de l'antiquité. Mais Trost se noya, en se dans le Tibre. Overbeek se abandonné à lui seul, l'art plaisir reprit le dessus. Enfin un séjour de quatre ans à Rome fut pas toutefois entièrement pour l'art, il revit la Hollande avec de nouvelles richesses jours inconstant et vagabond tourna pour la troisième fois, dans l'intention de compléter sa collection d'antiquités; mais la Hollande ne tarda pas à l'attirer de nouveau. La Haye lui parut un trop séduisant : il se retira

et y eut une chambre, où il pouvait entrer que par une porte qu'il élevait après lui pour ne pas être distrait dans son travail. C'est là qu'il composa le livre qui établit sa réputation, et qui fut publié en 1709, après sa mort par son neveu et son héritier, sous le titre suivant : *Reliquiæ antiquariæ Romæ, quarum singulas recensuit, ad vivum delineavit, dimensus est, descripsit, incidit Bonaventura de Overbury Restes de l'ancienne Rome*.), Amsterdam, 1709, grand in-3, 3 parties. Chaque partie de 50 planches, et autant de texte explicatif. Il avait été écrit en flamand ; il fut traduit en latin et en français. La française, formée également de 3 parties in-fol., a été réimprimée en 1763. Lorsqu'Overbeek terminait son ouvrage, et qu'il eut retouché lui-même toutes les planches, il alla le faire imprimer à Amsterdam : mais ses excès de genre avaient usé ses forces ; à peine arrivé, il tomba. Les médecins fondaient en larmes quelques espérances sur son âge, qu'il leur dit : *Messieurs, ne comptez pas sur mes quarante-six ans, faut compter double, car je vis jour et nuit*. C'est avec une tranquillité d'esprit qu'il rendit son dernier soupir, en 1706. Si le livre de l'ouvrage auquel il doit sa renommée renferme des inexactitudes, les savants ont signalées, les admirateurs, dans les gravures, la fermeté de la main, la clarté savante de la lumière, l'union avec lequel elles sont liées.

P—s.

OVERBURY (SIR THOMAS), anglais, moins connu par ses

écrits que par sa fin tragique, naquit, en 1581, d'une famille ancienne, à Compton-Scorfen, dans le comté de Warwick. Après de bonnes études à Oxford, il fit un voyage et quelque séjour en France, et revint dans sa patrie, non moins distingué par la politesse des manières que par les qualités de l'esprit. Il s'attacha bientôt à Robert Carr. Cet indigne favori de Jacques I^{er}, crut trouver en lui l'homme dont le secours pouvait voiler son ignorance, et guider son inexpérience dans les affaires : en effet, tant que Robert Carr se laissa gouverner par les conseils d'Overbury, il jouit, (ce qui est rare, dit Hume), de la plus haute faveur du prince, sans encourir la haine du peuple. Il s'abandonna d'abord entièrement à la direction de celui à qui il avait donné sa confiance. En 1608, il lui procura l'honneur de la chevalerie, fit nommer son père l'un des juges du pays de Galles ; et leur intimité, se soutint jusqu'au moment où le favori forma le projet d'épouser lady Essex. Jacques, peu de temps après son avènement au trône, se rappelant le zèle avec lequel les familles Howard et Devereux s'étaient sacrifiées pour sa cause, répandit ses bienfaits sur les restes de ces deux malheureuses maisons, et voulut se donner la satisfaction de les unir par un mariage entre le jeune Essex, âgé de quatorze ans, et lady Françoise Howard, qui en avait treize. L'union fut célébrée ; et en attendant que les époux eussent atteint l'âge convenable, le comte se mit à voyager. Lorsqu'il revint au bout de quatre ans, il trouva Françoise dans tout l'éclat de sa beauté ; mais il n'en reçut que des marques d'aversion et de dégoût. Pendant son ab-

sence, elle s'était laissé séduire par les avances du favori de Jacques, devenu vicomte de Rochester, et surtout par le charme de ses lettres spirituelles et tendres, qu'Overbury avait dictées. Essex, ne pouvant vaincre la répugnance de sa femme, renonça pour toujours à elle. Les amants songèrent alors à consacrer leur commerce criminel par un nœud indissoluble. Carr, qui ne cessait rien à Overbury, lui ayant demandé son avis à ce sujet, éprouva de sa part une grande opposition, motivée sur la difficulté d'obtenir un divorce, et sur la honte inséparable d'un pareil mariage. Lady Essex, instruite de l'obstacle qui contrariait ses desirs, résolut de s'en venger; et le complice de ses désordres se fit l'agent de sa vengeance. Rochester usa d'artifice pour noircir son ancien ami auprès du roi; et il n'y réussit que trop bien. Overbury arrêté, le 21 avril 1613, fut renfermé à la Tour de Londres, dont le gouverneur était vendu aux intérêts du vicomte. Dans cet intervalle, Rochester obtint, par des moyens que la décence ne nous permet pas de rapporter, le divorce qui devait nécessairement précéder son mariage; et le roi, qui compromit beaucoup sa dignité en cette occasion, lui conféra le titre de comte de Sommerset, afin que lady Essex ne dérogeât point à son rang par sa nouvelle union. Pendant ce temps, le malheureux Overbury, qui languissait depuis près de six mois en prison, n'avait pas la permission d'y voir ses plus proches parents. Apprenant que son père avait inutilement sollicité sa délivrance auprès du comte de Sommerset, ce fut seulement alors qu'il commença à reconnaître l'auteur de son infortune. Il lui écrivit

une lettre menaçante; ce fut l'arrêt de sa mort. L'Overbury trembla pour et la peur le rendant pressa l'infame gouverneur de le défaire d'un il avait tout à craindre nait à s'échapper. Plutives furent faites inutilement pour empoisonner Overbury lui donna un lavement un effet terrible, terminant le 15 septembre 1613. Son enterrement précipité et les bruits circulèrent sur cause de cette mort; mais étouffés par le crédit du vicomte. Cependant l'affreux meurtre voila entièrement devant les agents subalternes le dernier supplice. Les juges, quoique jugés et convaincus, ne furent punis, comme on s'aperçut que trop souvent que Jacques craignit qu'il ne fût mis en jugement, ne se des révélations très-dangereuses sur son caractère privé. Le comte d'Essex mourut, depuis au sein, généralement le duc de Somerset et être un objet d'horreur dans l'histoire le pathétique sa chute. Le poète Savonarole sur ce sujet lugubre n'a eu peu de succès. On qu'il mourut, n'avait On lui reprochait de l'orgueil: cependant les historiens parlent de lui comme d'un homme dont la prodigieuse talents. Les ouvrages publiés, prouvent une grande sagesse du monde, et le saisis le ridicule; mais sans doute une grande vogue qu'ils eurent d

l'inspiraient ses malheurs

Ce sont : I. *La Femme*, II. *Caractères ou descriptions de diverses personnes*. La quinzième édition de ses Œuvres est de 1632, in-12. Il y en eut une nouvelle en 1753. — Son nom est aussi Thomas OVENANT, auteur de quelques écrits, dont : *Interrogatoire, jugement, condamnation et exécution de Perry et de ses deux complices, le meurtre supposé de G. m*; *Lettre à Th. Shirley*, Lond., 1676, in-4°. Le fait qu'il raconte est très-remarquable : on n'avait pas été assassiné ; on a été enlevé par une bande de voleurs, et emmené en Turquie, où on a été entre les mains d'un médecin qui se rendit assez habile dans son art. Il parvint enfin à s'échapper, après une longue absence, repassant en Angleterre au grand étonnement de tout le monde ; car les malheureux qui avaient subi le dernier supplice comme étant ses assassins, s'étaient avoués le meurtre. L.

IDE (*PUBLIUS OVIDIUS*), un des premiers auteurs de Rome, et le plus malheureux des poètes, dont le temps ait respecté les œuvres. L'histoire littéraire du siècle auguste nous est peu connue, et la biographie des anciens nous en rapporte plus que la vie civile et politique. Suétone avait compilé un Catalogue des hommes illustres de Rome ; mais ce livre n'est parvenu jusqu'à nous. L'historien des Césars ne parle, dans la vie de Néron, ni d'Horace, ni de Virgile ; d'Ovide : il oublie Tibulle et Propertius, Salluste et Tite-Live ; et, passé sous silence comme un des Muses, n'est peint que comme un courtisan. Tite-Li-

ve, Tacite, Florus, Velleius-Paterculus, et les autres historiens latins ; se bornent à raconter les faits et les événements qui se rattachent à l'histoire civile et politique : ils négligent tout ce qui concerne les sciences, les lettres et les arts. Sans ses malheurs, Ovide nous serait moins connu. Nous ignorerions quels furent ses amis, les charges qu'il remplit, les honneurs qu'il obtint, et ces détails de la vie privée qui attachent un intérêt si vif à la biographie des grands hommes. Relégué sur les bords du Pont-Euxin, sous un ciel étranger, séparé de Rome, de sa femme, de ses enfants, de ses amis ; tombé du palais des Césars dans les déserts de la Scythie ; seul au milieu des barbares, et loin du commerce des hommes, ce poète ne trouva de soulagement à ses peines que dans cet art des vers, auquel il devait déjà sa gloire et ses infortunes. Il écrivit ces touchantes Élégies connues sous le nom de *Tristes* et d'*Épîtres Pontiques* ; il les adressait à César-Auguste, à Germanicus, à sa femme, à ses amis : elles n'apprirent rien à Rome ; elles ont instruit la postérité. Ovide naquit à Sulmone, le 13 des calendes d'avril, ou le 20 mars, l'an 711 de la fondation de Rome, 43 ans avant J.-C. On croit que le surnom de *Naso* fut donné à la famille d'Ovide, parce que celui de ses aïeux qui le reçut le premier, avait un grand nez. Ovide descendait d'une longue suite de chevaliers romains. Dès son enfance, il montra un génie aisé et fécond, un penchant décidé pour la poésie ; Lucius son frère annonçait d'heureuses dispositions pour l'art oratoire, qui, dans Rome, était encore le premier des arts. Les deux frères furent envoyés dans cette ville, reine du monde, qui te-

nait aussi, après la Grèce, l'empire de l'éloquence et des vers. Messala, orateur célèbre (*Voyez* MESSALA, XXVIII, 428), dirigea les premières études d'Ovide. Suivant le vœu de ses parents, il le formait pour le barreau ; mais Ovide se sentait invinciblement entraîné vers le commerce des Muses. Son père, qui l'avait souvent surpris composant en secret des vers, lui disait : » Pourquoi te livrer à une étude stérile ? Homère lui-même est mort » dans l'indigence (*Trist.* IV, 10). » On dit qu'il ne se borna pas toujours à d'inutiles remontrances. Mais tel était l'ascendant du génie sur un faible enfant, que tandis qu'on le châttait, il demandait grâce en vers, en promettant de ne plus faire de vers. Cependant, par condescendance pour son père, il voulut écrire en prose : « Mais alors, dit-il, les mots venant d'eux-mêmes se placer sous la mesure, et tout ce que je voulais dire en prose était vers. » Son frère et lui étudièrent sous les plus habiles rhéteurs : Plotius Grippus, qui, suivant Quintilien, tenait le premier rang parmi les maîtres d'éloquence ; Marcellus Fuscus, ami d'Horace, et Portius Latro, dont les leçons charmèrent Ovide, qui, depuis, se plut à mettre en vers la plupart de ses sentences. On croit qu'il composa, vers cette époque, des *Déclamations*, qui ne sont point venues jusqu'à nous, mais dont parlent plusieurs auteurs latins, et qui lui acquirent la réputation d'un habile orateur. Ces *Déclamations* étaient des plaidoyers qui devaient renfermer les divisions, les parties et les figures que l'on trouve dans un discours suivi. On les donnait à composer aux jeunes élèves, pour les préparer, soit aux délibérations publi-

ques, soit aux actions de barreau. Les Grecs avaient commencé à s'exercer dans cette composition, sous Démétrius ; et l'usage s'en était répandu à Rome, dans les derniers siècles de la République. Lucius Crassus. A l'âge de dix ans, Ovide et son frère quittaient la robe d'enfance, appelée *stola*, parce qu'elle était bordée d'une bande de pourpre ; les enfants, les chevaliers et les sénateurs avaient droit de la porter. Tous se revêtaient de la robe virile, appelée *toga* : elle était plus large et plus longue que la prétexte, pour des raisons que la prétexte, pour des raisons que la prenant on devenait plus maître de ses actions. A cette époque, les deux frères reçurent la bulle d'or qu'il attachée à leur cou ; ils habitaient dans leur maison, et, suivant l'usage antique, elle fut consacrée aux deux Lares. On les revêtit de la robe des sénateurs, appelée *paludamentum*. Leurs parents et leurs amis les accompagnèrent dans le Forum. Cette cérémonie indiquait qu'ils faisaient entrée dans le monde : c'est pourquoi les Romains appelaient *forum in forum intrare*. Octave reçut le titre d'*Auguste* se trouva dans les rangs des chevaliers qui le saluèrent de ce qu'il était aussi lorsque, l'an 7 avant J.-C., Auguste fut appelé *pater patriæ*. Le poète sortait de l'enfance, quand il épousa sa première femme, née dans la ville de Falisques. Sa seconde femme, sans doute ni de son goût ni de son choix, puis qu'il ne tarda pas à répudier, comme il avait fait sa première, quoique, dit-on, sans reproche. Ovide prit le nom de son troisième mariage, qui était

des Fabiens. Il lui fut tentative : elle devint sa consou son appui durant sa dis dans les Tristes, il loue son courage et sa vertu : on croirait, d'après Sénèque, malgré son éloignement, l'étude des lois et pour les la barreau, Ovide plaide, cause. Cette opinion, suivie a été combattue par d'autres. La Grèce, devenue une e l'empire Romain, renouveaux tributaires de son conservait encore le sceptres et des arts. Cicéron,

Virgile avaient fait le Athènes pour s'y perfectionner les belles-lettres et la science. Le cours de ces études ordinairement sept ans, envoyé par ses parents à l'école de l'Attique. Il y passa ses veilles à l'étude de la Homère. Il parcourut plusieurs villes de la Grèce et Minor, avec le poète son parent, son Mentor et une mort prématurée ayant eu lieu, Ovide pleura longtemps tendrement aimé : « dit-il, je perdis la moi-même, et cæpi parte cæli n'avait que dix-neuf ans, nul héritier des biens de son père dans les charges qui conviennent à son âge; il exerça d'abord le métier de juriste, l'an 731 de Rome. Les centumvirs avaient la police des affaires et faisaient exécuter les condamnations par le préteur : élu parmi les vigintivirs; le vigintivirat était le premier degré pour parvenir à la questure, puis aux autres magistratures. Enfin, ensuite admis dans le tri-

bunal des centumvirs, qui représentait le conseil de tout le peuple romain : les jugements des centumvirs étaient sans appel. La dernière charge qu'Ovide ait exercée, est celle du décemvirat : ce tribunal était composé de cinq sénateurs et de cinq chevaliers; il formait le conseil du préteur, et rendait la justice en son absence. Ainsi un poète galant, qui chantait Corinne et l'Art d'aimer, fut successivement revêtu de plusieurs magistratures, et les remplit avec honneur. C'est le témoignage qu'il se rend dans son éloquente apologie. Il ne lui restait qu'un pas à faire pour entrer dans le sénat. « Mais, dit-il » lui-même, la dignité de sénateur » me parut au-dessus de mes forces : » mon corps et mon esprit n'étaient » point capables d'un grand travail. » J'étais d'ailleurs libre des soucis » de l'ambition; et j'écoutai les Musiciens qui me conseillaient les doux » loisirs et le repos, que j'ai toujours » beaucoup aimés (*Trist.*, IV, 10). » Il se dépouilla donc de la robe des sénateurs, et se contenta de celle qu'on appelait angusticlave; ce qu'il exprime par ces mots : *clavi mensura coacta est* (*Trist.*, IV, 10). Ce fut vers cette époque (l'an 735 de Rome, 19 avant J.-C.) que mourut Virgile. Ovide n'avait fait que l'entrevoir : *Virgilium vidi tantum*; il n'avait pas encore cinq lustres accomplis. Propertius et Tibulle ne survécurent pas long-temps à l'auteur de l'Énéide. Propertius lisait souvent ses Élégies à Ovide, qui avait recherché son amitié. La même année, le même jour, avait vu naître Ovide et Tibulle; bientôt amis, depuis inséparables, cultivant l'art des vers avec un égal succès, ils devinrent les premiers poètes élégiaques chez les Romains. Plus de vingt ans après la

nait aussi, après la Grèce, l'empire de l'éloquence et des vers. Messala, orateur célèbre (Voyez MESSALA , XXVIII, 428), dirigea les premières études d'Ovide. Suivant le vœu de ses parents, il le formait pour le barreau ; mais Ovide se sentait invinciblement entraîné vers le commerce des Muses. Son père, qui l'avait souvent surpris composant en secret des vers, lui disait : » Pourquoi te livrer à une étude stérile ? Homère lui-même est mort » dans l'indigence (*Trist.* IV, 10). » On dit qu'il ne se borna pas toujours à d'inutiles remontrances. Mais tel était l'ascendant du génie sur un faible enfant, que tandis qu'on le châtiait, il demandait grâce en vers, en promettant de ne plus faire de vers. Cependant, par condescendance pour son père, il voulut écrire en prose : « Mais alors, dit-il, les mots venant d'eux-mêmes se placer sous la mesure, et tout ce que je voulais dire en prose était vers. » Son frère et lui étudièrent sous les plus habiles rhéteurs : Plotius Grippus, qui, suivant Quintilien, tenait le premier rang parmi les maîtres d'éloquence ; Marcellus Fuscus, ami d'Horace, et Portius Latro, dont les leçons charmèrent Ovide, qui, depuis, se plut à mettre en vers la plupart de ses sentences. On croit qu'il composa, vers cette époque, des *Déclamations*, qui ne sont point venues jusqu'à nous, mais dont parlent plusieurs auteurs latins, et qui lui acquirent la réputation d'un habile orateur. Ces *Déclamations* étaient des plaidoyers qui devaient renfermer les divisions, les parties et les figures que l'on trouve dans un discours suivi. On les donnait à composer aux jeunes élèves, pour les préparer, soit aux délibérations publi-

ques, soit aux actions de barreau. Les Grecs avaient commencé à s'exercer dans la composition, sous Démocritus ; et l'usage s'en était établi à Rome, dans les dernières années de Lucius Crassus. A l'âge de l'enfance, appelé par sa mère, parce qu'elle était bordée de bande de pourpre ; les enfants et des chevaliers étaient obligés de la porter. Tous revêtus de la robe virile (*stola*) : elle était plus large que la prétexte, pour la prendre on devenait plus maître de ses actions. A la même époque, les deux frères reçurent la bulle d'or qui était attachée à leur cou ; ils entrèrent dans leur maison, et l'usage antique, elle fut consacrée aux dieux Lares. On les revêtit de leurs robes de sénateurs, appelées *paludamentum* ; leurs parents et leurs amis s'assemblèrent dans le Forum. Ce lieu indiquait qu'ils faisaient leur entrée dans le monde : les Romains appelaient *fori in forum intrare*. Octave reçut le titre d'Auguste. Il se trouva dans les rangs des chevaliers qui le saluèrent de acclamations ; c'était aussi lorsque, l'année suivante, Auguste fut appelé *de la patrie*. Le poète se souvenait de l'enfance, quand il épousa sa première femme, née dans la ville de Falisques. Sa seconde femme, sans doute ni de son goût ni de son choix, puis qu'il ne tarda pas à répudier, comme il avait fait sa première, quoique, dit-on, sans reproche. Ovide prit pour sa troisième femme, qui était

des Fabiens. Il lui fut tenu-
 attaché : elle devint sa cou-
 son appui durant sa dis-
 dans les Tristes, il loue
 son courage et sa ver-
 rait croire, d'après Sé-
 ne, malgré son éloigne-
 l'étude des lois et pour les
 le barreau, Ovide plaida,
 même, plusieurs causes
 la. Cette opinion, suivie
 , a été combattue par d'au-
 la. La Grèce, devenue une
 le empire Romain, ren-
 inqueurs tribulaires de son
 conservait encore le scep-
 tres et des arts. Cicéron,

Virgile avaient fait le
 Athènes pour s'y perfec-
 les belles-lettres et la
 ie. Le cours de ces étu-
 ordinairement sept ans.

envoyé par ses parents
 pitalé de l'Attique. Il y
 es veilles à l'étude de la
 lomère. Il parcourut en-
 eurs villes de la Grèce et
 Mineure, avec le poète
 parent, son Mentor et
 la mort prématurée ayant
 cius, Ovide pleura long-
 frère tendrement aimé :
 et, disait-il, je perdis la
 moi-même, et *cæpi parte ca-*
 l n'avait que dix-neuf ans,
 al héritier des biens de son
 radans les charges qui con-
 son âge; il exerça d'abord
 unvir, l'an 731 de Rome.
 virs avaient la police des
 t faisaient exécuter les cou-
 damnés par le préteur :
 élus parmi les vigintivirs;
 tivirat était le premier de-
 parvenir à la questure, au-
 t aux autres magistratures.
 ensuite admis dans le tri-

bunal des centumvirs, qui représen-
 tait le conseil de tout le peuple ro-
 main : les jugements des centumvirs
 étaient sans appel. La dernière char-
 ge qu'Ovide ait exercée, est celle du
 décemvirat : ce tribunal était compo-
 sé de cinq sénateurs et de cinq che-
 liers; il formait le conseil du préteur,
 et rendait la justice en son absence.
 Ainsi un poète galant, qui chantait
 Corinne et l'Art d'aimer, fut succes-
 sivement revêtu de plusieurs magis-
 tratures, et les remplit avec honneur.
 C'est le témoignage qu'il se rend
 dans son éloquente apologie. Il
 ne lui restait qu'un pas à faire pour
 entrer dans le sénat. « Mais, dit-il
 » lui-même, la dignité de sénateur
 » me parut au-dessus de mes forces :
 » mon corps et mon esprit n'étaient
 » point capables d'un grand travail.
 » J'étais d'ailleurs libre des soucis
 » de l'ambition; et j'écoutai les Mu-
 » ses qui me conseillaient les doux
 » loisirs et le repos, que j'ai toujours
 » beaucoup aimés (*Trist.*, IV, 10). »
 Il se dépouilla donc de la robe des
 sénateurs, et se contenta de celle
 qu'on appelait angusticlave; ce qu'il
 exprime par ces mots : *clavi men-*
sura coacta est (*Trist.*, IV, 10). Ce
 fut vers cette époque (l'an 735 de
 Rome, 19 avant J.-C.) que mourut
 Virgile. Ovide n'avait fait que l'en-
 trevoir : *Virgilium vidi tantum*; il
 n'avait pas encore cinq lustres ac-
 complis. Propertius et Tibulle ne sur-
 vécurent pas long-temps à l'auteur
 de l'Énéide. Propertius lisait souvent
 ses Élégies à Ovide, qui avait recher-
 ché son amitié. La même année, le
 même jour, avait vu naître Ovide et
 Tibulle; bientôt amis, depuis insé-
 parables, cultivant l'art des vers avec
 un égal succès, ils devinrent les pre-
 miers poètes élégiaques chez les Ro-
 mains. Plus de vingt ans après la

mort de Tibulle, Ovide s'écriait : « Les destins avarés l'enlevèrent trop » tôt à ma tendre amitié. » Dans les premiers temps de sa douleur, il avait composé une touchante élégie, où l'esprit et le talent du poète brillent encore moins que son cœur et sa sensibilité (*Amor.*, III, 9). Ovide s'était déjà fait dans Rome une grande réputation : « A peine, dit-il, m'avait-on coupé deux ou trois » fois la barbe, lorsque je commen- » çai à réciter mes vers au peuple » romain. » Les poètes grecs lisaient leurs ouvrages aux jeux olympiques. Les Romains, rassemblés au théâtre, applaudissaient avec transport leurs poètes, qui ne craignaient pas de leur dire avec une noble audace : *Plaudite manibus*. Ovide s'était fait aimer par la douceur de son commerce et par l'agrément de son esprit. On se fit bientôt gloire de le connaître, et d'avoir part à son amitié. Tout ce que Rome avait de plus distingué dans l'un et l'autre sexe s'empressait à le voir. « Je cultivai, dit-il, je » chéris tendrement les poètes de » mon temps ; je les regardais tous » comme des dieux, *quotque ader. nt » vates rebar adesse deos*. » Ses talents le firent bientôt connaître et aimer d'Auguste, qui se piquait lui-même de cultiver les lettres. A une revue des chevaliers romains, qui avait lieu tous les ans, le 15 juillet, le maître du monde distingua Ovide, et lui fit présent d'un beau coursier. Le poète n'oublia pas, dans son exil, ce témoignage public de l'estime d'Auguste, qui, étant censeur, avait le droit de lui adresser des reproches publics (1) ; ce qu'il ne fit jamais, même après la publication de l'Art

d'aimer : *At (memini) meam moresque probaba* auteurs ont cru qu'Ovide, jeune, avait porté les armes, sous M. Varron. Ce jeune guerrier et conquérant, le myrte des Muses s'unissant à Mars. Cicéron, Valerius, Horace, Tibulle, Paterculus, avaient combattu dans les camps ; mais Ovide ne fut jamais d'un endroit de ses ouvrages. Il marcha sous les aigles romaines sur la fin de sa carrière. Contre les Sarmates, il se plaignait de n'avoir pas su s'armer tous les jours contre les barbares, et d'avoir été lors inhabile aux combats. Rome un grand nombre de poètes, le plus savant des poètes, Cornélius Gallus, favori d'Æmilius Macer, qui cultivait les fleurs et les plantes : Lucilius Sévère, qu'il appelait le grand des poètes héroïques ; Albinovanus, auquel il donnait le surnom de divin ; Ponticus, poète héroïque ; Silius, bibliothécaire du palais impérial ; Celse, l'Hippocrate de Rome ; Tuticanus, qu'Ovide aimait comme son frère ; Carilius, le plus jeune des Césars, et d'autres amis pour Ovide. Il était poète, vivre éternellement tant de noms jadis célèbres maintenant sont pour la plupart ou presque inconnus. Cet éclat toujours nouveau le distinguait et l'amour de Mécène, qui, déjà vieux lorsqu'Ovide vint sur le Parnasse, approuvait son essor, et se complut sa douce harmonie des vers de sa jeune émule. Il existait entre eux et Ovide des rapports d'affection qui avaient pu faire disparaître

(1) La peine que le censeur infligeait aux chevaliers qui s'étaient rendus coupables de quelque faute, était de leur ôter le cheval qu'ils avaient reçu.

(1). L'un et l'autre aimaient et le plaisir, qu'ils chantaient leurs vers immortels. Ovide a les talents de son vieil ami; ses vers élégants, nombreux et variés. C'est ainsi que souvent on voit les écrits de Catulle, de Propertius, de Tibulle, et qu'il semble, à travers le suffrage des siècles, plaider la tête de Virgile la couronne de lauriers et le laurier d'Apollon. Ovide prénait le sentiment qui l'unissait à ses poètes de son temps, Ovide et ses contemporains étaient une partie de lui-même *pars animæ*. C'est le lyrique romain appelait la moitié de son âme, *animæ pars mea*. Dans ce siècle, où les hommes de l'état cultivaient les lettres, Ovide dut moins de succès qu'à son esprit facile et à la douceur de son caractère, des liaisons intimes avec les femmes les plus distinguées. Il fut parmi ses amis les plus illustres, Atticus, qui consacrait ses vers à la dédicace la neuvième Églogue du premier livre des Bucoliques; Valérius Messalinus, à qui il adressa quatre Épîtres, pendant son exil; Maxime Cotta, contemporain d'Ovide, qui parut l'Art d'aimer, et qui eut la triste honneur d'être l'ami de Messaline; Rufinus, qui avait été questeur en Asie; Gallus, Silvanus, lié, dès son enfance, avec César Germanicus; Rufus, le favori de la femme d'Ovide, et poète épicurien; Suillius, questeur et ami de Germanicus; Julius Pomponius Flaccus et Labienus Pomponius, deux frères, dont le premier fut désigné consul, et dont le second fut gouverneur de Syrie; Sextus, l'ami de Germanicus, con-

sul sous Auguste, ami généreux et dévoué; Brutus, qu'on croit être le fils du meurtrier de César, et qui occupait à Rome une place dans la magistrature. Du fond de son exil, Ovide écrivit à tous ceux qu'il avait aimés; et ses vers seuls ont conservé la plupart de leurs noms à la postérité. Mais, de tous ses amis, le premier et sans doute le plus recommandable fut Maxime, de l'illustre famille des Fabiens. Ovide et Maxime s'aimèrent dès l'enfance; Maxime épousa Martia, parente d'Auguste et de la femme d'Ovide; allié au chef de l'Empire, et son confident, consul de Rome (l'an 743), il appelait le chantre de l'Art d'aimer, son frère; et il eut, comme lui, le sort funeste de la plupart des favoris. La cause de sa mort tragique semble se rattacher à celle qui attira sur le poète la colère de César. Ovide avait d'abord voulu composer un poème épique sur la guerre des Géants; mais, entraîné par la fougue des passions, il quitta la trompette héroïque pour le luth des amours. Ses vers furent licencieux et sa vie désordonnée; il en rougissait lui-même, mais sans pouvoir se corriger. (*Amor.* II, 4). Ni les sages conseils de l'amitié, ni l'opinion publique, ni les cris quelquefois salutaires de l'envie, ne purent triompher de ses passions. Il trouvait une gloire facile dans le succès de ses vers élégiaques, fruit d'un esprit gracieux, et d'une imagination riante, échauffée par le délire des sens. Bayle, dont la morale n'était point sévère, ne peut s'empêcher de condamner Ovide. Ce poète avait publié cinq livres d'Amours, qu'il réduisit ensuite à trois, avant corrigé, dit-il, en les livrant aux flammes, les élégies qui lui paraissaient indignes d'être conservées à la poste-

1. Ovide, *Art d'aimer*, liv. I, vers 1-4. — *Id.*, liv. II, vers 1-4. — *Id.*, liv. III, vers 1-4. — *Id.*, liv. IV, vers 1-4. — *Id.*, liv. V, vers 1-4.

rité : ce fut-là son premier ouvrage. A l'exemple de Gallus, de Calvus, de Properce et de Tibulle, qui avaient chanté les dames romaines sous les noms empruntés de Lycoris, de Quintilie, de Cynthie, de Délie et de Némésis, Ovide rendit célèbre celle qu'il aimait, sous le nom de Corinne. Plusieurs savants ont prétendu que cette Corinne était Julie, fille d'Auguste; et cette opinion, quoique combattue par des objections assez fortes, n'est pas absolument dépourvue de toute vraisemblance. Ovide avait environ vingt ans lorsqu'il chanta son amour pour Corinne. Julie était alors veuve de Marcellus, fils d'Octavie, mort l'an 731 de Rome. Elle épousa, deux ans après, Marcus Agrippa; et ce fut vers la même époque qu'Ovide répudia sa première femme. Le poète parle, dans ses élégies, du mari de Corinne, de ses suivantes, et d'un eunuque qui lui servait de gardien. Il la compare à Sémiramis : il se reconnaît très-inférieur à elle par la naissance; mais il croit que Corinne peut l'aimer, puisque Calypso brûla d'amour pour un mortel, puisque la déesse des eaux, fille de Nérée, ne dédaigna pas le roi de Phthie, et que la nymphe Égérie fut rendue sensible par le juste Numa (*Amor.* II, 17). La feinte Corinne avait commis un crime qui fait assez connaître quelle était déjà la corruption de ses mœurs. Dans l'unique but de conserver sa beauté, elle avait détruit en son sein le fruit d'un coupable amour. Ovide s'en indigna, et lui dit ces paroles remarquables : « Si Vénus, avant de mettre Énée » au jour, eût attenté à sa vie, la » terre n'eût point vu les Césars » (*Amor.* II 14). » Du rapprochement de ces passages, il résulte que Corinne pouvait bien être la fille

d'Auguste (1). Sidonius Rome, puis évêque de Clermont le cinquième siècle, avait aimé Julie. « C'est » ment de Bayle, un ma » qui, par ses vers et pa » porta ses conquêtes l » trône, dans un temps » l'empereur n'était pas » lière avec tout le mou » été ensuite. » L'avant » gie du troisième livre » paraît être adressée à » tableau que fait le poète » lution des mœurs de » de ses désordres et de » tions qu'elle publiait ell » s'appliquer à la fille d'A » les conjectures les pl » blables ne sont point de » riques : la vérité, déguis » et célée par les auteurs » rains, reste cachée d » des siècles, et dans les » mestiques de la famille » Cependant l'amour du » pas étouffé, dans le po » de la gloire. « Je con » après une renommée » veux rendre mon nom » l'univers. » Il déclare » l'opinion des Romains » doit autant que l'épopé » gile. Quintilien donne » préférence à Tibulle, e » perce; mais Vossius a » le prince de l'élégie : » *ceps*. Tandis qu'il ch » mours, il composait l » genre d'ouvrage dont il » même comme l'invent » lequel il a trouvé de » sans avoir de rival. » d'Ovide sont restées

(1) Julie était fille de Scribonia, l'an 716 de Rome. Ovide et Julie étaient donc à-peu

les plus remarquables que laissés l'antiquité. Le poète y a les plus riches fictions des héroïques ; mais les mêmes y reviennent trop souvent : partout les plaintes d'un malheureux ; la monotonie du même sujet, d'un même sentiment toujours reproduit, quoique , par une grande richesse de une prodigieuse fécondité, à varier l'expression. Scavoulu attribuer à Aulus Sapoète contemporain d'Ovide,ingt-une héroïdes qui se trouvent toutes les éditions des œuvres de ce dernier : ce sont les épiques, de Léandre, d'Aconce, de Héro et de Cidippe. Mais qu'Ovide reconnaît, dans l'adresse au poète Macer, l'âme Sabinus avait composé des vers à la plupart de ses épiques ; mais ce témoignage est rien en faveur de l'opinion contraire : aussi n'a-t-elle pas présumé poète, qui semblait avoir sa lyre aux Amours, traîner des monuments plus haut et cherchait des succès vains : « J'ai manié, disait-il, le sceptre ; et la tragédie a pris de ses soins un ton plus élevé.... la tragédie romaine me doit-elle ! j'ai assez de talents pour accomplir tous ses vœux.... J'ai fait les rois avec la dignité qui convient, et j'ai rendu au costume toute sa majesté. » (*Amor.*) Cet enthousiasme, qui a servi pour leurs ouvrages presque les grands poètes de l'antiquité aujourd'hui justifié, si ce n'est de Médée était parvenue à nous ; mais elle est perdue dans l'histoire de Varus, avec les œuvres d'Accius, de Pacuvius,

de Caius Pollion, surnommé le Sophocle romain, avec tant d'autres ouvrages dramatiques, dont la perte ne nous permet pas de juger jusqu'à quelle hauteur parvint la tragédie chez les Latins. « Médée me paraît » montrer, dit Quintilien, de quoi » Ovide eût été capable, si, au lieu » de se livrer à la fécondité d'un » génie trop facile, il eût voulu le » retenir dans les bornes de la raison.... Aucune pièce, dit ailleurs » le même Quintilien, qui, du reste, » juge toujours Ovide avec sévérité, » aucune pièce de Pollion et de Messala n'est aussi célèbre que la Médée d'Ovide (L. x, c. 1. L. i, c. 4). » Un seul vers, que cite le célèbre rhéteur, est maintenant tout ce qui reste de ce chef-d'œuvre. Ovide fixe lui-même, dans le premier chant de son Art d'aimer, l'époque à laquelle il composa ce poème (l'an 753 de Rome). Il avait alors plus de quarante ans. Julie subissait déjà la peine d'un exil qui devait être perpétuel ; et cette circonstance méritait d'être remarquée, parce qu'elle prouve que ce ne fut pas l'Art d'aimer qui attira la colère d'Auguste sur sa fille, et que ce livre ne fut pas non plus, environ dix ans après, la véritable cause de l'exil d'Ovide. Les mœurs publiques étaient extrêmement corrompues lorsqu'il publia ce poème. On doit le considérer comme un tableau de la vie et des mœurs de Rome sous le règne d'Auguste. Le poète peint la magnificence et le luxe d'un peuple enrichi des dépouilles de l'Europe et de l'Asie ; maître de l'univers, mais esclave de ses plaisirs ; corrompu par ses richesses, et vaincu par sa corruption. Il ne faut donc pas croire légèrement qu'Ovide ait contribué par son poème à détériorer les mœurs de son siècle ;

mais il faut plutôt reconnaître que la dépravation de ce siècle si vanté influa sur les talents du poète, et sur l'emploi blâmable qu'il en fit trop souvent. Néanmoins, ses chants sont moins obscènes que les écrits de plusieurs autres poètes latins. Rien n'y approche de la licence de plusieurs épigrammes de Catulle et de Martial, de quelques odes d'Horace ; et il ne faudrait pas retrancher quatre-vingts vers de l'Art d'aimer pour rendre cet ouvrage une des plus décentes productions de la Muse érotique. Ovide prétendait ne pas avoir blessé les mœurs. « Prêtez, disait-il, l'oreille » à mes leçons, jeunes beautés ; la » pudeur et les lois vous le permettent.... Je chanterai les ruses et » les larcins d'un amour exempt de » crime ; et mes vers n'offriront » rien de répréhensible (L. 1). » Si ce n'était un piège, c'était une singulière illusion. On s'aperçoit, en lisant l'Art d'aimer, que l'auteur craint bien moins de blesser les mœurs publiques que les lois d'Auguste contre l'adultère : mais cette crainte ne peut l'arrêter long-temps ; il se rend coupable lors même qu'il craint de faillir. Bayle n'a pu s'empêcher de condamner Ovide pour avoir réduit en système une science pernicieuse dont la nature ne donne que trop de leçons. L'Art d'aimer obtint un grand succès à Rome. Les lois restèrent muettes : l'envie n'osa faire entendre ses cris, et le poète continua de jouir de la faveur du prince et de l'estime publique. Mais dans la suite, devenu plus sévère pour lui-même que ne l'avaient été le peuple et les magistrats, il publia, avant son exil, le poème qui a pour titre : le *Remède d'amour*. Il y déclare qu'il composa l'*Art d'aimer*, non pour les femmes honnêtes, mais pour

les courtisanes : *Thais in art est* ; que ce morceau fut écrit la fongue des passions et Remède d'amour est l'ouvrage raison. Ce dernier poème cont effect, des maximes et des ser graves , des préceptes salut mais on y retrouve les écarts imagination lascive ; et quel le remède devient pire que l On attribue à Ovide un fra de cent vers élégiaques ; rest travail plus étendu sur l'Art gner son visage. Le poète pa cet opusculé dans le troisiè vre de son Art d'aimer. Il d la toilette est utile à tout le n qu'elle plaît généralement ; i blâme, dans les femmes, l'exci parure et du désir de plaire. apprend que les bonnes mœu lent mieux qu'une beauté fra périssable. Il enseigne enl moyens de faire venir l'art cours de la nature. Il couv l'auteur de l'Art d'aimer, de aussi des leçons sur l'Art de Lorsque Livie perdit, l'an 7 Rome , son fils Drusus Néromourut dans la Germanie , e le avait eu , ainsi que Tibet Tiberius Néron , son premier Ovide, alors âgé de trente-quai composa le poème intitulé, *Citio ad Liviam Augustam* ; m vie ne se montra pas long affligée et reconnaissante : elle faire donner l'empire à Tibi mépris des droits de l'héritier me ; et j'établirai bientôt qu trop attaché à la famille d'Ad dut à la haine de Livie sou ex malheurs. Ovide avait perd père et sa mère. Après leur sa famille se composait d'une adorée, dont les Romains esti la vertu ; d'une fille nommée I

avait mariée à Cornelius Fidus, deux petits enfants, qu'il allait donner pour ne plus les revoir. Il, dont il chante les talents et l'accès dans la poésie lyrique, suivit son mari dans la Libye, devait point recevoir les derniers vœux du plus tendre des pères. Ovide séjournait, dans le pays des Pélages, des terres, héritage de ses ancêtres. Il avait à Rome une maison près du Capitole, et, dans les faubourgs, des jardins situés sur une colline, entre la voie Claudienne et la voie de Flaminius. Il aimait à cultiver la terre, à greffer des arbres, à arroser les fleurs. Il déclare lui-même que sa vie avait été pure et sans tache. Il se donne ce témoignage devant Auguste lui-même. Il est vrai que Catulle, Tibulle, Propertius et Martial parlent aussi de la régularité de leurs mœurs, et de la licence de leurs écrits; mais des doutes peuvent s'élever sur la sincérité de leurs aveux. Si qu'il en soit, Ovide était d'une modestie remarquable. Ami d'Horace, il ne buvait guère que de l'eau; il ne faisait ni le Falerne, ni le Cécube, ni la joie bruyante des festins, ni les excès de l'ivresse. Il est presque seul des anciens qui, à l'occasion de l'amour, n'en ait pas chanté le langage déplorable et égaré. Il n'aimait point le jeu; il ne fut ni envieux jaloux. Aucune passion basse et vile ne troubla son repos et ne gâta sa vie. Aussi la satire respectueuse de ses mœurs et ses ouvrages. Il fit enfin de lire ses Tristes et ses autres Pontiques, qui sont comme des Mémoires justificatifs de sa vie, pour se convaincre qu'il avait beaucoup de candeur, un cœur sensible reconnaissant, des goûts simples, les qualités de l'homme aimable unies aux sentiments de l'honnête-

homme. Mais lorsque la fortune semblait le favoriser et le combler de tous ses dons; lorsque ses vers, qui faisaient les délices de Rome, étaient lus en plein théâtre, et applaudis par les maîtres de l'univers; lorsqu'allié à plusieurs familles consulaires, il comptait, parmi ses amis, tout ce que Rome avait de plus illustre par la naissance et par les talents; lorsqu'enfin il croyait pouvoir se dire heureux, une disgrâce éclatante, imprévue, vint le frapper au sein de la gloire, des plaisirs et de l'amitié. Sans égard, ni pour les talents d'un poète qu'il avait aimé, ni pour son âge, ni pour son dévouement à la famille des Césars, Auguste le relégua dans la Sarmatie, sur les bords du Pont-Euxin, aux dernières frontières de l'empire, chez des barbares, où la domination romaine était encore mal affermie. Ovide a tracé le tableau touchant de son départ : sa maison retentissait de cris et de gémissements; sa femme mêlait ses larmes à celles de Rufus, de Gallion, de Celse, de Brutus, de Carus, qui remplissaient avec courage un devoir dangereux. Maxime était alors absent de Rome. Quelques autres amis apprirent trop tard sa disgrâce : un plus grand nombre craignit d'approcher d'un homme que la foudre avait frappé. La lune s'élevait sur l'horizon, lorsque, regardant cet astre, et tournant ses yeux vers le Capitole, dont le faite couvrait sa maison, Ovide s'écria : « Divinités » qui habitez ces lieux; vous, temples, que je ne verrai plus; et vous, » dieux puissants que Rome révère, » je vous dis adieu pour jamais ! » Sa femme voulait aussi invoquer les dieux; mais les sanglots étouffaient sa prière. Les cheveux épars, dans

la posture des suppliants , elle était prosternée devant ses dieux domestiques , et baisait les foyers éteints. Ovide était sur le point de se donner la mort. Sa femme et ses amis calmèrent son désespoir. Celse le pressait sur son sein , mêlait ses pleurs à ses pleurs , et disait : « La » colère des dieux n'est point im- » placable ; vis , et crois qu'elle s'a- » paisera. » Le poète maudit son génie , et brûla plusieurs ouvrages , qu'il parut regretter dans la suite. Il se décida aussi à détruire ses Métamorphoses , poème qui n'était pas encore terminé : il le livra aux flammes ; et l'univers qui doit à Auguste la conservation de l'Énéide , lui aurait dû la perte des Métamorphoses , si , heureusement pour la mémoire de ce prince , pour la gloire d'Ovide , et pour l'honneur des lettres , il n'eût pas existé déjà plusieurs copies de cet ouvrage immortel. Le désespoir en avait fait le sacrifice , l'amitié le conserva ; et , quoiqu'il ne paraisse pas qu'Ovide se soit occupé de revoir ce poème dans son exil , il est devenu son premier titre de gloire dans la postérité. La nuit était avancée ; Ovide hésitait encore. Enfin le jour commence à paraître. Un des gardes d'Auguste , chargé de le conduire , hâte et fixe le départ. Ovide donne et reçoit les derniers embrassements. Sa femme s'élance dans ses bras , et veut le suivre dans son exil. Mais elle cède à l'invitation de rester dans Rome , pour fléchir Auguste , et tombe évanouie : on entraîne Ovide , pâle , défait , les cheveux épars. C'était au mois de nov. 763 (10 de J.-C.) Il avait cinquante ans accomplis. Il ne fut condamné , ni par un arrêt du sénat , ni par la sentence d'aucun tribunal , mais par un édit de l'empereur lui-même. Le

poète n'était point exilé : il était seulement relégué. L'édit était court peu de mots ; et , contre l'usage ne dépouillait point de ses biens le poète , qui en conserva la jouissance. Le généreux Maxime , qui n'avait pu le consoler à l'époque du départ , suivit , et le rejoignit à Brindisi. Il pleura , il pressa l'ami de son cœur sur son sein , et lui promit son service. Le vaisseau qui portait Ovide , long-temps sur l'Adriatique : les vents semblaient se refuser à le pousser contre la colère de César. La mer était calme , par d'horribles tempêtes. Le poète mit pied à terre dans la Grèce ; versa l'Isthme de Corinthe , rembarqua , sur un second vaisseau , au port de Cenchrée , dans le golfe Saronique. Il passa l'Hellespont , alla visiter les ruines de Troie , relâcha aux îles d'Imbrie , de Samothrace et de Pyre. Il traversa à pied le pays des Bistonien , peuple féroce de la Thrace , qui l'eût égorgé , si Sextus Pompée n'eût veillé de loin sur ses pas. Le vaisseau sur lequel il se releva , fit voile vers la ville de Cardanie. Après avoir abordé à Cardanie , il franchit le détroit de Cardanie , entre Sestos et Abydos. Ovide débarqua , sur les bords de la Propontide , la ville de Cyzique ; il navigua le Bosphore de Thrace , s'approcha de Byzance , évita les îles Cardanien , passa le détroit de Thynnes , ville d'Apollonie , et les hauteurs d'Anchiale , les ports de Cardanie , d'Odessa , de Dionysopolis , et la ville que fondèrent les Cardaniens d'Alcathoe. Enfin , sur une longue et périlleuse navigation , il arriva à la ville de Tomes , par les Milésiens , et qui est le dernier lieu soumis à la domination romaine. Pendant son voyage , il composa les dix élégies qui fi-

mier livre des Tristes. Après
 ité maltraité par les matelots,
 llé par ses gardiens, par des
 erfides, et menacé par le fer
 bares, il arriva au lieu deson
 ur la rive gauche du Pont-
 , que les anciens appelaient
 , c'est-à-dire, *inhabitable*,
talier. Il allait achever sa car-
 ans la ville de Tomes, située
 bouches du Danube, et dé-
 par de faibles remparts, con-
 interruptions des Daces et des
 , des Gètes et des autres peu-
 lliques et féroces, qui infes-
 es contrées. Les habitants de
 épouvantés restaient toujours
 és dans leurs tristes remparts.
 ts des maisons étaient hérissés
 bes lancées par les barbares.
 mitains employaient des traits
 onnés du fiel des vipères. Ce
 , entremêlé de Grecs et de Gè-
 ais plus Gète que Grec, avait
 rude, le regard féroce, le vi-
 uistre. Il ne coupait ni sa bar-
 ses cheveux, méprisait les
 e montrait toujours prêt à ti-
 glaive; et souvent les tribu-
 taient arrosés du sang des par-
 vide n'entendait point la lan-
 ces nations sauvages. Il ne
 , parmi les habitants de Tomes,
 e faibles vestiges d'un grec
 apu. Les idiomes des Thra-
 s, Scythes et des Gètes, reten-
 at seuls aux oreilles du poète
 n casque couvrit souvent ses
 ex gris: il s'armait de l'épée,
 it le bouclier; car les senti-
 donnaient souvent l'alarme;
 mitains couraient aux rem-
 de nombreux escadrons de
 es paraissaient dans la plaine,
 de la ville, cherchant la sur-
 et à la piller. Le climat de
 était digne de ses habitants.

Ovide ne voyait que des neiges éter-
 nelles, des champs sans fruits, des
 printemps sans fleurs et sans oiseaux.
 Le vin, endurci par la gelée, retenait
 la forme du vaisseau qui le renfer-
 mait. On ne le versait pas, on le
 coupait avec la hache; les Sarmates
 conduisaient des chariots attelés de
 bœufs sur les glaces du Danube, et
 marchaient à pied sec sur les pro-
 fonds abîmes du Pont-Euxin. Les
 longs cheveux qui tombaient sur
 leur visage, retentissaient blanchis
 par les glaçons. Telle était la pro-
 vince de Pont, qu'Ovide disait peu
 différente des enfers. Telle était la
 terre d'exil du poète qui venait de
 quitter le palais des Césars, les théâ-
 tres, les portiques, le beau ciel de
 l'Italie, et les délices de Rome: au-
 cun criminel n'avait été relégué si
 loin. Il était le seul Romain qui ha-
 bitait vers les embouchures du Da-
 nube. La marine de Rome n'était
 alors destinée qu'à combattre: le
 commerce et la navigation étaient né-
 gligés; et sous Auguste, sous Tibère,
 les bords du Pont Euxin ne furent
 guère connus que par l'exil d'Ovide.
 Une année entière se passait avant
 que les lettres du poète arrivassent à
 Rome, avant que les réponses de ses
 amis pussent lui parvenir. Bientôt
 l'air de ces climats sauvages, l'eau sa-
 lée des marais, qui était son unique
 boisson, le bruit continuel des ar-
 mes, une solitude effrayante au mi-
 lieu de peuples ignorants et cruels,
 les chagrins et l'ennui, altérèrent sa
 santé. Accablé d'insomnies, ne pou-
 vant goûter les aliments grossiers des
 Sarmates, il était devenu d'une mai-
 greur affreuse. Il n'osa, dans les trois
 premières années de son exil, nom-
 mer aucun de ses amis quand il leur
 écrivait: il craignait de les com-
 promettre. Mais dans la suite, lors-

qu'Auguste parut vouloir rappeler son petit-fils, héritier de l'empire, dont la disgrâce se rapporte au temps de celle du poète, et paraît avoir eu la même cause ; lorsqu'il fut permis de parler à Auguste, des malheurs d'Ovide, sans l'offenser, l'amitié plus libre devint moins circonspecte ; et, dans les quatre livres des Pontiques, écrits pendant les dernières années de sa vie, le poète osa nommer, et se plut à nommer, tous ses amis. Il ne voulut cacher à Rome, où ses vers étaient lus avec avidité, que les noms de ces amis pussillanimes qui changèrent avec sa fortune, et dont il accusa la coupable et lâche indifférence, avec tant de modération. Des amis ingrats firent à son ame sensible de profondes blessures. Il nous fait connaître et presque partager sa douleur ; mais il a craint d'imprimer une flétrissure éternelle sur des noms qui lui furent trop chers : il dédaigna même de donner une honteuse célébrité aux noms obscurs de quelques ennemis qui l'insultaient dans son malheur. Une seule fois il repoussa l'outrage avec les armes d'une trop juste indignation. Il avait déjà vu s'écouler dix lustres ; il avait composé un grand nombre d'ouvrages, et sa plume ne s'était jamais trempée dans le fiel de la satire. Il souffrait toutes les horreurs de l'exil, lorsqu'il apprend qu'un Romain (l'on croit que c'est Hygin, le mythographe), se répand publiquement en déclamations contre lui, et qu'il ose demander à Auguste (il était son affranchi), la confiscation des biens d'Ovide ; (il avait été son ami !) Le poète saisit le fouet vengeur de la satire ; il manie avec succès une arme qui lui était inconnue, immole son ennemi, mais c'est encore sans le nommer : il ne le

voue à l'exécration des contemporains et de la postérité le nom d'*Ibis* ; imitant l'oiseau limaque, qui, ayant reçu l'outrage d'Apollonius d'autheur du poème des *Acompos* contre lui une lente sous le même nom l'ennemi d'Ovide fut Hygin, cjecturer qu'il reçut les salaisse : il tomba bientôt d'grace d'Auguste, et mouru digence. Le livre d'*Ibis* fu ouvrage qu'Ovide compos exil. Il y acheva le poème qu'il avait commencé av grace. Il avait voulu d'a dier à Auguste ; il le pul auspices de Germanicu *Fastes* désignait des ann et religieuses. Ovide con vres de Claudius Quadrig d'Afranius, d'Ennius, Calpurnius Pison, de F. Laberius, de Licinius, sieurs autres annalistes vrages sont perdus. Il i simplicité, la sécheresse le, par les richesses de li par les jeux brillants d'un tion féconde. Ce qui rend un des plus précieux me l'antiquité, c'est que le pe te les causes historiques s des fêtes des Romain nous fait connaître leur leurs mœurs et leurs su A l'exemple d'Horace, il liser des dieux assujétis a et aux caprices des homn vaient à leur tour deman un culte et des autels. Ra sieurs autres critiques on les *Fastes* d'Ovide étaient

(1) *Ibis* est le nom d'un oiseau Haute-Egypte. Callimaque et Ovide leurs satires le titre d'*Ibis*, ont sursigner leurs ennemis, sans daigner le

les savant et le plus parfait
 ouvrages. Ce poëme devait
 être en dix livres; Ovide les avait
 écrits : il le déclare lui-même
 dans ses *Tristes* (l. II). Nic. Hein-
 sius conjecture que les six derniers
 livres sont perdus au commence-
 ment du quatrième siècle, parce que
 l'auteur, qui cite, dans ses *Institu-
 tiones*, les six premiers livres,
 ne fait aucune mention des autres.
 Dans plusieurs élégies écrites
 pendant son exil, parle des Méta-
 morphoses, comme n'ayant pu y
 être la dernière main, comme
 elles ont été enlevées lorsqu'elles n'é-
 taient qu'ébauchées. Mais quoi-
 l'on ne le demande grâce pour ce poë-
 me, on ne peut le considérer comme un
 chef-d'œuvre des poètes latins.
 Il a été traduit dans
 toutes les langues de tous les peuples qui
 ont une littérature; et le poète a ju-
 ré que sa postérité, en assurant
 l'immortalité de son ouvrage, le ferait éter-
 nel. Au milieu des Gètes, dans
 une affreuse adversité, Ovide
 obtient toutes les grâces de son
 exil, et la pureté de la langue
 latine; et il faut se garder de
 croire qu'il se plaint d'être
 en exil, dans son style, et
 assure que ses malheurs ont
 inspiré son génie. Tout plait et tout
 réussit dans les *Élégies* qu'il com-
 pose pendant son exil. S'il redit
 ses plaintes, ses vœux et ses
 espérances, il en varie heureusement
 l'expression par des tours différents.
 On ne s'intéresse davantage en
 lisant son auteur : tous les senti-
 ments sont dans la nature : le poète
 exprime toute la puissance du mal-
 heur, mesure, sans terme et sans
 fin. On voit le roi de Thrace, nommé
 Pharasmanès, qui gouvernait sur la ville de Tomes;
 c'est lui-même sous la domi-

nation des Romains. Il cultivait les
 lettres et les arts, et n'était pas moins
 bon poète qu'habile capitaine. Ovide
 lui écrivit pour le prier d'adoucir
 les rigueurs de son exil. On ignore si
 ce nouvel Orphée de la Thrace lui
 répondit, et s'il osa tendre une main
 secourable à un homme frappé de la
 même foudre qui pouvait l'atteindre
 sur son trône chancelant. Les Muses
 furent du moins la consolation d'O-
 vide dans son adversité. Il composa,
 sur la chasse et sur les poissons, un
 poëme intitulé *Halieuticon*. Pline
 loue cet ouvrage (l. XXXII, ch. 2) :
 il n'en reste que des fragments, ou
 132 vers, défigurés par des copistes,
 et publiés par N. Heinsius. On at-
 tribue à Ovide une élégie intitulée *De
 Nuce*. Les ouvrages que l'on peut
 encore lui attribuer avec quelque fon-
 dement, sont : 1°. Une traduction
 des *Phénomènes* d'Aratus : Lactance
 cite cette version dans le deuxième
 livre de ses *Institutions divines*, n°. 5,
 et il en rapporte les trois derniers
 vers. — 2°. Un livre contre les mau-
 vais poètes, cité par Quintilien (l. VI).
 — 3°. Un assez grand nombre
 d'épigrammes. Mais c'est à tort que
 plusieurs savants le font auteur des
Arguments des livres de l'*Énéide*,
 qui se trouvent, sous son nom, dans
 quelques manuscrits; d'une *Élégie*
 sur la voix des oiseaux, intitulée :
Philomela, et qui paraît être l'ou-
 vrage d'un grammairien des pre-
 miers siècles de notre ère; d'un Pa-
 négyrique en vers, adressé à Calpurnius
 Pison, et qui est aussi attribué
 à Lucain; de deux élégies intitulées
 l'une la Puce, l'autre le Songe, pu-
 bliées par Goldast, sous le nom
 d'Osilius Sergianus; et d'un poëme
 en trois chants qui a pour titre *De
 Vetula* (V. CLOSUS, IX, 121).
 Fabricius, dans sa Bibliothèque la-

tine, Lyser, dans son Histoire des poètes du moyen âge, et Bayle dans son Dictionnaire, ont facilement démontré la supposition de ce poème, qui paraît avoir été composé par quelque moine des bas siècles, ou par le protonotaire de Léon, qui en a fait la préface. L'incontestable médiocrité de tous ces ouvrages ne les a pas empêchés de traverser les siècles : mais nous devons regretter la perte d'un poème qu'Ovide avait composé sur le triomphe de Tibère, et dont il parle dans les Pontiques (III, 4). Il eût été surtout utile que les ravages du temps et des barbares eussent respecté le poème en vers gétiques, qu'il écrivit sur la mort et l'apothéose d'Auguste (1). On eût pu voir s'il existe quelques rapports entre nos langues septentrionales et celles des anciens ; si la poésie des Gètes se composait de longues et de brèves, etc. Il avait appris des idiomes barbares : *Didici geticè sarmaticèque loqui*. (Trist. V, 12). Il réalisa, en quelque sorte, les fables qu'il avait chantées, d'Apollon, berger chez Admète, d'Orphée, de Linus et d'Amphion ; il adoucit les mœurs des Gètes et des Sarmates ; il les rendit sensibles à l'harmonie, et leur fit aimer sa conversation et ses vers. « Les Tomitains, écrivait-il à » Græcinus, vers la sixième année » de son exil, ne cessent de m'as- » sister dans mes besoins... Des dé- » crets solennels me comblent d'élo- » ges ; des actes publics m'exemp- » tent de tout impôt ; toutes les vil- » les m'ont accordé les mêmes pri- » vilèges. » Transportés d'admira-

tion lorsqu'il lisait ses vers, les Sarmates voulurent une fête publique en son honneur, et le décernèrent solennellement une couronne de lierre, consacré aux poètes. Ovide, naturellement charmé l'oreille, mais il était plus difficile de le persuader aux Gètes ; et, triomphant de ce peuple barbare, le poète recevait des hommages qu'il n'avait pu obtenir. Un jour qu'il venait de lire son Apothéose, un long murmure s'éleva de l'assemblée ; un Scythe s'éleva et dit : *que tu as écrit de César te rétablir dans l'empire*. Et cependant, écrivait l'ami Carus, en lui rapportant une anecdote, la dernière qu'il se souvint de sa vie, voilà le sénat qui me voit relégué sous les glaces du pôle. Les amis de Rome, ne brisèrent, ni au pied du trône, la statue de son père. Ils conservèrent à leur temple les pierres précieuses sur lesquelles l'art avait gravé la tête de son père. Mais le climat de Rome avait détruit sa santé. Il avait accru ses infirmités pendant ses longs exils. Il mourut à Tomes, de Rome, âgé d'environ 60 ans. Le consulat de Pomponius était son frère de Græcinus : l'un et l'autre étaient ses amis. Cette mort de Tite-Live finit sa carrière. Il avait demandé qu'après sa mort son corps fût transporté à Rome, mais ses derniers vœux ne furent pas exaucés. Une terre étrangère couvrit ses ossements. Si l'on traverse les siècles, il revient à l'esprit ; et l'on cherche les Tomes, et les lieux où fut le tombeau (1). Il nous reste à

(1) *Id! pudet! et getico scripsi sermone libellum :
Structoque sunt nostris barbara verba modis...
Nam patris Augusti docui mortale fuisse
Corpus ; in aethiæ numen abisse domos.*
(Ex Ponto, lib. IV, el. 13.)

(1) *Voyez ci-dessus, pag. 305.*

l'âme qui, depuis plusieurs
 a si fort embarrassé les sa-
 tous les pays. Il s'agit
 er ici un point curieux
 littéraire; et j'ai eu peut-
 ombre d'y réussir, en éclair-
 point obscur bien plus im-
 , l'histoire de la succession
 le. Cette explication, puis-
 été favorablement accueil-
 savants de nos jours, et
 paraît avoir fait abandon-
 diverses conjectures qu'Au-
 ictor, Coelius Rhodiginus,
 Voltaire, Tiraboschi, Ca-
 millé, Goujet, Poinssinet de
 inguené, Saintange et tant
 avaient établies et presque
 rolables, fera sans doute
 a longueur de cet article.
 avait enlevé les principaux
 lu siècle d'Auguste. Depuis
 s, Cicéron, Varron, Sal-
 mponius Atticus, ne vi-
 s que dans leurs ouvrages;
 it donné d'inutiles regrets
 t à Virgile; il avait pleu-
 , Horace et Properce, et il
 nier vivant des grands poë-
 ècle fameux. Parvenu au
 puissance, après avoir
 me et l'univers, Auguste
 ses principaux favoris, A-
 Nécessé; il avait étouffé plu-
 aspirations : on vantait sa
 la sévérité de ses mœurs,
 de ses lois. Il réunissait le
 et l'empire : tribun, cen-
 seur et pontife, il retenait
 tous les pouvoirs. Il était
 guste, père de la patrie,
 u César; et déjà lui-même
 s autels dans diverses pro-
 l'empire. Mais, grand,
 t puissant dans l'univers,
 était, dans son palais,
 odieux et malheureux; les

chagrins domestiques assiégeaient sa
 vieillesse. Depuis long-temps le mon-
 de lui coûtait moins à gouverner que
 sa famille. Tibère, ne pouvant plus
 supporter les débauches de Julie,
 qu'il n'osait ni accuser ni répudier,
 selon Tacite, s'était retiré, pendant
 sept ans, dans l'île de Rhodes. Caius
 et Lucius César lui avaient fait om-
 brage : Caius et Lucius César n'é-
 taient plus; Julie était exilée. Au-
 guste avait perdu Marcellus, Octavie
 et Drusus. Germanicus, l'orgueil et
 l'espoir des Romains, était déjà l'ob-
 jet de la haine de Tibère. Tibère, di-
 gne fils de Livie, adopté par Augus-
 te, et désigné son successeur, déjà
 sur les degrés du trône, craignait de
 ne pas y monter. Sa sombre politi-
 que, son caractère et ses mœurs épou-
 vantaient les Romains et Auguste lui-
 même. L'ambitieuse Livie remplis-
 sait l'âme de son mari d'inquiétudes,
 de terreurs et de soupçons; elle était
 le premier artisan des intrigues et
 des désordres qui troublaient la fa-
 mille des Césars. Frère de Caius et
 de Lucius, que la mort avait mois-
 sonnés au printemps de leur âge, A-
 grippa Posthumius, petit-fils d'Au-
 guste, eût dû lui succéder : Livie le
 rendit suspect; Auguste l'exila; et,
 quelques années après, Tibère le fit
 mourir. Effrayé de Tibère, tour-
 menté par Livie, affaibli par l'âge,
 livré à des pratiques superstitieuses,
 sans conseil et sans amis, aigri, dé-
 fiant et malheureux, ayant vu périr
 la moitié de sa famille, et réduit à
 proscrire l'autre, Auguste chassa de
 Rome l'héritier le plus proche du
 trône des Césars. C'est à cette épo-
 que, précisément, que fut exilée
 Julie, sœur d'Agrippa, et qui de-
 vait, comme lui, mourir dans son
 exil. C'est à cette même époque
 qu'Ovide fut relégué sur les bords in-

tine, Lyser, dans son Histoire des poètes du moyen âge, et Bayle dans son Dictionnaire, ont facilement démontré la supposition de ce poème, qui paraît avoir été composé par quelque moine des bas siècles, ou par le protonotaire de Léon, qui en a fait la préface. L'incontestable médiocrité de tous ces ouvrages ne les a pas empêchés de traverser les siècles : mais nous devons regretter la perte d'un poème qu'Ovide avait composé sur le triomphe de Tibère, et dont il parle dans les Pontiques (III, 4). Il eût été surtout utile que les ravages du temps et des barbares eussent respecté le poème en vers gétiques, qu'il écrivit sur la mort et l'apothéose d'Auguste (1). On eût pu voir s'il existe quelques rapports entre nos langues septentrionales et celles des anciens ; si la poésie des Gètes se composait de longues et de brèves, etc. Il avait appris des idiomes barbares : *Didici geticè sarmaticèque loqui*. (Trist. v, 12). Il réalisa, en quelque sorte, les fables qu'il avait chantées, d'Apollon, berger chez Admète, d'Orphée, de Linus et d'Amphion ; il adoucit les mœurs des Gètes et des Sarmates ; il les rendit sensibles à l'harmonie, et leur fit aimer sa conversation et ses vers. « Les Tomitains, écrivait-il à » Græcinus, vers la sixième année » de son exil, ne cessent de m'as- » sister dans mes besoins... Des dé- » crets solennels me comblent d'élo- » ges ; des actes publics m'exemp- » tent de tout impôt ; toutes les vil- » les m'ont accordé les mêmes pri- » vilèges. » Transportés d'admira-

tion lorsqu'il lisait ses vers les Sarmates voulurent fête publique en son honneur, et lui décernèrent solennellement une couronne de lierre, consacré aux poètes. Ovide, naturellement charmé l'oreille, fut plus disposé à vouloir que à refuser de rendre les Gètes ; et, triomphant de ce peuple barbare, le poète recevait des hommages qu'il n'avait pu obtenir. Il venait de lire son Apollon, et un long murmure s'éleva de l'assemblée ; un Scythe se leva et dit : *que tu as écrit de César te rétablir dans l'empire*. Et cependant, écrivait à son ami Carus, en lui rappelant une anecdote, la dernière que je me souviens de sa vie, voilà le sort qui me voit relégué sous les glaces du pôle. Les amis de Rome, ne brisèrent, ni au pied du trône, la statue de César. Ils conservèrent à la mémoire des pierres précieuses son buste ; l'art avait gravé la tête sur le marbre. Mais le climat de Rome avait détruit sa santé ; il avait accru ses infirmités. Il mourut à Tomes, le consulat de Pomponius, le frère de Græcinus : l'un et l'autre étaient ses amis. Cette année Tite-Live finit sa carrière ; il avait demandé qu'après sa mort son corps fût transporté à Rome. Ses derniers vœux ne furent exaucés. Une terre étrangère couvrit ses ossements. Il traversa les siècles, il revint vers nous ; et l'on cherche le lieu de Tomes, et les lieux où fut le beau (1). Il nous reste

(1) *Id est pulvis et getico scripsi sermone libellum :
Structaque sunt nostris barbara verba modis...
Nam pulvis Augusti docuit mortale juvare
Corpus ; in æthereas numen abissi domos.*
(Ex Ponto, lib. IV, cl. 13.)

(1) Voyez ci-dessus, pag. 305.

me qui, depuis plusieurs
si fort embarrassé les sa-
tous les pays. Il s'agit
ici un point curieux
littéraire; et j'ai eu peut-
être d'y réussir, en éclair-
point obscur bien plus im-
l'histoire de la succession
le. Cette explication, puis-
a été favorablement accueil-
les savants de nos jours, et
paraît avoir fait abandon-
diverses conjectures qu'Au-
ictor, Coelius Rhodiginus,
Voltaire, Tiraboschi, Ca-
mille, Goujet, Poinssinet de
Maigné, Saintange et tant
, avaient établies et presque
probables, fera sans doute
la longueur de cet article.
avait enlevé les principaux
du siècle d'Auguste. Depuis
ps, Cicéron, Varron, Sal-
monius Atticus, ne vi-
as que dans leurs ouvrages;
ait donné d'inutiles regrets
et à Virgile; il avait pleu-
: , Horace et Properce, et il
rnier vivant des grands poë-
siècle fameux. Parvenu au
la puissance, après avoir
ome et l'univers, Auguste
lu ses principaux favoris, A-
Mécène; il avait étouffé plu-
nspirations : on vantait sa
la sévérité de ses mœurs,
: de ses lois. Il réunissait le
e et l'empire : tribun, cen-
pereur et pontife, il retenait
ait tous les pouvoirs. Il était
uguste, père de la patrie,
eu César; et déjà lui-même
es antels dans diverses pro-
e l'empire. Mais, grand,
et puissant dans l'univers,
était, dans son palais,
rédoublé et malheureux; les

chagrins domestiques assiégeaient sa
vieillesse. Depuis long-temps le mon-
de lui coûtait moins à gouverner que
sa famille. Tibère, ne pouvant plus
supporter les débauches de Julie,
qu'il n'osait ni accuser ni répudier,
selon Tacite, s'était retiré, pendant
sept ans, dans l'île de Rhodes. Caius
et Lucius César lui avaient fait om-
brage : Caius et Lucius César n'é-
taient plus; Julie était exilée. Au-
guste avait perdu Marcellus, Octavie
et Drusus. Germanicus, l'orgueil et
l'espoir des Romains, était déjà l'ob-
jet de la haine de Tibère. Tibère, di-
gne fils de Livie, adopté par Augus-
te, et désigné son successeur, déjà
sur les degrés du trône, craignait de
ne pas y monter. Sa sombre politi-
que, son caractère et ses mœurs épou-
vantaient les Romains et Auguste lui-
même. L'ambitieuse Livie remplis-
sait l'ame de son mari d'inquiétudes,
de terreurs et de soupçons; elle était
le premier artisan des intrigues et
des désordres qui troublaient la fa-
mille des Césars. Frère de Caius et
de Lucius, que la mort avait mois-
sonnés au printemps de leur âge, A-
grippa Posthumus, petit-fils d'Au-
guste, eût dû lui succéder : Livie le
rendit suspect; Auguste l'exila; et,
quelques années après, Tibère le fit
mourir. Effrayé de Tibère, tour-
menté par Livie, affaibli par l'âge,
livré à des pratiques superstitieuses,
sans conseil et sans amis, aigri, dé-
fiant et malheureux, ayant vu périr
la moitié de sa famille, et réduit à
proscrire l'autre, Auguste chassa de
Rome l'héritier le plus proche du
trône des Césars. C'est à cette épo-
que, précisément, que fut exilée
Julie, sœur d'Agrippa, et qui de-
vait, comme lui, mourir dans son
exil. C'est à cette même époque
qu'Ovide fut relégué sur les bords in-

hospitaliers du Pont-Euxin. Du rapprochement qui n'avait point été fait de ces trois exils, résulte au moins la possibilité de leur assigner une même cause. Il est déjà permis de croire qu'Ovide fut victime d'une intrigue de cour. Protégé ou amant de la première Julie, avait-il embrassé les intérêts d'Agrippa, fils de cette Julie? Avait-il osé défendre ses droits auprès d'Auguste, dans un de ces moments où les souverains, se souvenant qu'ils sont hommes, épanchent leurs chagrins devant les familiers de leur palais? N'avait-il pas été témoin, non de quelque inceste de l'empereur, mais de quelque retour subit vers le légitime héritier de l'empire, ou de quelque scène violente et honteuse entre Tibère, Auguste et Livie? N'est-ce point là ce qu'il avait vu, ce qu'il ne pouvait révéler, puisque c'était le plus haut secret de l'état? On sait qu'Auguste éprouva quelquefois des remords d'avoir écarté son petit-fils du trône, pour y faire monter l'étranger qu'il avait adopté; on sait qu'il voulut le rappeler de son exil: Plutarque et Tacite l'attestent. Tacite nous représente Auguste, accompagné du seul Fabius Maximus, son confident, et l'ami le plus cher d'Ovide, visitant le malheureux Agrippa, dans l'île de Planasie, où il était relégué, pleurant avec son petit-fils, lui prodiguant les témoignages de l'affection d'un père, et, comme si, maître du monde, il était déjà dépendant de Tibère et de Livie, n'osant donner à son petit-fils, reconnu par lui innocent et calomnié, que l'espoir qu'il serait bientôt rappelé de son exil (*Ann.* l. 1). Maxime osa confier ce secret important à sa femme, et celle-ci eut l'imprudence de le révéler à Livie (1).

(1) Voy. aussi Plutarque, (*Œuvr. morales*, tome VI), p. 110 de la traduction de Ricard. Plutarque at-

Maxime se donna la mort, et Ovide s'accusa d'en être la cause: *Causamque, Maxime, mortis me reor esse tunc* (*Ex Ponto*, iv, 6); circonstance remarquable, et qui aurait dû ne pas échapper à ceux qui ont voulu expliquer les causes de l'exil d'Ovide. Maxime fut indiscret; Ovide l'avait été sans doute: tous les deux furent punis. Cependant Auguste allait pardonner; il allait rappeler Ovide: *Contempsit Augustus decepta ignorans culpæ* (*Ex Ponto*, iv, 6). Il allait rappeler et son petit-fils et sa fille, peut-être. Auguste mourut subitement à Nole. Tibère fut proclamé empereur; Agrippa fut tué par un centurion; et Julie, sa mère, privée d'aliments, périt du long supplice de la faim. Dès-lors l'exil d'Ovide et celui de la seconde Julie, sœur d'Agrippa, ne durent avoir d'autre terme que la mort (1). Il ne sera pas difficile de prouver que les diverses conjectures émises jusqu'à ce jour, sur les causes de l'exil d'Ovide, ne peuvent soutenir un examen réfléchi. Plusieurs auteurs ont adopté, d'après un historien du quatrième siècle (Aurélius Victor), l'opinion qu'Ovide fut exilé pour avoir composé les trois livres de l'Art d'aimer. Il est certain que cet ouvrage devint le prétexte de son exil. L'Art d'aimer fut exclu de la bibliothèque du Mont-Palatin et de celle qu'Agrip-

tribue à Fulvius ce qu'Ovide et Tacite rapportent de Maxime.

(1) L'an 767 de Rome (15 ans avant J.-C.) Maxime et sa femme Martin se donnèrent la mort; ce fait a été révélé par une étrange entrevue d'Auguste et son petit-fils. Auguste mourut à Nole; son petit-fils assassiné par un centurion (dans l'île Planasie); sa fille mourut de faim (*Aliments detractis*), de l'île Pandataire (aujourd'hui Sainte-Marie), sur les côtes de la Campanie; Julie, petite-fille d'Auguste et sœur d'Agrippa, mourut après vingt ans d'exil l'an 781 de Rome, dans la principale des îles Eubœides, *Trimetum* (aujourd'hui *Trinità*), sur les côtes de la Pouille. (Voy. Tacite, *Annal.* l. 1 c. 71. 4)

fondée dans le vestibule du la Liberté. Mais Ovide dit dans ses Tristes et dans ses s, qu'il a été puni, non-seulement avoir écrit ce poème, si pour avoir vu ce qu'il ne doit voir. Il suppose que, se à l'Amour de n'avoir obtenir récompense pour avoir à étendre son empire, que ilé parmi les barbares, l'A- répond : « Vous savez bien n'est pas ce qui vous a fait de tort (*Ex Ponto* III, 3). » ment, dit Voltaire, dans ses *ions encyclopédiques*, com- Auguste, dont nous avons : des vers remplis d'ordures, it-il exiler Ovide à Tomes, avoir donné à ses amis, plu- années auparavant, des cole l'Art d'aimer? Comment il le front de reprocher à O- un ouvrage écrit avec quel- modestie, dans le temps qu'il ouvait les vers où Horace pro- tous les termes de la plus in- prostitution? Il y a certain- de l'impudence à blâmer e, quand on tolère Horace. t clair qu'Octave alléguait res - méchante raison, n'o- parler de la bonne. » Il est instant qu'Ovide ne fut point pour avoir publié son Art r. Le poète avoue souvent, es Tristes et dans ses Pon- qu'il a commis une faute ; ne veut pas qu'on la quali- nom de crime. Cependant il point connaître la nature e faute, et il parle toujours ystere de ce qu'il a vu. Tan- i génie a été la cause de son *Trist.*, I, I ; tantôt ses yeux ont rendu criminel (*ibid.*), II). à sa femme, que César pou-

vait le condamner à mort sans in- justice (*ibid.*, V, 2). Il dit ailleurs qu'il a été plus insensé que coupable (*ibid.*, I, 2). On le voit sans cesse vouloir et n'oser s'expliquer claire- ment (*ibid.*, III, 5). Il craint de renouveler les blessures d'Auguste (*ibid.*, II). Il ne veut point qu'on l'in- terroge; il consent à ce que les Ro- mains croient que l'Art d'aimer a seul causé sa perte (*Ex Ponto*, II, 9). « Il serait, dit-il, trop pénible et » trop douloureux de raconter l'ori- » gine de mes malheurs..... Taisez- » vous, ma langue; je ne puis en di- » re davantage (*ibid.*, I, 6; II, 2). » Ces réticences, ces plaintes, ces con- tradictions, ont ouvert un large champ aux conjectures des savants. Plusieurs ont imaginé qu'Ovide avait surpris l'empereur dans une action criminelle avec sa fille. Il est vrai que, selon Suétone, Caligula publiait que sa mère était née d'Au- guste et de Julie. Mais quelle foi peut- on ajouter à cet odieux témoignage d'un prince plus odieux encore? D'ail- leurs l'historien des Césars aurait-il négligé de révéler cet exécration in- ceste? « C'était son génie, dit Bayle, » de déterrer cette espèce d'anecdo- » tes, et de les insérer dans son ou- » vrage. » Cœlius Rhodiginus cite des fragments d'un certain Cæcilius Minutianus Apuleius, auteur pres- que contemporain d'Auguste, qui pa- rait avoir le premier parlé d'un in- ceste de cet empereur, vu par Ovi- de, et cause de son exil : *Pulsum quoque in exilium, quod Augusti incestum vidisset* (*Antiq. Lect.*, I, XIII, c. 1). Mais il suffira de dire que lorsqu'Ovide fut relégué chez les Sarmates, Julie, triste objet de l'in- dignation de son père, était exilée de Rome depuis dix ans. Plusieurs au- teurs ont prétendu qu'Auguste avait

été surpris par Ovide, non avec sa fille, mais avec sa petite-fille. Cette conjecture ne répugne pas, comme la première, à la chronologie, puisque l'exil d'Ovide et celui de la seconde Julie se rapportent à la même époque; mais on peut alléguer, pour la détruire, le silence de Suétone. On doit ajouter que le poète, quelque indiscret qu'on le suppose, ne serait pas revenu si souvent, même avec les expressions les plus vagues, sur ce qu'il avait vu, s'il s'était agi d'un crime qui eût exposé Auguste au mépris du peuple romain. Les révélations d'Ovide pouvaient donc compromettre le repos, mais non la réputation et la gloire de l'empereur. Le poète aurait-il osé dire à ce prince, dans son Apologie : « Ma fortune me paraît trop peu de chose pour que je veuille ici me justifier, en renouvelant vos blessures; c'est déjà trop que vous en ayez une fois ressenti les atteintes. » L'inceste de Julie avec son grand-père, âgé de soixante-dix ans, était-il de nature à pouvoir être rendu public dans certains cas, c'est-à-dire, comme le remarque Bayle, « par une personne qui se serait crue fort importante ? » N'était-ce pas un crime qu'absolument et sans réserve, il fallait tenir dans un silence éternel ? Et croira-t-on que le maître du monde se fût borné à reléguer Ovide loin de sa patrie, si le secret dont celui-ci était seul dépositaire, avait pu, par une manifestation échappée à la vanité d'un poète indiscret, ou légitimée par le désir de se justifier aux yeux de ses contemporains et de la postérité, ou arrachée par le malheur et par le désespoir, attacher au nom d'Auguste une flétrissure éternelle, et faire succéder à l'amour et à la vénération du

peuple romain, des traits traires ? D'autres écrivent qu'Ovide fut exilé pour le moins de quelques débâcles de la petite-fille de l'empereur. On fit d'observer qu'Auguste même publia le déshonneur, Ovide ne pouvait d'avoir vu ce que l'empereur ne montrait au sénat, à l'univers ; imprudence et doute arrachée par Livius, se repentit, avant sa mort. » criait souvent, dit-il : « de tout cela ne se » *Agrippa ou Mécène* » *cu.* » La plupart d'entre eux, Tacite, Suétone, Valérius-Maxime, Pline, Juvénal, etc., parlent de la corruption des mœurs de la fin du règne de Valère-Maxime est peut-être celui qui ait osé lui donner pour cause l'assidue la pudeur (*de Pudicitia*). On trouve matière à beaucoup de réflexions dans les critiques faites contre Livie et en faveur des deux Juliae, le passage de Velleius-Paterculus, la femme dont la mort fut également malheureuse pour elle, et pour l'état romain (c. 48). Ceux qui ont écrit pour motif à l'exil d'Ovide une intrigue couverte d'une intrigue avec l'une ou l'autre Juliae, ont oublié que c'était un crime contre la majesté, qui fut puni par Auguste (Jules - Antoine, fils de Jules) (Tacit., *Ann.* l. 1). Quintus Crispinus, hôte de l'empereur, et Appius Claudius Gracchus, Scipion, et autres sénateurs ou chevaliers, accusa d'avoir déshonoré Auguste et la femme, et furent punis que

une femme ordinaire (*Felsterculus* , liv. II , c. 50) , lire, qu'on leur appliqua la loi, qui condamnait à l'exil les étrangers, de quelque condition qu'ils fussent. Mais Ovide ne fut pas exilé : il conserva ses droits de citoyen. Relégué aux extrémités de l'empire , par les barbares , tandis que tous les autres étaient envoyés dans des lieux beaucoup moins éloignées, qu'Auguste voulait moins punir , qu'ensevelir un homme sortant sur une terre à peine habitée par les Romains. Ceux qui ont dit qu'Ovide fut relégué sur les bords du Pont-Euxin , pour avoir désigné, par son amour, sous le nom de la fille ou la petite-fille de l'empereur, n'ont point réfléchi que Julie n'était pas née lorsque Ovide était à peine âgé de vingt ans , et qu'il n'a pu faire attention qu'Auguste avait des vers , et poète lui-même , qu'il n'avait pu ignorer, pendant sa vie, qu'Ovide avait célébré ses vers et ses élégies ; et, pendant sa vie, qu'il l'avait nommée dans ses poésies. Dans tous les cas , il est impossible de croire que le monde ait voulu si long-temps attendre sa justice, ou que celui qui l'avait faite ait pu, pendant dix ans, attendre sa vengeance. Quelques-uns ayant observé qu'Ovide n'avait jamais parlé de Mécène dans ses ouvrages , ont imaginé qu'il n'avait jamais courtoisamment courtoisé avec lui. Mais, pour réfuter cette conjecture, il suffit de dire que Ovide est mort depuis quinze ans qu'il fut relégué chez les Pontiques ; et il est étonnant que le poète Goujet ait lui-même

adopté , dans la Vie d'Ovide , cette erreur de chronologie , en paraissant rejeter , pour d'autres motifs, l'opinion que le favori d'Auguste ait été le persécuteur d'un poète , digne d'être protégé. Poinssinet de Sivry publia dans le *Mercur de France* (avril 1773) , une *Lettre sur la vraie cause de l'exil d'Ovide* ; il lui était réservé, disait-il, de faire enfin cette découverte. Il prétendit , « qu'Ovide » étant décemvir , eut l'imprudence » d'informer de quelque crime énorme , commis par le jeune Marcus » Agrippa , et que ce fut , en conséquence de ce forfait ébruité, qu'Auguste prit le parti de reléguer ce » prince dans une île , ainsi que » de le déclarer déchu de son droit » à l'empire , et de sa succession , » comme atteint et convaincu de » cruautés atroces. » Cette conjecture , la plus insoutenable de toutes celles qu'on a formées sur l'exil d'Ovide , a été longuement réfutée par un anonyme, dans le *Journal encyclopédique* (octobre , 1773 , p. 134 à 146 , et janvier 1774 , p. 300 à 313). Les historiens qui ont parlé d'Agrippa posthume , le représentent comme un homme grossier et brutal , follement vain de la vigueur de son corps , *rudem sanè bonarum artium , et robore corporis stolidè ferocem* (Tacit. , *Ann.* , liv. I). Mais Tacite ajoute expressément qu'il ne fut convaincu d'aucun crime , *nullius tamen flagitii compertum*. Un seul vers des *Tristes* (*Liv. IV* , *El.* 10) , eut dû suffire pour faire abandonner à Poinssinet de Sivry sa ridicule hypothèse. Dans ce vers , le plus important de tous , le secret d'Ovide semble prêt de lui échapper : « Pourquoi , dit-il , » retracerais-je le crime de mes compagnons , et la complicité de mes

» domestiques ? »

Quid referam amicumque nefas, famulaque nocens ?

On voit bien qu'il s'agit de toute autre chose que d'une information juridique. D'ailleurs Auguste fit lui-même homologuer, par un sénatus-consulte, l'exil de son petit-fils. Et comment eût-il exilé en même temps le condamné, et celui qui avait été son juge ! Comment Ovide espérait-il de voir la fin de son exil, tant que vécut Auguste ? et pourquoi, lorsque Tibère régna, Ovide vit-il son malheur sans espoir ? Cependant, dans le système de Poinssinet de Sivry, Ovide eût été le complice de Tibère et de Livie. Les pères Catrou et Rouillé conjecturent, dans leur *Histoire romaine*, que le crime d'Ovide fut d'avoir été témoin d'une scène humiliante pour Auguste, rapportée par Dion. Athénodore, un des familiers du palais impérial, ayant su que l'empereur attendait une femme mariée, et voulant lui donner une leçon philosophique mais dangereuse, s'avisa de s'habiller en femme, voila son visage, se fit porter en litière jusqu'à l'appartement d'Auguste ; et, sortant brusquement de sa chaise, un poignard à la main : « Ne crains-tu pas, lui dit-il, que quelque assassin, déguisé de la même manière, ne t'ôte la vie ? » Auguste, ajoute Dion, au lieu de se trouver offensé, remercia Athénodore. Mais eût-il puni d'un exil éternel un autre familier de son palais, qui aurait été témoin de cette aventure ? L'abbé Desfontaines a solidement réfuté la conjecture des deux historiens. Il ne reste à examiner que l'opinion qui fait exiler Ovide, pour avoir aimé la chaste Livie, ou du moins, pour avoir eu le malheur de la voir, par

hasard, dans le même fut surprise par Ac pour avoir commis l' parler de ce qu'il avait donné lieu à cette chose que le poète dit, dans à Auguste : « Pourquoi que chose ?..... A » Diane sans vêtements » chercher à la voir » vint pas moins la » chiens. » Mais un n'est pas toujours un en admettant néanmoins eût aperçu, par l'eff chaste Livie dans le l'aurait-il puni si c une faute involontaire vait proscrit dans un portement, n'est-il ble qu'il se serait ens aux prières de Maxim dent, aux larmes de de, qui avait été él mille des Césars ; au de plusieurs citoyens bles par leur crédit leurs dignités ? Mais pu rester inflexible. Livie n'eût-elle pas c du coupable ; et Tib les amis du poète étaient ses favoris, ques motifs pour ne Il est donc vrai que nions émis jusqu'à causes de l'exil d'O soutenir un examen dis que nulle invrai trouve dans celle qui victime d'un coup d'

(1) J. Fr. Newton a fait *Essai pour expliquer trois* l'une de ces énigmes est l' M. Newton, la véritable cause la publication des mystères ne mérite pas d'être réfutée phie de la France (20 fev

paraît familier le pa-
 juste, qu'il y avait le in-
 est, ou dépositaire de quel-
 important. Il paraît cons-
 ne fut pas assez discret. Il
 à Pomponius Græcinus :
 « mon vaisseau voguait à
 voiles, on pouvait m'a-
 leprendre garde aux écueils;
 tant que j'ai fait naufrage,
 en inutile de m'enseigner la
 ne j'aurais dû tenir (*Ex Pon-*
to). » Il mandait, du fond
 il, à son ami Carus, pré-
 sents enfants de Germanicus :
 « le seul à qui je confiais tous
 secrets, tous, excepté celui
 causé ma perte ; et, si je te
 communiqué, tu jouirais en-
 la présence de ton ami ; et,
 mes conseils, j'aurais évité
 la mort (*Trist.* III, 6). » Ovi-
 de ailleurs sa faute impru-
 dence (*ibid.* I, 6 ; III, 3).
 e, à Rome, n'ignore, écri-
 Messalinus, que je ne fus
 e d'aucun crime (*Ex Pon-*
to) ; » et cependant il recon-
 naît ses fautes : « Je le sors
 fois qu'il méritait d'être
 plus sévèrement. Il loue la
 d'Auguste (*Trist.* V, 2 et
 on doit surtout remarquer
 : conjure pas de finir, mais
 er son exil (*ibid.* V, 2).
 mande à sa femme, lors-
 qu'il explorera Livie ; à ses amis,
 solliciteront le maître du
 de se borner à demander
 un ciel plus doux, un pays
 plus libre (*Ex Ponto*, I, 2 ;
 I, 14, 15). Il savait donc
 que n'était pas de nature à
 être sec ; ou plutôt il n'oubliait
 pas, dans le palais des Cé-
 sars, ennemis puissants qui ne
 lui pardonner. Il invitait
 Fabius Maximus, Messali-

nus, Sextus Pompée, à ne rien né-
 gliger pour fléchir Auguste. Il osait
 l'implorer lui-même ; mais il ne s'a-
 dressa jamais à Livie ni à Tibère. Il
 n'exhorta point ses amis à réclamer
 leur crédit, à les attendre sur ses
 malheurs. Une seule fois, près de
 succomber aux longues misères de
 son exil, il invita sa femme à tenter
 une démarche auprès de Livie. Mais
 avec quelles précautions il lui recom-
 mandait de l'aborder, de choisir un
 moment favorable, lorsque Rome et
 la famille impériale seraient dans la
 joie d'une fête publique, lorsque le
 sénat en corps se trouverait au pa-
 lais d'Auguste ! « Alors, dit Ovide,
 » passez à travers la foule ; tombez
 » aux pieds de Junon, et, prosternée
 » à terre, d'une voix tremblante,
 » entrecoupée de larmes, suppliez...
 » mais gardez-vous de vouloir justi-
 » fier ma faute ; et ne demandez,
 » pour toute grâce, qu'un exil moins
 » rigoureux (*Ex Ponto*, III, 1). »
 Germanicus, haï de Tibère et de Li-
 vie, parce que les vœux des Romains
 l'appelaient à l'empire, protégeait
 secrètement Ovide. Parmi les amis
 les plus tendres, les plus constants et
 les plus courageux du poète, on re-
 marque les plus illustres favoris de
 Germanicus : Carus, précepteur de
 ses enfants ; Salanus qui, dès sa plus
 tendre enfance, fut le compagnon des
 études du prince ; Suillius et Sextus-
 Pompée, qui furent admis dans sa
 confidence et dans son amitié. Suillius
 communiquait sans doute à Germa-
 nicus sa correspondance avec un
 poète proscrit, puisque, dans ses
 élégies, Ovide s'adressait tantôt au
 favori du prince, tantôt au prince
 lui-même, et qu'il reconnaissait lui
 devoir de vivre encore. *Vitamque*
tibi debere fatetur (*Ex Ponto*, III,
 5 ; IV, 15). Ce fut Sextus-Pompée

qui veilla sur les dangers du long et pénible voyage de son exil ; qui le fit passer en sûreté à travers des nations barbares ; qui l'empêcha d'être égorgé par les Bistoniens (*ibid.* 1^{re}, 5) : ce fut Sextus-Pompée qui l'assista constamment, sur les bords du Pont-Euxin, de ses immenses richesses, et de tous les secours d'une amitié généreuse et puissante (*ibid.* 1^{re}, 1). Mais soit qu'Ovide invoquât directement Germanicus, soit qu'il écrivit à ses favoris, il ne les pressa jamais de solliciter la fin de ses malheurs, qui paraissaient liés à ceux du maître du monde. Après avoir obtenu la proscription des enfants d'Auguste (l'an 762), Tibère avait érigé un temple à la Concorde (l'an 763). L'exil de Julie, d'Agrippa et d'Ovide, avait été suivi de l'association de Tibère à l'empire (l'an 764). Tibère avait triomphé au sujet des guerres de la Pannonie et de la Dalmatie (l'an 765) ; mais, malgré sa dissimulation profonde, il n'avait pu vaincre les pressentiments et les craintes d'Auguste. Affaibli par l'âge et dominé par Livie, Auguste fut effrayé du maître qu'il allait donner à Rome, du maître qu'il s'était donné à lui-même, en partageant le pouvoir avec Tibère. C'est à cette époque qu'accompagné de Maxime, l'ami le plus cher d'Ovide, Auguste revit secrètement son petit-fils, et songea à lui restituer l'héritage du monde, dont il l'avait dépouillé. En même temps il s'était attendri sur le sort d'Ovide, qui fut adouci par la permission de correspondre ouvertement avec ses amis (*Ex Ponto*, 1^{re}, 6). Une fatale indiscretion perdit Agrippa, Julie, Ovide, Maxime, et sans doute Auguste lui-même : Maxime avait révélé à sa femme le secret de l'état ; Martia ne sut point le garder : il par-

vint à Livie. Peu de jours s'écoulés, et Maxime et sa femme avaient cessé de vivre ; Auguste mourut subitement à Nole, dans la Campanie (l'an 767) ; Tibère et Agrippa étaient tombés sous le coup du même assassin ; Julie, sa mère, avait miné ses jours par le supplice de la faim ; et désormais Ovide devait vivre dans l'exil sa vie et sa destinée. Dès-lors, circonstance bien remarquable ! dès-lors, les amis d'Ovide n'osèrent plus solliciter son retour. *Omnis pro nobis gratia nulla* (*Ex Ponto*, 11, 7). Ils ne purent former que des vœux impuissants et Suillius, Carus, Salanus, et même Germanicus, craignirent de promettre ce prince inutilement. Ovide lui-même cessa d'invoquer son zèle et leur appui. Une seule circonstance étant consultée, Sextus-Pompée réclamant son intervention, Tibère, non pour obtenir le rappel, mais un changement d'empereur, un ciel moins affreux. (*Ex Ponto*, 8 et 14) ; et il ne put maintenir cette faible consolation. Dans ces circonstances réunies, et dans la facilité de les fortifier par de nombreux extraits des *Tristes* et des *Épigrammes*, semblent prouver qu'Ovide était sincèrement attaché aux intérêts de la famille d'Auguste ; qu'il borna pas à faire, comme tant d'autres, des vœux secrets ; qu'il ne connaitre ses sentiments généraux qu'il osa peut-être davantage ne fut pas plus difficile à Livie qu'à la vieillesse d'Auguste. La proscription de ce poète que ce poète et ces deux Julies, que celle du malheureux Agrippa, le dernier des princes de la race d'Auguste. Les excès de la première Julie paraissent confirmer les témoignages de l'histoire : la haine toute-puissante de Liv-

voir considérablement exaspérée la crainte ou l'adulation à les propager, quand on te lui-même en faire une chose effrayante. Le scandale de la petite-fille est moins certain : elle fut accusée d'adultère par l'empire, et perdue sans pitié. La grippa fut proscrite, comme un caractère sombre et et ce fut la mère de Tibère, sombre et le plus féroce des empires, qui obtint ce triomphe, ridicule, mais nécessaire à l'ambition. Enfin Ovide fut, comme corrupteur des mœurs, dans une cour corrompue, un monarque qui avait aimé et encouragé les poètes les plus licencieux, même avait composé des livres de l'Art d'aimer eût été éternel dans ses chants. Mais quand Tibère régna; il fallait punir la famille d'Auguste; il fallait punir ses partisans par la terreur; on chercha des prétextes, on en trouva, on supposa des crimes, l'on en commit. L'héritier fut assassiné, la fille d'Auguste mourut de faim, sa petite-fille Ovide de chagrin, dans des circonstances différentes, mais qui paraissent en une même cause, par le même événement qu'un acte de la haine d'une femme ambitieuse devait être si fatale à Auguste et au repos du monde. On a fallu donner quelque chose d'examen de douze systèmes, sur les causes de la mort d'Ovide, et au développement de ses conjectures, tendant à rendre un mystère que le silence de l'histoire semble avoir laissé intact, et à jeter quelque lumière sur une époque intéressante, mais l'histoire des Césars.

Un des plus savants littérateurs de ces derniers temps, Ginguéné, a le premier adopté l'opinion nouvelle, dans le *Mercur de France* du 2 septembre 1809; et son témoignage est d'autant plus remarquable, qu'il avait lui-même, plusieurs années auparavant, recherché les causes de l'exil d'Ovide, et développé, dans la *Décade* (n°. 15 de l'an ix), une opinion contraire. M. Schœll, qui partage cette opinion, dit, dans son *Répertoire de la littérature ancienne*, que la nouvelle *Vie d'Ovide* « offre » sur le règne d'Auguste, des aperçus nouveaux, curieux et intéressants. » L'auteur de cet article doit se borner à ajouter que, depuis 1809, le jugement de Ginguéné a trouvé beaucoup de partisans, et point de contradicteurs. La vie d'Ovide a offert aux savants deux autres questions à résoudre. Depuis trois siècles ils n'ont pu déterminer la position de Tomes, et le lieu où fut le tombeau du poète. Plusieurs savants ont pensé que Tomes était Tomi, Tomiswaria ou Tomiswar, dans la Bulgarie; d'autres que c'était Kiew, sur le Boristhène; quelques-uns ont cru retrouver cette ancienne ville dans celle de Sabarie ou Stainen, sur la Save en Autriche. Mais ce qu'Ovide rapporte de la situation de Tomes, en deçà du Danube, à l'égard de l'Italie (*Trist.*, l. II et III), ne peut convenir ni à Tomiswar, ni à Kiew, ni à la ville de Stain. Abraham Ortell prétend, dans ses *Synonymes géographiques*, en s'appuyant de l'autorité de Gaspar Bruschi, que le tombeau d'Ovide fut découvert, l'an 1518, à Sabarie ou Stain en Autriche, sur le bord de la Save, avec cette épitaphe gravée sur la partie extérieure d'une voûte magnifique, épitaphe que Boxhorn rapporte aussi

dans ses *Monumenta illustrium virorum et elogia*, Amsterdam, 1638, in-fol.

FATVM NECESSITATIS LEX.
HIC SITVS EST VATES, QVEM DIVI CIBARIIS IRA
AVGVSTI, PATRIO CEDERE JVSSEIT HUMO.
SEPE MISER VOLVIT PATRIS OCCVMBERE TERRIS.
SED FLVNTIA, HVNC ILLI FATA DEDERE
LOCVM.

C'est à Sarwar, ville de la Basse-Hongrie, sur le Raab, que d'autres savants placent la découverte du tombeau d'Ovide, dans la même année 1518, et avec la même épitaphe. Mais il en est sans doute de l'épitaphe et du tombeau, comme de la plume ou du style d'argent d'Ovide, qu'en 1540, Isabelle, reine de Hongrie, fit voir à Pierre-Ange Bargée, et qu'on disait récemment trouvée dans les ruines de *Taurunum*, aujourd'hui Belgrade, à l'embouchure de la Save. En 1802, le *Moniteur* et d'autres journaux de Paris annoncèrent qu'en creusant les fondations d'une forteresse, à l'embouchure du Danube, des paysans russes avaient découvert un tombeau qu'on croyait être celui d'Ovide, parce que c'était là qu'était bâtie la ville de Tomes, et que ces lieux étaient connus depuis long-temps sous le nom de *Laculi Ovidoli*, lacs d'Ovide. Les mêmes journaux ajoutaient qu'on avait trouvé dans le tombeau un buste qui ressemblait parfaitement à ceux qu'on a de Julie, fille d'Auguste; et que les Russes avaient donné à leur nouvelle forteresse le nom d'*Ovidopol*. Le bruit de cette découverte commençait à fixer l'attention des savants, lorsqu'un Allemand, ancien colonel au service de Russie, fit insérer, dans la *Décade* (21 mars 1803), une réfutation de l'article du *Moniteur*, et eut le malheur d'y trouver presque autant d'erreurs que de lignes. A quelle époque, disait-il, les

Russes ont-ils pu creuser une resse à l'embouchure du Danube? La Russie moderne n'a jamais ses barrières jusqu'à ce fleuve; ses armées victorieuses ont occupé sagement des places et des tions sur ses bords; mais elle n'a jamais songé à y bâtir des forteresses. Le lieu que les Moldaves nomment *Lagoul Ovidouloni*, et non *Ovidoli*, est à plus de trente lieues de la bouche méridionale du Danube, non loin de laquelle la ville de Tomes était située. *Lagoulouloni* est un lac sur la rive gauche du Dniester (l'ancien Tyras), à dix lieues d'Akerman, ville et forteresse russe, située sur la rive droite du Danube. Leurs le nom que lui donnent les Moldaves, ne signifie pas le lac d'Ovide; il veut dire *lac des lacs*, et a reçu ce nom parce qu'il servait à laver et baigner ordinairement les soldats avant de les embarquer, et non pas que la Moldavie était obligée de fournir par milliers, la garnison de Constantinople. Sur la fin de septembre 1788, le fameux Potemkin vint faire le siège devant Akerman, il ne parla point du *Lagoul Ovidouloni*; se trouvant dans le voisinage de la ville, les courtisans ne manquèrent point de lui survenir qu'Ovide avait certainement donné son nom à ce lac. Potemkin n'en crut rien; mais il fit creuser pour en vérifier la vérité, et vit avec plaisir encore que d'autres seigneurs n'ordonnaient ni fouilles, ni recherches; il savait bien que l'Ovide ne pouvait être sur les bords du Danube. Pendant quelque temps on parla que d'Ovide, de son tombeau, des ruines de Tomes; mais Potemkin eut quitté cette affaire, et n'en fut plus question. C

avait pas négligé d'instruire rine II de cette découverte; fut charmée, et y crut peut-être bonne-foi. Le tombeau d'Otrouvé dans un pays conquis s'armes, aurait fait autant de à cette femme extraordinaire, gain d'une bataille. Aussi, l'en 1791, le traité de Jassi les frontières de la Russie jus-Uniester, le premier soin de ratrice, qui ne perdit jamais e ses projets sur l'empire By-fut, en faisant construire diforforteresses sur la rive gauche ave, de leur donner des noms, tels que *Tyraspol*, *Grégorion* l'honneur de Grégoire Poup, et *Ovidiopol*, dans le voide *Lagoul Ovidouloni*. Cette est placée sur les nouvelles de la Russie, à l'embouchure iester. Le général de Wollaud a les travaux de ces forteresses -1795; et aucune découverte faite par les ouvriers. — Ovide les poètes les plus féconds de pité. La poésie était son élément heureux génie s'il eût pu ter son feu et ses transports, t pu s'astreindre à revoir et à et les défauts qu'il reconnais-mais qu'il aimait dans ses ou-s. Surtout que nous a conservé une e que prouve qu'Ovide aimait e sans les ignorer. *Controv.* 3, 11. Ses amis lui dirent un p'il devait retrancher de ses es trois vers qui les deligu-Ovide y consentit, mais à con-qu'on lui en passerait trois, t :

*Nonne quædam, nonne quædam, nonne quædam,
Nonne quædam, nonne quædam, nonne quædam.*

nonne quel était le troisième vers, ces trois vers étaient précisécux dont *Pedo Albinovanus*

et ses autres amis demandaient la suppression. Ovide offro beaucoup à la critique, beaucoup à l'éloge; s'il n'est pas le plus parfait des poètes latins, « il est, dit Kervillars, celui » qui pense le plus à la manière fran- » çaise. On dirait presque qu'il est » né parmi nous : ce tour fin, mais » naïf et gracieux, qu'il sait donner » à ses pensées, ces mouvements » tendres et délicats qui animent » tous ses sentiments, sont tout- » à-fait dans le goût de la nation. » (*Préface de la Traduction des Tristes.*) On composerait un volume des jugements divers que les anciens et les modernes ont portés sur ce poète et sur ses ouvrages (1). On lui a beaucoup reproché ses adulations pour Auguste, l'autel qu'il lui avait érigé chez les Sarmates, et le culte qu'il rendait à ce prince, appelé si souvent par lui Dieu et même Jupiter : « On peut » faire à Ovide, dit Voltaire, un re- » proche presque aussi grand qu'à » Auguste et qu'à Tibère, c'est de » les avoir loués. Les éloges qu'il » leur prodigue, sont si outrés, qu'ils » exalteraient encore aujourd'hui » l'indignation, s'il les eût donnés à » des princes légitimes, ses bienfai- » teurs; mais il les donnait à des ty- » rans et à ses tyrans. » (*Questions sur l'encyclop.*) Voltaire va au-devant de l'objection qu'on peut lui faire : Horace et Virgile avaient aussi chanté la divinité de César-Auguste : « On » pardonne, dit-il, de louer un peu » trop un prince qui vous caresse, » mais non pas de traiter en Dieu un » prince qui vous persécute. » Jules-César Scaliger va plus loin; et dans

(1) Les beautés et les défauts d'Ovide sont également bien appréciés dans le discours préliminaire de la traduction en vers de *Strohm*, attribuée à M. de Kosselien, Philadelphie (Paris), 186, in-8°.

une pièce de vers où Ovide accable Auguste de reproches, il lui fait dire :

*Chm te laudarem tunc sum mentitus : ob unum hoc
Exilii fuerat debita pœna mihi.*

Sans doute Ovide eût développé un grand caractère, s'il eût refusé son encens à l'autel des Césars. Mais le lyrique romain et le chantre d'Énée, favoris d'Auguste, comblés de ses faveurs, et honorés dans Rome, étaient-ils donc plus excusables de prostituer leur génie, parce qu'ils étaient plus heureux ? Ovide était-il donc plus coupable que le sénat romain qui, au rapport des historiens, décréta, du vivant d'Auguste, qu'il lui serait érigé un temple dans son palais ? Ovide fut-il plus digne de blâme que ce sénateur d'Athènes (Numérius), qui reçut de Livie dix mille pièces d'or, pour avoir attesté qu'il avait vu Auguste monter au ciel après sa mort ? que les préconsuls qui avaient élevé des autels à l'empereur vivant, dans les provinces romaines, et qui donnaient aux statues de ce prince tous les attributs de la Divinité (1) ? C'était la religion du temps ; c'était celle du sénat, des chevaliers, des légions et du peuple romain. Cette ridicule idolâtrie avait commencé à Jules César, qu'un sénatus-consulte déclara Dieu après sa mort, *Divo Julio ex senatus-consulto* ; et long-temps avant de participer lui-même aux honneurs de la Divinité, Auguste prenait, sur les médailles qu'il faisait frapper, le titre fastueux de fils de César-Dieu, *Cæsar, Divi filius*. Ovide, quand tous les Romains encensaient les Césars, devait-il se montrer seul rebelle à

leur culte, parce qu'il n'était per aucun Romain plus à plaindre lui, aucun qui eût un aussi grand besoin de désarmer le bras qui l'avait frappé ? Dans ces Élégies, qu'il posa pour fléchir des tyrans insolents, on trouve des détails que les biographes ont trop négligés. Vrai que l'on ignore un grand nombre de faits importants. On ne connaît point le nom des trois femmes d'Ovide. On n'a que des notions insuffisantes sur les emplois publics dont il fut revêtu, sur le pouvoir dont il jouit à la cour et dans la famille des Césars. On dou- suit les exercices du barreau, porta les armes en Asie, sous Néron, comme l'annoncent d'anciens Vies d'Ovide dans des manuscrits de la bibliothèque Farnèse, et de la bibliothèque de Pomponius-Idius. Enfin, on ne connaît pas précisément s'il fut l'auteur de tous les ouvrages qu'on lui attribue. — La bibliographie d'Ovide est immense. Les diverses éditions de ses œuvres, les commentaires, les traductions, rempliraient un volume. Nous bornerons à citer les éditions principales, et à indiquer les traductions françaises. I. ÉDITIONS D'OEUVRES D'OVIDE : 1°. Bolognini, thazar Azzoguidi, 1471, in-4°, c'est le premier livre qui ait été imprimé dans cette ville. L'éditeur François de Pozzuolo, comprimi les ouvrages du poète : *De Iomela, De Nuce, De Pulchritudine*, annonça qu'il donnait tout *O Opera omnia, Medea excepta, Triumpho Cesaris, et libello ponticæ linguæ composito quæ curiâ temp. perierunt*. — 2°. R. Conrad Sweynheym et Arnold Martz, 1471, 2 vol. in-fol., édition donnée par l'évêque d'A-

(1) Puta, radiis, bustis, fulmen, Dieu de l'Italie, l. 543. Tacite parle des temples d'Auguste : *Templum et celestes religionis decem mortui* (Annal. l. 1. c. 10). P. A. Niphius, Velleus Paterculus, Lucius, Suetone, Pluie, etc.

Celles que publièrent les Aldes, commencement du seizième siècle, sont estimées. Nous en citerons Venise, 1502-1503, 3 vol. Venise, 1515-1516, 3 vol. in-8°, avec des notes d'André Navagero. Leyde, 1661-1662, 3 vol. fig., *cum notis variorum*; Leyden, 1670, 3 vol. in-8°, fig., *notis variorum*, bonne édition et soins de B. Cnipping — 5°. Amsterdam, 1727, 4 vol. in-4°, édition donnée par Burmann. On voit les autres dans le *Manuel du libraire et de l'amateur*, par M. Lacombe, ainsi que la liste des principales éditions de divers ouvrages de l'Ovide, publiées dans le dix-septième siècle et depuis. II. Traductions. 1°. Les trois livres des *Fastes* ont été traduits dans le dix-septième siècle, en prose par le marquis de Villaine et Martignac; en vers par l'abbé Barrin. Il y a d'autres versions sans nom d'auteurs. — 2°. Il y a un grand nombre de traductions en vers et en prose des *Œuvres* d'Ovide; ces versions ont été faites par Saint-Gelais, évêque de La Rochelle, le cardinal Du Perron, les Desportes, Lingendes, La Fontaine, La Harpe, Marolles, Belle-Isle et Barrin; par Ch. Fontaine, J. B. Colletet, Percheron, Regnier, Gressilles, Martignac, le duc de Noailles, Richer, M^{lle} L'abbé Boissac, etc. (V. MÉZIERES.) 3°. Le *Art d'aimer* a été traduit en prose par Marolles, Nasse, le duc de Noailles, Ferrier, Martignac et en vers, par Saintange, J. B. Colletet, Goussier, 1817. On trouve à ce poème plusieurs versions anonymes, en prose et en vers. 4°. Le *Remède d'amour* a été traduit par Guart, Marolles, Mar-

tignac, Grainville, etc. (Voy. Ch. Fontaine.) Dufour de la Crespière l'a mis en vers burlesques; plusieurs auteurs anonymes en ont donné des versions en prose et en vers. — 5°. La première version des *Fastes* est due à l'infatigable abbé de Marolles (1661). Il se vante de n'avoir employé que six semaines à ce labeur. Nous avons eu depuis, les traductions de Martignac, 1697; de Lezeau, 1714; du P. Kervillars, 1742; et enfin celle de Bayeux, 1783, avec d'amples commentaires. 4 vol. in-8°. Ce poème a été traduit en vers, 1678; et de nos jours par Saintange, 1804, 2 vol. in-8°. — 6°. Les *Métamorphoses* ont été traduites en prose par Colard Mausion 1484; Nic. Renouard, 1619; P. Duryer, 1660; Martignac, 1697; Bellegarde, 1701; Ant. Banier, 1732, Fontanelle, 1767 et 1802; Barrett, 1778, Mallilâtre (attribué), 1798; Villenave, 1807 (V. FORMAGE): en vers, par Chrestien Goussier, quinzième siècle, *manuscrit*; François Habert, 1557; Christophe Desfrans, 1595; Raymond et Charles Massac, 1603; Du Bartas, 1609; Th. Corneille, 1697; Saintange, 1783 et 1788: en rondeaux, par Benseigne, avec fig. de Leclerc, Chauveau, etc. 1667; en distiques, par Trepagne de Méneville, curé de Sarène, 1730, *manuscrit*; en vers burlesques, par Richer, 1662 (V. ASSOLÉY). En 1534, Clément Marot traduisit en vers les deux premiers livres, et Barth. Aneau, le troisième; Gaillard, le duc de Nivernais, M. Richerolles d'Avalon et plusieurs autres ont traduit des livres ou des fragments des *Métamorphoses*. — 7°. Les *Tristes* et les *Pontiques*, ont été traduits en français, par Binard, 1625; Marolles, 1661; Mar-

signac, 1697; et le P. Kervillars, 1724. La version de ce dernier est la plus estimée. — 8°. Le livre d'*Ibis*, composé de 644 vers, a été traduit en français par Marolles, Martignac et le P. Kervillars. Parmi les traductions en prose des Métamorphoses, ornées de gravures, on distingue : 1°. La traduction de Bannier, avec les fig. de Bern. Picart, Amst. 1732, 2 tom. in-fol.; avec des figures gravées par Le Mire et Basan, Paris, 1767-1771, 4 vol. in-4°. — 2°. La traduction de G. T. M. Villenave, avec 144 fig. gravées d'après les dessins de Le Barbier, Monssiau, Moreau jeune, Duvivier et autres, Paris, P. Didot, 1806, et ann. suiv. 4 vol. in-4°. et in-8°. On a joint à la traduction de Saintange (*Voy. SAINTANGE*), les 140 planches qui avaient servi à l'édition de Le Mire et Basan, Paris, 1808, 4 vol. in-8°. La Vie d'Ovide a été écrite en latin par J. Musson (Amsterdam, 1709); en italien par Rosmini (Roveredo, 1795); et en français par l'auteur de cet article (Paris, 1809), in-8°. V—VE.

OVIÉDO (JEAN-GONSALE D'), en espagnol *Gonzalo Hernandez de Oviedo y Valdez*, naquit à Madrid, vers 1478, et fut élevé parmi les pages de Ferdinand et d'Isabelle. Oviédo avait quinze ans, lorsque Christophe Colomb revint de son premier voyage : il se montra fort avide de s'instruire des détails relatifs à la merveilleuse découverte de l'illustre navigateur, et fut bientôt au fait de tout ce qui s'était passé dans cette étonnante expédition. Oviédo, ayant embrassé le parti des armes, se distingua dans la guerre de Naples, où il rendit d'importants services à l'Espagne. Ce fut pour l'en récompenser, que Ferdinand lui

accorda la commission de visiter des mines d'or et d'argent d'*Haïti*, nommée par Colomb *pañola*, puis *San-Domingo* se rendit à cette destination en 1513; il employa, pour l'exploitation des mines, d'ailleurs assez riches si on les compare à celles du continent américain, les mêmes hommes doux et bons, mais si souvent indolents, d'une constitution peu robuste, et affaiblie par les ravages de la syphilis, qui jusqu'alors, était inconnue dans l'ancien monde. Oviédo traita promptement que des bêtes de son pays, malheureux, qui avaient été les compagnons de Colomb avec une cordialité; il les força à un travail continu, d'autant plus dur qu'ils vivaient auparavant dans la paresse, se nourrissant des produits de leurs productions naturelles du climat, et d'une pêche facile. L'abominable tyrannie d'Oviédo envers ces insulaires, diminua considérablement leur nombre, et leur donna peu de temps; et, pour se venger des cruautés qu'il exerçait sur eux, il eut la mauvaise foi de les représenter, dans ses écrits, que les habitants étaient dissolus, méchants, et tout dignes de l'extermination. Ces calomnies, il ajouta, pour rendre son songe ridicule, que, chez les habitants, la syphilis était le résultat de la malpropreté. Une pareille assertion est d'autant plus absurde, que tous les historiens impartiaux et observateurs, il a été reconnu que Colomb, que le peuple haïti pour ainsi dire, indifférent aux vices vénériens, chose peu commune dans un climat brûlant, et qui s'explique que par la faiblesse de l'organisation physique de ces

, ou du moins par une profon-
 ération de leurs forces vitales.
 o profita d'un séjour de près
 uze ans à Haïti, pour faire des
 rches sur toutes les parties de
 ire naturelle de cette île, et
 dement sur la siphilis, et sur
 mènes que les naturels em-
 ient pour la combattre. Le
 ipal de ces remèdes était le
 , qui tient encore de nos jours
 ng distingué parmi les anti-
 itiques. Oviédo publia, lors de
 tour en Espagne, en 1525, un
 al de ses recherches, sous le
 de *Summario de la historia
 al y natural de las Indias
 ntales*, Tolède, 1 vol. in-fol.,
 à Charles-Quint, traduit en
 par Urb. Chauveton). L'an-
 refondit plus tard cet écrit,
 augmenta de faits nombreux
 histoire naturelle d'Haïti; et il
 les vingt premiers livres de
 and ouvrage, en 1535, sous
 e : *La historia general y na-
 de las Indias occidentales*.
 rage entier, divisé en cinquante
 es, n'a paru qu'en 1783, par
 ins du marquis de Truxillo.
 atteste, dans sa relation, que
 hélis est une maladie endémi-
 ez les insulaires d'Haïti, au mi-
 esquels elle a été contractée par
 pagrois de l'expédition de Co-
 , qui la communiquèrent aux
 itains de l'expédition de Gon-
 de Carloue. Effectivement, la
 is parut à Naples, immédiate-
 après que l'escadre de Gonsal-
 fat de retour. Plusieurs écri-
 , parmi ceux qui prétendent
 a siphilis existait en Europe
 la découverte du Nouveau-
 , ont essayé de prouver cette
 ion hypothétique, par les pro-
 ets d'Oviédo. L'auteur de cet

article, qui les a lus attentivement,
 affirme qu'ils renferment la preuve
 incontestable de l'erreur où sont
 tombés ceux qui revendiquent ce
 fleau pour l'ancien continent. Quel-
 ques écrivains assurent qu'Oviédo
 ayant été infecté par la siphilis,
 pendant son séjour à Naples, vers
 1513, et réfléchissant que ce mal
 provenait d'Haïti, que, par consé-
 quent, il devait exister dans cette île
 un remède propre à la guérir, sol-
 licita l'emploi qui l'y conduisit, et
 reconnut en effet que le bois de gaïac
 était l'antidote infaillible dont se
 servaient les insulaires, et qu'il
 l'employa fort heureusement pour
 sa guérison. On ajoute qu'à son re-
 tour en Espagne, Oviédo se cons-
 titua médecin pour les maladies si-
 philitiques, contre lesquelles il fit
 usage du bois de gaïac, avec un
 succès qui augmenta considéra-
 blement la fortune qu'il avait acquise
 en exploitant les mines d'Haïti, aux
 prix de la vie d'un grand nombre
 de ses naturels. F—R.

OWEL. V. OUEL.

OWEN (JEAN), en latin *Audo-
 ënus*, poète latin de la fin du sei-
 zième siècle, natif d'Armon, dans le
 comté de Caernarvon (au pays de
 Galles), fit ses études à Winchester,
 puis à Oxford, et fut, en 1584, ag-
 grégé au nouveau collège de cette
 dernière ville. De là, le titre d'*Oxo-
 niensis*, qu'il ajoutait à son nom,
 et qui a induit en erreur ceux qui
 l'ont fait naître à Oxford. Il se fit
 recevoir bachelier en droit; mais le
 besoin de se créer des ressources, le
 força d'abaisser ses facultés à la tâ-
 che d'instituteur. Son attachement
 aux dogmes du protestantisme, et la
 publication du recueil de ses épi-
 grammes latines, mises à l'*Index*,
 et remplies de sorties virulentes con-

tre l'Eglise romaine, le perdirent dans l'esprit d'un oncle riche catholique, qui le frustra de sa succession. Owen serait tombé dans l'indigence, sans les secours que lui offrit la bienveillance de Jean Williams, évêque de Lincoln. Ce prélat, après la mort de son protégé, en 1622, lui fit dresser un monument dans l'église de Saint-Paul de Londres. Owen doit être placé sur la ligne de Buchanan et de Cowley, parmi les écrivains qui, de l'autre côté de la Manche, ont cultivé avec le plus de succès la poésie latine. Son titre littéraire consiste dans un recueil d'épigrammes, dont trois livres avaient déjà paru en 1606, mais dont les éditions complètes sont dues aux Elzevirs, Leyde, 1628, in-24, Amsterdam, 1647, in-12. Trois traducteurs anglais s'en sont emparés : Jean Vicars, en 1619, Thomas Pecke, en 1659 (dans son *Parnassi puerperium*), et plus récemment Thomas Harvey. M. A. A. Renouard a donné une édition de l'ouvrage original, Paris, Didot, 1794, 2 vol. in-18. A. L. Lebrun, versificateur oublié, qu'il faut se garder de confondre avec le poète lyrique du même nom, fit un choix des épigrammes d'Owen, et les délaya dans un style lâche et sans trait, Paris, 1709, in-12. On en peut dire autant des imitations hasardées par Cocquard, avocat à Dijon, dans ses poésies imprimées en 1752. M. Aug. Labouisse a publié les *Epigrammes choisies d'Owen*, traduites en vers français, par Kérivalant, avec d'autres imitations, Lyon, 1819, in-18. Owen a mérité un double reproche par le ton licencieux de quelques-unes de ses pièces, et par son irrévérence pour le clergé : ces deux défauts sont d'un protestant déci-

dé (1), et d'un poète qui a Martial pour modèle. Comme crier, Owen ne présumait pas de son recueil. Voici comme il exprime :

*Qui legis ista, tuam reprehendo, si mea
Omnia, stultitiam; si nihil, invidiam.*

F—

OWEN (HENRI), théologien anglais, né vers 1719, dans le de Merioneth, pratiqua la médecine entra ensuite dans la carrière ecclésiastique, où il n'occupa que de petites cures, de Saint Olave monton. Il mourut le 14 oct. Voici les titres de ses principaux ouvrages : I. *Harmonia trigonica*, ou *Court traité sur la nométrie*, in-8°. 1748. II. *La propriété des miracles de la Bible considérée et expliquée*, in-8°, 1755. III. *Observations sur quatre Evangiles*, in-8°, 1761. *Recherches sur l'état actuel de la version des Septante*, in-8°, 1761. V. *Suite de Sermons sur les prophètes* pour la lecture fondée par le roi, prononcés en 1769, 70 et 71, in-8°. 1773. VI. *Critica sacra* Courte introduction à la critique hébraïque, in-8°, 1774, avec Supplément, publié en 1775. *Recherches critiques*, in-8°. VIII. *Exposé historique et critique de la version des Septante*, in-8°, 1787. IX. *Les modes de citation employés par les auteurs évangéliques expliqués et justifiés*, in-4°. — OWEN (Édouard), rect

(1) Nous avons sous les yeux une édition de Leyde, de 1628, où se trouve au verso du frontispice, la remarque du R. P. Jésuite anglais, portant que ce livre, d'un calviniste, est profane, et doit être purgé du catalogue de ses épigrammes qui sont deserges en marge, au nombre d'environ 100 livres d'épigrammes d'Owen en cordons pour s'en, indépendamment des Distiques et politiques.

1 dans le *Lam* ; est
A new latin accidence,
 0 ; et des *Satires de Ju-*
en vers anglais, 2 vol.
 16. Il est mort en 1807.
 Thomas-Édouard), ec-
 anglais, était recteur de
 deg, dans l'île d'Angle-
 rça long - temps dans ce
 onctions de magistrat, et
 eumaris, en déc. 1814.
 le *Méthodisme démas-*
 1802. L.

TIERNA (Axel, comte
 ur et chancelier de Suè-
 hommes d'état les plus
 dix - septième siècle,
 1583, dans la province
 Il perdit de bonne heure
 membre du sénat ; et sa
 comtesse de Bielke, diri-
 mière éducation. Après
 quelques études dans son
 rendit en Allemagne, et
 eurs années aux univer-
 ostock, de Iéna et de
 , s'appliquant aux lan-
 tes (1), à l'histoire, à la
 et même à la théologie.
 ittenberg qu'il prit le de-
 tre-ès-arts. Ses talents se
 ent rapidement ; et, de
 uède, il fut employé par
 à des négociations im-
 Il n'avait que vingt - six
 ne le même prince le fit
 sénat, et le chargea peu
 a direction générale du
 ent, le roi ne pouvant
 rner lui-même. En 1611,
 olphe monta sur le trô-
 nstierna fut nommé chan-

celier du royaume, ou ministre prin-
 cipal. La nature avait formé ces
 deux hommes pour aller ensemble
 à la gloire ; l'un, par ses exploits,
 son courage brillant, ses concep-
 tions élevées et hardies ; l'autre, par
 sa prudence, son zèle infatigable,
 ses combinaisons profondes. Leurs
 noms sont devenus inséparables com-
 me ceux de Henri IV et de Sully.
 Oxenstierna termina d'abord, par
 des négociations habiles, la guerre
 avec le Danemark, qui avait com-
 mencé sous le règne de Charles IX,
 et qui, depuis long - temps, était
 onéreuse à la Suède. En 1614, il
 suivit Gustave - Adolphe en Livo-
 nie, assista aux campagnes contre
 les Russes, et négocia, en 1617, la
 paix de Stolbova, qui fit gagner à la
 Suède un territoire considérable le
 long de la Baltique. Une autre guerre
 occupait le roi ; c'était celle de Po-
 logne : le chancelier en dirigea quel-
 ques opérations ; et, la Prusse ayant
 été conquise, il devint gouver-
 neur général de ce pays, avec un
 pouvoir presque illimité. Dans le
 même temps, l'Autriche faisait de
 grands progrès en Allemagne, et
 menaçait les côtes de la Baltique.
 Oxenstierna quitta la Prusse, et se
 rendit auprès du duc de Poméranie
 pour l'engager à recevoir une gar-
 nison suédoise dans la ville-forte de
 Stralsund. Ayant réussi dans l'exé-
 cution de ce projet, il travailla, de
 concert avec l'Angleterre et la Fran-
 ce, à faire signer au roi de Pologne
 une trêve avec la Suède. Ces mesures
 mirent Gustave-Adolphe en état d'a-
 gir en Allemagne, et de prendre une
 part directe à la lutte entre les pro-
 testants et les catholiques, entre l'em-
 pereur et les princes de l'empire. Le
 héros suédois conduisit ses troupes
 en Poméranie, étonna par la rapi-

une profonde connaissance de la lan-
 4 l'on conserve encore à l'université
 emplace de Platon, chargé de notes
 il avait corrigé la version de Ser-

dité de sa marche, et changea tout-à-coup l'horizon politique. Il avait laissé Oxenstierna en Suède; mais il l'appela bientôt auprès de lui, pour profiter de ses conseils, et pour lui confier des négociations importantes. Le chancelier était dans les contrées du Rhin, lorsque Gustave-Adolphe termina sa carrière à Lutzen. La nouvelle de cet événement le plongea dans l'affliction, mais ne put abattre son zèle et sa fermeté. Il concentra les troupes de la Suède et des alliés, fit un voyage en Brandebourg et en Saxe, et combina si sagement toutes ses mesures, toutes ses démarches, qu'il obtint une confiance générale. Le sénat de Suède lui donna des pouvoirs illimités; la ligue protestante le nomma son directeur, et plusieurs voix s'élevèrent pour le faire déclarer électeur de Mayence. Il ne prit jamais possession de l'électorat, soit parce qu'il n'y eut point une majorité suffisante dans les suffrages, soit parce qu'il voulut se mettre à couvert de la jalousie; mais il conduisit avec autant d'énergie que de sagesse, l'administration générale qui lui avait été confiée, et déjoua les intrigues de ceux qui, par des efforts secrets, se flattaient de faire échouer ses entreprises. Les triomphes des Suédois continuaient; et les généraux secondaient le zèle actif, la vigilance du chancelier. Cependant, tout-à-coup, l'aspect des affaires fut entièrement changé par un événement malheureux: une mésintelligence funeste entre Weimar et Horn occasionna (1634) la perte de la bataille de Nordlingue; les impériaux profitèrent de ce succès pour détacher plusieurs princes de l'alliance de la Suède; les généraux se divisèrent, et les soldats prirent part à ces divisions. Tout

semblait perdu pour les Suédois pour la ligue des protestants dans ce moment critique Oxenstierna déploya toutes les ressources de son esprit, toute la force de son caractère. Il parvint à rassembler les débris de l'armée, et à soutenir le courage des soldats; il demanda secours à sa patrie, et en obtint une promesse; il entama de nouvelles négociations, et il les suivit avec moins de prudence que de fermeté. L'appui de la France était nécessaire, et le chancelier se détermina à faire un voyage à Paris pour traiter avec Richelieu. Le fastidieux cardinal l'étonna; les prétentieux ministres lui parurent orgueilleux; il entrevit de la jalousie et de la défiance; mais il ne se laissa pas déconcerter: conservant une fermeté imposante, il conquit l'estime de son rival, et parvint au but qu'il s'était proposé. La guerre reprit son cours, et Banier appuya par des succès les mesures qu'ordonnait le chancelier. En 1630, la fortune était revenue sous les drapeaux des Suédois, et la marche des affaires ayant été assurée, Oxenstierna revint à Stockholm. Il prit le compte détaillé de son administration, et prit sa place parmi les conseillers de Christine. Cette jeunesse lui avait été recommandée par la manière la plus pressante de Gustave-Adolphe. Il donna à Christine des éclairés à son éducation; et pendant qu'il veilla à ses intérêts, il devint l'âme du conseil; son retour jusqu'à l'époque où Christine prit elle-même les rênes de l'État, ce fut lui qui gouverna la Suède. Il introduisit l'ordre dans les finances, et dans le commerce, et protégea

content de la politique du
ark, il fit déclarer la guerre
1655; et malgré les difficultés
Suédois avaient encore à vain-
Allemagne, ils réduisirent les
à signer une paix qui leur
dre des provinces. Ce fut
ierna qui en dicta les condi-
en 1646, à Bromsebro, où
t rendu. Christine, devenue
e, suivit long-temps les con-
chancelier, et lui témoigna
is grands égards. Mais les
ans et les favoris écartèrent
eu l'homme d'état dont la pré-
les gênait. Il se montra néan-
dans toutes les occasions im-
tes, et manifesta son dévoue-
un bien général. Il fit tous ses
pour empêcher qu'une trop
précipitation à conclure la
vec l'Autriche n'enlevât à la
le fruit de ses victoires. Il re-
par des représentations éner-
l'abdication de la reine; et,
elle eut enfin pris la résolution
de descendre du trône, il té-
hauteinent son improbation.
a même d'assister à l'acte so-
ou Christine remit le sceptre
les-Gustave. Il fut dénoncé à
ce, comme un ambitieux qui
es vues secrètes, et qui tra-
sourdement à faire rivaliser
rile avec la maison royale.
Charles ne prêta point l'oreille
domnie, et consulta plusieurs
vieillard vénérable dont il ap-
t l'expérience et les vertus.
tant Oxenstierna approchait
me de sa glorieuse carrière;
fut le 28 août 1654. Charles
te lui rendit visite pendant sa
e, et s'entretint avec lui de la
du royaume. La mort du
ier fut le sujet d'un deuil gé-
tous les citoyens éclairés se rti-

rent vivement la perte que faisait
l'État. Oxenstierna se montra tou-
jours le protecteur zélé de tous les ta-
lents; et les institutions littéraires de
la Suède lui furent redevables d'un
grand nombre d'améliorations. Il fut
long-temps à la tête de l'université
d'Upsal, où il appela de l'étranger
des professeurs connus par leur mé-
rite. Sa bibliothèque était aussi con-
sidérable que bien choisie, et il en
faisait un usage journalier. Il écrivait
avec la même facilité en suédois et
en latin; et une partie de sa vaste
correspondance dans ces deux lan-
gues a été conservée. On le regarde
comme l'auteur du second volume
de l'*Historia belli sueco-germanici*,
dont le premier est de Phil. Chem-
nitz; et ce fut lui qui rédigea l'ouvrage
que le même Chemnitz fit im-
primer sous le titre: *De Arcanis
Austriacæ domûs ab Hippolyto à
Lapide* (1). Axel Oxenstierna eut
un fils nommé Jean, qu'il envoya
au congrès de Westphalie, et qui
signa avec Salvius le traité de paix
de 1648. Ce fils, jeune encore, ayant
exprimé, dans une lettre à son père,
la crainte de ne pouvoir surmonter
les obstacles qu'il rencontrait, re-
çut cette réponse: *Nescis, mi fili,
quantillâ prudentiâ homines regan-
tur*. L'extérieur du chancelier de
Suède était noble, mais en même
temps de la plus grande simplicité.
Les mêmes traits caractérisaient sa
manière de vivre, sa conversation et
toute sa conduite. La reine Christine
ayant voulu le créer duc, il refusa
ce titre comme trop fastueux en

(1) Oxenstierna avait aussi laissé quelques mor-
ceaux historiques, écrits en latin, mais dont on n'a
conservé que des fragments. Dieterle Range en a
publié un, relatif aux affaires de Pologne, en 1675,
dans une dissertation intitulée: *Mon monumentum lite-
rarium. Tricli Oxenstierna pars prima, grande
Oluc Celsio, Upsal, 1750, in-8.*

Subde. Il avait l'ambition des grandes ames, celle de dominer par le talent, d'influer par le mérite, et de laisser une vaste renommée. C—AU.

OXENSTIERNA (BENOÎT), de la même famille que le précédent, et digne, à plusieurs égards, d'être placé à côté de lui, naquit en 1623; il fit ses études à Upsal, entreprit un voyage, et assista aux négociations d'Osnabruck. Il fut nommé gouverneur de Varsovie et de la Haute-Pologne, par Charles-Gustave, qui lui accorda une représentation royale, pour imposer aux Polonais. Chargé ensuite de négocier les préliminaires de la paix, il en rédigea les articles avec la plus haute sagesse. Après la mort de Charles-Gustave, Oxenstierna, retourné en Suède, eut une grande influence dans l'administration. Il se déclara antagoniste du système ambitieux de Magnus de la Gardie; et Charles XI ayant atteint sa majorité, il gagna la confiance de ce prince, au point qu'il devint chancelier du royaume et ministre principal. Il voulait que la Suède tendit surtout à s'agrandir et à se fortifier dans le Nord; qu'elle prit peu de part aux destinées des pays éloignés d'elle, et que l'indépendance politique assurât sa prospérité intérieure. Charles XI le remercia de la manière la plus flatteuse de ses services, dans une lettre qui a été conservée, et qui fait autant d'honneur au prince qu'au ministre. Le système pacifique, maintenu long-temps par Oxenstierna, fut ébranlé par la mort de Charles XI; et les vues hostiles de plusieurs puissances forcèrent Charles XII à commencer la guerre. Ce prince avait remporté des victoires essentielles pour sa sûreté, décisives pour une paix glorieuse: il avait humilié le Danemark, repoussé les

Russes et conquis la Pologne. alors qu'Oxenstierna, avancé instruit par l'expérience, éclairé les vrais intérêts de sa patrie par de profondes méditations, adre jeune héros ce Mémoire insé plusieurs recueils historiques. est un chef-d'œuvre de sage monument du patriotisme l vrai et le plus courageux. Le tre représente au roi les av de sa situation, les circonstan vorables qui s'offrent pour f paix; il lui fait entrevoir le rô doit jouer à la suite de cette dans le Nord et dans l'Euro tière; en même temps il lui les inconvénients que pour trainer la continuation de la Charles poursuivit la carrière exploits, et mit la fortune à t preuves, qu'enfin elle le trahit stierna ne vit point les malhe accablèrent sa patrie: il m dès l'année 1702, peu aprè envoyé son Mémoire au roi. ainsi que le grand Axel Oxen un protecteur zélé des science lettres, et donna, surtout à l' site d'Upsal, dont il avait ét celier pendant cinquante ar preuves de sa munificence.

OXENSTIERNA (GABRIEL RESON, comte d'), gouvern duché des Deux-Ponts, de la famille que les précédents, rière-neveu d'Axel. Il naquit à holm, en 1641, fit de bonnes entreprit des voyages, et pa une grande partie de l'Europ employé ensuite par Char dans la carrière des armes, celle des ambassades. Nommé ambassadeur extraordinaire au de Ryswick, il fut accusé négligé les intérêts de sa c éprouva une disgrâce dont

avec d'autant plus d'empressement, qu'il désirait connaître les grands géomètres dont il avait étudié les ouvrages. Il renouça dès-lors au jeu pour se livrer tout entier aux mathématiques, et eut bientôt un grand nombre d'élèves. Il était jeune, bien fait, et d'un caractère assez gai. Des aventures de galanterie vinrent le chercher; et le célibat lui paraissant dangereux, il épousa une femme presque sans biens, qui l'avait touché par son air de douceur, de modestie et de vertu. Ces belles apparences, ajoute Fontenelle, ne le trompèrent point. Satisfait de sa condition, il partagea son temps entre l'étude et l'enseignement. Il donnait des leçons pendant la paix; et il employait les temps de guerre à composer des ouvrages qui ajoutèrent à son aisance et à sa réputation. Il eut jusqu'à douze enfants, dont la plupart moururent en bas âge, et qu'il regretta, dit encore son panégyriste, « comme s'il eût été riche, ou plutôt comme ne l'étant point; car ce sont les plus riches qui se tiennent les plus incommodés d'une nombreuse famille. » Il perdit, en 1701, sa femme, et avec elle tout le repos et le bonheur de sa vie. La guerre de la Succession, en lui enlevant ses écoliers, le réduisit à un état fort triste. Ce fut dans ce temps-là qu'on l'admit à l'académie des sciences, comme élève; titre qu'on avait dessein de relever par un homme de cet âge et de ce mérite. Sa patience ne se démentit pas un instant; et, malgré les embarras où il se trouvait, il ne perdit rien de sa gaieté. Il eut le pressentiment de sa mort prochaine; et, par cette raison, il refusa des seigneurs étrangers, qui voulaient le prendre pour maître. Enfin, le 3 avril 1717, il venait de dîner avec appétit, lors-

qu'il se sentit incommode, manda à se coucher; peu après, il fut frappé d'une attaque qui l'enleva en moins de deux heures. Ozanam était pieux; il ne savait pas d'en savoir plus qu'il en savait en matière de religion, en propres termes, « qu'il en avait dit aux docteurs de Sorbonne, au pape de prononcer que les mathématiciens d'aller à la messe en ligne perpendiculaire. » Il se posait avec une extrême modestie. On ne faisait jamais de rature, et la correction sur ses manuscrits première rédaction était la dernière. Outre des éditions de *Éléments* de Euclide du P. De Challes; de la *Pratique* et du *Traité de Géométrie* de Boulanger, et quelques autres dans le recueil de l'académie, le Journal des savants, de lui: I. *Tables des sinus, tangentes et secantes, et autres trigonometriques*, Lyon, 1670, Paris, 1720, in-8°. II. *Traité de Géométrie*, Paris, 1673, in-12, 3^e édition, augmentée sous le titre de *methode générale pour traiter de tous les problèmes de Géométrie*, ibid., 1685, in-12. III. *Géométrie pratique*, et *de la construction des équerres*, etc. ibid., 1681, in-12. IV. *Traité de premier genre, de la construction des équerres*, etc. ibid., 1681, in-12. L'auteur servit utilement la géométrie par cet ouvrage, et se serait fait une réputation solide; mais il lui fallut se consacrer à d'autres travaux, et pour cela travailler à donner un *degré de précision* (Paris, 1688). V. *du compas de proportion*, et démontré d'une manière facile, etc., ibid., 1688, in-12, 1700; nouv. édition, revue

id., 1704, in-12. Cette édition estimée. VI. *Dictionnaire pratique*, ibid., 1690, in-4°. *Cours de mathématiques*, ibid., 5 vol. in-8°; réimprimé à la fin, en 1699. VIII. *Traité d'art de fortification*, contenant les s anciennes et modernes construction et la défense des Paris, 1694, in-8°. IX. *Résultats mathématiques et physiques*, ibid., 1694, 2 vol. in-8°. 3^e édition, augmentée, ibid., 1720, 4 vol. in-8°. Il y a des éditions avec la date de 1741. Age curieux, beaucoup plus que ceux qui avaient déjà pris le même titre (F. MYNTER). contient la solution d'une problèmes d'arithmétique, d'optique, de gnomonique, de mécanique, de pyrotechnique. On y trouve encore un *des Horloges élémentaires*, et le moteur est le feu, l'eau, la terre; traduit de l'italien (G. Martinelli); une dissertation sur les *Lampes perpétuelles* de maïseries et dénuée de; enfin un ample recueil de gobelets et d'escamotage pouvant offrir quelque intérêt à la publication des ouvrages de physique. Gouvet et Pinetti. Un savant homme d'esprit, a fait de ces tous un livre tout neuf par la suppression d'articles, ajoutés, élagués et retranchés dans l'édition qu'il en fit. Paris, 1778 ou 1790, 4 vol. in-8°. F. MONTUCLA, xxx, 45). *Nouvelle Trigonométrie*, etc., in-12; réimprimée sous le titre de *Méthode pour lever les plans cartes*, Paris, 1750, in-12; 2^e édition, augmentations, par J. Audierne, Paris, 1781, in-12. Le même, comme Montucla, a fait

du livre d'Ozanam un ouvrage entièrement neuf. XI. *Méthode facile pour arpenter ou mesurer toutes sortes de superficies*, ibid., 1699, in-12; ibid., 1725, avec des corrections; réimprimé, avec des additions, par Audierne, sous le titre de *Traité de l'arpentage et du toisé*, ibid., 1779, in-12. XII. *Nouveaux éléments d'algèbre*, Amsterdam, 1702, in-8°. Leibnitz jugeait cet ouvrage supérieur à la plupart des traités d'algèbre (Voy. le *Journal des savants*, ann. 1703). Il en parle aussi avantageusement, dans son *Commercium epistolicum* avec Bernoulli, à cause de quelques méthodes algébriques utiles dans la réduction des quantités irrationnelles. XIII. *La Perspective théorique et pratique*, ibid., 1711, in-8°; nouv. édit. 1720, in-8°. XIV. *La Géographie et Cosmographie, qui traite de la sphère*, etc., ibid., 1711, in-8°. Ozanam a laissé en manuscrit un *Traité de l'analyse*, de Diophante, qui se trouvait dans la bibliothèque de d'Agnesseau. On peut consulter son *Éloge*, par Fontenelle, dont on a tiré la plupart des détails qui composent cet article, les *Mémoires de Niceron*, et le *Dictionnaire de Chaussepié*. Le portrait d'Ozanam a été gravé de format in-4°. W—s.

OZANNE (HILAIRE), philologue et poète latin, né à Dole, en 1608, était petit-fils d'un professeur en droit à l'université de cette ville. Il s'appliqua, dans sa jeunesse, à l'étude de la jurisprudence, et se fit recevoir avocat au parlement: mais son goût l'entraînait vers la culture des lettres; et il consacrait ses loisirs à apprendre les langues orientales, dans lesquelles, si l'on en croit ses contemporains, il fit des progrès très-remarquables. Son but était de

se livrer à une étude approfondie de la Bible, qu'il regardait comme la source la plus abondante où peuvent puiser les nobles esprits qui ont reçu le talent de la poésie; mais il fut arraché à ses douces occupations, et nommé, en 1644, auditeur-général de l'armée de Flandre. La vie des camps devait déplaire à un homme du caractère d'Ozanne; pour se distraire de ses ennuis, il composa, un petit poème intitulé: *Vita Christi ordine chronologico epigrammatis intertexta*, Ypres, 1647, petit in-8°. de 79 pag. L'auteur en promettait une seconde édition augmentée de cent épigrammes; mais elle n'a point paru. W—s.

OZANNE (CHRISTOPHE), simple paysan, du hameau de Chaudray, près de Mantes, acquit, à la fin du dix-septième siècle, une réputation extraordinaire par les cures qu'il opérait à l'aide de quelques médicaments et de simples. Coulanges écrivant à M^{me}. de Sévigné, le 27 janvier 1696, lui disait : « Le duc de Ne- » vers partit avant-hier pour aller » dans le voisinage de la Roche- » Guyon, consulter Christophe aux » Anes (1), qui est un laboureur, » mais un homme admirable pour la » guérison de tous les maux, par la » connaissance qu'il a des simples, » qu'il tient de son père; ce qu'il » laissera, faute d'enfants, à un de » ses neveux. . . . On ne parle que » des cures étonnantes qu'il fait, et de » son désintéressement. Il donne aux » pauvres ses remèdes pour rien; il » les fait payer aux riches précisé- » ment ce qu'ils valent, n'exige pour » toute récompense que trente sols » ou un écu, qu'il fait mettre dans » un tronc pour les pauvres. . . . Le

» duode Gramont et Turmenie » guéris par lui; le dernier lui » voyé cent pistoles, qu'il lui » voyées aussitôt. » On peut dans le tome VIII des *Diversités* de l'abbé Bordelon, d'a détails singuliers sur cet ho charlatan, qui, très-différent de de notre siècle, ne dut, à ce qu'il rait, toute sa renommée qu'à l commandation qu'il faisait à se lades d'observer une diète aus et de boire beaucoup d'eau. La sie lui paya son tribut de recon sance: plusieurs pièces de vers f composées à son sujet; nous ne rons que celle-ci, qui paraît l'ouvrage d'un homme qui se cr eu droit de se plaindre de la fac

Ozanne n'eut jamais dessein

De s'ériger en médecin;

L'honneur qu'on lui fait le chagrin

Lui médecin! Comment? Par où?

Il guérit ceux qu'il traite, et n'en veut pas

Deux points essentiels contre la médecine.

Le portrait de Christophe Oza été gravé par Bonnart et par chon: il destinait, comme ledit langes, son neveu Jean Ozanne, succéder; mais aucun néanmoins nous étant parvenu sur ce de nous présumons qu'il aura rei à l'art de guérir pour reprendre charue. M—

OZANNE (NICOLAS-MARIE à Brest, le 12 janvier 1728, m dès l'âge le plus tendre, de si des dispositions pour le dessin ses parents se décidèrent à le p sous la direction de Roblin, p seur de l'école de la marine de même ville. Ses progrès, son maître habile, furent tellement pides, qu'à peine âgé de qua ans, on le jugea capable de l coudre dans ses leçons. Le n tre de la marine, Ronilse, vo faire exécuter les planches repr

(1) Coulanges altère ainsi à dessein le nom de notre Émile.

les vues du Havre, qui avaient été composées à l'occasion du voyage de Louis XV en ce port (1749), les yeux sur Ozanne, pour en faire visiter les vaisseaux : appelé à Paris, Ozanne profita de ce séjour pour se perfectionner dans son art, prenant les conseils des peintres de marine et Boucher, ainsi que du peintre J. Ingram. Son travail terminé, il alla continuer ses fonctions à la marine de Brest; mais il y était à peine arrivé, qu'il reçut l'ordre de se rendre à Toulon, pour y exécuter les dessins de l'escadre de La Galissonnière, qui allait entreprendre l'expédition de Minorque. En 1762, et depuis dix ans dessinateur de marine, il fut attaché au bureau des ingénieurs-géographes de la marine; mais il se démit de cette charge, après six années d'exercice. Lorsque le marquis de Courtanvaux fut chargé de faire, à ses frais, l'équipement à la mer des montres marines envoyées à l'académie des sciences par Pierre Leroy, ce fut à Ozanne qu'il confia la construction de la frégate l'*Aurore*, qu'il destinait à cette expédition. Ce bâtiment appareilla du Havre, au mois de mai 1767, et fut à bord les commissaires nommés par l'académie; Leroy, qui devait diriger les montres, et Ozanne, qui voulait juger par lui-même des qualités de cette frégate. Dans sa relâche à Rotterdam, les Hollandais, frappés de l'élégance et de la solidité de sa construction, tentèrent par les propositions les plus avantageuses, de déterminer l'ingénieur à se fixer à eux; mais son patriotisme ne permit pas d'accepter les hon-

neurs qui lui étaient offerts. Peu de temps après, Ozanne fut choisi pour diriger l'éducation des princes, sous le rapport de la construction des vaisseaux, de leurs manœuvres et de la tactique navale; et dans sa nouvelle carrière, il trouva souvent l'occasion de profiter de la confiance dont l'honoraient ses augustes élèves pour servir le département de la marine. En 1789, il obtint, après cinquante années de travaux, la liberté de quitter le service. Les arts et les sciences qu'il avait professés avec tant de succès, vinrent embellir sa retraite. Cet artiste est mort à Paris, le 3 janvier 1811. Les dessins d'Ozanne sont tous remarquables par une grande facilité dans l'exécution. Il a su profiter habilement des masses de fumée produites par l'artillerie dans les combats de mer; et il les a souvent fait concourir à en rendre l'effet plus piquant. Ses nombreuses vues de ports sont citées avec éloge : la vérité et la scrupuleuse exactitude qui en font le principal mérite, y sont au plus haut degré. On connaît près de trois cents planches à l'eau-forte, de sa main : dans ce nombre on distingue le *Traité de la marine militaire*, dédié à M. de Choiseul. Cet ouvrage, qui contient cinquante planches in-8o., représente les vaisseaux de guerre et les manœuvres relatives aux combats ainsi qu'à l'attaque et la défense des ports. Les autres planches forment des cahiers de principes, des paysages maritimes, vues de ports, évolutions de vaisseaux, et des vignettes. H—Q—N.

OZANNE (Pierre), frère du précédent, ingénieur-constructeur de la marine, né à Brest le 3 décembre 1737, entra fort jeune au service; et après avoir parcouru une hono-

Il fut employé à l'école de l'équipement de Saint-Germain, et à l'école de l'équipement de Toulon, et fut nommé ingénieur en chef et avec un honneur et une prime.

nable carrière, tant dans les ports qu'à bord des vaisseaux, il mourut dans sa ville natale, le 10 février 1813. Sa collection d'ornements pour les poupes et les proues des vaisseaux est fort estimée; cet œuvre se fait surtout distinguer par le goût et le sentiment des convenances. Ozanne était, en outre, un excellent ingénieur. Sa corvette, la *Diligente*, dont la marche supérieure n'a point encore été surpassée, a suffi pour établir sa réputation dans l'art si difficile de la construction. On ignore quel fut son maître; mais l'esprit de ses ouvrages ne permet pas de douter qu'il ne cherchât à imiter Aliamet aîné. On connaît de lui une suite de petites pièces en travers, qui représentent des *Vaisseaux*, des *Ports de mer* et des *Paysages*, d'après ses propres dessins. Les plus remarquables sont une collection de douze pièces, gravées à l'eau-forte, et terminées au burin. Elles sont marquées d'un P, suivi d'un O et d'un Z entrelacés. Ses ouvrages les plus nombreux sont ceux qu'il a gravés conjointement avec son frère Nicolas et ses deux sœurs, Jeanne-Françoise (morte à Paris, le 20 février 1795), et Marie-Jeanne, épouse d'Yves-Marie Le Gouaz. Les pièces auxquelles ils ont travaillé en société, s'élèvent à quatre-vingt-une, et ont été publiées sous le titre de : *Nouvelles vues perspectives des ports de France, dessinées par Ozanne, et gravées par Le Gouaz*, in-fol. oblong. M. Ponce a rédigé le texte descriptif de la nouvelle édition, qui est intitulée : *Vues des principaux ports et rades du royaume de France et de ses colonies. Les Vues et les Marines* qui appartiennent aux deux frères, sont en général de leur composition : elles ont le mérite d'une entente parfaite dans toutes les par-

ties qui concernent la marine y est rendu avec une vérité suuante. On connaît de Jeanne-Françoise, leur sœur aînée : I. *Un de Dieppe*. II. *Une Vue de Valeri*. III. *Une seconde Vue de Livourne*, d'après Verne. Différentes *Vues des colonies çaises*. On doit à sa sœur Marie ne : une première *Vue du p Livourne*, également d'après net; le *Temps serein*, d'après me; les *Relais flamands et la me flamande*, d'après Wemans. Cette dernière artiste r à Paris, le 16 février 1786. la *Notice* sur cette famille, mée en tête du *Catalogue d d'arts des cabinets Ozanne ny*, 1811, in-8°. H-Q-N et OZELL (JEAN), littérateur glais du dix-huitième siècle, dait une connaissance profonde langues grecque, latine et hébreu de l'italien et de l'espagnol, tout du français, dont il a un grand nombre de pièces de tre, particulièrement toutes de Molière. Mais son goût pour littérature n'était pas assez exclusif le détourner des travaux plus lucratifs dans le commerce et l'administration civile. En un gentilhomme qui paraissait eu des obligations à sa famille avait laissé, en mourant, un tgage qui aurait suffi pour le faire dans l'indépendance. Oz un homme de lettres estimable de peu de génie, et auquel des tentions exagérées ont peut-être pêché qu'on ne rendit la qu'il méritait. Pope l'ayant duit, on ne sait pourquoi, *Dunciade*, Ozell publia un signé de son nom dans le

Nedley de septembre 1729, où il donne un libre cours à son ressentiment, et trace un parallèle entre Pope et lui, sous le rapport des lumières et du génie poétique; parallèle où il ne balance pas à se donner tout l'avantage. Un de ses ennemis ne l'aurait pas servi plus mal; et Pope ne vit rien de mieux, en effet, pour justifier le ridicule qu'il avait jeté sur lui, que d'imprimer cet étrange avertissement dans les notes de la *Dunciade*. Ozell, d'ailleurs, quand on ne choquait point son amour-propre, était un homme aimable dans la société. On a de lui des traductions de différentes langues. Celle qu'il a faite des comédies de Molière n'est pas la meilleure; et ce n'était point, à la vérité, une tâche facile. Il réussissait mieux dans les ouvrages sérieux. Les autres pièces qu'il a traduites du français, sont : le *Cid*, *Alexandre*, *Britannicus*, 1714; les *Plaideurs*, *Manlius*, 1715; *Caton*, 1716; l'*Embarras des richesses*, 1735. Il mourut à Londres, en 1743. Il paraît avoir fait une traduction d'Homère, que Toland et Gildon ont déclarée non-seulement antérieure, mais supérieure à celle de Pope; une traduction du *Lutrin* de Boileau; une autre de la *Secchia rapita* du Tassoni. L.

OZI (ETIENNE), premier basson à la chapelle du roi, ensuite à la chapelle impériale et à l'orchestre de l'Opéra, et professeur de cet instrument au conservatoire de musique. naquit à Nîmes, le 9 décembre 1754. Le basson est un instrument assez ingrat, et borné : mais le talent supérieur d'Ozi sut en étendre les

effets; et, sans altérer le caractère qui lui est propre, il en tira un parti dont jusqu'alors on ne l'avait pas cru susceptible. Le secret de cette espèce de prodige ne consistait cependant que dans une grande pureté de son, dans une exécution nette et précise, simple et naturelle. La réputation de cet artiste, commencée dès 1779, par l'éclat avec lequel il parut au Concert spirituel pour la première fois, et progressivement accrue par de nouveaux succès, atteignit le plus haut degré aux concerts du théâtre Feydeau. Les compositions d'Ozi sont estimées; et la *Méthode nouvelle et raisonnée* qu'il publia, en 1788, est encore suivie pour l'enseignement, à l'école royale de musique. L'auteur est mort à Paris, le 5 octobre 1805. V. S. L.

OZIAS, roi de Juda. V. OSIAS.

OZIAS, prophète, plus connu sous le nom d'AZARIAS que lui donnent les livres saints, était fils d'Obed, et florissait dans Juda, vers l'an 970 avant J.-Chr. Il alla à la rencontre d'Asa, qui revenait vainqueur de Zara, roi d'Ethiopie (V. ASA, II, 561); et après l'avoir félicité sur sa victoire, il lui prédit les malheurs qui fondraient sur Israël après que le peuple aurait abandonné le Seigneur. « Pour vous, Roi, lui dit-il, prenez courage; que vos mains ne s'affaiblissent point, et votre persévérance sera récompensée. » Asa suivit les conseils du prophète, et acheva de détruire dans ses états le culte des idoles. Les Livres saints ne disent plus rien d'Ozias, qui mourut, sans doute, peu après cet événement. (V. les *Paralipomén.* II, 15.) W-s.

P

PACATIEN (*TITUS-CLAUDIUS-MARCIVS PACATIANUS*), empereur, dont l'existence n'est constatée que par les médailles. Ce fut le P. Chamillart qui rapporta d'un voyage dans les Pyrénées la première médaille de ce prince; et il en donna la description dans une *Lettre* à Baudelot, où il établit, avec beaucoup de sagacité, qu'il occupait le trône vers la fin du règne de Philippe. (*Voy. CHAMILLART*, VIII, 15.) Il paraît que Pacatien fut proclamé auguste dans la partie méridionale des Gaules; c'est du moins la seule contrée où l'on ait trouvé jusqu'ici de ses médailles. Son règne ne put être que très-court. Dèce, successeur de Philippe, se hâta sans doute d'étouffer la révolte, en faisant marcher contre lui un de ses lieutenants, ou en soulevant ses propres soldats. Ainsi l'année 249, qui est la dernière du règne de Philippe, et la première du règne de Dèce, doit avoir été l'époque de l'avènement de Pacatien à l'empire, celle de sa chute du trône, et probablement aussi de la fin de sa vie. Il existe au cabinet du Roi plusieurs médailles de cet empereur, en argent. Le *Catalogue* d'Ennery en cite deux, page 358: Pacatien y est représenté la tête radiée avec le paludament. Au revers de la première, on voit une femme debout, tenant une branche d'olivier, et une haste transversale, avec ces mots: *Pax æterna*; et sur la seconde, une femme debout, tenant deux enseignes militaires, avec la légende: *Fides militum*. W—s.

PACATUS. *V. DREPANIUS*.

PACAUD (*PIERRE*), prêtre de l'Oratoire, né en Bretagne, s'acquit une grande réputation, comme prédicateur, par la noble simplicité de ses sermons. Il n'est connu aujourd'hui, que par ses *Discours de piété, ou Sermons sur les plus importants objets de la religion*, Paris, 1745, 3 vol. in-12. Cet ouvrage avait paru avec une approbation du docteur Tamponnet: mais ensuite on crut y voir des propositions répréhensibles, et l'on y mit des cartons, qui furent rédigés par un autre docteur, l'abbé Millet. On trouve des détails sur cette affaire dans les *Nouvelles ecclésiastiques*, du 26 juin 1745, qui, comme on peut s'y attendre, critiquent ces cartons avec beaucoup de sévérité. Pacaud n'avait point mis son nom à cet ouvrage, et il n'est pas nommé non plus dans les *Nouvelles*. Il n'avait point pris le parti d'une opposition déclarée, dans les disputes de ce temps-là; il passait cependant pour être favorable aux appelants. Il fut exclus, en 1746, de la maison de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, où il résidait, et envoyé dans une maison de province. Il mourut le 3 mai 1760.

P—C—T.

PACCHIAROTTO (*JACOPO*), peintre, natif de Sienne, florissait en 1535. S'il ne fut pas élève de Pietro Perugino, il imita son style avec un grand succès. En 1535, il fut un des chefs de la révolte qui éclata dans sa patrie; et il aurait perdu la vie à un infame gibet, si les PP. de l'Observance ne l'avaient tenu caché dans un sépulcre. Echappe à toutes les

recherches, il se réfugia en France, où il fut accueilli par Le Rosso, qui l'admit à travailler avec lui; et l'on croit qu'il mourut dans ce pays. On conserve à Sienne plusieurs de ses tableaux de galerie et d'église, dans la manière de Perugino, parmi lesquels on distingue celui qui orne l'église de Saint-Christophe. Dans les fresques qu'il peignit pour les deux églises de Saint-Bernard et de Sainte-Catherine, en concurrence avec les meilleurs artistes de Sienne, il brille par l'invention et la beauté de la composition. On estime beaucoup celui qui représente la *Visite que sainte Catherine rend au corps de sainte Agnès de Montepulciano*, tableau remarquable par la richesse de l'ensemble. Il en existe encore quelques autres, qui sont une nouvelle preuve de la fécondité de son génie. Il est hors de doute qu'il avait fait une étude approfondie des ouvrages de Raphaël. On remarque dans ses tableaux des figures d'une beauté, et des airs de tête d'une grâce, qui, de l'aveu des connaisseurs, ne seraient pas désavoués par ce grand maître. Néanmoins Pacchiarotto est presque inconnu hors de sa patrie, attendu que Vasari n'en a dit qu'un mot, et que la plupart des tableaux qui sont reconnus aujourd'hui pour être de lui, ont été long-temps attribués au Perugino lui-même et aux meilleurs artistes de son école. P—s.

PACCHIONI (ANTOINE), anatomiste, né en 1664 à Reggio, réussit de bonne heure l'étude des mathématiques et de la philosophie spéculative, à celle de la médecine, et se distingua dans ces trois sciences. Devenu docteur, il fut attiré à Rome par l'illustre Malpighi, qui se l'adjoignit dans la pratique médicale.

Les progrès du disciple furent rapides, et bientôt son maître l'indiqua aux habitants de Tivoli, où l'élève exerça la médecine avec un tel succès, qu'au bout de six ans, la réputation qu'il s'était acquise, le ramena dans Rome où il ne réussit pas moins. A cette époque, son génie prit une nouvelle direction : le célèbre Lancisi brillait dans cette capitale, et comme praticien et comme anatomiste ; il devint l'ami de Pacchioni qui fut dès-lors associé à ses travaux. Pacchioni disséquait avec une grande habileté, et dut lui être fort utile. Travaillant ensuite pour son propre compte, il fit de nombreuses dissections ; et ses recherches se dirigèrent spécialement sur le cerveau, en général, et sur la dure-mère, en particulier. Il étudia les fibres de cette membrane, et il établit qu'elles sont musculaires, comme celles du cœur auquel la dure-mère ressemble, sous ce rapport qu'elle partage le cerveau en quatre cavités, ou ventricules. Outre la découverte d'une foule de rapports anatomiques de la dure-mère, soit avec la pie-mère, soit avec la masse encéphalique, soit avec les cordons nerveux, soit avec le crâne, Pacchioni fit celle des glandes lymphatiques propres à la première de ces membranes, situées aux environs du sinus longitudinal du cerveau. La physiologie eut part aussi à ses recherches ; il fit une foule d'expériences remplies de sagacité au moyen desquelles il reconnut que la dure-mère jouit de la sensibilité et de l'irritabilité musculaire. Telle est l'analyse des travaux et des opinions de cet habile anatomiste : les uns et les autres ont servi de texte à une foule de controverses ; et Baglivi entre autres, a combattu ses assertions sur la nature musculaire de

dure-mère : mais ce médecin ingénieux ne savait point assez d'anatomie, et il était trop peu exercé à manier le scalpel, pour se constituer le juge d'un homme tel que Pacchioni. Toutefois, en même temps qu'il les critiquait, Baglivi s'appropriait ses découvertes ; et il les développait avec ce talent qui lui assigne une place élevée parmi les grands écrivains de la médecine. Quoi qu'il en soit, Pacchioni figure au rang des anatomistes investigateurs les plus distingués du dix-septième siècle, bien que, depuis, quelques-unes de ses théories aient été rangées parmi les hypothèses. Il fut membre des académies de Bologne, de Siennese, et des Curieux de la nature. Ses opinions, comme médecin, étaient celles des iatro-mathématiciens. Il mourut à Rome, en 1726. Pacchioni n'a rien écrit sur la médecine proprement dite ; mais il a composé une foule de Mémoires sur l'anatomie et sur la physiologie, dont les principaux sont : I. *De Duræ matris fabricâ et usu disquisitio anatomica*, Rome, 1701, in-8°. II. *Dissertatio epistolaris de glandulis conglobatis duræ meningis humanæ, indeque ortis lymphaticis ad piam meningem productio*, ib., 1705, in-8°. III. *Disputationes binæ illustrandis duræ meningis et ejus glandularum structuræ atque usibus concinnatæ*, ibid., 1713, in-8°, avec les réponses de Fantoni, à qui ces dissertations étaient adressées. IV. *Dissertationes physico-anatomicæ de duræ meningis humanæ, novis experimentis et lucubrationibus auctæ et illustratæ*, ibid., 1721. Les ouvrages de Pacchioni ont été réunis et publiés à Rome, 1741, in-4°, sous le titre d'*Opera omnia*, avec figures. F—R.

PACCIOLI (Luc), en latin *PACIOLUS*, religieux franciscain et mathématicien du quinzième siècle, surnommé *De Burgo*, parce qu'il était né à Borgo-San-Sepolcro, en Toscane, eut beaucoup de part à la renaissance de la science qu'il cultivait. Il paraît qu'il avait voyagé dans l'Orient. Il enseigna les mathématiques à Naples, et ensuite à Milan, où il remplit le premier une chaire fondée par Louis Sforce. Il rapporte lui-même, dans son *Traité d'architecture*, qu'il s'y trouvait avec Léonard da Vinci, de 1496 à 1499, et que de là ils passèrent ensemble à Florence. Il enseigna aussi à Rome, et se lève de l'accueil qu'il reçut de Paul III. Enfin il expliquait *Euclide* à Venise, en 1508. Il eut beaucoup de disciples, dont il donne les nombreuses listes dans ses ouvrages. On a de lui, en italien mêlé de dialecte vénitien : I. *Summa de arithmetica, geometrica, proportioni et proportionalità*, etc. (*Traité de l'arithmétique, de la géométrie des proportions*, etc.) Venise, 1494, in-fol. ; ibid., 1523, in-fol. Ce livre est divisé en deux parties, l'une relative à l'arithmétique, l'autre à la géométrie. La première est très-remarquable : 1°. Paccioli, ajoutant beaucoup à ce qu'un de ses compatriotes (V. FIBONACCI) avait introduit en Italie près de trois siècles auparavant, expose fort au long les différentes règles de l'arithmétique avec quelques inventions dues aux Arabes, comme celles des règles de fausse-position simple et double, qu'il nomme des règles d'*Elkathaim*. 2°. Il s'occupe de l'arithmétique commerciale avec beaucoup de détail, y joignant une grande profusion de questions et d'exemples. C'est là que l'on trouve

des anciennes notions de l'Art de r les livres en partie double, aujourd'hui généralement adopté dans commerce en gros, et même pour comptabilité des caisses de l'état dans plusieurs pays. Colbert avait le projet de l'introduire dans les finances de France; « mais, dit Barême, de qui l'on tient le fait, il ne rencontra pas nombre suffisant de gens capables. » Ce n'est que vers d'un siècle et demi après la mort de ce grand ministre, que l'opération a été effectuée dans le ministère du trésor public, en 1807. Pendant Barême ajoute que les frères Paris venaient d'introduire « ce générique arrangement, dans les finances, et dans les recettes générales. » (V. le Journ. de Verdun, du 1721, page 82.). Paccioli, qui avait visité les villes les plus commerçantes de l'Italie, avait soigneusement recueilli les diverses pratiques en usage chez les négociants; et cite toutes. Son livre offre aussi des exemples de comptes de recevoir, d'arbitrage, d'opérations en participation, etc. On y lit, sur les rapports des poids et mesures italiens, à cette époque, ainsi que sur les changes, des détails que l'on chercherait vainement ailleurs. 3°. Il se fort au long de l'algèbre, qu'il appelle *arte maggiore*; c'est de là qu'est venue la dénomination d'*arte magna*, *ars magna*, que Cardan et autres ont donnée à l'algèbre. Montucla observe que le langage de cette science était alors bien différent de qu'il est aujourd'hui; la chose inconnue et qu'on cherche, on l'appelle la *cosa*, ce qui donna même, pendant quelque temps à l'algèbre le nom d'*arte della cosa* (*ars cossica*). L'algèbre de Paccioli ne va pas au-delà des équations du second degré.

Les deux éditions de son livre sont rares, notamment la première; et des bibliothèques, fort riches d'ailleurs, n'en possèdent aucune. L'ouvrage est imprimé en caractères du temps, semi-gothiques, avec beaucoup d'abréviations. La première édition est dédiée à Marco Sanuto, noble vénitien; la seconde, par une double épître dédicatoire en italien et en latin, à Guid'Ubaldo, duc d'Urbino, etc., que Paccioli loue beaucoup sur ses connaissances mathématiques. Le titre, fort prolixe, indique que l'ouvrage fut imprimé « sur les bords du lac Benacus (ou de Garda), qui donne les meilleures carpes du monde, et dont les rives sont parsemées de belles antiquités, entre autres de celles de la ville de Benacus. » II. *De divina proportione opera à tutti gl'ingegni perspicaci e curiosi necessaria*, etc., Venise, 1509, in-fol., figures. L'ouvrage est dédié à Louis Sforce, et commence par les éloges de la ligne divisée en moyen et extrême raison, dont il détaille treize effets ou utilités. Cette division joue effectivement un grand rôle dans la géométrie des polygones et des corps réguliers, et justifie presque le nom emphatique que lui donne Paccioli, en l'appelant proportion divine. Une forte partie du livre est composée de planches représentant l'application de la proportion divine à l'architecture et à la formation des lettres capitales, qui ont paru de si bon goût à Montucla, qu'il soupçonne qu'elles sont tirées des monuments anciens dont il est question dans le titre de la *Summa de arithmetica* (1). Sui-

(1) Geoffroy Tory a reproduit ces proportions avec plus de détails dans son *Champ fleury*, 1529, in-4°, 1530, in-8°, et il prétend que Paccioli (c'est ainsi qu'il le nomme), n'est qu'un plagiaire, qui les a pillées dans Leonard de Vinci.

vent enfin des représentations perspectives des corps réguliers, solides et évidés, recoupés par leurs angles, ou surmontés, sur chacune de leurs faces, de pyramides équilatérales, ainsi que de quelques autres corps plus composés et régulièrement irréguliers (V. FRANCESCA). III. *Libellus in tres partiales tractatus divisus, quorumcunque corporum regularium et dependentium activæ perscrutationis*, Venise, 1508, in-fol. Ces trois traités roulent sur les polygones et les corps réguliers, sur l'inscription mutuelle de ces corps les uns dans les autres, et une foule d'autres problèmes analogues, qui y sont, la plupart, résolus algébriquement. IV. Une Traduction des quinze livres d'Euclide, en latin, ou plutôt une révision de celle de Campanus, qu'il corrigea et augmenta de ses notes, Venise, 1509, in-fol. La rareté des productions de Paccioli, la prolixité de leurs titres, et la confusion causée par la différence de son nom de religion et de son nom de famille, ont fait commettre des erreurs aux bibliographes et aux biographes: tantôt ils ont fait deux personnages de cet auteur; tantôt ils ont cité comme des ouvrages séparés, des parties qui en composent un seul. La bibliothèque du Roi possède les deux premiers. (Voy. Tiraboschi, *Stor. letter. ital.*, VI, 1-312). E—s.

PACCORI (AMBROISE), auteur d'écrits de piété, né à Céaucé, dans le Bas-Maine, embrassa l'état ecclésiastique, mais il resta diacre. Il dirigea, comme principal, le collège de Céaucé, puis celui de Meung près Orléans, qui avait été établi par les évêques de cette ville pour favoriser les vocations à l'état ecclésiastique. Il occupa ce dernier emploi pendant dix-huit ans, sous l'épisco-

pat du cardinal de Coislin; le prélat étant mort en 1706, il qui passait pour être attaché aux opinions des disciples de Port-Royal fut obligé de se retirer, et vint fixer à Paris, où il vécut dans une profonde solitude. Déjà il avait imprimé à Orléans quelque ouvrage de morale et de piété, comme *salutaire aux pères et mères pour bien élever leurs enfants*; — *tien sur la sanctification des âmes et des familles*; — *Règles chrétiennes pour faire saintement toutes choses*, 1700, in-12, etc. Depuis ces ouvrages furent employés à composer d'autres ouvrages du même genre, *Société chrétienne*; — *Abrevoir la loi nouvelle*; — *Devoirs des chrétiens*; — *Pensées chrétiennes*, etc. Parmi ces écrits, il y en a un de titre assez singulier, savoir: *grets de l'abus du Pater*, in-12, la plupart de ces écrits sont de Paccori donna aussi une édition augmentée des *Évangiles, avec des explications, demandes et par réponses*, 1727, 4 vol. in-12. Il mourut le 17 février 1730, à l'âge de quatre-vingt-un ans: il paraissait alors très âgé. Le Moréri dit qu'il cite la liste exacte de ses écrits, en nomme aussi quelques-uns qui sont restés manuscrits.

PACE (RICHARD), né à Winchester, en Angleterre, nonna de si heureuses dispositions dès sa plus tendre enfance, qu'on le nomma, son évêque, voulut se charger de son éducation, et pour frais de son cours académique le sortit de l'université d'Oxford, où il se rendit à celle de Paris, plus renommée de l'Europe pour l'étude du droit public, civil et naturel. De retour en Angleterre

rdinal Bambridge, ar-
 lork, qui le produisit à
 l obtint une charge de
 état, et plusieurs béné-
 successivement chanoine
 idiacrede Dorset, doyen
 enfin doyen de Saint-
 ndres. Henri VIII l'en-
 22, à Venise, pour as-
 négociation importante
 reur et le roi de France.
 répondit à la confiance
 tre; mais elle excita,
 la jalousie du cardinal
 i lui sut mauvais gré de
 nant les intérêts de l'Em-
 vait nui au projet qu'a-
 t ambitieux de parvenir
 i. Wolsey, pour le faire
 is sa mission, détourna
 d'argent qui lui étaient
 u point que celui-ci se
 it à la plus grande dé-
 conçut tant de chagrin
 eries du cardinal, qu'il
 alade, et fut hors d'état
 r sa mission. Ayant été
 Angleterre, son ennemi
 le persécuter, et réussit
 tellement l'esprit du roi
 que Pace fut enfermé à
 ondres, d'où il ne sortit
 de deux ans de déten-
 grace lui causa un déran-
 tal dont il ne put guérir
 t. Il se retira à Steppay,
 isinage de Londres, et
 is cette retraite, en 1532,
 ne atteints sa cinquantième
 assait pour un excellent
 très-instruit des intérêts
 mais il avait trop de fran-
 un courtisan, et ne sa-
 ez déguiser ses sentiments,
 eût jamais profité de sa fa-
 nuire à ses ennemis. Il
 fond les langues ancien-

nes et modernes, et il avait la répu-
 tation d'un bon littérateur. Erasme
 l'appelle *utriusque litteraturæ cel-
 leniissimus*. On a de lui : I. *De fruc-
 tu qui ex doctrinâ percipitur*, Bâle,
 in-4^o, 1517. II. *Oratio de pace et
 fœdere inter Angl. et Franc. reg.*
 III. *Præfatio in Ecclesiast. recogn.*
ad hebraicam veritatem, et collat.
cum translatione 70 interpret., in-
 4^o. IV. *De lapsu hebraïcorum inter-*
pretum. V. *Traité contre le maria-*
ge de la reine Catherine, en anglais,
 où il s'exprime, avec beaucoup de
 retenue, sur la conduite de Henri
 VIII. VI. *Sextdecim orationes ad
 principes*. VII. *Exemplum littera-*
rum ad regem Henricum VIII,
 1526. VIII. *Carmina diversa*. IX.
Epistolæ ad Erasum, Leium,
 etc.; elles se trouvent dans les *Epis-*
tolæ aliquot virorum eruditiorum.
 X. Des Traductions latines de di-
 vers Traités de Plutarque, de celui
 de la Mort d'Apollonius de Tyanes,
 de la préface de Simplicius, et quel-
 ques autres ouvrages. T—D.

PACE ou PACIO (JULIUS), en latin
Pacius à Berigà (1), jurisconsulte
 distingué, né à Vicence, en 1550,
 avait composé un *Traité d'arithméti-*
que à l'âge de treize ans. Il fit des pro-
 grès rapides dans l'étude des langues,
 particulièrement du grec et de l'hé-
 breu, et se créa un fonds très-va-
 rié de connaissances avec le secours
 de la théorie de Raimond Lulle. Il
 commençait à exercer la profession
 d'avocat dans sa patrie, lorsqu'il fut
 déferé à l'évêque, comme un propa-

(1) *Beriga* ou *Beriga*, est le nom que porte le
 quartier de Vicence, situé sur le pont du Monte
Berico, où Pace reçut le jour. Ce nom de *Beriga*
 a trompé Aug. della Chiesa, qui l'a pris pour une
 traduction de *Beriga* dans le comté de Nice, et a
 ainsi Giulio Paccio, parmi les écrivains napoléons.
 (Catalogo di tutti li scrittori Piemontesi, Turin,
 1614, in-4^o, p. 124.)

gateur de livres hétérodoxes; et il s'enfuit à Genève, pour se soustraire à l'animadversion du prélat. L'enseignement devint son moyen de subsistance. Il épousa une Lucquoise, réfugiée comme lui, et en eut jusqu'à dix enfants. Des embarras de finances forcèrent la petite république genevoise de suspendre le traitement des professeurs qu'elle employait. Pace s'éloigna. Retenu pendant dix années à Heidelberg, par une chaire qu'il occupa dans l'université de cette ville, il y soutint par de nouvelles productions la réputation que déjà lui avaient assurée de nombreux ouvrages. Il alla ensuite professer à Sedan, sur l'invitation du duc de Bouillon; mais, attaché au protestantisme, il craignit pour sa sûreté au milieu des troubles civils, et se rendit à Nîmes, qu'il quitta pour remplir une chaire de droit civil à Montpellier. Il eut pour élève et pour pensionnaire le célèbre Peiresc; et une étroite amitié se forma entre eux. Peiresc fit de vains efforts pour le ramener à la religion romaine, et le déterminer à se fixer à Aix. En 1616, Pace, célant à des conditions avantageuses, vint s'établir à Valence; et quatre ans après il y prononça son abjuration. Des sollicitations parties de Leyde, de Pise et de Padoue, se croisèrent pour l'arracher à sa nouvelle destination. Louis XIII, voulant contrebalancer ces captations étrangères, le nomma conseiller-honoraire au parlement de Grenoble, et augmenta ses appointements d'une pension de six cents écus. Pace laissa sa famille à Valence, comme un gage de son retour, et partit pour Padoue, avec un désir très-vif d'y faire au moins ses preuves. Il était accompagné de Jacques, son quatrième fils; et tous

deux ils prirent rang parmi les professeurs. La possession d'un fixa Jacques à Padoue; mais le père était revenu à Valence, et après avoir reçu le collier de Marc, par décret du sénat nîmois, en récompense de sa *De jure maris Adriatici*. Parut dans l'exercice de ses fonctions en 1635. Parmi ses nombreuses productions nous indiquerons : I. Traductions latines de quelques traités d'Aristote (1), traduites en français par Ithier Hobier, Paris, 1619, citées comme des modèles par Huet. II. *De arte Logica* ou Précis de la méthode de Logique (Voy. LULLE.) III. *OEconomica*. IV. *De contractibus et negotiis*. V. *Commentarius in titulum de rebus creditis, seu de actionibus quæ re contrahuntur De juris methodo libri duo.* Paris, 1643; Cologne, 1680. C'est à-peu-près le seul ouvrage de Pace, que l'on recherche. Ils y montre, en général, une clarté, mais plus subtil que ses collègues. La série de ses ouvrages commence par Nicéron, tome xx compose de 29 articles. Le Gabriel di Santa Maria, en

(1) Les traductions que Pace a données (dont la meilleure édition est Frankfurt, 1598, in-8°), des huit livres *de animalibus*, et du traité *De animalibus*, se trouvent dans l'édition de G. Pace, in-folio. Il est assez remarquable que Pace a inséré dans l'édition d'Aristote et latine, dont il fut éditeur en 1597, chez Guill. Lemaire, en 2 vol. in-8°, il conserve l'ancienne traduction de Jean de Serres par N. Granchy, pour l'École de J. Argyropole, pour les deux volumes. Cette édition de 1597, insérée à Serres, et au P. de Santa-Maria, etc., quoi qu'en dise Chaussepier, qui trouve semblable que tout Aristote puisse être deux volumes in-8°; ce avant ignorer deux volumes ont chacun plus de 1300 caractères tria-serre.

13, dans sa *Biblioth. des Vicentins*. (V. CORVINUS, APINIEN, et PEIRESC.)

F—Tj.

ECO, marquis de Villena.
ENA.

ECO (DONA MARIA), dame e d'un courage héroïque, usé D. Juan de Padilla, fils commandeur de Castille. nait à des talents extraordinaires dans une femme, une am-émesurée et le plus grand la cause de l'insurrection e, qui avait pris le nom de -Ligue, et dont son mari général. En 1522, la ligue out dans un embarras ex-ur payer les troupes qu'elle es, dona Maria proposa de r des ornements précieux bédrale de Tolède; mais, er à cette action l'apparence ; qui aurait pu indigner le elle se rendit à l'église, ses femmes vêtues de noir, en larmes et se frappant le la, se prosternant, elle de-ardonn aux saints de la li-elle prenait de dépouiller els, les attestant qu'elle ne que pour l'intérêt de la pa-artifice prévint l'imputa-acrilège, et procura à la li-somme considérable. Pa-res la perte de la bataille de , qui ruina les affaires de la étant jeté au milieu des en-fut fait prisonnier, et con-à périr sur un échafaud in de PADILLA. Dona Ma-sa juste douleur, pour ne u'aux moyens de venger son L'admiration qu'inspiraient i qualités, lui fit obtenir sur dans le même ascendant que i; elle ranima leur courage,

et les déterminà à se défendre seuls contre toutes les forces de Charles-Quint dans la péninsule: elle espérait que son entreprise serait appuyée par les Français, qui venaient de pénétrer dans la Navarre; mais les Français ayant été repoussés, l'armée royale vint aussitôt mettre le siège devant Tolède. Dona Maria le soutint avec la plus grande vigueur, et battit l'ennemi dans plusieurs sorties. Son exemple eût peut-être réveillé l'espérance des Castillans, d'obtenir le maintien de leurs privilèges, si dona Maria eût pu conserver quelque temps l'autorité; mais s'étant aliéné le clergé en le forçant à contribuer pour l'entretien de ses soldats, elle se vit bientôt abandonnée par le peuple, à qui l'on vint à bout de persuader qu'elle ne se soutenait que par des sortilèges. Alors cette héroïne se renferma dans la citadelle, qu'elle défendit quatre mois entiers avec un courage qui ne se démentit pas un seul instant, quoiqu'elle n'eût aucun espoir. Quand elle eut épuisé ses vivres et ses munitions, elle s'échappa à la faveur d'un déguisement, et parvint à gagner le Portugal, où elle acheva ses jours dans sa famille. (V. Sandoval et Robertson, *Histoire de Charles-Quint*.)

W—s.

PACHECO DE NARVAEZ (Louis), né à Bacça en Andalousie, fut de son temps un habile maître d'escrime. Il donna des leçons de cet art à Philippe IV, fut employé comme instructeur dans des régiments; et ce fut en cette qualité qu'il demeura aux îles Canaries. De retour à Madrid, il y exerça son métier de maître en fait d'armes, et fut breveté du roi; c'est du moins ainsi qu'il faut entendre, ce me semble, les paroles d'Antonio : *Armorum archi-*

magister regio diplomato nuncupatus. En même temps que l'épée, il mania la plume. Antonio, qui ne donne pas la date de sa naissance, se tait aussi sur celle de sa mort. Il transcrit les titres de huit ouvrages ou opuscules de Pacheco; mais encore prévient-il qu'il croit parler du même ouvrage sous deux titres. Parmi ces ouvrages, on remarque un Abrégé de Carranza: *Compendio de la filosofía y destreza de las armas de Geronimo Carranza*, Madrid, 1612, in-4°. (V. CARRANZA, VII, 301.) Le plus ancien des livres de Pacheco est de 1600; il est intitulé: *Libro de las grandezas de la espada*, in-4°. Le dernier est de 1635. Aucun n'a survécu à son auteur; aucun n'est connu hors de la péninsule.

A. B—T.

PACHECO (CHRISTOPHE), peintre de l'école de Madrid, florissait en 1568, et jouit de la faveur du duo d'Albe, qui l'occupa de l'embellissement de ses palais. Le talent qu'il déploya dans le portrait, engagea la plupart des personnages les plus distingués de son temps à se faire peindre par lui. Le peu de ses ouvrages qui existent encore en ce genre (tous ceux qu'il avait faits pour le duc d'Albe, ayant péri dans un incendie), prouvent que sa vogue n'était point une affaire de mode. Ils sont traités d'une excellente manière, et peints d'une belle couleur. Il mettait surtout un soin minutieux à rendre tous les détails des vêtements en usage à cette époque, tels que les broderies, les dentelles, etc. — François PACHECO, peintre, écrivain et poète distingué, né à Séville, en 1571, fut élève d'un peintre de Serges, nommé Louis Fernandez, qui avait une école à Séville. En 1598, il fut chargé de peindre en détrempe un

des quatre côtés du catafalque que l'on éleva dans l'église de cette ville pour les funérailles de Philippe II. F. il fut choisi pour exécuter les tableaux du couvent de la Merci, six tableaux tirés de la *Vie de Jésus-Christ*, concurremment avec Vasquez, peintre d'un talent supérieur. Les tableaux en détrempe, trois ans après, pour le duc d'Alcalá, et qui représentent plusieurs traits de l'*Histoire d'Alcibiade* et *Icare*, obtinrent le prix du célèbre Cespedès. Dans ce travail, l'artiste n'a éprouvé aucune des difficultés de son art; et l'on voit, dans quelques-uns de ceux qui le composent, des raccourcis qui prouvent sa profonde connaissance du dessin. Cependant Paccheco voulut perfectionner son art, et se rendit à Rome pour voir et étudier l'œuvre que renfermaient l'Escorial, et Tolède, où il se lia d'amitié avec Vincent Caracci. Au retour à Séville, il ouvrit une école où il mit à profit les connaissances qu'il avait acquises dans sa ville natale. De cette école sont sortis plusieurs artistes distingués, parmi lesquels on peut citer Alphonse Coello, et Velasquez, qui, par la suite, devint son gendre. C'est en 1600 qu'il se rendit au couvent de Ste.-Isabelle, son célèbre élève, pour le Jugement universel. Il l'accompagna, à Madrid, où il y avait été appelé par le duc de Olivarez. Il fut témoin de la mort de Velasquez, et demeura deux ans dans la ville, étudiant, avec plus de succès que jamais, les chefs-d'œuvre qu'elle contenait. Il revint à Séville, où il fut parfaitement accueilli. Un de ses plus

le *Saint - Michel* qu'il a le collège de Saint-Almait de lui plus de cent portraits à l'huile, de dimensions. Le plus remarquable de sa femme. Il fit collection des personnes les plus distinguées de son rayon noir et rouge. On a le portrait de Michel Cervera aussi dans la même époque assidu qu'il fût aux occupations ne l'empêchant d'approfondir la théorie. Il a consigné le fruit de ses ans son *Traité de l'Art de peindre*, ouvrage élémentaire, d'un genre trop rare, mais d'un point d'être regardé par les artistes, comme le meilleur exemple de leur langue. Il est également avec succès à Paris d'études littéraires; et de lui une *Dissertation sur la poésie*, où il prouve, contre le sentiment de François Quevedo de que saint Jacques n'était le patron de l'Espagne, et l'hérésie pouvait revendiquer de ce patronage. Les ouvrages composés contre la superstition de la nature dans l'art, jouissent d'une réputation. Il fut l'éditeur des poésies de l'ami Ferdinand de Herrepública en 1619, avec le portrait de l'auteur en tête. Lope de Vega les talents de Pacheco. Les œuvres de Séville, de Brenes, de Guadaya, etc., sont dans ses tableaux. Il en existe un grand nombre dans des galeries particulières. Son dessin, en général, offre de la simplicité dans son exécution, on y reconnaît une entente dans la composition des figures, dans la distribution des lu-

mières, et dans le choix des convenances : mais l'exécution manque de franchise ; et, contre le caractère ordinaire des maîtres de l'école de Séville, si remarquable par la beauté du coloris, ses tableaux sont d'une couleur généralement terne. Peu de peintres ont été aussi studieux que lui. Avant d'exécuter un tableau, il en faisait deux ou trois dessins différents et étudiés : il copiait à part et à l'huile, d'après nature, les têtes qu'il voulait faire entrer dans ses compositions, et dessinait avec soin sur des cartons toutes les autres parties de ses figures. Cet artiste mourut à Séville, en 1654. P—s.

PACHYMÈRE (GEORGE), l'un des écrivains les plus distingués de l'histoire Byzantine, naquit, vers l'an 1242, à Nicée, où sa famille s'était réfugiée après la prise de Constantinople par les Latins. Son père, quoique dépourvu de sa fortune, ne négligea rien pour son éducation, et lui donna d'habiles maîtres, qui lui firent faire de grands progrès dans les lettres. Constantinople ayant été enlevée aux Latins, en 1261, par Michel Paléologue (V. MICHEL, XXVIII, 567), George se hâta de se rendre dans cette ville, où il continua ses études avec beaucoup d'ardeur. Admis dans l'état ecclésiastique, ses talents et sa naissance lui ouvrirent bientôt la route des honneurs. Il mérita aussi la confiance de Paléologue, qui lui donna un emploi à la cour, et le chargea de différentes négociations. George, comblé des faveurs de la fortune, ne cessa pas de cultiver les lettres, auxquelles il avait dû tant de consolations ; il s'efforça d'en inspirer le goût à ses compatriotes, et forma plusieurs élèves, parmi lesquels on cite Manuel Philé (V. PHILÉ). On ignore l'époque de la mort de Pachymère.

re : mais on ne peut la fixer plus tard que l'année 1310 ; et c'est sans aucun motif plausible , que le savant Lambecius , et après lui D. Nessel , l'ont reculée jusqu'à 1340. L'*Histoire* qu'il nous a laissée , est divisée en XIII livres , qui comprennent le règne de Michel Paléologue , et les vingt-six premières années de celui d'Andronic , son fils et son successeur ; de sorte qu'elle fait suite à l'histoire de Nicéas et d'Acropolite , et finit à-peu-près où commence celle de Cantacuzène. On ne la connaissait encore que par les fragments qu'en avaient publiés Jérôme Wolf , le P. Petau et Allatius , quand le savant P. Poussines en donna une édition , accompagnée d'une version latine , Rome , 1666-69 , deux vol. in-folio , d'après un beau manuscrit de la bibliothèque Barberine : à la suite de chaque volume l'éditeur a placé trois livres d'observations , dont le premier contient l'explication des mots obscurs ; le second , les notes critiques et les corrections , et le troisième la chronologie (1). Il a en outre , ajouté au premier volume , l'ouvrage de Simeon Sethus , *De sapientia Indorum* , avec une traduction latine ; c'est cette édition , assez rare en France , qu'on réunit à la collection de l'*Histoire Byzantine* , imprimée au Louvre. L'histoire de Pachymère a été traduite en français par le président Cousin (Voyez ce nom). Malgré la diffusion et l'obscurité du style , cette histoire est intéressante , parce que l'auteur est de bonne-foi , et qu'il est plus sincère qu'on ne pouvait l'at-

(1) On regrette que dans la réimpression faite à Venise , de l'*Histoire* de Pachymère , on n'ait pas inséré un opuscule aussi rare que curieux , de Maurice David , prêtre de Dijon , intitulé : *Animadversiones in Observationes chronologicae Possini ad Pachymernum* , Dijon , 1679 , in-4^o , de 79 p. Voy. sur cet opuscule la *Biblioth. de Bourgogne* , au mot David.

tendre de sa position à la trouve d'ailleurs , dans ces morceaux de la plus beauté (1) et d'une haute él On cite encore de Pachymère *Paraphrase des OEuvres de Denys l'Aréopagite* , Paris in-8^o . Cette édition ne contient le texte grec ; mais l'ouvrage est inséré avec une version latine dans le recueil des *OEuvres de Denys* (V. DENYS , XI , III) petit traité : *De processione sancti spiritus* , publié avec une version latine , par Léon Allatius le tome 1^{er} de la *Græciologia* — *Augustalis in templo Constantinopolitano descriptio* la suite de l'*Histoire* de l'édition de Boivin. — La *Pachymère* des ouvrages philosophiques , dont quelques parties ont été publiées avec des traductions et que l'on conserve en partie dans les manuscrits de la Bibliothèque impériale à Vienne. Pachymère a encore composé divers ouvrages dont nous ne sommes point parvenus à retrouver ; on regrette surtout la perte de ses *Tristes* , et d'un *Poème* , dans lequel il avait décrit les événements de sa vie. On peut consulter , pour plus de détails , Allatius , *De scriptis* , ch. XLVII , p. 704-21 ; *Bibl. græca* , VI , 458-69 Hanckius , *De Scriptis* , p. 566-578.

PACIAUDI (PAUL-MARIE) des plus savants et des plus antiquaires du dix-huitième siècle né à Turin , en 1717 , avoir achevé ses études à Turin de cette ville , il embrassa

(1) Sans le comparer , dit Gibbon à Thucydide , j'admire la clarté , l'élégance avec lesquelles il raconte les événements de son siècle.

lans la congrégation des
et fut envoyé à Venise, où
sous les meilleurs maîtres,
es nécessaires à son état.
r ses supérieurs pour pro-
philosophie au collège de
eut le courage de bannir
ns toutes les vaines subti-
cile; et il osa, l'un des
en Italie, expliquer le
Newton. Malgré les suc-
btenait dans la carrière de
nent, le P. Paciaudi y re-

ir se livrer à la prédica-
end ant dix ans, il remplit,
males chaires
États véni-
es travaux
e des let-
Indépe-
ours,
lusie
nts d
allie
tre
e tita
(1)
cca-
ous-
ita-
0),
le
es
A
li
e

(1)
ca-
ous-
ita-
0),
le
es
A
li
e

premières dignités de l'ordre que ses
talents illustraient; mais les devoirs
que lui imposèrent les différentes
charges dont il fut revêtu, ne nui-
sirent point à ses travaux littéraires,
et plusieurs ouvrages ajoutèrent en-
core à sa juste réputation. Le duc de
Parme, voulant établir dans la capi-
tale de ses états une bibliothèque non
moins précieuse que celle des princes
de la maison de Farnèse, transpor-
tée depuis peu à Naples d'après les
traités, nomma, en 1761, le P. Pa-
ciaudi son bibliothécaire, et lui
laissa le soin de former la collection
dont il serait le conservateur. Cette
place honorable présentait trop d'a-
vantages à Paciaudi, pour qu'il ne
s'empressât pas de l'accepter; mais
l'infant de lui permettre, avant
d'en prendre possession, d'accom-
plir le projet qu'il avait de visiter la
bibliothèque de Rome, il l'accompagna, en 1762,
chargé d'une mission
(1). Il fut accueilli, à
Caylus, l'abbé Barthé-
lemy, et d'autres savants qui, comme lui,
étaient amateurs de la science des antiquités;
et bientôt, pour sa per-
sonne, on estima qu'ils avaient
besoin de lui. Il profita de son
séjour à Rome, pour acheter un
grand nombre de livres qu'il aurait
procureurs en Ita-
lie, et ses correspondants
passer tous les
jours admis dans la
bibliothèque. Le soin lui était
de Parme, il s'ap-

chancel d'appuyer
la bibliothèque de
Paciaudi, par
l'abbé Barthé-
lemy.

pliqua tout entier à ses nouvelles fonctions; en moins de six ans, il eut réuni plus de soixante mille volumes en diverses langues : il en dressa le catalogue exact; et ne croyant pas encore sa tâche remplie, il entreprit d'en faire connaître, par des notices, les ouvrages les plus rares, tant imprimés que manuscrits (1). Ce travail, qui semblait demander une vie entière, fut assez promptement terminé, quoique le P. Paciaudi eût été chargé, dans le même temps, de diriger les fouilles de l'ancienne ville de Velleia, dans le Plaisantin. Lors de la suppression des Jésuites, il fut nommé président des études dans le duché de Parme : il se servit de l'influence que lui donnait cette place pour abroger les anciens réglemens dont il avait été à même de reconnaître les vices, et il en fit adopter de plus appropriés aux progrès des sciences. Au milieu d'occupations si diverses, si multipliées, Paciaudi ne perdait pas de vue les devoirs que lui imposait le titre d'historiographe de Malte; et il travaillait à rassembler des matériaux pour l'histoire des grands-maîtres, quand il se trouva enveloppé dans la disgrâce du ministre Felino, dont il était l'ami (Voy. MILLOT). N'ayant pas reçu l'injonction de s'éloigner de Parme, il s'y tint renfermé dans le couvent de son ordre. Au bout de quelques mois, il fut rétabli dans toutes ses fonctions, et replacé à la tête de la bibliothèque dont l'entrée lui avait été interdite par un raffinement de cruauté; mais craignant le retour de quelque nouvel orage, il demanda et obtint la permission de retourner à Turin. On ne tarda pas à s'aperce-

voir que le P. Paciaudi laissait vide difficile à remplir; et pressa vivement de venir reprendre ses fonctions de bibliothécaire. Il céda enfin aux instances des uns qui l'appréciaient, et aux autres qui ne pouvaient rien refuser. Il projetait d'employer ses loisirs à continuer les *Mémoires des maîtres de Malte*; mais, après le travail, il tomba bientôt dans un état de langueur qui ne lui permit plus de se livrer à aucune entreprise. Cet état douloureux termina par une attaque d'apoplexie qui enleva ce savant si estimé aux lettres et à la religion, le 2 février 1785. Le P. Paciaudi, sa bienfaisance, son piété, égalaient ses talens. Il ne ne poussa plus loin que le désir d'obliger; il commença avec empressement le résultat de ses recherches laborieuses à tout ce qui pouvait en avoir besoin; il avait même des monumens qu'il avait eu le bonheur de réunir pour enrichir les collections de sa bibliothèque, au nombre desquels il eut Caylus, l'auteur du *Voyage de Charsis*, J.-M. Gesner, Vanman, l'abbé de Saint-Nicolas. Il était membre de la plupart des sociétés littéraires d'Italie, de France et d'Allemagne, et associé à l'académie des inscriptions où M. Dacier prononça son discours dont on a fait usage pour la justification de cet article (Voy. le *Journal de l'académie*, tome 47). Quelques Discours et des Dissertations insérées dans différents recueils dont on trouvera la liste dans le *Journal littéraire des Théatins*. P. Vezzosi, on a de Paciaudi *le antichità di Ripa Transo dell' antica Cupra*, Venise

(1) Une seule de ces notices a été imprimée : elle est relative à un manuscrit du Koran, 1772, in-8o

Mécontent de cette production ennesse, le savant auteur se propose de la refondre et de la publier des corrections. II. *De sacris ianorum balneis*, Venise, in-4°. ; deuxième édition, augmentée, Rome, 1758, in-4°. Il y traitait non-seulement des bains propres-dits, en usage chez les premiers siècles, mais des purifications, des ablutions faites avec l'eau ; et il revenait à l'origine de ces rites. III. *Rebus gestis Sebastiani Pauli ventarij epistolaris*, Naples, in-4°. ; Rome, 1755, même format. C'est une vie de Seb. Paoli, son successeur dans la place d'historiographe de l'ordre de Malte ; elle est dédiée à Scipion Maffei. IV. *Diaqua græci anaglyphi in te pretraditur*, Rome, 1751, in-4°. *De umbellæ gestatione commentarius*, ibid. ; 1752. VI. *De ventano Cereris augustæ mentis regis*, ibid., 1753 ; insérée dans *esaurus antiquitatum Beneventanum*, p. 349-50. VII. *Antiquitates christianæ : de cultu S. Joannis Baptistæ*, ibid., 1755, in-8°. C'est un chef-d'œuvre d'érudition. On trouve, à la fin du volume, un commentaire sur l'ancienne liturgie de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. VIII. *Puteus sacer agri Beneventensis commentarius illustratus*, ibid., 1756, in-4°. IX. *De athletæ cubistesi in palæstrâ Græcorum commentarius*, ibid., 1756, in-8°. Cette petite dissertation, qui est curieuse et recherchée, traite des exercices et des exercices d'agilité des Grecs. X. *Ad numos consulares M. Antonii animadverses philologicæ ; accedit explicatio tabule Peloponnensis*, ibid., 1757, in-4°. fig. XI. *Monumenta oponesiaca commentariis ex-*

plicata, ibid., 1761, deux volumes grand in-4°. fig. C'est la description des monuments du Peloponnèse transportés à Venise : ils sont classés dans un ordre méthodique, et les explications dont le P. Paciaudi a accompagné chaque planche, prouvent beaucoup de critique et de sagacité ; mais, indépendamment de ce mérite, cet ouvrage a celui d'être écrit avec une pureté et une élégance très-remarquables. XII. *Memorie de gran maestri dell'ordine Gerusalemmitano*, Parme, Bodoni, 1780, trois vol. grand in-4°. fig. Ces trois volumes contiennent les Vies des fondateurs et des dix premiers grands-maîtres de l'ordre de Malte. On lit à la suite de chaque vie, avec les pièces justificatives, des notices pleines d'intérêt sur les lois, les coutumes, les mœurs, les usages et les arts des temps où existaient les personnages dont on vient de lire l'histoire. XIII. *De libris eroticis antiquorum* ; cette savante dissertation, insérée dans l'édition de Longus, Parme, Bodoni, 1786, a été publiée séparément, Leipzig, 1803, in-8°. XIV. *Lettres au comte de Caylus*, Paris, 1802, in-8°. fig. Ce recueil est précédé d'un *Essai sur la vie et les écrits de Paciaudi*, par Sériey. On y trouve quelques anecdotes littéraires, et un grand nombre de détails sur différents monuments d'antiquité, que Paciaudi adressait au comte de Caylus, avec des explications, et dont celui-ci a fait usage dans son *Recueil* (Voy. CAYLUS). En retour de ces envois, le comte expédiait au théatin toutes les satires que l'on publiait en France contre les Jésuites ; et l'on voit, par cette correspondance, que l'arrivée d'un libelle bien malin causait à Paciaudi plus de jubilation, que

la plus curieuse antiquaille n'en avait causée à son ami. W—s.

PACICHELLI (JEAN-BAPTISTE), littérateur, né à Pistoie, vers 1640, acheva ses études à Rome avec succès, et embrassa l'état ecclésiastique. Ses talents lui ayant mérité des protecteurs, il fut attaché à la légation du Saint-Siège en Allemagne, et profita de cette circonstance pour visiter les principaux états de l'Europe. Il rapporta de ses voyages, des notes sur les mœurs et les usages de chaque pays, et sur les objets les plus dignes de fixer l'attention d'un observateur. Après dix années d'absence, il revint à Rome; et, ayant obtenu un bénéfice à Naples, il se retira dans cette ville, où il mourut, en 1702. On a de lui : I. *Schediasma de iis qui nullo modo possunt in jus vocari*, Rome, 1669, in-4°. II. *Vita de Gio-Batt. de' Marini, con un indice degli scrittori domenicani*, ibid., 1670, in-4°. Cette Vie du P. Marini paraît n'avoir pas été connue du P. Echard, puisqu'il ne la cite point dans les *Script. ord. fratr. Prædicator.* III. *De distantis*, ibid., 1672, in-fol. IV. *Chiroliurgia, sive de variâ ac multiplici manû administratione lucubrationes*, Cologne, 1673, in-8°. — *Diatriba de pede*, ibid., 1675. V. *De jure hospitalitatis*, ibid., 1675, in-8°. VI. *Memorie de' viaggi per l'Europa christiana*, etc., Naples, 1685, 3 vol. in-12. C'est un recueil de lettres que l'auteur avait adressées à ses amis pendant ses voyages en Allemagne, en Angleterre et en France; on y trouve des détails intéressants pour l'histoire littéraire de cette époque, et des remarques qui annoncent un esprit judicieux et un observateur impartial. VII. *Memorie nuove*, etc., ibid., 1690, 2 vol. in-12; c'est une

suite nécessaire de l'ouvrage dent. VIII. *Schediasma ju philologicum tripartitum de de capillamentis et de chiro* ibid., 1693, in-12.; ce sont des recherches sur l'origine des m. des perruques et des gants. (ouvrage, singulier par son objet peu connu en France. IX. *I tinnabulo Nolano lucubratio* 1693, in-12. X. *Lettere san istoriche et erudite*, ibid., 10 vol. in-12. Ce Recueil de lettres peut-être qu'une réimpression *morie nuove*. XI. *Il regno di li in prospettiva diviso in dod vincie, in cui si descrivono metropoli, e le cose piu no* etc., ibid., 1703, 3 vol. in-4. cartes et fig. C'était l'ouvrage complet et le plus exact qui ru jusqu'alors sur le royaume ples; et, si l'on en croit M. B de la Richarderie (*Bibl. des ges*, III, 28), c'est encore ce fait le mieux connaître le r de ce pays. W

PACIFICUS, archidiacone, n'est connu que par l'ép consacrée à sa mémoire, dan thétrale de cette ville. Onupl vinio est le premier qui ait une partie de cette pièce elle a été donnée depuis en par Scipion Massei, dans la l *ad Complur. Cassiodori*, Muratori, dans les *Antiquit medii ævi*, III, pag. 837. T chi la trouve si obscure, c compare à une énigme, don teur a laissé à la postérité l de découvrir le véritable sens tâche a été entreprise par Jérôme de Prato, Oratorien une Dissertation qui fait part *Raccolta Ferrarese*, tome page 105; mais le savant e

enr de la *Storia della italiana*, déclare qu'il ne pas la justesse des explications OEdipe (V. la *Storia* 164, note). Pacificus, né et revêtu, à l'âge de vingt-de la dignité d'archidiacon. Il aimait les arts mécaniques. On peut conjecturer, ou allait avec une égale perspicacité, l'argent et les autres métaux divers bois et le marbre, qu'il encourageait les ouvriers à l'aide de ses conseils et surveillance. Il avait copié deux cent huit volumes, dont il fit sa cathédrale; car il n'est semblable qu'il eût composé un grand nombre d'ouvrages. L'épithète semble l'indiquer. Pacificus est réellement l'auteur. *Glose* sur l'Ancien et le Nouveau Testament, il a précédé tous les commentateurs de la Bible; mais, l'assertion de Maffei, rien n'est sûr. Enfin l'épithète lui attire l'attention d'une horloge nocturne le pape Paul I^{er}. ayant fait une horloge de ce genre au commencement de l'année 757, Pacificus pu en être l'inventeur; qu'on peut supposer, c'est ce qui a ajouté quelques pièces à la marche plus récemment renvoie les curieux, pour les détails, aux ouvrages déjà cités. La deuxième partie de la *Illustrata*, de Maffei, où il a une Notice assez étendue, implite, pendant quarante-cinq ans, les fonctions d'archidiacon mourut, l'an 844, à l'âge de soixante-huit ans. Le P. Jérôme a très-bien prouvé que la date qu'on lit au bas de son épitaphe indique, non l'époque de sa mort, comme Maffei et d'autres

critiques l'ont pensé, mais celle de l'érection de ce monument. W-a.

PACIFICUS PICENUS, frère mineur et contemporain de saint François, natif de la Marche de Fermo (le *Picenum* des Romains) et probablement de Ripa-Transone, était *trouvère*, c'est-à-dire un de ces poètes qui faisaient des chansons, et allaient les débiter dans les palais des princes et dans les châteaux. Il paraît que les ouvrages de Pacificus avaient du mérite, puisque l'empereur Frédéric II le couronna et le surnomma le *roi des vers*. Pacificus, dont on ignore le véritable nom, ayant entendu parler de la vertu de saint François, voulut le voir. Il alla l'entendre dans un monastère où le saint prêchait. Il lui parut armé de deux épées lumineuses qui se traversaient en croix, l'une allant de la tête aux pieds, et la seconde d'une main à l'autre. Frappé de cette vision, Pacificus se convertit, et pria saint François de le recevoir parmi ses disciples. Le saint y consentit, et surnomma *Pacifique* le nouveau prosélyte, à cause de sa douceur et de son égalité d'âme. Quatre ou cinq ans après sa conversion, saint François l'envoya en France, où il fut le premier provincial des Frères mineurs. On ne sait ni quand ni où il mourut. Plusieurs couvents se disputent l'honneur de posséder son sépulcre et sa dépouille mortelle. Wading lui attribue un grand nombre de *chansons* et d'autres *poésies*, qu'il avait composées tandis qu'il était dans le monde. L—r.

PACIFICUS (MAXIMUS), poète latin, né à Ascoli, d'une famille noble, partagea sa vie entre les plaisirs et la culture des lettres, et mourut à Fano, vers l'an 1500, âgé de près d'un siècle. On a de lui un grand

nombre d'élégies, et de pièces de vers dont il est très difficile de se procurer le recueil complet. Il a été publié sous ce titre : *Hecatelegium; sive Elegiarum nonnullarum jocosarum et festivarum, laudes summorum virorum, urbium et locorum; invectivarum in quosdam; laudes patriarum Æsculapæ et aliarum quædam jucunda et docta*, Florence, 1489 in-4^o, édit. originale et fort rare; il en existe une seconde de Camerino, 1523, même format. L'édition de Fano, 1506, in-4^o, contient, outre les poésies de Pacificus, quelques ouvrages en prose; mais on n'en trouve pas d'exemplaires complets, même en Italie (1) : elle renferme deux livres d'élégies sur Lucrèce, deux sur Virgile, vingt livres d'élégies sur différents sujets, six livres de la guerre de Sparte, sept de la guerre de Cyrus, deux de celle de Marius et Sylla, les règles de la grammaire, un traité de versification, etc. Les poésies de Pacificus ont été réimprimées à Padoue en 1691, in-4^o; mais Magliabecchi, qui a présidé à cette édition, en a retranché toutes les pièces obscènes (2). Pacificus avait une grande facilité à écrire en vers; mais il manque d'élégance, et ceux qui l'ont comparé à Ovide, n'ont pas fait attention que l'abondance et la fécondité ne suffisent pas pour égaler le poète de Sulmone, qui se distingue surtout par l'imagination la plus brillante et le plus admirable naturel. L'abbé Lancelotti a donné

(1) L'exemplaire que Tiraboschi avait eu de l'édition de Fano, ne renfermait que les *Élégies sur Lucrèce* et sur Virgile; et l'on ne s'apercevait pas qu'il y manquât rien, quoique le titre annonçât les autres pièces qu'il a indiquées.

(2) Les poésies licencieuses de Pacificus font partie d'un recueil intitulé : *Quinque illustrium poetarum lusus in l'enerem, partim ex codicibus manusculptis nunc primum editi*, Paris, 1791, in-8^o. (V. le *Catalogue de la bibl. d'un amateur*, II, 321 et suiv.)

quelques détails sur Pacificus, dans les *Memorie per la vita di Angelo Colocci* à la tête du recueil des poésies de Colocci, Iesi, 1772. On peut aussi consulter les *Lettere pittoriche Perugine* d'Annib. Mariotti, qui nous apprend (pag. 273), qu'il a vu au collège de la *Sapienza Vecchia* de Pérouse, un magnifique recueil de poésies de la main de Pacificus.

W—s.

PACIFIQUE DE PROVINS (Le Père), missionnaire capucin, était sans doute né dans la ville dont il portait le nom. En 1622, il fut envoyé dans le Levant, passa par Constantinople, visita l'Égypte et la Terre-Sainte, et revint par Seyde, la Sicile et l'Italie. Durant ce premier voyage, le père Pacifique avait examiné les lieux où son ordre pourrait plus commodément et plus utilement établir des couvents; et, à son retour, il en informa le pape. La congrégation de la Propagande approuva ses projets, et nomma deux commissaires pour travailler avec le père Pacifique à la fondation de cette mission. Il fut destiné, en 1627, pour Alep, où, malgré de vives oppositions, il institua un couvent, grâce à la protection du grand-vizir, Calif Pacha, qui lui fit obtenir un firman du grand-seigneur. L'île de Chypre éprouva aussi les effets de son zèle. Enfin, il partit, en 1628, pour la Perse, avec deux religieux de son ordre. Son arrivée à Ispahan alarma les commerçants anglais et hollandais qui se trouvaient en cette ville, parce qu'ils crurent que ces capucins venaient, avec l'autorité du roi de France, pour y établir une loge de marchands français, dont ils craignaient la concurrence: mais, mieux instruits du but de leur voyage, ils leur rendirent différents services

Munis de lettres de recommandation pour plusieurs personnages éminents de la cour de Chah Abbas, les missionnaires reçurent de ce monarque un ordre de venir le trouver à Casbin, où un grand du royaume fut chargé d'avoir soin d'eux et de les loger. Le père Pacifique ne voulait point, par esprit d'humilité, accepter les grâces du roi de Perse. Il en obtint ensuite une audience, lui présenta le portrait et des lettres de Louis XIII, et fut très-bien accueilli. On lui permit de fonder un couvent à Isphahan, et un autre à Bagdad, alors au pouvoir des Persans. Chah-Abbas lui donna une lettre pour le roi de France; et le père Pacifique la remit à ce prince, au camp d'Alais. Il alla ensuite dans les Antilles françaises, comme supérieur-préfet des missions de son ordre en Amérique, puis revint à Paris, où il mourut, en 1653. On a de lui : I. *Lettre sur l'étrange mort du grand Turc, empereur de Constantinople*, Paris, 1632, in-12; elle est datée du 3 mai. L'auteur raconte la déposition et l'assassinat d'Osman II. II. *Le Voyage de Perse, contenant les remarques particulières de la Terre-Sainte, et le testament de Mahomet*, Paris, 1631, in-4°; *ibid.*, 1642, in-12. La description très-prolixe des Lieux saints occupe la plus grande partie de ce livre. III. *Relation ou Description des îles Saint-Christophe et de la Guadeloupe, en Amérique*, *ibid.*, 1648, in-12. IV. La *Bibliothèque des Capucins* lui attribue une *Apologie de Raimond Lulle*, Paris, 1645, in-12.

E—s.

PACINO-EUSTACHIO, gentilhomme milanais, ministre du duc Philippe-Marie Visconti, au commencement du quinzième siècle, s'est

acquis quelque réputation pour avoir deux fois combattu les flottes vénitiennes, avec une marine formée sur les lacs et les rivières de Lombardie, et manœuvrée par des bateliers qui, pour la plupart, n'avaient jamais vu de vaisseaux. Pacino Eustachio perdit, il est vrai, la bataille qu'il livra, le 21 mai 1427, à François Bembo, amiral des Vénitiens : les deux flottes s'étaient rencontrées sur le Pô, au-dessous de Crémone, et celle des Milanais fut presque détruite. Mais Pacino ne perdit point courage : dans une seconde guerre entre les mêmes peuples, il prépara un nouvel armement ; et dans le même lieu où il avait été défait quatre ans auparavant, il remporta une éclatante victoire, le 23 mai 1431, sur Nicolas Trevisani, qui commandait la plus belle flotte que les Vénitiens eussent équipée dans ce siècle. Il leur prit vingt-huit galères, et quarante-deux vaisseaux de transport ; et il eut encore la gloire d'avoir pour témoin de cette victoire Carmagnola, le premier général de son siècle, et l'ennemi le plus redoutable du duc de Milan. S. S—1.

PACOME (SAINT), instituteur de la règle des Cénobites, naquit dans la haute Thébaïde, vers l'an 292. Il fut élevé dans les sciences de l'Égypte, et dans la religion de ses parents qui était le polythéisme ; mais montra de bonne heure beaucoup d'aversion pour les superstitions dont le culte des idoles était accompagné. À l'âge de vingt ans, il s'enrôla dans les troupes de l'Empire pour défendre les prétentions Maximin contre Licinius et Constantin. Vers l'an 312, suivant Théodoret et Gousscard, Pacôme était arrivé à Thèbes ou Diospolis, avec d'autres jeunes gens que l'on av

également enrôlés de force , et que l'on traitait assez durement : il reçut, des nombreux chrétiens de cette ville , tant de secours et de consolations , qu'il en fut vivement pénétré. Le spectacle de la parfaite union des disciples de l'Evangile , de leur désintéressement et de leur charité , fit sur son cœur la plus vive impression , et acheva de le dégoûter de l'idolâtrie. Aussitôt que l'armée dont il faisait partie fut licenciée , il se retira dans une bourgade de la Thébàide , et se fit inscrire au nombre des catéchumènes. Pendant les épreuves , il se distingua par sa ferveur et son zèle. Il ne cessait de prier le Créateur de lui faire connaître sa volonté. Admis au sacrement de la régénération , il y puisa de nouvelles forces pour accomplir les obligations du christianisme , et se consacrer au service du Seigneur. Mais afin de se décider plus sûrement sur le choix du parti qu'il avait à prendre , il alla consulter le vieillard Palémon , qui lui fit le tableau des austérités pratiquées par les solitaires , et des difficultés qu'il aurait à vaincre. Étonné , mais non découragé , Pacôme se soumit à tout , et se rangea , sans hésiter , sous la discipline d'un si bon maître. Les premiers temps de son noviciat furent pénibles ; mais ils ne purent ébranler sa fermeté. Palémon l'occupait sans cesse , l'éprouvait , et le surveillait. Pour l'empêcher de dormir pendant l'office de la nuit , le rigide vieillard lui imposait de rudes pénitences : il travaillait à le délivrer de son penchant à la paresse , en lui ordonnant de transporter du sable d'un lieu à un autre , dans la seule vue de le tenir en haleine. En 325 , Pacôme et Palémon bâtirent une cellule à Tabenne , au

diocèse de Tentyra , sur les bords du Nil. Palémon ne tarda pas à devenir son disciple , et à regagner sa solitude ; mais Pacôme eut un compagnon dans la vie de Jean , son frère aîné. La mort de celui-ci , de nouveaux disciples vinrent en foule se joindre à lui dans la vertu , sous la direction de Pacôme : en peu de temps à la tête de cent moines. Il dit d'abord son monastère à Tabenne , puis , il en bâtit six autres dans le voisinage. Il leur donna les mêmes réglemens , et se réservait l'inspection. En 338 , il fit sa résidence à Pabau ou Pau , surnommé le ritoire de la ville de Thèbes , tout près de là , pour instruire des bergers , une église , où quelque temps l'office de la messe et pour laquelle son évêque l'ordonna prêtre ; mais sa simplicité s'y opposa. Il contribua à la même époque , à l'établissement d'un monastère au-delà de Tabenne pour une de ses sœurs , et pour d'autres vierges chrétiennes qui voulaient vivre dans la pratique des conseils évangéliques. Son biographe rapporte que , se trouvant à l'office d'un moine de Panopolis , qui connaissait la tiédeur , il ordonna qu'on cessât de chanter des psaumes , et qu'on se couvrit au feu les vêtements dont on était enveloppé : *Des honneurs , il ne ferait qu'accroître sa tiédeur ; mais l'ignominie de laquelle on traitera son corps pour porter Dieu à avoir plus de passion de son âme : il est sûr qu'il pardonne , non seulement dans cette vie , mais dans l'autre.* Quelque grande fut la réputation de sainteté dont Pacôme , quelque estime qu'en eussent les illustres personnages de sa

et pour lui, il n'eût pas moins concile de Latopolis ; en 348, répondre sur différents chefs d'accusation que ses ennemis lui avaient intentés au tribunal des évêques. La modération avec laquelle il tint, lui attira l'admiration des gens, et accabla ses envieux. Il mourut la même année, à l'âge de 57 ans, de la peste qui ravagea ses contemporains : à sa mort, ses religieux étaient au nombre de sept mille, et ils étaient dans tout l'Orient l'éclat des sublimes vertus, au rapport d'Isidore de Cassien. Un moine de son temps, contemporain de saint Pacôme, a écrit sa vie en grec ; Denys le Petit l'a traduite en latin : voyez *Sanctorum*, tome 3 du mois de mai, pag. 287, et les *Vies des saints du désert*, par Arnauld d'Andilly. Cette Vie est remplie de miracles et de prophéties, attribués au saint. L'Eglise célèbre sa fête, le 14 mai. Nous avons de lui : I. *Præcepta, sententia et monita*, traduits en latin par saint Jérôme. Voy. ses Œuvres, *Codex Regularum*, Paris, 1663, t. 2. Luc Holstenius, éditeur de cette collection, a mis en tête de la Règle de saint Pacôme, tous les éloges que lui a donnés. II. *Epistole et sermons mystica XI*, dans le même recueil. L—B—E.

PACORUS, fils aîné d'Ordes, roi des Parthes, s'est rendu célèbre par ses expéditions qu'il fit en Syrie, et la défaite de Crassus. Dès sa tendre jeunesse, associé au trône de son père, il se montra digne de cette préférence par ses belles qualités ; et l'on peut croire, par ce que l'on connaît de lui, qu'il aurait occupé avec avantage une place très-distinguée parmi les rois qui s'assirent sur le trône des Arsacides. Quoiqu'il soit mort avant son père, et qu'à proprement par-

ler, il n'ait jamais régné, il n'en est pas moins appelé roi des Parthes par beaucoup d'écrivains. La mort de Crassus et la destruction complète de l'armée qu'il avait conduite contre les Parthes, avaient répandu dans l'Orient une terreur universelle. Les princes de l'Asie étaient fatigués du joug et de l'alliance de Rome ; les peuples de la Syrie, nouvellement réduits en province, regrettaient les rois Séleucides, injustement dépouillés par Pompée : tous n'attendaient qu'un moment favorable pour se délivrer des Romains. Au moment où Crassus et ses légions succombaient dans les plaines de la Mésopotamie, sous les armes du vieux Surenas, connétable de l'empire parthe, le roi Ordes était en Arménie, à la tête d'une puissante armée ; il y cimentait son alliance avec le roi Artavasde, fils de Tigrane, par le mariage de son fils bien-aimé avec la sœur de ce prince, et il mettait fin aux longues dissensions qui avaient divisé les deux branches de la famille arsacide. Le titre de roi des Parthes, usurpé autrefois par le père de Tigrane, et conservé jusqu'alors par les rois d'Arménie, malgré les revers de Tigrane, était rétrogradé par Artavasde, qui obtenait en échange le second rang dans l'Orient après le roi des Parthes. Les troupes arméniennes, jointes aux armées d'Ordes, devaient passer avec elles l'Euphrate, pour expulser les Romains de l'Asie. Les deux rois résolurent, sans perdre de temps, de profiter des faveurs de la fortune, et d'empêcher les Romains de se relever, après un revers si éclatant. Ils firent donc d'immenses préparatifs pour pousser la guerre avec vigueur, au printemps suivant (51 avant J.-C.) Le jeune Pacorus, à peine âgé de quinze ans,

mais déjà décoré du titre de roi, devait, avec l'armée victorieuse, passer l'Euphrate et entrer en Syrie, tandis que le roi d'Arménie ferait en personne une irruption dans la Cappadoce. Le moment était favorable : ce pays était agité de troubles ; le roi Ariobarzane II avait été assassiné ; et la reine Athénaïs, sa veuve, redoutait plus les Parthes qu'elle n'aimait les Romains, qui venaient de reconnaître pour roi Ariobarzane, l'aîné de ses fils, qu'elle détestait. Les circonstances n'étaient pas meilleures pour les Romains du côté de la Syrie. C'était avec cinq cents chevaux, échappés à la défaite de Carrhes, et avec de faibles garnisons, que Cassius cherchait à défendre cette province, laissée sans secours par la mort de Crassus. Jamblique, roi d'Émèse, et les autres princes arabes tributaires, attendaient les événements pour se décider, et refusaient des troupes. Antiochus, roi de Commagène, plus affectionné aux Romains, apparemment parce qu'il leur était plus voisin, ne fournissait aucun secours. Cassius n'était pas assez fort pour tenir la campagne ; aussi fut-il bientôt contraint de s'enfermer dans les murs d'Antioche, et d'abandonner le pays aux Parthes, maîtres désormais de passer l'Euphrate. Ils ne tardèrent pas en effet à se montrer sur la rive de ce fleuve. Pacorus arriva, à la tête d'une puissante armée, accompagné du vieux Osaces, chargé de guider son inexpérience. Le passage s'effectua sans résistance, vers les lieux où le désert d'Arabie vient atteindre les frontières de la Syrie. Toutes les tribus arabes se joignirent aux Parthes ; et Pacorus vint camper à Tybæ, dans la Palmyrène. Ses troupes se répandirent dans la Cyrrestique, en-

vahirent la vallée de l'Oronte, et assiégèrent Cassius dans Antioche. Le général romain se défendit avec courage : les Parthes, très-redoutables dans les batailles où ils pouvaient tirer parti de leur cavalerie, étaient fort inhabiles dans l'art des sièges. Pendant que Cassius, par sa vigoureuse résistance, arrêtait la marche victorieuse de ces peuples, le sénat s'occupait des moyens de défendre l'Asie. Bibulus devait, en qualité de proconsul, remplacer Crassus dans le gouvernement de la Syrie ; et Cicéron allait, avec le même titre, succéder, en Cilicie, à Appius Pulcher. Douze mille hommes d'infanterie et deux mille cinq cents de cavalerie furent donnés à Cicéron, pour défendre son gouvernement contre les attaques de Pacorus. Tous les rois et dynastes de l'Asie furent sommés de lui fournir des troupes auxiliaires. Pour concerter les projets du roi d'Arménie, Cicéron prit son chemin par la Cappadoce, en faisant reconnaître roi Ariobarzane, nommé par le sénat, et en rappelant les ministres Métras et Athénée, exilés par les intrigues de la reine Athénaïs, qui voulait placer sur le trône Ariarathe, son autre fils, grand-prêtre de Bellone à Comaue. Tranquille sur ce point, Cicéron prit des mesures pour défendre la Cappadoce contre les attaques des Parthes qui pouvaient entrer par les défilés conduisant dans la Commagène, dont le roi était peu sûr ; il y fut joint, dans son camp de Cybistra, par Dejotarus, roi de Galatie. Avant de le quitter, Cicéron fut assez heureux pour apaiser les troubles en Cappadoce ; et bientôt il se dirigea vers la Cilicie, où les Parthes venaient de pénétrer, et où ils avaient beaucoup de partisans : il

et le contingent de Tarcondi-
 s, roi de la Cilicie-Trachée, et
 ba contre les ennemis, qui s'é-
 déjà avancés jusqu'à Epipha-
 où ils furent repoussés avec per-
 céron, sans délai, résolut de les
 au-delà de l'Amanus; Eraua,
 a et Canoris, forteresses situées
 ilieu des montagnes, sont enle-
 le vive force; et les Parthes sont
 s dans le lieu même où jadis
 ndre avait vaincu Darius. Ce
 enhardit Cassius, qui sortit
 ioché et vint attaquer les Par-
 levant Antigonia, qu'il n'avait
 ndre : ils y furent battus dans
 mbat acharné, et leur général
 y trouva la mort. Malgré cette
 ré, les Parthes n'abandonnè-
 as la Syrie : Cassius était trop
 pour profiter de cet avantage ;
 remis conservèrent donc toutes
 positions, et passèrent l'hiver
 la Cyrrestique, attendant l'ar-
 de leur roi Orodes. Cicéron avait
 e délivré sa province, qu'il tour-
 armes contre les Tibaréniens et
 tres Eleuthero-Ciliciens alliés
 parthes. Après cinquante-sept
 de siège, il se rendit maître de
 assus leur capitale, et mit son
 ernement hors de toute atteinte.
 elant Cassius avait été rappelé
 e senat; et Bibulus était arrivé
 prendre le commandement de
 re. Ce proconsul était loin
 esaler les talents militaires de
 e le censeur. Au retour du prin-
 e, les Parthes se mirent en cam-
 e, et repartirent sous les murs
 roche, sans que Bibulus, qui
 a sa disposition plus de forces
 e l'avait eu Cassius, osât sortir
 arrêter Pacorus. Toute la Syrie
 crée sans défense aux ravages
 e l'ennemi. Les lieutenants de Bibu-
 l'ennemi de la Cilicie de leur

chef, implorèrent le secours de Ci-
 céron, qui ne pouvait que défendre
 sa province. Il semblait que les Par-
 thes dussent rester les maîtres de la
 Syrie, quand les intrigues de Bibulus
 parviurent à gagner un puissant sei-
 gneur parthe, appelé Ordonopante,
 qui excita une révolte dans l'inté-
 rieur du royaume, de sorte qu'Oro-
 des fut obligé de rappeler son fils ;
 et la Syrie repassa sans combat sous
 l'empire des Romains. Il paraît que
 ces troubles furent d'assez longue
 durée, puisque ce ne fut que plusieurs
 années après, que les armées parthi-
 ques reparurent en Syrie. Pacorus y
 revint, l'an 45 avant J.-C. Pressé par
 les sollicitations du préteur Cecilius
 Bassus, qui avait tué le gouverneur
 Sextus Julius, parent de Jules-Cé-
 sar, et qui cherchait à se rendre
 indépendant dans cette province,
 le prince parthe passa l'Euphrate.
 Il ne fit rien de bien remarqua-
 ble dans cette expédition; et, au re-
 tour de l'hiver, il rentra dans ses
 états. La mort du dictateur déli-
 vra Bassus de toute inquiétude :
 soutenu d'ailleurs par tous les phy-
 larques arabes de la Syrie et de la
 Mésopotamie, il crut, au milieu
 des guerres civiles qui déchiraient
 la république, n'avoir aucun besoin
 du secours des Parthes; dont il re-
 doutait les projets d'envahissement.
 Bientôt cependant, Cassius qui avait
 conservé une grande réputation en
 Syrie, à cause de la belle conduite
 qu'il y avait tenue après les revers
 de Crassus, vint dans cette province
 pour punir le rebelle, qui fit une
 longue résistance sans invoquer le
 secours des Parthes. Assiégé dans
 Apamée, sa place d'armes, Bassus
 s'y défendit long-temps, et ne se ren-
 dit à Cassius qu'à des conditions très-
 honorables pour lui. Après la défaite

et la mort des assassins de César, le roi des Parthes, qui s'était montré favorable à leur parti, résolut d'entreprendre une nouvelle expédition contre les Romains; et il en confia encore le soin à son fils Pacorus. Un grand nombre de Romains fugitifs qui avaient trouvé un asyle dans ses états, grossirent ses armées et facilitèrent ses succès. Le commandement en fut donné à Titus Labienus, fils d'un ancien compagnon d'armes de César, qui était ensuite passé dans le parti de Pompée. Ce Romain avait été envoyé auprès d'Orodes par Cassius et Brutus, pour en obtenir des secours; et il était encore à la cour du roi parthe, quand il apprit la bataille de Philippi. Il ne jugea pas à propos de repasser l'Euphrate autrement qu'avec le secours des Parthes. La Syrie était au nombre des provinces tombées en partage à Antoine. Les vexations dont celui-ci l'accabla, pour la punir d'avoir suivi le parti contraire aux triumvirs, y causèrent un soulèvement universel. Les Parthes en profitèrent; et bientôt Pacorus et Labienus passèrent l'Euphrate avec des forces considérables. Antiochus, roi de Commagène, et les autres princes tributaires, se joignirent ouvertement à eux. Decidius Saxa, lieutenant d'Antoine, fit de vains efforts pour les arrêter : la plupart de ses soldats, qui avaient servi sous Pompée et Cassius, s'empressèrent de se réunir à Labienus. Celui-ci se hâta de livrer bataille à Saxa. La valeur de Pacorus et la cavalerie parthique décidèrent bientôt la victoire; Apamée et Antioche ouvrirent leurs portes au vainqueur, et Saxa fut obligé de se retirer dans la Cilicie. Attaqué encore une fois par Labienus, il y fut vaincu, et contraint de se donner la mort pour ne pas tom-

ber dans les mains des Romains. Après cette victoire, Labienus eut plus d'obstacles; il se dirigea vers l'Asie mineure. Plancus, chargé de la défendre, se sauva à la hâte; toutes les villes se rendirent à Labienus. La seule exception fut l'Hellespont. La seule ville qui résista, en Carie, lui résista; mais il lui fit un siège long et inutile. Les deux rhéteurs Hylas et Laodicée rendirent leurs efforts inutiles. Après de nouveaux succès, Labienus, avec ses généraux romains, qui portaient leur nom que celui des vaincues, prit le titre de *perator parthicus*, et pour servir le souvenir, fit frapper des médailles qui existaient tant qu'il soumettait une ville. Pacorus n'obtint pas de pareils avantages en Syrie. Dans la Phénicie, tant que le général Barzaphrane (que les Grecs qualifiaient de prince des Rhéschdouniens) se tenait à l'intérieur du pays, la Phénicie se soumit à Pacorus; mais lui résista : Sidon et Tyre firent avec empressement alliance jusqu'aux frontières. Les Parthes ne tardèrent pas à entrer dans la Judée : Antiochus disputait depuis longtemps la souveraineté à son oncle Phazaël, vint trouver Pacorus et promit de donner à son fils le trône et 500 talents. Ces offres furent acceptées, et bientôt Antigone fut déclaré roi de la Judée. Hiéroclès lui est livré avec son gendre, tandis que Hérode, fuyant, s'enfuit chez les Romains, pour éviter un pareil sort. Le roi de la Judée, fut emmené

hrate, et Phasaël se don-
 ort. Pendant que Pacorus
 la conquête de la Syrie, La-
 prouvait dans l'Asie mineure
 contraire. Autoine, recon-
 avec Octave, se préparait
 rer l'Asie, où son lieutenant
 idius l'avait précédé. Labie-
 rait auprès de lui, dans ce
 que de nouvelles levées; les
 étaient loin: il ne put résis-
 remier choc; il fut vaincu, et
 oute hâte, sa retraite vers la
 poursuivi par Ventidius à la
 ses troupes légères. Arrivés
 ge du mont Taurus, les deux
 s'arrêtèrent, Labienus pour
 les Parthes, et Ventidius
 s. Les renforts arrivèrent
 Ventidius, qui redoutait la
 e cavalerie des Parthes,
 es hauteurs; mais ceux-
 de leur nombre et des
 u'ils avaient remportées,
 t aux ennemis, sans atten-
 us. Leur nombre et leur
 e inutiles: l'avantage de
 assura la victoire aux
 es Parthes regagnèrent
 la Cilicie, abandonnant
 i fut aussi obligé de pren-
 - Peu après, il fut arrêté
 - Romains par Démétrius,
 de l'île de Chypre. Les
 cherchèrent point à dé-
 -lie. Popedius Silo passa,
 u, les défilés du mont Ama-
 la cavalerie romaine. Phar-
 Lieutenant de Pacorus, l'at-
 à Trapezus, sur les bords
 de l'Eufrate, au nord d'An-
 , avec des forces considéra-
 et l'arrêta dans sa marche:
 on enviait aux mains; et la
 se déclarait pour les Par-
 quand Ventidius arriva subi-
 avec toute son armée. Ce

secours ranima les Romains; les
 Parthes succombèrent, et leur gé-
 ral trouva la mort en combattant
 vaillamment. Cette victoire fut dé-
 cisive: tous les rois tributaires s'em-
 pressèrent d'implorer la clémence
 des Romains; et Pacorus fut con-
 traint d'évacuer la Syrie. Il ne per-
 dit pas toutefois l'espoir de la recon-
 quérir; et au commencement de l'an-
 née 38 avant J.-C., il se préparait
 à repasser l'Euphrate: les Romains,
 encore dans leurs quartiers d'hiver,
 et dispersés dans des cantonnements
 fort éloignés, n'étaient pas en me-
 sure de repousser cette nouvelle in-
 vasion. Ventidius, sentant tout le dé-
 savantage de sa position, et connais-
 sant d'ailleurs l'amour des Syriens
 pour Pacorus, eut recours à la ruse.
 Il feignit de confier ses craintes à
 un dynaste de la Cyrrestique, qu'il
 savait être secrètement attaché aux
 Parthes, disant qu'il appréhendait
 que Pacorus ne traversât pas comme
 à l'ordinaire, l'Euphrate à Zeugma,
 mais qu'il effectuât son passage beau-
 coup plus bas, dans des lieux où la
 proximité du désert lui donnerait
 les moyens de déployer sa cava-
 lerie. Comme Ventidius le prévoyait,
 Pacorus fut bientôt informé de ces
 prétendues craintes; et pour empê-
 cher les Romains de se réunir, il se
 mit en marche avec une partie,
 de ses forces, et se hâta de passer le
 fleuve à Zeugma, d'où il entra dans
 la Cyrrestique, région montagneuse
 et fort désavantageuse pour lui. Il
 attaqua aussitôt les Romains cam-
 pés dans une position favorable, et
 fut repoussé avec perte. Pressé par
 les frondeurs ennemis, il ne put se
 servir de sa cavalerie; après s'être
 défendu vaillamment, il fut accablé
 par le nombre, et succomba. Plus-
 sieurs de ses compagnons d'armes

se firent tuer sur son corps ; cependant à la fin, il fallut que les Parthes abandonnassent le champ de bataille. Les uns repassèrent l'Euphrate, tandis que les autres se réfugièrent auprès de leur allié Antiochus de Commagène. La vue de la tête de Pacorus, que Ventidius fit porter dans toutes les villes de la Syrie, ramena dans le devoir les peuples prêts à se révolter. Si l'on s'en rapporte au témoignage d'Entrope, Pacorus fut tué le jour même où Crassus avait été vaincu à Carrhes, quinze ans auparavant. Ventidius ne poursuivit pas ses avantages ; il s'arrêta sur les rives de l'Euphrate, où il remit son armée à Antoine, qui entra dans la Commagène, et alla mettre le siège devant Samosate. Ventidius se rendit à Rome ; et il fut le premier Romain qui triompha des Parthes. La nouvelle de la mort de Pacorus causa une désolation générale en Asie ; sa valeur, ses belles et excellentes qualités, lui avaient concilié l'amour de la nation. Orodes en fut inconsolable. Livré long-temps à une douleur insensée, il redemandait sans cesse son fils, l'appui et la gloire de l'empire. Il ne lui survécut pas long-temps. Accablé de vieillesse et de chagrin, son fils Phrahates, indigne frère de Pacorus, hâta, par le poison, un trépas trop lent à son gré, et occupa, par un parricide, en l'an 37 avant J.-C., le trône que son père avait déjà consenti à partager avec lui.

S. M—N.

PACORUS, roi des Parthes, contemporain de Domitien et de Trajan, ne nous est connu que par quelques légères indications des auteurs anciens. Les Arméniens donnent à ce prince le nom d'Ardaschiès, dénomination fort en usage chez eux, et qui signifie *grand roi* ; ils le font

fils d'Artaban IV, et son avènement en l'an 91. Ce raît très - vraisemblable était alors fort agitée : du Dilem et des monts Pacguer s'étaient révoltés, et soutenus par toutes les habitent sur les bords Caspienne. Le roid'Arm des secours au nouveau thes, pour soumettre les pour l'établir sur le trô Sempad, prince des P. connétable d'Arménie, fi cette expédition ; il fit Pacorus, et emmena en A man, un des chefs des : qu'on sait des événements le règne de Pacorus, se de chose. Un passage de nous apprend que ce pr de l'inquiétude à Domi Jeune parle (2) d'un c morplus, qui s'était ré de lui, dans son gouv Bithynie. Ce Callimorph serviteur de Laberius l il avait été pris dans l. Susagus, général des D. Decebalé l'avait envoyé à Pacorus, et il était re années à sa cour. Ce fait lieu de croire que le : thes était allié du redou saire de Trajan, et qu'il me ennemi de cet emper sage de Suidas (*sub voc* qui paraît venir des Part rien, nous apprend en e jan fit la guerre à Pacor dire rien de plus. La d'Arménie place en l'an de Pacorus : cette date sûre ; elle correspond a

(1) Epiq. 36, lib. 12.

(2) Lib. x, epist. 21.

et le récit des auteurs grecs. En l'an 113, Chosroès, le Pacorus, était déjà assis sur le trône des Parthes; et, en cette année, il envoya des ambassadeurs demander la paix à Trajan, et alors à Athènes. On connaît ces médailles avec le nom de Pacorus : la première, publiée par Herin (1), fait maintenant partie de la collection du roi. L'autre, en Angleterre, appartient à M. de Northwich; et elle porte l'année 394 de l'ère des Séleucides (83 et 84 de J.-C.) (2) et ainsi, si cette médaille appartient réellement à Pacorus, il faut rectifier la chronologie que nous avons adoptée dans cet article. Nous ne pouvons cependant que ce monument a besoin d'un autre examen, et constater s'il faut y lire le nom de Pacorus, ou celui d'Arsaces. Pacorus a déjà obtenu cet ouvrage (tom. XVI), sous le nom de Fyrouz, un nom qui diffère du nôtre en plusieurs lettres; il y est question d'un Arsaces qui n'a jamais existé, l'imagination de Vaillant, abandonnée depuis longtemps, y dit aussi que Pacorus est le fils de Vologèse I^{er}; la chose est possible, mais elle n'est appuyée sur aucun témoignage ancien. Il en résulte de la vente qu'il aurait faite de son royaume d'Edesse à Abgare. Fyrouz ne peut non plus être Pacorus; aucun roi parthien n'est appelé ainsi. Ce nom ne se trouve que dans les listes des écrivains, listes tronquées et tout-à-fait dénuées de confiance. D'ail-

leurs, quand elles auraient une autorité qu'elles sont loin d'avoir, il serait encore très-difficile de déterminer si le nom de Firouz doit s'appliquer plutôt à Pacorus qu'à tout autre. S'il peut convenir à quelqu'un des Arsacides, nous croyons que c'est à Vologèse II, qui, selon les auteurs arméniens, prit le nom de *Péroz* (vainqueur), en persan *Pirouz*, après les victoires qu'il remporta sur les Romains sous le règne d'Antonin. S. M—N.

PACORUS, roi de Médie, était de la race des Arsacides et frère de Vologèse I^{er}, roi des Parthes. Celui-ci le fit roi de la Médie Atropatène, vers l'an 51, pour lui témoigner sa reconnaissance de ce qu'il l'avait laissé, sans contestation, succéder à son père Vononès, quoiqu'il fût né d'une concubine grecque. Suivant l'usage des princes de l'Orient, qui, pour éviter les guerres civiles, éloignaient leurs enfans de leur cour, il profita du voyage que son frère Tiridate, roi d'Arménie, fit à Rome en l'an 66, pour y envoyer ses fils avec ceux de son autre frère Vologèse, ceux de Tiridate, et ceux de Monobaze, roi de l'Adiabène. Plusieurs années après, les Alains traversèrent les portes Caspiennes d'Albanie, qui leur avaient été ouvertes par le roi de ce pays; et ils firent une irruption dans les états de Pacorus. Ce prince fut vaincu par eux, et obligé de chercher un asile dans des lieux difficiles; sa femme et ses concubines furent prises, et il ne put les retirer des mains des barbares qu'en leur donnant cent talents. Les Alains portèrent ensuite leurs armes dans l'Arménie; et, chargés de butin, ils repassèrent le Caucase pour rentrer dans leur pays. Depuis cette époque, il n'est plus question, dans

de médailles, tome I^{er}, p. 147.
1, Suppl. à l'Iconographie grecque,

l'histoire, de Pacorus roi des Mèdes : on ignore l'époque de sa mort.

S. M—N.

PACORUS (**AURELIUS**), roi d'Arménie, n'est connu que par un passage ancien tiré par le grammairien Etienne de Byzance (*sub voce* Ὀτρύν), du troisième livre des Partheniques d'Asinius Quadratus. Tout ce qu'on peut voir dans ce fragment, c'est qu'il se rapporte à un voyage ou à une expédition de Pacorus vers Artaxate et la province d'Otène qui est dans l'Arménie orientale, sans indiquer l'époque où vivait ce roi d'Arménie. La nature même de l'ouvrage de Quadratus ne peut offrir rien de bien précis sur ce point; car il paraît qu'il traitait de toute l'histoire des Parthes : cependant, comme Capitolin dit que cet auteur avait raconté fort au long les expéditions de Lucius Verus dans l'Orient, on pourrait conjecturer que Pacorus était contemporain de ce César et de l'empereur Marc-Aurèle. Une inscription gravée sur un marbre qui se trouve à Rome dans le collège des Maronites, vient à l'appui de cette conjecture : elle nous apprend que Pacorus, décoré du titre de roi de la grande Arménie, portait le prénom romain d'Aurelius, et qu'il fit élever à Rome un tombeau pour son frère Aurelius Merithatès, mort âgé de 56 ans et deux mois. On voit donc que Pacorus était un de ces princes de l'Orient, qui, chassés par un revers de fortune, ou par le caprice des empereurs, avaient achevé obscurément leur existence dans la capitale du monde. Le nom d'Aurelius indique assez qu'il avait régné en Arménie par la permission ou sous la protection des Romains. Cette dernière circonstance, jointe à un pas-

sage des lettres de Fronton couvertes récemment par le cabbé Maï (1), achève de démontrer que Pacorus vivait effectivement milieu du deuxième siècle de ère, et que, placé sur le trône arménien, par l'empereur Marc Aurèle, le nom qu'il avait adopté était moignon de sa reconnaissance de ce prince. Le passage de Fronton se trouve dans une lettre de ce philosophe, adressée au César Lucius Verus. Quoiqu'il soit fort court, nous fournit le moyen de fixer la véritable époque de ce Pacorus qu'à présent inconnu dans l'histoire. Ce passage est ainsi conçu : *Et si Sôhèmo potius quàm Vologèsgnum Armeniæ dedisset ; au Pacorum regno privasset , oratione hujusmodi explicarum demandant à Lucius Verus pour qu'il a préféré, pour le royaume arménien, Sôhème à Vologèse, et qu'il en a privé Pacorus, il apprend que l'époque de la décadence de ce dernier est la même que celle de l'élevation de Sôhème. Nous voyons, par un passage de Dion Cassius, conservé dans l'ouvrage de Maï (2), que Martius Verus, c'est-à-dire Lucius Verus, en Arménie, avait confié à un officier nommé Thucydides, le conduire dans ce royaume. Ses fils d'Achémènes, de la race des Arsacides, qui sembleraient avoir régné antérieurement en Arménie. Les médailles de la quatrième année républicaine de Lucius Verus, qui commencent à l'an 164, portent la légende *Armeniis datus*. On ne peut que ces médailles ne se rapportent à l'élevation ou au rétablissement*

(1) Opér. Fronton. éd. Mai, part. I, p. 316.

(2) Dion, Cass., éd. Reimar., tome II.

sur le trône d'Arménie. est presque sûr, d'après de Fronton, que l'avènement du prince suivit la déchéance de Tiridate, on pourrait croire qu'elles furent la conséquence de la conquête que Pacorus avait tenue dans la province d'Arménie. Les Romains faisaient alors l'expédition d'Orient, contre les Parthes. Il est sans doute pas montré que Pacorus ne fut pas un allié aux Romains, ou peut-être mécontent de Verus en face de la déchéance des Parthes ; et on ne peut le traiter en ennemi. Une autre considération sur cette dernière induction. Les Arméniens sont comptés parmi les nations vaincues par les Romains, et c'est en l'an 163 de J.-C. que commence à voir sur les monnaies le surnom d'*Armeniacus*, en mémoire de ses succès. Cependant, comme c'est l'empereur Marcus Aurélius qui a vaincu les Parthes, et non pas Verus, on ne peut pas attribuer à Verus la déchéance de Tiridate. Il est difficile de dire qu'il ait été le souverain des Parthes qui fut vaincu par Artaban le Grand. Le général Corbulo, qui fut chargé de réduire les Parthes, et l'on voit, par la mention de Quadratus que nous avons, que Pacorus partit de son pays pour s'avancer vers l'Orient, vers l'Arménie, ce qui est en accord avec un prince allié des Romains. Quelques motifs particuliers sont inconnus, mais on peut conjecturer que ce fut suite des dispositions de l'empereur en son égard, et le faire couronner : c'est alors que Verus fut chargé de réduire l'Arménie, Solime, qui

y avait déjà régné. Cela arriva en l'an 164, comme le fait d'ailleurs est indiqué par les médailles. Quoi qu'il en soit de toutes ces conjectures, il semble qu'on peut regarder comme constant que Pacorus, élevé sur le trône d'Arménie par la protection des Romains, en fut dépouillé par Lucius Verus, en l'an 163. Pacorus vécut ensuite à Rome, où il avait auprès de lui son frère Merithatès, nom qui paraît être une altération de celui de Mithridate, en arménien Mihrtad. S. M—N.

PACORUS, prince arménien, qui vivait au quatrième siècle de notre ère, était descendu de Sennakerim (Sennachérib), roi d'Assyrie. On voit, dans l'Écriture, que les fils de ce roi se réfugièrent en Arménie, après le meurtre de leur père ; ils s'y établirent, et y donnèrent naissance à plusieurs familles, qui se sont perpétuées jusqu'à des époques très-modernes. Pacorus était dynaste de l'Arzanène, et commandant militaire de la partie méridionale de l'Arménie ; fonction héréditaire dans sa famille. Il était l'un des plus puissants des petits princes de l'Arménie. Vers l'an 315, il voulut profiter des troubles causés par la mort du roi Tiridate, pour se rendre indépendant. Il se révolta contre Khosrov ou Chosroès, fils de son souverain ; il fit alliance avec les Persans, toujours ennemis de l'Arménie ; et, à l'exemple du rebelle Sanadroug, qui s'était déclaré roi dans le nord du royaume, il se fit proclamer dans le midi. Antiochus, qui avait été envoyé par l'empereur Constantin, pour placer sur le trône le fils de Tiridate, entra bientôt en Arménie, avec une puissante armée ; et pendant qu'il s'occupait à réduire les rebelles du midi et du nord, il donna ordre à

Manadjhr, dynaste des Rheschdouniens, de marcher contre Pacorus avec l'armée du midi. Dehon, prince de la Gordyène, Vaghinak, dynaste de la Siounie, et plusieurs autres seigneurs arméniens, joignirent leurs forces aux troupes royales, qui avaient déjà été renforcées par les légions romaines de la Cilicie. Pacorus voulut résister à cette attaque formidable ; soutenu par les secours qu'il avait reçus de la Perse, il tenta le sort des armes. La résistance fut longue ; mais à la fin, vaincu dans un dernier combat, il trouva la mort sur le champ de bataille, et sa tête fut portée au roi d'Arménie. Le cruel Manadjhr mit tout à feu et à sang dans l'Arzanène : voulant exterminer la race de Pacorus, il fit périr les frères et tous les parents de ce malheureux prince. Deux enfants de Pacorus, un garçon et une fille, échappèrent cependant à ce massacre. Le roi Khosrou donna la fille à Vaghinak, dynaste de la Siounie, et lui conféra la souveraineté de l'Arzanène, qui était l'héritage de cette princesse. Pour le fils, appelé Khescha, il fut porté très-jeune encore, à la cour de Vatché, connétable du royaume, et prince des Marmigoniens. On l'y éleva avec soin : par la suite il fut rétabli dans la possession des pays qui avaient appartenu à son père ; et il la transmit à ses descendants, qui la conservèrent jusqu'à la fin du neuvième siècle.—On trouve, dans l'histoire de l'Orient, plusieurs autres princes du même nom. Nous allons faire mention de quelques-uns. PACORUS, roi d'Édesse, monta sur le trône en l'année où Pacorus, fils d'Orudes, roi des Parthes, et son général Barzaphrane, entrèrent en Syrie, c'est-à-dire, en l'an 40 avant J.-C. Il régna

cinq ans, et fut remplacé par Pacorus III. — PACORUS, Siounie, dans l'Arménie vivait au milieu du de notre ère. Il avait alors dans ses états à Tir des Pagratides, qui causaient de troubles en Arménie enleva sa femme, Nazdune, d'une rare beauté, et la fit transporter dans la forteresse de Sber, où elle mourut. Cet événement eut lieu l'an 145. — PACORUS I^{er}, fils de Vatché, seigneur géorgien, régna de 231 jusqu'en 246, et fut remplacé par son fils Mirdat I^{er}. — PACORUS II, roi du même pays, ne figure pas dans les listes des rois arméniens, mais qui est mentionné par les auteurs arméniens, vivait au commencement du cinquième siècle sous son règne que S. Grégoire le Grand, évêque de Rome, inventeur de l'alphabet arménien, vint en Ibérie pour introduire en usage un nouvel alphabet destiné à remplacer les lettres grecques, qui avaient alors la plus grande part. L'alphabet qu'il porta en Ibérie est le même qui est encore en usage chez les Géorgiens, pour les liturgiques. Mesrob, évêque de Sébastie, dirigea cette opération par l'ordre du roi Pacorus. Les lettres grecque et arménienne furent enseignées par ses disciples Isidore et Mousché de Dardane à traduire les ecclésiastiques en alphabet arménien du même genre. — PACORUS III, fils de Datchi, monta sur le trône, en l'an 528, et fut remplacé par Pharasman IV, fils de Pharasman VI, régna,

dors en bas âge. Le roi de Khosrou Noushirewan pro-
sa minorité, pour faire une
en Géorgie : il se rendit
de ce pays, qu'il soumit à un
annuel. Pacorus régna peu de
il fut remplacé, en l'an 568,
roi qu'envoya l'empereur de
ninople. S. M—N.

UVIUS (MARCUS), poète
lignelatin, né à Brindes, vers
18 avant J.-C., était neveu
us. Il vint jeune à Rome, où
istingua par le double talent
tre et de poète. Pline l'Ancien
ec éloge un tableau dont il
né le temple d'Hercule (V.
xxxv, ch. 4). Pacuvius était
caractère doux et obligeant,
mérita l'affection de ses plus
contemporains. On connaît
ité pour Accius, qui, beau-
les jeune, lui soumettait ses
itions avant de les exposer
ards du public (V. Accius,
Accablé de chagrins et
ités, il se retira, sur la fin de
Tarente, et y mourut âgé de
quatre-vingt-dix ans. Il fit lui-
n épithaphe, conservée par
(I, 24), qui la juge digne
nd poète. De toutes les pièces
acuvius, il ne nous reste
fragments, recueillis par
tienne, Paris, 1567, in-
érés depuis dans les diffé-
ions du *Corpus poetarum*
FAIRE). Cicéron a mis dans
de Lelius, l'hôte et l'ami
n, un bel éloge de sa tra-
reste, qui avait été très-
le Livre de l'Amitié,
). Parmi ses autres pièces
truchise, Antiopé, le Juge-
armes, Atalante, Her-
tion, Médée et Paullus,
ait, en outre, composé un
xii.

recueil intitulé, *Erotopagnion*, dont
il ne reste qu'un seul vers du second
livre. On a souvent comparé Accius
et Pacuvius. Pour la solidité des pen-
sées, dit Quintilien, pour la noblesse
de l'expression et la dignité des per-
sonnages, ils sont tous les deux éga-
lement recommandables. On donne
néanmoins l'avantage de la force à
Accius; et ceux qui affectent quel-
que savoir, trouvent plus d'art et
d'habileté dans Pacuvius (*Insti-
t. Orator.*, x, ch. 1). Gaspar Sagit-
tarius a inséré la vie de Pacuvius
dans le Recueil des Vies des anciens
poètes latins, Altenbourg, 1672,
in-8°. ; mais le chanoine Annibal de
Leo en a donné une plus exacte et
plus intéressante, qu'il a intitulée :
Dissertazione intorno la vita di
Pacuvio, etc., Naples, 1763. W-s.

PADILLA (DONA MARIE DE), de-
moiselle espagnole, d'une naissance
distinguée, avait été forcée, par sa
mauvaise fortune, d'entrer au ser-
vice de la femme d'Alfonse d'Albu-
querque, ministre de Pierre-le-Cruel,
roi de Castille. Elle joignait, à une
rare beauté, beaucoup d'esprit, et
les qualités les plus séduisantes.
Pierre, avant en l'occasion de voir
Dona Marie, lors de son expédition
dans les Asturies (1352), conçut
pour elle la passion la plus violente,
et mit tout en usage pour la satis-
faire. Les obstacles furent levés par
un oncle de Marie, qui sacrifia lâche-
ment l'honneur de sa nièce à l'es-
poir de relever par ce moyen la splen-
deur antique de sa maison. Pierre,
déjà fiancé avec Blanche de Bourbon,
et ne pouvant rompre cet accord
sans s'exposer à une guerre avec la
France, en retarda la conclusion
le plus qu'il lui fut possible. Ce fatal
mariage fut enfin célébré, le 3 juin
1353; et dès le lendemain, si l'on

en croit Ferreras, mais certainement peu de jours après, Pierre, malgré les pleurs et les prières de sa mère, quitta sa femme pour courir, au château de Montalban, prodiguer ses tendresses à Marie, qui était accouchée récemment d'une fille. On ne parvint qu'avec beaucoup de peine à lui faire sentir tout ce qu'un pareil procédé avait de révoltant; il fallut employer les supplications pour le ramener près d'une épouse jeune et belle, si indignement outragée: mais ce rapprochement n'eut pas l'effet que la reine-mère s'en était promis; et Pierre ne tarda guère à s'échapper de nouveau pour rejoindre Dona Marie, que la voix publique accusait de l'avoir ensorcelé. Albuquerque, commençant à redouter l'ascendant qu'elle prenait sur l'esprit du roi, voulut rompre une liaison qu'il avait d'abord favorisée; mais il fut bientôt éloigné de la cour avec tous ses partisans, dont les emplois furent distribués aux parents de la favorite. Le ministre disgracié se ligua avec les frères du roi, pour demander la fin d'un scandale dont le peuple murmurait hautement: tous leurs efforts n'aboutirent qu'à rendre Blanche de plus en plus odieuse à son barbare époux, et à augmenter sa passion pour sa rivale. Ce n'est pas que Pierre fût assez épris de Dona Marie pour rester insensible aux charmes des autres femmes; il continuait de se livrer à tous ses caprices, et il alla même jusqu'à profaner la sainteté du mariage pour déshonorer la belle et vertueuse Jeanne de Castro (V. PIERRE-LE-CRUEL): mais toujours il revenait avec un nouvel empressément à Dona Marie. Sous prétexte que la malheureuse Blanche entretenait des rela-

tions avec la ligue des prin-
l'avait fait enfermer dans le
teau; et craignant que ceux qui
maît des rebelles ne vinssent à
la délivrer, il la fit empoisonner
BLANCHE, IV, 566). Ce
crime reçut une punition éc
Dona Marie mourut peu a
Séville, dans les premiers
juillet 1361. Ses funérailles
célébrées avec la même mag
ce que celles d'une reine. D'a
intentions, son corps fut tra
dans le monastère de N.-D. d
villo, dans la vieille Castille.
avait fondé et richement doté
l'année suivante, Pierre ayant
qu'il était nuis à Marie par
riage secret, fit transférer sa
dans le lieu de la sépulture
de Castille. Il désigna pour suc
cesseur, au préjudice de ses
Alfonse, le seul fils qu'il eût
Marie, et qui survécut peu de
à sa mère. Mariana, qu'on
soupçonner de partialité, a
portrait flatteur des qualités
tes de Marie de Padilla (liv
ch. 5); mais les autres his
espagnols n'en parlent pas d'
nière si avantageuse. W

PADILLA (DON JUAN DE)
des chefs de la ligue Castilla
gnait à une âme fière toutes les
tés qui, dans un temps de trouble
peuvent faire parvenir à un
éminent de pouvoir et d'influence.
Les habitants de Tolède s'élevèrent,
en 1522, pour demander le
renvoi du vicaire-roi Adrien.
tablissement de leurs anciens
lèges, élurent D. Juan pour leur
Padilla marcha aussitôt au
des Ségovien, qui avait
l'exemple des Tolédaus, et le
repousser les troupes du vic
indiqua ensuite une assemblée

Avila, où les villes de Castille envoyèrent des députés, et il y fit adopter le traité d'union, qui devint la base de la *sainte Ligue*. Peu après, il s'empara de Tordesillas, où la reine Jeanne faisait sa résidence depuis la mort de son époux, et engagea les députés de l'Union à transférer leur assemblée dans cette ville, pour y continuer leurs délibérations, qui recevraient plus d'autorité du consentement apparent de la reine. La ligue devint en effet toute-puissante du moment qu'elle put agir au nom de l'autorité royale; et la plupart des nobles s'empressèrent d'adhérer à ses décisions. Padilla fut chargé de se rendre à Valladolid avec un nombreux détachement, pour arrêter les membres du conseil de Castille, et se mettre en possession des sceaux ainsi que des archives du royaume. Cependant Charles-Quint, informé de ce qui se passait dans ses états de la Péninsule, tenta de faire rentrer les mécontents dans l'ordre, en leur promettant la suppression des abus qu'ils avaient signalés; mais la ligue, fière de ses premiers succès, mit à son obéissance des conditions que Charles Quint ne crut pas de sa dignité d'accepter. Il fit avancer des troupes pour dissoudre l'Union; et les Castillans coururent aux armes. D. Pedro de Giron, qui s'était déclaré depuis peu pour les mécontents, fut nommé général en chef de l'armée de l'Union: mais les revers qu'il éprouva par suite de son inexpérience, l'obligèrent à se démettre d'une charge supérieure à ses talents; et il fut remplacé par Padilla, qui inspirait plus de confiance aux bandes castillanes. Depuis que l'Union ne pouvait plus se couvrir de l'autorité royale, elle avait beaucoup perdu de son crédit. Padilla

manquait d'argent pour payer ses soldats; sa femme, qui l'égalait en courage et en fermeté, lui en procura en dépouillant la cathédrale de Tolède de ses précieux ornements (V. D. Maria PACHECO). Il marcha ensuite contre les troupes royales, et obtint quelques succès, dont il ne put profiter par l'irrésolution de députés de la ligue, qui ne s'arrêtèrent à aucun plan. La désertion éclaircit ses bandes; elles furent mises en déroute par les troupes royales à Villalor, le 23 avril 1522 et Padilla, ne voulant pas survivre à la ruine de son parti, se précipita au milieu des bataillons ennemis, espérant y trouver une mort glorieuse. Il fut trompé dans cette attente, et resta prisonnier. Dès le lendemain il eut la tête tranchée, sans jugement. Il vit les apprêts de son supplice avec un calme héroïque, et consola ses compagnons d'infortune, en les invitant à faire le sacrifice de leur vie au bien de leur pays. On lui permit d'écrire deux lettres: l'une à sa femme, et l'autre à la ville de Tolède. Robertson les a trouvées d'un style si éloquent et si noble, qu'il les a rapportées dans une note de l'*Histoire de Charles Quint*, livre III. W—s.

PADILLA (LAURENT), chroniqueur espagnol, était né à Antequera, au commencement du seizième siècle; il embrassa l'état ecclésiastique, et fut élevé à la dignité d'archidiacre de Renda, dans le diocèse de Malaga. Ses talents le firent connaître de l'empereur Charles Quint, qui le nomma son historiographe. Il s'appliqua, avec beaucoup de zèle, à la recherche des antiquités civiles et ecclésiastiques de l'Espagne, et mourut vers 1540. a publié: *Catalogo de los santos* et

España, Tolède, 1538, in-folio. Lenglet du Fresnoy lui attribue encore un recueil intitulé : *Las Antiquedades de España*, Valladolid, 1669, in-fol. (Voy. *Méthode pour étudier l'histoire*, xiii, 408); mais cette date est suspecte. Laur. Padilla eut pour successeur, dans la charge d'historiographe, Florian d'Ocampo, que l'on accuse de s'être emparé du travail de son devancier (Voy. Ocampo). — PADILLA (François), neveu du précédent, embrassa aussi l'état ecclésiastique; il professa la théologie à l'université de Séville, avec beaucoup de distinction, et obtint un canonicat de Malaga, où il mourut, le 15 mai 1607, à l'âge de 80 ans. On cite de lui : I. *Conciliorum omnium index, chronographia seu epitome*, Madrid, 1587, in-4°. II. *Historia ecclesiastica de España, hasta el anno 700 de Christo*, Malaga, 1605, 2 vol. in-fol. W—s.

PADOUAN (JEAN Le). V. CAVINO.

PAESIELLO. V. PAISIELLO.

PAEZ (François) missionnaire jésuite, naquit, en 1564, à Olmedo en Espagne. Étant entré dans l'Ordre à l'âge de dix-huit ans, il se consacra aux missions, et, en 1588, partit pour Goa. Désigné, l'année suivante, pour l'Abissinie, il prit l'habit arménien, afin de voyager avec plus de sûreté dans les pays mahométans, et se rendit à Ormus, où il attendit pendant un an l'occasion de s'embarquer. Ces précautions ne le sauvèrent pas; il fut pris par un navire arabe, maltraité, conduit à Emoné sur la côte d'Arabie, et jeté dans un cachot. Mené ensuite à Cance avec des compagnons d'infortune, on exigea pour leur liberté une si forte rançon, qu'ils ne purent la payer. Paez fut

enchaîné sur les bancs d'un navire, et passa sept ans dans cette dure captivité. En 1596, il fut racheté, et revint à Goa. Ses souffrances n'avaient pu le décourager : il porta son zèle à Cambaye, à Diu, à Baçaim, mais sans perdre de vue le projet de sa mission en Éthiopie. Ses supérieurs accédèrent à ses vœux. Il s'habilla de nouveau en arménien, et fit voile de Diu. Il était le seul chrétien à bord du navire. Cette fois il atterrit sans accident à Maçouah, et pénétra en Abissinie au mois de mai 1603. Paez ne s'empressa point de paraître à la cour comme l'avaient fait les précédents chefs de la mission, et comme le firent ses successeurs : renfermé dans le couvent de Fremona, il étudia sans relâche le gheez, et il acquit bientôt une connaissance si profonde de cette langue qu'il l'emportait même sur les naturels du pays. S'adonnant alors à l'instruction de la jeunesse, il recevait dans son école les enfants des Abissins comme ceux des Portugais. Les progrès singuliers des disciples portèrent au loin la réputation du maître. Un des officiers portugais les plus distingués parla de lui à Jacob, qui régnait alors dans cet empire; et ce prince fit donner ordre à Paez de venir le joindre dès que la saison des pluies serait passée. Au mois d'avril 1604, Paez, accompagné de deux de ses jeunes élèves, se présenta devant Za Denghel, qui avait succédé à Jacob, et qui tenait sa cour à Dancas. Il fut reçu avec les honneurs accordés aux personnages du premier rang. Cette distinction choqua les moines abissins : ils présagèrent que leur abaissement suivrait l'élévation de Paez, et ne se trompaient pas. Dans une dispute qui eut lieu le lendemain en présence du roi, les

Paez confondirent les pré-
sins ; la messe fut célébrée
rite romain, et Paez pro-
suite un sermon en gheez,
la tellement Za-Denghel par
de la diction, que ce prince
l'embrasser la religion ca-
et confia son projet à Paez
ceau du secret. Mais, d'un
trop ardent pour se con-
ce prince fit éclater sa cou-
par toutes ses démarches.
en même temps au pape et
Espagne, pour leur offrir
et leur demander des hom-
bles d'instruire son peuple.
ait de modérer ce zèle, dont
yait que les suites seraient
s : effectivement une révolte
e roi fut abandonné par une
e ses troupes, et périt dans
uille qui fut livrée le 13 oc-
ans la province de Goïam.
n lui avait conseillé de trai-
erre en longueur, était alors
figré. La mort de Za-Den-
était bien loin les espé-
la missionnaire ; mais l'a-
it de Socinios (ou Melec-
, à la couronné, lui en fit
ir de nouvelles ; car, dès le
moment, il fut appelé à la
dit la messe, y prêcha, et
blé de grâces et de faveurs
onarque. Socinios lui donna,
a Ordre, un grand terrain à
dans le Dembea, et lui
d'y bâtir un convent : il le
aussi de construire un pa-
r lui-même. Paez déploya en
raison toute l'étendue de ses
t de son industrie. Il fut ar-
chitecte, maçon, charpen-
urier. Le roi le faisait sou-
ir auprès de lui, et lui con-
projets sur sa conversion
quelquefois Paez accompa-

gna le monarque dans ses expéditions
guerrières. Il profitait de ses loisirs
pour examiner les curiosités du pays.
Les sources du Nil d'Abissinie (l'*As-
tapus* des anciens) étaient trop fa-
meuses pour qu'il ne désirât pas les
visiter : ce fut en 1618, qu'il en fit
la découverte ; et il fut le premier
Européen qui eut la gloire de les con-
templer. Mais il ne perdait pas de
vue le grand ouvrage de la réunion
des Abissins à l'Eglise romaine ;
tous ses efforts y tendaient : il eut
enfin la satisfaction d'accomplir ce
dessein qui avait été vainement essayé
pas ses prédécesseurs. Le roi, son
frère, le premier ministre, tous les
nobles attachés à la cour, proclamè-
rent solennellement leur adhésion à
la religion catholique. Paez ne jouit
pas long-temps de ce succès. Après
avoir reçu l'abjuration publique de
l'empereur, et sa confession, il s'en
retourna à Gorgora en chantant le
cantique de Siméon : les paroles en
furent prophétiques. Echauffé par
les travaux de son apostolat, il
fut saisi d'une fièvre violente ; et,
malgré les soins assidus de son con-
frère, Antoine Fernandez (V. ce
nom, XIV, 383), il rendit le der-
nier soupir le 20 mai 1622. Il em-
porta les regrets des Abissins, et de
ses compatriotes ; et sa mort fut une
perte irréparable pour le catholicis-
me en Abissinie. Il avait composé en
amharique, un *Traité des Mœurs des
Abissins*, et traduit dans cette lan-
gue un *Traité de la Doctrine chré-
tienne* : on a de lui diverses lettres
dans les *Litteræ annuæ*. Il avait
parlé fort au long des affaires d'A-
bissinie, dans un ouvrage inédit qui
va de 1555 à 1622. Ce manuscrit,
qui se compose de deux gros volumes
in-8°, est écrit d'un style simple
et naturel. On en répandit des copies

dans tous les collèges de l'Ordre; et à l'époque de sa destruction, ces copies se sont trouvées dans plusieurs bibliothèques. Bruce déclare qu'il en a lu trois, et qu'il n'y a rien trouvé de relatif à la découverte des sources du Nil. En conséquence il taxe Kircher d'imposture pour avoir inséré dans son *OEdipus Aegyptiacus* une relation de cette découverte, et une description de ces sources qu'il dit avoir tirées du journal ou de l'histoire de Paez (1). Enfin il copie cette description, et s'efforce d'en démontrer la fausseté. Il est fâcheux pour lui que toute la peine qu'il prend, produise un effet contraire à celui qu'il attendait; car la description du jésuite et la sienne ne diffèrent que dans des minuties. Ainsi celle de Kircher ne peut pas être contraire à la vérité. Bruce prétend de plus que Ludolf et Vossius se sont beaucoup égayés sur l'histoire de cette découverte. Malgré toute l'attention possible, on n'aperçoit pas l'ombre de plaisanterie dans Ludolf sur ce point; loin delà, il reprend Vossius sur celles qu'il s'est permises. Au reste, il est assez curieux de voir le grave Écossais se démenier pour faire regarder les gaités de l'érudit Hollandais, comme des preuves, dans une discussion sérieuse. La mauvaïse humeur de Bruce perce à chaque ligne; et son orgueil lui trouble le jugement. Il se révolte à la seule idée que Paez ait découvert les sources du Nil; mais d'ailleurs, il rend justice aux vertus de ce missionnaire. — PAEZ (Gaspar), aussi missionnaire et jésuite,

était né, en 1582, à Covilham, dans le diocèse d'Écija, en Andalousie. Il fut également envoyé en Abissinie, lorsqu'après sa conversion, Melec Seghed demanda un renfort de jésuites: mais six ans après la mort de François Paez, le catholicisme, établi par la modération et la constance de ce religieux, ne put résister aux attaques des prêtres abissins, malheureusement justifiés par la conduite peu mesurée du patriarche Mendez. Melec-Seghed mourut, en 1632; son fils Facilidas ordonna aux prêtres catholiques de sortir de ses états. Gaspar Paez trouva le moyen d'y rester caché; mais, découvert peu de temps après, il fut mis à mort, le 25 avril 1635. On trouve des lettres de lui dans les *Litteræ annuæ*, de 1624 à 1626. E—s.

PAGAN (BLAISE-FRANÇOIS, comte de), ingénieur et astronome, né en 1604 (1), d'une famille noble d'Avignon, reçut une éducation toute militaire. Entré au service à douze ans, il se trouva, en 1620, au siège de Caen, au combat du Pont-de-Cé, et à la prise de Navarreins, où il montra une valeur supérieure à son âge. L'année suivante, il assista aux sièges de Saint-Jean-d'Angély, de Clérac et de Montauban, et fut blessé devant cette dernière ville d'un coup de mousquet qui le priva de l'œil gauche. La mort du connétable de Luynes, son proche parent, le laissa bientôt après sans protection; mais se sentant assez de talents pour ne devoir qu'à lui-même son avancement, il redou-

(1) La relation du P. Paez, telle que Kircher l'avait donnée en Latin, a été traduite en français, et imprimée à la suite de la version d'un opuscule de Vossius, sous ce titre: *Dissertation touchant l'origine du Nil*, etc., Paris, Billaine, 1667, in-4^o, de 92 pag.

(1) Il naquit probablement, au château du Pont de Sorgue, dont son père était gouverneur, et non pas au village de Femies, nom qui ne se trouve pas dans la *Table alphabétique de Boisy*. Si Pagan était né près de Marseille, Papon ne l'aurait pas omis dans la liste des *Hommes illustres de Provence*.

de alle, et se d la p e
 villes du Lang u o-
 mte, ainsi qu'au fameux siège
 à Rochelle. Il faisait partie de
 pédition chargée d'appuyer les
 es du duc de Nemours sur Mail-
 l. Arrivé devant Suze, Pagan
 à la tête des enfants perdus;
 recevant un rocher escarpé qui do-
 e le fort: « Mes amis, leur crie-
 l, voici le chemin de la gloire: »
 : laissez glisser le long du rocher;
 compagnons suivent son exem-
 : ils parviennent aux barri-
 s qui arrêtaient la marche de
 née, et les enlèvent à la baïon-
 t. Louis XIII témoigna sa sa-
 ction de la conduite de Pagan,
 out presque tout l'honneur de
 journée. Il accompagna ce
 ce en 1633 au siège de Nanci,
 aça sous ses yeux les lignes de
 uvallation. Il fit toutes les cam-
 nes de Picardie et de Flandre
 les ordres du chevalier Deville,
 ché comme le premier ingénieur
 on temps. Désigné, en 1642,
 aller en Portugal avec le grade
 maréchal-de-camp, il tomba
 ide, au moment de partir, et
 it l'œil qui lui restait. Quoique
 gle, il continua de s'appliquer
 ude des mathématiques, qu'il
 vait depuis sa jeunesse avec suc-
 et publia différents ouvrages
 outèrent chaque année à sa ré-
 tion. Sa maison devint une es-
 d'académie, où se réunissaient
 vants et les littérateurs attirés
 sa politesse, et par le charme
 r conversation, tout-à-la-fois
 ante et instructive. A une ni-
 e heureuse Pagan joignait beau-
 d'esprit et de jugement, et des
 misances variées. Il ajoutait
 ndant quelque foi à l'astrolo-
 judiciaire; mais cette faiblesse

était alors partagée par la plupart
 des mathématiciens. Après une ma-
 ladie pendant laquelle Louis XIV
 le fit visiter par son premier mé-
 decin, Pagan mourut, le 18 novem-
 bre, 1665, et fut enterré dans l'é-
 glise des religieuses de la Croix au
 faubourg Saint-Antoine. « C'est lui,
 dit l'abbé de Marolles, qui fut émue
 de ma *Version de Lucrèce*, pour
 satisfaire à sa curiosité dans l'intel-
 ligence de ce poète que d'autres ne
 lui expliquaient pas à son gré. » Per-
 rault a publié une *Notice sur Pagan*,
 avec son portrait, dans ses *Éloges des*
hommes illustres. On a de cet ingé-
 nieur: I. *Traité des fortifications*, Pa-
 ris, 1645, in-fol. Hébert, professeur
 royal de mathématiques, en donna
 une nouvelle édition, précédée de la
 vie de l'auteur avec des notes, Paris,
 1689, in-12; et J. J. Wernüller le
 traduisit en hollandais, la Haye,
 1738, in-8., fig. Le grand nombre
 de sièges où Pagan s'était trouvé
 lui avait fourni l'occasion de remar-
 quer les défauts du système de for-
 tification alors en usage; et il tâcha
 d'y remédier. Il est le premier in-
 génieur qui ait eu loger dans l'épais-
 seur des flancs de ses bastions, au-
 lieu de canons, à convertir des batteries
 de l'ennemi; pour défendre long-
 temps le passage du fossé, et rendre
 presque impossible toute tentative
 d'escalade, dans une place suffisam-
 ment pourvue d'hommes et de mu-
 nitions. On peut dire, ajoute Le-
 blond, sans rien diminuer de l'es-
 time qu'on a pour les illustres in-
 génieurs qui l'ont suivi, qu'ils n'ont
 presque fait que perfectionner sa
 construction, et corriger ce qu'il pou-
 vait y avoir de defectueux dans une
 première pensée, qu'il n'eut jamais
 le temps ni l'occasion de rectifier.
 On trouvera la comparaison du sys-

tème de Pagan avec celui de Vau-
ban dans le *Dict. encyclopéd.* au
mot *Fortification* (F. DEVILLE et
VAUBAN). Samuel Morland a réduit
sa méthode de tracer à la mesure an-
glaise. (F. MORLAND, xxx, 187.)
II. *Théorèmes géométriques*, ibid.
1651, in-8°; 2^e. édition, augmentée,
1654, in-8°. Hébert les a réunis à
l'ouvrage précédent. III. *Relation
historique et géographique de la
rivière des Amazones*, extraite de
divers auteurs, ibid. 1655, in-8°.,
rare. On trouve au commencement
du volume une petite carte très-
défectueuse, mais qui n'en mérite
pas moins l'attention des curieux,
si, comme on le prétend, elle a été
dressée par Pagan aveugle. On a
eu tort, dit La Condamine, de re-
garder cette relation comme une pa-
raphrase de celle du P. Acuña (F.
ce nom) : car Pagan le contredit et
le relève en divers endroits; ce qui
fait présumer (1) qu'il a eu d'autres
mémoires pendant son séjour en
Portugal. (Journ. d'un voyage à
l'équateur, p. 192.) IV. *La Théorie
des planètes*, ibid. 1657, in-4°.
Elle n'est point au-dessous des con-
naissances astronomiques qu'on avait
de son temps. V. *Tables astron-
miques*, ibid. 1658, 1681 in-4°.
Il y a joint des méthodes pour trou-
ver la longitude sur terre et sur mer
(F. MORIN, xxx, 165). VI. *L'As-
tologie naturelle*; ibid., 1^{re} partie,
contenant les principes et
les fondemens de la science, 1659,
in-12. VII. *L'homme héroïque ou
le prince parfait sous le nom du
roi*, ibid. 1663, in-12. VIII. *OEu-
vres posthumes*, ibid. 1669, in-12,
avec l'Éloge de l'auteur: c'est le re-

cueil de divers petits écrits ti-
dans son cabinet: on y ren-
une *Notice* sur Hugues Pag
de Paganis, fondateur et g
maître des templiers. W-

PAGANI (VINCENTO), pe-
naquit à Monte Rubiano, d.
Marche d'Ancone, vers la 1
quinzième siècle. Le style de s
bleaux, et l'époque à laquelle i
cu, ont fait croire qu'il av.
élève de Raphaël; et ses ouvra
démentent pas cette suppositi
conserve, dans la collégiale
ville natale, une *Assomption*
quable. Il existe encore de lu
autres tableaux très-estimés.
Fallorone, et l'autre à Sarnen
des ses fils, nommé Lattanzio P
ayant été nommé *barge*lo
rouse, appela son père aup
lui. Il paraît que celui-ci se re
cette invitation; car on trouv
cette ville plusieurs tableaux
de Pagani, et datés de l'année
C'est lui qui fut chargé des p
res de la chapelle des Oddi.
l'église des Conventuels. Il fi
dans ces travaux par Paparell
plusieurs peintres de ce temp
ployèrent pour les parties sec
res de leurs tableaux. Depuis
époque on n'a plus de détails
vienti sur les ouvrages de Paga
Lattanzio PAGANI, fils du préc
surnommé *Lattanzio della*
ou *du Rimini*, du nom de son
fut élève de son père; et c'est
que quelques historiens l'ont r
comme élève de Giov. Bellin
mourut en 1516. Après la m
Pietro Perugino, il succéda à
nommée de ce peintre, et fut
gé des entreprises importantes
avaient été confiées au premier.
que les peintures dont la citade
enrichie. Il les termina, en se f

(1) La présomption de La Condamine, comme on
l'a vu, n'est pas fondée.

er de Raffaellino dal Colle, de Gerardi, de Doni et de Paparelli. Il commença le tableau de *Sainte-rie del Popolo*, et en finit la partie inférieure, qui se fait remarquer par la belle disposition des nombreuses figures qu'il renferme, la beauté du paysage, par la vigueur et l'harmonie de la couleur, et un goût général qui n'a plus rien de celui du Perugin. La partie supérieure du tableau, qui fut achevée par Gerardi, n'est point d'une grande force. Ainsi qu'on l'a vu à l'apart de son père, il fut pourvu, en 1531, de l'office de *bargello*, office très-honorable. Il paraît que dès ce moment qu'il abandonna la peinture. Il existe seulement un document par lequel il déclare avoir reçu quatre écus d'or de la famille Sforzegli Ordi, pour un tableau qui représente la *Trinité avec quatre saints*, dont l'exécution devait être faite à son père Vincenzo. Ce doit être le tableau que l'on voit encore aujourd'hui dans la chapelle des Ordi, où se trouvent, en effet, les figures désignées dans l'acte. — Francesco PAGANI naquit à Florence, l'an 1531, et fut élève de Mariano. Il étudiait à Rome, lorsque le dernier peintre, qui avait été obligé de fuir, lors du sac de cette ville par le duc de Bourbon, y reparut. On trouva Pagani, et charmé des dispositions de ce jeune homme, il le prit sous sa direction. Cependant il avait un goût décidé pour la carrière du Citavage; et quoiqu'il ne sorti de la première jeunesse, il se fit connaître par plusieurs tableaux estimables en ce genre. A vingt-un ans, il revint à Florence, il épousa la fille de Crocini, célèbre sculpteur en bois, qui fut chargé sous la direction de Michel-Ange.

d'exécuter les admirables boiseries de la bibliothèque Laurentienne. A son arrivée dans cette ville, on lui confia la peinture des deux façades du grand palais de Giuliano de' Ricasoli, qui avait été élevé sur les dessins de Michelozzo Michelozzi. Pagani n'avait pas atteint sa vingt-deuxième année. Parmi les fresques dont il orna ce palais, on distinguait une peinture monochrome en jaune, où il avait représenté *Jupiter et Junon*. Ces deux figures étaient tellement belles, que le Pontorme, passant un jour devant elles, dit à ceux qui l'entouraient, qu'es'il n'avait pas la certitude que ces figures fussent de Pagani, il les croirait de Michel-Ange. Le temps a détruit cette belle peinture. On ne connaît de lui que deux grands tableaux à l'huile; ils sont d'un pinceau ferme et hardi. L'un d'eux fut envoyé en France; l'autre resta entre les mains de son fils Gregorio. Pagani fut, à cette époque, appelé à Castelfiorentino, petite ville située sur les bords de l'Elsa, à six milles de Florence, pour y peindre quelques tableaux: mais en arrivant, il fut attaqué d'une maladie à laquelle il succomba, dans les premiers jours de 1561. — Gregorio PAGANI, fils du précédent, naquit à Florence en 1558: resté orphelin presque au sortir du berceau, il suivit l'école de Sante di Tito. Le Cigoli le mit ensuite dans une meilleure route. Grégorio fut regardé, dans sa patrie, comme un second Cigoli par tous les connaisseurs, tant que l'on put voir une vaste composition de lui, représentant l'*Invention de la croix*, dont il existe une gravure qui suffit pour faire apprécier tout son mérite: mais l'église et le tableau étant devenus la proie d'un incendie, il n'est plus resté sous les

yeux du public aucune autre grande composition de ce maître, à l'exception de quelques fresques, dont l'une, que l'on voit encore dans le cloître de Sainte-Marie-Nouvelle, est un des plus beaux ornements de ce cloître, quoiqu'elle ait beaucoup souffert des ravages du temps. Ses ouvrages sont rares dans les galeries de Florence, attendu qu'il a presque toujours travaillé pour les étrangers. Parmi ses meilleurs tableaux, on citait une *Vierge avec l'Enfant-Jésus, entourés de plusieurs saints*. On y admirait surtout les figures de saint Jean-Baptiste et de sainte Marguerite, où tout dénotait le maître supérieur. Il avait peint ce tableau pour l'église paroissiale d'une terre que Jean Berti possédait dans le Val-d'Elsa. Cette église ayant besoin d'être réparée, le tableau en fut retiré, et vendu en 1738 au roi de Pologne, pour subvenir aux dépenses. Ce tableau fait aujourd'hui partie de la célèbre galerie de Dresde, dont il n'est pas un des moindres ornements. Parmi les autres beaux ouvrages de Pagani, on cite encore la *Descente du Saint-Esprit*, qu'il peignit pour l'église du dôme de Pistoie; celui de *Loth et ses filles*, que l'on voit au palais Pitti; le *Sommeil de Diane*, et le *Dieu Pan entrant dans une grotte*. Ces deux derniers tableaux obtinrent un tel succès, qu'on en fit un grand nombre de copies conservées dans plusieurs collections particulières. Tel est encore celui où il a représenté *Moïse frappant le rocher*, vaste composition, enrichie de quantité de belles figures de vieillards, de jeunes gens, de femmes, remarquables par la beauté des chairs. Ce tableau fut envoyé au cardinal Jean de Médicis, depuis Léon X. On admire encore la richesse de la com-

position, la beauté et la délicatesse du coloris, et la manière grande et majestueuse dont il exécuta un grand tableau d'*Adam et Eve cueillant la pomme*, qui fut envoyé à la cour d'Espagne. Cet artiste n'était pas seulement habile dans la peinture: il montra beaucoup de talent comme architecte. On estime les modèles qu'il avait faits pour les orfèvres, les joailliers, les mouleurs et les fondeurs, et qu'il travaillait lui-même en terre cuite et en cire. On cite particulièrement les modèles en bas-relief de trois sujets représentant le *Christ dans le jardin des Olives*, la *Flagellation* et le *Couronnement d'épines*, qui ornent les nouvelles portes en bronze de l'église du dôme de Pise. La mort de sa mère lui causa un tel chagrin, qu'il en devint pour ainsi dire, incapable de travailler: aussi l'affaiblissement de ses facultés se fait-il sentir dans ses derniers ouvrages, et particulièrement dans une *Adoration des Mages*, qui lui avait été demandée par Neri Alberti, pour une église d'une de ses maisons de campagne, située auprès de Florence. Il fut le maître de Matthieu Rosselli, que l'on regarde comme le fondateur d'une nouvelle époque dans l'histoire de la peinture. Pagani mourut, en 1605, après avoir institué son légataire universel Domenico Fedeni, son cousin et son élève. — Paul PAGANI, peintre, né en 1661, à Valsolda, dans le duché de Milan, s'établit à Venise, et y ouvrit une école. Il y introduisit une nouvelle manière de peindre le nu, peut-être un peu chargée, mais qui produisit un grand effet. Il obtint l'exécution de plusieurs ouvrages publics, commandés par le gouvernement. On voit aussi, de lui, à Dresde, une *Madelène en méditation sur*

re et un crucifix, a belle
 lion du roi de a. Sur la fin
 vie, il quitta Venise, pour re-
 r dans la Lombardie, où il
 sa ses jours, en 1716. Il existe
 es églises et la plupart des ga-
 de Milan, un grand nombre
 tableaux. P—s.

GEAU (RENÉ), avocat au par-
 t de Paris, fut regardé comme
 un orateur du barreau de son
 . Fougereux était en possession
 première place; et l'on citait
 eux, Nivelles, défenseur de la
 illiers, et Pousset de Montau-
 V. MONTAUBAN, XXIX, 455),
 s'onreconnût en celui-ci un rhé-
 ien plus qu'un organe de la loi.
 » sut se préserver de la pompe
 » recherche d'expressions trop
 ères à ce dernier: il remplaça
 » des figures par un style égal,
 le justesse et de netteté, em-
 » peu d'ornements des anciens,
 distingua surtout par une heu-
 facilité dans la disposition des
 » par un langage naturel et abon-
 et par une raison douce et in-
 te, que secondait un extérieur
 geux. Tels sont les traits sous
 » Pageau est peint dans les
 » *scènes de Cléanthe, sur quel-*
ques des fameux avocats plai-
ant au barreau de Paris, en 1679,
crit attribué à Barbier-d'Au-
et dont l'abbé Goujet a donné
rait dans le 11^e. volume de sa
thèque française. Les admira-
 l'une imagination extravagante
 » savaient dans Pageau la sagesse
 » elocution: ils le trouvaient
 » cru de sel, vide, sec et ram-
 Il est probable que les mêmes
 » ches furent adressés à Érard.
 » ne connaissons de Pageau qu'un
 » vers prononcé à la présenta-
 » es lettres de provision du chan-

cellier Letellier, Paris, 1687, in-12.
 C'est une pièce qui peut servir à l'his-
 toire de notre ancienne éloquence ju-
 diciaire: elle rappelle une destina-
 tion de la parole à laquelle Patru
 attachait une importance fort exa-
 gérée. Pageau mourut à Bagnux,
 près de Paris, le 8 juillet 1683. F.-T.

PAGÈS (PIERRE-MARIE-FRAN-
 çois, vicomte DE), voyageur fran-
 çais, né à Toulouse, en 1748, d'une
 famille noble, entra de bonne heure
 dans la marine royale, à l'âge de
 19 ans: il conçut le projet de con-
 naître les mers de l'Inde, et de s'y
 rendre par la voie de l'ouest; il se
 proposait ensuite de traverser la
 Chine, et de pénétrer par la Tar-
 tarie jusqu'aux côtes de la mer du
 Kamtchatka: « Mon objet, dit-il,
 » était de chercher le passage du
 » Nord, en parcourant les côtes-
 » nord. Les moyens que je comptais
 » employer, m'avaient paru assez
 » simples: je voulais connaître les
 » mœurs et la manière de vivre des
 » peuples du nord, adopter ces
 » mœurs pour suivre long-temps ces
 » peuples dans leurs courses; et me
 » porter ainsi de village en village
 » le long des bords de la mer: je
 » n'aurais pas manqué, tenant cette
 » route, de trouver ce passage vers
 » le nord de la Sibérie, ou de m'as-
 » surer de son impossibilité, si la
 » continuité des côtes m'avaient con-
 » duit dans l'Amérique septentrio-
 » nale. » On voit par cet exposé le
 plan de Pagès, et les idées sur les-
 quelles il fondait une partie de l'exé-
 cution. Il voulait visiter les habi-
 tants des régions boréales du globe: il
 ne vit que ceux des contrées chaudes.
 Son service l'ayant conduit de Ro-
 chefort à Saint-Domingue, il fit les
 préparatifs de son long voyage; et,
 le 30 juin 1767, il partit du Cap-

Français pour la Louisiane. Le 28 juillet il était à la Nouvelle-Orléans. Il remonta ensuite le Mississipi, et la rivière Rouge jusqu'à Natchitoches; il traversa les régions peu habitées du Texas, puis le Mexique, et entra le 28 février 1768 à Mexico. Après un court séjour dans cette capitale, il alla s'embarquer au port d'Acapulco. Le 2 avril, il voguait sur le grand Océan : on attérait au sud du cap Spiritu-Santo dans les Philippines, le 1^{er} d'août; et les vents d'ouest forcés ne permirent d'arriver, à Manille, que le 15 octobre. Pagès n'ayant pas trouvé, dans cette ville, les facilités dont il s'était flatté pour pénétrer dans la Chine, se proposa de continuer son voyage autour du globe, en passant par la voie de l'Inde. Il vit successivement Batavia, Bombay, Mascate, Bassora, s'engagea dans le grand-désert, où il courait plus d'un danger. De Damas il alla dans le pays des Druses; et le 5 décembre 1771, il prit terre à Marseille. On le croyait mort depuis long-temps; son costume turc, son teint noirci par le soleil, l'avaient tellement changé, que sa famille même hésitait à le reconnaître. Enfin, le vicomte Dubouchage (mort le 12 avril 1811), vit en lui, l'ami, le compagnon de ses premiers travaux; et Pagès fut rétabli dans son grade. Sa vive passion pour les courses lointaines lui fit recevoir avec plaisir sa nomination, lorsqu'en 1773 il fut compris dans l'expédition aux terres australes sous le commandement de Kerguelen : elle n'eut pas le succès que l'on avait espéré (*Voy. KERGUELEN*, XXII, 317). Mais les observations que Pagès avait faites sur l'âpreté du climat de la zone froide dans le sud, lui inspirèrent le desir de les comparer avec celles

que lui offrirait le pôle arctique. Muni de l'ordre du ministre, il vint, sur un vaisseau de Toulon à Brest, et aller chercher en Hollande, sur un vaisseau armé pour la pêche de morue au Spitzberg. Le 16 avril il fit voile du Texel; le 10 mai il était à 81° 30' de latitude; le 10 juin le mer était libre de glaces; tôt elles furent sur le pont, et cassèrent le bâtiment. Le 11 juillet il entra dans le port d'Amsterdam. Pagès avait obtenu le grade de capitaine de vaisseau, et la ville de Saint-Louis l'académie de médecine le nomma son correspondant. Il vit dans la guerre d'Amérique se terminer par la paix de 1763, et s'était retiré à Saint-Domingue, où il avait une habitation qu'il peupla de nègres. Le quartier des Baradares était éborgné, en 1793, dans le sud, par des esclaves. On a de lui *un voyage autour du monde et vers les pôles, par terre et par mer, pendant les années 1767-1768-1769-1770-1771-1772*, 2 vol. in-8°, avec 12 figures. On ne peut s'empêcher de lire ce livre, d'admirer la patience et l'activité de l'auteur, qui, par pure curiosité, se quatre ans à courir le monde, à travers mille périls. Son ouvrage est très intéressant, parce qu'il narre des faits de franchise et de sincérité, et que les observations sont exposées sans partialité. Il n'emprunte rien, et ne parle que de ce qu'il a vu. De Humboldt, qui, dans son voyage, a parcoulu une partie de la route que Pagès avait suivie, dit que les faits qu'il a tenus dans son ouvrage sont tous vrais, un esprit juste et animé de la vérité; mais il ajo

est malheureusement trop et dans l'orthographe des siciliens et espagnols. La *Revue* Voyage aux terres australes n'est rien d'offensant pour cette expédition malheureuse ; mais il n'y est pas plus que ne l'a été le capitaine Cook par les naturalistes de l'expédition à Nouvelle-Hollande. Le Voyage vers le pôle Nord présente de bons enseignements sur la pêche de la baleine, et sur l'état des mers polaires. On pourrait cependant contester la justesse de quelques hypothèses. E—s.

PAGÈS (FRANÇOIS-XAVIER), écrivain et romancier infatigable, né à Aurillac, en 1745, d'une famille distinguée, se fixa à Paris, quelques temps avant la révolution, et embrassa les principes. Après la suite des événements, de l'incertitude d'existence, il se fit une source de sa plume, et publia un grand nombre de romans, accusés dans leur nouveauté, par une classe de lecteurs, mais qui ne lui a survécu. Il regardait comme supérieur à celui de son époque ; et s'applaudissait d'ajouter, dans ses productions, une grande variété. Dans *Amour et Vengeance*, dit-il, nous avons pris le ton sombre, ce qu'on appelle le roman noir ; dans les *Erreurs de la jeunesse*, nous nous sommes attachés à présenter les tableaux les plus intéressants, mais sans blesser la délicatesse ; dans l'ouvrage intitulé le *Délire du roman*, offre un grand fracas et des effets ; enfin, le *Triomphe de l'amitié* présente plusieurs tableaux et moeurs, etc. Il avait une telle réunion de qualités, que, comme romancier, que, quel qu'il fût des siens,

il ne pouvait se flatter de les posséder tous. C'est le premier des genres, dit-il (*Discours préliminaires d'Amour, Haine et Vengeance*) ; mais pour y réussir, il faut l'âme de Confucius, la prudence de Numa, la tête de Solon ou de Lycurgue, et la plume de Rousseau ou de Fénelon. Il est mort obscur, à Paris, le 21 décembre 1802. On citera de lui :

I. *Tableaux historiques de la révolution française*, ouvrage orné de 222 gravures, avec des discours, Paris, 1791-1804. 3 vol. in-fol. Le texte des vingt-cinq premières livraisons avait été rédigé par l'abbé Fauchet, Chamfort et Ginguené ; mais Pagès ayant été chargé, par l'éditeur, de continuer un travail que les circonstances les avaient forcés d'interrompre, supprima les premiers discours, et y en substitua d'autres rédigés dans un sens plus modéré (Voy. le *Dict. des anonymes*, par M. Barbier, n°. 6754).

II. *Histoire secrète de la révolution française*, ibid., 1796-1801, 6 vol. in-8°. Elle a été trad. en italien et en allemand. C'est une rapsodie faite sans talent et sans discernement. III. *Nouveau Voyage autour du monde*, en Asie, en Amérique et en Afrique, précédé d'un Voyage en Italie, ibid., 1797, 3 vol. in-8°. C'est une espèce de compilation dans le genre du *Voyageur français*, de l'abbé de Laporte. M. Boucher de la Richarderie, trompé par le nom de l'auteur, a cru que c'était une réimpression du Voyage autour du monde de Pagès, capitaine de vaisseau (Voy. la *Bibl. des voyages*, 1, 130). IV. *Cours d'études encyclopédiques*, ou Nouvelle Encyclopédie élémentaire, ibid., 1799, 6 vol. in-8°, avec un atlas de 64 pl. ou tabl. C'est une compi-

lation très-médiocre. L'auteur en avait publié une première édition sous le titre de *Nouveau Cours de littérature ancienne et moderne*, 3 vol. in-8°. V. *Mes Souvenirs*, ou Choix de lectures dans tous les genres, ibid., 1798, 2 vol. in-18. VI. *Les Erreurs de la vie*, ou *Mémoires de Félice*, ibid., 1799, 2 vol. in-12. Cet ouvrage est précédé d'un *Discours* sur les romans, considérés quant à la morale. VII. *Amour, Haine et Vengeance*, ou Histoire de deux illustres maisons d'Angleterre, 1799, 2 vol. in-12. VIII. *Le Triomphe de l'amour et de l'amitié*, ou Lettres d'Adélaïde de Raincy, 1799, 2 vol. in-12. IX. *Le Délire des passions*, ou les Aventures de Gérard Montclar, 1799, 2 vol. in-12. X. *Vies, amours et aventures de plusieurs illustres solitaires des Alpes*, ou les Malheurs des grandes passions, 1800, 4 vol. in-12. XI. *Les Amants comme il y en a peu*, ou les Délices du sentiment, 1800, 2 vol. in-12. XII. *Journées et veillées maritimes*, ou Confidences de voyageurs sur la mer, 1808, 2 vol. in-12. XIII. *Vie et aventures de Jean-Louis de Fiesque*, ibid., 1802, 4 vol. in-12. « Le sujet, dit l'auteur, nous a mis à même de nourrir ce roman des maximes politiques dont Salluste, Machiavel, Saint-Réal et Saint-Évremond ont enrichi leurs écrits. Cela nous a paru encore mettre cet ouvrage à l'ordre du jour.... On y trouvera un mélange de tout ce que le roman peut offrir de plus varié et de plus intéressant par la peinture des différentes passions des hommes. » Quelques bibliographes attribuent encore à Pagès, la *France républicaine*, poème en dix chants; et l'*Histoire du consulat*, ou *Annales de France*, in-8°. —W—s.

PAGET (Lord WILLIAM) d'état anglais, naquit à I vers la fin du quinzième siècle l'obscurité de sa naissance talents qu'il montra de bon pour les affaires, déterminèrent VIII à se l'attacher. Ce prince ma d'abord clerc du cache clerc du conseil et du sceau et peu de temps après clerc fier du parlement. L'habileté et la prudence que Paget montra divers emplois, le firent en France, comme ambassadeur que sa mission fut expirer lui donna le titre de chevalier le nomma secrétaire d'état signa ensuite pour être un exécuteurs de son testament avaient en même temps les régent du royaume, et du jeune Édouard VI, so get partageait les principaux formateurs: il était l'ami de Cranmer et du comte d'Essex et ses opinions connues sans doute beaucoup sur le noble que fit de lui Henri La forme du gouvernement pas plutôt réglée conformément de ce prince, qu'on un changement important d'élire un président sous le protecteur. Paget contribua à lever les voix sur le comte d'Essex qui fut créé, à cette occasion Sommerset. En 1549, il fut comme ambassadeur auprès des-Quint, pour engager l'Angleterre à s'allier avec l'Angleterre la France. Les ennemis du protecteur, qui savaient que Paget lui était dévoué, l'avaient en avant pour cette négociation afin de rejeter sur lui le poids de ce qu'on en attendait, et Sommerset. A son retour

ctions de secrétaire-d'état, et dirigea rien pour rétablir l'union entre le protecteur et lord Seymour, son frère, en représentant cruellement que leur rivalité favorisait les nombreux ennemis de la maison, et amènerait sa ruine. Il ne put parvenir à persuader Seymour. Paget instruisit Somerset des vœux de son frère, et lui conseilla de donner l'Écosse, où il avait fait la guerre, pour venir se débarrasser contre les ennemis qu'on lui avait suscités dans l'intérieur. Le protecteur suivit ce conseil; il désavoua les projets formés contre lui, et périt son frère sur l'échafaud. En 1549, le nombre des mécontents se grossissant chaque jour, Seymour ayant été prévenu contre Somerset fut arrêté, condamné à mort et exécuté. Paget et Cranmer furent les deux seuls personnages peu importants qui lui restèrent fidèles. Le premier partagea sa fortune, et fut, à sa mort, enfermé dans la Tour de Londres, après avoir été dépouillé de tous ses biens, et condamné à une forte amende. A l'avènement de la reine Marie (1553), Paget, rétabli dans ses fonctions, prit une part active aux affaires publiques. Il fut un des membres du conseil qui engagèrent la princesse à se marier avec Philippe II. L'histoire ne parle plus de lui jusqu'à sa mort, arrivée en 1556, sixième année du règne d'Élisabeth. Cette princesse, voulant récompenser les services que Paget avait rendus à l'état, fit transporter son corps à Londres aux dépens du trésor public, et lui fit faire de magnifiques funérailles. D—z—.

PAGGI (JEAN-BAPTISTE), peintre de Gènes, en 1554, était d'une noble patricienne; mais, entraîné

par un penchant irrésistible, il se livra, dès sa plus tendre jeunesse, à l'étude de la peinture, malgré l'opposition de son père. Il fut dirigé dans ses premières études par le Cambiaso, qui l'obligea de dessiner beaucoup d'après des plâtres moulés sur les principaux bas-reliefs de l'antique, afin de se former une idée exacte du beau idéal, et pour copier ensuite plus aisément la nature. Accoutumé de bonne heure à dessiner, il apprit, pour ainsi dire, de lui-même à peindre; et il parvint, sans le secours d'aucun maître, à s'instruire dans la perspective et l'architecture, en lisant les livres qui traitent de ces matières. Il commençait à se faire un nom dans son art, lorsqu'un meurtre, dont il se rendit coupable, le força de fuir sa patrie. Il alla chercher un asile à Florence, où il demeura vingt ans, protégé par la cour du grand-duc. Une foule d'hommes célèbres florissait alors dans cette ville. C'est à cette époque que le Cigoli et la plupart des jeunes élèves abandonnèrent le style de leur école, désormais trop faible, pour embrasser celui de l'école lombarde, plus vigoureux et plus rempli de vie. Paggi n'eut pas besoin de fortifier sa manière, ainsi que le prouvent les ouvrages qu'il a laissés à Florence, lorsqu'il y vint chercher un refuge. On y conserve encore une *Sainte-Famille*, et un autre tableau dans l'église *Degli Angioli*, ainsi qu'une *Sainte-Catherine de Sienne*, dans le cloître de Saint-Marie-Nouvelle, où il a représenté la Sainte, qui délivre un condamné. C'est une riche composition, ornée de belles fabriques, pleine de variété, et exécutée avec un tel talent, que beaucoup de connaisseurs la préfèrent à toutes celles qui

ornent ce cloître, si abondant en beaux ouvrages. Toutefois, à cette époque, la qualité distinctive de Paggi n'était pas la force, mais une certaine mollesse dans les airs de tête, qui tient beaucoup du Barroche, et qui l'a fait comparer au Corrège lui-même. En avançant en âge, il acquit plus de vigueur : la preuve en est dans la remarquable *Transfiguration* qu'il a peinte pour l'église de Saint-Marc, et qui semble l'ouvrage d'un autre peintre. C'est dans le même goût qu'il a peint à la Chartreuse trois sujets de la *Passion de Jésus-Christ*, que l'on peut mettre au nombre de ses meilleurs ouvrages. Sa réputation l'avait fait appeler à la cour de France et à celle de Madrid ; mais la république de Gènes s'étant décidée, en 1600, à le rappeler dans son sein, l'amour de la patrie l'emporta sur les offres brillantes qui lui étaient faites. De retour à Gènes, il orna de ses tableaux un grand nombre d'églises et de galeries. Tous ses ouvrages n'ont pas le même mérite. Selon quelques auteurs, ses chefs-d'œuvre sont les deux tableaux qu'il a peints pour l'église de Saint-Barthelemy, et le *Massacre des Innocents*, exécuté par lui au palais Doria, en 1606, en concurrence avec Van-Dyck et Rubens. Il forma une foule d'excellents élèves, et on lui doit la restauration de la nouvelle école génoise. Il était à craindre que cette école ne devint une pépinière de coloristes habiles, mais mauvais dessinateurs. Paggi fit tous ses efforts pour mettre en honneur le dessin, cette partie si importante de l'art. Il avait reçu, dans sa jeunesse, d'excellents principes, qu'il avait encore perfectionnés à Florence. Il avait composé, pour l'instruction des

jeunes élèves, un écrit intitulé *finizione o sia Divisione dell' opera*, qu'il publia en 1607. Il prani le donne comme un abrégé extrêmement utile, où, sans mots ni divagations, l'auteur de toutes les parties de l'art peinture. George Vasari, le je écrit sur cette brochure une qui fait regretter que cette devenue extrêmement rare, n'été réimprimée. On connaît de lui un écrit assez long composa pour défendre l'art peinture, et qui a été inséré dans *Recueil des Lettres des Peintres* publié par Bottari (tome vi 148). Parmi les élèves sortis de l'école de Paggi, on compte Du Fiasella, Giov. Domenico Pinelli, Giulio Benso, etc. Cet distingué mourut à Gènes, en 1608.

PAGI (ANTOINE), chronologue né en 1624, à Roques, petit bourg de Provence, entra fort jeune dans l'ordre des Cordeliers, par le conseil de son oncle, qui y jouissait d'une grande considération. Il fut chargé d'enseigner la théologie et la philosophie, et s'acquit l'estime de ses confrères, qui l'élirent pour leur provincial. Malgré ses occupations, il s'appliquait avec beaucoup d'application à l'étude de l'histoire et de la chronologie, et y fit des progrès remarquables. Une lecture attentive des *Annales* de Baronius lui ayant aperçu les imperfections de cet ouvrage, d'ailleurs si important (V. BARONIUS); il entreprit de relever les erreurs chronologiques et ayant fait imprimer, en 1678, la première partie de son travail, le présenta à l'assemblée du chapitre, qui lui accorda une pension, pour lui faire plus à même de le continuer.

P. Pagi consacrait tous ses moments à l'étude. On ne pouvait le tirer de ses livres : « Attendez, disait-il, voici la plus belle chose du monde » (*Longueruana*). Le genre de qu'il avait adopté, détruisait sa santé, sans diminuer son ardeur pour le travail. Il ne quittait plus son lit ; mais il ne cessait pas de lire et de dicter ses remarques à son secrétaire : il refondit entièrement son premier travail, qu'il regardait lui-même comme un essai informe ; et obtint la satisfaction de terminer ce grand ouvrage peu de temps avant sa mort, arrivée à Nice, le 5 juin 1709. A une grande érudition, le Pagi joignait beaucoup de douceur et de modestie : « Jamais, dit Longuerue, je ne vis un si bon homme si docile, si dévoué à l'étude, si amateur de la vérité. » Il était en correspondance avec Spanheim, Gualtero Dodwel, le cardinal Noris, et le duc de Longuerue, dont les conseils furent très-utiles (*V. Longuerue*). On a de lui : I. *Dissertation patetica seu de consulibus caesaris*, etc., Lyon, 1682, in-4°. II. Pagi composa cette dissertation au sujet d'une inscription d'Antonie, trouvée à Frejus. Il se propose d'y éclaircir la chronologie par le moyen des consulats des empereurs, et il établit qu'ils ne prenaient leur consulat qu'en six occasions : à l'avènement à l'empire ; à la célébration des quinquennales, decennales et autres cérémonies semblables ; lorsqu'ils s'associaient un collègue ; à l'occasion d'une guerre importante ; dans les années où ils avaient obtenu le triomphe ; et enfin dans celles où ils célébraient les jeux funéraires. Cette dissertation fut critiquée par l'illustre cardinal Noris, sans que l'on ait écrit au P. Pagi, qu'il nom-

me le plus savant de ses amis (*V. Noris*). Malgré sa docilité habituelle, il ne crut pas devoir se rendre aux raisons de Noris ; et ayant découvert, dans son couvent d'Aix, le manuscrit des sermons de S. Antoine de Padoue, *De sanctis et de diversis*, il les publia en 1685 (Avignon, in-8°), avec une préface adressée à Magliabecchi, dans laquelle il s'efforce de justifier les règles de critique qu'il avait établies précédemment. II. *Dissertation sur les consulats des Empereurs romains* ; (*Journal des savants*, novembre, 1688 :) c'est une nouvelle réponse à ses critiques. III. *Critica historico-chronologica in Annales ecclesiasticos card. Baronii*, Anvers (Genève), 1705, 4 vol. in-fol. Cet ouvrage, auquel le P. Pagi doit toute sa réputation, a été réimprimé à Genève, en 1724 ou 1727, et inséré dans l'édition des *Annales* de Baronius, Lucques, 1738 (*V. BARONIUS*). On en trouvera une bonne analyse dans les *Mémoires de Trévoux*, septembre 1711. C'est l'abbé de Longuerue qui a rédigé l'Éloge de l'auteur, placé à la tête du premier volume, avec son portrait gravé par Seb. Barras. Ce premier volume avait déjà paru en 1689, à Paris, mais sur un plan moins étendu : l'auteur au lieu de s'attacher à Baronius, y suivait plutôt Sponde son abrégiateur. On trouve à la tête de ce volume une Dissertation chronologique *De periodo graeco-romana*, que H. L. Schurzfleisch fit réimprimer avec quelques additions, Wittemberg, 1705, in-4°. Cette période, dit Lenglet (*Méthod.* X 185), convient mieux pour les supputations, que la période Julienne, quoique composée des mêmes cycles. — Pagi (le P. François), neveu du pré-

cédent, né en 1654 à Lambesc, annonça, dès son enfance, d'heureuses dispositions, que son oncle se chargea de développer. A son exemple, il embrassa la règle des Cordeliers; et, après avoir professé quelque temps la philosophie, il obtint de ses supérieurs la permission d'aider son oncle dans ses recherches chronologiques. C'est à lui qu'on est redevable de la première édition de la *Critique des annales de Baronius*. Il continua de s'appliquer à l'étude de l'histoire ecclésiastique avec beaucoup de zèle. Ses talents et la douceur de son caractère lui méritèrent d'être élevé aux premiers emplois de la province. Une chute l'obligea de suspendre ses travaux littéraires; il se fit transporter, dans la maison de son ordre, à Orange, où, après avoir langué onze ans, il mourut le 21 janvier 1721. On a de lui : *Breviarium historico-chronologico-criticum, illustrium pontificum romanorum gesta, conciliorum generalium acta, etc. complectens*, Anvers (Genève), 1717-27, 4 vol. in-4°. Cet ouvrage, dit Lenglet-Dufresnoy, est estimé et assez bien fait, quoique peu lu. Il a été réimprimé à Venise, en 1739. On attribue encore au P. Fr. Pagi : *Continuatio historiæ chronologicæ ab Alexandro XII usque ad Innocentium XII*, Lyon, 1694, in-12. C'est la suite de l'*Histoire chronologique des papes*, par le P. Franc. Carrière, cordelier, de la ville d'Apt, en Provence. — PAGI (Antoine), neveu du précédent, entra aussi dans l'ordre des Cordeliers, et l'aïda dans ses travaux historiques. Il termina son *Histoire des papes*, dont il fut l'éditeur. On peut consulter, pour plus de détails, outre les auteurs déjà cités, les *Mémoires* de Nicéron, tom. 1,

vii et x; le *Dictionnaire de fepié*; et surtout Bongerel : *res pour servir à l'histoire sieurs hommes illustres d'vence*. — PAGI (L'abbé), même famille que les précédents, était né à Martigue, vers 1650. Après avoir terminé ses études, il fut admis chez les Cordeliers, mais il en sortit avant d'avoir prononcé ses derniers vœux, pourvu d'un canonicat du chapitre de Cavaillon, dont il devint chanoine. L'abbé Pagi s'appliqua à la culture des lettres, et publia : I. *des révolutions des Pays-Bas*, 1727, 2 vol. in-12. II. *de Cyrus le Jeune, et de la chute des Dix-mille*, avec un discours sur l'histoire grecque, ibid., 1727, in-12. Les rédacteurs de la *Bibliothèque d'un homme de goût* (1727) trouvent cet ouvrage bien écrit, mais l'auteur des *Siecles lit de la France* (Desessarts), le style en est ampoulé, difformé, et très-souvent incorrect. L'auteur promettait une *histoire d'Athènes*, dont sa mort prévenait la publication. V

PAGLIA (FRANCESCO), peintre, naquit à Brescia, en 1636. Il fut élève de Guercino, il suivit avec succès les traces de son maître. Son premier talent était le portrait. Il peignit quelques tableaux d'église, parmi lesquels on estime particulièrement une *Charité*. Cet artiste, quoiqu'il eût une belle pâte, ne réussit guère dans la science du coloris; ses figures sont obscures et ses formes sont parfois trop maigres. Il mourut en 1680. Ses premières années du dix-huitième siècle. — ANTONIO PAGLIA, sculpteur, son élève, naquit en 1680. Il est connu par un nom célèbre dans la p

se perfectionner par l'étude des chefs-d'œuvre de l'école vénitienne, il se plut à imiter la manière des anciens maîtres, et particulièrement celle du Bassano; et il y réussit à tel point, que les plus habiles connaisseurs s'y trompaient. Caligari, sculpteur, lui avait enseigné l'art de modeler. En sculpture, il faisait les figures de composition, les habillait, les peignait de la manière la plus pittoresque, et disposait ainsi le sujet avant l'intention de peindre; il travaillait ensuite à la lampe, et obtenait par ce moyen les effets d'obscur et de clair les plus piquants. Ce talent était aussi celui du Pousset, la plupart des églises de Brescia possèdent un grand nombre de ses tableaux. Il mourut le 9 février 1681, assassiné à coups de marteau sur la tempe, par un de ses disciples, qui voulait le voler. — Le PAGLIA, frère du précédent, Brescia, en 1681, fut aussi un peintre correct et soigneux. Les églises de Brescia, contiennent un grand nombre de ses tableaux. Il mourut en 1763. P—s.

PAGNINI (Luc-Antoine), né à Pistoie en 1737, reçut l'éducation la plus soignée, et annonça de très-bonne heure les plus heureuses dispositions. Il fut surtout par les soins et les leçons de César Franchini, qu'il fit de grands progrès dans le grec, le latin et l'italien. Ce maître habile le traitait avec affection, qu'il se contentait de lui montrer en particulier la meilleure méthode de lire et d'interpréter les grands modèles. Le vicaire-général des Carmes de Mantoue (M. Azzei), étant venu visiter leur couvent de Pistoie, entendit faire de toutes parts l'éloge de Pagnini, et proposa d'entrer dans leur ordre.

Le jeune étudiant y consentit avec reconnaissance, et se rendit à leur maison de Florence, où il prononça ses vœux, en prenant le nom de *Joseph-Marie*. De là, il fut envoyé à Parme; et deux ans s'étaient à peine écoulés, qu'il prononça, en 1758, en présence d'une assemblée générale, un discours très-remarquable par sa latinité cicéronienne. Il obtint des succès distingués en mathématiques et en poésie, comme dans la philosophie et la théologie. Il offrit ensuite au public de très-bonnes traductions italiennes des Bucoliques de Théocrite, Bion et Moschus (Parme, 1780, 2 vol. in-4°.); d'Hésiode, d'Anacréon, de Callimaque, d'Horace, d'Épictète, et d'un grand nombre d'autres ouvrages grecs, latins, anglais, allemands et français, sous les noms de Luc-Antoine, ou de Joseph-Marie, ou d'Eristice Pilène, de l'académie des Arcadiens. On recherchait surtout ses Poésies légères, ses Épigrammes grecques, latines et italiennes, qui joignaient à l'élégance de Pétrarque le piquant de l'anthologie et le sel de Martial. S'il a publié en italien et en latin plusieurs discours estimés, il n'a pas écrit avec moins de solidité en géométrie et en mathématiques; et il n'est presque aucun genre de littérature sur lequel il ne se soit exercé. Les savants des pays les plus lointains se faisaient un devoir de visiter dans sa cellule le modeste Pagnini. Il fut comblé des plus honorables témoignages d'estime et d'amitié, par Charles et Philippe de Bourbon, princes de Parme, qui daignaient l'appeler souvent auprès de leurs personnes. Après avoir professé la philosophie dans son ordre, il enseigna la rhétorique, et développa les richesses de la langue grecque à

l'académie de Parme. Il se consacra depuis plus spécialement à l'enseignement de l'éloquence; et l'on accourait en foule à son école. Les principaux littérateurs de son siècle, tels que Frugoni, Zanotti, Bettinelli, Cesarotti, Alfieri, Condillac, furent en correspondance avec lui. En 1806, il fut agrégé à l'université de Pise, en qualité de professeur d'humanités, et ensuite des lettres latines, par Marie-Louise de Bourbon, régente d'Etrurie, pendant la minorité du roi Charles, son fils. Il était convaincu qu'on ne saurait écrire élégamment en latin sans posséder la langue grecque; et non-seulement il ne passa jamais un seul jour sans lire Cicéron; mais à l'exemple du prince des orateurs, chaque jour on le voyait aussi traduire du grec en latin. En 1813, l'académie *della Crusca* décerna le prix de poésie à sa belle traduction d'Horace en vers italiens. Après l'occupation de la Toscane par les Français, l'université de Pise ayant été réunie à celle de France, devint *académie*; et le P. Pagnini, doyen de la faculté des lettres, fut nommé professeur de poésie latine. Sa piété, son amour pour les pauvres, son zèle à remplir les devoirs de sa règle, même dans ses derniers temps, furent inaltérables; et, comme il possédait aussi éminemment l'hébreu que le grec, il se servait habilement, dans ses leçons, du rapprochement de l'une et de l'autre langue, pour la défense de la religion, en comparant l'Ancien et le Nouveau Testament avec les poèmes d'Homère. Dans la même année 1813, l'évêque de Pistoie le nomma chanoine de sa cathédrale. Peu de jours avant sa mort, on le vit encore se traîner à l'académie, malgré son grand âge, pour s'acquitter des devoirs de sa chaire, toujours

entourée d'auditeurs. plexie, il reçut les de de l'Eglise avec les se plus grande piété, et de soixante-dix-sept a ques furent célébrées Pise, où son compatri lègue (Sébastien Cia ça son Éloge en latin puis à Pistoie, in-8°. On en trouve l'extrait *gasin encycl.* de janv. 16), avec la liste bi de tous les ouvrages d nombre de trente-sept

PAGNINO (*SANT Sanctes Pagninus*, s liste, naquit à Lucq 1470. En 1486, il e religieux dans l'ordre minique. Il entra au c né de Fiesoli, où il e Savonarola, et les ho habiles de l'Italie da orientales et dans la progrès furent étonna ritèrent l'estime du ca dicis, qui monta depr de saint Pierre, sous l X. Promu au sacere se livra d'abord à l et se distingua dans e une éloquence donc L'histoire lui attribue bre de conversions éc X, ayant établi à Ro velle école pour les l tales, voulut que Pagn professeurs. Après l pontife, il sortit de Ro pagna le cardinal lég où il demeura trois an point dans cette ville sources qui lui étaien il alla fixer son séjour par ses conseils, que dagni, Florentin, y foi

pestiférés. En récompense vive, et de beaucoup d'aunille de Lyon lui décerna le citoyen, avec tous les privilèges y étaient attachés. Ce témoignage de reconnaissance de la magistrats de Lyon, animés en plus le zèle apostolique Pagnino. Ce savant religieux a puissamment à préserver la patrie, des erreurs des réformés. Il mourut le 24 41, et fut enterré avec la pompe dans le chœur de Dominicains. Les principaux de la ville assistèrent aux funérailles, que les pauvres pleurèrent de leurs regrets et de larmes. On a de Pagnino plusieurs ouvrages sur l'Écriture-Sainte et matières de controverse, par les uns, sévèrement critiqués par les autres. Nous indiquons : *I. Veteris et Novi Testamenti Translatio*, Lyon, 1528, reproduit plusieurs fois de cette version, qui coûta trente ans de travail à l'auteur, avait obtenu l'approbation de Léon X, et fut imprimée à ses dépens ; mais ce pontife ne la vit pas. Ce furent deux Italiens qui eurent aux frais de l'impression et y remarque une préface, où Pagnino rapporte quelques instances de sa vie, et les motifs qu'il s'était donnés pour la publication de son travail. On y recense un bref d'Adrien VI, et une bulle de Clément VII. C'est la

Bible latine, où l'on a distingué les versets de chaque chapitre. Les PP. Tournon et de la Rivière ont peut-être beaucoup amélioré cette traduction, ainsi que l'a fait même Huet, qui ne l'avait pas vue. Richard Simon l'a cer-

tainement trop déprimée. Suivant lui « Pagnino a trop négligé les anciens interprètes de l'Écriture, pour s'attacher aux sentiments des rabbins.... Il s'est imaginé que pour faire une traduction fidèle, il était nécessaire de suivre la lettre exactement et selon la rigueur de la grammaire; ce qui est tout-à-fait opposé à cette exactitude prétendue, parce qu'il est rare que deux langues se rencontrent dans leurs locutions; et ainsi, bien loin d'exprimer son original dans la même pureté qu'il est écrit, il le défigure et le dépouille de tous ses ornements.... Bien loin qu'on doive réformer la Vulgate sur la version de Pagnino, il serait beaucoup mieux, ajoute Simon, de réformer la version de Pagnino sur la Vulgate... La méthode qu'il a suivie dans sa traduction, ne l'a pas seulement rendue obscure et barbare; mais elle change quelquefois le sens du texte. » Quels que puissent être les défauts du travail de Pagnino, on conviendra qu'il lui fait beaucoup d'honneur, et qu'il peut être très utile, en ce qu'il fixe la propriété de la plupart des termes hébreux. Les deux éditions les plus notables de cette version, sont celle de Michel Servet, Lyon, 1542, in-fol., et celle d'Arias Montanus, dans la Polyglotte d'Anvers. La première est empreinte des erreurs de l'éditeur, et la seconde n'a fait qu'outrager les vices reprochés à Pagnino. Néanmoins les éditions de 1599 et de 1610-13, in 8°, offrant la version interlinéaire et mot à mot sous le texte avec les points-voyelles, forment encore aujourd'hui la Bible hébraïque la plus commode pour les commençants. II. *Thesaurus lingue sancte*, Lyon, 1529, in-fol., édition estimée; Paris, 1548, in-4°. Genève, 1614, in-fol., par

les soins de Jean Mercier, et d'Antoine Cavalleri, très-mauvaise et corrompue en plusieurs endroits. Fabricy dit que Pagnino s'est immortalisé par son *Trésor de la langue sainte* : cela est vrai ; cependant Richard Simon ne le croit pas irréprochable, et il remarque, avec raison, que ce *Trésor*, qui est un dictionnaire hébreu-latin, ne s'accorde pas toujours avec la traduction de l'*Écriture-Sainte*. On a donné un abrégé du *Trésor* de Pagnino, sous le titre de *Thesauri Pagnini Epitome*, Anvers, 1616, in-8°. ; souvent réimprimé. III. *Isagoges, seu introductionis ad sacras litteras liber unus*, Lyon, 1528, in-4°. ; ibid., 1536, in-fol., avec un éloge de l'auteur, par Champier. IV. *Hebraicarum institutionum libri quatuor ex Rabbi David Kimchi, priore parte ferè transcripti*, Lyon, 1526, in-4°. ; Paris, 1549, in-4°. L'abrégé de cette grammaire a été imprimé à Paris, 1546 et 1556, in-4°. On n'en fait guère de cas maintenant. V. *Grammatica Rabbi David, quæ Michlol nuncupatur, in latinum translata eloquium*. (V. l'art. KIMCHI.) VI. *Catena argentea in Pentateuchum*, Lyon, 1536, in-fol., 6 vol. ; c'est un recueil des explications que les interprètes hébreux et les commentateurs grecs et latins ont écrites sur les cinq livres de Moïse. VII. *Isagoge græca*, Avignon, 1525, in-fol. ; on peut voir le catalogue de ses autres ouvrages imprimés et inédits, dans Moreri, et dans l'*Histoire littéraire de Lyon*, par Colonia, tome II. On lui attribue une traduction de l'*Odyssée* et de l'*Iliade*, avec des Notes sur ce dernier poème. V. l'*Histoire des hommes illustres de l'ordre de saint Dominique*, par le P. Touron, tome IV, et la *Biblioth. sancta* de Sixte

de Sienné, livre IV, où les ges de Pagnino sur l'*Écriture* justement appréciés. L.—

PAIGE (THOMAS LE), né en Lorraine le 25 novemb. entra chez les Dominicains, vint de cet ordre à Toul. L semblait l'avoir formé pour tère de la parole évangélique la composition facile, une nore, une figure pleine de l'action grave, véhémence, formé, par l'étude, un style ble. Il possédait les Saintes res, avait lu les Pères, surt Augustin, et en faisait un ge dans ses discours. Son essai à Paris fut l'Oraison fr M. de Verdun, premier prés parlement ; il la prononça le 1627, au convent de Saint-en présence de toutes les c et de plusieurs grands pers. On dit qu'il n'eut que quat pour se préparer ; cependant qu'il fût encore jeune, on le ra dès-lors comme l'égal de cateurs les plus célèbres. O mandait pour prêcher les des églises les plus fréque la capitale. Les évêques l rent dans leurs villes épis pour des avents et des c et, pendant trente-six a exerça les fonctions de prêt il jouit de la plus honorabrité. On croyait que le car Richelieu, qui, plusieurs fo entendu ce religieux avec pla leverait à l'épiscopat ; on même qu'il l'avait promis : promesse ne fut point effe père le Paige, à l'âge de soi ans, devait prêcher le carêngres ; il était en route pour s' lorsqu'il tomba malade à Châlain, et y expira le 14 mai

On a de lui : I. *Le Manuel des confrères du Saint-Rosaire*, etc., Nanci, 1625, in-12. II. *L'Homme content, œuvre pleine de graves sentences, d'heureuses reparties et de bonnes pensées*, Paris, 1629, in-8°. L'ouvrage a deux volumes, dont le premier, dès 1634, avait déjà eu cinq éditions ; le second, même format, ne fut imprimé qu'en 1633. III. *Harangue funèbre sur la mort de Nicolas de Verdun, premier président du parlement de Paris*, etc., Paris, 1627, in-12. IV. *Oraison funèbre du maréchal de Vitri*, Paris, 1649, in-4°. V. *Harangue funèbre du duc de Chaulnes*, Paris, 1651, in-4°. — Jean LE PAIGE, procureur-général des Prémontrés, puis curé de Nantouillet, mort vers 1650, est auteur de *Bibliotheca præmonstratensis ordinis*, (Paris, 1633, in-fol.) ; compilation dédiée au cardinal de Richelieu, où l'on trouve une Notice historique sur tous les abbés de Prémontré. L—Y.

PAIGE (ANDRÉ-RENÉ), né au Mans, vers 1699, fit ses études au collège de cette ville, entra dans l'état ecclésiastique, et obtint la cure de Chemiré-le-Gaudin, sur les bords de la Sarthe. Après y avoir exercé, pendant vingt-cinq ans, les fonctions pastorales, il fut nommé, en 1756, chanoine de l'église du Mans. La communication qu'il eut alors d'un Mémoire sur la généralité de Tours, rédigé par l'intendant Mironménil, pour l'instruction du duc de Bourgogne, déterminâ le genre d'études auquel il devait se livrer. La province du Maine manquait d'un bon ouvrage de statistique et d'économie civile ; Le Paige osa l'entreprendre. Après avoir rassemblé un grand nombre de Mémoires particuliers, qui lui furent adressés par les

curés du diocèse, et par les seigneurs de paroisse, en réponse à une circulaire qu'il avait publiée en 1772, il mit au jour son *Dictionnaire topographique, historique, généalogique et bibliographique de la province et du diocèse du Maine*, 1 Mans, 1777, 2 vol. in-8°. Ce livre contient des notions détaillées sur l'histoire naturelle, ecclésiastique civile et littéraire, l'agriculture l'industrie, le commerce et les arts de chaque commune. On y trouve, sur le Mans, Laval, Mayenne La Ferté Bernard, Sablé, Mamers etc., des notices et des faits qu'on chercherait vainement ailleurs ; mais ce dictionnaire serait moins imparfait, si l'auteur eût mis plus de sévérité dans l'insertion de quelques généalogies inexactes et insignifiantes. Le Paige mourut au Mans, le 11 juillet 1781. — Louis Adrien LE PAIGE, avocat, né à Paris, où il mourut, en 1802, âgé de quatre-vingt-dix ans, a publié entre autres ouvrages : I. *L'Histoire de la détermination du cardinal de Retz, à Vincennes*, 1755, in-12. II. *Lettres historiques sur les fonctions du parlement*, Amsterdam, 1753, 2 vol. in-12. III. *Lettres pacifiques*, Paris 1752, in-12, et 1753, in-4°. IV. *Mémoire au sujet d'un écrit (de l'abbé Capmartin de Chaupy), contre le parlement, intitulé : Observations sur le refus que fait le Châtelet de reconnaître la chambre royale* 1754, in-12. L—V.

PAINE (THOMAS), naquit à Thetford, dans le comté anglais de Norfolk, le 29 janvier 1737. Son père fabricant de corsets, et quaker de religion, lui apprit sa profession, et, à l'âge de vingt ans, il le fit partir pour Londres. Thomas Paine y travailla quelque temps, ainsi que sur la ci

de Kent : la vue de la mer lui inspira l'envie de faire des excursions sur cet élément ; il quitta son état, s'enrôla comme matelot sur des corsaires, et il avait déjà fait deux campagnes, lorsque les instances de son père le ramenèrent à sa profession. Il s'établit fabricant de corsets à Sandwich, et y épousa, à l'âge de 23 ans, la fille d'un employé de l'accise. Paine voulut alors être employé aussi dans la même partie, et il le fut en effet, mais seulement pour un an. Il abandonna l'accise, on ignore pourquoi, et se fit sous-maître dans des écoles des faubourgs de Londres. Il avait reçu peu d'instruction, mais il avait beaucoup réfléchi ; quand il fut obligé d'enseigner aux autres, il commença de véritables études : bientôt l'horizon de ses idées s'agrandit, il fréquenta les cours publics de mathématiques et d'astronomie ; son imagination travailla, et produisit d'abord des poésies. Obligé de chercher un emploi pour vivre, il était rentré dans l'accise, et avait été envoyé à Lewes en Sussex. Ses pièces de vers faisaient du bruit dans cette petite ville, quand les employés de l'accise s'adressèrent à lui pour la rédaction d'un mémoire tendant à obtenir du parlement une augmentation de salaire. Ce mémoire fut son premier écrit en prose ; il y insistait très-habilement, sur la nécessité de mettre l'employé à l'abri de la tentation de gagner, par des voies malhonnêtes, ce que lui refuserait le gouvernement. Nous ignorons si la demande des employés fut accueillie : Paine n'en profita point ; car il quitta une seconde fois et pour toujours les emplois subalternes. Il avait perdu sa femme : il se remaria, mais ne cohabita point avec sa seconde épou-

se. Il n'a jamais voulu dire l'effet de cette séparation bizarre, tendant que cela ne regardât lui seul. Il s'était lié avec Smith : une connaissance qu'il avait eue d'avantage sur son sort, ce fut de Franklin, qui alors (en 1776) était député de l'Amérique du gouvernement anglais, et connu probablement que Paine avait été utile à la cause des Américains. Il lui conseilla de lui exposer ses talents, et le recommanda aux hommes d'état et à ses amis. Il se rendit à Philadelphie, et y buta, à-peu-près comme Franklin, par des articles de journaux ayant pour but l'utilité publique. *Magasin de Pennsylvanie* eut par sa coopération un succès rapide : les pièces dont il enrichit les Américains à cette époque, furent des *Réflexions sur la mort de lord Clive* : abstraites d'un peu d'enflure, qui contrastaient avec le style habituellement simple et naturel de Paine, ce morceau eut un grand succès. Paine publia un *Tableau historique d'un certain nombre de principes et de sectes*, avec les compatriotes de Franklin. Paine ne put manquer de prévoir l'intérêt à la question de l'indépendance américaine, qui s'agita à cette époque : ce fut donc pour la défense de cette cause, qu'il publia, en 1776, un fameux pamphlet du *Sens commun* (traduit en français par La Harpe, 1793, in-8°), où il mena la question de la supériorité de l'Angleterre à l'origine des gouvernements, et déploya des arguments entièrement républicains tendant que la royauté était une *tyrannie politique*, et réprochable même. L'auteur insista sur la nécessité de l'émancipation des colonies, et dissi-

icains de toute espèce de sujé-
Ce pamphlet, qui répondait à
oup d'arguments mis en avant
gouvernement anglais, eut un
débit : il s'en fit plusieurs édi-
; et on lui a fait l'honneur de
que Franklin y avait travaillé.
ne la guerre fut déclarée, Paine
nit à l'armée ; et ce fut dans les
s qu'il entreprit une suite de pe-
brochures, portant le titre de
(*The crisis*, Philadelphie ,
-83, quinze numéros), et des-
a entretenir l'esprit public : il
rut un cahier tous les trois ou
e mois, jusqu'à la paix. De
ls événements le faisaient sortir
médiocrité habituelle ; et il dit
ême que ce fut la cause de l'A-
que qui le fit auteur. Quoique An-
il sut gagner la confiance des
ricains , qui lui donnèrent, en
une place de secrétaire dans le
té des affaires étrangères. Après
exercé cet emploi pendant deux
l mécontenta une partie du con-
en signalant dans les journaux,
ne un agent infidèle, Silas Deane,
quel il avait trouvé, dans la cor-
ondance étrangère, des rapports
de favorables : peut-être Paine
dit-il mal le temps et la forme
accusation ; du moins il fut si-
ment blâmé, qu'il se vit obligé
onner sa démission. Cependant
runt dans la suite tant de preu-
les concussions de Silas Deane,
celui-ci, n'osant plus rentrer en
rope, se cacha en Angleterre.
781, Paine fut envoyé en Fran-
vec le colonel Lawrence, pour
ger un emprunt. Cette mission,
yée par l'ascendant de Frank-
russit complètement. Le gou-
ernement français fit présent de
illions aux Américains, et se
it garant du prêt de dix millions

avancés par la Hollande. Celui qui
aurait prédit alors à Louis XVI, que
le commissaire américain, Paine,
siégerait un jour au nombre de ses
juges, et déciderait de son sort,
aurait passé pour un insensé. Dans
une lettre à l'abbé Raynal, rendue
publique (1), Paine releva quel-
ques erreurs qui étaient échappées
à l'écrivain français sur la révo-
lution d'Amérique. Il voulut se ren-
dre secrètement de Paris en Angle-
terre, et y publier un ouvrage sur
l'état des affaires, afin d'ouvrir les
yeux au public anglais sur la si-
tuation de l'Amérique ; mais le com-
missaire Lawrence, ne voulant pas
consentir à ce projet, le ramena aux
États-unis, où, bientôt après, la paix
fut conclue, et mit fin à la carriè-
re politique de Paine dans ce pays.
Pour récompense de ses services, le
congrès lui accorda un don de trois
mille dollars ; l'état de New-York le
mit en possession du bien confisqué
d'un royaliste, consistant en une
maison et trois cents acres de terres
cultivées. L'état de Pennsylvanie lui
fit présent de cinq cents liv. sterling ;
enfin ces exemples allaient être sui-
vis par l'état de Virginie : mais Paine
avait nié dans un pamphlet (2) la va-
lidité des titres des Virginiens sur cer-
tain territoire à l'ouest de cet état ; la
Virginie ne crut pas devoir donner
des terres à celui qui voulait l'évincer
des siennes : toutefois la motion con-
cernant la récompense de l'auteur du
Sens commun ne fut rejetée qu'à la
majorité d'une voix. Dans le temps
de la guerre et des embarras finan-
ciers qui en résultaient, Paine avait
proposé d'ouvrir des souscriptions
pour les dépenses de l'armée ; et il

(1) *To the able Raynal*, Philadelphie, 1782.

(2) *Public good*, Philadelphie, 1782.

avait donné l'exemple , en déposant cinq cents dollars pour cet objet. Ce don patriotique ayant été imité par un grand nombre de personnes , le congrès convertit cette société des souscripteurs en compagnie de banque ; mais à la paix il retira leur privilège. Paine ne craignit point d'attaquer cette résolution comme un acte d'ingratitude et d'injustice, dans une brochure intitulée : *Dissertations sur les gouvernements, les affaires de la banque et le papier-monnaie*. Philadelphie, 1786. Rendu à la vie privée, il ne se livra plus qu'à l'étude des sciences. Il fut reçu membre de la société philosophique américaine, et nommé maître-ès-arts par l'université de Philadelphie. En 1787, il retourna en Europe, et soumit à l'académie des sciences à Paris, un plan de construction de ponts de fer, qui, alors, étaient dans leur nouveauté. (V. MONTPETIT). Il ne trouva personne qui voulût risquer l'exécution de ce projet ; mais, s'étant rendu en Angleterre, où il revit sa ville natale, et vint au secours de sa mère devenue veuve, il s'associa avec un maître de forges à Rotherham, dans le Yorkshire, pour construire un pont de fer, d'après le plan qu'il avait donné à l'académie de Paris, ainsi qu'à la société des arts à Londres, et qu'il développa dans une *Lettre adressée à sir George Staunton*, et imprimée à Rotherham, 1789. Cette entreprise exigeant des fonds considérables, Paine fut obligé d'emprunter sur ses biens en Amérique ; mais la banqueroute de son agent le jeta dans l'embarras, et le conduisit même en prison pour quelques semaines. Ses spéculations malencontreuses ne l'empêchèrent pas de suivre attentivement la politique de l'Eu-

rope. Dès son arrivée en Angleterre, l'intention de Pitt de se mêler des affaires du stathouderat de Hollande avait engagé Paine à prendre la plume pour écrire contre les projets ministériels, et faire voir que la nouvelle guerre entreprise par l'Angleterre, dans le dix-huitième siècle, n'avait fait que grossir les taxes, la dette publique, et augmenter les embarras financiers. Il y a, dans cette brochure, des vues remarquables sur la situation de la Hollande, de la France et de l'Angleterre : « dit-il (1787), un fait connu de tous ceux qui ont été récemment en France, qu'un changement extraordinaire s'opère dans le caractère du peuple de ce royaume ; ce changement qui rendra la France formidable aussitôt que son gouvernement le voudra, saisira l'heureuse occasion présente, pour doubler sa force, en montrant, s'il est permis de le dire, la majesté du souverain à la malheureuse nation. » Cette brochure, publiée à Londres, eut trois éditions : la première, est de 1793. Bientôt après la publication de ces événements publics, Paine prit une nouvelle carrière aux côtés du publiciste démocrate. La révolution française venait de commencer. Paine s'était lié avec des hommes remarquables en Angleterre, dont les premiers écrits avaient annoncé un ennemi du système ministériel de l'Angleterre : le zèle pour lequel cet orateur avait pris la défense de la cause des Américains, avait fait croire à Burke qu'il partageait ses principes ; mais Burke avait fait part à Burke des principes qu'il avait eues, en 1791, à Paris, avec le secrétaire de l'évêque de Toulouse, alors ministre, au sujet d'une paix constan-

terre et la France: il espérait ir à amener les Français et les à vivre en bonne intelligence et à mieux s'apprécier mutuellement. S'étant rendu de nouveau en France, Paine continua de s'occuper avec Burke, et de lui faire part des progrès de la révolution, et de lui faire plaisir par ses communications. Mais celui-ci se contenta de lui répondre, par son éloquente plume et par son traité non éloquent, contre la révolution française. Cet ouvrage fut combattu par plusieurs écrivains: mais il fallut un adversaire vigoureux pour se mesurer avec cet athlète redoutable. Paine promit aux amis de la révolution de s'en charger, et il tint parole en publiant à Londres, en 1791, ses fameux *Droits de l'homme*, que l'on peut regarder comme une composition de philosophie et le commentaire des principes sur lesquels était fondée la constitution française de 1791. Il est supérieur à Burke par l'ardeur de raisonner de sang-froid, et ne jamais s'emporter; mais il est inférieur à Burke par la chaleur, ni la vigueur de son style. Cependant, on le lit avec plaisir: le libraire Carlile, à Londres, en 1820, que, durant les trois dernières années, il avait débité cinq exemplaires des *Droits de l'homme*. Ils furent traduits en français par Soulès, Paris, 1791, mais la traduction n'eut pas le succès que l'original: le style n'était pas assez animé pour être lu en France. Il paraît que, vers le même temps, Paine concourut avec Achille Duchâtelet à un ouvrage périodique de Condorcet, intitulé *Le Républicain*, ou le *Défenseur du gouvernement représentatif*. Les *droits de l'homme* furent vivement

critiqués en Angleterre par les ministériels: comme miss Woolstonecraft, à l'imitation de l'ouvrage de Paine, écrivit les *Droits de la femme* (V. GODWIN). Un plaisant fit paraître une *Esquisse des droits des petits garçons et des petites filles*. Cependant, encouragé par le succès populaire de son livre, Paine en publia la seconde partie, (*contenant la théorie et la pratique*, 1792), qui fut traduite la même année en français, par son ami Lanthenas. Le libraire Jordan, à Londres, lui avait offert mille guinées pour le manuscrit; Paine les avait refusées, et avait fait imprimer l'ouvrage pour son compte. Cette 2^e. partie, plus hardie que la première, quoique fondée sur les mêmes principes, alarma d'autant plus la cour de Saint-James, que l'effet en coïncidait avec celui que produisait sur le peuple anglais chaque bouleversement opéré en France. On résolut de poursuivre l'auteur comme ayant excité le peuple anglais à la révolte contre son gouvernement. Traduit devant la cour du banc du roi, Paine y fut défendu par un des avocats les plus distingués du barreau anglais, Thomas Erskine. Plusieurs démarches avaient été faites auprès de celui-ci, pour l'empêcher de se charger de cette défense. Il en parla devant la cour, en déclarant qu'il n'appartenait pas à un avocat de préjuger la culpabilité de l'accusé, et de se mettre à la place des juges, au lieu de remplir à son égard les devoirs de défenseur. Le plaidoyer d'Erskine passe pour un beau morceau d'éloquence judiciaire anglaise. L'orateur n'y entreprend point l'apologie des principes de son client: il se déclare, au contraire, sincèrement attaché aux lois et au gouvernement de son pays;

mais il fonde toute sa défense sur ce que la liberté de la presse établie par les lois anglaises, donnait à Paine la faculté d'écrire comme il l'avait fait : à l'appui de cet argument, l'avocat cite des passages tirés des écrits d'hommes dévoués à la monarchie, tels que Hume et Burke, qui ont attaqué avec force les abus du gouvernement monarchique. Malgré ce plaidoyer fort adroit, qui dura plusieurs heures, le jury sans entendre la réplique du procureur-général, déclara l'auteur coupable. Erskine perdit, par son plaidoyer, la place lucrative d'avoué-général du prince de Galles ; mais la société des amis de la presse lui vota des remerciements : toutefois cette société jugea ne devoir point faire mention, dans son arrêté, de l'ouvrage de Paine, et remercia simplement l'avocat d'avoir pris le parti de la liberté de la presse. Pendant qu'un jugement de la cour du banc du roi laissait à Paine l'alternative de subir la peine décernée par les lois anglaises contre les séditeux, ou de se bannir à jamais de l'Angleterre, et pendant qu'on brûlait dans les comtés de ce royaume son effigie et ses écrits, il trouva dans un pays voisin un triomphe tel que les circonstances extraordinaires de cette époque pouvaient seules le produire. Avant même que son procès fût instruit à Londres, un décret de l'assemblée nationale lui conféra le titre de citoyen français, pour avoir soutenu les droits de l'homme ; le département du Pas-de-Calais le nomma son représentant à la Convention nationale, et lui envoya une députation pour l'informer de ce choix, peut-être unique dans les annales des corps représentatifs. Paine ne balança point d'accepter ;

et après avoir essuyé quelques-tes à la douane de Douvres, i chit ce canal au-delà duquel attendu comme un bienfaiteur assure que vingt minutes après le départ de Douvres, l'ordre d'être y arriva de Londres. De fut débarqué à Calais, le peu courut sur la plage pour le voir : les soldats étaient sous armes ; un officier lui présenta la carte nationale, et les jolies d'une jeune femme l'attachèrent au chapeau. Une salve d'artillerie annonça son arrivée, et la foule l'entraîna aux cris de *vive Thomas* ! De son auberge, il fut conduit tel-de-ville, et harangué par le malheureusement le nouveau représentant de Calais n'entendait pas le français, et il ne put remercier la municipalité qu'en mettant la main sur son cœur. Le soir, le peuple se pressa aux Minimes, où le député fut introduit dans la société constitutionnelle ; et le lendemain, ce local devenu insuffisant, on prit pour lieu d'une séance extraordinaire, tant la curiosité et l'empresse d'y assister étaient grands. Autrement, on réserva une loge pour le député des *Droits de l'homme*. Des départements se disputèrent l'honneur d'être représentés par ce député étranger ; Abbeville, Beauvais, Versailles l'élurent : mais Paine na la préférence au département du Pas-de-Calais : l'avait appelé, sans se douter de la raison de sa vivacité, l'admiration du peuple ne pourrait être de longue durée. Il publia une adresse au peuple français pour le remercier de l'honneur qu'on lui faisait. Dès qu'il fut arrivé à Paris, il se hâta d'aller au procureur-général de la Convention nationale une lettre très-vive, dans laquelle dit, entre autres choses, que si

comme membre de la Convention nationale l'empêchant de se présenter devant ses juges, il considérait le procès comme devant être fait par un homme de la lune; qu'il n'aurait trouvé douze personnes en Angleterre qui réprouvassent son libelle que le ministère pourra bien tromper douze jurés pour le condamner, mais que les Anglais commencent à voir que leur gouvernement est le type de la corruption, qu'ils n'ont pas besoin d'un maître et de ses fils prodigues pour bien gouvernés. Le procureur général déposa cette lettre au greffe; elle fut comprise parmi les pièces de la procédure, malgré l'opposition de M. Erskine. Paine, ne sachant parler français, ne put jouer un rôle à la Convention nationale. Lanthénas lui servait d'interprète : mais un interprète fait une chose absurde dans une assemblée dirigée par tant de passion et de fureur. Il fut nommé membre du comité de législation, où il semblerait qu'il pût être plus utile qu'à l'Assemblée nationale : cependant madame Roland, qui devait être prévenue en faveur d'un homme de sa société et de ses principes, ne le jugeait pas propre à ces travaux : « La hardiesse de ses pensées, l'originalité de son style, ces vérités fortes, jetées précieusement au milieu de celles qui les offensent, dit Mme. Roland, ont dû produire une grande sensation; mais je le croirais plus propre à semer, pour ainsi dire, des étincelles d'embrasement, qu'à discuter les bases ou préparer la formation d'un gouvernement. Paine éclaire mieux une révolution qu'il ne peut concourir à une constitution. Il saisit, il établit ses grands principes, dont l'exposé

» frappe tous les yeux, ravit au club, » et enthousiasme à la taverne. Mais, » pour la froide discussion du comité, pour le travail suivi du législateur, je présume David Williams » infiniment plus propre que lui. » Avant le procès de Louis XVI, Paine ne prononça ou ne fit prononcer qu'un seul discours; ce fut sur le changement des autorités. Quand Louis XVI fut traduit à la barre, on dut être choqué de voir siéger parmi ses juges un étranger qui n'avait point vécu sous le règne de ce prince, et qui entendait à peine la langue du pays. Cependant il ne se récusait pas; mais son vote dut étonner. Républicain par sentiment et par habitude, éloigné de toutes les affections qui lient les sujets à leurs souverains, ayant aidé à la chute de la royauté dans l'ancien et le nouveau monde, Paine devait partager l'opinion de la majorité, d'autant plus qu'il ne pouvait se dissimuler qu'il courait plus de risques que les nationaux à contrarier la faction dominante. Cependant il ne vota que pour le bannissement et pour la détention jusqu'à la paix, et motiva ensuite son opinion en faveur du sursis. Un pareil vote pouvait passer alors pour un acte d'humanité et même de courage, si celui qui le prononça n'avait pas contribué à précipiter le monarque dans un procès d'où il ne pouvait plus le sauver. Au reste, si Paine tenait beaucoup au triomphe de ses principes en France, il ne persécuta point les hommes, et ne fut complice d'aucun des crimes commis par les chefs de parti. Marat lui reprocha de n'avoir que les principes d'un quaker; Robespierre le fit rayer de la liste des membres de la Convention, comme étranger; enfin

le département du Pas-de-Calais, qui l'avait accueilli au bruit du canon et aux cris de *vive l'auteur des Droits de l'homme*, le déclara indigne de la confiance de ses commettants; déclaration plus honorable dans de pareilles circonstances que n'avait été son triomphe. Robespierre le fit arrêter, en 1794, et conduire au Luxembourg, où le glaive fut longtemps suspendu sur sa tête. Lorsqu'il siégeait encore à la Convention, il fut un jour, dans un café, une dispute avec un capitaine anglais, qui, indigné de l'entendre injurier le gouvernement de sa patrie, lui appliqua un coup violent. Le capitaine fut arrêté sur-le-champ, et son supplice paraissait inévitable; mais Paine obtint du comité de salut public qu'il fût renvoyé de France. Onze mois de captivité s'étaient passés; et Robespierre n'était plus depuis quelque temps, lorsque Paine fut enfin remis en liberté, sur la réclamation de Monroë, ministre américain. Il ne pardonna point à Washington, son ancien ami, de n'avoir pas sollicité sa liberté, et lui adressa, en 1796, une lettre virulente, que ses partisans mêmes regardent comme une tache dans sa vie. Paine avait employé le temps que la fièvre lui laissait dans sa prison, à terminer un ouvrage sur la religion naturelle (*l'Age de la raison*), dont la première partie, traduite en français, avait paru, en 1793, à Paris, et dont il publia la seconde en 1795. Après tant de livres publiés en France, pendant le dix-huitième siècle, sur la religion naturelle, celui de Paine ne put faire beaucoup de sensation. Il n'en fut pas de même en Angleterre, où l'apparition de *l'Age de la raison* souleva, pour ainsi dire, tout le clergé

anglican. Watson, l'antagoniste de Gibbon, publia, pour réfuter *l'Age de la raison*, son *Apologie de la Bible*. Paine, ayant été remis en liberté, réclama son droit de siéger dans la Convention, et il y reprit sa place le 8 déc. 1794. Il prononça sa *Dissertation sur les premiers principes du gouvernement*, Paris, 1795, et l'accompagna d'un Discours où il fit sentir la nécessité de changer la constitution. Il fit encore un Discours sur la motion concernant la division départementale de la France et le placement des municipalités. Ce fut à cela que se borna son rôle pour le reste de la session: il fut plus actif au-dehors. Il écrivit un pamphlet sur la chute imminente du système financier de l'Angleterre, et déclara que ce système ne survivrait pas à Pitt. Il fit partie du cercle constitutionnel, en 1797: « C'est, dit-il, la seule société en France dont j'aie été membre; j'y allai parce qu'il était alors nécessaire que les amis de la liberté se ralliassent sous l'étendard de la constitution; j'y rencontrai nombre de vieux amis de la liberté, les anciens partisans de la révolution. » Mais ce cercle, ayant donné de l'ombrage au gouvernement, fut fermé. Paine écrivit contre Camille Jordan, qui avait proposé de rétablir les cultes; et il l'accusa de s'être entendu avec les émigrés dans ses voyages à l'étranger. A l'occasion de la journée du 18 fructidor (an v), il adressa une Lettre au peuple français et à ses armées (Paris, 1798, in-8°.), dans laquelle il soutient que la constitution de 1795 est la mieux organisée qui ait été faite; que quiconque veut un individu héréditaire, comme pouvoir exécutif, est un animal vil et nuis; que la journée du 18

considérée sous le point politique, est un de ces événements qu'on ne peut justifier que par le principe d'une absolue nécessité, en ce sens que l'Angleterre avançant pas vers sa ruine. Il offrit la même année, un don pour la descente dans l'Amérique, qu'on projetait en France, craignant ainsi l'invasion de sa patrie. En 1797, il fit paraître une brochure intitulée : *Thèse sur la Justice agraire aux lois et aux privilèges*, dans laquelle il développa une idée tout nouvelle. Prenant pour point de départ la vie des sauvages en Amérique, qui ont tout leur droit primitif d'inculture, la propriété commune de la race humaine, sans exception la seule chose qui puisse appartenir, c'est la valeur qu'ils ajoutent aux terres par leur travail, et que s'ils continuent à être possesseurs de ces terres, et à transmettre à leurs descendants, c'est par une sorte de tolérance de la société. Pour que la distribution soit faite, Paine propose donc d'établir en principe que qui tiennent des terres sont redevables à la société, par une taxe foncière, pour la renouveau du droit naturel. A cet effet, on établit une caisse ou un fonds national pris sur les propriétés pour payer à tous les individus qui auront atteint l'âge de vingt ans une somme de 15 livres sterling. L'indemnité du droit naturel du système des propriétés terriennes leur a été dévolue; et pour renouvellement la somme de 10

livres sterling, durant leur vie, à tous ceux qui ont atteint l'âge de cinquante ans. Voilà sa *justice agraire*. Il censura en passant la constitution française d'avoir attaché à l'impôt le droit de vote; c'est, selon lui, avilir un droit appartenant à tous les citoyens. La direction que prirent les affaires en France, et une vie crapuleuse, firent perdre au républicain d'Amérique le crédit dont il avait joui : voyant les Français rentrer peu à peu sous la domination d'un seul, il sentit s'affaiblir son attachement pour eux, et ne songea plus qu'à retourner aux États-unis. Ce ne fut qu'à la paix d'Amiens qu'il put s'embarquer en sûreté pour sa seconde patrie. De retour dans ce pays, où il possédait toujours les terres reçues en don après la guerre d'indépendance, et où il faillit être assassiné d'un coup de fusil, le 24 décembre 1805, dans sa maison de New-Rochelle, état de New-York (V. le *Moniteur* du 13 mars 1806), il recommença de prendre part aux affaires publiques, par des articles de journaux et des feuilles volantes, dont nous ne citerons que : *Lettres aux citoyens des États-unis*, Washington, 1802-3. — *Mémoire au congrès sur la construction des ponts de fer*, 1803. — *Sur le deïsme et les écrits de Thomas Paine*, 1804. — *Cause de la fièvre jaune*, New-York, 1806. — *Remarques sur les affaires politiques et militaires d'Europe*, New-York, 1806. — *Des forces comparées et des dépenses des bâtiments de guerre et des chaloupes canonnières*, 1807. — *Examen des prophéties, appelé communément la 3^e partie de l'Âge de la raison*, New-York, 1807. Un de ses anciens amis, Samuel Adams, lui ayant écrit pour lui exprimer sa

le département du Pas-de-Calais, qui l'avait accueilli au bruit du canon et aux cris de *vive l'auteur des Droits de l'homme*, le déclara indigne de la confiance de ses commettants; déclaration plus honorable dans de pareilles circonstances que n'avait été son triomphe. Robespierre le fit arrêter, en 1794, et conduire au Luxembourg, où le glaive fut longtemps suspendu sur sa tête. Lorsqu'il siégeait encore à la Convention, il eut un jour, dans un café, une dispute avec un capitaine anglais, qui, indigné de l'entendre injurier le gouvernement de sa patrie, lui appliqua un coup violent. Le capitaine fut arrêté sur-le-champ, et son supplice paraissait inévitable; mais Paine obtint du comité de salut public qu'il fût renvoyé de France. Onze mois de captivité s'étaient passés; et Robespierre n'était plus depuis quelque temps, lorsque Paine fut enfin remis en liberté, sur la réclamation de Monroe, ministre américain. Il ne pardonna point à Washington, son ancien ami, de n'avoir pas sollicité sa liberté, et lui adressa, en 1796, une lettre virulente, que ses partisans mêmes regardent comme une tache dans sa vie. Paine avait employé le temps que la fièvre lui laissait dans sa prison, à terminer un ouvrage sur la religion naturelle (*l'Age de la raison*), dont la première partie, traduite en français, avait paru, en 1793, à Paris, et dont il publia la seconde en 1795. Après tant de livres publiés en France, pendant le dix-huitième siècle, sur la religion naturelle, celui de Paine ne put faire beaucoup de sensation. Il n'en fut pas de même en Angleterre, où l'apparition de *l'Age de la raison* souleva, pour ainsi dire, tout le clergé

anglican. Watson, l'antagoniste de Gibbon, publia, pour réfuter *l'Age de la raison*, son *Apologie de la Bible*. Paine, ayant été remis en liberté, réclama son droit de siéger dans la Convention, et il y reprit sa place le 8 déc. 1794. Il publia sa *Dissertation sur les premiers principes du gouvernement*, Paris, 1795, et l'accompagna d'un Discours où il fit sentir la nécessité de changer la constitution. Il fit encore un Discours sur la motion concernant la division départementale de la France et le placement des municipalités. Ce fut à cela que se borna son rôle pour le reste de la session: il fut plus actif au-dehors. Il écrivit un pamphlet sur la chute imminente du système financier de l'Angleterre, et déclara que ce système ne survivrait pas à Pitt. Il fit partie du cercle constitutionnel, en 1797: « C'est, dit-il, la seule société en France dont j'aie été membre; j'y allai parce qu'il était alors nécessaire que les amis de la liberté se ralliassent sous l'étendard de la constitution; j'y rencontrai nombre de vieux amis de la liberté, les anciens partisans de la révolution. » Mais ce cercle, ayant donné de l'ombrage au gouvernement, fut fermé. Paine écrivit contre Camille Jordan, qui avait proposé de rétablir les cultes; et il l'accusa de s'être entretenu avec les émigrés dans ses voyages à l'étranger. A l'occasion de la journée du 18 fructidor (an v), il adressa une Lettre au peuple français et à ses armées (Paris, 1798, in-8°), dans laquelle il soutient que la constitution de 1795 est la mieux organisée qui ait été faite; que quiconque veut un individu héréditaire, comme pouvoir exécutif, est un animal vil et nuis; que la journée du 18

, considérée sous le point politique, est un de ces événements qu'on ne peut justifier que par le principe suprême d'une absolue nécessité, en ce sens que l'Angleterre avança pas vers sa ruine. Il offrit la même année, un don pour la descente dans l'Amérique, qui fut projeté en France, tant ainsi l'invasion de sa patrie. En 1797, il fit paraître une brochure intitulée : *Thomson à la législature et au peuple, ou la Justice agraire dans laquelle il développa tout un nouveau système de départ la vie des sauvages, qui ont tout leur droit naturel, il soutient que, dans le principe d'inculture, la propriété commune de l'humanité, sans exception, la seule chose qui puisse subsister, c'est la valeur qu'ils ont aux terres par leur travail, et que s'ils continuent à être possesseurs de ces terres, et à transmettre à leurs descendants par une sorte de tolérance, c'est par une sorte de tolérance de la société. Pour que la répartition soit faite, Paine propose donc d'établir en principe que qui tiennent des terres sont responsables de la société, par le droit foncier, pour la renonciation au droit naturel. A cet effet, l'on établisse une caisse nationale prise sur les propriétés pour payer à tous les individus qui atteignent l'âge de vingt ans une somme de 15 livres sterling. L'indemnité du droit naturel du système des propriétés terriennes a été dépouillée; et pour l'indemnité la somme de 10*

livres sterling, durant leur vie, à tous ceux qui ont atteint l'âge de cinquante ans. Voilà sa *justice agraire*. Il censure en passant la constitution française d'avoir attaché à l'impôt le droit de vote; c'est, selon lui, avilir un droit appartenant à tous les citoyens. La direction que prirent les affaires en France, et une vie crapuleuse, firent perdre au républicain d'Amérique le crédit dont il avait joui : voyant les Français rentrer peu à peu sous la domination d'un seul, il sentit s'affaiblir son attachement pour eux, et ne songea plus qu'à retourner aux États-unis. Ce ne fut qu'à la paix d'Amiens qu'il put s'embarquer en sûreté pour sa seconde patrie. De retour dans ce pays, où il possédait toujours les terres reçues en don après la guerre d'indépendance, et où il faillit être assassiné d'un coup de fusil, le 24 décembre 1805, dans sa maison de New-Rochelle, état de New-York (V. le *Moniteur* du 13 mars 1806), il recommença de prendre part aux affaires publiques, par des articles de journaux et des feuilles volantes, dont nous ne citerons que : *Lettres aux citoyens des États-unis*, Washington, 1802-3. — *Mémoire au congrès sur la construction des ponts de fer*, 1803. — *Sur le déisme et les écrits de Thomas Paine*, 1804. — *Cause de la fièvre jaune*, New-York, 1806. — *Remarques sur les affaires politiques et militaires d'Europe*, New-York, 1806. — *Des forces comparées et des dépenses des bâtiments de guerre et des chaloupes canonnières*, 1807. — *Examen des prophéties, appelé communément la 3^e partie de l'Âge de la raison*, New-York, 1807. Un de ses anciens amis, Samuel Adams, lui ayant écrit pour lui exprimer sa

re (1); on trouve, à la fin, une liste de ses écrits, publiés par Carline, au nombre de 113 pièces en prose, et en vers. Deux brochures posthumes, *Essai sur l'origine de la maçonnerie* (traduit en français par Bonneville, 1812, in-8°.), et *mit d'une réplique à l'évêque d'Albany*, avaient paru à New-York en 1810, ibid. En France, publié, outre les ouvrages cités au haut, qu'un *Recueil de poésies de Th. Paine, sur la liberté et la législation*, Paris, 1801, in-8°, orné de son portrait. Il existe une traduction allemande de ses principaux écrits en 1801, Copenhague, 1793-94, par C. F. Cramer: on y trouve aussi le procès criminel de Paine devant le banc du roi à Londres.

D—G.

PAISIELLO et non point *Paoliello* (JEAN), compositeur de musique, né à Tarente dans le royaume de Naples, le 9 mai 1741, était fils d'un vétérinaire très-distingué. Le roi des Deux-Siciles, dont il avait employé dans la guerre militaire. Destiné au barreau, le Pasiello fut mis, dès l'âge de dix ans, chez les jésuites de Tarente, où ses études pendant huit ans se développèrent ses dispositions pour la musique. Ayant eu de nombreuses occasions de faire valoir la beauté de sa voix et la justesse de son oreille dans les solennités religieuses, il reçut bientôt de l'église, excellent chan-

teur, des leçons qui achevèrent de le détourner du barreau vers lequel son éducation avait été dirigée. Ses progrès dans la musique furent si rapides, que ses parents, malgré leur répugnance à éloigner d'eux un fils unique, se décidèrent à le placer, en 1754, au conservatoire de Saint-Onuphre, à Naples. Il y eut pour maître le célèbre Durante: il devint, au bout de cinq ans, premier répétiteur parmi les élèves; et, pendant les quatre ans qu'il passa encore dans cette école, il composa des messes, des psaumes, des oratorios, et un intermède bouffon qu'il y fit exécuter par ses condisciples. Sur le bruit de ses succès précoces, la ville de Bologne l'invita, en 1763, à venir travailler pour le théâtre de Marvigli; et il y donna, *La pupilla*, *I Francesi brillanti*, et *Il Mondo al rovescio*, qui répandirent sa réputation dans toute l'Italie. Appelé successivement à Modène, à Parme, à Venise, il composa trois opéras-bouffons dans les deux premières villes, et quatre dans la dernière, entre autres, *Amore in bello*, en 1765, et *Le nozze disturbate*, en 1766. Il vint ensuite à Rome, d'où son nom fut porté au-delà des Alpes, par le succès mérité d'*Il Marchese Tulipano*. Ce charmant opéra, joué depuis à Saint-Petersbourg, en 1776, sous le titre d'*Il Matrimonio inaspettato*, est plus connu sous son premier nom tant en italien qu'en français; et c'est de tous les ouvrages de Paisiello, celui qui a paru le plus souvent sur tous les théâtres de France. Persuadé qu'il lui importait d'établir solidement sa réputation dans la métropole de la musique, Paisiello revint à Naples, où, malgré ses soins à ne pas laisser pénétrer ses secrètes prétentions, il se montra bientôt un ri-

1. *Vie de Paine* par Carline, n'est qu'un abrégé. Charbon en a donné une plus exacte, laquelle Paine est jugé fort sévèrement, et publiée aux États-Unis, et réimprimée. On en peut voir l'extrait dans le *Recueil* de Galignani (*13 weekly repository*), 1801, tome III, p. 145-153.

val dangereux pour les grands maîtres qui se disputaient alors le sceptre du goût et de la vogue. Parmi les ouvrages qu'il y composa, nous citerons *Pélée*, cantate pour le mariage du roi Ferdinand IV avec Marie-Caroline d'Autriche, en 1768; *l'Arabo cortese*, 1769; en 1770, *Le Trame per amore*, *L'Idolo cinese* le premier opéra-bouffon qui ait été représenté sur le petit théâtre de la cour, et quatre opéras *seria*, les premiers qu'ait donnés l'auteur, *Lucio Papirio*, de Zeno; *Olimpia*, *Demetrio* et *Artaserse* de Métastase; une messe des morts à deux chœurs, pour les funérailles du prince Xavier de Bourbon en 17... Paisiello, pendant cette première époque de ses travaux, enrichit les différentes villes de l'Italie d'un grand nombre d'autres compositions, dont il serait difficile ou superflu d'indiquer les titres et les dates. Nous nous bornerons à citer les plus remarquables: A Naples, *Il Furbo mal accorto*; *Don Anchise campanone*; *Il Tamburo notturno*; *La Luna habitata*, jouée depuis sur d'autres théâtres, sous les titres d'*Il Mondo della luna* et d'*Il Credulo deluso*, et à Paris, en 1786, sur des paroles françaises, sous celui d'*Orgon dans la lune*, ou *Le Crédule trompé*; *La Discordia fortunata*, et *Del Finto el vero*, qui fixa l'époque où la cour alla pour la première fois au théâtre bouffon. A Venise, *l'Innocente fortunato*; et en 1774 la *Frascatana*, jouée sur tous les théâtres de l'Europe, et parodiée en 1778, par Framery, sur des paroles françaises, sous le titre de *l'Infante de Zamora*: de tous les opéras de Paisiello c'est peut-être le plus riche de mélodie. Il en donna deux à Milan, et y composa douze quatuors à deux violons,

violo et clavecin, pour l'archesse Béatrix, épouse de Ferd d'Autriche, gouverneur de l'Parmi les ouvrages qu'il fit pe à Rome, il faut citer, *Le due tesse*, en 1776, joué à Dres Londres, à Milan, à Vienne, rodié en français, par Framery 1778; *La Disfatta di Dario* ra-séria, où l'on entendit, po première fois, un air à deux n ments, qui depuis servit de r à d'autres compositeurs. Pa avait su alors adapter à la m italienne les deux manières qu saient la France. Il donna p mouvement au langage de l'o tre, sans rien ôter à l'expressi chant, et multiplia les accomp ments, de hautbois et de clari sans nuire à la simplicité i compositions. L'Angleterre, V et Pétersbourg lui ayant fait, que en même temps, les plus lantes propositions, il rompit gagement contracté avec le t de Londres, et partit pour la R en juillet 1776. Il entra au ser Catherine II avec 4000 rouble pointements qui, joints à ce maître de musique de la gran chesse, aux revenus d'une mai campagne dont il jouissait cimois de l'année, etc., lui fort un traitement annuel de 9000 bles. Paisiello résida neuf ans e sie, et y composa, *Gli Ast imaginari*; *La Serva Padron* *Barbiere di Seviglia*, paror français par Framery et Mol. 1784 pour les théâtres de Pari Versailles, et joué depuis en i tant en France que dans toute rope: il donna aussi *La amants*, composé pour le v de l'impératrice à Mohilow, o eut une entrevue avec Josepl

), et joué depuis à Paris en *Filosofia imaginari*, en 1783, en français par Dubuissou à Paris en 1789; *Il Malinconico* (*Tulipano*), *Rondo della luna* (*Orgon e lune*), dont nous avons fait également en musique, *Lucinda et Artemidoro*, autres opéras de Métastase. On a encore une cantate pour le *Gotemkin*; un intermède pour *Orloff*, et deux volumes de caprices et pièces de pour la grande-duchesse. Il a aussi un *Recueil de règles de accompagnement*, imprimé à Paris, et qui lui valut une somme de 300 roubles. Comblé des faits de cette souveraine, en Russie, en 1784, et mit que à Varsovie, pour le roi Stanislas Poniatowski, l'oratorio *Passion*, par Métastase. La même année, à Vienne, il composa, pour l'empereur Joseph II, douze symphonies concertantes, et le fopéra *Il Re Teodoro*, parodié en 1786 et 1788, en français, par Dubuissou. C'est dans l'ouvrage que Paisiello offrit le des grands morceaux d'endits *finales*, dont ses précédents n'avaient eu que l'idée. Ceci Théodore, aussi étonnant et qu'il produit, que par son simplicité, passe pour un œuvre qui désarme la plus critique. De retour en Italie, il donna, dans le carnaval de Rome, *L'Amore ingegnoso*. Naples par les bienfaits de Ferdinand, dont il devint maître-papelle avec un traitement de 500 ducats, il n'accepta point de la part du roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, qui l'appelait à

Berlin; et il refusa plus tard un nouvel engagement pour la Russie. Cette troisième époque de la carrière de Paisiello est marquée par un plus grand nombre de chefs-d'œuvre. Nous citerons, parmi les opéra-seria, *L'Olympiade*, 1786, dont le célèbre duo est un modèle de pathétique, et rivalise avec celui de Piccini; *Pyrrhus*, 1787, opéra plein de noblesse et de fierté, joué depuis à Paris, en 1811 et 1813; cet ouvrage est le premier de ce genre où l'on a employé les introductions et les *finales*: la scène où le monologue du principal personnage est interrompu par une marche militaire qui s'accorde avec le chant, a été imitée par plusieurs compositeurs; *Phèdre*, 1788; *Caton à Utique*; *Elfrida*; *Didon*; *Andromaque*; *Les jeux d'Agrigente*, 1792. Parmi les opéras bouffons: *Le Gare généreuse*, joué à Prague, en 1786; *Gli Schiavi per amore*, Londres et Venise, 1787, parodié en français, en 1788, et deux fois en 1790, par Dubuissou, par G** et par Parisan, sous les titres du *Maître généreux*, des *Esclaves par amour*, et du *Bon Maître*; *La Grotta di Trofonio*; *Nina* ou *La Pazza d'amore*, remarquable par sa touchante ingénuité; *La Molinara*, si simple et si naïve; *La Modista Raggiatrice*; *I Zingari in fiera*, dont on sait par cœur le joli duo *Pandolfetto*. En 1787, il avait composé la cantate de *Giunone Lucina*, pour les relevailles de la reine de Naples: on y entendit un air entremêlé de chœurs, innovation imitée depuis. Demandé à Londres, et ne pouvant s'y rendre, il y envoya l'opéra de *La Locanda*, joué ensuite sur le théâtre de Naples, sous le titre d'*Il Fanatico in Berlino*, et à Paris, en 1792, sous celui

de *La Lotandiera*, avec divers morceaux de différents auteurs. Il mit ensuite en musique un grand *Te Deum*, pour le retour d'Allemagne du roi et de la reine de Naples, et deux cantates, *Dafne ed Alceo*, et *Il Ritorno di Perseo*, pour l'académie dei Cavalieri, et pour celle dei Amici. Les armes françaises, ayant pénétré en Italie, y exercèrent bientôt leur influence sur les arts, comme sur la politique. En 1797, Paisiello, composa, pour les funérailles du général Hoche, une symphonie funèbre, dont il fut payé par Buonaparte. Naples s'étant érigée en république, en 1799, il fut nommé maître de musique de la nation; mais la famille des Bourbons ayant recouvré le trône, la même année, il fut inquiété pour avoir accepté un emploi des révolutionnaires, et ne rentra en grâce qu'en 1801. Il avait plus d'une fois refusé d'aller à Paris; mais après la conclusion de la paix entre la France et le roi de Naples, il ne put se dispenser de céder aux desirs du premier Consul, et d'obéir aux ordres de son souverain, à qui Buonaparte l'avait demandé. Il partit sans vouloir faire aucune condition, et arriva à Paris, en septembre 1801. On lui fournit un appartement meublé, un carrosse de la cour; et on lui assigna un traitement de 12000 francs, avec une gratification de 18000 francs, pour ses frais de voyage et de séjour. Divers emplois lui furent proposés, tels que la direction de l'opéra ou du conservatoire; il accepta seulement celle de la musique de la chapelle. Il y attacha d'excellents artistes, et y composa seize services sacrés consistant en messes, motets, etc. Il coopéra la même année à une pièce de circonstance, *La Pace*, jouée au

mois de novembre. En 1803, il donna à l'opéra, sa *Proserpine*, qui n'eut qu'un succès médiocre, à cause de la monotonie du poème. Plusieurs morceaux sont néanmoins des chefs-d'œuvre. La scène où l'une des nymphes de Cérès perd la parole au moment de divulguer l'enlèvement de Proserpine, est un trait de génie. Paisiello touchant à l'âge où s'affaiblit l'imagination, craignit de compromettre sa gloire en s'exposant à de nouveaux hasards, et ne composa plus sur des paroles françaises; mais il fit une grand'messe à deux chœurs, un *Te Deum* et des prières pour le couronnement de Napoléon, et un intermède italien, *Camilletta*, joué en avril 1804. Pendant son séjour en France, on remit plusieurs de ses opéras bouffons : *Tulipano*, *Trofonio*, *Il re Teodoro*, *Nina*, *I Zingari*, etc.; et l'on joua son *Inganno felice*, sa *Modista Raggiatrice*, et sa *Finta amante*, qui n'y étaient pas connus. Dans ses fonctions de directeur de la chapelle, Paisiello montra un caractère ferme et indépendant. Un jour Napoléon lui ayant témoigné, à la suite d'un concert, qu'il était peu satisfait de ses musiciens : « Sire, répond le virtuose, je » ne sais point commander à des » gens qui se plaignent avec raison » de n'être pas payés. » Après deux ans et demi de séjour à Paris, Paisiello prétextant que le climat de cette capitale ne convenait pas à sa femme, obtint la permission de retourner en Italie. Il partit en août 1804, et rejeta sur le mauvais état de sa santé le refus des offres qu'on lui fit de revenir à Paris l'année suivante; mais quoique éloigné de la France, il continua long-temps d'envoyer une composition sacrée pour l'anniversaire de Napoléon. Joseph Buonaparte,

usurpé, en 1806, le trône de , confirma Paisiello dans ses le maître-de-chapelle, de com- r et directeur de la musique chambre et de sa chapelle, 600 ducats d'appointement. Il it aussi la croix de la Légion- eur, et lui assura une pension n francs. Paisiello donna, en Milan, l'opéra *Dei Pithago-* u dit-on, peut servir de mo- t poètes et aux musiciens, et ralut la décoration de l'ordre x-Sicules. On cite encore deux joués aussi à Milan, en 1808, *sfiera* et *Oro non compra a-* ui vraisemblablement ont été iers ouvrages. Nommé mem- a société royale de Naples, et it de la direction musicale du atoire royal, il fut maintenu as ses emplois par Joachim successeur de Joseph. En il célébra le mariage de Na- avec l'archiduchesse Ma- ise, par une composition sa- en reçut une gratification de mille francs. Il était en outre de- chapelle de la cathédra- ples et de la municipalité; ondan étranger du conser- de musique de Paris, mem- académies de Lucques, de ie, etc. : il fut agrégé par t de France, en qualité d'as- ranger, en 1809, et par l'a- des beaux-arts, en 1816. rien jouit peu de tous ces s. Il mourut à Naples, le 1816, à l'âge de soixante- ns. Une messe de mort, trou- ses papiers, fut exécutée à railles. Le même soir, à l'O- n jouait sa *Nina*; le roi de Ferdinand IV et toute sa cour rent pour témoigner l'intérêt ortaient à l'illustre composi-

teur qui, pendant un demi-siècle, avait honoré l'Italie. Les sœurs de Paisiello lui ont fait élever un monu- ment en marbre dans l'église de San- ta-Maria la Nova, à Naples. Pension- né par plusieurs souverains de l'E- urope, il jouissait d'une fortune con- sidérable. Au-dessus du besoin dès l'âge de trente ans, il a pu créer un très-grand nombre d'ouvrages. Outre une infinité de cantates, oratorio, mes- ses, motets, *Te Deum* et six œuvres de piano, pour la reine d'Espagne, femme de Charles IV, il a composé 30 grands opéras, environ 80 opé- ras bouffons, et plusieurs intermè- des. Il serait impossible d'en donner la liste complète, plusieurs ayant été joués sur divers théâtres et sous différents titres. Ce qui caractérise Paisiello, c'est la verve, l'originalité; c'est une fertilité d'invention extraor- dinaire; une rare facilité à trouver des motifs neufs et naturels; un goût, une grâce, une fraîcheur de mélodie, par lesquels il surpasse tous les compositeurs qui l'ont pré- cédé, et sert de modèle à ceux qui sont venus après lui. Sa manière est simple, correcte, élégante; ses accompagnements sont clairs, bril- lants et pleins d'effets. Il est tout ce qu'il veut être, et soumet tous les objets, toutes les situations, toutes les passions à la langue qu'il prête à la musique. Pour l'apprécier, il fallait l'entendre improviser sur le clavecin. L'inspiration, l'enthousias- me, l'élevaient au-dessus de la sphè- re des idées musicales : mais il en des- cendait, lorsque la réflexion le ra- menait aux calculs de la composi- tion; et quoique toujours admirable, il n'était plus alors qu'un grand mu- sicien. Il connaissait tellement la na- ture de son talent, qu'il ne manquait jamais de faire le matin cette courte

rière, avant de se mettre au piano : *Sainte-Vierge, obtenez-moi la grâce d'oublier que je suis musicien.* Energique, pathétique, et souvent terrible et sublime dans le genre sérieux ; gai, naïf, aimable, charmant dans le comique ; pittoresque dans ses accompagnements, varié dans ses tours mélodieux, contrasté dans ses détails à-la-fois pleins d'art et de simplicité ; ce grand maître observe toutes les bienséances, évite tous les excès, et sait néanmoins quelquefois s'affranchir des règles, et remplacer par des beautés originales les fautes que les hommes de l'art lui reprochent peut-être injustement, et qu'admirent les véritables amateurs. Paisiello est le premier qui ait introduit la viole dans les orchestres de Naples, ainsi que les clarinettes et bassons concertants. Ce fut lui aussi qui fit lever la défense d'applaudir les exécutants au théâtre de Naples, dans l'opéra de *Papirius*, où le roi donna l'exemple en applaudissant le premier. Si quelque compositeur peut être comparé à Paisiello sous le rapport du talent, aucun n'a surpassé, n'a égalé même sa prodigieuse fécondité, si ce n'est Piccini, dont toutefois les ouvrages, représentés en Italie, paraissent aujourd'hui oubliés : aucun n'a peut-être été aussi universellement goûté, recherché, chanté, applaudi chez toutes les nations ; aucun n'a plus joui de tous les genres de succès. Paisiello se montra supérieur, non-seulement dans l'opéra-comique et l'opéra sérieux, mais encore dans la musique d'église. Il a laissé, dans la bibliothèque de la chapelle du roi de France, vingt-six messes, dont plusieurs sont des chefs-d'œuvre, tels que celles de la Passion et de Noël, et son motet *Judicabit in nationibus*, remarqua-

ble par sa couleur sombre que, ainsi que son *Miserere*, oratorio de la *Passion*. « Dans tre motet, où il peint les deurs de Dieu (dit M. Le S il semble s'être élevé au-de lui-même. En entendant les p ques et terribles tableaux d musique imitative, si bien a aux paroles sacrées qu'elle l'impie croirait entendre l che formidable de son juge, l de son char de feu, et son ju irrévocable. Tout-à-coup : une musique brillante et des aériens. Dans ce moment, les de Paisiello, dignes de la v prophète, prédisent l'envoi prit créateur, la terre renou et le bonheur de la vie futu Tout semble resplendir, et frappé de l'éclat de cette ha auguste. Mais en exprimant les images les plus frappantes une prodigieuse variété d timents élevés, ces mêmes conservent toujours leur et leur grâce. » Paisiello j beaucoup d'instruction aux qui l'ont rendu célèbre. Vers les langues anciennes, familiarisé avec tous les genres de littérature, lié avec les hommes les plus gués de son siècle, placé par sa immense réputation au-dessus de toutes les petites passions, il ne jamais le sentiment de la r Persuadé que, dans tous les : existe plusieurs places au premier rang, il rendait la plus entière aux chefs-d'œuvre de nos deux autres lyriques ; et, admirant le tère et le style de nos divers compositeurs : *L'école française, dit en vaut bien une autre.* Au gardait-il comme le plus beau de sa vie celui où il apprit sa

à l'Institut. Compositeur aisé et classique à-la-fois, il a reçu les hommages de son siècle, et mérités de la postérité. A—T.

PAITONI (JACQUES-MARIE), bibliographe, né à Venise vers 1650, embrassa l'institut des Sciences, et devint, par la suite, directeur de la bibliothèque de la maison di Salute, riche en éditions de quinzième siècle, dont il a de curieuses Notices dans les t. XI et XII des *Memorie della letteratura*. (Venise, 1758), t. I et II *Nove memorie* (1). Tandis qu'il occupé de rédiger le Catalogue de cette bibliothèque, ayant relu *oria typographica* de Sassi (e nom), il fut choqué de lui contenir que Milan a été le berceau de l'art typographique en Italie et revendiqua cet honneur pour Venise, dans une dissertation intitulée : *Venezia la prima città dell'arte della stampa*, ibid., t. I, in-8°, de 48 pages; nouvelle édition corrigée, 1772, même nombre de pages. Paitoni cite, à l'appui de son opinion, le *Decorum* (2), et soutient que ce rare opuscule est sorti des presses de Nicolas Jenson, dès 1461, et assurerait à Venise la priorité seulement sur Milan, dont on aigne d'examiner les titres,

mais sur Subbiaco et Rome, dont les premières éditions connues sont de 1465 (V. LACTANCE). Malgré tous ses efforts, le sentiment de Paitoni n'a pu prévaloir; et il est même démontré que Jenson n'est pas le premier imprimeur qui ait exercé son art à Venise (1). Depuis longtemps Paitoni avait rassemblé des Notes sur les traductions italiennes; le résultat de ses recherches avait paru dès 1742, dans la *Raccolta Calogerana*, tomes XXXII—XXXVI. A la sollicitation de quelques amis qui se chargèrent des frais d'impression, il se décida enfin à publier son travail, qu'il n'avait pas cessé d'augmenter, sous ce titre : *Biblioteca degli autori antichi greci e latini volgarizzati*, Venise, 1766-67, 5 tomes in-4°. Les 4 premiers contiennent les auteurs anciens, rangés d'après l'ordre alphabétique; et le cinquième, qui n'est pas moins curieux, les traductions de la Bible et des livres d'église. Chaque article est suivi de Notes littéraires ou bibliographiques, la plupart très-intéressantes, et de Remarques critiques sur les *Traduttori* de Scip. Maffei (V. MAFFEI, XXVI, 105); la *Biblioth. dell'eloquenza*, de Fontanini (Voy. FONTANINI et APOST. ZENO), et la *Biblioth. de' Volgarizzatori*, de Phil. Argelati (2). C'est

(1) On a publié de notices que sur les éditions de 1461 à 1481; les éditeurs des *Nove memorie* d'y joindre la suite de son travail, la crainte de fatiguer leurs souscripteurs à bibliographes, auxquels tous ne pouvaient prendre le même intérêt.

(2) Un vol. pet. in-8°, de 118 feuillets de la date rareté, on lit effectivement dans la sous-titre de M. GUGLIELMI; mais il est bien qu'il y a erreur dans cette date, par l'omission de 1461. Le P. Paitoni est un des bibliographes qui ont traité cette question avec le plus d'éclaircissement. Le *Specimen historicum typogr. roman.*, de Jean Le Clerc, est attribué à D. Jean Le Clerc, qui vivait en 1460.

(1) Voy. la dissertation de M. Pellegrini : *Della prima origine della stampa di Venezia per opera di Giovanni di Spira*, Venise, 1754, in-8°.

(2) La *Bibliotheca* de l'Argelati, fut imprimée, comme on sait, à Milan, après la mort de l'auteur; mais les exemplaires en restèrent plus de dix ans dans les magasins du libraire. Le P. Paitoni ayant obtenu la communication de cet ouvrage, le trouva si rempli d'erreurs et de défauts, qu'il se donna le rapport qu'il lui fallait plus à donner une nouvelle édition de son travail sur les *Traductions*. Le succès qu'elle obtint, ramena le zèle du libraire de Milan, qui fit enfin paraître la *Bibliotheca* de l'Argelati, avec un nouveau frontispice, portant la date de 1766. L'éditeur (Angelo-Théodore Villa), y a joint une *Préface*, où il nous apprend que Paitoni ayant remontré à l'auteur son travail sur les *Traductions*,

l'ouvrage le plus exact et le mieux fait que l'on connaisse en ce genre; et il suffit pour assurer à son auteur une réputation durable (1). Le P. Paitoni mourut à Venise, vers la fin de l'année 1774 (Voy. le Journal des savants, d'avril, 1776, p. 232), emportant les regrets de ses confrères et de ses nombreux amis. Outre les écrits déjà cités, on connaît de lui, la traduction des *Problèmes de Diophante*, insérée dans les *Elementi di fisica*, de Crivelli (Venise, 1744); celle du *Traité de l'amitié*, de Cicéron, ibid., 1763, in-8°; et enfin celle du *Discours pour Milton*, qu'il se proposait de publier avec quelques autres opuscules auxquels il n'avait pas mis la dernière main.

W—s.

PAJON (CLAUDE), ministre protestant, naquit à Romorantin, en l'année 1626. Ses qualités morales lui firent beaucoup d'amis, même parmi les catholiques. Mais, en matière de dogme, ses opinions particulières lui attirèrent des tribulations de la part des docteurs de sa communion. Il pensait à-peu-près comme Arminius sur la prédestination, sur l'universalité de la rédemption, sur la corruption de l'homme, sur la conversion et la persévérance. Les sentiments peu orthodoxes de Claude Pajon sur ces matières, commencèrent à se manifester dans un discours qu'il prononça devant le synode

d'Anjou, assemblé à Saumur en 1665. Au mois d'avril 1665, appelé au ministère de l'église protestante d'Orléans. Là, il se distingua dans sa doctrine; et il s'y montra inébranlable, dans une conférence qu'il eut avec le ministre Claude Mesnard, et Jurieu, à Mer, s'assemblèrent. Le résultat de leurs conférences para la disgrâce de la docteur protestant. Peu de temps après, des de l'Ile-de-France, de la Normandie et d'Anjou, condamnant de nouvelles opinions, mais avec ménagement, que le nom de docteur ne fut point prononcé dans ces décisions. L'académie de la Haye, laquelle le consistoire de la Haye communiqua ce que le synode de l'Ile-de-France avait résolu, suite un décret sur cette affaire. Tous ces événements affligèrent Pajon; mais il n'en fut point découragé. Il estimait assez peu Jurieu et ses antagonistes, l'homme qui ne pouvait jamais lui pardonner d'être plus considéré que lui. Parut à Carré, près Orléans, le 15 septembre 1685. L'année suivante, le *pajonisme* fut condamné dans le synode de la Haye (Bayle et Chauffepié.) Les Pajons jouissent d'une grande réputation parmi les Calvinistes. I. *Examen des préjugés contre les calvinistes*, la Haye, in-12. II. *Remarques sur le sèment pastoral*, etc. — Pajon, prêtre de la Congrégation de la Haye, et curé de Notre-Dame de la Rochelle, était fils de Claude Pajon, dont les enfants du second mariage embrassèrent la religion romaine. publié à Paris, en 3 vol. i

avait fait le sacrifice de ses notes à l'Argelati, et y a ajouté trois suppléments, contenant des additions et des corrections; mais, malgré tout son zèle, l'ouvrage de l'Argelati, quoique plus ample, est resté très-inférieur à celui de Paitoni, que les amateurs doivent consulter de préférence.

(1) Rotermund cite un Supplément à cet ouvrage, inséré en 1775 dans le trente-troisième volume des *Opusculi scientiæ philologici*, imprimés à Venise, et une Notice donnée par Paitoni, dans le tom. 42 du même recueil, sur l'*Etica di Aristotele, ridotta in compendio da Ser Brunato Latini*, Lyon, 1568.

res de son cousin Isaac Pajm, avait aussi abjuré. L'abbé Goullit de ce Pajon, que « c'était homme de beaucoup d'esprit, et on a plusieurs pièces de poésie française, très-spirituelles, » imées sans nom d'auteur.—PA-HENRI), avocat, mort en 1776, is, sa ville natale, a publié : I. *Poème du prince Solv*, 1740, 2 in-12. II. *Histoire des trois fils d'Hy-Bassa*, 1746, in-12. III. *Les nouveaux et Nouvelles nou-*, en vers, 1753, in-8°. IV. *Es-* *un poème sur l'esprit*, 1757, . V. *Observations sur les dona-*, 1761, in-12. VI. *Disserta-* *sur les articles 15 et 16 de* *l'annonce de 1731, concernant* *donations*, 1765, in-12. L-P-E. AJOT (MARIE-ANNE). *Voy.* RLES IV de Lorraine, et LASSAY. AJOT. V. ONS-EN-BRAY. AJOU (AUGUSTIN), statuaire, nt à Paris, en 1730. Il était fils sculpteur compagnon-ornema- du faubourg Saint-Antoine, qui stinait au même métier; mais les ositions que le jeune Pajou mani- it pour l'art de modeler, déci- nt son père à le placer chez Le- ie, qui, à cette époque, occupait emier rang dans la sculpture. Il arda pas à se distinguer; et, à de 18 ans, il obtint le grand succès inouï à cette époque dans istes de l'académie. Dès ce mo- t, loin d'être à charge à sa fa- e, ce fut lui qui vint à son se- s. Envoyé à Rome, il y conçut e d'une meilleure route que celle avait suivie jusqu'alors. Après tudes approfondies, qui ne durè- pas moins de douze ans, il re- a Paris, et présenta, pour être de l'académie, un groupe de on qui tient Cerbère enchainé.

C'était le meilleur ouvrage que l'on eût vu depuis long-temps; et l'on s'étonna qu'un jeune homme osât s'écarter des principes adoptés qui avaient dirigé ses études. Cette nouvelle route, dans laquelle il se montra le premier et où la génération suivante devait l'éclipser, fut parcourue par lui avec assez de succès pour lui mériter le titre d'un des restaurateurs de l'art statuaire en France. Doué d'une extrême facilité, il a exécuté plus de cent quatre-vingts morceaux de sculpture en marbre, en bronze, en plomb, en pierre, en bois et même en carton. Mais, quel que fût son talent, le vrai style de la sculpture monumentale était totalement perdu en France; et ses travaux en ce genre, quoique supérieurs à ceux de ses contemporains, ne prouvent que trop cette vérité: C'est à lui qu'on doit toute la sculpture qui décore la grande salle de spectacle du château de Versailles, les frontons de la cour du Palais-Royal, plusieurs ouvrages pour l'embellissement du Palais-Bourbon et pour la cathédrale d'Orléans. Louis XVI, en ordonnant d'élever des statues aux grands hommes qui ont illustré la France, vint ouvrir une nouvelle route au talent de Pajou. Chargé de faire les statues de *Descartes*, de *Pascal*, de *Turenne*, de *Bossuet* et de *Buffon*, il se surpassa lui-même; et si la statue de *Descartes*, qui est la première dont il s'occupa, offre encore quelques traces de timidité, on le voit s'élever successivement avec *Bossuet* et *Pascal*. Peu d'artistes ont su tirer un aussi heureux parti de la forme ingrate de nos vêtements. Ce mérite se fait surtout remarquer dans les figures de *Turenne*, de *Pascal* et de *Bossuet*; et ces deux dernières statues, ainsi-

que celle de Descartes, peuvent être rangées parmi les plus belles productions de cette époque. C'est alors que Pajou entreprit sa statue de *l'syché, au moment où l'Amour vient de fuir*. L'on crut y reconnaître une courtisane pour modèle; et elle fut seulement exposée dans l'atelier du sculpteur. Cette statue, que l'on voit aujourd'hui dans la galerie de tableaux de la chambre des Pairs, n'est pas la production qui fait le plus d'honneur à son ciseau: elle manque d'expression et d'idéal; les formes en sont lourdes et communes, et les défauts qu'on peut lui reprocher, trahissent à l'œil le moins exercé le vice de ses premiers principes. En 1767, il était professeur à l'académie de peinture et de sculpture: en 1768, il exposa au Louvre *l'Esquisse du Tombeau du roi Stanislas*; une figure en plomb, de grandeur naturelle, représentant *l'Amour dominateur des Eléments*, pour la duchesse de Mazarin; et quatre figures en pierre de neuf pieds de proportion, pour l'avant-corps neuf du Palais-Royal, du côté du jardin, représentant *Mars, ou les Talents militaires, la Prudence, la Liberalité, et Apollon ou les Beaux-arts*. Ce fut en 1773 qu'il exposa le *modèle de sa statue de Turenne*, et en 1775, la *statue en marbre de Descartes*. Cette même année, le public se porta en foule au jardin des-Plantes, pour y voir la statue de Buffon, qu'il avait exécutée par ordre du roi. En 1777, il termina sa figure de Bossuet, qui fit partie de l'exposition du Louvre. Lorsqu'il fut question de transporter la *Fontaine des Innocents*, de l'angle de la rue Saint-Denis, où elle se trouvait, au centre de la place du Marché, on démolit toutes les parties qui formaient la décoration de cette fontai-

ne, on les transporta et on les place avec toutes les précautions réclamait ce chef-d'œuvre. Sur un nouveau plan, il fallait construire une fontaine monumentale; l'ancienne, lée; les deux faces de l'ornement la décoration primitive ne suffisait pas, on dut y suppléer par de nouveaux pilastres et de nouveaux reliefs: mais le point difficile d'ajouter aux cinq figures de Jean Goujon, trois autres de même style et du même genre c'étaient les deux Naiades de la fontaine méridionale, et celle de la fontaine occidentale. Cette entreprise fut confiée à Pajou; et le plus grand éloge que l'on puisse faire de son ouvrage, c'est qu'il est parvenu à reproduire quelques-unes des qualités de son modèle, l'une de ses productions les plus précieuses de la sculpture moderne: la seule, qu'il n'ait pu rendre, c'est la grâce et cette naïveté qui sont le principal caractère du ciseau de Goujon. Pajou avait senti lui-même combien le défaut d'instruction pouvait nuire au développement du génie: cherchant à réparer par son travail le manque d'éducation, n'avait pu lui donner son père, il se livra avec ardeur à l'étude de l'histoire, de la mythologie et de l'antiquité, sous le rapport des arts, et sut acquérir ainsi une instruction commune, qui rendait ses conceptions pleines d'intérêt et de variété. La révolution, en le privant de sa fortune que d'honorables travaux avaient acquise, ne put abattre son courage; mais de douloureuses infirmités accablèrent sa vieille personne, et le détournèrent de ses travaux. Il mourut à Paris, le 8 mai 1809. Il avait un fils qui cultive la peinture. Pajou était membre de l'Insti-

puis sa formation ; il fut même un des 48 nommés par l'arrêté du Directoire exécutif, du 29 brumaire an iv, chargés d'élire les 96 autres. Une *Notice historique sur la vie et les ouvrages de M. Pajou*, lue dans la séance publique du 6 octobre 1810, par Joachim Lebreton, est imprimée en 8 pages in-4°. P—s.

PALADINI (FILIPPO), et non *Palladino*, peintre florentin, naquit vers 1544, et fut élève de Poccetti. Après avoir étudié les principes de son art dans sa patrie, il se mit à voyager. Pendant son séjour à Milan, il se rendit coupable d'un délit dont on ignore la nature, et pour lequel il fut obligé de se sauver et de se réfugier à Rome, où il fut accueilli par le prince Colonna. Ne se croyant pas encore en sûreté dans cette ville, il alla chercher un asile en Sicile, dans un fief de cette famille nommé *Mazzarino*. Pendant son séjour dans cette île, il parcourut successivement Syracuse, Palerme et Catane, et laissa dans chacun de ces lieux, des preuves de son talent. Ses divers ouvrages se distinguent par la grâce et par la beauté du coloris ; mais ils ne sont pas exempts de cette espèce de manière que l'on remarque dans les productions même les plus estimées de ses compatriotes. On ne connaît de lui à Florence, qu'un seul tableau représentant la *Décollation de Saint Jean-Baptiste*. Ce tableau est digne d'attention sous tous les rapports. Son auteur, abandonnant les routes battues par les artistes de son pays, cherché à s'y rapprocher de l'école lombarde ; et l'on s'aperçoit que le *Barroche* ne lui était pas inconnu. Cet artiste mourut à *Mazzarino*, en 1621. — **ARCANGELA PALADINI**, fille du précédent, naquit à Pise, en 1599. Douée d'une imagination riche et

brillante, elle cultiva la peinture, poésie et la musique, avec un égal succès. Son père fut son maître dans le premier de ces beaux-arts ; elle y joignit aussi le talent de la broderie, autre genre de peinture, qu'elle porta au plus haut degré de perfection. Elle était à peine parvenue à la fleur de l'âge, que la réputation qu'elle s'était acquise par des connaissances aussi variées, engagea la princesse Madelène d'Autriche, femme du grand-duc Côme, à l'appeler près d'elle. L'artiste sut gagner la bienveillance de cette princesse, qui lui combla de sa faveur ; et elle lui ordonna de faire son propre portrait, placé depuis dans le cabinet des peintres célèbres, qui fait parti de la galerie de Florence. *Lanzi* regarde comme une preuve incontestable du mérite de ce portrait, d'être resté dans cette galerie depuis l'an 1621 jusqu'à nos jours ; surtout lorsqu'on réfléchit que tous les portraits médiocres en disparaissent successivement, pour être remplacés par d'autres plus dignes de l'estime des connaisseurs. En 1616, *Arcangelo Paladini* se maria, pour se conformer au desir de sa protectrice. Ornée de toutes les grâces et de tous les talents, elle faisait le charme de tous ceux qui pouvaient jouir de sa société ; mais elle mourut à la fleur de son âge, le 28 octobre 1622 et fut enterrée avec solennité dans l'église de Sainte-Félicité, où sa protectrice lui fit élever un tombeau avec l'épithaphe suivante, qui contient l'énumération de toutes ses qualités

D. O. M.

*Arcangela Paladina,
Joannis, Breconensis, Antuerpiensis, Uxor.
Cecit, Etrusco, Regibus. Nunc canit, Deo.
Fecit, Palladinia, Quae, Palladam, Arcu.
Apellat, Colensibus, Cantu, Aequant, Musas.
Obiit. An. Suae, Aetatis, XXIII. Die, VIII. Octobris*

Spurge. Rosiz. Lapidem. Celesti. Innoxia. Cantu. Thusca. Jacet. Siren. Italu. Musa. Jacet.

P—s.

PALAFIX (JEAN DE), évêque espagnol, né dans le royaume d'Aragon, en 1600, étudia dans l'université de Salamanque, et remplit d'abord des places dans l'administration civile. Il fut membre du conseil de la guerre, à Madrid, puis du conseil des Indes. Mais bientôt, las du monde, et desirant se consacrer entièrement à Dieu, il embrassa l'état ecclésiastique. Philippe IV, qui l'estimait, le nomma, le 3 octobre 1639, au siège épiscopal de Puebla de los Angeles ou Angelopolis, dans le Mexique. Ce prince lui donna même une part à l'administration civile; et l'évêque remplit quelque temps les fonctions de gouverneur de la province, pendant l'absence d'un des vice-rois. Il eut de longs démêlés avec les Jésuites, soit relativement à l'exercice de la juridiction, soit pour le paiement des dîmes. Ces démêlés produisirent de part et d'autre des écrits assez vifs. Palafox alla jusqu'à dénoncer ses adversaires au pape, dans une lettre du 25 mai 1647, et dans une autre du 8 janvier 1648. Cette dernière lettre est même cougée en termes si aigres, que quelques-uns croient que c'est à tort qu'on l'attribue au prélat. On cite aussi des passages de ses écrits postérieurs, où il parle des Jésuites avec plus de modération. Mais Arnould prétend prouver, dans sa *Morale pratique*, que Palafox n'est point revenu à des sentiments plus doux par rapport à la Société. Ce docteur parle souvent de Palafox, dans ses *Lettres* et dans sa *Morale pratique*: il donne l'histoire des démêlés de ce prélat avec les Jésuites; et, sur cette affaire, comme

sur toutes les autres dont il est tion dans ce recueil, les Jésuites sont toujours représentés sous les noires couleurs. Quoi qu'il en soit, Palafox, étant venu en Europe pour rendre compte de sa conduite transféré, le 24 novembre 1648, à l'évêché d'Osma, dans la vieille Castille. Il gouverna peu de temps l'église; car il mourut le 30 octobre 1659, laissant la réputation d'un prélat pieux, attaché à son devoir et rempli de charité. On a de lui des écrits, dont plusieurs ont été traduits en français, comme le *Te Deum de la nuit de Noël*; de *méditations* sur la passion de Jésus-Christ; des *Traité mystique* sur l'histoire de la conquête de la Castille par les Tartares. Les autres ouvrages les plus remarquables de Palafox d'Osma sont: l'*Année spirituelle*, une édition des *Lettres de sainte Thérèse*, avec des notes; la *Théologie d'un pécheur repentant*. Il y a eu plusieurs Vies de Palafox qui ont été publiées en Espagne et ailleurs. En France, un jésuite l'on dit être le père Champio fit paraître une en 1688; l'abbé de la Rivière en donna une nouvelle édition en 1767: mais il en changa entièrement la couleur et l'esprit; et y inséra, entre autres, de longs extraits de la *Morale pratique* de Palafox; de sorte que cette Vie est plutôt un factum qu'une histoire. La réputation de vertu de Palafox commença des procédures pour sa béatification. Des informations furent ordonnées sur la fin du dix-septième siècle; et la cause fut introduite à la congrégation des rituels le 12 août 1760, le roi d'Espagne, Charles III, écrivit à ce sujet au pape, pour presser l'information. Après avoir examiné les

l'évêque, la congrégation des déclara qu'il ne s'y trouvait contre la foi et les mœurs; et en 1684 ordonna de passer à l'examen des vertus du prélat. C'est à cette époque surtout que les écrits de Palafox furent multipliés; dans quelques-uns on accusait Palafox de jansénisme : cette allégation ne paraît guère que sur les éloges donnés à l'évêque par les jansénistes; car d'ailleurs il n'eut point de rapports avec eux, mais ils voyaient en lui l'ennemi de leurs ennemis, et ils prirent un intérêt à sa canonisation. Le pape espagnol la sollicitait avec instance. Parmi les écrits où l'affaire est discutée avec le plus d'impartialité, on peut citer les Lettres publiées par Mamachi, sous le titre de Philarète. Le 28 février 1685, il se tint, en présence de Pie II, la dernière séance de la congrégation des rits, sur la béatification de Palafox. Sur quarante-un votes, vingt-six furent, dit-on, d'avis qu'on pouvait procéder à la canonisation. Cependant le Saint-Siège n'a point ratifié cette décision; et l'affaire est restée pendante, quoique le roi d'Espagne ait depuis encore fait des démarches. Les papes ont toujours dans cette affaire la même conduite que dans celle de Bellarmin. Ils n'ont pas canonisé ce pieux et saint homme, par égard pour les révolutions qu'avaient excitées quelques-uns de ses principes. De même ils ont tenu contre Palafox une opinion assez déclarée; et beaucoup de gens voyaient dans le zèle avec lequel on poursuivait cette cause, des vues et des intérêts étrangers à la religion. P—C—T.

PALAPRAT (JEAN DE BIGOT), comédien, en mai 1650, d'une robe de robe distinguée, prit d'a-

bord le parti du barreau, mais fut détourné de cette carrière par son amour pour les lettres. Plusieurs prix remportés aux jeux floraux achevèrent de lui persuader qu'il était né pour la poésie. A peine âgé de vingt-cinq ans, il fut nommé capitoul, et quelques années après chef du consistoire: ces honneurs ne purent le retenir dans sa patrie. Entre autres voyages, il fit en 1686, celui de Rome, où la reine Christine l'engagea vainement à se fixer auprès d'elle. Arrivé à Paris pour la seconde fois, il plut au duc de Vendôme et au grand-prieur son frère, qui le fit son secrétaire des commandements. Sa familiarité avec ces deux princes était extrême. Catinat, qui fut un jour témoin de la franchise et même de la rudesse avec laquelle il parlait au grand-prieur, lui dit : *Vous me faites trembler.* — *Rassurez-vous,* répondit Palaprat, *ce sont mes gages.* Comme il était question devant lui du Temple où régnait un assez grand désordre et où l'on faisait alternativement très-bonne et très-mauvaise chère, il prétendait qu'on y courait *risque de mourir d'inanition ou d'indigestion.* M. de Vendôme, l'ayant vu un jour battre son domestique, lui en fit des reproches assez vifs. *Savez-vous bien, Monseigneur,* dit Palaprat, *que, quoique je n'aie qu'un laquais, je suis aussi mal servi que vous qui en avez trente.* Passionné pour le spectacle, par suite de sa liaison avec l'acteur Raisin, et ne desirant d'abord qu'y avoir ses entrées, il composa la petite comédie du *Concert ridicule*, qui fut suivie du *Ballet extravagant*, du *Secret révélé*, et de la *Prude du temps.* Ces ouvrages, dont aucun n'est resté au théâtre, font partie des *Oeuvres*

de Palaprat, un vol. in-12, Paris, 1711; il surveilla lui-même l'impression. On trouve à la fin de ce volume, quelques poésies diverses, presque toutes à l'honneur des deux princes protecteurs du poète. Il y a une édition en deux volumes in-12, Paris, 1712; enfin une de 1735. C'est à son association avec Brueys que Palaprat doit sa plus grande gloire. Il n'eut cependant que la moindre part à la composition des pièces qui se jouèrent sous leurs noms réunis (V. BRUEYS, VI, 88.) Ils ne se disputaient que les endroits faibles de leurs ouvrages; et ne cessèrent de travailler ensemble, que parce que Palaprat fut obligé de suivre le grand-prieur à l'armée d'Italie. Brueys, retiré à MontPELLIER, continua de faire des comédies. Palaprat ne s'occupa plus du théâtre, et mourut à Paris, le 23 octobre 1721, âgé de soixante-onze ans. A l'esprit vif et plaisant d'un gascon, il joignait, dit-on, la candeur et la simplicité d'un enfant. Les pièces auxquelles il a concouru avec Brueys, sont : le *Secret révélé*, le *Sot toujours Sot*, le *Grondeur*, le *Muet*, le *Concert ridicule*. Celles qu'il a faites seul, sont : *Hercule et Omphale*, les *Sifflets*, le *Ballet extravagant* et la *Prude du temps* (V. GIGLI, XVII, 347). Le recueil de Brueys et Palaprat a été publié en cinq volumes in-12. Brueys et Palaprat ont fourni à M. Etienne le sujet d'une comédie qui se joue au Théâtre-Français. A—G—R.

PALAZZI (JEAN), historien médiocre, né à Venise vers 1640, de parents nobles, mais mal partagés de la fortune, embrassa l'état ecclésiastique, et fut bientôt pourvu de riches bénéfices. Nommé chanoine de l'église ducal, il obtint en 1684

la chaire de droit canon à l'université de Padoue; mais il ne renoua les fonctions avec tant de rigueur, qu'il aurait été destitué, n'eût prévenu cette mesure en faisant sa démission (Voy. l'*Histoire de l'acad. de Padoue*, par Pagnoli). Il fut élevé, quelque temps après, à la dignité d'archiprêtre de curé de la collégiale de *S. Mater Domini*, à Venise; et l'empereur Léopold I^{er} lui conféra le titre de son historiographe et celui de conseiller aulique. Palazzi mourut en 1703, laissant un grand nombre d'ouvrages, dont aucun ne lui a survécu. Outre des *Commentaires* sur les constitutions, et sur les Décrétales, *Vie* de l'apôtre saint Pierre, etc. cite de lui : I. *De dominio maris Adriatici*, Venise, 1663, in-12: c'est une dissertation en faveur du droit que les Vénitiens s'attribuaient sur la mer Adriatique. II. *Monarchia occidentalis, scilicet Aquila inter lilia, Saxonia sancta sive Bavarica, Franconia, va et vaga Austriaca, Romania* etc., ibid., 1671-73, neuf vol. in-fol. max. (1) C'est l'histoire de l'empire, depuis Charlemagne jusqu'à Léopold. Si la magnificence de l'édition, dit Tiraboschi, était une preuve de la bonté de l'ouvrage, on trouverait à peine une histoire comparable à celle de Palazzi: mais malgré tout le luxe de l'impression, la beauté des gravures, elle est oubliée dans l'oubli. III. *Gestæ principum Romanorum*, ibid. 1687, 5 vol. in-fol. C'est ici, dit Lenfant, l'un des plus beaux, et des plus mauvais livres que je connaisse; il contient moins l'hist-

(1) Le neuvième volume est en italien; il est intitulé: *Aquila romana contra Monarchiam occidentalem* etc.

des papes : il y a peu
 mais beaucoup de
 ures, la plupart étran-
 incapables de plaire
 e satisfaire l'imagina-
tocratia ecclesiastica
sque ad Innocentium
unate gentilitio, etc.
in representans, ib.,
 n-fol. C'est une suite
 précédent, et elle ne
 u. V. *Vita Justiniani*
cis, ibid., 1688, in-fol.
ales ab Anastaso ad
alerium Venetorum
eorum iconibus, insi-
bid., 1696, gr. in-4°.
 W—s.

IS (AONIUS), l'un des
 du seizième siècle,
 i, dans la campagne
 éritable nom de sa fa-
 pas de' *Pagliaricci*,
 ent plusieurs biogra-
lla Paglia. Il reçut,
 le nom d'*Antonius*,
 en celui d'*Aonius*,
 r l'antiquité, suivant
 te époque. La raison
 nent est fort bien ex-
 u quatrain grec, tra-
 vers latins, dont voici
 iers :

eres, eras Antonius olim ;
um dat tibi nomen Amoris

supposa un autre mo-
 r des Muses, et vit,
 ession de la lettre T,
 croix, l'abjuration du
 Il composa même, à
 s la fin tragique de Pa-
 ers qui ne donnent pas
 vantageuse de son es-
 cœur. Lorsque Paléa-
 é ses premières études,
 'Italie, pour se perfec-
 la théologie et la phi-

losophie, en assistant aux leçons des
 professeurs les plus célèbres. Il se
 trouvait à Rome, lorsque cette ville
 fut prise, en 1527, au nom de
 Charles-Quint. Les désordres qu'y
 commirent les troupes de ce prince,
 le déterminèrent à se réfugier d'a-
 bord à Pérouse, ensuite à Sienne,
 où il se maria. Vers 1536, il ouvrit
 une école particulière, et y reçut
 seulement quelques jeunes gens de
 distinction. Il vendit alors les biens
 qu'il avait à Véroli, pour acheter,
 dans le voisinage de Sienne, une
 maison de campagne qu'on prétend
 avoir appartenu à Cécina, le même
 qui fut défendu par Cicéron. Le mé-
 rite de Paléarius lui suscita des en-
 vieux, et son repos ne tarda pas à
 être troublé. Un professeur, qu'il
 n'a désigné que par un nom supposé,
 et qu'il dépeint comme un ignorant,
 lui fit une querelle dont il ne nous
 apprend pas le sujet, mais dans la-
 quelle il eut pour défenseur Pierre
 Arétin, qui composa, en cette occa-
 sion, une pièce italienne fort satiri-
 que, qu'on représenta publiquement
 à Venise. Cette première tracasserie
 fut suivie de plusieurs autres, dont
 les suites furent plus graves. Deux
 discours que Paléarius prononça de-
 vant le sénat de Sienne, pour la
 défense d'Antoine Bellanti, accusé
 d'avoir introduit furtivement du sel
 dans la ville, excitèrent, si l'on en
 croit Paléarius lui-même, l'animo-
 sité des grands, et furent la princi-
 pale cause de ses malheurs ; mais
 la vérité est qu'il en fut l'unique
 auteur, en se déclarant pour les
 opinions des novateurs. Le *Traité*
del beneficio di Cristo, que l'on
 attribue à Paléarius, et le Livre
 intitulé, *Actio in pontifices ro-*
manos, et eorum assecclas, qu'il
 composa lorsqu'il fut question de

convoquer le concile de Trente, expliquent assez quels étaient ses sentiments. Il est vrai que le premier ouvrage ne porte pas son nom, et que le second ne fut imprimé qu'après sa mort. Cependant il ne sut pas dissimuler les opinions dont il était imbu. Accusé d'hérésie, en 1542, il écrivit, pour sa justification, un mémoire qui existe encore, et dans lequel, sans se montrer ouvertement partisan de la réforme, il parle de manière à laisser entrevoir le fond de sa pensée. Toutefois, il fut absous à cette époque; mais le soupçon élevé contre lui, fut peut-être cause qu'il ne put obtenir alors, une chaire publique, comme il le désirait. Ce n'est qu'en 1546, que Paléarius fut nommé professeur d'éloquence à Lucques. Pendant qu'il occupa cet emploi, il composa neuf des harangues qui se trouvent dans ses œuvres. Appelé à Milan, pour succéder, dans la chaire d'éloquence, à Majoragius, il y fut accueilli avec distinction; et bien qu'il se soit plaint plusieurs fois que son salaire ne fût pas proportionné à ses travaux, néanmoins, dans une lettre écrite dix ans après au sénat de Milan, il s'exprime bien différemment: « *Sénateurs, dit-il, je suis depuis dix ans auprès de vous. quelle est l'année où je n'aie pas été comblé de vos bienfaits?* » En effet, les magistrats de cette ville lui avaient accordé diverses immunités, et une pension considérable: mais pendant qu'il jouissait en paix de ces avantages, on renouvela contre lui les accusations d'hérésie. Cité à Rome, il fut jeté dans les prisons de l'inquisition. Pie V venait de s'asseoir sur le trône pontifical. Tout le monde sait quelle était, alors, la rigueur des lois contre les hérétiques. On

n'eut pas de peine à convaincre Paléarius d'avoir soutenu et en les opinions de Luther. On lui imputa d'avoir nié le purgatoire, b'âmé l'usage d'enterrer les morts dans les églises. Un autre motif de sa condamnation, fut d'avoir écrit, l'on en croit le président de (*Hist. libro xxx, initio*), qu'un poignard était un poignard contre tous les gens de lettres *districta in omnes scriptores*. Dans ses derniers moments, Paléarius écrivit, à sa femme et à ses enfants, des lettres que nous avons encore. Il rétracta ses erreurs, se posa pieusement à la mort; et le 15 juillet 1570, il fut pendu, son corps fut livré aux flammes. Son poème sur l'*Immortalité de l'âme* en vers hexamètres, Lyon, 1552, in-12, est un des premiers monuments de la poésie latine du seizième siècle: mais les lettres de ce poète ne sont pas à l'usage du commun des littérateurs grecs; l'obscurité de certains endroits est remarquable par la force de l'expression, et quelquefois par les grâces qui l'ont fait comparer à son modèle. Sadolet, Paléarius en avait envoyé une avant de le publier, lui écrivit sur d'autres choses: *S'il faut vous dire mon avis, et vous parler franchement, je pense que, de tous ceux qui ont traité un pareil sujet, en a peu qui aient écrit avec une telle élégance que vous; et que personne n'a été plus érudit. Ce qui m'a surtout étonné, et ce que je prouve, c'est que, dans votre ouvrage, il n'y a ni recherche, ni fêlerie, et que, pour vous*

(1) Ce mot, qui a été défigurée par tous les graphes, se trouve dans le discours que Paléarius prononça pour sa justification, à Sienne.

plus poétique , il vous a suffi de notre sainte et vraie religion , sans que vous ayez eu besoin de recourir à l'antiquité fabuleuse. Sadolet écrivit, dans le même sens (en 1536), à Sébastien Gryphe, imprimeur à Lyon, en l'engageant même avec instance à mettre au jour le poème sur l'immortalité de l'âme; ce qui eut lieu en effet la même année. Il existe encore une autre lettre que Sadolet écrivit à Paléarius, lorsqu'il eut fait lecture des discours que ce dernier, accusé d'hérésie à Sienne, avait composés pour sa défense. On y trouve l'aimable caractère et le bon cœur de ce prélat, qui regardait la modération comme le moyen le plus efficace d'éloigner de l'erreur les partisans des nouvelles doctrines, et de les ramener à la vérité. Il interprète, le mieux qu'il peut, certains passages qui rendaient suspecte la foi de Paléarius : il le presse, en même temps, d'exercer son génie sur des sujets de littérature, et d'éviter certaines questions dangereuses : mais Paléarius ne se soumit pas à de si sages conseils ; c'est ce que prouvent assez son discours contre les papes, et sa lettre à Luther, Calvin, et autres principaux réformateurs. Outre les ouvrages déjà indiqués, on a de Paléarius, quatorze harangues latines sur divers sujets, écrites avec une élégance égale au talent qu'il avait pour la poésie, un recueil de lettres, et quelques pièces de vers. C'est parmi les harangues, que se trouve le Plaidoyer qu'il composa pour Sulpicius contre Muréna. Ce plaidoyer, dont le jurisconsulte Alciat fait le plus grand éloge, est peut-être son plus beau titre à l'immortalité. L'abbé d'Olivet, qui l'a inséré dans le cinquième volume de son Ci-

céron in-4^o., en trouve le style si élégant, qu'il est persuadé que le lecteur, s'il n'en eût pas été prévenu, aurait pu croire ce discours écrit du temps même de Cicéron. L'auteur de cet article en a une traduction dans son portefeuille. Les meilleures éditions des œuvres de Paléarius, sont celles de Bâle, sans date; d'Amsterdam, Wetstein, 1696, et de Iéna, 1728; toutes trois in-8^o : la dernière est la plus complète.

A. P.

PALÉMON. Voy. PACOME.

PALÉOLOGUE (JEAN VI), empereur d'Orient, né à Constantinople, en 1332, était fils d'Andronic le jeune, et d'Anne, sœur du comte de Savoie. A l'âge de neuf ans, il resta sous la tutelle de sa mère, et de Cantacuzène, grand domestique du palais. Cantacuzène, reconnaissant de bienfaits d'Andronic, demeura fidèle à son fils; il déjoua les conspirations toujours si fréquentes pendant les minorités, gouverna l'état avec sagesse et le préserva des invasions étrangères. Mais tandis que les intérêts de son pupille le retenaient loin de la cour, ses ennemis l'accusèrent d'avoir formé le projet d'usurper l'autorité souveraine; et l'impératrice Anne, accueillant trop facilement des bruits calomnieux, le fit déclarer ennemi public. Pour échapper la proscription, il ne restait d'autre parti à Cantacuzène que de commettre le crime dont on n'avait pas craint de l'accuser. Il se fit proclamer empereur; et ayant acheté l'appui des Turks, par le mariage de sa fille Théodora avec Orkhan (Voy. nom), il s'empara successivement de toutes les provinces de l'empire et finit par se rendre maître de Constantinople. Cantacuzène, victorieux, offrit à Paléologue de partager

trône, dont il pouvait le dépouiller, et lui donna sa fille Hélène en mariage (V. CANTACUZÈNE, VII, 30). Les deux partis qui avaient déchiré l'empire pendant cinq années, parurent également satisfaits d'une union qui promettait une tranquillité durable: mais ce calme n'était qu'apparent. Ceux qui s'étaient attachés à Cantacuzène, réclamèrent bientôt le prix de leurs services, et les emplois dont ils étaient privés, tandis que les partisans de Paléologue, affectant un zèle outré pour l'honneur du jeune prince, se faisaient un mérite près de lui de leur haine contre l'usurpateur. Cantacuzène, persuadé que Paléologue restait étranger aux divisions des courtisans, s'attachait à le rendre digne du trône qu'il devait occuper seul un jour; et après l'avoir initié dans les secrets de la politique, il le forma au grand art de la guerre. Cependant Paléologue, à mesure qu'il croissait en âge, montrait moins de déférence pour les sages avis de Cantacuzène; et ses flatteurs n'eurent pas de peine à lui persuader de se débarrasser d'un censeur importun. Il était à Thessalonique, où son tuteur l'avait laissé pour l'éloigner des séductions de la cour, quand il prit les armes. Ayant levé des troupes, et s'étant assuré de l'appui du crâle de Servie, il annonça à Cantacuzène qu'il allait marcher sur Constantinople, pour reconquérir son trône. Il céda cependant aux prières de sa mère, qui le conjura d'éloigner de l'empire une guerre désastreuse, et se borna à demander le gouvernement de la Chalcidie, pour en dépouiller Matthieu, fils aîné de Cantacuzène. Cette concession ne put apaiser la jalousie de Paléologue; il ne tarda pas à attaquer Matthieu dans le gouvernement d'Andrinople, qu'il avait ob-

tenu en échange de celui de die. La guerre embrasa bientôt les provinces; et les deux appelèrent à leur secours barbares, à qui ils donnèrent secret de leurs divisions et de la blesse de l'empire. Paléologue sur terre et sur mer, chercha un asile dans l'île de Tenedos, Cantacuzène, abusant cette fois de sa victoire, associa Matthieu à lui, et le fit couronner dans la basilique de Sainte-Sophie. Cependant Paléologue revient à Constantinople avec une galère génoise, qui esquivant dans le port, sous prétexte de la tresse; les partisans qu'il avait servis dans la ville, lui en ouvrirent les portes: le peuple se déclara en sa faveur; et Cantacuzène, fatigué des vicissitudes de la fortune, abdiqua le trône qu'il avait honoré de ses grands talents, pour entrer dans un cloître (janvier 1355). Paléologue réconcilié avec Cantacuzène, dépouilla, bientôt après, Matthieu des provinces dont la possession avait été garantie par le dernier traité. Matthieu, qui conservait le titre de républicain, essaya, avec l'aide de ses partisans, d'en recouvrer l'autorité; mais par les Serviens, il est livré à Paléologue, qui le force d'abdiquer (CANTACUZÈNE). Devenu seigneur du trône de l'Orient, Paléologue déclare la guerre aux Égyptiens et remporte sur eux quelques succès: bientôt dépouillé par les Turcs de ses plus belles provinces, faible pour les reconquérir, il se retire en Italie pour mendier des secours, et n'obtient partout que de vaines promesses (1369). Les Vénitiens, qui lui avaient prêté des secours assez considérables, ne veulent pas le laisser rembarquer qu'il n'ait satisfait à ses engagements en

créanciers; et Manuel, le second de ses fils, est obligé de vendre ses bijoux, ses meubles et ses domaines, pour le tirer de leurs mains. De retour à Constantinople, Paléologue cède au sulthan Amurath toutes les provinces qu'il lui avait enlevées, et se plonge dans les débauches les plus honteuses, comme pour oublier son humiliation. Andronic, l'ainé de ses fils, et Cuntuze, fils d'Amurath, forment, de concert, le projet d'arracher à leurs pères, le sceptre avec la vie. Amurath punit son fils en lui faisant brûler les yeux avec un fer ardent; et il ordonne à Paléologue d'infirmer le même châtiment à Andronic. Le faible empereur obéit; mais, par une précaution qu'Amurath ne lui avait pas commandée, il enveloppa dans la punition du coupable, Jean, fils aîné d'Andronic. L'opération se fit avec si peu de soin, qu'Andronic conserva l'usage d'un œil, et que son fils n'éprouva d'autre infirmité que celle de voir de côté. Les deux princes, exclus de la succession au trône, furent enfermés dans la tour d'Arsema; et Paléologue associa à l'empire, Manuel, prince vraiment digne de sa tendresse. Au bout de deux ans, Andronic gagne les Génois, établis dans le faubourg de Galata, s'empare de Constantinople, et enferme son père et son frère dans la même tour qui lui avait servi de prison. Paléologue s'échappe à son tour avec Manuel; et tous deux gagnent Scutari, d'où ils font connaître à leurs partisans qu'ils ne tarderont pas à rentrer dans Constantinople. Andronic, effrayé, se hâte de proposer à son père de partager avec lui les débris de l'empire. Paléologue et Manuel conservèrent la capitale; et Andronic fixa sa résidence à Selybrie, où il termina ses jours.

Tandis que Manuel se rend aux ordres du sulthan Bajazet, suivi de cent Grecs des plus illustres familles Paléologue, devenu veuf, épouse la princesse de Trébizonde, fiancée à son fils bien-aimé: il s'alarme enfin des progrès de Bajazet, et emploie au rétablissement des fortifications de Constantinople, les marbres précieux des anciennes basiliques qu'il fait démolir. Bajazet en est informé, et le menace de faire brûler les yeux à son fils Manuel, s'il ne détruit pas tous les nouveaux ouvrages. Cet ordre est exécuté; mais Paléologue, usé de débauche, et accablé de chagrin, ne survécut que peu de temps à cette dernière humiliation; il mourut méprisé des étrangers et de ses sujets, à l'âge de 59 ans. Son fils Manuel lui succéda (V. MANUEL, XXVI, 548). W—s.

PALÉOLOGUE (JEAN VII), empereur, petit-fils du précédent, naquit le 25 décembre 1390. Il fut associé, en 1419, à l'Empire, par Manuel, son père, et lui succéda en 1425. Il acheta la paix du sulthan Amurath, par la cession des villes qui lui restaient dans la Morée, et s'obligea, en outre, à lui payer annuellement la somme de trois cent mille aspres. L'Empire ne s'étendait pas alors au-delà des faubourgs de Constantinople. Paléologue ne pouvait attendre de secours que des Latins; et il espéra en obtenir plus sûrement au moyen de la réunion des Églises grecque et latine, souhaitée depuis long temps. Il envoya donc plusieurs ambassades au pape, qui les accueillit avec empressement, et se décida enfin à se rendre lui-même au concile indiqué pour mettre un terme au schisme. Le pape Eugène IV lui envoya huit galères chargées de présents, et promit de fournir aux frais

du voyage, que l'empereur grec n'était pas en état de payer. Paléologue partit de Constantinople, vers la fin de novembre 1437, avec une suite de sept cents personnes, parmi lesquelles se trouvait le savant Bessarion, archevêque de Nicée (V. Bessarion). Il fut reçu à Venise avec des honneurs extraordinaires, et se rendit ensuite à Ferrare, où le pape l'avait précédé pour l'ouverture du concile. Il y fit son entrée sous un dais soutenu par des princes et des seigneurs, dont quelques-uns étaient plus riches et plus puissants que lui. Le pape le reçut à la porte de son appartement, et, après l'avoir embrassé tendrement, le conduisit à un siège qu'on lui avait préparé. Le concile s'ouvrit quelques jours après; mais la peste s'étant déclarée à Ferrare, on le transféra, en 1439, à Florence, où l'affaire de la réunion fut terminée solennellement (1). Paléologue reprit le chemin de ses états avec moins de pompe qu'il n'était venu; il rentra à Constantinople, le 1^{er} février 1440. La conduite que les prélats grecs avaient tenue au concile, fut généralement désapprouvée dans l'Orient: Marc d'Ephèse, le seul qui eût refusé de souscrire l'acte de réunion, l'attaqua publiquement; et le clergé de Constantinople en prononça la nullité. La division s'était glissée dans la famille impériale. Constantin Dracosès dépouilla de tous ses domaines Démétrius, son frère, qui avait accompagné l'empereur en Italie. Démétrius, ayant vainement demandé à être remis en possession de ses biens, vint assiéger Constantinople, et, ne

pouvant s'en emparer, ravagea les environs. Paléologue eut recours à Amurath, pour rétablir la paix entre ses frères, et mourut de chagrin le 31 octobre 1448. Ce prince avait des vues politiques qu'il ne put pas réaliser; sa douceur et son affabilité lui méritèrent l'affection de ses peuples. Il eut trois femmes: Anne, fille du duc de Moscovie, qui mourut avant l'âge de nubilité; Sophie, fille du marquis de Montferrat, qu'il répudia à cause de sa laideur; et Marie Comnène, fille de l'empereur de Trébizonde, dont il n'eut pas d'enfants. Son successeur fut Constantin Dracosès, le dernier des empereurs grecs en Orient (V. CONSTANTIN DRACOSÈS, IX, 484). W—s.

PALÉOLOGUE, empereurs de Constantinople. V. ANDRONIC II et III, et MICHEL VIII.

PALÉOLOGUE (МИХАИЛ). V. МЕДИ-ПАЧА.

PALÉOLOGUE (JACQUES), fameux hérésiarque, né vers 1520 dans l'île de Scio, descendait de Paléologues qui ont occupé le trône de Constantinople. Il fut envoyé en Italie, pour y faire ses études; et ayant embrassé les nouvelles opinions, qui y comptaient alors de nombreux partisans, il se réfugia en Allemagne, où il se flattait de jouir de la liberté de conscience. Après avoir erré quelque temps en différentes provinces, il se fixa dans la Transylvanie, et succéda, en 1569, à Jean Sommer, dans la place de recteur du gymnase de Clausenbourg. Alors il adopta les principes des Baristes (V. SIM. BUDNÉZ, VI, 230), dont les conséquences étaient si dangereuses pour la tranquillité publique, que Fauste Socin, lui-même, s'empressa de les réfuter. Le scandale qu'occasionnait la doctrine de

(1) Scgoropoli a écrit en italien l'Histoire du concile de Florence; elle a été trad. en latin par Robert Creighton, la Haye, 1660, in-fol.

PALÉOLOGUE, éveilla l'attention des magistrats ; il fut arrêté sur la demande du pape Grégoire XIII, conduit à Rome, et livré à l'inquisition qui le condamna à être brûlé vif. Paléologue fut conduit au supplice le 22 mars 1545. Ciappi rapporte (*Compendio della vita di papa Gregorio*), qu'à la vue du bucher, il témoigna le plus grand repentir du mal qu'il avait causé par ses écrits, et demanda un délai pour le réparer ; que les inquisiteurs s'étant assurés de sa sincérité, le firent reconduire en prison, où il composa quelques ouvrages aussi pieux que savants. Cette anecdote est si peu vraisemblable, qu'on ne saurait l'admettre sur le seul témoignage de Ciappi, qui a négligé de l'appuyer de preuves. Le P. Kircheome, et après lui, le P. Théoph. Raynaud, ont avancé que Paléologue avait pris, dans sa jeunesse, l'habit de saint Dominique ; mais c'est une fable réfutée par le silence de tous les écrivains contemporains (*V. la Bibl. prædicator.* des PP. Echard et Quétif, II, 320). On ne connaît de Paléologue que quelques opuscules, dont on trouvera la liste dans la *Bibl. anti-trinitariorum*, de Sandius, pag. 8-59. Le plus remarquable est intitulé : *De Magistratu politico*, où il soutient, contre l'opinion des Unitaires, que Jésus-Christ n'a point abrogé la magistrature civile, et qu'il est permis à un chrétien de remplir des fonctions publiques. Cet ouvrage fut imprimé par les soins de Simon Buduce, à Losc, en Lithuanie, 1573, in-4°. Grégoire Pauli y répondit au nom du synode de Racovie; et Paléologue opposa à cette réfutation, à laquelle répliqua Socin au nom du synode : *Defensio veræ sententiæ de magistratu politico*, Losc, 1580, in-4°.

W—s.

PALEPHATE, Athénien, est mis par Suidas, au rang des poètes qui ont vécu avant Homère. Il est cité par Christodore, dans l'Anthologie, comme un ancien poète. Suidas lui attribue une *Cosmopée* (ou *Création du monde*), en cinq mille vers ; la *Naissance d'Apollon et d'Artémise* (ou Diane), en trois mille vers ; les *Discours d'Aphrodite et d'Eros* (de Vénus et de l'Amour) en cinq mille vers ; la *Dispute de Pallas et de Poséidon* (Neptune) en mille vers ; et la *Chevelure* (ou les allées et venues) de Latone. — Un autre PALEPHATE, né dans l'île de Paros, et selon d'autres, à Priène, florissait sous le règne d'Artaxerxès Mnémon, vers la 77^{me} olympiade, l'an 472 avant notre ère. C'est lui que Suidas attribue l'ouvrage *sur les choses incroyables*, en cinq livres dont le premier est parvenu jusqu'à nous sous ce titre. Il a été imprimé pour la première fois, en grec, par Alde Manuce, 1505. Dix ans après Philippe Fasniano de Bologne joignit une version latine, qui a été réimprimée plusieurs fois. Corneille Tollius en donna une meilleure à Amsterdam en 1649, imprimée par Elzvir. Claude Brunner la plaça à côté d'un texte amélioré, en 1663, à Upsal. L'ouvrage a été souvent publié de cette manière, et notamment Amsterdam, en 1688. Jean-Frédéric Fischer en a donné le texte grec revu sur de nouveaux manuscrits, en 1784. On l'a joint quelquefois aux fables d'Ésope. Ce que saint Jérôme, dans la chronique d'Eusèbe, Théon, Eutathe, Tzetzés et quelques autres ont cité de Paléphate, se trouve dans le livre qui nous est resté, et dont a paru une traduction française Lausanne, en 1771. L'auteur est Charles God. Polier, fils aîné de

du voyage, que l'empereur grec n'était pas en état de payer. Paléologue partit de Constantinople, vers la fin de novembre 1437, avec une suite de sept cents personnes, parmi lesquelles se trouvait le savant Bessarion, archevêque de Nicée (V. Bessarion). Il fut reçu à Venise avec des honneurs extraordinaires, et se rendit ensuite à Ferrare, où le pape l'avait précédé pour l'ouverture du concile. Il y fit son entrée sous un dais soutenu par des princes et des seigneurs, dont quelques-uns étaient plus riches et plus puissants que lui. Le pape le reçut à la porte de son appartement, et, après l'avoir embrassé tendrement, le conduisit à un siège qu'on lui avait préparé. Le concile s'ouvrit quelques jours après; mais la peste s'étant déclarée à Ferrare, on le transféra, en 1439, à Florence, où l'affaire de la réunion fut terminée solennellement (1). Paléologue reprit le chemin de ses états avec moins de pompe qu'il n'était venu; il rentra à Constantinople, le 1^{er} février 1440. La conduite que les prélats grecs avaient tenue au concile, fut généralement désapprouvée dans l'Orient: Marc d'Ephèse, le seul qui eût refusé de souscrire l'acte de réunion, l'attaqua publiquement; et le clergé de Constantinople en prononça la nullité. La division s'était glissée dans la famille impériale. Constantin Dracossès dépouilla de tous ses domaines Théodoret, son frère, qui avait accompagné l'empereur en Italie. Théodoret, ayant vainement demandé à être remis en possession de ses biens, vint assiéger Constantinople.

pouvant s'en emparer, ravagea le environs. Paléologue eut recours à Amurath, pour rétablir la paix entre ses frères, et mourut de chagrin le 31 octobre 1448. Ce prince avait des vues politiques qu'il ne put pas réaliser; sa douceur et son affabilité lui méritèrent l'affection de ses peuples. Il eut trois femmes: Anne, fille du duc de Moscovie, qui mourut avant l'âge de nubilité; Sophie, fille du marquis de Montferrat, qu'il répudia à cause de sa laideur; et Marie Comnène, fille de l'empereur de Trébizonde, dont il n'eut pas d'enfants. Son successeur fut Constantin Dracossès, le dernier des empereurs en Orient (V. CONSTANTIN DRACOSSÈS, IX, 484). W

PALÉOLOGUE, empereur de Constantinople. V. ANDRÉ III, et MICHEL VIII.

PALÉOLOGUE (Mts) SIE-PACHA.

PALÉOLOGUE (J) l'un des plus fameux hérésiarques, qui vint dans l'île de Scio, où il fut tué par les Paléologues qui s'étaient réfugiés de Constantinople en Italie, pour avoir embrassé les doctrines de Luther. Il avait écrit plusieurs livres sur les nonnes, et sur d'autres matières.

(1) Sguropoli a écrit en italien l'histoire de ce concile de Florence; elle a été trad. de l'italien par J. Creighton, la Haye, 1660, in-fol.

ogue, éveilla l'attention des trats; il fut arrêté sur la de-
e du pape Grégoire XIII, con-
Rome, et livré à l'inquisition
condamna à être brûlé vif. Pa-
ne fut conduit au supplice le 22
1585. Ciappi rapporte (*Com-
della vita di papa Gregorio*),
a vue du bucher, il témoigna
s grand repentir du mal qu'il
cansé par ses écrits, et deman-
délai pour le réparer; que les
iteurs s'étant assurés de sa sin-
, le firent reconduire en pri-
où il composa quelques ouvra-
si pieux que savants. Cette
est si peu vraisemblable,
l'admettre sur le
de Ciappi, qui a né-
de preuves. Le P.
lui, le P. Théoph.
que
ait

PALÉPHATE, Athénien, est mis,
par Suidas, au rang des poètes qui
ont vécu avant Homère. Il est cité
par Christodore, dans l'Anthologie,
comme un ancien poète. Sui-
das lui attribue une *Cosmopée* (ou
Création du monde), en cinq mil-
le vers; la *Naissance d'Apollon et*
d'Artémise (ou *Diane*), en trois
mille vers; les *Discours d'Aphrodite*
et d'Eros (de Vénus et de l'Amour),
en cinq mille vers; la *Dispute de*
Pallas et de Poséidon (Neptune),
en mille vers; et la *Chevelure* (ou
les allées et venues) de Latone. —
Un autre PALÉPHATE, né dans l'île
de Paros, et selon d'autres, à Priè-
ne, florissait sous le règne d'Artaxer-
xès Mnémon, vers la 77^{me} olympia-
de, l'an 472 avant notre ère. C'est à
lui que Suidas attribue l'ouvrage *sur*
les choses incroyables, en cinq livres,
dont le premier est parvenu jusqu'à
nous sous ce titre. Il a été imprimé,
pour la première fois, en grec, par
Alde Manuce, 1505. Dix ans après,
Philippe Fasignano de Bologne y
joignit une version latine, qui a été
imprimée plusieurs fois. Corneille
Jollius en donna une meilleure à Am-
sterdam en 1649, imprimée par Elzé-
vir. Claude Brunner la plaça à côté
du texte amélioré, en 1663, à Up-
sala. L'ouvrage a été souvent publié
de cette manière, et notamment à
Amsterdam, en 1688. Jean-Frédéric
Goesius en a donné le texte grec revu
sur de nouveaux manuscrits, en 1789.
Il a joint quelquefois aux tables
de Suidas. Ce que saint Jérôme, dans
l'ouvrage d'Eusèbe, Théon, Eusè-
be, Eusèbe et quelques autres,
de Paléphate, se trouve dans
ce qui nous est resté, et dont il
a une traduction française
en 1771. L'auteur
est Polier, fils

doyen Polier de Bottens. Dans une préface, ce traducteur fait l'histoire de son entreprise et des divers auteurs qui ont porté le nom de Paléphate, sans décider quel est le sien. Celui-ci était certainement un incrédule de la religion païenne. Son ouvrage, en 51 chapitres, explique les miracles de la mythologie grecque d'une manière très-naturelle; il est curieux pour la connaissance de l'antiquité. Deux chapitres paraissent être ajoutés d'après la Chronique d'Alexandrie. La traduction n'est pas mal écrite, et les notes sont assez bien faites. Fischer trouve que le style du texte ressemble à celui d'Eratosthène, et conjecture que l'auteur a écrit sous les Ptolémées; mais la distance d'Artaxerxès à Eratosthène n'est pas assez grande pour que nous soyons autorisés à contredire la date que nous donne Suidas, et pour que nous contondions le Paléphate dont nous venons de parler d'après lui, avec les deux suivants qu'il nous fait aussi connaître. — PALÉPHATE, historien grec, de la ville d'Abydos, près de l'Helespont, vivait sous Alexandre-le-Grand, et faisait les délices d'Aristote. Suidas cite, à ce sujet, Philon et Théodore d'Ilion. Ce Paléphate avait écrit des Mémoires sur l'île de Chypre, sur l'île de Delos, sur l'Attique et sur l'Arabie. — Enfin un quatrième PALÉPHATE, grammairien et philosophe, Egyptien de naissance, ou Athénien selon d'autres, avait traité de la philosophie des Egyptiens, écrit une interprétation des fables, une histoire de Troie et d'autres ouvrages. On ignore dans quel temps a existé celui-ci, qui est cité par Strabon. Fischer a réuni en tête de son édition tous les passages des anciens, relatifs à ces Paléphates,

ainsi que l'article que leur a consacré Fabricius dans sa *Bibliothèque grecque*, et les Préfaces des éditeurs qui l'ont précédé. F—A.

PALESTRINA (JEAN-BAPTISTE-PIERRE - ALOÏS DA), proclamé par ses contemporains le *Prince de la musique*, naquit en 1529, à Palestrina (l'ancienne *Préneste*), dans l'état de l'Eglise. On lui en donna le nom, par la suite, selon l'usage du temps. Né de parents pauvres, et desirant se faire une ressource en chantant dans les églises, il obtint d'un maître flamand quelques leçons de musique, ou plutôt de plain-chant, Les Flamands avaient alors plus de réputation que les Italiens mêmes. Cependant une vaine prétention à la science les avait jetés dans un genre si bizarre, que la musique sacrée avait perdu toute sa noblesse et toute son expression. Le pape Marcel II en était tellement choqué, qu'il allait bannir la musique des temples, lorsque Palestrina eut la permission de lui faire entendre une Messe qu'il avait composée d'après ses idées particulières. Cet ouvrage a été conservé comme un monument curieux de la renaissance de l'art; on le nomme encore la *Messe du pape Marcel*. La réputation de Palestrina augmentait de jour en jour; et il y mit le comble, lorsqu'en 1571, il fut nommé maître-de-chapelle de Saint-Pierre. Sa supériorité reçut un hommage éclatant: plusieurs compositeurs, qui s'étaient réunis pour publier un Recueil de psaumes, lui en firent la dédicace, en le reconnaissant pour leur chef et leur guide. Palestrina ne cessait d'enrichir l'église de nouveaux chefs-d'œuvre, lorsqu'il mourut, le 2 février 1594. Ses funérailles furent magnifiques: on y chanta une Messe de sa com-

position, qui n'avait pas été exécutée. Le souverain pontife, voulant donner un dernier témoignage d'estime à ce grand artiste, ordonna qu'il serait inhumé dans l'église de Saint-Pierre, aux pieds de l'autel de saint Simon et saint Jude. On plaça sur sa tombe l'inscription qui s'y lit encore : *Joannes Petrus Aloysius PALESTRINA musicæ princeps*. Il avait tellement saisi le caractère du vrai beau, ses chants sont si purs, sa manière est si noble, si large, que, malgré les vicissitudes de l'art, ses compositions s'exécutent encore tous les jours, et produisent une admiration qui ne se dément pas. Les œuvres de Palestrina, tant gravées que manuscrites, se conservent religieusement en Italie : elles sont, malheureusement, presque inconnues en France. On distingue, dans le nombre des premières : 1°. la fameuse *Messe du pape Marcel*; 2°. douze livres de Messes, à 4, 5, 6, 7 et 8 voix; 3°. six livres de Motets; 4°. un recueil d'Hymnes à plusieurs voix, etc. Le docteur Burney, dans son *Recueil des pièces qui se chantent à Rome pendant la semaine-sainte*, a fait graver le *Stabat* de Palestrina, ainsi que le motet célèbre, *Popule meus*. S—v—s.

PALEY (GUILLAUME), théologien anglais, fils d'un maître d'école, naquit, en 1743, à Peterborough, fut élevé à Cambridge, devint archidiacre de Carlisle, et mourut à Sunderland, le 25 mai 1805, âgé de soixante-deux ans. Son mérite lui avait valu tant de bénéfices ecclésiastiques, que, par une sorte de pudeur trop peu commune, lui-même en résigna plusieurs. Il est auteur de divers ouvrages en faveur de la religion, dans lesquels on admire une grande vigueur d'esprit, une force et

une beauté de style remarquables. Les principaux sont : I. *Elément of moral and political philosophy*. Londres, 1785, 1 vol. in-4°. ; il a été traduit en français (par J. L. S. Vincent, 1817, 2 vol. in-8°. Ce livre, plein d'instruction et d'intérêt, a obtenu, du vivant de l'auteur, l'avantage d'être, en même temps que les *Eléments de Newton* et l'*Essai de Locke sur l'entendement humain*, le sujet de discussions scolastiques dans l'une des grandes universités d'Angleterre. Le manuscrit en fut payé deux mille livres sterling, à l'auteur, par un libraire de Londres. Quelque succès qu'il ait obtenu, il a cependant trouvé des contradicteurs. Gisborne y opposa, en 1789, *The principles of Moral philosophy investigated*. Pearson publia, en 1800, *Remarks, on the Theory of Moral*, et en 1801, *Annotations on the practical part of Dr. Paley's Principles of moral and political philosophy*. II. *Horæ paulinæ; or, the truth of the scripture history of St. Paul evinced, by a comparison of the epistles which bear his name with the acts of the apostles, and with one another*, Londres, 1787, in-8°. , et plusieurs fois depuis; traduit en français par M. Levade, Nîmes, 1809. Ce traité, rempli de recherches et très-bien raisonné, a placé l'auteur parmi les plus célèbres défenseurs de la vérité et de l'authenticité des saintes Écritures. III. *The young christian instructed in reading, and the principles of religion*, 1788 : compilation très-utile pour inspirer à la jeunesse, les principes de la religion, et la prémunir contre les sophismes de l'incrédulité; il est peu connu en France. IV. *Reasons for contentment*

addressed to the labouring Classes, 1792. Les ravages de la révolution française, qui menaçaient tous les états de l'Europe, portèrent Paley à composer cette espèce d'adresse, pour calmer l'effervescence des laboureurs anglais. V. *A View of the evidences of christianity*, etc., Londres, 3 vol. in-12, et ensuite in-8°; traduit en français par M. Levade, sous le titre de *Tableau des preuves évidentes du christianisme, en trois parties: part. 1^{re}. De l'évidence historique et directe du christianisme, distinguée de celle qu'on allègue en faveur d'autres miracles. Part. 2^e. Des Preuves auxiliaires en faveur du christianisme. Part. 3^e. Examen abrégé de quelques objections rebattues*. Paris, 1806, 2 vol. in-8. VII. *Natural theology; or evidences of the existence and attributes of the Deity, collected from the appearances of nature*, Londres, 1802, in-8°. M. Charles Pictet, de Genève, a donné une traduction libre de ce livre, sous ce titre: *Theologie naturelle, ou Preuves de l'existence et des attributs de la Divinité, tirées des apparences de la nature*, Genève, 1815, et 1818, in-8°. Il n'y a aucun de ces ouvrages qui n'ait obtenu au moins dix éditions. On a traduit séparément en français, un morceau estimable de Paley, sur le jury. VII. *Sermons* publiés par sa veuve, et accueillis du public avec le même empressement que ses autres écrits. George Wilson Meadley a donné des *Mémoires* de Paley, et une *Vie* de ce docte théologien, dans le *Gentleman's Magazine*, vol. 57, 58, 62, 75 et 76. L-B-E.

PALFIN (JEAN), chirurgien, né à Courtrai, en 1649 ou 1650, mourut à Gand, en 1730. Il s'était adon-

né de bonne heure à l'étude de l'anatomie, très-peu cultivée de temps en Belgique, surtout par les chirurgiens, qui y étaient restés à la barbarie, comme le plus grand nombre l'étaient naguère, même à Bruxelles, où ils ont encore l'usage exclusif de raser et même clysteriser. Palfin n'étudia pas moins d'ardeur la chirurgie. Profitant des ressources que lui offrait sa patrie, il alla fréquemment à Paris, et à Londres, et il faisait librement un voyage à Paris tous les ans, pour y recueillir les pratiques les plus exactes sur les deux de ses études. Devenu professeur d'anatomie et de chirurgie à Gand, y acquit une grande réputation d'anatomie, dont il répandit le goût parmi ses élèves, ne lui doit rien de découvertes; mais il perfectionna plusieurs points de chirurgie. Ce grand praticien donna plusieurs préceptes, fruits de son expérience sur le traitement et l'opération du cancer, particulièrement de celui qui se développe à la mamelle des femmes. Il traça des règles justes sur l'opération de l'empyème, sur l'époque la plus convenable pour pratiquer la paracenthèse, et déterminant le lieu d'élection; le traitement des plaies des intestins, dans lequel il réforma le précepte de suture vicieuse, usitée avant lui; et fin il confirma la découverte de Lasnier, en constatant que la cataracte résulte de l'opacité du cristallin. Palfin inventa, en 1722, le ceps, dont on se sert encore d'hui dans quelques accouchements laborieux, et qui est connu sous le nom de tire-tête de Palfin. Ce chirurgien a publié en flamand plusieurs compilations, destinées à ses contemporains; nous ne restons de lui: I. *Traité de*

1701, in-12. Cet ouvrage imprimé à Leyde plust en allemand, Breslau, ençais, traduit par l'auteur, 1731, in-12. II. *Des-tomique des parties de ui servent à la généra-* pnt le Traité des monsmio Liceti, et la descriptionstre né à Gand, en le, 1708, in-4°. III. *Chirurgicale, ou Description des parties du corps humains des remarques utiles iens dans la pratique de* yde, 1710, in-8°; Leipzig, in-8°, en allemand. Le t ouvrage ayant été apdevaux, il engagea l'auttre en français; l'aidail, et surveilla l'édition site à Paris, 2 vol. in-Il en parut une seconen 1734, 2 vol. in-8°, ns de Baudon, qui augrage de notes, des obserurgicales de Ruysch et Brisseau. Antoine Petit ne édition refondue, Pa2 vol. in-8°, avec unbre de figures, et y joiaité d'ostéologie de sa édition est estimée; elle e rare. Pallin a eu le is cet ouvrage, de joinologie des parties à la anatomique. Peut-être temple qui a donné à De-de suivre le même planous d'anatomie. On trouivre, l'énumération des s connus dans ce tempslescription de ceux que inventés, et parmi ceux-touri pour les hernies, in s'est depuis approprié

F—R.

PALICE (JACQUES II DE CHABANNES, seigneur de La), un des plus grands capitaines de son temps, suivit Charles VIII, à la conquête de Naples, et fut nommé lieutenant de ce royaume, après la mort du comte d'Armagnac. Il aida Louis XII à recouvrer le Milanais. En 1502, il fut nommé juge du combat singulier entre Bayard et Alonso de Sotomaïor. La même année, commandant dans Rubos, il envoya des trompettes défier Gonsalve et les Espagnols renfermés dans Barletta : il ne craignit pas de se présenter plusieurs fois, suivi de trente ou quarante hommes, aux portes de la place, ou de faire le tour de ses remparts, sans que l'ennemi, insulté par ces bravades, osât sortir pour le combattre. *Heureux La Palice, s'écria un jour Mendocé ! Que Ferdinand avec toute sa puissance, que Gonsalve avec toute son habileté, me paraissent petits auprès de toi !* Cependant, l'année suivante, Nemours, qui commandait en chef, ayant dégarni Rubos pour aller chasser les Espagnols de Castellanet, Gonsalve, profitant de cette faute, vint, au milieu de la nuit, soudroyer les murs de Rubos, qui tombaient en ruine. En vain La Palice se montra partout habile général et soldat intrépide ; il fut forcé de céder au nombre. La ville fut emportée ; et, sans avoir le temps de gagner la citadelle, déjà blessé, pouvant à peine se soutenir, debout contre une muraille, ayant son casque brisé, il arrêtait la fureur des combattants, lorsqu'un soldat l'atteignit à la tête avec sa pique, et le fit prisonnier. On le présente à Gonsalve, qui le menace de la mort, s'il n'oblige sur le champ son lieutenant à rendre la citadelle. Il est aussitôt conduit aux

pieds des remparts. Il appelle son lieutenant : « Cormon , s'écrie-t-il , » Gonsalve que vous voyez , menace » de m'ôter la vie , si vous ne vous » rendez promptement. Mon ami , » regardez-moi comme un homme » déjà mort ; et si vous pouvez tenir » jusqu'à l'arrivée du duc de Ne- » mours , faites votre devoir ! » Cormon se défendit : la citadelle fut emportée d'assaut ; mais Gonsalve ne ternit point sa gloire par un assassinat : il fit même soigner La Palice par les plus habiles chirurgiens de son armée. On peut néanmoins lui reprocher d'avoir rejeté toutes les offres qui lui furent faites pour la rançon de son prisonnier : il ne pouvait , au reste , mieux louer ses talents militaires et sa bravoure. En 1507 , La Palice se signala dans l'expédition de Louis XII contre les Génois , et fut blessé à la gorge après avoir fait des prodiges de valeur. Il fut encore blessé , en 1509 , à la bataille d'Agnadel. La même année , il empêcha Vérone et Vicence de se soulever , en forçant , avec sept cents lances , les troupes vénitiennes à s'éloigner. Maximilien lui donna de grands témoignages d'estime au siège de Padoue. La Palice était , de tous les généraux français , celui en qui cet empereur avait le plus de confiance. En 1512 , lorsque Nemours tomba sur le champ de victoire de Ravenne , toute l'armée demanda l'assaut et La Palice pour général. Ravenne se rendit. La Palice arrêta la furie du soldat , et fit pendre le capitaine Jacquin , dont la troupe s'était portée à d'indignes excès. Bientôt après , l'armée française fut obligée d'évacuer l'Italie , et la Palice la ramena en-deçà des monts : Bayard fut blessé dans cette retraite. La Palice entra dans la

Navarre , dont Ferdinand le Catholique s'était emparé ; mais cette expédition ne fut point heureuse. En 1513 , il fut battu à Guinegats. Bayard , le duc de Longueville , Clermont d'Anjou , et Bussy d'Amboise , furent faits prisonniers. En 1515 , François I^{er} monta sur le trône , et créa La Palice maréchal de France ; mais il lui retira la charge de grand-maître , pour la donner à Gouffier de Boisy , qui fut son gouverneur. Bientôt après La Palice commanda une des grandes armées qui passa les Alpes , et combattit le monarque français , et ce fut avec gloire à la bataille de Marignano , qui décida la conquête du Milanais. En 1521 , il se rendit chancelier Duprat , à Calais. Wolsey vint ouvrir des conférences pour la paix. Gattinara , chancelier de Charles-Quint , insista pour son maître : elles n'eurent d'autre résultat que de laisser Charles-Quint , à Henri VIII et à François I^{er} , le temps de se préparer à la guerre. Chabannes fut enfin ra-
 et nommé lieutenant du duc de Nemours dans la campagne de France , qui fut sans grands événements. En 1525 , François I^{er} vit Charles-Quint abandonner son armée , à la bataille de Pavie , et s'enfuir dans le Bas-Rhin. La même année Chabannes trouva , en Italie , à la malheureuse affaire de la Bicoque , où combattait Lautrec , et que suivirent la défection des Suisses et la prise du Milanais. La Palice ayant fait de vains efforts pour détourner Charles-Quint et les Suisses de se battre :
 » bien , s'écria-t-il , que Dieu
 » rise donc aux fols et aux
 » bêtes. Quant à moi , afin que
 » je ne sois point que je refuse la
 » je m'en vais combattre à pied

première infanterie. Et vous, armes français, combattez si vaillamment que l'on connaisse en tel cas périlleux la fortune n'a plutôt manqué que non pas courage. » La Palice prit, bien-rés, le commandement de l'armée qui battit les Espagnols devant Rabie, et délivra cette place et succomber. En 1523, il fut élu, par François I^{er}, d'aller avec ses compagnies d'ordonnance, le connétable de Bourbon au château de Chantelle. Mais le connétable ne l'avait pas attendu. La suivante, La Palice eut à le suivre dans la Provence, dont le connétable s'était rendu maître : il alla à Marseille, et prenait désormais les saufs-conduits qu'il désirait, le titre de comte de Provence.

La Palice s'empara d'Avignon, y resta jusqu'à Salon, et contraignit le connétable à se retirer en France.

Il l'atteignit au passage du Rhône, ailla en pièces son arrière-garde et fit poursuivre jusque dans le comté de Nice. La Palice se trouva, le 1525, à la fatale journée de Marston. Il était d'avis, avec le vieux comte de Devon et le maréchal de France, qu'il fallait éviter la bataille.

Il agissait que de temporiser : quinze jours l'armée du connétable devait se débâter, faute de vivres et de subsistances. « Si résolu », disait La Palice, on ne leur envoie pas présentement de l'argent, ils se révolteront et amutineront ; en ils se retireront tous qui demeurent en leurs pays et maisons.

Notre gent gagnera la force de l'espace et la tardance ; et au contraire la leur se débilitera du temps.

» L'auteur espagnol de la vie de La Palice observe que La Palice, contre son naturel belliqueux,

et qu'il était *mas valeroso y bravo, que moderado y recatado*. Mais Bonivet, Chabot, et quelques jeunes favoris se déclarèrent contre l'avis des vieux capitaines ; et la bataille fut résolue. (V. François I^{er}.) La Palice, dit Brantôme, « fit en ce jour » d'aussi beaux combats que jamais il » en avait fait au plus beau de son » âge. » Il avait renversé deux fois tout ce qui se trouvait devant lui, lorsqu'il entra par la chute de son cheval, il fut fait prisonnier par un capitaine italien nommé Castaldo. En ce même moment, un capitaine espagnol, nommé Busarto, prétendit avoir sa part de la capture, et du prix de la rançon qu'offrait le prisonnier. Mais l'Italien ne voulant point de partage, le barbare Espagnol appliqua son arquebuse sur la cuirasse du vieux guerrier, et le renversa mort sur le champ de bataille. *Il ne pouvait mourir autrement*, dit Brantôme ; *car qui a bon commencement a bonne fin*. Le nom de La Palice fut long-temps cher aux soldats français qui célébraient ses exploits dans des chansons guerrières. Le peuple en chante encore une (1), aussi ridicule que celle qu'on composa depuis sur la mort de Marlborough. Mais ces chants même attestent la célébrité de ces grands capitaines. Les Espagnols appelaient La Palice, *el grand capitan de muchas guerras y victorias*. On trouve sa Vie dans les *Hommes illustres de Thevet*, dans les *Capitaines français* de Brantôme, et dans la *Vie de plusieurs grands Capitaines*, par Franc. de Pavie, baron de Forquevault, Paris, 1643, in-4°. V—VL.

PALINGÈNE. V. MANZONI.

(1) La chanson de M. de La Palice, dont le peuple altere les paroles à sa guise, fut un jeu d'esprit de Lamouye ; elle se trouve dans ses œuvres, et dans le *Mexagiano* de 1715, et l'accompagne, pour la vogue, sur les Rôles bourgeois.

PALISOT DE BEAUVOIS (AM-
BROISE-MARIE-FRANÇOIS-
JOSEPH), naturaliste français,
né à Arras, le 27 juillet 1752,
d'une famille de robe, fit ses études au collège d'Harcourt, à Paris; il fut reçu, en 1772, avocat au parlement de cette ville, et remplaça, peu d'années après, son frère aîné dans la charge de receveur-général des domaines, supprimée en 1777. Regrettant peu une place qui contrariait ses goûts, et que sa fortune ne lui rendait pas nécessaire, Palisot se livra tout entier à l'histoire naturelle, sa science favorite, et surtout à la botanique, dans laquelle il fut guidé d'abord par le docteur Lestiboudois. Le professeur et l'élève herborisaient en Flandre et dans le nord de la France. Les plantes cryptogames attirèrent particulièrement l'attention de celui-ci; et après quelques années de recherches, il apporta à l'académie des sciences son herbier et les résultats de ses observations. Dès l'an 1781, il fut nommé correspondant de ce corps savant, auquel il présenta ensuite plusieurs Mémoires de botanique et de physiologie végétale, entre autres sur les moyens d'améliorer les bois, sur les trachées, sur les plantes sarmamenteuses. Ne pouvant réussir à être adjoint au naturaliste danois Niebuhr, pour le voyage d'Arabie, il voulut faire partie de l'expédition de La Perouse; mais profitant de l'occasion du départ d'un nègre d'Oware, qui, par une convention clandestine entre le roi d'Oware et le gouvernement Français intéressé à établir des relations de commerce avec ce pays de la côte d'Afrique, passait, à Paris, pour le fils du roi nègre, sous le nom de prince Boudakan, Palisot obtint la permission de s'embarquer

avec le capitaine Landolphe Nantes, qui devait ramener gre, et jeter les fondements d'un établissement français : on partit pour Rochefort, le 17 juillet 1786. d'intéressantes observations et de nombreuses leçons d'histoire naturelle, pendant la traversée, qui fut longue et pénible, au milieu de novembre, il déboucha dans l'embouchure de la rivière du Benue, et fut présenté au roi d'Oyo dont il obtint la permission d'explorer ce pays qu'aucun naturaliste n'avait encore exploré. Le roi ne lui donna qu'une escorte, et daigna encore invoquer pour lui, avant d'entrer en pays d'Oyo, son fétiche, c'est-à-dire le Diable. Dès-lors Palisot courut en tous sens les pays d'Oyo et de Benin. A peine pouvait-il recueillir toutes les richesses végétales qui s'offraient à ses regards, ni les bêtes féroces, ni l'ardent climat, ni la cruauté des braves nègres, ni enfin la difficulté de traverser des déserts sans chemin, ne furent capables de ralentir son ardeur : les hommes, les animaux, les plantes, les minéraux, tout captiva sa curiosité. Dans le Benin, il fut tué pour avoir cueilli une branche d'un arbre fétiche; à un autre endroit il lui en coûta la vie pour avoir osé doubler le roi de Benin vécu sans mort, et qu'il revint sur terre dix ans après sa mort. La fièvre jaune, dont son beau-frère et son domestique furent atteints, le comblèrent à l'influence du climat, mais Palisot, ayant, par sa constitution, surmonté le mal, continua l'entreprise hardie de traverser l'Afrique dans la direction de l'est, d'arriver ainsi d'Oyo à l'Abissinie, et de revenir en Europe par la Nubie et l'Égypte.

ompagné de quelques nègres et à d'une pirogue, il partit pour une grande expédition, remontant la rivière qui le conduisit jusqu'à son trois cents lieues de la . Des troncs d'arbres tombés en travers du fleuve l'arrêtèrent. Les hommes, harassés de fatigues, débattirent cet obstacle insurmontable. Palisot ne trouvait rien de plus facile que de s'enfoncer dans l'eau avec la pirogue pour passer par-dessous : ses compagnons n'aimaient pas assez les découvertes pour risquer une tentative de ce genre ; d'ailleurs l'apparition des brigands de la côte les effraya au point qu'ils abandonnèrent le naturaliste de l'abandonner au milieu des déserts, s'il ne venait à la côte. Après avoir essayé inutilement tous les moyens de persuasion, Palisot renonça tristement à sa grande entreprise, et partit, en mai 1787, à la capitale de la Louisiane ; attaqué par le scorbut et la fièvre jaune, il fut de nouveau en danger de périr ; mais l'échec de son projet l'affligea plus que ces maux ; il reprocha vivement au roi de ne l'avoir pas secondé comme il l'avait promis. Voyant que la côte d'Afrique serait son tombeau s'il y prolongeait son séjour, il embarqua, tout malade qu'il était, pour Saint-Domingue, n'emportant que la partie de ses collections, et laissant le reste dans la colonie française, qui malheureusement fut dévastée peu de temps après par les Français. Sa traversée fut des plus pénibles : quand on le débarqua, au mois de juin 1788, au Cap-Français, on le regardait comme perdu. Cependant sous le climat de Saint-Domingue, il recouvra promptement sa santé ; et deux mois après son arrivée, il reprit ses excursions de na-

turaliste. Ses vastes connaissances lui acquirent l'estime des savants et du gouvernement ; il fut admis successivement dans la société des sciences et arts du Cap, dans l'assemblée coloniale, et dans le conseil supérieur. Il fut revêtu de la charge de conseiller à une époque fort orageuse, celle de l'approche de la révolution des nègres. Palisot se montra constamment opposé au projet de l'abolition de la traite, et écrivit, en 1790, une brochure où il l'accusa les philanthropes anglais de ne favoriser ce projet que par une politique perfide. Rien n'a pu le guérir de cette opinion, qu'il a exposée de nouveau vers la fin de sa vie. Il se chargea de la mission imprudente et inutile de solliciter les secours des États-unis contre les noirs de l'île. Revenant de cette mission en juin 1793, il trouva l'île en proie à la plus affreuse révolution ; ses collections et ses manuscrits avaient été détruits dans l'incendie du Cap : saisi lui-même comme ennemi des noirs, il fut jeté dans un cachot, et ne dut son salut qu'à une mulâtresse qu'il avait affranchie, et qui par reconnaissance sollicita son renvoi aux États-unis. Dépouillé de tout, Palisot reparut à Philadelphie, dans un état d'indigence : pour comble de malheur, il apprit, au moment où il s'appropriait à retourner en France, qu'il avait été proscrit comme émigré. Avec l'énergique activité qui le caractérisait, il chercha promptement une ressource dans ses talents : il avait beaucoup cultivé la musique ; il se fit maître de langues, et le soir il allait jouer du basson et du cor à l'orchestre du théâtre et du cirque d'équitation : le temps qui lui restait, était consacré, comme de raison, à l'histoi-

re naturelle. Il ne put manquer de se faire apprécier par les savants américains : chargé de l'arrangement du cabinet d'histoire naturelle d'un riche amateur, Peal, il vit sa situation s'améliorer ; et à l'arrivée du ministre de France, Adet, il obtint de ce chimiste, des secours qui le mirent à même d'entreprendre, dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, un voyage qu'il méditait depuis quelque temps. Il examina les règnes végétal et animal dans les Monts Apalaches, y découvrit des fossiles curieux, entre autres, des dents molaires et des mâchoires du grand mastodonte, qu'il trouva sur les bords de l'Ohio, dans les marais de Kentucki, ainsi qu'une dent de mégalonix, qu'il tira de l'ouest de la Virginie. Il observa les habitudes des diverses espèces de serpents, et prit vivants trois serpents à sonnettes, qui furent transportés au jardin des Plantes à Paris ; il en découvrit une espèce nouvelle, le crotale à lozange. Il pénétra dans le pays des Criks et des Chérokis, et passa quelques mois au milieu de ces peuples sauvages : il voulait aller plus avant, et voir les autres nations qui vivent encore dans l'indépendance ; à cet effet, il revint avec ses collections à Philadelphie, afin de s'y préparer à son nouveau voyage. Il y fut admis dans la société philosophique, à laquelle il communiqua une partie de ses observations. A la nouvelle de sa radiation de la liste des émigrés, l'amour de la patrie l'emporta chez lui sur l'amour de l'histoire naturelle : d'ailleurs sa présence devenait indispensable en France pour l'arrangement de ses affaires de famille, que sa femme n'avait pu tenir en ordre au milieu d'événements qui en avaient dérangé

tant d'autres. Mais le retour à sa patrie ne fut point pour lui le bonheur domestique qu'il se représentait ; il ne put se résoudre à se séparer de sa patrie, et de sa science, et de sa science lui fournit des consolations ou du moins des distractions rapportées tant de plantes, d'insectes, d'oiseaux, de coquillages, etc., que tout le reste de sa vie fut employé à faire valoir ces richesses. Il avait imaginé une méthode particulière de classification pour les insectes : il en trouva une nouvelle pour la classification des quadrupèdes, d'après les caractères des dents, des ongles, des pieds. Dans le règne végétal, il s'occupa de la nécessité de changer les idées, et en substituant l'usage de la *Cryptogamie*, en classant les athéogames sous leurs propres ordres ou familles (les algues, les lichens, les hépatiques, les mousses, les lycopes et fougères). Il fit des travaux particuliers : quelques-unes de ces familles : les mousses il avait observé les plus subtils des détails les plus subtils des sexes ; et comme l'existence des organes fut niée, il confirma ses recherches par de nouvelles observations : quant aux algues, la connaissance lui en était devenue assez familière pour qu'il pût composer plus tard un ouvrage à l'aide duquel le public devait connaître les espèces vénéneuses. Il fut aussi occupé des palmiers, et qu'il quitta la monographie. Dans la zoologie végétale, il fit des observations intéressantes sur la formation de la sève, sur la formation de la feuille, sur les feuilles, par exemple sur leur chute ; enfin sur les fruits. A l'égard des graminées

orit un travail sur les soixante-
genres nouveaux de son systè-
e qui lui fit porter à 213 le
re des genres établis d'après
ractères des organes de la fruc-
ion. Les critiques qui furent fai-
cette multitude de genres, le fi-
evenir plus tard sur sa classifi-
i, pour la réduire et la modifier.
ccupa également de classer les
de la famille des cypéracées
pérées, et de déterminer la
lication des plantes aquatiques
es sous le nom de lenticules ou
L'année pluvieuse de 1816 le
même d'observer, parmi les
végétaux parasites, plusieurs
s nouvelles; et en rapprochant
sectes qui ont le caractère des
tes, des plantes de ce genre,
me étude comparative de tous
res qu'il comprit sous le nom
il de *phyllopolites* ou habitants
uilles. Il fit part de ces divers
ix et de plusieurs autres à l'Ins-
qui l'avait admis parmi ses
res en 1806 en remplacement
nson, à la société centrale d'a-
ture et à la société philomati-
ux-elles il appartenait éga-
t. Il coopéra aux ouvrages
liques sur l'histoire naturelle,
t en ordre les nombreux ma-
x rapportés de ses voyages.
t surtout au règne végétal des
mes d'Oware et de Benin, si bien
rés par lui seul, qu'il voulait
un monument. Il entreprit, en
quence, la publication du bel
ge de la *Flore d'Oware*, puis
d'un autre ouvrage sur les in-
recueillis en Afrique et en A-
que. Ce fut probablement par
naissance pour son rappel en
x, que, contre l'usage des bo-
es, généralement plus disposés
orer leurs confrères qu'à flat-

ter le pouvoir, il donna le nom de
Napoléon Buonaparte à une plante
d'Oware, qu'il avait rapportée et fait
connaître en Europe. M. Desvieux
a proposé récemment d'appeler cette
plante *Belvisia cœrulea*, en l'hon-
neur de Palisot de Beauvois même,
avec d'autant plus de raison que les
plantes que M. Mirbel avait désignées
sous le nom générique de *Belvisia*,
ne peuvent pas constituer un genre
particulier. Buonaparte, de son côté,
ne songea à récompenser Palisot,
que lors de son retour en 1815, où
il le fit conseiller titulaire de l'uni-
versité. Palisot s'était remarié après
la mort de sa première femme :
il eut de la peine à rétablir l'or-
dre dans ses revenus. Cependant
il fut infatigable dans ses travaux
scientifiques jusqu'à ses derniers mo-
ments. « Il se levait de très-grand
matin, dit M. Silvestre, travaillait
tout le jour, souvent aux heures
des repas même. » Il dessinait lui-
même avec soin les plantes sur les-
quelles il travaillait, copiait et re-
copiait ses manuscrits pour les
améliorer; il rendit aux petits-fils
de son premier maître Lestiboudois
les conseils instructifs qui lui avaient
été si profitables dans sa jeunesse. En
janvier 1820, il fut attaqué d'une
fluxion de poitrine, qui le mit au
tombeau le 21 de ce mois. M. De
Jussieu prononça un discours sur la
tombe que Palisot s'était choisie au
cimetière de l'Est de Paris. A la so-
ciété royale d'agriculture, M. Sil-
vestre, secrétaire perpétuel, lut sur
ce savant une Notice biographique
qu'on trouve à la suite du Rapport
sur les travaux de cette société pen-
dant l'année 1819 (Paris, 1820, in-
8°.) A l'académie des sciences son
éloge n'a pas encore été prononcé.
La société pour l'encouragement des

sciences, lettres et arts d'Arras, patrie de ce naturaliste, proposa son éloge pour le sujet d'un prix qui a été décerné en 1821 à M. Thiebaut de Berneaud. Cet écrit publié sous le titre d'*Éloge historique* etc., Paris, 1821, in-8°, est orné du portrait de Palisot, et contient, outre sa vie, une analyse savamment faite de tous ses travaux scientifiques, et l'indication précise de ses ouvrages tant publiés qu'inédits, dont voici la liste: I. *Flora d'Oware et de Benin*, Paris, 1804-21, vingt livraisons ou deux volumes in-fol., avec 120 planches. Ce bel ouvrage riche en découvertes exposées avec un talent digne de leur importance, n'a pas été entièrement achevé, puisque, d'après le plan de l'auteur, mort avant la publication du vingtième cahier, son travail devait avoir au moins vingt-quatre livraisons. Il a publié séparément, en 1804, la planche et la description de la plante qu'il avait dédiée à Napoléon Buonaparte. II. *Insectes recueillis en Afrique et en Amérique*, Paris, 1805-21; quinze livraisons en un volume in-fol. avec 90 planches coloriées. Ce recueil est encore moins achevé que le précédent: Palisot voulait en faire au moins trente livraisons; il n'en a publié que quatorze: la quinzième a été donnée après sa mort, par M. Audinet-Serville. III. *Prodrome d'æthéogamie*, Paris, 1805, in-8°. Ce Mémoire concernant les genres de plantes connues sous le nom de cryptogames, est imprimé aussi dans le tome v de la neuvième année du *Magasin encyclopédique*, et accompagné d'une table de synonymie très-utile. IV. *Éloge de Fourcroy*, Paris, 1811, in-4°. Palisot avait préparé cet éloge pour l'athénée de Paris où Fourcroy avait professé. V. *Essai d'une nouvelle agro-*

stographie, ou Nouveaux genres graminées, Paris, 1812, un in-4° et in-8°, avec 25 pl. VI. *Réfutation d'un écrit intitulé Résumé des témoignages, et chant la traite des nègres*, 1814, in-8°. Palisot avait pu 1790, à Saint-Domingue, un chure contre Wilberforce et ses philanthropes: dans ce pamphlet on le voit attaquer battre Clarkson, un des plus zélés de la prob Palisot n'approuve pas le tr noirs; mais il voudrait de ménagements pour les colon longs termes pour l'abolitio traite. Ses autres travaux si dispersés dans un grand d'ouvrages périodiques et au restés inédits. On trouve de l'*Encyclopédie méthodique* de la botanique, l'article C guons; dans le tome xxxvi d *nal de physique*, février 17 Lettre contre l'opinion des n au sujet des champignons; tome lxxiii du même rec *Nouvelles observations sur tification des mousses et d podes*; dans le troisième vol *Transactions of the philo. society held at Philadelphi Observations sur les plant cryptogamiques*, et dans le me volume du même rec *Mémoires sur une nouvelle e syrène* qu'il appelle *opercu une nouvelle plante de la Pa nie* (l'*heterandra raniform des amphibies*, et sur une espèce de serpent à sonne crotale à losange); dans la *philosophique*, année ix, une *Notice sur le peuple d* qu'il avait lue à la séance pul l'Institut le 5 janvier 1801;

iv de l'Histoire naturelle par Sonnini et Latreille au Buffon, édition in-8°, *es sur les serpents*; dans 1 *Journal de botanique*, *sur les palmiers en particulier sur un nou-*
de cette famille, et des 2 *sur les champignons anière de croître*; dans le ne; et dans le quatrième, sur les Esquisses histobotanique en Angleterre scologie de Bridel; dans 3 *de l'Institut*, classe des ysiques, année 1811, *ires et observations sur ent et la disposition des lamoëlle*, etc., et, année *ription du mur naturel oline du nord* (réimprimé tome 1 de la description is par M. Warden); dans des *Annales du muséum aturelle*, des *Observa-*
s champignons en géné-
quelques espèces peu ou
s; dans le premier cah- *hémérides des sciences et médicales*, une *No-*
inaire sur les palmiers. les articles de botanique 1 *dictionnaire d'histoire*
entre autres un excellent
s fruits). au *Dictionnaire*
naturelles et à la *Revue*
ique. Il est fort à regret-

pas publié les relations ges en Afrique, à Saint-et dans l'Amérique sep-
 Quant aux deux pre-
 es sont assez avancées
 ir être imprimées sous la
 quelque habile natura-
 us assuré que sa veuve
 Son Voyage dans l'Amé-
 rionale a perdu de son

intérêt, depuis que les Américains ont eux-mêmes décrit cette partie du monde, et depuis que Palisot en a détaché les Observations d'histoire naturelle. M. Thiebaut se propose de publier, dans la *Bibliothèque physico-économique*, le Manuel sur les espèces comestibles des champignons, pour lequel Palisot avait préparé 25 dessins. Le mémoire sur les mousses doit paraître dans le premier volume des Mémoires de la société linnéenne à Paris. Quelques-uns des Mémoires manuscrits de Palisot ne sont pas achevés; et ils ne traitent pas tous de la science naturelle. Palisot ne possédait pas seulement, dit M. Thiebaut, le grec, le latin, l'anglais et l'espagnol; mais il était familier avec la littérature de ces langues. Il a laissé des plaidoyers qui auraient pu lui faire un nom au barreau. Il a composé plusieurs pièces de théâtre, une entre autres sous le titre du *Railleur*, qui ne serait pas indigne de la représentation; c'est une comédie à caractère, en cinq actes et en vers, où le sujet est traité d'une manière large, et avec une parfaite entente des passions et du jeu de la scène. Son éloge de Fourcroy, écrit d'abondance, est l'expression d'une âme sensible: en faisant celui de Rollin (écrit en 1815 et inédit), il avait voulu, disait-il, payer une dette de cœur. Son herbier a été acquis par M. Delessert. D—G.

PALISSOT DE MONTENOY (CHARLES) naquit à Nanci, le 3 janvier 1730. Son père, conseiller du duc de Lorraine, et ensuite avocat, était un homme de mérite, qui sentait tout le prix d'une bonne éducation. Il surveilla celle de son fils; et celui-ci fit des progrès si rapides et si extraordinaires, que dom Calmet, occupé alors à rédiger sa *Bi-*

bibliothèque de Lorraine, eut de-
voir en faire mention, et consacra,
dans ce grave ouvrage, quelques
lignes aux succès d'un enfant.
A douze ans, Palissot avait fait
son cours de philosophie, et il
était maître-ès-arts. A treize ans,
il soutint une thèse de théologie; à
seize ans, il était bachelier dans
cette faculté. Des études trop précoces
seraient plutôt un mal qu'un bien,
si les années qui les suivent n'étaient
sérieusement employées à perfectionner
ce qu'elles ont nécessairement de
superficiel et d'incomplet. Excité par
le double motif de l'amour des lettres
et du désir de la célébrité, Palissot ne
négligea ni les fruits de sa première
éducation, ni les dispositions heureuses
qu'il avait reçues de la nature. Il entra
dans la savante congrégation de l'Oratoire,
y resta peu de temps, et cultiva, avec
plus d'indépendance, la littérature,
et surtout la poésie, qui fut son
premier attrait. D'un caractère vif
et ardent, et précoce dans ses
passions comme dans ses talents,
Palissot, à dix-huit ans, avait fait
une tragédie, et il était déjà marié.
Cette première tragédie ne fut point
jouée, il est vrai; mais, à dix-neuf
ou vingt ans, il en fit une seconde,
qui le fut, et qui eut trois représentations.
Cette tragédie, qu'il appela d'abord
Zarès, et ensuite *Ninus*, n'est pas
bonne; car un style correct, mais
froid, quelques vers heureux et
quelques scènes passables, ne
suffisent pas pour faire une
bonne tragédie. Palissot abandonna
cette carrière qui lui promettait
peu de succès, et trouva, dans
la comédie, un genre plus
analogue à son talent, et qui
convenait mieux à son esprit
observateur, caustique et malin.
Il fit représenter, en 1754, les

pièce dont la gaieté est un peu
froide, parce que les caractères
et les ridicules qui y sont
peints, sont forcés et peu
naturels. On lit, en tête de
cette comédie, un bon discours
préliminaire. Cette pièce fut
bientôt suivie du *Barbier de
Bagdad*, petite bluette assez
gaie, mais qui n'est qu'un
conte des *Mille et une Nuits*,
agréablement dialogué. Jusque-
là la carrière littéraire de
Palissot fort jeune encore à la
vérité, avait été sans éclat,
mais sans orage. Le reste de
sa vie fut une guerre vive,
violente même, opiniâtre et
continue. Ces cruelles et
déplorables querelles eurent
des motifs particuliers à
l'époque où il vécut, et qui
se font, dans l'histoire des
lettres, une sorte d'ère nouvelle,
que l'histoire de Palissot doit
observer et peindre. Dans
tous les temps, une sensibilité
très-irritable, l'amour-propre
et la jalousie, ont armé les
auteurs les uns contre les
autres, et leur ont rarement
permis de se tenir dans les
bornes d'une noble émulation
et d'une rivalité généreuse;
mais presque tous les écrits
du dix-huitième siècle, et
particulièrement de la der-
nière moitié de ce siècle, n'attestent
que trop qu'à ces motifs de
méintelligence et de division,
il s'en joignit de nouveaux
encore, qui aiguèrent
prodigieusement les esprits,
et portèrent au plus haut
degré les injustices
mutuelles et les haines
réciproques des écrivains
divisés en deux partis.
De nouvelles opinions
s'établirent, et ces opinions
n'étaient ni frivoles, ni
simplement spéculatives;
elles touchaient aux plus
graves intérêts de
l'homme. Les apôtres de
ces nouvelles doctrines
soumettaient leur
imprudent examen et à
leurs tranchantes décisions,
la morale, la religion,
la politique, l'autorité

publique, tous les fondements de la société. On sait jusqu'à quels excès quelques-uns d'entr'eux portèrent l'audace des pensées, et la licence des déclamations. Ces excès choquèrent l'esprit naturellement droit de Palissot; la morgue, le ton doctoral, le despotisme des écrivains de ce parti, l'enflure, le pédantisme, la recherche et l'obscurité de la plupart de leurs écrits, choquèrent son goût généralement pur, et excitèrent sa verve satirique : il les attaqua, sans ménagement, dans quelques ouvrages qui eurent beaucoup de succès. Mais son esprit, assez indépendant et assez courageux, comme le prouve cette conduite, était aussi un peu indécis et irrésolu, et n'était point fixé sur la plupart des questions les plus importantes qui divisaient les deux partis. Ennemi des excès d'une secte réformatrice, et choqué du mauvais style de quelques-uns de ses écrivains, il était partisan de leurs principes; il hésitait du moins, et penchait vers leurs doctrines. Ces dispositions se firent sentir dans ses écrits. De là ces variations, ces fluctuations, ces jugements divers et opposés sur les mêmes choses et les mêmes personnes, qui firent assez justement accuser son caractère, et qui déplurent presque également aux deux partis. Palissot semblait en effet tour-à-tour appartenir tantôt à l'un, tantôt à l'autre; et c'est au moins une mauvaise politique : il en fit la dure expérience. Objet de la haine d'une secte intolérante et implacable, attaqué avec violence et même avec une sorte de rage dans tous les mémoires, dans toutes les correspondances, dans les satires et les libelles des écrivains de cette secte orgueilleuse et humiliée, il ne fut point déseul par leurs adversaires : il fut

même harcelé par eux. Ce n'est donc point dans les écrits de ses contemporains, qu'on doit chercher, à son égard, et la justice et la vérité : il faut tâcher de démêler celles-ci à travers les injustices de la passion, et les fureurs de l'esprit de parti. C'est ce que témoigne un de ses contemporains lui-même : Collé, qui, dans son *Journal historique*, dit beaucoup de mal de tout le monde, et ne ménage pas plus Palissot que les autres, écrit en note ces réflexions singulières : « Quant à Palissot, il ne faut pas s'arrêter à ce que je dis ici, sur des bruits peut-être trop légèrement adoptés; car enfin la comédie des *Philosophes*, ses *Peut-être Lettres contre de grands philosophes*, et sa *Dunciade*, lui ont fait un monde d'ennemis. J'ai lu depuis, des réponses apologétiques qu'il leur fait; j'ai éclairci nombre d'imputations calomnieuses. Je reviens de quelques préventions; il faudrait examiner encore ce qu'il m'en reste pour juger définitivement : je ne m'en donnerai pas la peine. » C'est à nous à prendre cette peine, que, dans sa légèreté, mais du moins dans sa franchise, Collé déclarait ne vouloir pas prendre. Le premier ouvrage de Palissot, qui souleva contre lui ces fureurs, commença pour lui cette longue période de vie agitée par de continuels et de violents combats, fut la comédie du *Cercle*, donnée sur le théâtre de Nanci, sa patrie, en présence du roi Stanislas, le 26 novembre 1756. Dans une scène de cette comédie un philosophe joue un rôle fort ridicule; et il était impossible de reconnaître J.-J. Rousseau dans ce philosophe. C'était la manière de Molière, que Molière ne s'é

pas toujours interdite, mais que le génie même de Molière n'excuse pas. Des philosophes qui, depuis, outragèrent Rousseau cent fois plus cruellement qu'il n'est outragé dans cette scène, affectèrent alors pour lui le plus vif intérêt, et s'élevèrent avec animosité contre l'auteur du *Cercle*. Dans cette première et déjà assez violente querelle, Palissot montra de la fermeté, et J.-J. Rousseau de la noblesse. L'affaire se termina enfin; mais le ressentiment de Palissot contre les philosophes qui l'avaient suscitée, ne s'éteignit point avec elle : il éclata dans les *Petites Lettres contre de grands philosophes*, qui furent imprimées l'année suivante, en 1756. Diderot surtout, dont l'emphase et le galimatias prétaient au ridicule, y était fort maltraité. Les esprits s'aigrirent de plus en plus : la comédie des *Philosophes*, représentée en 1760, les exaspéra au plus haut degré. Considérée sous le rapport de l'art, cette pièce fameuse manque d'invention; l'intérêt en est très faible; le dévouement n'en est pas heureux. Le plan est trop servilement calqué sur celui des *Femmes savantes*; mais elle est écrite avec correction, avec naturel, souvent même avec élégance; le style est bien celui de la comédie, surtout de la comédie satirique; quelques caractères sont bien peints, entre autres, celui de la femme philosophe; il y a des scènes excellentes, et la pièce entière eut un très-grand succès : le ressentiment des philosophes fut extrême. Quoique la plupart de leurs libelles soient oubliés, il ne reste encore que trop de monuments de leur fureur, assurément très-peu philosophique. Si dans sa comédie, Palissot avait passé les bornes de cette censure générale et indirecte des

mœurs que doit se proposer le théâtre, ses adversaires n'en respectèrent aucunes, pas même celles de l'honnêteté publique et de la pudeur. Jamais la littérature ne fut déshonorée par des libelles plus calomnieux, plus remplis d'injures, d'insultes et de grossièretés. Nous avons un témoignage bien irrécusable des excès auxquels se portèrent les adversaires de Palissot; c'est l'aveu de l'un d'eux, l'abbé Morellet, dans des Mémoires imprimés soixante ans après cette querelle, et qui, respirant toujours une grande animosité et contre la comédie des *Philosophes* et contre son auteur, s'accuse néanmoins d'avoir passé toute mesure dans les écrits qu'il publia pour venger l'honneur de la philosophie. Tel était à cette époque l'ascendant d'une secte dominatrice, que le duc de Choiseul, qui voulait du bien à Palissot, et qui lui avait demandé lui-même cette pièce, cause de tant de scandales, ne crut pas devoir la protéger ouvertement. Rien, en effet, ne mettait à l'abri de l'insulte, ceux qui s'en déclaraient les partisans; ni le crédit, ni la puissance, ni le sexe. Palissot n'abandonna pas le champ de bataille à des ennemis si redoutables par leur nombre et par leur fureur. Il défendit sa pièce contre Voltaire lui-même. La correspondance qui s'établit à cette occasion entre le patriarche des philosophes et l'auteur hardi qui avait traduit les philosophes sur la scène, est curieuse à plus d'un égard, et offre plus d'une singularité. Voltaire, si emporté, si irascible, si incapable de garder des ménagements, surtout lorsque des intérêts si chers à son cœur étaient compromis, en garde beaucoup avec Palissot : il y a même une sorte de faiblesse dans ses plaintes. On voit

qu'il craint d'armer contre lui, vieux soldat de la philosophie, un jeune athlète plein d'ardeur, de vivacité, de malice, et avide de combats. « Vous méritiez, lui écrit-il en le flattant, d'être l'ami des philosophes, au lieu d'écrire contre les philosophes.... J'ai toujours rendu justice à vos talents, lui dit-il ailleurs; et j'ai toujours souhaité que vous ne prissiez les armes que contre nos ennemis. » S'il lui décoche quelques traits, c'est furtivement, et dans des correspondances dont il suppose que Palissot n'aura pas connaissance; mais son secret est souvent trahi par ses correspondants, qui sacrifient toutes les lois de la discrétion et des bienséances au desir d'humilier l'auteur de la comédie des *Philosophes*. Celui-ci se plaint de cette duplicité avec beaucoup de fermeté; il n'en met pas moins à défendre ses principes et sa piéce, « cette comédie, écrit-il à Voltaire, que vous me reprochez toujours, et que je ne me reprocherai jamais.... Pour tout au monde, écrit il ailleurs, je ne voudrais pas admettre à ma communion les écrivains scandaleux qui ont osé, dans leur fougue impudente, saper les fondemens de la morale et de tous les devoirs naturels. » A ces déclarations courageuses, Palissot mêle des complimens ingénieux, et flatte, irrite, apaise ainsi tour-à-tour. Il continua la guerre contre les encyclopédistes et les philosophes, dans un poème satirique, dont le titre est emprunté d'un poème de Pope. La *Dunciade* française parut en 1764; elle n'était alors qu'en trois chants. Voltaire, à qui l'auteur l'envoya, lui accusa poliment la réception de sa *petite drôlerie*.

Un mot d'un homme comme M.

de Voltaire, dit, dans une note « Palissot, suffit quelquefois pour faire naître une *grande idée*. Ce mot de *petite drôlerie* fit donc concevoir à Palissot le dessein d'allonger son poème, et de le porter à dix chants; c'est ce qu'il appelle une *grande idée*, et que nous appellerons peut-être plus justement une mauvaise idée. En France, on aime la satire; mais on n'aime pas les longs poèmes satiriques, et serait facile de concilier cette apparente contradiction. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'aucun long poème satirique n'y a réussi; et ce n'est pas la *Dunciade* qui donnerait un démenti à cette preuve de fait. Dans les dernières éditions et les dernières années de sa vie, l'auteur a encore allongé ce poème, en intercalant, dans plusieurs chants, de nouvelles satires contre ses nouveaux ennemis, et des tirades contre des hommes exécrables, accolant ainsi, par un amalgame fort étrange, les crimes politiques aux sottises littéraires qui seules avaient d'abord été l'objet de sa verve satirique, et associant sans raison et sans goût les noms de Marat, de Robespierre de Couthon et de Saint-Just, à ceux de Marmontel, de Diderot, de Fréron, de Lemierre, etc. Dans ce poème, la satire, souvent outrée, est injuste et plus mordante que gaie; il y a cependant des endroits plaisants, et la versification en est facile et correcte. La *Dunciade* ne pouvait pas apaiser les ennemis de Palissot; les haines redoublèrent, les libelles se multiplièrent. Long-temps portés vers le théâtre, et par un attrait naturel, et par un succès mêlé d'outrages, mais que ces orages lui rendaient plus cher encore, le même auteur avait fait, avant sa *Dunci*

de, les *Nouveaux Ménéchmes*, qui furent représentés en 1762 ; et , depuis la *Dunciade*, le *Satirique*, ou l'*Homme dangereux*, et les *Courtisanes*. Ces deux pièces essuyèrent beaucoup de difficultés pour être jouées : les actrices trouvaient le sujet des *Courtisanes* trop peu décent. Des intrigues assez compliquées suspendirent long-temps les représentations du *Satirique*. Palissot joua, il faut en convenir, dans ces intrigues, un rôle peu franc et en même temps mal adroit ; il répandit le bruit que cette pièce était d'un de ses ennemis, et que c'était lui qu'on avait voulu peindre sous les traits d'un satirique odieux. On prétend même que, pour mieux donner le change, il fit supplier le lieutenant de police, par l'abbé de Voisenon, de défendre la représentation, et qu'il fut ensuite furieux du succès de cette demande. Cette dernière partie de l'anecdote n'est point avérée, quoique l'abbé de Voisenon n'ait jamais voulu la désavouer : mais pour qu'il ne la désavouât pas, il n'était pas nécessaire qu'elle fût vraie, il suffisait qu'elle lui parût plaisante. Quant à la première partie, elle est incontestable, puisque c'est Palissot lui-même qui s'en vante, dans une lettre à M. de Sartine, comme d'un stratagème très-ingénieusement imaginé pour faire applaudir sa pièce par ses ennemis, et les couvrir ensuite de confusion, en s'en déclarant l'auteur : si au contraire la pièce tombait, il gardait son secret, et triomphait encore de la chute d'un ouvrage dirigé contre lui. Mais le secret fut éventé ; et les ennemis de l'auteur, obtinrent par l'intervention de Madame Geoffrin, que la pièce fût défendue. Plusieurs années après, en 1783, elle fut jouée, ainsi que les

Courtisanes, toutes les deux avec succès médiocre. La comédie *Philosophes*, qui fut reprise à la même époque, n'eut pas, à beaucoup près, le succès qui avait signalé sa première apparition sur le théâtre. Ellen'avait plus l'attrait piquant d'une nouveauté hardie ; et les philosophes avaient alors pris cet air d'autorité qu'ils n'avaient point eu en 1760. Au milieu de ses travaux littéraires et de ses écrits politiques, Palissot avait publié des *Mémoires sur la Littérature*, qu'on ne peut encore ranger parmi ses ouvrages polémiques, car il y attaque et défend : il y juge les principaux écrivains de la langue française ; et c'est le plus considérable de ses ouvrages en prose. Il faut se défier, comme de tous les livres de ce genre, de la partialité que l'auteur se réserve, partie qui regarde les contemporains. Il était presque impossible à Palissot, objet de tant d'injures, d'être toujours juste ; mais ce qu'il n'a pas fait, c'est que dans les diversions de cet ouvrage, qui eut de grands succès, et qui le méritait à plus d'un égard, tantôt il excensa, tantôt il chira les mêmes écrivains, sans cesse, d'une édition à une autre, croyait avoir à s'en louer ou à se plaindre. Rien ne peut excuser une pareille versatilité de jugement : on prétend la justifier dans un chapitre où il substitue la satire à l'éloge, en disant qu'il s'était, dans l'édition précédente, laissé entraîner par la *séduction de l'amitié* ; mais c'est trop souvent que d'autres passions, celles de la haine, de la vengeance et de l'envie, ont aussi exercé leur influence : il s'y occupait de complaisance des auteurs qu'il cultivait l'art dramatique, et il n'a pas eu de bonnes réflexions sur l'art ; mais il semble toujours

préoccupé de lui-même et de ses comédies : l'affectation qu'il met à priver Regnard de la place qu'on lui accordait après Molière , et à laisser cette place vacante , pourrait faire présumer qu'il se la réservait à lui-même. En général, c'est un ouvrage superficiel , et qui offre peu d'idées neuves. Dans sa prose comme dans ses vers, Palissot ne se distingue, ni par la richesse de l'invention , ni par la fécondité des idées ; mais il est toujours pur, correct, naturel et facile : il appartient toujours à la bonne école, et ne se laisse jamais pervertir par les mauvaises doctrines et les mauvais exemples. Ces qualités en auraient fait un très-bon académicien ; il ne le fut cependant point. Les ennemis implacables qu'il s'était attirés par ses irrévérences envers la philosophie, l'en écartèrent toujours. Dans les commencements de la révolution, Palissot, déjà avancé en âge, publia une édition des œuvres de Voltaire, en cinquante-cinq vol. in-8°. Cette édition, mal exécutée dans sa partie matérielle, trop abrégée pour ceux qui ne veulent perdre ni un billet, ni une variante, ni une facétie de Voltaire ; trop complète pour ceux qui n'en veulent avoir que ce qui ne choque ni la religion, ni la morale, ni les bienséances, ni le goût, n'eut point de succès. Il rassembla et publia en un volume séparé (1806), sous le titre de *Génie de Voltaire*, les divers jugements qu'il avait portés sur les divers ouvrages de ce génie universel, et qui étaient répandus dans toute l'étendue de son édition. Ces jugements sont en général très-admiratifs : toutefois l'admiration de Palissot pour Voltaire, n'est pas, comme celle de quelques fanatiques, sans raison, ni restriction. Mécon-

tenant des critiques trop sévères, et

souvent injustes, que Voltaire s'était permises contre le père de notre théâtre dans son *Commentaire de Corneille*, Palissot, dans une édition des œuvres complètes de ce grand poète, publia ce commentaire avec des notes et des éclaircissements où il venge, souvent avec beaucoup de justesse et de goût, l'auteur du *Cid* et de *Cinna*, des remarques rigoureuses, des observations peu bienveillantes, on pourrait dire de hostilités de son commentateur. C'est ainsi que Palissot occupait utilement les dernières années de sa vie littéraire. Dépouillé de sa fortune par la révolution, forcé de se défaire d'une belle campagne qu'il avait longtemps possédée à Argenteuil, il vivait retiré dans une maison plus modestement à Pantin, ou à la bibliothèque Mazarine, dont il avait été nommé administrateur : c'est là que l'auteur de cet article l'a vu fréquemment ; et s'est convaincu que cet homme, dont le caractère avait été présenté, dans tant d'écrits et de discours, comme intraitable, méchant et même odieux, était doux, liant, affable, communicatif ; et que son ame, dont l'âge n'avait point éteint la chaleur, avait besoin d'affections. Il conserva jusqu'à la fin de ses jours une parfaite liberté d'esprit, son goût pour la littérature, et sa mémoire : à plus de quatre-vingts ans, il citait fidèlement et à propos les vers des poètes classiques, latins et français. Ayant plus de quatre-vingt-deux ans, il voulut encore rompre une lance en faveur du poète Lebrun, qu'il avait peut-être trop admiré, mais qu'une critique célèbre, M. Dusault, avait peut-être trop rigoureusement jugé ; il adressa à ce critique une lettre insérée dans le *Journal des Débats* : *Telum imbelle sine ictu conju*

senior. L'esprit de Palissot parut alors se tourner vers des réflexions sérieuses et graves, qui fixèrent enfin ses irrésolutions et ses incertitudes sur un point important; et il mourut avec de grands sentiments de religion, le 15 juin 1814, dans sa quatre-vingt-cinquième année. Quelques-uns de ses ouvrages, la *Dunciade*, entre autres, et les *Mémoires* pour servir à l'histoire de la littérature, ont eu un assez grand nombre d'éditions. Ses œuvres ont été rassemblées dans trois éditions, plus ou moins complètes, l'une publiée à Liège, chez Plomteux, 7 vol. in-8°, et in-12; la seconde imprimée à l'imprimerie de Monsieur, en 1788, quatre gros vol. in-8°, et la dernière publiée sous les yeux de l'auteur, Paris, 1809, six vol. in-8°. F—z.

PALISSY (BERNARD), l'un des hommes de génie dont la France s'honore, était né, au commencement du xvi^e. siècle, dans le diocèse d'Agen, (1) de parents si pauvres qu'ils ne purent donner presque aucun soin à son éducation. Il apprit cependant à lire et à écrire; et s'étant appliqué, dans sa jeunesse, à l'apprentissage, il obtint quelques commissions qui lui procurèrent une sorte d'aisance. L'habitude de tracer des lignes et des figures géométriques lui inspira le goût du dessin, qu'il développa en copiant les ouvrages des grands maîtres de l'Italie. On le crut bientôt, comme il le dit naïvement, plus savant en l'art de peinture qu'il ne l'était; ce qui fut cause qu'on l'employa à peindre des images et des vitraux. Ce fut avec les faibles res-

sources de son talent, qu'il visita les principales provinces de France, examinant les monuments d'antiquité, et faisant, sur les diverses espèces de terres et de pierres, des observations dont la sagacité étonne encore, aujourd'hui que l'histoire naturelle a fait de si grands progrès. Son goût pour cette science s'accrut par ses voyages; et il sentit bientôt la nécessité d'étudier la chimie, afin de connaître la composition et les propriétés des minéraux. Mais la véritable chimie n'existait pas encore; et il fut obligé de se contenter de visiter les laboratoires des alchimistes et des pharmaciens, où il devina, plutôt qu'il n'apprit, la recette de quelques *arcanes* qui formaient alors toute la science. Palissy avait terminé ses voyages avant 1539. Il s'était établi à Saintes, ou dans les environs de cette ville; et il y vivait, avec sa famille, du produit de son talent pour la peinture. Ayant vu, à cette époque, une coupe de terre, tournée et émaillée, d'une grande beauté, il se persuada que s'il pouvait trouver le secret de la composition de l'émail, cette découverte le mettrait à même de mieux élever ses enfants; et dès-lors ses idées se dirigèrent de ce côté. Il eut bientôt dépensé toutes ses économies en essais infructueux; mais ayant été chargé, en 1543, de lever la carte des marais salants de la Saintonge, ce travail lui rapporta une somme assez considérable; il n'hésita pas à la consacrer à de nouvelles expériences, qui ne réussirent pas mieux que les premières. Ni les plaintes de sa femme, qui lui reprochait de négliger un état qui assurait l'existence de leur famille, ni les représentations de ses amis, ne purent l'empêcher de continuer ses tentati-

(1) M. de Saint-Amans, qui a visité, il y a peu d'années, les tuileries de Palissy, nous apprend que la famille de ce nom existe encore aux environs du village de Birou, près de Moutpazier, sur les limites du Périgord et de l'Agenois (*Mém. de la société royale des antiquaires de France*, II, 366).

prunta de l'argent pour cuire un nouveau four comme le bois lui man-
 ûla les tables et les plan-
 a maison pour terminer
 , qui ne réussit cependant
 itement. Il renvoya en-
 ier qui l'avait aidé à pré-
 erres, et n'ayant point
 ur le payer, il lui donna
 le ses habits. Palissy était
 sérable, qu'il n'osait plus
 s la crainte d'être exposé
 ies de ceux qui l'avaient
 n état plus heureux ; et
 lait de rencontrer les re-
 femme et de ses enfants,
 igrreur semblait l'accuser
 lité (1). Dévoré de cha-
 ectait un air riant, et per-
 ours à poursuivre ses ex-
 qui eurent enfin le résultat
 si long-temps attendu. Ce
 15, après seize années d'es-
 ou moins malheureux, que
 couvrit enfin la composi-
 mail ; et bientôt ses belles
 t ses *rustiques figulines* (2)
 connaître de la manière la
 tageuse. Le roi Henri II, et,
 mple, les plus grands sei-
 s'empressèrent de lui de-
 les vases et des figures pour
 at de leurs jardins ; et le
 le de Montmorenci le char-
 corer le château d'Écouen,
 re on admirait encore plu-
 ses ouvrages (3). Palissy

lire, dans son traité de l'Art de la terre,
 tous les maux que Palissy eut à souffrir,
 e une touchante naïveté, bien propre à
 son faveur.

alors le titre d'inventeur des rustiques
 mot latin *figulina*, qui signifie toutes
 rages de poterie.

ont à préserver d'une destruction inevi-
 es beaux fragments des ouvrages de Pa-
 lissey transportés au Musée des monu-
 ments. M. Lenoir conjecture que Palissy a
 travaillé les jupes du château d'Écouen,

avait embrassé les principes de la
 réforme ; et quand les lois défendi-
 rent aux protestants l'exercice public
 de leur culte, il s'associa avec d'au-
 tres artisans pour former une église,
 où chacun d'eux expliquait à son
 tour les maximes de l'Évangile (1).
 Le parlement de Bordeaux ayant
 ordonné, en 1562, l'exécution du
 nouvel édit contre les protestants, le
 duc de Montpensier donna une sau-
 vegarde à Palissy, et son atelier fut
 déclaré un lieu de franchise ; mais,
 malgré cette protection spéciale, il
 fut arrêté, et son atelier détruit,
 par l'ordre des juges de Saintes ; et il
 fallut que le roi lui-même réclamât,
 pour lui sauver la vie. Il fut appelé
 à Paris, et logé aux Tuileries ; et
 c'est sans doute à la faveur qu'il
 avait obtenue d'habiter une maison
 royale, qu'il dut, comme Ambroise
 Paré, le bonheur d'échapper au
 massacre de la Saint-Barthélemi.
 Palissy employait ses loisirs à for-
 mer un cabinet d'histoire naturelle,
 le premier qu'on ait vu à Paris :
 il en avait disposé toutes les par-
 ties, dit son biographe (M. Gobet),
 d'après une méthode si simple et si
 conforme aux principes de la nature,
 qu'il est étonnant qu'on ne l'ait pas
 imité. Il y ouvrit, en 1575, un
 cours d'histoire naturelle et de phy-
 sique ; et Palissy est le premier en
 France qui ait substitué, dans l'ensei-
 gnement de cette science, aux vaines
 explications des anciens philosophes,
 des faits positifs et des démonstra-
 tions rigoureuses. Les hommes les

mais les vitraux qui représentent l'histoire de Psy-
 che, d'après les dessins de Raphaël ; et il en a pu-
 blié la suite en 45 estampes, dans le tome VI du
Musée des monuments français, contenant l'*Histoire*
de la peinture sur verre.

(1) C'est la source de l'erreur de d'Aubigné, qui
 cite Palissy comme ministre de l'Évangile, dans la
 table de son *Histoire universelle*.

plus instruits s'empressèrent d'assister à ses leçons, qu'il continua, jusqu'en 1584, avec un succès toujours croissant. Ce fut alors qu'il donna les premières notions de l'origine des fontaines, de la formation des pierres, et de celle des coquilles fossiles que les physiciens de ce temps-là regardaient comme un simple jeu de la nature, et qu'il démontra être de véritables coquilles déposées par la mer: il y ajoutait une foule de faits curieux qui depuis ont acquis le dernier degré d'évidence. Tant et de si grands services ne purent faire trouver grâce à Palissy aux yeux des ligueurs; il fut arrêté par l'ordre des Seize, et enfermé à la Bastille. Henri III alla le visiter dans sa prison, et lui dit: « Mon bon homme, si vous ne vous accommodez sur le fait de la religion, je suis contraint de vous laisser entre les mains de mes ennemis. — Sire, répondit ce généreux vieillard, ceux qui vous contraignent ne pourront jamais rien sur moi, parce que je sais mourir. » On n'en vint cependant pas à cette extrémité: le duc de Maïenne, ne pouvant le délivrer, fit du moins retarder l'instruction de son procès; et il termina en prison (vers 1589), à l'âge de 90 ans, une vie qu'il avait honorée par de grands talents et par de rares vertus. A un génie extraordinaire Palissy joignait beaucoup de probité, de candeur, et une âme forte. Si Plutarque, dit son biographe, eût connu un tel homme, il l'aurait représenté avec les couleurs vives de son pinceau sublime. Palissy était très-savant, quoiqu'il ne sût ni grec ni latin; et son style simple et clair a quelque chose de la vivacité et de l'énergie de celui de Montaigne. On a de lui: I. *Déclaration des abus et ignorances des médecins, œuvre*

très-utile et profitable à un étudiant et curieux de sa Lyon (la Rochelle), 1557, très-rare: c'est une réponse bast. Collin, médecin de For qui avait écrit avec beaucoup vacité contre les apothicaires COLLIN, IX, 264). On y trouve principes d'une physique saine détails intéressans sur la nature dont on exerçait la médecine en ce au XVI^e siècle. Palissy a pu l'ouvrage sous le masque de *Braillier*, M^e. apothicaire à C'est à M. Gobet qu'on doit connue de ce pseudonyme pé aux recherches de Baillet autres bibliographes. II. *Recevable parlaquelle tous les habitants de la France peuvent apprendre multiplier et augmenter leurs sors*, etc., la Rochelle, 1564, in-4^o. Cet ouvrage, en dialogue, est divisé en quatre livres: le premier traite de l'agriculture et en particulier des engins second, de l'histoire naturelle des pierres, de leur formation et de leur usage; dans le troisième, le plan d'un jardin *délectable* un parterre, des terrasses, des fontaines, des cabinets de verdure et parle, par occasion, des forêts se plaint déjà de voir des arbres « parce qu'après que tous les » seront coupés, il faut que les » arts cessent, et que les » s'en aillent paître l'herbe, » fit Nabuchodonosor » (p. 6 de 1777). Le quatrième livre est le plan d'une ville fortifiée. On voit qu'il y a peu d'ordre et de méthode dans cet ouvrage; mais Palissy s'y montre déjà un grand naturaliste, et l'on y trouve beaucoup d'idées utiles. III. *Idées admirables de la nature d*

taines, tant naturelles qu'ar-
les, des métaux, des sels et
des pierres, des terres, du
des émaux, avec plusieurs
excellents secrets des choses
elles; plus un traité de la
, etc., Paris, 1580, in-8°. Ce
es dialogues entre Théorique
itique, dans lesquels Palissy,
e nom de Pratique, explique
sa doctrine, rend compte de
ses expériences avec une ad-
le simplicité. Ces deux der-
ouvrages ont été réimprimés
is, en 1636, 2 vol. in-8°, et
e titre: Le moyen de devenir
, etc. Cette édition, inexacte et
plète, est peu recherchée. Fau-
Saint-Fond et Gobet ont pu-
es Oeuvres de Palissy, Paris,
, in-4°, avec des notes utiles
écrites de Recherches inté-
tes (par M. Gobet), sur la
e l'auteur, avec des extraits de
les écrivains qui ont cité ce
l naturaliste. W—s.
PALITZSCH (JEAN-GEORGE),
 in saxon, ne le 11 juin 1723,
 ilage de Prohlitz près de Dres-
 se occupait d'astronomie et de
 nique. Malgré le tumulte des ar-
 qui agitait alors l'Allemagne,
 et le bonheur d'apercevoir le
 ier, c'est-à-dire, le 25 et le
 décembre 1758, la comète dont
 our avait été prédit par Halley,
 ous les astronomes attendaient,
 e Messier cherchait inutilement
 is si long-temps. Delisle, dans
 émoires de l'académie, *a peine*
cevoir comment ce paysan aura
et découvrir à la vue simple,
la chercher et la soulever,
vois plutôt qu'on ne l'a vue à
s, lorsque sa lumière était si
e qu'il n'était pas possible de
recevoir à la vue simple. Mais

quand Messier l'aperçut, elle était
 près de se perdre dans les rayons du
 soleil. Un mois plutôt, elle en était
 beaucoup plus éloignée, elle se mon-
 trait plus long-temps, elle devait
 être plus facile à découvrir; et le
 fait est que, quelques jours après, elle
 fut aperçue par le docteur Hoffmann,
 et enfin par un professeur de Leipzig.
 Delisle cherchait à se disculper du
 mauvais résultat des instructions peu
 raisonnées qu'il avait données à son
 élève Messier. Quant à Palitzsch,
 dont ce hasard fera vivre la mémoire,
 il continua de joindre le goût de l'as-
 tronomie à la culture de ses terres,
 fut reçu correspondant de la société
 royale de Londres et de l'académie
 de St.-Petersbourg, et mourut, dans
 son village de Prohlitz, à la fin de fé-
 vrier 1788 (*V. le Mercure de*
France, du 29 mars 1788). D-L-E.

PALKIRA (SEM TOB, BEN JO-
SEPH BEN), rabbin espagnol, flo-
 rissait vraisemblablement dans le
 treizième siècle; c'est l'opinion de
 Jean-Bernard de Rossi, mal com-
 battue par Castro. Nous avons de ce
 savant rabbin, poète, philosophe et
 jurisconsulte: I. *Sepher mahaloth*
 (Livre des degrés); l'auteur y dé-
 veloppe les systèmes des philosop-
 phes sur les prérogatives et les dif-
 férents degrés des vertus morales. Il
 est douteux qu'il ait jamais été im-
 primé. Pic de la Mirandole en pos-
 sédait une traduction latine. II. *Zeri*
haïgaon (Baume odorant). Palkira
 dans ce livre adresse des consolations
 à l'ame affligée. Crémone, 1557, et
 Prague, 1612, in-4°. III. *Russith*
chomah (Principe de la sagesse);
 manuscrit. Cet ouvrage est divisé
 en trois parties: dans la première,
 Palkira traite de la manière de bien
 diriger nos actions; dans la deuxiè-
 me, des opinions des philosophes

sur la science; et dans la troisième, de la nécessité de la philosophie pour la véritable félicité. Quelques-uns l'attribuent à Joseph Palkira, son père. IV. *Higgèrèth havicoah* (Lettre polémique), Prague, 1525 et 1610 in-8°. L'auteur y démontre que l'étude des sciences et de la philosophie n'est point condamnée par le Talmud. V. *Iggèrèth battri hanehaguth haggoph vehanephes* (Lettre sur le régime du corps et de l'âme), en vers. L'abbé de Rossi conjecture que ce poème est tiré d'Aristote par Rabbi Sem Tob de Toulouse: manuscrit, dans la bibliothèque de Florence et d'Oppenheim. VI. *Deheth ha-philosophim* (Science des philosophes), Voyez Castro, *Escritores rabínicos españoles*. VII. *Commentaire sur le More Nevochim de Maïmonides*, et *Apologie de cet ouvrage*, inconnu à tous les bibliographes avant de Rossi. Voy. *Dizionario storico degli autori ebrei*. VIII. *Sepler hammebaquès* (Livre des prières). Il en est question dans la bibliothèque de Castro. IX. *Mevakesch* (Le spectateur), imprimé à la suite du *Vahad lachachamim* d'Azulay, 1778, in-8°. L.-B.-E.

PALLADE de Galatie, né en 368, voyagea fort jeune, et vint à Alexandrie, où, dans le dessein de mener une vie régulière, il se fit instruire de la discipline monastique par l'anachorète Dorothee (Voy. ce nom). Il se retira d'abord chez les moines de Nitrie. Tourmenté par de violentes tentations, il alla ensuite s'ensevelir dans les déserts de la Thébaïde. Mais on le tira de cette solitude; et il fut appelé à l'épiscopat d'Helénople, dont il occupa long-temps le siège. Néanmoins il est douteux qu'il y mourut; car il finit par être persécuté. Il avait eu Evagre le Pontique pour

maître, et puisé dans ses sentiments qui l'ont fait taxer de pélagien par Théophile d'Alex. de même que les moines de dont saint Jean Chrysostom l'apologiste. Si ce n'est pas la Pallade qui défendit ce saint contre Arcadius, et qui parta en exil avec la vertueuse dame piade (1), il paraît au moins composé dans la retraite. à l'cinquante-trois ans, son Histe anachorètes, dite *Lausiaque* (diée au préfet Lausus). Ruffi que d'Aquilée, son ami, la ti en latin. Elle a été publiée d'a version, avec les *Vies des Pè* Rosweyde; puis en grec, par sius, en 1619; dans les de gues, par Fronton du Duc. et et avec des additions, d'ap manuscrits de la bibliothèque et de celle de Colbert, par J. telier, en 1680. On en a une traduction française, par H. Hervet, Paris, 1570, in-4. *Vie de saint Chrysostome*, titre de Dialogue de l'évêque nople, a été un motif pour buer au même écrivain. Mais Bigot (Voy. ce nom), édi manuscrit qui avait servi à sion latine donnée par Amb Camaldule (Venise, 1532, i pense, avec quelques critique cette vie est d'un autre aut

(1) Cette sainte et riche veuve distribua de ses biens aux évêques et aux frères, non-seulement à Constantinople, tout l'Orient. Les services qu'elle rendit lui firent conférer le titre de diacre, et supérieure des dames pieuses qui s'élevèrent sous sa conduite. Comme elle correspondait avec Epiphane, avec S. Chrysostome, directeur, dont on a 12 Lettres à elle, fut calomniée. Mais elle ne laissa pas d'être le dernier, et de parvenir à ses fins. Pour ses sentiments, elle mourut Pallade, accablée sous le poids de ses vertus. Les Grecs honorent le nom et le martyrologe romain en fait mention comme.

nom de Pallade, aussi évêque de Iona, et ami de saint Chrysostome. On a encore attribué au premier livre *De Gentibus Indiæ et nanibus*, publié par Ed. Bisse, s. 1665, in-4^o, qu'on croit par J. Gregory, et que Guil-Cave juge avoir été composé par un évêque sarrasin, florissant vers 370. Voyez sur la Vie et les écrits de Pallade l'historien, une notice de Martini, professeur de théologie, ibid., 1754, in-4^o. — PALLADE, diacre de l'église de Rome, animé du même esprit qui lui fit proposer saint Germain pour aller propager la foi chez les Bretons, fut ordonné évêque par le pape Célestin, et en 431, dans l'Hibernie (l'Irlande) chez les Scots, qui s'y étaient établis. Mais par une suite des événements qui amenèrent une émigration de ces peuples dans le nord de l'Europe, la mission de Pallade fut beaucoup d'obstacles; néanmoins elle s'accomplit. Il suivit les Bretons, fut leur premier évêque, et fut considéré comme leur apôtre pour le pays auquel il affermit la foi par sa mission. Ainsi ce ne fut pas en Irlande que l'évêque Pallade put exercer sa mission, dont le succès était confié à saint Patrice (Voyez ce nom). — PALLADE, seulement en Écosse, qu'il a exercé, par ses prédications, une action considérable, d'où sont sortis un grand nombre de saints, d'après un calendrier écossais publié par Keith. Le vénérable évêque mourut à Fordun, près de Aberdeen, vers 450. L'ancienne Église écossaise célèbre sa mémoire le 6 juillet. G—CL.

PALLADIO (JACQUES). Voyez PALLADIO.

PALLADIO (ANDRÉ), célèbre architecte, né à Vicence, en 1518, d'une famille originaire du Frioul, fut désigné sous le nom d'André Palladio, par Bernardino Liccino, élève du Pordenone, qui fit son portrait, en 1541. Ce portrait donne lieu de croire que ce grand artiste n'était pas d'une naissance commune; il y est représenté avec un riche vêtement, et un anneau précieux au doigt: le compas et l'équerre, qu'on lui donne pour attributs, n'indiquent pas non plus qu'il ait commencé par être sculpteur; et l'ouvrage de Vitruve, qui était son manuel, donne lieu de supposer qu'il avait reçu une bonne éducation. Il le confirme lui-même dans la dédicace de son premier livre d'architecture, lorsqu'il dit, « que dès son jeune âge, entraîné par un goût naturel vers l'étude de l'architecture, il se proposa Vitruve pour maître et pour guide. » Ces études, faites dans sa jeunesse, démentent l'assertion qu'il l'avait consumée toute entière au laborieux métier de manœuvre. Néanmoins le célèbre Trissino, qui fut son ami et son Mécène, peut lui avoir ouvert les trésors de l'érudition, comme il lui aplanit la carrière des beaux-arts; mais il ne l'a pas plus surnommé Palladio, comme on l'a prétendu, qu'il ne lui a montré les principes de l'architecture: et la décoration de la façade de la Villa Capra, qu'on attribue au poète, paraît être le premier essai du jeune architecte. Ce dernier vit bientôt l'insuffisance des études restreintes aux écrits de Vitruve, de Leo Alberti, et des autres maîtres, ses devanciers. Voulant dessiner et mesurer les restes de la magnificence antique, il se transporta en diverses parties de l'Italie, et même en France, où il vit les an-

tiqités de Nîmes. Le Trissino le mena plusieurs fois à Rome ; et ils y étaient ensemble lorsque ce dernier fit imprimer les neuf premiers livres de son poëme. L'appui d'un tel Mécène auprès du Saint-Siège, lui fut d'un grand secours dans ses recherches. Non content de relever, avec soin, tous les antiques monuments de Rome et de ses environs, Palladio interrogea jusqu'aux fondations à peine visibles ; et, au moyen de fragments ruinés, il donna, un des premiers, l'idée de restituer l'élévation de ces monuments dans leur proportion primitive, et d'en recomposer l'entière restauration. Une lettre du Trissino prouve que, cette même année, 1547, Palladio, âgé de vingt-neuf ans, revint se fixer dans sa patrie, qu'il devait enrichir, en quelque sorte, des dépouilles de Rome. On rapporte à cette époque la construction de l'hôtel-de-ville d'Udine, dit le Château, commencé par Gio. Fontana, et dans lequel on reconnaît aisément la main de Palladio. Revenu dans sa patrie, cet architecte fit preuve d'une grande habileté, en restaurant la salle de la *Ragione*, ancien monument du goût gothique. Déjà Jules Romain avait tracé un modèle de cette restauration ; mais sa mort permit à Palladio de proposer de nouveaux projets, qui furent adoptés, et qu'il expose, dans son traité d'architecture, à l'article *Basiliques*. Il fut appelé à Rome, une quatrième fois, pour concourir aux projets de la nouvelle basilique de Saint-Pierre : mais la mort du pape Paul III fit suspendre les travaux ; et Palladio perdit, presque en même temps, son ami le Trissino. Il profita de ce voyage pour recueillir de nouvelles lumières sur les monuments antiques ; et il entreprit quel-

ques travaux d'architecture que la façade du palais du grand duc de Toscane, à Campo-Martino fut un des fondateurs des plus fermes appuis de l'académie olympique de l'architecture instituée vers cette époque pour l'étude de l'antiquité à même d'exécuter les figures dont Daniel Barbaro donna la première édition, avec mentaires, en 1556. C'est le frère de ce célèbre patriarcal, qu'il qu'ilée, que Palladio const belle maison de plaisance à Trevisan. On rapporte au 1556 l'exécution de l'arc qui sert d'entrée au château. Le caractère de son architecture fait attribuer à Palladio. Un tard (1560), il donna les plans de la maison-de-ville de Udine, la décoration de cet édifice, qui est cotés, consiste en un beau portique à deux étages : le premier est dorique ; le second, ionique. Palladio, déjà connu par son ouvrage sur toute l'Italie, retentit à Venise, l'une des villes où l'architecture devait être le plus distinguée. Il venait de Rome, non loin de cette capitale, aux bords de la Brenta, le palais ducal, remarquable par un loggia d'ordre ionique et d'autres édifices demandant de nouvelles décorations ; et le 1560, âgé de quatre-vingts ans, il mourut, pendant sa longue vie, toute l'estime des Vénitiens et la justice aux talents de l'architecte, lui céda volontiers le sceptre de l'art. Le premier de ces édifices fut le monastère de Saint-Jean-de-Léon, de l'idée des édifices antiques, lut en appliquer l'ordon-

struction : un magnifique rinthien en formait l'entrée à une cour entourée de loges, qui se rattachaient à des dépendances. Cette façade des plus parfaites comme Palladio, fut, avant d'être achevée, la proie d'un violent incendie. Quelques parties, échappées à la destruction, font déplorer la perte de l'édifice, dont on peut voir l'idée dans les plans et les coupes du livre 2, chap. 6, du *Trattato* de Palladio. Dans le même lieu, on construisait, sur ses débris, un réfectoire des moines de l'abbaye de San-Majeur, ainsi que le projet y conduisit. Les reliquaires du style élégant de Palladio donnaient à toutes les dispositions, résolurent d'arranger l'ancienne église, qu'on confia à Albert Durer, et le chargea de la reconstruction. Il substitua une croix latine, surmontée d'une coupole, à celle de baptême, changeant la façade qui donnait sur la place, suivant l'usage de la ville, il la tourna vers la place Saint-Marc. Ces grands travaux empêchaient pas le célèbre architecte d'aller travailler pour sa patrie, on se faisait honneur de l'employer dans tous les ouvrages importants. C'est ainsi que, pendant le règne de l'empereur Maximilien, de 1561, on lui demanda l'un théâtre qu'on voulait élever dans la grande salle de la ville, pour y représenter l'édification d'*Edipe*. Toujours vaincu par les anciens, qu'il rivalisait avec, Palladio les surpassa en magnificence dans cette œuvre. On désirait y jouer aussi l'*Andromède* du Trissino : mais, ayant manqué, on lais-

sa subsister cette salle pour l'année suivante. C'est de là sans doute que vint à Venise l'idée de faire élever un théâtre dans le couvent de la Charité. Ce théâtre devait être magnifique, puisque le célèbre Frédéric Zuccaro y peignit douze tableaux d'une grande proportion. On y représenta l'*Antigone* du comte de Monte-Vicentino. Quoique l'habile architecte fût très au courant de ces sortes de constructions, qu'il avait particulièrement étudiées dans Vitruve et dans les monuments antiques, il avoue que cet ouvrage lui coûta beaucoup de temps et de peines. Ce théâtre fut conservé comme un modèle de ce genre, jusqu'à ce qu'un incendie eût dévoré la plus grande partie du monastère. On était alors dans l'usage de célébrer l'entrée des personnages éminents, dans une ville, par des fêtes et des réjouissances publiques ; c'est ce qui eut lieu à Vicence, lors de l'arrivée d'un nouvel évêque. Palladio composa de magnifiques décorations. Son inépuisable génie lui suggéra, dans cette circonstance, des idées d'une fécondité remarquable : les arcs de triomphe, les obélisques, les figures et les groupes colossaux, les fontaines, etc., furent distribués avec goût dans les divers quartiers ; et il en fut de même lors du passage à Venise, de Henri III, quittant la Pologne pour monter sur le trône de France. Palladio fut chargé de décorer la ville pour cette entrée triomphale, dont la représentation a été conservée dans un tableau d'André Vicentino, et décrite par Marsilio della Croce. La ville de Brescia, après de longues dissensions, ayant trouvé le calme sous la domination de Venise, tourna son activité du côté des arts de la paix ; sa vieille cathédrale menaçait ruine : Palladio

proposa divers changements, qui auraient fait de cet édifice un des chefs-d'œuvre de l'architecture, si de nouveaux troubles n'en avaient arrêté l'exécution. Un événement désastreux, arrivé en 1567, lui fournit une nouvelle occasion d'exercer ses talents. La Brenta débordée, ayant renversé le pont de Bassano, il composa le dessin d'un pont en pierre, qu'on voit au chapitre xiv de son *III^e* livre; mais l'énormité de la dépense effraya les habitants, et l'on se réduisit à lui demander un pont en bois, qui fut exécuté en 1570, et dont on voit la figure au chap. ix du même livre. Ce pont, de 180 pieds de long sur 26 de large, est d'une simplicité remarquable; il est couvert d'une galerie à jour, supportée par des colonnes qui contribuent à sa solidité comme à l'agrément du coup-d'œil, et garantissent en même temps les bois des injures de l'air; il est demeuré intact jusque vers la fin du dix-septième siècle: restauré pour lors, il a perdu une partie des avantages qu'il devait au génie de Palladio, et a servi à faire briller le talent d'un mécanicien (*J. FERRACINO*). Il fit, sur le Circone, un autre pont (livre III, chap. vii); mais ce pont fut emporté peu de temps après par le torrent. Nous avons dit que ce savant architecte avait étudié les anciens non seulement dans leurs édifices, mais encore dans leurs écrits: c'est ainsi qu'ayant lu, dans les Commentaires de César, la description du pont de bois que ce grand capitaine avait fait jeter sur le Rhône, il essaya d'exécuter les idées que lui suggérait cette description, dans un pont qu'il fit construire sur le Bacchiglione, auprès de Vicence, et dont on peut voir les détails dans son ouvrage, liv. III, cha-

pitre vi. On y remarque au projet d'un pont triomphal une grande capitale: il per Venise, et ce pont devait être lui de Rialto, qu'on avait long-temps projeté de construire en pierre. Déjà Fra-Giocondo et l'Ange avaient donné des projets sans exécution. Enfin un cours fut ouvert entre Vignolasovino, Palladio, Scamozzi et Delponte. Le modèle de ce pont fut préféré; et certes il ne valait pas celui de Palladio, qui aurait été un monument de ce genre le plus significatif qui eût existé. Mais on ne construisit encore, dans le XVIII^e siècle, un grand nombre d'édifices de ce genre, et le plus exquis; et les Godi, Culdagno, les Tiehe, les Tiesi, ainsi qu'une foule d'autres architectes illustres, possèdent encore de ces palladiennes, comme on les appelle dans le pays. Cependant on attribue un grand nom à Palladio, ne sont évidemment pas de son école, comme de Raphaël et Michel-Ange à Rome, où tout ce beau en peinture est attribué à deux hommes illustres. Après avoir établi sa réputation par d'utiles travaux, Palladio crut devoir publier ses observations sur les monuments antiques: il les accompagna de notes explicatives. Ce fut en 1580 que son ouvrage parut à Venise, en deux livres, puis en quatre traitant des cinq ordres d'architecture, de divers genres de construction, des maisons particulières, des chemins, des ponts, des palais, des palestres et des temples. On le dessein d'y ajouter quelques autres où il eût traité des théâtres, des amphithéâtres, des arcs de triomphe, des thermes, des aqueducs.

de l'architecture militaire. Mais la mort l'empêcha d'y mettre la dernière main. On assure que la plupart des dessins originaux de ce complément existent en Angleterre, où lord Burlington en a même publié un volume sur les thermes antiques. Quoique Palladio fit de fréquents voyages à Venise et dans les autres contrées de l'Italie, sa demeure principale et celle de sa famille était à Vicence, où il s'était construit une agréable retraite; c'est une maison à deux étages, décorée extérieurement par un ordre ionique et un ordre corinthien avec un attique. Il eut trois fils Léonidas, Horace et Scilla. Un sonnet d'Horace qui a été conservé prouve que ce jeune homme avait profité de l'éducation qu'il avait reçue. L'aîné, Léonidas, s'était livré à l'étude des arts, et il aidait son père dans ses travaux; mais une mort prématurée les enleva presque en même temps, et lorsqu'ils pouvaient se promettre les plus grands succès, l'un dans l'architecture, l'autre dans la jurisprudence. Il ne resta plus à Palladio que son troisième fils dont il n'avait pas conçu les mêmes espérances. Ce fut en 1575 qu'on publia les Commentaires de César sur la version de Baldelli, accompagnés de notes, ornés de quarante-neuf planches; les deux fils de Palladio, Léonidas et Horace, l'avaient secondé dans cette entreprise, et il leur donna lui-même ce témoignage de sa tendresse et de ses regrets. Ce savant architecte écrivit aussi sur Polybe; mais son ouvrage qu'il avait dédié au grand-duc de Toscane, François de Médicis, est resté inédit. Lors de la peste de Venise en 1576, les habitants ayant fait le vœu de construire un temple au redempteur du monde, Palladio fut

chargé de cet édifice qui devait porter un caractère de grandeur et de simplicité digne de sa destination c'est un temple d'ordre corinthien à une seule nef, d'une unité parfait dans toutes ses parties; il est élevé sur un soubassement de seize marches, et en acquiert plus d'élégance et de majesté. La peste avait à peine cessé, que Venise fut désolée par un incendie, qui détruisit le palais ducal où périrent les belles peintures de Bellin, du Pordenone et du Titien. Les plus habiles architectes furent appelés pour réparer le dommage. L'avis de Palladio était de démolir les parties incendiées, et de les reconstruire sur un meilleur dessin qu'il fut chargé de composer: néanmoins, peu de temps après, on restaure l'édifice, sans rien changer à son antique décoration. Palladio fut dédommagé de cette contrariété par ses compatriotes dont le vœu l'appela à construire un édifice d'un genre neuf, qui convenait à son génie et devait le faire briller de tout son éclat; ce fut le Théâtre olympique. On trouve dans l'ouvrage du comte Gio. Montanari la description de ce monument célèbre, où l'artiste a réuni tout ce que la convenance de modernes pouvait accorder au goût de l'antiquité. Ce chef-d'œuvre couronna dignement une vie si honorable. Les études, les voyages et les fatigues de son état, avaient altéré la santé de Palladio; et ils avancèrent le terme de ses jours à un âge où il pouvait encore produire de nouveaux ouvrages et terminer ceux qu'il avait commencés. Comme il arrive trop souvent, plusieurs de ces derniers furent gâtés par les architectes auxquels on en confia l'achèvement. Palladio mourut à Vicence, le 19 août 1580, âgé de soixante-deux ans, vi-

vement regretté des habitants d'une ville qu'il avait illustrée par ses talents et décorée de ses ouvrages. Ses collègues, les académiciens de la société olympique, lui rendirent les derniers devoirs, et composèrent de nombreuses pièces de vers en son honneur. Son fils Scilla, qui l'avait aidé dans ses derniers travaux, lui survécut, et sa famille exista quelque temps d'une manière honorable. André Palladio, d'une petite taille, d'une physionomie agréable, était modeste et discret; il avait des relations d'amitié avec tous les hommes de mérite de cette époque. On peut citer parmi eux : Paul Véronèse, Vasari, Frédéric Zuccaro, le Sansovino, Salviati, Ridolfi, etc. Il était excellent dessinateur; et ses dessins sont touchés avec une liberté, une franchise et un goût parfaits. Son nom fameux en Italie était connu dans le reste de l'Europe. Aussi fut-il loué par tous les historiens des arts. Boschini le nomme le Titien, et Algarotti le Raphaël de l'architecture. Cette dernière dénomination paraît la plus juste : en effet il semble qu'après ces deux hommes extraordinaires, leur art respectif n'a plus fait de progrès; et, dans une carrière immense déjà parcourue à pas de géant par les Alberti, les Bramante, les Michel-Ange et les Vignole, Palladio semble avoir posé les bornes que nul autre n'a dépassées. Il réunit dans le stile de ses édifices, la simplicité à la grandeur; l'aspect en est toujours élégant et agréable, les détails sont corrects, et dans une convenance et une harmonie parfaite avec le tout. Il semble n'avoir pris dans les anciens que la quintessence de leur goût. Le tact le plus fin lui a fait distinguer ce qui était pur, de ce qui commençait à sentir la décadence ;

et l'on croirait qu'il n'a imité dans l'antique que ce qui appartenait au siècle de Périclès ou à celui d'Auguste. Il varia cependant la modénature de ses ordres d'architecture, d'après leur genre et leur destination, et surtout leur application aux usages modernes, sans s'éloigner des modèles antiques qui lui servirent de type, au moins pour son style toujours pur et correct. Quoiqu'il se servit alternativement des cinq ordres, il avait une sorte de propension pour l'ordre ionique. Il en fit souvent usage dans les maisons particulières, et même dans la décoration de quelques églises entre autres dans celle de Ste. Lucie à Venise. Il fit le chapiteau de cet ordre à deux faces à la manière antique, comme le décrit Vitruve. Il sut aussi donner des proportions convenables à la capacité des intérieurs, mais en ayant moins en vue la disposition moderne, que la commodité de la distribution, et en suivant, comme il le dit lui-même, les règles arithmétiques géométriques et harmoniques déjà établies par Léon-Baptiste Alberti. Il était assez porté à imiter les anciens dans leurs constructions en brique, les considérant avec raison comme les plus solides ; il mélangea aussi le marbre avec la terre cuite, observant toujours de faire les arcs et les voûtes de cette dernière matière. Ce mélange ne nuit en rien au grandiose de l'aspect; et il y ajoute une variété de tons qui est aussi riche que pittoresque. Il n'est point de partie de l'architecture et des connaissances qui y ont quelque rapport, que cet artiste n'ait étudiées et approfondies. La mécanique applicable à son art lui était familière; il perfec-

is d'Archimède, et donna
 en tracer toutes les cour-
 développements pour en
 construction. L'édition
 mentaires de César enri-
 res composées par Palla-
 sentant les travaux des
 manœuvres de la guer-
 combien il était instruit
 étique militaire des an-
 vient de rendre à Rome
 ge public a sa mémoire,
 son buste dans le Pan-
 ôte de ceux de Raphaël
 sin; cette espèce d'apo-
 d'autant plus remarqua-
 est l'ouvrage d'un artisme
 s'honore autant que
 glorie de Palladio. Ca-
 digne d'associer ainsi
 celui de l'artiste vicentin.
 Palladio de son vivant, a
 at sa renommée; et l'es-
 t faisait de ses ouvrages
 qu'on inscrivit son nom
 us des monuments qu'il
 s. Le succès de son *Traité*
 ne fut tel, que, dans l'es-
 xante-douze ans, on en
 ons à Venise; depuis il a
 et traduit dans toutes les
 n français, par Delbois,
 1726, 2 vol. in-fol.;
 neau, MII, 6; La Motte,
 et Parrey; mais c'est
 Angleterre qu'en a con-
 tante estime de cet ar-
 que son traité est deve-
 ne, comme chez nous le
 On a même construit dans
 le foule de maisons et de
 es plans, ou tout au moins
 tyle; et l'habile architecte
 e-Jones peut être consi-
 e le disciple, et, pour
 le continuem de sa ma-
 e tout que Palladio laissa

plusieurs élèves, particulièrement à
 Vicence; le plus connu est Vincenzio
 Scamozzi, qui publia un traité d'ar-
 chitecture estimé. On trouve, à la
 suite de la vie de Palladio, par
 Temenza, deux petits écrits de
 l'artiste vicentin, qui n'avaient point
 encore paru; l'un est relatif au
Duomo de Brescia, et l'autre au
 pont projeté sur la Piave, près Bel-
 lune. Les éditions du *Traité* d'ar-
 chitecture étaient, en 1762, au nom-
 bre de quinze. Paolo Gualdo écrivit
 en 1617, une Vie de Palladio, dont
 on voyait le manuscrit original dans
 la bibliothèque d'Apostolo Zeno. Le
 comte Jean Montanari la publia à
 Venise, en 1749, et y joignit sa *Dis-*
sertation sur le théâtre olympique.
 Le *Recueil d'Éloges* fait par Rubbi,
 à Venise, contient une Notice éten-
 due sur Palladio. Le père Angelo-
 Gabr. di Santa-Maria, en parle lon-
 guement dans sa *Bibliothèque des*
écrivains de Vicence. Enfin l'archi-
 tecte Th. Temenza, en a publié une
 Vie extrêmement détaillée, Venise,
 1762. C—N.

PALLADIUS (RUTILIUS TAPRUS
 ÆMILIANUS), l'un des plus anciens
 agronomes dont les ouvrages nous
 sont parvenus, est, suivant Barth
 et D. Rivet, le même que Pallade,
 fils d'Exsupérance, préfet dans les
 Gaules (V. l'*Histoire littéraire de*
France, II, 207). La plupart des
 critiques ont adopté cette conjec-
 ture, qui n'est pourtant fondée que
 sur une homonymie. D'un autre côté,
 ceux qui supposent que Palla-
 dius était né en Italie, et qu'il floris-
 sait vers le milieu du deuxième siècle,
 ne peuvent apporter aucune
 preuve solide à l'appui de leur opi-
 nion. Ainsi l'origine de cet écri-
 vain reste incertaine. Né, si l'on en
 croit D. Rivet, à Poitiers, au com-

commencement du v^e. siècle, après s'être formé à l'éloquence dans les écoles des Gaules, il alla étudier la jurisprudence à Rome, où il trouva le poète Rutilius, son parent, qui s'empessa de lui procurer tous les agréments dont on peut jouir dans une grande ville. Il accompagna Rutilius, à son départ, jusqu'à Porto, et revint à Rome achever ses études (*V. l'Itinér. de Rutilius*). Après la mort de son père, tué, en 524, dans une émeute (*V. EXSUPERANTIUS*, XIII, 568), il devint indifférent à Pallade d'habiter la Gaule ou l'Italie; et l'on croit qu'il s'établit dans la campagne de Naples. Il nous apprend lui-même qu'il possédait des terres aux environs de cette ville et dans la Sardaigne, et qu'il en dirigeait l'exploitation. Une longue expérience lui avait démontré l'avantage de plusieurs pratiques : il rassembla ses observations dans un traité (*De Re rustica*), divisé en 14 livres. Dans le premier, il donne des préceptes généraux : les douze suivants contiennent des remarques sur les travaux particuliers à chaque mois de l'année; et enfin le quatorzième, qui est écrit en vers, concerne la greffe (1). Ce livre est adressé à Pasiphilus, qu'il appelle un très-savant homme, et à qui Palladius a dédié son ouvrage par une lettre que l'inattention des premiers copistes a renvoyée au commencement du livre dixième. Le *Traité* de Palladius a été publié, pour la première fois, par les soins de F. Colocci de Verzina, à la suite des *Rei rusticæ scriptores*, Venise, 1472, in-fol. (2) Il fait par-

tie de toutes les éditions de ce recueil, dont J. Mattheus a donné la liste parmi les manuscrits de l'édition qu'il a faite à Leipzig en 1735 (*V. J. MATTHEUS*). Cet ouvrage n'a été qu'une seule fois séparément imprimé, chez Louis Tiletan, 1539, in-4°. Phil. Beroaldus Manuce, Pier. Victorius, et d'autres l'ont successivement et annoté; il a été traduit plusieurs fois en italien, en allemand, en français. La version française de Jean Darcei, Paris, 1553, in-8°, n'a d'autre mérite que de la rareté (*V. DARCEI*), mais on estime celle que J. de la Bonneterie a publiée. *Recueil d'anciens ouvrages relatifs à l'agriculture*, Paris, 1775, 6 vol. in-8. Parmi les éditions italiennes, on recherche surtout celle de Vérone, 1811, due aux soins de Paul Zanichelli.

PALLAS, affranchi de Claude, était esclave d'Autonia, une princesse, et avait su gagner sa liberté, au point qu'elle le chargea de porter à Tibère l'avis de la comédie de Ségan (*V. ce nom*). Son fils, de Claude, il fut revêtu de la charge d'intendant du trésor, et par là l'autorité avec Narcisse. Il n'osa pas avertir Claude des bordements de Messaline pour courir à Narcisse seul les conséquences de cette accusation (*V. NARCISSE*). Après le succès, il se donna à Agrippine, décida le faible à épouser sa nièce, et, peu de temps après, lui fit adopter Néron. Ce dit était si énorme, que les sénateurs placèrent sa statue en or parmi les dieux domestiques (*V. LITUS*). Claude, en présentant l'an de R. 803, dep. J. C.

(1) Ce quatorzième livre (*De insitione*) a été inséré, par Maittaire, dans le *Corpus veterum poetarum*.

(2) On mit que c'est George Merula qui est l'éditeur de tout le recueil (*V. G. MERULA*).

ment pour arrêter les hautes
 ames romaines : n'en que
 t l'ouvrage de Pallas. Le sénat
 scerna aussitôt les honneurs de
 l'œuvre, et lui offrit, comme une
 récompense de sa fidélité, une gra-
 tification de quinze millions de ses-
 s (près de trois millions de no-
 monnaie), qu'il refusa; et le sénat
 ouvra pas de termes capables
 d'exprimer son admiration pour le
 labeur antique de l'or-
 eux affranchi, qui s'obstinait
 ter dans une honorable pau-
 . Sa fortune ne s'élevait alors
 cinquante-huit millions cinq
 mille livres de notre monnaie
 es *Annal.* de Tacite, xii, 53).
 commerce criminel de Pallas et
 Agrippine parvint à la connaissance
 aude, qui, dans un moment
 de rage, menaça de punir les cou-
 s; mais sa mort les débarrassa
 de toute crainte (*V. CLAUDE*). Né-
 quoique redevable du trône à
 son père, ne pouvait supporter son
 existence : convaincu qu'il nourris-
 sait le secret l'orgueil de sa mère,
 il ôta l'administration de ses fi-
 s, et l'éloigna de la cour, mal-
 gré les réclamations d'Agrippine.
 Quittant ses fonctions, Pallas
 se fit qu'on ne le rechercherait en-
 core le passé, et qu'on accepte-
 ses comptes sans examen; aussi
 dit-il plaisamment que Pallas
 abdiqua (*Annal.*, xiii, 14). On
 a vu celui-ci d'avoir conspiré avec
 son père pour faire passer l'empire à
 Julius Sylla, gendre de Claude.
 L'accusation était si absurde
 qu'il n'eut pas de peine à en démon-
 trer la fausseté; mais on fut moins
 satisfait de sa justification que cho-
 qué de son arrogance. Pallas mou-
 rut l'an 813 (60), empoisonné par
 le fils de Neron, impatient de s'ap-

roprier ses immenses richesses. Il
 s'était fait élever sur le chemin de
 Tibur, un magnifique tombeau, avec
 une inscription qui rappelait son re-
 fus des gratifications du sénat. Pline
 découvrit cette inscription qu'il rap-
 porte dans une lettre à Montanus
 (liv. viii, 6). Pallas avait un frère,
 nommé Felix, gouverneur de la Ju-
 dée, qui n'est connu que par ses
 exactions, et par la conduite qu'il
 tint à l'égard de l'apôtre saint Paul
 (*V. SAINT-PAUL*). W—s.

PALLAS (PIERRE-SIMON), natu-
 raliste et voyageur célèbre, naquit à
 Berlin, le 22 septembre 1741. Son
 père, chirurgien estimé, qui le des-
 tinait à la médecine, eut l'heureuse
 idée de lui faire apprendre de bonne
 heure plusieurs langues; et le jeune
 Pallas fut bientôt en état d'écrire
 en latin, en français, en anglais et
 en allemand. Ce talent lui coûta si
 peu, qu'il se montra encore le pre-
 mier parmi ses camarades dans les
 autres parties de leurs études, et
 que, non content de ce que leur en-
 seignaient les maîtres, il employait
 ses heures de loisir à l'histoire na-
 turelle, avec tant de succès, qu'à
 dès l'âge de quinze ans, il acquies-
 sait des divisions ingénieuses de diverses
 classes d'animaux. Après avoir en-
 tendu à Berlin Gleditsch, Meckel et
 Roloff, et à Göttingue, Roderer et
 Vogel, il alla terminer ses études à
 Leyde, sous Albinus, Goussier, et
 Musschenbroeck. Avec les dispo-
 sitions qu'il apportait dans un pays
 tel que la Hollande, où le commerce
 du monde avait accumulé, pendant
 deux siècles, les plus rares produc-
 tions de la nature, il était impos-
 sible que l'ardeur de Pallas pour
 l'histoire naturelle ne s'accrût
 point : un voyage en Angleterre ne
 fit que l'augmenter; et, décidé à en

faire désormais l'occupation de sa vie , il sollicita de son père la permission de s'établir à la Haye. C'est là qu'il publia , en 1766 , son *Elenchus Zoophytorum* , le premier de ses grands ouvrages , très-remarquable pour un auteur de vingt-cinq ans. Les *Miscellanea zoologica* , qu'il fit paraître la même année , lui acquièrent encore plus de réputation. Ce livre jeta une lumière nouvelle sur les classes les moins connues du règne animal , celles que l'on confondait sous le nom de vers. Ces deux ouvrages avaient fait connaître au loin leur auteur , et divers gouvernements cherchèrent à l'attirer : peut-être eût-il préféré le sien , s'il en avait reçu la moindre avance ; mais , comme il n'arrive que trop souvent , dit M. Cuvier , ce fut chez lui qu'on le méconnut. Réduit à s'expatrier , Pallas n'hésita point ; le pays qui offrait un champ plus neuf à ses recherches fut préféré : il accepta une place qui lui fut offerte par Catherine II , à l'académie de Pétersbourg. Cette princesse ne voulant point que des savants étrangers se chargeassent d'observer , en Sibérie , le passage de Vénus sur le Soleil , en 1769 , comme ils avaient observé celui de 1763 , choisit , pour ce travail , des astronomes de son académie , et jugea nécessaire d'envoyer avec eux des naturalistes capables d'explorer le pays. Ce fut pour avoir part à cette entreprise , que Pallas eut le bonheur de se voir appelé. Au milieu de tous les préparatifs d'un si grand voyage , il rédigea plusieurs nouveaux écrits , pleins de vues intéressantes , et donna surtout à l'académie ce fameux Mémoire sur les os des grands quadrupèdes si abondants en Sibérie , où il fit voir qu'il s'y en trouve d'éléphants , de

rhinocéros , de buffles et de beaucoup d'autres genres d'animaux du midi , dont la quantité est presque innombrable. L'expédition se mit en marche au mois de juin 1768 : elle était composée de sept astronomes et géomètres , de cinq naturalistes , et de plusieurs élèves , qui devaient se diriger en différents sens dans l'immense territoire qu'ils avaient à exploiter. Pallas , après avoir parcouru les plaines de la Russie d'Europe , et passé l'hiver de 1769 à Simbirsk , sur le Volga , au milieu des tribus tartares , aujourd'hui en grande partie agricoles , s'arrêta à Orenbourg , sur le Jaïk , rendez-vous de ces hordes encore nomades , qui errent dans les déserts salés du nord de la mer Caspienne , et des caravanes qui font , au travers de ces déserts , le commerce de l'Inde. Descendant le Jaïk , il séjourna à Gourief , sur la mer Caspienne , et observa avec soin la nature de ce grand lac. L'année 1770 fut employée à visiter les deux côtés des monts Oural , et les nombreuses mines de fer que l'on y a établies. Après avoir vu Tobolsk , capitale de la Sibérie , Pallas vint hiverner à Tchiliabinsk , au centre des plus importantes de ces mines. Il en repartit au printemps de 1772 , pour les mines de Kolivan , sur la pente septentrionale des monts Altaï. Cette course se termina à Krasnoïarsk , sur le Iénisseï. L'année d'après , Pallas , marchant toujours vers l'est , traversa le grand lac Baïkal , et parcourut cette contrée montueuse connue sous le nom de Daourie , qui s'étend jusque sur les frontières de la domination chinoise. C'est là qu'il observa pour la première fois une nature entièrement différente de celle de l'Europe. Après avoir vu

une infinité de peuplades à demi-sauvages, il retrouva enfin une nation civilisée, mais dont la civilisation ne ressemble, par aucune de ses formes, à celle de l'Europe. Revenant sur ses pas, et après avoir passé une seconde fois l'hiver à Krasnoïarsk, il retourna, en 1773, sur le Jaïk et sur la mer Caspienne, visita Astrakhan, étudia les Boukhares et les autres habitants du centre et du midi de l'Asie, qui viennent se mêler à la bizarre population de cette ville : il se rapprocha du Caucase, passa encore un hiver dans la contrée qui sépare le Volga du Tanais, et fut enfin de retour à Saint-Petersbourg le 30 juillet 1774. Tout jeune et vigoureux qu'il était, Pallas revint accablé de souffrances, suites d'un voyage si pénible. A trente-trois ans, ses cheveux étaient blanchis : des dysenteries répétées l'avaient affaibli ; des ophtalmies opiniâtres menaçaient sa vue. Ses compagnons avaient encore été plus maltraités : presque aucun d'eux ne vécut assez pour donner lui-même sa relation ; et ce fut Pallas qui redoubla d'activité pour rendre ce soin à leur mémoire. Les grands objets qu'il venait de voir, l'avaient trop frappé pour qu'il pût se contenter de publier le journal qu'il en avait tracé à la hâte ; il avait observé à fond le terrain et les plantes, les animaux et les hommes : ses observations nourries, combinées par la réflexion, devinrent pour lui les sujets d'autant d'ouvrages où il montra pleinement la force de son génie. Il donna l'histoire de quelques quadrupèdes les plus célèbres de la Sibérie, et publia la description d'une foule d'oiseaux, de reptiles, de poissons, de mollusques, de vers et de zoophytes in-

connus. Il ne fut pas même effrayé du projet immense d'une histoire générale des animaux et des plantes de l'empire russe ; et il en a réellement fort avancé l'exécution, bien que ce dernier travail ait dû lui présenter plus de difficulté qu'aucun autre. En effet, c'était, pour ainsi dire, en voyageant qu'il était devenu botaniste ; jusque-là, l'histoire des animaux avait été son étude de prédilection : mais, à peine arrivé, il se livra avec ardeur à celle des plantes. L'impératrice, dont la Flor de Russie flattait le goût par sa magnificence, fit remettre à l'auteur les herbiers recueillis avant lui par les voyageurs du gouvernement, et se chargea des frais de gravure et d'impression. Lui-même avait formé des collections considérables de plantes ; et l'ouvrage promettait d'être tendre, d'une manière remarquable nos connaissances sur le règne végétal ; mais il n'en a été publié que deux volumes. Pallas chercha dans la suite, à faire connaître une partie de ses découvertes botaniques dans des ouvrages moins somptueux, mais qui pussent paraître sans secours étrangers. L'inter ruption de la grande Flore de Russie ne l'empêcha point d'entreprendre un ouvrage sur les animaux du même empire. On en a déjà imprimé un volume à Saint-Petersbourg mais il n'est pas publié. Pallas y travailla jusqu'à ses derniers moments. Il avait commencé un recueil particulier sur les insectes de Russie dont il n'a paru que deux cahiers « Rarement, des hommes aussi laborieux, observe M. Cuvier, ont-ils assez de calme pour concevoir de ces idées-mères propres à faire révolution dans les sciences ; mais Pallas fit exception

» cette règle. Il avait tenu à peu
 » qu'il ne changeât la face de la zoo-
 » logie ; il a vraiment changé celle
 » de la théorie de la terre. Une con-
 » sidération attentive des deux gran-
 » des chaînes de montagnes de Sibérie,
 » lui fit apercevoir cette règle gé-
 » nérale, qui s'est ensuite vérifiée par-
 » tout, de la succession des trois or-
 » dres primitifs de montagnes, les
 » granitiques au milieu, les schis-
 » teuses à leurs côtés, et les cal-
 » caires en dehors. On peut dire que
 » ce grand fait, nettement exprimé,
 » en 1777, dans un Mémoire lu à
 » l'académie, a donné naissance à
 » toute la nouvelle géologie : les Saus-
 » sure, les Deluc, les Werner, sont
 » partis de là pour arriver à la vé-
 » ritable connaissance de la structure
 » de la terre, si différente des idées
 » fantastiques des écrivains précé-
 » dents. » Pallas rendit d'ailleurs
 un grand service à la géologie,
 par son deuxième Mémoire sur les
 ossements fossiles de Sibérie. Indé-
 pendamment de ses écrits qui im-
 portent aux naturalistes, il en a pu-
 blié sur les nations mongoles, qui
 intéressent tous les hommes instruits.
 Catherine II ayant en l'idée ingé-
 nieuse de faire réviser des vocabu-
 laires comparatifs de toutes les peu-
 plades soumises à son sceptre, elle y
 travailla elle-même pendant quelque
 temps, et chargea Pallas, celui de
 tous les savants qui avait vu le plus
 de peuples et appris le plus de lan-
 gues, de recueillir les vocabulaires
 asiatiques, mais en l'astreignant à
 suivre la liste des mots qu'elle avait
 formée. L'impératrice lui donna
 beaucoup d'autres preuves de con-
 fiance : il fut membre du comité
 chargé, en 1777, de faire une nou-
 velle topographie de l'empire rus-
 se, et historiographie de l'amirauté.

Le grand-duc Alexandre, aujour-
 d'hui empereur, et son frère Cons-
 tantin, reçurent de lui des leçons
 d'histoire-naturelle et de physique.
 Occupé d'une manière aussi hono-
 rable, décoré de titres proportion-
 nés à ses emplois, applaudi de l'Eur-
 ope, Pallas jouissait à Pétersbourg
 de toute la considération qui pouvait
 s'allier avec sa qualité d'étranger, et
 avec l'état d'homme de lettres ; mais
 il paraît que l'habitude des voyages,
 comme celle d'une vie pour ainsi
 dire sauvage, lui rendait le séjour
 des villes difficile à supporter. Égale-
 ment fatigué de la vie sédentaire, et
 de l'affluence des gens du monde et
 des étrangers, pour qui la maison
 d'un homme aussi célèbre était un
 rendez-vous naturel (F. PATIN), il
 saisit l'occasion que lui offrit l'enva-
 hissement de la Crimée, pour visiter
 de nouvelles contrées ; et il employa
 les années 1793 et 1794 à parcourir,
 à ses frais, les provinces méridio-
 nales de l'empire russe. Il revit As-
 trakhan, et suivit les frontières de
 la Circassie ; mais il ne voulut pas
 se hasarder parmi des hommes en-
 core plus dangereux qu'ils n'étaient
 intéressants. Il se rendit dans la
 Crimée. On sait avec quel appareil
 Potemkin avait conduit l'impéra-
 trice dans cette nouvelle conquête,
 et par quels prodiges de dépense
 et de despotisme, ce favori avait
 donné, pour quelques jours, à des
 déserts, l'apparence de contrées fer-
 tiles et florissantes. On dirait que
 Pallas partagea l'illusion de sa sou-
 veraine ; on peut-être le contraste
 entre les agréables vallons de la côte
 ouverte au midi, jouissant de la vue
 de la mer, plantés de vignes et de
 rosiers, et les tristes plaines du nord
 de la Russie, le frappa-t-il trop
 agréablement : il traça un tableau

de la Tauride ; et la il était de bonne-foi, c'est a d'y obtenir un repos qu'il avait fui si , lui était devenu nécessaire son dernier voyage ; examiner les bords d'une et la surface était gelée, la usa sous lui, et il tomba jusqu'à mi-corps : loin de urs , par un très-grand et obligé de se faire traîner s lieues, enveloppé dans ture. Cet accident lui cauleurs qu'il espéra de voir dans un climat plus doux - Pétersbourg : mais son et de séjour, loin de le sousta encore à ses souffranques des maux plus inles, des chagrins et des tout genre. L'impératrice, i desir qu'il témoignait la Tauride, lui fit préux villages situés dans le canton de la presqu'isle, nde maison dans la ville chet, nommée par les Rusheropol, et d'une somme ole pour son établissement. rendit à la fin de 1795 ; imat, qui lui avait parn aus un court passage, se i la longue, inconstant et l'hiver y est très-rude ; uve les incommodités du u midi. De plus, des biens u peu légèrement, parce croyait entièrement dépenancien domaine des Khans e, se trouvèrent en partie et attirèrent au nouveau des procès interminables. t par-dessus tout, Pallas as assez prévu quel vide il it lorsqu'éloigné de tous ces instruits, il se verrait

dans l'impossibilité de continuer ses idées. Bientôt dérompé, il exprimait déjà son chagrin, avec amertume, dans la Préface du deuxième volume de son second Voyage. Il a cependant passé en Crimée quinze années presque entières, continuant ses grands ouvrages, et exerçant envers les étrangers l'ancienne hospitalité du pays ; travaillant surtout à un projet fort important pour la Russie, celui d'améliorer la culture de la vigne. Mais aucune occupation ne put l'accoutumer à une vie si triste : les marques d'estime qu'il reçut de l'Europe, ne servirent qu'à augmenter ses regrets, et à lui rappeler davantage ce qu'il avait quitté. Voulant enfin s'arracher à sa situation, il vendit ses terres à vil prix, dit pour jamais adieu à la Russie, et revint, après quarante-deux ans d'absence, terminer ses jours dans sa ville natale. Rendu à des amis faits pour l'apprécier, rapproché d'un frère aîné qu'il chérissait, soigné par sa fille unique, qui lui avait voué l'attachement le plus tendre, il devait espérer encore quelques années heureuses : il projetait de visiter les villes de France et d'Italie, les plus riches en collections instructives ; de faire connaissance avec les hommes distingués qu'elles possédaient, et de rassembler ainsi de nouveaux matériaux pour mettre la dernière main à ses ouvrages : mais les germes de maladies qu'il avait contractés dans ses voyages, et pendant son séjour en Crimée, se développèrent plutôt qu'on ne le craignait. Ses anciennes dysenteries le reprirent à un tel point, qu'il comprit aisément que son état n'offrait plus de ressources ; et, sans se fatiguer par des remèdes inutiles, toujours sensible à

ce qu'il avait été, il employa ses derniers jours à prendre les arrangements nécessaires pour assurer la continuation des travaux qu'il laissait incomplets, et pour placer utilement ce qui lui restait d'objets et d'observations à publier : il mourut le 8 sept. 1811, après avoir toujours mené la vie d'un véritable savant, uniquement occupé du progrès des sciences. Il unissait à un haut degré la sagacité à l'ardeur pour le travail ; et la paix qu'il entretenait avec ses émules, annonce la douceur de son caractère. Il était conseiller-d'état de l'empereur de Russie, chevalier de l'ordre de Saint-Vladimir, membre des académies des sciences de Pétersbourg, et des principales villes de l'Europe, et associé étranger de l'institut de France. Les principaux ouvrages de Pallas sont : I. *Elenchus Zoophytorum, generum adumbrationes, specierum descriptiones, cum selectis synonymis*, la Haye, 1766, in-8° ; traduit en hollandais, par Boddaert ; en allemand, par Wilkens, version publiée avec des additions et des notes, par Hermstadt, Nuremberg, 1787, in-4°. Pallas, encore jeune, prit sur lui de faire la revue et le catalogue d'un ordre entier d'êtres organisés, que vingt-cinq ans auparavant on regardait comme des plantes, et que les observations de Peyssonel, de Trembley, de Bernard de Jussieu, d'Ellis, apprirent à ranger parmi les animaux. Pallas disposa, avec une rare sagacité, la riche moisson de zoophytes, que lui fournirent les collections de Hollande. La netteté de ses descriptions, le soin avec lequel il rapporte à ses espèces les synonymes des autres natures listes, étoient déjà bien remarquables. Son introduction l'étais en-

core davantage : il y rejette la division ancienne des êtres en trois règnes, et y montre que les plantes ne sont, pour ainsi dire, qu'une des classes du grand règne organique, comme les quadrupèdes, les poissons, les insectes et d'autres. En admettant toute la validité de ce rapprochement de deux règnes, il garde d'admettre aussi cette division unique des êtres à laquelle le Bonnet venait de donner le nom de règne : il présente, au contraire, l'arbre de l'organisation conduisant une multitude de branches latérales, qu'il est impossible de poser sur une seule ligne sans violence à la nature. Quant aux animaux en particulier, il établit que leur tronc est lui-même vivant, c'est une sorte d'animal à plusieurs branches et à plusieurs têtes. L'animal composé, dont la pierreuse n'est que le squelette muet, lequel croît en même temps que les animaux particuliers, n'est point fabriqué par eux, mais venait de soutenir le premier effort, ces idées hardies, reçues aujourd'hui par tous les naturalistes. II. *Miscellanea zoologica*, 1766, in-4°. Dans cet ouvrage, il prit hardiment pour modèles et son collaborateur Daubenton, avec étonnement, un jeune homme se chargea lui seul de la plus pénible travail, et, sans se laisser intimider par leur autorité, joindre encore la sagacité de l'un et à l'exactitude de l'autre, ces vues uniques et rigoureusement coordonnées par tous les deux. Ne se laissant plus imposer par les erreurs de Buffon, né que par celles de Buffon, il voit que la présence ou l'absence d'une coquille ne peut fournir la première base de la distribution.

quels on donnait le nom de sque l'on doit d'abord connaître la structure. C'est le naturaliste dont le coup d'il si perçant, aurait découvert le chaos où gisaient pêle-mêle sans vertèbres, s'il n'eût à s'en occuper avec la patience : mais lorsqu'il publia ses observations, elles n'étaient pas entières. Il commit donc des fautes d'un peu plus d'examen lui-même à éviter, et qui ont probablement contribué à réserver pour le temps une révolution naturelle et sur la trace de laquelle on faisait réimprimer cet ouvrage, il omit précisément le Mémoire précieux du premier (II. En allemand) : *Voyage érudites provinces de l'empire* de 1768 à 1773, Saint-Petersbourg, 1771-1776, 3 vol. in-8°, avec des cartes et figures; traduit en français par Gautier de la Peyronie, 1788-93, 5 vol. in-4°. 2^e édition, avec des MM. Lamarck et Langlès, 1794 (an 11), 8 vol. in-8°. Pallas employait le loisir de ses quartiers d'hiver à rédiger ses observations; et, d'après le plan présenté par le comte Orloff, il l'envoyait à Saint-Petersbourg, où il publiait les volumes à mesure qu'ils étaient imprimés. On continuait à travailler ainsi à la hâte, dans ces solitudes, de tous les jours de comparaison, il devait se hâter de faire quelques mémoires sur des choses communes si elles eussent été si communes à revenir plusieurs fois sur les mêmes objets : il aurait pu donner plus de mouvement dans son ouvrage, et faire saillir davantage les objets intéressants. Mais,

comme l'observe M. Cuvier, des hivers de six mois, passés dans des cabanes, loin de toute idée d'instruction, avec du pain noir et de l'eau-de-vie pour unique restaurant, un froid qui faisait geler le mercure; des étés insupportables par la chaleur pendant le peu de semaines qu'ils duraient; la plus grande partie du temps de la course employée à gravir des rochers, à passer des marais à gué, à se frayer un chemin dans les bois en abattant les arbres; ces myriades d'insectes qui remplissent l'air du nord, l'ensanglantant à chaque minute; des peuplades empreintes de toutes les misères du pays, d'une malpropreté dégoûtante, souvent d'une laideur monstrueuse, toujours tristement stupides; les Européens même abrutis par le climat et l'oisiveté: tout cela aurait pu refroidir l'imagination la plus vive. Pallas s'est distingué par l'exactitude de ses descriptions et par la justesse de ses observations souvent profondes: il s'est fait une loi de ne parler que de ce qu'il avait vu; et son Voyage est, suivant l'expression de Saussure, une mine inépuisable pour le naturaliste et pour l'homme d'état. Il en parut un extrait en allemand (Frankfort et Leipzig, 1776-1778, 3 vol. in-8°, figures); il contient tous les événements: d'autres extraits ne renferment que les mœurs des divers peuples. Il a été fondé en partie avec celui de Gmelin, et d'autres de ses compagnons dans l'ouvrage suivant: *Histoire des découvertes faites par divers savants voyageurs dans plusieurs contrées de la Russie et de la Perse*, etc. Berne et La Haye, 1779-1783, 3 vol. in-4°, cartes et figures; Lausanne, 1784-1787, 6 vol. in-8°, cartes et figures. Enfin il en existe un extrait très-incomplet, in-

ce qu'il avait été, il employa ses derniers jours à prendre les arrangements nécessaires pour assurer la continuation des travaux qu'il laissait incomplets, et pour placer utilement ce qui lui restait d'objets et d'observations à publier : il mourut le 8 sept. 1811, après avoir toujours mené la vie d'un véritable savant, uniquement occupé du progrès des sciences. Il unissait à un haut degré la sagacité à l'ardeur pour le travail ; et la paix qu'il entretenait avec ses émules, annonce la douceur de son caractère. Il était conseiller-d'état de l'empereur de Russie, chevalier de l'ordre de Saint-Vladimir, membre des académies des sciences de Pétersbourg, et des principales villes de l'Europe, et associé étranger de l'institut de France. Les principaux ouvrages de Pallas sont : I. *Elenchus Zoophytorum, generum adumbrationes, specierum descriptiones, cum selectis synonymis*, la Haye, 1766. in-8° ; traduit en hollandais, par Boddaert ; en allemand, par Wilkens, version publiée avec des additions et des notes, par Hermstædt, Nuremberg, 1787, in-4°. Pallas, encore jeune, prit sur lui de faire la revue et le catalogue d'un ordre entier d'êtres organisés, que vingt-cinq ans auparavant on regardait comme des plantes, et que les observations de Peyssonel, de Trembley, de Bernard de Jussieu, d'Ellis, apprirent à ranger parmi les animaux. Pallas disposa, avec une rare sagacité, la riche moisson de zoophytes que lui fournirent les collections de Hollande. La netteté de ses descriptions, le soin avec lequel il rapporte à ses espèces les synonymes des autres natures, étaient déjà bien remarquables. Son introduction l'était en-

core davantage : il y rejette la division ancienne des êtres en trois règnes, et y montre que les plantes ne sont, pour ainsi dire, qu'une des classes du grand règne organique, comme les quadrupèdes, les poissons, les insectes, les autres. En admettant tout rapprochement de deux règnes, il garde d'admettre aussi cette unique des êtres à laquelle le Bonnet venait de donner le nom de règne végétal : il présente, au lieu de l'arbre de l'organisation conduisant une multitude de ramifications latérales, qu'il est impossible de poser sur une seule ligne sans violence à la nature. Quant aux animaux en particulier, il établit leur tronc est lui-même vivifiant : c'est une sorte d'animal à plusieurs branches et à plusieurs têtes. L'animal composé, dont la pierreuse n'est que le squelette commun, lequel croît en même temps que les animaux particuliers, n'est point fabriqué par eux, mais venait de soutenir le premier effort, ces idées hardies, reçues aujourd'hui par tous les naturalistes. II. *Miscellanea zoologica*, 1766, in-4°. Dans cet ouvrage prit hardiment pour modèle et son collaborateur Daubenton, avec étonnement, un jeune homme se chargea à lui seul de tout le travail, et, sans se laisser impressionner par leur autorité, joindre encore sa sagacité de l'un et à l'exactitude de l'autre, ces vues nouvelles et rigoureusement coordonnées par tous les deux. Ne se laissa plus imposer par les erreurs nouvelles que par celles de Buffon, et vit que la présence ou l'absence d'une coquille ne peut fournir la base de la distribution.

quels on donnait le nom de que l'on doit d'abord conalogie de la structure. Cerenaturaliste dont le coup- t si perçant , aurait déch- chaos où gisaient pêle-mé- naux sans vertèbres , s'il né à s'en occuper avec la e : mais lorsqu'il publia ses es n'étaient pas entières. Il commit donc des iun peu plus d'examen lui éviter , et qui ont proba- outribué a réserver pour emps une révolution né- et sur la trace de laquelle n faisant réimprimer cet il omit précisément le Mé- plus précieux du premier I. (En allemand) : *Voyage érentes provinces de l'em-* : de 1768 à 1773, Saint- rg. 1771-1776, 3 vol. ccartes et figures; traduit s par Gautier de la Pey- is, 1788-93, 5 vol. in-4°. s; 2^e édition , avec des dM. Lamarck et Langlès , 1771-1776, 8 vol. in-8°. Pallas employait le loisir artiers d'hiver à rédiger al; et, d'après le plan pres- comte Orloff, il l'envoyait née à Saint-Petersbourg , e publiant les volumes à me- s étaient imprimés. On con- travaillant ainsi à la hâte , us ces solitudes , de tous le comparaison , il devait se à faire quelques mépri- sister sur des choses con- mme si elles eussent été : à recevoir plusieurs fois èmes objets : il aurait pu tre plus de mouvement dans n , et faire saillir d'avanta- bjets intéressants. Mais ,

comme l'observe M. Cuvier , des hi- vers de six mois , passés dans des cabanes , loin de toute idée d'instruc- tion , avec du pain noir et de l'eau- de-vie pour unique restaurant , un froid qui faisait geler le mercure ; des étés insupportables par la chaleur pendant le peu de semaines qu'ils duraient ; la plus grande partie du temps de la course employée à gravir des rochers , à passer des marais à gué , à se frayer un chemin dans les bois en abattant les arbres ; ces my- riades d'insectes qui remplissent l'air du nord , l'ensanglantant à chaque minute ; des peuplades empreintes de toutes les misères du pays , d'une malpropreté dégoûtante , souvent d'une laideur monstrueuse , toujours tristement stupides ; les Européens même abrutis par le climat et l'oi- siveté : tout cela aurait pu refroidir l'imagination la plus vive. Pallas s'est distingué par l'exactitude de ses des- criptions et par la justesse de ses ob- servations souvent profondes : il s'est fait une loi de ne parler que de ce qu'il avait vu ; et son Voyage est , suivant l'expression de Saussure , une mine inépuisable pour le natu- raliste et pour l'homme d'état. Il en parut un extrait en allemand (Fran- cfort et Leipzig , 1776-1778 , 3 vol. in-8° , figures) ; il contient tous les événements : d'autres extraits ne ren- ferment que les mœurs des divers peup- les. Il a été fondue en partie avec celui de Gmelin , et d'autres de ses compa- gnons dans l'ouvrage suivant : *Histoire des découvertes faites par di- vers savants voyageurs dans plu- sieurs contrées de la Russie et de la Perse*, etc. Berne et la Haye , 1779-1783 , 3 vol. in-4° , cartes et figu- res ; Lausanne , 1784-1787 , 6 vol. in-8° , cartes et figures. Enfin il en existe un extrait très-incomplet , in-

titulé : *Voyages chez les peuples Kalmouks et les Tartares*, Berne, 1792, in-8°, avec cartes et figures. Les 382 premières pages ne sont guère qu'une réimpression du premier volume de l'ouvrage précédent : les caractères sont les mêmes jusqu'à la page 352 ; l'impression change à la page 353. Un morceau avec ce titre, *Fragment de voyages de MM. Pallas, Gmelin, etc.*, termine le volume. Il y a aussi une traduction russe de tout le Voyage, Saint-Petersbourg, 1773, in-4°, avec un supplément. IV. *Recueil de documents historiques sur les peuplades mongoles*, Saint-Petersbourg, 1776 et 1801, 2 vol. in-4°, figures. Ce livre ne traite pas seulement de l'origine et des caractères physiques de ces peuples mongols, de leurs mœurs et de leurs gouvernements ; une grande partie est consacrée au détail de leur religion. A la demande de l'académie, Pallas réunit aux observations qu'il avait faites lui-même chez les Kalmouks, celles de Müller, de Gmelin et de Læhrig, habitant de Tzaritzyn sur le Volga. Ce dernier qui, avec Nitschmann, son compatriote, avait servi d'interprète à Pallas dans cette colonie allemande, voisine d'un camp de Kalmouks, fut, sur sa proposition, renvoyé en Sibérie par l'académie de Saint-Petersbourg pour se perfectionner dans la langue des Mongols, en vivant au milieu de leurs hordes, et traduire des livres mongols et tibétains. Læhrig, homme studieux, s'appliqua beaucoup à ces langues ; mais il oublia la sienne pendant un séjour de dix ans chez ces peuples : de sorte que ses traductions du mongol et du kalmouk présentent plutôt des phrases étrangères exprimées en mots allemands, que des

phrases allemandes ; ce qui le extrêmement difficile à comprendre. L'ouvrage de Pallas est diffus et rédigé. Dans son état actuel, très-malaisé d'y trouver quelque chose ; car il manque de table matières et même des chapitres. Le style est négligé ; l'orthographe des noms-propres incorrecte. Avec ses défauts, ce livre offre une mine à exploiter : suivant l'évaluation de M. Cuvier, il mérite d'être traduit en français ; mais il faudrait le refondre entièrement. (En français.) *Observation sur la formation des montagnes et les changements arrivés à notre globe*, Saint-Petersbourg, 1777, in-8° ; I. 1782, in-12 ; traduites en allemand, Saint-Petersbourg, 1777, in-8°. VI. *Spicilegium zoologicum*, en onze fascicules, Berlin, 1767-1784, in-4°. Pallas a fait réimprimer ce titre, ses *Miscellanea zoologica* enrichis de beaucoup d'additions traduites, en allemand, les sept premiers fascicules ; il en destinera encore six autres à l'impression. On trouve la description de différents quadrupèdes. L'histoire de quelques uns des plus célèbres de la Sibirie est si complète, qu'aucun, des plus communs parmi nous, ne sont aussi bien connus. VII. *Species quadrupedum et glirium ne cum illustrationibus variis plurium ex hoc ordine animantium*, deux fascicules contenant 27 planches, Erlang, 1778-1779 ; 1784, in-4°. L'histoire et l'histoire de plusieurs espèces de rongeurs de l'empire de Russie, sont traitées dans ce livre avec cette rigueur dont Buffon et Daubenton ont seuls donné l'exemple ; et qui, par modestie, il n'a pas voulu présenter de nouveaux genres

is sont faites avec un tel tout méthodiste intellirait en extraire les canériques. VIII. (En al- Nouveaux Essais sur le tr servir à la Géographie à l'Ethnographie , à naturelle , et à l'Econo- stique , Saint-Petersbourg , 1781-1796 , 7 vol. in- cartes et figures ; les 3 der- portent aussi le titre d'Es- us nouveaux , etc. Ce pré- al, qui commence à devenir ne l'on ne rencontre pas omplet, renferme un grand le morceaux intéressants. que principalement : Des- tuffle de Tangut , à queue , et Remarques sur les es- eufy sauvages ; c'est la tra- um Mémoire en français , is les Actes de Saint-Pé- : ce petit baïlle est celui ene , garnie de longs crins le du cheval , a fourni les de dignité militaire que out empruntées des Tatars, tres. — Histoire naturelle tite espece de renard , ts mérionaux de l'Asie : ces corsaks ou petits re- nâtres des déserts du nord ont, suivant quelques écri- me lieu à la fable des four- res , rapportée par Héro- Observations sur la conti- les montagnes de Suède , ongent sur le territoire d' O- tre la mer blanche et les ga et Omega : Pallas avait , en 1768 , ces hauteurs fragments de diverses ro- Rapport sur des ossements animaux étrangers , trou- 76 , dans le gouvernement han : c'est une simple indi-

cation de la découverte d'os d'élé- phants , de rhinocéros , de buffles , etc. , trouvés sur les bords de la Sviiga. — Détails sur la culture du Kountchout (Sesamum orientale) dans le gouvernement d'Astrakhan , par C. Hablizl : l'auteur rend compte des tentatives faites pour acclimater cette plante usuelle , et en donne la description. — Relation du Tibet , re- cueillie des récits de prêtres Tangou- tains , établis parmi les Mongols de Selinghinsk. Cette petite pièce , qui offre des reusesignements authenti- ques sur un pays peu connu , a été traduite en français sous ce titre : Description du Tibet , d'après la relation des lamas Tangoutes , éta- blis parmi les Mongols , Paris , 1808 , in-8°. Reuilly , à qui l'on doit cette version , avait connu Pallas en Cri- mée ; il y a joint , Relation des fêtes et cérémonies qui eurent lieu à la régénération du Koutoukhrou , un des principaux prêtres de la Mon- golie. — Description géographique du cours du fleuve Anadyr , et des russeaux qui s'y jettent. Cette ver- sion est fidèle. — Description des monts Altai , traduite du chinois , par Rossokhin. — Voyage d'An- dreef , Léontief et Lyssof , aux îles situées à l'embouchure de la Kowyma : le voyage eut lieu sur la glace. — Description du cap des Tchoutchis et des îles voisines , traduite du russe. — Voyage du Kamtchatka aux îles nouvellement découvertes à l'est , et jusqu'à Ala- chka , sur le continent d'Amérique , fait en 1768 et 1769. — Eclaircis- sements sur les découvertes faites dans l'océan Oriental , entre la Si- bérie et l'Amérique. — Description du dshikhetai , demi-âne sauvage des déserts orientaux de l'Asie moyenne : la description de cet ani-

mal, intermédiaire entre l'âne et le cheval, est traduite d'un Mémoire inséré dans les *Acta Petropolitana*; de même que les *Observations sur l'onagre ou âne sauvage des anciens*. — *Rélation d'un voyage de caravane de Kiakhta à Peking*, fait en 1727 et 1728, sous la conduite de Laurent Lange. — *Journal d'un voyage de caravane de Tzourokaï-tou, à travers la Mongolie, à Peking*, fait en 1735, sous la conduite de Lange et de Fiesof. Ils sont tous les deux importants pour la géographie de la partie orientale de l'Asie moyenne (V. LANGE, XXIII, 352). — *Description géographico-historique de Peking*: elle est tirée du manuscrit d'un jésuite, et diffère en quelques points de celle qu'a publiée Deisle. — *Description topographique et physique de l'île de Béring*; elle est de Steller. — *Description de l'île de Cuivre ou Mednoi-Ostrov*, sur la côte du Kamtchatka. — *Voyage de quatre ans aux îles situées entre le Kamtchatka et l'Amérique*, entrepris en 1772, sous la conduite de Prazin. — *Extrait du voyage à la presqu'île d'Alachka*, fait de 1770 à 1775, par Solovief. — *Notice sur les Indous demeurants à Astrakhan*. — *Voyage de Messerschmidt en Sibérie*, de 1720 à 1725; — *Relation succincte d'un voyage physique*, fait pendant près de six mois dans quelques gouvernements septentrionaux de l'empire Russe, par Laxmann: il sert de complément aux observations de Pallas sur les montagnes d'Olonetz. — *Itinéraire de Kiev à Constantinople*. — *Voyage à la côte d'Amérique au nord de la Californie*, fait en 1775, par Maurelle, pilote de la frégate espagnole, commandée par La Bodega. — *Idées sur l'ori-*

gine des Américains, par Fis. — *Extrait succinct de l'histoire Géorgie*. — *Description du bement d'un principal lama ou p calmouk*. — *Observations si province du Ghilan, en Pers sur ses montagnes*, par C. Habli. — *Nouvelle description des îles riles*. — *Extrait du Journal de saque Ivan Kobelef, sur le pays Tchouktchis, et sur les îles si vis-à-vis le détroit, et sur la partie de l'Amérique*; ce Kobelef était en 1750, du fort d'Ichighiu: golfe de Pengina, dans le pays Tchouktchis, et dans les îles riles, et avait communiqué aux habitants, qui lui avaient donné coup de détails curieux. — (français): *Relation d'un voyage aux monts d'Altaïce, en Sibérie*, fait en 1781, par Patrin. — *Description des mines et des usines de Nertchinsk, dans la Sibérie orientale*; plus étendue et plus moderne que celle qui se trouve dans le *Journal de Georgi*. — *Relation de la Crimée*, par Souyef; plus importante l'histoire que pour la géographie physique. — *Mémoire sur les mœurs des paysans russes*: ceau couronné, en 1782, par l'Académie économique de Saint-Petersbourg. — *Voyage dans la mer Noire*, de 1764 à 1766, par Tchakof. — *Voyage dans les montagnes Altaï russes, pour la recherche de pierres, telles que le porphyre antique, etc., propres à faire de beaux vases*, par Cbang. — *Voyage de Mozdok, dans l'intérieur du Caucase*: cette relation très-intéressante. — *Notice sur les îles de Liakhof, dans la mer Noire*. — *Lettres écrites pendant un voyage dans la Sibérie méridionale, et dans le pays des Drou-*

lac Zaisan, par Sivers. *insectorum, præsertim iri que peculiarium*, Er-82, 2 fascicules in-4°. *ossica, seu stirpium im-iper Europam et Asiam mdescriptiones et icones*, 2, 1784-85, 2 vol. in-4°, imprimé à Francfort, 2 vol. 9-1790; traduit en russe, Saint-Petersbourg, 1786. Jumes, les seuls qui aient, contenant 101 fig., également les arbres et les n'a que quelques plan-sième. XI. *Linguarum vocabularia comparatissima curâ collecta*, -bourg, 1787-89, 2 vol. neister, homme docte et teur de plusieurs ouvra-, et bibliothèque de l'a-s sciences de Saint-Peters-ent le premier en Russie-publier un vocabulaire de toutes les langues. Il ete et une correspon-les savants de divers it intéresser Catherine II prise. F. BACHMISTER, On ne sait pas comment ne son projet; mais l'im-contre l'exécution à Pal-age, avait trois vo-deux premiers contien-mots de dix cents l'en-que et d'Asie; les langues t d'Amérique étaient res-ur le troisième; il n'a. L'imp-éditeur avait fait ch. de l'ouvrage, trente mots de Pallas fut estimée es-tes, dont le dixième pu-à l'Ex-éditeur titre free, l'ouvrage est en cas-ses, ce qui rend l'usage et bonne. Il paraît que

Catherine ne fut pas contente de la besogne de Pallas; car, en 1790 et 1791, elle fit publier une autre édition, en 4 vol. in-4°, rédigée par ordre alphabétique, et dans laquelle on avait fondu les langues de l'Asie et de l'Afrique, qui se trouvaient entre les mains de l'éditeur: mais cette édition est encore inférieure à la première. Au reste, Pallas avait travaillé malgré lui à ce Glossaire, qui a été assez bien apprécié par Velney, dans un rapport lu à l'académie celtique en 1805 (Voy. le *Moniteur* du 24 oct. 1805 et l'art. C. F. P. Masson, p. 431). XII. (En français): *Tableau physique et topographique de la Tauride, tiré du journal d'un voyage fait en 1794*, Saint-Petersbourg, 1795, in-4°; réimprimé à Paris, an VII (1799), in-8°, et in-4°. XIII. *Observations recueillies pendant un voyage fait, en 1793 et 1794, dans les provinces méridionales de l'empire russe*, Leipzig, 1789-1801, 2 vol. in-4°; ce livre fut publié en allemand et en français, figures coloriées et cartes; *ibid.*, 1803, 2 vol. in-8°, avec cartes et figures en noir; traduit de nouveau en français, par La Boulaye et Fumelier, avec des notes, sous le titre de *Voyages entrepris dans les gouvernements méridionaux de l'empire de Russie*, Paris, 1805, 3 vol. in-4°, et atlas; *ibid.*, 2 vol. in-8°. La première partie de ce Voyage renferme la description des steppes du Volga, et des contrées salinées qui bordent la mer Caspienne jusqu'au Caucase; la seconde traite de la Crimée: l'ouvrage précédent est réimprimé à la fin du livre. Pallas, ayant parcouru cette fois des pays moins sauvages que ceux qu'il avait visités auparavant, ses observations sont plus liées entre elles, et la

lecture du livre est plus agréable. On y trouve beaucoup de faits nouveaux sur l'histoire naturelle, la physique, l'agriculture, la population, le commerce et les arts. XIV. *Species astragalorum descriptæ, et iconibus instructæ*, Leipzig, 1800, 13 fascicules in-fol., fig. XV. *Illustrationes plantarum imperfectæ vel nondum cognitarum*, ibid., 1803-1807, 4 fascicules in-fol., fig. On y trouve l'histoire des halophytes, ou de ces plantes maritimes de la famille des salicors, si abondantes dans les steppes qui couvrent la Russie méridionale. Les absintes, les armoises, non moins nombreuses dans ces steppes, et qui y avaient déjà été remarquées par les anciens, devaient faire suite aux halophytes; mais les malheurs causés par la guerre ont fait abandonner ce projet. XVI. *Fauna Asiatico-Rossica*, Saint-Petersbourg, 1811 et 1812; cet ouvrage n'a pas été publié. Tous les manuscrits relatifs aux animaux vertébrés sont rédigés; des juges compétents assurent qu'il s'y trouve plusieurs espèces nouvelles, et beaucoup d'observations intéressantes. XVII. Un grand nombre de Mémoires, en latin ou en français, dans les *Acta Naturæ curiosorum*, et dans les *Commentarii Petropolitani novi*; les plus intéressants sont: *Descriptiones quadrupedum et avium, anno 1769 observatorum, et descriptiones fugitivæ animalium atque plantarum, annis 1768 et 1769 observatorum*. — *De reliquiis animalium exoticorum per Asiam Borealem repertis complementum*. — *Equus hemionus Mongolis Dshikketai dictus*. — *Tetras arenaria*. — *Lacerta apoda*. — *De dentibus molaribus fossilibus ignoti animalis, canadensibus analogi*. — *Description du buffle à*

queue de cheval. — *Observation l'onagre*. — *Observation myrmecophagum africanum*. — *Descriptiones plantarum peculiarium*. — *Réflexion anciens travaux des mines*. Bailly avait voulu attribuer les exploitations à ces antiques du Nord, premiers inventeurs; mais on lui a prouvé qu'il n'en était rien. On lui a prouvé qu'elles sont dues à des peuples qui n'ont pas été mentionnés par les historiens. — *Sur les variations du climat de la Sibirie*. Bailly avait voulu attribuer les variations du climat à ces antiques du Nord, premiers inventeurs; mais on lui a prouvé qu'il n'en était rien. On lui a prouvé qu'elles sont dues à des peuples qui n'ont pas été mentionnés par les historiens. — *Sur les variations du climat de la Sibirie*. Bailly avait voulu attribuer les variations du climat à ces antiques du Nord, premiers inventeurs; mais on lui a prouvé qu'il n'en était rien. On lui a prouvé qu'elles sont dues à des peuples qui n'ont pas été mentionnés par les historiens. — *Sur les variations du climat de la Sibirie*. Bailly avait voulu attribuer les variations du climat à ces antiques du Nord, premiers inventeurs; mais on lui a prouvé qu'il n'en était rien. On lui a prouvé qu'elles sont dues à des peuples qui n'ont pas été mentionnés par les historiens.

ce qu'ils ont été réunis à d'autres. Ce nom est resté à l'*Euclia* d'Adanson, qu'Aiton et Willdenow ont nommée *Pallasia* : c'est une plante vivace, de la syngénésie, et de la famille des corymbifères, qui croît au Pérou, et se cultive en Europe dans les jardins de botanique. E-s.

PALLAVICINI ou **PELAVICINO** (Le marquis **OBERTO**) fut, au milieu du treizième siècle, chef d'une maison illustre de Lombardie, et feudataire immédiat de l'Empire. C'était un grand capitaine, qui augmenta la célébrité de sa famille, mais qui, après d'éclatantes victoires, attira sur elle de grands revers. Dès le commencement des démêlés de l'empereur Frédéric II avec les papes, Pelavicino embrassa le parti de ce monarque, et lui assura l'alliance de la ville de Plaisance, près de laquelle sa famille possédait des fiefs considérables qui lui sont demeurés jusqu'à nos jours. Mais un légat de Grégoire IX réussit, en 1236, à exciter la défiance des citoyens de Plaisance contre Pelavicino, et à le faire chasser de sa patrie. Cet affront lui inspira une haine irréconciliable contre les prêtres et les Gueffes. Frédéric II s'empressa de l'affermir dans ces sentiments : il le nomma vicaire impérial en Lunigiane ; et il le chargea, pendant les années 1240 et 1241, de conduire la guerre qu'il faisait aux Génois. Ce fut alors que Pelavicino commença de développer ses grands talents militaires. Ses succès, qu'il devait bien plus à son génie qu'à l'emploi de forces peu considérables, lui attachèrent irrévocablement ses soldats ; et il se forma pendant cette guerre un corps redoutable de cavalerie, qui ne voulait reconnaître d'autre autorité que la sienne. La mort de l'empe-

reur, et l'anarchie de l'empire, augmentèrent, en 1250, la puissance de généraux de Frédéric II. Les villes et les gentilshommes attachés au parti Gibelin recherchèrent leur protection. Crémone offrit la charge de podestat à Oberto Pelavicino : comme général et comme juge, il exerça, dans cette république, un pouvoir souverain, qu'il affermit bientôt par une grande victoire, remportée le 16 août 1250 sur les Parmesans. Bientôt après, les habitants de Plaisance, revenus au parti Gibelin, recherchèrent son alliance ; et, en 1254, ils choisirent pour leur souverain le même gentilhomme qu'ils avaient autrefois exilé ; néanmoins ils se revoltèrent contre lui, le 24 juillet 1257 et secoururent son autorité : Pavie d'autre part, s'était volontairement donnée à lui ; et l'alliance des seigneurs Gibelins, parmi lesquels on distinguait le féroce Eccelin da Romano consolidait encore son pouvoir. L'alliance de ce tyran, dont les talents et la bravoure égalaient la cruauté n'était cependant pour Pelavicino ni sans danger ni sans honte. Ils s'étaient rendus maîtres ensemble de Brescia ; mais Eccelino, voulant garder seul cette conquête, prit des mesures qui devaient le défaire de son associé. Pelavicino en fut averti et se retira précipitamment de Brescia, et proposa son alliance aux Gueffes, pour délivrer avec eux la Lombardie du monstre qui l'opprimait. Il eut une grande part, le 27 septembre 1259, à la victoire de Cassano, la suite de laquelle Eccelino, prisonnier, mourut de ses blessures ; Pelavicino, qui, malgré sa réconciliation momentanée avec les Gueffes, n'avait point perdu son crédit auprès des Gibelins, demeura chef de leur parti en Lombardie. Il eut

profita pour s'assurer la seigneurie de Brescia, et pour partager, bientôt après, celle de Milan avec la maison de la Torre. En 1261, il recouvra de nouveau la souveraineté de Plaisance; et il y joignit celle de Tortone. Ainsi le marquis Pelavicino avait déjà fondé en Lombardie un état d'autant plus puissant que les villes de cette province étaient à cette époque plus riches et plus peuplées que celles de tout le reste de l'Europe. Mais, en 1265, l'armée de Charles d'Anjou, qui marchait à la conquête du royaume de Naples, renversa cette nouvelle souveraineté avant que le temps l'eût affermie. Pelavicino n'osa point livrer bataille à l'armée française qui traversait la Lombardie; et il perdit beaucoup de soldats dans des affaires de postes. Le 30 janvier 1266, la ville de Brescia fut surprise par les Guelfes, et lui fut enlevée. Crémone qui était demeurée dix-sept ans sous sa domination, y fut soustraite l'année suivante: déjà il avait perdu d'autres cités, et il ne lui restait plus aucune de celles qui s'étaient soumises volontairement à lui. Mais un grand nombre de châteaux-forts, dans toute la Lombardie Cispadane, étaient encore garnis de ses soldats, et retenaient les campagnes sous son obéissance. Les Parmesans, pour achever de le dépouiller, mirent le siège devant Borgo san-Donino, grande bourgade où il avait établi sa résidence, et qu'il fut forcé d'évacuer le 21 octobre 1268. Oberto Pelavicino ne survécut pas long-temps à ce dernier malheur: il mourut au mois de mai 1269, ayant à regretter toutes les conquêtes qu'il avait faites pendant une vie aussi agitée. Il s'était vu, dans un même temps, seigneur de Crémone, Milan, Brescia, Plaisance, Tortone et Alexan-

drie; il avait exercé, comme chef de parti, une autorité presque aussi illimitée à Pavie, Parme, Reggio et Modène. Enfin, comme seigneur de Milan, les villes de Como, Lodi et Novare dépendaient aussi de lui; en sorte que ses états surpassaient en étendue le duché de Milan, objet de l'ambition des plus puissants monarques au seizième siècle. Mais Pelavicino, plus guerrier que souverain, et plus chef de parti qu'arbitre suprême, n'était pas fait pour fonder une monarchie durable; il souilla ses exploits par de fréquentes cruautés, et son administration intérieure se ressentit de la violence de son caractère. Son fils Manfred lui succéda dans le gouvernement de ses fiefs héréditaires, qu'il transmit ensuite à ses descendants. Dans le siècle suivant, la famille de ces marquis changea son nom en celui de Pallavicini, pour effacer le souvenir des usurpations qui l'avaient agrandie par la spoliation de ses voisins.

S. S—1.

PALLAVICINO (Le cardinal Sforza) célèbre par son Histoire du concile de Trente, était né à Rome, en 1607, d'une des premières familles de cette ville. Il se distingua de bonne heure par son ardeur pour l'étude; et, à l'âge de vingt-un ans, il soutint, pendant trois jours, des thèses sur toutes les parties de la théologie, avec un applaudissement universel. Sa piété le détermina à embrasser l'état ecclésiastique, malgré l'opposition de ses parents; et la sagesse de sa conduite lui mérita bientôt d'être admis dans les congrégations chargées de maintenir l'ordre public à Rome. Il se délassait de ses occupations par la culture des lettres; et l'académie des *Umoristi*, qui s'était empressée de

l'associer à ses travaux, lui défera plusieurs fois l'honneur de la présider. Le pape Urbain VIII, charmé des talents de ce jeune prélat, le nomma successivement gouverneur de Iesi, d'Orviette, et enfin de Camerino : il avait l'espoir de parvenir rapidement aux premières dignités, quand il y renonça, en 1637, pour entrer dans la société des Jésuites. Après deux années de noviciat, il fut chargé de professer la philosophie, et ensuite la théologie, et fut enfin nommé préfet des études au Collège romain. La réputation de Pallavicino lui mérita la confiance du pape Innocent X, qui le chargea de différentes missions importantes; et le cardinal Fabio Chigi, son ancien ami, étant parvenu au trône pontifical, sous le nom d'Alexandre VII, le décora, en 1657, de la pourpre romaine. Pallavicino continua de vivre avec la même régularité que dans le cloître, partageant tous ses moments entre ses devoirs et l'étude; et il mourut le 5 juin 1667. Il fut enterré dans l'église Saint-André, où il avait prononcé ses vœux, et où l'on mit son épitaphe rapportée par Sotwel (*Bibl. soc. Jesu*, p. 739). L'ouvrage le plus connu de Pallavicino, celui auquel il doit toute sa réputation, est l'*Istoria del concilio di Trento*, Rome, 1656-57, 2 vol. in-fol.: il l'opposa à celle de Fra Paolo, avec lequel il est pourtant d'accord dans l'essentiel des faits; mais il en tire des conséquences diamétralement opposées (V. SARPI). Cette histoire, composée sur de bons mémoires (V. Ter. ALCIAT, I, 456), est très bien écrite; Robertson la cite souvent comme une de ses autorités (*Hist. de Ch. V*): mais on reproche à l'auteur de s'être livré à de

fréquentes digressions, qui auraient mieux trouvé leur place dans un traité de controverse, et d'avoir élevé trop haut les prétentions de la cour de Rome sur le gouvernement temporel. J. Lenoir, théologal de Séz, publia une critique de cet ouvrage sous ce titre : *Les Nouvelles lumières politiques*, ou l'évangile nouveau du cardinal Pallavicino révélé par lui dans son histoire du concile de Trente (V. LENOIR) (1). Pallavicino publia une seconde édition, corrigée et augmentée, de cette Histoire, Rome, 1664, 3 vol. in-4°. elle a été traduite en latin par le P. Giattino, Anvers, 1672, 3 vol. in-4°, et l'on assure qu'elle l'avait été en français par l'abbé Godon, chanoine de Rouen, qui n'osa pas mettre son travail au jour (Voy. les *Mélanges de Vigneul Marville*, 22). On peut voir dans l'*Ami de la religion* et du roi n°. 762 (xxxvii), la notice de deux autres versions françaises inédites du même ouvrage (2). Il existe un abrégé et

(1) On a parlé, à l'art. DUMASSIN, d'un ouvrage attribué à ce philosophe, intitulé : *Politique charnelle de la cour de Rome, tirée de l'histoire du concile de Trente, du cardinal Pallavicini*, 1719, in-12. Il est probable que cet ouvrage n'est qu'une réimpression de celui de Jean Lenoir, dont l'éditeur aurait seulement changé le titre et rajouté le style.

(2) Le manuscrit original de la traduction de l'abbé Lével, est en 6 vol. in-fol.; elle est faite sur la seconde édition de Pallavicino, in-4°, et le traducteur y a joint quelques additions qu'il a trouvées dans l'édition de Milan, de 1745. La traduction nous a paru plus fidèle qu'élegante. L'abbé Lével y a joint un grand nombre de notes, dont la plupart pourraient, ce semble, être retranchées sans beaucoup d'inconvénient, et comme ces notes sont à-peu-près aussi étendues que le texte même, de moins dans le premier volume que nous avons sous les yeux, il en résulte que l'ouvrage, si on l'imprimait sans les notes, serait beaucoup moins volumineux. Il serait à désirer sans doute que cette traduction fut publiée pour faire connaître en France toute la malice et la manœuvre de Fra Paolo dans son histoire du concile de Trente. L'abbé Lével publia, en 1785, le prospectus de sa traduction, et demanda à l'assemblée du clergé d'en favoriser l'impression. Il intervint aussi l'archevêque de Paris, à son entreprise. Toutefois sa traduction n'a pas vu le jour. Lével était ne au diocèse de Constance en Normandie; étant venu à Paris, il fu

italien de l'*Histoire* du concile de Trente, sous le nom de J. Pierre Cataloni, Rome, 1666, in-8°.; mais il est certain que Pallavicino y eut lui-même la plus grande part. Rinaldo Lucarini, évêque de Piève, et Aug. Marie Taja, ont publié, chacun, un *Recueil* de sentences et maximes tirées de l'histoire de Pallavicino. Outre quelques *Thèses* et des *Opuscules* dont on trouvera la liste dans la *Bibl. soc. Jes.*, on a de ce prélat, un *Cours* entier de théologie, un *Commentaire* sur la *Somme* de saint Thomas, divers traités ascétiques, tels que, l'*Art de la perfection chrétienne*, quatre livres du *Bien*, etc., une défense de son institut (*Vindicationes societatis Jesu*), Rome, 1649, in-4°.; et enfin quelques écrits littéraires : I. *Gli fasti sacri, in ottava rima*. Cet ouvrage était sous presse lorsque Pallavicino entra chez les jésuites; il fit aussitôt détruire tout ce qui était imprimé. Cependant il en existe un exemplaire dans une bibliothèque de Parme, contenant deux chants de ce poème (Voy. la *Vita del card. Pallavicino*, par Affò, p. 15). II. *Ermenigilde*, tragédie, Rome, 1644, in-8°, 2^e éd., 1655, in-8°. Cette pièce qui fut représentée au Collège romain est précédée d'un discours qui renferme, au jugement de Tiraboschi, d'excellentes réflexions sur l'art dramatique : l'auteur s'attache surtout à démontrer que la tragédie doit être écrite en vers rimés; mais il n'a pu réussir à en convaincre ses compatriotes. III. *Gli Avvertimenti grammaticali*, ibid., 1661, 1675, in-12.

successivement supérieur de la maison de la Trinité, et chanoine de Saint-Marcel. Il se cacha pendant la terreur, et mourut à Paris, vers 1793, étant alors âgé d'environ 70 ans.

P—C—T.

Ce petit ouvrage qui contient des préceptes très-utiles, parut sous le nom du P. Fr. Rainaldi. IV. *Trattato dello stile e del dialogo*, ibid. 1662, in-12, réimprimé plusieurs fois. V. *Lettere*, Rome, 1668, in-8°.; Venise, 1669, in-12, etc. J. B. Pavarelli est l'éditeur de ce recueil. Crasso a publié l'éloge de Pallavicino avec son portrait, dans le premier volume de ses *Elogii d'uomini letterati*. On peut consulter, pour plus de détails, la *Vie* de cet illustre prélat, par Affò, dans le tome V de la *Raccolta Ferrarese*, et la *Storia della letteratura italiana*, de Tiraboschi, VIII, 132-36. W—s.

PALLAVICINO (FERRANTE), littérateur italien, qui doit sa célébrité moins encore à ses talents qu'à ses malheurs, était né, vers 1618, à Plaisance, d'une famille illustre par son ancienneté, et par le grand nombre d'hommes de mérite qu'elle a produits. Ses parents le destinèrent à l'état religieux, sans consulter sa vocation, et lui firent prendre fort jeune l'habit des chanoines de Latran. Il acheva ensuite ses études à l'université de Padoue, avec beaucoup de succès, et vint habiter la maison de son ordre à Venise, où, s'étant fait connaître sous des rapports avantageux, il fut admis, avant l'âge de vingt ans, à l'academie des *Incogniti*. Une passion qu'il conçut, à cette époque, pour une belle Vénitienne, troubla la tranquillité dont il jouissait. Comme il ne pouvait pas voir sa maîtresse aussi souvent qu'il l'aurait désiré, il sollicita de ses supérieurs la permission de voyager en France : mais il se tint caché dans Venise; et pour confirmer l'idée de son éloignement, il adressait à ses amis des lettres qu'il supposait écrites de Paris, et dans lesquelles il

leur rendait compte de ce qu'il avait vu. Ces lettres, remplies de détails piquants, ajoutèrent encore à l'idée qu'il avait déjà donnée de son esprit; et quand, lassé de sa passion, il jugea à propos de reparaitre, on l'accueillit avec plus d'empressement qu'avant son prétendu voyage. Il partit, quelque temps après, pour l'Allemagne, avec le duc d'Amali, qui l'avait nommé son chapelain, et puisa, dans ses entretiens avec les théologiens protestants, des principes qu'il ne tarda pas de manifester, sans prévoir les suites funestes que pourrait avoir sa légèreté. De retour à Venise, après un an d'absence, il commença de se déchaîner contre la cour de Rome, et en particulier contre les Barberins, dont il croyait avoir à se plaindre. Cédant aux sollicitations de quelques libraires, il publia différents opuscules satiriques, dont le produit lui servait à satisfaire ses passions; le succès qu'ils obtinrent, l'enhardit à suivre cette carrière périlleuse. Sur les plaintes du légat, il fut mis en prison, et n'en sortit qu'au bout de six mois, par les sollicitations d'une courtisane à laquelle il s'était attaché. Loin de profiter de cette leçon, il quitta l'habit de son ordre, et continua d'inonder l'Italie de libelles. Les Barberins irrités résolurent de l'en punir; mais, comme il était à Venise sous la protection du sénat, il pouvait, tant qu'il y resterait, braver leur colère impuissante. Un de leurs émissaires (1), ayant gagné sa confiance, sut le décider à passer en France, où il lui promettait la protection du cardinal de Richelieu.

(1) C'est un Français qui est accusé de cette action infame, il se faisait nommer à Venise Morone; mais c'était, dit-on, Charles de Breuche, fils d'un libraire de Paris.

Pallavicino, ne croyant pas devoir suspecter la bonne-foi de son guide se laissa conduire en Provence; mais arrivé sur les confins du Comtat, y fut arrêté par ordre du légat, et enfermé dans une prison d'Avignon. Ayant trouvé le moyen d'adoucir son geolier, il en obtint, sous le prétexte de lire, des chandelles dont se servit pour mettre le feu à la porte de son cachot : elle était malheureusement pour lui doublée en fer; et cette tentative n'aboutit qu'à le faire resserrer avec la dernière rigueur. Il n'avait cependant pas perdu l'espérance de recouvrer la liberté; et commençait à retrouver assez de force pour chercher des distractions à ses douleurs dans la culture de la poésie, quand l'ordre arriva de Rome de presser son supplice. Pallavicino eut la tête tranchée le 5 mars 1644 à l'âge de vingt-six ans. Le traître qui l'avait livré, fut assassiné, quelques mois après, dans Paris, par un Italien, à qui le cardinal Mazarin fit accorder sa grâce. On est obligé de convenir que Pallavicino avait mérité en partie son sort : mais sa grande jeunesse le rendait digne de plus d'indulgence; et il est probable que, mûri par l'âge, il aurait fait un plus noble emploi de ses talents. On a de lui un grand nombre d'*Opuscules*. Brusoni en a donné la liste détaillée à la suite de la vie de cet écrivain, son ami; et Prosp. Marchand l'a copiée dans la note C de son article *Pallavicino*. Ses ouvrages permirent (*Opere permesse*) ont été publiés à Venise, 1655, 4 vol. in-12, précédés de la vie de l'auteur par Brusoni; mais les curieux ne font aucun cas de ce recueil, et recherchent seulement les *Opere scelte*, Villefranche (Genève), 1660, 2 parties in-12. L'édition sous la rubrique de Vill

franche, 1666 ou 1673, ont été imprimées en Hollande. Les morceaux les plus remarquables de ce recueil, sont : *Le Rete di Vulcano*, sujet tiré des Métamorphoses d'Ovide, dont on trouvera l'extrait dans le *Conservateur*, Amsterdam, 1757.

— *Il divorzio celeste*; c'est une satire assez vive contre les abus de la cour de Rome. La Monnoye prétend qu'elle n'est pas de Pallavicino; mais Prosp. Marchand et la plupart des autres bibliographes ne partagent pas cette opinion (1): elle a été traduite en français, par un anonyme, Villefranche (Genève), 1644, in-12, et par Brodeau d'Oiseville, Amsterdam, 1696, in-12, précéd. de la vie de l'auteur (2). — *Il Corriero svaligiato* (le Courier dévalisé), trad. en franç. (Hollande), 1644, in-12. Le comte de Mirabeau a emprunté le titre et le cadre de cet ouvrage (V. MIRABEAU). — *La Buccinata, ovvero Butarella per le api Barberini*. C'est une satire contre les Barberins, qui, comme l'on sait, avaient des abeilles dans leurs armoiries; elle était accompagnée d'une planche représentant un crucifix planté dans des épines, et environné d'un essaim d'abeilles, avec ces mots du psalmiste : *Circumderunt me sicut apes*, etc. — *Dialogo tra due soliti del duca di Parma*; c'est encore une satire contre Urbain VIII, qui avait déclaré la guerre au duc de Parme : elle a été traduite en français, à la suite du *Divorce celeste*. — *La Pudicizia schernita*; la *Rhetorica delle P....*

deux productions licencienses. On peut consulter, pour plus de détails, outre les auteurs déjà cités, le *Dict. de Chaufepié*, et surtout les *Mémoires* de Poggiali, *per la storia letterar. di Piacenza*, II, 170 et suiv. — PALLAVICINO (Nic. Marie), jésuite, né à Gènes, fut le théologien et le panégyriste de la reine Christine de Suède, et publia, en 1686, à Rome, une *Défense de l'Eglise catholique ou du saint Pontificat*, 3 vol. in fol.; ouvrage remarquable par l'érudition, et qui a fourni, à beaucoup d'apologistes de l'Eglise romaine, des raisonnements et des preuves qu'ils ne se sont pas vantés d'y avoir puisées. W—s.

PALLIOT (PIERRE), imprimeur, né à Paris, en 1608, d'une famille de robe, s'appliqua, dans sa jeunesse, à l'étude du blason. Louvan Geliot, son cousin, avocat au parlement de Dijon, lui fit épouser la fille d'un imprimeur de cette ville; et il succéda à son beau-père dans l'exercice de cette profession. C'était un homme exact à remplir ses devoirs, et très-laborieux : tout le temps qu'il ne passait pas dans son atelier, il l'employait à graver au burin, ou à déchiffrer de vieux manuscrits et d'anciens titres, dont il parvint, en peu de temps, à former une collection très-considérable. Il s'attacha particulièrement à la recherche des antiquités de la province de Bourgogne, devenue sa patrie adoptive; et il acquit une grande connaissance des familles nobles, de leur origine et de leurs alliances. Les talents qu'il développa en ce genre, lui méritèrent le titre d'historiographe du roi et de généalogiste des états de Bourgogne. Son atelier était fréquenté par tous les savants et les littérateurs

(1) Dans tous les cas, le premier livre est le seul qui soit de Pallavicino; les deux autres, publiés pour la première fois, à Genève, en 1679, sont attribués à Grégoire Leti (V. LETI.)

(2) Cette Vie est un abrégé de celle que Beauvauvau publia en italien.

brillaient à cette époque (1). Il fut à Dijon, le 5 avril 1698, un âge très-avancé. On a de I. *Le Parlement de Bourgogne son origine, son établissement et ses progrès*; avec les noms, quartiers, armes et blasons, etc., Dijon, 1671, 3 vol. in-fol. C'est Palliot qui a gravé le frontispice, les lettres et les armoiries en grand nombre qui décorent cet ouvrage. Cette *histoire du parlement* a été continuée jusqu'en 1733, par François de Palliot; et l'on en conserve la *Suite* jusqu'à la suppression des cours souveraines, dans différentes bibliothèques de Bourgogne. Le *Traité de la librairie des comptes de Dijon, son antiquité, et son établissement*, par Palliot, est sorti de son imprimerie, 1671, in-fol. II. *Fondation, constitution et règlement des hôpitaux du Saint-Esprit et de Notre-Dame de la Charité, en la ville de Dijon*, ibid., 1649, in-4°. III. *Des idées historiques et généalogiques de la Duché de Bourgogne*, par Palliot, 1654, in-4°. Palliot n'a pas continué de suite à ce projet. IV. *La science et parfaite science des armoiries ou Indice armorial*, ibid., 1660, in-fol. Cet ouvrage est l'ouvrage de Palliot, mort le 3 mai 1698, de chagrin d'avoir perdu son ouvrage; mais Palliot l'a augmenté d'un grand nombre de remarques, plus de six mille écussons. Les cours de l'art héraldique font tout un coup de cas de cette édition, qui

est devenue rare. V. *L'Histoire généalogique des comtes de Chamilly*, ibid., 1671, in-fol. deux parties, dont la seconde renferme les preuves. On conserve, à la bibliothèque du Roi, un exemplaire de cet ouvrage, convert de notes critiques de la main de Pierre d'Hozier, qui rejette comme fausses différentes preuves alléguées par Palliot, observant qu'elles lui ont été données par Albert de Launay, insigne faussaire, pendu à Tournai pour des fabrications de titres (Voy. la *Bibliothèque historique de la France*, n°. 41496). VI. Il a laissé en manuscrit plusieurs *Généalogies*, citées dans la *Bibliothèque historique*, et un *Recueil* de pièces concernant la province de Bourgogne, en 14 vol. in-fol. Jean-Bernard Michault, avocat à Dijon, a publié un *Mémoire sur la vie et les ouvrages de Pierre Palliot*, in-12, de douze pages. Le portrait de Palliot a été gravé in-folio, par Drevet. W—s.

PALLUEL (FRANÇOIS CRETÉ DE), agronome distingué, né à Dugny, près Paris, le 31 mars 1741, mourut dans ce village, le 29 novembre 1798. Nommé, en 1789, membre de l'assemblée électorale de l'île de France, il fut admis dans la société royale d'agriculture. Élevé au milieu des travaux de la campagne, et s'y étant livré par goût, il ne les interrompit jamais, même à une époque où l'estime et la considération de ses concitoyens le désignèrent pour remplir des emplois honorables. Il fut nommé, en 1790, juge de paix à Pierrefite, administrateur du département de Paris, membre du directoire de ce même département, et, en 1791, député à l'assemblée législative. Il fut enfin choisi, en 1796, pour être membre de

La Moutte lui a adressé les vers suivants :

« Regarde vivant, ora le plein de foi,
 Trouve en recherches fertile,
 Fais voir l'adroit, explique moi
 Cette énigme si délicate :
 Tu n'as cessé de lire appliquant ton esprit,
 Tu as trouvé le temps d'écrire.
 Et comment avant tout écrit,
 Tu n'as trouvé le temps de lire »

la commission d'agriculture, et membre du jury de l'école d'Alfort. Parmi les nombreux travaux auxquels s'est livré Palluel, on observe qu'il dirigea surtout son attention vers les objets qui intéressaient le perfectionnement de notre agriculture. Il fut un des premiers qui démontrèrent, par leurs exemples et par leurs écrits, le système vicieux des jachères, et la nécessité des prairies artificielles, de la multiplication des bestiaux, de l'amélioration des races, et de l'augmentation des engrais. On trouve, dans le recueil des Mémoires de la société d'agriculture de Paris, et dans la feuille du Cultivateur, plusieurs Mémoires ou observations qu'il a publiés sur ces divers sujets. Il abolit entièrement les jachères dans son domaine de Dugny, lorsque cette suppression était encore purement théorique parmi les cultivateurs. Le premier, il a cultivé en grand la chicorée sauvage, comme fourrage pour les bestiaux; et Arthur Young dit, à ce sujet, que le temps qu'il a employé dans ses voyages chez l'étranger, ne serait pas perdu, lors même qu'il n'en aurait pas retiré d'autres avantages pour sa patrie, que celui d'y avoir fait adopter cette culture. Palluel avait aussi introduit dans son exploitation la culture de plusieurs plantes fourragères, telles que les choux, le colza, le seigle, le trèfle, la vesce, les racines, etc. Il cultivait en grand la pomme de terre, à une époque où ce tubercule précieux était fort rare. Voulant démontrer les avantages qu'elle présentait, même dans les mauvais terrains, il établit sa culture dans la plaine des Sablons, aux portes de Paris, et fit venir à cet effet les meilleures espèces des pays étrangers. Il a écrit sur l'édu-

cation et le croisement des races de moutons, sur la manière de les nourrir et de les engraisser; sur le lavage et la fabrication de leurs laines. L'amélioration des chevaux, et celle des vaches, fixèrent également l'attention et le zèle de ce cultivateur infatigable. Il fit des expériences sur la nourriture la plus économique pour ces animaux; et il construisit à cet effet un hache-paille, dont l'usage était inconnu dans presque toute la France. Il imagina plusieurs autres instruments, tels qu'un cylindre à dents pour diviser les mottes, une charrue à butter les pommes de terre. Cretté de Palluel a prouvé, par sa gestion dans les différentes fonctions qu'il a remplies, son habileté dans les matières d'administration et d'économie politique. Il a publié, sur l'amélioration des communes, des avis, dont plusieurs ont été adoptés; il a écrit sur la plantation des bois. Son Mémoire sur le dessèchement des marais et leur mise en valeur, a été couronné par la société de Laon. Les travaux, les écrits, et les expériences multipliées de cet agriculteur, dans un temps où la théorie et la pratique n'étaient pas aussi avancées que de nos jours, ont beaucoup contribué au progrès des bonnes méthodes, et lui ont mérité, de la part d'un célèbre agronome étranger, un éloge confirmé par toutes les personnes qui l'ont connu : « Si toutes les fermes de France » étaient cultivées et portées au même degré de perfection que celle » de M. Cretté à Dugny, dit Arthur » Young, ce pays l'emporterait sur » le nôtre. » I.—12.

PALM (JEAN-PHILIPPE), né en 1766, à Schorndorf dans le Wurtemberg, était libraire à Nuremberg, en 1806, lorsque cette ville libre,

point en guerre avec la France, pendant qu'elle occupait la France. Accusé d'avoir trahi la France au printemps de 1806, il fut attribué à M. Gentz, contre Buonaparte, sous le nom de l'*Allemagne dans son abaissement*, Palm fut arrêté sur l'ordre venu de Paris, et conduit à Anspach, puis à Braunau, traduit devant une commission militaire, trois jours après son arrestation. N'ayant pas de défenseur, il se défendit lui-même avec beaucoup de courage, persistant à déclarer qu'il n'avait rien fait, et qu'il n'était pas l'auteur. Tous les jours s'intéressaient à lui; et les officiers même s'attendaient à ce que l'ordre était positif; on le condamna à être fusillé, et ce cruel supplice fut exécuté le même jour. Ce jour-là, les dames des prisons de Braunau se rendirent au gouverneur Saint-Hippolyte pour leur demander de leur faire passer la supplication au moins de quelques jours; le général ne leur cacha rien; mais il déclara qu'il ne pouvait rien changer à un arrêt prononcé par l'empereur lui-même. Le malheureux libraire fut exécuté dans une charrette le 26 août 1806, trois jours après sa condamnation. L'indignation publique était extrême; il n'y avait pas manqué d'écarter les balles de tout côté; mais on n'eût pas osé aller à l'assaut. Palm fut honoré; et, malgré la terreur répandue dans cette contrée, on ouvrit une souscription pour sa veuve et pour ses enfants; on ouvrit aussi une à

Londres, et une autre à Petersbourg, où l'empereur et l'impératrice donnèrent l'ordre de contribuer. Le comte de Soden a publié : *Jean Philippe Palm, libraire à Nuremberg, exécuté par ordre de Napoléon*, Nuremberg, 1814, in-8°. (en allemand), à la librairie de Stein (c'était le nom de la maison que Palm avait dirigée). Z.

PALMA (VICTOR). V. CAYET.

PALMA (JACOPO), surnommé le Vieux, célèbre peintre de l'école vénitienne, naquit près de Bergame, vers l'année 1518. Lacombe, qui, dans son *Dictionnaire des artistes*, le fait naître en 1540, et mourir en 1588, l'a confondu avec un autre Jacopo Palma, petit-neveu du Vieux, et qui, tant que le Titien vécut, reçut, comme l'atteste Borghini, les leçons de ce maître. Palma le vieux, séduit par la manière de Giorgione, l'imita dans la vivacité du coloris et le vaporeux de son pinceau; et il semble qu'il rechercha surtout son faire, dans la *Sainte-Barbe*, que l'on voit à *Santa-Maria Formosa*, et que l'on regarde comme l'ouvrage où ce peintre a déployé l'exécution la plus vigoureuse et le plus beau caractère. On connaît plusieurs autres de ses tableaux, où il se rapproche davantage du Titien, dont il prit cette douceur qui caractérise principalement les premiers ouvrages de ce grand maître. Telles sont la *Cène*, à Sainte-Marie *Mater Domini*, et une *Madone*, dans l'église de Saint-Étienne de Vicence, qu'il a peintes avec une suavité incomparable, et que l'on regarde, à bon droit, comme deux de ses meilleures productions. Cependant, selon le témoignage de Zanotti, il a développé une plus grande originalité dans quelques autres tableaux, notamment

dans l'*Epiphanie*, qu'il a peinte à Santa-Helena. Tout y annonce un artiste qui n'imité la nature que dans ce qu'elle a de plus régulier, qui drap ses figures avec choix, et qui compose d'après les meilleures règles du goût. Le caractère général de ses productions est le fini soigné, l'union des teintes, de manière qu'il est impossible d'apercevoir le travail du pinceau; et l'un de ses historiens assure que chacun de ses ouvrages l'occupait long-temps, et qu'il le retouchait plusieurs fois. Dans l'empâtement des couleurs, et dans plusieurs autres parties, il se rapproche beaucoup du Lotto; et, s'il a moins de feu, s'il est moins élevé que ce dernier, il est peut-être plus constamment beau, surtout, dans ses têtes de femmes et d'enfants. On croit assez généralement que sa fille, Violaute, que le Titien aimait avec passion, lui servait de modèle. On attribue à Palma un grand nombre de tableaux de galerie, répandus dans toute l'Italie, ainsi que plusieurs tableaux de *Vierges*, peintes sur des toiles en hauteur, comme c'était l'usage des peintres de cette époque. On lui a encore attribué une foule d'autres ouvrages qui ne sont pas de lui. Il a souvent suffi pour cela, qu'un tableau, dont l'auteur était inconnu, tint le milieu entre la sécheresse de Gio. Bellini, et la belle fonte de couleurs du Titien, surtout quand on y remarquait des visages bien arrondis et bien colorés, des paysages touchés avec soin, des draperies roses, qu'il préférait aux teintes rouges, comme trop éclatantes. Cet artiste n'excellait pas moins dans le portrait que dans l'histoire. Vasari parle avec enthousiasme de celui où il s'est peint lui-même, regardant une sphère : il le met au-des-

sus de tous les ouvrages connus en ce genre; et il ne craint pas d'avancer que ce seul portrait suffirait pour placer son auteur au rang des plus grands peintres qui ont existé. Le Musée du Louvre possède quatre tableaux de ce maître : I. *Le Portrait du chevalier Bayard remettant son épée dans le fourreau, après avoir armé François I^{er}, chevalier*. II. *La Vierge et l'Enfant-Jésus recevant les hommages de six autres saints*; ce tableau est un des plus beaux de ce maître. III. *Ex voto*: la Vierge et saint Joseph présentent l'Enfant-Jésus à l'adoration d'un jeune berger. IV. *La Vierge et l'Enfant-Jésus, sainte Catherine, saint Jean et sainte Agnès*. Le Musée possédait encore sept autres tableaux de ce maître, dont six, provenant de la galerie de Vienne, ont été rendus en 1815. Le septième, représentant *Saint Joseph d'Arimathie emportant le Christ au tombeau*, était placé dans le Musée de Bruxelles, où il est resté. Il faisait autrefois partie du cabinet du roi. Palma, doué d'une figure aussi distinguée que ses manières et son talent, mourut à Venise, à l'âge de quarante-huit ans. — Jacopo PALMA, surnommé le Jeune, pour le distinguer du précédent, dont il était le petit-neveu, naquit à Venise, en 1544; il peut être regardé comme le dernier peintre du grand siècle, et le premier du temps de décadence qui le suivit. Il reçut les principes de son art d'Antonio Palma, son père, peintre médiocre; et il s'efforça d'imiter le Titien et les autres meilleurs artistes de son pays. A l'âge de quinze ans, le duc d'Urbain l'ayant pris sous sa protection, l'emmena dans la capitale de ses états, et l'envoya ensuite à Rome, où il

nt à ses frais pendant huit
 lma y puisa les principes
 développés dans ses ou-
 et qu'il dut à l'étude de l'an-
 et à la copie des plus beaux
 s de Michel-Ange, de Ra-
 et surtout des monochromes
 lore. C'était le modèle qu'il fai-
 ait le plus : il plaçait le Tinto-
 cond rang dans son estime, et
 naturellement porté à mettre
 figures l'élégance et la viva-
 listinguant ces deux peintres.
 or à Venise, il se fit connaî-
 quelques travaux qu'il con-
 vec soin et talent ; les con-
 es les estiment d'autant plus,
 ay réunir les excellents prin-
 e l'école romaine aux meil-
 e l'école vénitienne. Zanotti
 ne que la vigueur du dessin
 meté du style ont fait attri-
 uelques-uns de ses tableaux
 dit Salvati, dont le mé-
 ces deux points est incon-
 . Ils sont exécutés avec cette
 qui est la marque distincti-
 talent de l'artiste, mais qui
 is moins dangereuse en pein-
 'en poésie. Quel que fût ce-
 t son talent, on l'employa
 l très-peu ; mais on cesse d'en
 onné, lorsqu'on pense qu'il
 pour rivaux le Tintoret et
 éronèse, que l'on chargeait
 les travaux. Toutefois, il
 à entrer en tiers avec eux.
 le secret de gagner, par ses
 ns, le Vittorio, architecte
 pteur, qui jouissait du plus
 rédit, et qui était parvenu à
 re comme l'arbitre des tra-
 confiés aux peintres eux-mê-
 et artiste, mécontent du peu
 s que lui témoignaient le
 t et Paul Véronèse, se plut
 iser Palma, et à l'aider même

de ses conseils. C'est ainsi qu'il vint
 à bout de le faire généralement con-
 naître. C'est alors que celui-ci, ac-
 cablé de travaux auxquels il ne pou-
 vait suffire, s'éloigna de cette ma-
 nière soignée qui l'avait mis d'a-
 bord en réputation. Le temps ne fit
 qu'ajouter à ses défauts, surtout
 quand la mort l'eut délivré de ses
 rivaux les plus redoutables, et mê-
 me de Corona, dont les derniers
 ouvrages commençaient à surpasser
 les siens. Il parcourut alors sans ré-
 flexion le champ qu'il trouva libre
 devant lui. Souvent ses tableaux ne
 paraissaient que des ébauches, com-
 me le lui reprochait le Josepin en
 plaisantant. Pour en obtenir un ta-
 bleau, il fallait lui donner le temps
 qu'il voulait, et en laisser le prix à
 sa discrétion ; or la discrétion sur ce
 point, n'était pas sa vertu favorite.
 Cependant, c'est à cette époque que
 l'on doit rapporter le beau tableau
 de *Saint Benoît*, qu'il peignit pour
 l'église de Saint-Côme et de Saint-
 Damien, et qui égale, en quelque
 sorte, ceux qu'il avait exécutés
 dans ses meilleures années, particu-
 lièrement la *Célèbre victoire navale*
remportée par Francesco Bembo,
 et qui orne une des salles du palais
 de Saint-Marc. On cite encore de lui,
 une *Sainte Apollonie*, à Crémone ;
 un *Saint Ubaldo* et une *Annoncia-
 tion*, à Pesaro, et l'*Invention de la
 croix*, à Urbino. Le Musée du Louvre
 possédait deux tableaux de ce maî-
 tre, représentant, le premier, *Saint
 Stanislas, évêque de Cracovie, res-
 suscitant un mort* : le sujet de l'au-
 tre était le *Christ au tombeau, pleu-
 ré par trois anges* ; ces deux tableaux
 ont été rendus en 1815. Les teintes
 du Palma sont fraîches, suaves et
 diaphanes ; moins gaies que celles de
 Paul Véronèse, mais plus agréables

que celles du Tintoret; et, quoique posées, pour ainsi dire, avec économie, elles se sont mieux conservées que dans certains tableaux d'autres artistes, dont la manière de peindre paraissait plus solide. Il approche de ces deux derniers par son talent d'animer les figures, dans ses ouvrages les plus étudiés, tels que le *Serpent d'airain*, qu'on voit à Saint-Barthélemi, sujet qu'il a traité avec toute l'horreur qu'il comporte. Dans tous ses autres ouvrages, il a toujours le secret de plaire; et l'on ne peut que s'étonner de ce qu'un homme, accusé justement d'être le corrupteur du goût de son siècle, ait dû à la nature et à l'art le secret de toujours flatter l'œil, et de captiver le sentiment. Le Guérchin et le Guide sentaient toute la force de son pinceau, lorsqu'ils s'écrièrent, en considérant un de ses tableaux, qui se trouve dans l'église des Capucins, à Bologne: *Quel malheur qu'un homme de ce talent ait cessé de vivre!* Le musée du Louvre possède encore de ce peintre un dessin à la plume et lavé au bistre, qui représente *Jésus-Christ porté au tombeau*. Palma le Jeune a gravé à l'eau-forte plusieurs pièces qui se font remarquer par une exécution facile et spirituelle. Les amateurs les recherchent avec empressement. Elles sont d'ordinaire marquées de son nom; quelquefois il les signait d'un P traversé par une palme. Huber et Rost, dans le *Manuel des amateurs de l'art*, ont donné le titre de quatorze des pièces les plus recherchées de cet artiste. P-8.

PALME (MARC D'ALVERNY DE LA), l'un des rédacteurs du *Journal des savants*, était né à Carcassonne, le 3 mars 1711, d'une ancienne famille. Il perdit ses parents fort jeu-

ne, et fut élevé par les soins aïeul, qui lui fit faire de bonnes études. Comme il était sans fortune, embrassa l'état ecclésiastique vint à Paris vers 1736; et lents joints à son caractère lui procurèrent des amis empressés à le servir. Il obtint une pension de mille livres sur une abbaye; en 1752, il fut nommé l'un des collaborateurs au *Journal des Savants*. Content de la médiocrité de son sort, il ne chercha point à l'accroître; il refusa des bienfaits qu'il eût pu accepter sans rougir, puisqu'ils étaient offerts par l'amitié. Le 10 nov. 1780, il avait passé la soirée dans une société dont il faisait les délices; pendant qu'il traversait le jardin du Luxembourg dont l'agitation de la nuit avait écarté les promeneurs; lorsque frappé d'apoplexie, il tomba sans pouvoir appeler à son secours. On le trouva le lendemain matin, glacé de froid, mais respirant encore; il fut transporté à l'hospice de la Charité, où tous les soins furent inutilement prodigués. Il mourut, à l'âge de 48 ans, un des hommes les plus aimables et les plus spirituels de son temps, et dont la modestie seule a empêché l'acquisition de la célébrité qu'il méritait. Son portrait, son ami et son collaborateur, publié dans le *Journal des Savants* (Supplém. au mois de janvier 1781), l'éloge de l'abbé de La Palme, lui a consacré aussi une notice dans l'*Année littéraire*, (1760, t. 1, p. 18): « L'esprit, dit ce critique, le savoir, le jugement, la sensibilité, caractérisent les différents genres de ceux sortis de sa plume; son style n'est pas assez noble, mais assez facile: il est serré, abstrait, pénible et recherché. Le chevalier de Launay a c

gîe touchante sur la mort de la Palme ; elle est imprimée les deux journaux qu'on cite.

W—s.

MIERI (MATTHIEU), historien à Florence, en 1405, apporta à une famille distinguée places qu'elle y avait occupées fils de Marc Palmieri, dont survient un opuscule manuscrit bibliothèque Riccardiana. Il avait étudié sous les plus maîtres, parmi lesquels on cite Charles d'Arezzo, Jean Arbutnot et Ambroise le Camaldulésien (sari). En 1439, il assista à la messe dans sa patrie. Le 15 septembre 1445, il fut élu prieur, et occupa cette charge, coutume, pendant deux mois. En 1455, il fut envoyé en ambassade vers d'Alphonse, roi de Naples, fut alors qu'il composa le traité théologique dont il sera parlé ci-dessous. De retour à Florence, il fut nommé de gonfalonier, pendant deux mois de septembre et octobre. Il paraît qu'il était habile historien, puisqu'en 1466, il fut l'abord à Rome, vers le pape Sixte IV, puis à Bologne, vers le cardinal. Il était, en 1467, membre du conseil des dix ; et en 1468, une seconde fois élu prieur. La même année, qu'il remplit, en 1473, au sixième IV, avait pour objet la guerre contre les Turcs. Il mourut en 1474. C'est du moins ce qu'on est de penser, puisque son oraison funèbre fut prononcée le 15 avril 1474 de lui : I. *Della vita civile libri*. Une des premières et meilleures éditions est celle de Venise, 1529, in-8°. Il en existe

une traduction française, par Derozières, et non Des Rosières, comme l'appelle Chaussepîé (V. DEROZIÈRES, XI, 126). II. *La vita di Nicolò Acciajoli*, 1588, in-4°. III. *De captivitate Pisarum historia*, 1656, in-8°, et dans les recueils de Burmann et de Muratori. IV. *Chronicon seu de temporibus*. Cette chronique s'étendait depuis la création du monde jusqu'à l'année 1449. L'auteur avait extrait des chroniques d'Eusèbe et de saint Prosper, ce qui est antérieur à 448. Voilà ce qui explique pourquoi tout le travail de Palmieri n'a pas été imprimé. A la suite de l'édition d'Eusèbe et de saint Prosper, Bonin Mombrizio, donna (vers 1475), pour la première fois, la continuation depuis 448 jusqu'à 1449. Les éditions de Venise, 1483, in-4°, Bâle, 1529 et 1536, in-fol., contiennent de plus une nouvelle continuation de 1450 à 1481, par un autre Palmieri, qui s'appelait Mathias. Dans l'édition de Bâle, 1559, in-fol., on a encore ajouté une continuation de 1482 à 1512, par Jean Mutival, de Tournai (et qui se trouvait déjà dans une édition de Paris, 1518, in-4°), et une autre de 1526 à 1559, par un anonyme allemand. Matthieu Palmieri avait composé des *Harangues*, des *Lettres* et *Annales* ou *Histoire de Florence*, dont le manuscrit était à la bibliothèque de Strozzi. Ces annales embrassaient quarante-deux ans (de 1432 à 1474). Le plus célèbre des ouvrages de Palmieri est aussi resté manuscrit. C'est un poème qu'il composa pendant son ambassade vers Alphonse, et qu'il avait intitulé : *Cicta* (pour *Citta*) *di vita*. Ce poème scandalisa quelques personnes : on accusa l'auteur d'arianisme et d'origénisme. Après la mort de Palmieri, l'inquisition

Le titre que portaient alors les premiers de la république de Florence.

condamna solennellement son ouvrage; et c'est ce qui l'a sauvé de l'oubli.

A. B—T.

PALMIERI (MATHIAS), né à Pise, en 1423, d'une famille illustre, mais différente de celle de Matthieu dont on vient de parler, fut prélat de la cour de Rome, abrégiateur, secrétaire apostolique, et était très-savant dans les langues grecque et latine. Il mourut le 19 septembre 1483. Outre sa continuation de la Chronique de son homonyme (*Voy. ci-dessus*), on lui doit une traduction latine de l'Histoire des septante interprètes, par Aristée. Cette traduction parut pour la première fois à la tête de la Bible latine, Rome, 1471, 2 volumes in-fol., et a été imprimée plusieurs fois, soit séparément, soit dans des recueils; l'édition de Cologne, 1578, est, dit Fabricius, augmentée d'une espèce de commentaire, par Jacques Middendorp. Mathias Palmieri a laissé aussi des ouvrages manuscrits. Le catalogue des manuscrits de la bibliothèque du Roi contient, sous le numéro 6583 : *Aristotelis Meteororum libri quatuor, interprete Mathiâ Palmiero*. Labbe dit que la bibliothèque du Vatican possède une version latine, par Palmieri, du sixième livre d'Hérodote. Tout cela ne fait pas de Mathias un homme remarquable; mais il était nécessaire de signaler ce qui le distingue de Matthieu. A. B—T.

PALMIERI (VINCENT), professeur de théologie à Pavie, né à Gènes en 1753, entra dans la congrégation de l'Oratoire, fondée en Italie par saint Philippe Néri, et en sortit pour remplir les places de professeur d'histoire ecclésiastique et de théologie dogmatique, d'abord à Pise, puis à Pavie. Il se trouvait dans cette dernière école avec Tam-

burini, Zola et les autres, des réformes opérées sous II; et il fit cause commune. Quoique étranger au diocèse, il voulut prendre part de tenu en 1786, par l'élection de cette ville, et fut un des membres de cette assemblée et un des auteurs de ses décrets. En 1799, il donna la démission de sa chair à Pavie, et se retira dans sa ville. Quelques prêtres génois, à l'époque de la révolution française, avaient fondé une académie pour en former les principes; parmi eux étaient, Molinelli, Degola : Palmieri joignit à ces ecclésiastiques, et signa la lettre de communion adressée, le 23 octobre, au clergé constitutionnel de France, qui fut lue dans le concile national, en 1801. Palmieri mourut le 10 mars 1820 : il s'était repaillé avant de mourir il avait répété qu'il avait dit dans plusieurs ouvrages contre les droits du Saint-Siège; mais ses amis assurent qu'il a persévéré jusqu'à la fin dans ses sentiments. Ses productions écrites sont, un *Traité historique et dogmatique de l'indifférence*, 1788, 2 vol. in-8°, qui a été réfuté par le P. Anfossim, dominicain, maître du sacré palmarium; — *La Liberté et la loi dans la liberté des opinions, ou la tolérance des cultes*, qui a aussi été critiqué, et qui était un plan formé par l'académie de Pavie; — une *Défense de la religion* en 3 petits volumes; — *Défense du dogme de la coexistence, contre l'Érétique; ou la périté de la foi de l'Église romaine concernant les dogmes d'indifférence*, Gènes, 1817, c'est une réponse au P. An-

Analyse raisonnée des systèmes incrédules, 7 vol. Ces sont en italien. P—C—T.

QUIST (MAGNUS, baron dent au conseil des mines , naquit dans ce pays, en fut long-temps employé arrière militaire, et se dis- r son habileté dans les ons. L'étude des mathéma- occupa pendant toute sa termina en 1729. On a

Lettre à Regis, sur la so- n problème d'arithmétique- *Journal des savants*, de 311.) — Il ne faut pas ire avec Frédéric PAL- teur de plusieurs ouvra- en suédois. Nous citerons : plus importants : I. *L'In- à l'algèbre*, 3 part., 4^o II. *Le Traité de la e la densité des corps*,

I. *Extrait de l'ouvrage tal sur les sections con-* 4. IV. *Les Principes de que*, 1756, in-8^o, avec mquist avait commencé, nps avant sa mort, une suédoise du Spectacle de de Pluche. Il fit insérer Mémoires dans le Recueil mie des sciences de Stoc- it il était membre. C—AT. CHOELD (ELIAS), anti- lois, fut employé dans le ne et le dix-huitième siè- nancellerie de Stockholm partie des antiquités : il é de son père, (1) un re- cuments, de Lettres et de out genre relatives à Chris-

tine de Suède. Il augmenta ce recueil, avec une assiduité constante, pendant une longue suite d'années; et il le communiquait à ceux qui voulaient y faire des recherches. A sa mort en 1719, toute la collection fut achetée par le gouvernement pour la bibliothèque d'Upsal, où elle est con- servée sous le nom de *Collectio Palmschoeldiana*. On en trouve une espèce de table dans l'*Historia bibl. Upsaliensis*, d'Olaus Celsius. C—AU.

PALNATOKE, chef de pirates danois du dixième siècle, au sujet du- quel les historiens du nord et les sa- gas islandaises diffèrent beaucoup dans leurs récits, était, à ce qu'il pa- rait, d'une riche famille de Fionie; et il se livra suivant les usages du temps à des croisières dans la mer Baltique. Selon la Jomsvinga-saga, il s'appelait Palner, fils d^o Toke, et épousa Ingeborge, fille d'un comte ou iarl de Gotland. Il eut des guerres à soutenir contre les petits rois danois, et devint un des plus forts pirates du nord. Il fonda une espèce d'associa- tion ou de chevalerie piratesque dont le chef-lieu était le fort de Joms- bourg, et il donna des lois aux mem- bres de cet ordre. Ils étaient tous solidaires des injures faites à l'un d'eux, et tenus de les venger. Pal- natoke obligeait les Jomsbourgeois à se considérer comme frères; le butin qu'ils faisaient, se mettait en commun, et le produit en était par- tagé à portions égales. Les femmes ne pouvaient résider dans le fort. Cette association fit des prodiges de valeur, et se soutint quelque temps : on croit que Jomsbourg était situé dans l'île Poméranienne de Wol- lin, et que c'est la même place que le Jullin dont quelques histo- riens allemands parlent comme d'une place-forte maritime. On ignore

Jomschoeld, mort en 1706. Joseph en latin. *Vide* d'un politique l'écrit d'Eric Palmschoeld, 1709, n'est trait dans le *Journal des Sa- vants*.

comment Palnatoke termina ses jours. Une tombelle dans l'île de Fionie a long-temps porté son nom, qui vit encore dans les traditions populaires : les paysans racontent qu'il apparaît de temps en temps avec l'attirail d'un chasseur. Ces traditions ont fait penser à quelques savants que Palnatoke était revenu vers la fin de sa vie en Fionie, ou qu'on y avait transporté ses ossements. Saxon le Grammairien ne fait pas mention de l'institution de Jomsbourg ; mais il parle d'un habile archer nommé *Tocco* ou *Toke*, et lui attribue la fameuse aventure de la pomme qui a rendu célèbre le nom de Guillaume Tell ; aventure que les sagas d'Islande donnent sous le nom de deux autres héros. L'ouvrage ancien qui contient le récit le plus détaillé de la vie de Palnatoke est la saga islandaise intitulée *Jomsvikinga-Saga*, dont il y a une copie manuscrite à la bibliothèque du Roi, à Paris. Plusieurs auteurs danois se sont occupés de nos jours à éclaircir l'histoire de ce héros ; surtout P. E. Muller dans le tome III de la *Bibliothèque des sagas*, Copenhague, 1820. Vedel Simonsen a inséré dans le tome II des *Annales archéologiques* du Danemark, Copenhague, 1813, une dissertation sur la tombelle de Palnatoke : enfin le poète Oehlenschläger a fait de Palnatoke le héros d'une tragédie danoise. D—G.

PALOMARÈS (FRANÇOIS - XAVIER DE SANTIAGO), calligraphe espagnol du dix-huitième siècle, vivait encore en 1787. Il s'est fait surtout une réputation par son habileté à imiter les écritures anciennes. Il fut employé par le P. Buriel, jésuite, à copier les manuscrits que ce savant était autorisé à tirer de la bibliothèque de Tolède, pour les faire

connaître. Palomarès transcrivait la liturgie mozarabique gothique. La copie me tellement semblable à l'original, que l'on fut obligé de faire au vieux manuscrit, de ne le confondit un jour la notation de Palomarès, la trouver à la bibliothèque Le manuscrit original, Tolède, consistait en deux volumes ; nous ignorons si Palomarès a copié tous : une lettre du publiée par l'abbé de S dans le *Journal des saviors* 1787, le donne à Serna Santander ne parle d'un volume contenant les messes huitaine avant Noël juaphanie. Un charlatan aya dans le journal de Madrid défi à tous les maîtres pour l'imitation des lettres, Palomarès se présenta à la lice ; mais son antiqua quiva le combat. Cependant calligraphe, pour montrer qu'il n'avait pas trop de forces, composa l'histoire dans un manuscrit magnifié : *Historia del ruidoso escribir letras orientales de España*, 1761, grand manuscrit, exécuté en trois commissaires du posé pendant quelques blic ; il se trouvait en derrière la bibliothèque de La Sider, qui en parle de la vante, dans le quatrième son *Catalogue* : « Manuel, infiniment précieux trouve un grand nombre » contenant la forme » exactement copiée, d » chinois, hébreux, sans

ues, égyptiens, étrusques, phéniciens, arméniens, arabes, grecs, riens ou esclavons, gothiques, is, anciens et modernes, etc. is ce qu'il y a encore de plus ressant, c'est une suite de quelques feuillets, contenant les abrégions ou mots liés, qu'on trouans les vieux manuscrits sur 1, des huitième, neuvième et ème siècle, déposés dans les ives de l'église de Tolède, cod'une manière parfaite. Cette peut servir de supplément au *icon diplomaticum* de Wal- . » On trouve aussi quelques es d'anciens caractères aragravées d'après Palomarès, a *Paleografia española* de os y Pando. D—G.

DOMINO DE VELASCO (A-ASTONIO), l'un des plus peintres de l'Espagne, était 1653, à Bojalance, petite viloin de Cordoue, où il fut t très-jeune, pour achever lueation. D'après le vœu de ents, il étudia la philosophie, sprudence et la théologie ; ntrainé par son goût, il s'apt en secret à la peinture, et les estampes et les tableaux ouvait se procurer. Le pein- lès lui enseigna les règles art. Palomino, ayant terminé les, se rendit, en 1678, à l, pour suivre les leçons de que la magnificence de Phi- V avait attirés dans cette ca- Il se lia d'une étroite ami- e Corro, qui le fit agréer roi, pour peindre les fres- le la galerie des Cerfs, au . Palomino y représenta les ts sujets de la fable de Psyl et deploya dans cette suite de x, un talent si fécond et si va-

rié, qu'il reçut, peu de temps après, le brevet de peintre du roi, auquel on ajouta, en 1690, un traitement considérable. Il fut appelé à Valence, à Salamanque, à Grenade et à Cordoue; et les travaux qu'il exécuta dans ces différentes villes, ajoutèrent à sa réputation. Occupé sans cesse de quelques compositions nouvelles, il ne trouvait de délassement que dans la culture des lettres; et, après avoir tracé les règles de la peinture dans un ouvrage très-estimable, il se fit le premier historien des artistes espagnols, parmi lesquels il occupe un rang distingué. Palomino s'était marié, et avait eu un fils qu'il associa à ses travaux. Ayant eu le malheur de perdre sa femme, il embrassa l'état ecclésiastique, quoique dans un âge très-avancé. Il mourut à Madrid, le 13 avril 1726, et fut inhumé avec une pompe digne de sa réputation. Palomino joignait à l'entente de la perspective, le mérite du coloris et un dessin pur et correct: mais on lui reproche d'avoir choisis ses modèles dans une nature commune; ce qui suffit quelquefois pour détruire tout le charme de ses compositions les plus nobles et les plus gracieuses. On cite parmi ses ouvrages les plus remarquables, sa *Confession de saint Pierre*, à Valence, et les cinq tableaux du chœur de la cathédrale de Cordoue: les belles fresques de l'église de Saint-Jean du *Marché*, et de la chapelle de Notre-Dame des *Délaisés*, à Valence, celles de l'église St.-Étienne à Salamanque, du chœur des Chartreuses à Grenade, et du Paular, sont dignes de tous les éloges que leur donnent les artistes espagnols. Comme littérateur, on a de Palomino: *El Museo pictorio*, y *Escala optica*, etc., Madrid, 1715-

24, 3 vol. in-fol. Les deux premiers contiennent la théorie et la pratique de la peinture; et le troisième, les Vies des artistes espagnols les plus célèbres. Cet ouvrage est estimé: les règles qu'y donne Palomino, sont toutes le résultat de sa propre expérience, et appuyées d'ailleurs sur l'autorité des grands maîtres. Dans ses Vies des artistes espagnols, Palomino s'est laissé souvent aveugler par le préjugé national, au point de ne trouver presque rien à reprendre dans les ouvrages de deux cents artistes, peintres ou sculpteurs, qu'il ne cite guère que pour les louer, tandis qu'il critique, même un peu sévèrement, les productions des artistes étrangers qui ont habité l'Espagne. Les *Vies des Peintres espagnols*, etc., ont été réimprimées à Londres, en 1742, in 8°.; et la *Notice* des villes, églises et convents qui possèdent leurs ouvrages, ibid., 1746, même format. Ces deux volumes ne doivent point être séparés. On a une traduction française de l'*Histoire abrégée des plus fameux Peintres espagnols*, par Palomino, Paris, 1749, in-12. M. Quiliet avertit que « malgré l'incorrection et l'in » complet de son narré de peinture, » il a saisi la marche de Palomino, » dans son *Dictionnaire des Peintres espagnols*, Paris, 1816, in-8°. » W—s.

PALSGRAVE (JEAN), né à Londres vers 1480, est l'auteur de la plus ancienne grammaire française imprimée que l'on connaisse. Il la publia en anglais, au commencement du seizième siècle. Ce grammairien apprit les éléments des lettres dans sa ville natale, ceux de logique et de philosophie à l'université de Cambridge, et vint ensuite à Paris, où il employa plusieurs

années à l'étude des sciences. Il y prit le degré de maître-ès arts, et se perfectionna tellement dans la connaissance de la langue française, qu'il fut choisi, en 1514, pour l'enseigner à la sœur de Henri VIII, la princesse Marie, qui devait épouser Louis XII. Ce roi étant mort trois mois après son mariage, Palsgrave vint avec la reine en Angleterre, donna des leçons de français à plusieurs seigneurs, obtint un riche bénéfice, et fut nommé par Henri VIII l'un de ses chapelains ordinaires. En 1531, il demeura quelque temps à l'université d'Oxford, en qualité d'agrégé, après avoir pris le degré de maître-ès-arts comme à Paris, et de plus celui de bachelier en théologie. A cette époque, la langue française, quoique bannie des procédures judiciaires en Angleterre depuis 1362, et des actes du parlement depuis le commencement du règne de Henri VII, continuait d'être employée dans les écrits des juriconsultes, et n'avait point cessé d'être en faveur auprès de la noblesse. Ce ne fut cependant bientôt qu'un jargon barbare, moitié ancien français, moitié anglais, comme le prouvent des écrits de J. Perkins et de J. Rastall fils, publiés en 1567 et 1572. Cette décadence s'était opérée dans l'espace d'un siècle; car le chancelier Fortescue, contemporain de Palsgrave, et qui avait composé en France, en 1463, son ouvrage sur les lois d'Angleterre, prétend, au chapitre xviii, que notre langue s'était mieux conservée dans son pays, parce qu'elle était une langue écrite plutôt qu'une langue parlée. Henri VIII et ses ancêtres, ainsi que les seigneurs anglais, étaient dans l'usage de confier à des hommes habiles le soin d'enseigner notre langue. Sous le règne seul de ce

roi et avant l'année 1530, Gyles Dewes, son maître de français, Alex. Barclay et Petrus Vallensis, pour mieux s'acquitter d'une semblable commission, composèrent, sur la langue française, des Traités, qui sont restés manuscrits. Palsgrave, chargé, de même que Gyles Dewes, par Charles Brandon, duc de Suffolk, d'écrire sur ce sujet, prit pour modèle la grammaire grecque de Théod. Gaza, et profita des travaux de ses devanciers, que nous venons de nommer. Son ouvrage, d'abord divisé en deux livres, traitant, l'un de la prononciation, et l'autre des neuf parties du discours, imprimé par R. Pynson, fut offert au duc de Suffolk et à son épouse, la reine Marie. Ces augustes protecteurs, dont il instruisait le fils, le duc de Richmond, dans la langue française, l'engagèrent à présenter son livre à Henri VIII. Il est permis de conjecturer que Palsgrave suspendit la distribution ou du moins la vente de ce premier travail, pour le rendre plus digne de son souverain, par l'addition d'un troisième livre. Celui-ci, qui est le plus considérable, n'offre que le développement du second, avec des tables ou dictionnaires des mots de quelques parties du discours. L'ouvrage, précédé d'une dédicace à Henri VIII, et augmenté d'une introduction, fut achevé d'imprimer par J. Hankyns, et parut, le 18 juillet 1530, sous ce titre : *Lesclarissement de la langue francoyse, compose par maitre Jehan Palsgrave, angloys natif de Londres, et gradue de Paris*, avec cette épigraphe : *Neque luna per noctem*, M. D. XXX, petit in-fol. goth., en anglais, de 1134 p., ou 567 feuillets, en deux séries, compris les feuillets des pièces préliminaires. On

pourrait croire qu'il y a une lacune à la fin du premier livre, entre les feuillets xxiv et xxxi, et que la signature L manque à la fin du second. Mais M. W. Collins, libraire de Londres, s'est assuré que tous les exemplaires sont semblables. Ce ouvrage est très-rare et peu connu en France. Plusieurs biographes et bibliographes se sont trompés dans sa description ; c'est ce qui nous a obligés d'entrer dans d'assez longs détails. Il faut ajouter aux sept exemplaires cités par M. Dibdin, et dont il indique les possesseurs (*Ames' typogr., antiq.*, tome III, p. 367) celui de lord Haddington, pair écossais, et celui de la bibliothèque Mazarine, à Paris. On découvre une grande sagacité dans les remarques du grammairien, qui entreprit, quoi que étranger, de débrouiller le chaos de notre langue encore dans l'enfance ; il en a aperçu le génie, les formes et les avantages, et a fait preuve de goût, en prenant ses exemples, non seulement dans un manuscrit du roman de la Rose, dont les éditeurs, selon lui, n'avaient point assez conservé l'originalité ; mais encore dans les écrits d'Alain Chartier, de Li Maire de Belges et de Mélin de Saint Gelais. Geoffroy Tory avait indiqué déjà, en 1526, sans que Palsgrave en eût connaissance, ces trois derniers auteurs, parmi un grand nombre d'autres actuellement oubliés, à celui qui entreprendrait de rassembler les règles de notre langue, qu'il regretta de voir se dénaturer de jour en jour. Le premier livre sur la prononciation est curieux mais moins complet que ce qu'on écrit, vers ce temps, Jacq. Dubou et Théod. De Bèze. Quoique Palsgrave se pique d'enseigner à prononcer comme les habitants des pays situés

entre la Seine et la Loire, on s'aperçoit qu'il figure de temps en temps une prononciation anglo-normande et romane ancienne. C'était sans doute un reste de la prononciation usitée dans les siècles précédents. Indépendamment de plusieurs causes de même nature, Henri III, comme on sait, avait possédé la Normandie et la Guienne, et avait épousé Éléonore de Provence, qui, avec les nobles de sa suite, apporta à la cour d'Angleterre la langue provençale, qui avait été la plus polie des langues modernes. Il faut ajouter que Palsgrave avait eu communication d'une Introduction à la manière de prononcer et d'écrire le français, Ms. d'Alexandre Barclay, et d'un autre ouvrage analogue, écrit plus de cent ans avant l'*Eclaircissement*. L'auteur de ce dernier manuscrit, peut, dit Palsgrave, avoir eu connaissance d'autres écrits, composés dans le temps où il était ordonné d'apprendre aux enfants le français en même temps que l'anglais, ce qui indiquerait une époque voisine de la conquête. L'orthographe des anciens statuts du parlement atteste encore le mélange qui a existé des deux prononciations anglo-normande et romane ancienne. La figure de l'accent aigu a été employée, pour la première fois, par Palsgrave et non par Jacq. Dubois (V. MEIGNET). Palsgrave reprend la prononciation des Parisiens, qui disaient déjà, comme du temps de Th. De Bèze, en 1584, *Pazisiens*, *Mazie*. La prononciation du mot *chaise* a seule prévalu; on disait autrefois *chaiere*. Il y a encore dans ce premier livre un renseignement utile pour l'histoire de notre langue. Avant la publication de l'*Eclaircissement*, et par conséquent, plus de dix ans avant la fameuse or-

donnance de François I^{er}., Palsgrave nous apprend qu'on n'était admis à remplir aucune charge si l'on ne savait la langue française. Elle avait déjà triomphé des patois wallon, picard, liégeois, ardennois, et autres qui tous, dit Palsgrave, conservaient beaucoup de la prononciation du wallon ou roman. Ce triomphe était dû principalement à ce que beaucoup de traductions d'auteurs latins et quelques-unes d'auteurs grecs, entreprises par les ordres de nos rois, depuis Charles V jusqu'à François I^{er}., avaient été écrites ou imprimées dans la langue parlée entre la Seine et la Loire, et que Palsgrave appelle la langue française parfaite. On doit s'attendre à trouver dans cette grammaire un grand nombre de locutions barbares, beaucoup de diffusion; mais les tables ou dictionnaires du troisième livre peuvent être encore utiles aux lexicographes, pour déterminer la signification des mots anciens. M. Jamieson en a profité pour son dictionnaire étymologique écossais, Edinbourg, 1808, 2 vol. in-4°. A l'époque où Palsgrave écrivait, et où l'on pouvait croire, comme lui, à l'influence du nombre ternaire sur la prononciation des mots, sur la construction des phrases, il était impossible de mieux réussir: le temps n'était pas encore venu d'avoir une bonne grammaire: la langue n'était point fixée; et Jacques Dubois, qui publia en latin la sienne, qu'il regardait comme la première, laisse aussi beaucoup à désirer. *Nulla, dit-il, quod sciam, de sermonis gallici proprietate, scripta in hunc usque diem aut vidi, aut à quoquam visa audiui* (Jac. Sylvii in Ling. Gall. I. sagoge, p. 119, Paris, R. Estienne, in-4°, publié le VII des ides de janvier 1531, c'est-à-dire, six mois après la Grammaire de Palsgrave).

cette priorité est un du à notre littérature, même de nos voisins, intribué, dans le quin- à polir et à enrichir est une chose assez re- our le dire en passant, e grammaire française rammaire de Levizac, ralement comme l'une de celles que nous pos- ement, aient été com- tre côté de la Manche, : des Anglais. En com- ix méthodes de Pals- cq. Dubois, on trouve a point traité, comme ur, del'article, dans un é, et qu'il a calqué ses es de la langue latine, ue que la grecque avec la nôtre. On a cru trop i France que la langue ale propre à faire con- ncipes du français. Ce is d'un siècle après ces airiens, et lorsque de ais eurent été publiés, ires de Port-Royal, et eux, purent donner à ne Grammaire raison- re annonce, dans plu- ts de son ouvrage, un français, pour traduire et un Livre de prover- 'un ni l'autre n'out été quelques bibliographes recueil de ses Lettres n'a point été imprimé i seulement publié, ou- maire, une Traduction se mot à mot, en an- nièce composée en latin, de l'Enfant prodigue, minus ou Le Foulon, et en 1529, devant les : la Haye; elle est intitu-

lée : *The Comedy of Acolastus*, in-4^o, 1540 (V. FOULON, XV, 344). Palsgrave mourut vers 1554. B-a j.

PALU (PIERRE DE LA), l'un des hommes les plus distingués qu'ait produits l'ordre des Dominicains, était né, vers 1280, dans la Bresse, d'une noble famille, dont une bran- che s'est établie dans le comté de Bourgogne. Le dernier des six enfants de Gérard de La Palu, seigneur de Varembois, il embrassa jeune la vie religieuse; et, après avoir fait ses premières études à Lyon, il vint les continuer à Paris, au couvent de la rue Saint-Jacques. Ses progrès dans toutes les sciences qu'on enseignait alors, furent également rapides. Il reçut, en 1314, le degré de docteur en théologie, et professa cette science de la manière la plus brillante. Il présida, en 1317, le chapitre de l'ordre, à Pampelune, en l'absence du général, Bérenger de Landon, que son titre de légat du S. Siège, retenait à la cour de France; et l'année suivante, il fut député par le pape vers Robert, comte de Flandre, pour tenter de le réconcilier avec Philippe de Valois. L'éloquence de Pierre échoua dans cette négociation; et ses ennemis l'accusèrent de n'avoir point cherché à remplir les vues du S. Siège : sa conduite devint l'objet d'un sévère examen; mais il sortit triomphant de cette épreuve. Il se hâta de reprendre l'enseignement de la théologie, et partagea ses loisirs entre la prédication et la publication de différents ouvrages. Nommé, en 1329, patriarche de Jérusalem, il s'embarqua aussitôt pour la Palestine, et fut si touché de l'état dans lequel il trouva les chrétiens d'Orient, qu'il ne balança pas d'aller près du sultan d'Égypte, dans l'espoir d'adoucir leur sort.

Cette démarche n'ayant pas eu le résultat qu'il s'en était promis, il repassa en France, et sollicita du pape l'autorisation de prêcher une nouvelle croisade. Il se rendit ensuite à la cour de Philippe de Valois, qui convoqua une assemblée des prélats et des grands du royaume, pour aviser aux moyens de soutenir la guerre. Pierre leur exposa la triste situation des chrétiens avec tant d'énergie, que tous les assistants se levèrent en jurant qu'ils étaient prêts de sacrifier leur vie et leurs biens pour les délivrer : mais ce premier élan n'eut pas de suite; et s'il est vrai que Pierre soit retourné dans la Palestine, il ne tarda pas à la quitter une seconde fois, ne pouvant rien entreprendre pour la soustraire au joug des Turks. On croit qu'à son retour en France, il fut chargé de l'administration du diocèse de Couserans : il se démit de cet emploi pour passer ses dernières années dans la retraite, et mourut à Paris, le 31 janvier 1342. Ses restes furent déposés dans l'église Saint-Jacques, où l'on voyait son épitaphe. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont on trouvera la liste dans la *Biblioth.* des PP. Echard et Quétif, I, 605-609; II, 820. Les principaux sont : *Des Commentaires* sur la Bible; des *Postilles* sur les Psaumes et sur les *Épîtres* de saint Paul; des *Commentaires* sur les quatre livres des *Sentences* de P. Lombard (V. LOMBARD); des *Sermons de tempore et de sanctis*; et une *Histoire des croisades* intitulée : *Liber bellorum Domini*. Les *Commentaires* sur le troisième livre des *Sentences* ont été imprimés, par les soins de Pierre de Nimègue, Paris, 1517, in fol. Paul Soncina avait déjà publié les *Commentaires* sur le quatrième livre, précédés d'une

Lettre sur la vie et les écrits de l'auteur, Venise, 1493, in-fol.; et l'édition ne suffisant pas à l'empressement des acheteurs, il en parut une seconde, la même année, à Paris; deux livres ont été réimprimés correctement, Paris, 1530, 2 v. fol. Il existe plusieurs éditions de ce recueil de *Sermons* qui porte le même titre que celui de La Palu; on ne peut pas affirmer que c'est l'ouvrage dont il est auteur. *Or. Bibliot.* des PP. Echard et Quétif. On peut consulter, pour plus de détails, l'*Histoire des hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique* de Touron, II, 223-37. W.

PAMÈLE (JACQUES DE), Bruges, le 13 mai 1536, commença ses études dans un monastère de l'ordre de Cîteaux, puis étudia la philosophie à Louvain. Il s'adonna ensuite à l'étude de l'Écriture pendant neuf ans, et, pour s'y rendre plus habile, vint à Paris en 1545. Revenu à Louvain, il termina ses degrés en théologie, et fut appelé à Bruges, où il eut un écat. Son premier soin fut d'y fonder une bibliothèque, de rechercher les écrits des Pères de l'Église, pour enrichir ceux qui avaient déjà été publiés, et pour publier ceux qui étaient jusqu'alors restés inédits. Il fut plus tard pourvu d'un canonicat. Ste. Gudule de Bruxelles, et à Jean, de Bois-le-Duc. Les troubles vils qui désolèrent son pays, le contraignirent d'en partir; et ce fut à Saint-Omer qu'il se refugia, auprès de l'évêque, qui lui donna l'archidiaconat de sa cathédrale. Philippe II le nomma prévôt de l'église de Saint-Sauveur à Utrecht, et en 1587, évêque de Saint-Omer. Ce fut en allant prendre possession de son siège, que Pamèle fut à Mons, le 29 sept. de la

l'oppeus, dans sa *Biblioth.* onue la liste des ouvrages de parini lesquels on distingue : *gica Latinorum*, Cologne, 4°. ; 1576, 2 vol. in-4°. II. *us commentariorum vete-ectorum in universam Bi-* Anvers, 1566, in-8°. III. *ad Belgii ordines, de non nitis una in republica diver-sigionum exercitiis*. IV. Des s de saint Cyprien (1568, Tertullien (1579). Il avait une édition des œuvres de lare, qui ne fut publiée qu'a-mort, par Ant. de Hemm. 1 vol. in-fol. A. B—r.

PHILE, peintre grec, né en ne, sous le règne de Philip-Eupompe pour maître, et our disciple. Il avait une si il-ée de son art, qu'il ne pas qu'on y pût être habile ule des belles-lettres et de étrie : il était lui-même sa-ces deux choses. Sa répu-à attira des disciples consi- : il n'en prenait point qui avassent un talent (envi-mille francs de notre mon-durant l'espace de dix an-il les retenait dans l'étude inture. Apelle et Melanthius ièrent cette somme. Z.

PHILE (SAINT), prêtre et , né vers le milieu du troi-sième à Béryte, ville alors rée par son école de droit, t dans la magistrature une-mières places lorsqu'il em-la religion de J.-C. ; il quitta es profanes qu'il avait suivies lors, pour se livrer unique-

l'étude des livres saints. entendu, quelque temps, les de Piérius, qui, après Ori-irigeait l'école d'Alexandrie,

il se rendit à Césarée, en Palestine, où il établit une école pour les lettres sacrées. Ses élèves, dans leurs mo-ments de loisir, transcrivaient les ouvrages des anciens : il formait ainsi une bibliothèque, qui, au rapport d'I-sidore de Séville, était composée de trentemille volumes. Pamphile en fit don à l'église de Césarée. L'Eglise dut à ses veilles une très-bonne édi-tion de la Bible, qu'il avait lui-même reproduite avec le plus grand soin, et dont il distribuait des copies. Il fit, sur les Actes des apôtres, un court Commentaire, qui a été publié par Montfaucon (*Biblioth. Coisl.*) Plein d'un profond respect pour les ouvrages d'Origène, il les transcri-vit la plupart, de sa main ; et il en multipliait et répandait les copies, comme celles des saintes Ecritures. Il écrivit même en partie, durant la détention qui précéda son martyre, l'apologie de ce docte ecclésiasti-que, en cinq livres, dont il ne nous reste plus que le premier dans la traduction latine faite par Rufin : elle se trouve parmi les œuvres de saint Jérôme. Le tyran Maximin, qui s'était emparé de la Palestine, y renouvela, en 307, les persécutions de Diocétien et de Maximien. Pam-phile, arrêté par l'ordre du gouver-neur, ayant confessé J.-C. au mi-lien des plus horribles tortures, fut détenu pendant deux ans, et ensuite condamné à mort, avec plusieurs autres saints confesseurs. Porphyre, jeune esclave qu'il avait toujours traité comme son fils, l'ayant appris, vint hardiment trouver le gouverneur, pour lui demander la permission d'enterrer le corps de son bon maî-tre qui allait bientôt être exécuté. Le gouverneur, transporté de fu-reur, le livra lui-même à la tor-ture, comme professant la même

religion. Quoique la chair de Porphyre fût en lambeaux, quoiqu'on eût découvert ses entrailles, ce généreux esclave ne laissa échapper ni plainte ni soupir. Séleucus, brave officier, qui, ayant quitté l'armée, s'était fait le protecteur des malheureux, courut à la prison pour annoncer à Pamphile ce qui venait d'arriver à Porphyre, et pour se réjouir avec lui de ce qu'il avait si glorieusement triomphé. Le gouverneur, au récit de ce nouvel acte de dévouement, le condamna également à mort. Ces confesseurs de la foi eurent encore de nouveaux compagnons. Un autre esclave, Théodule, qui servait dans la maison du gouverneur, ayant embrassé l'un des martyrs que l'on conduisait au supplice, fut condamné à être crucifié le jour même. Enfin, un catéchumène, appelé Julien, fut brûlé à petit feu, comme Porphyre, parce qu'après l'exécution, il était allé, le soir, rendre ses devoirs aux saints martyrs, dont on fixe l'époque de la mort le même jour, 13 février 309. Leurs corps, par ordre du gouverneur, restèrent exposés sur la place, jusqu'à ce qu'au quatrième jour, les chrétiens réussirent à les enlever, pour leur donner les honneurs de la sépulture. Eusèbe de Césarée prit le surnom de Pamphile, par respect pour la mémoire de ce vénérable martyr, avec lequel il avait été détenu dans les prisons. Outre ce qu'il dit de lui dans sa Chronique, il avait composé une histoire particulière de sa vie, fort estimée de saint Jérôme, et que nous n'avons plus. G-Y et G-CK.

PANÆTIUS, philosophe stoïcien, naquit dans l'île de Rhodes, vers l'an 190 avant J.-C., si l'on prend pour règle la naissance de Polybe, à-peu-près de son âge, et qui

vint au monde vers la fin de la 143^e olympiade. Les ancêtres de Panætiu avaient commandé les armées des Rhodiens. On croit que, dans sa première jeunesse, il alla suivre les leçons de Cratès à Pergame; il se rendit ensuite à Athènes, et devint successivement le disciple des chefs des trois écoles qui se partageaient alors le domaine de la philosophie. Diogène, Carnéade et Critolaüs. Enflammé, sans doute, par les exhortations de ses parents, qui lui mettaient sans cesse sous les yeux la gloire de ses pères, il se sentit attiré par les principes des Stoïciens, qui jouissaient d'une haute considération; mais, loin d'imiter cette déférence sans réserve que professaient les sectateurs de Zénon pour les dogmes de leur école, il se forma un système mixte de philosophie, un fonds de doctrine indépendant sur plusieurs points, mais où dominait toujours l'esprit du Portique. Les magistrats d'Athènes lui ayant offert le droit de cité, il répondit qu'un homme modeste devait se contenter d'une seule patrie. Panætius vint à Rome, où sa grande réputation l'avait précédé; une jeunesse illustre courut avec avidité à ses leçons, et il compta bientôt parmi ses disciples Lælius, Posidonius et Scipion. Ce dernier voulut que le philosophe s'établît dans sa maison, et l'accompagna dans les diverses missions dont il fut chargé (Voy. SCIPION l'Africain). Si Polybe lui fut d'une grande utilité dans ses opérations militaires, les lumières de Panætius ne secondèrent pas moins Scipion dans des occasions importantes. Il recourut surtout avec succès, à ses talents, dans une ambassade où, sous prétexte d'entretenir une bonne intelligence entre

et ses alliés, il s'agissait de
 rir avec adresse des forces et
 sources de ces auxiliaires,
 enait ombrage la politique
 t. Panætius profita de l'as-
 qu'il avait sur l'esprit de Sci-
 our rendre plusieurs services
 odiens : cependant il ne re-
 pas dans son pays, où le rap-
 les vœux des habitants ; il
 le séjour d'Athènes, où il vé-
 g-temps, chéri de ses nom-
 lisciples. Il y mourut plus
 agénaire. Son âge avancé
 issant Suidas, celui-ci a sup-
 ux philosophes du même
 si auraient vécu à la suite l'un
 re. Cette erreur, adoptée par
 rt des savants, a été réfutée
 nsement par M. Van Linden.
 s, comme la plupart des an-
 ilosophes, admettait l'éter-
 la matière : il niait le dogme
 lant de l'immortalité de l'â-
 e la double raison que tout
 a été produit doit avoir une
 ne tout ce qui peut souffrir,
 e malade et par conséquent
 V. la *Première Tusculane*).
 poit difficilement comment
 me, d'ailleurs si estimable,
 duire de pareils arguments,
 céron a fait sentir toute la
 e. Panætius n'osait pas reje-
 à-fait les prédictions : mais il
 t aucune confiance ; et quand
 rrogeait à cet égard, « cela
 e, » disait-il. Tout le monde
 belle réponse qu'il fit à un
 main, qui lui demandait s'il
 tis au sage d'aimer les fem-
 A l'égard du sage, répon-
 nætius, c'est une grande ques-
 que nous pourrions exami-
 ne autre fois ; mais, pour
 et pour moi, qui sommes
 loignés de la sagesse, nous

» ferons parfaitement bien de nous
 » défendre de l'amour autant que
 » nous pourrons. » Panætius avait
 composé un traité des *Devoirs*,
 dont Cicéron a adopté les principes,
 à quelques corrections près, per-
 suadé que personne n'avait mieux
 traité cette matière (*De Officiis*,
 III, 2). Cicéron écrivait à Atticus
 (*lib. XVI, epist. II*) : « J'ai renfermé
 » dans les deux premiers livres des
 » *Offices*, ce que Panætius a mis en
 » trois ; il promettait de terminer
 » son ouvrage, mais il ne l'a point
 » fait ; et c'est Posidonius qui a
 » achevé ce que Panætius avait com-
 » mencé (V. Posidonius). » L'esti-
 me que Cicéron faisait de cet ouvra-
 ge, doit augmenter le regret qu'en
 éprouve de sa perte. Panætius avait
 soumis les philosophes à la censure,
 dans un ouvrage intitulé, *Des Sec-
 tes*, dont on trouve quelques frag-
 ments dans les *Vies* de Diogène
 Laërce. Il avait en outre composé
 un traité, *Des Magistrats* ; deux
 autres, *sur la Divination* et *sur la
 Tranquillité d'esprit*, dont M. Van
 Linden conjecture que Plutarque a
 fait usage dans l'opuscule qu'il a
 donné sous le même titre. Cicéron
 parle d'une *Lettre* de Panætius à
 Tubéron, dans laquelle il faisait un
 grand éloge du *Poème d'Appius
 l'Aveugle*, ouvrage d'un pythago-
 ricien (*Tusculanes*, IV, 2). Nous
 avons présenté Panætius comme un
 philosophe éclectique : il s'était fait
 aussi, sur le *style*, des idées oppo-
 sées à celles des Stoïciens, et s'atta-
 chait à répandre dans ses écrits les
 ornements et la grâce dont ils pou-
 vaient être susceptibles. Cicéron lui
 a donné également des éloges à cet
 égard. On peut consulter, pour plus
 de détails, les *Recherches* de l'abbé
 Sevin sur la vie et les ouvrages de

Panælius, dans le tome x des *Mémoires de l'acad. des inscript.*, et surtout la dissertation de M. Van Lynden, *De Panætio Rhodio, philosopho stoico*, Leyde, 1802, in 8°. Chardon de la Rochette a donné, dans le *Magasin encyclopédique*, 1803, tome iv, et dans ses *Mélanges philologiques*, t. 1, 226-61, une bonne analyse de cette thèse, qu'il regarde comme une des plus savantes qui aient paru jusqu'à nos jours. F—T J, et W—s.

PANAJOTI (PANAGIOTES NICUSIUS, connu sous le nom de), célèbre drogman de la Porte-Othomane, et chrétien grec, se fit connaître, vers l'an 1667, époque du fameux siège de Candie. Il servait le grand-visir Achmet Kiuperli, comme interprète de la langue italienne. La prise de la ville qui fut due à son adresse, mais aussi à l'extrémité où les Vénitiens se trouvaient réduits, après un siège de 29 mois, porta au plus haut degré sa faveur auprès du grand-visir. Il le nomma interprète ou drogman; poste qui, jusque-là, avait été occupé par des renégats. Panajoti avait un génie fécond en ressources, et beaucoup d'astuce : les Othomans l'ont comparé à Ulysse, et les chrétiens grecs, au traître Achitophel. Les premiers lui ont attribué de grandes connaissances en astrologie judiciaire; et grâce à quelques conjectures heureuses, il passait, à leurs yeux, pour prophète. Il assura, par exemple, que la ville de Caminiek serait prise le dixième jour. S'il faut en croire la tradition, sa mort ne démentit pas sa renommée. Le grand visir Achmet lui demanda si, après avoir rencontré si juste sur tant d'événements, il n'avait pas quelques données sur son propre sort. On ajoute

que Panajoti lui répondit : « Si le » grand-visir daigne venir dans ma » tente, vers la sixième heure de la » nuit, il y verra avec quelque » gret un spectacle inattendu. » En effet, Achmet Kiuperli vint à minuit dans la tente de Panajoti, et le trouva rendant les derniers soupirs. Quoi qu'il en soit de la vérité de l'anecdote, il est certain qu'il mourut le 21 sept. 1673, et qu'on sollicita, en son nom, du grand-visir, la permission que son corps fût porté à Constantinople pour y être inhumé; honneur qui n'appartient qu'aux sultans : il est remarquable que Kiuperli y ait consenti. Il envoya ordonner au caïmacam de veiller à ce que le patriarche grec fit les obsèques de Panajoti, avec la plus grande pompe : tous les chrétiens grecs et étrangers accompagnèrent le mort jusqu'à l'île de la Propontide, où est situé le monastère de la Sainte-Trinité, dont Panajoti avait été le bienfaiteur, et qui fut le lieu de sa sépulture. C'est de lui que date l'époque où les Grecs parvinrent à obtenir l'importante et lucrative place de premier drogman de la Porte-Othomane, et, par suite, montèrent sur les trônes de Moldavie et de Valachie, qui sont à-la-fois la récompense et le châtiment de leur ambition (V. MAUROCORDATO). Panajoti avait fait imprimer, en 1662, à Amsterdam, une *Confession de foi orthodoxe des églises catholiques d'Orient*, dirigée contre Cyrille Lucar, et qui fut traduite en latin par Laurent Normann, Leipzig, 1695. — PANAJOTI de Sinope, prêtre grec, mort à Brescia, vers 1748, après avoir long-temps enseigné la langue grecque dans cette ville et à Vérone, mérita les éloges et l'amitié du marquis Maffei, et du cardinal Barbaglio. Sa vie et ses lettres ont été pu-

blies (en italien et en grec), par l'abbé P. A. Barzani, son élève, Brescia, 1760, in-8°. (Voyez - en l'extrait dans le *Journal des savants*, de février 1761, pag. 174.)

S—Y.

PANARD (CHARLES - FRANÇOIS), né à Nogent-le-Roi, près de Chartres, vers 1694, et mort d'apoplexie, à Paris, le 13 juin 1765, a été appelé par Marmontel, le *La Fontaine du Faudeville*. Laharpe, qui trouve la qualification un peu trop honorable, convient que les couplets de Panard sont d'une tournure beaucoup plus heureuse que ceux de tous les autres chansonniers de son temps. Sa ressemblance avec La Fontaine était encore plus grande, sous le rapport du caractère et des mœurs, que sous celui du talent. C'était la même simplicité, la même incurie, la même imprévoyance. « Le soin de se » nourrir, de se loger, de se vêtir, » dit Marmontel, ne le regardait » point; c'était l'affaire de ses amis; » et il en avait d'assez bons pour mé- » riter cette confiance... Jamais l'ex- » terieur n'annonça moins de deli- » catesse; il en avait pourtant dans » la pensée et dans l'expression. » Plus d'une fois à table, et, comme » on dit, entre deux vins, j'avais vu » sortir de cette masse lourde et de » cette épaisse enveloppe, des con- » plets *impromptu* pleins de facilité, » de finesse et de grâce. » Dans le temps où l'academicien qui s'exprime ainsi, était chargé de la rédaction du *Mercury*, il avait souvent recours à lui pour quelques jolis vers. *Fouil- lez*, lui disait Panard, *fouillez dans la boîte à perruque*. Les chiffons de papier griffonnés de vers qui étaient entassés pêle-mêle dans cette boîte, étaient presque tous tachés de vin. *Prenez, prenez*, ajoutait-il, *c'est-là*

le cachet du génie. Il ne parlait du vin qu'avec tendresse, et souvent, en regardant son verre, les larmes lui venaient aux yeux de plaisir et d'émotion. La circonstance qui l'affligea le plus dans la mort de son ami Gallet, c'est qu'on l'avait entermé sous une gouttière, *lui qui, depuis l'âge de raison, n'avait pas bu un verre d'eau*. Collé confirme tout ce que dit Marmontel du caractère de Panard, et il euhérît sur l'éloge de son talent. Ce n'est pas seulement le *La Fontaine*, c'est le *Dieu du Fau- deville*, le plus grand chansonnier que la France ait eu et que peut-être elle aura. Il regrette seulement que, trop renfermé dans une société bourgeoise et presque abjecte, il n'ait point assez étendu le cercle de ses idées, et se soit borné dans ses couplets à des plaisanteries sur les commis, les notaires, les procureurs et les médecins. Ses œuvres forment quatre volumes in-12, Paris, 1763; elles contiennent une comédie donnée aux Français, en société avec Laflichard, et intitulée les *Acteurs déplacés*; cinq pièces jouées aux Italiens; treize opéras-comiques, représentés au théâtre de la Foire, et qui ne sont qu'une faible partie de ce que l'auteur avait fait en ce genre; enfin des divertissements, des chansons et de petites pièces de vers sous différents titres, dont les sujets sont galants, bachiques ou moraux: il y en a dont les vers de diverse longueur figurent une bouteille et un verre. Les pièces de théâtre sont toutes dénuées d'invention et d'effet dramatique; il y a un grand choix à faire parmi les poésies diverses et même les chansons. On y trouve en général du naturel, de la gaieté et de la finesse; mais elles ne sont pas exemptes de négligences, de lon-

guez et de traits de mauvais goût. Quelques-unes sont de véritables puérilités. Panard n'avait point fait d'études. Il vivait ignoré dans une petite place de bureau : ce fut le comédien Legrand qui le déterra et reconnut le premier sa supériorité dans un genre où lui-même s'exerçait avec succès. Le surnom de *Bien-Aimé* fut donné à Louis XV, par Panard, et non point par Vadé, comme l'a dit Voltaire. M. L. Armand Gouffé a publié des *Oeuvres choisies de Panard, hommage rendu à sa mémoire*, 1803, 3 vol. in-18.

A—G—R.

PANASSAC (BERNARD DE). V. CAMO.

PANCEMONT (ANTOINE-XAVIER MAYNAUD DE), évêque de Vannes, né à Digoing-sur-Loire, le 6 août 1756, fut nommé, au sortir de sa licence, grand-vicaire de Marbeuf, évêque d'Autun, puis archevêque de Lyon. En 1788, l'abbé de Tersac, curé de Saint-Sulpice, à Paris, lui résigna sa place qui était très-importante, cette paroisse comprenant alors tout le faubourg Saint-Germain. La cure de Saint-Sulpice avait été occupée par des ecclésiastiques d'un mérite distingué, entre autres dans le dix-huitième siècle, par la Chétardie et Languet, qui avaient refusé l'un et l'autre l'épiscopat; elle procurait nécessairement beaucoup d'influence, par les rapports que le curé entretenait avec ses paroissiens, parmi lesquels il en existait un grand nombre d'opulents. L'abbé de Pancemont y fut appelé dans les circonstances les plus difficiles : le rigoureux hiver de 1788 à 1789 avait augmenté considérablement le nombre des pauvres et leurs besoins. Le nouveau curé, se livrant tout entier au soin de les soulager, fit une quête

générale, avec son ami, l'abbé de Verdrière, évêque de Mariana (1), et parvint, à force de zèle, et de sacrifices, à rendre plus supportable le poids d'une grande calamité. La révolution vint donner à l'abbé de Pancemont de nouveaux sujets de chagrin et d'inquiétude; il eut quelques démêlés avec sa section, relativement à des cérémonies publiques, et fut dénoncé à l'assemblée nationale pour avoir refusé la bénédiction nuptiale au comédien Talmâ. Il avait fait éprouver le même refus à Camille-Desmoulins, qui promit de rétracter ses impiétés dans un des numéros de son journal : alors le curé le maria, en présence de Robespierre, de Péthion, et du général Montesquiou (2). On voulut, en 1791, forcer Pancemont au serment de la constitution civile du clergé : pendant qu'il était en chaire, le dimanche 3 janvier, des factieux attroupés cherchent à l'intimider par ces cris, *le serment ! à la lanterne !* Il descend de la chaire ; on le contraint d'y remonter, on exige qu'il prononce la formule. Il s'y refuse ; et il aurait péri victime de son zèle, sans le dévouement de plusieurs de ses amis, et de ses paroissiens, qui lui firent un rempart de leur corps. La famille royale envoya, le jour même, savoir de ses nouvelles ;

(1) Le curé sollicita dans cette occasion toutes les personnes riches de sa paroisse : le prince de Condé lui envoya cent louis ; le marquis de Villette répondit à sa demande par un refus net : *Maintenant, dit-il, que les pauvres sont citoyens, on aurait honte pour les nourrir d'attendre tout des aînés pions.* La lettre du marquis philanthrope est fort curieuse ; elle se trouve dans l'écrit intitulé : *Histoire des événements arrivés sur la paroisse Saint-Sulpice*, p. 13.

(2) Les détails du refus et du mariage se trouvent dans l'écrit déjà cité, page 23 ; ce qui prouve que l'anecdote racontée à l'article Bernardin (tome IV), n'est pas exacte. L'auteur de l'*Histoire des événements* paraît mériter plus de confiance, parce qu'il écrivait dans le temps même, et qu'il raconte des faits qui s'étaient passés sous ses yeux. M. Barbier avait déjà fait cette remarque dans l'*Essai sur l'histoire*.

re de Paris, le fameux et lui exprimer ses regrets s'était passé. On désigna son successeur, dans la cure, de l'Oratoire, qui fut le 6 février, mais qui ne fut connu par l'universalité des paroissiens. L'abbé de Pance- mont voulait rester au milieu du peuple, et qui se flattait de le décret rendu sur la lic- tures protégerait l'exer- cice du ministère, lona l'église des paroissiens pour y faire l'office. Il fut payé, et les clefs de la cure lui furent remises à Pance- mont des attroupements se firent le dimanche 11 avril, et les paroissiens de se réunir les autorités parurent maintenir la liberté des cul- tes triomphèrent, et tout fut ouvert. Le curé, les paroissiens et des menaces du parti révolutionnaire se retira pour quelque temps, d'où il adressa, le 11 avril, à ses paroissiens, une lettre imprimée (16 pages) et qui parvint au bout de six mois; et de donner de l'ombrage au trouble, il continua, le 11 avril, les fonctions de curé. Les paroissiens de Saint- rassemblement alors dans des paroissiens du Saint- et du Calvaire; ce fut à l'occasion que l'abbé de Pance- mont imprimait huit *Exhortations* pendant les semaines du carême, et de la quinzaine. Ces *Ex- hortations* de 16 pages d'impression se trouvent souvent avec nous nous avons parlé, et est intitulé : *Histoire des paroissiens arrivés dans la paroisse pendant la Révolution*, pages in-8°. Les progrès

de la terreur forcèrent Pance- mont de se soustraire à la haine des révo- lutionnaires : en 1797, le Directoire le poursuivit, et l'on publia sur lui des notes trouvées dans les papiers de Brottier. Il paraît avoir passé en Allemagne une partie du temps de l'émigration. De retour en France, il se lia étroitement avec l'abbé Bernier, lors des négociations pour le concordat, et le seconda dans plu- sieurs circonstances; il fut chargé, entre autres missions, d'aller à Augs- bourg, en 1801, pour engager M. de Juigné, archevêque de Paris, à se démettre de son siège. Il sollicita vivement le légat d'accorder des bulles aux évêques constitutionnels, attestant que ceux-ci étaient revenus à l'unité catholique : la déclaration qu'il donna sur ce fait avec l'abbé Bernier, a été rendue publique. Les amis même de Pance- mont le virent avec peine mêlé dans cette affaire, où, par son caractère facile, il n'était que l'instrument d'une politique am- bitieuse et rusée. Quoi qu'il en soit, l'ancien curé de Saint-Sulpice fut nommé à l'évêché de Vannes, et sacré le 11 avril, par le cardinal légat, ainsi que Cambacérès et Ber- nier, nommés à Rouen et à Orléans. Quand il partit pour son diocèse, le gouvernement lui ordonna de s'ar- rêter à Rennes, où le parti constitu- tionnel inquiétait, par son opiniâ- treté, le nouvel évêque. Pance- mont s'efforça de calmer des esprits ar- dents, et se rendit ensuite à Vannes, où il trouva une double opposition. D'un côté, M. Amelot, évêque de Vannes, retiré en Angleterre, n'a- vait pas donné sa démission; et quoiqu'il parût vouloir éviter tout ce qui pouvait tendre au schisme, plusieurs prêtres de son diocèse persistaient à soutenir sa juridic-

tion, et refusaient de reconnaître son successeur. D'un autre côté, il y avait un évêque constitutionnel à Vannes, Charles Lemasle; et son parti, assez nombreux, dominait dans quelques villes. Le préfet le favorisait; et, à Lorient, on était allé jusqu'à lire au prône des brochures en faveur des constitutionnels et contre les rétractations. Pancemont ne négligea rien pour se rattacher ce parti: il ne parla point de rétractations; il accueillit Lemasle et ses adhérents avec une indulgence que quelques-uns trouvèrent excessive. Il visita son diocèse à l'occasion du jubilé, rétablit son séminaire en 1804, et fit tout ce qu'il put pour réparer le mal qu'avaient produit les persécutions et les divisions précédentes. On crut néanmoins voir en lui une trop grande disposition à se prêter, en plusieurs rencontres, aux vues du gouvernement. Une lettre circulaire qu'il écrivit à ses curés, le 26 octobre 1805, sur la conscription, et qui fut insérée dans le *Moniteur*, indisposa contre lui plusieurs de ses diocésains. Ils lui surent mauvais gré de se faire ainsi l'apologiste d'une loi tyrannique, rendue plus désastreuse encore par les mesures prises pour son exécution. La nomination de l'évêque à la place d'aumônier d'une sœur de Buonaparte, devenue princesse de Piombino, ne contribua point à dissiper de fâcheuses préventions. Le 28 août 1806, cinq hommes armés arrêtaient Pancemont à une lieue de Vannes, le dépouillèrent, et ne le laissèrent libre que lorsqu'il eut promis de leur envoyer 24,000 f. en or: ils retinrent même son secrétaire, jusqu'à ce que la somme eût été comptée. Le prélat fut très-affecté de cet incident. Le 5 mars 1807, il essuya une attaque de paralysie; et il

mourut le 13 du même mois sa cinquante-troisième année. Il fut enterré dans la chapelle de la Vierge du camp de Finckenstein, mai suivant, et publiée alors dans les journaux; et il ordonna qu'une statue en marbre de l'évêque fût placée dans la cathédrale de Vannes. Pancemont était un prélat d'un caractère aimable, d'un caractère d'une parfaite régularité de

P—

PANCIATICHI, famille de Pistoia, qui, dans cette république, fut plus qu'aucune autre le principal soutien des partis, fut, pendant trois siècles, à la tête des Guelfes. Au commencement du seizième siècle les Panciatichi pouvaient soulever la moitié de Pistoia. Ils avaient leur crédit, et par le souvenir de leur ancienne haine contre les Medici, et par leur ancienne haine contre les Cellieri: et cependant, à ce moment, leur patrie était depuis longtemps asservie; la première querelle entre les Guelfes et les Ghiblins était entièrement oubliée, les factions étaient assoupies, et le reste de l'Italie. S.

PANGIROLI (Gua), juriste, né en 1523, à Reggio Emilia, employa sept ans à ses études de droit, qu'il alla terminer à Bologne. Son père, jurisculte estimé, fut son premier maître, et il avait surtout profité de ses leçons d'Aleat, à l'exercice duquel il chercha depuis à étendre sa jurisprudence par l'étude de l'histoire des lois. Ses yeux sur lui, en 1547, firent passer les *Institutes* dans l'esprit de Padoue; et il y remplit pendant 15 ans, la seconde chaire de droit romain. Blessé de l'injustice de la loi, laquelle il s'était vu plusieurs fois de la première chaire de droit, il accepta les offres d'Ém-

c de Savoie, qui l'appela; et c'est là qu'il com-
menceux traité sur les inven-
les traces se sont perdues.
du Piémont lui devint su-
perdit un œil; et, menacé
ré de l'autre, il se rendit,
aux instances du sénat de
lui lui assura, parmi les
s de Padoue, la première
avait tant désirée. Il mou-
exercice de ses fonctions,
mai 1599 (1). Il fut re-
la réputation à de savants
tels que : 1. *Notitia utra-*
tatum cum Orientis, tum
is, et in eam commenta-
se, 1593 et 1603, in fol.;
88; Genève, 1623. Græ-
ré, dans le tome VII de ses
s romaines, cette explica-
neuse du tableau des char-
nes du Bas-Empire, dres-
tre de Théodose le Jeune,
forme assez semblable à
s almanachs de cour. La
graphique manque d'exac-
De Magistratibus municipi-
Corporibus artificum, trait-
tache au précédent, auquel
e dans plusieurs éditions:
de Lyon, il est suivi du pe-
rebus belli is, et de la dis-
De quatuordecim regioni-
Romæ earumque ædificiis.
me du recueil de Grævius
le premier et le dernier de
eux. III. *Thesaurus va-*
riationum utriusque juris,
610, 1611, in-fol.; Lyon,
-4°. IV. *De claris legum-*
bus libri IV. Accessère
vitæ recentiorum juris-
um, Mantuæ epitome vi-

rorum illustrium, J.-B. de Cazalu-
pis historiæ interpretum et glossato-
rum juris, et Alberici Gentilis de
juris interpretibus dialogi sex, Lei-
pzig, 1721, in-4°. (*Voy. FICHARD.*)
La première édition est celle de
Venise, 1637, in-4°. Ce recueil,
dont les notices sont pourtant trop
succinctes, est précieux surtout pour
la biographie des jurisconsultes de
l'Italie. Malgré quelques défauts et
quelques erreurs, dit Ginguéné,
c'est le plus complet pour les temps
qu'il embrasse. Il donne une idée
juste des révolutions de la jurispru-
dence, et des notions exactes et peu
communes, toutes les fois que, lai-
ssant à l'écart les traditions popu-
laires, Panciroli écrit d'après les
ouvrages des auteurs et les monu-
ments authentiques. V. *Rorum me-*
morabilium deperditarum et nuper
inventarum libri II, Amberg, 1599,
2 vol. in-8°. ; Leipzig, 1707, in-
4°. Ce traité fut composé par Pan-
ciroli, en italien, pour le duc de
Savoie (1). Ce fut Henri Salmuth
qui le mit en latin, avec d'am-
ples commentaires. La première
partie a pour objet les découvertes
des anciens dont nous avons perdu
le secret : la seconde rend compte
de celles qui sont particulières aux
modernes et qui furent inconnues
à l'antiquité. Pierre de La Noue a
donné une traduction française de cet
ouvrage, déagée de tout commen-

(1) L'édition italienne parut sous ce titre : *Raccolta
breve d'alcune cose p à seg. alate ch'abbano gli au-
tichi, e d'alcune altri modernæ con alcune consi-
derationi di Flavio Guallerio*. Venise, Giunti, 1637,
in-4°. de 443 pag. sans les tables. L'éditeur, d'aus-
seder au duc de Savoie (Charles-Emanuel), se
plaint vivement des CALOMNIÉS du traducteur hé-
rétique, qui avait publié l'ouvrage en latin, avec
des commentaires d sa façon. Ce fut néanmoins sur
le texte latin de Salmuth, que Guallerio, à la priè-
re des arceves de Panciroli, mit l'ouvrage en italien :
car on ne put retrouver de copie du texte primitif.
(*J.* les *Notes* d'Apostolo Zeno sur la *Bibliot.* de
Foucault, II, 250.) W—G.

le 1^{er} juin, comme le dit Nicéron;
n fanchre, qui est imprimée, fut pro-
né, par François Védova.

taire, Lyon, 1617, 2 parties in-12. On y peut joindre une espèce de supplément par Michel Watson, intitulé : *Theatrum variarum rerum in libros de rebus memorabilibus*, Brême, 1663, in-8°. Borrichius, dans une Dissertation dirigée contre le traité de Panciroli, établit que les siècles modernes n'avaient été frustrés d'aucune invention utile connue des anciens. Le savant auteur de l'*Origine des Lois, des Sciences et des Arts* (V. GOGUET) traite encore plus sévèrement l'indigeste compilation de Panciroli. Il est juste d'observer que ce dernier n'avait point, comme un auteur récent (V. DUTENS), la prétention d'établir la supériorité des anciens sur les modernes. Panciroli a laissé encore quelques autres productions, parmi lesquelles on distingue un ample *Commentaire* sur les œuvres de Tertulien, dont Muratori a publié un fragment (les notes sur le traité *De oratione*), dans le 3^e. vol. des *Anecdota latina*; et une *Histoire* de la ville de Reggio, conservée parmi les manuscrits de la biblioth. d'Este. Voy. Nicéron, tome ix, et surtout Tiraboschi, *Bibl. Modenese*, tomes iv et vi.

F—T j. et W—s.

PANCKOUCKE (ANDRÉ-JOSEPH), libraire à Lille, y était né, en 1700. Doué d'une heureuse mémoire, il avait fait de bonnes études; et non content de vendre des livres, il se mit à en composer : il mourut le 17 juillet 1753. Le curé de sa paroisse voulut, avant de l'administrer, lui faire signer le formulaire : Panckoucke, persistant dans les opinions qu'il avait toujours manifestées, refusa d'accéder à la demande de son pasteur, qui à son tour lui refusa les sacrements et même la sépulture ecclésiastique. L'autorité intervint pour faire cesser

cette opposition. On a de lui : I. *Dictionnaire géographique de la Chatelle*, 1733, in-12. II. *d'astronomie*, 1739, in-12. III. *Éléments de géographie*, 1742. Lalande, dans sa *Bibliographie*, cite, de ces deux ouvrages, une édition de 1742 in-12. IV. *Essai sur les plaisirs ou les égarements de la raison*, 1743, in-12; réimprimé en 1753, sous le titre d'*Essai sur la raison*. V. *La Bataille de Marston*, poème héroïque, en vers hexamètres, par un Lillois, natif de Flandre, avec des notes historiques et morales, pour la critique de ce poème, 1745, 27 pag., avec deux vignettes. VI. *La critique et la parodie du Voltaire, sur le même poème*. VII. *Manuel philosophique ou l'art de penser*, 1748, in-12. VIII. *Dictionnaire des sciences*, 1748, in-12. IX. *Dictionnaire des français*, 1749, in-12; ou rendu inutile celui que M. de la Harpe a publié sous le même titre, 1821 (2 éditions). X. *Les convenables aux demoiselles*, 2 vol. in-12. Ce livre a été en usage dans les maisons de filles. XI. *Amusements historiques*, 1749, in-12. XII. *À copier la rate*, un volume. L'édition posthume, de 1753, augmentée, et à deux volumes. XIII. *Abrégé chronologique de l'histoire de Flandre, contenant les remarquables des comtes de depuis Baudouin 1^{er}. jusqu'à Philippe 1^{er}, roi d'Espagne*, in-12, avec une introduction par l'abbé de la Harpe. (V. la *Bibl. historique de France* ne cite qu'une édition de 1753, sous la date de 1754, en fait un ouvrage posthume.)

CKOUCKE (CHARLES - Jo-
 fils du précédent , naquit à
 : 26 novembre 1736. Sa pre-
 mière fut négligée ; mais
 é extraordinaire de son es-
 bientôt réparé le temps per-
 n'avait que vingt-huit ans ,
 trouvant sa ville natale trop
 pour ses projets , il vint s'éta-
 blir à Paris. Il y était déjà connu
 par quelques écrits qu'il avait pu-
 t par des ouvrages de mathé-
 s qu'il avait envoyés à l'aca-
 des sciences. Sa maison devint
 z-vous des écrivains les plus
 és. Panckoucke se conduisait
 sement envers les auteurs qu'il
 ait dans ses entreprises ; et il
 pas plus mal ses affaires. En-
 main , le *Mercur* eut jusqu'à
 mille abonnés. Son nom est
 aux plus grandes opérations
 arie , qui se firent alors : les
 s de Buffon , le *Grand voca-*
français , le *Répertoire uni-*
de jurisprudence , l'*Abregé*
vages , par Laharpe. Ses liai-
 ec un de ses compatriotes , ad-
 ir de Voltaire , lui donnèrent
 e publier une édition soignée
 res de l'auteur de la *Henri*
 ait en 1775. Les deux Lillois
 e ensemble à Ferney. Voltaire
 va le plan des divisions de
 n. Un exemplaire de l'édition
 é lui fut remis interfolié de
 blanc , pour recevoir ses ad-
 , corrections et observations.
 ort de Voltaire , on rendit à
 ucke les volumes que l'on
 de cet exemplaire , et d'autres
 aux. Desirant avoir une pro-
 puissante pour son entrepri-
 nckoucke imagina de la dé-
 Catherine II ; il écrivit à l'im-
 ce. Depuis long-temps il at-
 la réponse , lorsque Beaumar-

chais , qui était bien aise d'avoir une
 opération qu'il pût présenter comme
 la source de sa fortune , afin d'en dé-
 guiser l'origine (ses fournitures aux
 Américains insurgés) , traita du *Vol-*
taire avec Panckoucke. Le lendemain
 de la signature du traité , le libraire ,
 après sept mois d'attente , reçut une
 lettre de l'impératrice , qui acceptait
 la dédicace , se chargeait des frais de
 l'édition , et accompagnait sa répon-
 se d'une lettre de change de cent-
 cinquante mille francs. Beaumar-
 chais n'était pas homme à résilier son
 marché ; et il donna les éditions des
Oeuvres de Voltaire , connues sous
 le nom d'édition de Kehl , du nom
 du fort où elles furent faites. Pan-
 koucke tourna donc ailleurs ses
 idées , et conçut le plan de l'*Ency-*
clopédie méthodique (Voyez ci-
 après , n°. vi) , dont jusqu'à ce jour
 (juin 1812) , il a paru 90 livrai-
 sons. Laharpe , qui n'était pas du
 nombre des collaborateurs , repro-
 chait à Panckoucke d'avoir confié
 des parties importantes à des hom-
 mes très-médiocres , et de n'avoir
 en général choisi que les personnes
 que lui avait désignées Suard , son
 beau-frère. Panckoucke avait succe-
 sivement réuni au *Mercur* , divers
 autres journaux , savoir : le *Journal*
de littérature et de politique , le
Journal français , que rédigeaient
 Palissot et Clément , le *Journal des*
dames , de Dorat. Il avait ainsi , pour
 la manutention des ouvrages péri-
 odiques , l'expérience et des notions
 que peu de personnes possédaient.
 Ce fut lui qui , après un voyage à
 Londres , imagina le *Moniteur* (1) ,

(1) Il eut , d'abord peu d'abonnés ; mais l'éditeur
 gagna les souscriptions par l'acquisition de celles du
Journal de l'Assemblée nationale , où H. B. Maret
 inséroit par extrait les discours dont il prenoit son
 objet , et qu'il donna tout au long dans le nouveau
 journal in-fol. ; ce qui en augmenta le succès. G—CH.

journal qu'on a toujours vu ami du pouvoir existant, dont le témoignage est quelquefois récusable, mais qui contient un grand nombre de renseignements précieux pour l'histoire. Peu de temps avant sa mort, il fonda la *Clef du cabinet des souverains*, journal à la rédaction duquel il appela des gens d'un mérite reconnu, mais dont le gouvernement consulaire ne toléra pas l'existence. Panckoucke mourut le 19 décembre 1798. Outre les traductions du Tasse et de l'Arioste, faites en société avec Framery (V. FRAMERY, xv, 426), on a de lui : I. *Traité historique et pratique des changes*, 1760, in-12. II. *De l'homme et de la reproduction des différents individus*; ouvrage qui peut servir d'introduction et de défense à l'*Histoire naturelle*, par Buffon, 1761, in-12. III. *Contre-prédiction au sujet de la nouvelle Héloïse*, roman de M. Rousseau de Genève (dans le *Journal encyclopédique* du 1^{er} juin 1761, page 102). Le 2 février 1761, Panckoucke avait écrit à J.-J. Rousseau une lettre anonyme, qui toucha tellement le philosophe de Genève, que ce dernier y fit une réponse par la voie des journaux, sous la date du 11 février 1761. Panckoucke ne put qu'être flatté de la lettre de Rousseau; et lorsque parut, dans le *Journal encyclopédique* du 1^{er} mai 1761, la *Prédiction, tirée d'un vieux manuscrit, sur la Nouvelle Héloïse*, roman de J.-J. Rousseau, il crut de son devoir de répondre à cette critique, que l'on attribua d'abord à Voltaire, mais que l'on sait être de Ch. Bordes : la *Contre-Prédiction* a été reproduite sous le titre de *Prédiction faite sur l'auteur de la Nouvelle Héloïse*, par un anonyme; et c'est sous ce dernier titre

qu'on la trouve à la suite de quelques éditions de la *Julie*. Dans ses *Mémoires historiques sur M. Suard*, liv. iv, M. Garat raconte que la voiture de Panckoucke était souvent rencontrée sur la route de Montmorency, allant chez Rousseau. Rousseau, qui, en avril 1756, avait accepté l'asile que lui offrait M^{me}. d'Épinay, en sortit en décembre 1757. Ce ne fut que près de sept ans après, que Panckoucke vint à Paris; et l'on a vu que ses relations avec Rousseau ont commencé tout au plus en 1761. Les voyages à Montmorency peuvent donc être rangés dans la classe des voyages imaginaires. IV. *Traduction libre de Lucrèce*, 1768, 2 vol. in-12. V. *Discours philosophiques sur le beau*, 1779, in-8°. VI. *Plan d'une Encyclopédie méthodique, et par ordre de matières*, 1781, in-8°. (1) VII. *Avis d'un membre du tiers-état sur la réunion des ordres*, 1789. VIII. *Observations sur l'article important de la votation par ordre ou par tête*, 1789, in-8°. IX. *Discours sur le plaisir et la douleur*, 1790, in-8°. X. *Nouvelle grammaire raisonnée, à l'usage d'une jeune personne, par une société de gens de lettres* (Ginguené, Labarpe, Suard), 1795, in-8°; quatrième édition, 1802, in-8°. XI. *Mémoire sur les assignats et sur la manière de les considérer dans la baisse actuelle*, 1795, in-8°. XII. *Nou-*

(1) Le prospectus général est imprimé en entier dans le *Mercure* du 8 dec. 1781. On promettait aux souscripteurs que cette édition contiendrait toutes les planches de l'Encyclopédie in-folio, serait augmentée de plus de moitié du discours, et ne coûterait pourtant que la moitié du prix de la première. Elle ne devait avoir que 32 vol. in-8°, de texte et 2 de planches. Il serait possible, disent les éditeurs, qu'il y eût quelques volumes de plus ou de moins. Nous déclarons que les volumes in-8°, excédants ou pourrout être que de deux à trois volumes de discours, et d'un de planches, et que si nous sommes forcés à un plus grand nombre... ils seront donnés gratis aux souscripteurs. »

mémoires sur les assignats, yens de liquider sur-le champ tte nationale, 1795, in-8°.

Grammaire élémentaire et uique à l'usage des enfants e a quatorze ans, et des éco-imaires, 1795, in-12; nou-édition, 1799, in-12. XIV. rticles dans le *Journal ency-lique*, et une lettre dans le *sin encyclopédique*. Pankouc-ait eu correspondance avec ousseau et avec Voltaire. Plu-des lettres que ces deux grands es lui adressèrent, font partie rs *OEuvres*. C. J. Panckouc-laisse deux enfants, tous les mprimeurs-libraires, à Paris, barles Panckoucke et M^{me}. c. — Henri PANCKOUCKE, i de Charles-Joseph, cultiva la littérature. Il est auteur de *rt de Caton, tragédie en trois et en vers*, 1768, in-8°. il existe une contrefaçon avec n de Voltaire. C'est probable-

Henri Panckoucke, qui est r de *Don Carlos à Elisa-héroïde, avec des imitations esner*, 1769, in-8°, que l'on ue ordinairement à Charles-h.

A. B—T.

PANDENOLFE, quatrième prin-Capoue, fils de Landone, suc-r de Landolfe II, régna de 879 . Exilé avec son frère Landone me, par l'évêque Landolfe, son , Pandenolfe avait été rappelé 5, dans sa patrie; et comme il survécu à son frère, il recuei-éritage de son oncle, en 879 : la principauté de Capoue fut, ut son règne, engagée dans des es continuelles, d'abord avec er, prince de Salerne, qui tait son indépendance, et, de-832, avec la république de

Gaète, et les Sarrasins qui dan-daient leurs conquêtes dans l'Italie méridionale, et qui s'étaient déjà emparés d'Acropolis et du passage du Garigliano. Pandenolfe mourut en 884; et son frère Landenolfe lui succéda.

S—S—1.

PANDOLFE I^{er}, ou *Tête-de-Fer*, prince de Bénévent, Capoue, Sa-lerne, Spolète et Camerino, succéda en 961, à Landolfe IV de Capoue, ou II de Bénévent, son père. Il avait fixé sa résidence à Capoue, et c'est là qu'il accueillit, en 963, l'empereur Othon-le-Grand. Il étala devant lui toutes les magnificences de cette ville, où le commerce et les arts avaient conservé quelque éclat. Ses prédécesseurs, situés entre les deux empires, avaient tour-à-tour porté leur hommage à celui d'Orient, et à celui d'Occident. Pandolfe se déclara vassal d'Othon-le-Grand; mais en retour, il obtint, en 967, que le duché de Spolète et le marquisat de Camerino fussent réunis à ses états. En 968, il perdit son frère, Landolfe V, que son père lui avait associé dans le gouvernement: à sa place il se donna pour collègue, l'aîné de ses fils, Landolfe VI. Il se trou-vait alors le plus puissant et le plus indépendant des feudataires d'Italie, allié plutôt que vassal d'Othon-le-Grand, et arbitre de toute l'Italie méridionale. Il voulut poursuivre ses conquêtes dans la Calabre, sur les Grecs; il lui manquait peu de chose pour avoir réuni toutes les provinces qui forment aujourd'hui le royaume de Naples: Othon lui prêta un corps de troupes allemandes pour cette expédition, et Pandolfe Tête-de-Fer vint mettre le siège devant Bovino. Mais les Grecs avaient envoyé secrètement des forces con-sidérables en Calabre; Pandolfe vit

tout-à-coup entouré par une armée dont il ne soupçonnait pas l'existence : après une vaillante résistance, il fut fait prisonnier par les Grecs, au mois de juin 969, et envoyé à Constantinople. Landolfe VI, son collègue et son fils, de concert avec Aloara sa femme, soutinrent, pendant sa captivité, les attaques des Grecs et celles des Napolitains ; cependant la révolution, qui en 970, priva Nicéphore-Phocas de la vie et du trône, rendit la liberté à Pandolfe Tête-de-Fer. Il revint à Bari ; et il reçut bientôt d'Othon-le-Grand de nouvelles marques de faveur. Il se vengea ensuite des Napolitains, qui avaient profité du temps où il était prisonnier pour ravager le territoire de Capoue. En 973, son neveu, Landolfe, fils d'Atenolfe II, avait usurpé la principauté de Salerne, et en avait chassé Gisolfe I^{er}, le légitime souverain : Pandolfe rétablit Gisolfe dans Salerne ; et celui-ci, par reconnaissance, adopta, en 974, Pandolfe II, fils puîné de Pandolfe I^{er}, pour être son successeur. Cet héritage s'ouvrit en 978, par la mort de Gisolfe. Pandolfe I^{er} le recueillit au nom de son fils ; et, réunissant ainsi les trois principautés lombardes, Capoue, Salerne et Bénévent, au marquisat de Camerino et au duché de Spolète, il fut compté parmi les souverains les plus puissants de l'Italie : mais il mourut au printemps de l'année 981 ; et comme il partagea ses états entre ses enfants, sa vaste puissance se détruisit d'elle-même. Landolfe VI, son fils aîné, fut prince de Bénévent et de Capoue ; Pandolfe II, le second, fut prince de Salerne ; et les duchés de Spolète et de Camerino furent donnés par Othon II, à Trasmondo, qui n'était pas de sa famille. — PAN-

DOLFE II recueillit le fruit de la protection que son père avait accordée à Gisolfe II. Il fut adopté par lui ; et il lui succéda, en 978, dans la principauté de Salerne, la plus riche des trois souverainetés lombardes, dans l'Italie méridionale. Mais les Salernitains n'obéirent à Pandolfe II, qu'aussi long-temps qu'ils furent tenus en respect par son père : à la mort de Pandolfe Tête-de-Fer, en 981, ils chassèrent leur nouveau prince, et se soumirent à Mansone, duc d'Amalfi. — PANDOLFE III, fils de Landolfe V, prince de Capoue et de Bénévent, et neveu de Pandolfe Tête-de-Fer, régna sur Bénévent, de 981 à 1021 : étant fils d'un cadet des princes de Capoue, il n'avait, selon notre jurisprudence actuelle, aucun droit à la succession, tant que subsistait la branche aînée. Mais aucune loi précise, et aucun usage généralement reconnu, ne réglait encore la succession des princes souverains : Pandolfe III demandait une part dans l'héritage de ses ancêtres ; et, à la mort de Pandolfe I^{er}, il réussit, en 981, à se rendre maître de Bénévent, séparant de nouveau cette principauté de celle de Capoue, à laquelle elle était réunie depuis un siècle. Ces partages, et les guerres qui s'ensuivirent, causèrent la ruine de toutes les principautés lombardes : celle de Bénévent finit entre les mains de Landolfe, fils de Pandolfe III, avant 1022.

S. S.—1.

PANDOLFE IV, fils et successeur de Landolfe VII, succéda, en 1007, à la principauté de Capoue, à une époque où des princes du même nom régnaient à Salerne et à Bénévent ; ce qui a augmenté la confusion déjà répandue sur cette partie de l'histoire. Les Lombards

s, étaient parvenus au der-
 iode de leur dégénération ;
 la mollesse et la pusillani-
 peuples, comme la perfidie
 ces, annonçaient la chute
 ie de l'état : aussi les Grecs
 ils fait de grandes conquêtes
 apitanate; et les Normands,
 omme pèlerins dans le midi
 ie, commençaient-ils à s'y
 edontables. Pandolfe IV, de
 avec Guaimier III, prince
 ne, avait contracté alliance
 o, le plus puissant citoyen de
 voulait chasser les Grecs de
 Mais Melo fut battu à Can-
 1019; la petite armée de
 ls qu'il avait soldée fut dé-
 molfe IV, pour faire sa-
 e les Grecs, arrêta Datto,
 e Melo, qui s'était réfugié
 liano; et il le livra à ses en-
 nemi le firent périr par un cruel
 Pandolfe, en même temps,
 nage de sa principauté à
 ir de Constantinople, et dé-
 nsi l'orage dont il était me-
 endant le pape Benoît VIII,
 es progrès des Grecs en Ita-
 lignant pour la sûreté de
 opela de Germanie l'empereur
 II, afin de repousser les
 iques. Pandolfe, qui avait
 Latins pour les Grecs, se
 022, assiégé dans Capoue,
 lemands : ses peuples com-
 t a se soulever contre lui ;
 eour de l'empereur, il était
 e felonie pour avoir fait
 mune avec les ennemis de
 Pandolfe, dans cette ex-
 se rendit auprès de Henri
 manda la permission de
 r. Tous les seigneurs al-
 pi exigeaient des Italiens
 saurce qu'eux-mêmes ne
 peult observer, condam-

nèrent Pandolfe à perdre la tête :
 Henri lui fit grâce, parce qu'il s'é-
 tait livré lui-même ; mais il l'en-
 voya prisonnier en Allemagne, et
 donna le gouvernement de Capoue
 à un autre Pandolfe, comte de Trano.
 Cependant Henri II mourut; et Con-
 rad le Salique, qui lui succéda, ren-
 dit, en 1025, la liberté à Pandolfe
 IV. Celui-ci, revenu en Campanie,
 obtint des secours du prince de Sa-
 lerne et des Normands : il assiégea
 Capoue, qui lui ouvrit ses portes,
 en 1026; et remontant sur le trône
 de ses pères, il s'associa son fils sous
 le nom de Pandolfe V. Pandolfe IV
 voyait avec inquiétude son rival, le
 comte de Trano, réfugié à Naples;
 il attaqua brusquement cette ville en
 1027, et s'en rendit maître. C'était
 la première fois que Naples, dont
 les ducs relevaient de l'empire grec,
 se trouvait soumise à un prince lom-
 bard; mais cette ville lui fut enlevée
 de nouveau, en 1029, par son an-
 cien duc. Pandolfe chercha aussi à
 étendre sa domination sur les terres
 du couvent du Mont-Cassin, qui
 relevaient de l'empereur; mais les
 moines surent si bien intéresser Con-
 rad à leurs souffrances, que, dans
 sa seconde expédition en Italie, en
 1038, cet empereur chassa Pandolfe
 de Capoue. Celui-ci, laissant à son
 fils Pandolfe V la garde de sa forte-
 resse de Sainte-Agathe, alla deman-
 der à Constantinople des secours qui
 lui furent refusés. Il vivait encore,
 en 1047, lorsque Pandolfe V ob-
 tint de l'empereur Henri III la resti-
 tution de sa principauté; et il finit
 ses jours à Capoue, en 1050. S. S-1.
 PANDOLFE V, prince de Ca-
 poue et de Bénévent, fils et succes-
 seur de Pandolfe IV, régna de 1047
 à 1060 : il avait été associé à son
 père dès l'année 1026; et en 1038,

il avait été chargé de la garde de ses forteresses ; tandis que l'empereur Conrad avait donné la ville de Capoue à Guainer IV , prince de Salerne. Pandolfe V trouva moyen , en 1047, d'intéresser à son sort Henri III , lorsque cet empereur visita le midi de l'Italie : il recouvra , par son autorité , la principauté de Capoue , en donnant à Guainer IV un dédommagement pécuniaire. Son père Pandolfe IV étant mort en 1050 , il prit pour collègue dans la principauté son fils Landolfe VIII. Cependant les Normands faisaient chaque jour des conquêtes sur les princes lombards ; et ceux-ci , qui ne savaient pas se défendre par eux-mêmes , perdaient leur ancienne indépendance , en recourant à la protection de l'empereur. Henri III fit si peu de cas de leurs droits , que , pour recouvrer l'évêché de Bamberg cédé au Saint-Siège par un de ses prédécesseurs , il donna en échange , en 1052 , la ville de Bénévent , au pape Léon IX , en l'ôtant aux princes de Capoue. C'est sur cette donation que sont fondés les droits des papes à la principauté de Bénévent. Le pape Nicolas II crut à son tour pouvoir disposer des états des princes lombards ; et , en 1059 , il donna Capoue à Richard , comte d'Avene , un des conquérants normands les plus dévoués au Saint-Siège. Pandolfe acheta cependant un repit , par une somme d'argent , qu'il paya au Normand. Il mourut peu de temps après ; et son fils Landolfe VIII lui succéda.

S. S.—1.

PANEL (ALEXANDRE-XAVIER) , savant numismate , né , en 1699 , à Nozeroy , petite ville de Franche-Comté , fut admis , à l'âge de vingt ans , dans la société des Jésuites , et professa les humanités et la rhétori-

que dans les collèges de Besançon , Lyon et Marseille. Son goût le portant vers l'étude de l'antiquité , il fit de rapides progrès dans la connaissance des médailles. Quelques dissertations qu'il publia l'ayant fait connaître , il fut appelé , en 1738 , en Espagne , où il obtint le double emploi de précepteur des infants , et de garde du cabinet des médailles du roi. En 1741 , il vint en France , pour examiner le riche médailler de Rothelin , dont il était chargé de faire l'acquisition (*V. ROTHELIN*) ; et il ne quitta Paris qu'après s'être assuré que cette belle collection irait bientôt augmenter celle de l'Escurial. Incertain de revoir jamais la France , il voulut dire un dernier adieu à ses parents , et aux amis qu'il avait en Franche-Comté. En passant à Dijon , il s'y arrêta , moins pour voir les restes du médailler du P. Chifflet (*V. Pierre-Franç. GUIFFLET*) que pour jouir , quelques jours , de la conversation du P. Oudin , l'un des hommes les plus distingués que la société eût produits (*V. Franç. OUDIN*). A Besançon , il retrouva Mairot de Muntigny , qui partageait son goût pour la numismatique (*V. MAIROT*) ; et ce dernier lui céda une suite de médailles celtiques ou gauloises , recueillies en Franche-Comté. Le P. Panel , à son retour en Espagne , fut nommé professeur de rhétorique au collège royal de Madrid ; et quoiqu'il remplît tous les devoirs de cette place avec beaucoup de zèle , il ne continua pas moins de se livrer à l'étude de la numismatique : il mit en ordre le cabinet du roi , et en fit la description conservée parmi les manuscrits de la bibliothèque de l'Escurial. Il préparait une nouvelle édition du recueil des médailles des empereurs romains , par Adolphe Occo-

in que les savants attendaient impatience (*V. Occo*) ; et il avait en même temps de décrire des médailles grecques , égyptiennes , qu'André Morell n'a point dans son *Thesaurus* (*V. Mo*) : mais il n'eut pas le loisir de mener ces deux grands ouvrages ; il vint à Madrid , en 1777. Le P. Panel joignait à une érudition immense beaucoup de sagacité et de pénétration : mais il aimait les opinions singulières ; et , comme le P. Bouquet , il n'a guère fait servir sa grande érudition qu'à contredire les recherches des historiens. On a de lui : I. *De nummis Ptolemaei seu numis quæ cistas exornant* , Lyon , 1734 , in-4° , fig. Dissertation rare et curieuse sur des médailles sur lesquelles on voit des cistes ou corbeilles que les Égyptiens portaient aux fêtes de Cybèle. II. *Dissertation* en forme de lettre sur le triumpvirat de Galba , Othon et Vitellius , et sur celui de Pescennius Niger , Albin et Sévère (*Mémoires de Trévoux* , août 1735 , pag. 1349). Le P. Panel cherche à prouver que les triumpvirats ont réellement existé ; mais son opinion , opposée au témoignage de tous les historiens , a été réfutée par le P. Tournemine , dans le même Journal. III. *Lettre à M. de Lamoignon sur le médailler de M. Le Tellier* , premier président du parlement de Provence , Londres , 1737 , in-4° . IV. *Explication d'une médaille d'Auguste* , frappée à Lyon , en 1263 , date , in-4° , et insérée dans les *Mémoires de Trévoux* , juin 1738 , pag. 1263. Il commençait alors un ouvrage intitulé : *Lugdunum vetus et marmoribus illustratum* ; mais son départ pour l'Espagne l'empêcha d'exécuter ce projet. V. *Lettre à M. D. B.* (De Boze) , sur la médaille de la ville d'Iconium

Mémoire de Trévoux , mars 1739 , pag. 540. VI. *Remarques sur les premiers versets du premier livre des Macchabées* , ou Dissertation sur une médaille d'Alexandre-le Grand , Lyon , 1739 , in-4° . Cet ouvrage a été traduit en espagnol par Manuel Gomez y Marco , Valence , 1753 , in-4° , avec le texte français. Le P. Panel promettait une *Histoire des Macchabées* , prouvée par les médailles ; il est probable qu'elle n'a jamais existé qu'en projet. VII. *De nummis Vespasiani fortunam et felicitatem reduces exprimentibus* , ibid. , 1742 , in-4° . VIII. *De Colonia Tarraconæ nummo , Tiberium Augustum , Juliam Augustam Cæsaris Augusti filiam , Tiberti uxorem , et Drusum Cæsarem , utriusque filium exhibente* , Zurich , 1748 , in-8° , fig. ; ibidem , 1748 , in-4° . En regard du texte est la traduction espagnole , par Don Bonavent. Garcias. Le P. Panel prétend prouver , par cette médaille , que tout ce que les historiens ont rapporté de l'exil de Julie , et de sa mort prématurée , doit être regardé comme fabuleux , (*V. JULIE*). IX. *De nummis exprimentibus undecimum Trebonianum Galli Augusti annum ; Gallum Augusti decimum et tertium ; decimum quartum Emilianum Augusti , Colonia Viminacii ; undecimum de nique Valeriani senioris* , ibid. 1748 , in-4° , fig. Cette dissertation est adressée au comte d'Etling , qui avait fait part au P. Panel de son embarras pour expliquer ces médailles qui ne s'accordent point avec les récits des historiens. Le P. Panel , fidèle à son système , prétend que les médailles doivent servir à rectifier les historiens , par la raison que le métal , exempt de passion , et qui garde fidèlement

l'emprunte qui lui est consacrée, doit être préféré aux relations des hommes quelquefois trompés, et souvent trompeurs. Il est difficile, disent les rétracteurs des Mémoires de Trévoux, de soutenir une mauvaise cause avec plus d'esprit (V. déc., 1748). X. *De Ferdinandi regis natalibus : de virorum principum natales celebrandi apud veteres consuetudine*, Madrid, 1750, in-4°. Cette Dissertation fait autant d'honneur au goût qu'à l'érudition du P. Panel. XI. *La sabiduria y la locura en el pulpito de los monjos*, ibid., 1758; c'est une critique du mauvais goût qui régnait encore en Espagne à cette époque, particulièrement dans la chaire. On trouve l'analyse de cet ouvrage dans le *Journal encyclopédique*, ann. 1759. La Serna Santander possédait trois manuscrits du P. Panel : *Dissertation sur l'éloquence de la chaire, et économie d'un sermon*. — *Dialogues des morts*, concernant l'Histoire d'Espagne, in-fol. de 85 pag. — *Mémoire sur l'Histoire d'Espagne et d'Afrique*, in-fol. (V. le *Catal. de la Bibl. de Santander*). — PANEL (Antoine), frère du précédent, entra, comme lui, chez les Jésuites; mais la délicatesse de sa santé ne lui permettant pas de suivre la carrière de l'enseignement, il quitta la société, et revint à Nozeroy, où il mourut vers le milieu du dix-huitième siècle. L'abbé Panel cultivait la poésie latine avec quelque succès. On a de lui des *Odes* imprimées séparément : deux à Philippe V, roi d'Espagne, une à la reine, son épouse, une à Charles, roi de Naples, et deux à Antoine-Pierre de Grammont, archevêque de Besançon. W—s.

PANÆTIUS. V. PANÆTIUS.

PANIGAROLA (François), prédicateur célèbre, qui a joui d'une

grande célébrité, mais dont les sermons sont tombés dans l'oubli, était né en 1548, à Milan, d'une famille patricienne. Il avait reçu au baptême le nom de *Jérôme*, qu'il quitta pour prendre celui de *François* qu'un de ses oncles avait honoré par ses talents pour la chaire. Il eut pour précepteurs Noël Conti, et Aonius Palcarius (V. ces deux noms), et fit, sous ces habiles maîtres, de rapides progrès dans les lettres. A un esprit vif et pénétrant, il joignait beaucoup d'ardeur pour l'étude, et une mémoire étonnante. Un jour qu'il avait entendu prêcher Cornel. Musso, il répéta en sa présence une partie du sermon, et mit dans son débit tant de grâce et de facilité, que Musso, ravi, lui annonça, en l'embrassant, qu'il deviendrait l'un des plus grands orateurs de l'Italie. Son père, qui fondait de grandes espérances sur la précocité de ses talents, l'envoya, à l'âge de treize ans, à Pavie, étudier la jurisprudence. Panigarola avait déjà le projet d'embrasser la règle de saint François; et il n'en retardait l'exécution que pour ne point affliger ses parents. Mais, à peine arrivé à Pavie, il se laissa entraîner, par l'exemple de ses camarades, à toutes sortes de désordres, dont le moindre était de chercher la nuit des aventures qui, pour être sans gloire, n'étaient pas sans péril. Ayant eu le malheur de blesser grièvement un jeune gentilhomme, dans un combat nocturne, il n'échappa aux poursuites qu'en fuyant à Bologne, où il trouva un asile chez un ami. Frappé du danger qu'il avait couru, il renonça au rôle de spadassin, mais sans profit pour ses études : il soigna d'abord sa mise, se fit présenter dans les assemblées, fréquenta les bals,

ra aux plaisirs avec tout ment de son âge. Indiffé- son avenir, il dissipait sa lieu d'un monde frivole et 1. quand il reçut la nouvel- père, mourant, désirait n dernier adieu. Il ne put ver à Milan assez tôt pour les derniers témoignages de sse. Le cœur navré de dou- prit le chemin de Bologne, se présenter au supérieur des s, qui ne l'admit qu'après rédesa vocation. Panigarola habit religieux à Florence, 1567. Sa ferveur et son ap- à ses devoirs le rendirent exemple de ses confrères. qu'il achevait ses cours de à Pise, le prédicateur qui de- le carême à Sarzane étant lade, Panigarola fut chargé bléer; et quoiqu'il n'eût pas r de s'y préparer, il s'ac- cette tâche avec tant de pu'à son retour les cha- Pise le prièrent de prêcher drale. Sa réputation fit de- rand-duc de Toscane d'en- jeune orateur qui s'annon- manière si brillante; et il lit pas moins d'applaudis- Florence que dans les au- où il avait paru. Il fut dési- 571, pour prêcher devant e général de l'ordre à Rome; Pie V, après l'avoir félicité nts qu'il avait développés, à se rendre à Paris pour uer à l'étude de la théolo- nom était déjà connu à la rance; et Catherine de Mé- nt l'entendre dans sa cha- igarola retourna en Italie, et, pendant treize ans, il a entre l'enseignement et tion avec un succès tou-

jours croissant, et qui, jusque-là, n'avait point eu d'exemple. Toutes les villes se disputaient l'honneur de le posséder; et les églises les plus vastes ne pouvaient suffire à l'affluence de ses auditeurs. En traversant les villes sur son passage, il était souvent entouré par le peuple, qui manifestait sa joie par des cris et des battements de mains; et conduit ou plutôt porté en triomphe à l'église la plus voisine, il était forcé de prêcher avant d'avoir pris le repos et la nourriture dont il avait besoin (1). Panigarola fut revêtu, en 1586, de la dignité de suffragant de l'évêque de Ferrare: il en remplissait les fonctions depuis quelques mois, quand il reçut l'ordre de sortir de cette ville. Il paraît qu'on l'accusait d'entretenir, avec le cardinal de Médicis, une correspondance suspecte; mais, quelle qu'ait été la cause de sa disgrâce, il n'en fut pas moins accueilli à Rome avec distinction; et peu après, il fut nommé à l'évêché d'Asti, dont il prit possession le 13 décembre 1587. Le nouveau prélat s'occupa de faire fleurir dans son diocèse les lettres et la discipline; mais il se vit forcé d'interrompre ses plans de réforme par le pape Sixte-Quint, qui l'envoya, en 1589, en France, avec le cardinal Cajetan, pour appuyer le parti de la Ligue. Il était enfermé dans Paris pendant le siège de cette ville, et il ne négligea rien pour engager les habitants à la plus vigoureuse résistance. Dès que Paris eut ouvert ses portes à Henri IV, Panigarola se

(1) Rumi dit que les personnes saines voyaient avec peine cet engouement de la multitude pour le nouveau prédicateur; et il nous apprend que Murat a eu en vue Panigarola, dans les *Notes sur les Espé- trés de Scapigne*, où il s'élève avec force contre les orateurs qui recherchent les applaudissements de la populace (voy. la *Pinacotheca*).

hâta de retourner dans son diocèse ; il mourut à Asti, le 31 mai 1594, à l'âge de quarante-six ans. Le bruit courut qu'il avait été empoisonné ; mais Rossi, qui s'appuie du témoignage du cardinal Bellarmin, dit qu'il mourut d'une indigestion (V. la *Pinacotheca*). Panigarola avait composé un grand nombre d'ouvrages (1) : ce sont des *Sermons*, des *Panegyriques*, des *Discours*, des *Pièces de vers* (2), des *Commentaires* sur plusieurs livres de l'Ancien Testament, un *Abrégé* en italien des *Annales* de Baronius, un *Traité de la Rhétorique ecclésiastique* (en latin), sujet qu'il a développé dans un ouvrage intitulé : *Il predicatore ossia parafrasi et commento intorno al libro dell' eloquenza di Demetrio Fulereo*; souvent réimprimé. Tiraboschi convient que les *Sermons* de Panigarola manquent de méthode, et qu'ils n'offrent ni profondeur, ni connaissance du cœur humain : mais il en trouve le style vif, énergique, entraînant ; et il croit que les orateurs modernes pourraient y puiser bien des traits d'un effet assuré. On conserve, dans la bibliothèque du couvent des Saints-Anges à Milan, le manuscrit autographe des *Mémoires* que Panigarola avait rédigés pendant son dernier séjour à Paris ; il y raconte, avec beaucoup de candeur,

(1) Argelati donne, dans la *Biblioth. scriptor. Mediolan.*, les titres de quatre-vingt-dix-sept ouvrages ou opuscules de Panigarola ; et cette liste n'est pas complète. Comme on n'en lit aucun, on n'a pas jugé à propos d'entrer dans d'autres détails sur les différentes éditions.

(2) « Il nous reste de Panigarola, dit La Monnoie, quelques épigrammes, peu correctes véritablement et mal lincées, mais pleines de feu et d'esprit. » La Monnoie en cite une, adressée à une grille (*Ad claustr. ferreas*), qu'il a trouvée si folle, qu'après avoir essayé de la rendre plus correctement en latin, sans rien lui faire perdre de sa vivacité, il l'a traduite en grec de deux manières, et en français. Voy. le *Menagiana*, t. 262, éd. de 1715.

les égarements de sa jeunesse, torts qu'il a pu avoir à se repr dans le cours de sa vie. Tiral en a cité plusieurs passages de Notice très-intéressante qu'il sacrée à ce prélat. W-

PANIN (NIKITA IVANOV comte DE), homme d'état : naquit, en 1718, d'une famille ginaire de Lucques (V. PAGN qui était venue s'établir en F. Son père avait été lieutenant-g sous le règne de Pierre 1^{er}. Il prit aussi du service ; il entra la garde de l'impératrice beth, devint un de ses chamb puis son grand écuyer. En il fut nommé ministre plénitiaire à Copenhague ; et, deux après, il remplit la même à Stockholm. A son retour, nommé gouverneur du grand Paul, fils de l'empereur Pierre Ce fut dans l'exercice de ces tions que Paul se laissa gagner Catherine, pour entrer dans complot contre son mari. Il que sa conscience ne fit p résistance très-vive ; cependant ne prit pas une part fort à l'exécution du plan des co Ceux-ci crurent un moment le ti dans le plus grand danger. L cesse Daschkof courut chez pour le presser d'agir ; mais i trancha dans la gravité diplom D'après une autre version, il d'abord de seconder l'ambi Catherine ; mais la princesse kof, à laquelle il avait fait sans succès, employa, pour gner, un moyen qui ne de que d'elle-même. Lorsque le eut réussi, ce fut lui que Ca envoya auprès de l'empere trôné, pour le faire abdiquer consternation de Pierre Gi

les moyens de persuasion et menaces de Panin; et celui-ci porta à l'impératrice l'acte semblable que jamais souverain n'eut. Le ministère des affaires étrangères fut le prix de sa soumission et de sa volonté de Catherine; il eut aussi la direction de l'éducation du grand-duc Paul. Dans ses notices biographiques, on ne trouve que Panin seul de tous les ministres importants qui ont été sous son ministère; mais on ne sait pas que Catherine ne voulait pas influencer que par ses conseils et qu'elle donnait l'impulsion à toutes les autres, ne croiront pas que ce soit le mérite des grandes actions auxquelles il a apposé son nom. Catherine n'aimait pas trop d'autorité aux hommes; et, parce qu'elle ne comptait pas le gouverneur de son fils comme un nombre, elle ne craignait pas de remettre un ministère important à un homme qu'il avait, dit Levesque, associé pour justifier le choix de l'impératrice, et n'avait pas une grande réputation de génie et de pouvoir pour qu'on lui fit honneur de ce qu'il devait être l'ouvrage de la main. Il avait une grande facilité d'acquiescence, et affectait de franchise, ce qui pour n'avait guère en imposant aux étrangers. On prétend qu'il lui-même toutes les instructions aux agents russes dans les négociations, et qu'il se chargeait personnellement de la correspondance avec ces cours. Le partage de la Pologne ne prouve pas en faveur de la droiture de sa politique, mais il en avait une qui lui était naturelle. Quoique très-honorable, il osa quelquefois avoir tort à lui, et contredire même

l'impératrice. Son frère, le général Pierre Panin, alla plus loin; il murmurait contre Catherine, qui ne récompensait pas suffisamment à son gré les services qu'il avait rendus dans la guerre contre les Turcs, surtout à Bender, et dans l'expédition contre le chef de révolte Pougatchef. Mais Catherine, avertie, par la police, des propos du général, les dédaigna, en disant que Panin était au fond un honnête homme, et qu'il l'avait bien servi. Panin le ministre mourut le 11 avril 1783. Son neveu, comte de Panin, fut ministre de Russie à Berlin, puis vicaire-chancelier sous le règne de Paul I^{er}. On a imprimé un *Précis historique de la vie du comte de Panin*, Londres, 1784, in-8°. D—o.

PANNARD. Voy. PANARD.

PANNARTZ (ARNOLD), né en Allemagne, était employé dans les établissements de Guttemberg et de Schœffer à Mayence, lors de la prise de cette ville par Adolphe de Nassau, le 27 octobre 1462. Cet événement occasionna la dispersion des ouvriers. Pannartz, et l'un de ses compagnons, Conrad Sweynheim, se réfugièrent en Italie et s'arrêtèrent dans le monastère de Subiaco; ils y imprimèrent d'abord un *Donat*, dont les exemplaires sont peut-être entièrement détruits; du moins, jusqu'à présent on n'a pu en recouvrer un seul. Le 29 octobre 1465, ils achevèrent leur Lactance (V. LACTANCE, XXIII, 86). Les deux artistes, après avoir imprimé le traité de saint Augustin *De civitate Dei*, en 1467, quittèrent Subiaco ou Sublac, et allèrent s'établir à Rome: c'était dans le mois de juin; et avant la fin de l'année, ils publièrent *Cicero nis Epistolæ familiares*, première production typographique de la ville

de Rome. Un nombre considérable d'ouvrages sortit de leurs presses établies dans la maison de François de Maximis, riche Romain qui les avait attirés dans sa patrie. Le dernier livre publié par la société est le *Polybii historiarum libri quinque priores ex versione N. Perotti*, achevé le dernier jour de l'an 1473. Pannartz continua seul l'exercice de son art dans le même local, et donna, *Nicolui Perotti rudimenta grammatices*, 1474, in-4°; c'est le premier livre imprimé sous son seul nom : le *Joseph*, l'*Hérodoie* et le *Stave* sont de 1475; les *Quæstiones divi Thomæ* sont de 1478. Son dernier ouvrage est le premier volume d'une édition des *Épîtres de saint Jérôme*, daté de 1476 : le second volume fut imprimé avec les mêmes caractères par George Laver; ce qui autorise à penser que Pannartz était mort, en 1476, de la peste qui ravageait Rome. George Martin Ridel (*Commentatio critica de Claudii Ptolomei geographiæ ejusque codicibus tam manuscriptis quam typis expressis*, Nuremberg, 1737, in-4°.) prétend qu'Arnold Pannartz est le même qu'Arnold Bucking (*V. BUCKING*, VI, 207). La conformité des prénoms est ce qui peut avoir motivé l'opinion de Ridel, adoptée par Ch. Th. de Murr dans sa *Notitia libri rarissimi geographiæ Francisci Berlinghieri Florentini*, Nuremberg, 1791, in-8°, pag. 16. Pannartz n'a pas craint de mettre son nom sur ses livres; on le lit dans les souscriptions en vers des *Épîtres familières* de Cicéron de 1467, des *Épîtres* de saint Jérôme de 1468, etc. Dans la souscription des *Dissertations* de Lactance, 1468 in-fol., les noms des deux imprimeurs forment un vers :

Contractus Sweynheim, Arnoldus Pannartzque agendi.

Pourquoi Pannartz aurait-il changé de nom ? On a vu qu'après la dissolution de la société il avait continué d'imprimer; il faut ajouter qu'il employa de nouveaux caractères dans les livres qu'il a imprimés seul : il n'est guère probable qu'il ait pu mener de front son imprimerie et la gravure. Il mourut à-peu-près en même temps que Sweynheim, et peut-être avant lui. Dès-lors encore ce ne peut être Pannartz que la préface de Ptolémée désigne par ces mots : *Arnoldus Buckinck.... ad imperfectum opus succedens* (*V. SWEYNEHEIM*). A. B—r.

PANNINI (JEAN-PAUL), l'un des meilleurs paysagistes du dix-huitième siècle, naquit à Plaisance, en 1691. On le désigne quelquefois sous le simple nom de *Jean-Paul*. Il avait déjà, dans sa patrie, quelque réputation pour le paysage, lorsqu'il se rendit à Rome, afin d'acquiescer plus d'habileté dans la figure. Il y fréquenta l'école de Benoit Luti. Personne ne peignit la perspective d'une manière plus séduisante, moins pour l'exactitude des lignes, partie dans laquelle il est possible de lui trouver des égaux, que pour le charme et la grâce avec laquelle il sait toucher ses paysages, et l'esprit qu'il donne à ses figures. On voit à Rome un grand nombre de ses perspectives dans la *Villa Patrizi*. Il a aussi décoré de ses peintures le rez-de-chaussée du palais de *Carolus*, aujourd'hui chambre apostolique, et la salle de café, dans le palais Quirinal. Il possédait aussi le talent de l'architecture; et la chapelle des frères *della Scala in Trastevere*, est son ouvrage. Il est peu de peintres de perspective dont les ouvrages

si recherchés des amateurs, pendant pas su conserver proportion entre les personnes introduit dans ses tableaux lecture; et l'on ne peut se r que ses figures ne soient is trop longues en proportion fabriques, et que pour évi-reté que l'on a lieu de re-à Viviani, il n'ait mis de la dans quelques-unes de ses en leur donnant une teinte ge. Le premier défaut n'a excuse : le temps corrige our le second, en éteignant n coloris peut avoir de trop Parmi ses chefs-d'œuvre, n tableau représentant les s *chassés du temple*, que t les pères de la Mission ; s figures sont d'une dimen-coup plus grande que celle tres ouvrages. Ce tableau se arquer par la richesse de ture, l'esprit et la variété mposition. On cite encore rentes vues dont Pannini e le château de Rivoli, mai-plaisance du roi de Sar-et qui représentent les plus es des environs. Ce peintre i Rome, en 1764. Le Musée re renferme de lui sept ta-représentant : I. Un *Festin us un portique d'ordre ioni-* tiste s'y est représenté la tête d'un bonnet bleu, couleur ite, et portant la main sur ne; tableau de forme ronde. *tion en petu du sujet pré-* tableau carré oblong. III. *donné dans l'intérieur d'une rculaire d'ordre dorique.* nes d'architecture d'ordre

Un homme monté sur une entablement renversée, par-sence de personnages bizar-

rement vêtus ; dans le fond ou aper-çoit un temple d'ordre ionique. Ce ta-bleau passe pour un des plus beaux de son auteur. V. *Ruines enrichies de figures* : dans le fond on voit le Panthéon, et sur le devant la statue de Flore. VI. *Ruines du temple de Vesta, à Tivoli*. VII. *Ruines dori-ques et ioniques*. A la gauche du spec-tateur on voit une pyramide : la statue de la déesse, qui porte une cor-ne d'abondance, se détache sur le ciel. Ce tableau en hauteur est attribué à Pannini par quelques personnes seu-lement. Le Musée possède aussi quel-ques dessins de J. P. Pannini, entre autres une magnifique *Vue* des dé-corations élevées à Rome sur la place Navone, pour les fêtes données à la naissance du Dauphin, fils de Louis XV, par le cardinal de Poli-gnac, dont la figure est représentée sur le premier plan, d'une manière remarquable. — Cet artiste laissa un fils, nommé François, qui cultiva le même genre de peinture, et dont le Musée du Louvre possède seize des-sins lavés à l'aquarelle, représentant diverses vues de l'église Saint-Pierre et du Vatican. On peut en voir le détail dans la *Notice des dessins, exposés au Musée du Louvre, dans la galerie d'Apollon*. P—s.

PANNONIUS (JANUS). V. CA-ZINGE.

PANORMITA (ANTOINE BECCA-DELLI, plus connu sous le nom de) l'un des plus célèbres littérateurs du quinzième siècle, était né, en 1514, à Palerme, d'une ancienne et noble famille originaire de Bologne (1). Il fit ses premières études dans sa pa-trie avec beaucoup de succès, et fut

(1) Il est souvent nommé *Antonius Bonon a*, et plus souvent encore *Antonius Panormita*, du nom latin de la ville de Palerme, sa patrie.

envoyé, vers 1420 (1), à Bologne, où il acheva son cours de droit. Mongitore assure qu'il y reçut le laurier doctoral (*Bibl. Sicula*) ; mais Laurent Valla prétend que Panormita ne fut jamais gradué. Ce ne fut du moins pas à Bologne qu'il prit ses grades, puisqu'on sait qu'il quitta bientôt cette ville pour visiter les plus célèbres universités de l'Italie. Ses études terminées, il s'attacha au duc de Milan, Philippe-Marie Visconti, qui lui donna un logement dans son palais, et lui assigna un traitement de 800 écus d'or. Selon Paul Jove, Panormita était chargé de donner à ce prince, des leçons d'histoire. Il fut nommé, peu après, professeur de belles-lettres à l'université de Pavie : mais on ignore l'époque précise à laquelle il prit possession de cette chaire ; et il paraît qu'il continua de faire son séjour habituel à la cour de Milan. En 1432, l'empereur Sigismond lui décerna la couronne poétique ; et ce fut à Parme qu'il l'allait recevoir des mains de ce prince. Alphonse, roi d'Aragon, prisonnier à Milan, comut Panormita ; et, ayant recouvré sa liberté, il l'engagea, en 1435, à l'accompagner à Naples, où il le reut par ses bienfaits. Panormita suivit ce prince dans ses expéditions et dans ses voyages, et lui rendit des services importants. Chargé de différentes ambassades à Gènes et à Venise, envoyé près de l'empereur Frédéric III et de quelques autres souverains, il s'acquitta toujours des missions qui lui étaient confiées, de manière à mériter de plus en plus la faveur d'Alphonse, qui le combla de

richesses et de dignités. Il mourut d'Alphonse. Panormita nua de remplir les fonctions de crétaire et de conseiller de nand, fils et successeur de ce prince. Il mourut des suites d'une fièvre d'urine, à Naples, le 6 janvier 1441, et fut enterré dans l'église de Saint-Minique, où ses enfants lui firent élever un tombeau, sur lequel il y a des vers qu'il avait composés quelques jours avant sa mort, et qui témoignent de la tranquillité de son âme. Panormita, malgré ses différents emplois, n'abandonna jamais de cultiver les lettres, auxquelles il devait son élévation. Il aima et protégea les savants, et contribua puissamment à établir à Naples, une académie qui a joui d'une grande célébrité (F. J. Pons). Il avait formé une collection de manuscrits précieux pour le temps, et n'épargnait ni soins, ni argent pour s'en procurer. On s'en vendit une maison de campagne à acheter du Pogge un manuscrit des histoires de Tite-Live, qu'il payait cent-vingt écus d'or. Sa générosité lui donna la franchise de son caractère, et il avait acquis des amis nombreux ; mais il eut aussi des ennemis, dont les plus acharnés furent Philippe de Navarre et Laurent Valla, qui publièrent contre lui divers écrits, dans lesquels il s'efforce de le représenter comme un des plus vicieux des hommes. Un recueil d'épigrammes obscènes, qu'il intitula *Hermaphrodite*, sans doute, dit Ginguéné, pour indiquer qu'il n'oublie rien de ce qui peut concerner les deux sexes de ce qui peut servir à débaucher tous deux, fournit une ample matière aux invectives de ses adversaires, dont le zèle allait jusqu'à souhaiter que l'auteur fut brûlé. Ce recueil, qui fut imprimé à Naples, sous le nom de Panormita, fut dédié à Cosme de Me-

1. On lit dans l'*Histoire Littéraire d'Italie*, de Ginguéné, III, 413, première édition, que Panormita fut envoyé dès l'âge de six ans à l'Académie de Bologne ; c'est évidemment une faute d'impression : il en avait pris de vingt-six.

les copies se multiplièrent tellement en Italie, fut dénoncée comme fautive, et brûlée publiquement dans plusieurs villes. Panormita s'efforça de se justifier d'ignorance des sujets licencieux, par l'exemple des anciens, dont il n'a que bien imité l'élégance et le cy-

Il sentait lui-même l'insuffisance d'une pareille excuse; mais il ne pouvait pas trouver de meilleures raisons pour se défendre d'avoir fait un si libre usage de son talent. L'*Herodotus*, dont il existe des copies dans la bibl. Laurentienne et dans les bibliothèques d'Italie, a été recueilli dans un recueil de vers latins, intitulé : *Quinque illustrium virorum lus in Venerem*, Paris, in-8°, dont Mercier de Saint-Pierre passe pour être éditeur. On a de lui : I. *Epistolæ familiares panormitane* (Naples, Reusinger), in-8°, petit in-fol. L'abbé Moreau a donné la description de cette édition, dans le *Catalogue de la bibl. de Paris*, n°. 3968. Les lettres de Panormita ont été réimprimées avec plusieurs autres opuscules du même auteur, sous ce titre : *Epistolarum Panormitane, orationes duæ et carmina*, Venise, 1553, in-4°. Ce recueil, intéressant et curieux ne se trouve que difficilement. II. *De dictis factis regis Alfonsi libri quatuor*, Pise, 1485, in-4°. Cet ouvrage a été imprimé à Panormita avec une gratification de deux écus d'or. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire, une histoire d'Alfonse, mais un recueil de ses lettres et des actes les plus remarquables de son règne. L'auteur en a fait une copie à Enéas Silvius Piccolomini son ami, qui y joignit un *Commentaire*. Cet ouvrage, imprimé à Bâle, 1538, in-4°, a été plusieurs fois depuis, avec des

notes et des additions. Jean Santes l'a refondu et augmenté sous ce titre : *Speculum boni principis sive vita Alphonsi regis Aragoniæ*, Amsterd., Elzevier, 1646, in-12. III. *Alphonsi regis triumphus*. C'est la description de l'entrée magnifique de ce prince à Naples, en 1443; elle est imprimée à la suite de l'ouvrage précédent (éd. de Bâle), avec les notes de Jacq. Spiegel. IV. *In coronatione Frederici III, imperatoris, anno 1452*. Cette harangue, imprimée à Venise, dans le quinzième siècle, in-4°, a été insérée par Marq. Fréher, dans le tom. III des *Rerum germanicar. scriptor.* On la trouve, en outre, dans les *Principum et illustrium virorum epistolæ*, Venise, 1574; Amsterd., Elzevier, 1644, in-12. V. *Orationes duæ ad Gaëtanos et ad Venetos de pace*. Ces deux harangues ont été insérées par Fazio, dans son ouvrage : *De rebus gestis Alphonsi* (V. FAZIO, XIV, 240). Il y a quelques pièces de Panormita dans le tome II des *Carmina illust. poetar. italor.* Il avait composé plusieurs autres ouvrages (1) dont on ne voit que la moindre partie dans les biblioth. d'Italie. On peut consulter, pour des détails, la *Bibliotheca Sicula* de Mongitore; les *Dissertationes Vossianæ* d'Apostolo Zeno, I, 305; Niceron, tome IX, et Tiraboschi, *Storia della letteratura ital.* VI.

W—s.

PANSA (CAIUS-VIBIUS), consul romain, avait servi dans la guerre des Gaules, sous les ordres de César, et l'aider ensuite à usurper l'autorité souveraine. Étant tribun, il s'opposa, avec quelques-uns de ses collègues, aux réglemens proposés par

(1) On voyait, dans la bibliothèque que de M. Mac-Crthy, un exemplaire sur velin, d'un recueil d'*Hymnes* de Panormita Rome, 1516 in-8°.

le sénat pour déjouer les projets de l'ambitieux général; et quand César eut été créé dictateur perpétuel, il lui conseilla de s'entourer d'une garde fidèle, et de se méfier de la facilité avec laquelle il permettait qu'on l'approchât. Pansa fut élu consul avec Hirtius, pour l'année qui suivit la mort du dictateur (711 de Rome, 43 avant J.-C.) Tous les deux chérissaient sa mémoire; mais, redoutant les suites de la guerre civile, ils se réunirent au sénat pour jeter un voile sur le passé, et engager Antoine à cesser de poursuivre Brutus dans son gouvernement. Serv. Sulpicius, l'un des députés envoyés à Antoine par le sénat, étant mort pendant sa mission, Pansa proposa d'ériger une statue à sa mémoire; et cet avis fut adopté, après un discours éloquent de Cicéron, qui jugea bien que les honneurs décernés à Sulpicius seraient une tache éternelle pour Antoine. Le refus d'Antoine de déférer à l'invitation du sénat et des consuls, ayant motivé la guerre, Pansa resta à Rome, où il organisa quatre nouvelles légions, qu'il conduisit à son collègue. L'approche de Cérénfort mit les deux partis en mouvement. Antoine s'avança avec une partie de ses troupes près du *Forum Gallorum* (Castel Franco) pour s'opposer à son passage; et, de son côté, Hirtius détacha quelques légions pour assurer la marche de son collègue. Les soldats qui composaient les deux armées, étaient si animés, que, dès qu'ils furent en présence, ils se précipitèrent les uns sur les autres avec un tel acharnement, que Pansa fut obligé de prendre part à l'action: il reçut, dans la mêlée, deux blessures, et se fit transporter à Bologne, où il mourut quelques jours après (Voy. ANTOINE et HIRTIUS). Le bruit cou-

rut qu'il avait été empoisonné par Glycon, son médecin, s'en vint à Octave (Voy. Suetone, *V. guste*, xi); d'autres prétendaient que Pansa, sentant qu'il ne pourrait, fit venir Octave, et l'invita à se réconcilier avec Antoine, lui dévoilant le projet de tuer les deux, de détruire les uns par les autres, les partisans de César. Ce projet est loin d'être prouvé, et s'accorde mal avec l'idée qu'on a du caractère de Pansa. C'était un homme aimant son pays: Cicéron l'estimait, et, sans partager toutes ses idées, il ne cessa jamais de vivre dans l'union la plus intime.

PANTAGATHUS (Ocr. Pantagathus) religieux servite, d'une vaste taille, naquit le 30 juillet (1) à Brescia, et fit ses études à Rome. Son nom de famille était *Bacchi*, qui changea, suivant l'usage de ce temps, en celui de *Pantagathus*. Étant entré chez les Jésuites, ses supérieurs l'envoyèrent faire sa théologie. Il y fut reçu docteur en cette faculté et en droit. Au retour en Italie, il fut appelé à Rome, où Jean X lui donna un poste au collège de la Sapience. Il fut attaché au cardinal Salviati, vicaire du pape, qui le fit nommer prieur d'une riche abbaye en Sicile. Alors Pantagathus quitta son habit de servite et prit celui d'ecclésiastique séculier. Il fut élu supérieur de son cloître. Il paraît qu'il résida dans le palais du cardinal jusqu'à la mort de ce prince, le 15 août 1553. Il loua une maison, où il continua de vivre des revenus de l'abbaye, chose qui, dans ce temps, était tolérée; mais, à son avènement au pontificat, Paul IV en

(1) Quelques-uns placent la naissance de Pantagathus au 15 d'août. On a préféré la date du 30 juillet, qui se trouve dans sa Vie.

tous les religieux sortis de leur cloître, d'y rentrer sans délai. Pantagathus fut forcé d'obéir : il se retira au convent de Sainte-Marie in *Via*. Le 17 septembre 1562, il eut une attaque d'apoplexie, qui lui paralysa la moitié du corps ; ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre ses travaux : il recevait, comme à l'ordinaire, les savants qui venaient s'entretenir avec lui. Mais il eut une seconde attaque, à laquelle il succomba le 19 décembre 1567. Peu de savants ont eu une érudition plus variée et plus étendue. C'est le témoignage que rendent, à Pantagathus, les personnages les plus illustres de son temps : cependant on n'a de lui que très-peu d'ouvrages imprimés ; et s'il en laissait échapper quelques-uns dans le public, c'était en manuscrit. Deux *Lettres* de lui ont été insérées parmi les *Epistolæ clarorum virorum*, Venise, 1508, pag. 122. On prétend qu'Onuphre Panvinio a eu en main un de ses *Traitéz*, intitulé, *Notitia rerum Romanarum*, et qu'il en a beaucoup profité. Le cardinal Barovius a eu communication d'une partie d'une *Histoire ecclésiastique* de cet illustre servite ; et le savant Lagomarsini qui, dans le volume iv des *opere del Poggiano*, a donné une notice exacte sur Pantagathus, prétend savoir où se trouvent ses ouvrages, qu'il aurait volontiers publiés, si ceux qui les possédaient, par une jalousie mal entendue, ne s'y étaient opposés. Mais si Pantagathus se montra peu prodigue envers le public du fruit de ses veilles, il n'en agit pas de même à l'égard des hommes de lettres qui allaient le consulter. Panvinio, Antoine Augustin, Fulvio Orsini, et un grand nombre d'autres, se louent de son obligeance, et ils ont dû être qu'il ayant souvent en re-

cours à ses lumières, il les a toujours favorablement accueillis, et qu'elles leur ont été fort utiles. La *Vie* de Pantagathus a été publiée par Jean-Baptiste Rufus, Rome, 1657, in-8°. V. aussi Quirini, dans son *Specimen variæ litteraturæ Brixianæ*, p. 2^a, pag. 322 et suiv. L.—Y.

PANTALÉON (HENRI), historien et littérateur, né, en 1522, à Bâle, de parents peu favorisés de la fortune, annonça, dès son enfance, des dispositions pour l'étude, qui décidèrent sa vocation. Un patricien nommé Rodolphe Frey, charmé de la rapidité de ses progrès dans les langues anciennes, l'admit dans sa maison, et lui fit partager les soins que recevaient ses enfans. Il entra ensuite dans l'atelier de Michel Isengrin, imprimeur, à qui l'on doit quelques bonnes éditions des classiques latins ; mais il renouça bientôt à la typographie, pour aller étudier à Fribourg, sous d'habiles professeurs. Il revint à Bâle, après une année d'absence ; et, par le conseil de Simon Grynæus, il s'appliqua, avec beaucoup d'ardeur, à l'étude de la philosophie et des sciences naturelles. Michel Kriestein, son oncle, imprimeur à Augsbourg, l'appela dans cette ville, pour lui faire achever, disait-il, ses cours académiques ; mais cet oncle ayant voulu le mettre à la tête de son atelier, il le quitta pour s'attacher à Cesar Delfini, médecin italien, qu'il suivit à Ingolstadt ; et là, pendant un an, il lui servit de secrétaire et d'interprète. Ils se séparèrent très-satisfaits l'un de l'autre ; et Pantaléon, qui avait amassé une somme assez considérable, vint continuer ses études à l'université d'Heidelberg, où il prit ses premiers grades en 1541. Rappelé à Bâle, dès l'année suivante,

fut attaché à l'académie, pour l'enseignement du latin ; mais il continua de se livrer à l'étude de la théologie et de la médecine, deux sciences qui n'étaient point alors regardées comme incompatibles, et dans lesquelles il fit de rapides progrès. Il fut admis au saint ministère, en 1545, et attaché à l'église Saint-Pierre, en qualité de diacre : la place de pasteur étant devenue vacante, en 1552, il la sollicita vivement ; et n'ayant pu l'obtenir, il abandonna toutes ses fonctions ecclésiastiques pour se livrer uniquement à l'étude de la médecine. L'année suivante, Pantaléon se rendit en France, sous prétexte que sa santé l'obligeait à voyager ; et après avoir reçu le doctorat en médecine, à l'université de Valence, il visita nos provinces méridionales, observant avec soin les plantes et les productions naturelles étrangères à l'Allemagne. Il revint à Bâle, en 1555 ; et après avoir justifié de sa capacité, il obtint l'autorisation de pratiquer la médecine. Malgré les succès qu'il eut en ce genre, il consentit, en 1556, à reprendre la chaire de dialectique qu'il avait déjà remplie plusieurs années d'une manière distinguée ; mais il la quitta, en 1557, pour celle de physique, qui lui convenait encore davantage. Il fut élu, en 1558, doyen du collège de médecine, dont il s'attacha à faire revivre les anciens réglemens, tombés en désuétude ; et il mérita ainsi l'estime de ses collègues. Les talents de Pantaléon, comme littérateur et comme historien, avaient déjà étendu sa réputation dans toute l'Allemagne. En 1566, l'empereur Maximilien II, à qui il avait dédié un de ses ouvrages (la *Prosopographie*), lui décerna la couronne poétique, et lui accorda en

même temps le titre de comte palatin, avec de grands privilèges. L'auteur eut le bonheur de jouir plusieurs années des faveurs que lui avaient méritées ses talents, et mourut le 3 mars 1595 : l'année précédente, il avait célébré la cinquantaine de son mariage avec Cleophe Koësin, dont il avait eu douze enfants. On trouvera l'építaphe de Pantaléon dans la *Basilea sepulta*, pag. 43. Outre quelques *Opuscules* en vers latins, des notes, des préfaces et des corrections sur différents ouvrages sortis des presses de Froben, et des *Traductions*, en allemand, des *Histoires* de Stéidan, de Paul Jove, de Cromer, de Nicole Gilles, de la *Chronique* de Naclerus, etc., cités dans les *Athenæ Rauricæ* (p. 260-61), on a de lui : I. *Phylargirus et Zachæus publ. canorum princeps, comoediæ*, Bâle, 1546, in-8^o. ; ces deux comédies sont très-rares. II. *Chronographia ecclesiæ christianæ*, ibid., 1550, in-4^o. III. *Historia martyrum Gallie, Germaniæ et Italiæ*, ibid., 1563. IV. *Libellus de pestis preservatione et remedio*, ibid., 1564. C'est le seul des nombreux écrits de Pantaléon, qui ait rapport à la médecine. V. *Prosopographia heroum atque illustrium virorum totius Germaniæ*, ibid., 1565-66, 3 parties, in-fol., avec un grand nombre de portraits gravés en bois. La première partie contient les notices sur les illustres Germains, jusqu'à Charlemagne ; la seconde finit à Jean Aventinus, mort en 1534 (Voy. AVENTINUS) ; et la troisième, qui est la plus intéressante, offre une espèce de galerie des contemporains de Pantaléon, qui a terminé son ouvrage par sa notice biographique. Cet ouvrage est rare, mais peu recherché, parce qu'il

me beaucoup de détails fahn-
Pantaleón l'a traduit en alle-
ibid., 1578; et il donnait la
ence à cette version sur l'ori-

VI. *Diarium historicum*,
a, 1572, in-fol.; rare. VII.
nos regum Gallie vitæ
et illustratæ atque certis opi-
natis complexæ, ibid., 1574,
et in-4°. Denis Godefroy a
cet ouvrage dans l'édition
publiée de l'*Histoire de Char-*
III. VIII. *Militaris ordinis*
nitarum, Rhodiorumque aut
usium equitum historia no-
éd., 1581, in-fol., fig.; ra-
W—s.

NTALEONE, né à Confièn-
dans le Vercellèse, professeur
lecine à Verceil, premier mé-
du duc de Savoie, vers la fin
inzième siècle, se fit une bril-
réputation en Piémont et en
, où il était fort recherché. On
le comme d'un homme rem-
vertus, de douceur et de mo-

Il avait beaucoup voyagé :
t aussi accompagné le duc de
à Paris, où il demeura treize
et il s'établit dans la Tourai-
vant Symph. Champier. Pan-
: composa divers ouvrages
n connaît particulièrement les
uivans : I. *Summa lacticinio-*
écrit très-curieux et très-ra-
nt on a une édition de Turin,
in-4°. II. *Pilullarium*. On
inprimés ensemble à Pavie
yon. La première édition de
a pour titre : « *Pillularium*
ssimi doctoris magistri Pan-

» thaleonis. *Summa lacticiniorum*
» completa omnibus idoneis quodam
» doctoris. Cautella medicorum
» non inutiles clarissimi doctoris
» magistri Gabrielis Zerbi Verc-
» neusis. » A la dernière page on
lit : « Impressum Papie, per ma-
gistrum Jacobum de Burgo Fran-
Anno Domini mcccccxvii. fol. dis-
9 januarii. » En colonnes. La 2^e.
est : « Apud Ant. Blanchardum, Pa-
pie, 1518 in-fol. Celle de Lyon est
de 1525, in-4°. et a reparu dans la
même ville, 1528, in-8°. Maittaire
et Marchand ajoutent aux ouvrages
publiés par Pantaleone, celui-ci :
Pantaleonis Vitæ sanctorum. Le
baron Vernazza, savant bibliothé-
caire de l'académie de Turin, dans
une Dissertation sur l'imprimerie, en
donne le titre ainsi, d'après la sous-
cription mise à la fin du volume :
« Per clarissimum medicum et phi-
» losophum dominum magistrum
» Pantaleonem. Per que Johannem
» Fabri Galicum egregium artificem.
» De Vitæ Sanctorum Patrum vo-
» lumina in Casellarum oppido soli-
» citer impressa sunt, anno Domini
» mccccclxxv. Heroys Calidoney
» luce penultima mensis Augusti.
» Amen. » 2.

PANTÈNE (SAINT), père de l'E-
glise, florissait dans le second siècle
de notre ère. Sicilien de naissance,
il s'était attaché à la philosophie
stoïcienne : selon le témoignage de
Clément d'Alexandrie, on l'appelait,
à cause de son éloquence, l'*Abeille*
de Sicile. Instruit dans les dogmes
du paganisme, l'exemple et la doc-
trine des disciples des apôtres lui
firent embrasser la foi chrétienne :
il quitta les sciences profanes, afin
de se livrer entièrement à l'étude
des Livres saints. Il vint fixer sa de-
meure à Alexandrie, en Egypte, où

latin de *Confluentia*; ce nom latin d'un
est connu dans l'étranger a fait croire à quel-
qu'un que ce médecin était de Conflent.
erreur plus singulière. Prosper Marchand a
le lieu d'impression de ses *Vies des Saints*,
a 1755, in *Catellurum Oppido*, était Ca-
lende, au lieu de Caselle en Piémont.

son mérite fut bientôt connu, et le mit, vers l'année 179, sur la fin du règne de Marc-Aurèle, à la tête de la célèbre école chrétienne qui, fondée par les disciples de saint Marc, défendait avec succès les grands principes de la religion contre les philosophes payens appelés éclectiques. Saint Clément d'Alexandrie, qui fut un de ses disciples, assure que ses leçons avaient une douceur et une force auxquelles on ne pouvait résister. Joignant l'explication des prophètes à celle des apôtres, il élevait et gagnait le cœur de ceux qu'il instruisait, en les portant à l'amour de la vertu et de la religion. Des Indiens, que le commerce attirait à Alexandrie, l'ayant prié de passer dans leur patrie, pour y annoncer Jésus-Christ, il se rendit à leurs instances. Démétrius, qui, en 189, fut élevé sur le trône patriarcal d'Alexandrie, l'institua dès-lors apôtre des nations orientales, et Pantène partit pour les Indes. Il y reconnut quelques semences de la foi, et y vit un exemplaire de l'évangile de saint Mathieu, écrit en hébreu, et qui avait été copié et apporté dans les Indes par saint Barthelemi. En revenant à Alexandrie, Pantène rapporta ce livre avec lui, suivant le témoignage d'Eusèbe. Ayant trouvé l'école chrétienne d'Alexandrie sous la direction de saint Clément, il remplit les simples fonctions de catéchiste jusqu'au règne de Caracalla, vers l'année 216. Il n'en fut pas moins révérend par saint Clément et par Origène, qui citent ses commentaires que nous n'avons plus, et par Jean de Jérusalem, patriarche d'Alexandrie, à qui Pantène, qu'il nommait son père, avait fait connaître, et recommandé Origène. L'Eglise honore ce saint docteur, le 7 juillet. G—CZ.

PANTHOT (Louis), chirurgien à Lyon, au dix-septième siècle, y exerça son art avec distinction. « Il » accrédita, dit Pernetti, l'opération » césarienne, dont il fit l'expérience » sur une femme de Messini, en » 1626. » Il eut trois fils, Simon, Jean-Baptiste et Horace. — « Simon » se distingua dans la chirurgie, dit » encore Pernetti, et eut pour fils » Jean-Louis PANTHOT, doyen du collège des médecins de Lyon, mort » depuis peu, dans un âge très-avan- » cé. » L'ouvrage de Pernetti est de 1757. — Jean-Baptiste, second fils de Louis, était né vers 1640; il se fit recevoir docteur à Montpellier, et vint exercer à Lyon, où il mourut, en 1707. A l'âge de soixante-trois ans, il fut, trois fois en six mois, opéré de la pierre, par Horace, son troisième frère. Les ouvrages de Jean-Baptiste sont : I. *Traité des dragons et des escarboucles*, 1691, in-12. Il y réfute les fables rapportées par les anciens naturalistes sur ce sujet. II. *Traité de la baguette*, 1693, in-4°. et in-12. III. *Reflexions sur l'état présent des maladies qui règnent dans la ville de Lyon, dans le royaume et en diverses parties de l'Europe*, 1693, in-12. IV. *Dissertation sur l'usage des bains chauds, et principalement de ceux d'Aix en Savoie, et sur l'effet du mercure dans la guérison de la vérole*. Cette dernière Dissertation tend à prouver que le mercure pris intérieurement est plus efficace et moins dangereux qu'extérieurement et en emplâtre, 1700, in-4°. V. *Dissertation instructive et très-curieuse pour la pratique de trois opérations de la pierre, faites en six mois de temps*, 1702, in-4°; il est lui-même le sujet de l'observation. VI. *Onze Lettres ou Observations* insérées dans le Journal des sa-

de 1678 à 1695, sur divers
de médecine, d'histoire natu-
et de physique. A. B—x.

PANVINIO (ONUPHRE) laborieux
uaire, historien et compilateur,
it, en 1529, à Vérone, d'une fa-
noble, mais pauvre. Il avait
de la nature les dispositions les
heureuses pour l'étude : afin de
voir les cultiver plus tranquil-
ot, il prit, jeune, l'habit des er-
de saint Augustin et fut en-
à Rome, où il acheva ses cours
manière la plus brillante. A
reçu bachelier, il fut appelé
prence en 1554 pour y ensei-
la théologie ; mais il obtint de
supérieurs la permission de se
remplacer dans cet emploi, et
arcourir les principales villes
lie pour recueillir les inscrip-
et les autres monuments d'anti-
Il se lia à Venise avec le fa-
Sigonio, qui, plus âgé que lui,
plus avancé dans l'étude de
oïre ; et leur amitié se resserra
empressement réciproque qu'ils
ient à s'aider dans leurs tra-

(V. SIGONIO). Il fut accueilli
ne par le cardinal Cervini, de-
pape sous le nom de Marcel II ;
fut par ses conseils qu'il entre-
de débrouiller les antiquités
sistiques. Panvinio, après la
de son illustre protecteur, fut
bé à la bibliothèque du Vatican,
un traitement de dix ducats
par mois ; il passa ensuite au
ce du cardinal Alex. Farnèse,
logea dans son palais, l'ad-
sa table, et le combla de mar-
de sa libéralité. Ayant accom-
ce prélat dans un voyage en
il tomba malade à Palerme,
mourut le 7 avril 1568, à l'âge
nte-neuf ans. Il fut enterré dans
e des Augustins de cette ville,

et non pas à Rome, comme on la
croit communément, trompé par le
monument qu'on y voit à sa mé-
moire. Fr. Daniele, savant antiquaire
étant à Palerme, demanda à voir le
tombeau de Panvinio, et surpris
qu'on eût négligé d'indiquer le lieu
de la sépulture de cet homme illustre,
lui érigea à ses frais une inscription
rapportée dans le *Giornale Modenese* (xxxix, 107), où l'on trouve de
plus les motifs qui ont déterminé
ce savant à fixer la date de la mort
de Panvinio au 7 avril, et non pas
au 15 du même mois, comme l'auteur
de l'inscription qui se lit à
Rome. Panvinio joignait à beaucoup
d'esprit et de pénétration une acti-
vité infatigable. Il avait lu et extrait
tous les ouvrages des anciens ; aussi
Paul Manuce le nomme-t-il, *Hellus
antiquarum historiarum*. Il ne s'est
point borné, comme les historiens
qui l'avaient précédé, à en coudre des
lambeaux ; il appuie tous ses récits
sur les médailles, les monuments et
les inscriptions, dont il apprécia le
premier l'importance pour éclaircir
les points douteux de la chronologie
et expliquer des usages qui nous é-
taient inconnus. Il avait rassemblé
près de trois mille inscriptions, qu'il
se proposait de mettre au jour : son
manuscrit fut dérobé quelque temps
après sa mort ; et l'on soupçonne
qu'il n'a pas été inutile à Smetina.
Il est presque inconcevable que
Panvinio, étant mort si jeune, ait
eu le loisir de composer un si
grand nombre d'ouvrages, tous sur
des matières qui exigeaient beau-
coup de recherches et d'application.
Niceron, dans le tome xvi de ses *Mé-
moires*, en indique vingt-sept d'im-
primés ; mais Scip. Maffei en a insé-
ré une liste plus exacte dans la *Pe-
rona illustrata*, II, 368 et suiv., où

il cite d'ailleurs tous les manuscrits de Panvinio qui sont conservés dans différentes bibliothèques d'Italie et d'Allemagne (1). Phil. Argelati avait formé le projet de publier le recueil des ouvrages de Panvinio; et l'on doit regretter qu'il ne l'ait pas exécuté. On citera de lui : I. *Epitome Pontificum romanorum usque ad Paulum IV*, Venise, 1557, in-fol. Cette édition, faite à l'insu de l'auteur, est remplie de fautes typographiques; il en donna une plus correcte, ibid. 1567, in-4°, qui a servi de base aux suivantes. II. *Viginti-septem pontificum romanorum elogia et imagines*, Rome, 1568, in-fol. (2); Auvers, 1572, même format, avec des figures de Ph. Galle. III. *Fasti et triumphi Romanorum à Romulo usque ad Carolum V*, Venise, 1557 (V. MADER); — *In Fastos consulares appendix; — De ludis sæcularibus et antiquis Romanorum nominibus*, Heidelberg, 1588 in-fol. Le traité des jeux séculaires a été inséré par Grævius, dans le tome IX, et celui des noms des Romains, dans le tome II du *Thesaur. antiquit. Romanar.* IV. *De baptis-mate pascali origine, et ritu consecrandi agnos Dei*, Rome, 1560, in-4°; ibid., 1630, in-8°. V. *De Sibyllis et carminibus sibyllinis*, Venise, 1567, in-8°. On retrouve cette Dissertation dans divers recueils d'antiquités. VI. *De triumpho commentarius*, ibid., 1573, in-fol.; Helmstadt, 1676, in-4°. (V. MADER), et dans le tome II du *Thes. antiquit. Romanar.* VII. *De ritu*

sepeliendi mortuos apud veteres christianos et eorum cæmeteriis, Louvain 1572, in-8°; Rome, 1581, in-8°. Cet ouvrage, rare et curieux, a été traduit en français, Arras, 1613, in-8°. VIII. *De republicâ romana, libri tres*, Venise, 1581, in-8°. Boissard a inséré cet ouvrage dans le *Roman. u. bis topograph.* (V. BOISSARD), et Grævius dans le tome III du *Thes. antiquit.* IX. *De bibliothecâ pontificis Vaticana*, Tarragone, 1587, in-4°. Cette édition a été publiée d'après un manuscrit de l'Escorial, par Cardona, évêque de Tortose. Mader a inséré cet ouvrage, devenu très-rare, dans le *Syntagma libello-rum de bibliothecis* (V. MADER). X. *De ludis circensibus libri duo, et de triumphis liber unus, quibus universa ferè Romanorum veterum sacra, ritusque declarantur*, Venise, 1600, in-fol. Cette première édition ne contient que les notes de Jean Argoli et de Nicolas Pinelli: elle a été reproduite à Padoue en 1642, in-fol.; mais l'édition publiée dans la même ville en 1681, même format, est plus recherchée, parce qu'on y a inséré les notes de Mader sur le livre des *Triumphes*. XI. *Amplissimi, ornatissimique triumphi, ex antiquissimis lapidum, nummorum monumentis, etc., descriptio*, Rome, 1618, in-fol. obl., fig.; rare et recherché des curieux. XII. *De antiquitate et viris illustribus Veronæ libri VIII*, Padoue, 1648, in-fol. Outre les ouvrages déjà cités on peut consulter sur Panvinio, les *Éloges* de Teissier, le *Dict. de Chauffepié*, la *Biblioth. mediæ ævi* de Fabricius; mais surtout Tiraboschi, qui a corrigé les erreurs dans lesquelles étaient tombés ses devanciers (*Storia della letterat.*

(1) Son grand traité *De Cerimoniis curiæ romanæ*, en onze vol. in-fol., se conserve manuscrit à la bibliothèque royale de Munich. Voyez l'extrait qu'en a donné le baron d'Arden, en 1803, dans le 6^e cahier de ses *Notices* sur cette bibliothèque.

(2) F. LAMBEY, XVIII, 143, où, par erreur typographique, cette édition est datée de 1569.

italiana, vii, 825-31). Le portrait de cet illustre antiquaire a été gravé plusieurs fois; on le trouvera dans les *Elogia viror. illustrium ex ordine eremitar. S. Augustini*, par Camille Corte, Anvers, 1636, in-4°. et dans l'*Acad. des sciences* de Bulard.

W—s.

PANZANI (GRÉGOIRE), ecclésiastique italien, vivait sous le pontificat d'Urbain VIII. Ce pape l'envoya en Angleterre, en 1634, pour y concilier quelques différends qui s'étaient élevés entre les catholiques. Panzani écrivit des Mémoires concernant sa mission. Ils n'avaient point été imprimés : il en existait seulement quelques extraits que Dodd, historien anglais, avait publiés. Joseph Berington, prêtre catholique anglais, les traduisit de l'italien en anglais, et les fit imprimer sous ce titre : *The memoirs of Gregorio Panzani, giving an account of his mission in England in the years 1634-1636*; Birmingham, 1794, in-4°. Berington y blâme la conduite de la cour de Rome, à l'égard de l'église catholique d'Angleterre. Il trouve peu convenable qu'elle ne soit gouvernée que par des vicaires apostoliques, évêques en effet, mais non titulaires des églises dont le soin leur est confié, auxquelles par conséquent ils n'appartiennent que précairement, et sur lesquelles ils n'ont qu'une juridiction déléguée. Il voudrait que ces vicaires fussent évêques en titre. Si ce n'était qu'un vœu, il n'aurait rien de répréhensible; mais Berington va plus loin : il exhorte les catholiques anglais à se donner eux-mêmes un gouvernement ecclésiastique, indépendant des vicaires apostoliques délégués par le pape; c'est-à-dire, sans doute, à se choisir des évêques,

à les faire instituer sans recourir à Rome, en un mot à former en Angleterre une église semblable à celle de Hollande : ce conseil, au moins imprudent, ne pouvait tendre qu'à rendre schismatique l'église catholique-anglaise, et blessait le respect dû au premier pasteur, qu'on devait supposer savoir ce qui convenait le mieux à une église établie dans un pays non catholique, et où des mesures d'exception pouvaient être nécessitées par des circonstances qu'il était, plus que personne, en état de juger.

L—Y.

PANZER (GEORGE-WOLFGANG-FRANÇOIS), bibliographe, né à Sulzbach, dans le Haut-Palatinate, le 15 mai 1729, fit ses études à l'université d'Altdorf, y prit, en 1749, le degré de docteur en philosophie, et plus tard celui de docteur en théologie. De retour dans sa patrie, il se livra au ministère évangélique et à la littérature. Nommé, en 1751, ministre à Eyelwang, et en 1760, diaacre à la paroisse de Saint-Sébalde à Nuremberg, il eut, en 1773, le titre de pasteur de cette église. Ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à supprimer quelques pratiques qui lui semblaient des vestiges du catholicisme : il introduisit l'usage de la confession publique, et améliora les recueils de cantiques. Pendant toute sa vie, il avait rassemblé une belle collection de livres; elle fut vendue au duc Charles-Eugène de Wurtemberg qui, pour l'examiner lui-même, fit le voyage de Nuremberg. Panzer venait de célébrer le triple jubilé de son doctorat, de son ordination et de son mariage, lorsqu'il succomba, le 9 juillet 1805, à une attaque réitérée d'apoplexie. Il était président de la société pastorale de la Pegnitz, à Nuremberg. Une santé robuste lui per-

mit de supporter des veilles fréquentes, et de se livrer aux pénibles travaux qui lui ont mérité le surnom de Maïttaire allemand. Le plus important de ses ouvrages est, sans contredit, celui qui est intitulé : *Annales typographici ab artis inventæ origine ad annum M D post Maïttairii, Denisii aliorumque doctissimorum virorum curas in ordinem redacti, emendati et aucti*, Nuremberg, 1793-1803, onze volumes in-4°. « Cet ouvrage, dit M. Bru- » net, est le plus complet que nous » ayons sur cette matière : cepen- » dant il ne remplace pas entière- » ment les *Annales* de Maïttaire ; et » il laisse encore beaucoup à désirer, » surtout par rapport aux éditions » de 1501 à 1536, dont il ne con- » tient pas la moitié. » Quoique le titre du 1^{er} volume, transcrit plus haut, ne promette que les éditions du quinzième siècle, il n'y a que les cinq premiers volumes qui leur soient consacrés ; savoir : les trois premiers aux villes, qui sont rangées par ordre alphabétique ; le quatrième volume comprend les livres avec date, mais sans nom de ville ni d'imprimeur, les livres n'ayant ni date, ni nom de ville, ni nom d'imprimeur, avec *Supplément*, soit pour le volume même, soit pour les trois premiers. Le cinquième contient trois tables alphabétiques : 1°. des ouvrages ; 2°. des villes et des imprimeurs ; 3°. des imprimeurs par pré-noms et noms. Les tomes six, sept, huit et une partie du neuvième, sont consacrés aux villes par ordre alphabétique ; le neuvième est terminé par les livres avec ou sans date, mais sans nom d'imprimeur ni de ville. Le dixième contient une partie des tables, dont le reste se trouve dans le onzième, ainsi que divers supplé-

ments. Parmi les ouvrages que Panzer a composés, la plupart en allemand, outre ses nombreuses traductions du français et de l'anglais, il suffira de citer : I. *Description des plus anciennes Bibles allemandes*, imprimées dans le quinzième siècle, conservées dans la bibliothèque de Nuremberg, 1777, in-4°. II. *Histoire des Bibles* imprimées à Nuremberg depuis l'invention de l'imprimerie, 1778, in-4°. III. *Histoire de l'imprimerie dans les premiers temps à Nuremberg, jusqu'en 1500*, 1779, in-4°. IV. *Annales de l'ancienne littérature allemande ou Annonces et descriptions des livres allemands, imprimés depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'en 1520*, 1788, in-4°. L'auteur publia en 1802, à Leipzig, un *Supplément*, dans lequel il en annonçait un second qui devait s'étendre jusqu'en 1546. Il ne paraît pas que ce supplément ait vu le jour. Le Catalogue de la bibliothèque de Panzer a été publié sous ce titre : *Catalogus bibliothecæ à D. G. W. Panzero multo studio collectæ*, Nuremberg, 1806-1807, 3 vol. in-8°, qui contiennent 16807 articles, outre un appendix de 280 ; en tête du premier volume, est une Notice sur Panzer.

A. B—T.

PAOLI (D. SEBASTIEN), littérateur et antiquaire distingué, né à Lucques, en 1684, embrassa la vie religieuse dans la congrégation des Clercs réguliers de la Mère de Dieu, et partagea tous ses moments entre ses devoirs et l'étude. Les talents du P. Paoli le firent bientôt connaître, et la plupart des académies d'Italie s'empressèrent de lui expédier des lettres d'associé. Il passait pour un des meilleurs prédicateurs de son temps, et se fit entendre avec applau-

nent dans les principales chaires d'Italie. En 1729, il fut nommé procureur-général de la Congrégation, et fut ensuite recteur du séminaire de Sainte-Brigitte, à Naples : son établissement fut enrichi, par ses soins, d'une belle bibliothèque, dont il se chargea lui-même, avec autant de zèle que d'érudition, le Catalogue imprimé, en 2 vol. in-fol. Après une vie consacrée entièrement à d'utiles occupations, il mourut, le 20 juin 1751. Œuvres de lui : I. *Della poesia de' Padri greci e latini, ne primi secoli della chiesa*, Naples, 1714, in-8°. II. *Lettera sopra tre manoscritti greci antichi*, Venise, 1719, in-8° : cette lettre a été insérée dans le *Journal de' letterati*, tome xxxii, pages 68-67. III. *Ragionamento sotto il titolo di Divo dato agli antipapa imperadori*, Lucques, 1722, in-8° : inséré dans la *Raccolta Calosci*, tome xv. IV. *Dissertatio de uno aureo Valentis imperatoris et de C. Cejonii Ruffi Volturni praefectura et gente fusiis discursus*, ibid., 1722, in-4°, et dans la *Raccolta*, tome xxiv. V. *Codice nautico del sagro militare ordine Gerosolimitano oggi di Malta raccolto da varii documenti di archivio, per servire alla storia dello stesso ordine in Soria, ed illustrato con una serie cronologica di manoscritti e di stampe, etc.*, ibid., 1733, in-4°, 2 vol. in-fol. Cette collection d'écrits relatifs à l'histoire des chevaliers de Malte est très-recher-

chée. Le savant éditeur y a joint plusieurs dissertations, dans lesquelles il relève les erreurs des historiens de l'ordre, et en particulier de Vertot (V. VERTOT). VI. *Di dire toscane ricercate nella loro origine*, Venise, 1740, in-4°. Cet ouvrage est estimé. VII. *De*

patens argentea Foro-Cornéliensi olim ut fertur S. Petri Chrysologi dissertatio, Naples, 1745, in-8°. VIII. *Orazioni*, Venise, 1748, in-4°. C'est un recueil de Discours prononcés par l'auteur dans différentes académies. On doit au P. Paoli une bonne édition des *Sermons* de Saint Pierre Chrysologue, Venise, 1750, in-fol. (V. S. PIERRE CHRYSOLOGUE); et il a laissé entièrement terminé : *Biblioteca Gerosolomitana ossia Notizia degli scrittori ed uomini illustri in lettere, del sagro militare ordine Gerosolimitano*, dont le P. Sarteschi annonçait, en 1753, l'impression comme prochaine. On peut consulter, pour plus de détails, son Éloge en latin, par le P. Paciaudi, sous le titre de *Commentarius epistolarius* (Naples, 1751); et l'*Histoire littéraire* de la Congrégation des Clercs réguliers de la mère de Dieu, par le P. Sarteschi. W—s.

PAOLI (HYACINTHE), général corse, né dans la classe plébéienne, s'agrandit aux yeux de ses compatriotes par l'énergique impulsion qu'il sut donner à leurs efforts contre la tyrannie génoise. Se destinant à la profession de médecin, il avait étudié dans les universités du continent, et en avait rapporté un esprit cultivé, qui tempéra en lui les accents d'une éloquence agreste qu'il tenait de la nature, et lui dicta quelques vers remarquables par leur facilité. La supériorité de ses lumières le fit comprendre dans le nombre des douze délégués qui représentaient la population corse auprès du gouverneur génois. Hyacinthe se choisit une épouse issue d'une famille de *Caporali*, espèce de noblesse secondaire, qui devait son origine aux luttes des communes contre l'ancienne aristocratie de l'île. Cette

femme, pour passer dans ses bras, fut relevée, par l'officialité de Mariana, de l'empêchement d'un premier lien. Lorsque les Corses, armés en masse pour secouer l'odieux joug des Gênois, songèrent, en 1734, à régulariser leur insurrection, ils conférèrent l'autorité de généraux, et en même temps de chefs politiques, à Hyacinthe Paoli, à Giafferi et à Ceccaldi, illustrés tous les deux par une belle résistance contre les troupes allemandes que Gênes avait appelées à son secours. Obligés de combattre avec des forces inégales, les nouveaux chefs offrirent, mais sans succès, la domination de leur île aux cours de Rome et de Madrid. Ils publièrent alors qu'ils plaçaient leur pays sous la protection de l'*immaculée Conception*. Ils ne savaient plus à quels ressorts ils devaient recourir pour relever l'enthousiasme de leurs adhérents, lorsque le baron de Neuhof (V. ce nom) parut au milieu d'eux. Son extérieur avantageux, ses promesses mystérieuses, sa jactance et la chaleur de ses démonstrations, en imposèrent aux Corses, naguère abattus : Paoli et ses collègues, qui avaient pénétré ce personnage, le jugèrent néanmoins utile à leur cause ; et certains de le tenir dans leur dépendance, ils ne balancèrent pas à se dépouiller du pouvoir suprême entre ses mains. La fortune trahit leur protégé ; et le cabinet de Versailles prit, avec l'empereur d'Allemagne, l'engagement de garantir aux Gênois la possession de la Corse. Comme la France, éloignée alors de toute idée de conquête, entraînait dans la voie des négociations, Paoli rédigea, au nom de ses concitoyens, un manifeste, qui fut mis sous les yeux de Louis XV. Cette pièce oratoire, mêlée de quelques images

outrées, mais écrite sous l'inspiration d'une chaleur vraie, se terminait par ces mots : « Pardonnez-nous de ne pouvoir, sans exhaler de si tristes plaintes, marcher à votre sacrifice : il est d'autant plus grand que c'est celui de la volonté, virtuelle uniquement réservée à la gloire de V. M. Si donc vos ordres souverains nous obligent absolument de nous soumettre à Gênes, allons, buvons ce calice amer, et mourons. » Malgré cette protestation, le calice parut trop amer à des insulaires guerriers ; le retour du baron de Neuhof leur donna un nouveau élan : sur l'appel de Paoli et de Giafferio, ils coururent aux armes. Le comte de Boissieux, commandant français, essuya l'affront d'une défaite. Ce fut dans ces conjonctures que, par une noble action, Paoli se sépara de la barbarie de ses compatriotes. Une flotille, qui amenait un renfort au comte de Boissieux, ayant été dispersée par la tempête, six compagnies qui en faisaient partie prirent terre, pendant la nuit, sur une île qui leur était inconnue, et tombèrent entre les mains des Corses. Ceux-ci dépoillèrent leurs prisonniers, les entraînèrent à travers les rochers presque nus, blessés, exténués de faim, de froid et de fatigues. Paoli apprit qu'un mouvement se préparait pour égorger ces malheureux ; il rassemble un détachement de quatre cents hommes, se fait remettre les prisonniers, les place au milieu de cette escorte, et les conduit aux postes français, satisfait d'avoir épargné un crime à sa nation, et d'avoir protégé les droits de l'humanité. En 1739, ce général eut de nouveaux combats à livrer aux Français. Tous ses plans de défense échouèrent ; cédant à la fortune de Maillebois (J

1) une rapide conquête, il vint se présenter au vainqueur avec ses deux fils, et, emmené lui le plus jeune, il se soumit à l'exil volontaire. Le roi de Sardaigne le mit à la tête d'un régiment de réfugiés. Paoli renferma son fils chéri toutes les consolations de sa vieillesse, et mourut à 80 ans, les yeux tournés vers son pays patrie, et lorsqu'à peine il était témoin des premiers succès tendaient Pascal Paoli. F. T. LI (PASCAL), fils du précédent, naquit, en 1726, au village de Retta, dans la pieve de Rospendante de la juridiction de S. Don. Son enfance s'écoula au milieu des haines qu'excitait le nom de Paoli et au bruit des armes de ses ennemis, qui commençaient à se battre avec avantage contre l'oppression sous laquelle les avait courus l'oligarchie faible et perfide. Les Français, conduits par Bonaparte, eurent reconquis, au profit de la Corse révoltée, les droits de la liberté de cette île cédée à l'empire de la force, par le traité de Paris, et, par l'exil, au joug qu'ils avaient voulu briser. Paoli son père, qui avait choisi Naples pour asile. Admis à l'école militaire de cette ville, il y puisa une éducation forte. Le célèbre Genovese (ROVERI, XVII, 86), lui trouva une portée d'esprit peu commune et annonça que cet élève étonnait pour l'Europe. Paoli se présenta à l'accomplissement de son vœu. L'imagination remplit de sentiments pénibles de l'exil, les conseils de son père, et de cet espoir qui agite l'âme du besoin d'une autre destinée, il demeura sérieux, et échappa aux

penchans de la jeunesse. Clemente, son frère aîné, que la Corse plaçait au rang des plus braves, était resté dans cette île, pour y entretenir la popularité de sa famille, et pour indiquer à son père l'instant propice du retour. Porté par la reconnaissance de ses concitoyens à la magistrature suprême, qui se partagerait entre plusieurs, il profita de l'opportunité des circonstances pour représenter les inconvénients de pouvoirs ainsi divisés. Il avertit son père, qui, glacé par l'âge, et ne pouvant répondre lui-même à l'appel de Clemente, fit effort pour se séparer de Pascal, dépositaire de toutes ses espérances. Pascal, encore simple enseigne dans un régiment de cavalerie, s'embarqua pour la Corse, emportant les bénédictions et les mâles instructions d'Hyacinthe. La noblesse de ses traits et de ses manières, son affabilité insinuante, la chaleur de ses discours, le nom qu'il portait, et sa réputation agrandie par l'éloignement, attirèrent sur lui la bienveillance générale. Il eut l'adresse de faire ajourner les délibérations d'une consulte ou assemblée nationale, qu'il savait disposée à lui conférer le généralat, mais en lui donnant un collègue. Une autre consulte, siégeant à San-Antonio di Casabianca, en juillet 1755, le proclama, quoique absent, chef unique de l'île. La fortune de Paoli ne sembla pas se soutenir; il échoua devant plusieurs postes génois, et perdit beaucoup de monde à San-Pelegrino. Marius-Emanuel Matra, naguère l'un des généraux électifs de la nation, mortifié de la préférence que Paoli avait obtenue, se porta son ennemi, fut vaincu dans une première lutte; et, n'obéissant plus qu'à cet esprit de parti qui dégrade presque toujours les caractères,

res, accepta le rôle de stipendé de Gènes. Surpris par ce rival supérieur en forces, et cerné dans le couvent de Bozzio, Paoli allait périr, sans la résolution généreuse d'un autre de ses ennemis. Thomas Cervoni (1) était irrité contre Paoli pour des motifs également personnels. Sa mère apprend ce qui se passe à Bozzio, et lui crie de prendre les armes. — « Mais l'outrage que j'ai reçu. — Il » s'agit bien de ton injure; la cause » de la liberté est en péril dans la » personne de son défenseur. Marche, ou je mandis le sang et le lait » que je t'ai donnés. » Cervoni ne balance plus; suivi d'une poignée d'hommes déterminés, il se jette dans la mêlée, et dégage Paoli. Celui-ci, après l'action, demande son libérateur; mais, fidèle à sa haine, le libérateur était parti. Matra fut trouvé parmi les morts; Paoli donna des larmes à son sort, et voulut qu'il fût inhumé honorablement. Il fit respecter son autorité dans les pièves d'*au-delà des monts*, qu'il visitait, pour la première fois, avec un appareil qui parut tenir du merveilleux aux yeux des habitants de cette contrée. Peu de temps après, il chassa la garnison génoise du poste de Rogliano, éleva des fortifications à Nouza, et surtout à Furiani. Bastia se trouva ainsi bloqué; et l'ex-doge Grimaldi s'étant présenté avec six mille hommes, pour bombarder Furiani, éprouva une résistance meurtrière, que les Corses rappellent avec orgueil. Une petite marine, créée par Paoli, désola le commerce de Gènes par ses croisières, et surprit la plupart des tours du Cap-Corse. La présence d'un visiteur général du clergé, envoyé par le pape Clément XIII

sur la demande de Paoli, fortifia core l'ascendant de ce général. Gênois prirent ombrage des démarches du commissaire du Saint-Siège, et le décrétèrent de prise de corps; le clergé corse écrivit pour sa défense; et les productions d'une poësie animée sortirent, avec le nom de l'île, d'une humble impérie, la première qu'on y eût connue. Cependant le sénat de Gènes n'aurait aux négociations. Paoli repoussa hautement les propositions d'un ennemi humilié, et fit décréter, en vertu de la consulte de Venzolasca, que la nation n'entendrait aucune parole de paix, avant que son territoire eût été évacué, et son indépendance connue, sauf à régler une indemnité pour les pertes du gouvernement. Paoli écrivit dans tout le pays pour justifier cette résolution et poursuivre ses avantages. Le port de Macinajo l'arrêta pendant huit mois. Il remporta deux victoires à Furiani, et acheva de triompher presque sans combat, le païen Matra, son ancien antagoniste. Son nouvel adversaire se déclara; et Abbattucci (1), qui, protégé par le souvenir des services militaires de sa famille, et par les avantages de son éducation distinguée, qu'il avait puisés sur le continent, s'était établi au-delà des monts, une autorité indépendante: Paoli triompha de cette dernière opposition. De ce moment commença l'époque la plus brillante de sa vie. L'habileté avec laquelle il combinait toutes ses entreprises, puyée de l'intrépidité de Clemm, lui avait soumis tout l'intérieur de l'île. Les rivalités se taisaient devant lui; et les Gênois, forcés de

(1) Père du général républicain, tué en la défense du port d'Ilulungue.

(1) Père du général républicain, tué en la défense du port d'Ilulungue.

ne les places maritimes, qui leur restaient, y gardaient la place de garnisons prisonnières, attentif à recueillir, dans ces de Plutarque et de Tite-Live, les exemples des anciennes républiques, s'attacha constamment à rassembler parmi les siens l'enthousiasme national. Il leur montra en persécution une prospérité comparable à celle dont jouissait la Hollande. L'opinion, qui l'avait proclamé le libérateur de sa patrie, admira encore en lui le génie du législateur. Il essaya peu, en fait d'organisation militaire; il se contenta de former de nouveaux corps réguliers, et maintint la discipline d'armes en masse et les troupes temporaires, comme une mesure nécessaire aux prodiges de sa valeur personnelle. Il profita de l'expérience des Corses pour la justice, en créant des tribunaux permanents, qui leur offraient un double droit de juridiction : il suspendit les vengeances particulières, et répéta la haine dans les familles. Il introduisit une nouvelle monnaie, établit l'uniformité des poids et mesures, et coordonna les éléments d'une administration stable, résultat pour lequel ses compatriotes ne firent pas des efforts continuels, qu'en ait dit Voltaire, mais qu'ils n'avaient pas connu les succès. Des juntes de guerre, ou des commissions qui parcouraient l'île, établies de forts détachemens et soutenus d'un pouvoir extra-légal, firent la terreur dans l'âme des habitants sans secrets de Gènes, et content les mécontents qu'offusquait l'absence du général. Deux insurrections reçurent la mission de ramener l'agriculture dans chaque province. Les consultations eurent à leur tête un président, qui communiquait

avec le chef du gouvernement et son conseil, et de plus un orateur, chargé de transmettre les vœux du peuple. L'initiative demeura partagée entre la consulte et le pouvoir exécutif : celui-ci put se prévaloir d'un *veto*, qui suspendait seulement les résolutions de l'assemblée s'il n'était pas motivé, mais qui, dans le cas contraire, les arrêtait indéfiniment. Paoli fit sans danger un essai de la tolérance civile, en admettant un juif à l'exercice des droits politiques. Prodigue de respects envers le clergé, il sut l'assujettir aux charges communes, restreindre l'influence de ce corps dans les consultations, et s'en appuyer utilement en d'autres circonstances. Cependant il échoua dans son projet de séculariser tout-à-fait la justice, en cessant de reconnaître le privilège de la juridiction ecclésiastique; il ne put même abolir le déplorable abus du droit d'asile. Sous son administration, la population, malgré la guerre, s'accrut d'environ 10000 âmes. L'instruction publique, à son tour, excita sa sollicitude. Il établit une espèce d'université à Corte : des professeurs nationaux y enseignèrent la théologie, le droit civil et canonique, le droit naturel et la philosophie, les mathématiques et la rhétorique, à une jeunesse nombreuse, auparavant condamnée à chercher sur le continent de dispendieuses leçons. Suivant l'exemple du général, les moines lurent avec affection les ouvrages français : Montesquieu, Voltaire, et Rousseau se glissèrent dans leurs mains. L'imagination de ce dernier philosophe s'était exaltée en faveur des Corses; et dans quelques lignes de son *Contrat social*, il avait eu la confiance de leur promettre un glorieux avenir.

Paoli lui demanda, par l'intermédiaire du comte de Buttafuoco, officier corse au service de France, un plan de législation pour son pays, et l'invita plus tard à y venir chercher le repos. Son dessein était moins d'invoquer les lumières d'un homme célèbre, que de fixer auprès de lui un écrivain dont l'éloquence ajoutât une nouvelle force à ses manifestes. Rousseau céda aux instances dont il était l'objet; mais les circonstances l'empêchèrent de se transporter au milieu des Corses. Paoli avait conçu quelques alarmes, en voyant débarquer des troupes françaises sous le commandement du comte de Marbeuf. La cour de Versailles les envoyait au secours des Génois, pour leur tenir lieu d'intérêts des sommes qu'ils avaient prêtées à la France pendant la guerre de Sept-Ans. Paoli se rassura, et vécut en bonne intelligence avec les Français, lorsqu'il se fut aperçu qu'ils avaient ordre de garder seulement les places maritimes pendant quatre ans, et nullement d'aider les Génois à prendre l'offensive contre leurs anciens sujets. Cette inaction aurait dû le convaincre, au contraire, des vues secrètes que la France portait sur la Corse. Paoli fut tellement dupe des négociations entamées entre lui et le duc de Choiseul, ministre des affaires étrangères, qu'il demeura persuadé que, si l'indépendance de son pays était encore menacée, c'était l'Espagne qu'il devait craindre. Pour entretenir l'ardeur guerrière de ses compatriotes, il entreprit, au commencement de 1767, une conquête hors de l'île : il enleva Capraïa aux Génois. Ceux-ci, désespérant de résister, prirent enfin le parti de céder à la France une souveraineté

qui leur échappait. Paoli réussit en vain, contre un pac disposait d'une nation sans la sulter. S'aveuglant sur les tats d'une lutte trop inégale, i cupa dès-lors constamment à ser aux armes de la France ses ressources et toute son é Favorisé par l'inexpérience somptueuse du marquis de Clin, le premier général qu'il combattre, il prit en peu de une supériorité marquée sur les çais, qui, dispersés sur des trop étendues, furent battus s sivement et en détail. Leur ca San-Nicolao fut forcé à la suite attaque opiniâtre de dix heures une plus grande humiliation réservée au marquis de Chau Paoli lui enleva Borgo sous ses fit la garnison prisonnière, l'armée française complètement déroute après lui avoir tué trois hommes. L'abattement, par soldats français, fut porté à point, que cinquante Corses rent huit compagnies de gros Tout changea de face par le de Chauvelin. Le comte de à la tête de vingt-deux mille mes aguerris, soumit en mo quarante jours, une population mée qui n'avait à lui opposer courago indompté, étranger discipline, et les difficultés terrain coupé de montagne combat de Ponte-Nuovo, Corses, enveloppés entre deux essayèrent une défaite meur ruina les espérances de Pao s'embarqua précipitamment p vourne, et passa en Angletern son frère et ses neveux. Ils y rent obscurément du peu de sources qui lui restaient, et c cours du gouvernement qui

asile (1). Alfieri dédia son à l'illustre exilé. L'assemblée ayant, en 1789, la Corse au bénéfice des sages, Mirabeau se hâta à la tribune qu'il était rappeler les patriotes qui avaient défendu l'indépendance de cette île, et présenta comme une expiation la conquête à laquelle il hait d'avoir lui-même participé sa jeunesse. Sa proposition fut décrétée; et Paoli accourut à Paris, pour remercier les nouveaux législateurs. « Venez, leur dit-il, honoré de vos éloges ma conduite passée; je réponds de ma conduite future. J'ose dire que ma vie entière est un serment à la liberté: j'en ai déjà fait à la conquête que vous établissez. » Paoli fut reçu par les acclamations de la Convention parisienne; et Louis XVI, par son décret, le présenta par le marquis de Paoli, qui, cette année, lui conféra le titre de comte d'Antioche, et le commandement militaire de la Corse. Son retour sur cette île excita un enthousiasme qui tenait du délire. Le vœu du peuple le mit à la tête de l'administration, et le porta en même temps à la présidence de l'administration du département. On le vit avec sincérité les opérations de la nouvelle assemblée constituante: ses lettres furent pleines de sentiments pour les membres les plus sages de cette assemblée; et il ne conserva son pouvoir pour installer l'évêque constitutionnel. Mais il se refroidit son attachement

de ne se consoler, par ce distique, de
se soumettre à la France :

o. t. p. t. de tapitel auto
m. o. d. de platina, pure nihil.

ment pour le gouvernement français. Une motion de l'abbé Charrier, qui proposait de céder la Corse au duc de Parme, en échange du Plaisantin, dont la possession indemniserait le pape de la perte d'Avignon, devint aux yeux de Paoli un indice du peu d'importance que mettait la France à conserver son pays. La progression effrayante de la révolution française acheva de l'ébranler. Il pleura Louis XVI, se détacha insensiblement du parti démocratique de l'île, et promit son appui au parti contraire, que révoltaient les assignats, la persécution religieuse, les exactions et l'immoralité de la Convention. Cette assemblée retentit bientôt de dénonciations contre Paoli; on l'accusa de chercher à rendre à la Corse son indépendance, et d'avoir fait manquer une expédition contre la Sardaigne, dirigée par le vice-amiral Truguet. Placé sur une liste de vingt généraux inculpés de trahison, il ne garda plus de ménagements, et résolut de rompre tous les liens qui l'attachaient à la France. Les mécontents se rallièrent à sa voix; et il fut élu, le 26 juin 1793, généralissime et président d'une consulte formée à Corté. Mis hors la loi par la Convention, le 17 juillet, il expulsa les Français de l'île, après y avoir appelé les Anglais. Trois députés de la consulte qu'il présidait se rendirent à Londres pour offrir la couronne au roi d'Angleterre. Ce prince l'accepta, et consentit que les formes du gouvernement britannique fussent adaptées à la Corse. Mais Paoli avait été joué pour la vice-royauté, qui fut donnée à lord Minto. Il fut même frustré de la présidence du parlement du nouveau royaume, pour laquelle Pozzo di Borgo fut préféré. Une mésintelli-

gence ouverte s'éleva entre lui et le vice-roi. Persuadé que l'intérêt de son pays était de lier irrévocablement sa cause avec celle de l'Angleterre, il étouffa ses ressentiments pour exhorter ses concitoyens à demeurer fidèles à S. M. britannique, et passa de nouveau à Londres (1796), où il fit entendre des plaintes auxquelles le gouvernement ne donna que peu d'attention. Parmi les regrets qui poursuivirent Paoli sur une terre étrangère, un des plus vifs, sans doute, fut de voir les destinées de la France entre les mains d'un Corse dont il avait protégé l'obscurité première, et qu'il avait ensuite compté dans les rangs de ses ennemis. Il acheva sa carrière dans un village près de Londres, le 5 février 1807. Son testament contenait des legs pour l'amélioration de l'instruction publique dans son ancienne patrie. L'unité de conduite qui caractérise la vie de Paoli, doit le défendre contre les calomnies dont il fut l'objet. Ses talents politiques sont suffisamment attestés par les institutions qui furent son ouvrage, et dont plusieurs ont été de nouveau consacrées par le gouvernement français. Ses qualités militaires ont pu être contestées par ceux qui prennent la fortune pour règle de leur jugement : le grand Frédéric le regardait cependant comme un habile capitaine. Son courage a été révoqué en doute, parce qu'il n'exposait pas sa personne : on n'a pas vu combien il était absurde de supposer une ame timide au chef d'une nation belliqueuse. Si Paoli ne se commettait point habituellement dans la mêlée, s'il paraissait accompagné de gardes, c'est qu'il avait à se prémunir contre les assassins payés de l'or de Gènes. Nous ajoutons que, dans sa jeunesse, il

avait passé à Naples pour un spadassin redoutable. Paoli, selon ses adversaires, aspirait à régner. Si le souvenir de Théodore ne l'éclairait pas sur le ridicule d'un pareil projet, il faut convenir qu'il s'y préparait par une transition bien étrange. Les Corses, dit Voltaire, étaient saisis d'un violent enthousiasme pour la liberté; et leur général avait redoublé cette passion si naturelle, devenue en eux une espèce de fureur. Paoli ne pouvait pas même modérer cet amour de la liberté, sans risquer sa vie et sa gloire. On le soupçonna un moment d'avoir pensé à placer son pays sous la domination de l'Autriche. « Eh quoi ! lui dit un vieillard, » le sang de tant de braves n'aura » donc servi qu'à teindre la pourpre » d'un étranger ! » Paoli ne voulut jamais se marier ; et d'ordinaire on ne desirait une couronne que pour la transmettre aux siens. Pommeroy lui impute d'avoir grossi des deniers publics sa fortune particulière, d'avoir soutenu la guerre contre la France avec les subsides des Anglais et extorqué une assez forte somme du grand-maître de Malte Pinto sous la promesse de lui frayer les voies à la souveraineté de la Corse. A ces assertions, qui ne reposent sur aucune base de crédibilité, il suffit d'opposer une lettre où Paoli exprime le vœu de se fixer à Naples parce que ses *circonstances domestiques* ne lui permettent plus de vivre honorablement en Angleterre. La sévérité reprochée à Paoli n'était point dans son caractère, et portait avec elle ses motifs. L'opinion qu'il ne fut, dans la dernière époque de sa vie, qu'un mannequin politique, a été accréditée par Volney, tout chargé encore de ressentiment contre Paoli qui avait écarté de lui les suffrag

la députation à la Convention. Irracteurs du général corse ont prétendu qu'il emprunta la plume à P. Guelfucci, servite, pour sa pondance et ses manifestes. Il a été démenti par ceux qui, également approché du reliet du général, ont reconnu la orité de celui-ci sous le rapurement littéraire. On a pu volume de Lettres de Paoli, en italien. Pommerula donna vie, des détails étendus, mais n'en la constante intention de nigrer. L'anglais Boswell, au ire, n'a fait qu'un panégyrique is insipides. Le baron Frédéric, roi Théodore, a semé un très-nombre de particularités sur à la suite de sa *Description e de Corse*. C'est dans l'écrit é : *De l'État de la Corse*, par i (Paris, 1821, in-8°), que vons puisé les renseignements s abondants et les plus exacts omme le plus remarquable que se eût produit avant Buonapaportrait de Paoli, exécuté par ug, en 1791, a été gravé par piez.

F—r.

PAOLI (FRA.). V. SARPI.
PAOLUCCIO. V. ANAFESTE, II,

PAON, ou LE PAON, e, fils d'un paysan des envi- le Paris, naquit vers 1760 : il fort jeune dans les dragons, porta des dispositions pour e les batailles. Les campagnes elles il assista, servirent égale- à signaler son courage, et à pper son talent. Ayant obtenu ugé, il vint à Paris, muni de isins, se présenter à Carle Van- remier peintre du roi, et à Bou- pai l'accueillirent très-bien, et gèrent à prendre le pinceau.

Il fut successivement le disciple et le rival de Casanova. Le palais Bour- bon, la salle du conseil de l'École royale militaire, contiennent des morceaux qui prouvent qu'il peut soutenir le parallèle avec son maître. Moins coloriste, moins fougueux que celui-ci, Paon était plus des- sinateur, plus exact dans ses plans, plus fidèle imitateur de la nature. Bon fils, bon mari, chéri dans la société, il mourut en mai 1785.

T—D.

PAPA (JOSEPH DEL) né, en 1649, à Empoli en Toscane, étudia la médecine à Pise sous François Redi. Il professa ensuite, dans la même école, la logique, puis les institutions théoriques et enfin la médecine pratique, et ne quitta la carrière de l'enseignement que pour remplir les fonctions de premier médecin du grand-duc son souverain. Del Papa mourut en 1735; on a de lui : I. *Lettere intorno alla natura del caldo e del freddo*, Florence, 1674, in-8°. II. *Lettera nella quale si discorre se il fuoco e la luce sieno una cosa medesima*, Florence, 1675, in-8°. Ces écrits sont empreints du cachet qui caractérise, dans les sciences physiques, les travaux de l'académie del Cimento. III. *Exercitatio de principis humoribus qui in humano corpore reperiuntur, deque eorum historia, qualitatibus et officiis*, Florence, 1733, in-4°; Venise, 1735, in-8°; Leyde, 1736, in-8°, avec le traité de Jérôme Barbato, *De sanguine ejusque sero*. Les doctrines chimiques dominent plus que l'observation dans cette double production. IV. *Consulti medici*, Rome, 1733, in-4°; Venise, 1734, également in-4°. Les bons critiques en médecine estiment assez peu les Consultations; ils ne font pas plus

de grace à celles de Del Papa qu'à celles de son maître, qui sont pourtant beaucoup plus célèbres, et qu'on ne lit plus aujourd'hui que comme un élégant modèle de la prose toscane. V. Enfin, *Trattati variî fatti in diverse circostanze*, Florence, 1734, in-4°.

D—G—S.

PAPACINO. V. ANTONI, II, 284.

PAPADOPOLI (NICOLAS COMNÈNE), savant littérateur né, en 1655, dans l'île de Candie, de parents grecs, fut envoyé fort jeune à Rome, où il fit ses premières études avec succès, sous la direction des jésuites, dont il embrassa l'institut en 1672; mais il en sortit bientôt après. Il nous apprend qu'il avait assisté aux obsèques de son compatriote, le savant Allatius (1669), et qu'il eut de sa succession les *Notes* manuscrites du P. Combesis sur saint Athanase. Après avoir achevé son cours de belles-lettres, il s'appliqua, avec beaucoup d'ardeur, à la théologie et au droit-canon, et fut admis à l'état ecclésiastique. Le desir d'acquérir de nouvelles connaissances l'engagea à visiter les principales villes de l'Italie; et partout il fut accueilli des savants avec la bienveillance qu'inspiraient ses talents et son caractère. Nommé, vers 1680, recteur du collège à Capo-d'Istria, il s'acquitta de cet emploi d'une manière distinguée; et, en 1688, il fut appelé à Padoue pour remplir une chaire de droit-canon, qu'il n'avait point sollicitée. Les censeurs de l'académie, satisfaits de son zèle, le récompensèrent en augmentant, presque chaque année, son traitement; et l'on sait qu'avant 1697, il était pourvu de l'abbaye de Sainte-Zénobie. La reconnaissance l'attacha pour toujours à l'académie de Padoue, où il occupa successivement

les différentes chaires de droit canonique, et dont il écrivit l'histoire, d'après les monuments les plus authentiques. Avant d'entrer dans des détails sur cet ouvrage, on doit faire connaître les autres travaux de Papadopoli. Fabricius dit, qu'après Allatius, il ne connaît aucun auteur grec qui ait mis plus de zèle et d'assiduité que Papadopoli à justifier ses compatriotes des imputations calomnieuses dont la plupart des écrivains modernes se plaisent à les charger (Voy. Fabricius, *Bibl. gr.*, x, 418); mais ce savant bibliographe avoue en même temps que, malgré toutes ses recherches, il n'a pu se procurer de lui qu'un seul ouvrage: *Prænotiones mystagogaæ ex jure canonico, sive responsa sex in quibus una proponitur communis ecclesiæ utriusque græcæ et latinæ suffragium*, etc., Padoue, 1697, in-fol. Ce volume est précédé de deux dédicaces, l'une adressée à Constantin Cantacuzène, et l'autre au cardinal Albani, depuis pape sous le nom de Clément XI. Dans la dernière, il établit, comme un principe incontestable, que, bien qu'il y ait un grand nombre de Grecs schismatiques, on ne doit point regarder les Grecs comme séparés de l'Eglise catholique. Papadopoli s'attache surtout à combattre les Photianistes; et l'on peut dire que c'est contre ces hérétiques que l'ouvrage entier est dirigé: cependant il saisit toutes les occasions de signaler les erreurs dans lesquelles sont tombés Baronius et Bellarmine, en parlant des Grecs; et il accuse celui-ci d'avoir fait de larges emprunts aux auteurs grecs du moyen âge, sans avoir indiqué les sources où il avait puisé. Il cite aussi plusieurs écrits qu'il avait composés, et qui de

être intéressants, si l'on en fait des titres : car il ne paraît pas qu'ils aient été imprimés ; et l'on n'en a vu qu'il en existe des copies dans les bibliothèques d'Italie. Il continua de travailler à la défense de ses principes ; et c'est dans ce but qu'il publia en 1703, Venise, in-8° : *sio adversus hæreticam epistolam. Hokstoni angli, Consopoli scriptam*, etc. Mais de ses ouvrages de Papadopoli, le plus remarquable est l'histoire de l'université de Padoue (*Historia gymnasii patavini*), Venise, 1726, 2 vol. in-8°. Elle est divisée en cinq livres : les deux premiers, il traite de l'origine de cette académie, dont la fondation a eu lieu l'année 1260 ; de son accroissement et de ses vicissitudes, jusqu'à l'année 1724 ; des honneurs et des différents emplois. Le troisième offre le tableau chronologique des professeurs, avec des notices sur leur vie et leurs ouvrages ; et dans les deux derniers, des notices sur les principaux ouvrages sortis de cette école célèbre. L'ouvrage de Papadopoli est très-estimé, sous tous les rapports, à l'antiquité. Riccoboni (*Commentarius de gymnasio Patavino*) : mais on reproche des omissions et des inexactitudes ; et son neveu, Apostolo Zeno, en relève un grand nombre de fautes dans ses lettres. Papadopoli s'occupait de perfectionner son ouvrage jusqu'à sa mort, arrivée sur le 10 janvier 1740. Ses manuscrits furent remis à Facciolato, qui termina entièrement l'ouvrage, et continua jusqu'à l'année 1756, (Facciolato, XIV, 70.) W-s. DE LA GUÉ (GUI) ou plutôt DE LA GUÉ. GUI, XIX, 54. Papebroch, ou plus exactement Papebroeck (Daniel),

jésuite, l'un des plus laborieux éditeurs des Actes des saints, néquit, en 1628, à Anvers, de parents originaires de Hambourg, dont ils s'étaient éloignés par attachement pour la foi catholique. Après avoir achevé ses cours de philosophie à Douai, il embrassa, en 1646, la règle de saint Ignace, et ne tarda pas à être imité par ses trois frères. Destiné à l'enseignement, Papebroch régenta quelques années dans différents collèges de Flandre. Il fut ensuite associé par Bollandus à la vaste entreprise qui sauvera son nom de l'oubli (V. BOLLANDUS) ; et, en 1660, il accompagna Henschen en Italie, où ils recueillirent une foule de pièces et de documents précieux pour l'histoire du moyen âge (V. HENSCHEMUS). En 1668, ils firent paraître les Actes des saints du mois de mars, qui furent très-bien accueillis des savants. Les éditeurs avaient inséré, au 29 de ce mois, une Vie du B. Berthold, précédée d'une courte dissertation, dans laquelle ils démontraient, d'après des autorités incontestables, que ce saint a été, sinon le fondateur, du moins le premier général de l'ordre du Carmel. Les Carmes de Flandre, qui avaient la prétention de tirer leur origine du prophète Elie, réclamèrent avec chaleur contre une assertion qu'ils regardaient comme injurieuse à leur ordre : mais Papebroch ne crut pas devoir répondre à des adversaires qui mettaient si peu de sang-froid dans une discussion historique ; et il continua de se livrer paisiblement à l'examen et à la critique des pièces qui devaient trouver place dans le grand ouvrage dont il était seul chargé après la mort d'Henschen. Cependant le nombre de ses antagonistes augmentait ; et cha-

que année voyait éclore quelques nouveaux écrits, pleins de passion et d'importement. Ce fut un motif de plus pour Papebroch de persister à garder le silence. D'ailleurs l'approbation que son travail recevait des savants de France, d'Italie et d'Allemagne, le vengeait, d'une manière suffisante, des injures de ses obscurs ennemis. Les Carmes, outrés de ne pouvoir l'amener ni à se rétracter, ni à se justifier, s'avisèrent, au bout de vingt-deux ans, de dénoncer au Saint-Siège les quatorze volumes des Actes des saints, qui portaient le nom de Papebroch, comme renfermant les plus graves erreurs. L'ouvrage fut envoyé à l'examen de la congrégation de l'*Index* : mais la sage lenteur dont elle avait coutume d'user, ne pouvait convenir aux ennemis de Papebroch, impatients de le voir condamner; ils déférèrent en même temps son ouvrage à l'inquisition d'Espagne, qui passait pour agir avec plus de célérité. Le P. Sébastien de Saint-Paul, sans doute pour faciliter le travail des juges, publia, en 1693, un volume (*Exhibitio errorum quos Papebrochius in Notis ad Acta sanctorum commisit*), dans lequel il signalait plus de deux mille erreurs échappées au savant éditeur des Vies des saints. Le 14 novembre 1695, l'inquisition espagnole rendit enfin un décret portant condamnation des volumes qui lui avaient été soumis, comme renfermant plusieurs propositions hérétiques, sentant l'hérésie, scandaleuses, impies, etc. Apr. s. un tel éclat, il n'était plus possible à Papebroch de se taire. Il demanda un nouvel examen, et sollicita la permission de repousser les imputations de ses adversaires, et en particulier du P. Sébastien de Saint-Paul; ce qu'il

fit avec succès, dans un ouvrage intitulé : *Responsio ad Exhibitio errorum*, etc., 3 vol. in-4 primés à Anvers, de 1696 à 1698. Dans l'intervalle, l'inquisition pague avait défendu d'écrire dispute entre les Jésuites et les Carmes; et le pape mit enfin un terme à cette longue querelle, en sautant silence aux deux parties question de la primitive ordonnance du Carmel. Le P. Papebroch fut libre de reprendre ses travaux, qu'il ne cessa de poursuivre avec la même ardeur jusqu'à la perte de la vue, qui le força de renoncer à toute composition. Il consacra les cinq dernières années de sa vie à des pratiques de piété, et mourut à Anvers le 17 juillet 1714, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. Papebroch est l'un des plus distingués qu'aient produits l'ordre des Jésuites, compte un si grand nombre de disciples, et est si profondément versé dans l'histoire, la chronologie et la diplomatique, qu'il a rendu d'immenses services aux savantes Dissertations publiées sur l'histoire du moyen âge, dont il a éclairci les points obscurs. Il était en correspondance avec Ducange, Mabillon, etc. Il a publié, avec Hevelius, les *Actes des saints du 1er mars*, 3 vol.; seul, les 3 volumes du 1er avril, et les trois premiers volumes avec Fr. Baërt et Conrad J. les 4 derniers vol. de mai, en part à la publication de

(1) Dans le *Propylæum antiquarium*, qui fut publié par lui-même en 1698, il dit : « J'ai dû, au mois d'avril, le P. Papebroch établir la date de la plupart des manuscrits, Mabillon en donna l'occasion, et Papebroch reconnut l'authenticité de l'ouvrage, dans une Lettre à Mabillon, dans la préface du *Supplément* au 1er tome de son *Propylæum*. » (Voyez MABILLON.)

a. On joint au mot de mai un me volume, intitulé : *Propyad Acta sanctorum*, qui contient des Suppléments : *Chronologico - historicus ad regum romanorum pontificum*, ou de chronologie très-essentielle dans lequel il a inséré la traduction latine de la *Chronique* de Spinello (V. ce nom) (1). Papebroch a laissé, en matière, les *Annales* de la ville d'Utrecht, depuis sa fondation jusqu'en 1700, d'après les monuments les plus authentiques. On peut consulter, pour les détails, sa *Vie* par Papebroch, à la tête du tome VI des *Mémoires* de Niceron. W—s.

PENDRECHT (CORNEILLE-HOYNCK VAN), théologien hollandais, né à Dordrecht, en 1686, d'une famille noble et catholique, dans l'état ecclésiastique, et, après avoir exercé le ministère à la Haye, devint secrétaire du cardinal de Malines; ce cardinal l'employa en cette qualité pendant vingt-quatre ans, le nomma évêque de Malines, puis archiprêtre de cette église, et grand-vicaire de Malines pendant un voyage qu'il fit en France. Pependrecht ne se borna pas à remplir dignement ces divers emplois; il s'occupa d'histoire ecclésiastique et de controverse, et composa particulièrement les *partisans* du jansénisme d'Utrecht. On a de lui : *Histoire de l'église d'Utrecht*,

depuis le changement de religion dans les Provinces-Unies, Malines, 1725, in-fol. : cette histoire était d'abord en latin comme les autres ouvrages de Pependrecht; elle fut ensuite traduite en flamand, et imprimée en Hollande, en 1728, aussi in-fol. II. *Six lettres sur l'hérésie et le schisme de quelques prêtres d'Utrecht*, Malines, 1729, in-4°. III. *Exemple (Specimen) de l'érudition de Broedersen*, Malines, 1730, in-4°. ; c'est une réponse à Nicolas Broedersen, pasteur à Delft, et doyen du chapitre d'Utrecht, qui avait pris la défense de ce chapitre dans un *Traité historique*. IV. *Analoctia Belgica*, la Haye, 1743, 6 vol. in-4°. ; c'est un recueil de pièces relatives à l'histoire des Pays-Bas, avec des notes. Il y a toute apparence que Pependrecht eut beaucoup de part à un rescrit du cardinal d'Alsace contre Van Der Croon, archevêque d'Utrecht. C'est pour répondre à Pependrecht, que Varlet, évêque de Babylonie, composa sa 2^e. *Apologie*. Le chanoine de Malines mourut dans cette ville, le 13 décembre 1753, regardé comme un prêtre instruit, laborieux et zélé. P—c—r.

PAPHNUCE (SAINT), un des prélats d'Égypte les plus distingués, vivait au quatrième siècle. Après avoir mené une vie sainte parmi les solitaires du désert, nommé évêque dans la Haute-Thébaïde, il fut au nombre des confesseurs qui souffrirent pour la foi sous la persécution de Maximin. Au rapport de Rufin, il eut l'œil droit arraché, et le jarret gauche coupé. Rendu à son église, sous Constantin, il porta au concile de Nicée ces honorables cicatrices. La vénération pour ce vivant martyr était telle, que l'empereur, s'entretenant avec le prélat, lui donnait

On trouve dans le premier volume de *Mémoires de Niceron* une curieuse Dissertation sur le jansénisme, d'après les conjectures de Papebroch, et dans quelques-uns des livres de Papebroch, on peut se procurer avec l'aide de Papebroch de Corbeur, autre évêque de Malines, Nicolas V. Il est remarquable que Papebroch, en citant l'opinion de Suarez, sur la possibilité d'un homme à deux têtes, avait le mot *corbeur* sous les yeux. —

chaque fois une marque de sa haute estime, en lui baisant le front. On cite, de ce Père du concile, un trait remarquable. Le troisième canon de Nicée défendait aux ecclésiastiques de garder chez eux aucune femme qui pût faire suspecter la pureté de leur ministère. Le concile se proposait d'étendre, par une loi générale, cette défense à la cohabitation avec les femmes qu'ils auraient épousées lorsqu'ils étaient laïcs. Socrate et Sozomène rapportent que saint Paphnucé, l'un des prélats vierges du concile, s'éleva contre cette résolution, en représentant qu'il était imposé à plusieurs de ces ecclésiastiques un joug qu'ils ne pourraient porter, et à leurs femmes un devoir préjudiciable à l'honneur conjugal ; qu'il fallait se conformer à ce qui s'était pratiqué jusqu'alors (et qui se pratique encore dans l'église grecque), que les clercs non mariés restassent célibataires, et que les clercs mariés continuassent d'être époux. On ajoute que le concile adopta cet avis, et ne porta aucune loi à ce sujet. Des critiques modernes ont révoqué en doute la vérité de ce fait. Henri de Valois fait même observer que la présence de Paphnucé au concile de Nicée n'est rapportée par aucun autre historien. Cependant, Rufin, écrivain presque contemporain, l'affirme positivement. Le cardinal Baronius ne rejette pas le récit de ces historiens ; il restreint seulement ce qui est rapporté du discours de Paphnucé, en l'appliquant à ceux des époux qui ne pouvaient observer la continence. Les théologiens hétérodoxes lui ont donné plus d'extension, comme on peut le voir par la dissertation de J.-H. Schmid, intitulée : *Paphnutius episcopus celebs, conjugii clericorum patronus et*

vindex, Helmstadt, 1703, in-4°. Saint Paphnucé ne témoigna pas moins de fermeté pour soutenir l'unité de doctrine, qu'il n'avait montré de douceur pour conserver la paix de l'Eglise. Il défendit, en 335, au concile de Tyr, la cause des catholiques attaquée dans le saint patriarche Athanase, et détacha du parti des Ariens, par son zèle courageux, Maxime, évêque de Jérusalem, le compagnon de son martyre. On ignore l'époque de la mort de Paphnucé, dont le *Martyrologe romain* célèbre la mémoire le 11 sept. et qu'on distingue d'un autre confesseur du même nom, évêque de Saïs, et banni sous Constance, pour avoir cherché, dans le concile d'Alexandrie, en 362, à ramener les évêques dissidents à la foi catholique. G—CE.

PAPIAS (SAINT) évêque d'Hieraple, proche Laodicée en Phrygie vivait vers le commencement du second siècle. Il fut disciple de saint Jean l'Évangéliste, et l'ami de Polycarpe, suivant le témoignage de saint Irénée, qui l'appelle un homme recommandable par son antiquité. Eusèbe, au contraire, le croit disciple d'un autre Jean, dit l'Ancien ; mais son opinion ne paraît pas probable. Papias écrivit cinq livres d'*Expositions des discours du Seigneur*, qu'on trouva encore du temps de l'abbé Tritheim, mais dont il ne rest plus que quelques fragments dans les écrivains ecclésiastiques. Suivant Eusèbe, qui en parle assez longuement dans son histoire ecclésiastique, c'était un homme d'un médiocre génie à en juger par ses livres, foi crédule, et qui admettait légèrement tout ce qu'il croyait venir des apôtres. Saint Jérôme nous a laissé une idée plus favorable des ouvrages

de Papias dans sa lettre à un Espagnol qui lui avait demandé s'il n'avait pas traduit les traités de Papias ? Le saint docteur répondit qu'il n'avait eu ni le temps, ni le talent de traduire d'aussi excellents ouvrages et d'en faire passer dans une langue étrangère les beautés simples et naturelles. Papias est regardé comme ayant donné cours à l'erreur des Millénaires, et accrédité une hérésie dans laquelle tombèrent quelques docteurs, entraînés par son autorité. Il embrassa cette erreur pour avoir entendu trop littéralement quelques instructions des apôtres; mais ni lui ni les saints Pères qui l'ont soutenue, n'ont admis les rêveries grossières de Cérinthe et des autres millénaires. Ensebe, qui l'a mis au nombre des auteurs ecclésiastiques, nous a laissé ignorer toutes les particularités de sa vie et le genre de sa mort. (Voy. Elie Weihenmaier, *Dissertatio de Papiâ Hieropolitano, in Asia episcopo antiquissimo*, Wittenberg, 1604, in-4^o.) P—C—T.

PAPILLON (ALMAQUE), Dijonnais, né en 1487, fut valet-de-chambre de François I^{er}, et intime ami de Marot, qui remplissait les mêmes fonctions. Ses poésies, quoique Marot en parle avec beaucoup d'estime, n'ont pas fait, dans la postérité, la même fortune que celles du favori de la reine de Navarre. Lacroix-du-Maine parle d'un *Trône d'honneur*, que Papillon avait donné sous le voile de l'anonyme; il paraît que cet ouvrage s'est perdu, ainsi qu'un poème consacré par cette muse dijonnaise à la louange des exploits de François I^{er}. Mais il nous reste, sous le titre de *Voûvel amour*, une production de six ou sept cents vers, où Papillon célèbre les *chastes amours* de son royal protecteur.

Cette pièce est reproduite dans plusieurs recueils poétiques du temps. Corneille Agrippa était lié avec Papillon; et il rend hommage, dans ses lettres, à l'érudition de ce poète. Papillon s'était trouvé à la bataille de Pavie; et il suivit, après cette journée, la fortune de son maître. Il mourut en 1559. — Thomas PAPILLON, né en 1514, de la même famille que le précédent, se fit un nom au seizième siècle, parmi les juriscultes et les orateurs du parlement de Paris, et mourut en 1593. Son érudition était étendue; et il était particulièrement versé dans l'étude des langues. Il s'exerça sur le droit romain; et ce qu'il fit imprimer sur cette matière, obtint une estime méritée. Son *Traité du droit d'accroissement, Libellus de jure accrescentis*, in-8^o, parut en 1571. Ses deux autres productions, *De directis heredum substitutionibus*, et *Commentarii in quatuor priores titulos libri primi Digestorum*, publiées séparément, l'une en 1616, in-8^o, et l'autre, en 1624, in-12, ont été reproduites par le jurisconsulte Otto dans la collection qu'il a donnée à Leyde, en 1729, sous le titre de *Thesaurus juris*. C'est là qu'elles ont reçu, pour ainsi dire, une seconde vie, et qu'elles ont échappé au sort de tant d'œuvres éparpillées, qui, recherchées d'abord avec empressement, ont dû nécessairement être négligées depuis que, par la réforme et la simplification des lois modernes, le droit romain a perdu de son importance et de son autorité. F—T.

PAPILLON (PARLIBERT), né à Dijon, en 1636, eut pour père un riche avocat au parlement. Envoyé à Paris, pour continuer ses études, fut long-temps incertain sur la pro

session qu'il embrasserait; l'anatomie, la botanique, le droit, l'attirèrent tour-à-tour: enfin le commerce des savants, qu'il était averti d'entendre, déterminait sa vocation pour les lettres; voulant sacrifier à leur culture de longs loisirs, et n'être pas distrait du goût passionné qui le dominait, par les soins ordinaires de la vie, il entra dans l'état ecclésiastique. Une difficulté à s'énoncer, qu'il ne put jamais vaincre, l'éloigna de la chaire et des fonctions de confesseur. Il se contenta d'un médiocre revenu, attaché à son titre de chanoine de la Chapelle-aux-Riches; son patrimoine, assez considérable, lui suffisait, et lui fit refuser des bénéfices plus productifs. Il compta, parmi ses nombreux amis, le président Bouthier, le jésuite Oudin et La Monnoie. Dès 1693, il avait figuré dans une société académique, composée de ce dernier, des Dumay, des Lantini, des Legoux, des Baudot, des Taisand et de quelques autres. Ses études continuelles avaient fait de sa mémoire un dépôt précieux: les érudits exploitaient ses souvenirs, comme dans sa jeunesse il avait recueilli lui-même dans la capitale les richesses littéraires renfermées dans la tête de ses plus doctes contemporains. Il mourut le 23 février 1738. Le père Lelong dut à son amitié un grand nombre de notices, d'additions et de corrections, dont il enrichit son travail sur les historiens de France. L'abbé Papillon fournit aussi plusieurs articles à différents recueils, et surtout aux Mémoires d'histoire et de littérature de P. Desmolets. Le tome vii de cette dernière collection renferme une dissertation sur le temps auquel les imprimeurs ont introduit le J et le V. Papillon y soutient que cette amélioration est due aux presses

françaises, et non à celles de Hollande, et que Wechel distingua le premier ces deux lettres, de l'I et de l'U, dans la grammaire et les autres ouvrages de Raimus. Nicéron reçut aussi de lui des morceaux biographiques sur Philib. Collet, et Ch. Fevret, jurisconsultes, sur Abailard et Amyot. Mais l'ouvrage le plus important de Papillon, le fruit de ses plus grandes recherches, est sa *Bibliothèque des auteurs de Bourgogne*, Dijon, 1742-45, 2 vol. in-fol., publiés par son frère, et ornés d'un portrait de l'auteur. Une scrupuleuse exactitude a présidé à ce monument élevé à la gloire littéraire de sa province. Les abbayes de Cîteaux, de la Ferté, de Cluni, lui fournirent ses matériaux les plus amples; et son travail fut singulièrement facilité par les communications qu'il obtint de Bouthier et de l'abbé Lebeuf. Quoique l'éditeur ait retranché les noms des auteurs qui n'appartenaient à la Bourgogne que par les charges ou les bénéfices qu'ils y avaient possédés, quoiqu'il ait pareillement fait main-basse sur ceux qui n'apportaient d'autres titres à une mention qu'un dixain, un sonnet, une ode, ou de minces feuilles de circonstance, et qu'il eût promis d'indiquer les manuscrits avec beaucoup de circonspection, il a laissé encore trop de choses inutiles et sans intérêt. Papillon ne sut pas tirer, des détails biographiques, ce qui piquait le plus la curiosité: dans ses perquisitions, il s'arrêta trop souvent au titre des ouvrages. Si ce bibliographe se fût environné de collaborateurs, et si la main d'un homme de goût eût passé sur les éléments de leur travail, on parcourrait avec un plaisir soutenu la nomenclature des hommes qu'a donnés à la littérature française la contrée qui en a le plus

produit, après la capitale. Papillon laissa en manuscrit un Voyage de Bourgogne, auquel il n'avait pas mis la dernière main. Il faut ajouter aux obligations que les lettres peuvent lui avoir, qu'il fut l'éditeur de l'Histoire de la conquête de la Franche-Comté, composée par Pellisson.

F—T.

PAPILLON (MARC DE). V. LAFRÉRISE.

PAPILLON (JEAN), graveur sur bois, naquit à Rouen, en 1639. C'est de Du Bellay, qu'il apprit ce genre de gravure. Il n'était pas dépourvu de génie ; mais son ignorance dans le dessin l'empêcha d'aller aussi loin que le promettaient ses dispositions. Malgré l'incorrection de ses ouvrages, on y remarque un grand talent pour l'exécution : ses coupes sont nettes et hardies ; et lorsque ses tailles étaient bien dessinées, il les exécutait avec beaucoup de propreté. Il avait entrepris d'exécuter des billets d'enterrement qui n'eurent aucun succès. Il ne put supporter les frais que lui occasionna cette entreprise, et sa fortune s'en trouva dérangée. Il mourut à Paris en 1710. Tous ses ouvrages sont marqués de ses lettres initiales J. P. — Jean PAPILLON le Jeune, fils du précédent, naquit à Saint-Quentin, en 1661. Le célèbre Cochin fut son maître, et lui inspira le goût le plus vif pour le dessin. Charmé de ses dispositions, il se plaisait souvent à le mener au marché aux chevaux, et à lui faire étudier les différentes allures de ces animaux. Il lui fit ensuite dessiner des batailles, des sièges de ville ; et, pour exciter son émulation, il les gravait lui-même. Sous un tel maître, les progrès de l'élève furent aussi rapides qu'éclatants. C'est surtout à dessiner des chevaux qu'il excellait : il reprodui-

sait tous les mouvements de ce bel animal avec autant de facilité que de légèreté ; et il aimait tellement à le représenter qu'il n'a jamais signé un seul de ses ouvrages sans y ajouter un petit cavalier, ou un cheval échappé, ou toute autre figure semblable exécutée avec délicatesse. Cependant le besoin de vivre, que lui faisait plus vivement sentir le dérangement de la fortune de son père, le força de quitter Cochin pour entrer chez un négociant qui vendait des patrons de dentelles et de broderies ; mais n'abandonna point pour cela le dessin ni la gravure en bois. Bientôt il imagina les papiers de tenture, et profita des loisirs que lui laissait le négociant chez lequel il vivait, pour graver des ornements de livres qui eurent beaucoup de succès. C'est lui qu'est due l'invention du *trusquin*, instrument au moyen duquel il faisait de distance en distance des traits propres à guider ses tailles, afin de les rendre droites et égales. On reproche à ses vignettes et à ses fleurons d'être trop chargés d'ornements ; mais ils sont coupés d'une manière si nette, que la belle exécution fait pardonner la profusion de détails ; et ce défaut, que l'on doit attribuer au goût du temps, est racheté d'ailleurs par la correction du dessin et la douceur de l'exécution. Les amateurs conservent de cet artiste plusieurs portraits en bois, vraiment admirables, notamment ceux des papes *Paul III*, *Jules III* et *Pie IV*, remarquables par de belles contretailles et des entretailles conduites avec la plus grande adresse. Le portrait de *Jacques II*, roi d'Angleterre réunit à une coupe savante la plus parfaite ressemblance. Ces divers morceaux sont regardés comme des chefs-d'œuvre en leur genre ; mais i

le céleste repenlant à la copie des estampes d'un livre de messe, en trente-six pièces, d'après Leclerc, que Papillon publia en 1695. Cet artiste mourut à Paris en 1710. — Jean-Nicolas PAPILLON, frère cadet du précédent, naquit à Saint-Quentin en 1663, et cultiva le même art, mais avec bien moins de succès. Il a peu travaillé; cependant ses ouvrages ne sont pas sans mérite; et sa manière de tailler le bois prouve qu'il se serait fait un nom dans son art, s'il l'avait cultivé avec plus d'assiduité et plus d'ardeur. Il mourut à Paris en 1714. — Jean-Baptiste PAPILLON, neveu du précédent, naquit à Paris en 1698. Formé par son père dans l'art de la gravure en bois, il le surpassa. La quantité de pièces qu'il a gravées, est extrêmement considérable; mais rien ne lui fait plus d'honneur que les *culs-de-lampe* qu'il fit, conjointement avec Nicolas Lesueur, pour l'édition in-folio des *Fables de La Fontaine*. Après s'être distingué comme graveur, il publia le résultat de ses études sous ce titre: *Traité historique et pratique de la gravure en bois*, par J.-B. Papillon, graveur en bois et ancien associé de la Société académique des arts; tome 1 contenant toute la partie historique; tome II contenant tous les principes de cet art, Paris, 1766, grand in-8°. Le jugement des connaisseurs ne lui fut pas favorable. Heinecke, dans son *Liee générale d'une collection complète d'estampes*, page 150, en porte le jugement suivant: « Papillon a ren- » chéri sur toutes les absurdités » avancées par l'abbé de Marolles et » par Florent Leconte, au sujet des » anciennes tailles de bois. Son li- » vre est tellement rempli d'erreurs, » de fables et de minuties, qu'il ne

» vaut pas la peine d'être réfuté. » Mais si la partie historique mérite ces reproches, le second volume, qui traite des principes de l'art, offre des détails intéressants sur la manière de traiter la gravure en bois, et sur la perfection qu'il serait possible de donner à cette partie de l'art. Cet ouvrage est enrichi de son portrait gravé en bois par Nicolas Caron, son ami, et non par lui-même, ainsi que l'avancent Hubert et Rost, dans le *Manuel des amateurs de l'art*. L'œuvre de cet artiste, qui ne consiste qu'en vignettes, *culs-de-lampe*, *fleurons*, *ar-noiries*, et autres ornements pour la typographie, est très-considérable. Jusqu'en 1722, il a marqué toutes ses plauches des mêmes initiales que son père, ce qui donne lieu de les confondre; depuis, il les a marquées de son nom entier. Il mourut à Paris, en 1776. — Jean-Baptiste Michel PAPILLON, frère du précédent, mais d'un second lit, naquit à Paris, en 1720, et cultiva l'art dans lequel toute sa famille s'était distinguée. Élevé par son frère, il se serait fait un nom, si une mort prématurée ne l'eût enlevé à son art, en 1746. On ne connaît de lui que quelques planches gravées pour une *Bible de Roanmont*; et signées des lettres J. B. M. P. — Marie-Anne ROUILLOX, seconde femme de Jean-Baptiste Papillon a également cultivé la gravure. On connaît d'elle un *arbre généalogique* et une vignette in-4°, qui fait parti du recueil en trois volumes de l'œuvre de ces divers artistes, qui se trouve dans le cabinet des estampes du Roi.

P—s.

PAPILLON DE LA FERTÉ (DESIS-PIERRE-JEAN) né à Châlons-sur-Marne en 1727, était intendant de menus-plaisirs du roi. A l'âge de so

xante-sept ans, il périt sous la hache révolutionnaire, le 19 messidor an 11 (7 juillet 1794), ainsi que Nicolas-Jacques PAPILLON, dit *d'Autroche*, fermier-général, âgé de soixante-quatre ans. On a de Papillon de la Ferté quelques ouvrages anonymes : I. *Extrait des différents ouvrages publiés sur la vie des peintres*, 1776, 2 vol. in-8°. II. *Éléments de géographie*, 1783, in-8°. de 116 pages avec 20 cartes. III. *Système de Copernic, ou abrégé de l'astronomie*, 1783 (*V. le Journal des savants* d'août 1783, p. 1722, in-12). IV. *Leçons élémentaires de mathématiques*, 1784, 2 vol. in-8°. V. *Éléments d'architecture, de fortification et de navigation*, 1787, in-8°. , avec 23 planches. A. B—r.

PAPIN (ISAAC) né à Blois, le 27 mars 1657, d'un receveur-général des domaines, était par sa mère, neveu de Claude Pajon, ministre à Orléans, et connu dans le temps par ses opinions, auxquelles on donna le nom de *Pajonisme*. il fut envoyé à Genève pour y faire ses études. Il acheva de s'y préveur en faveur de la réforme; mais en même temps les divisions qui existaient dans cette ville entre les *particularistes* et les *universalistes*, le conduisirent à étudier la matière de la tolérance, et à condamner le procédé de Desinarets, professeur de Groningue, qui, contre les principes de la réforme, voulait qu'on ne souffrit point les *universalistes*. Il se fortifia dans ces sentiments en étudiant à Orléans sous Pajon, si bien qu'étant allé ensuite à l'académie de Saumur, il refusa de signer la condamnation de la doctrine de son oncle, et ne put en conséquence obtenir le témoignage ordinaire. Il fit imprimer en Angleterre,

en 1688, le traité intitulé : *la Vérité des sciences ou Réflexions d'un philosophe chrétien sur le véritable bonheur*. A Bordeaux il publia la *Loi renfermée dans ses justes bornes et réduite à ses véritables principes* où il appliquait ses principes de tolérance à ceux des Bordelais qui s'étaient réunis à l'Eglise catholique lors de la révocation. Il y commença aussi ses *Essais de théologie*. On avait voulu l'attirer dans le commerce; mais il s'en dégoûta, passa en Angleterre et reçut les ordres suivant le rit anglican, en 1686. La publication des *Essais de théologie* qui eut lieu en 1687, fut ce qui excita Jurieu contre l'auteur et attiré à celui-ci tant de persécutions. Papin s'étant rendu successivement en Hollande, à Hambourg et à Dantzig, y fut poursuivi par Jurieu, qui amentait les esprits contre lui. Il commençait à Hambourg, à concevoir une idée plus favorable et plus saine de la doctrine catholique; et il entra en relation de lettres avec Bossuet, qui le confirma dans ces dispositions. Il se décida donc à revenir en France avec sa femme, qui était une réfugiée. Ils débarquèrent à Calais, en 1689; et, étant venus à Paris, ils furent accueillis par Desmahis, chanoine d'Orléans, qui était aussi un ministre converti. Ils eurent plusieurs conférences avec Bossuet, et firent abjuration entre ses mains le 15 janvier 1690, dans l'église de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré. Papin alla ensuite passer quelque temps à Orléans chez M^{me}. Pajon, sa tante, veuve du ministre; et sa conversion avait été si sincère, qu'il contribua beaucoup à fortifier dans la foi trois jeunes Pajon, ses cousins-germains. Il passa le reste de sa vie à Blois, dans la profession constante du catholicisme

me, et dans des travaux qui avaient tous la religion pour objet. Il mourut le 19 juin 1709, à Paris, où il était allé pour soigner une nouvelle édition de ses ouvrages. Sa veuve, ou plutôt le P. Pajou, de l'Oratoire, son cousin, en publia le *Recueil* après sa mort, avec une Notice d'où nous avons extrait ce qui précède. Ce *Recueil* en 3 volumes in-12, porte en tête une approbation de M. de Caumartin, évêque de Blois, du 28 mars 1723; le prélat fait l'éloge de l'auteur et de ses écrits. On trouve dans le premier volume, *Les deux voies opposées en matière de religion : l'examen particulier, et l'autorité*; écrit solide et estimé. Il est saisi d'une lettre à Jurieu, et d'une à Basnage. Le second volume renferme la *Revue des controverses*, ou *Réflexions sur les justes bornes de la tolérance chrétienne*, et des *Oeuvres mêlées*; et le troisième, *La cause des hérétiques instruite et jugée par la méthode du droit*; *Les fondements de la religion démontrés*, et les *Lettres de Mademoiselle de Royère à madame Rouph, sa sœur*.

P—C—R.

PAPIN (Denis), habile physicien, était né à Blois, vers le milieu du dix-septième siècle, et de la même famille que le précédent. Il s'appliqua d'abord à la médecine; et, après avoir pris ses degrés à Paris, y pratiqua son art sous les yeux de ses maîtres. Il employait ses loisirs à l'étude de la physique, et y fit de rapides progrès, guidé par Huygens. Il s'était déjà fait connaître avantageusement des savants, quand il passa en Angleterre, où il fut accueilli par le célèbre Boyle, qui l'associa à ses expériences sur la nature de l'air, et le fit recevoir, en 1681, à la société royale de Londres. Les divers

Mémoires qu'il inséra dans les *Transactions philosophiques* étendirent promptement sa réputation; et on lui offrit, en 1687, la chaire de mathématiques à l'académie de Marbourg. Il alla prendre aussitôt possession de cette chaire, qu'il remplit avec beaucoup de succès. Ses talents lui méritèrent la bienveillance du landgrave de Hesse, prince éclairé, qui a contribué aux progrès des sciences physiques dans ses états. Papin fut nommé, en 1699, correspondant de l'académie de Paris, et mourut en 1710. Outre un grand nombre de *Lettres* et de *Mémoires*, dans les *Journaux des savants*, les *Transactions philosophiques*, les *Nouvelles de la république des lettres* et les *Acta eruditorum* de Leipzig (1), on a de lui : I. *La Manière d'amollir les os et de faire cuire toutes sortes de viandes*, en fort peu de temps et à peu de frais, avec une description de la marmite dont il faut se servir pour cet effet, ses propriétés et ses usages, confirmés par plusieurs expériences, Paris, 1682, ou Amsterdam, 1688, in-12, fig. Cet ouvrage, rare et curieux, avait paru, l'année précédente, en anglais, in-4°. La machine, connue aussi sous le nom de digesteur ou marmite de Papin, est

(1) On citera : *Expériences faites avec la machine pneumatique sur la manière de conserver les corps dans le vide*, 1685. — *Description d'un siphon qui produit les mêmes effets que celui de Wiersembach*, 1685. — *Leischius avoue que Papin avait de vivre le succès issue de cette machine, dont il ne connaissait que le nom*. — *Nouvelle manière d'le et l'eau*. — *Observations sur un écrit touchant le mouvement perpétuel*. Papin, qui s'était attaché à en démontrer l'impossibilité, eut à ce sujet une discussion avec J. Bernoulli. — *Description d'une machine à vent qui se débarrasse par la rarefaction de l'air*, 1684. — *Démonstration de la vitesse avec laquelle l'air entre dans un récipient épuisé*. — *Description et usage de la nouvelle machine à élever l'eau*. — *Réponse aux objections du médecin Nuss sur cette machine*, 1686. — *Nouvelles expériences sur le poudré à canon*, 1688. — *Examen de la machine inventée par Perault, pour augmenter l'effet de l'eau à feu*. — *Description du soufflet de Hume*, 1689. — *Description d'un nouveau piston*, etc.

décrite dans l'*Encyclopédie*, au mot *Digesteur*; dans le *Dictionnaire de physique* de Brisson, etc. Mais la découverte récente des *autoclaves*, et l'emploi de l'acide muriatique pour dissoudre la partie calcaire des os, en y laissant toute la gelatine, ont fait abandonner la machine de Papin, en fournissant un moyen bien plus prompt et plus économique pour extraire des os cette base nutritive. II. *Recueil de diverses pièces touchant quelques nouvelles machines*, Cassel, 1695, in-8°, fig.; en latin, sous le titre de *Fasciculus dissertationum*, etc., Marbourg, 1695, in-8°. Papin a réuni, dans ce volume, la plupart des morceaux qu'il avait publiés dans les journaux, avec des corrections et des additions importantes. On y lit une *Description* de la pompe de Hesse; des *Lettres* sur les moyens d'obtenir le même degré de chaleur, en diminuant le combustible; sur la manière de dessécher promptement les marais et les terres couvertes d'eaux stagnantes; sur l'emploi du feu pour transporter les objets les plus pesants; une *Réponse* à Guglielmi, sur quelques questions d'hydraulique; l'*Abrégé* de la discussion que Papin avait eue avec Leibnitz, sur différents articles de dynamique; une *Lettre* sur le moyen de conserver de la lumière au fond de l'eau; la *Description* de l'appareil que Papin avait employé pour répéter cette expérience en présence du landgrave de Hesse; et enfin le *Discours* qu'il avait prononcé, en prenant possession de sa chaire de Marbourg. III. *Is nova ad aquam ignis adhaerentulo efficacissimè elevandum*, Leipzig, 1707, in-8°; l'ouvrage parut aussi en français à Cassel, la même année. Dès l'année 1685,

Papin avait fait des expériences à ce égard; il convient que Savery ou le Anglais ont trouvé de leur côté le même emploi du feu. Mais quoiqu'il la machine de Papin soit plus imparfaite que celle de Savery, on ne peut lui contester l'honneur d'avoir été ainsi l'un des premiers inventeurs des machines à vapeur (*V. NEW COMMEN*, XXXI. 123). W—s.

PAPINIEN (ÆMILIUS - PAPINIANUS), contemporain d'Ulpien, de Paulus, de Tryphonin et de Modestin, fut regardé comme le premier jurisconsulte de l'antiquité. Des écrivains ineptes, prenant mal à propos pour les paroles de Papinien lui-même, la teneur d'un fideicommiss sur lequel il était consulté, on l'a placé son berceau à Bénévent. À défaut d'autres témoignages, on tire des inductions d'un passage de Spartien, qui désigne ce célèbre jurisconsulte comme parent de Julia Domna, seconde femme de l'empereur Sévère. Cette princesse, illustrée par son goût pour la philosophie appartenait à une famille peu relevée d'Émèse en Phénicie : il est donc tout-à-fait vraisemblable que Papinien, né dans la même contrée, fut amené très-jeune à Rome, où affluaient ses compatriotes. Les judaïsmes semés dans les Pandectes, et recueillis par Ant. Augustin (*lib. IV Emendationum*, cap. 8), sont une preuve de plus de l'origine syrienne de plusieurs jurisconsultes accrédités, qu'il convient de placer à cette époque. Papinien eut pour maître dans la science des lois, Cerevidius Scævola, et se lia d'une étroite amitié avec Septime Sévère, qui fréquentait la même école. On peut croire qu'il existait entre les deux condisciples une légère différence d'âge : Sévère, avec quelques années

de moins , dut obtenir , à la faveur d'une noble extraction , un avancement plus rapide. Des travaux journaliers du barreau, il passa aux fonctions d'avocat du fisc , dont il se démit avant sa trentième année: Marc-Aurèle lui donna pour successeur Papinien, qui se rappela une des louanges les plus délicates décernées à Trajan par Pline, et crut entrer dans la pensée d'un prince philosophe, en laissant prévaloir souvent la cause des particuliers contre le domaine impérial. Il paraît que Papinien figura sous Commode, parmi les assesseurs du préfet du prétoire, et qu'il exerça la charge d'édile. Aussitôt que Sévère eut saisi les rênes de l'empire, il nomma Papinien maître des requêtes (*magister libellorum*). Les devoirs de ce conseiller du prince consistaient à lever les doutes exprimés par les juges et les gouverneurs de province, et à répondre aux suppliques des particuliers : de là résultait une législation mendrée, formant de continuelles exceptions au droit commun, et ouvrant de nouvelles voies à l'arbitraire. Les actes du pouvoir statuant ainsi sur des particuliers, portaient le nom de *cas Rescripts*. Ceux que Papinien rédigea au nom de Sévère, furent remarquables par l'équité et par la pureté de l'expression. Il fit sentir à cet empereur la nécessité d'abroger la loi *Pappia*, qui n'était plus qu'un frein inutile, et de renouveler la loi *Julia* contre l'adultère, en ajoutant à ses dispositions. Les mauvaises mœurs avaient triomphé de cette barrière; et la facilité des juges avait laissé tomber en désuétude l'œuvre du législateur. Papinien, en obtenant que la loi *Julia* reprît vigueur, écrivit un commentaire, où il en développait les nombreux ar-

ticles. Plus tard la sévérité de la morale chrétienne eût affermi son ouvrage, qui trouvait peu de garanties dans l'état de société au milieu duquel il vivait. La préfecture du prétoire était, de fait, la première dignité de l'empire : office purement militaire dans l'origine, elle cumula, sous Marc-Aurèle, les plus hautes fonctions civiles. Le préfet du prétoire proposait les édits et les règlements d'administration générale, donnait des ordres aux proconsuls et aux gouverneurs de province, instituait, censurait ou destituait les juges : les causes civiles et criminelles les plus importantes étaient évoquées à son tribunal, ou bien lui étaient déférées par l'appel des parties ou par le désistement des magistrats qui en étaient saisis. Un pouvoir aussi exorbitant eût été trop dangereux dans les mains d'un seul : le chef militaire, et le dignitaire de l'ordre civil, devaient d'ailleurs être distincts; il y eut donc ordinairement deux préfets du prétoire. Papinien fut appelé à cette place éminente; et il eut pour principaux assesseurs Ulpien, Paulus, Tryphominus, Messius, et Marien. Sévère lui conféra les honneurs dont jouissaient ceux qui avaient passé deux fois par le consulat, dernier degré par lequel il le rapprochait de sa personne. Baronius accuse Papinien de s'être montré l'ennemi violent des Chrétiens; et il lui impute les cruautés dont ils eurent à souffrir sous Sévère. Il n'a pas pris garde qu'Eusèbe rapporte à la dixième année du règne de cet empereur la persécution dont il s'agit; et qu'à cette époque, ce n'était point Papinien qui exerçait les fonctions de préfet du prétoire, mais Plautien, qu'Hérodien représente comme un homme sanguinaire. Le caractère

humain de Papinien autoriserait même à croire qu'il ramena Sévère aux sentiments d'une tolérance éclairée. Tertullien (*ad Scapulam*, cap. 4) rend témoignage des dispositions favorables de ce prince à l'égard des Chrétiens. Les paroles de Spartien confirment cette conjecture : « Papi-
 » nien, dit-il, adoucit l'humeur fa-
 » rouchée de Sévère, et lui apprit à
 » mériter l'amour et le respect de ses
 » sujets. » Lorsque Caracalla eut at-
 tenté à la vie de son père, Papinien
 s'interposa pour les réconcilier. Sé-
 vère, sur son lit de mort, le pria de
 servir de guide à ses deux fils, char-
 gés sans partage du fardeau de l'em-
 pire. Papinien porta bientôt toutes
 ses affections sur Géta (*V. ce nom*,
 XVII, 261), dont les qualités heu-
 reuses excitaient l'intérêt, et que la
 douceur de son caractère exposait
 presque sans défense aux fureurs
 d'un frère qui n'attachait de prix
 qu'à la bienveillance vénale et séli-
 tienne des soldats. Caracalla, impor-
 tuné par la présence d'un homme qui
 s'efforçait avec persévérance de main-
 tenir la paix dans la famille impé-
 riale, le relégua pour quelque temps
 dans la Grande-Bretagne. Enfin il
 assouvit sa haine par le meurtre de
 Géta, il s'assura par des largesses, de
 l'indifférence des prétoriens, et pro-
 nonce dans le sénat un discours im-
 posteur, où il se vante d'avoir tiré
 une vengeance légitime des piè-
 ges que lui tendait son frère. Cepen-
 dant le peuple ne dissimule pas l'hor-
 reur que ce crime lui inspire. Le ty-
 ran est alarmé : il commande à Pa-
 pinien de colorer aux yeux du sénat
 et du peuple le meurtre de Géta, et
 lui annonce qu'un refus l'expose à une
 mort certaine. Papinien répond avec
 douleur qu'*il est plus facile de com-*
mettre un parricide que de le justi-

fier. Le monstre insiste, et le presse
 de persuader au moins au peuple que
 Géta a mérité son sort, et déclare
 le premier une guerre à mort à son
 frère. *C'est se souiller d'un nouveau*
parricide, que d'accuser une victime
innocente, s'écrie le vieillard indi-
 gné. Caracalla n'a point menacé et
 vain ! Il ordonne aux prétoriens d'a-
 battre cette tête vénérable; elle tombe
 sous la hache d'un soldat : le fils de
 Papinien, déjà honoré de la questure
 et tous ceux qui avaient eu avec Géta
 des rapports même éloignés, sont en-
 veloppés dans une commune proscrip-
 tion. Tel est le récit de Dion-Cassius,
 auteur contemporain, récit générale-
 ment adopté par les modernes. Ce-
 pendant un scepticisme raisonnable
 invite à rejeter la partie dramatique
 de cette version, que n'appuient nul-
 lement les autres historiens. Dion était
 un rhéteur ; il aura voulu embellir le
 trait qu'il raconte. Niphilin dit sé-
 chement, sans rien ajouter, que Pa-
 pinien fut massacré. Hérodien va
 plus loin ; il garde sur cette mort un
 silence absolu. Zosime fait périr Pa-
 pinien avant Géta ; Caracalla, selon
 lui, crut devoir se débarrasser d'abord
 d'un censeur incommode, qui l'em-
 pêchait de consommer son crime.
 Aurelius-Victor contredit égalemen-
 les faits rapportés par Dion ; mais il
 résulte de son texte qu'il ne mérite
 aucune confiance. On n'en peut ac-
 corder davantage à Spartien, qui,
 après avoir dit, dans la Vie de Sévère
 chap. 21 : *Papinianum, quod par-*
ricidium excusare noluisse, Bassi-
nus occidit, traite de fables les cir-
 constances que nous avons rappor-
 tées : Dion en reste donc l'unique ga-
 rant. Le publiciste Bodin, qui l'a
 suivi sans scrupule, prétend que Pa-
 pinien montra plus de courage que d'a-
 sage-se. Le raisonnement sur lequel

il se fonde, dans le chapitre 4 du livre III de sa *République*, a servi à Diderot pour l'apologie de Sénèque; et il est demeuré la maxime et l'excuse de tous les complaisants du despotisme et de tous les lâches des révolutions. Dans le seizième siècle, Socin le jeune proluisit une inscription, qu'un paysan, disait-il, avait découverte avec l'urne d'argent qui devait renfermer les cendres de Papinien. Malheureusement pour cette mystification, deux passages combinés d'Hérodien et de Spartien nous apprennent que le corps de Papinien fut ignominieusement traîné avec ceux des autres victimes de Caracalla, et que ces corps furent brûlés pêle-mêle hors de la ville. Une autre inscription, recueillie par Gruter, a trouvé généralement faveur. Gajus, Terrason, Gravina lui-même, l'ont adoptée sans difficulté, comme un monument authentique; la voici : *Emilio Paulo Papiniano praf. præt. jur. cons. qui vix. ann. XXXVI. M. IV. D. X. Hoc filius Papinianus, Eugenia Gracili. turbato ordine in senio heu parent. infeliciss. filio optimo p. m. jecerant*. Presque tous les juriconsultes qui ont écrit sur Papinien, ont pris texte de ces paroles, pour s'exalter sur le phénomène d'un mérite aussi extraordinaire, dans un homme qui n'avait pas vécu trente-sept ans; et c'est précisément par l'endroit où se prenait leur admiration que la fausseté de l'inscription est démontrée. Nous avons dit que Papinien fut le disciple de Sévère, et par conséquent à-peu-près du même âge: or Sévère mourut, l'an de J.-C. 211, dans sa soixante-sixième année, et Papinien lui survécut d'un an. D'un autre côté,

fisc par Marc-Aurèle, et la même année cet empereur tombe sous l'air de J.-C. Supposons, si l'on veut, que Papinien ne soit entré en fonction que sur la fin du règne prince, il restera toujours incertain si qu'il avait alors vingt ou vingt-cinq ans, attendu que la plaie était interdite à ceux qui n'avaient pas atteint leur dix-septième année, et que Papinien dut au préalable ses preuves par une suite de succès dans la carrière du barreau. Nous insistons encore sur ce qu'il faut que le fils, qui était parvenu à la que et qui ne pouvait être âgé de de vingt-cinq ans, suivant les mœurs des questeurs. Il n'est pas besoin, d'après cela, de s'appesantir d'autres invraisemblances qui sentent l'assertion que nous récusons. Si, en accordant une juste mesure de probabilités, on place la naissance de Papinien sous Antonin-le-Pieux, l'an de J.-C. 140, il aura passé une carrière de soixante-douze ans, qui satisfait à toutes les objections, et c'est l'opinion de Gennaro et de Verard Otto. Papinien publia une partie de ses ouvrages dans sa jeunesse; ils existaient encore au commencement du quatorzième siècle, sous Har ménopule (*Promptuarii* II, tit. 4). Il s'était conformé à la distribution des matières, à l'usage perpétuel, rédigé par Salvien. Il faisait un grand cas de ce jurisconsulte et de Sabinus, et s'appuyait volontiers de leur autorité: d'ailleurs il se montre éclectique d'opinions, comme la foule de ses contemporains, qui n'adoptèrent exclusivement les principes de la secte. Elevé dans la philosophie stoïcienne, il voulait que l'on considérât l'embryon comme une portion des traillles de la mère, et non

comme un être humain. Il aime à généraliser; il recherche curieusement les étymologies, et s'attache à la concision et à la propriété des termes. L'élégance de son style lui donne une place distinguée parmi les écrivains de cette époque. Rarement il se prévaut du nom des jurisconsultes qui l'avaient précédé: qu'avait-il besoin, en effet, de se retrancher derrière une opinion empruntée? Ses décisions se présentent toujours sous les tournures les plus modestes: *Potest dici, cujus rei ratio forsitan est, propè est, dixi posse defendi, deliberandum est*, tels sont les termes dont il entoure l'énoncé de ses propres opinions. S'il combat un sentiment opposé, c'est avec la même réserve: *Varius est; commodius est; quidam putant, sed ratio faciet; interpretationem esse perduram, perminium severam*. Papinien avait composé trente-sept livres de *Questions*, dix-neuf de *Réponses*, deux de *Définitions*, deux sur la loi *Julia de Adulteris*, un livre séparé, contenant la procédure spéciale en cette matière, et enfin un livre écrit en grec, où, sous le titre d'Ἀποκρίσεις βέλους, il traite des fonctions des édiles des villes municipales. Le grec était plus répandu que le latin dans certaines provinces; et ce motif avait déjà engagé Adrien à choisir la première de ces langues pour les *Rescripts* qu'il adressait aux magistrats des municipes. Les *Questions* étaient des dissertations, des développements de doctrine, sur des points difficiles et livrés à la controverse. Les *Réponses* offraient, en peu de mots, des résolutions pour les cas proposés par les parties qui voulaient s'éclairer sur leurs intérêts. Dans les premières, le jurisconsulte enseignait; dans les secondes, il pronon-

çait comme juge de cabinet. Les *Définitions*, dans le langage des jurisconsultes, n'avaient rien de commun avec la définition logique; ils appliquaient ce nom à des règles ou maximes générales du droit. Dans les écoles de droit de l'Empire, les écrits de Papinien formèrent la base de l'enseignement de la troisième année. Les élèves, parvenus à ce degré de leurs études, étaient désignés sous le nom de papinianistes; et ils célébraient, par une fête, le premier jour qui les réunissait pour puiser dans les leçons d'un si grand maître. Ulpien, Paul et Marcien avaient écrit des notes sur les écrits de Papinien; ils le contredisaient avec affectation pour paraître eux-mêmes plus habiles aux yeux de Caracalla. Les empereurs Valentinien III et Théodose le-Jeune le vengèrent de leurs critiques. Par la loi unique du code théodosien, *De responsis prudentum*, ils condamnèrent ces notes, comme ne méritant aucune autorité; en même temps ils imprimèrent force de loi aux écrits de Papinien, de Paul, de Caius, d'Ulpien et de Modestin, et ajoutèrent que dans le cas où il y aurait égalité numérique entre les partisans de deux opinions contraires, les juges devaient se déterminer pour l'opinion que favoriserait Papinien. Justinien ordonna que ce dernier cesserait d'avoir voix prépondérante. A travers les éloges qu'il lui accorde, on reconnaît qu'il cite Ulpien avec une préférence marquée. Ce pendant il fit des emprunts à Papinien, concernant l'action hypothécaire; matière que celui-ci avait traitée avec un soin particulier. Papinien avait encore enrichi la jurisprudence romaine, en ce qui touchait aux fidejusseurs. Les fragments de ses ouvrages sont épars dans le corp

de droit de Justinien, et dans l'abrégé du code Théodosien, rédigé par ordre d'Alaric. Une autre compilation abrégée du droit romain, exécutée sous les auspices du roi des Bourguignons, Gondebaud, porte le titre de *Responsa Papiniani*, ce qui atteste à-la-fois l'ignorance des copistes et la vénération attachée au nom de ce grand homme. Cujas a formé un ensemble de tous les fragments de Papinien qu'il a pu recueillir, et y a joint d'excellents commentaires (F. FAVRE, XIV, 225). Jules Pace a écrit *in Papinianum de fructibus inter virum et mulierem soluto matrimonio dividendis*, à la suite d'un autre opuscule, Spire, 1587, in-8°. Everard Otto a publié une Vie de Papinien, où le défaut d'ordre se fait sentir au milieu des nombreuses divisions que l'auteur a adoptées dans son travail. Nous n'approuvons pas plus ses digressions et ses citations oiseuses que sa vétilleuse admiration; mais il ne manque pas de critique, et c'est dans son livre qu'il faut chercher les pièces justificatives de cet article. F—r.

PAPIRE - MASSON. F. MASSON.

PAPIRIUS (PUBLIUS - SEXTUS), patricien considéré sous Tarquin-le-Superbe, fut chargé à-la-fois par le sénat et par le peuple, de recueillir et de rendre publiques les lois émanées des six premiers rois de Rome; car le dernier Tarquin méprisait trop les lois pour chercher à les compléter. Les citoyens accueillirent avec reconnaissance l'ouvrage de Papirius; et le nom de *Code Papirien* prévalut sur celui de *Constitutions royales*. Julius Paulus nous apprend que Papirius trouva un commentateur dans Granius Flaccus. Le sénat, en produisant au grand jour des actes de puis-

sance qui n'avaient été connus jusqu'alors que des seuls patriciens, voulait substituer une règle certaine à l'empire arbitraire des usages; mais son espérance fut trompée: l'expulsion des Tarquins rejeta dans l'oubli les lois auxquelles Papirius avait donné un moment d'existence. Un chef des pontifes, qu'il ne faut pas confondre avec lui, Gaius Papirius, remit seulement en vigueur les réglemens de Numa sur les sacrifices. Guil. Forster, Ant. Augustin, Fulvio Orsini, Joseph Scaliger, Juste Lipsé et Gravina, ont multiplié les recherches, pour former un ensemble satisfaisant des fragments de la compilation Papirienne. Franç. Baudouin en présenta dix-huit lois, comme transcrits d'après une table ancienne, trouvée au Capitule; et Pardoux Duprat en ajouta six autres. Cujas n'eut pas de peine à démontrer que le style de ces fragments n'était pas en harmonie avec la vétusté de langage que supposait une époque antérieure aux lois des douze Tables. Terrasson, dans son *Histoire de la jurisprudence romaine*, a classé avec un nouveau soin les dispositions du code Papirien, éparses dans les auteurs de l'antiquité. Il est parvenu à rassembler trente-six articles de lois, concernant le culte, le droit public, la police, le mariage et la puissance paternelle, les contrats, la procédure, et les funérailles. Vingt-une de ces dispositions ne sont rapportées qu'en substance; les quinze autres sont données comme conformes à leur texte originaire, c'est-à-dire, comme empreintes de toute la rudesse de la langue osque, qui était encore parlée à Rome après la première guerre punique. L'inscription de la colonne de Duilius et d'autres monuments en font foi. F—r.

PAPIRIUS CURSOR (**LUCIUS**), l'un des plus grands capitaines de l'ancienne Rome, joignait aux talents d'un général, un caractère inflexible et une force de corps extraordinaire. Il était d'une agilité telle, qu'il remportait tous les prix; et c'est ce qui lui fit donner ou confirmer le surnom de *Cursor*. L'an 430 (avant J.-C. 332), les peuples voisins s'étant ligués avec les Samnites pour faire la guerre aux Romains, le sénat jugea que les circonstances nécessitaient l'établissement de la dictature, et Papirius fut revêtu de cette haute dignité. Il ordonna aussitôt les dispositions nécessaires pour entrer dans le Samnium, et remit le commandement de la cavalerie à Q. Fabius Maximus, jeune patricien, que sa valeur rendait digne de ce choix (*Voy. Q. FABIVS*, XIV, 12). Le dictateur établit son camp en face de celui des Samnites; mais, obligé de revenir à Rome pour renouveler les auspices qui ne s'étaient pas montrés favorables, il défendit à Fabius de quitter sa position, et d'en venir aux mains avec l'ennemi, pendant tout le temps que durerait son absence. Fabius, informé que depuis le départ du dictateur, les Samnites cessaient de se tenir sur leurs gardes, crut pouvoir oublier sa défense, et, les ayant attaqués à l'improviste, les défit complètement. Ayant rassemblé ensuite les dépouilles de l'ennemi, il y mit le feu, dans la crainte, dit-on, qu'elles ne servissent à orner le triomphe de Papirius; et il écrivit, non pas au dictateur, mais au sénat pour lui annoncer sa victoire. Loin de partager la joie que causait un si brillant succès, Papirius rompt l'assemblée, et sort brusquement du sénat en disant que Fabius a bien moins vaincu les Samnites qu'hu-

mié la majesté de l'état, en anéantissant la discipline. Il arrive au camp, la colère peinte sur le visage, et sur-le-champ Fabius à son tour, et, après lui avoir reproché sa béatitude, le somme de se justifier en peu de mots. Les allégations de Fabius, ses réponses embarrassées dans lesquelles il mêle des reproches, ne font qu'accroître la colère du dictateur: celui-ci se lève de son siège et ordonne aux licteurs de saisir le général de la cavalerie. Fabius, effrayé, s'échappe de leurs mains; se réfugie au milieu des soldats qui avaient juré de le défendre. Il s'élève dans le camp un tumulte toujours croissant que les tribuns s'efforcent vainement d'apaiser; et le dictateur, forcé de renvoyer l'affaire au lendemain, Fabius s'enfuit, favorisé par les gardes du camp; mais Papirius poursuit jusque dans l'enceinte du camp, et sans égard, ni pour la sainteté du lieu, ni pour les prières des plus illustres sénateurs, donne aux licteurs l'ordre de saisir le coupable, et le traîner au supplice. Le malheureux père de Fabius essaie de justifier son fils, et d'adoucir le dictateur; mais le trouvant inflexible, il déclare qu'il en appelle au peuple. On se transporte sur la place publique. Fabius et son père s'y rendent, accompagnés des personnages les plus distingués. Papirius n'est suivi que de quelques tribuns que la crainte retenait près de lui; il ordonne à Fabius de descendre de la tribune, et, d'une voix forte, après avoir rappelé l'importance de la discipline militaire, les nobles exemples de Manlius et Brutus, qui avaient sacrifié leur vie au bien de l'état: « Aujourd'hui, s'écrie-t-il, des pères indulgens comptent pour rien l'autorité d'un

te, et pardonnent à un jeune homme le renversement de la discipline comme une faute légère. Quant je suis résolu de ne pas souffrir qu'on porte atteinte à la majesté du pouvoir suprême ; et ce n'est entre mes mains que sera avilie détruite l'autorité de la dictature , la dictature elle-même (Voy. *Tite-Live*, VIII, 34). » Ce discours changea la disposition des esprits. Le peuple cessa de murmurer contre la sévérité de Papirius. Le père de Fabius, et Fabius lui-même, se jetèrent aux pieds du dictateur en le suppliant de se laisser fléchir : leur attendrissement se communiqua à toute l'assemblée, qui ne fait plus entendre que des sanglots. Alors Papirius, ayant imposé silence, déclara qu'il était satisfait, puisque la discipline avait triomphé. « Vous reconnaissez, dit-il, que Fabius est coupable, et réclamez seulement son pardon. Relève-toi, Fabius, tu as ta grâce ; et félicite-toi de l'empressement des citoyens à défendre tes jours plus que de la victoire dont tu t'enorgueillissais si follement. » Le dictateur, ayant interdit à Fabius toute fonction, et nommé un autre général de cavalerie, retourna au camp, où il fut reçu avec un morne silence, qui lui prouva qu'on n'y avait point oublié sa rigueur. Dès le lendemain, il fut attaqué par les Samnites ; mais les Romains firent si mal leur devoir, que, malgré les habiles dispositions du général, la victoire fut presque incertaine. Papirius, sentant que sa trop grande sévérité avait nui à ses succès en lui aliénant le cœur des soldats, s'empressa de regagner leur affection. Il visita dans leurs tentes ceux qui avaient été blessés au dernier combat, ordonna des distributions, prit les noms de ceux qui

avaient droit à des récompenses, et montra pour tous des attentions si obligeantes qu'il les eut bientôt ramués. Il les conduisit alors à l'ennemi ; et, par une suite de victoires, il réduisit les Samnites à demander la paix : mais le sénat ne voulut leur accorder qu'une trêve d'un an. A son retour à Rome, Papirius reçut les honneurs du triomphe, et se hâta d'abdiquer la dictature. Les Samnites rompirent eux-mêmes la trêve qu'ils venaient de signer ; et tantôt seuls, tantôt aidés de leurs voisins, presque toujours défaits sans être vaincus, ils continuèrent de faire la guerre aux Romains avec un mélange de revers et de succès. L'an 433 (avant J.-C. 319), Pontius, général des Samnites, ayant attiré l'armée romaine dans les défilés de Caudium, ne lui permit d'en sortir qu'à la condition humiliante qu'elle passerait sous le joug. Papirius, regardé comme l'un des hommes les plus capables d'effacer l'affront imprimé au nom romain, fut élu consul pour la seconde fois, et on lui donna pour collègue Q. Publilius Philo. Les nouveaux consuls rejetèrent aussitôt avec indignation l'infâme traité de Caudium, et se préparèrent à continuer la guerre. Publilius resta dans le Samnium ; et Papirius marcha contre Lucérie, où étaient enfermés les chevaliers donnés en otage à Caudium. Il se borna à empêcher cette ville de recevoir des vivres ; et l'ayant réduite par famine, il força la garnison de subir un genre d'ignominie, dont l'invention appartenait aux Samnites. On retrouva dans Lucérie les enseignes et les armes enlevées aux Romains ; et tous les prisonniers furent délivrés. Jamais victoire n'avait été aussi agréable au peuple romain : aussi Papirius, après avoir obtenu

l'honneur du triomphe, fut continué consul, dignité dont il fut revêtu jusqu'à cinq fois. De nouveaux revers ayant obligé de recourir encore à l'établissement d'un dictateur, l'an 444 (avant J.-C. 308), Papirius fut choisi par Fabius, qui, dans cette circonstance, fit taire son ressentiment. Il rentra dans le Samnium, et remporta une victoire si éclatante, que le sénat lui décerna pour la troisième fois le triomphe, dont les riches armures enlevées aux Samnites formèrent le principal ornement. L'histoire ne nous apprend rien des dernières années de Papirius. Ce grand capitaine, infatigable lui-même, assujettissait ses soldats aux plus rudes travaux. Un jour, après une action dans laquelle les cavaliers s'étaient signalés, quelques-uns osèrent lui demander d'être dispensés de certaines corvées. « Afin que vous ne puissiez pas dire, leur répondit-il, que je ne fais rien pour vous, je vous dispense de vous appuyer sur la croupe de vos chevaux quand vous mettrez pied à terre. » Il commandait aux alliés avec la même sévérité qu'aux soldats romains. Pendant un combat, ayant remarqué un preteur de Preneste, qui se conduisait lâchement, après l'action il le fit sortir de sa tente, et donna l'ordre en même temps au licteur d'apporter sa hache. A ces mots le Prenestin pâlit; mais Papirius se tournant vers le licteur : « Coupe, lui dit-il, cette racine qui embarrasse le chemin; » et jugeant le preteur suffisamment puni par la frayeur qu'il lui avait causée, il lui infligea une amende et le renvoya. Tite-Live termine l'éloge de Papirius, en disant que, dans ce siècle si fertile en grands hommes, il n'en est aucun qui ait autant contribué à affermir la puissance ro-

maine; et qu'on aurait pu l'opposer avec avantage à Alexandre, si, après avoir soumis l'Asie, le vainqueur eût tourné ses armes contre l'Europe (Tite-Live, ix, 16). W—s.

PAPIRIUS CURSOR (LUCIUS) fils du dictateur, soutint par ses exploits le nom glorieux que son père lui avait transmis. Les Samnites, si souvent défaits, trouvaient toujours des ressources nouvelles dans leur courage, et perpétuaient la guerre. Ils venaient de réunir la plus grande partie de leurs forces dans Aquilonie, d'où ils se proposaient de désoler le territoire de Rome et de ses alliés. Papirius, élu consul, l'an 461 (avant J.-C. 293), s'élance dans le Samnium; et tandis que Carvilius, son collègue, presse le siège de Cominium, il s'empare de Duronia, et marche sur Aquilonie, dont l'ennemi avait fait sa principale place. Il prépare ses troupes au combat; et quoiqu'il les auspices n'eussent pas été favorables, il livre aux Samnites une bataille sanglante, dont Tite-Live a laissé une description détaillée (x, 39 et suiv.) On observa qu'au fort de l'action Papirius conservait sa gaieté naturelle; et dans un de ces moments où les anciens ne manquaient jamais de promettre des temples aux dieux, il fit vœu, s'il était vainqueur, d'offrir à Jupiter une petite coupe de vin miellé. Ce vœu, ajoute Tite-Live, satisfut le dieu; et les auspices devinrent favorables (ibid. 42). Les Samnites perdirent, dans cette journée, plus de trente mille hommes, et abandonnèrent en fuyant un grand nombre de prisonniers, quatre-vingt-dix-sept enseignes, et un butin immense. Cette bataille entraîna la prise d'Aquilonie dans le même temps, Carvilius s'

tail emparé de Cominium. Les consuls livrèrent ces deux villes au pillage, et y firent mettre ensuite le feu, de sorte que le même jour les vit périr l'une et l'autre. Ce double succès causa dans Rome une joie d'autant plus vive, que les Etrusques, profitant de l'éloignement des armées, s'étaient révoltés. La guerre d'Etrurie fut dévolue par le sort à Carvilius; et Papirius ayant terminé la campagne par la prise de Sepinum, entra dans Rome en triomphe. Cette cérémonie se fit avec une magnificence inconnue dans ces temps-là. Papirius était précédé et entouré de soldats décorés des prix de leurs victoires, et suivi d'une longue file de chariots de butin; il rapportait un million six cent soixante mille livres de cuivre, et deux mille six cent soixante marcs d'argent, qui furent déposés au trésor public. Pendant son consulat, Papirius fit la dédicace du temple voué par son père à Quirinus, et le décora, ainsi que la place voisine, des dépouilles enlevées aux Samnites; mais la plus grande partie du butin restant sans emploi, on le distribua aux villes et aux alliés. Papirius, fit, dit-on, tracer près de ce temple une horloge solaire, la première que l'on ait vue à Rome (Pline, vii, 60); mais on croit que le premier cadran solaire fut placé à Rome, trente ans plus tard, par le consul Valerius Messala, qui l'avait fait transporter de Catane, et dont on se contenta, pendant près de cent ans, quoiqu'il remplît mal sa destination, à raison de la différence entre la latitude de Rome et celle de Catane (Voyez l'*Hist. des Mathémat.*, 1, 483). Papirius fut élu consul, pour la seconde fois, l'an 481 (av. J.-C., 272), avec Carvilius; il dompta les Rutuliens et les Lucaniens, et s'empara

de Tarente, pendant que son collègue achevait de soumettre les Samnites. Les deux consuls, qui avaient eu une part égale à ces événements, reçurent ensemble les honneurs du triomphe.

W—s.

PAPON (JEAN), né, en 1505, à Croiset, à trois lieues de Roanne, était fils d'un notaire de campagne. Il s'éleva, en 1529, à la charge de juge-royal, et devint ensuite lieutenant-général du bailliage de Montbrison, et maître des requêtes de Catherine de Médicis. On a gratuitement avancé qu'il obtint le titre de conseiller au parlement de Paris, puisqu'on ne trouve aucune trace de ce fait dans ses écrits, et que Blau-chard, qui a dressé une nomenclature exacte des conseillers selon l'ordre de leur réception, a passé sous silence le magistrat du Forez. Papon était un bon homme, doué d'un esprit peu éclairé, peu instruit, et encore moins méthodique. Tous ses écrits sont empreints de ce caractère, et méritent peu d'attention. Ce sont : I. *In Borbonias consuetudines commentarius*, Lyon, 1550, in-fol. II. *In sextum Decalogi præceptum. NON MOECHANERIS, libri IV*, ibid., 1552, in-4°. III. *Rapport des deux princes de l'éloquence grecque et latine, Démosthène et Cicéron, à la traduction d'aucunes de leurs Philippiques*, ibid., in-8°, 1554. IV. *Recueil d'arrêts notables des cours souveraines de France*, ibid., 1556, in-fol.; compilation indigeste, et de plus, inexacte. V. *Le Notaire*; 3 volumes imprimés séparément, en 1568, 1574 et 1578, in-fol.: ils contiennent, non ce que promet le titre, mais un ensemble de doctrine sur les différentes parties du droit. Papon mourut dans l'exercice de sa charge, à Montbrison, en 1599. — Sou

M. Louis, chanoine à Monthebrun, a, suivant l'abbé Leclerc, traduit en français le traité *De Risu*, de Laurent Joubert : mais c'est évidemment une bévue de ce bibliographe ; car le traité *Du ris*, de Laurent Joubert, est écrit originairement en français (V. JOUBERT). F—T j.

PAPON (JEAN-PIERRE), historien, associé à l'institut de France, classe des sciences morales et politiques, naquit au Puget de Téniers, près Nice, en janvier 1734. Après ses premières études, il fut envoyé à Turin pour y faire son cours de philosophie. Il entra, jeune encore, dans la congrégation de l'Oratoire, où il professa d'abord, avec distinction, les humanités, puis la rhétorique, à Marseille, à Ruom, à Nantes et à Lyon. Il était dans cette dernière ville, lorsque ses supérieurs le chargèrent d'aller traiter avec le ministre du roi de Sardaigne, d'une affaire qui intéressait le corps ; il la termina au gré de la congrégation. On lui confia ensuite le soin de la bibliothèque de Marseille ; c'est là que, maître de tout son temps, il commença de travailler à l'histoire de Provence, qui, malgré une mauvaise épigramme de Mirabeau (1), est un des meilleurs ouvrages que nous ayons en ce genre. Il entreprit le voyage d'Italie, pour chercher dans les archives du royaume de Naples, que les comtes de Provence avaient possédé, ce qui pouvait avoir rapport à son Histoire. A son retour, il vint à Paris, où il se fit un grand nombre d'amis parmi les gens de lettres et les personnes du premier rang. Ce fut pour cultiver leur connaissance et se livrer avec plus de li-

berté à son travail, qu'il quitta l'Oratoire, en conservant les sentiments d'estime et d'attachement qu'il avait toujours eus pour ce corps. La révolution le priva du fruit de ses travaux et des bienfaits qu'il tenait de l'ancien gouvernement. Il supporta cette perte avec philosophie, on pourrait même dire avec indifférence. Préférant à tout sa tranquillité, il habita quelques années le département de Pay-de-Dôme, et ne revint à Paris qu'après que les temps d'orage furent passés. Il profita du calme dont il y jouit, pour s'occuper de son principal ouvrage. Il mettait la dernière main à son Histoire de la révolution qui va jusqu'au 18 brumaire, lorsqu'il le 25 nivôse an xi (15 janvier 1803), une attaque d'apoplexie l'enleva subitement aux lettres et à ses amis. D'un esprit et de l'enjouement, un caractère franc et loyal, qui se peignait sur sa physionomie et jusque dans son maintien ; de la prévenance, le ton de la bonne société, qu'il avait tous jours fréquentée, une manière de narrer agréable, et qui lui était particulière ; telles étaient les qualités qui le faisaient rechercher, et qui l'ont fait regretter de tous ceux qu'il avaient connu. Ses ouvrages sont I. *Ode sur la mort* ; insérée dans le *Recueil des jeux floraux* de la ville de Toulouse. II. *L'Art du poète et de l'orateur*, in-12, Lyon 1766 ; souvent réimprimé. Ce livre didactique, conçu dans un bon esprit, n'est point une répétition stérile des préceptes des anciens. L'auteur sait les modifier dans leurs applications à nos usages ; mais son travail n'embrassant que le barreau, la chaire et la tragédie, est devenu insuffisant dans une multitude de chapitres ; les détails de l'art sont plutôt indiqués qu'exposés, et l'a-

(1) Lisez-vous l'histoire de plomb
Du célèbre père Papon ?

taut emparé de Cominium. Les consuls livrèrent ces deux villes au pillage, et y firent mettre ensuite le feu, de sorte que le même jour les vit périr l'une et l'autre. Ce double succès causa dans Rome une joie d'autant plus vive, que les Etrusques, profitant de l'éloignement des armées, s'étaient révoltés. La guerre d'Etrurie fut dévolue par le sort à Carvilius; et Papirius ayant terminé la campagne par la prise de Sepinum, entra dans Rome en triomphe. Cette cérémonie se fit avec une magnificence inconnue dans ces temps-là. Papirius était précédé et entouré de soldats décorés des prix de leurs victoires, et suivi d'une longue file de chariots de butin; il rapportait un million six cent soixante mille livres de cuivre, et deux mille six cent soixante marcs d'argent, qui furent déposés au trésor public. Pendant son consulat, Papirius fit la dédicace du temple voué par son père à Quirinus, et le décora, ainsi que la place voisine, des dépouilles enlevées aux Samnites; mais la plus grande partie du butin restant sans emploi, on le distribua aux villes et aux alliés. Papirius, fit, dit-on, tracer près de ce temple une horloge solaire, la première que l'on ait vue à Rome (Pline, VII, 60); mais on croit que le premier cadran solaire fut placé à Rome, trente ans plus tard, par le consul Valerius Messala, qui l'avait fait transporter de Catane, et dont on se contenta, pendant près de cent ans, quoiqu'il remplît mal sa destination, à raison de la différence entre la latitude de Rome et celle de Catane (Voyez l'*Hist. des Mathémat.*, I, 483). Papirius fut élu consul, pour la seconde fois, l'an 482 (av. J.-C., 272), avec Carvilius; il dompta les *Brutiens* et les *Lucaniciens*, et s'empara

de Tarente, pendant que son collègue achevait de soumettre les Samnites. Les deux consuls, qui avaient eu une part égale à ces événements, reçurent ensemble les honneurs du triomphe.

W—s.

PAPON (JEAN), né, en 1505, à Croiset, à trois lieues de Roanne, était fils d'un notaire de campagne. Il s'éleva, en 1529, à la charge de juge-royal, et devint ensuite lieutenant-général du bailliage de Montbrison, et maître des requêtes de Catherine de Medicis. On a gratuitement avancé qu'il obtint le titre de conseiller au parlement de Paris, puisqu'on ne trouve aucune trace de ce fait dans ses écrits, et que Blanchard, qui a dressé une nomenclature exacte des conseillers selon l'ordre de leur réception, a passé sous silence le magistrat du Forez. Papon était un bon homme, doué d'un esprit peu éclairé, peu instruit, et encore moins méthodique. Tous ses écrits sont empreints de ce caractère, et méritent peu d'attention. Ce sont : I. *In Borbonias consuetudines commentarius*, Lyon, 1550, in-fol. II. *In sextum Decalogi præceptum. NON MOECHANERIS, libri IV*, ibid., 1552, in-4°. III. *Rapport des deux princes de l'éloquence grecque et latine, Démosthène et Cicéron, à la traduction d'aucunes de leurs Philippiques*, ibid., in-8°, 1554. IV. *Recueil d'arrêts notables des cours souveraines de France*, ibid., 1555, in-fol.; compilation indigeste, et, de plus, inexacte. V. *Le Notaire*; 3 volumes imprimés séparément, en 1568, 1574 et 1578, in-fol.: ils contiennent, non ce que promet le titre, mais un ensemble de doctrine sur les différentes parties du droit. Papon mourut dans l'exercice de sa charge, à Montbrison, en 1590. — Sou

M. Louis, chanoine à Monthebrun, a, suivant l'abbé Leclerc, traduit en français le traité *De Risu*, de Laurent Joubert : mais c'est évidemment une bévue de ce bibliographe ; car le traité *Du ris*, de Laurent Joubert, est écrit originairement en français (V. JOUBERT). F—T j.

PAPON (JEAN-PIERRE), historien, associé à l'institut de France, classe des sciences morales et politiques, naquit au Puget de Téniers, près Nice, en janvier 1734. Après ses premières études, il fut envoyé à Turin pour y faire son cours de philosophie. Il entra, jeune encore, dans la congrégation de l'Oratoire, où il professa d'abord, avec distinction, les humanités, puis la rhétorique, à Marseille, à Riom, à Nantes et à Lyon. Il était dans cette dernière ville, lorsque ses supérieurs le chargèrent d'aller traiter avec le ministre du roi de Sardaigne, d'une affaire qui intéressait le corps ; il la termina au gré de la congrégation. On lui confia ensuite le soin de la bibliothèque de Marseille ; c'est là que, maître de tout son temps, il commença de travailler à l'histoire de Provence, qui, malgré une mauvaise épigramme de Mirabeau (1), est un des meilleurs ouvrages que nous ayons en ce genre. Il entreprit le voyage d'Italie, pour chercher dans les archives du royaume de Naples, que les comtes de Provence avaient possédé, ce qui pouvait avoir rapport à son Histoire. A son retour, il vint à Paris, où il se fit un grand nombre d'amis parmi les gens de lettres et les personnes du premier rang. Ce fut pour cultiver leur connaissance et se livrer avec plus de li-

berté à son travail, qu'il quitta l'Oratoire, en conservant les sentimens d'estime et d'attachement qu'il avait toujours eus pour ce corps. La révolution le priva du fruit de ses travaux et des bienfaits qu'il tenait de l'ancien gouvernement. Il supporta cette perte avec philosophie, on pourrait même dire avec indifférence. Préférant à tout sa tranquillité, il habita quelques années le département de Puy-de-Dôme, et ne revint à Paris qu'après que les temps d'orage furent passés. Il profita du calme dont il y jouit, pour s'occuper de son principal ouvrage. Il mettait la dernière main à son Histoire de la révolution qui va jusqu'au 18 brumaire, lorsqu'il le 25 nivôse an xi (15 janvier 1803), une attaque d'apoplexie l'enleva subitement aux lettres et à ses amis. De l'esprit et de l'enjouement, un caractère franc et loyal, qui se peignait sur sa physionomie et jusque dans son maintien ; de la prévenance, le goût de la bonne société, qu'il avait tous jours fréquentée, une manière de narrer agréable, et qui lui était particulière ; telles étaient les qualités qui le faisaient rechercher, et qui l'ont fait regretter de tous ceux qui l'avaient connu. Ses ouvrages sont I. *Ode sur la mort* ; insérée dans le *Recueil des jeux floraux* de la ville de Toulouse. II. *L'Art du poète et de l'orateur*, in-12, Lyon 1766 ; souvent réimprimé. Ce livre didactique, conçu dans un bon esprit, n'est point une répétition servile des préceptes des anciens. L'auteur sait les modifier dans leurs applications à nos usages ; mais son travail n'embrassant que le barreau, la chaire et la tragédie, est devenu insuffisant dans une multitude de chapitres ; les détails de l'art sont plutôt indiqués qu'exposés, et l'a-

(1) Lisez-vous l'histoire de plomb
Des adversaires plus Papon ?

tait empiré de Cominium. Les consuls livrèrent ces deux villes au pillage, et y firent mettre ensuite le feu, de sorte que le même jour les vit périr l'une et l'autre. Ce double succès causa dans Rome une joie d'autant plus vive, que les Etrusques, profitant de l'éloignement des armées, s'étaient révoltés. La guerre d'Etrurie fut dévolue par le sort à Carvilius ; et Papirius ayant terminé la campagne par la prise de Sepinum, entra dans Rome en triomphe. Cette cérémonie se fit avec une magnificence inconnue dans ces temps-là. Papirius était précédé et entouré de soldats décorés des prix de leurs victoires, et suivi d'une longue file de chariots de butin ; il rapportait un million six cent soixante mille livres de cuivre, et deux mille six cent soixante marcs d'argent, qui furent déposés au trésor public. Pendant son consulat, Papirius fit la dédicace du temple voué par son père à Quirinus, et le décora, ainsi que la place voisine, des dépouilles enlevées aux Samnites ; mais la plus grande partie du butin restant sans emploi, on le distribua aux villes et aux alliés. Papirius, fit, dit-on, tracer près de ce temple une horloge solaire, la première que l'on ait vue à Rome (Plin., VII, 60) ; mais on croit que le premier cadran solaire fut placé à Rome, trente ans plus tard, par le consul Valerius Messala, qui l'avait fait transporter de Catane, et dont on se contenta, pendant près de cent ans, quoiqu'il remplît mal sa destination, à raison de la différence entre la latitude de Rome et celle de Catane (Voyez l'Hist. des Mathémat., I, 483). Papirius fut élu consul, pour la seconde fois, l'an 482 (av. J.-C. 272), avec Carvilius ; il dompta Bruttiens et les Lucaniciens, et s'empara

de Tarente, pendant que son collègue achevait de soumettre les Samnites. Les deux consuls, qui avaient eu une part égale à ces événements, reçurent ensemble les honneurs du triomphe. W—s.

PAPON (JEAN), né, en 1505, à Croiset, à trois lieues de Roanne, était fils d'un notaire de campagne. Il s'éleva, en 1529, à la charge de juge-royal, et devint ensuite lieutenant-général du bailliage de Montbrison, et maître des requêtes de Catherine de Médicis. On a gratuitement avancé qu'il obtint le titre de conseiller au parlement de Paris, puisqu'on ne trouve aucune trace de ce fait dans ses écrits, et que Blanchard, qui a dressé une nomenclature exacte des conseillers selon l'ordre de leur réception, a passé sous silence le magistrat du Forez. Papon était un bon homme, doué d'un esprit peu éclairé, peu instruit, et encore moins méthodique. Tous ses écrits sont empreints de ce caractère et méritent peu d'attention. C'est I. *In Borbonias consuetudinamentarius*, Lyon, 1550, in-4°. II. *sextum Decalogi præcepta*, MOECHANERIS, lib. I. III. *Rapport de l'éloquence*, Démosthène, I. II. III. IV. V. VI. VII. VIII. IX. X. XI. XII. XIII. XIV. XV. XVI. XVII. XVIII. XIX. XX. XXI. XXII. XXIII. XXIV. XXV. XXVI. XXVII. XXVIII. XXIX. XXX. XXXI. XXXII. XXXIII. XXXIV. XXXV. XXXVI. XXXVII. XXXVIII. XXXIX. XL. XLI. XLII. XLIII. XLIV. XLV. XLVI. XLVII. XLVIII. XLIX. L. LI. LII. LIII. LIV. LV. LVI. LVII. LVIII. LIX. LX. LXI. LXII. LXIII. LXIV. LXV. LXVI. LXVII. LXVIII. LXIX. LXX. LXXI. LXXII. LXXIII. LXXIV. LXXV. LXXVI. LXXVII. LXXVIII. LXXIX. LXXX. LXXXI. LXXXII. LXXXIII. LXXXIV. LXXXV. LXXXVI. LXXXVII. LXXXVIII. LXXXIX. XL. XLI. XLII. XLIII. XLIV. XLV. XLVI. XLVII. XLVIII. XLIX. L. LI. LII. LIII. LIV. LV. LVI. LVII. LVIII. LIX. LX. LXI. LXII. LXIII. LXIV. LXV. LXVI. LXVII. LXVIII. LXIX. LXX. LXXI. LXXII. LXXIII. LXXIV. LXXV. LXXVI. LXXVII. LXXVIII. LXXIX. LXXX. LXXXI. LXXXII. LXXXIII. LXXXIV. LXXXV. LXXXVI. LXXXVII. LXXXVIII. LXXXIX. XL. XLI. XLII. XLIII. XLIV. XLV. XLVI. XLVII. XLVIII. XLIX. L. LI. LII. LIII. LIV. LV. LVI. LVII. LVIII. LIX. LX. LXI. LXII. LXIII. LXIV. LXV. LXVI. LXVII. LXVIII. LXIX. LXX. LXXI. LXXII. LXXIII. LXXIV. LXXV. LXXVI. LXXVII. LXXVIII. LXXIX. LXXX. LXXXI. LXXXII. LXXXIII. LXXXIV. LXXXV. LXXXVI. LXXXVII. LXXXVIII. LXXXIX. XL. XLI. XLII. XLIII. XLIV. XLV. XLVI. XLVII. XLVIII. XLIX. L. LI. LII. LIII. LIV. LV. LVI. LVII. LVIII. LIX. LX. LXI. LXII. LXIII. LXIV. LXV. LXVI. LXVII. LXVIII. LXIX. LXX. LXXI. LXXII. LXXIII. LXXIV. LXXV. LXXVI. LXXVII. LXXVIII. LXXIX. LXXX. LXXXI. LXXXII. LXXXIII. LXXXIV. LXXXV. LXXXVI. LXXXVII. LXXXVIII. LXXXIX. XL. XLI. XLII. XLIII. XLIV. XLV. XLVI. XLVII. XLVIII. XLIX. L. LI. LII. LIII. LIV. LV. LVI. LVII. LVIII. LIX. LX. LXI. LXII. LXIII. LXIV. LXV. LXVI. LXVII. LXVIII. LXIX. LXX. LXXI. LXXII. LXXIII. LXXIV. LXXV. LXXVI. LXXVII. LXXVIII. LXXIX. LXXX. LXXXI. LXXXII. LXXXIII. LXXXIV. LXXXV. LXXXVI. LXXXVII. LXXXVIII. LXXXIX. XL. XLI. XLII. XLIII. XLIV. XLV. XLVI. XLVII. XLVIII. XLIX. L. LI. LII. LIII. LIV. LV. LVI. LVII. LVIII. LIX. LX. LXI. LXII. LXIII. LXIV. LXV. LXVI. LXVII. LXVIII. LXIX. LXX. LXXI. LXXII. LXXIII. LXXIV. LXXV. LXXVI. LXXVII. LXXVIII. LXXIX. LXXX. LXXXI. LXXXII. LXXXIII. LXXXIV. LXXXV. LXXXVI. LXXXVII. LXXXVIII. LXXXIX. XL. XLI. XLII. XLIII. XLIV. XLV. XLVI. XLVII. XLVIII. XLIX. L. LI. LII. LIII. LIV. LV. LVI. LVII. LVIII. LIX. LX. LXI. LXII. LXIII. LXIV. LXV. LXVI. LXVII. LXVIII. LXIX. LXX. LXXI. LXXII. LXXIII. LXXIV. LXXV. LXXVI. LXXVII. LXXVIII. LXXIX. LXXX. LXXXI. LXXXII. LXXXIII. LXXXIV. LXXXV. LXXXVI. LXXXVII. LXXXVIII. LXXXIX. XL. XLI. XLII. XLIII. XLIV. XLV. XLVI. XLVII. XLVIII. XLIX. L. LI. LII. LIII. LIV. LV. LVI. LVII. LVIII. LIX. LX. LXI. LXII. LXIII. LXIV. LXV. LXVI. LXVII. LXVIII. LXIX. LXX. LXXI. LXXII. LXXIII. LXXIV. LXXV. LXXVI. LXXVII. LXXVIII. LXXIX. LXXX. LXXXI. LXXXII. LXXXIII. LXXXIV. LXXXV. LXXXVI. LXXXVII. LXXXVIII. LXXXIX. XL. XLI. XLII. XLIII. XLIV. XLV. XLVI. XLVII. XLVIII. XLIX. L. LI. LII. LIII. LIV. LV. LVI. LVII. LVIII. LIX. LX. LXI. LXII. LXIII. LXIV. LXV. LXVI. LXVII. LXVIII. LXIX. LXX. LXXI. LXXII. LXXIII. LXXIV. LXXV. LXXVI. LXXVII. LXXVIII. LXXIX. LXXX. LXXXI. LXXXII. LXXXIII. LXXXIV. LXXXV. LXXXVI. LXXXVII. LXXXVIII. LXXXIX. XL. XLI. XLII. XLIII. XLIV. XLV. XLVI. XLVII. XLVIII. XLIX. L. LI. LII. LIII. LIV. LV. LVI. LVII. LVIII. LIX. LX. LXI. LXII. LXIII. LXIV. LXV. LXVI. LXVII. LXVIII. LXIX. LXX. LXXI. LXXII. LXXIII. LXXIV. LXXV. LXXVI. LXXVII. LXXVIII. LXXIX. LXXX. LXXXI. LXXXII. LXXXIII. LXXXIV. LXXXV. LXXXVI. LXXXVII. LXXXVIII. LXXXIX. XL. XLI. XLII. XLIII. XLIV. XLV. XLVI. XLVII. XLVIII. XLIX. L. LI. LII. LIII. LIV. LV. LVI. LVII. LVIII. LIX. LX. LXI. LXII. LXIII. LXIV. LXV. LXVI. LXVII. LXVIII. LXIX. LXX. LXXI. LXXII. LXXIII. LXXIV. LXXV. LXXVI. LXXVII. LXXVIII. LXXIX. LXXX. LXXXI. LXXXII. LXXXIII. LXXXIV. LXXXV. LXXXVI. LXXXVII. LXXXVIII. LXXXIX. XL. XLI. XLII. XLIII. XLIV. XLV. XLVI. XLVII. XLVIII. XLIX. L. LI. LII. LIII. LIV. LV. LVI. LVII. LVIII. LIX. LX. LXI. LXII. LXIII. LXIV. LXV. LXVI. LXVII. LXVIII. LXIX. LXX. LXXI. LXXII. LXXIII. LXXIV. LXXV. LXXVI. LXXVII. LXXVIII. LXXIX. LXXX. LXXXI. LXXXII. LXXXIII. LXXXIV. LXXXV. LXXXVI. LXXXVII. LXXXVIII. LXXXIX. XL. XLI. XLII. XLIII. XLIV. XLV. XLVI. XLVII. XLVIII. XLIX. L. LI. LII. LIII. LIV. LV. LVI. LVII. LVIII. LIX. LX. LXI. LXII. LXIII. LXIV. LXV. LXVI. LXVII. LXVIII. LXIX. LXX. LXXI. LXXII. LXXIII. LXXIV. LXXV. LXXVI. LXXVII. LXXVIII. LXXIX. LXXX. LXXXI. LXXXII. LXXXIII. LXXXIV. LXXXV. LXXXVI. LXXXVII. LXXXVIII. LXXXIX. XL. XLI. XLII. XLIII. XLIV. XLV. XLVI. XLVII. XLVIII. XLIX. L. LI. LII. LIII. LIV. LV. LVI. LVII. LVIII. LIX. LX. LXI. LXII. LXIII. LXIV. LXV. LXVI. LXVII. LXVIII. LXIX. LXX. LXXI. LXXII. LXXIII. LXXIV. LXXV. LXXVI. LXXVII. LXXVIII. LXXIX. LXXX. LXXXI. LXXXII. LXXXIII. LXXXIV. LXXXV. LXXXVI. LXXXVII. LXXXVIII. LXXXIX. XL. XLI. XLII. XLIII. XLIV. XLV. XLVI. XLVII. XLVIII. XLIX. L. LI. LII. LIII. LIV. LV. LVI. LVII. LVIII. LIX. LX. LXI. LXII. LXIII. LXIV. LXV. LXVI. LXVII. LXVIII. LXIX. LXX. LXXI. LXXII. LXXIII. LXXIV. LXXV. LXXVI. LXXVII. LXXVIII. LXXIX. LXXX. LXXXI. LXXXII. LXXXIII. LXXXIV. LXXXV. LXXXVI. LXXXVII. LXXXVIII. LXXXIX. XL. XLI. XLII. XLIII. XLIV. XLV. XLVI. XLVII. XLVIII. XLIX. L. LI. LII. LIII. LIV. LV. LVI. LVII. LVIII. LIX. LX. LXI. LXII. LXIII. LXIV. LXV. LXVI. LXVII. LXVIII. LXIX. LXX. LXXI. LXXII. LXXIII. LXXIV. LXXV. LXXVI. LXXVII. LXXVIII. LXXIX. LXXX. LXXXI. LXXXII. LXXXIII. LXXXIV. LXXXV. LXXXVI. LXXXVII. LXXXVIII. LXXXIX. XL. XLI. XLII. XLIII. XLIV. XLV. XLVI. XLVII. XLVIII. XLIX. L. LI. LII. LIII. LIV. LV. LVI. LVII. LVIII. LIX. LX. LXI. LXII. LXIII. LXIV. LXV. LXVI. LXVII. LXVIII. LXIX. LXX. LXXI. LXXII. LXXIII. LXXIV. LXXV. LXXVI. LXXVII. LXXVIII. LXXIX. LXXX. LXXXI. LXXXII. LXXXIII. LXXXIV. LXXXV. LXXXVI. LXXXVII. LXXXVIII. LXXXIX. XL. XLI. XLII. XLIII. XLIV. XLV. XLVI. XLVII. XLVIII. XLIX. L. LI. LII. LIII. LIV. LV. LVI. LVII. LVIII. LIX. LX. LXI. LXII. LXIII. LXIV. LXV. LXVI. LXVII. LXVIII. LXIX. LXX. LXXI. LXXII. LXXIII. LXXIV. LXXV. LXXVI. LXXVII. LXXVIII. LXXIX. LXXX. LXXXI. LXXXII. LXXXIII. LXXXIV. LXXXV. LXXXVI. LXXXVII. LXXXVIII. LXXXIX. XL. XLI. XLII. XLIII. XLIV. XLV. XLVI. XLVII. XLVIII. XLIX. L. LI. LII. LIII. LIV. LV. LVI. LVII. LVIII. LIX. LX. LXI. LXII. LXIII. LXIV. LXV. LXVI. LXVII. LXVIII. LXIX. LXX. LXXI. LXXII. LXXIII. LXXIV. LXXV. LXXVI. LXXVII. LXXVIII. LXXIX. LXXX. LXXXI. LXXXII. LXXXIII. LXXXIV. LXXXV. LXXXVI. LXXXVII. LXXXVIII. LXXXIX. XL. XLI. XLII. XLIII. XLIV. XLV. XLVI. XLVII. XLVIII. XLIX. L. LI. LII. LIII. LIV. LV. LVI. LVII. LVIII. LIX. LX. LXI. LXII. LXIII. LXIV. LXV. LXVI. LXVII. LXVIII. LXIX. LXX. LXXI. LXXII. LXXIII. LXXIV. LXXV. LXXVI. LXXVII. LXXVIII. LXXIX. LXXX. LXXXI. LXXXII. LXXXIII. LXXXIV. LXXXV. LXXXVI. LXXXVII. LXXXVIII. LXXXIX. XL. XLI. XLII. XLIII. XLIV. XLV. XLVI. XLVII. XLVIII. XLIX. L. LI. LII. LIII. LIV. LV. LVI. LVII. LVIII. LIX. LX. LXI. LXII. LXIII. LXIV. LXV. LXVI. LXVII. LXVIII. LXIX. LXX. LXXI. LXXII. LXXIII. LXXIV. LXXV. LXXVI. LXXVII. LXXVIII. LXXIX. LXXX. LXXXI. LXXXII. LXXXIII. LXXXIV. LXXXV. LXXXVI. LXXXVII. LXXXVIII. LXXXIX. XL. XLI. XLII. XLIII. XLIV. XLV. XLVI. XLVII. XLVIII. XLIX. L. LI. LII. LIII. LIV. LV. LVI. LVII. LVIII. LIX. LX. LXI. LXII. LXIII. LXIV. LXV. LXVI. LXVII. LXVIII. LXIX. LXX. LXXI. LXXII. LXXIII. LXXIV. LXXV. LXXVI. LXXVII. LXXVIII. LXXIX. LXXX. LXXXI. LXXXII. LXXXIII. LXXXIV. LXXXV. LXXXVI. LXXXVII. LXXXVIII. LXXXIX. XL. XLI. XLII. XLIII. XLIV. XLV. XLVI. XLVII. XLVIII. XLIX. L. LI. LII. LIII. LIV. LV. LVI. LVII. LVIII. LIX. LX. LXI. LXII. LXIII. LXIV. LXV. LXVI. LXVII. LXVIII. LXIX. LXX. LXXI. LXXII. LXXIII. LXXIV. LXXV. LXXVI. LXXVII. LXXVIII. LXXIX. LXXX. LXXXI. LXXXII. LXXXIII. LXXXIV. LXXXV. LXXXVI. LXXXVII.

ouis, chanoine à Monthrisson, avant l'abbé Leclerc, traduit en français le traité *De Ritu*, de Laurent Joubert; mais c'est évidemment sans valeur de bibliographie; car le *Du rit*, de Laurent Joubert, fut originairement en français LOUBERT.

PON (JEAN-PIERRE), historien, associé à l'institut de France, des sciences morales et politiques, naquit au Paget de Téniers, en janvier 1734. Après ses études, il fut envoyé à Turin y faire son cours de philosophie. Il entra, jeune encore, dans la congrégation de l'Oratoire, où il se distingua d'abord, avec distinction, par ses manières, puis la rhétorique, à

Paris, à Rome, à Nantes et à Bordeaux. Il fut dans cette dernière ville, sous les ordres de ses supérieurs le chargé de traiter avec le ministre de la marine, et de la marine de la France.

Il fut ensuite chargé de sonner les cloches de la ville de Nantes, et de sonner les cloches de la ville de Nantes.

Il fut chargé de sonner les cloches de la ville de Nantes, et de sonner les cloches de la ville de Nantes.

Il fut chargé de sonner les cloches de la ville de Nantes, et de sonner les cloches de la ville de Nantes.

Il fut chargé de sonner les cloches de la ville de Nantes, et de sonner les cloches de la ville de Nantes.

berté à son travail, qu'il quitta l'Oratoire, en conservant les sentiments d'estime et d'attachement qu'il avait toujours eus pour ce corps. La révolution le priva du fruit de ses travaux et des bienfaits qu'il tenait de l'ancien gouvernement. Il supporta cette perte avec philosophie, on pourrait même dire avec indifférence. Préférant à tout sa tranquillité, il habita quelques années le département du

Pay-de-Dôme, et ne revint à Paris qu'après que les temps d'orage furent passés. Il profita du calme dont il y jouit, pour s'occuper de son principal ouvrage. Il mettait la dernière main à son Histoire de la révolution, qui va jusqu'au 18 brumaire, lorsque,

le 25 nivôse an xi (15 janvier 1803), une attaque d'apoplexie l'enleva subitement aux lettres et à ses amis. De l'esprit et de l'enjouement, un caractère franc et loyal, qui se peignait sur sa physionomie et jusque dans son maintien; de la prévenance, le ton de la bonne société, qu'il avait toujours fréquentée, une manière de narrer agréable, et qui lui était particulière; telles étaient les qualités qui le faisaient rechercher, et qui ont fait regretter de tous ceux qui l'ont connu. Ses ouvrages sont :

I. *De la mort*; insérée dans le recueil des jeux floraux de la ville de Toulouse. II. *L'Art du poète*, in-12, Lyon, souvent réimprimé. Ce livre, conçu dans un bon esprit, est point une répétition servile des préceptes des anciens. L'auteur a modifié dans leurs applications à nos usages; mais son ouvrage, embrassant que le barreau, la tragédie, est demeuré dans une multitude de détails de l'art sont qu'exposés, et l'on

désirerait que tous les exemples choisis appartenissent à des modèles du premier ordre. Papon a placé en tête de l'édition de 1801, qui est la cinquième, un *Essai sur l'éducation*. III. *Oraison funèbre de Charles Emanuel III, roi de Sardaigne*, 1773, in-8°. IV. *Voyage* (littéraire) *de Provence*, suivi de quelques lettres sur les troubadours, 1780, in-12; 1787, 2 vol. in-12; trad. en allemand, par Hebenstreit, avec des additions, Leipzig, 1783, in-8°. V. *Histoire de Provence*, 1777-86, 4 vol. in-4°. Papon y ajouta plusieurs titres et documents relatifs aux anciens historiens provençaux. Parmi les pièces curieuses qu'il déconvit dans son voyage de Naples, dit M. Bernardi, on remarque la quittance que Jeanne donna au pape Clément VI, du prix de la ville d'Avignon, qu'elle lui avait vendue. Dans la notice insérée par M. Bernardi, après la mort de l'abbé Papon, au journal des Débats, et qui a été copiée littéralement par les auteurs du Dictionnaire universel, il est dit que les états de Provence récompensèrent leur historien par une pension de 8000 francs; mais elle ne fut jamais que de 2000, et cessa aussitôt après l'impression du quatrième et dernier volume de l'histoire de Provence. Il est vrai que Louis XVI, et Monsieur, aujourd'hui Louis XVIII, dédommagèrent l'auteur par leurs bienfaits; mais les États ne furent pour rien dans cette munificence. VI. *Histoire du gouvernement français*, depuis l'assemblée des notables, du 22 février 1787, jusqu'à la fin de 1788, in-8°. Papon avait gardé l'anonyme. Il prêta dans cet ouvrage les événements arrivés depuis. On y joint ordinairement : VII. Un Discours de l'auteur, intitulé *De l'O*

pluton sur le gouvernement. VIII. *Epoques mémorables de la peste*, et moyens de se préserver de ce fléau, 1800, 2 volumes, in-8°. L'auteur y donne l'histoire de la peste, depuis celle qui désola Athènes du temps de Périclès et d'Hippocrate, jusqu'à celle de Marseille. IX. *Méthode pour apprendre facilement la langue grecque*, et quelques *Opuscules* d'un moindre intérêt. X. *Trois Mémoires* (lus à l'Institut et indiqués d'après le rapport des secrétaires, dans le *Magasin encycl.* de 1797 à 1801), sur les *Républiques italiennes* et principalement celles qui furent établies en Provence au moyen âge; sur une *Inscription découverte dans les fondations de l'arsenal de Marseille*; sur le *Commerce du Levant*, dans le moyen âge, et principalement sur celui des Génois. XI. *Histoire de la révolution*, 6 vol. in-8°. M. Bernardi et le Dictionnaire universel se sont encore trompés en disant que l'abbé Papon continuait cet ouvrage lorsque la mort le surprit. L'histoire était terminée; mais ce ne fut qu'après la première restauration, en 1815, que M. Papon jeune, frère de l'auteur, a pu la faire imprimer parce que la publication n'aurait pu être tolérée sous Buonaparte. L'abbé Papon dit cependant et prouve assez bien dans sa préface, que l'histoire doit être publiée du vivant même de ceux qu'elle châtie. Il n'aurait donc pas craint de la faire paraître lui-même, quoiqu'il ne dissimule ni les faits, ni les noms. En général, il y a une beaucoup de sagesse; et il est difficile d'être mieux instruit que Papon, qui n'écrit que sur des monuments publics, et qui choisit avec art, parmi la multitude des matériaux qui fournissent les pièces authentiques du temps même, ces

qui peuvent former un ensemble à la portée des lecteurs les moins attentifs, en présentant les faits sous leur véritable point de vue. On désirerait cependant une proportion plus exacte dans l'exposé des événements, sur lesquels Papon s'appesantit dans ses premiers volumes, tandis qu'il se borne trop souvent à les effleurer dans les derniers. L'abbé Papon avait vécu soixante-neuf ans, et non soixante-cinq, comme le disent M. Bernardiet le Dictionnaire universel, F—A.

PAPPAFAVA (MARSILIETTO), seigneur de Padoue. V. CARRARE.

PAPPENHEIM (GODEFROI-HENRI comte de) fut un des plus illustres généraux de l'empereur d'Allemagne dans la guerre de trente-ans. Distingué par sa prudence, son courage et son bonheur, il fut encore remarquable par son zèle pour la religion catholique, qu'il avait embrassée, en 1614. Né le 29 mai 1594, Pappenheim fit ses études, d'abord dans l'université d'Altorf, dont il fut élu recteur à l'âge de quatorze ans, et ensuite à Tubingue. Après avoir voyagé dans les Pays-Bas, en France, en Italie, en Espagne, et après avoir appris les langues de ces pays, il devint conseiller aulique de l'empire; mais bientôt il quitta cette carrière paisible pour celle des armes. Partout où il combattit, en Allemagne, en Italie et dans les Pays-Bas, ce fut toujours avec éclat, et le plus souvent avec succès. A la bataille de Prague (1620), où Pappenheim commandait mille chevaux, il fut grièvement blessé, et laissé pour mort sur le champ de bataille. Il disait plaisamment à ce sujet, « qu'il s'était vu » en purgatoire, n'ayant ressenti ni » les joies du paradis, ni les peines » de l'enfer. » En 1636, il dît,

avec peu de monde, quarante mille insurgés, en Autriche, dans trois combats consécutifs. A la prise de Magdebourg, (1631), il monta le premier à l'assaut. Dans la même année, après la perte de la bataille de Leipzig, où il avait commandé l'aile droite, disputant long-temps la victoire aux Suédois, il rallia les débris de l'armée autrichienne, et combattit dans différentes occasions avec gloire. Au jour de la bataille de Lützen, Pappenheim se trouvait avec son corps d'armée à Halle, et il ne put, rappelé par Wallenstein, le rejoindre que vers le soir, avec sa cavalerie seulement. Son arrivée rétablit le combat; et il allait peut-être arracher la victoire aux Suédois, lorsqu'il reçut une blessure mortelle, dont il mourut le lendemain 7 novembre 1632, au château de Pleissenbourg, âgé de trente-huit ans, et portant sur son corps les cicatrices de plus de cent blessures. L'ordre de la Toison d'or, que la cour d'Espagne lui envoyait, ne fut remis qu'après sa mort, et orna seulement son tombeau. Gustave-Adolphe l'appela *le soldat*; et ils se cherchaient dans cette memorable bataille, où tous les deux devaient trouver la mort. Lorsque Pappenheim apprit celle du roi, il s'écria en se ravalant: « Dites au duc de Friedland, que je suis » sans espoir, mais que je me » content, puisque l'ennemi irrécon- » ciliable de ma religion a péri dans » le même jour. » Pappenheim qui n'avait, dit-on, pleuré de sa vie qu'une seule fois lorsqu'on le mit au bair, avait en venant au monde deux raies rouges sur le front, semblables aux deux glaives qui se trouvaient dans les armoiries de sa maison, comme

symbole de la dignité de maréchal héréditaire de l'empire, qui y était attachée. Ces raies que la superstition du temps regardait comme un pronostic de son état futur, avaient disparu avec l'âge ; mais elles reparaissaient quand il était agité. Pappenheim avait été marié deux fois. — Son fils unique, qui lui survécut, succomba en 1647, dans un duel, sans laisser de postérité. T—N—N.

PAPPUS, mathématicien d'Alexandrie, vivait vers la fin du quatrième siècle de notre ère. Il est connu par ses *Collections mathématiques*, dont il a paru deux éditions ; la première à Pesaro, en 1588, in fol. ; la seconde à Bologne, 1660, in fol. Ce recueil est intéressant par les extraits qu'il donne d'ouvrages perdus pour la plupart, ainsi que par nombre de lemmes et de propositions d'Euclide, d'Archimède, d'Apollonius et d'autres grands géomètres. Il y développe, en l'appliquant à des problèmes curieux, la méthode analytique des anciens. Montucla attribue à Pappus la première idée du principe souvent cité sous le nom de Guldin, c'est-à-dire, l'usage du centre de gravité, pour la dimension des figures. On doit à Cominandino la traduction latine de cet ouvrage. Le texte grec est à la bibliothèque du Roi ; mais il est incomplet. M. Peyrard parcourt l'Italie en ce moment (1822), pour y recueillir dans les diverses bibliothèques, les fragments qui nous manquent. Des huit livres qui composaient les *Collections mathématiques*, nous n'avons en entier que les cinq derniers : le troisième est acéphale ; il y manque le commencement. Wallis a publié en grec et en latin un fragment du second. Les deux premiers contenaient l'arithmétique grecque ;

qu'Archimède et ensuite Apollonius avaient cherché à étendre par des idées qui auraient dû les conduire à l'arithmétique indienne, devenue aujourd'hui celle du monde civilisé. Mais on voit, dans le tome II de l'*Histoire de l'astronomie ancienne*, que ces deux grands géomètres s'étaient arrêtés à la moitié du chemin. Pappus a commenté quelques livres de Ptolémée ; et cette partie de son travail a été mise à contribution, pour remplir quelques-unes des lacunes du Commentaire plus étendu et plus intéressant de Théon. Pappus était moins astronome que géomètre. Ce que nous avons de ses notes sur Ptolémée fait peu regretter ce qui est perdu ; on peut en juger par ce qu'il nous a transmis sur l'obliquité de l'écliptique. Disons, en finissant, qu'on doit à Pappus une solution élégante, quoique indirecte, du fameux problème de la trisection de l'angle. (Voyez, au reste, Montucla, tome I, pages 329-339.) Tout ce qui concerne cet ancien géomètre, y est traité avec beaucoup de soin. On voit que l'auteur avait effectivement lu l'ouvrage dont il rend compte : le contraire se voit avec la même évidence, à l'occasion de quelques livres grecs, que l'historien des mathématiques ne s'était pas donné la peine de voir par lui-même. Parmi les ouvrages de Pappus qui sont perdus, on doit regretter une *Géographie*, dont on n'a conservé qu'un abrégé latin, fait sur une version arménienne. Le baron de Sainte-Croix se proposait de l'insérer dans la nouvelle édition des *Petits géographes*, dont il donna le plan dans le Journal des savants d'avril 1789, p. 247. D—L—E.

PAPROCKI ou PAPROZ (BAR-THÉLÉMI), historien, genealogiste et

polonais, vivait dans le seizième. On a de lui : *Proba etc. (Epigrammata in apophthegmata selecta veterum scriptorum et græc.)* Cracovie, sans date, et in-4°. — *Panosza, etc. unata præcipuarum familiarum latinat. Russiæ et Podoliæ, octostichis in singula : effigies regum Polonorum cum simiversiculis, etc.)*, Cracovie, Ce livre curieux est extrêmement rare.) — *Gniazdo cnoty, etc. us virtutis, seu stemmatographicaldicum opus de familiaribus Poloniæ, Lithuanie, iæ, Masoviæ et Samogitiæ*, 1578, in-fol. On trouve rarement ce livre complet.) — *Herby, Stemmata ordinis equestris litia, seu posterius stemmatologico-heraldicum opus*, 1584. Ce livre a aussi été rendu incomplet par la suppression de plusieurs feuillets. On peut encore remarquer le livre de Paprocki ayant pour titre *Volo, etc.*, ou *les Comices des esprits*, où ils rendent compte de leurs sentiments, ibid., 1576, C—AU.

QUOT (JEAN-NOEL) naquit, en 1722, à Florennes, petite ville de Sambre-et-Meuse, principauté de Liège. Il commença ses études dans sa ville natale, et alla les terminer au collège des Jésuites, à Louvain. Ce fut à Louvain qu'il fit son cours de philosophie et de théologie, et il prit, en 1751, le grade de bachelier en cette dernière science. Ensuite il fut nommé professeur de langue hébraïque, et bibliothécaire de l'université. On l'appela ensuite à la présidence du collège d'Hervey; et on lui conféra une chaire de l'église collégiale de Pierre de Louvain. L'impéra-

trice Marie-Thérèse lui décerna, le 23 avril 1762, le titre de son conseiller historiographe. Par suite de démêlés qu'il eut, en 1770, avec quelques membres de l'université de Louvain, on l'obligea de quitter cette ville : il se retira à Liège, où, en 1787, il fut nommé professeur de l'Écriture-Sainte, dans le séminaire. Marie-Thérèse avait fait remettre, à son historiographe, plusieurs caisses de chartes et d'archives, en lui ordonnant de les examiner et de s'en servir pour appuyer les prétentions de la maison d'Autriche sur le bourg de Saint-Hubert et autres villages dans la principauté de Liège, dont cette maison s'était emparée. Paquot, après une exacte révision des pièces, déclara franchement qu'elles constataient les droits des Liégeois, dont les réclamations avaient toujours été étouffées. Le rapport du savant nérépondant point aux vues de la cour de Bruxelles, Paquot fut disgracié, et dépouillé d'une partie de ses emplois. Sur la fin de ses jours, il se trouva sans ressources. Un Liégeois généreux lui offrit un asile dans sa maison; et Paquot y est mort, en 1803, à quatre-vingt-un ans. Ce n'est qu'en 1812, le 25 avril, que parut, dans le *Journal politique du département de l'Ourte*, une notice sur cet écrivain laborieux, la première et la seule que nous connaissions. Paquot avait une très-grande mémoire; il savait plusieurs langues vivantes, outre le latin, le grec et l'hébreu. Son érudition était mal digérée; il manquait de goût, et il écrivait pesamment le français; mais les défauts de l'écrivain étaient, suivant l'auteur de sa notice, rachetés par d'excellentes qualités : il aimait le pape, et haïssait les philosophes. Outre les édi-

tions qu'il a données de quelques ouvrages dont on a déjà parlé (*V. Dicæus*, XI, 426; *MARNE* XXVII-231; *MOLANUS*, XXIX, 280), on lui doit, comme éditeur : I. *Historie Flandricæ synopsis ab anonymo scriptore Flandriæ generosæ titulo circà annum 1162 exhibita; anno 1643, cum brevissimis G. Gattopini scholiis primum edita, cum iisdem nunc aliisque amplioribus et perpetuo usque ad annum 1482 supplemento luci reddita*, 1781, in-4°. II. *Traité de l'origine des ducs et du duché de Brabant et des charges palatines héréditaires avec une réponse à la Défense des fleurs de lys de France, par le P. Ferrand; par J. B. de Vaddère, avec des remarques historiques*, 1784, 2 volumes petit in-8°; l'édition originale est de 1672, in-4°. Paquot en a revu le style d'un bout à l'autre, et y a ajouté des remarques. Mais son plus beau titre littéraire est son ouvrage intitulé : *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas, de la principauté de Liège et de quelques contrées voisines*, Louvain, 1765-1770, 3 vol. in-fol., ou 18 vol. in-12; ouvrage peu agréable à lire, mais utile. L'auteur n'a suivi ni l'ordre alphabétique, ni l'ordre chronologique, ni les divisions géographiques : à mesure qu'un article était fait, il l'imprimait. Des tables alphabétiques, à la fin des volumes, facilitent les recherches. Paquot n'avait pas épuisé la matière; mais il paraît qu'il avait presque renoncé, depuis long-temps, à continuer son travail; car, à sa mort, on ne trouva qu'une très-petite quantité d'articles, et de quoi faire tout au plus un volume in-12 : ces articles ont passé dans la li-

thèque de M. Van-Hulthem, à Bruxelles. M. Barbier attribue à Paquot la rédaction du *Catalogue des livres de la bibliothèque de M. de Sarcola*, Liège, 1785, in-8°.

A. B.—T.

PARA, roi d'Arménie, de la race des Arsacides, régnait dans le quatrième siècle de notre ère; il était fils d'Arsace II, et de la reine Pharandsem. Il est nommé Bab, par les auteurs arméniens. En l'an 366, son père ayant été attiré par trahison dans le camp des Persans, alors en guerre avec l'Arménie, il y fut retenu prisonnier par le roi Sapor II, qui l'envoya dans la forteresse de l'Oubli, en Susiane, où l'infortuné prince resta jusqu'à sa mort, qui arriva quelques années après. Séparés à jamais du reste des vivants, ceux qui étaient renfermés dans cette redoutable prison, étaient considérés comme morts; il était même expressément défendu de prononcer leur nom. Un serviteur d'Arsace (Trasdamad) obtint cependant la faveur de voir son souverain, et de passer un jour entier avec lui. C'était la récompense des services que Trasdamad avait rendus à Sapor dans la guerre contre les Bactriens. Ce sujet fidèle fournit à son roi le moyen de terminer son long esclavage par un mort volontaire, et s'immola après lui. Pendant qu'Arsace était emmené captif dans la Susiane, Méroujan, prince des Ardzrouniens, qui avait été la cause du malheur de son souverain, entra en Arménie à la tête d'une puissante armée persane, grossie encore par les troupes de sa principauté, et par celles de Vahan, prince des Mmigonien. Méroujan avait abandonné la religion chrétienne, pour embrasser celle de Zoroastre; et, fier de l'alliance qu'il avait contractée avec O mizdokht, sœur de Sapor, il

devenir roi d'Arménie. Il fit envahir la plus grande royaume. Cependant la reine Pharandsem s'était réfugiée à Artogerassa, avec son fils, qui était encore fort jeune, et qui était placé, situé au milieu de la montagne escarpée ; elle était très-forte par sa position, et une vigoureuse résistance aux attaques des Persans. Le roi était en longueur, et l'on espérait de triompher de vive force, mais Cylaces, autrefois favori auprès d'Arsace, et qui avait servi chez les Perses, en qualité de maître de la maison, qui était alors au service de l'empereur, introduisirent dans Artogerassa des transfuges, pour en faciliter la conquête. Il n'en fut cependant ainsi. La vue de leur roi, et que leur inspiraient ses jeunes malheurs, l'espoir peut-être d'une brillante fortune, leur fit changer de dessein ; ils se concertèrent avec la reine, et lui firent proposer des moyens de surprendre, pendant la nuit, le camp des Perses, et de délivrer la place. On se hâta de la retraite momentanée de l'empereur pour mettre en sûreté la personne du jeune roi. Accompagné d'une petite troupe peu nombreuse, Para se rendit à Néocésarée, dans le Pont, et se rendit à l'empereur Valens. Le paterfamilias Arsace, Mouschegh Mami, connétable du royaume, et son fils, descendant de la race des Arsacides, s'occupèrent cependant de combattre l'ennemi ; ils rassemblèrent des troupes, et écrivirent à l'empereur le priant de leur donner un roi. Le jeune Para, et de leur côté, avec une armée romaine, se voyant enchaîné par les traités, et ne pouvant pas agir ouvertement contre

Sapor, n'osa leur accorder ce qu'ils désiraient, et se contenta de leur envoyer Para sans le revêtir d'aucun titre. Il le fit seulement accompagner par le duc Tércntius, avec une faible escorte. Les Perses rentrèrent donc en Arménie. La reine Pharandsem tomba entre leurs mains ; et Para, effrayé de leurs rapides succès, s'enfuit, avec ses ministres, Cylaces et Artaban, dans les montagnes de la Lazique où il trouva un sûr asile. Cette nouvelle invasion décida l'empereur à s'opposer sérieusement aux conquêtes de Sapor ; et le comte Arinthee eut ordre de secourir Para et Tércntius. Arinthee fut bientôt joint par le connétable Mouschegh, et leurs troupes réunies prirent l'offensive. Le connétable marcha sans délai aux ennemis. Il rencontra, dans la province de Taranaighi, l'avant-garde de l'armée persane, commandée par Caren et Gin : elle fut aussitôt vaincue qu'attaquée. Ce succès fut suivi de nouvelles victoires ; les Persans furent défaits dans plusieurs batailles, et les forteresses assiégées furent délivrées. Les trésors du royaume qui étaient renfermés dans le fort de Taronnits furent sauvés, et Sapor fut obligé de se retirer dans l'Atropatène. Le connétable Mouschegh vint l'y attaquer. Sapor et son allié Mécroujan furent de nouveau vaincus dans les plaines de Tauriz. Le roi de Perse prit honteusement la fuite, laissant entre les mains du vainqueur ses femmes et une quantité innombrable de prisonniers. Mouschegh fit mettre à mort tous les Arméniens qui étaient tombés entre ses mains : pour ses autres captifs, il les renvoya sans rançon, ainsi que les femmes de Sapor. Les ennemis de Mouschegh présentèrent sous un jour coupable cette action généreuse ;

et abusant de l'inexpérience du jeune roi, naturellement fort défiant, ils répandirent dans son esprit, sur la fidélité du connétable, des soupçons qu'il conserva pendant tout son règne. Cependant Sapor revint à la tête d'une nouvelle armée pour venger sa défaite. Para, Tércntius, Mouschegh avec les troupes réunies des Arméniens et des Romains attendaient les ennemis dans la plaine de Pakavan, au pied du mont Nebad, dans la province d'Ararad : une bataille long-temps disputée se livra ; Ourhnaïr, roi d'Aïbarie, et allié de Sapor, y fit des prodiges de valeur ; mais il ne put empêcher la défaite des Persans, qui furent encore une fois réduits à rentrer dans l'Atropatène. Une autre tentative qui suivit de près celle-ci, n'eut pas plus de succès. Le roi de Perse fut obligé de soutenir encore une guerre contre les Arsacides de la Bactriane, ce qui l'empêcha de tenter une nouvelle expédition en Arménie : désespérant d'ailleurs d'y être plus heureux que par le passé, il eut recours à la ruse ; il affecta beaucoup de bienveillance pour Para, afin de le détacher du parti des Romains qui l'avaient remplacé sur le trône paternel, et de lui donner des soupçons contre ses ministres Cylaces et Artaban. Le roi de Perse réussit dans son projet ; il sut gagner la confiance de Para, et lui inspirer le désir de secouer le joug des Romains. La mort des deux ministres que Sapor savait être dévoués aux Romains, fut le gage de son alliance avec Para, qui les fit périr sous prétexte de trahison. Cependant le roi d'Arménie n'osait se déclarer ouvertement ; l'armée romaine qui était chez lui le gênait. Afin de l'en débarrasser, Sapor envoya des ambassadeurs à l'empereur

Valens pour lui rappeler que, le traité conclu avec Jovien, à la mort de Julien, il ne devait à aucun secours à l'Arménie. Para était instruit des véritables intentions de Sapor : aussi n'eut-il aucun égard à cette ambassade, et fit-il partir de nouvelles troupes pour l'Arménie ; et le général Tércntius, douze légions, fut chargé de la guerre. Sauromacès sur le trône d'Ibérie, pendant que Para était forcé de combattre malgré lui dans l'alliance de Sapor, son connétable Monobaz avait profité des troubles pour rendre indépendants, obliger les princes de l'Ibérie, de l'Albanie, des montagnes du midi, de reconnaître la suprématie du roi, et d'accorder à l'Arménie la puissance qu'elle avait eue autrefois. Cet état ne fut de peu de durée. Le roi d'Arménie, dans la fougue de la jeunesse, trompé par ses flatteurs et par ses émissaires du roi de Perse, donna à toutes ses passions des réins. Le patriarche Nersès du sang des Arsacides, qui essaya de lui représenter l'indignité de sa conduite, périt victime de son zèle : Para le fit empoisonner l'an 372. Débarrassé de ce conseiller importun, le jeune roi se laissa gouverner plus que jamais par les suggestions de Sapor. Il voulait faire avec lui une alliance, et déclarer la guerre aux Romains, si on ne lui donnait Césarée de Cappadoce, dix villes, et le territoire d'Édesses, qui autrefois appartenait à ses troupes. Tércntius, qui commandait les troupes romaines en Arménie, fut averti de ces projets extravagants, et en avertit l'empereur, qui lui fit envoyer un autre roi en Arménie. Sous prétexte de s'entendre avec

ara fut mandé auprès de ce ; il ne put se soustraire à cet on le conduisit à Tarse en et on le garda avec soin sans ire de son sort ultérieur. ant Para apprit secrètement euvres de Téreñtius afin de er à son retour ; il résolut e s'enfuir à tout prix. Secon- les Arméniens qui l'avaient agné, il parvint à s'ouvrir ui de vive force ; il repas- uprate : Barzimère et Da- ie Valens avait envoyés à sa te avec des troupes, ne pu- mpêcher de rentrer dans ses ara continua d'y être en butte pçons de Téreñtius et des au- iciers romains cantonnés en ie. Ce prince ne se détacha pas ius de l'alliance de l'empere- algré l'offense qu'il en avait ée ; au contraire, il s'efforça e occasion de lui montrer le tier dévouement. Sachant que principalement aux mauvais de Téreñtius qu'il devait attri- e captivité à Tarse, il avait outre lui une haine aussi forte le de ce général. De concert s autres ennemis du roi, Té- peignit sous des couleurs si a l'empereur Valens, la con- le cet infortuné prince, que i donna l'ordre de le mettre à Trajan, qui commandait sous ius l'armée romaine en Armé- t chargé de cette cruelle com- ; il tira le jeune et infortuné n festin où celui-ci fut assassin- un soldat. Knel, dynaste des ratsiens, essaya de défendre iverain, et fut également im- e meurtre, généralement blâ- riva en l'an 374. Para avait ept ans environ. Valens envoya e temps après, pour le rempla-

cer, Varaxad, fils d'Anob, qui était frère du roi Arsace, père de Para. Les fils de Para, Arsace III et Valarsace III, ne furent replacés sur le trône qu'en l'an 379 ; ils étaient encore bien jeunes, et ils régnerent sous la tutelle de Manuel, prince des Marniganiens. S. M—N.

PARACELSE (PHILIPPE-AURÉOLE-THÉOPHRASTE BOMBAST DE HOHENHEIM), fameux alchimiste et enthousiaste du seizième siècle, naquit, en 1493, à Einsiedeln, petit bourg du canton de Schwitz, à quelques lieues de Zurich. Son père, qui exerçait la médecine à Villach en Carinthie, était proche parent de George Bombast de Hohenheim, qui devint dans la suite grand-prieur de l'ordre de Malte : conséquemment Paracelse n'est point sorti de la lie du peuple, comme le prétend Th. Eraste, son ennemi juré. Celui-ci raconte ainsi (*Disput. de medic. novâ Parmach. si*, pars 1, pag. 237) que Paracelse subit la castration à l'âge de trois ans. D'autres disent qu'il perdit sa virilité par suite de la morsure d'un cochon. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'avait point de barbe, et qu'il détestait les femmes. Il paraît que sa première éducation fut fort négligée, et qu'il passa une partie de sa jeunesse menant la vie des scolastiques ambulants de cette époque, c'est-à-dire qu'il errait de contrée en contrée, prédisant l'avenir, d'après l'inspection des astres et des lignes de la main, évoquant les morts, et répétant les diverses opérations d'alchimie et de magie, auxquelles il avait été initié, soit par son père, soit par différents ecclésiastiques, au nombre desquels il cite l'abbé Tritheim et plusieurs évêques allemands. Comme Paracelse montre partout l'ignorance des pré-

miers éléments des connaissances les plus vulgaires, il n'est pas probable qu'il ait sérieusement étudié dans les académies. Il se contenta de visiter les universités d'Allemagne, de France et d'Italie; et, quoiqu'il se vante d'avoir fait l'ornement de ces écoles, rien ne prouve qu'il ait acquis légalement le titre de docteur, dont il se pare. Seulement on sait qu'il travailla long-temps chez le riche Sigismond Fugger de Schwatz, pour apprendre de lui le secret du grand-œuvre. Suivant l'usage des alchimistes, Paracelse voyagea dans les montagnes de la Bohême, en Orient et en Suède, pour voir les travaux des mineurs, se faire initier dans les mystères des adeptes orientaux, observer enfin les merveilles de la nature et la célèbre montagne d'aimant. Il dit aussi avoir parcouru l'Espagne, le Portugal, la Prusse, la Pologne et la Transsylvanie, où il se mit en rapport, non-seulement avec les médecins, mais encore avec les vieillards, les charlatans et les magiciens de ces diverses contrées. On croit même qu'il poussa ses voyages jusqu'en Égypte et en Tartarie, et qu'il accompagna le fils du khan des Tartares à Constantinople, pour apprendre le secret de la teinture de Trismegiste, d'un Grec qui habitait cette capitale. Une vie aussi vagabonde devait laisser à Paracelse bien peu de temps pour se livrer à la lecture : aussi assure-t-il lui-même qu'il n'ouvrit pas un seul livre dans l'espace de dix ans, et que toute sa bibliothèque médicale ne se composait pas de six feuillets. En effet, l'inventaire dressé après sa mort, constate que les seuls livres qu'il laissa, furent la Bible, la Concordance de la Bible, le Nouveau-Testament, les Commentaires de saint Jérôme sur les Évangiles,

un volume de médecine, imprimés sept manuscrits. On ignore à époque il revint en Allemagne; sait seulement que, vers l'âge de trente-trois ans, plusieurs curieux tant qu'il opéra sur des personnes éminentes, lui donnèrent une célébrité, qu'il fut appelé (en d'après la recommandation de la lampe, à l'université de Bâle) y remplir une chaire de physique et de chirurgie. Là Paracelse commença par brûler publiquement l'amphithéâtre, les ouvrages de Celse et de Galien, assurant les auditeurs que les cordons de ces livres en savaient plus que ces médecins; que toutes les universités, tous les écrivains réunis étaient instruits que les poils de sa barbe de son chignon, et qu'enfin il avait le considérer comme le monarque de la médecine. « me suivrez, s'écriait-il, vous » censez, Galien, Rhazès, » guana, Mésué; vous me » messieurs de Paris, de M » lier, de Germanie, de Co » de Vienne, et tous tant qu » êtes, que le Rhin et le » nourrissent; vous qui hab » îles de la mer; vous aussi, l » Dalmates, Athéniens; toi » toi, Arabe; toi, Juif, v » suivrez, la monarchie m » tiendra. » La nouveauté de sa doctrine, l'emphase avec laquelle il parlait de ses succès, le pouvoir qu'il s'attribuait de prolonger la vie et de guérir même les maladies incurables, l'usage de faire des cours en public, toutes ces circonstances réunies attirèrent à Bâle un grand nombre de gens crédules, oisifs et dissuasiés. Nous possédons encore des leçons qu'il fit sur la médecine : elles sont dans un lang-

d'allemand et de latin barbare; et l'on n'y trouve autre chose qu'une multitude de remèdes empiriques, indiqués avec la plus grande prétention. Tant d'impudence, loin de diminuer sa renommée, ne fit que l'accroître, suivant le témoignage de Ramus, au point qu'Erasmus lui-même, qui souffrait depuis long-temps de la gravelle, invoqua le secours de Paracelse; ce qui établit entre ces deux hommes si différemment célèbres, une correspondance qui est parvenue jusqu'à nous. Mais à Bâle, on ne tarla pas à s'apercevoir que le nouveau professeur n'était qu'un insigne charlatan. A peine une année s'était-elle écoulée, que personne ne voulut plus assister à ses leçons, faute de pouvoir entendre son jargon emphatique. Ce qui acheva surtout de ternir sa réputation, ce fut la vie crapuleuse qu'il menait. Suivant le témoignage d'Oporin, qui vécut deux ans dans son intimité, Paracelse ne montait presque jamais en chaire sans être à moitié ivre, et ne dictait ordinairement à ses secrétaires qu'après avoir égaré sa raison dans le vin. Si on l'appelait chez un malade, rarement il s'y rendait avant de s'être gorgé de cette liqueur. Il avait l'habitude de se coucher sans quitter ses habits. Quelquefois il passait les nuits dans les cabarets avec les paysans, et ne savait plus le matin ce qu'il faisait; et pourtant il n'avait bu que de l'eau jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans. Enfin, craignant un jour d'être puni pour avoir gravement injurié un magistrat, il s'enfuit de Bâle, vers la fin de l'année 1527, et se réfugia en Alsace, où il fit venir son secrétaire Oporin, avec tous ses appareils chimiques. Il recommença alors la vie de théosophie ambulante, qu'il avait menée pendant sa jeunesse.

se. Ainsi il se trouvait à Colmar, en 1528; à Nuremberg, en 1529; à Saint-Gall, en 1531; à Pfeffers, en 1535; à Augsbourg, en 1536. Il fit ensuite quelque séjour en Moravie, où il compromit encore sa réputation par la perte de plusieurs malades distingués; ce qui le força de se diriger sur Vienne: de là, il passa en Hongrie, et, en 1538, à Villich, où il dédia sa *Chronique* aux états de Carinthie, en reconnaissance de toutes les bontés dont ils avaient honoré son père. Enfin, de Mindelheim, où il était en 1540, Paracelse alla mourir à Saltzbouig, dans l'hôpital de Saint-Etienne, le 24 septembre 1541. C'est ainsi que termina son existence, âgé seulement de quarante-huit ans, et dans un état voisin de la pauvreté, celui qui se prétendait possesseur du double secret de transmuter les métaux, et de prolonger la vie pendant plusieurs siècles. Pour bien juger Paracelse, ainsi que la réforme qu'il voulut opérer en médecine, il faut d'abord écarter tout esprit de prévention, et ne s'en rapporter, par exemple, ni à Th. Érase, qui l'a poursuivi avec acharnement, ni à Murr, qui a souvent dénaturé les faits pour présenter sous un jour favorable la science et le caractère de Paracelse. Il faut ensuite se reporter à l'esprit dominant du siècle où il vivait, et se rappeler que cette époque est fameuse par le règne de l'astrologie et de l'alchimie, par l'abus de toutes sortes de pratiques superstitieuses, par l'apparition des spectres, des revenants, des loups-garons, par la fréquence des maladies démoniaques, enfin, par les jongleries d'une foule d'illuminés et de fanatiques qui exploitaient toute l'Europe, et surtout en Allemagne, la crédulité humaine. Telle

sont les causes qui préparèrent l'élévation du système de Paracelse, et qui portèrent un coup sensible à celui de Galien. Parler un langage vulgaire, écrire plutôt pour le peuple que pour les savants, introduire l'art cabalistique en médecine, parce qu'il dispense de cultiver les connaissances que donne l'étude, employer une foule de termes mystiques et barbares, qui font d'autant plus d'impression sur la multitude qu'ils sont moins intelligibles : tels sont les moyens qui réussirent à notre hardi réformateur. Son système philosophique et médical est curieux par son absurdité même : le voici en abrégé. Il prend d'abord pour appui la religion et les livres saints. Il assure que la contemplation des perfections de la Divinité suffit pour procurer toutes les lumières et la sagesse; que l'Écriture-Sainte conduit à toutes les vérités; que la Bible est la clef de la théorie des maladies; qu'il faut interroger l'Apocalypse, pour savoir ce que c'est que la médecine magique. L'homme qui obéit aveuglément à la volonté de Dieu, et qui parvient à s'identifier avec les intelligences célestes, possède la pierre philosophale; il peut guérir toutes les maladies, et prolonger sa vie à volonté, parce qu'il tient en sa possession la teinture dont Adam et les patriarches se servaient avant le déluge pour prolonger jusqu'à huit ou neuf siècles le terme de leur existence. Paracelse faisait profession du panthéisme le plus grossier : il admettait de purs esprits sans âme. Selon lui, tous les êtres, même les minéraux et les fluides, prennent des aliments, des boissons, et expulsent des excréments. Sa théorie physiologique, amas confus des idées les plus incohérentes, est fondée sur l'application des lois de la

cabale à la démonstration des fonctions du corps humain. Ainsi la force vitale est une émanation des astres. Le Soleil se trouve en rapport avec le cœur, la Lune avec le cerveau, Jupiter avec le foie, Saturne avec la rate, Mercure avec les poumons, Mars avec la bile, Vénus avec les reins et les organes de la génération. Avant de chercher à expliquer les fonctions ou à guérir les maladies, le médecin doit connaître les planètes du microcosme, son méridien, son zodiaque, son orient et son occident : c'est à l'aide de ces connaissances qu'il parvient à la découverte des secrets les plus cachés de la nature. Le corps est formé par le concours du sel, du soufre et du mercure sydériques, c'est-à-dire, immatériels. Chacun des éléments peut admettre toutes les qualités, en sorte qu'il y a de l'eau sèche, du feu froid, etc. Une autre doctrine est celle qui concerne l'*archée*, espèce de démon, qui fait dans l'estomach la fonction d'alchimiste, en séparant la matière vénéneuse qui contiennent les aliments, d'avec celle qui sert à la nutrition. Cette archée, que les Paracelsistes traduisent par *esprit architecte*, et qui n'est autre chose que la nature, entreprend, de son autorité privée, tous les changements, et guérit aussi les maladies. Chaque partie a son estomac propre, qui effectue des sécrétions particulières. Paracelse n'est pas moins absurde dans sa théorie pathologique. Revenant toujours à la magie, il assure qu'elle est l'art des arts, que c'est en elle qu'il faut puiser la connaissance de la médecine. Il se glorifie de passer pour magicien; il se vante même d'avoir reçu des enfers des lettres de Galien, et d'avoir eu, dans le vestibule de ces lieux ténébreux, de vives disputes avec Avicenne, sur l'or

potable, la teinture des philosophes, la quintessence, le mithridate, la pierre philosophale, etc. Il attribue les maladies à cinq causes générales, qu'il nomme *entités*, lesquelles se rattachent au système astrologique; en sorte qu'au lieu d'observer les symptômes, on doit consulter les planètes, pour distinguer si l'entité est divine, ou astrale, ou naturelle, ou spirituelle, ou vénéneuse. Il établit une différence essentielle entre les maladies de l'homme et celles de la femme, parce que l'*utérus*, en sa qualité de microcosme du microcosme, joue un grand rôle dans toutes les affections des femmes. Il attribue au sang menstruel une qualité vénéneuse et les propriétés les plus extraordinaires. Il explique chaque maladie en particulier, à l'aide de ses trois principes ou entités chimiques, qu'il substitue aux quatre éléments des anciens. Quoiqu'il déclame contre l'uroscopie, il n'en disserte pas moins subtilement sur l'analyse de l'urine et sur les applications qu'on en peut faire à la connaissance des maladies. En thérapeutique et en matière médicale, sa théorie est toute cabalistique. Il regarde l'or comme spécifique dans tous les cas où le cœur est le siège primitif du mal, parce que ce métal précieux se trouve en harmonie avec l'importance de l'organe malade. Il veut que, pour découvrir les vertus des végétaux, on en étudie l'anatomie et la chiromancie; car, dit-il, les feuilles sont leurs mains, et les lignes qui s'y remarquent (*signatures*), font apprécier les propriétés qu'elles possèdent. Avant d'user d'un médicament, il est indispensable d'observer l'influence des constellations, et de s'assurer si elle est favorable. Dans l'exercice de la chirurgie, Paracelse

rejette tout-à-fait l'usage des instruments tranchants, des caustiques et même des sutures, parce qu'il compte sur l'efficacité de ses arcanes, de ses caractères, et de ses paroles magiques, et que, dans les plaies et les ulcères, il attend tout de l'archée. Il prétend guérir les fractures sans appareil contentif, mais uniquement avec la consoude. Il employait beaucoup l'aimant contre les hémorragies, l'hystérie, l'épilepsie et la plupart des affections spasmodiques. Il étendit plus que jamais l'abus des talismans. Cette antique invention de la superstition et de la fraude renfermait communément des figures magiques, et devait préserver des enchantements, guérir presque toutes les maladies, procurer le bonheur et une vie de plusieurs siècles; mais le fauteur de tant de rapécées et d'impostures éprouva lui-même la vanité de ses promesses. On ne peut cependant lui contester le mérite des efforts qu'il a faits pour introduire en médecine l'usage de préparations antimoniales, mercurielles, salines et ferrugineuses, qui ont sur nos organes une action efficace. On ne peut non plus nie que l'alchimie, qui a ruiné tant d'adeptes, n'ait été avantageuse aux sciences médicales, sous le rapport des importantes découvertes dont elle fut la source. Paracelse publia très-peu d'ouvrages de son vivant. Comme ceux qui lui sont attribués présentent de nombreuses contradictions, on est porté à croire que plusieurs ont été composés par ses élèves. Si nous voulions citer les titres de tous ses écrits, ils comprendraient plusieurs pages; nous nous bornerons donc à l'indication des diverses collections complètes. I. Editions allemandes: Bâle, 1575, in-8°; ibi

1589-1590, dix volumes in-4°, par les soins de J. Huser; Strasbourg, 1603-1618, quatre volumes in-fol., par le même J. Huser, qui mourut après avoir publié les deux premiers volumes. Le quatrième passe pour ne renfermer que des écrits apocryphes. II. Éditions latines : *Opera omnia medico-chymico-chirurgica*, Francfort, 1603, dix vol. in-4°; Genève, 1658, trois vol. in-fol. III. Éditions françaises : *La grande chirurgie de Paracelse*, traduite sur l'édition latine de J. Dalmhem, par Cl. Dariot, Lyon, 1593, in-4°, 1603, in-4°; Montbéliard, 1608, in-8°. — *La petite chirurgie*, du même, Paris, 1623, in-8°. Ce sont presque les seuls ouvrages qui aient passé dans notre langue. Pour l'intelligence de Paracelse, et l'histoire de sa vie, on peut consulter les livres suivants : Mich. Toxitis, *Onomasticum medicum et explicatio verborum Paracelsi*; Ger. Dorn., *Dictionarium Paracelsi*; P. Severini, *Idæa medicinæ philosophicæ*; D. Leclerc, *Histoire de la médecine*; l'*Histoire littéraire de Paracelse*, avec un fac-simile de son écriture (dans le tome 2, p. 177-285 du *Nouveau journal des Arts et de la littérature*, par Th. de Murr); Adlung, *Histoire de la folie humaine*, tom. viii°; Sprengel, *Histoire pragmatique de la médecine*, tom. iii°.

R—D—N.

PARADÈS (VICTOR-CLAUDE-ANTOINE - ROBERT COMTE DE), espèce d'intrigant que le prince de Ligne désigne, dans ses Mémoires, comme servant à-la-fois d'espion à la France et à l'Angleterre, se prétendait issu de la maison espagnole de Paradès. Il était, suivant d'autres, bâtard d'un comte de ce nom, grand d'Espagne, mort au service de France.

Mais, d'après l'opinion la plus accréditée, il avait pour père un pâtissier de Phalsbourg, nommé Richard; et il naquit en 1752. Il paraît qu'il se présenta en 1778, à la cour de France, sous le nom et les titres de la famille espagnole de Paradès; qu'il y obtint des grades, des pensions et d'autres faveurs, et qu'il eut même l'honneur de monter dans les carrosses du roi. Si l'on s'en rapporte aux Mémoires qu'il a laissés, le désir d'entrer au service de France, et de commencer par se rendre utile afin d'être placé ensuite plus avantageusement, le détermina à passer en Angleterre, pour acquérir une connaissance exacte des forces de terre et de mer de cette puissance, examiner ses places-fortes et ses établissements maritimes. A son retour, il communiqua au ministre de la marine (Sartine), la relation de son voyage, et les Mémoires qu'il avait recueillis. Ce ministre loua son zèle, et le renvoya en Angleterre pour y faire une reconnaissance plus particulière de chaque port, en lever les plans, dresser des Mémoires sur chacun d'eux, et faire connaître le nombre et l'état des vaisseaux. Il le chargea enfin de prendre, sur les diverses branches de la marine anglaise, tous les renseignements qu'il pourrait se procurer. Il paraît que cet émissaire exécuta, non-seulement avec adresse, mais à la grande satisfaction de M. de Sartine, la mission qui lui avait été confiée. Il établit des liaisons à Plymouth, Portsmouth, Chatham, et dans les principaux ports d'Angleterre, pour être instruit de tout ce qui s'y passait (1). Paradès assure, dans ses

(1) Et afin de mieux remplir son rôle, il fit un petit bâtiment sous pavillon anglais, au moyen duquel il fit ses observations avec toute sécurité.

lres, que si le comte d'Ors eût voulu profiter des avis qui lui avait donnés, il eût pu battre le comte de Keppel, et empêcher de se rendre en Amérique. Il fut employé à l'amour-propre de quelques officiers français, le peu de conquêtes qu'on accorda aux renseignements qu'il avait transmis. Sans se laisser rager par le défaut de succès de ses premières ouvertures, Paradès continua de livrer à la France les plans de Plymouth et de Portsmouth, où il était parvenu à se procurer les intelligences; et il obtint, le 15 août 1778), en récompense de ses services, le brevet de lieutenant de cavalerie, et une pension de 1000 livres. Il visita ensuite tous les ports de la Manche; et au moyen de sommes considérables, que M. de Sartine lui fit remettre, il s'y créa facilement des agents. Si l'on ajoute foi à ce qu'il a écrit dans ses Mémoires, on voit qu'il avait reçu de M. de Sartine, le 15 avril 1778 jusqu'au 15 janvier 1779, environ six cent quatre-vingt-dix mille livres. Au commencement de 1779, Paradès fut envoyé en Angleterre avec un officier du génie français, chargé de surveiller de son côté des informateurs et de lever des plans. Plusieurs fois ils coururent tous deux le risque d'être pris; et il paraît que Paradès ne réussit à conserver sa liberté que par la trahison de son compagnon de voyage, que par une grande audace et l'absence d'esprit extraordinaire. Pour cette mission périlleuse, Paradès fut fait mestre-de-camp de la brigade de la marine (3 juin 1779). Il fit encore deux voyages en Angleterre, d'où il rapportait toujours des renseignements qu'il s'empressait de communiquer au ministre de la marine. Au commencement de l'année 1779, il

proposa de faire opérer une descente en Angleterre, par l'armée navale aux ordres du comte d'Orville; et il désignait Plymouth comme le point où cette opération pouvait avoir lieu le plus facilement, étant alors sans défense. Il prétendait que ce fut pour n'avoir point suivi ses avis, que la France perdit cette occasion de s'emparer d'un des plus beaux ports d'Angleterre; mais on peut voir, à l'art. d'ORVILLE, les causes réelles qui empêchèrent cette descente d'avoir lieu. Sur ses instances, il obtint de M. de Sartine l'ordre d'observer les mouvements d'une escadre qu'on armait dans les ports d'Angleterre pour s'opposer à la sortie de celle qui devait transporter en Amérique l'armée aux ordres de Rochambeau. Mais avant qu'il eût pu remplir cette nouvelle mission, il fut arrêté (avril 1780) et enfermé à la Bastille comme soupçonné d'avoir trahi les intérêts de l'État. Il y resta quatorze mois, et ne fut remis en liberté que le 15 mai 1781. Il paraît que les diverses réclamations qu'il présenta, ne furent pas accueillies, et qu'il se retira à Saint-Domingue, où il est mort, vers 1786. Il est assez difficile de se former une opinion bien positive, sur le comte de Paradès. Si l'on s'en rapporte aux Mémoires qu'il a laissés, et qui furent adressés, en 1782, à M. le maréchal de Castries, alors ministre de la marine, il aurait servi fidèlement la France, et rendu de très-grands services, payés d'ingratitude. Mais si on le juge d'après la conduite que la cour de France tint à son égard, et par ce qu'en dit le prince de Ligne, il n'aurait joué qu'un rôle très-vil. L'opuscule que le comte de Paradès avait adressé au maréchal de Castries, a été imprimé

sous ce titre: *Mémoires secrets de Ro'ert, comte de Paradès*, etc. (Paris, Desenne), 1789, in-8.º de 188 pages. (Voyez en l'extrait, dans le Mercure du 9 oct. 1790.) C'est par erreur que le rédacteur du septième cata'ogue du dépôt bibliographique, publié en 1822, prétend qu'il n'existe qu'une copie du manuscrit de Paradès, achetée, suivant lui, au poids de l'or, par l'amirauté anglaise, qui l'aurait fait déposer dans ses archives. On en trouve au contraire un assez grand nombre, qui d'ailleurs ont perdu presque tout leur prix depuis l'impression du manuscrit.

Z.

PARADIN (GUILLAUME), historien, qui s'est occupé l'un des premiers à débrouiller les annales de Bourgogne, était né, vers 1510, à Cuiseaux, bailliage de Chalon, de parents peu favorisés de la fortune. Après avoir terminé ses études, il embrassa l'état ecclésiastique, et devint instituteur des enfants de Prevost, lieutenant-général du bailliage de Dijon, grand amateur d'antiquités, et qui lui légua, en mourant, ses recueils des pièces tirées de la chambre des comptes et des archives de l'abbaye de Saint-Bénigne. Il s'appliqua dès-lors entièrement à l'étude de l'histoire, et parcourut une partie de la France et des Pays-Bas, pour rassembler des matériaux. Ses talents l'ayant fait connaître du cardinal Charles de Lorraine, ce prélat le prit en affection, et le présenta au roi Henri II, qui l'assura de sa bienveillance particulière. Paradin fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Beaujeu, dont il devint doyen; et il mourut en cette ville, le 16 janvier 1590, dans un âge avancé. C'était un homme savant et très-laborieux, mais beaucoup trop crédule, défaut commun

aux écrivains du même siècle de lui, outre des Traductions de quelques ouvrages de Vivès, d'Arnold Fuchs, d'Aristée, de l'*Histoire de la guerre des Goths*, par Scaptope, quelques écrits peu importants dont on trouvera les titres dans les *Mémoires de Nicéron*, tom. 1 et dans la *Bibl. de Bourgogne* toutes les productions de Paradin. On ne recherche plus que les suivantes : I. *De antiquo statu Burgundie*, Lyon, 1542, in-4º. Cette édition est sortie des presses du Robert Dolet, qui engagea Paradin à publier au jour cet ouvrage que celui-ci avait communiqué pour avoir son avis. Il a été réimprimé à Bâle, 1550, in-8º., avec quelques opuscules historiques. II. *De in Belgio gestis à duce Andree*, Paris, 1544, in-8º. Cette lettre a été traduite en français par Philibert Hegemon Guide), sous le titre : *Discours de la guerre de 1542 et 1543*. III. *Histoire de trois temps*, Lyon, 1550, in-8º. Paradin avait publié d'abord ce titre en latin; mais, d'après le conseil de ses amis, il la traduisit en français: elle embrasse le règne de François Ier., et contient beaucoup de particularités curieuses, racontées avec beaucoup de candeur et de naïveté. Le succès de cet ouvrage engagea l'auteur à le continuer jusqu'à l'année 1556. Les éditions antérieures sont les seules connues. IV. *La Chronique de Savoie*, 1552, in-4º.; avec des additions, 1561, in-fol.; et enfin une *Continuation jusqu'à la fin du 1601*, tirée de divers auteurs. V. *Le Blason des d'Orléans où se voyent les malheurs venant des danses, dont un homme ne revint plus sage*, 1

me plus pudique, Beaujeu, 1566, in-8°; très-rare. VI. *Historiarum memorabilium ex Genesi descriptio tetrastichis versibus*, Lyon, 1558, in-8°. C'est sans doute la traduction des *Quatrains historiques* de la Bible de Cl. Paradin (Voy. plus bas). VII. *De motibus Galliar, et expugnato, receptoque Iccio Calctorum commentarius*, ibid., 1558, in-4°, et dans le tom. III des *Scriptor. rerum Germanicar.*, de Schard. VIII. *Les Annales de Bourgogne*, ibid., 1566, in-fol. Cette histoire commence à l'an 378, et finit à 1482. Suivant Saint-Julien de Balleure, « c'est un très-excellent volume, lequel est si utile, que l'ayant, on peut se passer de Froissard, Monstrelet, Olivier de la Marche, et autres tels historiographes » (*Meslanges de Saint-Julien*, 304). Les Annales de Paradin tiennent encore leur place dans les grandes bibliothèques; mais on ne les consulte plus guère depuis qu'on a des ouvrages plus complets et plus exacts sur la Bourgogne (Voy. D. PLANCHER). IX. *Mémoires de l'histoire de Lyon, en trois livres*, avec les inscriptions antiques, les tombeaux et épitaphes, etc., Lyon, 1573, in-fol.; nouv. éd., avec les *privileges* de la ville de Lyon, par Cl. de Rubys, ibid., 1625, in-fol. Cet ouvrage, rempli des fables de Symphor. Champier, est tombé dans l'oubli. X. *Epigrammata; accessit Francorum regum series, etc.*, ibid., 1581, in-4°. de 72 pag. — Claude PARADIN, frère du précédent, embrassa à son exemple l'état ecclésiastique, et fut aussi pourvu d'un canonicat du chapitre de Beaujeu. On ignore l'époque de sa mort. On cite de lui : I. *Quadrins historiques de la Bible*, Lyon, 1553, in-8°; avec des fig. du petit Ber-

nard, fameux graveur en bois, ibid. 1558, in-8°. Cette édition, qui est augmentée, contient 226 quatrains avec autant d'estampes, et non p. 231, comme le dit Nicéron. II. *De vices héroïques et emblèmes*, ibid. 1557, in-8°; revus et augmentés de moitié, Paris, 1614; ibid., 1621 in-8°. « J'ai communiqué ce livre » dit l'imprimeur J. Milot, à un seigneur d'honneur et de doctrine » qui a donné quelques heures à » correction et augmentation d'iceluy en faveur du public; » et » privilège pour l'impression nous apprend qu'on est redevable de ces additions au sieur Dancry, conseiller et maître des requêtes ordinaire de l'hôtel. Cependant l'édition de 1621 les attribue à François d'Anboise (1). III. *Alliances généalogiques des rois de France et princes des Gaules*, Lyon, 1561, in-fol. Cet ouvrage, réimprimé avec des additions, en 1606 et 1636, est tout-à-fait inutile, puisqu'il ne renferme point de preuves. — Jean PARADIN ou PARRADIN, cousin des précédents, né à Louhans, fut, si l'on en croit P. Jacob (*De Scriptor. Cabillonensibus*), médecin du roi François Ier, mais La Monnoie, et après lui Nicéron, prétendent qu'il était clerc greffier du parlement de Dijon. Paradin, dans sa *Biblioth. de Bourgogne*, embrasse le sentiment du P. Jacob et dit que J. Paradin mourut en 1581. Âgé de plus de quatre-vingts ans, Belleneuve, près de Mirebeau, d'où son corps fut rapporté à Dijon, inhumé dans l'église Saint-Michel. On a de lui : *La Micropédie*, Lyon 1546, in-8°; Paris, 1547, in-1

(1) Les *Emblèmes* de Cl. Paradin ont été traduits en latin avec ceux de Gabr. Simouet, Leyde, 1600, in-16, sous ce titre : *Symbola heroica*.

C'est un recueil de pièces de vers , dont la p^{ns} importante est une traduction du poëme de Simon Nanquier : *De lubrico temporis curriculo ; deque hominis miseria et funere Caroli VIII, regis Franciæ*, (Paris, 1505, in-8^o.) Les autres morceaux du recueil de J. Paradin sont les *Dialogues* trad. de Ravisius Textor, des *Distiques* de Fauste Andrelin, des épigrammes, des dixains, huitains, etc. W—s.

PARADIS (PAUL), appelé *Le Canosse*, né à Venise, d'une famille juive, quitta la religion dans laquelle il avait été élevé, pour embrasser le christianisme, qu'il professa toujours avec la plus grande sincérité. Instruit dès son enfance dans la langue hébraïque, il la possédait parfaitement, et en donnait des leçons, quand il fut choisi, en 1530, par François I^{er}, à la recommandation de la reine de Navarre, pour l'enseigner au Collège royal, qui venait d'être fondé. La réputation qu'il s'était faite de bien savoir l'hébreu, et, ce qui est mieux encore pour un professeur, de connaître la méthode de bien enseigner, attirait une foule d'auditeurs. Nous ne savons rien autre chose de cet hébraïsant. Il n'occupait plus sa chaire en 1538, selon Duval dans son *Collège royal*; et l'on présume qu'il mourut vers 1554. Un de ses disciples, nommé Jean Dufrêne, publia, de son consentement, un dialogue latin de sa composition, sur la vraie manière de lire l'hébreu : *Pauli Paradisi, Veneti, hebraicarum interpretis, de modo legendi hebraicè dialogus*, Paris, 1534, in-8^o. Wolf en parle avec éloge dans sa *Bibliothèque hébraïque*, et dans ses notes sur l'*Italia orientalis* de Colomies. Paul Paradis n'a pas publié d'autres ouvrages,

malgré la promesse qu'il avait faite de traiter des *parties du discours*, de la *construction*, de la *prononciation*, des *accents*, des *tropes* ou *figures*. (Voy. l'abbé Goujet, *Mémoire historique et littéraire sur le Collège royal de France*, tome 1.)

L—B—E.

PARASOLS (B. (1) DE), poète provençal, n'est connu que par les *Vies* de Jean de Nostre-Dame. Suivant Saint-Cezari, il était né dans le Limousin; mais Nostre-Dame place le lieu de sa naissance à Sisteron, et ajoute qu'il était fils d'un médecin de la reine Jeanne de Naples, comtesse de Provence. Il paraît qu'il avait embrassé l'état ecclésiastique; ce qui ne l'empêcha point de composer, à la louange des dames, divers écrits en rime provençale dont le *Monge des îles d'Or* (V. OBERTO), avait lu plusieurs fragments. La vie de la reine Jeanne lui fournit aussi le sujet de cinq tragédies. Nostre-Dame, qui en rapporte les titres (ch. 72), dit que ces pièces « valaient tous les trésors du monde, et que le poète les remit secrètement au pape Clément VII, qui tenoit alors sa cour à Avignon. Le pontife lui témoigna sa reconnaissance de ce présent, en lui donnant un canonicat du chapitre de Sisteron, avec une prébende à Parasols, où il se retira, et peu de jours après y trespassa esteint de poison », environ l'an 1383. Le récit de Jean de Nostre-Dame est la seule source où ont puisé nos anciens bibliothécaires et les frères Parfaict, qui ont consacré un assez long article à Parasols dans l'*Histoire du théâtre*

(1) J. de Nostredame ne désigne pas autrement ce poète. Les frères Parfaict supposent qu'il se nommait *Baithelomi*, Crescimbeni conjecture qu'il avoit nom *Beitrand*; et les auteurs du *Dict. universelle* nomment *Bernard*.

s. Mais l'abbé Millot, qui s'est en supposant que Nostre-vait confondu Parasols avec r de Palasols, poète catalan, du douzième siècle, n'en a ns démontré que tous les dé- anés par ce biographe étaient is pour relever la gloire des rovençaux, et leur attribuer ion de l'art dramatique, « art t toujours ignoré des trouba- . Environ quatre mille piè- ue nous avons rassemblées , ajoute Millot, rappellent ifinité d'usages de leur temps; une, l'idée de tragédie ou de die. Quoi cependant de plus le d'intéresser des poètes, de ourrir des images et des ré- ns? Leur silence prouve que être n'existait point (*His- es troubadours*, 1, 443). » une autorité si imposante, urs du *Dictionnaire univer-* i fixent la mort de Parasols ovembre 1383, ne craignent jouter que ce poète « est le ier auteur connu des *Mys-* (quoiqu'on ne lui attribue de mystères), qui paraissent commencé l'an 1378 (en uce sans doute), et qui ont é la scène cent soixante-dix Dans ses ouvrages, grossiers que son siècle, on voit bril- temps à autre quelques étin- de talent (Nostre-Dame lui- le les avait pas lus). « La Jeanne, qui avait été insult- aus les vers de Parasols (c'est supposition) défendit dans ats la représentation de ses dies (l'auteur ne les fit pas nter; il les remit *secrètement*). » Cette défense fit *avorter* ince de l'art qui ne recom- a ses essais que long-temps

» après. » Ce n'est point là écrire l'histoire, mais mettre les rêves de son imagination à la place de la vérité.

W—s.

PARC (DU). V. SAUVAGE.

PARCELLES (JEAN), peintre de marines, naquit à Leyde, vers 1507, et fut élève d'Henri Vroom. Il a excellé à peindre la mer sous tous ses aspects. Pour mieux rendre les tempêtes sur mer, il se plaisait à les étudier; et il s'exposa souvent aux plus grands périls pour rendre son imitation plus parfaite. L'habitude d'étudier la nature lui avait donné la plus grande facilité d'invention; mais il savait retenir son génie dans de justes bornes, et il ne s'écartait jamais de la vérité. Il défia un jour Knipberghen et Van Goyen, tous deux habiles peintres de paysages, à qui ferait le mieux un tableau dans le cours de la journée, et en présence d'amis communs. Knipberghen choisit une grande toile pour faire son paysage. Il semblait qu'il prit sur sa palette les ciels, les lointains, les arbres, les rochers tout faits, et qu'il ne fit que les transporter sur la toile: ce bon tableau fut achevé avant le temps. Van Goyen se contenta d'appliquer sur sa toile du clair, du brun, sans laisser deviner ce qu'il voulait représenter. Bientôt on vit, pour ainsi dire, éclore de ce chaos un ciel léger, des lointains, des fabriques, des hameaux, une chute d'eau qui s'étendait en rivière, où l'on voyait de nombreuses embarcations, pleines de figures touchées avec finesse: ce tableau heurté avec esprit, et d'une excellente couleur, charma les spectateurs. Parcelles suivit une marche toute différente: il resta long-temps à méditer sur le tableau qu'il voulait exécuter sans rien dessiner ni rien

peindre ; et lorsqu'il eut bien arrêté toutes ses idées , il se mit à peindre avec une extrême rapidité , et , dans le temps prescrit , il eut fini son tableau représentant une marine , qui enleva tous les suffrages. Les productions des deux autres concurrents étaient plus riches de détails ; les effets en étaient plus piquants , peut-être : mais l'ouvrage de Parcelles était la nature elle-même , et renfermait toutes les parties de la peinture. Cet habile artiste mourut à Leyerdorfs , laissant un fils , nommé Jules , qui marcha sur ses traces. On a souvent confondu leurs tableaux ; et l'erreur est d'autant plus facile que tous deux les marquaient des lettres J et P. Plusieurs marines du père ont été gravées , Amsterdam , N. J. Visscher , 1690. P—s.

PARCIEUX (DE). V. DEPARCIEUX.

PARDAILLAN, DUC D'ANTIN (LOUIS-ANTOINE DE). V. GONDRIEN, XVIII, 62.

PARDIES (IGNACE-GASTON) , habile géomètre , né , en 1636 , à Pau , était fils d'un conseiller au parlement de cette ville. Il entra chez les Jésuites à l'âge de seize ans ; et après avoir professé quelque temps les belles-lettres avec succès , il s'appliqua à l'étude de la philosophie , et embrassa les principes de Descartes , sans l'avouer cependant pour son maître. Regardé par les partisans , encore très-nombreux , du péripatétisme , comme un cartésien déguisé , il s'en défendit constamment , mais sans pouvoir les convaincre : il fut obligé , plusieurs fois , de justifier les principes qu'il avait avancés , par la seule raison qu'ils ne s'accordaient pas avec ceux de l'école. Chargé de professer les mathématiques au collège de Louis-le-Grand , à Paris ,

il s'en acquitta d'une manière brillante ; et l'on attendait de lui des ouvrages importants , quand une fièvre , qu'il contracta en portant les secours de la religion aux prisonniers de Bicêtre , l'enleva aux sciences , en 1673 , à l'âge de trente-sept ans. Le P. Pardies joignait à des connaissances variées , le caractère le plus heureux et une piété solide ; il était en correspondance avec plusieurs savants , parmi lesquels il sut distinguer Newton , qui faisait un cas particulier de ses lumières. On a de lui : I. *Horologium thaumanticum duplex* , Paris , 1662 , in-4°. Ce opuscule contient la description du sciatière , instrument ingénieux pour tracer toutes sortes de cadrans , même sur les surfaces irrégulières. On en a publié l'extrait en français ibid. , 1673 , in-12. II. *Dissertation de motu et natura cometarum* , Bordeaux , 1665 , in-12. III. *Discours du mouvement local* , Paris 1670 ; ibid. , 1673 , in-12. L'auteur a joint à la seconde édition quelques notes pour écarter le soupçon de cartésianisme. IV. *Éléments de géométrie* , ibid. , 1671 , in-12 réimprimés plusieurs fois. La clarté fait le principal mérite de cet ouvrage , qui a été traduit en latin par Schmitz , Iéna , 1685 , in-12 , et par Joseph Serrurier , professeur de mathématiques , à Utrecht , 1711 , in-12. V. *Discours de la connaissance des Bêtes* , ibid. , 1672 , in-12. C'est de tous les ouvrages de Pardies celui qui a fait le plus de bruit lors de sa publication : après avoir présenté tous les raisonnements des Cartésiens , pour démontrer que les animaux sont de pures machines , l'auteur les réfute si faiblement qu'on dut le regarder comme un transfuge. VI. *Lettre d'un Philosophe à un*

Cartésien de ses amis, ibid., 1672, in-12: le fond de cet ouvrage appartient au P. Rochon, jésuite de Bordeaux; mais c'est le P. Pardies qui l'a mis en état de paraître, de sorte qu'on le lui attribue assez communément. C'est une réfutation de quelques principes de Descartes. VII. *La Statique ou la Science des forces mouvantes*, ibid., 1673, in-12. Cet ouvrage est la suite du *Discours sur le mouvement*; et ces deux opuscules faisaient partie d'un traité complet de *Mécanique*, que l'auteur n'eut pas le temps de terminer. La plupart des ouvrages qu'on vient d'indiquer ont été réunis sous le titre d'*Œuvres* du P. Pardies, Lyon, 1725, in-12. Le *Recueil de ses traités de mathématiques* avait déjà paru en latin, 1701, in-8°. Il a laissé en manuscrit un *Traité de la Guerre* et un *d'Optique*, ainsi qu'une *Description du Globe céleste*, en latin et en français. L'*Atlas céleste* a été publié par le P. de Fonteney, Paris, 1674, in-fol. max.: on y voit les routes des comètes qui avaient paru jusqu'à cette époque; et dans un nouveau tirage qui fut fait de ces cartes, vers 1693, on a ajouté les comètes qui avaient paru depuis la première édition (1). L'*Atlas* de Pardies eut beaucoup de succès jusqu'à la publication de celui de Flamsteed, qui est incomparablement supérieur (*V. la Biblioth. astronomique de Lalande*, pag. 282). On a encore du P. Pardies une traduction française de l'ouvrage du P. Bartoli: *Des Miracles de saint François-Xavier*,

Paris, 1672, in-10, avec une *face* sur la foi due aux miracles l'on trouve dans les *Transact philosophiques* de 1672 et 1673 (84 et 85), ses *Remarques* sur la théorie newtonienne de la lumière avec les réponses de Newton. On consulte, pour plus de détails, *Éloge* dans les *Mémoires de l'Académie*, avril 1726, dont Nicéron a donné un extrait dans le tome premier de ses *Mémoires*. Le P. Pardies a écrit un article assez étendu dans le *Dictionnaire de Chaussepé*. W—

PARÉ (AMSAOISZ), le père d'un chirurgien français, naquit à Laval dans le Maine, vers le commencement du seizième siècle. Son père, après lui avoir fait apprendre ce qu'on enseignait alors dans les écoles, le mit en pension chez un chapelain nommé Orsoy, lequel, à raison de l'extrême modicité de la somme qu'il lui payait pour enseigner le latin, cet enfant, tâchant de se débarrasser en le faisant travailler à son aise, en lui donnant sa mule à conduire, et en l'employant à d'autres corvées semblables. Le jeune Paré sortant de la maison du chapelain, placé chez un chirurgien de Laval nommé Vialot, duquel il apprit à phlébotomiser. Le lithotomiste Colot, fort jeune alors, devenu opérer de la taille un des frères du chapelain, Paré se mit avec empressement à l'opération, se sentant une vocation décidée pour la haute chirurgie, il prit la résolution de se rendre à Paris, pour suivre les leçons des maîtres qui y allaient à cette époque, et qui enseignaient les ouvrages de Lanfranc et de Gui de Chauliac. Jacques Cujac, professeur au collège de France, l'employait auprès de ses malades pour la petite chirurgie, et con-

(1) Ces cartes, probablement exécutées, ne sont qu'une compilation des cartes ou catalogues qui existaient alors, et n'ont jamais été d'une grande utilité pour l'astronomie: on y peut reconnaître à-peu-près les longitudes et les latitudes, les ascensions droites et les déclinaisons. L'époque est celle de 1650. D—L—E.

bon à développer en lui le goût de l'étude et le talent de l'élocution ; car Paré parlait très-bien. Attaché , en qualité de chirurgien , au sieur René de Monte-Jean, colonel-général des gens de pied , Paré accompagna , en 1536 , ce seigneur en Italie , et revint à Paris , après la prise de Turin et la mort de son protecteur. Sa grande expérience et sa bonne renommée le firent élever au rang de chirurgien gradué , ou docteur en chirurgie au collège de Saint-Edme : il en devint le prévôt , et ne fit jamais partie de la communauté des barbiers. En 1552 , il fut nommé chirurgien ordinaire du roi Henri II , et servit en cette qualité François II , Charles IX et Henri III. Ce fut peu de temps après sa nomination , que la faible garnison de Metz , attaquée par Charles-Quint en personne , à la tête d'une armée de cent vingt mille hommes , et consternée de voir que la mort était la suite de presque toutes les blessures , réclama des bontés du roi que Paré y fût envoyé. Les ordres furent aussitôt donnés ; et grâce à l'infidélité d'un capitaine italien , le chirurgien français fut introduit dans la place. Sa présence fut regardée comme un bienfait du ciel : généraux et soldats , pressés autour d'Ambroise , lui prodiguaient les témoignages de leur estime et de leur affection , et s'écriaient : « Nous ne craignons plus de mourir de nos blessures ; notre ami est parmi nous. » L'auteur des *Anecdotes françaises* et la plupart des écrivains ont attribué à Paré la guérison du duc François de Gaise , qui avait reçu , devant Boulogne , un coup de lance , dont le fer , et une partie du fût qui avait traversé depuis un peu au-dessus du nez jusqu'entre la nuque et l'oreille , furent retirés avec le plus

grand succès , à l'aide d'une tenaille de maréchal. Ambroise Paré , vivant à la cour , eut de bons amis , et beaucoup d'ennemis. Des médecins qui le haïssaient , l'accusèrent d'avoir empoisonné François II , en lui faisant des injections dans l'oreille droite , qui depuis long-temps coulait et était douloureuse. Cette horrible imputation parvint jusqu'à Catherine de Médicis , qui s'écria : « Non , non , Ambroise est trop » homme de bien , et notre bon ami , » pour avoir eu la pensée de ce projet odieux. » Charles IX souffrait cruellement des accidents qui lui étaient survenus à la suite d'une saignée au bras , et déjà tout faisait craindre une issue funeste , lorsque , par une thérapeutique aussi habile qu'énergique , Paré sut conjurer le danger , et sauva la vie du prince. Il en fut bien récompensé ; car à l'époque du massacre de la Saint-Barthélemi , le roi , dit Brantôme , ne voulut sauver la vie à personne , sinon à maître Ambroise Paré , son premier chirurgien. « Il l'envoya quérir , et venir le soir dans sa chambre et garde-robe , lui commandant de n'en bouger , et disoit qu'il n'étoit pas raisonnable qu'un qui pouvoit servir à tout un petit monde , fût ainsi massacré. » Ambroise sut , dans une autre occasion , profiter de son crédit près du prince , pour sauver la vie d'un de ses confrères. Jean Chapelain , premier médecin de Charles IX , avait été accusé de haute-trahison par ses ennemis. Le roi , qui l'aimait , s'en plaignit à son cher Ambroise , qui lui dit : « Non Sire , non , les compables » sont les accusateurs qui cherchent » à vous enlever un de vos meilleurs » serviteurs » ; et Charles alla dîner chez son médecin , reçut la coupe de sa main , et but d'un trait. (Nauzel ,

in opusc. page 102.) Henri III n'eut pas moins de bienveillance pour Paré. On sait que le savant Duret (Louis) avait élevé Achille de Harlay, ce magistrat si intègre, si éclairé, si courageux. Un jour le roi s'écria, en le voyant : *Durete, si filium haberem, tuis curæ ejus educa io et institutio esset.* Ambroise était présent. « M'avez-vous connu pris, lui demanda le roi ? — Oh qu'oui, Sire, répondit le chirurgien, c'est-à-dire que vous donnez l'esprit du prince à manier à maître Louis, et le corps à maître Ambroise. » Le roi s'amusa fort de cette réponse. Henri aimait à s'entretenir avec son premier chirurgien, de l'anatomie et de la chirurgie. Paré fit graver les instruments et fit imprimer, dans un cahier à part, les figures d'anatomie qu'on voit dans ses Œuvres, pour complaire au roi, qui n'ayant pas le temps de lire des ouvrages de ce genre, se contentait de voir les portraits et les figures. Paré parle des frais que les gravures lui avaient coûtés ; mais il ajoute : « Je ne me soucie pas de ces frais, pour complaire à mon bon maître. » Paré avait toujours eu le goût de l'histoire naturelle. Il se plaisait dans les cabinets de ce genre, et avait fait lui-même une collection de pièces rares et curieuses, dont il devait une grande partie à la munificence de Charles IX, qui lui envoyait la plupart des oiseaux étrangers qu'on lui apportait, pour les embaumer. En 1575, Henri III eut une otalgie si aiguë, et accompagnée de symptômes si étranges, qu'on renouvela les soupçons d'empoisonnement. Mais ce fut vainement qu'on essaya de rendre Paré suspect : il ne fit aucun remède, ni ingestion, ni applications, qu'en présence des médecins que Catherine

avait placés près de son fils. Les médecins de la cour, jaloux de la considération que l'on accordait à Paré, cherchaient toujours à l'éloigner de leurs consultations ; il dit un jour au docteur Auger Ferrier, médecin de Catherine de Médicis, le quel avait empêché qu'il n'assistât à une consultation à la cour, et lui avait montré peu d'égards : « Ingrat ! tu as battu ton père. » Ferrier était fils d'un chirurgien de Toulouse. Ce fut par ordre du roi et de la reine, que Paré fut appelé lors de la maladie à laquelle Charles IX succomba. On le consulta en cachette dans plusieurs circonstances ; et l'on a trouvé dans ses papiers que, si l'on eût voulu le croire, le fils aîné de Jeanne d'Albret ne serait pas mort. Les seigneurs de la cour appelaient les tisanes qu'il leur donnait Paré, de l'ambroisie. « Je vis d'ambroisie, » disait un jour à Henri III, Saint-Mégrin, son médecin, que Paré traitait d'un mal guerlant. L'anecdote suivante prouve la haute considération dont Paré jouissait à la cour. Bussy d'Amboise, l'un des plus braves seigneurs du temps, descendait un matin avec Ambroise Paré. Un huissier du roi vint, de la part de S. M., appeler Ambroise. Bussy entendit d'Amboise, et, croyant que c'était lui que le roi appelait, s'empressa d'entrer chez S. M. ; mais c'était le chirurgien que le roi demandait. Les courtisans ayant ri de cette méprise, Bussy leur dit : « Si je n'étais pas d'Amboise, je voudrais être Ambroise ; il n'est pas un homme dont je fasse plus de cas. » Cette justice était due au mérite d'Amboise, comme chirurgien, et à ses vertus privées. Il refusa les offres qui lui furent faites par un prince étranger pour l'attirer à son service ; et il se déguisa, afin de

soustraire à l'avidité des Espagnols, qui l'avaient fait prisonnier dans Hesdin, voulant ménager au roi et à l'état le prix d'une forte rançon, qu'on n'eût pas manqué d'exiger. Ambroise Paré mourut à Paris, le 20 déc. 1590. Nous avons de lui : I. *Manière de traiter les plaies faites par arquebuses, flèches, etc.*, in-8°, Paris, 1545, 1552 et 1564. C'est un heureux hasard qui mit Paré sur la voie d'une méthode plus rationnelle de traiter les plaies d'armes à feu, qu'il regardait encore d'après Jean de Vigo, comme vénéneuses, et qu'il cautérisait avec l'huile de sambuc bouillante. Voici comme il raconte le fait : « Enfin, mon huile » me manqua, et fus contraint d'ap- » pliquer en son lieu un digestif fait » avec jaune d'œuf, huile rosat et » térébenthine. La nuit, je ne pus » bien dormir à mon aise, craignant, » par faute d'avoir bien cautérisé, » trouver les blessés où j'avois failli » à mettre de ladite huile, morts » empoisonnés, qui me fit lever de » grand matin, pour les visiter, où, » outre mon espérance, trouvai ceux » auxquels j'avois mis le médicament » digestif, sentir peu de douleur, et » leurs plaies sans inflammation ni » tumeurs, ayant assez bien reposé » la nuit. Autres où l'on avoit appli- » qué ladite huile bouillante, les trou- » vai febricitans, avec grande dou- » leur et tumeur aux environs de » leurs plaies. Adonc je me délibé- » rai de ne jamais plus brûler ainsi » cruellement les pauvres blessés » d'arquebusades. » Il raconte aussi avec quelle assiduité il fit la cour au chirurgien de Turin, François Voste, qui lui racontait des choses *moult instructives*, et duquel il obtint enfin, après deux ans de soins et à force de présents, le secret du baume avec

lequel il traitait les plaies d'ar-
ses. II. *Briève collection d'administration anatomique*, 1549, in-8°. On ne fait hon-
neur à Ambroise d'aucune découverte en anatomie : au contraire, on l'a
plusieurs fois accusé, Riolan sur-
tout, d'ignorer cette partie de la science
et d'y avoir fait des bêtises. Mais
il est incontestable qu'il est le premier
qui a décrit la membrane muqueuse
des muscles. Il connaît les nerfs
récurrens, et sut guérir une
paralysie du bras produite par
un coup qui en avait offensé les
nerfs. III. *Les OEuvres d'A. Paré*,
etc., in folio, fig., 1561 : l'édition de
Lyon, est au moins la treizième.
Guillemeau, élève de Paré, donna
une traduction latine de ses
*brochures Paræi opera, notis
nibus elegantissimis illustrata*,
etc., Paris, 1582, in-fol., 1594,
1610, 1612. L'ouvrage parut aussi en
anglais, Londres, 1578, 1634, in-
allemand, Francfort, 1604, in-fol.;
en hollandais, Leyde, 1604, in-fol.
M. P. Reydellet a donné, en 1821,
une nouvelle édition des *OEuvres*
de Paré, augmentées de notes
explicatives, et des observations
méthodiques et procédés ne
sont comparés avec ceux de
Lambert. La publication de ce gra-
vure, dans lequel Paré avait
été de la médecine, lui valut
l'honneur et l'animadversion de
ses contemporains ; ils
citérent les plus grands noms
d'Ambroise Paré, dit Louis
(*Diverses leçons*, tome II,
ch. 8, page 298), « chirurgien
» trois fois consécutivement
» et expert, qui a mis en
» beaucoup de bonnes et de

nelles furent pour quelques péchées d'être imprimées en lumière par le collège des médecins de Paris, non une erreur qu'on y eût retouchant l'art duquel il n'aurait pas parce qu'en son livre ération, en aucuns passad'inadvertance, il en avait peu irrévéremment ; et il eut corrigé, il ne se us d'opposition. » Paré, ider à l'orage, avoua *qu'il voit de meilleur dans ce compilé des bons médecins* cet aveu ne regarde que es Fièvres : « Pour ce qui chirurgie, dit-il, ne veut ce tort que de ravir à ma ce qui lui est dû, pour r aux autres, à qui je n'en vable. Je dis donc que uvrage est à moi ; et n'en fraudé comme attendant é, puisque je l'ai bâti en ore fonds, et que l'édifice ériaux m'appartiennent. » e lui attira de nombreux fut le signal de mille per-Gourmelin, Dalechamp oulurent en effacer jus-es ; et l'on vit les Dela-Paulmier, les Duchesne, gnon, les Filioli, athlètes t sans vigueur, se ranger sous la bannière de ses sécuteurs. On a prétendu l'avait aidé dans la réon traité de la Peste, dans yres, des Monstres, etc. que jamais aucun de ces u vu le jour ! et si Paré vent une grande crédulique se conformer à l'es- siècle. Mais il est faux e médecin, mort à l'âge ns, à Turin, au service

de Marguerite de France, femme du duc de Savoie, ait jamais aidé Paré dans la rédaction de ses œuvres. Il s'occupait plus de littérature que de médecine. Les biographes, et surtout Haller, qui n'a cessé de montrer le plus grand acharnement contre les chirurgiens, ont fréquemment répété, sur la parole des premiers détracteurs d'Ambroise, que ce fut le médecin Canape qui composa l'ouvrage de ce chirurgien célèbre, et que son traité sur les Plaies d'arquebusades n'était qu'une copie de ceux de Ferri, Maggus, Rota et Botal. Rien n'est plus faux : Paré n'eut besoin du secours de personne pour écrire ; et les médecins de son temps ne firent peut-être que défigurer ses œuvres, en y liant quelques mauvais traités qui n'étaient pas de lui. Nous devons aussi le justifier du plagiat dont on l'a accusé. Avant Paré, Maggus, Gersdorf, Riff, Devigo et Ferri étaient les seuls qui eussent écrit sur les plaies d'armes à feu. Le premier n'en avait parlé que très-brièvement ; et l'on sait, par ce que nous avons rapporté plus haut, si Paré a pillé les autres qui étaient tous des cautérisateurs. Son premier traité est de 1545 : Maggus ne fit imprimer le sien qu'en 1548, et Paré ne le connut qu'en 1565, lorsqu'il eut à repousser les outrages et la jalousie de Gourmelin. De même, Rota et Botal dans les traités desquels M. Portal (*Hist. de l'anatomie et de la chirurgie*) prétend que Paré puisa le sien, ne les firent imprimer, l'un qu'en 1555, et l'autre en 1560. On a aussi reproché à Paré d'avoir hérisé son ouvrage de noms d'auteurs grecs et latins ; mais en cela il n'a eu que le tort de sacrifier au mauvais goût de son temps, qui était de faire pa-

rade d'érudition. Quant au style, il est sien, et nul n'a mis un mot dans ses œuvres. Il y a plus, personne de son temps n'écrivait mieux que lui : habituellement à la cour et avec les grands, il en avait contracté l'aisance et la pureté de langage. Il parlait fort bien l'italien, et Catherine de Médicis aimait à s'entretenir avec lui dans cette langue. On peut d'ailleurs comparer les ouvrages de ses contemporains ; et l'on jugera qu'il n'est point de médecin qui ait mieux écrit qu'Ambroise. De quelque point de chirurgie que l'on traite, il faut citer Paré, qui n'en a pas, il est vrai, toujours parlé avec une grande perfection, mais qui l'a aperçu et quelquefois approfondi. Avant que Monro, Simson, Bromfield, Theden, Bell, et surtout Desault, eussent reconnu l'existence des concrétions articulaires, et en eussent fait l'extraction, Paré avait fait, en 1558, la même découverte et la même opération. Il fut le restaurateur de la ligature immédiate des artères, et parla le premier de la fracture du col du fémur, comme d'une maladie distincte de celles qui arrivent au reste de la longueur de cet os. Il a signalé la squirrosité de la glande prostate, comme la cause des dysuries chroniques, qui sont si souvent la suite des gonorrhées invétérées. Il a très-bien décrit les maladies des yeux, et perfectionné plusieurs procédés opératoires. Il a aussi perfectionné l'opération du trépan, et inventé plusieurs instruments utiles. Il a le premier constaté qu'une dent peut bien reprendre, lorsqu'après l'avoir arrachée, on la replace de suite. Du temps de Paré, il y avait partout des renoueurs, qui étaient presque exclusivement en possession de réduire les luxations, et de traiter les

fractures. Ambroise criait so contre ces gens-là, et se fâchait contre les seigneurs de la cour, qui les logeaient, et qui entretenaient l'ab préjugé qu'un chirurgien ne pas se mêler de cette partie si tielle de la chirurgie. IV. *Tra la peste*, Paris, 1568, in-8 peste avait, en 1564, rendu presque désert. La cour était à Lyon. Ambroise montra le plus zèle dans les soins qu'il donna malades. Ce fut sur l'invitation Charles IX qu'il composa ce T dédié au docteur Castelan, p médecin de la reine, et mède dinaire du roi. Voici comment se justifie de l'avoir écrit :

» (dit-il à Castelan, qu'il a
» son bon ami), volontiers
» pris cette œuvre, combien
» sçusse avant qu'y mettre la
» que plusieurs doctes person
» avoient traité cet argument s
» tement, qu'il ne falloit pas
» songeasse à y ajouter quelque
» se, et encore moins reprend
» ajouter. Mais quoi ? sa Maj
» voulu entendre de ma bouc
» que Dieu m'en a départi, et
» ce moyen, le faire entendre
» chacun ; je ne puis autre cho
» lui obéir. » Cet aveu prouv
ce n'était pas pour empiéter s
droits des médecins, que Paré
écrit ce *Traité*, dont on a dit
n'était point l'auteur. Son *E*
par le docteur Vimont, in-8°.
pages, Paris, 1814, a rempo
prix, au jugement de la socie
médecine de Bordeaux. P. et
PARÉ. V. PAREUS.

PAREDES (GARCIA DE). V.
CIA, XVI, 438, et GONZALVE,
78, not.

PAREJA (JEAN DE), peint
portrait et de genre, naquit

ville, en 1606, de parents esclaves. Il vint en la possession de Velasquez; mais on ne sait si ce fut par héritage ou par achat. Lorsque son maître fut appelé à Madrid, il le suivit, et fut employé à nettoyer ses pinceaux et à préparer ses toiles. La vue des ouvrages de son maître lui inspira le goût de la peinture: mais l'état de servitude dans lequel il vivait, et la timidité de son caractère, l'empêchèrent de se livrer ostensiblement à son goût; et ce n'était qu'en secret et à l'insu de tous les autres élèves, qu'il s'occupait à copier chaque ouvrage de Velasquez. Quelque profitable que lui fût cette étude, il n'osait découvrir son talent. Velasquez ayant été chargé par Philippe IV de se rendre en Italie, pour y réunir des objets d'art, Pareja le suivit; et la vue des chefs-d'œuvre que renfermait cette contrée augmenta encore son amour pour son art, et elle ajouta à ses progrès. A son retour à Madrid, en 1651, il prit la résolution de découvrir son savoir-faire. Il se mit à peindre un petit tableau avec tout le soin dont il était capable; et lorsqu'il fut achevé, il le plaça dans l'atelier de son maître, ayant soin de tourner la peinture du côté de la muraille. Le roi se plaisait souvent à venir dans l'atelier de Velasquez, pour le voir travailler: apercevant cette toile tournée contre le mur, il voulut savoir ce que c'était; Velasquez, ignorant lui-même ce que ce pouvait être, ordonne à Pareja de retourner ce tableau: celui-ci obéit. Le roi demande alors quel est l'auteur de cet ouvrage: Pareja tremblant se jette aux pieds du monarque, et lui avoue que c'est lui qui, à l'insu de son maître, s'est livré à la peinture. Philippe IV était non-seulement un connais-

seur éclairé, mais un artiste qui n'était pas sans talent; charmé du mérite de Pareja, il s'adresse à Velasquez et lui dit: « Un homme doué d'un semblable talent ne peut rester en » clave; » et le maître, pour obéir au prince, comme pour témoigner le plaisir que lui causait la conduite de son serviteur, lui accorda sur-le-champ la liberté, et lui donna le titre de son élève. Une telle faveur loin d'enorgueillir Pareja, ne fit qu redoubler son affection pour son maître: il continua ses services avec le même zèle; et, après la mort de ce grand peintre, il voulut servir également sa fille, qui avait épousé le célèbre paysagiste Martinez del Mazo. Il demeura auprès d'elle jusqu'à sa mort, arrivée en 1670. Pareja acquit la réputation d'un excellent peintre de portraits. Il imitait d'une manière surprenante les belles teintes de son maître; et l'on attribue un grand nombre de ses portraits à Velasquez lui-même. Son plus bel ouvrage est la *Vocation de saint Matthieu*, qui est au palais d'Aranjuez. Le nombre de ses tableaux de genre est assez considérable, et ils jouissent d'une estime méritée. P—s.

PARENIN. *V.* PARRENIN.

PARET D'ALCAZAR (LOUIS) peintre de genre, naquit à Madrid en 1747, et eut d'abord pour maître don Antoine Gonzalez Velasquez; mais il entra bientôt après dans l'école de Charles-François Traverse, peintre français, qui avait suivi le marquis d'Ossun, ambassadeur de France, en qualité de gentilhomme. Son nouveau maître lui défendit de copier aucune estampe; il voulait qu'il ne dessinât que d'après l'antique et la nature. Il l'obligeait en outre d'improviser sur la toile différents sujets historiques. Cette mé-

thode donna une telle facilité au jeune Paret, que les dessins qu'il fit dans ce temps, paraissent l'ouvrage d'un maître consommé, et dénotent une grande fécondité d'invention. Son maître ne voulait même pas qu'il copiât ses ouvrages; et il l'engageait à imiter les beaux tableaux des premiers maîtres des écoles lombarde et flamande. C'était surtout dans la peinture des figures de petite dimension que Paret excellait; et ses ouvrages ne tardèrent pas à lui attirer les faveurs de la cour. Il voyagea en Italie, pour perfectionner ses talents. En 1780, il fut désigné par le roi, pour peindre les *Ports d'Espagne*. Il exécuta en partie cette collection; et le plus bel éloge qu'on puisse en faire, c'est que la plupart rappellent, sous beaucoup de rapports, les meilleurs ouvrages de Vernet. Un de ses grands mérites est de bien choisir ses points de vue. Peu de peintres ont eu, de son temps, autant d'instruction et de finesse dans le goût. Il a aussi fait, pour plusieurs ouvrages de librairie, de très-bons dessins qui ont été gravés. Ce qui contribue surtout à leur mérite, c'est le caractère national qu'il a su imprimer aux sujets qu'il traite. On fait un cas particulier des dessins qu'il a composés pour les *Nouvelles de Michel Cervantes*; et ses *Muses* pour le *Parnasse* de Quevedo, sont recherchées des amateurs. On connaît encore de lui une gravure à l'eau-forte, représentant un *Turc et des femmes*, qui prouve jusqu'où il aurait pu s'élever dans cet art, s'il l'avait cultivé. Parmi les nombreux tableaux qui ont fixé sa réputation, on en cite particulièrement deux: l'un représente le *Serment du prince des Asturies dans l'église de Saint-Jérôme*, ouvrage estimé pour

l'exécution, que l'on voit au palais de Madrid, et dont l'architecture est digne de Panuini; l'autre est un *Tournoi*, dont tous les personnages figurent les portraits de la famille royale. Ce dernier tableau, d'une couleur brillante et d'une riche composition, fait partie du cabinet du palais d'Aranjuez. Les ouvrages de cet artiste sont répandus dans une grande partie de la Navarre et de la Biscaie; et une galerie, en Espagne, ne serait pas complète, si l'on n'y trouvait au moins un de ses tableaux. Cet artiste, dont le talent promettait de prendre un essor encore plus élevé, mourut dans la force de l'âge, le 14 février 1799.

P—s.

PAREUS (PHILIPPE WÄNGLER, plus connu sous le nom de), philologue allemand, était fils de David Pareus, Silésien d'origine, professeur de théologie à l'université protestante de Heidelberg, auteur d'un grand nombre d'ouvrages de controverse, aujourd'hui oubliés, et mort le 15 juin 1622. Philippe prit, dans ses premiers ouvrages, les noms de Jean-Philippe; mais, depuis, il s'en est tenu au dernier. Il était né à Hemsbach (près de Worms), en 1576; il fit ses études à Neustadt et à Heidelberg, visita les académies étrangères, se fit recevoir maître-ès-arts à Bâle, étudia un an sous Th. de Bèze à Genève, fit quelques autres voyages, et revint à Heidelberg auprès de son père. Après avoir professé les humanités à Neuhausen, il devint recteur du collège de Neustadt. Les Espagnols s'étant emparés de cette ville, au mois de juillet 1622, en chassèrent Paréus, et pillèrent sa bibliothèque. Il eut depuis plusieurs rectors de collège: il avait celui de Hahnau, en 1645; sur quoi Bayle obser-

ve que Freher a donc eu tort de le faire mourir en 1643. D'ailleurs, en 1647, Philippe mit au jour les œuvres exégétiques de son père. Comme il n'a pas publié le reste de ses ouvrages, ainsi qu'il l'avait promis, il est à croire qu'il mourut peu après, et peut-être en 1648. Nicéron a donné un article à Parcus, dans lequel on trouve une longue liste de ses productions. Les plus remarquables sont les écrits nombreux qu'il a publiés sur Plaute : I. *Plauti comediæ cum dissertationibus et notis perpetuis*, 1610, in-8°. 1619, in-4°. 1641, in-8°. II. *Lexicon Plautinum*, 1614, in-8°. 1634, in-8°. III. *Electa Plautina*, 1617, in-4°. IV. *De imitatione Terentianæ ubi Plautum imitatus est*, 1617, in-8°. V. *Ad senatum criticum adversus personatos quosdam Pareo-mastigas provocati pro Plauto et Electis Plautinis*, 1620, in-8°. C'est une réponse violente et brutale à la critique violente et brutale que Gruter avait faite des écrits de Pareus, sur Plaute : les malheurs, les dangers dont était menacé le pays où ils demeuraient, ne détournèrent pas de leur querelle les deux adversaires, et ne purent adoucir leur aigreur. VI. *Analecta Plautina*, dans un septième volume que Pareus publia, en 1623, du *Thesaurus criticus* (de Gruter). Les *Analecta*, datés de 1621, mais imprimés après la fuite de Pareus, sont remplis de fiel, et témoignent que le malheur n'avait rien rabattu de son humeur emportée. Moreri, Bayle, Freher, et le continuateur de Boissard, parlent d'un *Anti-Owenus*, composé par Ph. Pareus contre l'*Anti-Pareus* de David Owen. Baillet, ni Prosper Marchand, n'ont parlé de cet *Anti-Owenus*, qui n'existe pas sous ce

titre ; l'opuscule de Ph. Pareus qu'on désigne ainsi, est intitulé *Vindicatio*, et fait partie de *Davidis Parei de Potestate ecclesiastica et civili ; propositiones theologico-politicæ, earundemque vindicatio, pietatis ergò institutæ à Philippo Pareo*, Francfort, 1631, in-12. A. B.—r.

PAREUS (DANIEL), fils du précédent, né à Neuhausen, vers 1605, avait suivi son père dans ses voyages ; il s'en sépara pour suivre une femme dont il était épris. En 1632, il habitait les environs de Metz ; de là il se rendit à Kaizerlautern, pour y enseigner les humanités. Cette ville ayant été prise le 17 juillet 1635, Pareus fut massacré, ainsi que quelques autres ministres. Suivant une autre version il fut tué par des voleurs de grands chemins. Outre des éditions de Messé, de Quintilien, d'Hérodien, de Lucrèce, d'Héliodore, de Salluste on lui doit : I. *Mellificium atticum*, Francfort, 1627, in-4°. ; recueil de sentences tirées des auteurs grecs. II. *Medulla historiæ universalis præfana*, 1631, in-12. Bayle, ayant découvert que cet ouvrage était de Henri Altling, fait le reproche à Thomasius et à Almeloveen de n'avoir point parlé de ce plagiat. Mais Nicéron crut justifier Pareus, en disant que, dans son épître dédicatoire, il avoue que le fond n'est pas de lui. III. *Lexicon Lucretianum*, 1631, in-8°. IV. *Rhetorica*, 1632, in-12. V. *Historia Palatina*, 1633, in-12 ; 1717, in-4°. VI. *Universalis historiæ ecclesiasticæ medulla*, 1633, in-12.

A. B.—r.

PARFAICT (FRANÇOIS), né à Paris, le 10 mai 1698, fit, du théâtre et de son histoire, l'objet particulier de ses études. Il mourut

25 octobre 1753. On a de lui : I. (Avec Marivaux), le *Dénouement imprévu*, comédie, 1724, in-12. II. (Avec le même) la *Fausse suivante ou le Fourbe puni*, comédie, 1724, in-12. III. Le *Quart-d'heure amusant*, janvier-mai 1727, in-12. IV. *Etrennes calotines, par le sieur Perd-la-raison*, 1729. V. Des *Notes* de l'édition des *Bains des Thermopyles* par M^{lle} Scudery, 1730, in-12. VI. *Aurore et Phœbus*, 1734, in-12. VII. *Agenda historique et chronologique des théâtres de Paris pour l'année* 1735, in-24. VIII. (Avec Claude Parfaict son frère) *Histoire générale du Théâtre français depuis son origine jusqu'à présent*, 1734-1749, 15 volumes in-12. L'ouvrage se publiait lentement ; on refit les titres des premiers volumes en 1745, ou on les réimprima. C'est à tort que le Moreri de 1759 donne 18 volumes à cet ouvrage. Le quinzième, dernier qui ait vu le jour, finit avec l'année 1721. C'est le fruit d'immenses recherches, et qui laisse cependant beaucoup à désirer. Leduchat (*Ducatianna*, 1, 175-176) cite un exemple qui donne lieu de penser que les frères Parfaict ne sont pas exacts dans leurs citations. IX. (Avec le même), *Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la Foire par un acteur forain*, 1743, 2 vol. in-12. X. (Avec le même), *Histoire de l'ancien théâtre Italien, depuis son origine jusqu'à sa suppression en l'année* 1697, 1753, in-12. XI. (Avec le même), *Dictionnaire des Théâtres de Paris*, 1756 ou 1767, 7 volumes in-12, dont le septième est intitulé *Additions et Corrections*. Cet ouvrage avait été achevé et fut publié par un nommé d'Abguebre. C'est un répertoire très-considérable de renseignements, mais moins exact

et moins méthodique que le *Dictionnaire* de Lérès qui n'a cependant qu'un volume (*V. LÉRIS*, xxiv, 233). C'est Voltaire lui-même qui a fourni l'article qui le concerne dans le *Dictionnaire* des frères Parfaict. Le septième volume ne vient pas jusqu'au 20 août 1755. XII. *Panurge, ballet comique en trois actes*, 1803, in-8°. L'éditeur fut Moutonnet de Clairfons, qui y ajouta une préface et un petit écrit de sa façon contre Morel de Chefdeville (*V. MOUTONNET*, xxx, 348). François Parfaict avait encore laissé en manuscrit une *Histoire de l'Opéra*, qui n'a pas vu le jour, et une tragédie lyrique intitulée, *Atrée*. Il fut éditeur des *Œuvres de Boindin*, 1753, 2 vol. in-12. — Claude PARFAICT, frère du précédent, né à Paris, vers 1701, avait pour le théâtre le même goût que François ; aussi, non-seulement fut-il, comme on l'a vu, son collaborateur pour plusieurs ouvrages ; mais il entreprit une *Dramaturgie générale*, ou *Dictionnaire dramatique universel* : il n'a pas exécuté ce projet. Un chevalier du Coudray, qui prenait le titre d'*Itinérigraphie de l'empereur* (Joseph II), annonça, en 1777, qu'il avait les matériaux rassemblés par C. Parfaict, et qu'il donnerait la *Dramaturgie générale* : il n'en a rien fait. C. Parfaict avait obtenu, par la protection de la Pompadour, une pension de douze cents livres ; il en jouit jusqu'à sa mort, arrivée le 26 juin 1777. Le chevalier du Coudray, qui fit imprimer, en 1777, une *Lettre au public, sur la mort de MM. de Crébillon (fils), Gresset, et Parfaict*, a mis à la suite un petit écrit contre les comédiens, intitulé, *Il est temps de parler*, et que du Coudray dit être de Cl. Parfaict. Bien n'en

prouve l'authenticité; et, après l'avoir lu, on est tenté de soupçonner du Coudray lui-même de l'avoir composé. Mais c'est à Claude Parfaict que l'on doit la *Lettre d'Hippocrate sur la prétendue folie de Démocrite, traduite du grec*, 1730, in-12.

A. B—T.

PARIGI (GIULIO), architecte florentin et graveur à l'eau-forte, fut choisi par l'épouse du grand-duc Ferdinand I^{er}, pour enseigner le dessin et l'architecture militaire à ses quatre fils, Côme, Charles, Laurent et François, qui ne cessèrent, par la suite, de le combler de leurs faveurs. Tous les grands édifices qui s'élevèrent de son temps à Florence, lui furent confiés. C'est lui qui dirigea les fêtes magnifiques qui furent célébrées lors du mariage du grand-duc Côme II, et pour la réception de la reine Marie, en 1612. On peut en voir une relation détaillée, faite par le docteur Jacopo Cicognini, dans la *Vie* de notre artiste, écrite par Baldinucci. Il s'amusait quelquefois à la sculpture; et on lui doit la figure en stuc de *Saint Simon*, faisant partie des statues d'apôtres dans le convent des Carmes déchaussés. Enfin les Italiens le regardent comme l'inventeur de la manière de graver à l'eau-forte des figures de petite dimension, et prétendent que Callot, ayant vu de ses ouvrages, se rendit exprès à Florence, pour apprendre de lui l'art dans lequel il s'est si fort distingué par la suite, sans avoir encore rencontré d'égaux. Parmi les planches que l'on doit à Parigi, on cite la *Vue de la flotte des Argonautes*, qui fit partie du spectacle donné sur l'Arno, lors du mariage du grand-duc Côme II, et les cinq *Intermèdes de la comédie de la Flora*, représentée lors du

mariage d'Odoardo Farnèse, duc de Parme, avec Marguerite de Toscane. Ces gravures, supérieures aux premières, sont dans la manière de Callot, qui, sous la direction de son maître, grava lui-même une foule de fêtes, dont Parigi avait fourni les dessins. Cet habile artiste avait établi dans sa maison une académie où il expliquait Euclide, enseignait la mécanique, la perspective, l'architecture, et un procédé neuf et très bon pour dessiner le paysage à la plume. Cette académie était fréquentée, non-seulement par les sept fils du fondateur, mais par une foule de citoyens de Florence et de toutes les parties de l'Europe, qui, par la suite, se distinguèrent dans la carrière des arts et dans celle des armes. On doit citer parmi eux le célèbre Ottavio Piccolomini, duc d'Amalfi, et les trois frères Remi, Antoine et Jean-François Cantagallina. Jules Parigi mourut en 1635. — ALFONSO PARIGI, l'un de ses sept fils, fut le seul qui suivit la carrière de l'architecture. Lorsque Jules le crut suffisamment instruit, il voulut lui faire joindre la pratique à la théorie; et, le confiant aux officiers allemands qui avaient suivi ses leçons, il lui fit embrasser le métier des armes; et le jeune Alfonso ne tarda pas à se distinguer. Il obtint un grade supérieur dans l'artillerie. Mais, comme son père avançait en âge et avait besoin d'un aide éclairé, Alfonso revint à Florence, et, jusqu'à la mort de Jules, il partagea ses travaux. Malgré la solidité avec laquelle Brunelleschi avait construit le palais Pitti, le mur de la façade principale avait perdu son aplomb, et penchait de plus de huit pouces et demi de côté de la place. Les moyens qu'il employa pour le remettre d'aplomb

sont remarquables : il fit faire plusieurs ouvertures au mur extérieur, et y fit passer de fortes chaînes de fer, qu'il fixa au dehors avec de grandes clefs ; il adapta ensuite à l'extrémité des chaînes, qui passaient dans l'appartement, de fortes vis ; et, à force de les resserrer également, il parvint peu-à-peu à remettre en équilibre l'édifice qui penchait. C'est à lui que Florence doit encore le palais Scarlati, divisé en trois étages d'une manière très-habile, mais dont les fenêtres ne paraissaient pas aussi bien entendues. Il mourut le 17 octobre 1656. P—s.

PARINI (JOSEPH), littérateur italien, naquit le 22 mars 1729, à Bosizio, dans le Milanez. Ses parents étaient pauvres : il embrassa, d'après leurs conseils, l'état ecclésiastique ; et, afin de pourvoir à ses plus urgents besoins, il se vit contraint de travailler pendant quelques années chez un avocat. Mais un penchant irrésistible l'entraînait vers la poésie ; et il négligeait souvent Suarez et Barthole, pour ne s'occuper que de la lecture de Virgile, Horace, Dante, Arioste, et autres classiques latins et italiens. En 1752, il fit imprimer à Lugan (sous la rubrique de Londres), quelques compositions anacréontiques, qui eurent de la vogue, et le firent recevoir dans l'académie des *Trasformati*, où il eut occasion de se lier avec des auteurs déjà célèbres. D'autres compositions, non moins applaudies, l'appelèrent ensuite à l'Arcadie de Rome, et à d'autres sociétés littéraires d'Italie. Ces succès, cependant, n'améliorèrent pas sa fortune ; et il dut accepter l'emploi de précepteur, successivement dans les nobles familles de Borromeo et de Serbelloni. Se livrant alors à son goût dominant, il étudia de nouveau le grec,

et devint un des premiers poètes et hellénistes de l'Italie. Il se distingua comme bon critique, dans l'*Examen* qu'il publia en 1756, des *Progrès des Lettres humaines*, ouvrage de Bandiera, où cet auteur traite sans ménagement le père Segneri. Parini prit victorieusement la défense de ce célèbre prédicateur, contre les assertions hasardées de Bandiera. Le triomphe littéraire qu'il remporta quelque temps après sur le père Branda, ne s'obtint qu'aux dépens de sa délicatesse. Branda, dans son ouvrage *De la Langue toscane*, avait justement critiqué Maggi, Tanzi et Balestreri, qui, avec un véritable talent poétique, se plaisaient à écrire dans le barbare et insipide dialecte milanais. Le père Branda avait, en outre, été maître de Parini, dans le collège Arcimboldi à Milan ; et ce dernier lui avait d'assez grandes obligations pour lui devoir au moins des ménagements. Cependant l'ouvrage qui établit la réputation de Parini, fut un petit poème intitulé *Il Mattino* (la Matinée), qui parut en 1763. A cette époque, le comte Firmian était gouverneur de la Lombardie autrichienne, où il faisait renaitre les sciences et les arts. (V. FIRMIAN.) Déjà il avait accordé sa protection spéciale au marquis Beccaria, à Pierre et Alexandre Verri (V. ces noms), et à d'autres littérateurs distingués, lorsqu'il voulut connaître l'auteur du *Mattino*, et lui confia la rédaction de la Gazette de Milan. Parini s'acquitta de ce travail avec succès, et donna lieu, dans une occasion, à une plaisante équivoque. A mesure qu'il écrivait, il plaçait la copie manuscrite dans une espèce de guichet, d'où l'imprimeur la tirait chaque fois qu'il en avait besoin. Son tailleur, ayant passé par-

devant ce guichet, et ayant besoin de papier pour faire des mesures, aperçut le manuscrit qu'il crut avoir été mis là comme au rebut; il le coupa, sans s'embarrasser de ce qu'il contenait. Quand Parini apprit l'accident, ne pouvant pas se rappeler le contenu du dernier feuillet, qui était celui que le tailleur avait enlevé, et la gazette étant sous presse, il imagina d'y suppléer par la notice suivante, tout-à-fait de son invention, et qu'il mit sous la rubrique de Rome : « Le Saint-Père Ganganelli, » pour bannir à jamais le crime de la » castration, malheureusement trop » répandu en Italie, ordonne qu'on ne » reçoive plus ni dans les églises, » ni sur les théâtres des états romains, aucun chanteur qui ait subi » cette opération infamante; il engage, en outre, tous les princes chrétiens à promulguer cette même » défense dans leurs états. » Cette nouvelle supposée fut répétée par la gazette de Leyde et par les journaux français, de sorte que le pape en reçut des compliments publics des protestants, des catholiques, et surtout des philosophes. Alors parut, sur ce bref, une épître en vers, qui passa pour être de Voltaire, mais dont l'auteur était Ch. Bordes, de Lyon. Elle finit ainsi :

Aimez un peu moins la musique
Et beaucoup plus l'humanité.

Malgré toutes ces félicitations, la castration n'a paru cesser que depuis l'entrée des Français en Italie. Parini en fut quitte pour voir démentir sa fausse nouvelle dans le *Diario di Roma*. Après la publication du *Mattino*, il mit au jour, à différentes époques, d'autres petits poèmes, qui en sont la suite, tels que le *Midi*, le *Soir*, et la *Nuit*, dont nous parlerons plus bas. Le comte Firmian, de

plus en plus favorable à son nouveau protégé, lui confia la chaire de belles-lettres et d'éloquence dans les écoles Palatines; et, après leur suppression, il lui conserva le même emploi dans le collège de *Breras* (en 1769). Les leçons de Parini étaient très-suivies, et il avait tous les moyens de s'en acquitter avec succès : clarté, précision, savoir, éloquence, et désir de faire de bons élèves. Il remplit, avec un égal honneur, la chaire de beaux-arts qu'il obtint quelque mois après en conservant toujours la première. En 1776, il fut admis dans la société Patriotique de Milan, qu'on venait de créer, et qui le choisit ensuite pour faire l'éloge de l'impératrice Marie-Thérèse (morte en 1780). Parini en chargea un de ses amis : *Quel éloge puis-je faire de l'impératrice, disait-il? elle n'a eu que généreuse; donner aux autres c'est plutôt une politique qu'une vertu.* Cette impertinence lui attira quelques désagréments : son Meccène, le comte Firmian, venait de mourir; mais, heureusement pour Parini, la princesse Marie-Beatrice d'Este, épouse de l'archiduc Ferdinand, gouverneur du Milanais, le prit sous sa protection. Quand l'empereur Léopold arriva dans la capitale de la Lombardie, il voulut voir Parini, lui fit un gracieux accueil, et le nomma préfet des études de Brera. Buonaparte, lors de son entrée à Milan, le nomma l'un des officiers municipaux. Agé de 67 ans et affligé d'une cataracte à l'œil droit, il eut la faiblesse d'accepter cette place. Cependant, il sut par sa fermeté et sa prudence, comprimer les factieux, et épargner la ville bien des malheurs : *On ne gagne pas les esprits*, disait-il

par la persécution ; on n'obtient pas la liberté avec la licence et les crimes. On gouverne le peuple avec du pain et de bons conseils ; il ne faut pas le contrarier dans ses préjugés , mais les vaincre par l'instruction , par l'exemple , plus encore que par les lois. Le chirurgien Buzzi lui fit habilement l'opération de la cataracte dont il souffrait depuis plusieurs mois ; et il reprit alors ses études avec la même assiduité qu'auparavant. Plutarque était un de ses auteurs favoris ; aussi l'appelait-il le plus honnête homme parmi les écrivains. Parini avait le jugement sain , et le cœur droit et bien-faisant ; il aimait une liberté raisonnable , et il condamna toujours les excès commis au nom de cette liberté qui n'est souvent qu'un prétexte aux diverses passions. Il se trouvait un jour à l'hôtel-de-ville , au milieu de gens dont il soupçonnait la probité : un inconnu , étant venu présenter une requête , se tenait , le chapeau à la main , et dans le maintien le plus respectueux. Parini , qui l'avait reçu avec politesse , lui dit : « *Point de façon , mon ami , couvrez-vous la tête , et prenez-garde à vos poches.* » Le général Despinoy ayant adressé des reproches amers et même des menaces aux officiers municipaux , Parini , qui était présent , dit en se tournant vers ses collègues : *Peu s'en faut que Monsieur ne fuisse remonter nos écharpes jusqu'au cou , pour le serrer encore davantage au nom de la liberté.* Un furieux qui se trouvait un soir au spectacle à côté de Parini , voulant lui faire crier avec d'autres énergumènes : « *Mort aux aristocrates !* » Parini répondit d'une voix forte : — « *Mort à personne.... pas même à vous qui êtes un factieux.* » Un fanatique

lui reprocha un jour d'avoir fait l'aumône à des Allemands prisonniers. — *Je la ferais , dit Parini , à un Turc , à un Juif , à toi-même qui ne la mérites pas.* Dans ces temps de troubles , il répétait souvent à un de ses amis : *Etes-vous aujourd'hui aussi honnête homme que vous l'étiez hier ?* A la rentrée des Autrichiens dans Milan , il eut à souffrir quelques persécutions ; elles lui causèrent une maladie de langueur qui le conduisit au tombeau. Il chercha dans la religion les consolations que le monde lui refusait , et il nourrissait , dit-on , sa piété par la vue des figures admirables du *Cénacle* de Léonard de Vinci ; mais il ne put terminer la *Dissertation* qu'il se proposait de publier sur ce chef d'œuvre (1). Il ne se coucha pas durant sa maladie ; et , une heure avant sa mort , il dicta au mathématicien Brambilla un sonnet improvisé sur la fragilité de la vie. Sentant les forces lui manquer , il se jeta sur son lit ; et , après avoir fait ses adieux à ses amis : *Je me console , dit-il , avec l'idée de la Divinité ; car je ne trouve d'autre règle pour la justice humaine que dans la crainte ou l'espérance d'un éternel avenir.* Ce furent ses derniers mots , et il expira aussitôt après , le 3 septembre 1799. Parini fut un des meilleurs poètes lyriques de l'Italie : il avait un talent remarquable pour l'ode , ainsi qu'il l'a prouvé dans celles qui ont pour sujet la *Chute* , la *Tempête* , la *Musique* , la *Nécessité* , l'*Auto-da-fé* , la *Guerre* , etc. Il s'essaya avec succès dans la poésie dramatique , et donna , pour l'arrivée de l'archiduc Ferdinand à Milan , son

(1) Voy. le *Cénacle* de Léonard de Vinci , par M. A. Guillou , 1811 , in-8°. *À vendr-propos* , p. 2511.

opéra d'*Ascanio in Alba*. Ce furent, pourtant, comme nous l'avons dit, ses quatre petits poèmes, la *Matinée*, le *Midi*, le *Soir*, la *Nuit*, qui établirent sa célébrité. On y trouve une satire de la vie que menaient les nobles milanais des deux sexes. L'ironie est d'autant plus fine, qu'elle est soutenue par un style élevé et plein d'images. Il décrit leurs mœurs et leurs occupations dans les quatre parties du jour employées à leur toilette, à leurs visites, à leurs somptueux repas, à leurs promenades, à leurs sociétés, jeux de hasard, spectacles, etc. On peut dire de lui ce que disait Voltaire de l'abbé Guenée, auteur des *Lettres de quelques Juifs*... « Il mord jusqu'au sang, en faisant semblant de baiser la main. » Si Alfieri a créé en Italie un nouveau style tragique, Parini s'en est fait un pour la satire, dans laquelle il s'est éloigné de la route tracée par l'Arioste, Salvator Rosa, Adimari, etc. Ses poèmes sont écrits en vers libres non rimés, les plus difficiles de la poésie italienne. Frugoni, ayant lu la *Matinée*, dit : « Je reconnais à présent que je n'ai jamais su faire de vers libres, moi qui me croyais un maître. » Alfieri, qui était en correspondance avec Parini, l'appelait *primo pittor del signoril costume*, premier peintre des mœurs de la noblesse. Parini était boiteux et souffrait d'une grande faiblesse aux bras et aux jambes. On attribua généralement cette infirmité à une cause bien cruelle. Le duc de Belgiojoso ayant cru reconnaître son portrait dans le *Mattino*, s'en était, dit-on, vengé, en faisant donner des coups de bâton au malheureux auteur, qui en était resté estropié, et qui n'en avait jamais pu tirer vengeance. Il est certain, que depuis la publi-

cation de cet ouvrage, les maisons de presque tous les nobles furent fermées à Parini. Ses *Œuvres* ont été réunies en six volumes in-8°. (Milan, 1801-04), et dédiées au consul Buonaparte. A la tête se trouve la vie de Parini, par l'éditeur (François Reina), écrite d'un style diffus et prétentieux. Les *Quatre Parties du jour à la ville* ont été traduites en français (par l'abbé Desprades), Paris 1776, in-12; une autre traduction a été publiée, Paris, 1814, in-18 B—s.

PARIS (MATTHIEU). Voy. MATTHIEU, XXVII, 482.

PARIS (FRANÇOIS), prêtre, né à Châtillon, près Paris, d'une famille pauvre, fut secondé dans ses dispositions, mis à portée de suivre ses études, et promu au sacerdoce. Après avoir desservi la cure de Saint-Lambert près de Port-Royal-des-Champs il vint à Paris, où il exerça la fonction de sous-vicaire à Saint-Etienne du-Mont, et mourut fort âgé, en 1718. Outre quelques dissertations où il prouve, contre l'abbé Bocquillot, qu'un auteur d'ouvrages de théologie et de morale peut tirer un profit légitime et honnête de ses écrits on a de lui divers livres de piété entre autres, un *Traité de l'usage des sacrements*, imprimé en 1673 par ordre de Gondrin, archevêque de Sens; et une *Traduction de l'Imitation de J.-C.*, dont le privilège est sous le nom de Goury, mais qui l'abbé Goujet attribue à l'abbé Paris imprimée chez Mariette, 1706; troisième édition, 1728, in-12. Un avertissement de 15 pages, et qui mérite d'être remarqué, offre un précis clair de la doctrine, du sujet et de l'esprit du livre de l'*Imitation* dont cette traduction n'est pas seulement une explication, mais une pa-

raphrase continuelle. Le titre de la traduction annonce qu'elle contient plusieurs choses très-édifiantes qui ne se trouvent que dans quelques anciennes versions; et l'avertissement porte, que comme le sens est obscur ou indéterminé en plusieurs endroits dans les éditions communes, on l'a fixé comme on l'a trouvé dans l'ancien gothique français. C'est ce que répètent les Mémoires de Trévoux, en même temps qu'ils portent un jugement hasardé sur l'*Internelle consolation*, à laquelle le traducteur doit les choses édifiantes dont il parle. Voyez, au sujet de ce jugement, la *Dissertation sur les traductions françaises de l'Imitation*, par M. Barbier (Paris, Lefèvre, 1812). Nous ajouterons à ses remarques, que les journalistes de Trévoux, en faisant gratuitement, de la *Consolation internelle*, une version non-seulement retouchée, mais changée à beaucoup d'égards, donnent à entendre que la paraphrase du nouveau traducteur ne serait que l'extrait de la version d'un texte défiguré, tandis que le vieux gothique français ne porte point le titre de version, et que les différences, fondues avec onction dans cette paraphrase, peuvent être quelquefois explicatives, mais ne sont point des altérations, et offrent, au contraire, un caractère original. Voyez la préface de la *Traduction française stéréotype de l'Imitation*, publiée chez Treuttel et Wurtz, en 1820. — Un autre abbé PARIS (François), nommé, en 1729, associé de l'académie des inscriptions et belles lettres (à la place de l'abbé Banier, qui devint alors académicien pensionnaire), lut, la même année, à cette compagnie, un Mémoire pour établir que les anciens ont fait le tour de l'A-

frique, et qu'ils en connaissaient les côtes méridionales (Ac. inscr., tome VII, H, p. 79-86). Sa place fut déclarée vacante, en 1733, pour cause d'absence, et donnée à l'abbé Du Resnel (ibid. IX, H, p. 5). G.-cx.

PARIS (FRANÇOIS DE), diacre fameux, bien moins connu par ses vertus singulières que par les miracles qui lui ont été attribués après sa mort, était fils d'un conseiller au parlement de Paris, et naquit en cette ville, le 30 juin 1690. Élevé par une mère pieuse, il fut confié de bonne heure aux mains des chanoines réguliers de la congrégation de Sainte-Geneviève, chez lesquels s'était distingué un de ses oncles, le P. Anselme de Paris. Il confesse qu'il peu disposé à l'étude, il y désappria à lire; qu'à l'instigation de ses camarades, il avait eu le dessein, en amassant des matières combustibles de mettre le feu au collège, et qu'il pleura toute sa vie ce péché de son enfance. Il fut rappelé au bout de quelques années dans la maison paternelle. A un précepteur sévère, qui exerça d'abord sa patience, succéda un instituteur plus doux, qui lui inspira le goût du travail, et le fit repentir du temps qu'il avait perdu. Des lectures édifiantes lui donnèrent du zèle pour la vie studieuse; et sa sensibilité, nourrie par la piété, lui porta en même temps à compatir la misère d'enfants pauvres, auxquels il partageait en secret son déjeuner. Après avoir terminé sa humanité et son cours de philosophie, il eut l'idée d'entrer chez les bénédictins de Saint-Germain-des-Près, dont il aimait à suivre les exercices solitaires et pieux. Mais comme aîné de sa famille, et destiné à remplir la charge de son père, on le fit étudier le droit et achever sa

cence. Malgré sa résignation, la répugnance qu'il montrait pour exercer un état dans le monde ne pouvant être vaincue, on l'adressa, pour l'examen de sa vocation, à un père de l'Oratoire. Les conseils de cet ecclésiastique l'emportèrent sur les vœux de sa famille; et, après quelques mois d'éloignement de la maison de son père, il obtint enfin d'entrer au séminaire de Saint-Magloire. Là, on le mit à l'étude de l'hébreu et du grec, pour qu'il acquit l'intelligence du texte des Livres saints; mais sentant bientôt le besoin d'un maître pour les entendre et les connaître dans toute cette pureté que ses supérieurs lui paraissaient avoir en vue, il se rendit aux conférences publiques de Saint-Roch, sur l'Écriture; et il devint un auditeur assidu de l'abbé d'Asfeld. L'ardeur du disciple en fit un instructeur non moins fervent. Le temps qu'il n'employait pas aux exercices studieux, il le consacrait aux fonctions de catéchiste; et dans son zèle généreux pour l'instruction, c'était aux frais de sa bourse qu'il distribuait, avec profusion, des livres aux élèves. Aussi son père, qu'il perdit en 1714, ne lui laissa-t-il par testament que le quart de son bien. Cependant notre jeune clerc, dont la fortune fut encore diminuée par un remboursement en papier sans valeur à la chute du système de Law, ne se relâchait en rien dans l'instruction qu'il donnait aux enfants. Il fut chargé de la supériorité des jeunes clercs à Saint-Côme, où il avait catéchisé avec succès: il reçut le diaconat; et bientôt, quoiqu'il eût non-seulement appelé, mais réappelé de la bulle *Unigenitus*, même après l'accommodement souscrit par l'archevêque de Paris, on le proposa pour la cure de Saint-Côme; mais il

déclara que sa conscience ne lui permettrait pas de signer le formulaire exigé: la carrière sacerdotale fut fermée dès-lors au diacre Paris. Il résolut de se vouer entièrement à la retraite. Il eût même voulu établir un nouveau Port-Royal. Il alla visiter différentes solitudes; au Mont-Vallérien, à la Trappe, s'édifier par la vue des nouveaux anachorètes; à Melus consulter dans son asile, un autre ermite connu par ses jeûnes: enfin, retiré dans une petite maison dont on montre encore l'entrée au faubourg Saint-Marceau, il n'en sortait que pour aller répandre ce qui lui restait du revenu d'une pension que lui faisait son frère, auquel il avait laissé le soin d'administrer son bien. Il avait en le projet de se défaire de sa bibliothèque, pour en distribuer le prix aux pauvres; mais comme elle pouvait être utile aux ecclésiastiques qu'il recueillait, il préféra, pour augmenter le fonds de ses aumônes, de s'imposer un travail manuel. Il acheta un métier à bas; et tandis qu'une règle commune réunissait dans sa maison plusieurs solitaires qui vivaient en partie à ses dépens, il ne voulait vivre, lui, que du produit de son propre métier. Les jeûnes, les macérations et les veilles achevèrent de ruiner sa santé. Échâtiant sa chair, il prétendait souffrir pour le *corps de J.-C.* (l'Eglise), qu'il regardait comme outragé par la bulle *Unigenitus*; il se glorifiait d'être un des opposants les plus zélés à cette bulle. Par une pratique assez commune chez les appelants, mais qui provenait en lui d'un excès d'humilité et de scrupule, il passa une fois jusqu'à deux ans sans communier, même sans faire ses Pâques: enfin épuisé par ses austérités, il tomba

gravement malade. Réduit par sa défaillance à ne pouvoir plus se servir lui-même, il souffrait, à regret, les soins et le service des autres. Il fit prier son frère, dont la sensibilité l'affligeait, de ne plus le visiter. Après avoir fait ses dispositions en faveur des ecclésiastiques ou des laïcs qu'il logeait ou assistait, il reçut des mains du curé de Saint-Médard, le viatique, en déclarant qu'il persistait dans ses sentiments sur son appel de la bulle au concile, et mourut le 1^{er} mai 1727, à peine âgé de trente-sept ans. A cette époque l'effervescence des esprits était extrême : bientôt, dans le petit cimetière de Saint-Médard, où il fut inhumé, on vit affluer de la ville, et des environs, une multitude, qui baisait jusqu'à la poussière du lieu de sa sépulture, et en emportait comme un préservatif, ou un moyen de salut. Une si religieuse vénération promettait des miracles que la foi ou la confiance devait réaliser. Le cardinal de Noailles autorise l'érection d'un tombeau en marbre au diacre Paris; et tout en confessant que le plus grand miracle du saint diacre était sa vie pénitente, il s'occupe de faire constater, par le ministère des curés, les prodiges qu'on annonçait s'opérer sur sa tombe. Après la mort de l'archevêque, plusieurs curés de Paris présentèrent des requêtes à M. de Vintimille, pour demander la continuation des informations faites sous son prédécesseur (1). L'enthousiasme allait croissant. A des crises salutaires qu'on attestait être survenues chez quelques-uns des nombreux malades que la confiance ame-

naît au tombeau de Paris, succèdent les convulsions, les transports, l'exaltation prophétique de l'innation en délire (V. FOLARD, 145). Le magistrat Montgeron (ce nom) est témoin d'une de ces scènes; il compose un gros livre, décrit et figure ce qu'il témoigne avoir vu ou entendu. Suivent un second et un troisième volume ajoutent le fanatisme à l'exagération. Mais ce fut en vain. Le gouvernement avait fait clore le cimetière et l'enthousiasme, plus factice que réel, s'était promptement dissipé. Ni l'apologie des miracles, ni la publication des conférences que le diacre avait faites à Saint-Médard, les *Explications des épîtres aux Romains et aux Galates*, qui avaient paru en 1732 et en 1733, ni les *Méditations sur la religion naturelle et morale*, en 1740, ne purent l'entretenir. Ces écrits du diacre, malgré quelques erreurs, ne manquent pas d'unction. Sa vie écrite, en 1731, par P. Boyer (t. 12, de 223 pag.); par Bartholomée Doyen, in-12, augmentée par Barthelemy, etc., en 1733 et 1743; par Jean-Baptiste Beau-la-Bruyère (V. ce nom, t. 336). Son portrait a été gravé deux fois in-folio; deux fois in-4^o (t. 12, in-24); on a gravé en vignettes les principaux traits de son histoire formant au moins seize pièces: mais les partisans de ses miracles n'ont rien négligé pour lui donner une illustration que la postérité lui a pas conservée. G—

PARIS-DUVERNEY (Joseph), célèbre financier, était le troisième de quatre frères qui eurent une part à l'administration des finances sous Desmarests, le duc de Noailles et d'Argenson. L'aîné se nommait Antoine, le second la Montagne

(1) L'enquête eut lieu; et, en 1727, les cinq miracles choisis à cet effet, furent, après un examen rigoureux, déclarés faux et démentis. (V. t. 12.)

PAR

ème Montmartel (1). Ils étaient Moras, dans le Dauphiné, où l'un tenait une petite auberge à l'enseigne de *la Montagne*, dont le duc garda le nom. Les frères Pârent assez heureux pour rendre un service important au munitionnaire de l'armée d'Italie, qui n'avait eu le temps de former des magasins; ils préservèrent ensuite le Dauphiné des horreurs de la famine, en leur apportant des blés de la Bourgogne en abondance. Au lieu de leur témoigner la reconnaissance qu'on leur devait, mais qu'ils n'avaient pas, on les accusa d'ambition; et ils furent obligés, pour se mettre à l'abri des poursuites de l'intendant, de chercher un asile dans la capitale du royaume. Duverney entra au service dans la garde royale; et ses frères trouvèrent l'emploi dans les bureaux du munitionnaire de l'armée, auquel ils eurent le bonheur d'être utiles. Leur bonne conduite leur mérita le grade de l'avancement et la confiance de leurs supérieurs. En 1704, les frères Pâris ayant été chargés de la distribution des vivres de l'armée de Flandre, s'associa ses trois frères. Duverney connaissait le zèle et l'activité triomphante des obstacles de ce genre, occasionnés par la pénurie des finances et par les revers de la guerre; il pourvut à la subsistance des troupes au moyen de l'immense fortune que lui donna sa fidélité scrupuleuse à remplir ses engagements. Ses talents et la probité des frères Pâris étaient déjà si bien connus, que le fameux Samuel Bernard leur donna quatre millions pour les aider

PAR

575

à faire face aux besoins du service. En 1708, Pâris l'aîné fut nommé trésorier des troupes; et, quoiqu'il n'eût reçu, en entrant en campagne, que la faible somme de 28,000 livres, les soldats furent toujours payés exactement, et la solde se trouva mise à jour quand l'armée prit ses quartiers d'hiver. Pour ne point augmenter l'embarras du contrôleur-général Desmarests, il consentit à attendre le remboursement des sommes énormes qui lui étaient dues par le trésor, sans exiger autre chose que l'intérêt qu'il payait lui-même à ses créanciers. Cette preuve de désintéressement lui valut la protection de Desmarests, qui lui fit obtenir, peu après, l'agrément du roi pour une charge de receveur-général des finances, et procura de l'avancement à ses frères. Le renvoi du ministre (1715) éloigna momentanément des affaires les frères Pâris, qui eurent beaucoup de peine à être liquidés de leurs créances. Cependant le duc d'Orléans s'occupait des moyens de réparer le désordre des finances et de combler le déficit occasionné par les dernières guerres. Le régent obligea les frères Pâris de se charger du bail des fermes; et dès la première année, ils en augmentèrent le produit, de plusieurs millions, par le bon ordre qu'il établirent dans la comptabilité (V. PACCIOLI, p. 327 ci-dessus), et par des opérations sagement combinées qui tournèrent au profit de l'État, sans accroître la charge des contribuables. Duverney présenta au prince différents plans de finances qui reçurent son approbation (1). La

(1) On ne parlera pas, dit Luchet, dans l'*Histoire de Paris*, p. 97, du quatrième frère, qui n'avait que des talents utiles, qui trouvaient leur place dans une histoire.

(2) Ce fut alors que Duverney rédigea, de concert avec ses frères, *Traité des monnaies de France*, depuis le commencement de la monarchie, 4 vol. in fol.; — *Traité des domaines du roi*, depuis leur origine, 4 vol.; — *Traité des gabelles de France*, 4 vol.; — *Traité des rentes depuis François I^{er}*.

plus importante de toutes les opérations dont les frères Pâris furent alors chargés, est celle du *visa*, qui, en écartant tous les titres falsifiés ou usuraires, diminua la dette de l'État de 337 millions, et rassermis le crédit ébranlé par la crainte d'une banqueroute. Mais l'Écossais Law, ayant séduit le Régent par son *système* (V. LAW, XXIII, 467), réunit le bail des fermes à la compagnie des Indes et s'opposa au succès des plans que les frères Pâris avaient imaginés pour éteindre dans dix ans la dette de l'État, sans accroître les impôts. Duverney pensa qu'il était de son devoir d'éclairer le Régent sur les suites qui résultaient déjà de la confiance aveugle de ce prince dans les promesses de Law, et lui remit un mémoire dans lequel il prouvait qu'en moins de dix-huit mois la dette du royaume était augmentée de huit pour un. Le prince communiqua ce mémoire à Law; et celui-ci, furieux d'avoir été démasqué, fit exiler Duverney avec ses frères dans le Dauphiné. La chute du *système*, qu'ils avaient prédite, termina l'exil des frères Pâris; on se hâta de les rappeler pour les consulter sur les mesures les plus propres à réparer le mal qu'ils n'avaient pu empêcher. Duverney conseilla d'assurer le paiement des dettes réelles, et de recourir au *visa* pour tous les papiers du *système*, dont l'État ne pouvait être garant, pour leur valeur fictive: il en fut chargé avec ses frères, et ils s'acquittèrent, dit Voltaire, avec un talent prodigieux, de cette opération

9 vol.; — *Traité des colonies françaises*, 1 vol.; — *Traité des charges créées ou supprimées*, depuis 1689, 5 vol.; — *Développement des droits établis sur les marchandises*, depuis 1684, 4 vol.; — *Traité de l'origine des fermes*, 1 vol. On doit en outre à Duverney une *Histoire du Système et du visa*, 4 vol.

de finances et de justice; la plus grande et la plus difficile qui ait jamais été faite chez aucun peuple (*Siècle de Louis XIV*) (1). Dans le même temps Duverney pouvait aux différents services; et il se chargea de l'exécution des mesures adoptées par le conseil de santé, pour arrêter les progrès de la contagion dans les provinces méridionales. Il fournit, de sa propre caisse, les fonds nécessaires pour les médicaments et les vivres qu'on faisait passer dans la Provence, dévastée par la peste. Des services si importants méritaient des récompenses extraordinaires: les frères Pâris reçurent de lettres de noblesse; et le cardinal Dubois fit créer quatre charges d'intendant des finances pour les quatre frères. Mais leur fortune rapide avait soulevé contre eux trop de passions basses, pour qu'ils ne craignissent pas de leur fournir de nouveaux aliments. Duverney remercia le ministre, et lui demanda pour toute grâce de prier le roi d'écrire au pape, pour faciliter son mariage avec sa nièce (la fille d'Antoine, mort à Sampigni, le 29 juillet 1733). Après la mort du régent, Duverney continua de jouir de la confiance du duc de Bourbon, qui remplissait les fonctions de premier ministre. Quelques services qu'il avait eu l'occasion de rendre à la marquise de Prié l'avaient mis en crédit près de cette favorite du prince: elle consent à l'appuyer dans son projet d'éloigner de la cour le cardinal de Fleury et de mettre le jeune roi dans la dépendance de son amant, en lui faisant épouser Mlle. de Vermandois (V. BOURBON, V, 349). La décou-

(1) La dette fut reconnue de près de moins de trente-un millions numéraire effectif en argent.

cette intrigue indisposa contre le cardinal , qui presque jour plus d'ascendant sur son élève. La disgrâce du ministre entraîna celle de son gendre. Duverney fut accusé d'avoir conseillé l'établissement d'impositions qui déplaisaient moins en eux-mêmes que par leur nouveauté ; et il devoit être éloigné de la cour de Paris : ils furent exilés en 1711, dans quatre endroits différens.

Duverney se retira dans un village près de Langres, chez un ami, et eut assez de courage pour braver une retraite dans le malin, au bout de quelques jours il fut arrêté dans cet asile, et traité, comme un criminel, à la Bastille, d'où il ne sortit qu'en 1728. Un arrêt solennel qui le déclaroit innocent de toutes les préventions de ses ennemis élevées contre lui, il fut renvoyé en exil, où, après quelque temps, occupé de cultiver et de développer divers plans, il vint proposer au ministre de l'économie sentit enfin la nécessité de rappeler un homme si digne de sa confiance ; et, depuis

Duverney ne cessa d'être consulté sur toutes les opérations des finances les plus délicates. Ce fut lui qui adopta, en 1751, le projet de la milice royale militaire ; et il en fut nommé le premier intendant, avec le titre de conseiller-d'état. L'activité qu'il avoit conservée dans un âge avancé, ne lui permettait pas de jouir tranquillement de la fortune qu'il avoit acquise par d'honorables tra-

Il prenoit part à toutes les entreprises de commerce, et plaisait à aider de ses conseils

et de son crédit les négociants qui lui en paraissaient dignes. Duverney mourut le 17 juillet 1770. Comme il n'avoit point eu d'enfants de son mariage, il institua son légataire le comte de La Blache, devenu fameux par son procès contre Beaumarchais, qui réclamoit de lui une somme de quinze mille francs, d'après un compte réglé avec Duverney, peu de mois avant sa mort (*V. BEAUMARCHAIS, GOEZMAN et MARIN*). On attribue à Duverney un ouvrage estimable, *Examen d'un livre intitulé : Réflexions politiques sur les finances et le commerce*, par de Tott, 1740, 2 vol. in-12 (*Voy. le Dict. des anonymes*, par M. Barbier). Le général Grimoard a publié les *Correspondances* du maréchal de Richelieu, de Saint-Germain et de Bernis avec Duverney ; on y trouve des matériaux utiles pour l'histoire. — Jean PARIS DE MONTMARTRE, frère cadet de Duverney, dont il partagea les travaux, fut nommé, en 1722, garde triennal du trésor royal (charge supprimée en 1726, et rétablie pour lui en 1730) ; il devint banquier de la cour, et acquit, par ses talens et sa fortune, une telle influence, qu'il fixoit le taux de l'intérêt de l'argent, et qu'il étoit consulté sur le choix des contrôleurs-généraux. On trouve une *Notice* sur sa vie, avec son portrait, dans la *Galerie française*, 1771. — Son fils, le marquis de Brunoi, héritier de son immense fortune, mais non de ses talens, n'est connu que par ses dépenses excessives et par son goût singulier pour les cérémonies religieuses. Ayant, dit-on, employé cinq cent mille livres pour une procession, ses parents demandèrent son interdiction, et l'obtinrent, après des débats qui retentirent dans toute la France. Un

Il fut dans le moment où l'envie étoit le plus contraire aux sages, qu'un Citoyen eut le courage de braver l'opinion en tragédie de Pyrrhus.

anonyme a publié : les *Folies du marquis de Brunoy*, Paris, 2 vol. in-12. On doit à Luchet : *Histoire de MM. Paris*, ouvrage dans lequel on montre comment un royaume peut passer, dans l'espace de cinq ans, de l'état le plus déplorable à l'état le plus florissant, 1776, petit in-8°. Cet ouvrage, que Luchet assure avoir composé sur un Mémoire de Duverney, est écrit d'un style diffus et emphatique; mais il renferme quelques détails intéressants. — PARIS DE MEYZIEU (Jean-Baptiste), neveu des précédents, sortit du service avec le rang de lieutenant-colonel, et obtint la promesse de la survivance de la charge d'intendant de l'École militaire. Il a publié une *Lettre* sur cet établissement, Londres, 1755, in-8°; et il a fourni au *Dict. encyclopédique* l'article qui concerne cette école. On lui attribue le *Tremblement de terre de Lisbonne*, pièce que, suivant l'abbé Laporte, il aurait rédigée avec Du Coin, son secrétaire (*V. ANDRÉ*, II, 130). Meyzieu mourut le 6 septembre 1778. Il avait une riche bibliothèque, dont le Catalogue a été imprimé à Paris, 1779, in-8°. Si l'on en croit M. Peignot, la fameuse bibliothèque, vendue publiquement à Londres, en 1791, et dont le Catalogue, publié sous ce titre, *Bibliotheca elegantissima Parisina*, est très-recherché des amateurs, aurait été formée par Paris de Meyzieu (*Voy. le Répertoire bibliographique universel*, p. 116 et 117). W—s.

PARIS (LOUIS-MICHEL), ecclésiastique d'Argentan, où il naquit en 1740, cultiva les lettres dès son enfance, et fut chargé de l'éducation de quelques jeunes gens, dont il acquit l'amitié par l'aménité de son caractère. Il avait quitté, jeune encore,

sa ville natale; mais attiré instinct, qui ne nous permet d'oublier la patrie, il revint en 1787, se réunir à sa famille rassembla un certain nombre aux quels il enseignait la latine, la géographie et l'ar算mie : c'était peu de temps avant la révolution de 1789. N'ayant prêté le serment exigé des ecclésiastiques en 1790, Paris fut condamné à la déportation, et partit, le 15 septembre 1792, pour l'Angleterre, où il instruisit aussi beaucoup d'élèves. Il passa neuf ans à Londres, et s'y fit connaître de plusieurs personnes distinguées, entre autres du respectable abbé Carron. Paris y passa deux ans dans l'école que ce dernier avait fondée en faveur des familles françaises réfugiées en Angleterre. Il y publia une *Introduction à l'étude de la Géographie*, *Eléments de Grammaire française* : ouvrages écrits avec beaucoup de simplicité et de netteté. Revenu dans le sein de sa famille le 3 décembre 1801, Paris reprit ses anciennes occupations, et fut nommé pensionnat, qui ne tarda pas à lui obtenir une réputation distinguée. Un arrêté du gouvernement l'appela en 1802, en école secondaire, où il donna l'ouvrage le plus curieux de Paris, une jolie collection de quarante petites *Cartes élémentaires d'Astronomie et de Géographie*, gravées à Alençon, par M. Goussier, l'un des meilleurs graveurs de France, qui possède la France, et dont le texte a été imprimé sur le revers de la planche. Ce texte est un modèle de clarté et de précision. L'abbé Paris travailla à perfectionner ce petit ouvrage, et retouchait son texte à la géographie, lors

enleva, dans sa ville natale, l'année 1806. D—s.

IS (PIERRE-ADRIEN), architecte, né, en 1747, à Besançon, des premiers principes du dessin par son père, intendant des bâtimens de l'évêque de Bâle; et vint à Paris, où il se plaça sous la direction de Trouard, architecte du roi, et fit suivre en même temps les leçons de l'école d'architecture. En 1770, à l'âge de vingt ans, avec le titre de pensionnaire, il passa son temps entre la numismatique, l'archéologie, et l'examen des ouvrages d'architecture, dont il fut des plus remarquables. A son retour en France, il se fit promptement connaître par les beaux dessins dont il enrichit les *Tableaux de l'architecture* par La Borde (*Voy. ce V.*, 158), et le *Voyage à Rome* de Saint-Non. Il fut nommé, en 1778, dessinateur du cabinet du roi, et architecte des économats, et fut chargé de tous les détails de l'architecture de Versailles, de Marly et de Fontainebleau : il succéda, peu de temps après, à Soufflot, à l'académie d'architecture, et fit un second voyage en Italie, d'où il rapporta un grand nombre de dessins. Pendant son absence, il avait été nommé directeur de l'opéra; et, depuis son retour, c'est sur ses plans que furent faites toutes les décorations de l'opéra, parmi lesquelles on distingue celles d'Armide, de Panurge, et de la même époque, il donna le plan du beau portail de la cathédrale d'Orléans, et il en suivit la construction. Les talents de Paris, attirés de ses principes, et son caractère franc et loyal, lui méritèrent la bienveillance particulière de Louis XVI, qui le créa, en 1788, directeur de Saint-Michel, et lui fit

expédier des lettres de noblesse conçues dans les termes les plus honorables. Peu après, la révolution le priva de ses emplois : mais il resta fidèle au prince qui l'avait honoré de ses bienfaits; et ce ne fut qu'après la fatale journée du 21 janvier, qu'il s'éloigna de Paris, décidé à n'y rentrer jamais. Il accepta un asile que l'amitié lui offrait au château de Colmoulin, près du Havre; et pour ne point gêner ses hôtes, il s'établit dans un colombier au fond des jardins, où il passa dix ans, ne cherchant et ne trouvant de distraction à sa juste douleur que dans la culture des lettres, et dans l'étude de l'histoire naturelle, qui avait été l'un des goûts dominants de sa jeunesse. Ce fut dans cette retraite, qu'il traça le projet d'un monument expiatoire du plus grand attentat de la révolution; et il fut assez heureux pour trouver une occasion sûre de faire remettre une copie de son plan au frère de Louis XVI, qui habitait alors Blankenbourg (1796). Cependant sa santé, naturellement délicate, s'altérait de jour en jour. On lui conseilla de voyager pour se rétablir; et il repassa en Italie, en 1806. À peine arrivé à Rome, il fut désigné pour succéder à Suvée dans la place de directeur de l'école de France, honneur qui n'avait encore été accordé à aucun architecte. Ni les instances des artistes, ni celles des membres de la consulte, ne purent le déterminer à accepter ce témoignage flatteur de la confiance publique; mais il consentit à se charger de l'*interim*, sous la double condition qu'il lui serait permis de disposer de ses honoraires en faveur des élèves, et qu'on n'exigerait de lui aucun serment. Pendant sa courte administration, il s'occupa uniquement d'améliorer le sort des

pensionnaires, traités à cette époque comme des soldats dans une caserne, et assujétis à toutes les formes de la discipline militaire; il démontra, dans un Mémoire qu'il adressa au ministre de l'intérieur, la nécessité d'en revenir à l'ancien règlement, auquel il proposait différentes modifications qu'il eut le plaisir de voir adoptées. La consulte, desirant le fixer à Rome, lui offrit la place lucrative de conservateur de la basilique de Saint-Pierre : mais il ne balança pas à déclarer que cette place appartenait à un architecte italien; et il désigna celui qui lui paraissait le plus digne de la remplir. Il se disposait à quitter l'Italie pour venir passer ses derniers jours dans sa famille, lorsqu'il reçut l'invitation du gouvernement français de traiter de l'acquisition des antiques de la villa Borghèse; et il ne résista pas au plaisir de contribuer à procurer à son pays une collection qui fait aujourd'hui le principal ornement du Musée royal. Il consentit, en 1811, à diriger les fouilles du Colisée; et il profita de cette circonstance pour dessiner, avec une scrupuleuse exactitude, toutes les parties cachées par les décombres, et dresser un plan de restauration de ce monument, le plus vaste que les anciens aient exécuté. Son attachement pour le respectable d'Agin-court, alors malade, et qu'il avait secondé en lui fournissant des dessins pour son *Histoire de l'Art*, ne lui permit pas de rentrer en France, en 1814; il ne pouvait pas s'éloigner de son vieil ami mourant, et dont l'état exigeait les plus grands ménagements : mais dès qu'il lui eut rendu les derniers devoirs (F. Agin-court au Supplément), il quitta l'Italie, et arriva, en 1817, à Besançon, d'où il se fa-

tigua, et affaibli par un régime austère, qu'on ne put l'engager à modifier. Il se hâta de mettre la dernière main à un travail sur les édifices anciens de l'Italie, dont il s'occupait depuis vingt-ans : il eut la satisfaction de le terminer, peu avant sa mort, arrivée le 1^{er}. août 1819 (1). Ses restes furent déposés, suivant son intention, dans le cimetière du village de S. Ferjeux, sous une modeste colonne, qui porte l'épithaphe qu'il s'était composée. Cet artiste joignait à un goût pur, une imagination facile et brillante, un esprit cultivé, et les qualités les plus aimables : aussi a-t-il eu l'avantage de compter au nombre de ses amis, les savants, les artistes et les littérateurs les plus distingués de France et d'Italie. Il a trouvé peu d'occasions de montrer ses talents comme architecte : outre le portail de la cathédrale d'Orléans, dont on a parlé, et quelques bâtiments de particuliers, il a donné les plans de l'hôtel-de-ville de Nenchâtel et de l'hôpital de Bourg; encore les a-t-il désavoués publiquement, à raison des changements que les constructeurs y avaient faits sans sa participation. Il a traduit en français : *L'Agriculture des anciens*, par Dickson, Paris, 1801, in-8^o, 3 vol., fig; et *L'Agriculture pratique des différentes parties de l'Angleterre*, par Marshal, ibid. 1803, 5 vol. in-8^o, et atlas. Il a laissé en manuscrit des Traductions des *Observations sur le Fœtus*, par W. Hamilton; du *Traité de la sensibilité*, par Cornaro; du *Voyage au nord de l'Angleterre*, par Arthur Young; et des *Lettres écrites à Barbarie*, par Jardin. Le *Récue-*

(1) Il n'est pas le 1^{er}. août, comme on l'a dit, mais le 1^{er}. septembre, ainsi la notice est erronée.

des dessins et études d'architecture de Paris, se compose de 9 vol. très-grands in-fol., et peut être regardé comme l'une des collections les plus précieuses en ce genre. On a en outre de lui : *Examen des édifices antiques et modernes de la ville de Rome*, sous le rapport de l'art, etc., in-fol. avec des pl. L'auteur avait adressé ce manuscrit à M. Lenormand, graveur, avec lequel il avait traité pour la publication à des conditions que M. Lenormand ne s'est pas cru obligé de remplir ; de sorte qu'il a renvoyé le manuscrit aux héritiers. — *L'Amphithéâtre Flavien, vulgairement nommé le Colisée*, restauré d'après les détails encore visibles de la construction, etc., in-fol. 45 pl. Ce travail a été remis à la bibliothèque du Roi ; mais il en existe une copie à la bibl. de Besançon, à laquelle Paris a légué d'ailleurs ses livres, ses tableaux et ses antiques. Le *Catalogue raisonné* du cabinet de Paris, a été imprimé à Besançon, en 1821, in-8°, par l'ordre du conseil municipal ; il est précédé d'une *Notice* sur la vie de cet artiste, et orné de son portrait, et de 5 planches représentant des antiques. W—s.

PARIS DE CRASSIS. F. GRASSI, XVIII, 338.

PARISIÈRE (JEAN-CÉSAR ROUSSEAU DE LA), évêque de Nîmes, né à Poitiers, en 1667, cultiva d'abord les belles-lettres avec succès, mais renonça, dans la maturité de l'âge, aux occupations qui pouvaient le détourner de celles de son état. Nommé à l'évêché de Nîmes en 1711, il ne se montra point indigne de succéder à Fléchier. Il fit paraître beaucoup de zèle dans les contestations qui agitaient alors l'Eglise, et fut représenté par les appelants, comme un de leurs

adversaires les plus violents ; mais rien ne justifie ces reproches de l'esprit de parti. Député à l'assemblée du clergé de 1730, l'évêque de Nîmes y fut chargé de la harangue de clôture, qu'on adressait ordinairement au roi ; et il y manifesta hautement ses sentiments sur les questions qui divisaient les esprits. Ses ennemis s'élévèrent surtout contre un passage de son discours, où il disait au roi que son règne était fondé sur la catholicité, et devait toujours se soutenir par les mêmes principes. On voulut voir là un propos de ligueur, et un maxime propre à produire des troubles ; mais l'évêque se justifia dans une lettre au cardinal de Fleury, et fit voir que sa proposition prise dans son sens général, ne signifiait que la protection due par le prince à la religion, et rentrait dans l'ancienne maxime de François I^{er}. : *La foi catholique est le principal fondement de notre royaume* ; maxime, disait-il, qui ne pouvait déplaire qu'à l'indifférence ou à l'erreur. Toutefois cette affaire suscita quelques chagrins à l'évêque de Nîmes. Retiré dans son diocèse, il s'occupa constamment d'y éteindre tout esprit d'opposition et de discorde. Il mourut à Nîmes, le 15 novembre 1736 ; avait laissé ses papiers aux Jésuites ; mais une partie fut envoyée à Paris et déposée parmi les manuscrits de la bibliothèque du Roi. On publia, en 1740, le recueil de ses *Harangues Panégyriques, Sermons et Mandements*, 1 vol. in-12. Il avait ordonné de supprimer tout le reste ; on croit pouvoir lui attribuer la fable allégorique sur le *Bonheur et l'Imagination*, que l'on trouve dans le recueil des œuvres de Mlle. Bernard. P.-C.

PARISOT (JEAN-PATROCLE), maître des comptes de Paris,

homme singulier, se fit connaître par un ouvrage intitulé : *la Foi dévoilée par la raison*, Paris, 1681, in-8°. Il consultait, dit-on, pour composer ce livre, un théologien, un médecin et un chimiste. Il avait fait marché de donner à chacun un écu par heure, pour en écouter la lecture : taxe qu'il paya souvent, et pendant fort long-temps. Le but de l'ouvrage est de prouver que les choses surnaturelles de la religion chrétienne doivent premièrement être crues par la foi, qu'elles peuvent ensuite être expliquées par la connaissance des créatures, comme l'avait fait Sebonde, d'après Raimond Lulle ; mais l'auteur prétend que Dieu a voulu établir la religion en un temps par la foi, et en un autre temps par la raison. Il se regarde comme un homme suscité de Dieu pour donner des lumières nouvelles, qui avaient été refusées aux SS. Pères : ce chef-d'œuvre d'extravagance ne part point d'un principe d'incrédulité ; c'est la production d'une tête échauffée qui détruit la religion en croyant la défendre. Cet ouvrage fut supprimé dès sa naissance. T-D.

PARISOT. V. NOBERT.

PARK (Mungo), célèbre voyageur anglais, auquel on doit une des découvertes les plus importantes en géographie, naquit, le 10 septembre 1771, à Fowlshiels, près de Selkirk en Écosse. Son père était un fermier qui, suivant l'usage de ses compatriotes, fit donner à ses enfants une bonne éducation. Dès sa jeunesse, Park montra beaucoup de dispositions pour l'étude : son père eut en conséquence l'idée de lui faire embrasser l'état ecclésiastique ; mais Park préféra la carrière médicale, et, après avoir achevé ses cours à Edinbourg, vint à Londres cher-

cher de l'emploi. Un de ses parents l'ayant présenté à sir Joseph Banks, cet homme bienveillant le recommanda aux directeurs de la compagnie des Indes. En 1792, Park s'embarqua sur un vaisseau qui allait à Bencoulen, dans l'île de Sumatra, et revint l'année suivante. A cette époque, la société d'Afrique, de Londres, cherchait quelqu'un qu'elle pût envoyer en Nigritie pour remplacer Houghton, qui avait péri en essayant de pénétrer dans cette contrée (V. HOUGHTON, XX, 608). Le triste sort de ce voyageur ne put effrayer Park ; il ne vit que la gloire attachée aux découvertes qu'il pourrait faire : il offrit donc ses services à Banks, qui les fit agréer à la société ; et il partit, le 22 mai 1795, sur un navire qui allait à l'embouchure de la Gambie, où il arriva le 21 juin. Ayant remonté le fleuve jusqu'à Pisania, dernier comptoir anglais, le docteur Laidley, qui en était le chef, l'aida dans les préparatifs nécessaires pour son voyage, lui donna deux domestiques nègres, Denba et Johnson, qui parlaient différentes langues de ces contrées ; lui procura un cheval et deux ânes, et le munit de quelques provisions. Park n'avait qu'un bagage modeste, pour ne pas exciter la cupidité des Nègres ; des instruments indispensables, tels qu'un sextant de poche, une boussole ; et un thermomètre ; enfin deux fusils de chasse, deux paires de pistolets, et quelques autres objets. Quatre nègres qui retournaient dans leurs foyers, se joignirent à lui : le 2 décembre, il partit de Pisania. Laidley, ainsi qu'un autre Anglais, et leurs domestiques, l'accompagnèrent durant les deux premiers jours. Il prit sa route à l'est, et se dirigea ensuite au nord-

est, traversant divers royaumes nègres, dont les souverains l'accueillirent généralement bien; mais l'hospitalité de quelques-uns était intéressée; et eux ou leurs parents dépouillèrent le voyageur anglais, de manière qu'à son arrivée à Kemmou, capitale du Kaarta, il lui restait à peine la moitié de ses effets. La plupart de ces rois avaient connu Houghton, qui n'avait pas toujours eu non plus à se louer de leurs procédés. Le roi de Kaarta reçut Park avec la plus grande bonté; il n'avait vu d'autre blanc que Houghton, et montrait beaucoup de considération pour les hommes de cette couleur. Lorsque Park eut exposé son projet de continuer sa route à l'est, par le Bambara, pour arriver au Niger, qui passait par le milieu de ce grand royaume, le roi s'efforça de le détourner de ce dessein, parce que les Bambaras en guerre avec lui, le voyant venir de ses états, le traiteraient en ennemi ou en espion. Il lui conseilla de retourner dans le royaume de Kassou dont il sortait, afin d'y attendre la fin de la guerre qui durerait au plus quatre mois. Park ne put suivre cet avis très-sage; on était au milieu de février 1796: le temps des grandes chaleurs approchait; il craignait de se trouver dans l'intérieur de l'Afrique, pendant la saison des pluies. Alors le roi lui indiqua la route du Ludamar, pays habité par les Maures, allies du roi de Bambara, mais en l'avertissant qu'elle n'était pas exempte de dangers; et il lui donna huit cavaliers, qui l'escortèrent jusqu'à Djarra, ville sur la frontière du Ludamar. Ali, souverain du pays, envoya dire à Park, qu'il lui permettait de traverser son royaume, et lui donna un guide pour le con-

duire dans le Bambara: déjà Park n'était qu'à deux journées des frontières, lorsque des messagers d'Ali le contraignirent de se rendre à son camp de Benoun. On ne peut se faire une idée de tous les mauvais traitements qu'il y essuya. « Ma patience », dit-il, « ma résignation, ne purent désarmer les Maures. Depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher j'étais obligé de souffrir, d'un calme tranquille, les insultes des sauvages les plus brutaux du monde. Park était en même temps dévoré d'une fièvre ardente, qui mettait le comble à sa triste situation; après un séjour de six semaines à Benoun, fut traîné dans un autre camp près de Bouhakar, sur la limite du désert. Mais la femme d'Ali, ayant jeté sur le pauvre voyageur un regard de pitié, le fit mieux nourrir, obtint pour lui la permission d'accompagner Ali, qui allait à Djarra. Ce chef impitoyable d'une horde de brigands lui enleva Demba, son favori fidèle. Déjà son bagage, ses marchandises et ses instruments lui avaient été pris de force par les Maures. On ne lui laissa que son cheval et quelques herbes: il parvint à sauver une boussole de poche. Les dangers de la route avaient tellement effrayé Johnson, son ancien compagnon nègre, qu'il saisit une occasion pour retourner à la Gambie. Alors Park résolut de poursuivre seul son entreprise; et le 1^{er} juillet, il s'échappa des mains des Maures: un détachement le rattrapa, lui vola encore son manteau, et le laissa aller. Park profita de ce répit pour s'éloigner dans l'est. « J'étais », dit-il, « au milieu d'un désert; il avait perdu à mes yeux son aspect habituel, si terrible, s'écrie-t-il: je n'avais d'autre crainte que celle de rencon-

» quelque horde de Maures errants,
 » qui m'auraient ramené dans le
 » pays des bandits et des assassins,
 » d'où je venais de m'enfuir. » A ces
 douces émotions en succédèrent d'affreuses, lorsqu'il vint à réfléchir sur sa situation : son cheval, rendu de fatigue, ne pouvait plus avancer; lui-même était excédé de soif. Vainement, lorsqu'il rencontrait un arbre, il montait dessus pour découvrir de l'eau. Réduit à mâcher des feuilles, il les trouvait amères ou desséchées. Il rencontra cependant des hommes et quelquefois du soulagement, et voyagea avec des Nègres fugitifs qui s'éloignaient du théâtre de la guerre. Il subsistait en détachant un à un les boutons de cuivre de son habit, qui étaient reçus en paiement. Enfin, le 20 juillet, il oublia tous ses maux lorsqu'il découvrit l'objet de ses longues et pénibles recherches, le Niger, réfléchissant les premiers rayons du soleil, et, aussi large que la Tamise à Westminster, coulant à l'est avec une majestueuse lenteur. « Je courus au bord du fleuve, dit-il, et après avoir bu de son eau, j'adressai à Dieu mes ferventes actions de grâces. » Park était alors à Sego, capitale du Bambara. Arrivé à un bac pour passer le fleuve, il attendit long-temps son tour. La multitude, les yeux fixés sur lui, le regardait avec le silence de l'étonnement. Cene fut pas sans de vives inquiétudes qu'il distingua plusieurs Maures dans la foule. Sur ces entrefaites, le roi, informé qu'un blanc était de l'autre côté de l'eau, lui fit dire, par un messenger, qu'il ne pourrait pas le voir avant d'avoir connu le motif qui l'amenait; l'émissaire dit qu'il ne devait pas traverser le fleuve sans la permission du roi, et lui conseilla d'aller loger

dans un village assez éloigné. Deux jours après, un nouveau message du prince lui ordonna de s'éloigner sur-le-champ; et il reçut en même temps un sac de cauris, pour payer sa dépense : enfin le messenger ajouta que s'il allait à Djunny, comme il l'avait déclaré, il lui servirait de guide jusqu'à Sansanding. Park eut des raisons de croire que le roi l'aurait volontiers accueilli, s'il eût été sûr de le garantir des trames perfides des Maures. « Sa conduite envers moi, ajoute-t-il, fut donc à-la-fois prudente et généreuse. Les circonstances de mon apparition à Sego devaient faire soupçonner au roi que je cachais le véritable objet de mon voyage. Il raisonnait probablement comme son messenger : quand j'eus dit à celui-ci que j'étais venu de si loin, et en affrontant des dangers nombreux pour voir le Dialiba (Niger), cet homme me demanda naïvement s'il n'y avait pas de rivières dans mon pays, ou si l'une n'était pas faite comme l'autre ? » Park quitta Sego avec son guide, et suivit les bords du Niger. A Sansanding, son nègre le quitta; Park fut obligé de laisser dans un champ son cheval, qui ne pouvait plus marcher; et s'embarquant sur le fleuve, il poursuivit sa route à l'est jusqu'à Silla, ville considérable. Une triste expérience venait de le convaincre, que des obstacles insurmontables s'opposaient à ses progrès, et que ce serait se sacrifier en pure perte, que de vouloir atteindre Djunny; car ses découvertes périraient avec lui. Il était alors à près de onze cents milles de l'embouchure de la Gambie. Les pluies continuelles rendaient les chemins impraticables sur la rive méridi-

dion de du fleuve : Park , malade , à demi nu , se mit donc en route le 30 juillet , par la rive opposée , pour retourner à l'ouest. Il eut le bonheur de retrouver son cheval , qui s'était refait un peu ; mais il apprit en même temps que le roi de Bambara , cédant aux instigations perfides des Maures , avait ordonné de l'arrêter. Il évita donc Sego , en faisant un détour ; puis revenant vers le Niger , il traversa un grand nombre de villages et de villes , et , le 23 août , quitta les bords du fleuve à Bammakou , près des frontières du pays Mandingue , où le Niger cesse d'être navigable. Des maraudeurs le pillèrent deux jours après , et emmenèrent son cheval. Dépouillé de tout , abandonné , presque nu , au milieu d'un désert immense , à plus de cinq cents milles de l'établissement européen le plus proche , Park était résigné à mourir. Sa confiance dans la Providence lui donna de la force ; il continua sa route , recouvra son cheval et ses effets , laissa le pauvre animal en témoignage de sa reconnaissance au chef d'un village , et enfin , après des fatigues inouïes , atteignit , le 16 septembre , Kamalia , ville où Karfa Taoura , nègre , marchand d'esclaves , lui donna l'hospitalité , et lui promit de le conduire au comptoir anglais de la Gambie , aussitôt que la saison le permettrait : mais ses soins ne purent arrêter les progrès de la fièvre qui dévorait lentement Park : elle devint si violente , qu'il fut retenu pendant cinq semaines dans sa hutte , et ne dut sa conservation qu'aux soins empressés de ce nègre et de sa famille. Son long séjour à Kamalia lui permit de prendre beaucoup de renseignements sur l'intérieur du pays. Le 19 avril 1797 , jour fixé pour le départ si

long-temps désiré , Park quitta Kamalia avec son hôte , et une nombreuse caravane d'esclaves ; le 12 juin , eut le plaisir d'embrasser le docteur Laidley , qui le regardait comme un homme échappé du tombeau : le 17 , il monta sur un navire américain qui allait aux Antilles ; quelques nègres embarqués sur ce bâtiment l'avaient vu en Afrique ; beaucoup avaient entendu parler de lui. Le chirurgien était mort ; Park le remplaça. Après une longue traversée il atterrit à Antigoa. Un paquebot le ramena en Angleterre , où il arriva le 22 septembre. Ainsi se termina ce voyage en Nigritie , le plus important qu'aucun Européen eût jamais fait dans cette contrée. Park fut en quelque sorte reçu en triomphe par la société d'Afrique et par le public. L'intérêt que son retour excita , s'accrut encore lorsque ses découvertes furent connues. La société lui permit de publier à son profit la relation de son voyage , et , en attendant que ce livre parût , en publia un *Extrait* , pour satisfaire l'impatience générale. Par alla en Écosse , voir sa famille , refusa une mission que le gouvernement voulait lui confier pour explorer la nouvelle Hollande , et , après avoir joui du succès de son ouvrage se maria dans sa patrie , où il exerça la chirurgie. Cependant ses pensées étaient constamment tournées vers l'Afrique ; et le gouvernement anglais ayant résolu d'envoyer une expédition considérable pour descendre le Niger , Park écouta volontiers les propositions qui lui furent adressées pour la diriger. Diverses causes retardèrent l'exécution de ce projet ; et ce ne fut que le 30 janvier 1805 , qu'il fit voile de Portsmouth ; le 28 mars il aborda à Gorée , après

avoir acheté des ânes et des provisions aux îles du Cap-Vert. Il avait avec lui deux de ses compatriotes, Anderson, chirurgien, et Scott, dessinateur : on lui avait donné quatre charpentiers ; à Gorée, il prit un officier et trente-cinq soldats d'artillerie ; toute la garnison voulait l'accompagner. En lisant les lettres qu'il écrivait en Angleterre, on est frappé de la satisfaction qu'il exprime, et de sa confiance dans l'heureux succès de son voyage. Cependant il le commençait à une époque bien défavorable ; car la saison des ouragans approchait. Il entra dans la Gambie, vers les premiers jours d'avril ; et tout le monde s'étant réuni à Keyi, petite ville sur le fleuve, au-dessous de Pisania, Park prit à son service Isaac, prêtre mandingue, et marchand, pour guider sa caravane ; elle partit le 27 avril, se dirigeant vers l'est. Le 19 avril, elle arriva, sur les bords du Niger, à Bammakou ; mais dans quel triste état ! il n'y avait plus que onze européens en vie, et les quatre chefs étaient malades. Scott mourut, quelques jours après, sans avoir vu le Niger ; tous les ânes avaient péri. Dans des conjonctures critiques, Park conservait tout son courage. Le 21, il s'embarqua sur le Niger, et, s'arrêtant à Marra-bou, dépêcha, le 28, Isaac au roi de Bambara, pour obtenir la permission de construire un navire à Sansanding. Il ne la reçut que le 25 septembre ; le 27, il atteignit Sansanding au-delà de Sego. Bientôt Anderson mourut ; il ne resta plus avec Park que l'officier et trois soldats, dont un était fou : n'importe, il parvint à faire de deux vieilles pirogues une grande goëlette, qu'il nomma le *Dialiba*. Tout étant prêt, le 16 novembre, il termina son journal, et écrivit

plusieurs lettres. Son enthousiasme n'avait pas diminué : « Je vais », mandait-il à lord Cambden, secrétaire-d'état, faire voile à l'est avec la ferme résolution de découvrir l'embouchure du Niger, ou de périr dans cette entreprise. » Dans sa lettre à sa femme, il montrait beaucoup de confiance, probablement pour calmer ses inquiétudes. Il chargea le mandingue Isaac d'apporter ses dépêches à la Gambie, où elles arrivèrent heureusement : ce sont les dernières nouvelles authentiques que l'on ait reçues de lui. Pendant quelque temps on n'en entendit plus parler ; mais, dans le cours de 1806, les marchands nègres apportèrent des nouvelles fâcheuses aux établissements anglais sur la côte d'Afrique : le bruit courut que Park et ses compagnons avaient été tués. Maxwell, gouverneur du Sénégal, retrouva Isaac, et, au mois de janvier 1810, l'expédia pour l'intérieur. Isaac revint, le 7 septembre 1811, confirmer ces rumeurs sinistres. Il avait rencontré, près de Sansanding, Amadi Fatouma, nègre, que Park avait engagé comme pilote, pour descendre le Niger jusqu'au royaume de Haoussa. Ce nègre avait tenu un journal. Le 19 novembre 1805, Park était parti de Sansanding, avec Martyn, l'officier, trois soldats, trois nègres et le pilote. Après quelques aventures et des combats soutenus contre les indigènes, Amadi se fit débarquer à Yaour, dans le royaume de Haoussa : le lendemain, comme il allait voir le roi du pays, des cavaliers entrèrent, pour informer le prince que les blancs étaient passés sans rien donner pour lui, ni pour le chef d'Yaour. Le roi fit mettre Amadi aux fers, et envoya des troupes pour occuper, sur le bord

un rocher au-dessous duquel les bateaux sont obligés de passer, y arrivèrent avant Park : forcer le passage ; on lui lança des piques, des flèches et des pierres ; il se défendit long-temps ; ses esclaves furent tués. Alors, abandonnant toutes ses marchandises, il se précipita ; ses esclaves en firent autant : tous furent tués. C'était à-peu-près 4 mois après le départ de Sansanding. On ne sut ce temps des doutes sur la vérité de cette narration. M. Bowditch, à Koumassy, dans le district de l'Assianti, à quarante-quatre lieues au nord du cap Corse, sur la côte orientale, entendit un autre récit, selon lequel les Nègres étaient accourus sur les bords du Niger, pour empêcher Park par leurs cris, Park à évincer les Nègres ; il se méprit sur leurs paroles, et les repoussa. Le navire, à l'équipage sauta dans l'eau pour se sauver à la nage ; mais le vent entraîna tous ces malheureux ; ils se noyèrent. Ces rapports ne diffèrent que par les circonstances, ne laissent aucun doute sur la tragique fin de Mungo-Park. Il succomba à la crainte que montraient les chefs de l'intérieur d'être tués par un meurtre d'un blanc, ou par celui dans les états d'une catastrophe de Park a eu lieu ; soit efforcé d'atténuer les souffrances de l'infortuné voyageur, qui a été le liste des martyrs de la science. Park a publié la relation de son voyage, sous ce titre : *Voyage dans les contrées intérieures de l'Afrique, fait en 1795, 1796*. Londres, 1799, un vol. in-8°, avec des figures, et le portrait de l'Observateur exact et judicieux ; ou au moins que voyageur in-

trépide, Park fait le tableau le plus fidèle des mœurs des Maures et des Nègres. Le ton de vérité de ses récits, son style, qui réunit l'élégance à la simplicité, l'éclat de sa découverte, firent la fortune de son livre : il en parut, en peu de temps, plusieurs éditions, et des traductions dans la plupart des langues de l'Europe ; il y en a une en français par M. Castera, Paris, an VIII (1800), 2 vol. in-8°, avec cartes et figures. Le major Rennel joignit à l'Extrait du Voyage de Park, publié par la société d'Afrique, et traduit en français par Lallemant avec le Voyage de Houghton, un Mémoire sur les découvertes géographiques du premier ; il est annexé aux éditions anglaises, in-4°, et aux traductions. Rennel discute la route de Park, et construit la carte du milieu de l'Afrique d'après l'itinéraire de ce voyageur. Comme son sextant lui avait été volé à Djarra, il n'avait pu continuer ses observations solaires ; et par conséquent la moitié de ses découvertes géographiques étaient très-incertaines, relativement à la latitude. Cependant le reste de sa route ne parut pas trop inexact à Rennel. Il l'était néanmoins ; car, dans la carte jointe au second voyage, les latitudes sont moindres d'un degré. La relation de cette seconde expédition est intitulée : *Dernier voyage dans les contrées intérieures de l'Afrique, fait en 1805*. Londres, 1815, un vol. in-4° ; *ibid.*, 1816, in-8°, avec cartes et figures en bois. On y trouve le Journal de Park, jusqu'au 16 novembre 1805, la Vie de l'auteur et la narration d'Isaac ; on en a une traduction française, Paris, 1820, un vol. in-4°, cartes et figures. Le Journal n'offre que le canevas d'un récit qui eût été beaucoup

plus intéressant, si la Providence eût laissé à Park le temps de le rédiger et d'y joindre ses remarques. Il eût corrigé, entre autres, une inadvertance qui a occasionné de graves erreurs dans ses observations astronomiques. M. Walekenaer, dans ses *Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique*, etc., Paris, 1821, a remarqué que Park, dans son Journal, a compté le 31 avril, qui n'a que trente jours. Park a continué à compter ainsi un jour de moins, de sorte que ses calculs de latitude depuis cette époque, sont erronés, parce qu'il n'a pas pris dans le *Nautical almanac* la déclinaison du jour marqué sur son Journal. Ainsi, depuis Pisania, sa route est tracée inexactement sur la carte de son voyage; et toutes les cartes d'Afrique, publiées depuis, ont copié la faute. M. Bowdich a publié à ce sujet, en anglais, un Mémoire : *Contradictions in Park's last journey explained*, etc., Paris, 1821, in-4°, dans lequel il corrige les latitudes d'après la véritable hauteur du soleil. E—s.

PARKER (MATHIEU), second archevêque protestant de Canterbury, naquit, en 1504, d'un marchand de Norwich, et fit de brillantes études à Cambridge. L'éclat de ses premières prédications, et son penchant à partager les principes des réformés, lui valurent la protection de l'archevêque Crammer; il fut bientôt chapelain de la reine Anne Boleyn, qui, en mourant, recommanda à ses soins l'éducation de sa fille Elisabeth. Nommé, en 1534, doyen du collège de Stoke, près de Clare, en Suffolk, il y établit une école, et commença dès-lors à exercer son zèle intolérant contre les catholiques romains. Il devait par là plaie

à Henri VIII, dont il devint un des chapelains, et qui le fit élire, en 1544, principal du collège de Bennet, à Cambridge. L'année suivante, il était vice-chancelier de l'université. Sous Édouard VI, se trouvant dans le comté de Norfolk, au moment où éclata la révolte de Kett, en 1549, il ne craignit pas de se rendre au camp des rebelles pour leur prêcher, sous le chêne dit de la reformation, l'obéissance au souverain; et son dévouement pensa lui coûter la vie. Il continua de cumuler des bénéfices jusqu'au jour où Marie monta sur le trône; alors, celui qui avait donné l'exemple de la persécution, se vit lui-même poursuivi à son tour. Il employa le loisir de sa retraite forcée, à traduire les Psaumes en vers anglais, et à écrire en faveur du mariage des prêtres; il défendait ici sa propre cause. Le jour de son triomphe approchait, et son élévation suivit de près le couronnement d'Élisabeth: on prétend qu'il fallut faire violence à sa modération, pour qu'il acceptât l'archevêché de Canterbury; mais à peine y fut-il installé que la reine eut besoin de tempérer son zèle pour cette même religion qu'elle protégeait: il déclara la guerre aux crucifix, aux cierges, aux images. Il se fit abhorrer des catholiques d'Irlande. Servant trop bien les desirs de sa souveraine, il montra surtout beaucoup d'ardeur à faire exécuter une ordonnance dont il était le principal auteur, et qui obligeait les ecclésiastiques à porter un habillement uniforme. Il éprouva beaucoup d'opposition à ce sujet, le peuple reprouvant cette mesure, et insultant les prêtres qui se conformaient à l'ordonnance. La reine avait fini par y renoncer, mais le prélat n'en

fut que plus ardent ; suivant lui , la religion était perdue en Angleterre par un pareil relâchement : les églises furent fermées ; les plus dignes ecclésiastiques ne voulant pas se soumettre à ce qu'ils nommaient une coutume papiste, ils en appelèrent au public par la voie de l'impression : un décret de la chambre étoilée leur imposa silence (1566). Ce furent dès-lors les puritains qui, abandonnant la liturgie anglaise, adoptèrent le rituel (*service-book*) de Genève, et ne se réunirent plus que dans des maisons particulières : ainsi se forma le parti des protestants *non-conformistes*. De nouvelles persécutions, des destitutions nombreuses, atteignirent le clergé en 1572. En 1575, dans une visite métropolitaine, Parker exerça, dans l'île de Wight, un zèle aussi impolitique qu'inhumain, qui lui attira l'improbation du conseil, et les reproches de la reine. Sa santé déclina rapidement : il mourut de la pierre en mai 1575. Les biographes anglais vantent son savoir, ses talents, sa bienfaisance, surtout envers les collèges de Cambridge, où il fonda des bourses, et auxquels il donna des livres et des manuscrits précieux ; mais ils reconnaissent que ces belles qualités étaient ternies par un orgueil excessif, et un ton impérieux, qui datait seulement de l'époque de son élévation. On lui doit des éditions in folio de quatre anciens historiens anglais, Matthieu de Westminster, Matthieu Paris, Thomas Walsingham, et la *Vie du roi Alfred*, par Asser. On a de lui les Vies de ses prédécesseurs, sur le siège de Canterbury : *De Antiquitate Britannicæ ecclesiæ*, etc..... dont la meilleure édition est de 1729, Londres, in fol. L'édition in fol. de 1568 de

la *Bible anglaise*, fut imprimée sous sa direction ; et il est auteur de la Préface. Cette Bible est connue, en Angleterre, sous le nom de *Bible des Evêques*. L.

PARKER (SAMUEL), évêque d'Oxford, naquit en 1640, à Northampton, d'un homme de loi qui montra pendant la guerre civile une grande flexibilité de principes, et qui écrivit en 1650, en faveur de la république. Samuel acheva ses études à Oxford, et fut d'abord imbu des opinions des puritains. Il se distinguait par une vive piété, entre un certain nombre de ses condisciples réunis chaque semaine pour jeûner et pour prier, et qu'on appelait les *gruellers* parce qu'ils se nourrissaient principalement de gruau. Peu de temps après la restauration, il abandonna ses principes, et se montra parmi les plus ardents champions de l'église anglicane. Il devint chapelain d'un grand seigneur, qu'il amusait dit-on, par ses plaisanteries, aux dépens de ses anciens co-religionnaires : ce qui est rarement l'indice d'un esprit vraiment religieux. Il fut admis en 1695, dans la société royale de Londres ; et ce fut la même année qu'il publia des essais physico-théologiques, sous ce titre : *Tentamina physico-theologica de Deo ; sive Theologia scholastica, ad normam novæ et reformatæ philosophiæ concinnata*, in-4°. Ces essais furent attaqués par le docteur Fairfax. et par André Revell. Quel que fût le sort de son livre, il en fut dédommagé par le succès de sa dédicace à l'archevêque de Canterbury, Sheldon. Ce prélat le nomma son chapelain en 1667, et lui donna plusieurs bénéfices. Parker continua de publier des écrits où il soutenait les plus hautes prétentions de l'église, ainsi

que la doctrine politique de l'obéissance passive. Sous le règne de Jacques II, en 1686, il fut récompensé de l'appui qu'il prêtait au pouvoir, par sa nomination à l'évêché d'Oxford, qu'il occupa en même temps que l'archidiaconé de Canterbury. Il fut fait aussi conseiller privé, et, en 1687, par ordre du roi, président du collège de la Madeleine à Oxford. Un livre qu'il publia vers cette époque, alarma un moment l'église d'Angleterre. Le parlement d'Angleterre avait établi en 1678, le serment du *test*, suivant lequel tous ceux qui voudraient avoir séance dans cette assemblée devaient rejeter la transsubstantiation et l'invocation des saints. Parker composa contre ce décret, un ouvrage imprimé en 1688, sous ce titre ; *Reasons for abrogating the test* ; il y démontrait, 1°. qu'une pareille loi ne pouvait être faite que dans un synode ; 2°. que la manière dont J.-C. est dans l'eucharistie, étant douteuse et incertaine, on n'en doit point faire la matière d'une loi ; 3°. que l'honneur rendu aux saints et aux images par les catholiques, étant fort éloigné de l'idolâtrie qu'on leur attribue, il ne convient pas, sur cette imputation, de les soumettre aux peines de la loi du *test*. Les papistes, disent les biographes anglais, durent être satisfaits de ce livre, et regarder l'auteur comme un des leurs. A l'appui de cette assertion, ils citent des fragments de lettres de quelques Jésuites, dont l'une était adressée au P. Lachaise. Ils ajoutent que la honte et le chagrin de se voir méprisé de tous les gens de bien, lui firent contracter une maladie, dont il mourut en mars 1687, âgé de 83 ans. La passion perçue évidemment dans ce récit : à un pareil âge, on peut bien mourir

sans les effets du chagrin. L'évêque Burnet a fait de ce prélat un portrait affreux. Quant à ses ouvrages, il y trouve de l'esprit et de la facilité, mais peu de solidité et d'exactitude. Voici les titres de quelques-uns : I. *Libre et impartiale censure de la philosophie platonicienne*, suivie d'un *Tableau de la domination et de la bonté de Dieu, relativement à l'hypothèse d'Origène sur la préexistence des âmes*, en deux lettres, 1666, in-4°, 1667, in-8°. Il y soutient la réprobation absolue et sans condition. II. *Discours sur la police ecclésiastique, où l'on établit l'autorité du magistrat civil sur les consciences des sujets en matière de religion extérieure*, 1669, in-8°. Il fut attaqué par J. Owen et A. Marvell. III. *Disputationes de Deo et Providentiâ divini : an philosophorum ulli, et quinam, athei fuerint*, etc., 1678. IV. *L'Autorité divine de la loi de nature et de la religion chrétienne démontrée*, in-4°, 1681. V. *Religion et loyauté*, etc., 1684, in-8°, dédié à Charles II ; deuxième partie, 1685. — Il eut un fils, aussi modeste qu'instruit, qui ne voulut jamais prêter le serment après la révolution de 1688 et qui, pour soutenir une famille nombreuse, publia plusieurs écrits de sa composition : I. Une traduction anglaise du traité de Cicéron *De finibus*, 1702, in-8°. II. *Abrég des histoires ecclésiastiques d'Eusèbe, de Socrate, Sozomène et Théodoret*, 1729. III. *Bibliotheca biblica*, ou *Commentaire sur les cinq livres de Moïse*, tiré principalement des Pères, in-4°. IV. Un ouvrage latin, de son père, contenant l'Histoire de son temps : *Reverendi admodum in Christo patris Sam. Parkerii episcopi de rebus sui tempo-*

mentariorum libri quatuor, 8°. Il y en a deux traductions anglaises. V. Une *Défense de* I.

PARKHURST (JEAN), théologien, savant hébraïsant, né, à Catesby, dans le comté d'Ampton, étudia avec succès à l'université de Cambridge. Il fut élevé dans les ordres, lorsque de son frère aîné le retour d'une fortune considérable lui offrit cet avantage inattendu. Il ne changea rien à ses habitudes simples et modestes; et s'il n'eut point de fortune, il ne fut point déshonoré dans la carrière ecclésiastique, c'est, à ce qu'il paraît, à son mérite, et à son goût pour l'étude, qu'il faut attribuer, plutôt qu'au penchant qu'il supposait pour les opinions nouvelles, dont il aimait, il est vrai, à se couvrir. Il avait écrit plusieurs ouvrages. Il avait obtenu la présentation à la cure de St. Andrew, en Surrey; et l'on rap- porte comme une preuve de son dévouement, qu'au lieu de garder ce bénéfice, il le conféra à un ecclésiastique, Jonathan Bon- (ce nom), qu'il ne connut que par la réputation de son frère. Jean Parkhurst mourut le 1797. On a de lui : I. *Concordance hébreu et anglais, sans- suite d'une Grammaire mé- thodique de l'hébreu, sans points*, à Paris, chez les commençants, 1762; ou- vrage qui fait honneur à son érudition. II. *L'étendue de ses recherches*: une 2^e édition, en 1778, augmentée et perfectionnée, et réimprimée en 1792. II. *Lexicon anglais, du Nouveau-Testament*, précédé d'une *Grammaire, claire et facile*, 1769, in-8°. Troisième édition, 1791. Il ne cessait de perfectionner jusqu'à sa

mort ces deux lexiques, pour de nouvelles éditions in-8°. qu'il n'eut pas le temps de publier : elles furent données avec soin, par l'une de ses filles, qui avait une instruction peu commune dans son sexe. III. *La Divinité et la préexistence de notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, démontrée d'après l'Ecriture*; en réponse à la première section de l'introduction à l'Histoire des anciennes opinions, touchant J.-C., par le docteur Priestley, etc., 1787, in-8°. Nous terminerons cet article par un trait qui peint la stricte justice dont se piquait ce savant estimable. Un de ses fermiers ayant différé le paiement de sa rente, qui s'élevait à 500 liv. st. par année, et ce retard étant attribué au prix trop élevé du fermage, une estimation nouvelle qui en fut faite, le fixa pour l'avenir à 450 liv. : mais Parkhurst, jugeant, avec raison, que si le fermage était actuellement trop cher, il ne l'avait pas moins été précédemment, retrancha aussitôt, de son propre mouvement, cinquante livres par chaque année, à compter du commencement du bail, et remboursa, presque sur-le-champ, tout ce qu'il avait reçu au-delà de la rente qui venait d'être fixée. I.

PARKINSON (JEAN), botaniste, né à Londres, en 1567, exerça d'abord la pharmacie dans sa ville natale, puis abandonna ce commerce, sur la fin de sa vie, pour se livrer plus librement à la botanique et à la culture. Son premier ouvrage parut en 1629, dédié à la reine, sous le titre de *Paradisi in sole, Paradisus terrestris. A garden of all pleasing flowers*, etc., Londres, un vol. in-fol., 612 p., 109 fig. en bois. (*Paradisi in sole*, est une traduction bizarre et fort inexacte du mot Parkinson.) Ce livre contient

les plantes, arbres et arbustes cultivés en Angleterre; il est partagé en trois sections. Le jardin fleuriste comprend les trois-quarts de l'ouvrage. Il est fort curieux, en ce qu'il offre le catalogue le plus étendu des fleurs d'agrément qui ornaient alors les jardins anglais. On y compte plus de cent variétés de tulipes, plus de quatre-vingts de narcisses, environ soixante d'anémones, etc. Il en est de même du verger, où l'on trouve soixante-deux variétés de prunes, soixante-quatre de poires, etc. L'auteur donne des détails nombreux, et souvent intéressants, sur l'histoire et la synonymie des plantes : mais son livre renferme des inexactitudes et de graves erreurs. Les planches, dont quelques-unes sont empruntées de L'écluse et Lobel, sont au total assez médiocres, et inférieures même à celles de Gérard. Parkinson publia, en 1640, son *Theatrum botanicum*, un vol. in-fol., fig., immense ouvrage partagé en 17 tribus et un appendix. Les 7 premières sont rangées d'après les propriétés des plantes; les dix autres, d'après leur conformation générale, certains caractères extérieurs ou leurs habitations. On voit combien cette classification est vicieuse. Des variétés résultant de la culture, sont données comme des espèces. Mais la science n'était pas assez avancée pour faire sentir la nécessité de cette distinction. L'écluse lui-même, dans ses *Exotiques* (1605), avait cité des fleurs doubles comme des espèces. La discussion de la nomen-

clature est souvent trop étendue. L'exposé des vertus des plantes mériterait aussi ce reproche, si, comme l'auteur le dit dans sa préface, il s'était pas proposé d'abord d'en faire l'objet principal de son ouvrage, sous le titre de *Jardin médic des plantes*. Il n'a donc guère été que changer de titre. Ray a remarqué Parkinson, comme Gérard décrit plusieurs fois les mêmes plantes sous des noms différents. Quelques espèces nouvelles de Pr. Alp et de Cornutus sont parties du *Theatrum*. On y lit aussi quelques descriptions tirées des manuscrits de L'écluse qu'il avait achetées après la mort de celui-ci. Il y a dans le *Theatrum* environ un quart de plantes de plus que dans Gérard et Johnson, mais moins de planches que dans l'édition de Johnson, et elles sont inférieures pour l'exécution. Il contient peut-être plus de faits que l'*Herbier* de ces deux auteurs; mais il est moins commode à consulter, vu la multiplicité des détails. On y trouve aussi plus d'irrégularités, et il est loin de mériter une entière confiance. Ces trois auteurs sont fort inférieurs à leurs prédécesseurs L'écluse et Lobel; et leurs ouvrages sont d'une médiocre utilité. Mais ce sont les plus complets qu'ait eu l'Angleterre jusqu'à Monison et Ray; et ils sont toujours cités par ce dernier. C'est en l'honneur de ce botaniste, qu'un Plumier a nommé *Parkinsonia*, un très-joli arbuste de la décandrie (Linné), et de la première section de légumineuses de Jussieu. D—v.

Un li
que ,
d'An,
terre
inent
ceux
dans e
la tra:
dessa:
décret
sous e
ting ti
qu'un.
faite q
manie
ristie,
on n'e
d'une
aux s
cathol
dolâtr
vient |
soume
test.
graph:
faits d
comm









LEDOX LIBRARY



Bancroft Collection
Purchased in 1893